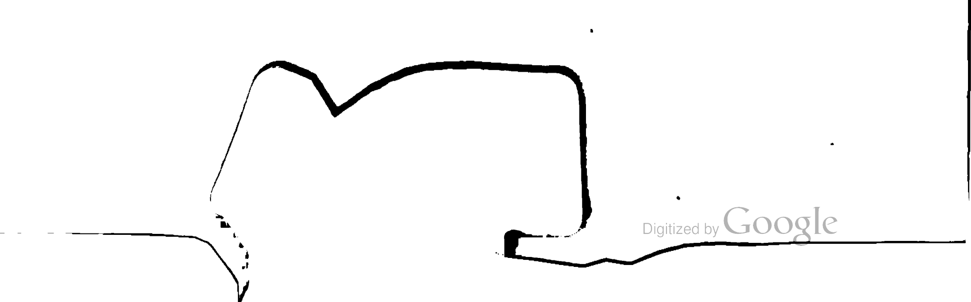


HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE L'ÉGLISE

ANGERS, IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE.

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE L'ÉGLISE

DEPUIS LA CRÉATION JUSQU'A NOS JOURS

PAR

L'ABBÉ J.-E. DARRAS

Chanoine honoraire d'Ajaccio et de Quimper.

—

TOME TROISIÈME





PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue Delambre, 9

1863

HISTOIRE

GÉNÉRALE

DE L'ÉGLISE

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DE SALOMON A LA DESTRUCTION DU TEMPLE

PAR NABUCHODONOSOR (1001-586).

CHAPITRE IV.

RÈGNE D'EZECHIAS (723-694).

SOMMAIRE.

§ I. PROPHÉTIES D'ISAIE.

1. Avénement d'Ezéchias sûr le trône de Juda. — 2. Théorie de M. Renan sur le prophétisme hébreu. — 3. Réfutation de la théorie de M. Renan. — 4. La Trinité divine. Première vision d'Isaïe. — 5. Théologie des prophètes. — 6. La parabole de la Vigne par le prophète Isaïe. — 7. Captivité de Babylone prédite par Isaïe. — 8. Avénement de l'Enfant-Dieu prédit par Isaïe. — 9. Le prophète Michée désigne la ville de Bethléem comme le lieu où naîtra le Messie. — 10. Règne spirituel du Messie dépeint à l'avance par Isaïe. — 11. Récit anticipé de la passion de Jésus-Christ par Isaïe. — 12. Le judaïsme moderne en présence des prophéties d'Isaïe.

§ II. RESTAURATION RELIGIEUSE A JÉRUSALEM (723-721).

13. Discours d'Ezéchias aux prêtres et aux lévites. — 14. Purification du Temple. — 15. Fête de la restauration du culte de Jéhovah dans le Temple de Jérusalem. — 16. Les messagers d'Ezéchias envoyés dans toutes les villes

§ III. ÉZÉCHIAS ET SENNACHÉRIB (700-699).

§ IV. TOBIE.

§ I. Ézéchias, roi de Juda (723-694).

Avénement d'Ezéchias sur le trône de Juda.

1. Nous avons anticipé quelque peu sur la marche des événements pour suivre le récit de la destruction du royaume d'Israël. A l'époque où Samarie tombait sous les coups de Sargon (720), le pieux Ezéchias régnait depuis deux ans à Jérusalem. Il avait remplacé Achaz sur le trône de Juda; mais dans l'héritage paternel dont il recueillait ainsi la succession, il ne vit qu'un moyen de réparer les désastres de l'administration précédente, et de restaurer tout ce que son père avait voulu détruire. On s'étonnera peut-être que le roi de Jérusalem, si voisin de Samarie, n'ait pas lui-même été inquiété par le monarque assyrien, et que la catastrophe qui venait d'anéantir le royaume d'Israël n'ait pas fait ressentir son contre-coup sur celui de Juda. Mais on doit se rappeler que dans les dernières années de son règne, Achaz avait rendu son royaume tributaire de l'empire assyrien[1]. Ezéchias lui-même, pendant les quatorze premières années de son administration, observa fidèlement les conventions acceptées de part et d'autre, et se soumit à ce rôle humiliant de vassal[2]. La Bible fait par deux fois mention expresse de cette particularité; et d'un autre côté, l'inscription cunéiforme du palais de Nimroud la confirme pleinement. La Judée est spécialement désignée comme un des pays tributaires de Sargon. « Roi majestueux et auguste, dit ce texte lapidaire, Sargon » parut combattant avec Khoumbanigas, roi d'Elam, dans les plaines » de Kalou, et le vainquit. Il réduisit la Judée (*Iahouda*) dont le site » est lointain[3]. » On comprend dès lors que le vainqueur assyrien de Samarie n'ait point songé à attaquer le roi de Jérusalem. La politique des empires primitifs consistait, nous l'avons vu, non pas à s'annexer des territoires pour les administrer directement, mais à grouper autour d'une monarchie principale des états vassaux et tributaires. Ce système laissait à chaque contrée sa physionomie particulière, ses habitudes, ses mœurs locales, son autonomie enfin, tout en réservant les droits de la suzeraineté, qui se traduisaient en

[1] IV *Reg.*, cap. XVI, 7. — [2] IV *Reg.*, cap. XVIII, 7. — [3] J. Oppert, *Inscript. assyr. des Sargonides*, *Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 182.

pratique par un tribut annuel. C'était en grand ce que nous retrouvons aujourd'hui sur une échelle infiniment plus restreinte dans les tribus arabes.

Théorie M. Renan sur le prophétisme hébreu.

2. La restauration religieuse dont l'avénement d'Ezéchias fut le signal avait été préparée par l'influence du grand prophète Isaïe qui, pendant tout le règne d'Achaz, n'avait cessé de faire entendre au peuple infidèle de Juda les accents de son éloquence inspirée. Héritier des traditions d'Elie et d'Elisée, à la fois homme d'action, c'est-à-dire thaumaturge, et homme de parole, c'est-à-dire prophète, Isaïe fut à l'époque de la destruction du royaume d'Israël, ce que Jérémie sera lors de la destruction du royaume de Juda. Il avait prédit tous les malheurs de Samarie, comme Jérémie prédira plus tard toutes les calamités de Jérusalem. Cette succession de la prophétie dans l'histoire du peuple juif est un des phénomènes les plus importants à étudier : c'est aussi celui que le rationalisme moderne a le plus complétement dénaturé. Voici sur ce point la théorie paradoxale de M. Renan : « Il est remarquable, dit-il, que » le prophétisme dans le royaume du nord fut d'abord un élément » de perturbation politique encore plus grave que dans le sud, et » y rendit impossible toute loi d'hérédité, tandis qu'à Jérusalem le » prestige de la maison de David et le privilége incontesté des lé- » vites maintinrent une sorte de droit divin pour la succession au » trône et au sacerdoce. Elie et son école nous représentent ce » moment de la toute-puissance prophétique, faisant et défaisant » les dynasties, gouvernant en réalité sous le nom de rois en tu- » telle. Les plus belles pages du livre de M. Ewald sont celles où il » expose le caractère et le rôle d'Elie. Ce géant des prophètes, par » sa vie anachorétique, par le costume particulier qu'il portait, par » sa retraite invisible dans les montagnes, d'où il ne sortait, comme » un être surnaturel, que pour porter ses menaces et disparaître » aussitôt, tranche fortement avec la physionomie plus simple des » prophètes anciens et l'école moins ascétique des prophètes let- » trés. Une grande révolution ne tarda pas, en effet, à s'opérer » dans la forme du prophétisme. Les prophètes de l'école d'Elie et » d'Elisée n'écrivaient pas ; à l'ancien prophète, homme d'action,

» succède le prophète écrivain, ne cherchant sa force que dans la » beauté de la parole. Ces étonnants publicistes enrichirent les » écritures hébraïques, limitées jusque-là au récit historique, au » cantique et à la parabole, d'un genre nouveau, d'une sorte de » littérature politique, alimentée par l'événement du jour, à la- » quelle la presse et la tribune des temps modernes peuvent seules » être comparées [1]. »

Réfutation de la théorie de M. Renan.

3. Ainsi parle le moderne exégète, sans se douter peut-être qu'il vient d'accumuler en une page autant d'erreurs que de mots. Loin « d'avoir été d'abord un élément de perturbation politique, dans le » royaume du nord, » les prophètes auxquels M. Renan refuse l'inspiration sacrée et n'accorde que l'influence politique, avaient fondé le « royaume du nord, » c'est-à-dire le royaume d'Israël. Ce fut en effet Ahias, le Voyant de Silo, qui, par l'ordre du Seigneur, versa l'onction royale sur le front de Jéroboam I; ce fut le prophète Séméïas qui arrêta les guerriers de Juda armés pour le rétablissement de l'unité nationale, et l'extinction du schisme naissant. Si M. Renan se plaît à ne voir là qu'un « élément de » perturbation politique, » qui se manifesta « d'abord dans le » royaume du nord, » il faut convenir que le célèbre professeur porte loin la susceptibilité, dans l'intérêt de l'ordre et de la tranquillité des monarchies. Etrange manière de troubler un roi que de le couronner ! Singulière façon d'ébranler un royaume que de désarmer ses ennemis ! « L'école d'Elie, ajoute M. Renan, nous » représente la toute-puissance prophétique faisant et défaisant les » dynasties, gouvernant en réalité sous le nom de rois en tutelle. » On croirait vraiment qu'il s'agit de quelque Pépin d'Héristal hébreu, gouvernant sous un roi fainéant d'Israël ! Mais de quelle administration Elie ou Elisée furent-ils donc chargés ? Avaient-ils un commandement quelconque, une fonction, une dignité à l'armée ou à la cour, un prétexte officiel pour se faire obéir du dernier soldat de l'armée de Samarie ? Si c'est administrer que de faire des miracles ; si c'est gouverner un Etat que de ressusciter les morts ;

[1] E. Renan, *Etudes d'hist. religieuse*, pag. 110, 111.

si c'est « faire ou défaire les dynasties » que de multiplier la goutte d'huile dans l'urne desséchée d'une pauvre veuve, alors Elie et Elisée furent des administrateurs, des hommes d'Etat, des maires du palais. Achab un roi en tutelle! Jézabel une reine nominale! et la cour de Samarie, sous le joug de ces deux tyrannies conjointes, assimilée à la cour des rois fainéants, voilà une découverte dont M. Renan aura tout l'honneur. Après avoir emprunté à M. Ewald un portrait de fantaisie dans lequel Elie apparaît comme un personnage de théâtre, le savant académicien nous apprend que « ce » géant des prophètes tranche fortement avec la physionomie plus » simple des prophètes anciens et l'école moins ascétique des pro- » phètes lettrés. Les prophètes de l'école d'Elie et d'Elisée n'écri- » vaient pas. A l'ancien prophète, homme d'action, succède le » prophète écrivain. » En quoi la physionomie d'Elie « tranche-t-elle » donc si « fortement » avec celle de Moïse? Moïse ne portait-il pas, comme Elie, « un costume particulier, » un voile qui dérobait aux enfants d'Israël l'éclat de son radieux visage? Ne sortait-il pas, comme Elie, « de sa retraite invisible dans les montagnes, » après quarante jours d'entretien avec Jéhovah, au Sinaï, ou après la vision de l'Horeb, dont Elie alla chercher lui-même le reflet, dans un lointain pèlerinage? « Les anciens prophètes, et ceux de l'école » d'Elie, n'écrivaient pas, » dites-vous. Moïse a écrit [1]; Samuel a écrit [2]; Nathan [3], Ahias de Silo, Addo le Voyant [4], Séméias [5], Jéhu, fils d'Hanani [6], Elie lui-même [7] ont écrit. La Bible l'atteste, elle cite à chaque instant leurs écrits. Les Livres des Rois et des

[1] Le Pentateuque. — [2] Les deux premiers livres des Rois qui portent son nom, et probablement celui de Ruth. — [3] *Gesta autem David regis priora et novissima scripta sunt in libro Samuelis Videntis et in libro Nathan prophetæ, atque in libro Gad Videntis* (I *Paralip.*, cap. XXIX, 29). — [4] *Reliqua autem operum Salomonis priorum et novissimorum scripta sunt in verbis Nathan Prophetæ, et in libris Ahiæ Silonitis, in visione quoque Addo Videntis, contra Jeroboam filium Nabath* (II *Paralip.*, cap. IX, 29). — [5] *Opera vero Roboam priora et novissima, scripta sunt in libris Semeiæ prophetæ, et Addo Videntis, et diligenter exposita* (II *Paralip.*, cap. XIII, 15). — [6] *Reliqua autem gestorum Josaphat priorum et novissimorum scripta sunt in verbis Jehu filii Hanani, quæ digessit in libro regum Israël* (II *Paralip.*, cap. XX, 34). — [7] *Allatæ sunt autem ei litteræ ab Elia propheta, in quibus scriptum erat* etc. (II *Paralip.*, cap. XXI, 12).

Paralipomènes ont été extraits des ouvrages de ces derniers prophètes. Si Elie n'eût pas écrit, comment donc le roi de Juda Joram, vingt ans après qu'Elie eut été enlevé à la terre, aurait-il pu lire une lettre dans laquelle le prophète annonçait au prince impie les calamités de son règne et la catastrophe qui devait y mettre fin [1]? Où donc M. Renan a-t-il pris sa distinction antithétique de l'ancien prophète homme d'action « qui n'écrivait pas, » et du « prophète plus récent, lettré et écrivain? » Il nous est impossible de le deviner. L'habile critique en avait sans doute besoin pour arriver à l'anachronisme qui couronne cet échafaudage d'erreurs, et pour se croire le droit d'assimiler les prophéties à « une sorte de » littérature politique, alimentée par l'événement du jour, et à laquelle la *presse* et la *tribune* des temps modernes peuvent seules » être comparées! »

4. A toutes ces imaginations du publiciste antibiblique, écloses du sentiment d'horreur invincible qu'il professe pour le surnaturel, continuons à opposer, dans sa vérité et dans son admirable grandeur, le texte même de la Bible. Isaïe, l'héritier des prophètes anciens, va nous apparaître « homme d'action » comme Moïse et Elie, « ascétique » comme eux, « écrivain » comme l'avaient été tous les prophètes. Ce fut l'année même de la mort d'Ozias (752), que Jéhovah se révéla à lui pour la première fois. « Je vis, dit-il, le Seigneur assis dans sa majesté sur un trône sublime, et les rayons de sa gloire remplissaient le Temple de Jérusalem. Deux séraphins lui servaient d'escorte; de leurs ailes éployées, deux semblaient voiler la splendeur de son visage, deux s'étendaient aux pieds du trône, les deux autres soutenaient les anges dans leur essor. Les deux séraphins se renvoyaient l'un à l'autre cette exclamation : Saint, Saint, Saint est Jéhovah, le Dieu des armées : toute la terre est pleine de sa gloire. En ce moment, les portes de l'édifice sacré furent ébranlées sur leurs gonds, et le Temple m'apparut plein d'un nuage de fumée. Dans mon effroi, je m'écriai : Malheur à moi. Jusqu'ici j'ai gardé le silence; mes lèvres sont impures; j'habite au

La Trinité divine. Première vision d'Isaïe.

[1] Voir le n° 18 du chapitre précédent.

milieu d'un peuple perverti, et voilà que j'ai contemplé de mes yeux la majesté de Jéhovah, le Dieu des armées! Alors un des deux séraphins, d'un vol rapide, vint prendre sur l'autel des parfums avec le forceps d'or un charbon ardent; il en toucha mes lèvres : Ce feu a purifié tes lèvres, me dit-il, tes iniquités passées ne subsistent plus et tu recouvreras l'innocence. J'entendis alors la voix de Jéhovah; il disait : Qui enverrai-je? Qui se chargera de notre message? — Me voici! m'écriai-je. Envoyez-moi. — Et le Seigneur me dit : Va donc. Tu diras à ce peuple : Ecoutez des oreilles de votre corps des paroles que votre intelligence ne comprendra point : voyez des visions dont le sens échappera à votre esprit. Endurcis le cœur de cette race infidèle, aggrave sa surdité et son aveuglement, de peur que ses oreilles n'entendent, que ses yeux ne s'ouvrent, que son intelligence ne comprenne, et que, dans un repentir qui ne serait point durable, il ne fléchisse encore ma miséricorde, et ne me contraigne à guérir ses blessures! — Seigneur, dis-je alors, jusques à quand durera donc la rigueur de votre justice? — Jusqu'à ce que la cité déserte n'ait plus d'habitants, répondit Jéhovah; jusqu'à ce que la maison abandonnée n'ait plus de maître; jusqu'à ce que la terre inculte reste sans possesseur. Je disperserai tous ces hommes sur les routes de l'exil. Ce qui restera sera encore décimé. C'est alors qu'ils se convertiront enfin dans la sincérité de leur cœur. Alors cette race dégénérée renaîtra à la vie. Comme le térébinthe des vallées ou le chêne des montagnes étendent au loin leurs rameaux, ainsi Israël couvrira la terre, et le rejeton de sa tige vieillie sera saint parmi les nations [1]. »

Théologie des prophètes.

5. M. Renan comparera, s'il le juge à propos, cette page sublime du prophète avec la « littérature politique qui s'inspire de l'événe- » ment du jour, » ou aux modernes élucubrations de la presse et de la tribune. Pour nous, il nous semble impossible de ne pas être frappé de l'unité de ton et de l'analogie qui existe entre la vision d'Isaïe et celles de Moïse, alors que le législateur hébreu contemplait la gloire de Jéhovah dans le buisson ardent de l'Horeb, ou

[1] *Is.*, cap. VI integr.

sur les sommets du Sinaï [1]. A travers les siècles, les prophètes d'Israël se transmettent l'écho d'une même parole, l'enseignement d'une même foi. L'unité est le caractère de leur doctrine, et le sceau divin de leur mission. Jéhovah apparaissant à Isaïe dans le Temple illuminé de Salomon, est le même Dieu qui apparaissait au pasteur de Jéthro dans les solitudes de Madian, et aux patriarches dans les sentiers du désert de Chaldée. Le rationalisme ne peut rien contre cette unité victorieuse qui embrasse tous les temps de l'histoire juive, tous les lieux marqués par le passage du peuple choisi, tous les grands hommes sortis de son sein. Les rationalistes nous reprochent d'étudier cette histoire « avec un parti pris de théologie » rétrospective; » mais qu'ils veulent bien relire la vision d'Isaïe et qu'ils essaient de l'expliquer à un autre point de vue que celui de la théologie. Que signifie cette triple exclamation des séraphins : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu des armées [2]! » si elle n'emporte pas avec elle l'idée de l'auguste et divine Trinité? Ou y a-t-il de la politique? Quel « événement du jour » a pu inspirer au prophète la vue de ce « rejeton de la tige vieillie d'Israël, » « qui sera saint parmi toutes les nations; » qui couvrira la terre de sa doctrine « comme le térébinthe des vallées ou le chêne des montagnes étendant au loin leurs rameaux? » Un politique se serait préoccupé de l'avénement possible d'un grand roi, dont la puissance restaurerait la grandeur déchue de la maison de David; mais Isaïe ne parle que de la « sainteté du rejeton mystérieux d'Israël, » il ne se préoccupe que « de la conversion du peuple au Dieu qui doit guérir ses blessures. » Isaïe écrit et parle comme un théologien, et non comme un journaliste.

[1] Voy. tom. I de cette *Histoire*, pag. 531 et suiv., pag. 670 et suiv.

[2] « Jonathan-ben-Huziel, le principal disciple d'Hillel, vivait avant la naissance du Christ. La Synagogue a cherché à faire disparaître ou à tronquer » ses ouvrages, ainsi que ceux des rabbins Moïse Haddarschan, Juda-le-Saint, » etc. Voici comment dans un des fragments de Jonathan-ben-Huziel, ce » docteur paraphrase le chant des Séraphins : *Saint le Père, saint le Fils, saint* » *le Saint-Esprit*. Cette traduction est empruntée à M. Drach, qui donne dans » sa seconde lettre le texte original. » (Javal, *Judaïsme et Christianisme*, pag. 119, 120.)

La parabole de la vigne par le prophète Isaïe.

6. L'idée théocratique de Jéhovah a fait toute la puissance des prophètes, comme elle avait fait celle de Moïse et de sa loi. Jéhovah, le Dieu d'Israël, ne ressemble en rien à la divinité lointaine, insensible, inactive et muette dont les rationalistes trouveraient si commode de faire admettre l'inutile existence. Jéhovah intervient par une action directe, positive, incessante « dans toute la série des » événements » de l'histoire juive. Il est au temps d'Isaïe, comme à l'époque de Moïse, le père, le législateur, le souverain et le juge de son peuple. C'est qu'en effet Dieu ne peut pas être autre chose, et les aveugles mortels qui prétendent le chasser du passé ou du présent de l'histoire, et le reléguer dans quelque coin solitaire des cieux, ne s'aperçoivent pas qu'il cesserait d'être Dieu, le jour où on aurait limité sa puissance et reconnu des bornes à son action. Les prophéties d'Isaïe sont pleines du sentiment de la paternité et de la justice souveraine de Dieu sur son peuple. Ecoutez cette parabole où respire toute la tendresse d'un père et toute la majesté d'un souverain et d'un juge : « Je chanterai à mon bien-aimé le chant de mon aïeul à sa vigne de prédilection. Sur le versant d'une colline grasse et fertile, à l'ombre protectrice d'une plantation d'oliviers, mon bien-aimé a planté sa vigne. Il l'entoura d'une haie vive, débarrassa le sol des pierres qui le desséchaient ; il fit choix d'un plant exquis pour sa vigne ; il bâtit au milieu une tour pour la défendre, et un pressoir pour en exprimer la douce liqueur. Il attendit ensuite qu'elle lui fournît sa grappe féconde, et elle ne lui donna que des baies sauvages. Maintenant donc, habitants de Jérusalem, enfants de Juda, soyez juges entre ma vigne et moi ! Qu'ai-je dû faire pour elle que je n'aie point fait ? Pouvais-je attendre, au lieu de la grappe parfumée, un fruit irritant et amer ? Voici le sort que je réserve à cette vigne ingrate. J'arracherai la haie vive qui la protége, et les passants viendront la piller ; je détruirai la tour qui la défend, et elle sera foulée aux pieds. Ma vigne deviendra un champ désert ; nulle main, au printemps, ne taillera ses ceps et ne labourera son sol desséché ; les ronces et les épines l'envahiront, et je commanderai au nuage de passer au-dessus d'elle sans y verser la pluie féconde. — La vigne de Jéhovah c'est

la maison d'Israël; son plant d'élite, ce sont les fils de Juda. J'ai attendu d'eux la sainteté, et je n'ai recueilli que le crime; j'ai attendu d'eux les fruits de justice, et je n'ai recueilli que le scandale! Malheur à vous qui joignez un palais à un autre palais, qui agrandissez le champ de l'héritage jusqu'aux limites de la contrée: prétendez-vous être seuls à habiter la terre? Vos iniquités sont montées jusqu'à moi, dit Jéhovah, le Dieu des armées. J'en jure, par mon nom sacré. Vos demeures seront désertes; vos vastes et splendides palais n'auront plus d'habitants! Dix *sadeh* de vignes suffiront à peine à fournir un *bath* de vin; trente mesures de semence ne donneront que trois mesures de bled. Malheur à vous qui vous levez dès l'aurore pour commencer dans les festins une journée que vous finissez par l'ivresse! La lyre et le kinnor, le tympanon et la flûte mêlent leur harmonie au son des coupes d'or dans lesquelles vous buvez le vin; mais vous n'abaissez point votre regard sur les lois de Jéhovah et vous méprisez l'œuvre de ses mains. Voilà pourquoi mon peuple a été traîné en captivité, c'est parce qu'il a perdu la science de la sainteté. Voilà pourquoi les nobles du royaume d'Israël sont morts de faim; voilà pourquoi la multitude qui peuplait Samarie a péri dans les angoisses d'une soif intolérable. Voilà pourquoi les entrailles de l'enfer se sont dilatées, ses portes béantes se sont élargies pour engloutir les vaillants d'Israël, la multitude innombrable, les princes et les puissants! Et l'homme sera courbé comme le roseau, et le mortel sera humilié, et les paupières de l'orgueil seront forcées de s'abaisser, pendant que Jéhovah, le Dieu des armées, sera exalté dans ses jugements, et que le Dieu de la sainteté sera glorifié dans sa justice! Cependant les troupeaux viendront en paix brouter l'herbe dans les jardins fertiles, et l'étranger recueillera la moisson qu'il n'aura pas semée. Malheur à vous qui traînez le fardeau du crime avec les cordes de la vanité, et qui roulez derrière vous le péché comme un lourd chariot! Vous qui osez dire dans votre sacrilége ironie: Que fait donc Jéhovah? Qu'il se hâte d'accomplir l'œuvre de sa vengeance! Que nous la voyions enfin! Qu'il vienne, le saint d'Israël, qu'il accomplisse ses desseins sous nos yeux, et que nous puissions en être témoins! Malheur à

vous qui donnez au mal le nom du bien; qui saluez les ténèbres du nom de lumières; qui changez l'amertume en douceur et la douceur en amertume! Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux, et qui vous décorez vous-mêmes du titre de prudents! Malheur à vous, puissants des festins, héros de l'ivresse, vous qui rendez la justice pour acheter les trésors de l'oppresseur, et qui livrez l'innocence indigente à son riche ennemi! Comme la langue ardente de la flamme monte le long d'un monceau de paille, ainsi le courroux du Seigneur les dévorera, et leur tige consumée sera réduite en cendres. Ils ont rejeté la loi de Jéhovah, le Dieu des armées; ils ont outragé par leurs blasphèmes le saint d'Israël [1]. »

Captivité de Babylone prédite par Isaïe.

7. « Jéhovah, dit ailleurs Isaïe, entrera en jugement avec les anciens et les princes de son peuple. C'est vous, leur dira-t-il, qui avez ravagé ma vigne, et enrichi vos palais des dépouilles de l'indigence! Pourquoi foulez-vous mon peuple aux pieds, et meurtrissez-vous la face du pauvre? — Les filles de Sion se sont enorgueillies, elles ont marché la tête haute; elles promenaient sur leur passage des regards et des gestes impudiques; elles s'avançaient d'une démarche cadencée comme des reines. Le Seigneur va faire tomber la chevelure de leur tête et dénuder leur front. Ce jour-là verra emporter leurs riches sandales, et les croissants d'or de leur coiffure, les colliers et les filets de perles, les bracelets et les diadèmes, les rubans de leurs tresses, les chaînes d'or, les boîtes de parfums et les pendants d'oreilles; les anneaux ciselés et les diamants qu'on suspend au front; les étoffes magnifiques, les manteaux de prix et les délicates merveilles de l'aiguille; et les miroirs et les voiles légers, les nattes et les fins tissus. Et l'arome de leurs parfums deviendra l'infection des cadavres; et leur ceinture sera une corde de captive; les boucles de leur chevelure

[1] *Is.*, cap. v, 1-24. A notre grand regret, il nous est impossible de reproduire en entier les magnifiques prophéties d'Isaïe. C'est à un cours d'Ecriture sainte que cette étude appartient spécialement, et nous ne saurions trop insister pour qu'elle y soit intégrale et complète. Les lèvres du prêtre, qui doivent garder la science du Seigneur, ne sauraient trop être nourries des paroles des Prophètes. Jamais on n'en eut plus besoin que de nos jours, et jamais peut-être les prophéties n'ont été moins connues.

tomberont pour ne laisser voir qu'un front dépouillé, et le cilice remplacera leurs somptueux vêtements. Les fils de Juda, sa brillante jeunesse, tomberont sous le glaive; les vaillants seront moissonnés sur les champs de bataille; et les portes de Sion pleureront leur solitude, et la patrie désolée poussera des gémissements comme une captive qui s'assied à terre et gémit dans son isolement[1]. »

8. Nous ne pouvons qu'à peine nous représenter par l'imagination l'effet que devait produire un tel langage sur un peuple nourri de l'idée religieuse et élevé dans les principes de la loi mosaïque. Aujourd'hui que les paroles d'Isaïe nous envoient leur écho, à une distance de plus de deux mille ans, au milieu d'une civilisation si différente et dans une langue qui ne nous est plus familière, nous ne pouvons nous défendre d'une émotion profonde en les écoutant. Qu'était-ce donc à Jérusalem, alors que le culte infâme d'Astarté y avait introduit le luxe sidonien dont le prophète nous retrace le tableau; alors que les flammes de Samarie projetaient leurs sinistres lueurs sur les sommets de Sion, et que les menaces de Jéhovah apparaissaient tout armées, sous l'aspect farouche d'un vainqueur assyrien? Mais se détournant de ces sombres images, l'œil du prophète perçait l'horizon de l'avenir. Plus loin que la captivité, à travers les décombres et les ruines de sa patrie, il apercevait l'aurore d'une résurrection lointaine et le règne immortel du fils de la Vierge-Mère. « Le peuple assis dans les ténèbres, dit-il, a vu une grande lumière; les habitants des régions obscures de la mort ont vu se lever le jour. Jusqu'ici, ô mon Dieu, vous aviez multiplié la race de Jacob, mais vous n'aviez point accru les joies de sa prospérité. L'heure vient où l'allégresse sera pareille à celle des moissonneurs dont la tâche est achevée, ou à celle des soldats vainqueurs qui se partagent les dépouilles de l'ennemi. Alors vous briserez le joug qui pesait sur votre peuple; vous briserez la verge qui meurtrissait son épaule et le sceptre de l'exacteur qui l'opprimait, comme au jour du triomphe de Gédéon sur Madian. Alors le conquérant verra

Avénement de l'Enfant-Dieu, prédit par Isaïe.

[1] *Is.*, cap. IV, 14 ad ultim.

brûler sous ses yeux le fruit de ses rapines, et les manteaux ensanglantés qu'il avait arrachés aux vaincus seront la proie des flammes. Car un petit enfant nous est né, un fils est accordé à nos vœux. Il portera son sceptre sur l'épaule. On l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix. Son empire se dilatera sans bornes, la paix qu'il apportera n'aura point de fin. Il s'asseoira sur le trône de David; il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans la justice et l'équité, dès à présent et éternellement. C'est l'amour de Jéhovah, dieu des armées, qui accomplira ces merveilles [1]. Il sortira donc un rejeton de la tige de Jessé : de la racine desséchée naîtra une fleur. L'esprit du Seigneur se reposera sur cet enfant; l'esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science, de piété et de crainte de Dieu. Il ne jugera point sur les apparences trompeuses; il ne condamnera point sur les témoignages faillibles des hommes; sa justice consolera les pauvres, et les sentences de sa miséricorde seront pour les humbles de la terre et les fils de la douceur; sa parole frappera la terre comme un glaive, son souffle exterminera les impies. La justice sera la ceinture de ses reins, la foi sera sa cuirasse. Sous sa domination l'agneau habitera en paix avec le loup, le léopard avec le chevreau timide; les génisses, le lion et la brebis ne formeront qu'un seul troupeau, et un petit enfant les conduira ensemble aux pâturages. Ce jour-là, la tige de Jessé sera l'étendard des nations; les peuples lui adresseront leurs prières et son tombeau sera glorieux [2]. »

Le prophète Michée désigne la ville de Bethléem comme le lieu où naîtra le Messie.

9. Quoi qu'en dise M. Renan, ce n'est point « l'événement du jour » qui a inspiré cette page, c'est le grand événement des siècles, la miraculeuse naissance qui a partagé en deux l'histoire du monde et qui nous a montré l'humanité tout entière prosternée devant l'étendard de Jessé [3] arboré par Jésus-Christ. La politique a-t-elle quelque chose à voir dans l'avénement d'un enfant « qui s'appelle *Dieu,* » qui n'a d'autre glaive que sa parole, d'autre ennemi que

[1] *Isaiæ,* cap. IX, 1-7. — [2] *Is.,* cap. XI, 1-10. — [3] Jessé est le nom d'Isaïe, père de David.

l'impiété, d'autre ceinture que la justice, d'autre cuirasse que la foi? Si les Juifs se sont obstinés à attendre un Messie revêtu de la pourpre royale, entouré d'armées victorieuses, et traversant les cités en conquérant; si les restes de cette nation dispersée depuis deux mille ans sur tous les points du globe vont encore à Jérusalem frapper de leur front les pierres ruinées du Temple en invoquant l'avénement d'un nouveau Salomon, ce ne sont point les prophètes qui ont autorisé une pareille méprise. Le Messie qu'ils ont annoncé n'avait aucun de ces caractères. Pendant qu'Isaïe annonçait le règne spirituel de l'Enfant-Dieu, fils d'une Vierge-Mère, Michée de Morasthi désignait le lieu de sa future naissance. « La charrue sera promenée sur les ruines de Sion, disait Michée, comme dans un champ qu'on laboure. Jérusalem sera changée en un monceau de décombres, et la colline du Temple se couvrira des ronces de la solitude [1]. Sion, s'écriait-il encore, fille du brigandage, tu seras dévastée; les ennemis assiégeront tes remparts, leur verge frappera à la joue le juge d'Israël. Et toi, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les mille cités de Juda, c'est de ton sein que sortira le dominateur d'Israël, celui dont la génération a commencé dès les jours de l'éternité. Dieu conservera son peuple jusqu'au jour où celle qui doit enfanter deviendra mère. Le fils qui naîtra d'elle demeurera dans la stabilité; il fera paître son troupeau dans la force du Seigneur et dans la sublimité de son nom auguste. Et les peuples se convertiront, parce que sa gloire sera exaltée jusqu'aux extrémités du monde et celui-là sera la Paix [2]. » Que la Synagogue nous dise quel est l'Enfant-Dieu, né d'une Vierge-Mère à Bethléem Ephrata, dont le nom est maintenant adoré dans toutes les contrées de l'univers? En connaît-elle d'autre que Jésus-Christ, notre Dieu et le roi immortel de la paix?

Règne spirituel du Messie, dépeint à l'avance par Isaïe.

10. « Lève-toi donc, Jérusalem, reprend Isaïe, et couronne-toi de lumière; le rayon de ta splendeur a éclaté, et la gloire du Seigneur a brillé sur toi! Pendant que les ténèbres couvriront la terre et que la nuit sombre enveloppera les peuples de son noir

[1] *Mich.*, cap. III, 12. — [2] *Mich.*, cap. V, 1-5.

manteau, Jéhovah se lèvera sur toi comme un soleil et sa gloire éclatera comme les feux du jour. A ta lumière, les nations se mettront en marche, les rois suivront la splendeur de ton aurore. Promène tes regards à l'horizon et vois : Toutes les multitudes se sont réunies pour venir à toi ; des fils accourront dans ton sein des contrées les plus lointaines, des filles te naîtront sur les rivages les plus reculés. Alors tu contempleras ces merveilles, et ton sein se dilatera dans l'abondance, et ton cœur ému s'élargira pour embrasser ces nouveaux enfants, quand les flots de l'océan les amèneront convertis à tes pieds, quand la puissance des nations se prosternera devant toi. Les dromadaires de Madian et d'Epha conduiront vers toi leurs caravanes ; les habitants de Saba viendront offrir au Seigneur l'encens et l'or de leur pays, et annoncer sa gloire ! Tous les troupeaux de Cédar, les béliers de Naïoth seront rassemblés pour tes sacrifices ; on les offrira comme des victimes expiatoires, et je glorifierai la demeure consacrée à la majesté de mon nom ! Qui sont ceux-ci qui volent comme le nuage léger ; dont l'essor est pareil à celui de la colombe qui regagne son toit hospilier ? Les îles de l'océan m'attendent ; les navires sont prêts sur toutes les plages pour t'amener des enfants des contrées lointaines. Leur argent et leur or seront consacrés au nom de Jéhovah ton Dieu, au nom du saint d'Israël, au jour réservé pour ta gloire. Désormais le rayon de ton soleil n'aura plus d'éclipse, l'astre de tes nuits ne verra plus diminuer sa lumière, parce que le Seigneur sera ton soleil éternel, et les jours du deuil seront passés. Ton peuple sera formé de tous les justes ; ils se partageront la terre ; c'est là ma plantation divine, l'ouvrage de ma main accompli pour ma gloire. Le plus petit d'entre eux en produira mille ; un enfant sera le chef d'un peuple. Moi Jéhovah, au jour fixé, j'accomplirai subitement ces merveilles[1]. »

Récit anticipé de la passion de Jésus-Christ, par Isaïe.

11. Est-ce sérieusement que M. Renan appelle des pages de ce genre « une sorte de littérature politique, alimentée par l'événe» ment du jour et à laquelle la presse et la tribune modernes peu-

[1] *Isaiæ*, cap. LX, 1-9 et 20 ad ultim.

» vent seules être comparées? » Est-ce sérieusement que la Synagogue, l'infidèle alliée du rationalisme contemporain, prétend que ce sont là des inspirations inexpliquées du génie hébreu, et qu'il n'y faut voir autre chose que des élans poétiques vers un avenir inconnu? A la Synagogue aveugle comme au rationalisme incrédule, Isaïe pourrait redire les paroles qu'il adressait aux Juifs de son temps : « Qui donc a voulu ajouter foi à mon témoignage? Quelle intelligence a consenti à s'incliner devant les œuvres de Jéhovah? Il s'élèvera cet Enfant devant le Seigneur, comme un arbrisseau dédaigné dans la solitude, comme une tige languissante sur un sol sans eau. Il est sans éclat et sans beauté; nous l'avons vu, mais son aspect était celui de l'humiliation, et nous l'avons méconnu. Objet de dérision et de mépris, le dernier des mortels, l'homme des douleurs, chargé d'infirmités, tel il apparut; et sous ce déguisement qui voilait son visage, nous l'avons dédaigné. Et pourtant c'est lui qui en réalité portait le poids de nos infirmités et de nos douleurs, pendant que nous le prenions pour un lépreux, frappé par la main du Seigneur et plongé dans l'abîme de l'humiliation. Il a été couvert de plaies pour nos iniquités; il a été broyé pour nos crimes; les supplices qui devaient nous conquérir la paix ont été soufferts par lui, et notre guérison est le fruit de ses blessures. Tous, comme un troupeau errant, nous nous étions égarés dans les voies du péché; Jéhovah l'a chargé de tous nos crimes. Il s'est offert parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche pour faire entendre une plainte : comme l'agneau qu'on entraîne à la mort, comme la brebis qui se tait sous le fer, quand on la dépouille de sa toison, ainsi il a gardé le silence. Il a subi son jugement et il est mort dans les angoisses. Qui racontera les merveilles de sa génération spirituelle? Il a été retranché de la terre des vivants, dit le Seigneur, je l'ai frappé à cause des iniquités de mon peuple. Il expirera au milieu des impies, mais son tombeau verra s'incliner devant lui le front des puissants[1]. Il a livré son âme pour les pécheurs, mais il comptera

[1] *Is.*, cap. LIII, 9. Tel est le sens de ce verset dans l'hébreu. La Vulgate le traduit par : *Dabit impios pro sepulturâ et divitem pro morte suâ*. Voir Javal, *Judaïsme et Christianisme*, pag. 149.

une postérité immortelle, et la puissance de Jéhovah sera dans sa main. Les fruits de ses souffrances se multiplieront pour rassasier sa soif de conquêtes, je lui donnerai les multitudes comme à un vainqueur; il partagera la dépouille des vaillants, parce qu'il a livré lui-même son âme à la mort, parce qu'il a été mis au rang des criminels, parce qu'il a porté le péché des mortels et qu'il a prié pour les transgresseurs [1]. Quel est-il donc celui qui vient d'Edom, qui arrive de Bosra, la tunique rouge de sang? Quel est-il dans la splendeur de sa démarche, avec sa robe empourprée? — Je suis la parole de la justice; je suis la défense et le sauveur. — Pourquoi donc votre manteau est-il rouge; pourquoi vos vêtements ressemblent-ils à ceux du vendangeur qui a foulé la grappe dans le pressoir? — C'est que je fus seul à fouler le vin de ma vendange; et parmi les nations nul n'est venu m'aider. J'ai cherché du regard, et il ne s'est pas trouvé un auxiliaire; j'ai parcouru le monde, et je n'ai pas rencontré une main pour soulager la mienne [2]. J'ai étendu les deux bras tout le jour vers un peuple incrédule qui s'égare dans les routes de l'erreur, en suivant ses pensées perverses [3]! »

Le judaïsme moderne en présence des prophéties d'Isaïe.

12. Tel était l'Evangile anticipé d'Isaïe. Les mystères de la croix ont passé sous ses yeux; il ne prédit plus, il raconte. Nous l'avouons; l'obstination des Juifs, en présence des prophéties d'Isaïe, est à nos yeux un des plus grands miracles de l'existence de ce peuple. A l'entrée du Ghetto, dans cette capitale des papes, la Jérusalem nouvelle du véritable Salomon, un Christ étendu sur la croix domine le quartier où vivent en paix, sous le sceptre pontifical, les descendants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Une colossale inscription reproduit en caractères hébreux et romains les paroles d'Isaïe : *J'ai étendu les deux bras tout le jour vers un peuple incrédule et contempteur*. Le Juif moderne passe en détournant la tête, et persiste à attendre le Messie conquérant qui doit rétablir les murailles dévastées de Sion. C'est la plus frappante réalisation de la prophétie de Moïse. « Jéhovah, avait-il dit, se plaira à vous disperser et à » ruiner votre empire, comme il s'était plu à vous rassembler et à

[1] *Is.*, cap. LVII integr. — [2] *Is.*, cap. LXIII, 1-3 et 5. — [3] *Is.*, cap. LXV, 2.

» grandir votre puissance. Il vous disséminera parmi toutes les » nations, jusqu'aux extrémités du monde; il mettra l'effroi dans » votre âme, la crainte dans vos yeux et la tristesse dans votre » cœur[1]. »

§ II. Restauration religieuse à Jérusalem (723-721).

13. Les Juifs du temps d'Ezéchias n'accueillirent point les paroles d'Isaïe avec l'incrédulité du judaïsme moderne. Instruite par le sort de Samarie sa rivale, Jérusalem comprit enfin la nécessité d'obéir à la voix des prophètes et de revenir au culte de Jéhovah. « Dès le premier mois qui suivit son avénement, Ezéchias fit rouvrir les portes du Temple de Salomon, fermées par l'ordre d'Achaz son père, et les fit recouvrir de lames d'or, comme elles étaient précédemment. Il convoqua les prêtres et les lévites à une assemblée solennelle dans la grande place à l'orient du Parvis. « Enfants de Lévi, leur dit-il, écoutez ma parole. Accomplissez sur vous-mêmes tous les actes de la purification légale; puis vous procéderez à celle du Temple de Jéhovah, Dieu de vos pères, et vous ferez disparaître la trace des impuretés qui ont souillé le lieu saint. Nos pères ont péché; ils ont osé se livrer au mal et abandonner Jéhovah. Ils ont détourné la tête à la vue de son tabernacle; les portes du vestibule ont été fermées, et les lampes éteintes; l'encens a cessé de brûler sur l'autel des parfums, et les holocaustes n'ont plus été offerts à l'autel du Dieu de Jacob. Voilà pourquoi le courroux du Seigneur s'est enflammé contre Juda et Jérusalem; voilà pourquoi il a semé sur nos pas le trouble, la ruine et la mort. Vous en êtes témoins. Le glaive a moissonné nos aïeux; et nous avons vu nos fils, nos filles et nos épouses traînés en captivité, en punition de tant de crimes. Maintenant donc j'ai résolu de renouveler l'alliance d'Israël avec Jéhovah, son Dieu, et de détourner ainsi le courroux du Seigneur. Mes fils bien-aimés, aidez-moi de votre zèle et de votre piété. C'est vous que Jéhovah a choisis pour le servir dans son

Discours d'Ezéchias aux prêtres et aux lévites.

[1] *Deuteron.*, cap. XXVIII, 63, 64, 67.

sanctuaire, pour lui rendre un culte solennel et pour brûler l'encens sur l'autel des parfums [1] ! »

Purification du Temple.

14. Ainsi parla Ezéchias; les lévites répondirent par leur pieux empressement à la confiance royale. « Mahath, fils d'Amasai, et Joël, fils d'Azarias, de la descendance de Caath; Cis, fils d'Abdi, et Azarias, fils de Jalaléel, de la descendance de Mérari; Joah, fils de Zemma, et Eden, fils de Joah, de la descendance de Gersom; Samri et Jahiel, descendants d'Elisaphan; Zacharie et Mathanias, descendants d'Asaph; Jahiel et Semeï, descendants d'Héman; Séméias et Oziel, descendants d'Idithun, prirent la direction du mouvement de restauration religieuse qui se prononçait. Ils rassemblèrent leurs frères de la famille sacerdotale et lévitique, et accomplirent sur eux-mêmes les cérémonies de la purification légale. Pénétrant alors dans le Temple, ils procédèrent à sa réhabilitation. Toutes les traces des cultes idolâtriques et tous les objets flétris par quelques-unes des impuretés rituelles furent soigneusement enlevés de l'intérieur de l'édifice sacré; on les apportait sous le vestibule extérieur; là, d'autres lévites s'en chargeaient et allaient les jeter dans le torrent du Cédron. L'œuvre réparatrice fut commencée le premier du mois de *Nisan* [2]; le huitième jour l'intérieur du Temple était purifié; il en fallut huit autres pour achever de rendre aux parvis leur splendeur et leur pureté premières. Quand tout fut terminé, les prêtres allèrent dire à Ezéchias : Nous avons sanctifié toute la maison du Seigneur, l'Autel de l'holocauste et tous les instruments du sacrifice; la Table des pains de proposition et tous les vases sacrés à son usage; enfin tout le mobilier du Temple qui avait été profané sous le règne d'Achaz, après la prévarication de ce roi. Tout est disposé, selon l'ordre prescrit, devant l'autel de Jéhovah [3]. »

Fête de la restauration du culte de Jéhovah dans le Temple de Jérusalem.

15. « Le lendemain, dès l'aube, Ezéchias, entouré de tous les princes de Jérusalem, se rendit dans l'appareil de la majesté royale, au Temple du Seigneur. Par son ordre, on amena sept taureaux, sept béliers, sept agneaux et sept boucs offerts comme victimes de propitiation pour le péché, pour le royaume, pour le sanctuaire et

[1] II *Paralip.*, cap. XXIX, 3-11. — [2] Mars. — [3] II *Paralip.*, cap. XXIX, 12-19.

pour le peuple. S'adressant alors aux prêtres descendants d'Aaron, Ezéchias leur dit de procéder au sacrifice de propitiation. Les prêtres immolèrent donc successivement les taureaux, les béliers et les agneaux, et en répandirent le sang sur l'autel. Les boucs, réservés pour le sacrifice expiatoire du péché, furent alors placés au milieu de l'assemblée; le roi et tout le peuple étendirent la main sur les victimes qui furent immolées avec ce rit imposant, et leur sang fut versé devant l'autel comme l'expiation des péchés d'Israël. Car le roi avait demandé que l'holocauste et l'hostie pour le péché fussent offerts au nom du peuple d'Israël tout entier, sans tenir compte de la distinction des deux royaumes. Cependant les chœurs de lévites, avec les cymbales, les psalterion et les kinnor avaient été réorganisés selon les règlements du roi David, de Gad le Voyant et de Nathan le Prophète. Ils se tenaient en avant du Temple, avec les divers instruments de musique comme au temps de David; les prêtres, suivant la loi de Moïse, avaient les trompettes sacrées à la main. Quand le feu fut mis au bûcher de l'holocauste sur l'autel du Seigneur, les trompettes retentirent, tous les chœurs de musiciens commencèrent le chant des hymnes sacrés composés par David et par Asaph le Voyant. Cependant la foule prosternée adorait la majesté de Jéhovah. Quand la cérémonie de l'holocauste fut accomplie, Ezéchias dit au peuple assemblé : Vous avez tous voulu remplir vos mains d'offrandes pour le Seigneur; approchez donc maintenant; présentez-lui vos victimes, et que le Temple de Jéhovah reçoive de nouveau vos sacrifices d'actions de grâces. La multitude offrit alors, avec un pieux empressement, ses victimes, ses hosties de louange et ses holocaustes. Soixante-dix taureaux, cent béliers, deux cents agneaux furent consumés sur l'autel des holocaustes, six cents bœufs et trois mille brebis furent immolés au Seigneur en ce jour solennel. Ainsi fut rétabli le culte de Jéhovah; Ezéchias et le peuple tout entier étaient dans l'allégresse; la manifestation était d'autant plus éclatante, qu'elle n'avait pas été préparée à l'avance et qu'elle s'était spontanément produite[1]. »

[1] II *Paralip.*, cap. XXIX, 20 ad ultim.

Les messagers d'Ezéchias envoyés dans toutes les villes des deux royaumes de Juda et d'Israël.

16. Cette démonstration, empreinte à un si haut degré de la foi aux institutions mosaïques, avait été en effet toute locale. Les habitants de Jérusalem répondant au zèle de leur pieux roi y avaient seuls pris part. Mais elle ne devait pas rester circonscrite dans une sphère aussi étroite. « Ezéchias et les conseillers royaux, dans une assemblée générale du peuple, résolurent de célébrer la Pâque, au deuxième mois (*Ijar*, avril). On n'avait pas solennisé cette fête à la date précise où elle tombait, parce que les prêtres n'avaient pu encore accomplir les purifications prescrites par la loi[1], et que d'ailleurs le peuple n'avait pas eu le temps de se réunir à Jérusalem. On convint donc d'envoyer des messagers dans toute l'étendue de la Palestine, depuis Dan jusqu'à Bersabée, pour inviter la multitude des enfants d'Israël à venir célébrer la pâque de Jéhovah leur Dieu à Jérusalem. Des lettres spéciales de convocation furent adressées par Ezéchias aux deux tribus d'Ephraïm et de Manassé, les plus rapprochées du royaume de Juda. Les envoyés royaux s'acquittèrent de leur mission. Ils parcoururent tout le territoire, annonçant au peuple des villes et des campagnes le commandement d'Ezéchias. Enfants d'Israël, disaient-ils, revenez à Jéhovah, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; de son côté, le Seigneur consentira à visiter dans sa miséricorde les restes échappés à la main de fer du roi d'Assyrie. Ne suivez point l'exemple de vos pères et de vos frères. Ils ont abandonné le culte de l'Eternel, voilà pourquoi le Seigneur les a laissés périr sous vos yeux. Ne soyez pas les imitateurs de nos ancêtres à la tête dure; donnez les mains au pacte d'alliance avec Jéhovah; accourez au Temple qu'il a consacré à jamais par sa majesté sainte; servez le Seigneur, le Dieu de vos pères, et il détournera de vous les traits de sa vengeance. Si vous revenez à lui, vos frères et vos fils, les captifs de l'Assyrien, trouveront grâce devant leur maître, et ils seront rendus à votre amour. Notre Dieu est le Dieu de la clémence et de la mi-

[1] C'était se conformer scrupuleusement au texte même du livre des Nombres : *Homo qui fuerit immundus super anima, sive in viâ procul in gente vestra, faciet Phase Domino in mense secundo, quarta decima die mensis ad vesperam* (*Num.*, cap. IX, 10, 11).

séricorde, il se laissera toucher par votre repentir. — Ainsi parlaient les messagers d'Ezéchias, et ils se hâtaient de passer de ville en ville, à travers les tribus d'Ephraïm, de Manassé et de Zabulon; mais ils ne recueillaient la plupart du temps sur leur route que l'insulte et l'ironie des peuples. Cependant il se trouva dans la tribu d'Aser, et même dans celles de Manassé et de Zabulon, quelques Israélites fidèles, qui accueillirent avec joie leur parole, et prirent le chemin de Jérusalem [1]. »

17. La mission réparatrice qui échouait ainsi devant l'obstination idolâtrique du royaume d'Israël fut au contraire accueillie avec enthousiasme dans celui de Juda. « La bénédiction du Seigneur se manifesta en cette circonstance et réunit tous les cœurs dans un sentiment unanime de foi et de piété. Une foule immense se rendit à Jérusalem de tous les points du royaume, à l'époque fixée pour la fête des Azymes. Les autels idolâtriques dont la présence souillait encore les rues et les places de la ville sainte furent détruits; et tout ce qui avait été profané par l'encens d'un culte sacrilége fut jeté par le peuple dans le torrent du Cédron. Le quatorzième jour du second mois la solennité commença. Les prêtres et les lévites, sanctifiés selon les prescriptions de la loi, offrirent les holocaustes dans le Temple du Seigneur. Chacun d'eux accomplissait les fonctions de son ministère dans l'ordre établi par Moïse, l'homme de Dieu. Les prêtres recevaient de la main des lévites les victimes pascales qui devaient être immolées. On dut agir ainsi parce qu'il se trouvait dans la foule un grand nombre de familles qui n'avaient pas eu le temps de se purifier des impuretés légales; la famille sacerdotale se chargea donc d'immoler pour elles l'agneau pascal. Un grand nombre d'Israélites des tribus d'Ephraïm, Manassé, Issachar et Zabulon, dans leur empressement irréfléchi, ne tinrent pas compte des règlements de Moïse, et se crurent en droit de prendre part au festin de la Pâque sans avoir préalablement accompli les purifications rituelles. Ezéchias intercéda pour eux devant l'autel de Jéhovah : Le Seigneur est clément, dit-il, il usera de miséricorde

Solennité pascale célébrée à Jérusalem.

[1] II *Paralip.*, cap. XXX, 1-11.

en faveur de ceux qui cherchent dans la sincérité du cœur à revenir au Dieu de leurs pères, et il leur pardonnera d'avoir négligé les purifications prescrites. — En effet, ce Dieu de bonté exauça la prière royale et daigna pardonner au peuple. Pendant sept jours, la fête des Azymes fut célébrée avec allégresse par la multitude réunie à Jérusalem. Les louanges du Seigneur ne cessaient de retentir dans la ville sainte, et les chœurs des lévites faisaient entendre les chants sacrés comme à l'époque de David. Ezéchias, fier du succès de la restauration religieuse à laquelle il avait si puissamment contribué, s'adressa aux lévites les plus zélés, et leur demanda d'ajouter une semaine de plus aux jours prescrits par la loi. Tout le peuple accueillit cette proposition avec enthousiasme. Le roi mit à la disposition de la multitude mille taureaux et sept mille brebis; les princes de Juda donnèrent, de leur côté, mille taureaux et dix mille brebis. Les sacrifices et les festins sacrés qui les suivaient recommencèrent donc et se continuèrent pendant sept jours, au milieu des transports de joie des prêtres, des lévites et de la foule immense composée des prosélytes du royaume d'Israël et des fidèles habitants de Juda. Depuis les jours de Salomon, fils de David, Jérusalem n'avait pas été témoin d'une pareille solennité. L'assemblée du peuple se sépara, après que les prêtres eurent appelé sur elle la bénédiction céleste. Dieu exauça la voix de ses ministres, et leur prière parvint jusqu'au pied de son trône. »

Appréciation de la conduite d'Ezéchias par M. Renan.

18. En présence de ces pages si simples dans leur récit, mais si imposantes comme expression de la foi nationale aux institutions mosaïques, M. Munk, nous le constatons bien volontiers, ne trouve pas une objection à formuler. Il oublie la thèse à laquelle il a fait jusque-là tant de sacrifices, et, au risque de s'attirer toutes les foudres du rationalisme, il se laisse aller au bonheur de traduire ces textes bibliques[1], sans y mêler une seule réflexion hostile. M. Renan ne s'exécute pas avec la même bonne grâce. « Les der-» niers temps du royaume de Juda, dit-il, présentent l'un des mou-» vements religieux les plus étonnants de l'histoire. Les premières

[1] Munk, *Palestine*, pag. 331, 332.

» origines du christianisme sont là. L'ancienne religion hébraïque, » simple, sévère, sans théologie raffinée, n'est presque qu'une né- » gation. Vers le temps dont nous parlons, un piétisme exalté, qui » aboutit aux réformes d'Ezéchias et surtout de Josias, introduit » dans le mosaïsme des éléments nouveaux [1]. » Nous craignons d'importuner le savant critique en lui demandant quels « éléments » nouveaux » Ezéchias introduisit dans le « mosaïsme. » Cependant, habitué à contrôler une parole avant de l'accepter, et bien résolu à ne donner notre assentiment qu'à des assertions prouvées, nous sommes forcé de dire que les lignes précédentes n'ont absolument aucune valeur, soit que nous les examinions au point de vue où s'est placé M. Renan, soit que nous les rapprochions du texte de la Bible. Le savant exégète prétend qu'Ezéchias ou Josias ont introduit dans le « mosaïsme des éléments nouveaux. » Mais M. Renan nous a avoué quelques pages plus haut qu'il était impossible de se faire une idée quelconque du mosaïsme. « D'im- » pénétrables ténèbres, dit-il, couvrent pour nous le premier mou- » vement religieux d'Israël, celui dont Moïse fut l'hiérophante et le » héros. » Comment donc M. Renan, qui n'a rien pu démêler dans les ténèbres dont le mosaïsme est enveloppé pour lui, se croit-il le droit d'affirmer qu'Ezéchias a introduit des éléments nouveaux dans le mosaïsme? Le temps vient où il ne suffira plus d'écrire passablement une série de contradictions palpables sur un sujet religieux, pour être admis aux honneurs d'une retentissante publicité; l'inflexible et étroite logique reprendra ses droits un instant oubliés. Ce jour-là on demandera à M. Renan quelle différence il y a entre « le piétisme d'Ezéchias » et la piété de Josaphat; entre la piété de Josaphat et celle de David; entre la foi de David et celle de Moïse. Et s'il persiste à ne voir que « d'impénétrables ténèbres » dans le mouvement dont Moïse fut l'hiérophante et le héros, » on osera lui répondre qu'il lui est impossible de savoir si David, Josaphat ou Ezéchias ont changé quelque chose au mosaïsme, puisqu'il prétend ne rien « pouvoir découvrir » dans les ténèbres du « mo-

[1] E. Renan, *Etudes d'hist. religieuse*, pag. 111.

» saïsme. » L'unité de l'histoire juive est le fait le plus saillant et le mieux constaté. Chaque mot du Livre divin s'appuie sur la législation mosaïque, la suppose, l'éclaircit, la confirme. Il y a plus. Si l'on pouvait, par une hypothèse chimérique, admettre que les lois de Moïse exposées dans l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome fussent perdues, on parviendrait à en rétablir presque intégralement le sens, sinon le texte, en étudiant avec soin les autres Livres de la Bible. Nous ne connaissons pas un autre peuple dont les annales présentent ce phénomène d'étonnante unité, et tous les nuages que le rationalisme cherche à amonceler pour voiler l'éclat de cette magnifique lumière, ne parviendront jamais à en éteindre un seul rayon.

Destruction du Serpent d'airain érigé par Moïse et devenu au temps d'Ezéchias un monument idolâtrique.

19. En voici un nouvel exemple : « Après la grande solennité pascale, le peuple quitta Jérusalem et retourna dans ses foyers. En arrivant dans les différentes villes non-seulement du royaume de Juda mais dans celles d'Ephraïm et de Manassé, les pèlerins détruisirent les hauts lieux, mirent le feu aux bois sacrés des cultes idolâtriques, renversèrent les autels des faux dieux, et reprirent ainsi, par un retour sincère à Jéhovah, possession de leur patrie [1]. Ezéchias en avait donné l'ordre et l'exemple. Le Serpent d'airain dressé par Moïse au désert était devenu dans les derniers temps, pour les fils d'Israël, l'objet d'un culte idolâtrique. Ils brûlaient de l'encens devant cette statue. Le roi la fit mettre en pièces en disant : « Ce n'est qu'un vil métal ! (*Nechustan*) [2]. » Ainsi le peuple d'Ezéchias sait que le Serpent d'airain est un vestige de l'histoire mosaïque. Le peuple d'Ezéchias a donc pu mieux que M. Renan découvrir quelque chose dans les « impénétrables ténèbres qui couvrent le » premier mouvement dont Moïse fut l'hiérophante ou le héros. » Ezéchias lui-même a besoin d'expliquer à son peuple le motif d'une suppression qui atteint un monument mosaïque. Le « vil métal »

[1] II *Paralip.*, cap. XXXI, 1.

[2] IV *Reg.*, cap. XVIII, 4. Le culte du serpent chez toutes les nations idolâtriques a fourni en ces derniers temps un curieux chapitre à la science ethnographique. On peut voir l'ensemble de ces traditions dans les *Ann. de Philos. chrét.*, par M. Bonnetty, tom. IV, pag. 59 et suiv. (1re série) et tom. LXV, pag. 308 et suiv.

auquel les Juifs idolâtres rendaient un culte superstitieux avait été, dans l'origine, un symbole de guérison et de salut. Maintenant les Juifs, pervertis par le contact des nations étrangères, reportent à une grossière image des adorations qui ne sont dues qu'à Jéhovah, et le saint roi témoigne par cet acte qu'il est prêt à sacrifier à l'esprit des institutions mosaïques les monuments mêmes de Moïse, devenus un danger au sein du matérialisme d'une nation dégénérée. Comment ne pas voir là une preuve évidente de l'influence de la loi mosaïque?

Les greniers du Temple de Jérusalem

20. Tout était à réorganiser dans le culte de Jéhovah, depuis que la désastreuse apostasie d'Achaz avait introduit l'idolâtrie dans le Temple de Jérusalem. « Ezéchias eut donc à reconstituer les familles sacerdotales et lévitiques dans les fonctions de leur ministère et les degrés de leur hiérarchie, pour établir l'ordre dans les holocaustes, l'immolation des victimes pacifiques et le chant des hymnes sacrés. A l'exemple de David et de Salomon, le roi voulut fournir lui-même la graisse de ses troupeaux pour l'holocauste quotidien du matin et du soir; pour celui du Sabbat, de la Néoménie, et des fêtes solennelles fixées par la loi de Moïse. Il remit en vigueur les prescriptions légales, et ordonna aux habitants de Jérusalem de fournir aux prêtres et aux lévites les dîmes et les prémices qui leur étaient dévolues, afin de leur permettre de se consacrer exclusivement à l'étude de la loi du Seigneur. Aussitôt que le décret royal fut parvenu à la connaissance du peuple, les habitants de Jérusalem s'empressèrent d'offrir les prémices du froment, du vin et de l'huile, et la dîme de toutes les productions de la terre. Dans les autres villes de Juda, on imita ce pieux zèle, en envoyant au Temple la dîme des bœufs, des brebis, et des autres produits du sol. De tous les points du royaume on multipliait ces religieux convois, en sorte que les prêtres se virent dans la nécessité de réunir en énormes monceaux les grains de toutes sortes et les olives ainsi sanctifiés. Depuis le troisième mois (*Sivan*) jusqu'au septième (*Tisri*)[1], les offrandes ne discontinuèrent point. A la vue

[1] Voir le Tableau des mois hébraïques, tom. I de cette *Histoire*, pag. 284.

de ces montagnes de gerbes et d'olives, témoignage de la foi nationale, Ezéchias et les princes de Juda remercièrent le Seigneur et bénirent le peuple d'Israël. Pourquoi, demanda Ezéchias aux prêtres et aux lévites, laissez-vous ainsi ces monceaux en plein air? — Le pontife Azarias, descendant de Sadoc, répondit au roi : Depuis que l'on a recommencé à apporter les prémices au Temple du Seigneur, nous y avons trouvé une ressource plus que suffisante pour tous nos besoins. Jéhovah a manifestement béni son peuple. Ce que vous voyez est le reste des offrandes que nous n'avons pu consommer. — Ezéchias donna immédiatement l'ordre de préparer de nombreux greniers pour y déposer ces richesses. Ce fut ainsi qu'on réserva pour les besoins de l'avenir les dons de la piété et de la foi. Le lévite Chonénias et son frère puiné Séméï furent préposés à leur garde. Ils avaient sous leurs ordres Jahiel, Azarias, Nabath, Asaël, Jérimoth, Josabad, Eliel, Jesmachias, Mahath et Banaïas, qui relevaient directement de leur autorité. Les deux intendants généraux référaient de toutes les choses importantes au roi lui-même et au grand-prêtre Azarias. Outre le tribut obligatoire des prémices et de la dîme, les fils d'Israël apportaient spontanément au Temple un grand nombre de dons et d'offrandes, pour accomplir des vœux personnels. Le lévite Coré, fils de Jemma, gardien de la Porte Orientale, fut chargé de recueillir ces offrandes spéciales. Il eut sous ses ordres Eden, Benjamin, Jésué, Séméïas, Amarias et Séchénias, qui, répartis dans les villes sacerdotales, veillaient à ce que les distributions faites aux lévites fussent en rapport avec les besoins des familles et la dignité hiérarchique de chacun d'eux. Tel fut l'ordre qu'Ezéchias rétablit dans le culte de Jéhovah, selon les préceptes et les rites de la loi mosaïque. Il l'appliqua à tout le royaume de Juda, et son administration fut celle d'un prince pieux et sage qui cherchait dans la sincérité du cœur à marcher dans les voies de la vertu et de la justice. Ainsi il fit, et son règne fut prospère[1]. » Ce fut sans doute à cette époque de sa vie qu'Ezéchias fit réunir les six derniers chapitres des Pro-

[1] II *Paralip.*, cap. XXXI, 2 ad ultim.

verbes de Salomon, et les fit ajouter au Livre qui porte le nom de ce prince[1].

Succès des armes d'Ezéchias.

21. « Dieu fut avec lui et lui donna la sagesse pour diriger toutes ses entreprises[2]. Il fit sentir aux Philistins le poids de ses armes victorieuses, et les repoussa jusqu'à leur ville maritime de Gaza[3]. » Le désastre de Samarie avait été pour le royaume de Juda un exemple sévère de la justice divine, et un avertissement solennel de revenir à la foi nationale si légèrement abandonnée. L'esprit humain est tellement inconstant et mobile, qu'il se laisse entraîner à la poursuite de toutes les imaginations de ses rêves. L'apostasie si fréquemment renouvelée du peuple d'Israël, n'eut jamais d'autre cause; et à ceux qui prétendraient y trouver un sujet de récrimination contre la race hébraïque, il nous suffira de répondre par le spectacle de ce qui se passe autour de nous. Pour les nations comme pour les individus, le devoir est un fardeau; à quelque prix que ce soit on veut s'en débarrasser. Malheur aux peuples qu'on précipite, de gaîté de cœur, sur une pente où le poids naturel de la perversité humaine ne les entraîne que trop! Malheur aux nations qui trouvent dans leurs savants, leurs hommes d'Etat, leurs politiques ou leurs souverains, les apologistes des idées de désordre et d'indépendance, et qui, au lieu d'être retenues sur le bord de l'abîme par une main ferme et généreuse, y sont au contraire insensiblement amenées par des chemins couverts de fleurs! Telle avait été la destinée du royaume schismatique d'Israël; il fut enseveli sous les ruines que ses monarques avaient faites eux-mêmes, et tel sera, jusqu'à la fin des temps, le sort des nations dégénérées. Ezéchias avait conçu pour le peuple de Juda des projets plus nobles et plus sensés. Il savait que l'élément religieux peut seul donner de la vitalité à un peuple; tout le reste n'est qu'une illusion plus ou moins durable. Si l'on pouvait trouver une nation complétement dénuée d'une foi religieuse, on aurait rencontré un phénomène monstrueux dans l'ordre moral; l'histoire du monde n'en a pas encore offert d'exemple. Chacune des phases d'abaissement des nationalités

[1] *Proverb.*, cap. XXV, 1. Voy. tom. II de cette *Hist.*, pag. 496. — [2] IV *Reg.*, cap. XVIII, 7. — [3] IV *Reg.*, cap. XVIII, 8.

répond toujours à un degré corrélatif d'affaiblissement dans le principe religieux. Ce sont là des vérités rendues vulgaires par l'expérience de nos sociétés modernes, et passées de nos jours à l'état d'axiomes historiques. On le comprit à l'époque d'Ezéchias, comme nous pouvons le comprendre aujourd'hui; malheureusement il n'est pas aussi facile de réédifier que de détruire, et le génie humain, si puissant pour amonceler des ruines, n'a qu'une très-faible capacité pour les réparer. C'est ce qui nous explique les railleries et le dédain que la plupart des tribus d'Israël opposèrent aux pieux messagers d'Ezéchias. « On les reçut, dit le texte sacré, avec le rire de l'outrage et de l'ironie [1]. » Le rire brutal de l'insensé en face de la mort imminente, voilà donc la dernière période de la décadence. Samarie courant, le rire sur les lèvres, au-devant de la servitude assyrienne, telle est l'image des sociétés mortellement atteintes.

§ III. Ézéchias et Sennachérib (700-699).

Ezéchias veut se soustraire au joug assyrien; il fait alliance avec le roi d'Egypte. Prophétie d'Isaïe.

22. Ezéchias avait réussi du moins à préserver son royaume de Juda de ce déplorable athéisme du rire. Ce fut sérieusement que le cœur de la nation revint au culte du Seigneur. Mais le pieux roi se trouvait en face d'une difficulté nouvelle créée par l'infidélité précédente, et aggravée encore par la chute de Samarie. Une autre loi historique, non moins constatée que celle dont nous venons de parler, c'est qu'il y a un tel parallélisme entre les nationalités, que l'une ne s'affaisse jamais sans grandir sa voisine. La puissance assyrienne s'était donc augmentée en proportion de l'affaiblissement de la nationalité juive. La chaîne de la servitude s'aggravait à mesure que la résistance perdait de son énergie. Ezéchias souffrit quatorze ans de l'état d'humiliation où il se voyait réduit. Enfin, confiant dans la bonté du Seigneur dont il avait eu tant de preuves, « il se résolut à secouer le joug du roi d'Assyrie [2]. » Sennachérib, fils de Sargon, avait succédé à son père sur le trône de Ninive, et

[1] *Illis irridentibus et subsannantibus eos* (II *Paralip.*, cap. XXX, 10). — [2] *Rebellavit quoque contra regem Assyriorum et non servivit ei* (IV *Reg.*, cap. XVIII, 7).

les listes de Khorsabad sont d'accord sur ce point avec le récit biblique [1]. Pour lutter avec quelque avantage contre ce redoutable ennemi, Ezéchias compta trop sur les appuis d'une politique tout humaine. Par ses ordres « les chefs de Juda se rendirent à Tanis, dans la basse Egypte [2], » pour renouer avec le Pharaon une alliance qui avait si mal réussi au dernier roi d'Israël. La parole d'Isaïe ne tarda pas à s'élever contre cette démarche que le Seigneur n'avait point autorisée. Le Prophète ne vit point dans ce fait un sujet politique à traiter, comme le suppose M. Renan : et s'il fit entendre sa voix, ce ne fut pas en publiciste « qui s'ins» pire de l'événement du jour. » — « Voici la parole de Jéhovah, dit-il. Malheur aux enfants déserteurs de ma loi, qui ont délibéré sans moi dans le conseil; qui ont ourdi la toile, sans s'inspirer de mon Esprit et qui ont ajouté une faute nouvelle à toutes celles du passé; qui ont pris la route d'Egypte, sans avoir interrogé mon oracle, mettant leur confiance dans le secours du Pharaon, et dans le fantôme de la puissance égyptienne [3]. Malheur à eux! Ils espèrent dans le nombre des chevaux et des chars de guerre; ils comptent sur les cavaliers robustes, et ce n'est pas le Saint d'Israël, ce n'est pas Jéhovah qu'ils ont invoqué! L'Egyptien n'est qu'un homme; il n'est pas Dieu! Ses chevaux sont de chair, et Jéhovah est esprit : le Seigneur inclinera la main, et l'allié tombera; celui dont on implore le secours sera renversé, et tous périront dans sa ruine. Voici donc ce que m'a dit Jéhovah : Le lion qui défend sa proie tremble-t-il devant les clameurs des bergers; s'effraie-t-il de leur multitude? C'est ainsi que moi, le Dieu des armées, je défendrai les collines de Sion. Comme l'aigle dans les nues dont rien n'arrête l'essor, ainsi je volerai à la défense de Jérusalem, protecteur et libérateur, rapide comme la foudre, miséricordieux comme le salut. Convertissez-vous des profondeurs de l'infidélité, enfants d'Israël. Le jour où parmi vous chacun aura répudié les idoles d'argent et d'or, œuvres de ses mains corrompues, ce jour-là Assur tombera sous le glaive, non d'un homme; il fuira non pas devant des guerriers

[1] J. Oppert, *Les Inscriptions Sargonides* (*Ann. de Philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 56). — [2] *Isa.*, cap. XXX, 4. — [3] *Isa.*, cap. XXX, 1, 2.

mortels, et sa jeunesse sera emmenée en captivité. Sa puissance abattue fera place à la terreur, et ses princes connaîtront l'effroi! Telle est la parole de Jéhovah, dont le feu brûle sur les autels de Sion, dont la foudre s'allume pour défendre Jérusalem[1]. »

Calamités prochaines qui doivent fondre sur l'Egypte.

23. Nous le demandons à tous les lecteurs de bonne foi, y a-t-il dans ce langage du Prophète une analogie quelconque avec « la lit» térature politique, la presse et la tribune modernes? » Isaïe n'avait pas attendu l'alliance d'Ezéchias avec le Pharaon égyptien, pour prédire le désastre que les armées d'Assyrie devaient infliger à la terre de Mesraïm. « L'année même où le Tartan du monarque Sargon se rendit maître d'Azoth, la parole du Seigneur s'était fait entendre à son serviteur. Rejette le sac qui couvre tes épaules, dit Jéhovah à Isaïe fils d'Amos, détache la chaussure de tes pieds, et parcours, dépouillé comme un captif, les rues de Jérusalem. Le Prophète obéit. Jéhovah reprit alors : Quand Isaïe, mon serviteur, s'est montré à vos yeux dépouillé et les pieds nus, ainsi qu'un esclave, il a été l'emblème vivant du sort réservé pendant trois ans à l'Egypte et à l'Ethiopie. Le roi d'Assyrie entraînera ainsi les guerriers égyptiens en captivité, il dépeuplera l'Ethiopie, emmenant en servitude les jeunes gens et les vieillards dépouillés, les pieds nus, marchant dans la honte et la douleur sur le chemin de l'exil. L'effroi et la consternation régneront dans les cœurs, l'Ethiopie aura perdu ses espérances, l'Egypte aura vu s'évanouir sa gloire; et les habitants de Juda, témoins de cette grande ruine, diront : Voilà donc les nations dont nous avons imploré le secours! Nous espérions qu'elles nous délivreraient du joug des Assyriens; et maintenant comment échapper nous-mêmes à un pareil désastre? » Voilà ce que M. Renan trouve parfaitement semblable au journalisme et aux divagations de « la presse et de la tribune mo» dernes! » En vérité, si le savant académicien a jamais eu sérieusement la pensée de confondre des prophéties de ce genre avec les élucubrations quotidiennes des écrivains périodiques du XIX[e] siècle, nous sommes obligé de convenir que son imagination l'égare dans

[1] *Is.*, cap. XXXI integr.

des rapprochements invraisemblables, et que nous chercherions vainement à le suivre dans les étranges théories où il prétend nous entraîner.

24. Ce qui nous paraît plus accessible à toutes les intelligences, c'est la parfaite conformité de la prédiction d'Isaïe avec la grande inscription du Prisme de Sennachérib, provenant des ruines de Ninive et conservée au musée britannique. Voici ce texte précieux tel que l'a déchiffré M. J. Oppert : « Dans le cours de ma (troisième) » campagne, j'assiégeai et je pris la ville de Bel-Daganna, de » Joppé, de Banaï-Barka, d'Azar, les villes de Sidka et d'Ascalon » qui ne s'étaient pas soumises à mon règne; j'enlevai leurs cap- » tifs. Les vicaires, dignitaires et habitants d'Amgarron[1] avaient » trahi leur roi Padi, inspiré d'amitié et de zèle pour l'Assyrie, le » protégé de Ninip, et ils l'avaient livré à Ezéchias le Juif, et agi » en se révoltant contre le droit. Mais leur cœur redoutait les rois » d'Egypte, car les archers, les chars, les chevaux du roi de » Méroé, des multitudes innombrables se réunirent et marchèrent » contre moi. Leurs chefs disposèrent l'ordre de la bataille en vue » de la ville d'Altakou, et inspectèrent leurs serviteurs. Dans l'ado- » ration du dieu Assour, mon maître, je combattis contre eux et » je les mis en fuite. Les conducteurs des chars et les fils du roi » d'Egypte ainsi que les conducteurs des chars du roi de Méroé, » furent atteints vivants par ma main au milieu de la bataille. » J'assiégeai et je pris les villes d'Attakou et de Tamna, et j'enlevai » leurs captifs[2]. » Jusqu'ici on n'avait pour confirmer la véracité du témoignage de nos Livres saints au sujet de l'expédition de Sennachérib en Egypte, qu'un texte d'Hérodote[3] dont la valeur était naturellement contestée par le philosophisme incrédule du XVIII[e] siècle. Aujourd'hui Sennachérib lui-même reprend une voix

Expédition de Sennachérib en Egypte racontée par les inscriptions assyriennes des Sargonides.

[1] « Amgarron n'est pas, comme l'ont cru les savants anglais, Ekron, mais » Migron; et aussi nous trouvons dans Isaïe (X, 28) : *Sennachérib viendra à* » *Aiath, passera par Migron, et à Michmas laissera son bagage.* » (Remarque de M. J. Oppert, *Inscriptions Sargonides*, *Ann. de Philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 188.)

[2] J. Oppert, *Les Inscript. Sargonides* (*Ann. Philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 192).

[3] Hérodote, lib. II, cap. CLXI.

pour commenter dans ses inscriptions fastueuses les prophéties d'Isaïe, et prouver leur accomplissement intégral. M. Renan connaît-il une « littérature politique, alimentée par l'événement du » jour », qui se serve « de la presse et de la tribune modernes » pour prédire nettement vingt années à l'avance des faits qui viennent à point nommé justifier les assertions de nos « publicistes ? »

Invasion du royaume de Juda par Sennachérib. Soumission d'Ezéchias. Sennachérib passe en Egypte.

25. « Sennachérib, roi des Assyriens, dit le texte biblique, entra en Judée la quatorzième année du règne d'Ezéchias ; il vint mettre le siége devant les principales cités du royaume de Juda et s'en rendit maître [1]. » Son armée victorieuse dut longer la côte maritime des Philistins, ainsi que l'indique l'inscription ninivite, puisque la Bible nous apprend que Sennachérib assiégeait Lachis, au sud-ouest de Jérusalem, quand Ezéchias, alarmé pour sa capitale, lui envoya des ambassadeurs pour traiter des conditions de paix. Voici en effet la suite du récit biblique : « Alors Ezéchias, roi de Juda, députa à Lachis des messagers chargés de dire au monarque assyrien : J'ai péché contre vous en rejetant votre alliance, mais indiquez vous-même le tribut que vous désirez ; je m'y soumettrai. A ce prix, consentez à éloigner votre armée de mon territoire. — Sennachérib fixa l'impôt à trente talents d'or et trois cents d'argent. Pour réaliser cette somme, Ezéchias prit tout l'argent déposé dans les trésors du Temple et dans ceux du palais. Il fut même contraint de briser les lames d'or dont il avait fait recouvrir la porte du sanctuaire, et les envoya au roi d'Assyrie [2]. » Sennachérib se contenta pour le moment de cette soumission, et exécuta contre l'Egypte l'agression victorieuse dont nous avons parlé.

Préparatifs de défense à Jérusalem.

26. Ezéchias profita de cet intervalle pour fortifier Jérusalem. « Des mesures de défense furent concertées dans le conseil royal, formé des princes de Juda et des plus habiles guerriers. A l'unanimité on résolut d'obstruer les sources extérieures qui arrosaient la contrée. Une nombreuse multitude fut réunie pour détourner ainsi l'eau de toutes les sources, et celle du torrent du Cédron qui, avec ses affluents le Gehon et la fontaine de Siloë, baigne les murs

[1] IV *Reg.*, cap. XVIII, 13. — [2] IV *Reg.*, cap. XVIII, 14-16.

de la ville. — De la sorte, disaient les fils d'Israël, si le roi d'Assyrie vient nous assiéger, il ne saura trouver une goutte d'eau pour abreuver l'immense multitude qui le suit. — Cependant Ezéchias faisait travailler activement à la réparation du mur extérieur, dégradé sur plusieurs points; il y fit ajouter de nouvelles tours et éleva un second rempart en avant du premier. La vallée de Mello, reliée à la colline de David par le pont de Salomon, fut garnie d'ouvrages défensifs. Les arsenaux du roi furent remplis de boucliers et d'armes de toute espèce. Ezéchias mit à la tête des corps d'armée des chefs expérimentés. Il les réunit tous dans la grande place de la Porte de la Cité, et leur adressa des paroles qui trouvèrent le chemin de leur cœur : Energie et confiance, dit-il. Ne craignez pas la puissance de l'Assyrien, ni la multitude de ses guerriers; leur bras est un bras de chair, tandis que Jéhovah notre Dieu est avec nous : c'est lui qui nous défend, c'est lui qui combattra pour nous! — Cette allocution fit passer dans l'âme de tous les fils d'Israël le noble courage qui inspirait leur roi[1]. »

27. Cependant les forces physiques d'Ezéchias ne purent résister à tant de sollicitudes et de préoccupations terribles. Un ulcère se déclara avec les symptômes les plus alarmants; le mal fit des progrès rapides, et la consternation était peinte sur tous les visages. « Le prophète Isaïe, fils d'Amos, vint trouver le roi : Mettez ordre à votre maison, lui dit-il, car l'heure approche et vous allez cesser de vivre. — A ces mots, Ezéchias, tournant le visage vers la muraille, pria le Seigneur. Jéhovah, mon Dieu! disait-il, daignez vous souvenir que j'ai marché devant vous dans la sincérité et la droiture de mon cœur, et que j'ai pris votre volonté sainte pour règle de toutes mes actions. — Après avoir parlé ainsi, Ezéchias laissa couler de ses yeux un torrent de larmes. Cependant Isaïe avait pris congé du roi, il était sous le vestibule du palais quand le Seigneur lui fit entendre sa voix : Retourne près d'Ezéchias, le chef de mon peuple, et dis-lui : Voici la parole de Jéhovah, le Dieu de David, ton aïeul : J'ai entendu ta prière; j'ai vu tes larmes, et je vais te Maladie d'Ezéchias.

[1] II *Paralip.*, cap. XXII, 3-8.

guérir. Dans trois jours tu iras me rendre tes actions de grâces dans mon Temple, et j'ajouterai encore quinze années au nombre de tes jours. Je délivrerai ton royaume et ta capitale du joug des Assyriens; ma protection couvrira cette cité, pour l'honneur de mon nom et en mémoire de David, mon serviteur. — Isaïe revint près du royal malade, lui communiqua le message divin et s'adressant aux serviteurs d'Ezéchias : Apportez-moi une corbeille de figues, leur dit-il. — On s'empressa d'exécuter cet ordre. Le Prophète prit quelques-uns de ces fruits, les fit appliquer sur la plaie entr'ouverte d'Ezéchias, en lui renouvelant la promesse que le Seigneur le guérirait. Mais quel signe me donnerez-vous, demanda le roi, pour me prouver que ma guérison sera si prompte, et que, dans trois jours, je pourrai aller remercier Dieu dans son Temple? — Voici, répondit Isaïe, le prodige que le Seigneur va opérer sous vos yeux pour attester la vérité de sa parole. Voulez-vous que l'ombre descende ou qu'elle monte de dix degrés sur ce cadran? — Il serait facile de faire monter l'ombre de dix degrés, répondit Ezéchias. Ce n'est donc point ce que je veux choisir. Faites que l'ombre rétrograde subitement de dix degrés. — Le Prophète invoqua le nom de Jéhovah, et à l'instant l'ombre rétrograda de dix degrés sur le cadran construit jadis dans le palais par Achaz[1]. »

Le rationalisme moderne, et le rôle d'Isaïe dans l'épisode de la maladie d'Ezéchias.

28. On vient de lire le texte biblique. Isaïe n'apparaît là ni comme un journaliste ni comme un tribun. Les serviteurs consternés d'Ezéchias n'osent prévenir leur maître du danger qui menace ses jours. Cette mission solennelle est confiée à l'homme de Dieu; il se présente à ce roi qu'il aimait et qui allait mourir, et, d'une voix dont la solennité ne saurait pour nous dissimuler l'émotion, il lui adresse la suprême et terrible parole : « Mettez ordre à votre maison, car l'heure approche et vous allez cesser de vivre. » Le Prophète n'est pas non plus un habile médecin qui a des secrets inconnus pour guérir telle ou telle maladie. Après avoir accompli son pénible message, il quitte l'auguste malade; il traverse le palais rempli de deuil, il arrive jusque sous la galerie extérieure; et c'est

[1] IV *Reg.*, cap. XX, 1-11.

là seulement que l'Esprit divin lui révèle le dessein de miséricorde dont Ezéchias est l'objet. Il s'empresse de revenir sur ses pas, et de rapporter au royal malade l'espoir et le salut. Comme moyen extérieur il fait appliquer sur la tumeur cancéreuse la pulpe rafraîchissante de quelques figues. Ezéchias compte très-peu sur l'efficacité d'un pareil topique, et il a raison, car, en vérité, quelle que fût la nature du mal, bubon pestilentiel, anthrax ou cancer véritable, la chair gélatineuse des figues pouvait soulager par sa fraîcheur les élancements fiévreux de la douleur; mais guérir radicalement , cela ne s'était jamais vu alors et ne s'est pas revu depuis. Voilà pourquoi Ezéchias demande au Prophète un signe visible, une preuve manifeste de la vérité de sa promesse. Voilà pourquoi l'ombre rétrograde sur le cadran d'Achaz, sans bouleversement extérieur de la nature, et peut-être, comme nous le croyons, sans que le cours réel du soleil eût été interrompu dans les cieux, par un effet de cette puissance divine, qui se joue dans le gouvernement des sphères, et qui intervient, quand il lui plaît, malgré toutes les interdictions du rationalisme, « dans la série des événements du » monde physique et psychologique [1]. » La guérison en trois jours d'une tumeur cancéreuse, reconnue mortelle, par la simple application de la pulpe d'une figue, est un miracle qui déconcertera à jamais toutes les observations de la médecine expérimentale, aussi bien que la rétrogradation subite de l'ombre sur le cadran est un prodige qui déconcertera à jamais tous les calculs de l'astronomie. Il faut donc que les rationalistes rejettent l'un et l'autre, s'ils veulent être conséquents avec leurs principes.

Un spécifique de M. Munk contre la peste.

29. Toutefois, M. Munk recule devant un parti aussi radical. « Quelques mots que nous trouvons, dit-il, dans le récit biblique, » sur la maladie d'Ezéchias et sur le traitement ordonné par le » prophète Isaïe, font présumer que le roi était atteint de la peste. » Isaïe, ayant remarqué probablement le bubon pestilentiel, espérait » pouvoir opérer la guérison. L'application de figues est ordonnée » encore maintenant, dans la peste, par les médecins arabes et

[1] E. Renan, *Etudes d'hist. religieuse,* pag. 138.



» turcs, qui y voient un remède adoucissant et résolutif (voy. Gé-» sénius L. c. p. 979). Selon le récit du II[e] livre des Rois (chap. xx, » 8-11), Ezéchias aurait demandé à Isaïe un signe comme pré-» sage de guérison, et, sur la prière du Prophète, l'ombre aurait » rétrogradé de dix degrés sur un cadran solaire établi par le roi » Achaz. Ce fait rapporté *après* celui de la guérison du roi a été in-» tercalé, sans doute, d'après une tradition populaire dont on a » vainement cherché à deviner la base historique [1]. » Nous l'avouons, nous éprouvons une émotion profonde chaque fois que nous entendons les hommes de la science officielle essayer de renverser la vérité biblique; mais aussi, nous devons le dire, il y a pour nous une large compensation à ce premier sentiment de crainte respectueuse, dans la faiblesse des arguments employés d'ordinaire en pareil cas. Le savant académicien croit-il sérieusement que la pulpe de la figue prescrite « par les médecins turcs et » arabes » ait jamais guéri un pestiféré? Qu'il interroge sur ce point ses confrères de l'Académie de médecine. Ne semblerait-il pas que la peste soit une maladie légendaire, ou qu'on ait trouvé contre elle un spécifique? Hélas! on le cherche, ce spécifique, au sein de toutes les académies du monde; on le cherche en Chine et au Japon; on le cherche dans l'Inde; on le cherche en Afrique; on le cherche à Paris et à Londres. Les médecins turcs et arabes empêchent-ils, avec « le remède adoucissant et résolutif d'une figue, » les ravages intermittents de la peste sur toute la côte de Syrie; et quand M[gr] de Belzunce à Marseille prodiguait pendant une année entière les soins d'un héroïsme infatigable à trente mille pestiférés, est-ce que M. Munk se persuade qu'il n'aurait fallu au saint évêque que quelques milliers de figues pour guérir ses diocésains? Si jamais un défenseur de la Bible se fût hasardé à écrire qu'une figue guérit de la peste, il n'y aurait pas eu, dans la langue française, assez de termes ironiques pour défrayer l'hilarité qu'une telle assertion eût provoquée. Laissons donc au savant académicien l'honneur de cette précieuse découverte, et demandons-lui compte de

[1] S. Munk, *Palestine*, pag. 337, note 1.

la façon plus qu'étrange avec laquelle il relègue au rang des traditions populaires « dont on a vainement cherché à deviner la base » historique, » le miracle de la rétrogradation de l'ombre sur le cadran d'Achaz. « Suivant le récit du IIe Livre des Rois, » dit-il, « Ezéchias aurait demandé à Isaïe un signe de guérison. » Nous prions le savant académicien de compléter sa citation singulièrement restreinte. Ce n'est pas seulement le IIe livre des Rois qui relate le fait, c'est le IIe livre des Paralipomènes qui dit formellement : « En ces jours-là Achaz fut malade jusqu'à la mort; il pria le Seigneur, qui l'exauça, et lui accorda un signe [1]. » Ce ne sont pas seulement les Livres des Rois et des Paralipomènes qui enregistrent cet événement. La prophétie d'Isaïe, c'est-à-dire le Livre du principal acteur de ce fait extraordinaire, le raconte fort en détail. Voici ses expressions : « Va, dis à Ezéchias : Jéhovah, le » Dieu de David ton aïeul, te transmet ce message : J'ai entendu » ta prière ; j'ai vu tes larmes : j'ajouterai quinze années au nombre » de tes jours ; je te délivrerai du joug des Assyriens, et j'étendrai » ma protection sur cette ville. Voici le signe auquel tu reconnaî- » tras la vérité de cette parole divine : Je ferai rétrograder l'ombre » de dix degrés sur le cadran d'Achaz. — En effet, l'ombre rétro- » grada de dix degrés. [2] » Ainsi s'exprime Isaïe. Il est probable qu'il savait aussi bien que M. Munk comment les choses s'étaient passées ; et son témoignage contemporain ne laisse pas la ressource au savant Israélite de remarquer insidieusement que « le fait mira- » culeux est rapporté *après* celui de la guérison du roi. » A l'aide de ces indications, M. Munk, plus heureux dans ses recherches, saura peut-être « deviner sur quelle base historique s'appuie cette » tradition populaire. »

30. Il est plus facile de dire : Je ne veux pas de la Bible, le miracle me déplaît, je ne le permets pas à Dieu, qu'il n'est facile de tronquer la Bible et de dire : Tout ce qui ne sera pas miraculeux dans ce livre, je l'accepte : ou plutôt, et c'est la merveille de ce Texte divin, il écrase à la fois et ceux qui le rejettent absolument

Une observation de Montucla à propos du cadran d'Achaz.

[1] II *Paralip.*, cap. XXXII, 24. — [2] *Is.*, cap. XXXIX, 5-8.

et ceux qui se contenteraient de le mutiler. Nous ne voulons point passer outre sans noter, à propos du cadran d'Achaz, les appréciations historiques du savant Montucla. « A l'égard de la guomonique, » dit-il, nous conjecturons qu'elle fut connue dans la Chaldée » même avant le commencement de l'ère de Nabuchodonosor, ou » du temps d'Achaz, près de deux cents ans avant qu'on en eut » l'idée dans la Grèce. Le cadran d'Achaz, dont l'Ecriture fait » mention, me paraît en fournir une preuve. Quoiqu'on n'y trouve » rien qui annonce que c'était l'ouvrage des Chaldéens, on ne peut » guère en douter quand on considérera les grandes liaisons que » ce prince entretenait avec eux. » (On se rappelle, en effet, l'alliance d'Achaz avec Theglath-Phalasar et le servilisme avec lequel le roi de Juda envoya à Jérusalem le dessin de l'autel assyrien pour en faire exécuter un semblable dans le Temple.) « On pourrait » demander, continue Montucla, quelle forme avait le cadran » d'Achaz, ce premier monument de la gnomonique. C'est ce qu'il » serait assez curieux de connaître; il est à regretter que l'obscu- » rité de l'Ecriture ne le permette pas. Quoique divers commenta- » teurs aient fait des efforts pour y parvenir, nous osons dire que » leurs conjectures n'ont jeté aucune lumière sur cette énigme [1]. » Les ruines de Ninive nous réservent peut-être l'explication qui manquait à l'illustre mathématicien, et pourraient nous apporter quelque jour un de ces gnomons antiques, qui servit de modèle au cadran d'Achaz. La science moderne a encore tant à découvrir dans les catacombes du monde ancien, que cette espérance ne saurait passer pour une illusion.

Guérison miraculeuse. Cantique d'Ezéchias.

31. Ezéchias recouvra la santé dans le délai fixé par le Prophète; et ceci n'est pas moins miraculeux que la figue de M. Munk. En se rendant le troisième jour au Temple, pour y remercier le Seigneur, le pieux roi fit entendre ce cantique d'action de grâces : « J'avais dit : Le milieu de mes jours en marquera le terme ; je vais descendre aux portes du tombeau ; et je cherchais en vain à renouer le fil de mes années. Hélas ! disais-je, je ne verrai plus Jéhovah, mon Dieu, sur

[1] Montucla, *Hist. des Mathématiques*, tom. I, pag. 62, 63.

la terre des vivants ; mes regards éteints ne se fixeront plus sur les habitants de cette terre et ne contempleront plus les mortels. Comme une tente de pasteur qu'on replie au matin, ainsi se sont repliées mes années ; la trame de ma vie va être coupée comme la toile sous la main du tisserand ; elle n'était pas achevée, et la mort va la trancher : du soir au matin j'aurai terminé mes jours. Pendant les longues heures de la nuit, j'aspirais au retour de l'aurore, et comme le lion dévore sa proie, ainsi le mal rongeait mes ossements. Le petit oiseau dans le nid de l'hirondelle fait entendre des cris plaintifs ; la colombe gémit dans la solitude, ainsi je soupirais et je gémissais. Mes yeux fixés vers le ciel se sont lassés dans l'attente du secours. O mon Dieu, je souffre, répondez pour moi ! Mais que dire, et que me répondra-t-il, ce Dieu qui a tout fait ? Ainsi je repassais dans l'amertume de mon âme mes années écoulées. O mon Dieu, ne voudrez-vous donc pas que cette maladie s'évanouisse comme un songe, votre miséricorde ne me rendra-t-elle pas la vie [1] ? Ainsi j'ai parlé et mon amertume s'est changée en allégresse, vous avez délivré mon âme des terreurs de la mort ; vous avez rejeté en arrière le souvenir de mes fautes passées. Le tombeau ne vous glorifiera point, la mort ne chantera point vos louanges, et ceux qui sont descendus dans ses profondeurs n'auront pas à y voir un nouvel habitant envoyé par votre justice. C'est un vivant, un vivant comme je le suis aujourd'hui, qui chantera votre miséricorde ; le père redira à ses fils les merveilles de votre clémence. Seigneur, conservez-moi la vie que vous m'avez rendue, et chaque jour votre Temple retentira de nos hymnes de reconnaissance [2]. »

Le Tartan, le Rabsacès et le Rabsaris de Sennachérib députés près du roi Ezéchias.

32. Cependant le roi d'Assyrie revenait vainqueur de son expédition en Egypte. De retour à Lachis, et ayant sans doute appris les préparatifs de défense exécutés à Jérusalem, « il députa près d'Ezéchias, le Tartan de son armée, auquel il adjoignit le Rabsaris (chef des eunuques) et le Rabsacès (grand échanson), avec une puissante escorte. Les députés assyriens se présentèrent au nom de Sennachérib, leur maître, devant la muraille de l'est, près de

[1] Tel est le sens de l'hébreu. Voir Foreiro, *In Is. Comment.*, cap. XXXVIII, 16. — [2] *Is.*, cap. XXXVIII, 10-20.

l'aqueduc de la piscine supérieure, sur le chemin du Champ du Foulon. Ils demandèrent à parler au roi. Ezéchias chargea l'intendant du palais, Eliacim, fils d'Helcias, le secrétaire royal Sobna, et le chancelier Joahé, fils d'Asapha, d'aller conférer avec les étrangers. Le Rabsacès prit la parole : Dites à Ezéchias : Voici le message du grand roi, le monarque des Assyriens. Qui peut t'inspirer cette folle audace? Est-ce sérieusement que tu as formé le dessein d'engager la lutte? Sur qui as-tu compté pour te soutenir dans ta révolte? Espères-tu encore sur l'Egypte, ce roseau brisé qui perce la main de l'imprudent qui voudrait s'y appuyer? Le Pharaon égyptien n'est pas autre chose. Que si vous me dites : C'est en Jéhovah, notre Dieu, que nous mettons notre confiance; n'est-ce pas ce Dieu qu'Ezéchias a offensé, en détruisant ses autels sur tous les sommets de Juda, et en ordonnant qu'on ne pourrait plus l'adorer ailleurs qu'à Jérusalem? Vous donc, les sujets de cet impie, abandonnez son service et passez sous les drapeaux victorieux du roi d'Assyrie, mon maître. Je vous donnerai deux mille chevaux, voyez si vous avez des cavaliers qui sachent les monter pour se rendre en Assyrie. Vous êtes si faibles qu'il vous serait impossible de résister au dernier officier des armées du roi, mon maître. Vous espériez peut-être que les chevaux et les chars de l'Egypte vous sauraient protéger. Mais n'est-ce pas le Dieu tout-puissant qui a dit à Sennachérib : Va et dévaste cette terre? Il est venu et tout a plié sous le poids de ses armes [1] ! »

Allocution du Rabsacès assyrien au peuple de Jérusalem.

33. Tout ce discours était prononcé par le Rabsacès en langue hébraïque. Les envoyés d'Ezéchias dirent à l'orateur : « Parlez syrien, nous vous en supplions. Vos serviteurs comprennent parfaitement cette langue. Ne continuez pas à nous entretenir dans l'idiome juif, car la foule du peuple rassemblée sur le rempart entend tout ce que vous dites. — Croyez-vous, répondit le Rabsacès, que ce soit pour m'entretenir mystérieusement avec votre maître ou avec vous que le roi d'Assyrie nous a envoyés? Non. C'est pour nous faire entendre de ces braves guerriers qui sont sur

[1] IV *Reg.*, cap. XVIII, 17-25; *Isaïæ*, cap. XXXVI, 1-10.

le rempart et que votre obstination va réduire dans quelques jours à mourir de faim et de soif. — Puis élevant la voix, le Rabsacès cria au peuple en langue juive : Ecoutez les paroles du grand roi, du monarque des Assyriens. Voici ce qu'il vous fait dire : Ne vous laissez point séduire par Ezéchias, il ne saurait vous soustraire à ma puissance. Il abuse de votre crédulité quand il vous répète ces téméraires assurances : Jéhovah, dit-il, nous délivrera, et Jérusalem ne tombera point sous les coups du roi d'Assyrie. Ne vous laissez pas égarer par ce langage trompeur. Mais acceptez la proposition que le roi des Assyriens vous transmet par ma bouche : Suivez, vous dit-il, le seul parti qui soit raisonnable. Soumettez-vous à mon empire ; chacun d'entre vous continuera à recueillir les fruits de sa vigne ou de son figuier et à boire l'eau de sa citerne, jusqu'au jour où je viendrai vous transférer dans une terre pareille à la vôtre, dans une fertile patrie où vous trouverez le pain et le vin, l'huile et le miel en abondance. Ainsi vous vivrez, aucun de vous ne sera menacé. N'écoutez donc plus Ezéchias, qui vous a trompés en disant : Jéhovah nous délivrera. Est-ce que les dieux des nations vaincues les ont délivrées de la main puissante du roi d'Assyrie? Où sont les dieux d'Emath et d'Arphad, de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava? Ont-ils arraché Samarie à notre pouvoir? Qui sont-ils donc, dans la vaste étendue de notre empire, les dieux qui ont protégé une seule nation? Et vous voulez que Jéhovah puisse empêcher Jérusalem de tomber sous mon joug! — Ainsi parla l'insolent étranger; le peuple rangé sur la muraille de la ville, garda le silence, et, fidèle à la recommandation d'Ezéchias, ne laissa rien deviner de ses véritables sentiments. Eliacim, Sobna et Joahé, après cette entrevue, allèrent informer le pieux roi de ce qui venait de se passer [1]. »

Isaïe et les envoyés d'Ezéchias.

34. « Quand Ezéchias eut entendu le récit de ses officiers, il déchira son manteau royal, se revêtit d'un sac de deuil et vint se prosterner dans le Temple du Seigneur. En même temps, il envoya Eliacim et Sobna avec les anciens du sanctuaire, couverts comme

[1] IV *Reg.*, cap. XVIII, 26 ad ultim.; *Isaiæ*, cap. XXXVI, 11 ad ultim.

lui du cilice de la pénitence, vers Isaïe, fils d'Amos. Arrivés près du Prophète : Voici, lui dirent-ils, le jour de l'angoisse, de la terreur et du blasphème. La mère enfante dans les douleurs, nous sommes cette mère, la consternation et l'impuissance nous ont saisis. Jéhovah, votre Dieu, a-t-il entendu les outrages contre sa majesté sainte, qui sont sortis des lèvres du Rabsacès envoyé par le roi des Assyriens? Faites monter vers lui votre prière, afin qu'il daigne sauver les restes de son peuple. — Isaïe répondit : Allez dire à votre maître : Voici le message de Jéhovah : Cesse de craindre l'insolence des serviteurs du roi d'Assyrie, et ne t'alarme point des blasphèmes qu'ils ont proférés contre moi. Je vais faire descendre sur lui l'esprit des épouvantements, il entendra une nouvelle de mort, il reprendra le chemin de ses états, et quand il sera de retour dans sa patrie, je le ferai tomber, baigné dans son sang, sous un glaive meurtrier [1]. » M. Munk qui réduit le rôle d'Isaïe à celui d'un habile empirique, possédant un médicament secret contre la peste, pourrait-il nous dire pourquoi Ezéchias, menacé dans sa capitale par l'invasion assyrienne, songe à recourir à l'intervention d'Isaïe? Que peut un médecin pour sauver une ville assiégée par trois cent mille hommes? M. Renan qui trouve dans le rôle d'Isaïe une analogie frappante avec celui des « publicistes » modernes, « dont la littérature politique s'alimente de l'événement » du jour », voudrait-il bien nous apprendre ce qu'il y a de politique dans le message d'Ezéchias à Isaïe et dans la réponse du Prophète? Le dernier de nos journalistes, à qui un souverain dans la situation d'Ezéchias enverrait demander un conseil, s'empresserait de présenter deux ou trois plans de défense ; il parlerait de la nécessité d'un armement formidable, d'un appel à la nation, d'une levée en masse, d'une organisation militaire puissante. Il dirait enfin tout ce qui se révèle de soi-même, en pareil cas, à l'imagination effrayée des peuples et des rois. Isaïe répond : « Jéhovah se charge de votre défense; le souffle des épouvantements va passer sur l'armée du monarque assyrien ; Sennachérib reprendra la route de

[1] *Isaïæ*, cap. XXXVI, 1-7; IV *Reg.*, cap. XIX, 1-7.

ses états, et bientôt il y trouvera la mort! » Quelle vraisemblance y a-t-il dans une pareille réponse? Comment croire que trois cent mille hommes vont prendre la fuite devant une poignée de Juifs? Comment se persuader que Sennachérib, vainqueur de l'Egypte, va être chassé honteusement du territoire de Juda? Comment savoir, de plus, que ce prince doit être frappé à Ninive par un glaive homicide? On aura beau nous répéter que « la presse et la » tribune modernes » offrent un terme exact de comparaison avec tout cela, nous en cherchons vainement la preuve. Ezéchias s'adresse à Isaïe, parce qu'Isaïe est l'homme du miracle; Isaïe répond en Prophète et il promet un miracle.

35. « Cependant le Rabsacès et ses compagnons étaient retournés au camp assyrien pour rendre compte de leur mission. Sennachérib avait quitté Lachis et avait mis le siége devant Lobna, se rapprochant ainsi de Jérusalem. Ce fut là qu'il apprit que Tharaca, roi d'Ethiopie, s'avançait contre lui à la tête d'une puissante armée. Aussitôt Sennachérib fit ses dispositions pour marcher à la rencontre des nouveaux ennemis qu'on lui signalait. Mais afin de prévenir les espérances que cette diversion pourrait faire naître dans le cœur d'Ezéchias, il voulut lui envoyer une seconde députation. Cette fois, ses envoyés reçurent ordre de remettre au roi de Juda une lettre ainsi conçue : Ne te laisse plus illusionner par la confiance que t'inspire Jéhovah, ton Dieu; cesse de répéter avec assurance : Jérusalem ne tombera pas entre les mains du roi d'Assyrie. Tu sais comment les monarques mes prédécesseurs ont traité les états qui entourent le tien, et comment ils les ont dévastés. Crois-tu que seul tu pourras échapper à mon joug? Les dieux des nations ont-ils défendu contre mes aïeux les peuples de Gozam, de Haran, de Reseph, les fils d'Eden qui habitaient le pays de Thelassar? Où sont les rois d'Emath, d'Arphad, de Sepharvaïm, d'Ana et d'Ava? — Ezéchias reçut de la main des députés cette terrible missive; après l'avoir lue, il se rendit au Temple et l'étendit en présence de Jéhovah sur le pavé du sanctuaire. Dieu des armées, roi d'Israël, dit-il, vous dont le trône est porté sur les ailes des chérubins, c'est vous qui seul êtes le maître des royaumes, c'est vous qui avez créé le ciel et la terre.

Lettre de Sennachérib à Ezéchias. Prière d'Ezéchias.

Jéhovah, mon Dieu, prêtez l'oreille et entendez; abaissez vos regards et voyez l'insolent message par lequel Sennachérib a outragé la majesté du Dieu vivant. Il n'est que trop vrai; les rois assyriens ont dévasté toutes les contrées voisines et en ont chassé les habitants. Ils ont livré aux flammes les dieux des vaincus, mais ces dieux n'étaient que de vaines idoles, un bois ou une pierre inertes, œuvres de la main des mortels. Les Assyriens ont pu les mettre en pièces. Mais maintenant, c'est vous, Jéhovah, le Dieu vivant, qu'ils ont insulté. Arrachez-nous à leur vengeance, et que les royaumes de la terre sachent enfin qu'il n'y a qu'un seul Dieu véritable, et que vous êtes ce Dieu[1] ! »

Prophétie d'Isaïe. Destruction de l'armée assyrienne.

36. Ainsi priait le roi dans le sanctuaire, en face du Tabernacle. La réponse du Seigneur ne se fit point attendre. « Isaïe, fils d'Amos, envoya dire au roi : Voici le message de Jéhovah au sujet de Sennachérib, roi des Assyriens : Le Seigneur a dit de lui : La vierge de Sion se rit de tes menaces et dédaigne tes outrages ; la fille de Jérusalem a secoué la tête en te voyant passer. Sais-tu à qui s'adressent tes insultes et tes blasphèmes? Sais-tu quel est celui contre qui tu as osé élever la voix et l'orgueil de ton insolent regard? Il se nomme le Saint d'Israël. Tu as fait insulter Jéhovah par la bouche de tes esclaves; tu as dit : Mes chars de guerre ont escaladé les sommets des montagnes, ils ont conquis les hauteurs du Liban. J'ai abattu le cèdre altier et le pin superbe. Aucune barrière n'a ralenti ma course, j'ai traversé les impénétrables forêts du Carmel, et ma main les a renversées. Mes chevaux ont bu l'eau de l'étranger, ils ont desséché sous leurs pas toutes les fontaines les mieux défendues. Ainsi a parlé ton orgueil. N'as-tu donc jamais entendu dire ce que moi, Jéhovah, j'ai fait pour le peuple d'Israël? Dès les jours anciens j'ai présidé à sa formation et l'ai amené jusqu'à l'heure présente. En punition de ses infidélités, j'ai permis que la discorde et la ruine vinssent humilier ses forteresses. Leurs habitants désolés ont connu la terreur et la confusion; on les a fauchés comme l'herbe de la prairie, ils ont séché de frayeur comme

[1] IV *Reg.*, cap. XIX, 8-19; *Isaiæ*, cap. XXXVII, 8-20.

le glaïeul des toits de chaume que l'ardeur du soleil fait périr avant l'époque de la maturité. Tu fus l'instrument de ma justice. Avant ta naissance, j'avais prévu ta destinée, ton origine, ton progrès et ta fin; j'avais prévu la fureur que tu déploies contre ma puissance. Ton orgueil ne connaît plus de frein et il est monté jusqu'à moi. Maintenant donc, comme on passe un cercle de fer à la narine de l'animal rétif et comme on le dompte avec le mors, ainsi je vais te traiter. Je te ramènerai vaincu par le même chemin qui t'a vu arriver en vainqueur. Ecoute donc, Ezéchias, la sentence prononcée contre le roi des Assyriens : Sennachérib ne mettra pas le pied dans Jérusalem, il ne lancera pas une seule flèche dans son enceinte, il ne l'environnera point d'une ceinture de boucliers; il n'élèvera pas un retranchement contre ses remparts. Voilà ce que dit Jéhovah; et il ajoute : Je protégerai cette cité pour l'honneur de mon nom et en mémoire de David, mon serviteur. — Or la nuit suivante, l'ange du Seigneur descendit au camp des Assyriens, et cent quatre-vingt mille guerriers périrent. Sennachérib voyant au matin les cadavres de ses soldats qui couvraient la plaine, reprit le chemin de ses états. De retour à Ninive, pendant qu'il était en prière dans le temple de Nesroch, son Dieu, Adramélech et Sarasar ses deux fils, le percèrent de leurs poignards; ils se réfugièrent après leur parricide dans la contrée des Arméniens, et Asarhaddon, un autre de ses fils, lui succéda sur le trône [1]. »

La déroute de l'armée de Sennachérib racontée par Hérodote.

37. Le fait de la destruction, en une seule nuit, de l'armée assyrienne est sommairement, mais expressément affirmé par la Bible. Les détails qui manquent dans le Livre sacré, nous ont été conservés dans un précieux fragment de l'histoire chaldéenne de Bérose, cité par Josèphe. « Au retour de son expédition en Egypte, dit » Bérose, Sennachérib trouva l'armée d'occupation qu'il avait laissée » sous les ordres du Rabsacès, entièrement détruite. Une peste en-

[1] IV *Reg.*, cap. XIX, 20 ad ultim.; *Isaiæ*, cap. XXXVII, 21 ad ultim. « On a » retrouvé à Khorsabad la poignée de l'épée en cuivre de Sarrassar, sur la- » quelle se voit en phénicien la légende אסרסרצר (*Asarassar*), ainsi que » M. Lenormant la lut sur-le-champ, quand le monument fut mis sous les » yeux de l'Académie. » (J. Oppert, *Etudes assyriennes*, in-8°, impr. imp., 1856, pag. 18.)

» voyée par un Dieu avait sévi dans le camp la première nuit du » siége de Jérusalem. Les généraux, les tribuns et cent quatre- » vingt-cinq mille soldats tombèrent victimes du fléau. Epouvanté » de ce désastre, et préoccupé de sauver le reste de son armée, » Sennachérib reprit à marches forcées le chemin de ses états, et » revint à Ninive sa capitale. Quelque temps après, il y perdit la » vie dans une conjuration formée contre lui par les deux aînés de » ses fils, Adramélech et Sélennar. Il fut tué dans le temple ap- » pelé Arasch. Les deux meurtriers, après leur parricide, furent » contraints de se soustraire par la fuite à la fureur excitée contre » eux par ce crime. Ils s'enfuirent en Arménie; et Assarachoddas, » leur frère, monta sur le trône de Sennachérib [1]. » Hérodote raconte aussi l'invasion de Sennachérib, avec la mention d'une issue également désastreuse pour le monarque assyrien. Voici ses paroles : « Sennachérib, roi des Arabes et des Assyriens, fit entrer en » Egypte une grande armée, et les guerriers égyptiens refusèrent » de combattre. Le prêtre, le cœur plein d'angoisses, entra au » temple, et devant la statue se lamenta au sujet du danger qu'il » allait courir. Pendant qu'il gémissait, le sommeil vint à lui et il lui » sembla, en une vision, qu'un dieu, se tenant à ses côtés, le ras- » surait et lui promettait qu'il n'éprouverait aucun échec en résis- » tant à l'armée des Arabes : car lui-même devait lui envoyer des » auxiliaires. Plein de confiance en ce songe il réunit ceux des » Egyptiens qui voulurent le suivre pour les conduire en armes à » Péluse, porte de l'Egypte de ce côté. Nul des guerriers ne l'ac- » compagna, mais des petits marchands, des foulons, des vivandiers. » Ils arrivèrent à leur poste, et, durant la nuit, une nuée de rats » des champs se répandit sur leurs adversaires, dévorant leurs car- » quois, les cordes de leurs arcs, les poignées de leurs boucliers, » de telle sorte que, le lendemain, les envahisseurs se voyant dé- » pouillés de leurs armes s'enfuirent, et qu'un grand nombre fut » tué [2]. »

[1] Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. X, cap. II. Qu'il nous soit permis de faire remarquer ici que dans le langage de l'Ecriture la mention de l'Ange exterminateur implique d'ordinaire l'idée de la peste (Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 419). — [2] Herodot., lib. II, cap. CXLI

L'histoire d'Ezéchias retrouvée dans les inscriptions assyriennes des Sargonides.

38. Evidemment la tradition de la déroute extraordinaire de Sennachérib était encore vivante en Egypte au temps où Hérodote écrivait son histoire. Il nous apprend lui-même qu'il tient ce récit de la bouche des prêtres égyptiens [1]. On a voulu, à l'époque de Voltaire, écarter le témoignage de cet historien sous prétexte qu'il ne raconte que des fables; mais voici que Sennachérib va nous parler lui-même : nous allons l'entendre avouer qu'il n'a pu prendre Jérusalem et, malgré toutes ses réticences, convenir qu'il a échoué devant la résistance d'Ezéchias. Après avoir relaté dans l'inscription conservée au British Museum son expédition triomphante en Egypte, dont nous avons reproduit précédemment le texte [2], Sennachérib continue en ces termes : « Alors je revins vers » Amgarron; je dégradai les vicaires et les dignitaires qui s'étaient » révoltés, et je les tuai; je mis en croix leurs cadavres sur les » enceintes de la ville; je vendis comme esclaves les hommes de » la ville qui avaient commis des violences.... Mais Ezéchias le Juif » ne se soumit pas. Il y eut quarante-quatre grandes cités, villes » murées [3], et des petites bourgades dont le nombre n'a pas d'égal, » avec lesquelles je combattis en domptant leur orgueil et en affrontant leur colère. Aidé par le feu, le massacre, les combats et » les tours de siége, je les emportai, je les occupai : j'en fis sortir » 200,150 [4] personnes grandes et petites, mâles et femelles, des » chevaux, des ânes, des mulets, des chameaux, des bœufs et des » moutons sans nombre, et je les pris comme capture. Quant à lui » je l'enfermai dans Jérusalem (Ursalim), la ville de sa puissance, » comme un oiseau dans sa cage [5]. J'investis et je bloquai les forts

[1] Herod., lib. II, cap. CXXXIX. — [2] Voy. le nº 23 de ce chapitre. — [3] On ne saurait imaginer un commentaire plus exact du texte de la Bible : *Ascendit Sennacherib, rex Assyriorum, ad universas civitates Juda munitas, et cepit eas* (IV *Reg.*, cap. XVIII, 13). — [4] Nous reproduisons scrupuleusement les chiffres tels que les donne le texte de M. J. Oppert.

[5] On a vu, par le récit biblique, qu'Ezéchias s'était en effet renfermé avec tous ses guerriers dans l'enceinte de Jérusalen. Jusque-là la fastueuse inscription de Sennachérib est donc exacte. Mais comment va se terminer ce siége rigoureux? C'est ici que le monarque assyrien va recourir à des expédients pour sauver son honneur.

» au dessus d'elle [1]. Ceux qui sortaient de la grande porte de la ville » furent amenés et pris. Je séparai les villes que j'avais pillées, de » son pays, et les donnai à Mitinti, roi d'Asdod, à Padi, roi d'Amgarron, et à Isminil, roi de Gaza. Je diminuai son territoire. J'ajou» tai aux tributs antérieurs et à la prestation de leurs dîmes un » nouveau tribut comme signe de ma suzeraineté, et je le leur im» posai [2]. Alors la crainte immense de ma majesté terrifia cet » Ezéchias le Juif; les hommes du guet et les troupes gardiennes » qu'il avait assemblées pour la défense de Jérusalem, la ville de » sa puissance, il leur donna congé. Il les envoya vers moi à Ni» nive [3], la ville de ma souveraineté, avec 30 talents d'or [4] et 400 » d'argent [5], des métaux, des rubis, des perles, de grands dia-

[1] L'investissement de Lobna, au sud-ouest de Jérusalem, le dernier exploit de Sennachérib dans la Palestine, est sans doute le fait auquel se rapporte cette allusion.

[2] On le voit, il n'est plus question du siége de Jérusalem, annoncé si pompeusement quelques lignes plus haut. Tout le résultat s'est borné à ce que : « Ceux qui sortaient de la grande porte de la ville furent amenés et pris. » C'est là un dénouement bien modeste. Mais une inscription triomphale ne devait point enregistrer une défaite, et, suivant la judicieuse remarque de M. Oppert, « le récit du roi assyrien confirme par son silence et l'embarras » évident de la rédaction, le récit des Livres Saints. » (J. Oppert, *Inscript. Sargonides, Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 188.) Cependant, pour se tirer d'embarras, le prétendu vainqueur de l'inscription assyrienne va donner comme dénouement de son siége interrompu les tributs qui lui ont été envoyés par Ezéchias au début de la guerre. En plaçant à la fin ce qui devait être au commencement, son siége sera fait.

[3] Sennachérib ne se rappelle pas qu'il nous a dit quelques lignes plus haut qu'il était occupé « à enfermer Ezéchias dans Ursalim (Jérusalem) comme un » oiseau dans sa cage. » On est donc tout étonné de voir les députés d'Ezéchias obligés pour le rejoindre d'aller jusqu'à Ninive.

[4] Le nombre de trente talents d'or est exactement celui de la Bible. *Indixit itaque rex Assyriorum Ezechiæ regi Judæ triginta talenta auri* (IV *Reg.*, cap. XVIII, 14).

[5] Le texte de la Bible ne porte que 300 talents d'argent. Sennachérib, qui ne s'est pas fait scrupule pour les besoins de sa gloire de changer l'époque du paiement des sommes prélevées sur Ezéchias, exagère pour la même raison l'impôt, et se complaît dans une énumération fantastique. Cependant quand il termine en disant qu'Ezéchias « délégua son ambassadeur pour présenter » ces tributs et faire sa soumission, » son récit est matériellement conforme à celui de la Bible. Seulement c'est à Lachis, en Palestine, et non

» mants, des selles en peau, des trônes garnis de cuir, de l'ambre, » des peaux de veaux marins, du bois de santal, du bois d'ébène, » le contenu de son trésor, ainsi qu'avec ses filles, les femmes de » son palais, ses esclaves mâles et femelles. Il délégua son ambas- » sadeur pour présenter ces tributs et faire sa soumission [1]. »

Le rire spirituel de Voltaire.

39. Autrefois Voltaire écrivait dans son *Dictionnaire philosophique :* « Hérodote parle d'un Sennachérib qui vint porter la guerre sur les » frontières de l'Egypte », et les lecteurs du XVIIIe siècle riaient de bon cœur d'un Sennachérib garanti par un Hérodote, surtout quand le témoignage d'Hérodote était confirmé par la Bible. « Que » le roitelet de la petite province de Juda s'humilie devant le roi » Sennachérib, ajoutait plaisamment le grand maître du rire, ce » n'est point une chose hors de vraisemblance ; mais que le pro- » phète Isaïe vienne de la part de Dieu dire à Ezéchias que le roi » Sennachérib a blasphémé ; qu'un ange vienne du haut du ciel, » etc., etc., c'est ce qui semblerait justifier l'incrédulité des criti- » ques. » Après cette tirade, la génération insensée du XVIII[e] siècle redoublait les applaudissements et se promettait bien de ne pas plus croire à l'existence d'un Sennachérib qu'à celle d'un Ezéchias. Il y a vraiment des âges de folie dans la vie des nations. Aujourd'hui Sennachérib nous apprend lui-même qu'il avait enfermé « Ezéchias le » Juif dans Jérusalem comme un oiseau dans sa cage » ; il ne nous déguise pas sa mauvaise humeur contre « cet Ezéchias le Juif, » il nous apprend par son silence même qu'il n'a pu mettre le pied dans Jérusalem ; il se venge de son échec en nous rappelant, ce que nous savions déjà par la Bible, c'est-à-dire qu'il a reçu d'Ezéchias à titre de tribut « trente talents d'or » et trois ou « quatre cents talents d'argent ; » enfin que le Juif « délégua un ambassadeur » à cet effet. N'avons-nous pas le droit de rire à notre tour des spirituelles railleries du philosophisme ?

à Ninive en Assyrie, que l'ambassadeur d'Ezéchias présenta ce tribut ; mais Sennachérib ne pouvait pas enregistrer une défaite dans une inscription triomphale.

[1] J. Oppert, *Inscriptions assyriennes des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 192-194).

Prospérité d'Ezéchias. Les ambassadeurs de Mérodach-Baladan à Jérusalem.

40. « Délivré par un miracle du joug des Assyriens, Ezéchias vécut en paix pendant les dernières années de son règne. Les offrandes se multipliaient au Temple de Jérusalem; on venait de toutes parts immoler des victimes au Dieu tout puissant, et apporter au roi de Juda les tributs de la fidélité. Le nom d'Ezéchias devint célèbre parmi toutes les nations voisines de la Judée. Les richesses de ce prince s'accrurent avec sa réputation. Il accumula dans ses trésors des monceaux d'or, d'argent, de pierres précieuses, d'aromates, d'armures et de vases artistement ciselés. Ses magasins regorgeaient de blé, de vin et d'huile; il posséda d'immenses troupeaux et des brebis sans nombre. Pour suffire au développement toujours croissant de sa prospérité, il fut obligé de construire des villes pour ses pasteurs. C'est ainsi que la bénédiction du Seigneur récompensa son zèle et sa piété [1]. A cette époque, Mérodach-Baladan, roi des Babyloniens, lui députa une ambassade pour le féliciter de sa guérison miraculeuse et des prodiges récents qui venaient d'être opérés en sa faveur [2]. Les députés du prince étranger étaient porteurs de riches présents et d'une lettre de leur souverain. Ezéchias eut grande joie à les recevoir. Il leur montra la Maison des Parfums, l'or, l'argent, les aromates, les vases précieux qui remplissaient ses trésors, et étala toutes ses richesses devant eux avec un sentiment marqué d'ostentation. Cependant le prophète Isaïe vint trouver le roi. Que vous ont dit ces étrangers? lui demanda-t-il; et quel est leur pays? — Ils viennent des régions lointaines de la Babylonie, répondit Ezéchias. — Qu'ont-ils vu dans votre palais? ajouta le Prophète. — Ils ont vu toutes les magnificences de ma demeure, répondit le roi, et il n'y a rien dans mes trésors que je n'aie fait passer sous leurs yeux. — Maintenant donc, reprit Isaïe, voici la sentence de Jéhovah, le Seigneur. Ecoutez ce qu'il vous fait dire par ma bouche. Les jours approchent; bientôt toutes les richesses de ce palais, amassées par vos aïeux et par vous-même, seront transportées à Babylone. Il n'en restera pas une parcelle ici. Voilà ce que dit le Seigneur. Vos descen-

[1] II *Paralip.*, cap. XXXII, 22-29. — [2] II *Paralip.*, cap. XXXII, 31; IV *Reg.*, cap. XX, 12.

dants, nés de votre race, seront traînés en captivité ; on les verra esclaves dans les palais du roi de Babylone. — Le Seigneur est juste de punir ainsi mon orgueil, répondit Ezéchias. Puisse du moins sa miséricorde maintenir la paix à Jérusalem pendant les derniers jours de ma vie [1] ! Ce fut ainsi qu'une pensée de vanité enfla le cœur de ce pieux roi, et que le Seigneur permit cette tentation pour éprouver sa fidélité [2]. »

Le nom de Mérodach-Baladan retrouvé dans l'inscription de Sennachérib.

41. Le nom de Mérodach-Baladan, roi de Babylone, est encore un de ceux dont l'incrédulité philosophique aimait à contester l'authenticité, en haine de la Bible. Eusèbe, au Ier livre de ses Chroniques remis en lumière par l'illustre cardinal Maï, a reproduit deux textes de Bérose et d'Alexandre Polyhistor, qui mentionnent le règne de Mérodach-Baladan à Babylone [3]. Mais l'inscription du Prisme de Sennachérib est bien plus explicite encore. Voici ses expressions : « Sennachérib, le grand roi puissant, roi d'Assyrie, » roi des quatre régions, le pasteur diligent, le favori des grands » dieux, qui observe la foi jurée, gardien de la loi, qui agit selon » le droit et marche dans le sentier de la justice, l'équitable, le » fort, le terrible, le premier parmi les souverains, le belliqueux » qui anéantit les impies, qui brise les mécréants, etc., etc. Dans » ma première campagne, je vainquis Mérodach-Baladan, roi de la » Basse-Chaldée et les armées d'Elam dans le voisinage de la ville » de Kis. Au milieu de cette bataille, il laissa là son campement, il » s'absenta furtivement. Il expia sa rébellion. Les chariots, les che- » vaux, les *is-sumbi* qui étaient dans la mêlée, se tournèrent contre » lui : seul il échappa vers son palais qui se trouve à Babylone. » Mais j'ouvris son trésor ; je saisis de l'or, de l'argent, des pierres » précieuses, son mobilier, ses vêtements, beaucoup d'effets de » valeur ; sa femme, ses hommes, ses grands, les hommes à la » figure frisée (?), les esclaves mâles et femelles, les domestiques » du palais, les soldats qui ne sont pas à dédaigner : les habitants » des palais je les fis sortir et les vendis comme esclaves [4]. » Ainsi le premier ennemi qu'ait rencontré sur son chemin ce fier Senna-

[1] IV *Reg*, cap. XX, 13-19. — [2] II *Paralip.*, cap. XXXII, 25, 31. — [3] Euseb., *Chronic.*, lib. I, cap. IX ; *Patrol. Græc.*, tom. XIX, pag. 118. — [4] J. Oppert, *Les Inscriptions assyriennes des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, p. 189).

chérib, qui se nommait lui-même le *Terrible,* avait été le Mérodach-Baladan de Babylone, dont la Bible nous a conservé la mémoire. On comprend dès lors pourquoi le vaincu de Babylone s'empresse de féliciter Ezéchias d'avoir résisté, par un prodige de l'assistance divine, à l'invasion assyrienne. Toutefois, Mérodach-Baladan ne devait pas jouir longtemps de l'humiliation de son puissant ennemi. Peut-être même son ambassade à Ezéchias fut-elle le signal de sa ruine. Sennachérib nous apprend, en effet, que sa quatrième campagne, celle qui suivit immédiatement l'expédition contre Jérusalem, fut dirigée contre le roi de Babylone. Voici les expressions qu'il emploie : « Dans ma quatrième campagne, je me recomman- » dai à *Assour,* mon maître, j'assemblai la totalité de mon armée [1] » et je décrétai une expédition vers le pays de Bel-Yakin. Ce Méro- » dach-Baladan, que j'avais vaincu dans le cours de ma première » expédition et dont j'avais brisé l'orgueil, redoutait l'approche de » mes forces considérables et l'imminence de mes sanglantes ba- » tailles. Il recueillit les dieux comme emblème de sa victoire, dans » leur... ; il les fit embarquer dans leurs arches, et s'envola comme » un oiseau vers la ville de Nagit-Rakki, qui est au milieu de la » mer. Je fis sortir de Bel-Yakin, près du fleuve Nahar-Agammi [2] » et des marais, ses frères et la race de sa maisou paternelle qui » avaient abandonné les environs de la mer, ainsi que les grandes » familles de ce pays ; je les vendis comme esclaves, et je les em- » menai. Je démolis les villes, je les changeai en désert. J'inspirai » de la terreur au maître de ses Talimi, aux hommes d'Elam. A » mon retour, je plaçai sur le trône de sa royauté, Assurnadin, » mon fils aîné, le rejeton de ma bénédiction [3]. »

Conformité 42. L'Inscription assyrienne confirme pleinement le récit de

[1] Ces expressions de Sennachérib immédiatement après la désastreuse campagne de Palestine, sont d'autant plus remarquables que c'est la seule fois que le monarque assyrien les emploie dans le récit des huit campagnes dont l'inscription du Prisme contient l'histoire. Il nous est donc permis d'insister sur ces mots inusités : « J'assemblai la totalité de mon armée, » et d'y voir la preuve que l'armée ninivite avait été en grande partie détruite dans la campagne précédente. — [2] *Acraganes,* selon la forme estropiée par les Grecs (Note de M. J. Oppert). — [3] J. Oppert, *Inscript. assyriennes des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.,* tom. LXV, pag. 194.)



de l'inscription de Sennachérib avec les fragments de Polyhistor conservés par Eusèbe.

Polyhistor. « Sennachérib, dit cet historien, après s'être emparé de » Babylone, y fit reconnaître la royauté de son fils Asordanès, et » il songeait à retourner lui-même à Ninive, lorsqu'il apprit que les » Grecs, réunissant une armée formidable en Cilicie, se préparaient » à secouer son joug. Il marcha à leur rencontre, et les défit dans » une sanglante bataille. Il fit dresser sa statue sur le théâtre du » combat, en souvenir de cette victoire, et fit graver sur ce monu» ment, en caractères chaldaïques, le récit de ses exploits pour le » transmettre ainsi à la postérité la plus reculée. Il fonda en Cilicie » la ville de Tarse, sur le plan même de Babylone. Sennachérib » régna dix-huit ans, après lesquels il fut tué par son fils Ardu» mazane [1]. » Ce précieux fragment de l'annaliste Polyhistor nous fait parfaitement comprendre le texte suivant de l'inscription de Sennachérib. En voici les termes : « Dans ma cinquième campagne, » je soumis les forces des villes de Toukkari, de Saroum, d'Ezama, » de Kibsou, de Khalbouda, de Kua, d'Oukana, qui avaient établi » leurs demeures comme des nids d'oiseaux, en citadelles impre» nables, au-dessus des monticules du pays de Nipour et sur de » hautes montagnes. Ils ne s'étaient pas soumis. J'ai laissé les ba» gages dans les plaines du pays de Nipour, avec les frondeurs et » les porteurs de lances, et les guerriers de mes batailles incompa» rables; je me posai devant eux comme un portique de colonnes. » Les débris des torrents, les fragments de hautes et inaccessibles » montagnes, je les transformai en trône : je fis aplanir une cîme » sur la montagne pour y poser le trône. Comme une pyramide, » elle s'élevait sur les montagnes plus déprimées. Au-dessous je » m'assis sur l'endroit de mes genoux, qui était fait comme un » énorme cube, formé par des dalles, des pierres des montagnes. » Je bus l'eau de ces montagnes, l'eau auguste, pure, pour étan» cher ma soif. Quant aux hommes, je les surpris dans les crevasses » des forêts montueuses; je les vainquis, j'attaquai leurs villes, en » les dépouillant de leurs habitants, je les détruisis, je les démolis, » je les réduisis en cendres [2]. »

[1] Euseb., *Chronic.*, lib. I, cap. V (*Patrol. græc.*, tom. XIX, pag. 118).

[2] J. Oppert, *Inscript. des Sargon.*, loc. cit.

La science historique et la Bible.

43. Nous savons maintenant les prétentions de Sennachérib en fait de statuaire. Quand il érige un monument à sa gloire et qu'il veut apprendre à la postérité la plus reculée les hauts faits de ses armes, il prend des montagnes pour piédestal et fait tailler son image dans des rochers gigantesques. Sennachérib, Mérodach-Baladan, Ezéchias sont donc des figures historiques, en dépit de toutes les incrédulités modernes. Mais qu'on veuille bien le remarquer, tous les efforts de l'orgueilleux monarque assyrien, auraient été pendant trente siècles impuissants à sauver sa mémoire de l'oubli, si la Bible ne nous avait conservé son nom. Le fondateur de Tarse, qui dressait sur les montagnes de la Cilicie un trône à sa majesté sur le plan du temple de Bel à Babylone, aurait été jusqu'à M. Oppert parfaitement inconnu à l'univers, si un Juif qui s'appelait Saul ne fût né à Tarse, et n'eût parcouru le monde pour y faire connaître les Livres sacrés des Juifs et fonder l'empire de l'Enfant Dieu, né d'une Vierge-Mère, prédit par Isaïe à Ezéchias. Vanité de la gloire et de la science humaines! Nous ne possédons encore que des aperçus de vérité sur l'histoire des empires ninivite et babylonien. Le peu que nous en savons, nous le devons à la Bible, ce qui n'empêche pas le rationalisme contemporain d'affirmer que l'histoire biblique est un mythe!

L'inscription de Sennachérib et les prophéties d'Isaïe.

44. L'inscription de Sennachérib, à un autre point de vue, présente un intérêt capital. Elle est contemporaine des prophéties d'Isaïe : nous pouvons donc, d'après ses indications, nous rendre compte « des événements du jour » dont s'inspirait la « littérature » politique du Prophète, » suivant l'assertion de M. Renan. Or, pendant que Babylone tombait sous les coups de Sennachérib et perdait son indépendance, Isaïe disait à Ezéchias : « Le jour approche où toutes les richesses de votre palais, tous les trésors » amassés par vos pères et par vous seront transportés à Babylone : » il n'en restera pas une parcelle. Vos descendants seront esclaves » dans les palais de Babylone. » Est-ce là, nous le demandons, le langage qu'un « journaliste moderne » aurait tenu dans une circonstance semblable? C'est quand Ezéchias voit tomber sous ses yeux la puissance de Babylone qu'on lui apprend que Babylone

ruinera un jour Jérusalem; et M. Renan trouve cela tout simple; il n'y voit qu'un fait semblable à ceux qu'enregistrent chaque jour « la » presse et la tribune contemporaines. » La foi de M. Renan est véritablement robuste! Ce n'est pas tout; après avoir ainsi annoncé la captivité que Babylone fera peser sur la Judée, Isaïe en montre le terme. « Moi Jéhovah, le Dieu rédempteur d'Israël, j'accomplirai alors les promesses de miséricorde faites à mon peuple par la bouche de mes serviteurs les prophètes. Je dirai à Jérusalem : Sois de nouveau habitée! et aux villes de Juda : Ouvrez-vous pour recevoir vos enfants; et je repeuplerai leurs solitudes. Je dirai à Cyrus : Tu es le pasteur que j'ai élu pour mon peuple, et tu accompliras toute ma volonté, car je veux que Jérusalem soit relevée de ses ruines et qu'on reconstruise mon Temple. Voici donc les paroles que moi, Jéhovah, j'adresse à Cyrus mon Christ, lui dont j'ai choisi le bras pour instrument de mes miséricordes, afin de soumettre à sa puissance les nations, de renverser devant lui les monarques, et d'ouvrir par sa main des portes qui ne se refermeront plus. Moi, le Seigneur, je précéderai ta marche, j'humilierai sous tes pieds le front des puissants, je renverserai les portes d'airain et je briserai les remparts de fer. Je te livrerai les trésors accumulés dans les palais, je te révélerai les secrets de la domination, afin que tu saches que c'est moi, le Dieu d'Israël, qui t'ai appelé par ton nom avant les jours de ta naissance! C'est en faveur de mon serviteur Jacob et d'Israël, mon peuple d'élection, que je t'appelle par ton nom, et que je te choisis toi-même, toi qui ne me connais pas. Je suis Jéhovah, le Seigneur : il n'y a pas d'autre Dieu que moi. J'ai ceint tes reins du glaive, et je t'ai élu, toi qui ne me connais point, afin que, du couchant à l'aurore, on sache que je suis le Seigneur[1]. » Ainsi parlait Isaïe cent cinquante ans avant la naissance de Cyrus. M. Renan trouve cela tout simple. Eh bien! qu'on propose aux académiciens réunis de nous dire le nom du prince qui régnera à Londres dans cent cinquante ans!

45. Tous les esprits élevés qui ont médité les graves enseigne- L'empire

[1] *Is.*, cap. XLV, 24 ad ultim.; XLVI, 1-5.

des Mèdes et des Perses prédit par Isaïe.

ments de l'histoire, savent que les empires sont mortels comme les individus. Les civilisations les plus puissantes ont leurs commencements, leurs progrès, leur apogée et leur décadence. Combien de fois, parcourant les rues bruyantes de nos capitales modernes, au milieu du mouvement d'intérêts, d'affaires ou de plaisirs qui se faisait autour de nous, parmi les monuments des arts, du luxe, de l'industrie d'un peuple encore plein d'activité, de sève et d'avenir, notre pensée s'est reportée aux ruines de Thèbes ou de Ninive! Un jour viendra où les flots de la Seine, débarrassés de leur fastueuse prison de pierre, traverseront la solitude où fut Paris. Les édifices renversés couvriront au loin la plaine et y formeront des ondulations capricieuses qu'une végétation parasite envahira lentement. Peut-être quelque archéologue venu à travers les mers, des régions de l'extrême Orient, aura la curiosité de fouiller ces tumulus innommés pour y retrouver quelque trace d'une civilisation éteinte. Que des préoccupations de ce genre aient dominé le génie des Hébreux; qu'Isaïe ait écrit des réflexions analogues sur le sort de Babylone, nous n'y verrions rien de surnaturel. Mais le Prophète ne s'en tient pas là, il nomme d'avance les peuples qui renverseront Babylone; il décrit les mœurs et le caractère des futurs conquérants. Voilà ce qui dépasse toutes les forces de l'intelligence. L'esprit peut prévoir la ruine de Paris et de Londres, un historien peut obtenir à ce sujet une certitude presque mathématique; mais nommer le peuple conquérant qui les renversera un jour, aucune prévision humaine ne saurait le faire en ce moment. Ecoutons le Prophète. « Sentence contre Babylone, dont Isaïe, fils d'Amos, a eu la vision. Comme la biche ou la brebis timide, ainsi fuira la population de Babylone, et nul ne pourra plus la rassembler. Quiconque voudra en sortir sera égorgé, quiconque voudra y rentrer, sera passé au fil de l'épée. Les enfants seront massacrés sous les yeux de leurs pères, les édifices seront livrés au pillage, et les femmes de Babylone seront outragées en présence de leurs époux. Je susciterai contre cette ville superbe la puissance des Mèdes. Ces ennemis formidables ne se contenteront ni de l'argent ni de l'or. Ils tueront à coups de flèches les petits enfants; la mère allaitant son tendre nourrisson, la fai-

blesse innocente de l'enfance ne les attendriront point. Ce jour-là Babylone, la reine glorieuse de l'Orient, l'orgueil de la Chaldée, sera renversée comme Sodome et Gomorrhe. Nul ne l'habitera plus jusqu'à la fin des siècles; on ne relèvera jamais ses fondements dans toute la suite des générations; l'Arabe lui-même n'y plantera point ses pavillons, et le pasteur ne viendra point s'y reposer. Les hôtes farouches du désert l'habiteront seuls, les serpents peupleront ses demeures désertes; l'autruche y fixera sa retraite, et les hideux animaux des ruines y danseront en liberté. Le chant sinistre du hibou réveillera seul l'écho de ses palais, et les monstres pulluleront dans les temples de la volupté[1]. »

Isaïe prédit la chute du dernier roi de Babylone.

46. On le voit, ces paroles ne sont pas l'écho d'une pensée philosophique qui procède par analogie, et applique à une cité puissante les vagues réflexions suggérées par le spectacle des vicissitudes humaines. Quand Isaïe voyait sa terrible vision contre Babylone, rien ne pouvait faire présager que la Médie fût appelée au rôle que le Prophète lui assigne. Il était de même impossible de prévoir que Jérusalem serait la captive de Babylone. Ninive, en ce moment toute puissante, Ninive, qui avait naguère écrasé Samarie et dépeuplé le royaume d'Israël; Ninive, qui venait de menacer Ezéchias jusque dans sa capitale, pouvait seule paraître destinée à asservir un jour le peuple de Juda. Cependant Isaïe ne se méprend point, c'est bien à Babylone que les Juifs seront captifs. « Ce jour-là, continue le Prophète, Jéhovah tournera un regard de compassion sur le peuple de Jacob; il lui donnera le repos après tant de douleurs; il brisera la verge de ses oppresseurs et le délivrera de la dure captivité qui aura si longtemps pesé sur lui. Ce jour-là tu pourras élever la voix contre le roi de Babylone et tu diras : Comment a disparu l'exacteur, comment a cessé le tribut? — C'est Jéhovah qui a rompu le bâton dans la main des impies, la verge des dominateurs, cette verge qui flagellait les peuples, qui infligeait des plaies incurables, qui soumettait les peuples à un joug détesté, qui atteignait partout avec la même cruauté et une

[1] Is., cap. XIII, 14 ad ultim.

fureur égale. — De tous les points de l'univers on dira au roi de Babylone : Et toi aussi, blessé comme nous, tu es étendu à terre! Ton orgueil est gisant dans la poussière, nous avons entendu le bruit de ta chute; cadavre méprisé, le ver du tombeau dévore ton manteau royal. Comment es-tu tombé du ciel, Fils de l'Aurore, Astre de l'Orient? Toi qui blessais à mort les nations, te voilà gisant dans la poudre. Tu avais dit dans ton cœur : J'élèverai mon front jusqu'au ciel; je placerai mon trône dans la région des étoiles, sur les montagnes de l'alliance, sur les ailes de l'aquilon. Je monterai par-delà la région des orages, je serai semblable au Très-Haut. Ainsi tu disais, et maintenant tu es prosterné dans les régions de la mort, dans les profondeurs des lacs infernaux. Le passant s'incline pour contempler ton cadavre : Est-ce là, dit-il, ce grand monarque qui a bouleversé la terre, ébranlé les empires, dépeuplé le monde, détruit les cités, et fermé les portes de ses cachots sur des populations entières de captifs? Tous les rois des nations dorment glorieusement le sommeil de la mort; les héros se reposent dans leur sépulcre. Il n'y a point eu de tombeau pour toi; on t'a jeté sur le grand chemin comme le bûcheron abandonne un tronc inutile, comme on jette le vêtement d'un supplicié, comme on s'éloigne de la putréfaction d'un cadavre. Tu ne partageras point la sépulture des aïeux, parce que tu as dévasté la terre de ton empire, parce que tu as massacré ton peuple. La race des pervers n'aura point de nom dans l'histoire. Préparez à ses fils la mort ignominieuse qu'a subie leur père : ils ne se lèveront point pour partager l'héritage des royaumes et remplir les cités de leur gloire. Mais je me lèverai, moi, dit Jéhovah; et j'effacerai le nom de Babylone, j'anéantirai sa race, ses habitants, ses vestiges; je la donnerai aux hérissons des ruines, je la couvrirai de marécages, et je balaierai la dernière trace de ce séjour maudit[1]. »

Le festin de Baltassar décrit deux siècles à l'avance par Isaïe.

47. Encore une fois, ce tableau tracé avec une incomparable majesté, ne ressemble en rien à la contemplation philosophique d'un esprit qui médite sur la décadence probable des grands empires.

[1] *Is.*, cap. XIV, 1-23.

Isaïe voit un roi puissant succomber au milieu de sa capitale, et effrayer la terre du bruit de sa chute. Il voit Babylone passer subitement de la vie d'une grande cité à la morne solitude d'un marécage. Cependant telle n'est point d'ordinaire la marche des choses humaines; les révolutions de ce genre sont rarement instantanées. Mais Isaïe n'est ni un philosophe, ni un politique, ni un publiciste, c'est un Prophète. Son œil contemple deux siècles à l'avance le festin de Baltassar. Ecoutez plutôt : « Les bataillons accourent du désert, des régions de la terreur, comme les tourbillons poussés par le vent de l'orage. Elle est dure la vision qu'il m'a été donné de voir. Monte à l'assaut, fils du Perse; presse le siége, enfant du Mède. A cette révélation terrible j'ai senti l'aiguillon de la douleur transpercer mes entrailles : je souffrais comme la femme qui enfante; le son de cette voix m'a renversé; ce spectacle de mort m'a glacé d'épouvante. Mon cœur a défailli, un voile de ténèbres est passé devant mes yeux. Babylone, la bien aimée, m'est apparue comme une vision d'effroyable horreur. Dresse la table du festin; contemple, comme la sentinelle du haut de son observatoire, les convives qui boivent et mangent. Levez-vous, princes! Aux armes! Voici ce qu'a dit Jéhovah : Allez, placez le guetteur au haut de sa tour et qu'il annonce ce qui se passe sous ses yeux. Et le guetteur a vu de loin un char dirigé par deux cavaliers dont l'un montait un âne et l'autre un chameau. Alors il s'est écrié : Je suis la sentinelle placée en observation par Jéhovah; jour et nuit je me tiens à mon poste. Après ce premier cri qui retentit comme le rugissement du lion, la sentinelle vit s'approcher le char conduit par les deux cavaliers mystérieux; de nouveau elle fit entendre sa voix : Elle est tombée, criait-elle, elle est tombée la cité de Babylone, et toutes les idoles de ses dieux jonchent la terre de leurs débris[1]. » Quand tous les académiciens du monde nous

[1] *Is.*, cap. XXI, 1-9. Nous ne saurions trop recommander l'étude spéciale des prophéties d'Isaïe dont nous sommes à grand regret forcé de nous séparer ici. C'est à un cours d'Ecriture sainte que ce sujet appartient plus particulièrement. A l'époque où nous vivons, les rationalistes qui parlent le plus de la Bible sont peut-être ceux qui la connaissent le moins. Mais leurs juge-

soutiendraient que cette littérature ressemble à celle que « la presse » et la tribune modernes » ont vulgarisée chez nous, notre sens intime se refuserait à le croire. Il n'y a rien de semblable ni pour le fond ni pour la forme chez aucun peuple connu. Voilà pourquoi Isaïe est un Prophète. Cet aveu coûte-t-il donc tant au rationalisme? Mais si les paroles qu'on vient de lire se sont réalisées au pied de la lettre deux cents ans après la mort d'Isaïe, nous sommes bien forcé de convenir que c'était là une véritable prophétie. Et qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Dieu, qui embrasse d'un même regard toute la série des siècles, révèle à qui il veut les secrets de l'avenir? Cela vous déplaît, en vérité Dieu ne devrait-il pas solliciter votre agrément!

Mort d'Ezéchias.

48. Les dernières années de la vie d'Ezéchias furent illuminées par la splendeur des oracles d'Isaïe. Le sentiment de vaine ostentation qui avait porté ce prince à étaler les trésors de sa magnificence aux yeux des envoyés de Mérodach-Baladan, trouva sans doute une amère compensation dans la terrible prophétie de la captivité de Babylone annoncée par l'homme de Dieu. Ezéchias termina en paix son glorieux règne. « Il s'endormit du sommeil de ses pères, et on lui donna une place d'honneur dans le tombeau de David. Tout le royaume de Juda et tous les habitants de Jérusalem célébrèrent ses funérailles. Le reste des actions de ce grand roi a été écrit dans la vision d'Isaïe, fils d'Amos, et dans le livre des rois de Juda et d'Israël[1]. »

§ IV. Tobie.

Les captifs israélites à Ninive.

49. La destruction du royaume d'Israël, commencée par Salmanasar, achevée par Sargon, et la captivité des Juifs à Ninive qui en avait été le résultat, avaient scindé le peuple israélite en deux parties. L'une, c'était la moins nombreuse, vivait péniblement sur

ments étranges et leurs systèmes contradictoires auront pour résultat de faire lire davantage le Texte sacré. Alors on verra surgir des théories moins absurdes, mais qui seront cependant encore hostiles. C'est pour cela que les prêtres *doivent* étudier à fond l'Ecriture sainte et se tenir prêts pour les luttes de l'avenir.

[1] IV *Reg.*, cap. XX, 20, 21; II *Paralip.*, cap. XXXII, 32, 33.

le sol de la patrie, et avait échappé à l'émigration, en se cachant aux recherches du vainqueur, ou en achetant par une ignominieuse servitude le droit de mourir dans l'indigence et le dénuement sur la terre des aïeux. L'autre, c'était la portion la plus considérable, avait été déportée en masse dans les plaines de l'Assyrie, semée comme une graine vivante à travers les plages à demi désertes de la Médie, de la Bactriane et de la Perse. Le système d'asservissement en usage dans l'empire assyrien, était celui du déplacement des colonies. Nous avons entendu le Rabsacès de Sennachérib, promettre au peuple de Jérusalem qu'on le transférerait dans une nouvelle patrie où il trouverait l'abondance du vin, du froment et de l'huile. Rien n'était plus propre à briser toutes les résistances locales que cette mobilisation tyrannique des peuples vaincus. Mais la politique de Ninive, et plus tard celle de Babylone, trouvèrent dans la nationalité juive un élément qui résista à tous leurs efforts; elles furent impuissantes à désagréger ce petit peuple, imperceptible fraction d'un empire immense; la meule ne put broyer le grain de sable. Il nous reste un monument précieux de la première captivité d'Israël dans le Livre de Tobie. Le texte original de cet ouvrage ne nous a pas été conservé. Les deux principales traductions qui nous restent sont celle que saint Jérôme a écrite en latin sur un exemplaire en langue chaldaïque [1], elle est reproduite dans la Vulgate; l'autre est une traduction grecque dont l'auteur nous est inconnu. L'antiquité de cette dernière nous est attestée par les citations qu'en ont faites les Pères de l'Eglise des trois premiers siècles. Le sens général de ces deux versions est identique : et leur authenticité est également admise. Nous empruntons donc à l'une les détails négligés par l'autre, en reproduisant ici le touchant épisode de Tobie [2].

Premières années de Tobie. La captivité.

50. « Livre des paroles de Tobie, fils de Tobiel, fils d'Ananiel, fils d'Ariel, fils de Gabael, de la famille d'Asiel, de la tribu de Nephtali; qui fut enlevé au temps d'Enémessar, roi des Assyriens,

[1] S. Hieronym., *Ad Chromatum et Heliodorum in Tobiam Præfatio.*
[2] Dans les trois premiers chapitres de la version grecque, Tobie parle de lui-même à la première personne. Nous les traduisons intégralement.

à la ville de Thesbé, sa patrie, à droite de Cadès en Galilée, sur la limite de la tribu d'Aser, et qui fut emmené captif. Tous les jours de ma vie, j'ai suivi les sentiers de la vérité et de la justice; j'aimais à verser d'abondantes aumônes dans le sein de mes frères et de mes compatriotes, transportés comme moi à Ninive dans les régions assyriennes. Avant cette catastrophe, alors que j'habitais mon heureuse patrie, la terre d'Israël, quand jeune encore je vis toute la tribu de Nepthali se séparer de Jérusalem, la maison de bénédiction entre toutes les tribus, où le Tout-Puissant avait élevé son autel et son temple; quand le peuple révolté sacrifiait aux idoles de Baal et aux veaux d'or idolâtriques, seul de toute ma famille, j'allais à Jérusalem, aux jours des grandes solennités prescrites par la loi. Je portais la dîme et les prémices des fruits de mes champs, les toisons de mes troupeaux; j'en offrais une partie pour l'autel du Seigneur, une autre pour l'entretien des lévites et une troisième pour les pauvres. C'était là ce que me recommandait Débora, ma mère; car j'avais perdu mon père, et je fus de bonne heure orphelin. Parvenu à l'âge viril, je pris pour épouse une de mes parentes nommée Anna, et j'en eus un fils que nous appelâmes, ainsi que moi, Tobie. A l'époque où nous fûmes emmenés captifs à Ninive, tous mes frères et tous mes compatriotes ne faisaient pas difficulté de manger les aliments consacrés par les Assyriens à leurs idoles. Pour moi, je préservai mon âme de cette souillure et je n'oubliai jamais les préceptes du Seigneur. Or, Jéhovah me fit trouver grâce aux yeux d'Enémessar, et je fus employé dans les approvisionnements du palais. Ce fut à cette époque, que, dans un voyage en Médie, je déposai dix talents d'or entre les mains d'un habitant de Ragès, nommé Gabaël, frère de Gabrias. Cependant Enémessar [1] mourut et Sennachérib son fils lui succéda sur le trône. La puissance de celui-ci n'égala point celle de son père, et il ne me fut plus possible de retourner en Médie. Pendant tout le

[1] Nous avons expliqué précédemment que l'Enémessar du Livre de Tobie, confondu jusqu'ici avec le traditionnel Salmanasar, est le nom même que Sargon portait, comme général assyrien, avant son heureuse usurpation du trône de Ninive.

règne d'Enémessar, j'avais constamment fait l'aumône à mes frères, je partageais mon pain avec les Israélites indigents ; je leur donnais des vêtements pour couvrir leur nudité, et quand je trouvais le cadavre d'un captif, jeté sans sépulture du haut des remparts de Ninive, je l'ensevelissais de mes mains. Sennachérib, après son retour en fugitif de l'expédition de Judée, redoubla de cruauté pour les malheureux enfants d'Israël et, dans sa fureur, en fit périr un grand nombre. Je dérobais alors pendant la nuit le corps des suppliciés et leur donnais la sépulture. Le lendemain on venait les chercher au gibet, et ils ne se trouvaient plus. Cependant un Ninivite me dénonça au roi, et je me cachai. En apprenant qu'on me faisait chercher pour me mettre à mort, l'effroi me saisit ; je parvins à m'enfuir, abandonnant toutes mes richesses qui furent confisquées; et il ne me resta plus sur la terre que mon épouse Anna et mon fils Tobie, dont il fallait même me séparer. Or, cinquante jours ne s'étaient pas écoulés après ma fuite de Ninive, lorsque Sennachérib fut tué par deux de ses fils. Sacherdon (Assarhaddon) qui n'avait pas trempé dans la conjuration, succéda à son père et les deux parricides s'enfuirent en Arménie dans les montagnes d'Ararat[1]. Le nouveau roi prit en affection mon neveu Achiachar, fils d'Anaël, mon frère ; il le chargea de l'intendance du palais, lui confia l'anneau royal pour l'administration des affaires et les comptes de l'empire. Achiachar sollicita pour moi la faveur de rentrer à Ninive, et je revins m'y fixer[2]. »

51. « Je rentrai donc dans ma maison qui me fut rendue, et y Le festin de

[1] L'inscription du Prisme de Sennachérib nous rend parfaitement compte des faits indiqués ici brièvement par Tobie. Assarhaddon, l'aîné des enfants de Sennachérib, avait été placé par son père « sur le trône de la royauté de » Babylone. » (*Inscript. assyriennes des Sargonides, Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 194.) A la nouvelle du meurtre de Sennachérib, Assarhaddon dut accourir à Ninive pour le venger, et par conséquent les parricides durent se soustraire par la fuite au juste châtiment que leur frère leur réservait.

[2] *Tobit* (texte grec), édit. de M. l'abbé Jager. Firmin Didot, 1855, *Vetus Testamentum græcum*, tom. II. M. l'abbé Migne, au tom. XII des Cours complets d'Ecriture sainte, en a donné la traduction latine sous le titre de *Translatio ex græco*. Cette version de Tobie avait déjà été publiée en 1545 dans la Bible de Vatable, édition de Robert Etienne.

la Pentecôte sur la terre d'exil. Cécité de Tobie.

retrouvai mon épouse et mon fils. Or le jour de la Pentecôte, dans cette solennité des sept semaines sanctifiées, on prépara un grand festin, et je m'assis pour manger. Je considérai un instant l'abondance des mets qui couvraient la table; et je dis à mon fils : Va, amène ici le premier des pauvres israélites nos frères que tu rencontreras sur ton chemin, et qui n'a pas oublié les fêtes de Jéhovah. J'attendrai ton retour pour commencer le repas. — Mon fils sortit. Quelque temps après il rentra et me dit : Un de nos frères a été étranglé, et j'ai rencontré son cadavre au milieu de la place publique. — Aussitôt, sans toucher au festin préparé, je me levai, j'emportai le cadavre et le déposai dans une maison voisine, me réservant de lui donner la sépulture après le coucher du soleil. Je revins alors, et après m'être purifié, je mangeai mon pain avec un sentiment d'amère douleur. Il me souvint en ce moment de la prophétie d'Amos, et de cette parole qui s'accordait si bien avec ma situation : « Vos jours de fête seront convertis en jours de deuil, et toutes vos joies se changeront en lamentations [1]. » A ce souvenir, je versai un torrent de larmes. Quand le soleil fut couché, je me glissai dans l'ombre, emportant le cadavre, et, creusant une fosse, je l'ensevelis. Cependant l'attention des voisins avait été éveillée, ils épièrent ma démarche, et ils se disaient avec ironie, l'un à l'autre : Ne craint-il donc pas d'attirer sur lui le supplice qu'il a déjà mérité pour des actes semblables. Une première fois, il n'a dû son salut qu'à une prompte fuite, et voilà qu'il recommence à enlever au gibet le corps des suppliciés ! Cette même nuit, je revins à ma demeure, après avoir accompli ce funèbre devoir, et ne voulant pas communiquer avec ma famille, dans l'état d'impureté légale où je me trouvais par le contact d'un mort, je m'étendis sous le portique extérieur pour y attendre le jour. Mon visage était découvert. Or je n'avais pas remarqué au-dessus de ma tête un nid d'hirondelles suspendu à la muraille. Le sommeil n'avait pas encore fermé mes paupières lorsque je sentis un liquide brûlant qui tombait sur mes yeux. Une taie blanche ne tarda pas à se développer et je

[1] *Amos*, cap. VIII, 10.

perdis la vue. J'eus recours à l'art des médecins sans obtenir de guérison. Mon neveu Achiachar me recueillit dans sa maison et prit soin de me nourrir, mais, après un certain temps, je me décidai à partir pour l'Elymaïde. Là, mon épouse Anna se rendait chaque jour dans les ateliers des femmes, et travaillait avec elles à filer la laine [1]; elle remettait sa tâche quotidienne aux maîtres qui lui payaient fidèlement son salaire. Un jour, ils lui donnèrent en surplus un jeune chevreau qu'elle amena près de moi. J'entendis les bêlements de cet animal et je dis à Anna : D'où vient ce chevreau? N'aurait-il point été dérobé à ses maîtres? Rendez-le, car il n'est pas permis de profiter du fruit d'un vol. — On me l'a donné, me répondit-elle. — Mais je ne le voulais pas croire, et j'insistais pour que le chevreau fût rendu à son propriétaire. Vraiment, me dit alors Anna, vos aumônes et vos œuvres de justice vous ont bien servi pour vous montrer si scrupuleux [2]! »

Les deux prières. Tobie le vieillard, Sara la jeune fille. L'Ange du Seigneur.

52. « Ces reproches me jetèrent dans une tristesse profonde, et je pleurai. O mon Dieu, disais-je, vous êtes juste; toutes vos œuvres et toutes vos voies sont miséricorde et vérité; vos jugements sont équitables, et la justice est la règle de votre éternité. Souvenez-vous de moi et inclinez le regard de votre pitié sur ma détresse. Ne faites pas retomber sur ma tête les fautes de mon ignorance et de ma faiblesse; ne m'imputez pas les crimes de mes pères. Ils ont violé votre loi, et vous nous avez livrés à la ruine, à la captivité et à la mort. Dispersés au milieu des nations étrangères, nous sommes devenus le jouet de nos vainqueurs. C'est donc avec justice que nous sommes punis pour avoir abandonné votre loi sainte et nous être couverts d'iniquités. Maintenant faites de moi ce qu'il vous plaît; ordonnez à la mort de terminer mes tristes jours; que je sois réduit en poudre; j'aime mieux mourir que traîner plus longtemps une vie si amère. Je ne puis supporter les injustes outrages dont on m'accable. O mon Dieu, ouvrez pour moi les portes de l'éternité : ne me refusez pas cette faveur. — Ainsi je priais. Or, ce jour-là, à Ecbatane, ville de Médie, Sara, la fille de

[1] *Tob., Vulgat.*, cap. II, 19. — [2] *Tob.*, texte grec, cap. II integr.



Raguel avait été insultée par une servante de son père. Sara avait été successivement fiancée à sept jeunes gens qui étaient morts avant que les noces ne fussent achevées. Asmodée, l'esprit du mal, les avait fait périr; et la servante disait à Sara : Il vous sied bien de parler, vous qui avez tué tous vos fiancés. Sept fois mariée, aucun de vos époux ne vous a laissé son nom! Vous osez nous frapper! Allez rejoindre vos morts, et que jamais nous ne voyions un fils ou une fille naître d'une femme telle que vous! — Sara, en entendant ces outrageantes paroles, fut saisie d'une amère tristesse. Elle songeait à se laisser mourir de faim; pendant trois jours et trois nuits elle refusa toute nourriture [1]. Mais alors elle se dit : Mon père n'a point d'autre enfant que moi; si je persiste dans ce projet, je serai l'opprobre de sa vieillesse, et la douleur précipitera ses cheveux blancs au tombeau. — Elle s'approcha alors de la fenêtre [2] et, se prosternant, elle pria en ces termes : Béni soyez-vous, Seigneur, mon Dieu, dans toutes vos œuvres, et que votre nom auguste soit glorifié! C'est vers vous que j'élève mon regard, c'est en vous seul que je veux mettre mon espérance. Je vous ai prié de m'effacer du nombre des vivants et de finir mon existence humiliée. Vous savez, ô mon Dieu, que je suis innocente de la mort de mes fiancés. Je n'ai point souillé le nom du Dieu d'Israël par un semblable crime, je n'ai pas déshonoré le nom de mon père sur la terre de la captivité. Cependant je suis son unique enfant; il n'a d'autre héritier que moi; il ne lui reste ni frère ni parent qui ait l'obligation de me prendre pour épouse [3]. A quoi bon vivre encore? S'il ne

[1] *Tob.*, *Vulgat.*, cap. III, 10.

[2] Sara s'approche de la fenêtre pour prier; nous verrons plus tard Daniel faire de même, et nous expliquer le sens de cette démarche : *Fenestris apertis in cœnaculo suo contra Jerusalem flectebat genua sua* (*Dan.*, cap. VI, 10). Jérusalem absente et le Temple de Jéhovah étaient pour les Hébreux captifs le centre de la prière. Ce peuple traditionnel se souvenait de la prière de Salomon, lors de la Dédicace de l'édifice sacré (Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 473). L'exil ne faisait que raviver les souvenirs et les regrets de la patrie et du culte national.

[3] Inutile de faire observer que l'histoire de Tobie nous offre partout la preuve de l'existence de la loi Mosaïque à cette époque et au sein même de la captivité. La cécité du pieux Israélite était survenue à la suite d'une nuit

vous plaît pas, ô mon Dieu, de m'envoyer la mort comme une délivrance, abaissez du moins sur ma misère un regard de votre miséricorde, et ne me laissez plus exposée au mépris et à l'outrage. — Les deux prières adressées au trône de l'Eternel de ces deux points différents de la terre, furent exaucées ensemble. Le Seigneur envoya l'ange Raphaël pour rendre la vue à Tobie l'aveugle, enchaîner Asmodée, l'esprit du mal, unir la jeune Sara au fils de Tobie et donner un héritier à Raguel. »

Instructions de Tobie à son fils. La somme d'argent prêtée à Gabaël en Médie.

53. « Le jour où Tobie avait fait à Dieu cette prière, il se souvint de la somme d'argent autrefois déposée par lui entre les mains de Gabaël, à Ragès, en Médie. Voilà, se disait-il en lui-même, que j'ai demandé au Seigneur la grâce de mourir bientôt. Il me faut, auparavant, révéler ce secret à mon fils. — Il appela donc le jeune homme. Mon fils, lui dit-il, je crois que ma mort est proche, tu prendras soin de ma sépulture. Quand j'aurai cessé de vivre, montre-toi soumis et respectueux pour ta mère, honore-la tous les jours de ta vie, cherche à lui plaire dans toutes tes actions et ne contriste jamais son cœur. Souviens-toi, mon fils, de toutes ses fatigues et de tous les dangers qu'elle a courus pour te donner le jour. Après sa mort tu lui donneras la sépulture à côté de moi, dans le même tombeau. Mon fils, que le souvenir de Jéhovah, notre Dieu, ne s'efface jamais de ton cœur. N'offense jamais sa sainteté, ne transgresse jamais sa loi : que la justice dirige tes pas, et ne pose jamais le pied dans les voies de l'iniquité. C'est ainsi que tu prospéreras sur la terre, car la bénédiction du ciel est pour les justes. Réserve toujours dans tes biens la part de l'aumône, et ne la mesure pas d'une main avare ni d'un œil jaloux. Ne détourne pas tes regards de l'indigence, afin que Dieu ne détourne pas de toi son visage. Quand tu seras dans l'abondance, donne abondamment; si tu as peu, ne crains pas de partager tes modestes res-

passée en plein air par respect pour la loi qui frappait d'impureté tous ceux qui avaient touché un cadavre. Sara nous rappelle ici la loi du Lévirat dont nous avons déjà vu une application frappante dans l'épisode de Ruth. Cela n'empêche pas M. Renan de nous dire que Moïse fut inconnu du peuple juif jusqu'au règne de Josias.



sources avec le pauvre. Ainsi tu amasseras les véritables trésors pour le jour de la nécessité. C'est l'aumône qui délivre de la mort, et illumine les sombres profondeurs du tombeau. Aux yeux de Jéhovah, l'aumône est le don précieux par excellence. Garde-toi, mon fils, des attraits de la volupté. Quand il te faudra choisir une épouse, ne la prends point parmi les nations étrangères; cherche-la dans la tribu de ton père, car nous sommes les fils des prophètes, les descendants de Noë, d'Abraham et de Jacob. Tels sont nos aïeux. Souviens-toi qu'ils ont tous pris leurs épouses parmi leurs frères; c'est ainsi qu'ils ont été bénis dans leur descendance, et leur postérité un jour possédera la terre. Toi aussi, mon enfant, aime tes frères; ne dédaigne pas, dans un sentiment de coupable orgueil, les fils et les filles de ton peuple, et ne refuse pas de t'allier avec eux. L'orgueil est la source de tous les bouleversements et de toutes les ruines; la dureté du cœur entraîne après elle l'amoindrissement et la disette : elle est la mère de la famine. Que le salaire de l'homme qui aura travaillé pour toi ne séjourne pas dans tes mains; compte-le lui sur-le-champ; et ainsi le Dieu que tu sers ne retardera pas lui-même ta récompense. Mon fils, considère attentivement toutes tes actions, et montre-toi prudent dans tes discours. Ne fais jamais à autrui ce qui te déplairait à toi-même : garde-toi des entraînements du vin et ne prends pas l'ivresse pour compagne. Partage ton pain avec l'indigent, couvre la nudité du pauvre; consacre à l'aumône tout le superflu de tes biens, et donne sans parcimonie. Honore les funérailles des justes tes frères, en partageant avec leur famille ton pain et ton vin, mais fuis le commerce des impies. Recherche le conseil des hommes prudents, et sois docile à l'avis des sages. En tout temps, enfin, bénis Jéhovah, le Dieu d'Israël : demande-lui, par tes prières, de diriger tes voies dans la justice, et de faire prospérer tes entreprises. Toutes les nations n'ont pas comme nous le bonheur de le connaître. C'est lui qui distribue à son gré la richesse, il élève ou abaisse qui il lui plaît. Et maintenant, mon fils, garde fidèlement toutes les recommandations de ton vieux père et grave-les dans ton cœur. Quand tu étais encore enfant, j'ai déposé dix talents d'argent entre les

mains de Gabaël, habitant de Ragès, en Médie. Il te faut donc songer à aller trouver cet homme et à lui réclamer le dépôt que je lui confiai jadis [1]. Du reste, ne crains rien, ô mon fils, si nous menons une vie pauvre et indigente, il n'en est pas moins vrai que tu seras toujours assez riche, pourvu que tu conserves la crainte de Dieu, l'innocence du cœur et la pratique des vertus que Dieu commande [2]. »

Choix d'un compagnon de voyage pour le fils de Tobie. Azarias. Départ pour Ragès en Médie.

54. « Le jeune homme répondit : Mon père, j'exécuterai fidèlement toutes vos recommandations. Mais comment pourrai-je recouvrer la somme d'argent dont vous me parlez? Gabaël ne me connaît point; moi-même je ne l'ai jamais vu. Quelle preuve aurai-je à lui fournir pour justifier ma réclamation? D'ailleurs, je ne sais même pas le chemin qui conduit à Ragès, en Médie. — J'ai conservé jusqu'à ce jour, répondit le vieillard, l'obligation souscrite par Gabaël. Aussitôt que tu la lui auras présentée, il te rendra l'argent qu'il nous doit. Maintenant cherche un homme fidèle qui puisse t'accompagner dans ce voyage; nous le dédommagerons de ses fatigues et de ses soins; mais je veux, avant de mourir, te voir en possession de cet argent, qui forme tout ton héritage. — Le jeune Tobie sortit de la maison paternelle; il vit debout sur la place publique, un jeune homme d'une douce et belle figure, la robe relevée dans la ceinture, et qui paraissait disposé à se louer pour un voyage. Or, c'était Raphaël, l'ange du Seigneur, qui avait pris cette forme. Tobie salua l'inconnu, et lui dit : Jeune homme, quelle est votre patrie? — Je suis Israëlite, répondit l'étranger. — Connaissez-vous la route qui conduit au pays des Mèdes? demanda Tobie. — Je la connais parfaitement, reprit le voyageur. J'ai eu fréquemment l'occasion de la parcourir dans tous ses détours. J'ai même demeuré assez longtemps dans ce pays, chez un des enfants d'Israël, nos frères, nommé Gabaël, qui habite la ville de Ragès, en Médie,

[1] *Tob., Vulgat.*, cap. IV, 21, 22.

[2] *Tob.*, texte grec., cap. IV integr. Immédiatement après ce chapitre, le récit, au lieu de se continuer à la première personne, reprend le style ordinaire de la narration historique faite par un tiers. La Vulgate et la version grecque ne présentent plus dès lors que des différences peu importantes, que nous signalerons à l'occasion.

sur la montagne d'Ecbatane. — Après avoir entendu ces paroles, Tobie dit au jeune homme : Attendez-moi quelques instants, je vous prie, jusqu'à ce que j'aie rendu compte de cet entretien à mon père. — Il courut en effet instruire le vieillard de cette heureuse rencontre. Celui-ci demanda qu'on lui amenât l'étranger. Le jeune homme fut introduit, et s'inclinant avec respect devant le vieux Tobie : Que la joie soit la compagne de vos cheveux blancs, dit-il. — Hélas, répondit le vieillard, peut-il encore y avoir de la joie pour un pauvre aveugle, assis dans les ténèbres et privé de la douce lumière du jour? — Courage, reprit l'étranger. Il est au pouvoir de Dieu de vous guérir. — Le vieillard lui demanda alors : Pouvez-vous conduire mon fils à Ragès, au pays des Mèdes, chez un Israélite nommé Gabaël? A votre retour, je vous paierai une drachme par chaque jour de voyage, sans compter les dépenses de la route, et si le voyage est heureux, j'ajouterai encore au prix convenu. — J'y consens très-volontiers, répondit le jeune homme. Je conduirai votre fils et le ramènerai près de vous. — Dites-moi, je vous prie, ajouta le vieillard, quel est votre nom? De quelle tribu et de quelle famille êtes-vous? — Peu importe la tribu et la famille, répondit l'étranger. Il ne vous faut qu'un mercenaire pour accompagner votre fils. Mais enfin, pour calmer toutes vos inquiétudes, je vais me nommer. Je suis Azarias, fils du grand Ananias. — Vous êtes d'une illustre famille, dit le vieillard, pardonnez-moi d'avoir insisté pour savoir votre nom. — Soyez sans crainte, répondit le prétendu Azarias, notre voyage sera prospère et je vous ramènerai votre fils sain et sauf. — Alors le vieillard s'écria : Oui, que le Seigneur bénisse votre voyage, qu'il dirige vos pas dans le chemin, et que son ange vous accompagne! — On fit tous les préparatifs nécessaires aux voyageurs, le jeune Tobie dit adieu à son père et à sa mère; puis il se mit en route avec son compagnon. Quand les deux jeunes gens furent partis, Anna versa un torrent de larmes. Elle disait au vieillard : Vous nous enlevez le bâton de notre vieillesse et vous l'envoyez loin de nous sur une terre étrangère! Plût à Dieu que cet argent, cause du voyage, n'eût jamais existé! Notre pauvreté nous suffisait. Et quelle richesse nous vaudra jamais le bonheur dont nous

jouissions, quand notre fils était près de nous? — Ne pleurez pas, répondit Tobie, notre fils fera un heureux voyage, il nous reviendra sain et sauf et vos yeux le reverront encore. Je crois que l'Ange de Dieu l'accompagne, il veillera sur lui et le ramènera joyeux près de nous. — Cette réponse consola le cœur affligé de la pauvre mère; elle cessa de pleurer et garda le silence [1]. »

55. « Ce fils tant regretté s'était mis en marche, et le chien, fidèle à son jeune maître, l'avait suivi. Après la première journée, les voyageurs arrivèrent aux bords du Tigre. Tobie voulut se laver les pieds dans l'eau du fleuve. En ce moment un énorme poisson s'élança prêt à le dévorer. Le jeune homme épouvanté poussa un cri, et se retournant vers son compagnon de voyage : Seigneur, dit-il, au secours! Le monstre va m'atteindre. — Saisissez-le par les ouïes, répondit le voyageur, et tirez-le à vous. — Tobie entraîna le monstre sur le rivage. Videz-le maintenant, dit Azarias, et séparez-en le cœur, le fiel et le foie, dont on peut tirer des médicaments d'une grande utilité. — Quand Tobie eut exécuté cet ordre, ils firent rôtir la chair du poisson, qui servit à leur repas du soir. Ils salèrent le reste pour l'emporter le lendemain comme une provision de voyage; il y en avait assez pour les nourrir jusqu'au terme de leur route [2]. Azarias, mon frère, dit alors Tobie, apprenez-moi, je vous prie, quelle sorte de médicament on peut composer

Le poisson du Tigre.

[1] *Tob.*, *Vulg.*, cap. v integr.

[2] A propos du poisson de Tobie, voici ce que M. V. Place, consul de France à Mossoul, écrivait en 1853 : « Voulez-vous un autre souvenir de la Bible, » qui a son côté d'autant plus curieux que son existence ne dépend pas de » la volonté des hommes? Vous vous rappelez le fameux poisson du jeune » Tobie dont l'existence a paru difficile à admettre dans un fleuve où l'on ne » s'attend pas à voir un poisson assez gros pour effrayer un homme. Eh bien! » ce poisson existe, on le pêche souvent dans le Tigre, et je vous assure qu'il » est armé de terribles dents. Lorsque je serai moins occupé, j'irai avec » quelques hommes en prendre un de la plus grande taille qu'il sera pos- » sible, et, si je réussis, je porterai sa peau au Muséum d'histoire naturelle. » On m'en a bien apporté un hier; mais, d'abord ce n'était pas moi qui l'avais » pêché; et ensuite il pesait à peine trois cents livres : c'est trop peu. Je » l'ai distribué à mes ouvriers chrétiens qui font maigre. » (Lettre datée de Ninive, 12 mars 1853, et adressée par M. V. Place, à M. l'abbé Levêque. *Ann. de philos. chrét.*, tom. XLVI, pag. 380, 381.)

avec les parties de ce poisson que vous m'avez fait mettre en réserve. — L'Ange lui répondit : En faisant rôtir le cœur de ce poisson sur des charbons ardents, la fumée qui s'en exhale a la propriété d'écarter l'esprit mauvais qui se serait emparé d'un homme ou d'une femme. Le fiel a la vertu de faire disparaître les taies qui obscurcissent les yeux et peut rendre ainsi la vue. — Lorsqu'ils furent arrivés près d'Ecbatane, Tobie demanda à son compagnon : Où voulez-vous que nous demandions l'hospitalité? — Il y a ici, répondit l'Ange, un Israélite de votre tribu, nommé Raguel. Il n'a qu'une fille unique, appelée Sara. Elle vous conviendrait parfaitement pour épouse; vous seriez l'héritier d'une grande fortune. Demandez-la à son père, je sais qu'il vous l'accordera volontiers. — On m'a dit, reprit Tobie, que cette jeune fille a déjà eu sept fiancés et on ajoute que le démon les a tous fait périr. Je craindrais un pareil sort. Mes parents n'ont point d'autre fils que moi, et ma mort précipiterait leurs cheveux blancs au tombeau. — Ecoutez-moi, répondit l'Ange, et je vous ferai connaître dans quelles conditions l'esprit du mal a le pouvoir de nuire aux hommes. Ceux qui bannissent de leur cœur la pensée du Seigneur et de sa loi sainte, et qui ne cherchent dans le mariage que les satisfactions grossières, comme les animaux sans raison, ceux-là se livrent eux-mêmes à l'esprit du mal. Mais si vous prenez Sara pour épouse, consacrez à la prière les trois premiers jours de vos noces. Vous brûlerez ensuite le fiel de ce poisson, ainsi que je vous l'ai dit; le démon s'éloignera, et la bénédiction des patriarches consacrera votre alliance [1]. »

Arrivée à Ecbatane. Le jeune Tobie épouse Sara, fille de Raguel.

56. « En parlant ainsi, ils étaient arrivés à la maison hospitalière. Raguel les accueillit avec joie. En considérant les traits du jeune Tobie il dit à Edna [2] son épouse : Comme ce jeune homme ressemble à notre cousin! — Puis s'adressant aux voyageurs : D'où êtes-vous, mes jeunes frères ? demanda-t-il. — Nous sommes de la tribu de Nephtali, et de la captivité de Ninive, répondirent les voyageurs. —

[1] *Tob.*, *Vulgat.*, cap. VI integr. — [2] C'est ainsi qu'elle est nommée dans le texte grec, cap. VII, 2 et dans toute la suite de l'histoire de Tobie.

Connaissez-vous Tobie, mon parent? ajouta Raguel. — Voici son fils, répondit l'Ange, en montrant son compagnon de voyage. — A ces mots Raguel se précipita dans les bras du jeune homme et l'embrassa en pleurant. O mon fils, disait-il, que la bénédiction du Seigneur repose sur vous, car vous êtes le fils d'un homme de bien! — L'épouse de Raguel et sa fille Sara assistaient à cette scène attendrissante et des larmes coulaient de leurs yeux. Après ces premiers épanchements, Raguel ordonna à ses serviteurs de tuer un chevreau et de l'apprêter pour le repas. Bientôt il pria ses hôtes de prendre place à la table du festin. Mais Tobie, prenant la parole: Je ne m'asseoirai point à cette table hospitalière, dit-il, avant que vous ne m'ayez accordé la faveur que j'ai à vous demander. Promettez-moi la main de Sara, votre fille. — Cette proposition jeta l'effroi dans le cœur de Raguel; il se rappelait le sort des fiancés de Sara, et il craignait pour Tobie un résultat aussi funeste. Pendant quelque temps il demeura dans cette incertitude et ne faisait aucune réponse à la demande du jeune homme. N'hésitez pas, lui dit l'Ange, à consentir à ce mariage, il était réservé à votre fille d'avoir pour époux un jeune homme craignant Dieu, et voilà pourquoi les autres fiancés ont péri tour à tour. — Je ne doute pas, dit Raguel, que mes prières et mes larmes n'aient été présentées au trône du Seigneur. C'est ce grand Dieu qui a guidé vos pas vers ma demeure, afin que ma fille puisse trouver un époux dans sa parenté, selon le précepte de la loi mosaïque. Maintenant donc, je consens à l'union que vous sollicitez. — Prenant alors la main droite de Sara, il la plaça dans la main droite de Tobie, en disant: Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob soit avec vous, qu'il forme lui-même les nœuds de votre alliance, et qu'il répande sur vous l'abondance de ses bénédictions. — On écrivit ensuite les conventions du mariage, et ils célébrèrent le festin des noces, en remerciant Dieu de ses miséricordes. Cependant Raguel appela Edna sa femme, et lui recommanda de faire disposer pour les jeunes époux un appartement différent de celui qui avait été précédemment le théâtre d'événements si funestes. Edna se prêta à ce désir avec une sollicitude maternelle. En introduisant sa fille dans la chambre nouvelle, elle

ne put retenir ses larmes. Cependant elle dit à Sara : Courage, mon enfant, que Jéhovah t'accorde enfin autant de bénédictions et de joie que tu as jusqu'ici éprouvé de malheurs ! [1] »

Le mariage béni de Dieu.

57. « Le jeune époux se souvint des recommandations de l'Ange. Il prit le fiel du poisson, et le fit brûler sur des charbons ardents, et l'ange Raphaël mit le démon en fuite. Tobie dit alors à Sara : Levez-vous, prions ensemble Jéhovah notre Dieu, et consacrons-lui les trois premières journées. Nous sommes les fils des saints, et notre union ne doit pas ressembler à celles des peuples idolâtres qui n'ont pas le bonheur de connaître le vrai Dieu. — Unissant ainsi leur cœur dans une pensée de foi, ils priaient ensemble, et invoquaient la miséricorde divine. Seigneur, Dieu de mes pères, disait Tobie, que la terre et les cieux, que l'océan, les fleuves et les fontaines, que toutes vos créatures vous bénissent ! C'est vous qui avez formé le corps d'Adam d'une argile terrestre, et qui lui avez donné Ève pour compagne. Vous savez, ô mon Dieu, avec quelle pureté d'intention j'ai pris ma sœur pour épouse ; je recevrai de votre main les fils que vous m'accorderez pour les élever dans l'amour et la crainte de votre nom. — De son côté, Sara disait : Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous ! Faites-nous la grâce de passer ensemble de longs jours, dans la fidélité à votre service. — Cependant Raguel, au chant du coq, avait pris avec lui quelques serviteurs fidèles, et étant sorti, il creusa une fosse. Hélas ! disait-il, peut-être Tobie aura-t-il eu le même sort que les sept autres fiancés ! — De retour dans sa demeure, après avoir accompli cette tâche funèbre, il dit à Edna : Envoyez une de vos servantes dans la chambre nuptiale ; si un nouveau malheur est survenu, nous donnerons la sépulture à cet infortuné avant le lever du soleil. — La servante entra dans l'appartement, elle trouva les deux jeunes gens endormis dans une santé parfaite, et s'empressa d'annoncer cette heureuse nouvelle à ses maîtres. Jéhovah, Dieu d'Israël, s'écrièrent à la fois Edna et Raguel, nous vous bénissons de nous avoir épargné cette nouvelle douleur ! Vous avez usé envers nous de miséricorde, et vous avez

[1] *Tob.*, *Vulgat.*, cap. VII integr.

écarté de notre demeure les traits de l'ennemi qui nous a tant persécutés. Vous avez eu pitié de ces deux enfants, l'unique espoir de leur famille. Multipliez sur eux vos bénédictions ; qu'ils continuent à vous rendre grâces pour la santé que vous leur avez conservée, et que toutes les nations sachent que vous êtes le seul Dieu véritable. — Raguel ordonna à ses serviteurs d'aller combler la fosse qu'ils venaient de creuser. Edna fut invitée à préparer un joyeux festin. Deux grasses génisses et quatre béliers furent tués pour servir au repas, où tous les voisins et tous les amis de l'heureuse famille vinrent prendre part. Raguel conjura ensuite son gendre de demeurer encore pendant deux semaines près de lui. Il donnait au jeune homme la moitié de ses biens, lui assurant le reste après sa mort et celle d'Edna son épouse [1]. »

58. Partagé entre le désir d'être agréable à sa nouvelle famille et l'obligation d'accomplir la mission dont son père l'avait chargé, Tobie eut recours à son compagnon de voyage, dont il n'avait point soupçonné jusque-là le déguisement. « Azarias, mon frère, lui dit-il, écoutez, je vous prie, ma parole. Quand je me ferais moi-même votre serviteur, je ne saurais assez vous témoigner ma reconnaissance. Vous avez été pour moi l'instrument de la Providence. Cependant, je vous prie, prenez avec vous une caravane aussi nombreuse que vous le désirerez, et allez à Ragès de Médie, trouver Gabaël. Vous lui présenterez l'obligation qu'il a souscrite à mon père. Il vous remettra la somme qu'il nous doit, et vous le prierez de venir avec vous réjouir par sa présence les fêtes de notre mariage. Vous savez en effet que mon père compte les jours de notre absence; si je retarde mon retour son cœur sera déchiré de chagrin. D'un autre côté, vous avez entendu comment Raguel m'a supplié de rester près de lui, et je ne saurais l'affliger par un refus. — L'ange Raphaël prit avec lui quatre des serviteurs de Raguel et deux chameaux. Avec cette escorte, il se rendit à Ragès, dans le pays des Mèdes, trouva Gabaël auquel il remit l'obligation, et en reçut la somme d'argent. Il lui apprit alors les heureux incidents qui

Azarias chez Gabaël.

[1] *Tob.*, *Vulgat.*, cap. VIII integr.



avaient arrêté le jeune Tobie chez Raguel, et le détermina à venir l'y rejoindre. Au moment où Gabaël arrivait dans la maison nuptiale, Tobie était assis avec sa nouvelle famille à la table du festin; Gabaël le prit dans ses bras, et le couvrit de baisers et de larmes. Que le Dieu d'Israël vous bénisse, lui dit-il, car vous êtes le fils du meilleur et du plus vertueux des hommes. Tobie, votre père, est juste et craignant Dieu. Sa main s'est toujours ouverte pour l'aumône ! Que la bénédiction céleste se repose sur votre épouse et sur vos deux familles ! Puissiez-vous voir vos fils, et les fils de vos fils jusqu'à la troisième et quatrième génération ; et puisse votre race toujours prospère être comblée d'âge en âge des faveurs du Dieu d'Israël ! — Qu'il soit ainsi ! s'écrièrent les convives, en entendant les vœux de Gabaël. — Et tous achevèrent avec allégresse et en bénissant Dieu, le repas du soir [1]. »

Inquiétudes des parents du jeune Tobie. Départ d'Ecbatane.

59. Le retard nécessité par les fêtes du mariage se traduisait pour le père de Tobie en cruelles alarmes. « Pourquoi mon fils prolonge-t-il ainsi son absence ? disait le vieillard. Qui peut le retenir? Peut-être Gabaël est-il mort, et ne se trouve-t-il plus personne pour acquitter sa dette. — Ces réflexions le consternaient. Anna partageait son affliction; ils pleuraient tous deux, car le jour fixé pour le retour des voyageurs s'était écoulé sans que leur fils fût revenu. La mère désolée ne retenait plus ses larmes. Hélas ! hélas ! s'écriait-elle dans son désespoir, ô mon fils, toi la lumière de nos yeux, notre bâton de vieillesse, la seule consolation de notre vie, le seul espoir de ta famille, pourquoi t'avoir envoyé si loin de nous ! Tu nous tenais lieu de tout en ce monde, comment avons-nous jamais songé à nous séparer de toi ? — Le vieillard cherchait à adoucir sa douleur par de rassurantes paroles. Calmez vos inquiétudes, lui disait-il, ne vous désespérez point ainsi. Votre fils se porte bien. Le compagnon de voyage que nous lui avons donné est un homme fidèle et sûr. — Mais la pauvre mère était inconsolable. Chaque jour, sortant de sa demeure, elle s'avançait sur la route par laquelle devait revenir son fils, elle interrogeait des yeux la plaine pour l'apercevoir de

[1] *Tob.*, *Vulgat.*, cap. IX integr.

loin. Cependant Raguel disait à son gendre : Demeurez ici, j'enverrai à Tobie votre père un messager qui lui donnera de vos nouvelles. — Le jeune Tobie répondait : Je sais que mon père et ma mère comptent les jours de mon absence, et leur cœur doit être déchiré. — En vain Raguel insista, le jeune homme refusa cette fois d'accéder à ses prières. Raguel consentit enfin au départ. Il remit Sara entre les mains de Tobie, donna à son gendre la moitié de ce qu'il possédait en argent, en serviteurs et en servantes, en troupeaux de brebis, de chameaux et de bœufs. Que l'Ange de Jéhovah soit avec vous dans votre voyage, dit-il ; qu'il écarte tous les périls de votre route. Puissiez-vous retrouver vos parents en bonne santé, et puissé-je moi-même avoir le bonheur de voir vos fils avant l'heure de ma mort. — Raguel et Edna embrassèrent alors leur fille chérie ; ils lui recommandèrent d'honorer le père et la mère de son époux, de l'aimer lui-même, de diriger sa famille et de gouverner sa maison avec douceur et prudence, et de se conserver irréprochable dans l'accomplissement de tous ses devoirs. Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent [1]. »

Le retour. L'aveugle recouvre la vue.

60. « La caravane se mit en route. Elle marchait lentement avec une escorte aussi nombreuse. Le onzième jour elle arrivait à Haran (Charres), sur le chemin de Ninive. Tobie, mon frère, dit l'Ange, vous savez l'état d'infirmité où vous avez laissé votre père ; si vous m'en croyez, nous prendrons les devants, et nous laisserons la caravane avec votre femme, vos serviteurs et vos troupeaux nous suivre à petites journées. — Le conseil fut agréé de Tobie. Raphaël dit alors au jeune homme : Prenez avec vous le fiel du poisson, car il vous sera nécessaire. — Tobie se munit de ce précieux médicament, et les deux jeunes gens se mirent en route. Or Anna était montée sur un tertre pour voir tous ceux qui traversaient la campagne. Ses yeux et son cœur maternels ne la trompèrent point, elle reconnut de loin le voyageur qu'elle attendait, et courant trouver son mari : Voici notre fils qui revient ! lui cria-t-elle. — Cependant Raphaël disait au jeune homme : Aussitôt que vous serez entré dans

[1] *Tob., Vulgat.*, cap. x integr.



la maison paternelle, prosternez-vous pour adorer Jéhovah votre Dieu. Après lui avoir rendu grâces, approchez-vous de votre père pour l'embrasser. Puis vous étendrez sur ses yeux le fiel du poisson que vous portez sur vous. Les yeux du vieillard ne tarderont point à s'ouvrir, il reverra la lumière du jour, et il aura le bonheur de contempler les traits de son fils. — En ce moment, le chien qui avait fidèlement escorté le jeune homme, le devançait à la maison de Tobie, comme pour porter le premier l'heureuse nouvelle du retour, et en agitant la queue, il caressait joyeusement son vieux maître. Sans songer à sa cécité, le vieillard se leva, il voulait aller à la rencontre des voyageurs; mais ses pieds se heurtaient à tous les obstacles, on lui tendit la main, et il courut au-devant de son fils. Quand ils furent réunis, Tobie et Anna serrèrent dans leurs bras cet enfant bien-aimé, et tous deux versaient des larmes de joie. Alors ils se prosternèrent pour adorer le Seigneur et lui rendre grâces. Après ce pieux devoir ils s'assirent. Le jeune homme prit alors le fiel du poisson et l'étendit sur les yeux de son père. Après une demi-heure d'attente, une taie blanche, pareille à la pellicule d'un œuf, commença à sortir des paupières du vieillard. Son fils saisit cette membrane, la tira doucement et à l'instant l'aveugle recouvra la vue. Soyez béni, Seigneur, Dieu d'Israël, s'écria-t-il, vous m'avez châtié et vous m'avez guéri. Je distingue les traits de mon cher enfant! — Sept jours après, Sara, l'épouse du jeune Tobie, et la riche caravane de serviteurs, de brebis, de bœufs et de chameaux arrivaient heureusement au terme de leur voyage. Elle apportait la somme d'argent remise par Gabaël. Cependant le jeune Tobie avait raconté à ses parents tous les incidents du voyage et leur avait appris comment Dieu s'était servi du compagnon qu'ils lui avaient donné pour le combler de bienfaits. De leur côté, Achiachar et Nabath, les neveux du vieux Tobie, s'étaient réunis pour féliciter leur oncle de ces heureux événements et en remercier avec lui le Seigneur. Les fêtes d'Ecbatane recommencèrent donc à Ninive et se prolongèrent pendant sept jours [1]. »

[1] *Tob.*, *Vulgat.*, cap. XI integr.

61. « Tobie dit alors à son fils : Que pourrions-nous offrir à cet homme béni de Dieu, qui t'a accompagné ? — Mon père, répondit-il, aucune récompense ne sera digne de ses services. Il a veillé sur moi durant le voyage, et m'a préservé de tous les périls ; c'est lui qui est allé trouver Gabaël, c'est lui qui m'a fait obtenir la main de Sara et a chassé l'esprit du mal qui la poursuivait si cruellement. Il m'a sauvé la vie quand l'énorme poisson du Tigre allait me dévorer, enfin il vous a rendu la vue, et c'est à lui que nous devons tous les biens dont nous jouissons maintenant. Que pourrons-nous faire jamais pour lui témoigner notre reconnaissance ? Cependant, mon père, je vous en prie, demandez-lui s'il consentirait à accepter la moitié de tout ce que nous avons rapporté de Médie. — Appelant donc Azarias, le père et le fils le suppliaient d'accepter la moitié de tous leurs biens, en témoignage de leur respectueuse gratitude. Il les laissa redoubler leurs instances ; puis, ayant écarté tous les témoins, il leur dit : Bénissez Jéhovah le Dieu du ciel, et publiez ses merveilles, car il a fait éclater sur vous ses miséricordes. S'il convient d'ensevelir dans le silence le secret d'un roi mortel, il faut au contraire révéler à toute la terre les œuvres du Seigneur. A ses yeux, la prière, le jeûne et l'aumône sont plus précieux que tous les trésors. L'aumône est une rédemption, elle délivre du péché et de la mort, elle fait trouver la miséricorde et l'éternelle vie. Commettre l'injustice et le péché, c'est tuer son âme. Ecoutez donc la révélation qui me reste à vous faire. Pieux vieillard, quand tu répandais devant Dieu tes prières avec tes larmes, quand tu ensevelissais les morts, et que, laissant sur la table le festin commencé, tu allais enlever au gibet d'infamie le corps de tes frères pour le cacher dans ta maison et lui donner la nuit suivante les honneurs de la sépulture, c'était moi qui offrais les gémissements de ton cœur au trône de l'Éternel. Ton âme était agréable à ses yeux, c'est pour cela qu'il t'a envoyé l'épreuve de la tribulation. Et maintenant Jéhovah m'a envoyé pour te rendre la vue, et pour délivrer du démon qui la poursuivait, Sara, l'épouse de ton fils : je suis Raphaël, l'un des sept anges qui nous tenons sans cesse devant la majesté de l'Éternel. — A ces mots, le père et le fils se prosternèrent le front dans la

L'ange Raphaël.

poussière, et la crainte agitait leur cœur. Rassurez-vous, dit l'Ange, la paix est avec vous. C'était par l'ordre de Dieu que je conversais avec vous pendant le temps que j'ai passé en votre société. C'est Dieu qu'il vous faut remercier et bénir. Vous m'avez vu manger et boire à votre table, mais l'aliment invisible dont je me nourris ne ressemble en rien à ceux des mortels. Il est temps que je retourne à celui qui m'a envoyé. Pour vous, bénissez Dieu et célébrez à jamais ses merveilles. — Après avoir dit ces mots, l'Ange disparut à leurs yeux, et ils le cherchèrent vainement du regard. Prosternés en silence pendant trois heures, ils bénirent Dieu du fond de leur cœur[1]. »

Cantique de Tobie.

62. « Le saint vieillard laissa ensuite échapper de ses lèvres cet hymne de reconnaissance : Vous êtes grand dans l'éternité, ô Seigneur, et votre règne embrasse tous les siècles. Votre main flagelle et sauve, elle conduit jusqu'aux portes du tombeau et elle en ramène, nul ne peut se soustraire à sa puissance. Enfants d'Israël, publiez les merveilles du Seigneur, annoncez sa gloire aux nations ! S'il vous a dispersés parmi des peuples auxquels son nom est inconnu, c'est pour que vous soyez ses témoins, et que vous appreniez à la terre que seul il est le Dieu Tout-Puissant. Il nous a châtiés en punition de nos crimes, il nous délivrera dans sa miséricorde. Voyez ce qu'il a fait pour Tobie et son fils, et à l'aspect des prodiges de sa puissance rendez-lui un respectueux hommage, glorifiez par vos œuvres le roi des siècles. Pour moi je le louerai sur la terre de l'exil, parce qu'il a fait éclater sa majesté au sein d'une nation prévaricatrice. Convertissez-vous, pécheurs, pratiquez la justice en présence de votre Dieu et croyez qu'il vous fera miséricorde. C'est en lui seul que mon âme veut désormais connaître l'allégresse et la joie. Bénissez le nom du Seigneur, vous tous qu'il a faits ses élus, célébrez les jours de ses solennités et rendez-lui vos actions de grâces. Jérusalem, cité de Dieu, Jéhovah t'a flagellée en proportion de tes offenses. Maintenant montre-toi reconnaissante pour tous les biens dont il t'avait comblée, bénis le Dieu des siècles afin qu'il répare tes ruines et relève ton sanctuaire, afin qu'il rap-

[1] *Tob., Vulgat.*, cap. XII integr.

pelle tes enfants de la terre de captivité et qu'il te rende des siècles de prospérité et de paix. Alors tu brilleras d'une splendeur immortelle, et tous les peuples de l'univers adoreront ton Dieu. Des plages lointaines les nations accourront dans ton enceinte, elles apporteront leurs offrandes au Seigneur et se prosterneront sur ton sol sanctifié. C'est là qu'elles invoqueront le grand nom de l'Eternel. Ceux qui te dédaigneront seront maudits, tes blasphémateurs seront condamnés, et la bénédiction se reposera sur tous ceux qui travailleront à ta gloire. Tes fils formeront autour de toi ta couronne maternelle, ils seront réunis pour adorer le Seigneur. Bienheureux ceux qui t'aiment et se réjouissent dans ta paix. O mon âme, bénis le Seigneur, parce qu'il délivrera Jérusalem de toutes ses tribulations. Trop heureux moi-même s'il reste quelqu'un de mes descendants pour être un jour témoin des magnifiques destinées de Jérusalem. Les portes de Sion seront rebâties de saphir et d'émeraude, ses remparts seront de diamant, ses places publiques seront pavées de marbre d'une éclatante blancheur, et l'*Alleluia* éternel sera chanté dans son enceinte! Béni soit le Seigneur qui lui réserve une telle splendeur, et que son règne s'étende dans la suite des âges. *Amen*[1]. »

63. « Tel fut le cantique du saint vieillard. Il vécut encore quarante-deux ans après avoir recouvré l'usage des yeux, et il vit les fils de ses petits-fils. A l'âge de cent deux ans il mourut, à Ninive, et ses funérailles se firent avec magnificence. Avant d'expirer, il avait appelé son fils et ses petits enfants. La ruine de Ninive est proche, leur dit-il, car la parole de Dieu s'accomplira dans toute son étendue. Nos frères, les captifs d'Israël, retourneront dans leur patrie. La Judée, maintenant déserte, se repeuplera; le Temple détruit sera relevé de ses ruines et verra les adorateurs de Jéhovah remplir de nouveau ses parvis. Les nations de la terre abandonneront elles-mêmes le culte de leurs idoles : c'est à Jérusalem qu'elles viendront chercher la foi. Les princes se réjouiront dans l'allégresse de Sion et adoreront le roi d'Israël. Ecoutez donc,

Prophétie et mort de Tobie.

[1] *Tob.*, *Vulgat.*, cap. XIII integr.



fils bien-aimé, la suprême recommandation de votre père. Servez Jéhovah dans la sincérité de votre cœur, appliquez-vous à suivre sa loi sainte. Apprenez à vos enfants la pratique de la justice et de l'aumône; qu'ils n'oublient jamais le nom du Seigneur et qu'ils le bénissent en tout temps. Promettez-moi de ne pas demeurer dans cette ville; quittez-la aussitôt après la mort de votre mère, quand vous l'aurez ensevelie à côté de moi dans le même tombeau, car je vois s'approcher l'heure où Ninive aura comblé la mesure de ses iniquités et où débordera la vengeance divine. — Le jeune Tobie suivit ponctuellement les instructions de son père. Après la mort d'Anna, il quitta Ninive avec sa femme, ses fils et ses petits-fils, pour aller se fixer près de Raguel et d'Edna. Il les retrouva pleins de santé dans une heureuse vieillesse, leur consacra les soins les plus tendres et plus tard leur ferma les yeux. Il recueillit leur héritage et vécut de longs jours au sein d'une famille bénie dont il vit jusqu'à la cinquième génération. Il mourut en paix à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans et reçut la sépulture de la main de ses fils. Sa descendance persévéra dans la sainteté et la justice dont il lui avait donné l'exemple, et fut chérie de Dieu et des hommes [1]. »

[1] *Tob.*, *Vulgat.*, cap. XIV integr.

CHAPITRE V.

DÈCADENCE DU ROYAUME DE JUDA (694-609).

SOMMAIRE.

§ I. MANASSÈS, ROI DE JUDA (694-640).

1. Théorie naturaliste de M. Renan sur le prétendu monothéisme instinctif du peuple juif. — 2. Valeur historique de la théorie de M. Renan. — 3. Impiété de Manassès, fils et successeur d'Ezéchias. — 4. Traditions juives et chrétiennes sur la mort du prophète Isaïe. — 5. Meurtre du prophète Isaïe par le peuple de Jérusalem et par Manassès, son roi. — 6. Menaces du Seigneur au roi coupable. — 7. Manassès est emmené captif à Babylone. Texte de l'inscription du Prisme d'Assarhaddon. — 8. Prière de Manassès captif à Babylone. — 9. Expédition d'Assarhaddon en Egypte. Texte de l'inscription du Prisme. — 10. Prophétie de Nahum contre Ninive. — 11. Conformité de la prophétie de Nahum avec le texte de l'inscription du Prisme. Les ruines de Thèbes. — 12. Manassès repentant est rétabli sur le trône de Jérusalem. Le rationalisme moderne déclare ce fait absolument faux. — 13. Texte de l'inscription du Prisme d'Assarhaddon, attestant la véracité du récit biblique. — 14. La politique d'Assarhaddon révélée par les inscriptions cunéiformes des Sargonides. — 15. Le miracle du rationalisme. — 16. Mort de Manassès roi de Juda (640).

§ II. LE LIVRE DE JUDITH.

17. L'épisode de Judith en face du rationalisme moderne. — 18. Les inscriptions assyriennes des Sargonides et le Livre de Judith. — 19. Défaite d'Arphaxad, roi des Mèdes, par Nabuchodonosor, roi de Ninive. — 20. Confirmation par des documents étrangers à la Bible du récit de la défaite d'Arphaxad. — 21. Discussion de quelques points particuliers du récit biblique. Le grand conseil de guerre. Projet d'expédition. — 22. Les convois militaires en Assyrie. Marche triomphale d'Holopherne. — 23. Le plan de campagne d'Holopherne au point de vue stratégique. — 24. Soumission des provinces à Holopherne. — 25. Préparatifs de défense en Judée. — 26. Discours d'Achior, chef des Ammonites, au conseil de guerre assyrien. — 27. Achior chassé du camp assyrien est accueilli à Béthulie. — 28. Siége de Béthulie. La soif. Désespoir des assiégés. — 29. Judith, fille de Mérari. Son entretien avec Ozias et les anciens du peuple. — 30. Prière de Judith. — 31. Les parures. — 32. Judith au camp assyrien. Sa première entrevue

§ I. Manassès, roi de Juda (694-640).

Théorie naturaliste de M. Renan sur le prétendu monothéisme instinctif du peuple d'Israël.

1. La réaction idolâtrique dont nous avons été si souvent témoin dans l'histoire du peuple juif, se produisit avec une nouvelle énergie à la mort du pieux Ezéchias. Rien ne prouve mieux la fausseté du système imaginé par M. Renan pour expliquer le prétendu monothéisme des races sémitiques. « Dès qu'on admet, dit-il, que

» le monothéisme ne fut chez les Sémites ni un emprunt fait à » l'Egypte, ni la conséquence d'un grand mouvement philosophique, » il faut y voir le résultat d'une certaine disposition de race. J'ad» mets donc que, depuis une antiquité qui dépasse tout souvenir, » le peuple hébreu posséda les instincts essentiels qui constituent » le monothéisme [1]. » Or, il est complétement faux, au point de vue historique, que le peuple hébreu ait eu jamais un instinct de ce genre. Toutes les fois que la nation hébraïque fut abandonnée à son « instinct, » comme parle le savant exégète, elle s'est invariablement jetée dans le polythéisme. Au pied du Sinaï, quarante jours après la promulgation du Décalogue, la nation « essentielle» ment et instinctivement monothéiste » se précipite au pied des autels du veau d'or [2]; à peine sortie de l'épreuve de quarante années de vie nomade au désert, elle se fait initier, sous la perfide direction de Balaam, aux mystères licencieux du culte de Béelphégor [3]; l'histoire des Juges, celle des Rois présentent la même obstination du peuple à s'incliner devant toutes les idolâtries, la même tendance à adorer les dieux de Chanaan, de Moab, de Phénicie, de Syrie et de Ninive. Où est donc l'instinct dont parle M. Renan? Il l'admet, dit-il, « depuis une antiquité qui dépasse tout souvenir. » Cependant le plus ancien souvenir du peuple hébreu remonte à Tharé, père d'Abraham et de Nachor. « Tharé et Nachor, dit » l'Ecriture, servaient des dieux étrangers [4], » en d'autres termes, ils étaient polythéistes, et ne se doutèrent jamais du merveilleux « instinct essentiel » dont M. Renan devait les gratifier, ainsi que leurs descendants, avec une libéralité rétrospective que rien ne justifie.

Valeur historique de la théorie de M. Renan.

2. La restauration religieuse dont le règne d'Ezéchias avait vu l'épanouissement satisfaisait si peu l'instinct grossier et charnel de la nation juive, qu'aussitôt après la mort du pieux roi, profitant de la minorité de Manassès, son fils, le peuple releva les autels idolâ-

[1] E. Renan, *Nouvelles considérations sur le caractère des peuples sémitiques et en particulier sur leur tendance au monothéisme* (*Journal Asiatique*, 1859, tom. XIII, pag. 228). — [2] Voir tom. I de cette *Histoire*, pag. 655-668. — [3] *Ibid.*, pag. 723-725. — [4] *Josué*, cap. XXIV, 2.

triques et les bois consacrés aux cultes licencieux de l'Assyrie. Voilà le véritable instinct de toutes les races, de toutes les nations, de tous les peuples du monde, depuis la déchéance de l'humanité. La vertu est un sacrifice, la fidélité au vrai Dieu et les devoirs qu'elle impose sont des efforts pénibles à la nature humaine. Tous les « instincts, » tous les appétits naturels protestent contre l'effort et le sacrifice; voilà pourquoi le mal a, pour les nations comme pour les individus, plus d'attraits et de charmes que n'en a le bien. L'expérience séculaire de l'histoire le constate, un coup d'œil jeté sur la société suffit pour nous en convaincre; tous les paradoxes de l'école moderne n'y changeront rien. Le jour où la vertu serait proclamée une affaire « d'instinct et de disposition de race, » la vertu aurait cessé d'exister sur la terre : et toutes les philosophies combinées seraient impuissantes à en reproduire le plus chétif échantillon.

Impiété de Manassès fils et successeur d'Ezéchias.

3. « Manassès, fils d'Ezéchias, n'était âgé que de douze ans, quand la mort de son père l'appela à régner. Il occupa pendant cinquante-cinq ans le trône de Jérusalem; sa mère se nommait Haphsiba. Son avénement fut le signal de l'idolâtrie. Tous les autels des divinités étrangères furent relevés. Le jeune roi fit rétablir sur les hauts lieux les cultes sacriléges détruits par Ezéchias, son père; il réédifia les temples de Baal, renouvela les mystères licencieux des bois sacrés, comme au temps d'Achab, roi d'Israël, et rendit publiquement ses adorations à la milice du ciel, offrant des sacrifices aux astres protecteurs. Il fit dresser pour cela des autels dans les deux parvis du Temple de Jérusalem, sans respect pour la parole de Jéhovah qui avait dit : « Sion sera le lieu où mon nom sera seul » adoré jusqu'à la fin des âges [1]. » Le jour vint où ce prince impie eut le bonheur d'être père. Il ne rougit pas de consacrer ses fils au dieu Moloch, en les faisant passer par la flamme de ses impurs autels dans la vallée de Benennom : il adopta toutes les superstitions idolâtriques, observant les augures et les songes, protégeant les pythonisses, les devins, les enchanteurs et les magiciens. Il

[1] II *Paralip.*, cap. XXXIV, 4; II *Reg.*, cap. VII, 10.

semblait avoir pris à tâche de multiplier les prévarications pour défier la puissance et le courroux du Seigneur. Au milieu même du Temple, il fit ériger une idole de bronze à laquelle il rendit ses hommages insensés. Vainement Jéhovah avait parlé à David et à Salomon, son fils; vainement il leur avait dit : « Dans cette maison » de prière que vous me consacrez au centre de Jérusalem, et que j'ai » choisie moi-même du milieu de toutes les tribus d'Israël, j'établi- » rai ma demeure et j'inscrirai mon nom pour jamais. C'est ainsi » que le pied d'Israël sera fixé en paix sur la terre que j'ai donnée » à ses aïeux, et nul ne viendra l'y troubler, à la condition que le » peuple demeurera fidèle à toutes mes prescriptions, et observera » les lois promulguées par Moïse, mon serviteur. » Telle avait été la promesse du Seigneur. Manassès n'en tint aucun compte, il s'appliqua à pervertir la tribu de Juda et les habitants de Jérusalem, pour les entraîner dans l'idolâtrie des races chananéennes que Jéhovah avait punies autrefois par une complète extermination[1]. »

Traditions juives et chrétiennes sur la mort du prophète Isaïe.

4. Le tableau de l'infidélité de Manassès a été décrit, on le sent, par une âme indignée; des larmes devaient couler des yeux de l'écrivain sacré, alors qu'il retraçait pour la postérité le récit d'une défection aussi radicale et aussi imprévue. Que de désastres ne présageait point cette honteuse apostasie succédant au règne glorieux d'Ezéchias! Mais si nous réfléchissons que Manassès n'avait que douze ans quand il monta sur le trône, il nous est impossible de ne pas trouver dans cette réaction idolâtrique si unanimement acceptée, le caractère du peuple juif instinctivement rebelle et essentiellement indocile au joug du Seigneur. En présence de ces faits si multipliés, si éclatants, et d'une notoriété si incontestable, il faut pousser l'audace du paradoxe jusqu'à l'extrême pour prétendre que la nation des Hébreux, « aussi loin que remonte le » souvenir, posséda les instincts essentiels qui constituent le mono- » théisme. » En renversant la proposition, et en disant que le monothéisme contrariait tous les instincts du peuple hébreu, on est dans la vérité historique. Un plus grand crime encore que la révolte

[1] IV *Reg.*, cap. XXI, 1-9; II *Paralip.*, cap. XXXIII, 1-9.

contre Jéhovah, s'attache comme une flétrissure immortelle à la mémoire de Manassès et de ses lâches sujets; mais celui-là n'a pas laissé de trace dans le Livre des Ecritures. Nous voulons parler de l'affreux supplice du prophète Isaïe. « Vos docteurs, disait saint » Justin au juif Tryphon, ont fait disparaître du texte sacré tout le » récit de la mort d'Isaïe, qui eut le corps déchiré par une scie de » bois [1]. » La mutilation du Livre national, indiquée ici par saint Justin, si elle a réellement eu lieu, n'a pas eu le succès qu'on s'en était promis. La tradition a recueilli, à la honte du peuple juif, le souvenir de ce forfait. Saint Justin, comme on le voit, le reprochait dès la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne à un fils des Hébreux, et cette accusation restait sans réponse. Vers le même temps, Tertullien, comme pour réfuter d'avance la thèse de M. Renan, énumérait toutes les infidélités et les constantes ingratitudes du peuple juif. « On vit tour à tour ce peuple ingrat, dit-il, accabler David de » persécutions, réduire Elie à n'avoir d'autre asile que le creux des » rochers, lapider Jérémie, scier vif Isaïe, massacrer Zacharie entre » le vestibule et l'autel [2]. » La Chronique d'Alexandrie enregistre le même fait. « Isaïe, le prophète, dit-elle, fut mis à mort par ordre » de Manassé. Il fut scié en deux, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, » et son corps fut enseveli sous le chêne de Rogel, près de la fon» taine dont le roi Ezéchias avait détourné le cours, à l'approche » de l'armée de Sennachérib [3]. » — « La scie du cruel Manassé, dit » saint Ambroise, put partager le corps sanglant d'Isaïe, mais elle » fut impuissante à briser le courage du Prophète et à rompre » l'énergie de son âme héroïque [4]. » La tradition hébraïque, recueillie par saint Jérôme, n'est pas moins explicite. « Les Juifs, dit ce » grand docteur, ont conservé parmi leurs souvenirs, les détails » suivants sur Isaïe. Haphsiba, mère de Manassès, aurait été la fille » du Prophète; on a supprimé ce détail dans le Livre sacré, après » que le roi, par son idolâtrie, se fut montré indigne d'un tel aïeul.

[1] S. Justin., *Dialog. cum Tryphone Judæo*, cap. CXX; *Patrol. græc.*, tom. VI, pag. 756. — [2] Tertull., *Scorpiac.*, cap. VIII. — [3] *Chronic. Paschale; Patrol. græc.*, tom. XCII, pag. 381. — [4] S. Ambros., *In cap.* XX *Lucæ*, 10; *Patrol. latin.*, tom. XV, pag. 1800.

» Ils ajoutent qu'Isaïe fut mis à mort parce que dans ses prophéties » il désignait les chefs de Juda sous le nom de princes de Sodome » et de Gomorrhe; parce qu'il avait osé dire : *J'ai vu le Seigneur » assis sur un trône de gloire* [1], quand Jéhovah lui-même avait placé » sur les lèvres de Moïse, son serviteur, cette parole : *Nul homme ne » pourra voir la majesté de l'Eternel sans mourir* [2], parce qu'il avait » blasphémé en disant à Ezéchias : *Le Seigneur ajoutera quinze an- » nées au nombre de tes jours* [3], quand Moïse dit formellement : » *L'homme ne dépassera pas le cercle des jours qui lui ont été comptés* [4]; » enfin, parce qu'il avait dit : *Cherchez le Seigneur pendant que vous » pouvez encore le trouver propice, invoquez-le pendant qu'il se tient » près de vous* [5], au lieu qu'il est écrit : *Le Seigneur se tient toujours » à nos côtés quand nous l'invoquons* [6]. » Ces accusations d'impiété et de blasphème sont tellement dans le caractère formaliste et étroit du génie hébraïque, elles offrent une telle analogie avec le système d'implacable hostilité dirigé plus tard par le peuple juif contre Jésus-Christ lui-même, que nous n'hésitons pas à admettre la vraisemblance du récit traditionnel de saint Jérôme. Quant au genre de supplice auquel le Prophète fut condamné par un monstrueux raffinement de barbarie, le Thalmud lui-même en a conservé le souvenir [7], et cette tradition était tellement vivante chez les Juifs, au temps de saint Paul, que le grand Apôtre, dans son Epître aux Hébreux, y fait manifestement allusion [8]. Du reste, le livre des prophéties de Daniel [9] et un texte de l'Evangile de saint Matthieu [10] ne laissent pas de doute sur l'usage de la scie, comme instrument de supplice chez le peuple juif.

Meurtre du prophète Isaïe par le peuple de Jérusalem et par Manassès son roi.

5. C'est donc une réalité acquise à l'histoire, que le meurtre du prophète Isaïe, dont le Martyrologe romain a inscrit la date au 6 juillet en ces termes : « En Judée, le saint prophète Isaïe, qui fut » scié vif sous le règne de Manassé, reçut la sépulture sous le chêne

[1] *Is.*, cap. VI, 1. — [2] *Exod.*, cap. XXXIII, 20. — [3] IV *Reg.*, cap. XX, 6. — [4] *Exod.*, cap. XXIII, 26. — [5] *Isaiæ*, cap. LV, 6. — [6] S. Hieronym., *Quæst. Hebraïc. in lib. II Paralip.*, cap. XXXIII, 10; *Patrolog. latin.*, tom. XXIII, pag. 1399. — [7] Thalmud, *In Jebhamot.* — [8] *Hebr.*, cap. XI, 37. Ἐπρίσθησαν : *Secti sunt*, ou *Serrâ secti sunt.* — [9] *Dan.*, cap. XIII, 55. — [10] *Matth.*, cap. XXIV, 51.

» de Rogel, près de la fontaine de ce nom [1]. » La tradition locale a conservé ce lugubre souvenir. « Entre la piscine supérieure et celle » de Siloé, dit Mgr Mislin, se trouve un petit tertre qui sert de lieu » de prière aux musulmans. Un arbre fourchu, qui est au milieu, » marque l'endroit où le plus éloquent des prophètes, Isaïe, a été » martyrisé. Il avait dit aux rois et aux peuples : Vos mains sont » souillées de sang, et vos doigts d'iniquité ; vos lèvres profèrent le » mensonge et votre langue médite l'iniquité. Personne n'appelle » en jugement avec justice, personne n'appuie la défense de sa » cause sur la vérité ; chacun se confie dans la vanité et a recours » au mensonge [2]. Il reçut le prix de son courage, et fut scié en deux » dans la vallée du Cédron. Selon la tradition des Juifs et des chré- » tiens, Isaïe a été mis à mort au commencement du règne de Ma- » nassès, et son corps fut enterré sous un chêne, près de la fontaine » de Rogel [3]. » Quand un peuple a le malheur de voir s'éteindre dans son sein une de ces grandes et nobles existences qui font sa couronne et sa gloire, il y a, dans l'expression du deuil public et du regret national, une sorte de compensation à la perte qu'on vient de faire. Le dernier hommage rendu à la vertu, au mérite, à l'éclat des services, est comme le prolongement, à travers toute une génération, des grands enseignements et des généreux exemples d'une vie illustre. Mais la mort d'Isaïe n'eut rien de semblable. Une nation pervertie cherchait à étouffer dans le sang du Prophète la voix importune qui se faisait l'écho de la fidélité au milieu de l'apostasie, qui rappelait Jéhovah et son Testament aux lâches adorateurs de Moloch et d'Astarté, qui faisait retentir les accents de la justice, de la vérité et du culte national, principe de vie et d'indépendance politique, au milieu d'une société où l'on se précipitait dans toutes les ignominies et les hontes qui précèdent les décadences. Isaïe mourut donc deux fois martyr : les tortures infligées aux dernières

[1] *Martyrol. roman.*, cum notis Baronii, pag. 300. — [2] *Is.*, cap. LIX, 3. — [3] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. II, pag. 409. D'après le récit de quelques auteurs grecs, les restes précieux du prophète Isaïe furent transférés à Constantinople, en la trente-cinquième année du règne de Théodose le Jeune, vers l'an 442 de l'ère chrétienne.

heures de son agonie par un barbare supplice n'atteignirent que le corps, mais l'ingratitude du peuple hébreu, l'infâme conduite d'un jeune roi qui entraînait, au mépris des exemples paternels, la nation tout entière dans les routes du crime et de l'impiété, qui souillait la couronne d'Ezéchias dans le sang des prophètes, et qui jetait à la majesté du Dieu tout-puissant, cet outrage et ce défi, voilà, pour nous, le supplice qui dut atteindre le cœur d'Isaïe et pénétrer cette âme héroïque plus douloureusement que les pointes acérées dans ses chairs palpitantes. Nous concevons donc le sentiment d'effroi qui saisit, après un tel forfait, la nation infidèle. Nous comprenons les efforts posthumes qui furent faits pour effacer jusqu'au souvenir de ce drame sanglant. La Bible est muette sur ce crime; le livre de l'*Ecclésiastique* commence un éloge du Prophète qui s'interrompt brusquement comme devant un abîme. « Isaïe, ce grand et fidèle » témoin de Dieu, dit-il, prophétisa aux jours d'Ezéchias. Le soleil » rétrograda sur son ordre; l'homme de Dieu ajouta des années à » la vie du monarque. D'un grand cœur il vit approcher la mort, et » il eut des paroles de consolation suprême pour ceux qui pleuraient » autour de lui dans Sion. Il a révélé les secrets des âges futurs » et les mystères de l'avenir jusqu'à la consommation des siècles [1]. » Ces quelques lignes, dans leur réticence probablement cherchée après coup, en disent mille fois plus que tous les discours. Heureux le peuple juif s'il eût épuisé, en cette circonstance, les infernales énergies de sa cruauté native, et s'il n'eût pas retrouvé, en face d'une victime plus auguste encore que le prophète Isaïe, les audaces forcenées d'une férocité qui devait aller jusqu'au déicide!

Menaces du Seigneur au roi coupable.

6. Le meurtre d'Isaïe par Manassès et le peuple de Juda n'était pas seulement un crime vulgaire, il avait éminemment le caractère d'un attentat contre la suzeraineté inviolable de Jéhovah. La majesté divine, doublement outragée par le supplice du Prophète et par l'apostasie nationale, ne pouvait rester longtemps désarmée en face de la prévarication. « La parole du Seigneur se fit donc entendre aux prophètes ses serviteurs, et ils la transmirent fidèlement

[1] *Eccli.*, cap. XLVIII, 25-28.

au peuple infidèle. Parce que Manassès le roi de Juda, disaient-ils, a dépassé par l'horreur de ses abominations tous les scandales dont les Amorrhéens avaient jadis donné l'exemple; parce qu'il a entraîné les fils de Juda dans la voie de ses ignominies et de ses cruautés; en punition de tant de forfaits, voici le message de Jéhovah Dieu d'Israël : Je vais accumuler sur Jérusalem et sur Juda une série de désastres, tels que les deux oreilles tinteront à qui en entendra le récit. Le cordeau dont l'Assyrien vainqueur a partagé les domaines de Samarie va s'étendre sur Jérusalem; le fardeau sous le poids duquel s'est affaissée la maison d'Achab, tombera sur la cité de Sion; j'effacerai Jérusalem comme un scribe efface sur ses tablettes les derniers vestiges d'une écriture abandonnée, et je passerai le stylet d'ivoire sur la cire, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus une seule trace reconnaissable. J'abandonnerai les restes de mon héritage; ils deviendront le jouet des nations ennemies, qui les livreront à la dévastation et au pillage. Ainsi je punirai les crimes qu'ils ont multipliés sous mes yeux, et l'obstination désespérée avec laquelle ils n'ont cessé d'insulter ma puissance, depuis le temps où leurs pères ont quitté la terre d'Egypte jusqu'à ce jour. — Ces menaces, loin d'arrêter le roi infidèle sur la route du crime, ne firent que redoubler sa fureur. Il ordonna le massacre des serviteurs de Dieu, et les places publiques de Jérusalem étaient inondées du sang de ses victimes[1]. »

Manassès est emmené captif à Babylone. Texte de l'inscription du Prisme d'Assarhadon

7. « En punition des attentats de Manassès et de son peuple, le Seigneur suscita contre eux les princes de l'armée du roi d'Assyrie. Manassès tomba entre leurs mains, ils le chargèrent de chaînes et le conduisirent à Babylone[2]. » L'écrivain sacré ne donne pas d'autres détails sur cet événement désastreux. Son laconisme est commandé sans doute par le sentiment de l'honneur national. Une sanglante défaite avait probablement précédé la captivité du roi de Juda; l'invasion assyrienne avait dû emmener en exil bien d'autres prisonniers. Les habitudes des conquérants de cette époque nous

[1] IV *Reg.*, cap. XXI, 10-16; II *Paralip.*, cap. XXXIII, 10. — [2] IV *Paralip.*, cap. XXXIII, 11.

donnent le droit de le supposer. Mais ce que le texte biblique affirme positivement, c'est que l'armée d'invasion qui vainquit Manassès n'était pas commandée par le monarque assyrien en personne, et que le roi captif fut transporté à Babylone. Or ces deux faits sont pleinement expliqués par l'inscription du Prisme d'Assarhaddon, publiée par M. Layard et déchiffrée par M. J. Oppert. Voici ce texte précieux : « Assarhaddon, grand roi, roi puissant, roi des » légions, roi d'Assyrie, vicaire de Babylone, roi des Samirs et des » Accouds, roi d'Egypte, de Méroé et de Coush, fils de Sennachérib, » grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie, petit-fils de Sargon, grand » roi, roi puissant, roi d'Assyrie; le juste, le terrible, qui marchait » dans l'adoration des dieux Assour, Sin, Samas, Nebo, Mérodach, » Istar de Ninive, Istar d'Arbèles, les grands dieux, ses maîtres, et » régnait du lever du soleil jusqu'au coucher du soleil, et qui était » sans égal dans l'imposition des tributs. J'ai attaqué la ville de » Sidon, qui est au milieu de la mer. J'ai égorgé la totalité de ses » grands, j'ai anéanti son mur et ses maisons, je les ai jetés dans » la mer. J'ai anéanti l'emplacement de ses autels. Abdimilkut, le » roi de la ville, s'était réfugié de ma puissance jusqu'au milieu de » la mer. Comme un poisson, je traversai la mer et j'ai abattu son » orgueil. J'enlevai pour l'emmener ce que je pouvais prendre de » ses trésors, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, de l'ambre, » des peaux de veaux marins, du santal, de l'ébène, des étoffes » teintes en pourpre et en bleu, la totalité de ce que contient sa » maison. J'ai transporté en Assyrie les hommes et les femmes d'un » nombre incomparable, des bœufs, des moutons et des bêtes de » somme. J'ai réparti les habitants de la Syrie et les riverains de la » mer, tous dans des pays étrangers; j'ai bâti en Syrie une ville, » dont j'ai appelé le nom Castel-d'Assarhaddon; j'y ai placé les » hommes que mon arc a domptés dans les montagnes et près de » la mer du soleil levant, et j'ai placé mon juge comme préfet au- » dessus d'eux[1]. »

[1] J. Oppert, *Les Inscript. assyriennes des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, par M. Bonnetty, tom. LXV, pag. 201, 202).

Prière de Manassès, captif à Babylone.

8. Nous comprenons parfaitement, après le récit authentique de l'expédition du monarque assyrien contre Sidon, comment ses lieutenants furent chargés de soumettre l'intérieur du pays et la capitale de la Judée, pendant que leur maître achevait la conquête du littoral phénicien; son titre de *vicaire de Babylone* nous explique comment ce fut dans cette ville que Manassès fut conduit en captivité. Si Assarhaddon fût venu en personne attaquer Jérusalem, il n'aurait pas oublié d'en avertir la postérité. Il se contente de nous apprendre qu'après avoir transporté en masse « les habitants de la » Syrie et les riverains de la mer, » il donna à toute cette contrée un « de ses juges comme préfet. » C'était sans doute par une organisation de ce genre, qu'il mérita le titre fastueux dont il aime à se glorifier lui-même, quand il se nomme « sans égal dans l'im- » position des tributs. » Telle fut donc, pendant la captivité de Manassès, à Babylone, la situation administrative de Jérusalem et du royaume de Juda. Le préfet du monarque assyrien en percevait les impôts et les transmettait à Assarhaddon, le roi des rois. Cependant le malheur rappela Manassès au sentiment de son devoir. « Dans l'étroite prison où il gémissait, dit le texte sacré, il fit pénitence et offrit ses larmes comme une expiation à Jéhovah le Dieu de ses pères. Il lui adressa une fervente prière[1]. » Sous le titre d'*Oratio Manassæ, regis Juda*, on a conservé en dehors des Ecritures canoniques un texte traditionnel qui nous donne l'idée des sentiments qui débordaient alors dans l'âme du royal captif. « Tout-puissant Jéhovah, disait-il, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vous qui avez créé le ciel et la terre avec toute leur magnificence, vous qui avez enchaîné d'un mot les vagues des mers, et emprisonné l'abîme, en le scellant de votre nom terrible, tout tremble devant votre majesté, et nul homme ne saurait porter le poids des vengeances que vous exercez contre les pécheurs. Mais autant vos justices sont rigoureuses, autant les promesses de votre miséricorde sont infinies; si vous êtes le Dieu Très-Haut, vous êtes

[1] II *Paralip.*, cap. XXXIII, 12.

aussi le Dieu de la bonté, de la douceur et du pardon. La malice des hommes ne saurait vaincre votre longanimité. Dans les trésors de votre mansuétude vous avez promis d'agréer la pénitence de ceux qui vous ont offensé, et vous avez réservé un décret de pardon pour les coupables repentants. Seigneur, Dieu de l'innocence, ce n'est point pour les justes comme Abraham, Isaac et Jacob qui ne vous offensèrent point, que vous avez établi cette loi de la pénitence et de la miséricorde, c'est pour un pécheur comme moi. Car je vous ai offensé, mes crimes sont nombreux comme les grains de sable des rivages ; mes iniquités, ô mon Dieu, se sont multipliées sans mesure, et je ne suis pas digne de lever les yeux vers le ciel, séjour de votre gloire. Plié en deux sous une chaîne de fer, la respiration me manque ; il m'est impossible de redresser la tête, mais ce poids accablant n'est rien en comparaison du fardeau de mes crimes. J'ai provoqué votre colère, et j'ai fait le mal en votre présence ; j'ai outragé votre loi et foulé aux pieds vos préceptes ; j'ai fait régner l'abomination sur le trône où j'étais assis ; j'ai agrandi le cercle de mes offenses, et maintenant j'incline devant vous mon cœur, et j'implore votre clémence. J'ai péché, Seigneur, j'ai péché, je reconnais mes fautes. Humilié et repentant, je vous adresse mes supplications : daignez m'accorder le pardon. Ne me traitez point avec la rigueur qu'ont méritée mes crimes. Ne me réservez pas, dans les justices de votre éternel courroux, pour les supplices de l'enfer. N'êtes-vous pas le Dieu des pénitents ? Permettez-moi de vous invoquer sous ce nom. Vous ferez éclater sur moi les rayons de votre miséricorde ; malgré mon indignité vous serez mon sauveur, et tous les jours qui me restent à vivre, je célébrerai vos louanges avec l'armée des cieux qui vous bénit, car toute gloire vous appartient aux siècles des siècles. *Amen* [1]. »

[1] La Prière de Manassé se trouve, dans les Bibles catholiques, immédiatement après l'Apocalypse de saint Jean, en dehors de la série des Livres canoniques dont le concile de Trente a dressé le catalogue définitif. Ce monument vénérable par son antiquité a été cité par plusieurs saints Pères. S'il n'a pas le caractère sacré de l'Ecriture inspirée de Dieu, il n'en est pas

Expédition d'Assarhaddon en Egypte. Texte de l'inscription du Prisme.

9. Pendant que Manassès retrouvait dans les ténèbres d'un cachot à Babylone la foi qu'il avait perdue parmi les séductions du trône à Jérusalem, Assarhaddon, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, était allé conquérir sur la terre de Mesraïm les titres de « roi d'Egypte, de Méroé et de Coush. » L'événement auquel l'inscription du Prisme fait allusion est de la plus haute importance au double point de vue de l'histoire générale et de l'exégèse biblique. « Spoliateur de la ville d'Arzâ.... vers l'Egypte..., dit Assarhaddon, » ses butins je les apportai en Assyrie, j'installai pour des temps » éternels ses captifs devant la porte orientale de Ninive [1]. » Le nom mutilé dans l'inscription assyrienne de la cité conquise se retrouve dans la prophétie de Nahum. L'arrivée des Égyptiens « captifs pour » des temps éternels » au milieu des plaines de Ninive, dut faire une sensation profonde au milieu de l'émigration israélite, captive elle-même depuis la prise de Samarie. La catastrophe qui venait d'atteindre le roi de Jérusalem, et les succès toujours croissants des armées assyriennes, devaient anéantir toutes les espérances au cœur des malheureux fils de Jacob. Ce fut alors que du milieu de cette désolation et de ces douleurs sans issue, Dieu suscita un Prophète qui fit resplendir les horizons lointains de la délivrance aux yeux de son peuple infortuné.

Prophétie de Nahum contre Ninive.

10. Cet hymne de la liberté future, chanté pour la première fois dans les plaines de l'exil, est intitulé : « Livre de la vision de Na- » hum, Elcesaï [2], contre Ninive. » Ce dut être une grande joie

moins un document traditionnel de la plus haute importance. C'est à ce titre que nous l'avons reproduit ici.

[1] J. Oppert, *Inscrip. assyr. des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 202).

[2] D. Calmet suppose que ce nom d'Elcesaï indique la patrie du prophète. Mais M. de Saulcy réfute cette opinion du savant commentateur, en lui opposant ce texte curieux d'Abarbanel : « Nahoum est appelé Elkoschi, non pas » à cause de son pays et de la ville, car dans Josué il n'y a pas de ville du » nom de Elkosch, mais ce nom vient de לקש, qui signifie *retard*, empêche- » ment, comme disent les grammairiens. Déjà Jonatham le Chaldéen dit que » Nahoum a prophétisé sur Ninive la même prophétie qu'a prononcée sur elle » Jonas, fils d'Amithaï. Nahoum ayant fait cette prophétie après Jonas, il est » appelé *Elkoschi, tardif.* » (De Saulcy, *Dict. des Antiq. bibl.*, pag. 272.)

parmi les captifs d'Israël quand ils entendirent, dans les sentiers de l'exil, des paroles comme celles-ci : « Voici sur les montagnes les pieds du messager de la bonne nouvelle, de l'envoyé de Jéhovah qui annonce la paix. Juda, célèbre de nouveau tes solennités et accomplis les vœux que tu as faits au Seigneur. Bélial cessera de traverser tes forteresses en vainqueur, l'heure approche où il sera anéanti. Il monte le soldat qui doit renverser les murailles de Ninive sous tes yeux. Regarde sa fière démarche, ceins ton glaive sur tes reins, reprends courage. Jéhovah renverra aux vainqueurs d'Israël et de Juda les opprobres dont ils avaient chargé son peuple. Le bouclier des vaillants armés par lui contre Ninive sera étincelant comme la flamme, les guerriers que sa main dirige sont couverts de pourpre ; les chariots de guerre resplendissent au soleil comme les lueurs d'un incendie. Les barrières des fleuves sont ouvertes et le temple s'évanouit. La reine est emmenée captive, et ses esclaves, soupirant comme des colombes dispersées, se frappent la poitrine. Ninive n'est plus qu'un immense lac d'eau stagnante. Voilà qu'ils fuient. Arrêtez, arrêtez ! Mais nul ne se retourne. Pillez l'argent, pillez l'or, le trésor est infini ; dépouillez-la de tous ses vases précieux. Vidée ! dévastée ! détruite ! Le cœur tombe en défaillance, les genoux chancellent, l'angoisse torture les entrailles, les rides du désespoir sillonnent tous les fronts [1]. Malheur à toi, Ninive, cité de sang, gorgée de mensonge et de rapine ; le pillage s'attachera à tes flancs ! J'entends siffler les fouets, courir les roues des chars impétueux, frémir les coursiers des quadriges et sonner la trompette des cavaliers. Le glaive brille, les lances étincellent au dessus d'une multitude de mourants, parmi les ruines de la cité. Je ne saurais compter les cadavres qui s'amoncellent comme une muraille de corps sanglants. Voici l'heure de ma vengeance sur toi, dit Jéhovah, le Dieu des armées. J'arracherai l'un après l'autre tous les lambeaux dont tu couvrais ta nudité, j'exposerai ton ignominie à la face des rois et des peuples. Tes abominations retomberont sur ta tête ; je te couvrirai d'infamie, et tu seras un exemple

[1] *Nahum*, cap. II, 7-11.

immortel de mes vengeances. Le passant qui traversera les solitudes où tu étalais jadis ta magnificence, s'éloignera en disant : Elle est dévastée, la superbe Ninive! — Qui songera à plaindre ton sort? Qui donnera à ton désastre une parole de consolation? Vaux-tu mieux que la cité égyptienne de No-Ammon? Elle était assise parmi les canaux, ayant le Nil pour richesse et pour rempart. Cousch était sa force, Phut et Loubim étaient ses alliés. Et pourtant elle a vu ses fils traînés en exil; on a broyé la tête des petits enfants sur la pierre de ses rues, on a tiré au sort ses guerriers pour les décimer et tous ses princes ont eu les pieds chargés de fers. Toi aussi, ville de Ninive, tu boiras jusqu'à l'ivresse à la coupe des vengeances divines. Tu seras abandonnée comme une épave, et tu chercheras en vain un appui contre tes vainqueurs. Tes forteresses seront comme la figue mûre, qui se détache d'elle-même de l'arbre à la moindre secousse, et vient tomber dans la bouche du voyageur. Tes soldats auront la timidité des femmes et en partageront les terreurs; tes portes s'ouvriront d'elles-mêmes à l'ennemi, et la flamme en dévorera les montants. Fais ta provision d'eau pour le siége, consolide tes remparts, pétris l'argile, presse-la en briques solides, et répare les brèches de tes murs; le feu te consumera dans ton enceinte, tu périras sous le glaive, l'épée te dévorera comme la sauterelle dévore les tiges de blé vert. »

Conformité de la prophétie de Nahum avec le texte de l'inscription du Prisme. Les ruines de Thèbes.

11. C'était par de tels accents que le Seigneur relevait le courage des tribus captives. A l'époque où Nahum tenait un pareil langage, aucune prévision ne semblait justifier la probabilité de la chute de Ninive. La catastrophe de No-Ammon, cette capitale de l'Égypte, dont la prise changeait la destinée politique de la terre de Misraïm et substituait la dynastie assyrienne des Sargonides à celle des Pharaons, devait plutôt faire craindre aux Hébreux un exil éternel. Evidemment donc la prophétie de Nahum dépasse la portée ordinaire de l'esprit humain, et accuse l'intervention surnaturelle et la révélation divine. Mais quelle était cette « *No-Ammon* assise » parmi les canaux et dont le Nil était la gloire et le rempart? » Nul doute qu'elle ne fût, par son importance, sa richesse, ses forces militaires et celles de ses alliés la véritable capitale de l'Egypte à

cette époque, puisque sa conquête valut à Assarhaddon le titre inusité chez ses prédécesseurs de « roi d'Egypte, de Meroé et de » Kousch. » D'ailleurs Nahum la prend pour terme de comparaison, dans le parallèle qu'il établit entre sa splendeur éclipsée et celle dont Ninive brillait encore. Ces caractères ne peuvent convenir qu'à la seule ville de Thèbes, dont les ruines colossales se dressent de nos jours sur les deux rives du Nil comme un défi jeté par le génie antique aux conceptions mesquines et aux ressources amoindries de nos arts modernes. Or la désignation hébraïque de *No-Ammon* (lieu d'Ammon) est la traduction littérale du nom égyptien de *Pimante-Amoun* (lieu d'Ammon), que portait la ville de Thèbes [1]. Le nom mutilé dans l'inscription assyrienne, et dont nous ne connaissons que les deux premières syllabes *Arza*... de la leçon de M. Oppert, pourrait être la traduction en langue ninivite du *lieu d'Ammon-Ra*. Quoique nous en soyons réduits sur ce dernier point aux conjectures, il n'est pas douteux qu'Assarhaddon, en prenant le titre de « roi d'Egypte et de Coush » dans ce monument lapidaire, ne nous fournisse un rapprochement remarquable avec le texte biblique qui nous décrit la ville de No-Ammon comme une immense cité égyptienne dont « Coush (l'Ethiopie) faisait la force. » Nous avons ainsi un renseignement de la plus haute importance sur l'histoire de Thèbes, jusqu'ici restée dans l'ombre d'un oubli séculaire; et, d'un autre côté, la découverte des inscriptions Sargonides nous permet de déterminer enfin l'identité de la mystérieuse *No-Ammon* de la prophétie de Nahum.

Manassès repentant est rétabli sur le trône de Jérusalem. Le rationalisme moderne déclare ce fait absolument faux.

12. Assarhaddon, maître de l'Egypte, de la Phénicie et de la Syrie, revint au centre de son empire, habitant probablement tantôt Ninive la capitale réelle de l'Assyrie, tantôt Babylone, relevant aussi de son sceptre, comme il nous l'apprend lui-même par son titre fastueux de « vicaire des grands dieux à Babylone. » Cependant le Seigneur, dit l'Ecriture, « exauça la prière de Manassès, il le rétablit sur son trône à Jérusalem, et Manassès connut que Jéhovah était le Dieu véritable [2]. » Ce fait, indiqué seulement par la Bible, sans aucun

[1] De Saulcy, *Dict. des Antiq. bibl.*, pag. 275. — [2] II *Paralip.*, cap. XXXIII, 13.

autre détail qui pût l'expliquer, paraissait un des moins vraisemblables de toute l'histoire juive. Comment supposer qu'Assarhaddon, jaloux de son autorité et tenant déjà dans ses fers les émigrés des dix tribus d'Israël, se fût résolu, par une magnanimité dont on ne concevait pas le motif, à rendre au roi de Juda un trône et la liberté ? Une simple prière adressée à Jéhovah par un captif suffit à accomplir les plus incroyables transformations dans le cœur des conquérants, ajoutaient ironiquement les rationalistes. M. Munk, effrayé d'une objection aussi formidable, n'hésite pas à sacrifier ici le texte malencontreux du livre que ses pères avaient entouré d'un respect et d'une foi inviolables. « Selon les Chroniques [1], dit-il, Ma-
» nassé fut fait prisonnier par des généraux assyriens, mis dans les
» fers et conduit à Babylone ; là il se repentit de sa conduite et pria
» Dieu qui l'exauça. Ramené à Jérusalem, il fut rétabli sur son trône.
» — Mais ces additions de la Chronique ne nous paraissent nulle-
» ment authentiques ; est-il probable que l'auteur du livre des Rois
» eût passé sous silence des faits aussi importants que ceux d'une
» nouvelle invasion des Assyriens (sous Esar-Haddon), de la capti-
» vité du roi de Juda et de sa conversion, si ces faits avaient été
» réellement rapportés dans les annales du royaume, auxquelles
» nous renvoie l'auteur des Chroniques ? Ce dernier parle d'ailleurs
» si vaguement de ces faits qu'il ne paraît les connaître que par une
» tradition orale, et il n'avait certainement pas examiné lui-même
» les documents écrits auxquels il renvoie. Nous croyons donc ne
» devoir attacher aucun prix aux faits que la Chronique rapporte sur
» Manassé. Nous en dirons autant de l'histoire *apocryphe* de Judith
» qu'on place ordinairement sous le règne de Manassé, mais dont
» les faits ne s'adaptent à aucune époque de l'histoire de la Judée.
» Le livre de Judith ne doit être considéré que comme un récit édi-
» fiant, mais fabuleux, composé par un auteur très-peu versé dans
» l'histoire et la géographie. Nous ne connaissons donc historique-
» ment aucun fait important du long règne de Manassé, excepté la

[1] Tel est le nom que les Juifs donnent au Livre des *Paralipomènes*. On le trouve déjà en usage au temps de S. Jérôme.

» réaction opérée contre les prêtres et les prophètes. Il est probable » que la Judée, sous ce règne, ne fut inquiétée par aucun ennemi » du dehors [1]. »

Texte de l'inscription du Prisme d'Assarhaddon, attestant la véracité du récit biblique.

13. On ne saurait exercer plus fièrement le rôle que s'est attribué la critique contemporaine. « Il paraît que l'auteur des Chroniques a » enregistré une tradition orale. » Sur quoi s'appuie cette présomption ? « Il est *certain* qu'il n'a pas examiné lui-même les documents » écrits auxquels il renvoie. » Sur quoi se fonde cette certitude ? Le lecteur voudrait le savoir, car enfin, puisqu'il est question de supprimer la foi aux Livres saints, sans doute parce qu'elle gêne la liberté individuelle, c'est une prétention au moins étrange pour un rationaliste, d'exiger à son profit une foi plus aveugle encore qui accepterait ses présomptions sans preuve et qui partagerait ses certitudes sans un seul motif. M. Munk n'admet pas « que la Judée ait » été inquiétée sous le règne de Manassé, par aucun ennemi du » dehors, » quoique la Bible l'atteste : cela déplaît à M. Munk ; donc cela n'est pas. Singulière logique ! Mais voici qu'Assarhaddon lui-même reprend la parole pour affirmer ce que nie M. Munk. « Je » comptai parmi les serviteurs de mon règne, dit-il, douze rois de » Syrie au-delà des montagnes, Balou, roi de Tyr ; *Manassé* (*Minasi*), » *roi de Juda ;* Cadoumoukhou, roi de la ville d'Oudoum ; Mousouri, » roi de la ville de Mâan ; ... Bil, roi de Gaza ; Mitinti, roi d'Ascalon ; Itouzou, roi d'Amgarroun ; Isdiasiahat, roi de Biblos ; Koulou'ba'al, roi d'Aradus ; Podouïl, roi de Bet-Amman ; Noumilkou, » roi d'Asdod, les douze rois de la côte ; et puis Egysthus (*Ikistousi*), » roi d'Idalion (*Idial*) ; Pythagore (*Pitagoura*), roi de Cittium ; Ki..., » roi de Salamis (*Silhimmi*) ; Itoudagon, roi de Paphos ; Irieli, roi » de Soli (*Sillou*) ; Damasou, roi de Kouri ; Roumiyou, roi de Tamassus ; Damousi, roi d'Amathonte (*Amti-Hadasti*) ; Ouna...gousou, roi de Limenion (*Limini*) ; Bouli, roi d'Oupri, les rois du pays » de Yatnan qui est au milieu de la mer, ensemble vingt-deux rois » de Syrie, tant du bord de la mer que du milieu de la mer ; tous » je leur déléguai mes pouvoirs. Ils m'envoyèrent à Ninive pour

[1] S. Munk, *Palestine*, pag. 339-341.

» l'architecture de mon palais de grandes poutres du bois de *timmi*, » des bois d'*abimmi* (ébène), du cèdre, du cyprès provenant des » montagnes de Sirar et de Liban, des statues, des lionnes de pierre » *ilau*, des *agamri* de plomb, d'*anboutir* (étain ?), des minéraux, de » l'acier, tirés de leurs montagnes boisées[1]. »

La politique d'Assarhaddon révélée par les inscriptions cunéiformes des Sargonides.

14. Cette énumération dans laquelle figure le nom de Manassès, roi de Juda, ne laisse subsister aucun doute. La Judée, pendant le règne de ce prince, fut bien réellement englobée dans le vaste système féodal de l'empire d'Assyrie, qui s'étendait depuis l'Égypte jusqu'aux côtes de la Grèce, c'est-à-dire sur presque tout l'univers alors connu. « La Judée fut donc inquiétée, sous le règne de Ma- » nassé, par un ennemi du dehors ; » et il faut convenir que cet ennemi ne manquait pas de puissance. Mais ce n'est pas la seule conclusion que nous ayons à tirer de ce texte précieux. Nous avons vu dans la première partie de l'inscription du Prisme, qu'Assarhaddon, immédiatement après la conquête de la Palestine et de la Syrie, avait renversé les rois de ces deux pays et avait établi pour les gouverner « un de ses juges, en qualité de préfet. » A cette première époque, la puissance de Manassès avait donc été anéantie ; et puisque nous retrouvons ensuite le nom du roi de Juda parmi ceux des princes tributaires et vassaux, il était donc intervenu plus tard une réhabilitation volontaire de la part du conquérant. Manassès est en effet compris parmi les rois auxquels le fier Assarhaddon « délégua ses pouvoirs. » Si maintenant nous voulons nous rendre compte du motif qui porta le monarque assyrien à cet acte de clémence en faveur du souverain de Jérusalem, l'inscription nous fournit un exemple analogue, qui nous permettra d'apprécier la politique et le caractère d'Assarhaddon. « Layali, » roi de Yadih, s'était soustrait à ma domination, nous dit le con- » quérant ; il entendit le rapt de ses dieux, il comparut devant moi

[1] J. Oppert, *Inscript. assyr. des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 206). Nous appelons l'attention du lecteur sur cette énumération des provinces soumises au sceptre d'Assarhaddon. Elle a une importance capitale au point de vue de l'exégèse biblique, ainsi qu'on le verra dans l'histoire de Judith.

» à Ninive, la ville de ma royauté, il s'inclina devant moi. Je lui » remis son péché, je l'abordai avec bienveillance. Quant à ses » dieux, j'écrivis au-dessus de leurs images les éloges d'Assour mon » maître, je les apportai et je les lui restituai. Je lui confiai le pays de » Bâzi, et je lui imposai de payer un tribut à ma royauté [1]. » Nous avons maintenant la preuve qu'Assarhaddon n'était point inexorable; que la monarchie universelle à laquelle il aspirait et qu'il avait presque réalisée, ne consistait pas à anéantir toutes les autres royautés, mais à les rendre tributaires. Sa politique n'avait d'autre prétention que d'être « sans égale dans l'imposition des tributs. » On apprécierait encore, même de nos jours, un tel mérite. Or on conçoit facilement que le système des royautés indigènes était, au point de vue de l'impôt, beaucoup plus productif et plus simple. Les peuples, conservant leur autonomie, ne troublaient pas de leurs révoltes continuelles l'ordre social établi; les rois vassaux étaient des fonctionnaires gratuits que l'Assyrie n'avait pas à payer, et tout était bénéfice pour le grand roi. Assarhaddon, en rétablissant Manassès sur le trône de Jérusalem, ne fit que suivre à l'égard du roi de Juda la politique dont il usait vis-à-vis du roi de Yadih, et l'inscription de Khorsabad commente merveilleusement le texte de la

[1] J. Oppert, *Inscript. assyr. des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 204). Il nous est impossible de relever, au point de vue de l'histoire générale, tous les détails importants que renferment les textes si heureusement déchiffrés par le savant assyriologue. Qu'il nous soit cependant permis de signaler sous Assarhaddon l'existence d'un royaume arabe exclusivement gouverné par des femmes avec le titre de reines. Ce fait est la confirmation rétrospective de l'épisode de la reine de Saba, au temps de Salomon. Voici le curieux passage de l'inscription ninivite : « La ville d'Adoumou, la ville » de la puissance des Arabes, qu'avait prise Sennachérib, roi d'Assyrie, le » père qui m'a engendré, je l'ai de nouveau attaquée et j'en ai emporté les » gens en Assyrie. Le délégué de la reine des Arabes, avec beaucoup de ca- » deaux, s'en alla à Ninive et s'inclina devant moi. Il me supplia de lui » rendre ses dieux. J'ai exaucé son vœu, je restaurai les images de ces dieux » qui s'étaient détériorées. Je fis écrire sur ces images les éloges d'Assour et » la gloire de mon nom, je les apportai et je les lui restituai. Je nommai à la » royauté des Arabes la femme Tabouya, issue de mon palais. Comme com- » pensation aux dieux que j'ai restitués à ce pays, j'ai augmenté le tribut » qu'on avait donné à mon père, de soixante-cinq chameaux que je leur » imposai en sus. » (*Inscript. Sargonides, ibid.*, pag. 203-204.)

Bible, dont M. Munk et l'école moderne faisaient si bon marché.

Le miracle du rationalisme.

15. Ces déconvenues de l'exégèse incrédule, qui se multiplient à mesure que nous avançons dans l'histoire biblique, rendront-elles du moins plus circonspects les futurs rationalistes ? Nous voudrions pouvoir l'espérer. Mais, en jetant un regard en arrière, et en comptant, les uns après les autres, tous les adversaires de nos Livres saints, qui sont venus successivement renouveler l'expérience de leurs prédécesseurs et rouler leur grain de sable contre l'immuable rocher de la parole divine, nous nous disons que ces révoltes de l'esprit humain ne s'arrêteront jamais. Donc, malgré tant d'efforts impuissants, d'autres bras se lèveront encore ; malgré tant de défaites, d'autres assaillants surgiront à leur tour ; la lutte durera jusqu'à la consommation des siècles. Mais Dieu qui avait réservé à notre époque des témoins que l'oubli avait enveloppés depuis trois mille ans, en suscitera d'autres dans la suite des âges. Quelles riches moissons encore inconnues à recueillir dans le domaine du passé ! Que de trésors enfouis maintenant sous les débris des civilisations éteintes, l'avenir verra exhumer à l'heure marquée pour le triomphe de la vérité et de la foi biblique ! Dès maintenant ne nous est-il pas permis de constater que chacune des découvertes, si laborieusement accomplies dans toutes les branches des sciences humaines, est la confirmation la plus surprenante et la plus inattendue des textes les plus controversés de nos Livres saints ? Il en est ainsi, depuis Porphyre jusqu'à M. Renan. Or, qu'on essaie de soumettre à un pareil contrôle et à travers une telle suite de siècles l'ouvrage le plus parfait du génie humain ; qu'on le livre à l'ardente et partiale critique dont la Bible a été l'objet ; quel est le Platon, l'Aristote, le Tacite ou le Bossuet dont une seule œuvre subsisterait entière ? Et pourtant la Bible est debout, triomphante et immortelle ; à mesure que la main des démolisseurs a creusé autour des fondements de l'édifice pour le déraciner, elle y a trouvé de nouvelles assises toujours plus indestructibles. Rationalistes ! Vous ne croyez pas aux miracles, et vous êtes vous-mêmes le plus étonnant des miracles ! Vous vous succédez depuis vingt siècles, légions entassées contre légions, pour renverser un livre écrit jadis par quel-

ques Hébreux dans une petite province de l'Asie, dont les Grecs et les Romains surent à peine le nom. Toutes les passions humaines sont vos alliées dans cette guerre. On a tant détruit de livres, et vous n'avez pas réussi à détruire celui-là! En vérité c'est un prodige.

Mort de Manassès, roi de Juda (640).

16. « Manassès, rétabli sur le trône de ses pères, fit construire un mur extérieur à l'est du mont Sion, à l'occident de la vallée du Gihon, depuis la Porte des Poissons jusqu'à Ophel [1], et lui donna une élévation considérable. Il choisit parmi les princes de Juda des guerriers habiles auxquels il confia le commandement des forteresses du royaume. Il proscrivit le culte des dieux étrangers, renversa l'idole qu'il avait érigée dans le Temple de Jérusalem, abattit les autels qu'il avait placés jadis sur le mont Sion et dans l'intérieur de la cité, et en fit jeter les débris au vent. Il rétablit l'autel de Jéhovah, il vint lui-même y offrir des victimes pacifiques et des sacrifices d'actions de grâces, donnant à la fois au peuple de Juda l'ordre et l'exemple de servir uniquement désormais le Seigneur, Dieu d'Israël. Les autres actions de Manassès, les paroles de sa prière à Jéhovah, les discours que lui adressèrent les Voyants au nom du Seigneur, ont été conservés dans le Livre des *Annales des Rois de Juda*. On trouve aussi sa prière, et la façon dont elle fut exaucée, le détail de ses crimes et de son apostasie, le nom des localités où il érigea des autels idolâtriques, des bois sacrés et des statues aux faux dieux, avant l'époque de sa pénitence, dans le livre d'Hozaï. Manassès s'endormit avec ses pères, mais il n'eut point l'honneur d'être déposé dans le tombeau de David. On lui donna la sépulture dans la partie du parc royal appelée Jardin d'Oza [2]. » Le meurtrier d'Isaïe, le prince apostat qui avait entraîné son royaume dans l'infidélité; le roi cruel qui avait inondé du sang d'innocentes victimes les rues et les places de Jérusalem, subit après sa mort le jugement solennel du peuple; sa pénitence, après des revers terribles et la sagesse tardive qui signala la seconde partie

[1] Voir le plan de Jérusalem par Ermete Pierrotti. On peut y suivre les traces actuellement encore reconnaissables du mur d'enceinte de Manassès.

[2] IV *Reg.*, cap. XXI, 18; II *Paralip.*, cap. XXXIII, 14-20.

de son règne, ne parurent point suffisants pour effacer les désastreux souvenirs de la première. Quoi qu'en dise M. Munk, il avait fallu que la nation juive eût passé par de rudes épreuves pendant la durée du règne de Manassès, pour traiter la mémoire de ce prince avec une rigueur aussi inflexible.

§ II. Le livre de Judith.

L'épisode de Judith en face du rationalisme moderne.

17. Les exégètes rationalistes traversent une époque malheureuse pour leur cause; chacune des appréciations qu'ils ont voulu hasarder contre le texte biblique s'est retournée contre eux avec une sanglante ironie. Nous avons déjà enregistré le jugement de M. Munk sur le livre de Judith « dont les faits apocryphes, dit le » savant académicien, ne s'adaptent à aucune époque de l'histoire » de la Judée, et qui doit être considéré comme un récit édifiant, » mais fabuleux, composé par un auteur très-peu versé dans l'his» toire et la géographie. » Cette condamnation sommaire est formulée avec un dogmatisme qui n'admet point de réplique et ne s'abaisse pas même à justifier par la moindre preuve la sévérité de la sentence. Un ton si impérieux, quand on parle au nom du libéralisme, nous confond toujours. Les théologiens catholiques, auxquels on reproche, comme le fait M. Renan, « l'étroitesse d'esprit, » ne reculent devant aucune controverse, et discutent les faits avant de les affirmer ou de les nier. Faut-il apprendre aux rationalistes qu'une dénégation individuelle appuyée seulement sur le caprice d'un écrivain, est absolument nulle? Le plus obscur juge de paix de village ne prononcerait pas une condamnation sur une déposition unique. Etait-ce donc sérieusement qu'on croyait renverser, par un procédé aussi simple, la tradition séculaire et les monuments historiques les plus respectables par leur antiquité, quand ils n'auraient point par leur origine et leur objet un caractère plus particulièrement sacré? L'auteur du Livre de Judith était, dites-vous, « très-peu versé en géographie et en histoire. » Comment le savez-vous? Vous n'avez en dehors de la Bible aucun document historique ou géographique contemporain de l'époque de Judith

avec lequel vous puissiez confronter ce livre; et, malgré l'intérêt très-naturel et très-légitime qu'une science impartiale témoignerait pour un récit traditionnel remontant à une période sur laquelle tous les autres renseignements vous manquent, vous rejetez ce livre, vous éteignez le seul flambeau qui vous reste sur une époque et une civilisation à jamais ensevelies, et vous avez l'étonnante assurance de reprocher à un auteur qui écrivait incontestablement vingt-cinq siècles avant vous, de n'avoir pas su « l'histoire et la » géographie » d'un pays et d'un temps dont vous n'avez conservé vous-même aucun souvenir certain! Voilà ce que tous les docteurs catholiques, depuis saint Jérôme jusqu'à nos jours, ont répondu aux différentes objections formulées contre la valeur historique du Livre de Judith. Défenseurs et adversaires n'avaient absolument aucun moyen de contrôle, pour attaquer ou pour soutenir la réalité des faits et des noms propres rappelés dans cette histoire. On savait seulement que le Livre de Judith était un récit traditionnel; que les Juifs, le peuple le plus traditionnel du monde, n'ont pas, dans toute la suite de leurs annales, enregistré un seul événement faux; les défenseurs de la Bible concluaient donc par analogie, et disaient : Puisque jamais les autres livres de l'Ecriture n'ont été trouvés en défaut par la critique, toutes les fois qu'elle a pu les comparer avec d'autres monuments d'une authenticité incontestable, nous affirmons qu'il en est de même pour celui de Judith; et nous attendons avec confiance l'époque où la lumière se fera sur la période historique à laquelle se rapporte cet épisode. Voilà ce que nous dirions nous-même, sans hésitation et sans crainte, si nous ne trouvions dès maintenant, dans les quelques inscriptions cunéiformes déjà déchiffrées, des arguments beaucoup plus décisifs. L'horizon scientifique est à peine ouvert sur le mystérieux empire d'Assyrie; il reste encore à étudier plusieurs centaines d'inscriptions déjà exhumées, sans compter celles que les fouilles quotidiennes révèleront plus tard au zèle intelligent des archéologues. Dans un avenir très-prochain, nous aurons donc le dernier mot des problèmes d'exégèse biblique qui attendent encore leur solution. Pour le moment, nous nous servirons des rares documents ninivites

qui sont à notre disposition, sans prétendre à l'honneur de formuler prématurément une théorie définitive. Elle ne sera possible que le jour où l'on possédera les nouveaux documents dans leur ensemble. Nous dirons donc ce que nous savons déjà, en indiquant les inconnues que les futures découvertes auront à éclaircir. Ce procédé nous paraît seul digne de la gravité et de l'impartialité de l'histoire.

Les inscriptions assyriennes des Sargonides et le Livre de Judith.

18. L'inscription d'Assarhaddon est la dernière des Fastes assyriens qui ait été jusqu'ici déchiffrée. Ce prince termina son règne, suivant le calcul de M. Oppert, en 668 [1]. On place ordinairement la délivrance de Béthulie par Judith en l'année 658, dix ans après la mort d'Assarhaddon. Ces dates s'accorderaient assez bien de part et d'autre, puisque le roi de Ninive, qui, d'après le texte du Livre sacré envahit alors la Judée, régnait depuis treize ans. La légère différence de trois ans, mérite à peine d'être signalée entre les Fastes assyriens recomposés à l'aide de tant de conjectures, et la date traditionnelle du Livre de Judith. Mais le nœud de la difficulté consiste dans le nom de Nabuchodonosor [2] donné par le Livre de Judith au roi de Ninive. Ce nom paraît avoir été exclusivement porté par les monarques babyloniens. Le successeur d'Assarhaddon, d'après M. Oppert, aurait été Tiglatpiléser V [3], d'après

[1] J. Oppert, *Fastes Assyriens. Inscrip. des Sargon.* (*Ann. philosoph. chrét.*, tom. LXV, pag. 60.)

[2] On pourrait dire que *Nabuchodonosor* est un titre générique des rois assyriens comme le nom de *Pharaon* pour les rois égyptiens; et nous prendrons la liberté de soumettre aux assyriologues une nouvelle étymologie de ce nom, qui suivant nous, doit se décomposer ainsi : *Nabou-Koudour-Assour* (Puissance d'Assour), au lieu de la leçon indiquée par M. de Saulcy : *Nabou-cadr-Atzer* (Puissance du feu) (*Dict. des Antiq. bibl.*, pag. 231). Deux faits considérables nous semblent militer en faveur de notre étymologie : ce sont les deux apothéoses ordonnées par le Nabuchodonosor de Judith et par celui de Daniel. Jusqu'ici on avait interprété ces passages de la Bible dans le sens d'une adoration personnelle prescrite au profit de ces deux rois, mais les inscriptions ninivites nous apprennent que le grand dieu des Assyriens était *Assour*. Il est donc probable que la fameuse statue d'or élevée à Babylone, à l'époque de Daniel, était érigée en l'honneur de la *Puissance d'Assour*, en chaldéen *Nabuchodonosor*.

[3] J. Oppert, *Inscript. assyr. des Sargonides* (*Ibid.*, pag. 48).

M. Rawlinson, Sardanapale V, et d'après M. de Saulcy, Saosduchin [1]. Aucun de ces noms n'a de rapport avec celui de Nabuchodonosor, nous en convenons volontiers. Mais ils n'en ont guère plus entre eux, et peut-être conviendrait-il d'avouer purement et simplement que le véritable successeur d'Assarhaddon nous est encore inconnu. Pour montrer jusqu'à quel point on a pu se tromper sur la véritable succession des rois d'Assyrie avant les récentes découvertes des textes cunéiformes, il suffit de citer un passage de l'inscription du Prisme, à propos de ce Saosduchin, mentionné immédiatement après Assarhaddon dans le Canon de Ptolémée. « J'ai rappelé à l'ordre, dit Assar-Haddon, le pays de Bel-» Dakkourri, qui est situé en Chaldée, près de Babylone, où » s'était établi Samas-dar-Oukin, le roi, l'impie, le frivole, qui n'a-» vait aucune vénération pour le Seigneur des Seigneurs. Il avait » enlevé, dans sa méchanceté, les tablettes des hommes de Baby-» lone et de Borsippa. Mais moi, dans le respect du maître sublime » et de Nébo, j'ai restitué ces tablettes, et je les ai confiées aux » hommes de Babylone et de Borsippa. J'ai placé sur son trône » Nabou-Sallim, fils de Bélésys (Balazou), qui respectait les lois [2]. » Le *Samas-Dar-Oukin* de l'inscription ninivite est évidemment le *Saosdouchin* (Σαοσδουχῖνος) du Canon de Ptolémée. Il fut très-certainement contemporain d'Assarhaddon, qui lui enleva la royauté de Chaldée et de Babylone pour la donner à Nabou-Sallim, fils de Bélésys. Ces détails authentiques ne permettent plus de faire de Saosdouchin le successeur d'Assarhaddon. Le *Nabou-Sallim,* de l'inscription du Prisme, nous était jusqu'ici parfaitement inconnu, de même que Sargon, dont l'identité nous a été révélée par les mêmes sources. Il y eut à Babylone et à Ninive des révolutions intérieures dont nous ne sommes pas encore en mesure d'apprécier toutes les conséquences. Le texte d'Assarhaddon laisse supposer que « Samas-Dar-Oukin, l'impie, le frivole » en s'établissant avec le titre de roi en Chaldée, inaugurait une usurpation. L'indication

[1] De Saulcy (*Dict. des Ant. bibl.,* pag. 232). — [2] J. Oppert, *Inscript. assyr. des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.,* tom. LXV, pag. 203).



de « fils de Bélésis, » donnée à Nabou-Sallim, semble rattacher ce dernier à une légitimité souveraine remontant au Bélésis de Diodore et de Ctésias, si connu dans l'histoire comme le prédécesseur de Nabonassar. En présence de ces échappées de vue subitement ouvertes sur un horizon si longtemps fermé, nous sommes en droit d'attendre avec assurance les solutions définitives de l'avenir.

Défaite d'Arphaxad, roi des Mèdes, par Nabuchodonosor, roi de Ninive.

19. Ces préliminaires étaient indispensables avant de reproduire l'histoire de Judith. Nous allons maintenant suivre le récit biblique [1], nous réservant toutefois de présenter à l'occasion les rapprochements que les textes ninivites, actuellement déchiffrés, pourront encore nous fournir. « Arphaxad, le roi des Mèdes, avait assujetti des peuples nombreux à son empire, dit l'Ecriture. Il fortifia la puissante cité d'Ecbatane, l'entourant de murailles en pierres de taille soigneusement équarries. La hauteur des remparts était de trente coudées; les tours avaient cent coudées d'élévation sur une largeur latérale de vingt pieds en carré; les portes de la ville atteignaient le même niveau que les tours. Le monarque, fier de sa puissance, se glorifiait dans la multitude de ses bataillons et le nombre de ses quadriges. Or, Nabuchodonosor, le roi des Assyriens, siégeant à Ninive la grande cité, dans la douzième année de son règne, eut à soutenir une guerre contre Arphaxad. Celui-ci était campé dans la grande plaine de Ragau [2]. Il avait sous ses ordres tous les peuples compris entre l'Hydaspe, le Tigre et l'Euphrate, Arioch, roi des Elyméens, et une multitude d'autres nations qui soutenaient sa cause. Nabuchodonosor envoya ses députés à tous les habitants de la Perse, de la Cilicie, de Damas et du Liban; aux peuples du Carmel, de Cédar [3] et de la Galilée, dans la grande

[1] Le texte original du Livre de Judith, ainsi que celui de Tobie, n'est pas venu jusqu'à nous. La version chaldaïque, sur laquelle S. Jérôme a composé la traduction latine reproduite par la Vulgate, est également perdue. Outre la traduction de S. Jérôme, il nous reste une version grecque du même livre par un auteur inconnu. Les textes originaux éclairciraient sans doute, sous le rapport des noms propres d'hommes et de lieux, beaucoup d'obscurités étymologiques qu'il est difficile de démêler dans l'état actuel de la science. Nous suivrons à la fois les deux textes de la Vulgate et de la version grecque, dans notre traduction du Livre de Judith, en les complétant l'un par l'autre.

[2] Ragès. — [3] Les Arabes.

plaine d'Esdrelon; à tous ceux qui étaient alors à Samarie et dans les cités voisines; sur la rive occidentale du Jourdain, à Jérusalem, à Betane, Chellus, Cadès; et jusqu'au fleuve de l'Egypte, à Taphnas, Ramessès, toute la terre de Gessen, à Tanis, à Memphis, enfin toute la terre d'Egypte jusqu'à l'Ethiopie. Mais aucune de ces nations ne répondit à l'appel du roi d'Assyrie, et ne voulut prendre les armes pour le soutenir dans cette guerre. Les princes étrangers ne craignant point la puissance de Nabuchodonosor, ils le considéraient comme un de leurs égaux; et ses députés revinrent l'informer du méprisant accueil qu'ils avaient partout reçu. Nabuchodonosor jura par son trône et sa royauté de venger un jour cet outrage dans le sang des rebelles. Cependant, réduit à ses seules forces, il attaqua l'armée d'Arphaxad, et fut vainqueur dans le combat. Il renversa son armée et ses chars, s'empara de toutes les villes de son royaume, parvint jusqu'à Ecbatane, y entra en vainqueur, pilla toutes ses richesses et la dévasta. Arphaxad fut fait prisonnier dans les montagnes de Ragau, et Nabuchodonosor le perça lui-même de sa lance et l'étendit mort à ses pieds. Il revint de cette expédition, suivi d'une multitude innombrable que la victoire avait ralliée autour de ses drapeaux. De retour à Ninive, il consacra cent vingt jours aux pompes et aux festins de son triomphe [1]. »

Confirmation par des documents étrangers à la Bible du récit de la défaite d'Arphaxad.

20. Tel est le premier chapitre du livre de Judith. Est-il vrai que son auteur soit aussi peu « versé en géographie et en histoire » que le prétend M. Munk? Quatre faits principaux résument le récit qu'on vient de lire: l'accroissement de la puissance des Mèdes sous Arphaxad; l'affaiblissement parallèle de l'empire d'Assyrie, dont les anciens vassaux ont secoué le joug; la guerre entre les deux rois rivaux; enfin la défaite et la mort d'Arphaxad. Or ces quatre faits principaux, nous pouvons les contrôler dès maintenant avec des documents historiques d'une origine complétement étrangère à la Bible. L'Arphaxad du livre de Judith est l'Aphraartes de Georges le Syncelle et d'Eusèbe, le Phraortes d'Hérodote. Cette identification a été constatée depuis longtemps par tous les historiens; l'ins-

[1] *Judith*, cap. I, texte grec et Vulgate réunis.

cription du Prisme la confirme, en désignant le royaume d'Arphaxad en ces termes : « Le pays de Patous-Arra [Ar-patos = Arphaxad] » est une contrée située dans la lointaine Médie, du côté du pays » de Beteni (Ecbatane)[1]. » Or voici ce qu'Hérodote nous apprend de Phraortes, fils de Déjocès, roi des Mèdes : « Ce prince, en montant » sur le trône, ne se contenta plus des limites de la Médie ; il fit la » guerre aux Perses et ce fut la première nation qu'il attaqua ; il la » soumit aux Mèdes. Ensuite, disposant des forces de deux puissants » peuples, il subjugua l'Asie, passant d'une contrée à l'autre, » jusqu'à ce qu'il entrât chez ces Assyriens qui, maîtres de Ninive, » avaient jadis dominé sur toute la haute Asie. Mais en ce temps-» là ils étaient isolés, leurs vassaux révoltés contre eux s'en » étaient séparés ; cependant ils eurent encore un retour de pros-» périté, et Phraortes, en les combattant, périt avec la plus grande » partie de son armée. Il avait régné vingt-deux ans[2]. » Quand l'historien grec nous dit que Phraortes « subjugua l'Asie, passant » d'une contrée à une autre, » ne semble-t-il pas traduire les paroles mêmes du livre sacré : *Arphaxad rex Medorum subjugaverat multas gentes imperio suo?* Quand l'auteur du livre de Judith nous apprend qu'Arphaxad avait parmi ses soldats les guerriers des bords de l'Hydaspe, il semble commenter le récit d'Hérodote, qui nous apprend que la conquête de la Perse entière permit à Phraortes d'aspirer à assujettir l'Assyrie. L'auteur du livre de Judith n'est donc pas si ignorant en histoire et en géographie que le dit M. Munk. L'Arphaxad de la Bible et l'accroissement de puissance qu'il donna au royaume des Mèdes sont donc des réalités historiques, et il n'y a rien là qui appartienne au genre fabuleux. La décadence simultanée de

[1] J. Oppert, *Inscript. assyr. des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 204).

[2] Herodot., *Historiarum* lib. I, cap. CII. Hérodote ne nomme pas le roi d'Assyrie, vainqueur de Phraortes. On pourrait conclure de son récit que Ninive venait de traverser une époque d'anarchie pendant laquelle le sceptre était passé de main en main, au gré des caprices de la multitude et des intrigues des ambitieux. C'est probablement la raison pour laquelle le nom du véritable successeur d'Assarhaddon est si difficile à établir; et nous ne doutons pas que les découvertes ultérieures de l'archéologie assyrienne ne confirment pleinement cette présomption.

l'empire assyrien est constatée aussi explicitement par Hérodote. « Les royaumes vassaux étant séparés, » dit l'historien grec; « ils » refusèrent d'obéir, » dit la Bible. « Le roi d'Assyrie fut isolé dans » la lutte, » ajoute Hérodote. « Aucune nation ne consentit à l'aider » dans cette guerre, » dit la Bible. « Les vassaux s'étaient révoltés, » dit Hérodote. « Ils méprisaient Nabuchodonosor et le considéraient » comme un de leurs égaux, » dit la Bible. Le parallélisme des deux récits est complet; mais ce qui avait dans le livre de Judith un aspect invraisemblable, c'était la longue énumération des provinces, jadis tributaires, auxquelles le Nabuchodonosor biblique envoie des députés. Quand on ne connaissait de l'empire de Ninive que le nom, on était loin de soupçonner son importance et l'étendue de territoire sur lequel il rayonnait. Maintenant que l'inscription d'Assarhaddon, citée plus haut, nous a fourni la preuve que ce monarque avait conquis toute l'Égypte, et que sa domination embrassait les vastes contrées de l'Assyrie, de l'Asie-Mineure, de l'Hellade et des îles de l'Archipel, l'énumération du livre de Judith nous apparaît comme une preuve péremptoire de l'authenticité de son récit. L'auteur savait donc « la géographie et l'histoire de son temps; » il les savait avec des détails absolument pareils à ceux que l'épigraphie exhumée du palais d'Assarhaddon nous révèle; et en dépit de l'exégèse incrédule, le simple fidèle qui, au sein de l'Église catholique, lisait depuis dix-huit cents ans le livre de Judith, savait sur l'empire de Ninive des vérités que nos rationalistes modernes vont se trouver contraints d'apprendre pour la première fois à la fin du XIX[e] siècle. Ainsi, après la mort d'Assarhaddon, la puissante unité que la main du conquérant avait imprimée à son vaste empire s'était dissoute, probablement à la suite de révolutions intestines à Ninive. Nabuchodonosor n'était considéré par les princes étrangers que « comme l'un d'entre » eux; » il n'était plus « le grand roi, le roi puissant, le roi des lé» gions; » on dédaignait ses ordres; on renvoyait avec mépris ses ambassadeurs, et, suivant l'énergique expression de la Vulgate, « ils revenaient à lui les mains vides[1]. » Il est vraisemblable que le

[1] *Remiserunt eos vacuos. Judith,* Vulgate, cap. I, 11.



Nabuchodonosor biblique était un usurpateur Babylonien qui avait profité de l'anarchie pour se frayer un chemin au pouvoir. C'est du moins la conjecture que semble autoriser le texte grec du livre de Judith, en nous apprenant que « nul ne respectait son autorité » et que les princes le considéraient comme un égal [1]. » La lutte entre le roi des Mèdes et celui d'Assyrie est racontée par la Bible et par Hérodote avec les mêmes traits généraux. Malgré l'infériorité de ses forces, le roi de Ninive « eut un retour de prospérité, » dit l'historien grec ; « réduit à ses seules forces, il fut vainqueur dans le » combat, » dit le livre du Judith. « Phraortes périt avec la plus » grande partie de son armée, » dit Hérodote. « Arphaxad perdit » son armée et ses chars, il fut fait prisonnier, et Nabuchodonosor le » perçant de son javelot l'étendit mort à ses pieds, » dit la Bible. On ne saurait imaginer une conformité plus parfaite. Mais ce que ni l'auteur du livre de Judith, ni l'historien grec ne nous ont appris, c'est que la lutte entre Ecbatane et Ninive avait eu un précédent. L'inscription du Prisme nous le révèle par un texte précis qu'il nous faut mettre sous les yeux du lecteur. « Le pays de Patous-Arra, dit » Assarhaddon, est une contrée des environs de Bet..., située dans » la lointaine Médie, du côté du pays de Biteni, où il y a des mines » de cuivre. Parmi les rois, nos pères, aucun n'avait conquis cette » terre. Sitirpana (Sithraphernes) et Iparna (Hyphernes) étaient leurs » gouverneurs de ville ; eux et leurs sujets, leurs chevaux, leurs » chars, bœufs, moutons, bêtes de somme, bêtes *suclur*, leurs dé» pouilles opimes furent emportés en Assyrie [2]. » Ainsi Assarhaddon avait traversé quelques années auparavant la Médie en vainqueur,

[1] Οὐκ ἐφοβήθησαν αὐτὸν, ἀλλ' ἦν ἐναντίον αὐτῶν ὡς ἀνὴρ ἴσος. (*Judith*, cap. I, 11. *Vetus Testamentum græcum*, édit. Firmin Didot, 1855, tom. II, pag. 15.)

[2] J. Oppert, *Les Inscript. assyr. des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 204, 205). Assarhaddon nous apprend qu'avant lui aucun des rois ses prédécesseurs n'avait fait la conquête de la Médie et de la Perse. Ceci renverse complétement la thèse que M. l'abbé Glaire a publiée dans son *Introduction à l'Ecriture Sainte* (tom. III, pag. 302-310). L'auteur anonyme de cette dissertation insérée par le savant hébraïsant dans son grand ouvrage, prétendait que l'épisode de Judith devait être rapporté à l'époque du règne d'Amesias, roi de Juda (831-817), c'est-à-dire près de cent cinquante ans avant Assarhaddon.

il avait pénétré jusqu'au cœur de la Perse, car les deux noms de *Sitirpana* et d'*Iparna* sont manifestement, ainsi que le fait observer M. J. Oppert, des noms persans travestis dans l'idiome ninivite. Cette expédition, qui clôt dans l'inscription du Prisme le récit des exploits militaires d'Assarhaddon, nous explique le nom persan d'*Holopherne*, généralissime des armées de Nabuchodonosor, successeur d'Assarhaddon, de même que la captivité des dix tribus à Ninive par Sargon nous expliquait la présence d'Israëlites à la cour de Sennachérib son successeur. Nous sommes donc en droit d'affirmer que l'auteur du livre de Judith « était quelque peu versé dans l'histoire et la » géographie, » et on nous pardonnera de continuer à traduire son récit, l'un des moins « apocryphes » et des moins « fabuleux. »

Discussion de quelques points particuliers du récit biblique. Le grand conseil de guerre. Projet d'expédition.

21. Tous les détails du livre de Judith sont empreints d'un tel caractère de vérité qu'il faut réellement la partialité du rationalisme moderne pour le méconnaître. « Cent vingt jours s'écoulèrent à Ninive, dans le repos et les fêtes du triomphe, après la glorieuse expédition de Nabuchodonosor contre Arphaxad, » dit la version grecque. Or ces cent vingt jours forment précisément les quatre mois d'hiver pendant lesquels les opérations militaires étaient régulièrement suspendues dans l'empire assyrien. Ce n'est point là une conjecture gratuite. Le texte des inscriptions cunéiformes nous apprend cette coutume, et termine le récit de chaque campagne annuelle par la formule invariable : « Je revins à Ninive. » D'un autre côté, le second chapitre des deux versions du livre de Judith débute par les paroles suivantes : « L'an treizième [1] du règne de Nabuchodonosor, le 22e jour du premier mois, Nabuchodonosor convoqua ses ministres, les grands de son empire, ses généraux et tous ses guerriers à un conseil militaire. » Or le premier mois des Hébreux, celui de Nisan, correspond, ainsi que nous l'avons dit [2], à notre mois de Mars, c'est-à-dire à l'époque où l'on pouvait reprendre à la saison nouvelle les

[1] Le texte grec diffère de la Vulgate pour l'année du règne de Nabuchodonosor, et indique la dix-septième. Cette divergence tient vraisemblablement à l'époque d'anarchie que Ninive dut traverser après Assarhaddon, pour être arrivée si rapidement à la décadence signalée par Hérodote et le Livre de Judith. Les découvertes ultérieures des textes cunéiformes auront à éclairer ce fait. — [2] Voir tom. I de cette *Histoire*, *Tableau des mois hébraïques*, pag. 284.

expéditions interrompues pendant l'hiver. L'avis des conseillers assyriens, continue le texte sacré, fut unanime en faveur d'une mesure énergique, destinée à ramener par la terreur les rebelles à l'obéissance. « Ce projet, adopté par tous, reçut l'approbation définitive de Nabuchodonosor. A la suite de ce conseil, il donna à Holopherne, le généralissime de ses armées, qui tenait le second rang dans l'empire, ses instructions en ces termes : Prends le commandement des troupes, parcours à leur tête tous les royaumes de l'Occident[1] et en particulier ceux qui ont osé contrevenir à mes ordres. Que ton cœur ni tes yeux n'aient d'attendrissement pour aucun des rebelles ; tu soumettras par la force toutes les citadelles qui essaieront la résistance. — Holopherne, après cette audience, manda les chefs et officiers de l'armée assyrienne avec tous les bataillons placés sous leurs ordres. Il les passa en revue, et l'infanterie se trouva au nombre de cent vingt mille hommes ; la cavalerie se composait de douze mille guerriers, armés d'arcs et de flèches. Une multitude innombrable de chameaux et d'ânes fut envoyée en avant pour le transport des bagages ; la caravane était grossie de troupeaux de bœufs et de brebis sans nombre pour l'approvisionnement de l'armée. Des convois de blé furent commandés par toute la Syrie sur le parcours que devait suivre l'expédition. Des sommes immenses d'or et d'argent furent mises par le trésor royal à la disposition d'Holopherne. Quand tous ces préliminaires eurent été réglés, le généralissime se mit en marche avec les quadriges, la cavalerie et la multitude des guerriers qui couvrait au loin les campagnes comme une invasion de sauterelles[2]. »

Les convois militaires en Assyrie. Marche triomphale d'Holopherne.

22. Les renseignements qu'on vient de lire sur le détail et l'organisation des expéditions assyriennes peuvent paraître « apocryphes » au rationalisme moderne ; ils n'en sont pas moins le commentaire le plus intéressant des inscriptions cunéiformes, qui nous donnent

[1] Les contrées qu'Holopherne allait parcourir pour châtier les peuples rebelles sont en effet situées à l'occident de Ninive. Ce détail, par son exactitude, ne semble donc pas indiquer que l'auteur du Livre de Judith fût aussi « peu versé en géographie » que le croit M. Munk.

[2] *Judith*, cap. II, 1-11, Vulgate ; 1-20, texte grec.

une idée gigantesque des mouvements militaires de l'époque assyrienne. Le style lapidaire ne se prête point aux récits accessoires ; nous ne pouvons lui demander que les faits généraux et les grands résultats. Mais quand Assarhaddon, par exemple, nous apprend qu'il a promené ses guerriers triomphants depuis les confins les plus reculés de la Perse jusqu'à Thèbes et à Memphis [1], il faudrait être bien naïf pour s'imaginer que la mise en mouvement de pareilles masses d'hommes se fût opérée sans nécessiter l'organisation d'immenses convois d'approvisionnement et la création de nombreux magasins militaires de blé et de vivres. Les formes politiques changent, les noms modernes remplacent ceux de l'antiquité, les champs de bataille se déplacent et sont choisis sous d'autres cieux, dans d'autres climats ; mais les nécessités de l'ordre militaire ou social restent les mêmes. La question des convois et des approvisionnements, qui préoccupa à un si haut degré le génie du grand conquérant de ce siècle, préoccupait donc, dans la même mesure, les monarques assyriens, et nous croyons que Napoléon Ier, moins sévère que M. Munk, aurait jugé avec plus d'indulgence ce passage du livre de Judith. L'itinéraire que va suivre Holopherne est scrupuleusement noté par l'historien sacré. Nous serons donc en mesure de constater les prétendues fautes de géographie qui ont impressionné d'une manière si fâcheuse le savant académicien. « Ayant franchi les frontières d'Assyrie, Holopherne vint camper dans la plaine de Bectileth [2], après trois jours de marche [3], en face des grandes montagnes d'Angé [4], qui ferment à gauche l'accès de la Cilicie [5], et se rendit maître de toutes les places fortes de cette con-

[1] Voir l'inscription du Prisme d'Assarhaddon (*Ann. de philos. chrét.*, loco citato). — [2] La plaine de Bectileth *fermant à gauche l'accès de la Silicie supérieure*, d'après le Livre de Judith, est la *Bactalia* de Ptolémée. — [3] La distance de la frontière assyrienne à l'Anti-Taurus, en deçà duquel était situé Bectileth, n'est que de quinze myriamètres. La cavalerie, à la tête de laquelle marchait Holopherne, put donc très-facilement fournir ce trajet en trois jours. — [4] Le mont Angé du Livre de Judith a laissé un souvenir dans l'histoire profane, et Quinte-Curce le cite comme la patrie de Philotas : *Philotas Angeus*. — [5] Le voyageur, qui sortant, de Ninive se dirige au nord-ouest, trouve en effet à sa gauche la chaine dite de l'Anti-Taurus qui lui ferme l'accès de la Cilicie.



trée. Il emporta d'assaut la célèbre ville de Melothi [1]; livra au pillage de ses guerriers le territoire de Tharsis [2] et les tribus des enfants d'Ismaël groupées sur la route du désert, au midi de la terre de Chélion [3]. Holopherne franchit alors l'Euphrate [4], entra dans la Mésopotamie [5], et réduisit sous son pouvoir toutes les forteresses situées entre le torrent de Mambré [6] et la mer [7]. Il fit occuper toute la contrée maritime, depuis la Cilicie jusqu'aux frontières de Japheth, au midi [8]. Il emmena en captivité tous les fils de Madian [9], pilla toutes leurs richesses et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui hasardèrent une résistance. Il descendit en personne dans les campagnes de Damas [10], à l'époque de la moisson, mit le feu aux récoltes, aux arbres fruitiers et aux vignobles, et la terreur de son nom se répandit sur tous les pays voisins.

Le plan de campagne d'Holopherne au point de vue stratégique.

23. Si le lecteur a pris la peine de suivre, une carte à la main, le nom des contrées traversées par Holopherne et les éclaircissements que nous avons donnés en note sur chacune d'elles, il a pu se convaincre qu'au point de vue géographique, les citations du livre de Judith sont des réalités qui ne ressemblent en rien à la topographie fabuleuse des romans. Si maintenant, on voulait étudier, sous le rapport de la stratégie, l'itinéraire du général assyrien,

[1] Cette ville est nommée avec Tharsis au II libr. Maccab., cap. IV, 30. Il y a tout lieu de croire que c'est la Milita de Pline, Melitène de Ptolomée. Ce géographe dit qu'elle fut bâtie par Sémiramis non loin de l'Euphrate : *A Semiramide olim condita haud procul Euphrate.* — [2] Tharsis, capitale de la Cilicie, au pied du Taurus, sur le littoral de la Méditerranée. — [3] Chelion est la ville de Palmyre, nommée Χελλούς par les Grecs. La situation géographique de Palmyre correspond parfaitement au texte du Livre sacré. — [4] Palmyre est à vingt myriamètres ouest de l'Euphrate. — [5] L'Euphrate une fois franchi par Holopherne, la Mésopotamie et tout le territoire de Babylone se trouvaient au pouvoir de l'armée d'invasion. — [6] Le torrent de Mambré dont parle ici la Vulgate, porte dans le texte grec le nom d'Ἀϐρῶναι; c'est le Chobar, l'Ἀϐόῤῥας des historiens grecs, dont les Hébreux firent Abré, et par analogie avec les souvenirs bibliques, Mambré. — [7] La mer dont il est ici question est le golfe Persique, limite de la Mésopotamie au sud, comme le Chobar, affluent de l'Euphrate, est sa limite au nord. — [8] *Japheth* est le Japhleth du Livre de Josué, cap. XVI, 3, indiqué comme la limite occidentale de la tribu d'Ephraïm. — [9] A l'est de la mer Morte. — [10] Damas, au sud du pays de Madian.

il serait facile de justifier son plan de campagne. La Cilicie, par laquelle il débute, ouvrait aux armées de Nabuchodonosor la route maritime de cette île de *Yatnan* (Chypre) si souvent nommée dans les inscriptions cunéiformes de ses prédécesseurs comme le plus beau fleuron de leur couronne [1]. Le port de Tharsis était le point de communication pour Ninive avec l'archipel Ionien et les villes du littoral de l'Asie-Mineure. Cette conquête était la plus importante, et c'est par elle que le généralissime commence ses exploits. Pour s'en assurer la possession tranquille et incontestée, Holopherne descend au sud jusqu'à Palmyre, et balaie les tribus ismaélites groupées au désert qui auraient pu inquiéter les caravanes se dirigeant de Ninive à Tharsis, ou réciproquement. Tel était évidemment le but d'Holopherne, puisque nous le voyons immédiatement après franchir l'Euphrate et soumettre la Mésopotamie révoltée, rétablissant ainsi la ligne de transit entre Tharsis et Ninive, dans toute l'étendue du territoire qui sépare ces deux villes. L'importance de Tharsis, comme centre du commerce maritime de l'empire d'Assyrie, nous est ainsi démontrée, et nous explique d'un côté la pensée politique dont Sennachérib s'était inspiré, quand, dans l'inscription commémorative des exploits de son règne, il rappelle si fastueusement ses gigantesques constructions à Tharsis [2] ; de l'autre, le rôle considérable de Tharsis dans ces temps reculés, et la mention fréquente qui en est faite dans la Bible, depuis David jusqu'à Judith. Après avoir ainsi assuré ses communications avec Ninive, son centre d'opération, comme on dirait dans le style de la stratégie moderne, le généralissime assyrien reprend en détail la conquête et fait occuper probablement par ses lieutenants tout le littoral depuis la Cilicie jusqu'à Japhleth, limite occidentale de la tribu d'Ephraïm; c'est-à-dire, selon l'énumération plus explicite du texte grec, qu'il promène la terreur dans toute la Phénicie, « sur les habitants de » Tyr, de Sidon, de Sur, d'Ocina [3], d'Azot et d'Ascalon [4]. » Les

[1] Nous avons eu l'occasion de reproduire un des passages des textes ninivites relatifs à l'île de Yatnan, tom. II de cette *Histoire*, pag. 726. — [2] Voir chapitre précédent, n°° 42 et 43. — [3] *Judith*, texte grec, cap. II, 28. — [4] Ocina, Acco, la Ptolémaïs moderne.



flottes phéniciennes, réduites ainsi à l'impuissance, ne pouvaient résister à celles de Tharsis, et la prépondérance maritime était rendue à l'Assyrie par le succès de cette campagne savamment conduite, au point de vue du résultat politique, et prudemment ménagée, au point de vue stratégique, puisque les armées assyriennes, en longeant le littoral phénicien, y devaient trouver des provisions en abondance pour le ravitaillement. Cependant Holopherne en personne occupait Damas et son riche territoire [1] ; deux mois avaient suffi à cette marche rapide, qu'aucune résistance sérieuse n'entravait. La mort d'Arphaxad et la chute de l'empire Mède étaient des précédents capables de triompher par la terreur de tous les sentiments hostiles des populations. Nous pouvons donc reprendre quelque confiance dans la science géographique de l'auteur du livre de Judith. De plus, comme nous l'avons déjà fait observer, l'énumération des provinces qu'Holopherne entreprenait de soumettre à la puissance assyrienne, est exactement conforme à celle de l'inscription du Prisme d'Assarhaddon. L'auteur du livre de Judith avait donc en histoire une science parfaitement compétente. Ainsi nous laisserons désormais à M. Munk la responsabilité de son jugement sommaire sur le livre de Judith, et nous nous permettrons de regarder ce jugement comme non avenu.

Soumission des provinces à Holopherne.

24. « Tous les rois et gouverneurs des villes et des provinces de Syrie, de la Mésopotamie, de la Cœlésyrie [2], de la Lybie et de la Cilicie envoyèrent à Holopherme des députations. Que votre courroux s'apaise, disaient ces ambassadeurs suppliants, nous préférons vivre soumis à Nabuchodonosor, le grand roi, plutôt que d'affronter par notre rébellion les horreurs de la servitude et de la mort. Toutes

[1] On ne manquait pas, au temps de Voltaire, de se récrier sur l'impossibilité matérielle pour le général assyrien de parcourir tant de pays en si peu de jours. Mais la suite du Texte sacré va bientôt nous apprendre que l'énumération préliminaire de toutes les provinces soumises, n'a point le sens qu'on lui prêtait. Holopherne n'eut réellement à faire dans ces deux mois que la conquête de la Cilicie et celle de Damas. Ce fut dans cette dernière ville qu'il reçut la soumission des autres contrées.

[2] *Syriæ-Sobal.* Cette expression fréquemment employée par les auteurs sacrés désigne la Cœlésyrie.

nos villes et nos richesses, nos montagnes, nos collines et nos plaines, nos troupeaux de bœufs, de brebis, de chèvres, de chevaux et de chameaux, nos fortunes, nos familles sont à vos pieds. Tout ce qui nous appartient relève de votre loi. Nos fils et nous, nous nous constituons vos serviteurs. Venez à nous commme un maître pacifique et imposez-nous le tribut que vous jugerez convenable [1]. — Holopherne quittant alors les montagnes de Syrie [2], se mit à la tête de ses cavaliers dans tout l'éclat de sa puissance, et vint prendre possession des provinces soumises. Partout il recrutait pour son armée les guerriers les plus vaillants et les incorporait comme auxiliaires parmi ses troupes. Tous les princes sortaient des villes et venaient à sa rencontre; on le recevait avec des couronnes, des chœurs de musiciens le précédaient au son des tympanons et des flûtes; le soir, la multitude éclairait sa marche avec des torches et des lampes allumées. Tant d'honneurs rendus à sa personne ne changeaient rien à la rigueur du traitement qu'il faisait subir aux provinces. Il faisait impitoyablement raser toutes les fortifications des villes où il entrait, et détruire les bois sacrés et les temples; obéissant ainsi à l'ordre de Nabuchodonosor, qui lui avait prescrit d'exterminer tous les dieux de la terre, afin que la seule divinité d'Assour fût reconnue par les nations que le généralissime aurait subjuguées [3]. Ce fut ainsi qu'il arriva dans la plaine d'Esdrelon,

[1] Le tribut, le système de vassalité sous la souveraineté absolue du grand roi, tous ces traits du discours des députés, sont en parfaite harmonie avec ce que nous apprennent les inscriptions ninivites de la politique des monarques assyriens.

[2] *Descendit de montibus* (*Judith.*, Vulgate, cap. III, 7). L'armée d'Holopherne campée à Damas avait à franchir les contreforts de l'Anti-Liban pour venir prendre possession des provinces soumises. Chacune des indications géographiques du Livre de Judith est de la plus rigoureuse exactitude.

[3] *Judith*, cap. III integ., Vulgate. Le dernier verset que nous traduisons est ainsi conçu : *Præceperat enim Nabuchodonosor rex ut omnes deos terræ exterminaret, videlicet ut ipse solus diceretur deus ab his nationibus quæ potuissent Holophernis potentia subjugari*. La plupart des commentateurs ont entendu ce verset dans le sens d'une apothéose personnelle commandée à son profit par Nabuchodonosor. Les inscriptions ninivites ne nous fournissent aucun exemple de ce genre de folie despotique qui devait être plus tard si familière aux empereurs romains. Mais elles insistent toutes sur la croyance assyrienne à la di-

non loin de Dothaïm, au pied des montagnes de Judée. Il établit son campement entre Gébès et Scythopolis, et passa un mois dans cette forte position militaire pour donner à tous les convois qui suivaient l'armée le temps de le rejoindre [1]. »

Préparatifs de défense en Judée.

25. « La nouvelle de l'invasion s'était promptement répandue parmi les fils d'Israël établis sur la terre de Juda, et la consternation avait gagné tous les cœurs. Un sentiment d'horreur et d'effroi saisit les esprits à la pensée qu'Holopherne ferait subir à Jérusalem et au Temple de Jéhovah le sort des autres cités et des autres sanctuaires. Les Juifs envoyèrent dans toute la région de Samarie jusqu'à Jéricho des ordres pour faire occuper par des guerriers en armes les sommets des montagnes; les bourgades furent entourées d'ouvrages de défense, et tous les grains furent emmagasinés en prévision de gnerre prochaine. Le grand-prêtre Eliacim écrivit à tous les gouverneurs des contrées voisines d'Esdrelon et de Dothaïn, et des localités qui pouvaient fournir un passage à l'armée assyrienne, pour qu'ils eussent à s'emparer de tous les défilés, et poster des guerriers sur tous les chemins qui conduisaient à Jérusalem. Les prescriptions du Grand Prêtre furent soigneusement exécutées [2].

vinité suprême d'*Assour*. Or, en se rapportant au sens étymologique du mot Nabuchodonosor (*Puissance d'Assour*), on comprend facilement qu'on ait pris le nom du roi pour le nom du dieu; peut-être même la flatterie populaire aidait-elle encore à l'équivoque. La nouvelle étymologie de Nabuchodonosor proposée par M. J. Oppert : *Nébo protége le rejeton,* ne changerait rien à notre système. Au lieu d'*Assour,* ce serait *Nébo* à la divinité duquel on aurait voulu rendre hommage (J. Oppert, *Expédit. scient. en Mésopot.,* tom. II, pag. 258).

[1] *Judith,* texte grec, cap. III, 9 et 10.

[2] Le nom d'Eliacim donné ici au Grand-Prêtre est mentionné par Isaïe, en ces termes : « Voici ce que dit Jéhovah, le Seigneur Dieu des armées : Va » trouver le préposé du Temple, Sobna, qui a établi sa demeure dans l'édifice » sacré, et dis-lui : Pourquoi es-tu ici? Qui es-tu pour avoir usurpé un tel » honneur? Voici que le Seigneur te fera transporter en captivité, comme » on enlève la toile d'une tente. Je te chasserai du lieu où tu as posé le pied, » et te dépouillerai d'un ministère que tu déshonores. Ce jour-là, j'appellerai » Eliacim, fils d'Helcias, mon serviteur. Je le revêtirai de la robe sacerdotale, » il portera ta ceinture, et je remettrai entre ses mains la puissance dont tu » abuses. Il sera comme un père pour les habitants de Jérusalem et pour la » maison de Juda. » (*Is.,* cap. XXIV, 15-22.) Sans le Livre de Judith nous ne connaîtrions rien du rôle historique d'Eliacim, dont il n'est plus parlé dans le reste de la Bible. C'est donc avec une légèreté au moins fort téméraire

Tout le peuple adressa les plus ferventes supplications au Seigneur dans des jeûnes et des prières solennels auxquels les hommes et les femmes prirent part. Les prêtres se revêtirent de cilices; les enfants venaient se prosterner dans le parvis du Temple, et l'autel de Jéhovah fut lui-même couvert d'un cilice en signe du deuil national. Tous imploraient la clémence du Seigneur, Dieu d'Israël, le suppliant de ne pas abandonner leurs enfants comme une proie aux mains d'un barbare vainqueur; de ne pas livrer leurs épouses à la férocité des soldats, leurs cités à la ruine, leur sanctuaire à la profanation, leur honneur à la dérision des peuples idolâtres. Eliacim, le grand-prêtre, parcourut toutes les cités des Hébreux, relevant les courages par ses pieuses exhortations : Ayez confiance, disait-il, persévérez dans le jeûne et la prière, et le Seigneur vous exaucera. Souvenez-vous de Moïse, le serviteur de Dieu. Amalec, son ennemi, engageait la lutte, fier de sa puissance, du nombre de ses guerriers, de ses redoutables armures : et pourtant la prière de Moïse renversa les bataillons d'Amalec. Tel sera le sort des nouveaux ennemis d'Israël. Persévérez donc dans la prière, et vous triompherez. — Les paroles du Grand Prêtre raffermissaient tous les cœurs. Le peuple redoublait ses supplications, et la multitude ne quittait plus les parvis du Temple. Les prêtres ne quittaient plus leurs cilices, pas même pour offrir les holocautes; ils conservaient la cendre sur leurs cheveux, même pendant l'immolation des victimes[1]; de tous les cœurs s'élevait la même prière; chacun demandait à Dieu de visiter Israël son peuple[2]. »

Discours d'Achior, chef des Ammonites, au conseil de guerre assyrien.

26. « En apprenant que les fils d'Israël se préparaient à la résistance et qu'ils avaient fermé les défilés de leurs montagnes devant ses troupes, le généralissime assyrien laissa éclater toute sa fureur. Il manda près de lui les princes de Moab et les chefs ammonites

que M. Munk prétend que l'épisode de Judith ne « s'adapte à aucune époque » de l'histoire juive. » Il nous semble, au contraire, qu'il s'adapte parfaitement avec la prophétie d'Isaïe qu'on vient de lire.

[1] Encore une allusion à la loi mosaïque qui prescrivait aux prêtres de revêtir leurs habillements sacrés pour accomplir les cérémonies des sacrifices. L'exception motivée en cette circonstance par le deuil national, est signalée par le texte sacré comme un fait insolite et inouï, qui avait frappé tous les regards. — [2] *Judith*, Vulgate, cap. IV integr.

qui s'étaient joints à son armée : Apprenez-moi, leur dit-il, quel est ce peuple qui a la prétention de défendre ses rochers. Comment se nomment les villes qu'il possède ; quels en sont les forces et le nombre ; quel est leur roi? Pourquoi, seuls de tout l'Occident, ces hommes ont-ils le courage de nous braver ; pourquoi ne viennent-ils pas, comme les autres, à ma rencontre, recevoir la paix que j'accorde aux provinces qui se soumettent spontanément [1] ? — Achior, le chef des enfants d'Ammon, prenant la parole, répondit à Holopherne : Si vous daignez m'entendre, Seigneur, je prendrai la liberté de vous raconter la véritable histoire de ce peuple qui habite les montagnes voisines, je puis certifier l'exactitude de toutes les paroles qui vont sortir de mes lèvres. Ce peuple est originaire de la Chaldée. Ses ancêtres refusèrent d'adorer les dieux des Chaldéens, et en abandonnèrent le culte pour ne reconnaître qu'une seule divinité à laquelle ils donnèrent le nom de Dieu du ciel. Les Chaldéens les bannirent alors du milieu d'eux [2], et ils vinrent se réfugier en Mésopotamie où ils demeurèrent longtemps. Plus tard, par l'ordre de leur Dieu, ils vinrent se fixer dans la terre de Chanaan, où ils se multiplièrent et virent s'accroître le nombre de leurs troupeaux et l'importance de leurs richesses. Une famine survenue dans ce pays les contraignit à se rendre en Egypte où ils séjournèrent pendant quatre cents ans, et prospérèrent au point de former une multitude innombrable. Le roi d'Egypte les obligeait à travailler la brique, les employait à la construction de ses édifices et les accablait sous le poids de la servitude. Ils invoquèrent leur Dieu, qui exauça leurs

[1] Nous mentionnons ici pour mémoire une objection surannée que toute l'école de Voltaire a répétée à propos de ce passage. Comment, disait-on, Holopherne pouvait-il ignorer à ce point l'histoire de l'Assyrie, son pays? Ne se souvenait-il plus de Sennachérib et du désastre éprouvé par son armée, sous les murs de Jérusalem? etc., etc. Sur un pareil thème, l'amplification était facile ; on ne l'a pas négligée. Toutes ces rêveries posthumes s'évanouissent devant l'inscription du Prisme d'Assarhaddon, qui nous apporte la preuve philologique que le nom d'Holopherne est un nom persan. Le titre de généralissime des armées ninivites n'avait pas donné à Holopherne les traditions d'un pays qui n'était pas le sien : et cette simple réflexion dégage le texte sacré de tous les fastidieux commentaires sous lesquels on prétendait l'ensevelir.

[2] Nous suivons ici le texte grec, cap. v, 8 et seq.

supplications et frappa l'Egypte de divers fléaux. Les Egyptiens chassèrent alors ces étrangers, les fléaux cessèrent. L'Egypte se repentit alors d'avoir laissé échapper ses esclaves ; on les poursuivit, mais le Dieu du ciel ouvrit aux fugitifs un passage à travers les flots de la mer qui se dressèrent de chaque côté comme une muraille, et les étrangers purent franchir à pied sec le lit du détroit. L'armée égyptienne s'engagea à leur poursuite par le même chemin; mais les flots se refermèrent, engloutissant tous les guerriers, sans qu'il en restât un seul pour raconter ce désastre. Sortis de la mer Rouge, les fugitifs vinrent se fixer dans les déserts du Sinaï, où nulle race humaine ne saurait trouver à vivre. Là les sources amères se changèrent pour eux en eaux douces, et pendant quarante ans le ciel prit soin de les nourrir. Dans tous les combats qu'ils livrèrent, sans arcs ni flèches, sans boucliers et sans épées, le Dieu du ciel leur accorda la victoire. Il n'était possible de les vaincre qu'autant qu'ils avaient offensé leur Dieu par leurs infidélités. Toutes les fois qu'ils abandonnèrent son culte pour celui des divinités étrangères, ils furent la proie de leurs ennemis, le glaive les moissonna, et ils devinrent le jouet des autres peuples. Mais sitôt que, par leur repentir, ils avaient fléchi le courroux du Dieu du ciel, ils retrouvaient leur supériorité. Les princes de Chanaan et de Jébus, les rois Phérézéens, Héthéens, Hévéens et Amorrhéens, les puissantes peuplades d'Hésébon succombèrent tour à tour devant eux, ils en occupèrent les villes et le territoire, et ils n'ont cessé de prospérer jusqu'au jour où ils se livrèrent au désordre, en présence de leur Dieu; car ce Dieu ne laisse jamais leurs iniquités impunies. Depuis plusieurs siècles ils ont souvent abandonné la voie que ce Dieu leur a tracée, c'est ainsi qu'ils ont été décimés par différents vainqueurs et qu'un grand nombre d'entre eux ont été emmenés captifs sur la terre étrangère. Mais depuis quelque temps ils sont revenus au culte du Seigneur, leur Dieu : ils se sont de nouveau rassemblés après leur dispersion, ils ont repeuplé ces montagnes et possèdent de nouveau Jérusalem où est construit leur Temple [1]. Maintenant donc, Seigneur, faites prendre des infor-

[1] « Voilà bien, dit M. Henrion, l'histoire de Manassès, emmené par les As-



mations pour savoir si ce peuple a récemment commis quelque offense contre le Dieu du ciel. S'il en est ainsi, n'hésitons pas à l'attaquer, car ce Dieu le livrera entre vos mains et le soumettra à votre puissance. Si, au contraire, ce peuple est resté fidèle au culte de sa Divinité, nous ne pouvons espérer de vaincre sa résistance; le Dieu du ciel combattra pour lui, et nous deviendrons la fable de toute la terre [1]. »

Achior, chassé du camp assyrien est accueilli à Béthulie.

27. « Ainsi parla Achior. Son langage avait irrité les grands qui entouraient Holopherne. Des projets sinistres contre la vie du chef ammonite se formaient dans leurs cœurs. Quel est cet audacieux, disaient-ils, qui soutient la rébellion des fils d'Israël ! Il prétend que des montagnards grossiers et sans expérience de la guerre pourraient résister aux armées de Nabuchodonosor, le grand roi ! Pour lui faire expier son imposture, franchissons les montagnes de Judée, et quand les chefs de ce peuple seront tombés entre nos mains, nous ferons partager à Achior leur supplice. Ainsi toutes les nations apprendront que la force d'Assour est la seule divinité de la terre, et qu'il n'y a pas d'autre Dieu [2]. — Holopherne laissa ses courtisans épuiser leur indignation hypocrite dans ces discours où la bassesse le dispute à la cruauté. Quand le silence fut rétabli, il prit la parole pour formuler la sentence : Tu as fait le prophète, dit-il à Achior, et tu nous as prédit que le peuple d'Israël trouverait dans son Dieu un défenseur invincible. Je saurai bien te prouver qu'il n'y a pas d'autre divinité que celle d'Assour. Quand nous aurons soumis les rebelles Israélites par la force de nos armes, je te ferai périr avec eux sous le glaive de mes soldats. Ma parole te consterne, et je vois ton visage pâlir : pourquoi cette frayeur, si tu as confiance en ta prophétie et si mes menaces te semblent irréalisables ? A partir de ce moment tu cesses d'être à mon service, je vais te faire conduire au milieu du peuple d Israël, et le jour où j'entrerai vainqueur en Judée sera le jour de ton supplice et de ma vengeance. — Le généralis-

» syriens à Babylone, mais à cause de son repentir, revenu à Jérusalem, » dont il releva les murs et purifia le temple où le culte de Jéhovah était » rétabli. » (*Cours complet d'hist. ecclésiastique*, tom. V, pag. 1185, note 3756.

[1] *Judith*, cap. v, Vulgate, 1-25. — [2] *Jud.*, Vulgat., cap. v, 26 ad ultim.

sime donna en effet à ses gardes l'ordre de saisir Achior, et de le conduire à Béthulie [1] pour le remettre entre les mains des fils d'Israël. Les serviteurs d'Holopherne, emmenant leur prisonnier, traversèrent la plaine ; mais en approchant des montagnes de Béthulie, ils virent un groupe d'Israélites, armés de frondes, qui se dirigeaient contre eux. Les soldats assyriens ne voulurent point engager de combat ; ils se détournèrent un peu de la route, se dissimulant dans un repli de terrain, sur le flanc de la montagne. Là ils attachèrent le chef ammonite par les pieds et les mains, à un tronc d'arbre, et l'abandonnant dans cette situation, se hâtèrent de regagner les tentes d'Holopherne. Les guerriers d'Israël arrivèrent bientôt près d'Achior ; ils détachèrent ses liens et l'emmenèrent à Béthulie. La foule entoura le prisonnier, et on lui demanda pourquoi les Assyriens l'avaient ainsi traité. Ozias, fils de Micha, de la tribu de Siméon [2], et

[1] « Autant Béthulie a été célèbre, dit M. de Saulcy, autant son nom est » connu dans le monde judaïque et chrétien, autant le lieu où elle s'éleva » est difficile à indiquer. Nous savons qu'elle était dans les montagnes, près » de la plaine d'Esdrelon, non loin de Dothaïn; mais comme Dothaïn n'est » n'est pas mieux connu que Béthulie, il reste que nous n'avons qu'un seul » document précis, celui du voisinage de la plaine d'Esdrelon. Cependant il » est précieux pour nous, car Béthulie étant, d'après le texte sacré, sur une » montagne, sa position nous est indiquée par la chaîne du Thabor et du » Petit-Hermon, qui défendent au levant la plaine d'Esdrelon, et forment un » rempart qu'il faut franchir, lorsqu'on est parvenu à passer le Jourdain. La » position que les explorateurs de la Terre Sainte doivent chercher leur est » indiquée ainsi. Par conséquent, c'est entre Beisan et Tibériade, vers les » localités modernes de Aulâm, de Tireh, qu'il faudra faire des recherches. » C'est la partie de la Terre Sainte la plus inexplorée. Peu de voyageurs » se hasardent dans cette contrée. On suit d'ordinaire le chemin de Jérusalem » par Naplouse et Nazareth. « (*Dict. des antiq. bibl.*, pag. 158.)

[2] La situation de Béthulie, déterminée par le voisinage de la plaine d'Esdrelon, ne permet pas de fixer cette ville dans la tribu de Siméon, au sud-ouest de Jérusalem, ainsi que l'a fait Dom Calmet. Quoique le point précis de la topographie biblique où il convient de placer l'ancienne Béthulie nous soit encore inconnu, la désignation formelle d'Esdrelon, dans le texte sacré, nous autorise à placer cette ville dans la tribu de Zabulon, au nord de Jérusalem, puisque c'est là que nous retrouvons Esdrelon. Ce qui avait induit Dom Calmet en erreur, était la mention d'Ozias, de la tribu de Siméon, faite ici par l'auteur du Livre de Judith. Mais, ainsi que le fait justement observer M. Henrion, « si Béthulie eût été dans la tribu de Siméon, il eût été inutile » de marquer qu'Ozias était de cette tribu. » (*Cours complet d'hist. ecclés.*,

Charmi, surnommé Gothoniel, commandaient alors à Béthulie. Ce fut en leur présence et devant tout le peuple assemblé que le captif raconta son histoire. Quand il eut achevé son récit, la multitude se prosterna pour adorer Jéhovah : des larmes coulaient de tous les yeux, et, d'une voix suppliante, ils disaient : Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, jetez un regard sur l'orgueilleux Assyrien ; voyez l'humiliation de vos serviteurs, et faites-leur miséricorde. Prouvez à nos ennemis que vous n'abandonnez jamais ceux qui ont placé en vous leurs espérances, et que votre bras se plaît à renverser la fierté et l'insolence des superbes. — Ainsi priait le peuple. Cependant les enfants d'Israël adressèrent à Achior des paroles de consolation : Le Dieu de nos pères, dont vous avez glorifié la puissance, lui dirent-ils, vous récompensera de votre noble courage, et vous verrez de vos yeux la ruine de vos ennemis. Quand Jéhovah notre Dieu aura daigné accomplir notre délivrance, il deviendra votre Dieu à vous-même, et vous pourrez, si cette proposition vous agrée, vous fixer au milieu de nous avec votre famille. — Ozias introduisit alors le chef ammonite dans sa demeure et lui donna une cordiale hospitalité. Tous les anciens, invités au repas qui termina cette journée où le peuple avait observé un jeûne rigoureux, vinrent s'asseoir à la table d'Ozias. La multitude fut ensuite convoquée pour passer la nuit en prières devant le Seigneur, dans le sanctuaire [1]. »

Siége de Béthulie. La soif. Désespoir des assiégés.

28. « Le surlendemain Holopherne donna l'ordre à ses troupes de marcher sur Béthulie. Son armée s'était grossie, depuis le commencement de l'expédition, de tous les auxiliaires qu'il s'était choisis parmi les provinces conquises. Tous les guerriers se préparèrent à combattre les enfants d'Israël ; ils s'avancèrent par le flanc de la

tom. V, pag. 1186, note 3762.) En effet, la Bible omet une semblable indication pour Charmi, qui partageait avec Ozias le soin de défendre Béthulie. C'est donc précisément parce qu'Ozias était d'une tribu différente de celle dont la cité menacée faisait partie, que l'Ecrivain sacré a pris soin de nous donner ce détail.

[1] *Judith*, Vulgate, cap. VI integr. Dom Calmet fait à propos du dernier verset l'observation suivante : *Discere hinc videmur Judæos in urbibus Hierosolymâ remotis jam tum habuisse loca orationi cœtibusque destinata, cujusmodi alia sese offerunt pariter Susis, ætate Estheris et Mardochæi. Horum usus post captivitem familiarissime obtinuit et undique spectatur Jesu-Christi ætate.*

montagne jusque sur les hauteurs en face de Dothaïn, s'étendant depuis Belma jusqu'à Chelmon, vis-à-vis d'Esdrelon. A la vue de cette multitude innombrable, les enfants d'Israël se prosternèrent devant le Seigneur, la tête couverte de cendres, et ils suppliaient Jéhovah de faire éclater sa miséricorde sur son peuple. Ce pieux devoir accompli, ils prirent les armes et vinrent se poster dans tous les défilés de la montagne qui pouvaient donner accès à l'ennemi ; nuit et jour ils veillaient en armes et se tenaient prêts à repousser l'attaque. Cependant Holopherne espérait les réduire sans tenter un assaut. En faisant le tour de Béthulie, il remarqua, au sud, un aqueduc qui amenait à la ville l'eau d'une source voisine, et le fit couper. Cette mesure n'eut pas tout le succès qu'en attendait le généralissime assyrien. D'autres fontaines plus rapprochées des remparts fournirent pendant quelques jours une légère ressource aux assiégés. Ils se glissaient furtivement pendant la nuit pour y puiser une quantité d'eau trop peu considérable pour les abreuver, mais qui adoucissait cependant les tortures de la soif qu'ils enduraient. Les fils d'Ammon et de Moab, mêlés à l'armée assyrienne, s'en aperçurent et en informèrent le généralissime. Les Israélites, lui dirent-ils, ne comptent ni sur leurs épées, ni sur leurs lances. Ils se croient invincibles par la situation même de leur ville, bâtie sur un rocher et environnée de précipices qui en défendent l'accès. Cependant vous pouvez vous en rendre maître sans combat. Faites garder toutes les fontaines par des détachements de vos guerriers, l'ennemi n'aura plus d'eau à boire, il mourra de soif, ou il vous livrera bientôt une cité qu'il croit imprenable. — Holopherne accueillit avec empressement ce conseil, et il plaça des gardes sous la conduite d'un centenier à l'approche de chacune des fontaines. Pendant vingt jours cette consigne fut rigoureusement observée ; toutes les citernes, tous les réservoirs étaient épuisés à Béthulie, on avait fixé la ration d'eau pour chaque habitant dans une mesure fort restreinte ; malgré toutes ces précautions l'eau avait été absorbée, et il en restait à peine pour un jour. La détresse était au comble ; une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants vint entourer, en criant, la demeure d'Ozias : Que Dieu soit juge entre vous

et nous, disait la foule ; c'est votre obstination qui attire sur nous tous ces malheurs ! Vous n'avez pas voulu accepter la paix que nous offraient les Assyriens, voilà pourquoi Dieu nous a livrés en leur pouvoir. Vainement nous implorons son secours, il nous laisse mourir de soif et d'épuisement sous leurs yeux. Rassemble donc tout ce qui reste des malheureux habitants de Béthulie, et allons offrir notre soumission au prince assyrien. La captivité ne nous empêchera pas de bénir notre Dieu, et nous n'aurons pas la douleur de voir mourir nos femmes et nos enfants sous nos yeux, en attendant nous-mêmes une mort certaine. Par le ciel et la terre, par Jéhovah le Dieu de nos pères qui punit en ce jour tous nos crimes passés, nous t'en conjurons, livre cette cité à la soldatesque d'Holopherne. Nous préférons mourir d'un coup d'épée que de supporter davantage cette lente agonie d'une soif intolérable. — Des cris de lamentation et de désespoir succédèrent à ces paroles. Pendant plusieurs heures on n'entendit que des gémissements entremêlés de prières. Nous avons péché comme nos aïeux, disaient-ils, nous avons suivi l'exemple de leurs injustices et de leurs iniquités. Jéhovah, vous êtes le Dieu de la clémence, ayez pitié de nous ! Si vous voulez nous châtier, que votre main s'appesantisse elle-même sur nos têtes, mais ne nous livrez pas à un peuple qui ne vous connaît point. Que les nations ne disent pas avec ironie : Où est donc le Dieu d'Israël ? — Epuisée enfin par ces clameurs et ces gémissements, la multitude fit silence. Ozias, le visage inondé de larmes, éleva la voix : Frères, dit-il, encore cinq jours de courage ! Attendons, pendant ce temps, la miséricorde de Jéhovah. Peut-être daignera-t-il nous prendre en pitié et glorifier son nom en prenant notre défense. Quand ce terme sera écoulé, s'il ne nous est point venu de secours, je ferai ce que vous me demandez [1]. »

Judith, fille de Mérari. Son entretien avec Ozias et les anciens du peuple.

29. La promesse d'Ozias fut bientôt connue de toute la ville. « Or il y avait à Béthulie une veuve nommée Judith. Elle était fille de Mérari, de la tribu de Siméon. Manassé, son époux, était mort trois ans auparavant, à l'époque de la moisson des orges. Il était

[1] *Judith*, Vulgate, cap. VII integr.

dans son champ, au milieu des moissonneurs, occupé à faire lier les gerbes, quand il fut frappé d'une insolation[1]. On le transporta à Béthulie où il mourut, et on lui donna la sépulture dans le tombeau de ses pères. Depuis lors Judith s'était enfermée dans la retraite. Elle ne quittait plus l'appartement de sa maison, et elle y demeurait constamment dans la compagnie des filles qui la servaient. Elle portait un cilice, jeûnait tous les jours, à l'exception du sabbat, des néoménies et des fêtes d'Israël. Cependant sa beauté avait conservé tout son éclat. Son mari lui avait laissé d'immenses richesses, de nombreux serviteurs et de grands troupeaux de brebis et de bœufs. L'austérité de sa vie, qui contrastait avec cette haute fortune, l'avait signalée à l'admiration publique, et jamais une parole de malveillance n'avait effleuré sa réputation. L'engagement pris par Ozias de livrer Béthulie si, dans un délai de cinq jours, la ville n'était pas secourue, causa la plus vive surprise à Judith. Elle fit prier Ozias, ainsi que les anciens du peuple Chabri et Charmi, de se rendre près d'elle. Que signifie, leur dit la pieuse veuve, la téméraire parole que je viens d'entendre ? Vous promettez de livrer Béthulie aux Assyriens, si dans cinq jours Jéhovah ne vous a pas secourus. Qui êtes vous donc, pour tenter ainsi le Seigneur ? Est-ce par un tel défi que vous espérez fléchir la miséricorde de notre Dieu, et ne craignez-vous pas d'enflammer au contraire son juste courroux ? Vous osez prescrire une époque fixe et déterminer à votre gré un délai à sa puissance infinie. C'est là une faute nouvelle dont il nous faut, par une expiation sincère et par des larmes de pénitence, implorer le pardon près de ce Dieu dont la clémence est sans bornes. Jéhovah ne se laisse pas effrayer, comme les mortels, par une vaine menace, et on ne lui mesure pas le temps comme aux enfants des hommes. Humilions-nous donc devant sa majesté sainte, et dans le sentiment de notre faiblesse et de nos misères disons-lui, mêlant nos larmes à notre prière : Seigneur, faites éclater sur nous votre miséricorde à l'heure et de la manière que vous aurez réglée vous-même ; ainsi

[1] Nous avons déjà vu un exemple de ce genre d'accident tom. II de cette *Histoire*, pag. 635.



nos ennemis expieront leur orgueil et nous triompherons dans notre humilité. Nos pères vous avaient abandonné pour porter leurs adorations aux divinités étrangères ; en punition de ce crime ils ont été moissonnés par le glaive, ils sont devenus dans la captivité le jouet d'un insolent vainqueur. Pour nous, nous ne reconnaissons point d'autre Dieu que vous. — C'est ainsi qu'il nous faut parler à Jéhovah et attendre humblement l'heure de sa miséricorde. Il fera rendre à l'Assyrien un compte sévère pour chaque goutte de notre sang, il écrasera toutes les nations qui nous attaquent, car il est Jéhovah, notre Dieu. Et maintenant, frères, vous êtes les anciens du peuple de Dieu, le salut d'Israël dépend des paroles que vous allez faire entendre à la multitude. Allez relever les courages abattus. Dites au peuple : Souvenez-vous de l'histoire des jours anciens. Nos aïeux ont été comme nous visités par les tribulations pour éprouver leur fidélité au Seigneur. Abraham, notre père, a été tenté, et c'est après de nombreuses afflictions que Dieu l'a proclamé son ami. Isaac, Jacob, Moïse, tous ces serviteurs de Jéhovah, ont vu leur fidélité mise de même à l'épreuve. Tous ceux qui ont faibli sous l'adversité sont tombés sous le glaive de l'ange exterminateur, les serpents du désert s'attachaient à leurs pas pour leur donner la mort. Nous aussi supportons courageusement les maux qui nous sont envoyés. Ces supplices n'égalent pas encore ceux que nous avons mérités par nos prévarications. La verge dont Jéhovah nous frappe ne s'est levée que pour nous corriger et non pour nous anéantir. — Ainsi parla l'héroïne. Ozias et les anciens du peuple lui répondirent : La vérité est sortie de vos lèvres, et nous ne trouvons rien à reprendre dans vos discours. Maintenant donc, implorez pour nous la miséricorde du Seigneur, car vous êtes une sainte femme et la crainte de Dieu est dans votre cœur. — Vous reconnaissez, reprit Judith, la voix de Dieu dans les paroles que son indigne servante a prononcées. Vous saurez bientôt si le projet que j'ai formé vient de lui. Priez ce grand Dieu de bénir ma résolution. Trouvez-vous cette nuit à la porte de la ville pour me la faire ouvrir. Je sortirai accompagnée d'une servante. Redoublez cependant vos supplications pour que Dieu daigne visiter Israël son peuple dans le délai de cinq jours

que vous avez si témérairement fixé. Ne m'interrogez point sur le projet que j'ai formé ; ne faites aucune recherche pour le connaître, jusqu'au jour où vous me verrez de retour ; d'ici là, ne cessez de prier pour moi le Seigneur notre Dieu. — Allez en paix, lui répondit Ozias, prince de Juda. Que Dieu soit avec vous pour la confusion de nos ennemis ! — Et les anciens se retirèrent [1]. »

30. « Demeurée seule, Judith entra dans son oratoire. Revêtue d'un cilice, et la tête couverte de cendres, elle se prosterna le visage contre terre et épancha son âme devant le Seigneur, dans cette touchante supplication : Jéhovah, Dieu de Siméon mon aïeul, vous qui avez armé sa main du glaive de la vengeance contre les ravisseurs étrangers qui avaient attenté à l'honneur d'une fille de Juda [2]! Les coupables virent alors leurs épouses traînées en captivité, leurs dépouilles partagées entre vos serviteurs. Venez, je vous supplie, au secours d'une faible veuve. C'est vous qui avez accompli toutes le merveilles du passé, tous vos desseins de miséricorde se sont réalisés, toutes les voies sont ouvertes à votre puissance, et une sagesse infinie préside à vos conseils. Jetez aujourd'hui sur le camp assyrien le regard terrible que vous avez lancé autrefois sur le camp des Egyptiens, alors que, fiers de leurs quadriges, de leurs chevaux et de leurs nombreux bataillons, ils se précipitaient à la poursuite des Hébreux. Vous vîtes leur orgueil, et une nuée ténébreuse égara leur marche ; l'abîme s'ouvrit sous leurs pas et les flots engloutirent leurs guerriers. Qu'ils périssent de même, ô mon Dieu, ces Assyriens qui s'enorgueillissent de leur multitude innombrable, de leurs chars, de leurs javelines, de leurs boucliers, de leurs flèches et de leurs lances ! Ils ne savent pas que vous êtes notre Dieu, que vous tenez dans vos mains le sort des batailles et que votre nom est Jéhovah. Levez le bras de votre vengeance, comme aux jours anciens ; écrasez leurs forces sous le poids de votre puissance formidable. Que le souffle de votre colère les anéantisse ; ils ont juré de violer votre sanctuaire, de profaner le Tabernacle de votre nom

Prière de Judith.

[1] *Judith*, Vulgate, cap. VIII integr. — [2] Allusion à l'épisode de l'enlèvement de Dina par les Sichimites. Voyez tom. I de cette *Histoire*, pag. 435-436.



et d'abattre, sous le tranchant de leur glaive, l'angle de votre autel! Que le glaive, dont ce téméraire Assyrien vous menace, se tourne contre lui, et abatte son insolence avec sa tête. Que ce farouche guerrier se laisse prendre par une faible femme, comme un oiseau dans le filet du chasseur, et que le miel de ma parole soit l'instrument de votre vengeance. Donnez à mon cœur assez de fermeté pour ne pas trembler devant lui, et à mon bras assez de force pour le terrasser. Ce sera là le monument de votre nom, quand on dira: Il est tombé sous la main d'une femme! Car vous, le grand Dieu, vous n'avez besoin ni d'armées nombreuses, ni de cavaliers, ni de soldats. Jamais vous n'avez souffert l'orgueil des mortels; la prière des humbles et des petits a toujours triomphé dans vos conseils. Roi du ciel, Créateur souverain, entendez la voix d'une faible femme qui vous implore et qui ose tout espérer de votre miséricorde. Souvenez-vous de votre alliance avec Israël: placez vous-même sur mes lèvres les paroles que je dois prononcer; donnez-moi force et courage dans cette entreprise: protégez ainsi la sainteté du Temple que vous vous êtes choisi parmi nous, et que les nations apprennent que vous êtes le Dieu véritable, et qu'il n'y en a point d'autre que vous [1]. »

Les parures.

31. « Après cette prière fervente, Judith se leva, appela la fille qui la servait, et passant dans son appartement, elle détacha le cilice qui la couvrait, quitta les vêtements de deuil de sa viduité, se fit parfumer, après le bain, avec une recherche depuis longtemps inaccoutumée, et fit partager ses longs cheveux en tresses élégantes. Elle choisit, pour orner son front, un diadème étincelant de pierreries, se para des riches étoffes qu'elle portait en des jours plus heureux, attacha à ses pieds des sandales brodées d'or, et compléta sa parure par des bracelets, des colliers de perles, des pendants d'oreilles et des anneaux précieux. Elle n'oublia rien de ce qui pouvait rehausser sa beauté, et le Seigneur, qui voyait son intention, ajouta encore des charmes à ses grâces naturelles, en sorte qu'elle parut rayonner d'un éclat incomparable. Elle ordonna à sa servante de

[1] *Jud.*, Vulgate, cap. IX integr.

prendre dans un sac une petite outre de vin, une fiole d'huile, de la farine, des figues sèches, quelques pains cuits sous la cendre, et au milieu de la nuit, sortant avec elle de sa demeure, elle vint à la porte de Béthulie, où Ozias et les anciens du peuple l'attendaient. En la voyant si richement parée, ils ne purent réprimer un mouvement d'admiration, mais sans l'interroger sur ses desseins ils la laissèrent passer en disant : Que le Dieu de nos pères vous accompagne de ses bénédictions, qu'il fasse triompher les généreux desseins de votre cœur, pour la gloire de Jérusalem, et pour que votre nom soit à jamais célébré avec celui des justes et des saints! — *Amen! Amen!* répondirent tous les assistants; et Judith, priant Dieu, franchit avec sa servante les portes de Béthulie [1]. »

Judith au camp assyrien. Sa première entrevue avec Holopherne.

32. « Elles descendirent la montagne, dans la direction du camp assyrien. Au lever de l'aurore, les sentinelles ennemies les aperçurent, et venant à leur rencontre, dirent à Judith : D'où viens-tu, et où vas-tu? — Je suis, répondit-elle, une fille des Hébreux. Je me suis secrètement échappée de leur ville, en voyant approcher le jour où Béthulie tombera entre vos mains et sera dévastée, en punition de la révolte de ses habitants, qui ont osé vous braver et qui n'ont pas voulu racheter leur vie par une soumission spontanée. C'est pourquoi je me suis dit : J'irai me prosterner aux pieds du grand prince Holopherne; je lui révèlerai les secrètes dispositions des habitants de Béthulie, et je lui indiquerai le moyen de les réduire en son pouvoir sans que cette victoire coûte la vie d'un seul des soldats de son armée. — Les guerriers assyriens, pendant qu'elle parlait, avaient les yeux fixés sur son visage, et admiraient son extraordinaire beauté. Quand elle eut achevé cette explication préliminaire, ils lui répondirent : Vous avez sauvé votre vie, en prenant cette résolution et en venant trouver notre général. Il vous accueillera avec faveur, et vous serez agréable à ses yeux. — Ils la conduisirent alors vers la tente d'Holopherne, et après l'avoir annoncée, ne tardèrent pas à l'y introduire. A son aspect, le cœur du généralissime assyrien fut profondément ému. Un murmure d'ad-

[1] *Judith*, Vulgate, cap. x, 1-10.



miration se faisait entendre dans les rangs des officiers qui l'entouraient. Cependant Judith s'approcha d'Holopherne, en ce moment assis sous un pavillon brodé de pourpre et d'or, entremêlés d'émeraudes et de pierres précieuses, et levant les yeux sur le visage du prince, elle se prosterna pour le saluer à la manière orientale. Holopherne la fit aussitôt relever par ses serviteurs[1], et lui dit : Reprenez confiance et bannissez toute crainte ; jamais je n'ai fait le moindre mal à quiconque s'est soumis à la domination de Nabuchodonosor, mon souverain. Si votre peuple n'avait pas outrageusement rejeté mes propositions pacifiques, ma main ne se serait point armée contre lui. Dites-moi donc le motif qui vous a portée à quitter Béthulie et vous a conduite parmi nous. — Daignez accueillir avec bonté les paroles de votre servante, répondit Judith. Ses avis pourront servir à l'accomplissement des grandes choses que Dieu veut faire pour vous. Vive Nabuchodonosor, le grand roi qui a remis en vos mains sa puissance pour châtier tous les rebelles ! C'est votre bras qui a soumis les nations à son empire, il n'est pas dans les solitudes les plus lointaines un pasteur des tribus nomades que vous n'ayez courbé sous son autorité. Tous les peuples célèbrent la sagesse de vos conseils ; on redit, dans toutes les provinces, que seul vous êtes clément et fort, et que vous maintenez l'ordre dans le royaume de Nabuchodonosor. Les habitants de Béthulie savent le langage qu'a osé vous tenir Achior, ils savent aussi la mesure pleine de modération et de fermeté que vous avez prise à son égard. Or, il est également de notoriété publique parmi eux que Jéhovah, notre Dieu, est irrité par nos prévarications. Il a fait annoncer lui-même par ses prophètes, qu'en punition de nos crimes, il nous livrerait aux mains des vainqueurs. Les fils d'Israël, accablés sous le poids de leurs fautes, et tremblants à votre approche, sont dans la consternation. La famine les désole ; ils meurent de soif, et ils sont réduits à une telle extrémité qu'ils ont commencé à égorger les animaux pour en boire le sang. Les prémices sanctifiées par leur consécration à Jéhovah, et auxquelles notre loi nous interdit de

[1] *Judith*, Vulgate, cap. x, 11 ad ultim.

toucher, n'ont plus été respectées; ils ont osé y porter une main sacrilége, et se créer ainsi une dernière ressource pour remplacer leurs provisions épuisées de froment, de vin et d'huile. Cette profanation a comblé la mesure de leurs offenses contre notre Dieu, et désormais leur perte est certaine [1]. Votre servante a vu tous ces désordres, voilà pourquoi elle a quitté ce peuple voué à la ruine. Jéhovah, notre Dieu, m'a envoyée près de vous pour vous en informer, car votre servante adore Jéhovah; elle restera, même ici, fidèle à son culte. Permettez-moi donc de me retirer, pour aller m'entretenir avec mon Dieu, dans la prière. Il m'apprendra lui-même l'heure qu'il a fixée pour sa vengeance, et je viendrai vous en instruire. Ainsi vous entrerez en vainqueur à Jérusalem, tout le peuple d'Israël tombera en votre pouvoir, comme un troupeau sans pasteur que l'ennemi vient surprendre, sans qu'un chien de la bergerie fasse entendre un aboiement contre le ravisseur. Telles sont les révélations dont Jéhovah a daigné m'honorer, et qu'il m'a chargée de vous annoncer de sa part. — On avait écouté l'étrangère dans le plus profond silence. Les serviteurs d'Holopherne admiraient la sagesse de Judith : quand elle eut cessé de parler, ils se disaient l'un à l'autre : Jamais femme n'a réuni à tant de majesté et de grâces une telle élévation d'idées et de langage! — Holopherne répondit à la prophétesse : Béni soit le Dieu qui vous a envoyée pour livrer entre nos mains le peuple d'Israël. J'accepte avec joie

[1] On voit avec quelle habileté Judith met à profit les précédentes indications d'Achior, en relevant les offenses plus récentes dont le peuple d'Israël aurait pu se rendre coupable envers Jéhovah. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que tous ces détails portent d'ailleurs au plus haut degré l'empreinte de la législation mosaïque. Quant aux reproches adressés à l'héroïne sur le stratagème qu'elle emploie pour tromper Holopherne, on nous permettra de les regarder comme une puérilité surannée. Si l'on veut appliquer ici les principes de la morale chrétienne, on tombe dans un anachronisme. Si l'on veut envisager le fait en lui-même et le comparer avec les exemples analogues dont l'antiquité nous a conservé le souvenir, il se trouvera que tous les historiens en ont exalté les héroïnes. Pourquoi refuser à une Juive les éloges qu'on accorde si libéralement à la mémoire d'une Grecque ou d'une Romaine? (Voir les considérations exposées, à ce sujet, dans le récit de l'épisode de Débora et de Jaël, tom. II de cette *Histoire*, pag. 152-155.)



votre promesse. Si votre Dieu l'accomplit en ma faveur, il sera mon Dieu[1]; vous-même, vous serez comblée d'honneurs dans le palais de Nabuchodonosor, et votre nom sera couvert de gloire[2]. — Ensuite il donna à ses serviteurs l'ordre de conduire Judith dans le pavillon où l'on conservait ses trésors, en ajoutant qu'il voulait qu'on lui servît chaque jour les mets de sa propre table. Judith, en entendant cette dernière injonction, reprit la parole : La loi de Jéhovah, dit-elle, ne me permet pas de manger les aliments que vous daignez m'offrir. Souffrez, je vous prie, que je me contente de ceux que j'ai fait apporter avec moi. — Mais, dit Holopherne, quand vos provisions seront épuisées, que pouvons-nous faire pour vous? — Par la vie du généralissime, mon seigneur, s'écria Judith, je vous jure que votre servante n'aura pas encore épuisé ses modestes provisions, quand Jéhovah aura accompli ses promesses[3]. »

Judith dans le pavillon des Trésors.

33. « Les serviteurs d'Holopherne introduisirent donc Judith et sa servante dans le pavillon des Trésors. L'héroïne demanda qu'il lui fût permis, chaque matin, avant le lever de l'aurore, de sortir du camp pour prier son Dieu en liberté. Holopherne l'y autorisa et donna l'ordre aux gardes de se prêter sur ce point à tous les désirs de l'étrangère. Pendant trois jours, elle demeura sous la tente

[1] Jusqu'à la découverte des inscriptions assyriennes, cette parole d'Holopherne semblait inexplicable. Voici comment s'exprime Dom Calmet : *Seriò id locutus Holophernes vix creditur, nisi forte ignoraverit Deum Israëlis socium non admittere. Nimis enim fortunæ illius nocuisset viri conversio* etc. Ces hésitations de l'ancienne exégèse disparaissent devant l'histoire mieux connue de la civilisation assyrienne. Nous avons vu précédemment Assarhaddon « restaurer les images des dieux arabes » (*Inscript. assyr. des Sargonides; Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 203); « restituer ceux de Layali, roi de Yadih » (*Ibid.*, pag. 204). Sargon avait agi de même. (Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 731, 732.) Holopherne n'avait donc rien à craindre pour sa fortune, en prenant cet engagement vis-à-vis de Judith. Ninive comme la Rome d'Auguste acceptait tous les dieux, se réservant de les classer selon qu'ils manifestaient plus ou moins leur puissance, en donnant la victoire à ses armes, ou en servant les intérêts de sa politique. Assour restait la divinité suprême à laquelle les dieux inférieurs rendaient hommage. La féodalité de l'empire terrestre était passée des hommes aux dieux, et se reproduisait identiquement dans l'empire du ciel.

[2] *Judith*, Vulgate, cap. XI integr. — [3] *Judith*, Vulgate, cap. XII, 1-4.

assyrienne. Avant l'aurore, elle se rendait à la vallée de Béthulie, et pratiquait dans l'eau de la fontaine les ablutions légales. En revenant au camp, elle suppliait Jéhovah le Dieu d'Israël de la diriger dans son entreprise, pour la délivrance de son peuple. Rentrée sous la tente, elle y demeurait pure de tout contact avec les étrangers, et ne rompait le jeûne que sur le soir, où elle prenait son frugal repas. Or, le quatrième jour Holopherne donna à tous ses officiers un grand festin, et il dit à Bagoas[1], son chambellan : Va trouver la Juive et fais-la consentir à partager avec nous cette fête. Dis-lui qu'on en use toujours ainsi chez les Assyriens, et que je considérerais son refus comme un outrage personnel. — Bagoas transmit ce message à Judith. Ne refusez pas, lui dit-il, l'honneur que vous fait aujourd'hui mon maître, en vous invitant à sa table; consentez à prendre part à cette fête et à assister à ses côtés au festin. — Qui suis-je, répondit-elle, pour résister à la volonté d'Holopherne, mon seigneur? Je ferai tout ce qui lui sera agréable; satisfaire ses moindres désirs est pour moi le premier des devoirs et le plus glorieux privilége. — Judith se para magnifiquement, et quand on l'introduisit dans la tente d'Holopherne, un éclair de joie brilla sur le visage du généralissime assyrien. Venez embellir notre fête, lui dit-il, buvez et mangez avec nous, car vous avez trouvé grâce à mes yeux. — Je le ferai, répondit-elle; la faveur que mon seigneur m'accorde en ce moment rendra cette journée la plus glorieuse de ma vie tout entière. — Elle prit donc place à la table du festin; mais elle ne mangea et ne but que ce qui lui avait été préparé par sa servante. Cependant Holopherne, ravi de la voir à ses côtés, n'insista pas sur ce détail; dans le transport de sa joie, il se livra aux délices du festin, et but sans ménagement[2]. »

34. Ses convives l'imitèrent, et, quand la nuit fut venue, les officiers se hâtèrent de regagner leurs tentes, pour dissimuler aux sol- La dernière nuit sous la tente.

[1] Tel est le nom du texte grec; la Vulgate porte celui de Vagao. Par ces divergences on peut se rendre compte des fréquentes mutations qui surviennent dans les noms propres, selon le génie de chaque langue, et le caractère particulier des traducteurs. Cette réflexion ne peut que nous faire regretter plus vivement la perte du texte original de l'histoire de Judith.

[2] *Judith*, Vulgate, cap. XII, 4 ad ultim.

La tête d'Holopherne à Béthulie.

dats leur ivresse, et Bagoas ferma les portes du pavillon de son maître. Judith restait seule près d'Holopherne, endormi sur un lit de repos. Elle avait commandé à sa suivante de se tenir à la porte de la tente, en observant tous les mouvements extérieurs. L'héroïne était debout près du lit; des larmes coulaient de ses yeux, et ses lèvres murmuraient à demi voix cette prière : Jéhovah, Dieu d'Israël, fortifiez mon courage, et regardez à ce moment suprême l'œuvre qui fait trembler mon bras. Que vos promesses s'accomplissent, délivrez Jérusalem, la ville de votre élection, et donnez-moi la force d'achever le dessein que dans ma confiance en vous, j'ai osé former. — Elle dit, et s'approchant de la colonne placée au chevet du lit, elle détacha le glaive qui y était suspendu. L'ayant tiré du fourreau, elle saisit de la main gauche les cheveux d'Holopherne, et de la droite, tenant levée l'arme meurtrière : Jéhovah, mon Dieu, dit-elle, donnez en ce moment la force à mon bras! — Elle frappa deux fois le cou de sa victime, et à la seconde fois la tête tomba, séparée du tronc. Elle détacha ensuite la tenture fixée à la colonne et roula le cadavre à ses pieds. Puis elle sortit, emportant la tête d'Holopherne; elle la fit cacher dans le sac que portait sa servante, et toutes deux elles traversèrent le camp. Les gardes ne songèrent pas à les inquiéter, ils crurent qu'elles allaient dans la vallée faire leur prière de chaque matin. Ainsi elles franchirent l'intervalle qui les séparait de Béthulie, et avant le lever de l'aurore elles arrivaient à la porte de la ville. Ouvrez, cria Judith aux sentinelles juives, Jéhovah est avec nous et il a fait éclater sa puissance en faveur d'Israël! — En entendant sa voix, les soldats hébreux coururent avertir les anciens du peuple chez lesquels les clefs des portes étaient déposées. La nouvelle du retour de Judith, qu'on n'espérait plus revoir, se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toute la ville. La foule se précipita à sa rencontre avec des torches allumées. Les portes s'ouvrirent, et Judith se vit entourée d'une foule avide de contempler ses traits. Se plaçant alors sur un lieu élevé, elle demanda qu'on fît silence. Tous se turent : Louez Jéhovah notre Dieu qui n'a pas trompé notre espérance, dit-elle. La miséricorde qu'il avait promise à Israël s'est accomplie par la main

de son humble servante. J'ai tué cette nuit l'ennemi d'Israël. — Sortant alors du sac que portait sa suivante la tête du généralissime assyrien : Voici, reprit-elle, la tête d'Holopherne, le prince des milices d'Assour. Voici la tenture sous laquelle il dormait du sommeil de l'ivresse, quand Jéhovah, notre Dieu, l'a frappé par la main d'une femme. Vive Jéhovah! Son ange a veillé sur moi, depuis l'instant où j'ai quitté Béthulie. J'y rentre avec honneur, et il ne me reste plus qu'à rendre grâces à Dieu de sa victoire, de mon évasion et votre délivrance. — A ces mots, les fils d'Israël se prosternèrent pour adorer le Seigneur. Jéhovah vous a bénie dans sa puissance, disaient-ils à Judith, par vous il a anéanti nos ennemis. — Ozias, prince d'Israël, dit à l'héroïne : Vous êtes bénie, ô ma fille, par le Très-Haut, entre toutes les femmes de la terre. Béni soit ce Dieu tout-puissant qui a dirigé votre bras et frappé la tête du chef de nos ennemis. En ce jour il a couronné votre nom d'une gloire immortelle. Vos louanges se perpétueront à travers les âges, aussi longtemps qu'on se souviendra de la puissance de Jéhovah, parce que vous avez exposé votre vie pour le salut de votre peuple, et pour conjurer la ruine qui nous menaçait. — *Amen! Amen!* cria la foule. Cependant on avait appelé Achior, le chef des Ammonites. Le Dieu d'Israël à la puissance duquel vous avez rendu témoignage, lui dit l'héroïne, vous a arraché aux mains de vos ennemis. Cette nuit, ma main a, d'un seul coup, décapité l'empire d'Assyrie. Jugez-en vous-même et reconnaissez la tête du prince orgueilleux qui osait insulter Jéhovah et qui vous a dit un jour : Quand j'aurai réduit le peuple hébreu en servitude, je te passerai au fil de l'épée. — Achior reconnut la tête d'Holopherne, et, dans la stupeur de cet événement inattendu, il se jeta la face contre terre; son âme était en proie à la plus vive surprise. Quand cette première émotion fut un peu calmée, il dit à Judith : Soyez bénie, au nom de Jéhovah, dans tous les tabernacles de Jacob! Partout où l'on racontera votre histoire, le nom du Très-Haut sera glorifié [1]. »

35. « Frères, écoutez-moi, reprit l'héroïne. Suspendez cette tête Effroi

[1] *Judith*, Vulgate, cap. XIII integr.



du camp assyrien à la nouvelle de la mort d'Holopherne.

au haut des remparts; que chacun de vous aille prendre les armes; et, aussitôt le lever du soleil, précipitez-vous comme pour exécuter une sortie contre les gardes assyriennes. Trompées par ce mouvement, les sentinelles ennemies iront à la tente de leur général pour l'en informer. Les officiers entreront dans le pavillon d'Holopherne, ils y trouveront son cadavre décapité; vous profiterez du désordre et de la surprise de ce premier moment pour faire irruption dans le camp assyrien. Avec l'aide de Jéhovah, vous le foulerez aux pieds. — Après avoir fait cette recommandation, la pieuse veuve rentra dans sa demeure. Achior, témoin des merveilles accomplies par le Seigneur en faveur d'Israël son peuple, renonça à l'idolâtrie qu'il avait jusque-là professée, et manifesta publiquement sa foi à Jéhovah. Il demanda à recevoir la circoncision des Juifs et à être incorporé, lui et toute sa race, parmi la nation hébraïque. Ses vœux furent accomplis et sa descendance s'est perpétuée jusqu'à ce jour au milieu de nous. Cependant, au lever de l'aurore, la tête d'Holopherne apparut au-dessus des murs de Béthulie; les habitants avaient pris les armes, et en poussant les cris de guerre, au son des trompettes, ils s'élancèrent aux portes, comme pour entreprendre une vigoureuse sortie. Les gardes assyriens coururent à la tente d'Holopherne pour informer le généralissime du mouvement des assiégés. Les soldats qui veillaient à l'entrée du pavillon d'Holopherne, sonnèrent de la trompette, dans la pensée de réveiller leur maître; car nul n'osait pénétrer sans ordre dans l'appartement du grand prince d'Assour. Les autres chefs, les tribuns et les principaux officiers de l'armée s'étaient empressés d'accourir; mais tout restait muet dans l'intérieur du pavillon. Lassés de cette vaine attente, ils se décidèrent à enfreindre la consigne. Entrez, dirent-ils aux chambellans, et réveillez le généralissime. Dites-lui que les souris sont enfin sorties de leurs trous, et que ces misérables Hébreux ont l'audace de nous provoquer au combat. — Bagoas entra dans le pavillon, et avant de soulever la tenture qui servait de porte intérieure, il frappa dans ses mains, pour avertir son maître de sa présence, et ne pas le surprendre dans un moment inopportun. Mais la situation réelle était bien différente de celle

qu'il imaginait. Aucun mouvement ne répondit du fond de la tente à ce signal. S'approchant alors, il écarta le rideau, et vit le cadavre décapité d'Holopherne, étendu à terre et baigné dans le sang. Une exclamation d'horreur et de désespoir s'échappa de sa poitrine, il déchira ses vêtements, et les yeux pleins de larmes, il se précipita dans le pavillon des Trésors contigu à celui du général. Il comptait y trouver Judith. L'héroïne n'y était plus. Alors seulement il revint près de la foule inquiète : Une Juive, s'écria-t-il, a jeté la consternation dans l'empire de Nabuchodonosor, le grand roi. Holopherne, mon maître, est étendu sans vie sur le sol de sa tente ; il a la tête coupée. — A ces mots les chefs assyriens déchirèrent leurs vêtements en signe de deuil, dans un désordre et un désespoir inexprimables. La surprise et l'effroi saisirent les esprits, et bientôt tout le camp retentit de gémissements et de cris lugubres[1]. »

Déroute des Assyriens. Victoire d'Israël.

36. « A mesure que la fatale nouvelle se répandait sous les tentes assyriennes, les soldats consternés, sans direction et sans commandement, ne songeaient qu'à fuir. Nul ne causait avec son voisin ; chacun, tête baissée, cherchait à prendre les devants, pour échapper le premier à la poursuite des Hébreux dont ils entendaient la trompette guerrière retentir sur les flancs de la montagne de Béthulie, et dont l'armée se précipitait dans la plaine. La déroute était complète, toute la campagne était couverte de fuyards. Les enfants d'Israël redoublant les cris de guerre, et au son de la trompette victorieuse, s'élancèrent sur le camp assyrien, en observant de marcher en colonne serrée, ce qui leur assurait l'avantage sur cette multitude éparse. Pendant tout le jour ils ne cessèrent de passer au fil de l'épée les Assyriens fugitifs. Cependant Ozias, comme autrefois Gédéon dans une semblable circonstance, avait dépêché des courriers dans toutes les directions pour informer les enfants d'Israël de cette victoire inespérée. Toutes les villes, toutes les provinces de la Judée envoyèrent des soldats d'élite à la poursuite des vaincus, et on ne cessa de les massacrer jusqu'à ce que les restes de cette armée, naguère si brillante, fussent parvenus à franchir la frontière

[1] *Judith*, Vulgate, cap. XIV integr.

assyrienne [1]. Le peuple de Béthulie s'était jeté sur le camp abandonné par l'ennemi. Trente jours suffirent à peine à en compléter le pillage. Des troupeaux sans nombre, d'incalculables richesses furent recueillies ainsi parmi les bagages des vaincus, à tel point que le plus pauvre soldat d'Israël se trouva à la tête d'une véritable fortune. Tous les objets qui avaient appartenu personnellement à Holopherne, l'or, l'argent, les riches étoffes, les pierres précieuses de son trésor, tout le mobilier de ses pavillons, furent, d'un commun accord, réservés par le peuple, qui vint les déposer aux pieds de Judith et les lui offrir comme le trophée de la victoire. Le Grand Prêtre, accompagné des anciens de Jérusalem, se rendit lui-même à Béthulie pour féliciter l'héroïne. Judith sortit de sa demeure pour aller à sa rencontre. Le Pontife et les prêtres, en l'apercevant, s'écrièrent: Salut à vous, gloire de Jérusalem, allégresse d'Israël, honneur de notre peuple! O femme au cœur viril, Dieu a récompensé par une gloire immortelle votre pureté et la fidélité sans tache que vous avez gardée à la mémoire de votre époux. La main de Jéhovah vous a fortifiée et désormais vous serez bénie sans fin. — *Amen! Amen!* s'écriait la multitude. Et cependant les transports d'allégresse redoublaient: des chœurs de femmes, de vierges et de jeunes guerriers faisaient retentir de sons mélodieux les harpes, les tympanons et les kinnor [2]. Les femmes couronnées d'olivier portaient des rameaux verdoyants dans leurs mains, et les guerriers d'Israël, portant aussi des couronnes, chantaient les hymnes sacrés [3]. »

Cantique de Judith.

37. « Judith fit entendre alors les accents inspirés de ce cantique:

[1] La situation politique d'Holopherne était telle, en effet, qu'un revers suffisait à anéantir son armée. Les provinces précédemment révoltées dont il poursuivait la soumission par la terreur, n'attendaient qu'un moment favorable pour secouer le joug, et rendre aux vainqueurs de la veille, vaincus à leur tour, les cruels traitements qu'elles en avaient reçus. C'est là ce qu'il nous est permis de conjecturer, d'après la mention biblique du signal de soulèvement universel, expédié dans toutes les directions par l'ordre d'Ozias.

[2] *Judith,* Vulgate, cap. XV integr.

[3] *Judith,* texte grec, cap. XV, 12 et 13. La coutume de porter des rameaux verdoyants dans les fêtes publiques se rattachait chez les Juifs au cérémonial usité pendant la solennité nationale des Tabernacles, où la loi en faisait une prescription formelle.

Chantez la gloire de Jéhovah; tympanons et cymbales, célébrez sa puissance, que les victoires nouvelles vous inspirent de nouveaux accords, exaltez le nom du Dieu qui foudroie les armées : Jéhovah est son nom. Le peuple d'Israël est son camp ; son bras est notre bouclier contre tous nos ennemis. Assur était venu des montagnes de l'Aquilon [1], entraînant d'innombrables multitudes qui desséchaient les torrents sur leur passage et dont les chevaux remplissaient les vallées. Il avait dit : Je brûlerai tout le territoire d'Israël, je passerai ses jeunes guerriers au fil de l'épée, j'écraserai sur le pavé de ses cités la tête des petits enfants, et ses jeunes filles deviendront captives sous ma tente. — Jéhovah, le tout-puissant, l'a renversé ; la main d'une femme a décapité Assur. Son prince est tombé sans gloire. Ni l'épée des braves, ni la force des fils de Titan, ni les gigantesques soldats des Rephaïm n'ont eu l'honneur de sa défaite ; il s'est laissé envelopper dans les piéges de Judith, fille de Mérari. Judith a remplacé les sombres vêtements de la viduité par l'éclatante parure des jours de sa joie : c'était pour le triomphe des fils d'Israël. Les parfums exquis répandaient autour d'elle leur odeur embaumée ; elle a couronné d'un diadème les boucles de ses longs cheveux ; son manteau de reine, la broderie de ses riches sandales, devinrent des séductions redoutables ; sa beauté captiva le cœur de l'Assyrien ; le bras de Judith trancha la tête du généralissime. Les Perses [2] ont maudit l'héroïsme d'une Juive ; les Mèdes ont connu l'horreur et l'effroi. Les hurlements du désespoir ont retenti dans le camp d'Assur, quand les soldats de Béthulie, jusque-là si méprisés, apparurent sur les hauteurs, le visage exténué par les tortures de la soif. En ce jour les jeunes mères israëlites virent leurs tendres fils massacrer les vaillants d'Assyrie, les poursuivre comme des troupeaux d'enfants timides ; en ce jour l'Assyrien a pris la fuite

[1] Encore un détail topographique de la plus rigoureuse exactitude. C'était en effet par le septentrion que les troupes assyriennes étaient venues s'abattre dans la plaine de Béthulie.

[2] L'origine persane d'Holopherne est ici formellement indiquée, et le texte biblique est d'accord sur ce point avec les inscriptions cunéiformes que nous avons citées précédemment.



devant le glaive de Jéhovah mon Dieu. A Jéhovah nos hymnes de triomphe, à notre Dieu les nouveaux chants de victoire ! Adonaï Jéhovah, vous êtes grand, votre puissance resplendit d'un éclat invincible ! Que toute créature obéisse à vos lois ; vous avez dit, et tout a été fait ; vous avez envoyé votre esprit, et la vie a circulé dans le monde. Tout est soumis à votre empire. Les montagnes seront ébranlées sur leurs antiques fondements, les rochers seront consumés comme la cire que dévore la flamme ; mais ceux qui vous craignent seront inébranlables. Malheur à la nation qui s'élèvera contre Israël, mon peuple. Jéhovah, le tout-puissant, sera le vengeur de Juda. Il visitera ses ennemis au jour du jugement ; le feu éternel et le ver qui ne meurt pas dévoreront leur chair dans les siècles sans fin [1]. »

Mort de Judith.

38. « Les fêtes de Béthulie se renouvelèrent avec la même pompe à Jérusalem. Tous les enfants d'Israël se réunirent dans la Ville sainte pour y remercier Jéhovah de la protection qu'il avait accordée à son peuple. Après que la multitude des pèlerins eut accompli les purifications légales, on offrit sur l'autel du Seigneur les holocaustes, les vœux et les sacrifices d'actions de grâces. Judith déposa dans le Temple, sous la sauvegarde de l'anathème, l'armure d'Holopherne qui lui avait été remise par le peuple, et la tenture du pavillon qu'elle avait emportée elle-même dans la nuit de la délivrance. La solennité du triomphe dura trois jours, pendant lesquels la foule ne cessa d'inonder les parvis de l'édifice sacré. Chacun reprit ensuite le chemin de sa demeure. Judith, de retour à Béthulie, y vécut entourée de la vénération universelle. Fidèle jusqu'à la mort au souvenir de Manassé son époux, elle ne contracta point d'autre alliance. Les jours de fête, quand elle paraissait en public, sa présence était saluée par les acclamations du peuple. Dieu prolongea ses jours jusqu'à l'âge de cent cinq ans. Elle avait affranchi la servante qui l'accompagna dans le camp assyrien. Judith mourut à Béthulie et fut ensevelie dans le tombeau de son époux. Tout le peuple d'Israël la pleura dans un deuil qui dura sept jours. Pendant le cours de sa

[1] *Judith,* Vulgate, cap. XVI, 1-21.

longue existence, aucun ennemi, depuis Holopherne, ne troubla le repos de la Judée ; cette paix se prolongea même encore plusieurs années après sa mort. L'anniversaire du triomphe de Judith a été consacré par une fête nationale que les Juifs ont continué de célébrer jusqu'à ce jour [1]. »

39. Tel est le récit du livre sacré. Avant de le considérer comme un *roman*, et de le reléguer au rang des monuments apocryphes, les rationalistes auraient peut-être bien fait de l'étudier sérieusement et de le confronter, ainsi que nous l'avons essayé nous-même, avec les documents de l'histoire assyrienne qui sont arrivés jusqu'à nous. En tout cas, rien ne les autorisait, même en l'absence de tout moyen de contrôle, à le rejeter *à priori*, comme une fable. Les règles les plus élémentaires de la critique les obligeaient du moins à suspendre leur jugement, s'ils ne se croyaient pas en mesure de l'appuyer sur des preuves suffisantes. Mais qu'importent les règles de la critique, le respect pour les monuments de l'histoire, la dignité même et la réserve du caractère, en face du parti pris de renverser la Bible et de contredire son témoignage? Une négation succède à une autre dans ce travail de destruction incessante ; on sacrifie ici un verset, là un chapitre, plus loin un livre tout entier ; on croit ensevelir sous ces ruines factices la majesté du Testament divin; puis Dieu souffle à son heure sur les artisans de ruine, et ils n'ont enseveli, dans le désastre, que leur propre raison et celle des crédules esprits que leurs doctrines ont trop souvent réussi à séduire. Que veulent pourtant ces ouvriers de l'insurrection contre Dieu? Si, par impossible, leur travail était couronné de succès ; s'ils avaient un instant la joie de voir réaliser leurs rêves, quand ils auraient anéanti l'idée religieuse et qu'ils l'auraient bannie du monde moral, que mettraient-ils à la place? Insensés, qui poursuivent la chute du ciel, et ne voient pas que cette immense ruine écraserait les sociétés, les empires, les philosophes, les rois et les peuples, le genre humain tout entier dans une irrémédiable catastrophe !

Conclusion.

[1] *Judith*, Vulgate, cap. XVI, 22 ad ultim.

§ III. Amon, roi de Juda (640-639).

Impiété et mort d'Amon, roi de Juda, fils et successeur de Manassès.

40. La protection de Jéhovah sur le peuple d'Israël, manifestée par le rétablissement de Manassès sur son trône et par la victoire inespérée de Béthulie, aurait dû incliner tous les cœurs au respect de la loi et à la fidélité au culte mosaïque. Cependant les habitudes idolâtriques, profondément enracinées dans le caractère du peuple par l'exemple et la politique de tant de rois aveugles, reprirent bientôt une énergie nouvelle ; c'est du moins ce qu'il nous est permis de conjecturer, en lisant les quelques lignes consacrées par l'écrivain sacré à l'histoire d'Amon, fils et successeur de Manassès. « Amon, dit le texte biblique, n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il monta sur le trône de Jérusalem, et son règne dura à peine deux années. Sa mère se nommait Messalemeth. Elle était fille de Harus de Jétéba [1]. Amon se montra disposé à imiter les désordres et l'impiété qui avaient signalé le commencement du règne de son père; il releva les autels des dieux impurs auxquels avait sacrifié Manassès, et abandonna le culte de Jéhovah, le Dieu de ses pères. Ses serviteurs, indignés de sa conduite, formèrent une conspiration contre lui. Ils le mirent à mort, au milieu même de son palais. Ce prince fut enseveli dans le jardin d'Oza, près du corps de son père. Cependant le peuple de Juda fit périr les meurtriers d'Amon, et éleva Josias, son fils, âgé de huit ans, sur le trône de Jérusalem [2]. » La réaction idolâtrique d'un prince impie avait donc été étouffée par une minorité violente, mais indignée. D'un autre côté le soulèvement populaire contre les meurtriers d'Amon indique un courant d'idées en sens inverse qui nous révèle dans l'opinion juive à cette époque, une lutte anarchique, avant-coureur habituel des grandes commotions sociales.

§ IV. Règne de Josias (639-609).

Avénement de Josias, fils et successeur

41. Josias avait huit ans lorsque la catastrophe sanglante dont Amon, son père, venait d'être victime, et les sympathies nationales

[1] Jétéba, Yethbaah, ville de la tribu de Juda, dont on n'a pu encore déterminer la situation précise. — [2] IV *Reg.*, XXI, 9 ad ultim.; II *Paralip.*, 20 ad ultim.

pour la race de David l'appelèrent à régner. Sa minorité fut le signal d'une recrudescence d'idolâtrie et d'infidélité que la faible main d'un enfant était impuissante à réprimer. Idida, fille d'Hadaïa de Besecath[1], mère du jeune roi, l'éleva pourtant dans le respect et l'amour de Jéhovah ; et l'Écriture, en nous conservant son nom, semble nous inviter à reporter sur cette influence maternelle une part des saintes œuvres qui signalèrent plus tard la piété de Josias. « L'enfant royal manifestait son désir d'être agréable au Seigneur, il marchait dans les voies de David son aïeul, d'un cœur plein de droiture et de sincérité[2]. » d'Amon, sur le trône de Juda.

42. Pendant que Dieu préparait pour l'avenir cette âme vraiment royale, sa parole souveraine s'adressait à un prophète chargé de faire éclater les oracles de sa justice sur la tête du peuple coupable. « L'esprit du Seigneur se reposa sur Sophonie, fils de Chusi, fils de Godolias, petit-fils d'Ézéchias[3]. » Ce dernier nom, inscrit par le texte sacré dans la généalogie du prophète, a fait croire à Aben-Ezra que Sophonie avait compté le roi Ezéchias au nombre de ses aïeux[4]. L'identité de nom et la concordance chronologique donnent un certain degré de vraisemblance à cette conjecture ; mais, quelle qu'ait été réellement l'illustration originaire de Sophonie, sa grande gloire date de la mission prophétique dont il fut investi par l'élection de Jéhovah. « Voici la parole du Seigneur, disait Sophonie : Je vais étendre la main sur Juda et sur tous les habitants de Jérusalem ; j'exterminerai les restes impurs du culte de Baal ; j'effacerai le nom de ses ministres et de ses prêtres. Avec eux périront ceux qui montent sur les terrasses de leurs demeures pour adorer la milice du ciel ; qui servent tour à tour Jéhovah et Moloch ; qui se lassent de suivre les voies du Seigneur, comme des brebis indociles ; qui ne cherchent plus sa trace et ont abandonné ses sentiers. Silence, foule impie, voici la majesté de Jéhovah qui fond sur vous ! Il approche, le jour de ses vengeances : la victime est désignée, Dieu convoque au

Sophonie le Prophète.

[1] Besecat, *Baschath*, ville de la tribu de Manassé (De Saulcy, *Dict. des antiq. bibl.*, pag. 133) ; IV *Reg.*, cap. XXII, 1. — [2] IV *Reg.*, cap. XXII, 2 ; II *Paralip.*, cap. XXIV, 2. — [3] *Sophon.*, cap. I, 1. — [4] Voir Rosenmuller, *In Zephaniam Proœmium.*

festin ceux qui doivent la dévorer. En ce jour du banquet de Jéhovah, ma justice visitera les princes, les fils des rois et ces efféminés qui étalent le luxe de leurs parures étrangères. Je visiterai les superbes qui franchissent, tête levée et les yeux pleins d'insolence, les portiques de mon Temple, et remplissent ma maison d'iniquités et de scandales. Ce jour-là, dit le Seigneur, des clameurs désespérées s'élèveront de la porte des Poissons [1] et de la cité Neuve [2]; les hurlements de la foule égorgée réveilleront l'écho des collines lointaines. Hurlez, dans le quartier des Pilons [3] ! Toute la terre de Chanaan est étouffée par le vainqueur; tant de trésors lentement amassés n'ont pu sauver ces impies de la ruine suprême. A la lumière des torches, je fouillerai Jérusalem dans ses plus mystérieux replis; ma main atteindra, dans la fange de leurs crimes, les pervers qui disent dans leur cœur : Quel bien ou quel mal saurait donc nous faire Jéhovah ? Leurs richesses seront pillées, leurs palais déserts. Ils bâtissent des demeures qu'ils n'habiteront point; ils plantent des vignes dont ils ne boiront pas le vin. Jour de Jéhovah, grand et terrible, tu avances comme la foudre ! Voix de Jéhovah, pleine de trouble et d'amertume, tu consterneras les vaillants ! Ce sera le jour de la colère, de la tribulation et des angoisses; le jour des calamités et des tortures ; le jour des ténèbres et de l'obscurité ; le jour de l'orage et des tempêtes ; le jour où le son des trompettes ennemies retentira sur les remparts des villes emportées, et sur les débris fumants des citadelles. Je broierai les hommes de Juda, ils chancelleront comme des aveugles sur le chemin, parce qu'ils ont péché contre leur Dieu. La terre s'abreuvera des flots de leur sang, et leurs cadavres seront abandonnés comme un vil fumier. Ni l'argent, ni l'or qu'ils ont accumulés ne pourront racheter leur vie, au jour de

[1] La Porte des Poissons était, d'après S. Jérôme, à l'ouest de Jérusalem, sur la route de Joppé (Jaffa) et de Diospolis (la ville de Lydda de l'Evangile). — [2] Nous traduisons ainsi le *Secunda* de la Vulgate. Il s'agit des constructions nouvelles élevées à Jérusalem depuis la porte des Poissons jusqu'à Ophel, sous le règne de Manassès. — [3] *Ululate habitatores pilæ.* On peut lire dans les commentateurs la multitude d'interprétations diverses auxquelles cette locution obscure a donné lieu. Le sens que nous prenons ici est celui qu'avait adopté S. Jérôme.

la colère de Jéhovah : la flamme du courroux divin va embraser toute cette terre et en dévorer les habitants [1]. »

Caractères de l'infidélité juive d'après les prophéties de Sophonie.

43. Les reproches adressés aux habitants de Jérusalem, avec une telle majesté de langage, dans ce premier chapitre de Sophonie, sont de trois sortes : l'idolâtrie formelle qui rendait à Baal, aux astres et à Moloch des hommages insensés ; l'orgueil et l'insolence des grands corrompus par l'opulence, qui affectaient d'imiter dans leurs habillements et leurs parures le luxe des nations étrangères ; enfin, l'incrédulité passée à l'état de doctrine, qui faisait dire à la multitude : Jéhovah ne peut rien ni pour ni contre nous. Ce dernier trait nous permet de mesurer toute l'œuvre de dissolution accomplie au sein de la nation juive. L'idolâtrie était une forme égarée du sentiment religieux ; elle supposait encore une foi : le peuple juif s'était souvent relevé de semblables chutes. Le sentiment national, réveillé par un profond désastre, se manifestait par un retour sincère au culte de Jéhovah. Mais, au temps de Sophonie, ce sentiment national s'est affaibli dans une proportion effrayante. Les Juifs, amollis par le contact avec les civilisations étrangères, y ont puisé le double principe de toutes les décadences : la soif de l'or et la passion du luxe. Chose remarquable. Tant qu'une patrie est pauvre, elle enfante des héros qui préfèrent l'austérité des mœurs natales à toutes les séductions du dehors. A mesure qu'elle s'enrichit, les caractères se détendent ; ils subissent ou recherchent les influences de l'étranger au détriment du vrai patriotisme. Il en fut ainsi dans toutes les histoires ; mais ce phénomène, moins rapidement subversif pour les autres races, était particulièrement désastreux pour le peuple juif, dont la raison d'être, l'essence sociale, consistait dans la concentration absolue sous la loi de Jéhovah. Chez les Hébreux, le respect et l'amour des lois et des mœurs nationales était indissolublement lié au respect et à l'amour du Dieu souverain, dont les Juifs étaient le peuple. Le jour où la foi à Jéhovah disparaissait, la nation n'avait plus de raison d'être ; elle était moralement anéantie. Or, à l'époque de Sophonie, non-seulement

[1] *Sophon.*, cap. I integr.

la discipline mosaïque avait cédé à l'action dissolvante du luxe et de la mollesse importés de Tyr ou de Ninive, mais Jéhovah lui-même et son influence étaient mis en question par l'incrédulité systématique du peuple, qui se demandait si Jéhovah était une puissance. Le jour où un pouvoir religieux ou politique en arrive à être ainsi discuté, il n'existe plus. La suite de l'histoire du monde nous offrira plus d'une fois des exemples de cet affaissement moral au sein des civilisations humaines. Voilà pourquoi il importe d'en étudier soigneusement les symptômes, quand nous les rencontrons dans le passé. Les maladies sociales ont des caractères communs et des résultats identiques. Il se trouvait donc, au temps de Sophonie, des esprits qui se croyaient forts parce qu'ils étaient déchus; qui estimaient leur incrédulité comme un progrès, et qui regrettaient peut-être, avec un raffinement d'hypocrisie, de ne pouvoir se convaincre eux-mêmes des réalités divines. En cherchant autour de nous, on en rencontrerait encore. Continuons donc à écouter les prophètes d'Israël, qui marquent d'heure en heure les progrès des doctrines contagieuses contre lesquelles ils s'efforçaient de réagir, et, l'histoire à la main, mesurons la grandeur de l'abîme où l'impiété conduit les nations.

Sophonie prédit la ruine de Ninive.

44. « Rassemblez-vous, race indocile, continue Sophonie. Il en est temps encore : prévenez l'orage que Dieu prépare en noirs tourbillons pour le jour de sa vengeance. Avant que son courroux n'éclate, avant que son indignation ne soit au comble, cherchez sincèrement Jéhovah ; vous tous, au cœur compatissant et ami de la justice, cherchez le Dieu juste et miséricordieux. Ainsi vous désarmerez sa colère. Il est temps; voici, en effet, que Gaza sera détruite, Ascalon ne sera plus qu'un désert; Azoth verra ses enfants traînés en captivité dans les plaines méridionales, et Accaron sera déracinée comme un arbre battu par le vent. Malheur à vous, réseau maritime, nations perdues. La parole de Jéhovah pèse sur vous, races chananéennes, terre des Philistins. Je disperserai jusqu'au dernier de vos habitants. Le littoral phénicien sera un pâturage abandonné où le pasteur nomade conduira seul ses troupeaux. Les fugitifs de la maison de Juda iront chercher un refuge

dans ses solitudes, la tente du voyageur se dressera pour une nuit sur les ruines des palais d'Ascalon. J'ai entendu le défi que les enfants de Moab ont jeté à ma puissance; j'ai entendu les blasphèmes dont les fils d'Ammon ont chargé mon peuple, dans le délire de leur orgueil. J'en jure par mon éternité, dit Jéhovah, le Dieu des armées, Moab aura le sort de Sodome, les fils d'Ammon seront traités comme le fut Gomorrhe; la ronce desséchée des sables couvrira leur sol; leur patrie se changera en montagnes de sel et en un désert éternel. Les restes de mon peuple viendront un jour piller ces débris, et nul ne leur en disputera la possession. Jéhovah étendra la main vers l'Aquilon, et il renversera Assur; il fera de Ninive la Belle une solitude impraticable et un vaste désert. Les troupeaux des bergers, les hôtes des campagnes voisines s'y coucheront dans les hautes herbes; le *Kaath* et le *Kippod*, ces oiseaux des ruines, construiront leurs nids sous ses portiques; une voix réveillera l'écho de ses palais dévastés, celle du corbeau qui jettera un cri lugubre; la puissance de Ninive sera anéantie. La voilà donc la ville de la gloire et de l'opulence, qui disait dans son cœur : Je suis reine, et je n'ai point de rivale! Comment est-elle devenue la solitude désolée, repaire des animaux sauvages? Le passant sifflera sur ses débris, et dans sa stupéfaction lèvera une main étonnée[1]. »

Incrédulité des Juifs aux prédictions de Sophonie.

15. Il faut l'avouer, l'incrédulité des contemporains de Sophonie ne manquait pas de prétextes pour repousser comme invraisemblables des prédictions de ce genre. Comment soupçonner alors la possibilité de la destruction de Ninive, cette reine de l'Orient, la capitale du monde, dont les armées victorieuses couvraient naguère la Judée et remplissaient les cités de terreur? Comment admettre la probabilité d'un pareil désastre, quand l'Assyrie avait courbé depuis tant de siècles l'Asie tout entière sous son joug? N'avait-on pas vu Ninive se relever plus puissante et plus respectée après les périodes de dissensions intestines, après les plus cruels désastres? La politique de l'athéisme devait puiser dans ces considérations des arguments invincibles contre le prophète. Mais c'est précisément l'in-

[1] Sophon., cap. II fere integr.

crédulité des Juifs à l'époque de Sophonie qui confond le plus victorieusement le rationalisme moderne et renverse toutes ses théories d'incrédulité. Plus la prédiction de Sophonie était incroyable et plus sa réalisation est miraculeuse; moins la ruine de Ninive était alors probable, plus la destruction de Ninive, ce fait maintenant vingt-quatre fois séculaire, prouve la divinité de la prophétie. Nous savons bien qu'on échappe encore à cette irrésistible logique, en fermant volontairement les oreilles et les yeux, en étouffant le cri de la conscience, en repoussant la vérité connue, démontrée, palpable; mais alors c'est le rationalisme qui fuit sa raison même pour échapper à la poursuite de Dieu. Le fugitif prouve malgré lui l'existence de son vainqueur; la logique humaine peut vaincre les esprits, la grâce divine seule peut soumettre les cœurs.

Dernière prophétie de Sophonie. Le royaume du Christ.

46. Les menaces et les prédictions de Sophonie échouèrent également devant l'incrédulité du peuple de Jérusalem. L'envoyé de Dieu flétrit cette obstination sans remède dans une dernière prophétie, où il rassemble en une même vue d'avenir, et les catastrophes imminentes et les gloires futures de l'avénement du Messie. C'était rappeler les Juifs au sentiment de leur véritable grandeur nationale, et réveiller dans les cœurs lâchement amollis, le souvenir des promesses de l'Eden, perpétuées par les Patriarches, renouvelés par Moïse, David et Isaïe, dans une succession glorieuse qui formait comme une chaîne d'espérances immortelles à travers les différents âges de l'humanité. « Malheur, dit-il, à la cité provocatrice, que Jéhovah avait rachetée, qu'il chérissait comme une colombe bien aimée. Elle n'a pas entendu ma voix, elle se rit des menaces, et le Seigneur est méprisé; on ne daigne pas se rapprocher de lui. Les princes de Jérusalem sont devenus dans son sein comme des lions, rugissant sur la proie que dévore leur férocité; les juges sont des loups qui vont le soir à la curée, et que l'aurore retrouve avides de carnage. Ses prophètes gonflent leurs discours infidèles de promesses mensongères; ses prêtres ont déshonoré le lieu saint par leurs profanations et remplacé le règne de la loi par celui de l'injustice. Cependant Jéhovah, le Dieu de la justice,

est le Dieu de Jérusalem; il ne souffrira pas le triomphe de l'iniquité. Au matin, sa justice éclatera dans un jugement solennel; l'univers en sera témoin : des épouvantements inattendus frapperont l'impie. J'ai exterminé les races chananéennes devant Israël. Leurs forteresses ont été ruinées; j'ai changé les chemins qui conduisaient à leurs cités en un désert que le pied de l'homme ne foule plus; leurs villes désolées ont vu disparaître jusqu'au dernier de leurs habitants. Alors j'ai dit : Toi du moins, peuple de mon élection, tu craindras ma puissance, tu observeras ma loi : ainsi la paix habitera sous tes tentes, et jamais tu ne connaîtras la ruine! — Et voilà que ces espérances se sont évanouies comme le rêve d'une nuit. Au matin la nation infidèle s'était abandonnée à toutes les corruptions de la pensée. Attends-moi donc, au jour du réveil de mes justices, dit Jéhovah : j'assemble les nations, je réunis les empires pour porter l'incendie allumé au souffle de ma colère; mon courroux, comme une flamme ardente, dévorera la terre. Alors des lèvres purifiées de tous les peuples, s'échapperont les invocations adressées à mon nom : tous porteront dans un même esprit le joug de ma loi. Par delà les fleuves de l'Ethiopie, j'aurai des adorateurs; les fils de mon peuple dispersé viendront m'apporter leurs offrandes. Ce jour-là, les calamités et les prévarications seront passées; j'anéantirai tous les superbes dont l'insolence outrageait la majesté du lieu saint. Ce qui restera du peuple d'Israël sera pauvre et indigent, mais il saura placer ses espérances dans le nom de Jéhovah. L'iniquité, les paroles de mensonge et la calomnie des méchants seront bannies de cette société nouvelle : elle se reposera, comme les troupeaux fidèles, dans de gras pâturages, et ne connaîtra plus les terreurs ni l'épouvante. Fille de Sion, fais retentir les cantiques de louanges; Israël tressaille d'allégresse; Jérusalem, cité bénie, livre-toi à la joie de ton cœur. Jéhovah a effacé la sentence de ta condamnation; il a renversé tes ennemis; Israël, ton Dieu, ton roi a fixé son séjour au milieu de ton enceinte. En ce temps-là on dira à Jérusalem : Bannis toutes les terreurs; à la fille de Sion : Ne laisse pas tomber tes mains dans l'abattement du désespoir! Jéhovah, ton Dieu, le Fort, est au milieu de toi; il sera

ton sauveur : il créera pour toi des trésors d'allégresse ; il remplira d'amour le silence de ta paix ; il ouvrira des sources inconnues de félicité[1]. »

Récit de la destruction de Ninive par Hérodote et Abydène.

47. Les événements ne tardèrent pas à justifier l'une des plus solennelles prédictions de Sophonie. L'empire assyrien s'écroulait avec un fracas dont le retentissement nous émeut encore, après tant de siècles écoulés. L'Ecriture n'a pas eu à enregistrer dans les annales du peuple juif ce grand fait, si souvent annoncé par les envoyés de Dieu ; et, s'il nous était permis de formuler une telle pensée, nous serions tenté de le regretter au point de vue historique, car les récits des auteurs profanes sur la chute de Ninive sont tellement laconiques, et présentent d'ailleurs sous le rapport des noms et des dates, des divergences telles, que la science humaine aurait besoin d'être éclairée, encore sur ce point, par la divine science de la Bible[2]. Quoi qu'il en soit, comme le reconnaît M. Hoefer lui-même : « L'antique Ninive fut détruite de fond en comble. Ce fait » capital est attesté par tous les témoignages tant sacrés que pro- » fanes. Les paroles du Prophète : *Ninive sera anéantie et on se de-* » *mandera : Où est maintenant cette demeure des lions*[3] *?* ont reçu leur » accomplissement. L'histoire le crie aux incrédules[4]. » Voici donc les quelques lignes consacrées à la chute de Ninive, par Hérodote, le père de l'histoire, ainsi qu'on l'a surnommé. « A Phraortes » (l'Arphaxad biblique), roi des Mèdes, succéda Cyaxare, son fils. » On dit de lui qu'il fut plus guerrier que ses ancêtres. Le premier » il divisa les Asiatiques en différents corps d'armée ; il sépara, par » rangs distincts, les lanciers, les archers et les cavaliers[5]. Aupa-

[1] *Sophon.*, cap. III et ultim, 1-18.

[2] Voyez la savante dissertation de M. de Saulcy, sur la *Chronologie des empires de Ninive, de Babylone et d'Ecbatane dans ses rapports avec la Bible* (*Dict. des antiq. bibl.*, pag. 177-290).

[3] La parole de Nahum à laquelle M. Hoefer fait allusion est celle-ci : *Ubi est habitaculum leonum ?* (*Nahum*, cap. II, 11.) — [4] Hoefer, *Assyrie*, pag. 253.

[5] M. Hoefer fait observer avec juste raison (*Assyrie*, pag. 246), que ce passage d'Hérodote pourra être « d'un grand secours dans l'appréciation des » monuments exhumés des fouilles de Korsabad, de Kouyunjik, etc. » Cette remarque de M. Hoefer nous paraît d'autant plus désintéressée qu'à l'époque où il publiait son *Histoire d'Assyrie* (1852), ce savant n'hésitait pas à déclarer

» ravant, ces troupes ne formaient qu'une mêlée confuse. Il ras-
» sembla des forces de toutes les contrées soumises à son obéis-
» sance, et marcha contre Ninive, résolu à venger son père, en
» détruisant cette ville. Il la tenait assiégée, après avoir remporté
» une victoire sur les Assyriens, quand intervint une grande armée
» de Scythes, commandée par leur roi Madyas, fils de Protothye.
» Elle était entrée sur le territoire des Mèdes, en poursuivant les
» Cimmériens fugitifs, que d'Europe elle avait rejetés en Asie. Aux
» pieds du mont Caucase, les Scythes et les Mèdes se heurtèrent.
» Les Mèdes furent vaincus et perdirent l'empire de l'Asie, dont les
» Scythes s'emparèrent. Les Scythes se dirigèrent alors sur l'Egypte;
» ils avaient déjà pénétré dans la Palestine syrienne, quand
» Psammétique, roi d'Egypte, étant venu à leur rencontre, les
» décida, par des prières et des présents, à ne pas aller au-delà et
» à rebrousser chemin. Ils s'éloignèrent donc et traversèrent la
» ville syrienne d'Ascalon, sans que le plus grand nombre des
» Scythes y fît le moindre mal; mais une petite troupe des leurs,
» qui était restée en arrière, pilla en passant le temple de Vénus-
» Céleste[1]. Ce temple, comme me l'apprennent mes recherches,
» est le plus ancien de tous ceux de cette déesse; car celui de
» Chypre a été bâti sur son modèle, au rapport des Cypriotes eux-
» mêmes, et les Phéniciens partis de ce point de la Syrie, ont cons-
» truit celui de Cythère. Les Scythes demeurèrent maîtres de l'Asie
» pendant vingt-huit ans, et par leur brutalité, par leur ignorance,
» ils multiplièrent les désastres. Non contents des tributs réguliers

que les ruines de « Khorsabad, de Kouyunjik, de Keramles, de Nimroud, etc. » récemment reconnues par MM. Layard et Botta, étaient étrangères à Ninive, et rappelait ironiquement à ce sujet les traditions du moyen âge, époque où, disait-il, « les ruines de Ninive apparaissent tout à coup, comme des aéro- » lithes tombés des nues. » (*Assyrie*, pag. 253, 254.) Singulière coïncidence! M. Munk, en 1845, traitait également d'*illusions* (Munk, *Palestine*, pag. 304, note 2) les découvertes hiéroglyphiques de Champollion. Il y a dans cette fatalité d'aveuglement une expérience dont les ennemis de la Bible feront bien de tenir compte à l'avenir.

[1] C'est évidemment un temple d'Astarté, dont parle ici Hérodote, en donnant à la déesse phénicienne le nom grec auquel ses lecteurs étaient accoutumés.

» de chaque province, ils imposaient arbitrairement les contrées » suivant leurs caprices, et leurs incursions étaient de véritables » pillages. Cyaxare et les Mèdes réussirent à les exterminer, en les » invitant à des festins où ils les provoquaient à boire démesurément, » et profitaient de leur ivresse pour les mettre à mort. Les Mèdes » recouvrèrent ainsi l'empire de l'Asie, dont ils assujettirent de » nouveau les provinces. Ils prirent Ninive (je raconterai ailleurs » comment ils y parvinrent) et restèrent maîtres de l'Assyrie, à » l'exception du royaume de Babylone[1]. » Tel est le récit d'Hérodote au sujet de la prise de Ninive. Les détails du siége dont il renvoie la narration à un autre de ses ouvrages, faisaient partie de son Histoire d'Assyrie, qui n'est malheureusement point venue jusqu'à nous. Un autre passage de cet écrivain nous apprend pourtant que la prise de Ninive avait été suivie d'une ruine complète[2]. Un fragment d'Abydène, conservé dans le Ier livre des Chroniques d'Eusèbe, nous explique comment eut lieu l'exception faite par les vainqueurs, en faveur de la Babylonie, à laquelle les Mèdes laissèrent son indépendance. « Le dernier roi ninivite, dit Abydène, se nommait » Sarac. Ce prince, informé de l'invasion qui menaçait sa capitale, » avait envoyé à Babylone, avec le titre de généralissime de » ses armées, Nabusalussor (le Nabopolassar de Georges le Syncelle » et d'Alexandre Polyhistor). Mais ce lieutenant trahit son maître: » il sollicita et obtint pour son fils Nabuchodrossor (le Nabuchodo- » nosor II de l'Écriture), la main d'Amuhia, fille d'Astyage, roi des » Mèdes. Les deux alliés joignirent ensuite leurs forces et vinrent » fondre sur Ninive dont ils firent le siége. Sarac, désespéré, mit le » feu à son palais et se précipita dans les flammes[3]. » Tels sont les deux principaux documents à l'aide desquels l'érudition ancienne et moderne a pu reconstituer la véritable histoire de la chute de Ninive. Le roi mède est nommé Cyaxare par Hérodote, et Astyage par Abydène; le roi babylonien est nommé Nabusalussor par Abydène et Nabopolassar par le Syncelle; enfin le Sarac d'Abydène

[1] Hérodot., lib. I, cap. CIII, CIV, CV, CVI. — [2] Herodot., lib. I, cap. CLXXVIII. — [3] Euseb. Cæsar., *Chronic.*, lib. I, cap. IX; *Patrol. græc.*, tom. XIX, col. 124.

est appelé Kiniladan par le Canon de Ptolémée, et Sardanapale par Moïse de Chorène [1]. On le voit, la science profane n'a pas, autant qu'elle le suppose, le droit d'insister, avec une persévérante ironie, sur une ou deux difficultés de noms propres qu'on rencontre dans toute l'histoire biblique ; et nous pourrions ici retourner contre elle cet argument avec quelque avantage. Mais à Dieu ne plaise que nous ayons jamais la pensée de nous servir, contre nos adversaires, d'armes aussi déloyales ! A une telle distance, quand il s'agit d'une civilisation éteinte depuis plus de vingt-cinq siècles, et dont les Romains eux-mêmes ne soupçonnèrent jamais la réelle importance ; quand la fameuse bataille de Gaugamèle, qui mit fin à l'empire de Darius, fut livrée sur l'emplacement même de Ninive, sans qu'Alexandre le Grand ait paru se douter qu'il foulait aux pieds les débris d'une puissance jadis aussi formidable que la sienne ; il faudrait une insigne mauvaise foi pour ne pas admettre que des souvenirs si lointains doivent nécessairement être vacillants, rares et confus. D'ailleurs le jour approche où les découvertes monumentales de Ninive fixeront toutes les incertitudes et dissiperont tous les nuages.

Concordance des faits bibliques avec l'histoire profane.

48. En attendant, il nous est permis de comparer le texte d'Hérodote à l'histoire biblique, et de signaler les concordances générales qui résultent de ce double examen. D'après l'historien grec, Cyaxare, fils de Phraorte, se trouve assez puissant pour lutter contre l'empire assyrien, et songer à renverser sa capitale, vengeant ainsi la mort de Phraorte, son père, l'Arphaxad biblique. Il fallait, pour relever à ce point les espérances du roi des Mèdes, qu'un désastre récent fût survenu, dans l'empire assyrien, et eût affaibli notablement la puissance ninivite. Quel avait pu être ce désastre ? Hérodote n'en parle pas, mais la Bible supplée à son silence, et le livre de Judith nous explique parfaitement ce que l'historien grec a laissé dans l'ombre. La mort d'Holopherne sous les murs de Béthulie, et l'extermination de l'armée assyrienne, qui la suivit, changèrent la face politique de l'Orient. Les provinces se-

[1] Voir la dissertation déjà citée, *Chronolog. des empires de Ninive, etc.*, par M. de Saulcy.

couèrent pour jamais le joug de Ninive, et la suzeraineté qui échappait à cette capitale, passait au roi des Mèdes. Cette réaction dut être d'autant plus soudaine que la terreur inspirée par l'expédition d'Holopherne avait été plus universelle. Hérodote nous apprend en effet que Cyaxare, aussitôt après la réorganisation militaire qui occupa les premières années de son règne, vint mettre le siége devant Ninive. Une seule bataille gagnée lui avait ouvert le chemin jusque sous les remparts de cette capitale. Evidemment donc, les nombreuses et formidables armées, composées de soldats recrutés dans toutes les provinces de l'Asie, que Ninive avait eues si longtemps à son service, n'existaient plus alors : et cette reine de l'Orient, réduite à ses seules ressources, en perdant une seule bataille perdait toutes ses forces vives. Cependant un événement imprévu vint retarder la catastrophe et prolonger de quelques années une existence si compromise. Ni la diplomatie assyrienne, ni les alliances politiques, ni les relations internationales nouées aux jours de sa splendeur, n'avaient préparé à Ninive ce secours inattendu. Une invasion de Scythes, quittant les vastes plaines du littoral hyrcanien [1], franchit au nord les frontières médiques et en rappelant Cyaxare au secours de son royaume, délivra Ninive. L'idée que l'historien grec nous donne de cette invasion nous la représente comme une de ces grandes émigrations des races transcaucasiques dont les annales du monde sont remplies, depuis le Madyas, contemporain de Cyaxare, jusqu'à Timour et Gengiskan. Quelques particularités de cette invasion mentionnées par Hérodote, intéressent au plus haut degré l'exégèse biblique. Les Scythes vainqueurs inondent l'Asie, et leurs colonnes se dirigent sur l'Egypte par le littoral phénicien, après avoir occupé la Palestine syrienne. Or la géographie de la Bible consacre le souvenir de leur passage ; la ville de Bethsan, dans la tribu d'Issachar, sur la rive occidentale du Jourdain, prend dès lors le nom de ville des Scythes (Scythopolis), et c'est sous cette dénomination qu'elle est citée au livre des Machabées [2]. Cette

[1] Actuellement la mer Caspienne.

[2] II *Machab.*, cap. IV, 47; XII, 29 et 30. Voir M. de Saulcy, *Dict. des antiq. bibl.*, pag. 157.

coïncidence est certainement fort remarquable : elle apporte au récit d'Hérodote une confirmation dont on ne peut méconnaître la valeur, et fait disparaître l'invraisemblance historique du nom de Scythopolis, donné à une ville des Hébreux. Les Scythes, continue Hérodote, accueillirent les propositions pacifiques du roi d'Egypte, et remontèrent le littoral phénicien, sans « que le plus grand nombre » d'entre eux y fît le moindre mal. » Par conséquent le royaume de Juda ne dut point être inquiété par ces hordes barbares. C'est en effet ce que constate l'auteur du livre de Judith, qui termine son récit en disant : « La paix du peuple de Dieu se prolongea plusieurs » années encore après la mort de l'héroïne. » Il serait superflu d'insister sur le pillage du temple de la Vénus Céleste à Ascalon, par les traînards de l'armée scythe. Les textes si formels de la Bible au sujet du culte impur de l'Astarté phénicienne et syrienne, trouvent dans ce fait une éclatante confirmation. Ajoutons seulement que la transmission de ce culte aux Grecs par l'intermédiaire de l'île de Chypre, indiquée par Hérodote, est elle-même indirectement confirmée par les textes des inscriptions cunéiformes, qui nous parlent si souvent de l'île de Yatnan (Chypre) comme rendez-vous des flottes d'Assyrie. Tel est le sort de la Bible, ce livre miraculeux; tout ce qu'il y a de réalités dans les traditions humaines appuie ses récits, et en forme le commentaire le plus solide et le plus exact.

Premiers actes de Josias.

49. Pendant que l'empire d'Assyrie passait, au milieu de ces immenses convulsions, des mains des rois de Ninive à celles des princes mèdes, l'enfance de Josias s'écoulait sous la direction de sa pieuse mère, et peut-être sous l'influence de Sophonie, que sa royale origine, en interprétant dans ce sens le nom d'Ézéchias donné au trisaïeul du prophète, ou du moins l'éclat de sa divine mission, devait mettre en rapport avec la cour de Juda. « La douzième année de son règne, Josias signala sa majorité en proscrivant de la ville de Jérusalem et de tout le territoire de Juda les hauts lieux, les bois sacrés, les statues et les images idolâtriques. Il visita successivement tous ses états, faisant détruire en sa présence les autels des Baalim, avec les impures représentations qui y étaient adorées, brûlant ou abattant les bocages d'Astarté, mettant à mort les ministres de ces



cultes immondes, et, pour mieux accentuer aux yeux du peuple la réprobation dont il frappait ces infamies, et en renvoyer la responsabilité aux générations infidèles qui les avaient introduites chez les Hébreux, faisant jeter les débris des idoles renversées sur les tombeaux de leurs anciens adorateurs. Les villes de Manassé, d'Éphraïm, de Siméon et même celles de Nephtali furent tour à tour le théâtre de son zèle, et après avoir anéanti dans ces provinces les traces des superstitions idolâtriques, il revint à Jérusalem [1]. » Tel fut le début de Josias dans la restauration religieuse qu'il méditait pour le peuple juif. Il la poursuivit avec une persévérante ardeur, sans réussir pourtant à la faire prévaloir contre l'indifférence populaire et les sympathies générales qui inclinaient alors les esprits et les cœurs vers le polythéisme. Sous ce rapport, la tentative de Josias mérite toute notre attention. On a vu que le jeune roi eut besoin de fortifier par sa présence les édits rendus contre l'idolâtrie. Jadis il avait suffi à Ezéchias ou à Josaphat, ses aïeux, de manifester de semblables dispositions pour les voir adoptées avec enthousiasme par la multitude. Maintenant il faut la pression de la puissance royale, exercée par le souverain en personne, pour assurer l'exécution des lois réformatrices. Ce fait donne la mesure de la décadence religieuse du royaume de Juda à cette époque, et nous laisse entrevoir l'imminence des désastres dont elle sera bientôt suivie.

Appréciation du règne de Josias par M. Renan.

50. Ces considérations nous semblent découler naturellement du texte biblique dont nous avons mis la traduction sous les yeux du lecteur. Cependant voici comment M. Renan apprécie l'époque de Josias, et le « piétisme exalté, » comme il l'appelle, qui en aurait été le caractère dominant. « Autant l'avenir profane d'Israël, dit-il, » semblait détruit sans retour, autant ses destinées religieuses s'a- » grandissaient. Le culte se centralise de plus en plus à Jérusalem, » la prière commence. Le mot de dévotion, qui ne correspond à » rien dans l'ancienne religion patriarcale, commence à avoir un » sens. De nouvelles éditions du code mosaïque, conçues sur le ton » de la prédication, et dont on relevait l'autorité par certains arti-

[1] II *Paralip.*, cap. XXXIV, 3-7.

» fices pieux, se répandent ; des cantiques composés par des lettrés » et empreints de quelque rhétorique réchauffent dans les âmes le » zèle du mosaïsme. Un style lâche, prolixe, mais plein d'onction, » dont nous trouvons le type dans l'œuvre de Jérémie, caractérise » ces productions. Inutile d'ajouter que chaque recrudescence de » piété était accompagnée d'une recrudescence d'intolérance et de » persécution contre ce qui n'était pas conforme au monothéisme le » plus pur[1]. » Ainsi parle M. Renan. Qu'il nous soit permis de lui faire observer que loin de « s'agrandir, les destinées religieuses d'Israël » semblaient au temps de Josias se fermer pour jamais devant l'indifférence ou l'apostasie publiques. Manassès avait travaillé, dans la première partie de son règne, à pervertir l'esprit national ; il y réussit tellement, que la réaction essayée par lui, à son retour de la captivité, était demeuré sans résultat. En effet Amon, son fils et son successeur, reprit la voie de l'infidélité à Jéhovah ; et pendant la minorité de Josias, le peuple donna un libre cours à tous les instincts qui l'inclinaient vers l'idolâtrie. Les efforts personnels que Josias eut à faire prouvent péremptoirement la profondeur du sentiment polythéiste au sein de la nation. Quand M. Renan écrit : « Le culte se centralise de » plus en plus à Jérusalem, » il nous serait impossible de ne point placer sous les yeux du docte professeur la dénégation formelle que le texte sacré lui inflige. Après avoir raconté les réformes de Josias, la Bible ajoute : « Cependant les prêtres ne se rendaient point à l'au- » tel de Jéhovah à Jérusalem ; ils se contentaient d'observer la pres- » cription mosaïque, au sujet des pains azymes qu'ils mangeaient au » milieu de leurs frères[2]. » De bonne foi, M. Renan a-t-il pu se persuader que cela indiquait une centralisation du culte à Jérusalem, toujours plus caractérisée ? « La prière commence, » ajoute-t-il. Ces deux mots, s'ils étaient sérieux, constitueraient à la gloire du savant académicien un titre devant lequel toutes ses autres découvertes philologiques, littéraires, archéologiques, etc., seraient complétement éclipsées. Vraiment vous avez trouvé une origine à la prière, cette chose universelle qui n'a ni date de naissance dans le temps, ni

[1] E. Renan, *Etudes d'hist. relig.*, pag. 111, 112. — [2] IV *Reg.*, cap. XXIII, 9.

limite dans l'espace; qui a jailli, dans tous les idiomes, à tous les âges et sous tous les cieux, du fond de toutes les poitrines humaines! « La prière commence » à Josias! Mais les hiéroglyphes de Karnac, et les inscriptions de Ninive priaient depuis mille ans en Assyrie et en Egypte. Les psaumes de David priaient depuis cinq siècles; depuis deux mille ans les effusions de Noé, des patriarches, de Moïse, de Job, de Samuel, d'Elie, d'Elisée, de Judith, n'avaient cessé de prier; depuis la création, la prière d'Abel était, je crois, connue dans le monde. Rationalistes, réservez la puissance de votre génie pour des investigations plus heureuses. Vous ne découvrirez pas l'origine de la prière; elle remonte au premier instant où une nature angélique reçut l'existence de la main de son créateur. Depuis lors le monde visible, et plus tard l'âme humaine ont été le foyer incessant de la prière, et puissiez-vous prendre, un jour, votre part dans ce pieux concert de toutes les intelligences et de tous les cœurs à la gloire du Dieu de la création et de la rédemption! « Le » mot de dévotion, qui ne correspond à rien dans l'ancienne religion » patriarcale, dit M. Renan, commence à avoir un sens. » Les commencements ont des attraits pour le nouvel exégète; à ce titre, nous prendrons la liberté de lui recommander deux passages de l'Exode où l'idée de dévotion est exprimée sous la forme adjective. Il s'agit des offrandes que les tribus d'Israël réunies au désert venaient spontanément déposer aux pieds de Moïse pour la construction du Tabernacle. « La multitude, dit le texte biblique, apportait ses ri- » chesses à Jéhovah, d'un cœur plein d'empressement et de *dévo-* » *tion* [1], *mente promptissima atque devota.* » Voilà une origine un peu plus reculée que l'époque de Josias. Quant à la question philologique en elle-même, oserons-nous bien prier le docte académicien de nous dire en quel ouvrage contemporain de Josias il a lu le mot *dévotion*, sous la forme d'un substantif? Nous l'avons cherché vainement dans les prophéties de Sophonie et de Jérémie, dans le texte des Rois et des Paralipomènes relatif à cette période de l'histoire juive. Il y a plus, le substantif *devotio* ne se rencontre pas une seule fois

[1] *Exod.*, cap. XXXV, 21-29.

dans tout l'ancien Testament, et l'idée, sous la forme adjective, ne s'y trouve que trois fois. Que signifie donc l'assertion de M. Renan ? Nul plus que nous n'aime la science et ne respecte les savants ; mais de tels procédés ont-ils rien de commun avec la science véritable, et si la postérité lit jamais de pareilles affirmations, quelle idée prendra-t-elle de la valeur scientifique de notre époque ? Nous n'insistons pas davantage. « Les nouvelles éditions du code mosaïque et certains » artifices pieux » employés pour « relever leur autorité ; » les reproches de « prolixité, lâche, mais pleine d'onction, dont l'œuvre de » Jérémie est le type ; » enfin « la recrudescence d'intolérance et » de persécution » parallèle à « la recrudescence de piété » sous le règne de Josias, toutes ces accusations, aussi magistralement que gratuitement formulées par le nouvel exégète, vont se trouver en face du texte même de la Bible. Nous allons enfin savoir pourquoi l'école rationaliste, qui prête si libéralement à l'époque de Josias les inventions les plus merveilleuses, lui attribue encore celle du mosaïsme tout entier.

Découverte de l'exemplaire original de la Loi, écrit de la main même de Moïse.

51. Le culte de Jéhovah était si peu centralisé à Jérusalem à cette époque qu'on avait laissé le Temple tomber en ruines. « Josias chargea Saphan, fils d'Ezélias, Maasias, gouverneur de la ville, et Joha, secrétaire royal, fils de Joachaz, des mesures à prendre pour la restauration de l'édifice sacré. Ces officiers se concertèrent avec le grand-prêtre Helcias, qui remit entre leurs mains des sommes d'argent recueillies par les portiers du Temple et par les lévites dans les tribus de Manassé, d'Ephraïm et les autres contrées formant l'ancien royaume d'Israël, ainsi que dans le royaume de Juda et dans la ville de Jérusalem. Cet argent fut confié aux intendants chargés de la direction des travaux ; le roi avait défendu de suivre vis-à-vis d'eux les habitudes de comptabilité ordinaire, voulant qu'on s'en remît entièrement à leur bonne foi [1]. Les intendants se mon-

[1] IV *Reg.*, cap. XXII, 7. Cette recommandation nous fournit une nouvelle preuve du caractère éminemment traditionnel de la nation juive. On a vu plus haut (tom. II de cette *Histoire*, pag. 670), que Joas, roi de Juda, lors d'une restauration analogue faite au Temple, avait agi de même vis-à-vis des intendants qu'il employait. Sa confiance n'avait point été trompée. Le

trèrent dignes d'une telle confiance ; ils employèrent les sommes qui leur étaient confiées à payer dans les carrières et dans les forêts le marbre et le bois nécessaires, et à rétribuer les ouvriers qui réparaient les brèches du Temple, et rétablissaient les planchers des bâtiments accessoires, détruits antérieurement par les rois de Juda[1]. Ces intendants, si zélés, étaient les lévites Jahath et Abdias, descendants de Mérari, Zacharie et Mosollam, de la famille de Caath. Ils s'étaient précédemment fait remarquer par leur habileté dans la direction générale des chœurs de musiciens. Sous leurs ordres, des scribes et des lévites choisis parmi les maîtres des portiers, surveillaient le transport et la pose des matériaux. Or, en faisant dans les trésors du Temple les plus minutieuses investigations pour y découvrir toutes les ressources disponibles, le grand-prêtre Helcias retrouva le Livre de la loi de Jéhovah, écrit de la main de Moïse. Il en informa aussitôt Saphan. J'ai découvert, lui dit-il, l'exemplaire original du Livre de la loi, dans les trésors du Temple. — Il remit à cet officier le précieux volume, et Saphan s'empressa de le porter au roi. Tous les ordres que vous avez donnés à vos serviteurs, dit Saphan à Josias, sont en voie d'exécution. L'argent qui se trouvait dans le Temple a été réparti entre les intendants des travaux et employé à l'œuvre de la restauration. En faisant les recherches que vous aviez ordonnées, le grand-prêtre Helcias a retrouvé le Livre de la loi écrit de la main de Moïse, et m'a chargé de vous le présenter[2]. »

Prétendue invention du mosaïsme par Josias.

52. Voilà le texte biblique dont M. Renan croit présenter un résumé fidèle en disant : « De nouvelles éditions du code mosaïque con- » çues sur le ton de la prédication et dont on relevait l'autorité par » certains artifices pieux se répandent. » Le grand-prêtre Helcias

Temple était le monument sacré de la nation, toutes les cupidités respectaient la sainteté de son caractère. Le souvenir d'Achan et de son supplice vivait encore dans toutes les mémoires. Nulle main n'aurait consenti à se souiller au contact d'un or sacrilége.

[1] On peut, par ce seul trait, se faire une idée des dévastations sacriléges dont le Temple avait été le théâtre pendant les règnes d'Amon et de Manassès. — [2] II *Paralip.*, cap. XXXIV, 8-18.

découvre l'exemplaire original de la loi, écrit de la main de Moïse, et échappé aux sacriléges entreprises des prédécesseurs de Josias. Il l'envoie au jeune souverain comme le monument le plus précieux qu'il puisse lui offrir : et cela s'appelle dans le langage rationaliste une « nouvelle édition du code mosaïque, dont on relève l'autorité » par certains artifices pieux. » Il y a quelques années, un des plus anciens exemplaires connus de la Bible, le fameux manuscrit du Sinaï a été présenté à l'empereur de Russie, qui en a fait l'acquisition; l'Europe savante s'est émue de cette découverte d'un prix inestimable au point de vue philologique et archéologique. Mais cela signifie-t-il que la Bible fût restée inconnue à l'Europe jusqu'à nos jours ? Telle fut exactement la découverte du grand-prêtre Helcias, et tel est le ridicule prétexte dont l'exégèse moderne s'est emparée pour affirmer que le mosaïsme resta inconnu en Judée jusqu'à l'époque de Josias, et qu'alors seulement la mémoire éclipsée de Moïse ressuscita en Israël. Il est vrai que nous entendrons encore les mêmes critiques nous dire qu'Esdras, deux cents ans plus tard, composa à lui seul tout le Pentateuque. Nous nous demanderons alors comment Esdras peut être l'auteur d'un livre déjà écrit par Helcias, mais on nous répondra par le triomphant axiome « que la » contradiction est l'essence même de la vérité ; » ce qui nous permettra de ne tenir aucun compte des objections du rationalisme contemporain. Disons le donc sans détour : Nous tenons pour constant que les historiens juifs connaissaient mille fois mieux leurs propres annales que ne les connaîtront jamais tous les modernes rationalistes réunis. Or, Josèphe, le plus illustre des historiens juifs, nous a laissé le récit de cet épisode si singulièrement travesti par le rationalisme. Voici les paroles de Josèphe : « La dix-huitième année de » son règne, Josias donna l'ordre au souverain pontife Eliacias [1] » d'employer l'or et l'argent qui n'auraient point été absorbés par » les travaux de restauration, à fabriquer des urnes, des coupes pour » les libations, et des vases pour le ministère des autels, lui recom-

[1] Le nom d'Helcias, que Josèphe traduit par Eliacias, pourrait ainsi se rapprocher de la variante Eliacim fournie par le Livre de Judith.

» mandant d'affecter au même usage toutes les ressources du trésor » sacré. Or, en faisant dans le trésor les recherches nécessaires, le » hasard fit découvrir au Grand-Prêtre les Livres sacrés écrits par » Moïse et conservés dans le Temple. Il les remit au scribe Saphan, » qui les porta au roi [1]. »

Prophétie d'Olda, épouse de Sellum.

53. On comprend parfaitement l'émotion que le jeune prince dut éprouver en présence de ces monuments authentiques, dont les caractères tracés par une main auguste semblaient la protestation séculaire contre l'infidélité et les apostasies du peuple d'Israël et de Juda. « Quand Saphan les lui eut présentés, il se les fit lire intégralement. En entendant les terribles menaces formulées contre les violateurs de la loi, il déchira ses vêtements, et s'adressant au grand-prêtre Helcias, ainsi qu'à Ahicam, fils de Saphan, à Abdon, fils de Micha, et Aasa, l'un de ses officiers : Allez, leur dit-il, consulter pour moi et pour les malheureux restes d'Israël et de Juda, l'oracle de Jéhovah, notre Dieu. Toutes les paroles de ce Livre qui vient d'être retrouvé sont contre nous autant d'accusations. Le courroux du Seigneur s'est enflammé contre nous, parce que nos pères, dédaignant les paroles de Jéhovah, n'ont point observé les prescriptions contenues dans ce livre. — Helcias et les autres délégués royaux se rendirent donc près de la prophétesse Olda, épouse de Sellum, qui habitait le quartier de Jérusalem nommé la Cité Neuve [2], et l'informèrent de tous ces détails. Voici la parole de Jéhovah, Dieu d'Israël, répondit la prophétesse : Allez dire à celui qui vous a envoyés : Voici que je frapperai cette ville de toutes les calamités et de toutes les malédictions prédites par le Livre qui a été lu devant le roi de Juda. Ce peuple m'a abandonné, il a sacrifié

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. v. Nous n'entrons point ici dans la discussion soulevée entre les commentateurs catholiques sur la question de savoir si l'exemplaire original découvert par Helcias renfermait tout le Pentateuque, ou seulement le Deutéronome, ou même simplement les cinq derniers chapitres du Deutéronome, contenant le récit fait par Moïse du renouvellement de l'alliance entre Jéhovah et le peuple dans les plaines de Moab. Ces questions appartiennent spécialement à un Cours d'Ecriture sainte.

[2] Voir plus haut, nº 42 de ce chapitre, la note relative à cette désignation employée par le prophète Sophonie.

aux divinités étrangères, il a multiplié ses prévarications comme pour provoquer mon indignation par chacune des œuvres de ses mains; je vais donc répandre sur ce lieu l'incendie de ma colère, nul ne pourra l'éteindre. Ainsi parle Jéhovah. Quant au roi qui vous a envoyés implorer la miséricorde du Seigneur, voici la réponse de Jéhovah : Parce que tu as accueilli avec docilité les paroles de ce livre, et que, dans l'attendrissement et l'humilité de ton cœur, tu t'es incliné devant ma puissance, gémissant sur les désastres qui menacent la cité, déchirant tes vêtements, et pleurant en ma présence, je t'ai exaucé. Tu reposeras en paix dans le sépulcre de tes pères, et tes yeux ne verront point les maux que je réserve à Jérusalem et à ses habitants. — Helcias et les autres envoyés transmirent cette réponse au roi [1]. »

Josias anéantit les monuments d'idolâtrie élevés par ses prédécesseurs.

54. « Josias convoqua ensuite tous les anciens du peuple de Juda et de Jérusalem pour une cérémonie solennelle d'expiation. Avec eux il se rendit au Temple; la population de la ville et des environs, les prêtres, les lévites, les prophètes et une foule immense où tous les rangs et tous les âges étaient confondus lui servaient de cortége. En présence de cette multitude réunie, il lut distinctement toutes les paroles de l'alliance avec Jéhovah, contenues dans le Livre récemment découvert; puis, debout sur son tribunal, il fit au nom de tous, le serment de marcher dans les voies du Seigneur, d'observer, de tout leur cœur et de toute leur âme, les préceptes, les recommandations et les rites de la loi, enfin d'accomplir toutes les paroles de l'alliance contenues au Livre de Moïse. Le peuple confirma ce pacte de fidélité par son acquiescement unanime. Alors le roi ordonna au pontife Helcias, aux prêtres du second ordre et aux lévites remplissant les fonctions de portiers, de réunir tous les objets qui avaient servi aux cultes idolâtriques de Baal, du bois sacré d'Astaroth et de la milice du ciel. Ces instruments d'apostasie furent transportés hors de Jérusalem, dans la vallée du Cédron, où Josias les fit livrer aux flammes. On en réserva les cendres pour les répandre sur l'autel idolâtrique de Béthel, jadis élevé par Jéro-

[1] II *Paralip.*, cap. XXXIV, 18-28.

boam comme un monument national d'infidélité. Il proscrivit les superstitions des *Camarim* établis par les rois ses prédécesseurs, autour de Jérusalem, et sur les hauteurs des villes de Juda [1]; ainsi que les sacriléges adorations de Baal, du soleil, de la lune, des douze signes du zodiaque et de toute la milice du ciel. L'idole d'Astarté qui avait été érigée dans le Temple même, fut brûlée dans la vallée du Cédron, et on en jeta les cendres sur les sépulcres de ses anciens adorateurs. Josias fit détruire les tentes élevées dans la maison du Seigneur pour les initiations aux mystères infâmes, et desservies par des prêtresses d'Astarté. Tous les prêtres de Juda reçurent des ordres semblables pour les différentes villes du royaume. Les hauts lieux consacrés aux sacrifices idolâtriques furent proscrits depuis Dan jusqu'à Bersabée, et Josias fit renverser aux portes de Jérusalem, en face de la maison de Josué, prince de la ville, les autels sacriléges qu'on y avait élevés. Cependant les prêtres qui habitaient les autres villes ne se rendaient point au temple de Jéhovah, à Jérusalem; ils se contentaient d'observer la prescription mosaïque au sujet des pains azymes qu'ils mangeaient au milieu de leurs frères. Josias fit également renverser le monument idolâtrique de Topheth, dans la vallée de Géhennon, où les idolâtres consacraient leurs fils et leurs filles au dieu Moloch. Les chevaux, consacrés au culte du soleil, étaient établis dans des écuries somptueuses bâties par les rois de Juda à la proximité du Temple, et contigues à la maison de l'eunuque Nathan-Mélech, à Pharurim. Josias fit raser ces écuries, et le char du soleil fut livré aux flammes. Les autels idolâtriques érigés dans l'intérieur du palais sur la terrasse des appartements d'Achaz, et ceux que Manassès avait fait construire dans les deux parvis du Temple, furent abattus, et les débris jetés dans le torrent du Cédron. Les autels sacriléges élevés par Salomon à l'Astarté sidonienne, à Chamos, dieu de Moab, et à Melchom, l'idole des fils d'Ammon, étaient restés sur le mont du Scandale, à droite de la montagne des Oliviers [2];

[1] Tel est le sens littéral de ce verset traduit dans la Vulgate par : *Delevit aruspices quos posuerant reges Juda ad sacrificandum in excelsis.*

Il s'est glissé une inexactitude dans la composition du tom. II de cette

Josias les fit détruire ; les statues furent brisées, les bois sacrés livrés aux flammes et il fit profaner à jamais ce lieu en y transportant les ossements des morts [1]. Ce fut à cette époque du règne de Josias que s'accomplit la prédiction faite trois cent cinquante ans auparavant à Jéroboam, par le Prophète inconnu [2]. En effet, le roi se transporta à Béthel, où il fit renverser le temple et l'autel élevés par Jéroboam, fils de Nabath, et demeurés si longtemps le théâtre des impiétés du royaume d'Israël. L'édifice et l'autel furent rasés, et le bois sacré qui les entourait livré aux flammes. Josias, voyant les tombeaux étagés sur le flanc de la colline, donna l'ordre d'en retirer les ossements qu'il fit brûler sur l'emplacement de l'autel, afin de consommer la profanation de ces lieux théâtres de tant de prévarications. Cependant en explorant ces tombeaux, il en remarqua un que ses gens semblaient prendre soin d'épargner. Quel est ce monument? demanda-t-il. — Les habitants de la ville lui répondirent : C'est le sépulcre de l'homme de Dieu, venu, au temps de Jéroboam, de la terre de Juda, pour annoncer le traitement que vous faites subir aujourd'hui à l'autel idolâtrique de Béthel. — Respectez-le, dit Josias, et que nul n'ait la témérité de violer son tombeau. — Ainsi les ossements du Prophète inconnu et ceux du prêtre samaritain qui l'avait trompé par un stratagème impie, ne furent point profanés. Tous les temples d'idoles, dans les cités de Samarie, furent traités comme celui de Béthel, et Josias fit disparaître du territoire ces restes de l'infidélité des rois d'Israël. Il fit mettre à mort tous les ministres des cultes infâmes pratiqués sur les hauts lieux, et les immola sur les autels où ils sacrifiaient aux idoles [3]. »

Histoire, pag. 505. Nous avions écrit par erreur : « Salomon ne rougit pas » d'élever en face de Jérusalem, *sur* la montagne même des Oliviers, un » temple à Chamos, etc. » Il faut lire *près* de la montagne des Oliviers. En effet, le mont du Scandale est contigu à celui des Oliviers.

[1] On se rappelle que le contact d'un mort était chez les Juifs une pollution légale (*Numer.*, cap. VI; *Deuteron.*, cap. XXI, 23 ; *Tobias*, *passim*) ; c'était donc souiller à jamais pour les Hébreux ces monuments idolâtriques.

[2] Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 532-535. — [3] IV *Reg.*, XXIII. 1-20.

Reproche de cruauté adressé par M. Renan à la mémoire de Josias.

55. C'est probablement à ces dernières paroles du texte sacré que M. Renan fait allusion quand il dit : « Chaque recrudescence de » piété était accompagnée d'une recrudescence d'intolérance et de » persécution contre tout ce qui n'était pas conforme au monothéisme » le plus pur. » On est toujours assuré à notre époque d'un certain nombre de sympathies aveugles quand on rehausse une déclamation rationaliste quelconque par les mots « d'intolérance et de per» sécution ; » mais ce facile succès ne saurait justifier ni l'anachronisme, ni l'infidélité de l'appréciation. Nous sommes heureux de constater ici la différence d'attitude prise par M. Munk. Il n'a nullement vu dans les textes bibliques relatifs au règne de Josias, les étranges choses que l'œil de M. Renan y a découvertes depuis. « Ce » règne, dit M. Munk, fut la dernière lueur de la maison de David, » la dernière époque brillante du royaume de Juda, qui allait être » englouti dans les grandes révolutions dont l'Asie devint alors le » théâtre. » M. Munk est ici dans la vérité historique, et M. Renan conserve le privilége de l'invention d'un Josias fantastique dont personne ne s'était jamais douté. Nos tribunaux condamnent tous les trois mois à la peine capitale un certain nombre de personnes, coupables de crimes prévus et punis de mort par notre législation ; jamais on n'a confondu l'exercice de ce pouvoir redoutable dont la loi arme le bras de notre magistrature avec des actes « d'intolérance et de per» sécution. » Or la loi de Moïse, au moins aussi sacrée pour le peuple hébreu que notre législation peut l'être pour nous, punissait de mort « l'homme ou la femme qui adoptaient les cultes étrangers et ado» raient le soleil, la lune et la milice du ciel [1]. » Josias appliqua cette loi, avec une modération incontestable, puisqu'au lieu d'en étendre la rigueur à la multitude des coupables, il la restreignit aux seuls ministres de ces impures et cruelles superstitions. Les détails qu'on vient de lire plus haut ont pu donner l'idée de l'universalité du mal et de la nécessité d'opposer à ses progrès une répression énergique. La conduite de Josias resta de beaucoup en deçà des li-

[1] *Deuter.*, cap. XVII, 2-5. Voir tom. I de cette *Histoire*, pag. 644.

mites de la légalité, tout en consacrant le principe de la loi par des exemples capables de réagir sur l'opinion publique, si facilement accessible aux séductions de l'idolâtrie.

56. Le saint roi voulut marquer par une cérémonie nationale, d'une splendeur inaccoutumée, le retour du royaume de Juda au culte du Seigneur. Comme autrefois Ezéchias dans une circonstance analogue, il choisit la solennité pascale pour relier les souvenirs du passé aux espérances de l'avenir. « Après avoir rétabli la hiérarchie sacerdotale dans tous ses degrés pour le service du Temple, il s'adressa aux lévites rassemblés et leur dit : Replacez l'arche du Testament dans le sanctuaire [1] élevé par Salomon, fils de David, roi d'Israël. Vous n'aurez plus désormais à l'en faire sortir. Servez maintenant Jéhovah, votre Dieu, et reprenez l'exercice de votre ministère au milieu d'Israël, son peuple. Constituez-vous par maisons et par familles selon l'ordre établi par David et définitivement réglé dans les ordonnances de Salomon, son fils. Remplissez vos fonctions dans le Sanctuaire, d'après les règles fixées pour la famille de Lévi ; et préparez-vous par les purifications légales à l'immolation de la Pâque. Disposez de même vos frères à se tenir prêts pour exercer à cette époque leur ministère sacré d'après les règles prescrites par le Seigneur lui-même à Moïse son serviteur [2]. — En même

Solennité pascale à Jérusalem sous Josias.

[1] Ces paroles de Josias sont la preuve que l'impiété des précédents rois de Juda n'avait pas même épargné l'Arche d'alliance, le monument national de la foi des Hébreux. Nous lisons en effet (II *Paralip.*, cap. XXXIII, 7) que Manassès avait solennellement érigé une idole de bronze ciselé, dans le Tabernacle de Jéhovah. Probablement l'Arche d'alliance avait été, à cette époque, dérobée à la fureur du monarque idolâtre par des prêtres fidèles qui voulaient la mettre à l'abri d'une profanation. Peut-être avait-elle été dissimulée dans quelque réduit obscur des salles du Trésor, avec le Livre de la Loi, dont le grand-prêtre Helcias venait de retrouver l'exemplaire original. En supposant qu'au retour de la captivité de Manassès l'Arche aurait été rétablie dans le sanctuaire, il y a tout lieu de croire que les mesures de précaution déjà prises une première fois, avaient été renouvelées sous Amon, fils de Manassès, et que l'Arche avait été de nouveau soustraite aux tentatives sacriléges de ce dernier. Nous avons ainsi la mesure de l'infidélité à Jéhovah dont la nation juive se rendit coupable dans cette période désastreuse de son histoire.

[2] On se rappelle qu'au temps d'Ezéchias, le nombre des prêtres et des Lé-

temps Josias faisait promulguer dans toute l'étendue du territoire hébreu un ordre adressé à tout le peuple et conçu en ces termes : Préparez-vous à célébrer la Pâque en l'honneur de Jéhovah, votre Dieu, selon les paroles du Livre de l'alliance [1]. — L'empressement populaire répondit à l'attente du pieux roi. Jamais, depuis l'époque de Samuel le prophète, et pendant toute la période de la royauté, la ville de Jérusalem ne présenta le spectacle d'une fête de Pâque aussi magnifique [2]. Josias fit distribuer, de son domaine particulier, à la multitude des pèlerins trente mille têtes de chèvres, d'agneaux et autre menu bétail, et trois mille bœufs. Les officiers de sa cour remirent avec une égale générosité des victimes aux prêtres, aux lévites et à tout le peuple. Le pontife Helcias, Zacharie et Jahiel, principaux officiers du Temple, donnèrent aux prêtres pour la célébration de la Pâque trois cents bœufs et deux mille six cents têtes de menu bétail. Chonénias et ses frères Nathanaël et Semeïas, Hasabias, Jehiel et Josabad, princes de la famille de Lévi, distribuèrent aux lévites cinq mille agneaux, brebis et chèvres, et cinq cents bœufs. Les ministres sacrés s'étaient préparés à leurs fonctions par les purifications rituelles ; tous les prêtres et tous les lévites purent ainsi, selon l'ordre du roi, s'acquitter des devoirs de leur charge. La victime pascale fut immolée ; le sang en fut répandu de la main des prêtres, et les lévites dépouillèrent celles qui étaient destinées à l'holocauste. Ils les coupèrent en morceaux pour les distribuer

vites, purifiés selon les prescriptions légales avait été insuffisant pour le nombre des victimes à immoler sur l'autel du Seigneur. C'est pour prévenir un accident de ce genre que Josias fait cette dernière recommandation aux prêtres et aux lévites en ce moment réunis à Jérusalem.

[1] Si, comme le supposent les rationalistes, la loi de Moïse eût été alors inconnue de la majorité du peuple hébreu, il faut convenir que Josias publiait là un édit d'un laconisme inintelligible pour les masses. Comment la multitude aurait-elle pu deviner en entendant la promulgation de cette ordonnance, qu'il était question de se rendre de tous les points du territoire à Jérusalem, comment même aurait-elle su la signification de ce mot de Pâque. Evidemment donc le peuple qui se rendit en foule à Jérusalem était en état d'interpréter cet édit, et savait parfaitement la législation mosaïque par rapport à la fête indiquée d'avance.

[2] IV *Reg.*, cap. XXIII, 21-23; II *Paralip.*, 18.

par maisons et par familles à tout le peuple rassemblé, qui venait alors les offrir au Seigneur selon les prescriptions de la loi de Moïse; il en fut ainsi des bœufs. La victime pascale fut ensuite rôtie au feu. Les hosties pacifiques furent cuites dans les chaudières réservées à cet usage par les soins des lévites, et promptement distribuées par eux à tout le peuple. Ils ne songèrent aux prêtres et à eux-mêmes qu'après avoir terminé cette répartition générale. Les prêtres furent employés jusqu'à la nuit à offrir des holocaustes et à brûler la graisse des victimes; en sorte qu'ils furent, ainsi que les lévites, servis les derniers. Cependant les chœurs de musiciens, présidés, selon l'ordonnance de David, par les descendants d'Asaph, Héman et Idithun, ne cessèrent de faire entendre leurs concerts; les portiers veillèrent à leur poste, sans s'éloigner un seul moment; et les lévites leurs frères furent obligés de préparer pour eux, comme pour les fils d'Aaron, le festin de la Pâque. Toutes les prescriptions de la loi furent ainsi complétement observées dans cette fête, qui signala la dix-huitième année du règne de Josias, et qui se prolongea durant les sept jours de la solennité des Azymes [1]. »

Impopularité de la restauration religieuse de Josias.

57. On peut suivre, dans les détails de ce récit, la sollicitude royale qui a tout prévu, tout réglé, et tout facilité avec une largesse et une vigilance sans égale. Mais, si l'on veut comparer cette fête nationale avec celles dont les époques de David et de Salomon, par exemple, nous ont transmis la mémoire, on est frappé de l'absence d'enthousiasme. Ici, on sent que le peuple réuni, obéissait à un ordre, subissait une consigne, se prêtait à une discipline fixée d'avance et maintenue avec un dévouement admirable par les prêtres, les lévites et les portiers; mais le souffle populaire, l'âme de la nation font défaut. Pas un cri de joie, pas un Hosanna en faveur du Dieu d'Israël. Evidemment le cœur des multitudes était indifférent ou perverti: les uns regrettaient les fêtes dissolues de l'idolâtrie; les autres assistaient froidement à ces cérémonies qui faisaient jadis la joie de leurs aïeux; tous, peut-être, sans en avoir la conscience distincte, profitaient du calme et de la paix que la chute de Ninive

[1] II *Paralip.*, cap. XXXV, 2-19.

rendait pour un court intervalle aux peuples si longtemps asservis de l'Orient. Les restes d'Israël avaient pu, grâce à la ruine de la capitale assyrienne, se rassembler depuis Dan jusqu'à Bersabée, pour cette fête d'un autre âge. Mais le contact avec les civilisations étrangères avait amolli les cœurs, énervé les traditions et affaibli la foi. Josias était un roi digne d'un autre peuple et d'une meilleure époque. Il eut le sort de tous les caractères trop élevés, qui dépassent leur siècle. Ses efforts n'entraînèrent qu'une minorité d'âmes généreuses; ils échouèrent complétement devant une majorité inerte et stupide. L'Ecriture dépeint énergiquement la triste réalité de cette situation dans les paroles suivantes, qui consacrent à la fois la fidélité du roi et l'obstination irremédiable du peuple : « Jamais roi, dit-elle, n'était revenu à Jéhovah de tout son cœur et de toute son âme comme le fit alors Josias. Aucun prince depuis ne l'imita dans cette fidélité à la loi de Moïse. Cependant le courroux du Seigneur contre Juda, perverti depuis les jours de l'impie Manassès, ne se ralentit point. Le Seigneur fit entendre sa voix : Juda aura son tour, dit-il. Je le rejetterai comme j'ai rejeté Israël. J'abandonnerai Jérusalem, la ville sainte, et le Temple dont j'avais dit : Mon nom y sera honoré à jamais [1]. »

§ V. Premières années de Jérémie.

Election et vocation divines de Jérémie.

58. Les menaces du Seigneur s'élevaient à la hauteur des prévarications par la voix d'un Prophète, dont la réputation rappelait celle d'Isaïe, et dont le nom demeurera à jamais attaché aux souvenirs des désastres de Jérusalem. Jérémie, qui devait égaler les lamentations aux douleurs, était fils de Hilkias [2], de la famille sacer-

[1] IV *Reg.*, cap. XXIII, 25-27.

[2] Le nom hébreu est le même que celui du grand-prêtre Helcias, de la Vulgate. L'école rabbinique en a conclu que Jérémie était réellement fils du Grand-Prêtre; mais la résidence d'Anathoth, voisine de l'ancienne Nobé, si célèbre par le meurtre d'Achimélech, ne paraît pas convenir au Souverain Pontife, dont le séjour habituel, depuis la construction du Temple, était Jérusalem. Eichhorn suppose, avec plus de vraisemblance, que les prêtres d'Anathoth appartenaient à la famille d'Abiathar (*Isagog. in vet. Testam.*, tom. III, pag. 117). Voyez Rosenmuller, *In Jerem. Comment.*

dotale d'Anathoth. Il nous apprend lui-même les circonstances solennelles de son élection et de sa vocation divine. « Aux jours de Josias, fils d'Amon, roi de Juda, dit-il, la treizième année de son règne, la parole de Jéhovah me fut adressée en ces termes : Avant ta naissance, disait le Seigneur, je t'ai connu ; je t'ai sanctifié dès le sein de ta mère, et je t'ai élu Prophète pour parler aux nations. — Grand Dieu, m'écriai-je, l'enfant qui bégaie ses premières paroles, saurait-il parler ? Or je suis cet enfant. — Ne dis plus : Je suis un enfant, reprit le Seigneur : partout où je t'enverrai, tu iras ; les messages que je placerai sur tes lèvres, tu les transmettras. Ne crains point de paraître devant les hommes mortels ; je suis avec toi, et c'est moi, Jéhovah, qui prendrai soin de ta sûreté. — En ce moment la main du Seigneur toucha mes lèvres : Voilà, dit-il, que j'ai mis mes paroles dans ta bouche. Aujourd'hui je t'ai établi sur les nations et les royaumes, avec le pouvoir d'arracher et de détruire, de perdre et de dissiper, d'édifier et de planter. — La voix divine m'interpella encore. Que vois-tu, Jérémie ? disait-elle. — Je répondis : Je vois une branche d'amandier qui devance l'époque du printemps et se couvre de fleurs. — Tu as bien vu, reprit le Seigneur. Comme cette branche prématurément fleurie, je me hâterai moi-même pour accélérer l'accomplissement de mes paroles. — Une autre interpellation me fut encore adressée. Que vois-tu ? demandait le Seigneur. — Je vois une vaste chaudière au milieu d'une fournaise ardente ; elle vient à moi du côté de l'Aquilon. — C'est en effet de l'Aquilon, reprit le Seigneur, que les calamités vont se précipiter sur la terre de Juda. Je convoquerai à ces assises de ma vengeance tous les enfants du royaume de l'Aquilon ; ils se rendront à mon appel, chacun d'eux viendra dresser son trône à l'entrée des portes de Jérusalem, sur les remparts qui l'entourent ; et il en sera ainsi dans toutes les villes de Juda. C'est eux que je chargerai de l'exécution de mes jugements sur l'ingrate nation qui m'a abandonné, pour courir aux autels des dieux étrangers, et adorer les œuvres de ses mains. Donc serre ta ceinture autour de tes reins, lève-toi, et va dire aux fils de Juda les paroles dont je te charge pour eux. Ne crains pas de paraître en leur présence ; je ne permettrai pas à

ton visage de refléter devant eux la moindre émotion. Car je t'ai établi en ce jour comme une forteresse inexpugnable, comme une colonne de fer ou un mur d'airain, pour affronter les rois de Juda, ses princes, ses prêtres et son peuple. Ils se dresseront pour te combattre, mais leurs efforts seront impuissants, parce que je suis à tes côtés, moi Jéhovah, prêt à te défendre[1]. »

Un mot à M. Renan à propos du style de Jérémie.

59. M. Renan est parfaitement libre de ne voir dans ce premier chapitre de Jérémie qu'un « style lâche et prolixe. » Il n'est ici question ni d'une appréciation de grammairien, ni d'un jugement de rhéteur. Nous en appelons à la conscience publique, et nous demandons à tout homme de bonne foi si la page qu'on vient de lire ressemble à une élucubration vulgaire de « littérature politique, » ou si elle laisse percer de la part de son auteur une prétention quelconque au rôle de poète, d'orateur ou de publiciste. Arrière donc ces insinuations malveillantes ! Il suffit pour en faire justice de les mettre en face du texte biblique. Mais ce qui est incontestable, c'est le caractère exclusivement théocratique de la mission de Jérémie, c'est le côté surnaturel, hautement avoué et explicitement formulé de sa vocation prophétique. L'homme disparaît pour laisser place à Jéhovah. Comme Moïse, comme Samuel, comme Isaïe, Jérémie s'efface dans son humble personnalité. L'obscur habitant d'Anathoth se récuse ; il tremble devant le fardeau de la parole divine. Moïse invoquait la difficulté de sa prononciation embarrassée pour éluder l'ordre de Jéhovah[2]. Samuel, interpellé trois fois, ne répondait point à la voix mystérieuse[3]. Isaïe se déclarait indigne de la mission qui lui était imposée ; il fallait que l'Ange touchât ses lèvres d'un charbon ardent de l'autel[4]. De même Jérémie invoque son inexpérience, sa jeunesse, sa timidité ; dans la naïveté de son effroi, il s'écrie : « Je ne sais point » l'art de la parole, et ne suis qu'un enfant. » On chercherait vainement ici une analogie avec les procédés des « publicistes mo» dernes » ; et il faut reconnaître que l'école rationaliste se trompe complétement dans son appréciation du prophétisme hébreu.

[1] *Jerem.*, cap. I, 1 ad ultim. — [2] *Exod.*, cap. III, 11 ; IV, 1, 10, 13. — [3] I *Reg.*, cap. III, 4-6. — [4] *Isaiæ*, cap. VI, 5.

Menaces de Jéhovah contre la coupable Jérusalem.

60. « Jéhovah me fit encore entendre sa voix, aux jours du roi Josias, continue le prophète. Tu as su, me dit-il, l'histoire des rebellions du royaume d'Israël. Il allait, ce peuple impie, sur tous les sommets, sous tous les ombrages des vallées, se prostituer au culte des dieux impurs. Pendant qu'il multipliait ses prévarications, je lui disais par la bouche de mes envoyés : Reviens à moi ! et il n'est point revenu. La perfide Juda, sa sœur, a été témoin de ma conduite à l'égard d'Israël ; elle a vu qu'en punition des désordres de cette race infidèle, je l'ai répudiée ; j'ai signé en caractères de sang le libelle de ma répudiation [1], et cependant Juda, la rebelle, est allée à son tour se plonger dans la fange des corruptions d'Israël. Elle a souillé de ses forfaits la Terre promise ; elle a voué à ses idoles de pierre et de bois un adultère hommage. Juda, la perfide, n'est point revenue à moi dans la sincérité de son cœur, et sa prétendue conversion n'est qu'un mensonge hypocrite. Israël lui-même fut moins coupable au milieu de ses débordements que ne l'est aujourd'hui la perfide Juda. Va donc, Prophète, élève la voix du côté de l'Aquilon, dis à cette génération ingrate : Enfants de Jacob, revenez à Jéhovah et il ne détournera point son visage de votre repentir ; car je suis le Dieu saint, dit le Seigneur, et mon courroux ne sera point éternel [2]. Si par une conversion sincère vous revenez à moi, si vous faites disparaître les traces de vos prévarications, j'éloignerai de vous la tempête qui vous menace. Fils de Juda, habitants de Jérusalem, renouvelez enfin la circoncision de vos cœurs, hâtez-vous, avant que la flamme de ma colère ne vous dévore sans retour. Qu'on le proclame au milieu de Juda ; qu'on l'annonce dans les rues de Jérusalem ; sonnez de la trompette, faites retentir le cri d'alarme : dites au peuple : Rassemblez-vous, accourez vous mettre à l'abri de vos forteresses. Elevez l'étendard sur les tours de Sion ; qu'on arme tous les bras ; que nul ne reste en arrière ; car voici que j'amène de l'Aquilon la terreur et la mort. Le lion s'est déjà élancé de son repaire ; le ravisseur des nations

[1] Le *Libellus repudii* dont parle ici le Prophète, est évidemment une allusion à la loi mosaïque, dont il prouve la notoriété publique à l'époque de Josias. Voir *Deuter.*, cap. XXIV, 1-3. — [2] *Jerem.*, cap. III, 1-12.

est déjà levé ; il s'est mis en marche, il vient changer en un désert le territoire de Juda. Vos cités vont être réduites en cendres ; il n'y restera plus un seul habitant. En présence de ce désastre, revêtez le cilice de la pénitence ; pleurez ; faites retentir les cris de votre désespoir ; car le courroux du Seigneur vous menace ; en ce jour le cœur du roi et le cœur des princes seront dans l'épouvante ; la consternation saisira les voyants et les prêtres[1] ! »

Prédiction par Jérémie de la captivité de Babylone.

61. « Quoi ! m'écriai-je. Vous, Jéhovah, notre Dieu ! vous avez donc trompé ce peuple et abusé Jérusalem ? La paix habitera vos remparts, aviez-vous dit en des temps plus heureux ; et voilà qu'aujourd'hui le glaive va nous percer jusqu'au cœur ! — C'en est fait, répondit le Seigneur. Voici la nouvelle qu'on redira bientôt dans tout le territoire de Juda et sur les places de Jérusalem : Le souffle ardent de la tempête s'est levé pour la fille de mon peuple sur la route du désert. Ce n'est plus le vent qui aide le vanneur à purger son aire et à nettoyer le froment, c'est l'ouragan déchaîné dans toute sa fureur qui accourt à ma voix et vient exécuter ma sentence définitive. — Les voilà les vainqueurs, ils volent comme les nuées ; leurs chariots de guerre ont les ailes de la foudre, et leurs coursiers sont plus rapides que les aigles. Malheur à nous ! Le tourbillon nous emporte. Jérusalem, songe donc à purifier ton cœur, pour conserver une dernière espérance de salut ! Jusques à quand nourriras-tu des pensées de corruption et de mort ? J'entends déjà la voix d'un messager qui s'est enfui de Dan, et qui signale l'arrivée de l'ennemi au pied des montagnes d'Ephraïm ; on apprend à Jérusalem que des guerriers d'une terre lointaine sont à ses portes, et qu'ils ont juré la ruine de toutes les cités de Juda. Jérusalem, ils t'environnent comme un champ gardé par les pasteurs, parce que tu as provoqué le courroux de Jéhovah. Voilà le fruit de tes égarements et de tes orgueilleuses pensées ! L'amertume de tes prévarications s'est retournée contre toi et te pénètre le cœur. Un glaive de douleur me perce les entrailles ; l'épouvante me glace : je ne puis retenir le cri de ma torture, car le son de la trompette

[1] *Jerem.*, cap. IV, 1-9.

lugubre et les clameurs de la bataille poursuivent mon âme. L'horreur appelle l'horreur; tout le territoire de Juda est dévasté ; mes pavillons sont renversés, mes tentes anéanties. Jusques à quand mon œil verra-t-il des fuyards; jusques à quand l'écho m'apportera-t-il le son de cette effroyable trompette ? Je regarde la terre de ma patrie : elle n'est plus qu'un désert; j'interroge les cieux, aucune étoile n'y brille. Je lève les yeux sur les montagnes ; elles sont renversées, et les collines s'affaissent sur elles-mêmes. Je promène partout mon regard : plus un seul homme; les oiseaux mêmes ont abandonné ces plages désolées. Le Carmel est désert; toutes ses villes sont tombées devant la face du Seigneur, au souffle de sa colère. Ainsi l'a dit Jéhovah : toute cette terre sera une solitude; et pourtant l'heure de la consommation finale n'est point venue. A l'approche du cavalier et des arcs qui lancent les flèches, la cité tout entière a pris la fuite : les fils de Juda se sont réfugiés sur les sommets les plus escarpés; ils ont demandé asile aux rochers inaccessibles ; toutes les villes sont abandonnées; on n'y voit plus un habitant. Et toi fille de Sion, maintenant dévastée, quel sera ton sort? En vain tu revêtais la pourpre de tes parures, tu étalais tes colliers de perles et d'or, tu rehaussais de vermillon l'éclat de ton visage et de tes yeux. Ceux qui t'aimaient contemplent dédaigneusement ta ruine ; ils ont fait alliance avec l'ennemi qui te porte le coup mortel. J'entends des cris perçants comme ceux de la femme qui enfante, c'est la fille de Sion dans les angoisses de l'agonie. Les mains étendues elle s'écrie : Malheur à moi ! J'expire sur le cadavre de mes enfants égorgés [1]. »

Sublimité des prophéties de Jérémie.

62. Si un archéologue découvrait, dans quelque poudreux réduit d'une bibliothèque longtemps oubliée, un fragment de ce genre appartenant à la littérature grecque ou romaine, il y aurait dans tous les rangs de l'école rationaliste une acclamation prolongée d'enthousiasme. Rien en effet de tout ce que nous connaissons de l'antiquité profane, n'approche de ce mouvement, de cette vie, de ce pathétique inspiré. Le dialogue du Prophète avec Jéhovah ; la

[1] *Jerem.*, cap. IV, 10 ad ultim.

vision de l'avenir saisissante comme une réalité ; l'émotion, la terreur, l'attendrissement du fils de Juda qui pleure Jérusalem comme on pleure une mère, tout ce récit, au seul point de vue de l'art, est un chef-d'œuvre de premier ordre. Mais cela est signé d'un nom juif, c'est Jérémie qui a écrit cette page à jamais inimitable; dès lors les littérateurs modernes sont en droit de la juger sévèrement, et ils nous parlent du « style lâche et prolixe dont l'œuvre de Jé» rémie est le type. » Vraiment on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la hardiesse d'un écrivain qui hasarde une pareille affirmation, ou de l'indulgence d'un siècle qui l'accueille avec tant de faveur! Ils sont donc bien nombreux, dans toutes les langues connues, les ouvrages où l'on pourrait citer des traits comparables à ceux-ci! L'école rationaliste n'en a pas encore produit, que nous sachions; et, en attendant, un peu plus de modestie dans ses jugements ne lui messiérait pas.

Conspiration des habitants d'Anathoth contre Jérémie.

63. Les Juifs contemporains de Jérémie n'apprécièrent point de la même façon que M. Renan les discours du Prophète. Ils ne les trouvèrent nullement « lâches, mais pleins d'onction, » comme dit, avec une délicate ironie, le récent exégète. Ils sentirent au contraire toute l'énergie de cette parole divine; elle flagellait trop vigoureusement l'hypocrisie et les vices d'une race perverse, pour rester impunie. C'est le propre des siècles dégénérés de ne pouvoir même plus souffrir l'expression de l'honnêteté indignée. La corruption publique se croit dans le cas de légitime défense. Mais quand l'attaque se produit au nom du principe religieux, quand elle part d'une bouche sacerdotale, quand surtout elle se proclame ouvertement inspirée, alors le déchaînement général n'a plus de bornes, il ne reculerait pas devant le plus monstrueux attentat. Jérémie devait en faire l'expérience, et il eut besoin, pour échapper à la haine soulevée par ses discours, de la protection du grand Dieu dont il était le Prophète. Ce fut à Anathoth sa patrie que s'organisa dans l'ombre un complot contre ses jours. « Comme l'agneau qui se laisse porter sans se plaindre au lieu du supplice, dit Jérémie, ainsi je me reposais dans l'innocence de mon cœur. Je n'avais rien appris des homicides desseins qu'ils ont ourdis con-

tre moi. Ils avaient dit : Mêlons du poison au pain qu'il mange [1], effaçons-le de la terre des vivants, et qu'un oubli éternel ensevelisse son nom. Ainsi ils parlaient. Mais vous, Seigneur, vous m'avez révélé ce mystère d'infamie; je le connais maintenant, et vous m'avez dévoilé l'horreur de leurs complots. Dieu des armées, vous dont les décrets sont ceux de l'éternelle justice, vous qui sondez les reins et les cœurs, c'est entre vos mains que je remets le soin de me défendre. Faites moi connaître les vengeances que vous leur réservez. — Voici la parole de Jéhovah contre les habitants d'Anathoth qui ont juré ta perte et qui ont osé te dire : Cesse de prophétiser au nom du Seigneur, sinon tu mourras de nos mains. Moi, le Dieu des armées, je visiterai ces impies; leurs jeunes guerriers tomberont sous le glaive, leurs fils et leurs filles mourront dans les tortures de la faim. Il ne restera aucun vestige de leur race, l'année de ma visite sur les habitants d'Anathoth sera celle de leur complet anéantissement [2]. »

§ VI. Mort de Josias (609).

64. La conspiration dont Jérémie fut sur le point d'être victime nous fait comprendre l'état des esprits en Judée, et la résistance obstinée qui s'opposait au mouvement de réforme inauguré par Josias. Les efforts du pieux roi échouaient devant l'hypocrite docilité du peuple, selon la parole du Prophète. Les siècles de décadence offrent tous ce lamentable spectacle des consciences avilies qui s'inclinent en apparence sous la pression du pouvoir, sauf à briser un joug importun, aussitôt que la main qui l'imposait se sera retirée. Dans les sociétés ordinaires ce triste symptôme précède presque toujours les catastrophes; mais chez le peuple juif en par-

Situation politique et religieuse du peuple juif.

[1] *Mittamus lignum in panem ejus*. La traduction littérale de l'hébreu serait : *Corrumpamus lignum in panem ejus*. Cependant on pourrait à la rigueur lire : *in carnem ejus*; au lieu de : *in panem ejus*. C'est dans ce dernier sens que la plupart des Pères ont entendu ce passage, et l'ont interprété comme une figure du véritable Agneau immolé sur le bois de la croix. (Tertull., *Contr. Marcion.*, lib. III, cap. XIX; Justin, *Contr. Tryphon.* et *Contr. Judæos*, cap. X; Cyprian., *Contr. Judæos*, lib. II, cap. XV; Ambrosius, *In titul. Psalmi XXXV*; Gregor. Magnus, *Moral.*, lib. III, cap. XII.) — [2] *Jerem.*, cap. XI, 18 ad ultim.

ticulier il devait nécessairement aboutir à la ruine. La nation, fondée sur le Testament de l'Alliance avec Jéhovah, établie pour être l'héritage, le domaine propre du Seigneur, n'avait plus de raison d'être, le jour où le pacte social était brisé, où le nom de Jéhovah n'était plus celui d'un suzerain aimé, obéi et adoré. Voilà pourquoi le désastre qui avait ruiné Samarie allait se renouveler pour Jérusalem; voilà pourquoi la politique des prophètes, si l'on peut parler ainsi, ressemble à celle de Moïse, et conserve à travers les âges un caractère d'unité qui contraste si merveilleusement avec les revirements, les contradictions et les écarts des autres politiques. Pour quiconque prendra la peine d'étudier sérieusement les annales juives, cette conclusion se dégagera naturellement des faits, et dominera cette histoire qui n'a pas eu d'analogue dans le monde.

Etat de l'Orient à la fin du règne de Josias.

65. L'état de l'Orient, à l'époque où Jérémie faisait entendre sa voix, ne justifiait que trop les menaces du Prophète. Le cercle se resserrait autour de la Judée et la situation se dessinait chaque jour plus effrayante. La chute de Ninive, en grandissant soudain l'empire de Babylone, avait délivré l'Egypte d'un joug qu'elle subissait en frémissant. Néchao, le *Nécos* d'Hérodote, venait de monter sur le trône de Memphis. L'historien grec nous fait connaître le génie de ce prince entreprenant, qui commença entre Bubaste et la mer Rouge le canal achevé plus tard par Darius, et destiné à faire communiquer par le Nil la Méditerranée à l'Océan Indien [1]. Cent vingt mille ouvriers égyptiens perdirent la vie dans cette entreprise gigantesque. « Nécos tourna ensuite son attention, continue Hérodote, » vers les entreprises guerrières. Il entra par terre en Syrie, se » heurta contre ses adversaires à Magdotos, les vainquit, et s'em» para de la grande ville de Kadytis [2]. » On comprendra mieux ce

[1] *Herodot.*, lib. II, cap. CLVIII.

[2] Idem, *ibid.*, cap. CLIX. « Kadytis, dit M. Munk, n'est sans doute qu'une » corruption du mot araméen *Kadischtha* (la Sainte), c'est-à-dire Jérusalem. » L'occupation de Jérusalem par les troupes égyptiennes est clairement in» diquée par l'ensemble du récit biblique et notamment II *Rois*, 23-33, et » II *Chron.*, cap. XXXVI, 3. Hérodote a confondu les Hébreux avec les Syriens » et la ville de *Megiddo* avec celle de *Magdole* dans la Basse-Egypte. » (*Palestine*, pag. 44 et 343.)

qu'Hérodote entend ici par la Syrie en rapprochant ce passage de celui que l'historien grec consacre à Psammétique, père de Néchao. « Psammétique, dit Hérodote, tint pendant vingt-neuf ans assiégée » la ville de Syrie nommée Azot, et finit par s'en rendre maître. Ce » fut le plus long de tous les siéges connus [1]. » Ainsi pour Hérodote la Syrie, théâtre des exploits de Psammétique et de Néchao, était le littoral phénicien que remontaient leurs armées, pour étendre la domination égyptienne sur toutes les contrées de la Syrie que la chute de Ninive avait un instant laissées sans maîtres. Ces détails sont importants au point de vue de l'histoire générale ; on les a trop longtemps dédaignés sous prétexte que les récits d'Hérodote n'avaient pas d'autre valeur que les fables mythologiques. Mais, ainsi que nous avons eu l'occasion de le faire remarquer ailleurs, les découvertes monumentales de l'Egypte et de Ninive ont réhabilité la mémoire de l'antique annaliste, et ont apporté à son œuvre une éclatante confirmation. Nous sommes en droit d'invoquer maintenant son témoignage comme l'un des plus véridiques de toute l'histoire. Il est donc certain que Néchao songea à profiter de la ruine de Ninive pour substituer la suzeraineté de Memphis à celle de l'ancienne capitale de l'Orient [2]. Dans ce projet, il devait nécessairement se heurter avec les prétentions du nouveau monarque babylonien Nabopolassar, que sa récente victoire avait réellement placé à la tête du vaste système féodal d'Assyrie.

Expédition de Nechao, roi d'Egypte, en Palestine. Mort de Josias.

66. Le texte biblique rencontre ainsi un commentaire parfaitement exact. « Après avoir achevé la restauration du Temple, dit l'Ecriture, Josias apprit que Néchao, roi d'Egypte, longeait à la tête de son armée le territoire de Juda, se dirigeant vers Charcamis sur l'Euphrate, pour y combattre les Babyloniens. Josias se porta à sa rencontre pour lui barrer le passage. Néchao lui envoya des ambassadeurs : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, roi de Juda ? lui mandait-il. Ce n'est point contre vous que je viens combattre, j'ai

[1] *Herodot.*, lib. II, cap. CLVI. — [2] Ce fait est positivement affirmé par Josèphe. Νεχάως ὁ τῶν Αἰγυπτίων βασιλεὺς, ἐγείρας στρατιὰν ἐπὶ τὸν Εὐφράτην εἴλασε ποταμὸν, Μήδοις πολεμὸν καὶ τοῖς Βαβυλωνίοις, οἱ τὴν Ἀσσύριαν κατέλυσαν ἀρχήν. (Joseph. *Antiq. judaic.*, lib. X, cap. IV.)



pris les armes pour attaquer une autre puissance contre laquelle Dieu m'envoie. Cessez donc une résistance qui attirerait sur vous la colère du ciel et une prompte mort. — Josias ne se laissa point persuader ; il s'obstina, malgré cette parole prononcée au nom de Dieu, à se préparer au combat, et il vint camper à Mageddo. La bataille s'engagea ; une flèche vint atteindre le roi de Juda : Sortez-moi de la mêlée, dit-il à ses écuyers, car je me sens gravement blessé. — On le descendit de son char de guerre, et on le déposa sur un autre char qui le suivait dans le combat, selon la coutume pratiquée pour les rois de Juda. Il put ainsi être transporté jusqu'à Jérusalem, où il succomba bientôt à sa blessure. Sa mort fut pleurée par tout le peuple de Juda. On lui donna la sépulture dans le tombeau de ses pères. Jérémie composa à ce sujet des lamentations qui sont encore aujourd'hui dans la bouche des chanteurs et des cantatrices ; on a conservé ces chants lugubres parmi les autres Lamentations du Prophète. Les autres actions de Josias, et sa pieuse fidélité à observer les préceptes du Seigneur, ont été rapportées en détail dans le Livre des rois de Juda et d'Israël [1]. »

Eloge de Josias.

67. Nous n'avons plus les funèbres cantiques de Jérémie en cette circonstance [2], mais nous comprenons le sentiment qui les inspira. Le deuil de Josias fut celui de la monarchie nationale et de la patrie juive. Le descendant de David emportait dans la tombe les traditions de fidélité à Jéhovah qui avaient fait jusqu'alors la grandeur de Jérusalem. Il recevait la sépulture dans le tombeau des rois ; ses vertus l'en avaient rendu digne, et l'on aime à lui voir décerner ce témoignage de suprême justice par une nation qui n'avait

[1] II *Paralip.*, cap. XXXV, 20 ad ultim.; IV *Reg.*, cap. XXIII, 28-30.

[2] Un certain nombre d'interprètes ont pensé que les élégies connues sous le nom de *Lamentations de Jérémie*, sont celles que le Prophète composa à la mort de Josias. Mais ce sentiment est maintenant abandonné. Les *Threni* ou *Lamentations* qui ont été conservés dans le Canon des Ecritures sont précédés de l'indication suivante : *Et factum est, postquam in captivitatem redactus est Israël et Jerusalem deserta est, sedit Jeremias propheta flens, et planxit lamentatione hâc in Jerusalem, et amaro animo suspirans et ejulans dixit*, etc. Ce titre traditionnel ne laisse aucun doute sur l'objet des *Lamentations* de Jérémie, qu'il suffit d'ailleurs de lire pour se convaincre qu'elles sont uniquement destinées à pleurer la ruine de Jérusalem.

pas la force d'imiter ses généreux exemples. Un passage de la prophétie de Zacharie nous apprend que longtemps après la mort du saint roi, le souvenir de ce désastre était encore vivant dans le cœur des Hébreux. Pour peindre une catastrophe soudaine et irremédiable Zacharie disait : « Ce jour-là il y aura à Jérusalem un deuil » pareil à celui d'Adadremmon, dans la plaine de Mageddo[1]. » Mais si quelqu'un dans cette Judée avilie était capable de comprendre toute la grandeur de la perte de Josias, c'était Jérémie, qui avait jusque-là uni ses efforts à ceux du pieux monarque pour arracher ses contemporains à leur opiniâtre idolâtrie. Vingt années de zèle, de courage et de persévérants labeurs[2] disparaissaient en un jour; dans la tombe qui s'ouvrait pour Josias, on allait ensevelir les espérances de la nationalité juive. L'Egyptien, maître de Jérusalem, allait s'arroger le droit de disposer du trône de Juda, en attendant que la puissance babylonienne vînt à son tour effacer le nom du royaume de Juda. L'avenir apparaissait aux vaincus plus désastreux encore que le présent, Jéhovah, le Dieu de Jérusalem, retirait sa main protectrice et cessait de défendre un peuple qui avait cessé de l'invoquer. Le patriotisme pleurait donc son dernier héros, la religion mosaïque son dernier fidèle, et Jérémie le dernier roi digne de la couronne de David. L'Esprit saint a consacré la mémoire de Josias par un éloge qui rend inutiles tous les autres. « Son nom, dit le Livre de l'Ecclésiastique, semblable au parfum le plus suave, exhale l'odeur de toutes les vertus. Sa mémoire est douce au cœur comme un rayon de miel, ou comme l'harmonie des concerts dans un festin somptueux. Il fut l'envoyé de la Providence pour appeler les coupables au repentir ; il fit disparaître les monuments de l'impiété. Il confia à Jéhovah le gouvernail de son cœur, et dans un siècle de prévarications, il fortifia la piété. Trois grands noms, David, Ezéchias et Josias ont l'honneur d'une fidélité inviolable.

[1] *Zachar.*, cap. XII, 11.

[2] Josias régna 31 ans. Mais en retranchant de ce nombre l'intervalle de la minorité d'un roi qui était monté sur le trône à huit ans, on peut restreindre réellement à vingt années le rôle actif de Josias dans la série de l'histoire juive.

Tous les autres rois de Juda commirent l'iniquité, désertèrent la loi du Très-Haut, et cessèrent d'avoir sous les yeux la crainte de son nom. Ils livrèrent aux nations le royaume de Jéhovah, et la gloire du Seigneur devint le jouet des races étrangères [1]. »

[1] *Eccli.*, cap. XLIX, 1-7.

CHAPITRE VI.

FIN DU ROYAUME DE JUDA (609-586).

SOMMAIRE.

§ I. JOACHAZ-SELLUM, ROI DE JUDA (609).

1. Avénement, captivité et mort de Joachaz-Sellum.

§ II. JOACHIM, ROI DE JUDA (608-598).

2. Néchao fait asseoir Joachim sur le trône de Juda. — 3. Prophétie de Jérémie contre le roi d'Egypte. — 4. Emeute populaire contre Jérémie. — 5. La ceinture symbolique de Jérémie. — 6. Prophéties de Jérémie adressées au roi et à la reine de Juda. — 7. La sécheresse. — 8. Prophéties en action de Jérémie. Virginité et deuil du Prophète. — 9. L'observation du jour du Sabbat au point de vue social. — 10. Jérémie reproche aux Juifs la violation de la loi du repos sabbatique. — 11. Le vase brisé par Jérémie dans la vallée de Topheth. — 12. Jérémie est enfermé dans la prison du Temple par ordre du prêtre Phassur. — 13. Le prophète Urie est mis à mort par Joachim. — 14. Prophéties de Joël. — 15. Le rationalisme juif au temps de Jérémie et de Joël. — 16. La prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, prédite par Joël. — 17. Une page de l'Evangile écrite d'avance par Joël. — 18. L'incrédulité juive en face de la prophétie de Joël. — 19. Le second avénement du Fils de l'homme, prédit par Joël. — 20. Prophétie d'Habacuc. — 21 La prophétie d'Habacuc et les inscriptions Sargonides. — 22. Prière d'Habacuc. — 23. Prophétie de Jérémie adressée à Joachim et à Jechonias, son fils. — 24. Jérémie annonce au peuple de Jérusalem la prochaine invasion de Nabuchodonosor. Une théorie de M. Renan. — 25. Réfutation de la théorie de M. Renan. — 26. Nouvelle prophétie de Jérémie à tout le peuple assemblé. — 27. Lutte entre Néchao et Nabuchodonosor. — 28. Confirmation des faits bibliques par les inscriptions cunéiformes. — 29. Première invasion de Nabuchodonosor en Judée. — 30. Jérémie et les Réchabites. Prophétie en action. — 31. Joachim d'abord emmené captif par Nabuchodonosor recouvre la liberté. Daniel et ses compagnons d'exil. — 32. Jérémie obligé de se soustraire à la persécution de Joachim, dicte, dans sa retraite, le livre de ses prophéties à Baruch son disciple. — 33. Baruch lit au peuple, dans le Temple, les prophéties de Jérémie. — 34. Joachim lacère et jette au feu le volume des prophéties de

Jérémie. Baruch en écrit un nouvel exemplaire sous la dictée du Prophète. — 35. Mort de Joachim, roi de Juda (598).

§ III. JÉCHONIAS, ROI DE JUDA (598).

36. Avénement de Jéchonias, roi de Juda. — 37. Seconde expédition de Nabuchodonosor contre Jérusalem. Jéchonias est emmené captif à Babylone. Ezéchiel.

§ IV. SÉDÉCIAS, DERNIER ROI DE JUDA (597-586).

38. Avénement de Sédécias, roi de Juda. — 39. Infidélité de Sédécias. — 40. Les deux corbeilles de figues. — 41. Première lettre de Jérémie aux Israélites captifs en Assyrie. — 42. Dénonciation contre Jérémie adressée par les captifs aux prêtres de Jérusalem. — 43. Les faux Prophètes de Jérusalem. — 44. Le règne du Messie prédit par Jérémie. — 45. Intrigues de Sédécias contre Nabuchodonosor. Les ambassadeurs de Tyr, de Sidon, de Moab et des Ammonites à Jérusalem. Jérémie et le joug de bois. Prophétie en action. — 46. Le faux prophète Hananias. Son châtiment. — 47. Seconde lettre de Jérémie adressée aux captifs transportés en Chaldée. — 48. Voyage de Sédécias à Babylone. Duplicité de sa politique vis-à-vis de Nabuchodonosor. — 49. Vision du char mystérieux d'Ezéchiel sur les rives du fleuve Chobar. — 50. La configuration des animaux du char mystérieux d'Ezéchiel retrouvée dans les monuments assyriens. — 51. Symbolisme du char mystérieux d'Ezéchiel. — 52. Le livre des vengeances présenté en vision à Ezéchiel dans une communion mystique. — 53. Prophétie en action du siége de Jérusalem par Ezéchiel. — 54. Nombre des jours que doit durer le siége de Jérusalem. Le pain de détresse. — 55. La chevelure et la barbe d'Ezéchiel. Sort réservé au peuple de Juda après la ruine de Jérusalem. — 56. Voyage mystérieux d'Ezéchiel à Jérusalem. Idolâtries du peuple, des prêtres, des vieillards, des femmes et des princes de Juda. — 57. Les Anges de l'extermination. Le *Thau*, symbole du salut. — 58. Jézonias, fils d'Azur, et Pheltias, fils de Banaïa. — 59. Importance, au point de vue historique, des prophéties d'Ezéchiel. — 60. Sédécias découvre une contradiction inexplicable entre les prophéties de Jérémie et celles d'Ezéchiel. — 61. Ophra, roi d'Egypte. Sédécias rompt le traité conclu avec Nabuchodonosor. — 62. L'armée de Nabuchodonosor. Divination par les flèches. Siége de Jérusalem. — 63. Sédécias et Jérémie. Velléités de conversion dans la ville assiégée. — 64. Expédition d'Ophra, roi d'Egypte, contre Nabuchodonosor. Interruption du siége de Jérusalem. Jérémie est arrêté comme transfuge, et jeté dans un cachot. — 65. Nabuchodonosor, vainqueur du roi d'Egypte, reprend le siége de Jérusalem. — 66. Conspiration des princes de Juda contre Jérémie. Dévouement d'Abdémélech. — 67. La famine et la peste dans la ville assiégée. — 68. Dernière entrevue de Sédécias et de Jérémie. — 69. Cruelles préoccupations de Sédécias. — 70. Fuite de Sédécias et de ses guerriers. Captivité et mort de Sédécias, dernier roi de Juda.

§ V. DESTRUCTION DU TEMPLE DE SALOMON (586).

71. Sac de Jérusalem. — 72. Destruction du temple de Salomon. Ruine et incendie de Jérusalem. Nabuzardan, délégué du roi de Babylone. — 73. Les vaincus. Politique assyrienne à leur égard. — 74. La colonne de transmigration. Jérémie est rendu à la liberté par Nabuzardan. Mort du grand-prêtre Saraïas. — 75. Lamentations de Jérémie sur les ruines de Jérusalem. 76. Un souvenir des horreurs du siége. — 77. Rayon d'espérance, et dernier retour sur le passé. — 78. *Super flumina Babylonis.*

§ I. Joachaz-Sellum, roi de Juda (609).

Avénement, captivité et mort de Joachaz-Sellum.

1. Jamais la situation politique de Jérusalem n'avait été plus compromise. L'armée égyptienne victorieuse, continuant son expédition contre Babylone, avait, à la vérité, débarrassé de sa présence le territoire de Juda, et laissé le temps de rendre à Josias les honneurs funèbres. Mais ce n'était là qu'une trêve de courte durée; soit que Néchao réussît dans son entreprise, soit qu'il y échouât, la Judée devait également perdre son indépendance. Si le succès couronnait les armes du Pharaon, Jérusalem une première fois vaincue, tombait nécessairement sous le joug de l'Egypte. Si Nabopolassar triomphait dans la lutte, il ne pouvait manquer de rétablir, au profit de Babylone, le système féodal de Ninive, et la Judée devenait sa proie. Des deux côtés le péril était le même. Comme pour aggraver encore les difficultés de la position, l'ordre d'hérédité jusque-là toujours respecté dans la descendance royale, fut violé par l'entraînement populaire. Josias avait quatre fils : « Johanan, l'aîné, Joachim, Sédécias et Joachaz-Sellum[1]. » Le trône, par droit de primogéniture, devait appartenir à Johanan, ou, à son défaut, à Joachim, son frère puîné. L'Ecriture ne nous apprend pas la raison qui détermina les anciens du peuple à intervertir les rangs pour la succes-

[1] *Filii autem Josiæ fuerunt, primogenitus Johanan, secundus Joachim, tertius Sedecias, quartus Sellum. I Paralip.,* cap. III, 15. Le prince désigné ici sous le nom de Sellum est appelé Joachaz IV *Reg.,* cap. XXIII, 30, 31, et II *Paralip.,* cap. XXXVI, 1-4. Cette variante semble se rattacher à une innovation qui s'établit à cette époque à Jérusalem : nous voyons en effet le successeur de Joachaz-Sellum, changer également de nom en montant sur le trône. *Regem constituit Pharao Nechao Eliacim filium Josiæ, vertitque nomen ejus Joakim.* IV *Reg.,* cap. XXIII, 34.

sion de Josias, et à donner la couronne à Joachaz-Sellum. «Le peuple de Judée, dit-elle, l'élut d'un commun accord pour succéder à Josias; il fut sacré, et monta sur le trône de son père à Jérusalem. Joachaz avait alors vingt-trois ans, et son règne ne dura que trois mois. Sa mère était Amital, fille de Jérémie, de Lobna. Le nouveau prince annonça les dispositions les plus perverses, et affecta de prendre pour modèles ceux d'entre les rois ses aïeux qui s'étaient signalés par leur infidélité au Seigneur. Cependant, trois mois après cet avénement, Néchao rentrait triomphant en Judée, après s'être emparé de Charcamis, sur l'Euphrate. L'élection de Joachaz, faite probablement sans son aveu, n'obtint point la confirmation du monarque égyptien. Joachaz fut chargé de fers et envoyé en Egypte, où il mourut dans la captivité [1]. » Si les Hébreux avaient choisi, comme il est vraisemblable, le malheureux Joachaz en raison même de son penchant à l'idolâtrie, qui répondait aux vœux de la majorité, l'événement ne tardait pas à tromper leurs espérances, et le Seigneur armait, pour les flageller, le bras de Néchao.

§ II. Joachim, roi de Juda (608-598).

Néchao fait asseoir Joachim sur le trône de Juda.

2. « Le Pharaon préleva sur la Judée, à titre de subside annuel, un tribut de cent talents d'argent, et un talent d'or [1]. » La modicité de cet impôt pourrait tenir à un sentiment de généreuse politique de la part de Néchao, qui voulait, en traitant les vaincus avec bienveillance, les attacher à la domination égyptienne, plus paternelle et plus douce que celle de l'Assyrie. Mais il nous semble aussi qu'elle dut être commandée par l'appauvrissement du royaume de Juda, depuis si longtemps pressuré par des vainqueurs étrangers, et entraîné à sa ruine par la funeste administration des prédécesseurs de Josias. Quoi qu'il en soit, Néchao voulut assurer le sort de sa conquête en y plaçant un roi de sa création. « Il fit donc asseoir sur le trône de Jérusalem Eliacim, frère de Josias, en changeant son nom en celui de Joachim. Le premier soin du nouveau prince

[1] IV *Reg.*, cap. XXIII, 30-33; II *Paralip.*, cap. XXXVI, 1-3.

fut d'exiger de ses sujets la contribution imposée par le Pharaon. L'or et l'argent livrés par les habitants de Juda furent ainsi remis au monarque égyptien, qui reprit ensuite le chemin de ses Etats. Joachim avait vingt-cinq ans lorsque cette brusque révolution l'éleva au pouvoir; son règne devait durer onze années. Sa mère se nommait Zébida; elle était fille de Phadaïa de Ruma. »

Prophétie de Jérémie contre le roi d'Egypte.

3. Le laconisme de ce récit ne nous permet pas de deviner quelles furent les impressions du peuple juif au moment où une main étrangère renversait le gouvernement de son choix, et lui en imposait un nouveau sans sa participation et sans son consentement. On peut toutefois se rendre compte, par analogie, de l'effet produit par de tels événements. Les sociétés humaines se ressemblent par les traits généraux, et l'amour-propre national est commun à toutes les races. Nous pouvons donc supposer que le patriotisme hébreu, si longtemps indépendant dans son administration intérieure dut être cruellement offensé par cette intervention jusque-là inouïe. Cependant, loin de se manifester par un retour sincère au culte de Jéhovah, seul principe vivifiant et fécond, ce sentiment se traduisit au contraire par un nouveau débordement d'impiété et d'idolâtrie. Joachim en donna le premier l'exemple. « Il fit le mal devant le Seigneur, à l'imitation de ses aïeux [1], » dit l'Ecriture. Ce fut du cœur de Jérémie que s'échappèrent les accents de douleur et d'indignation du patriotisme outragé, et de la foi nationale si malheureusement oubliée. Le regard du Prophète lit dans l'avenir le sort de l'orgueilleux Egyptien maintenant victorieux et réservé bientôt aux plus cruels revers. « Enfants de Mesraïm, dit-il, préparez la lance et le bouclier, volez aux combats. Attelez les chevaux à vos chars de guerre; cavaliers, montez vos coursiers superbes; que les casques, les épées et les cuirasses étincellent. Quoi donc? Je vois les escadrons chanceler et fuir; les vaillants sont taillés en pièces; ils se précipitent dans une déroute universelle, nul n'ose retourner la tête. La terreur est partout, dit Jéhovah. La rapidité de la course ne sauvera pas le fuyard; la bravoure ne sauvera pas les forts.

[1] IV *Reg.*, cap. XXIII, 37; II *Paralip.*, cap. XXXVI, 5.

C'est de l'Aquilon que vient la défaite, ils seront vaincus sur les rives de l'Euphrate. Quels sont ces bataillons qui montent comme les eaux d'un fleuve débordé? C'est l'Egypte qui grandit comme le Nil lors de son inondation, quand l'écume de ses flots couvre les rivages. Elle a dit : Je couvrirai la terre; j'envahirai la cité et ses habitants. Montez vos chevaux, courez à vos chars; qu'ils se rangent en bataille, les vaillants, l'Ethiopien, le Lybien avec son bouclier, les Ludim armés d'arcs et de flèches. Ce jour sera celui de Jéhovah, le Dieu des armées, le jour de sa vengeance, où il frappera ses ennemis. Le glaive dévorant se rassasiera de leur chair, il s'enivrera de leur sang. La victime de Jéhovah, le Dieu des armées, tombera sur la terre de l'Aquilon, vers les rives de l'Euphrate. Vierge, fille de Mesraïm, parcours les monts de Galaad, fais provision de baume; vainement ta main prépare les médicaments, ils ne suffiront pas aux blessures. Le monde entier apprendra ta chute ignominieuse, le cri de ton désespoir retentira jusqu'aux extrémités de la terre [1]. »

Emeute populaire contre Jérémie.

4. C'est désormais dans les livres prophétiques qu'il nous faudra chercher l'histoire de cette malheureuse époque, dont les annalistes sacrés semblent, par un sentiment de douleur filiale, avoir pris à tâche d'abréger le récit. La prédiction contre Néchao devait s'accomplir quatre ans après; et le joug des Babyloniens devait succéder à celui de l'Egypte sur l'infortunée Jérusalem. Durant cet intervalle, Jérémie n'épargna ni les exhortations, ni les menaces, pour arracher son infidèle patrie à ses égarements. « Quelques jours après l'avénement de Joachim, la voix du Seigneur se fit entendre au Prophète. Arrête-toi, dit Jéhovah, à l'entrée du parvis du Temple; là tu t'adresseras à tous les habitants des cités de Juda qui viennent adorer la majesté de mon nom. Tu répèteras toutes les paroles dont je t'ai chargé pour eux, sans en retrancher une syllabe. Peut-être accueilleront-ils tes discours, et chacun d'eux reviendra-t-il sincèrement à moi. Alors je détournerai de leur tête les fléaux que je réserve à leur endurcissement. Tu leur diras :

[1] *Jerem.*, cap. XLVI, 1-12.

Voici la sentence de Jéhovah : Si vous persistez dans votre obstination, si vous refusez de suivre la loi que je vous ai donnée, et d'écouter les avis des prophètes mes serviteurs, comme vous l'avez fait jusqu'ici, je changerai ce temple en un désert pareil à Silo[1], et Jérusalem sera livrée à la malédiction des peuples de la terre. — Jérémie exécuta l'ordre divin. Les prêtres, les prophètes et la multitude réunie à la porte du Temple, entendirent ses terribles menaces. Quand il eut cessé de parler, la foule ameutée se précipita sur lui en criant : Mort au blasphémateur ! Il a osé prêter à Jéhovah cette parole: Le Temple de Jérusalem sera désert comme Silo ! La ville sera dévastée ! Mort au sacrilége ! — Les vociférations redoublaient, et la fureur populaire ne connaissait plus de bornes. Les princes de Juda, en entendant ce tumulte, accoururent de l'intérieur du palais, et vinrent s'asseoir sur leur tribunal, au seuil de la porte neuve du Temple. Les prêtres et les prophètes les entourant appelaient toute la rigueur de leur sentence contre Jérémie. Cet homme a mérité la mort, disaient-ils. Il a parlé contre Jérusalem, et vous l'avez entendu de vos oreilles. — Quand le silence fut rétabli, Jérémie, interpellé par le tribunal, répondit en ces termes : C'est Jéhovah qui m'a envoyé, c'est lui qui a placé sur mes lèvres les prophéties, concernant Jérusalem et le Temple, que vous avez entendues. Maintenant donc, redressez vos voies et purifiez vos cœurs. Ecoutez la parole de Jéhovah, et méritez par votre docilité le retour de ses miséricordes. Pour moi, je suis entre vos mains; faites de moi ce qu'il vous plaira. Sachez pourtant que si vous ordonnez ma mort, vous répandrez un sang innocent qui retombera sur vous, sur Jérusalem et sur ses habitants. Car, en vérité, c'est Jéhovah qui m'a donné la mission dont je me suis acquitté près de vous, et qui m'a dicté toutes les paroles que vous venez d'entendre.

[1] Siloh, dans la tribu de Benjamin, avait été longtemps le séjour de l'Arche sainte, et par conséquent le centre du culte national. Depuis la construction du temple de Salomon, et même depuis la prise de l'Arche par les Philistins, cette ville avait perdu toute son importance religieuse. Voilà pourquoi la comparaison employée par le Prophète toucha si sensiblement le peuple qui l'écoutait.

— Cette noble défense et l'héroïsme de l'accusé émurent le peuple et les princes de Juda. Seuls, les prêtres et les prophètes persistaient dans leurs désirs de vengeance. Cependant les juges parvinrent à soustraire Jérémie à leur fureur. Ils rendirent la sentence en ces termes : Cet homme n'a point mérité la mort, puisqu'il a parlé au nom de Jéhovah, notre Dieu. — Après que le tribunal eut ainsi prononcé l'acquittement de Jérémie, quelques-uns des anciens du peuple parcoururent les rangs de l'assemblée, pour achever de calmer, par de sages discours, les esprits irrités. Michée de Morasthi, qui prophétisait au temps d'Ezéchias, dirent-ils, a tenu un pareil langage. Il disait : Sion sera comme un champ qu'on laboure, Jérusalem sera un monceau de décombres, et la colline du Temple une forêt abandonnée [1]. Est-ce que le saint roi Ezéchias, et tout le peuple de Juda firent mettre à mort le Prophète pour cette parole? Ne songèrent-ils pas au contraire à profiter de cet avertissement pour s'humilier devant le Seigneur, et implorer sa miséricorde? Jéhovah, touché de leur repentir, consentit à révoquer sa rigoureuse sentence. Cessez donc des clameurs qui ne font qu'attirer sur nous la colère céleste. — Ce fut ainsi que les anciens réussirent à calmer l'effervescence populaire. Ahicam, fils de Saphan, l'un des conseillers du pieux roi Josias [2], se montra en ce jour le plus actif et le plus zélé défenseur de Jérémie. Ce fut principalement à son intervention que le Prophète dut la vie [3]. »

La ceinture symbolique de Jérémie.

5. Plus les circonstances étaient graves, plus les avertissements devenaient solennels. Les prophéties en action, dont nous avons déjà vu quelques exemples, se renouvelèrent alors sous les yeux du peuple endurci. « Jéhovah me dit un jour, écrit le Prophète : Va, achète une tunique de lin, porte-la sur les reins, et garde-toi de la laver. — Et je fis ainsi. Le Seigneur me parla encore et me dit : Détache maintenant cette tunique, et va l'enfouir à Ephrata,

[1] *Michæas*, cap. III, 12. Voir dans ce volume, chap. IV, n° 9. — [2] IV *Reg.*, cap. XXII, 12. Voir dans ce volume, chap. V, n° 53. — [3] *Jerem.*, cap. XXVI, 1-19 et 24.

dans le creux d'un rocher. — J'obéis à cet ordre, et après de longs jours, Jéhovah me dit : Lève-toi maintenant, retourne à Ephrata, va chercher la tunique que je t'avais ordonné d'y déposer. — Je me rendis à Ephrata, je creusai la terre à l'endroit du dépôt, et je retrouvai la tunique, mais elle était décomposée par l'humidité et ne pouvait plus servir à aucun usage. Alors la parole du Seigneur se fit entendre à mon oreille : C'est ainsi, disait-il, que je ferai tomber en pourriture l'orgueil de Juda, l'insolence de Jérusalem et de ce peuple infâme qui refuse d'entendre ma voix et qui marche dans la perversité de son cœur. Tu les as vus porter aux dieux étrangers leur hommage et leurs adorations ; je les réduirai à l'état de cette tunique qu'on ne saurait employer à aucun usage. Comme une tunique s'attache au corps de celui qui en est revêtu, ainsi je m'étais attaché la maison d'Israël et celle de Juda, pour qu'elles fussent mon peuple, mon honneur et la gloire de mon nom. Va donc leur dire : Voici la parole de Jéhovah, le Dieu d'Israël : Toutes les outres seront pleines de vin ! — Ils te répondront : Quelle merveille ! Ne savons-nous pas que tel est leur emploi ? — Tu leur diras alors : Voici la menace du Seigneur : Je verserai l'ivresse sur tous les habitants de cette terre, sur les rois descendants de David qui occupent maintenant son trône, sur les prêtres, les prophètes et tous les fils de Jérusalem. Je les disperserai, arrachant le frère aux bras du frère, les enfants à leurs pères, sans pitié, sans pardon, car cette fois je ne ferai plus miséricorde. Ecoutez enfin, prêtez l'oreille ; cessez de vous enorgueillir ; c'est Jéhovah qui parle. Rendez à votre Dieu l'honneur et la gloire, avant que les ténèbres ne s'épaississent autour de vous, avant que vos pieds ne se heurtent aux embûches de la nuit. Le temps viendra où vous attendrez le retour de l'aurore, et le Seigneur vous enveloppera dans une éternelle obscurité et dans les ombres de la mort. Si vous refusez d'entendre ma voix, j'irai dans la solitude pleurer votre insolence désespérée ; mes yeux se changeront en une fontaine de larmes, à la vue de la captivité du peuple de Jéhovah [1]. »

[1] *Jerem.*, cap. XIII, 1-17.

Prophéties de Jérémie adressées au roi et à la reine de Juda.

6. Ces retours d'attendrissement qui mêlent la douleur du Prophète aux menaces du Dieu qui l'inspire, remuent dans les cœurs toutes les fibres de la sensibilité. Il est impossible de se soustraire à cette émotion qui envahissait l'âme de Jérémie, et se trahissait comme malgré lui au moment où l'Esprit divin plaçait sur ses lèvres d'aussi terribles menaces. On devine tout ce que le Prophète trouvera de lugubres accents pour déplorer la ruine de Jérusalem, sa patrie, quand on surprend les cris du cœur qui s'échappent au milieu de ses redoutables révélations. Mais aussi on comprend qu'il dut affronter tous les périls et déployer une indomptable énergie pour détourner, s'il en était temps encore, les calamités qu'il entrevoyait dans un avenir si prochain. On ne s'étonne donc pas de le voir lancer directement les foudres de sa parole sur la tête du prince impie qui entraînait alors la Judée à sa ruine. « Dis au roi de Juda et à la reine son épouse, continue le Seigneur : Humiliez-vous, descendez du trône pour vous asseoir dans la poussière, parce que le diadème d'honneur est tombé de votre front. Les cités du midi sont fermées et nul n'en rouvrira les portes. Tout le royaume de Juda est transporté sur les routes de l'émigration. Levez les yeux et voyez l'ennemi qui se précipite de l'Aquilon. Qu'est devenu le peuple dont vous étiez les pasteurs, ce noble et malheureux peuple de Juda ? Que direz-vous au jour où le Seigneur vous visitera dans sa colère ? C'est vous-mêmes qui avez fourni des armes aux rois vos ennemis, et qui avez dirigé leurs coups sur votre tête. Les douleurs de la femme qui enfante n'égaleront point ce jour-là vos douleurs. Que si vous demandez alors : Pourquoi tant de désastres sont-ils venus fondre sur nous ? Le Seigneur vous répondra : Votre ignominie est la peine de vos iniquités. L'Ethiopien ne saurait perdre sa noire couleur, ni le léopard les taches de son pelage bigarré ; ainsi vous n'avez pu changer pour pratiquer la vertu votre habitude invétérée de commettre tous les crimes. Voilà pourquoi je vous disperserai comme la paille légère au souffle du vent. Tel sera ton sort, telle sera la mesure de ton partage, ingrate Jérusalem, qui m'as oublié pour courir au mensonge. Je te dépouillerai comme la plus vile des femmes, et l'univers, témoin de ta honte, entendra avec le récit de

tes crimes les gémissements de ta détresse. Malheur à toi, Jérusalem! Tu as refusé le salut sous ma loi. Jusques à quand durera ton obstination inflexible [1] ? »

7. Le bras du Seigneur s'appesantissait sur le royaume infidèle. Un des fléaux les plus désastreux en Orient, la sécheresse, étendait ses ravages dans toute la contrée. Jérémie, dans un style où nous chercherons vainement le caractère « lâche et prolixe » qui a tant frappé l'imagination de M. Renan, nous en a conservé un tableau d'une saisissante réalité. « La Judée est en pleurs, dit le Prophète, les portes des cités ont vu des scènes de désolation et la clameur de Jérusalem est montée jusqu'aux cieux. Les grands ont envoyé leurs serviteurs aux fontaines; ils sont venus puiser de l'eau, mais les sources étaient taries et l'urne a été rapportée vide à la somptueuse demeure. Dans l'affliction et le désespoir, tous les fronts se sont couverts de voiles lugubres. La pluie ne tombe plus sur les campagnes désolées et les laboureurs se couvrent le visage en attendant la mort. La biche dans les sentiers arides abandonne le faon qu'elle ne peut nourrir, parce que l'herbe est desséchée. L'onagre monte sur les rochers pour y trouver un air moins embrasé, son haleine est ardente comme celle du dragon, ses yeux sont mornes et languissants, il ne trouve plus un brin d'herbe pour se rafraîchir. Ah! Seigneur, si nos iniquités rendent témoignage contre nous, daignez du moins nous faire grâce pour l'honneur de votre nom. Nous avons multiplié nos infidélités, nous avons péché contre vous, mais vous êtes l'attente d'Israël, son sauveur au temps de la tribulation. Voulez-vous devenir comme un étranger pour cette terre qui est la vôtre, ou comme un voyageur qui passe en détournant la tête à côté des scènes de douleur qui se rencontrent sur son chemin? Vous convient-il de ressembler à un hôte d'un jour, ou à un protecteur impuissant qui n'a pas la force de sauver? Non, Seigneur. Vous nous appartenez, nous portons votre nom, ne nous abandonnez pas. — Jéhovah me répondit: Cesse d'implorer ma miséricorde en faveur de ce peuple. Lors même qu'ils essaieraient de fléchir ma colère

La sécheresse.

[1] *Jerem.*, cap. XIII, 18 ad ultim.

par des jeûnes et des supplications, je resterai inexorable, je repousserai leurs victimes et leurs holocaustes. — Hélas ! m'écriai-je, Jéhovah, mon Dieu ! Des prophètes menteurs répètent tous les jours à ce peuple infortuné : Le glaive de l'ennemi ne brillera point sur cette terre ; la famine que vous redoutez n'aura pas lieu, et le Seigneur a juré de vous donner la prospérité et la paix ! — Jéhovah me répondit : Ces imposteurs usurpent audacieusement l'autorité de mon nom. Je ne les ai pas envoyés ; je ne les ai chargés d'aucun message ; jamais ma parole ne s'est reposée sur eux. Illusions, fraudes et mensonges, voilà ce qu'ils publient comme des oracles. Ils ont dit, ces faux prophètes : Le glaive de l'ennemi et le fléau de la famine ne ravageront point cette terre, et moi Jéhovah, je dis : Ces prophètes menteurs expireront sous le glaive de l'ennemi et dans les tortures de la faim. Le peuple auquel ils s'adressent, expulsé de Jérusalem, verra ses femmes, ses fils et ses filles mourir sur les chemins de l'exil, sans qu'une main pieuse leur donne la sépulture. J'épuiserai sur eux la coupe de mes vengeances. » — A ces paroles terribles, Jérémie ne répond plus que par des larmes. « Jour et nuit des pleurs couleront de mes yeux, dit-il, je ne cesserai de gémir sur les malheurs de la vierge, fille de Sion. Si je parcours les campagnes, je ne rencontre que des cadavres égorgés par un cruel vainqueur ; si je rentre à Jérusalem, je n'y trouve qu'une multitude affamée. Les prophètes et les prêtres ont été emmenés en captivité dans des régions inconnues et lointaines. O Dieu ! avez-vous donc à jamais répudié Juda ? Sion n'a-t-elle plus de charmes pour votre souvenir ? Pourquoi nous avez-vous frappés d'une blessure incurable ? Nous attendions la paix, et la paix n'est point venue ; la délivrance, et voici la mort. C'en est fait, Seigneur, nous avouons nos crimes et ceux de nos pères ; nous avons péché contre vous. Ne nous laissez pas devenir l'opprobre des nations, vous le devez à votre nom et au trône de votre gloire établi par vous-même dans l'enceinte de Sion. Rappelez la mémoire de l'alliance que vous avez contractée avec nos pères. Est-ce que les idoles des nations tiennent dans leurs mains les clefs du ciel et peuvent à leur gré verser la pluie sur les champs désolés ? Cette puissance n'appartient-elle pas

à vous seul ? N'êtes-vous pas Jéhovah, notre Dieu, en qui nous avons mis toutes nos espérances, et le monde, créé par vous, n'obéit-il point à vos lois [1] ? »

Prophéties en action de Jérémie. Virginité et deuil du Prophète.

8. Une telle prière aurait sans doute sauvé Jérusalem, mais l'obstination des Hébreux dans le crime semblait redoubler à mesure que les fléaux de la colère céleste se multipliaient sur eux. « Moïse et Samuel eux-mêmes, disait Jéhovah à son serviteur, intercéderaient vainement pour ce peuple que j'ai rejeté. Laisse-les courir à la mort, au glaive du vainqueur, à la famine et à la captivité [2]. » Cependant les avertissements et les menaces ne discontinuaient point, et à travers les rigoureuses sentences de la justice de Dieu, on peut suivre comme un dernier dessein de miséricorde, dans les exhortations toujours infructueuses que le Prophète ne se lassait pas d'adresser aux coupables. Jusque-là Jérémie avait été la voix du Seigneur, il va maintenant s'identifier davantage encore avec la nation dont il eût tant désiré le salut. Sa vie tout entière sera une prophétie en action, et la vivante image des calamités que réservait l'avenir. « Tu ne prendras point d'épouse, lui dit Jéhovah, tu ne connaîtras jamais les joies de la paternité, parce que voici ma sentence sur les fils et les filles de Juda, sur les mères qui leur ont donné le jour et sur les pères qui les ont engendrés. Les épidémies les décimeront et leurs cadavres sans sépulture seront abandonnés sans qu'une larme ait été versée sur eux ; ils tomberont sous le glaive, ils mourront de faim, et les oiseaux du ciel et les hôtes des solitudes dévoreront leurs restes. Tu n'iras plus désormais, ajouta le Seigneur, t'asseoir aux festins de ce peuple, parce que je vais faire cesser dans cette ville les chants de joie, les concerts des fêtes, les hymnes de l'épouse et de l'époux. Tu t'abstiendras d'assister aux funérailles de tes amis ou de tes proches, tu ne paraîtras plus dans une maison de deuil pour y porter des consolations et mêler tes larmes à celles d'une famille affligée, parce que grands et petits vont bientôt mourir sur la terre de Juda, et on ne leur rendra pas les honneurs funèbres, on ne les pleurera point, et on n'offrira point

[1] *Jerem.*, cap. XIV, 1 ad ultim. — [2] *Jerem.*, cap. XV, 1 et 2.

pour eux le festin des funérailles [1]. » — C'était ainsi que, dans sa virginité et dans sa solitude désolée, Jérémie devait porter d'avance le deuil de la vierge de Sion. Affranchi de tous les soins qui entravent les existences vulgaires, il devenait l'homme de la patrie : la nationalité juive, répudiée par ses contemporains, se personnifiait en lui.

L'observation du jour du Sabbat au point de vue social.

9. L'impiété se traduit dans les sociétés humaines par un symptôme caractéristique et toujours uniforme : la violation du jour du Seigneur. On retrouve chez tous les peuples l'existence d'une loi religieuse qui assigne un jour aux pratiques du culte national, et le soustrait aux préoccupations des affaires, du trafic, du négoce et des labeurs quotidiens. Ce souvenir du sabbat, ou repos de Dieu, est un vestige de l'Eden : il a survécu aux migrations des races, aux révolutions des empires et des âges, à toutes les catastrophes sociales. Chose remarquable ! Cette loi traditionnelle du repos sabbatique hebdomadaire, loi que le rationalisme ne comprendra jamais, et qu'il s'efforce de détruire comme une superstition surannée, est tellement liée à la prospérité même temporelle des Etats qu'on pourrait en ce moment, dans notre Europe du XIXe siècle, constater que les nations les plus florissantes sont celles qui observent le mieux cette loi. Il nous faut l'écrire, parce qu'on affecte en France de l'ignorer. L'Angleterre, cette nation dont la puissance nous étonne et que la Providence semble appeler dans un avenir peut-être assez prochain à devenir le plus beau fleuron du catholicisme en Occident, ferme le dimanche ses entrepôts où les richesses du monde sont entassées. En ce jour sacré qui appartient à Dieu, l'étranger parcourrait en vain les rues de Londres pour y trouver une trace de ce commerce qui le lendemain reprendra avec une indomptable énergie les routes de tout l'univers connu. Ce que cette pratique, légalement maintenue et toujours inviolable, a valu de bénédictions à l'Angleterre, nous pouvons maintenant le comprendre dans notre patrie où l'on a systématiquement voulu bannir du cœur du peuple toute foi et toute pratique religieuses. Nous avons vu en France le jour

[1] *Jerem.*, cap. XVI, 1-9.

du repos dominical officiellement violé, et remplacé par le jour de l'orgie; en sorte que les règlements qui refusaient à Dieu son jour, toléraient le sien à la débauche. Redisons-le donc : l'Angleterre, dont on a voulu trop souvent importer chez nous d'irréalisables imitations, est demeurée une nation essentiellement religieuse dans ses mœurs, ses institutions, ses coutumes et ses lois. Le travail servile n'existe pas chez elle le jour du dimanche. Voilà ce que tous les utopistes, qui nous prêchent depuis cinquante ans l'imitation de l'Angleterre, se sont bien gardés de nous apprendre, et voilà ce qui frappe à Londres le regard le plus inattentif et se traduit par ce magnifique mouvement de retour à la vérité qui réjouit le cœur de l'Eglise. Un peuple sans Dieu, sans culte national, sans pratique religieuse, est un peuple qui touche à sa ruine. La France en a fait, depuis un siècle, l'expérience lamentable; le royaume de Juda l'avait faite avant elle.

Jérémie reproche aux Juifs la violation de la loi du repos sabbatique.

10. Le jour du Seigneur semblait y être inconnu. « Va te placer à la porte du Peuple, dit Jéhovah à son Prophète, tiens-toi sur le passage du roi de Juda et des fils de Jérusalem. Tu diras : Ecoutez la parole du Seigneur, princes et peuple, habitants de la cité, et vous tous qui franchissez le seuil de cette porte. Prenez soin de vos âmes et cessez de violer le repos du Sabbat; ne faites point entrer vos fardeaux en ce jour par les portes de Jérusalem, et n'en laissez point sortir de la cité pour le trafic quotidien. Vous ne devez faire en ce jour aucune œuvre servile. Sanctifiez le jour du Sabbat, selon la loi que j'ai donnée à vos aïeux. » — Le Prophète accomplit fidèlement sa mission, mais le peuple refusa de l'entendre. « Ils endurcirent leur tête et leur cœur, dit Jérémie, et demeurèrent rebelles à toutes ses exhortations. Le Prophète éleva alors la voix pour faire entendre la sentence du Très-Haut. Voici, s'écria-t-il, la parole de Jéhovah : Si vous prêtez enfin l'oreille à mes accents, si vous cessez de violer outrageusement la loi du Sabbat, si vous interrompez ce négoce sacrilége qui souille les portes de Jérusalem, et si vous sanctifiez mon jour en vous abstenant de toute œuvre servile, les rois et les princes de la race de David ne cesseront jamais de franchir ces portes, dans la majesté de leur puissance, montés sur leurs

coursiers ou leurs chars, et entourés de leurs officiers, des guerriers de Juda et des habitants de Jérusalem. Cette cité sera habitée jusqu'à la consommation des siècles. On s'y rendra de toutes les villes du royaume, de toutes les provinces voisines, de la terre de Benjamin, de la plaine et de la montagne, du septentrion et du midi, pour apporter les holocaustes et les victimes, pour offrir les sacrifices et brûler l'encens dans le Temple du Seigneur. Mais si vous persistez à violer cette loi sacrée, j'allumerai aux portes de Jérusalem un incendie qui dévorera la cité tout entière, et que nulle main humaine ne parviendra à éteindre [1]. »

Le vase brisé par Jérémie dans la vallée de Topheth.

11. Ces menaces prirent bientôt un caractère plus solennel encore. « Va, dit le Seigneur au Prophète, prends à la main un vase de terre, réunis les anciens d'entre le peuple et d'entre les prêtres et conduis-les à la vallée de Géhennon, près de la porte Orientale. Là je t'inspirerai les paroles que tu devras prononcer [2]. » Une foule curieuse se joignit au cortége, et dans cette vallée, célèbre par tant de scènes idolâtriques dont elle avait été le théâtre, Jérémie s'exprima en ces termes : « Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Juda et vous tous, habitants de Jérusalem; c'est la parole de Jéhovah, le Dieu des armées. Voici que je vais faire tomber sur cette ville des désastres tels que les oreilles tinteront à qui en entendra le récit. Les fils de Juda m'ont abandonné; ils ont profané ma demeure, ils ont sacrifié à des dieux étrangers qui leur avaient été jusque-là inconnus à eux-mêmes, et dont leurs aïeux et leurs anciens rois ne surent jamais le nom; leurs mains ont inondé les rues de Jérusalem du sang innocent; ils ont élevé des temples aux Baalim, et brûlé leurs enfants en holocaustes sur ces autels homicides; et pourtant j'avais proscrit ces abominations, c'est pourquoi le jour vient où l'on cessera d'appeler cette plaine la vallée de Topheth (vallée des Danses); on ne la nommera plus Géhennon, mais on l'appellera la vallée de la Mort. Ici même, sur ce sol profané, j'anéantirai toutes les espérances de Juda et de Jérusalem; je livrerai ce peuple infidèle au glaive du vainqueur, à la cruauté de

[1] *Jerem.*, cap. XVII, 19 ad ultim. — [2] *Jerem.*, cap. XIX, 1-2.

l'ennemi ; et les cadavres sanglants seront la proie des vautours et des chacals de la solitude. Jérusalem deviendra un objet d'horreur et de mépris, le passant détournera la tête en sifflant sur ses ruines. Dans les angoisses d'une famine intolérable et d'un siége prolongé, ses habitants seront réduits à assouvir leur faim cruelle en dévorant le corps de leurs fils et de leurs filles ; l'ami cherchera un dernier aliment dans les chairs palpitantes de son ami. — En cet instant le Prophète élevant le vase de terre qu'il tenait à la main, le lança violemment sur le roc et le brisa à ses pieds. — C'est ainsi, s'écria-t-il, que moi Jéhovah, je briserai le peuple hébreu, comme cette urne dont les fragments épars ne sauraient plus être réunis. C'est ici même à Topheth qu'on jettera pêle-mêle les cadavres sans sépulture. Les somptueuses demeures de Jérusalem et le palais de ses rois, si longtemps souillés par des libations infâmes, des sacrifices et des offrandes à toute la milice du ciel, deviendront une nécropole semblable à la vallée de Topheth [1]. » Le lendemain de cette scène si émouvante, Jérémie paraissait à l'entrée même du Temple, à la porte principale du parvis, et renouvelait, en présence de tout le peuple, ces formidables avertissements [2].

Jérémie est enfermé dans la prison du Temple par ordre du prêtre Phassur.

12. « Le prêtre Phassur, fils d'Immer, qui était chargé de la garde du Temple, entendit les discours que Jérémie adressait au peuple. S'approchant du Prophète, il le frappa au visage, et le faisant saisir par des soldats, il donna l'ordre de le garrotter et de l'enfermer dans la prison du Temple, près de la porte supérieure de Benjamin. Effrayé peut-être des suites de sa violence, Phassur se hâta d'en faire disparaître les traces. Dès le lendemain, au point du jour, il se fit amener le captif, et le remit en liberté. S'il avait cru étouffer par l'intimidation la voix du Prophète, il fut bientôt désabusé. « Jéhovah a changé ton nom, lui dit Jérémie, on ne t'appellera plus *Phassur* (Terrible), mais *Maghor* (Epouvante) ; car voici la parole du Seigneur : Je répandrai l'épouvante dans ton cœur, et dans le cœur de tous les guerriers. Ils tomberont sous le glaive des ennemis, tes yeux le verront ; je livrerai le royaume de Juda aux

[1] *Jerem.*, cap. XIX, 3-13. — [2] Idem, *ibid.*, 14, 15.

mains du roi de Babylone : je lui abandonnerai toutes les richesses de cette cité, tout le fruit de vos travaux, tous les trésors des rois de Juda. Toi, Phassur, tu seras emmené en captivité avec toute ta famille, tu seras transporté à Babylone, tu y mourras dans l'exil, toi et tous les insensés dont tu entretiens les illusions par tes promesses mensongères[1]. »

Le prophète Urie est mis à mort par Joachim.

13. La persécution contre les prophètes fidèles allait croissant chaque jour. Urie, Joël et Habacuc secondaient à cette époque les courageux efforts de Jérémie et joignaient leur voix à la sienne pour faire entendre les menaces du Seigneur. L'opposition, comme au temps d'Achab et de Michée l'Ancien[2], leur venait moins encore du peuple lui-même, que de la haine des faux prophètes qui les poursuivaient avec l'acharnement de la rivalité personnelle, et armaient contre eux tantôt la vengeance royale, tantôt les aveugles colères de la multitude. « Urie, fils de Semeï, de Cariathiarim, avait reçu de Dieu le don de prophétie[3]. Ainsi que Jérémie, il prédisait la destruction de Jérusalem et la fin prochaine du royaume de Juda. Joachim, entouré des princes et des officiers de sa cour, l'entendit un jour parler avec l'énergique assurance d'un envoyé de Jéhovah. La mort du Prophète fut résolue, et dès lors le roi impie cherchait toutes les occasions d'accomplir ses homicides projets. Urie crut devoir se soustraire par la fuite aux recherches dirigées contre sa personne. Il quitta le territoire de Juda et alla chercher un asile en Egypte. Mais la politique du pharaon Néchao ne prétendait point entraver la cruelle administration d'un prince tributaire. Joachim avait acheté par sa soumission spontanée, et au prix de l'impôt annuel fidèlement payé, le droit d'exercer sur ses malheureux sujets une tyrannie sans contrôle. Il envoya à la poursuite d'Urie une escouade de soldats commandés par Elnathan, fils d'Achobor. Le fugitif, saisi sans obstacle sur le sol même de l'Egypte, fut ramené au roi de Juda qui le fit immédiatement mettre à mort. Le cadavre du martyr fut ensuite relégué sans honneur dans le lieu qui servait de sépulture aux criminels[4]. »

[1] *Jerem.*, cap. XIX, 1-7. — [2] Tom. II de cette *Histoire*, pag. 604, 605. — [3] Les prophéties d'Urie ne sont point venues jusqu'à nous. — [4] *Jerem.*, cap. XXVI, 20-23.

Prophéties de Joël.

14. La mort des prophètes n'étouffait point la grande voix de Jéhovah. Un phénomène semblable devait se renouveler aux premiers siècles, quand le paganisme prétendit écraser, sous le marteau des persécutions, l'Église naissante de Jésus-Christ. Ce caractère du prophétisme hébreu semble n'avoir pas été aperçu de nos modernes rationalistes. Si les prophètes n'eussent été, comme Ewald et son disciple M. Renan le prétendent, que des orateurs ou des écrivains politiques, ils auraient prudemment conformé leur enseignement au courant de l'opinion publique et à la volonté souveraine d'un pouvoir qui répondait à des discours par l'argument du sabre. Les faux prophètes, accusateurs de Jérémie, et probablement les secrets instigateurs de la mort d'Urie, agissaient de la sorte ; mais ceux-là n'étaient pas les envoyés du Dieu dont ils usurpaient le nom auguste ; ils flattaient tour à tour les passions du souverain et les préjugés populaires, rôle ignoble mais toujours bien récompensé, qui est à la fois la honte et le châtiment des époques de corruption et de décadence. Que M. Renan et son école réservent pour de tels caractères leur ingénieux parallèle du prophétisme hébreu avec « la littérature politique, alimentée par » l'événement du jour, dont la presse et la tribune moderne » pourraient parfois nous offrir le spectacle. Mais qu'ils renoncent à infliger l'abaissement de cette comparaison à des témoins qui mouraient pour leur foi, et qui scellaient de leur sang l'authenticité d'une mission divine. Ce fut peu de temps après la mort d'Urie que Joël, fils de Phatuel, de la tribu de Ruben[1], fit éclater sur le royaume infidèle de Juda le tonnerre de sa parole prophétique. « Ecoutez, disait-il, anciens du peuple, et vous tous habitants de cette terre ! Jamais pareils désastres se produisirent-ils de votre temps ou du

[1] La tradition hébraïque, reproduite par S. Epiphane et par S. Isidore de Séville, supplée au silence gardé sur ce point par le prophète lui-même. Joël ne nous a pas non plus, dans les trois chapitres dont se composent les prophéties qui nous restent de lui, désigné positivement la date de ses prédictions. Mais les deux grands événements dont il parle, savoir : la famine, dont il raconte les suites désastreuses, et la captivité de Jérusalem qu'il annonce comme imminente, suffisent pour établir qu'il était contemporain de Jérémie.

temps de vos aïeux? La sauterelle a dévoré les restes de la chenille, le ver a rongé les restes de la sauterelle, et la nielle a achevé ce que le ver avait épargné. Secouez votre sommeil, race enivrée de vin et d'impiété; pleurez sur vos ruines; élevez le cri du désespoir, vous qui épuisiez dans les délices la coupe du festin; elle va tomber de vos lèvres. Une légion armée comme un peuple vaillant et innombrable [1], se lève sur ma patrie; ses dents sont celles du jeune lion. Il change ma vigne en un désert, il dépouille mon figuier de son écorce, il le déracine, et ses rameaux blanchis jonchent la terre. Fille de Juda, pleure sous le sac et la cendre comme la fiancée qui a perdu l'époux promis à son adolescence. Les offrandes de blé et de vin ont cessé dans le Temple de Jérusalem, et les prêtres, ministres de Jéhovah, versent des pleurs. Le pays est dépeuplé, la terre est désolée; le blé a péri dans sa fleur, la vigne est dévastée; l'olivier sèche sur pied. On entend les plaintes du laboureur et du vigneron dont les espérances sont anéanties: les champs ne verront pas les joies de la moisson. Le figuier laisse tomber ses branches sans feuillage; le grenadier, le palmier, le pêcher, ces rois de la plaine, périssent avec tous leurs compagnons. Les fils des hommes perdent avec eux leur allégresse. Le bœuf, alangui par la souffrance, meurt dans l'étable abandonnée; les greniers sont vides, les magasins épuisés; le froment a disparu. On entend mugir les grands troupeaux qui n'ont plus de pâturages; les pasteurs ont perdu toutes leurs brebis. Jéhovah, mon Dieu, c'est vers vous que s'élèvent ma plainte et ma prière. Le feu de votre colère a consumé l'herbe des prairies et la verdure des plaines; l'animal des solitudes, ainsi que la terre desséchée, lève les yeux vers vous, parce que les fontaines sont taries et la verdure desséchée [2]. »

Le rationalisme juif au temps de Jérémie et de Joël.

15. Ce tableau des malheurs et des souffrances du royaume de Juda n'a pas seulement l'intérêt historique d'une peinture vivante des calamités du temps, ou la valeur secondaire d'une description dont

[1] Avec la majorité des commentateurs, nous croyons que ce passage se rapporte à l'invasion des nuées d'insectes destructeurs qui ravageaient alors les campagnes de Juda. — [2] *Joel.*, cap. I, fere integr.

les littératures classiques n'ont jamais atteint l'éloquence. Il touche, par un côté bien autrement sérieux, à la question du gouvernement providentiel de Dieu sur le monde. Le rationalisme n'admet pas que les fléaux, tels que la famine, la sécheresse, la dépopulation des campagnes par l'épidémie, soient des instruments entre les mains de Dieu. Ce genre de domination théocratique choque les sentiments égalitaires de la nouvelle école. Elle s'est fait un système de libre indépendance, à l'abri du contrôle gênant d'un créateur relégué désormais dans les régions lointaines où sa majestueuse impuissance n'a plus la permission d'intervenir dans le mouvement des choses humaines. Le Dieu du rationalisme s'est épuisé en créant le monde ; et il reste passif de ses œuvres, à peu près comme l'ouvrier téméraire qui recule devant la gigantesque machine élevée péniblement par ses mains ; peu s'en faut que la création n'écrase le créateur. Les faux prophètes contemporains de Jérémie et de Joël parlaient comme nos rationalistes : Dieu est trop loin, disaient-ils, et nous sommes trop puissants pour le craindre ! — Le Dieu vivant répondait, comme il répond quelquefois encore, à cet excès de déraison, par les prodiges de sa puissance. Dans sa main, le plus chétif insecte devient une arme aussi redoutable que le tonnerre ; et il se plaît à humilier l'orgueil de l'homme devant une invasion de sauterelles, à livrer ses espérances en proie au ver des champs, ou à jeter son cadavre au ver du sépulcre. Mais les justices divines ont un caractère qui leur est propre. Celles de la terre frappent sans retour, la vindicte légale est consommée quand le coup est porté ; la main de Dieu s'appesantit sur les criminels non pour les perdre, mais pour les convertir : la miséricorde est au fond de toutes ses vengeances ; dans le châtiment ou la mort corporelle, c'est la vie spirituelle des âmes que Dieu poursuit.

16. Voilà ce que l'ingratitude du peuple de Juda ne voulut point comprendre. Il s'endurcissait sous la verge divine et s'obstinait dans l'infidélité. Les prophètes en appelaient alors des calamités présentes aux désastres de l'avenir, de l'invasion des sauterelles à celle des Chaldéens. « Sonnez de la trompette sur les tours de Sion, continuait Joël. Poussez le cri d'alarme sur la montagne sainte, et

La prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, prédite par Joël.

que l'effroi s'empare de tous les cœurs, parce que le jour de Jéhovah est proche : jour de ténèbres et d'horreurs, d'ouragan et de tempête, où paraîtra soudain, couvrant la cîme des montagnes, ainsi que les rayons du soleil au lever de l'aurore, une multitude armée contre Jérusalem, un peuple nombreux et fort, tel que les générations précédentes n'en ont point connu, et tel que l'avenir n'en reverra jamais. Il s'avance la torche allumée, et laisse sur son passage des sillons de flamme ; il pénètre dans les vallées fertiles, cultivées comme un jardin délicieux, et les change en un morne désert. Nul vivant n'échappe à son glaive. On entend le bruit des chars sur les rochers retentissants, le pétillement de l'incendie qui dévore les cités comme la paille, le pas cadencé des bataillons qui marchent au combat. Alors l'épouvante saisira les nations, et la pâleur de la mort s'étendra sur tous les visages. La terre a tremblé sous les pas de l'ennemi, les cieux seront ébranlés par ses clameurs, la poussière soulevée par sa marche obscurcira la lumière du jour. Et le Seigneur élèvera la voix devant cette armée qui est la sienne, en avant de ces tentes innombrables qu'il investit de sa force et qui exécutent ses arrêts, car le jour du Seigneur sera grand ; il sèmera la terreur à son approche ; qui pourra y survivre ? Maintenant donc, dit Jéhovah, convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, la pénitence et les larmes. Déchirez non plus vos vêtements, mais vos cœurs ; retournez au Seigneur, votre Dieu, car il est doux et miséricordieux, sa patience et sa bonté sont sans bornes, elles dépassent l'audace même de notre perversité. Qui sait s'il ne daignera point se laisser fléchir, pardonner à nos larmes, nous rendre ses bénédictions, et accueillir encore nos offrandes et nos sacrifices ? Donnez donc le signal, du haut des tours de Sion ; publiez un jeûne solennel ; convoquez l'assemblée ; réunissez le peuple ; prescrivez les purifications légales ; appelez la vieillesse et l'enfance, l'époux et l'épouse, la nation tout entière. Entre le vestibule et l'autel, les prêtres, ministres de Jéhovah, répandront leurs larmes avec leurs prières ; ils diront : Epargnez, Seigneur, épargnez votre peuple ; ne livrez point votre héritage à la domination ignominieuse des

nations ennemies. Que l'étranger ne demande pas sur nos ruines : Où donc était le Dieu d'Israël [1] ? »

17. Ces touchantes paroles ne devaient point attendrir le cœur endurci de Juda. Cependant le regard du Prophète entrevoit à l'horizon l'avénement des miséricordes, et l'aurore des splendeurs du Messie. « Jéhovah, continue Joël, s'est laissé toucher par les souffrances de son peuple, il a laissé tomber sur lui une sentence de pardon. Désormais, dit le Seigneur, je vous donnerai en abondance le blé, l'huile et le vin, vous serez rassasiés; et les nations étrangères ne feront plus peser sur votre tête l'opprobre de la servitude. Je chasserai l'ennemi qui vous venait de l'Aquilon; cesse de craindre, terre de ma promesse; reprends tes chants de triomphe et d'allégresse, parce que le Seigneur va multiplier sur toi les prodiges. Fils de Sion, faites éclater les transports de votre joie sainte, parce que Jéhovah, votre Dieu, vous enverra le docteur de justice, et il fera descendre sur vos campagnes la rosée et les pluies fécondes. L'aire regorgera d'épis; le pressoir ne suffira plus à l'abondance des grappes de la vigne et des fruits de l'olivier. Vous célébrerez alors les louanges de votre Dieu et les merveilles de sa puissance. Mon peuple ne sera pas confondu sans retour. En ce temps vous saurez que j'habite au milieu d'Israël, que je suis Jéhovah, le Dieu unique. Je répandrai l'effusion de mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; l'adolescent et le vieillard auront des visions célestes, et mon esprit, en ces jours, se reposera sur la servante et l'esclave. Il y aura des prodiges dans le ciel et sur la terre : du sang, du feu, des tourbillons de fumée. La clarté du soleil se changera en noires ténèbres, et la lune en sang. Tous ces signes s'accompliront avant l'avénement du jour grand et terrible de Jéhovah. Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé, parce que le salut viendra de Sion et de Jérusalem, par les restes du peuple saint que Jéhovah appellera à l'honneur de son élection [2]. »

Une page de l'Evangile écrite d'avance par Joël.

18. La Synagogue lit comme l'Eglise catholique les paroles de

L'incrédulité juive

[1] *Joel.*, cap. II, 1-18. — [2] *Joel.*, cap. II, 18 ad ultim.



en face de la prophétie de Joël.

Joël, mais saurait-elle de même nous en montrer l'accomplissement? Quel est le docteur de justice, sorti de Sion et de Jérusalem, dont l'avénement a signalé une ère nouvelle de prospérité pour les fils d'Abraham? A quelle époque les Juifs ont-ils vu l'effusion de l'Esprit Saint se répandre sur toute chair, transformer des servantes en héroïnes, des esclaves en docteurs, les plus simples enfants d'Israël en apôtres? L'Eglise catholique a constaté dans son sein le ponctuel accomplissement de chacune de ces prophéties. Jésus-Christ, le docteur de justice, enseigne le monde depuis dix-neuf siècles; l'Esprit Saint qu'il a envoyé à la terre a opéré et opère encore chaque jour les miracles de transfiguration morale prédits par Joël. La première parole adressée par le pêcheur galiléen, Simon-Pierre, aux Juifs qui venaient de crucifier « le Docteur de justice et le Sauveur de gloire » fut précisément cette prophétie de Joël qui se vérifiait si admirablement dans sa personne [1]. Jérusalem se rappelait encore le soleil obscurci, et la lune sanglante apparaissant dans les ténèbres du jour où le déicide avait été consommé. Elle voyait maintenant l'effusion de l'Esprit sur les vieillards, les jeunes gens, les fils et les filles, l'esclave et la servante : effusion tellement insolite, tellement prodigieuse qu'on la prit, au sortir du Cénacle, pour un nouveau genre d'ivresse [2]. Et parmi cette foule qui connaissait la prophétie de Joël aussi bien que la Synagogue moderne peut la connaître, trois mille Israélites, les prémices d'un apostolat qui devait convertir l'univers, tombaient aux genoux du pêcheur d'hommes, et adoraient le Dieu qu'ils avaient crucifié cinquante jours auparavant. Joël, dans sa vision prophétique, dépeint les félicités du règne du Messie, il dit : « Ce jour-là, le miel descendra des montagnes, les collines verseront un lait pur; l'eau féconde se répandra dans les fontaines taries de Juda, une source jaillira de la maison du Seigneur, et arrosera le lit du torrent envahi par les épines. L'Egypte sera désolée; la terre d'Edom sera convertie en désert, le sang de mes fils répandu sur leur sol y aura

[1] *Act. Apost.*, cap. II, 17-21. — [2] *Non enim, sicut vos æstimatis, hi ebrii sunt. Act. Apost.*, cap. II, 15.

fait germer la mort : mais l'empire de la Judée sera éternel, et le règne de Jérusalem n'aura point de fin [1]. » Que les Juifs nous montrent en ce moment l'empire éternel de Juda et le règne de Jérusalem; et pourtant il ne faut que des yeux pour voir Jésus-Christ, le roi de Juda et de Jérusalem, adoré sur tous les rivages et béni dans toutes les langues de la terre.

Le second avénement du Fils de l'homme, prédit par Joël.

19. Le second avénement du Fils de l'homme, non plus en qualité de Rédempteur, mais avec l'autorité du Juge souverain, termine la prophétie de Joël, comme il doit clore l'histoire du monde. « Je rassemblerai toutes les nations, dit le Seigneur, je les amènerai dans la vallée de Josaphat [2], et j'entrerai en jugement avec elles. Que les générations se lèvent, qu'elles prennent place dans la vallée du Jugement autour de mon tribunal. Que les épis tombent sous la faucille, parce que la moisson humaine est mûre; venez, le pressoir regorge, les cuves débordent, les crimes ont monté comme une mer en furie. Peuples de la terre, le rendez-vous est à la vallée de la Mort, le jour du Seigneur va se lever. Le soleil et la lune ont perdu leur lumière, les étoiles refusent leur clarté : la trompette de Jéhovah retentit sur les hauteurs de Sion, elle éclate au sein de Jérusalem; la terre et les cieux seront ébranlés, et le Seigneur est maintenant la suprême espérance de son peuple [3]. » Le formidable appareil du jugement des nations par le « Fils de l'Homme, assis sur » le trône de sa majesté [4] » a été décrit par Jésus-Christ lui-même, dans des termes analogues à ceux de la prophétie. La moisson et la vendange finales du genre humain, prédites par Joël, se retrouvent dans l'Apocalypse de saint Jean. « L'ange s'est élancé de l'au- » tel; il a crié à celui qui portait la faux aiguisée : Fauche et » moissonne, l'heure est venue, la moisson de la terre est mûre. — » Abats sous le tranchant du fer les grappes de la vigne, parce que » la vendange terrestre est mûre [5]. » Ainsi parle, dans la vision de Pathmos, l'Evangéliste-Prophète. Dès-lors, le monde catholique marche, plein d'un espoir mêlé de terreur, vers cette mystérieuse

[1] *Joel.*, cap. III, 18 ad ultim. — [2] Josaphat, en hébreu : *Jugement de Dieu.* — [3] *Joel.*, cap. III, 2, 12-16. — [4] *Matth.*, cap. XXV, 31. — [5] *Apocalyps.*, cap. XIV, 15, 18 et 19.

vallée de *Josaphat*, peu importante dans la topographie de la Palestine, mais dont la signification littérale : *Vallée du Jugement de Dieu*, et son identification par Joël avec la *Vallée de la Mort*, nous précisent suffisamment la destination et le sens. C'est à ce terme qu'aboutiront les ambitions humaines, les agitations des peuples, les mouvements des empires, les audaces de la raison révoltée, le délire de toutes les passions et le débordement de tous les crimes. Dieu seul régnera sur les ruines de l'univers écroulé, comme il régnait sur les chaos des mondes en formation ; l'Esprit divin qui était porté sur les eaux planera sur l'incendie de la terre et des cieux ; et l'éternité, rejoignant ses deux rivages, effacera les derniers vestiges du temps évanoui.

Prophétie d'Habacuc.

20. A la hauteur où s'élève le génie des prophètes, il devient plus que jamais impossible d'imaginer par quel procédé de travestissement un esprit sérieux en est venu à les assimiler aux publicistes vulgaires de la presse et de la tribune modernes. L'esprit de dénigrement, ce signe des époques de décadence [1], ne sera jamais l'esprit de l'histoire. Il ne faisait pas défaut alors au sein de la race dégénérée de Juda. Vainement Jérémie et Joël s'efforçaient de réveiller, dans des natures assoupies par l'indolence, la mollesse et la servitude, un sentiment de repentir et de foi. Le temps n'était plus, où tout un peuple secouait, à la voix de Moïse, l'oppression de l'Egypte. Le royaume avili de Juda dormait dans les chaînes du pharaon Néchao, et il estimait son sommeil à tel prix qu'il vouait à la mort les importuns dont la voix cherchait à l'interrompre. Quand un peuple en arrive à cet excès de préférer à l'honneur, au devoir, à la religion, à sa nationalité même, les jouissances dégradantes du sensualisme, quand surtout il ne répond que par le mépris aux élans généreux des âmes que la contagion n'a pas encore atteintes, il touche par tous les côtés à la ruine. C'est là ce que le prophète Habacuc, digne auxiliaire de Jérémie et de Joël, entreprit non moins inutilement de faire comprendre à l'ingrate Jérusalem. « Levez les yeux, race de contempteurs [2], disait-il, voyez et que ce

[1] C'est ainsi que l'appelle Mgr Munguia, archevêque de Michoacan.

[2] *Videte, contemptores*, dit S. Paul en citant ce passage d'Habacuc (*Act.*

spectacle vous glace d'épouvante : car l'événement qui va s'accomplir en vos jours dépassera la foi des âges futurs. Moi, Jéhovah, je susciterai contre vous, de la Chaldée, une nation au cœur cruel et aux pieds rapides, qui parcourra la terre pour saisir les domaines qui ne sont pas les siens. L'horreur la précède et l'effroi la suit; elle ne prend de conseil que dans sa violence, et les ruines qu'elle sème sur ses pas n'ont point de vengeurs. Plus agiles que le léopard, plus prompts que le loup qui fond le soir sur les bergeries, seront ses chevaux et ses cavaliers; ils franchiront les distances, se répandront partout à la fois, ils auront l'essor de l'aigle qui se précipite à la curée. Tous accourront au pillage; on dirait un ouragan dans sa fureur. Comme le vent soulève la poussière en tourbillons, ainsi ils chasseront devant eux les nations comme des troupeaux d'esclaves. Leur chef triomphera des rois, les princes seront ses bouffons; les plus fiers remparts exciteront le sourire de sa pitié; il élèvera au-dessus de leur niveau des montagnes de fascines, et il entrera vainqueur dans les forteresses. Après tant de victoires, son esprit sera troublé; il tombera; et voilà à quoi se réduira pour lui la puissance de son Dieu. »

La prophétie d'Habacuc et les inscriptions Sargonides.

21. Ce dernier trait avait jusqu'ici reçu des commentateurs les interprétations les plus diverses. Les inscriptions Sargonides nous en ont apporté le véritable sens. Les monarques assyriens renvoyaient à la protection d'Assour tout l'éclat de leurs victoires et de leur puissance. « Depuis le commencement jusqu'à la fin, dit Sargon, j'ai » marché dans l'adoration du dieu Assour, j'ai invoqué ce père des » dieux, le plus grand souverain des dieux et des Astaroth qui habi» tent l'Assyrie [1]. — Puisse Assour, le père des dieux, ajoute-t-il, » bénir ces palais... Qu'avec l'aide d'Assour, le roi qui les a élevés » se réjouisse de sa progéniture et qu'il septuple sa race [2]. » —

Apost., cap. XIII, 41). Les Septante traduisent de même par le mot grec : Καταφρονηταί. Cependant le texte hébreu d'Habacuc, tel que nous l'avons maintenant, offre la signification littérale de *Videte in gentibus*. Il y a tout lieu de croire que cette dernière variante, n'offrant d'ailleurs qu'un sens très-peu naturel, est le résultat de quelque inadvertance de copiste.

[1] J. Oppert, *Inscript. assyr. des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 74). — [2] Idem, *ibid.*, pag. 75.

« Celui qui altère mon écriture et mon nom, dit Sennachérib, qu'As-
» sour, le grand dieu, le père des dieux, le traite en rebelle, qu'il
» lui enlève son sceptre et son trône, qu'il abaisse son glaive[1]. »
— « En l'honneur d'Assour, le roi des dieux et de tous les dieux
» d'Assyrie, dit Assarhaddon, que le roi fasse obéir dans cette mai-
» son, pour la satisfaction de son esprit, pour la joie de son cœur,
» pour la démonstration de sa magnificence, la septuple multipli-
» cation de sa race[2]. » Le lieutenant de Sennachérib, au pied des remparts de Jérusalem, tenait le même langage aux soldats d'Ezéchias. « Est-ce que je suis venu ici pour ruiner votre cité sans l'ordre
» du Grand Dieu? Non non. C'est lui, ce Dieu puissant, qui m'a dit:
» Entre dans cette contrée et livre-la au pillage[3]. » Les récentes découvertes ninivites confirment donc la véracité de l'histoire juive, et justifient jusque dans les moindres détails les expressions des prophètes. Nabuchodonosor II, qui devait bientôt réaliser les prédictions d'Habacuc par le succès de son invasion en Judée et la terrible captivité qu'il allait imposer aux Hébreux, était, lui aussi, un serviteur d'Assour. Il ne manquait pas à Jérusalem d'esprits lâches et serviles, prêts à adorer le succès, en dépit même de leur sentiment national outragé, et disposés à préférer le Dieu des Assyriens qui donnait la victoire, au Dieu de Juda qui annonçait des défaites. Voilà pourquoi Habacuc insiste sur la chute qui suivra les ambitions satisfaites de Nabuchodonosor, et sur l'impuissance du dieu que l'Assyrie présentait comme le vainqueur de Jéhovah.

Prière d'Habacuc.

22. Comme Joël, Habacuc a célébré le règne futur du Messie: le cantique conservé dans le canon des Ecritures sous le titre de: *Oratio Habacuc prophetæ pro ignorantiis*[4], est rhythmé à la manière

[1] J. Oppert, *Inscriptions assyriennes des Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 201). — [2] Idem, *ibid.*, pag. 207. — [3] IV *Reg.*, cap. XVIII, 25.

[4] Ce titre est modifié dans la version des Septante, qui le traduit ainsi: *Oratio Habacuc prophetæ cum carmine.* Le mot hébreu *Schigeionoth,* dont l'interprétation a donné lieu à ces deux variantes si opposées, nous semble devoir se rapprocher, et pour l'étymologie et pour le sens, du *Schiggaion* qu'on rencontre dans les Psaumes de David, et qui paraît désigner un chant analogue à ceux que nous appelons, en style moderne, poëme élégiaque. Cette divergence entre la Vulgate et la version des Septante n'est pas la seule que

des Psaumes, et il en a l'inspiration et la divine sublimité. L'Eglise catholique le redit chaque semaine dans son office liturgique [1], et chaque année, au jour même où Jésus-Christ, dont il annonçait les triomphes, voulut mourir de la main des Juifs pour le salut du monde [2]. « Seigneur, dit le Prophète, j'ai entendu votre parole et la terreur a passé dans mon âme. Seigneur, votre grande œuvre, accomplissez-la dans le milieu des âges; vous la ferez éclater en cette époque solennelle où se partageront les temps [3]. Après les jours de colère, vous vous souviendrez de vos miséricordes. Eloah est sorti de Théman [4], le saint de la montagne de Pharan [5]. Sa gloire a couvert les cieux, et la terre retentit de ses louanges. Sa splendeur est éclatante comme la lumière du soleil; de ses mains jaillissent des traits de flamme, armes de sa toute-puissance. La mort marchera devant lui; le roi de l'enfer s'est dressé sur son passage [6]. Eloah s'est arrêté, il a mesuré la terre : d'un regard il a fou-

présente le cantique d'Habacuc, et l'on peut croire que le texte original est un de ceux qui ont le plus souffert des altérations involontaires des copistes.

[1] *Breviar. Roman., Feria sexta, ad Laudes.* — [2] *Ibid., Feria sexta in Parasceve, ad Laudes.* — [3] *In medio annorum vivifica illud; in medio annorum notum facies* (*Habac.*, cap. III, 2). C'est l'idée que S. Paul a exprimée par ces paroles : *At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum*, etc. (*Galat.*, cap. IV, 4). Les Septante ont traduit ce passage d'Habacuc par Ἐν μέσῳ δύο ζώων. L'accentuation grecque a produit ici une variante singulière. En lisant le dernier mot tel qu'il est accentué, le sens est : *In medio duorum animalium*, et on rapportait le sens de cette prophétie au cortége traditionnel des deux animaux de l'étable de Bethléem, qui furent les premiers courtisans de la royauté de Jésus-Christ. Mais en lisant : Ἐν μέσῳ δύο ζωῶν, on a le sens de la Vulgate : *In medio duarum ætatum*, qui nous paraît le sens réel, et qui est celui du texte hébreu, tel que nous le lisons maintenant.

[4] Théman, ville d'Idumée, au midi de la Palestine, est souvent prise par les Ecrivains sacrés comme la désignation générique du midi : c'est pour cela que la Vulgate traduit ce passage par les mots : *Deus ab Austro veniet.*

[5] Pharan, ville de l'Arabie Pétrée, se trouvait ainsi que Théman, sur la route que parcoururent les Hébreux au désert, pendant les quarante années qui suivirent la sortie d'Egypte. Le Prophète décrit les merveilles du règne de Jésus-Christ sous la figure des merveilles historiques déjà accomplies dans les siècles précédents en faveur du peuple juif.

[6] Nous traduisons ce passage et le reste du cantique d'après la Vulgate. Les discussions philologiques auxquelles nous pourrions nous livrer ici sont du ressort d'un Cours d'Ecriture sainte.

droyé les nations ; les montagnes séculaires sont réduites en poudre ; les collines du monde se sont inclinées sous les pas de son éternité. Les tentes de Chus sont ébranlées et les tabernacles de Madian renversés. Est-ce donc contre les fleuves de la terre que votre courroux s'est enflammé, ô Seigneur ? Est-ce aux flots des mers que vous réservez la foudre vengeresse, Dieu puissant dont le char est un char de salut ? Vous éveillerez enfin votre arc protecteur, selon le serment que vous fîtes aux tribus d'Israël. Vous diviserez les fleuves de la terre. La montagne vous a vu et elle chancelle sur sa base ; les grandes eaux s'enfuient ; l'abîme a élevé la voix, et l'éclair jaillit dans les profondeurs des cieux. Le soleil et la lune sont restés immobiles dans leur course. Le monde marche désormais à la lueur de vos flèches, à l'éclat de votre lance foudroyante. Comme un guerrier frémissant de colère, vous avez broyé la terre et écrasé les nations. Vous vous êtes élancé pour sauver votre peuple, pour lui apporter le salut avec votre Christ ; vous avez frappé le chef de l'impiété, vous avez déraciné son empire, maudit son sceptre, et abattu ses guerriers qui se précipitaient comme l'ouragan pour nous anéantir. Leur triomphe prématuré était semblable à la joie féroce du spoliateur qui dévore en secret l'indigence. Vous avez ouvert à vos coursiers une voie à travers les océans, parmi la fange des eaux débordées. Voilà ce que j'ai entendu et mes entrailles se sont émues ; au son de votre voix la parole a défailli sur mes lèvres tremblantes. Que le ver du tombeau dévore mes ossements ; que le sommeil de la mort me dérobe aux calamités prochaines, et me laisse reposer dans l'espoir des triomphes à venir. Bientôt le figuier sera sans fleurs, et le pampre n'aura plus de fruits ; l'olivier trompera les espérances, et les épis ne donneront plus de grain ; le bercail abandonné demeurera sans brebis, et les étables attendront en vain le retour des grands troupeaux. Pour moi, le Seigneur sera ma joie, je tressaillerai d'allégresse dans l'attente du Dieu mon sauveur. Jéhovah est ma force, il donnera à mes pieds l'agilité du cerf et il me conduira sur les sommets de sa gloire [1]. »

[1] *Habacuc*, cap. III integr.

Prophétie de Jérémie adressée à Joachim et à Jéchonias, son fils.

23. Le Prophète se reposant des scènes d'horreur qu'il entrevoit pour Jérusalem dans le spectacle plus lointain des triomphes du Messie, est l'image du peuple Juif lui-même dont l'histoire avant Jésus-Christ n'est qu'une longue espérance. Toutes ces révélations qui éclataient à la fois, comme l'éclair dans la nuit, au sein d'un peuple dégénéré, ne purent le tirer de sa léthargie. Le roi Joachim, bornant ses ambitions à son rôle de vassal, restait sourd aux menaces des Voyants. Il s'occupait à décorer le palais des rois de Juda et à couvrir de sculptures et d'or des lambris où le soldat chaldéen allait bientôt suspendre ses armes triomphantes. Dieu voulut lui donner encore un avertissement suprême. « Va trouver le roi de Juda au milieu de son palais, dit le Seigneur à Jérémie, et transmets-lui ma parole souveraine. — Le Prophète parut donc devant le prince infidèle. Voici, dit-il, le message de Jéhovah à Joachim, fils de Josias, roi de Juda. Sellum, ton frère, t'a précédé sur le trône ; il a été transporté loin d'ici et ne reviendra plus. Il mourra dans l'exil et ne reverra jamais sa patrie. Et maintenant, malheur à celui qui élève dans l'injustice et l'iniquité des constructions somptueuses. Malheur au roi qui a dit : J'élargirai mon palais, j'en augmenterai les terrasses ! Malheur au roi qui aligne des rangées de fenêtres, qui se fait sculpter des lambris de cèdre, et rehausse leur richesse par l'éclat du vermillon. Tes yeux et ton cœur ne connaissent qu'une séduction, celle de l'or ; qu'une joie, celle de répandre le sang innocent, d'opprimer la vertu et de courir au mal. C'est pourquoi Jéhovah a dit de Joachim, fils de Josias, roi de Juda : On ne pleurera point à ses funérailles, on ne consolera point ses proches en disant : Frère infortuné ! Malheureuse sœur ! On ne louera point sa demeure en disant : Roi regretté ! Prince illustre ! La sépulture de Joachim sera ignominieuse comme celle du cadavre immonde qu'on se hâte de jeter hors des murs de Jérusalem. » — Puis le Prophète s'adressant à Jéchonias, fils de Joachim, continua en ces termes : « Par mon nom éternel, je le jure, ajoute Jéhovah, quand Jéchonias, fils de Joachim, me serait uni comme l'anneau qu'on porte à la main droite, je l'arracherai de mon doigt. Je te livrerai aux ennemis qui conspirent en ce moment ta perte, et dont tu redoutes l'approche ;

je t'abandonnerai aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, au pouvoir des Chaldéens. Je t'enverrai, toi et la mère qui t'a donné le jour, sur une terre lointaine que n'aura point connu votre enfance. Là vos soupirs et vos vœux se dirigeront vers la patrie absente, mais il ne vous sera point donné de la revoir et vous mourrez en exil. Terre, terre de ma patrie, écoute enfin la parole de Jéhovah! Il a dit au Voyant : Ecris la sentence de Jéchonias ; son règne sera frappé de stérilité ; ses jours seront des jours de désastres. Nul fils né de lui ne s'asseoira sur le trône de David et ne régnera sur le peuple de Juda [1]. »

Jérémie annonce au peuple de Jérusalem la prochaine invasion de Nabuchodonosor. Une théorie de M. Renan.

24. On peut se faire l'idée de l'émotion que dut produire une pareille scène. Mais ce n'est pas seulement la sainte intrépidité du ministère prophétique qui étonne ici le lecteur; on se demande involontairement par quel miracle de protection céleste le bras des officiers de Joachim ne se leva pas contre Jérémie, pour lui faire expier l'audace de sa prédiction dans les plus cruels supplices. Nous avons déjà vu des princes impies et sanguinaires, comme Achab et Jézabel, respecter en quelque sorte malgré eux la vie des prophètes. Il y a là une démonstration frappante de la vivacité du sentiment théocratique qui survivait à l'apostasie nationale et dominait les plus fières tyrannies. Jérémie ne serait pas sorti vivant du palais de Joachim, si Joachim n'eût pas été le roi d'un peuple formé par le Mosaïsme, et conservant, même à une époque de décadence, l'empreinte de l'institution du Sinaï. On aura facilement remarqué la précision de cette dernière prophétie, et les détails circonstanciés avec lesquels les événements y sont présentés. A quelques jours d'intervalle, Jérémie faisait entendre au peuple de Jérusalem une parole plus positive encore. « Voici la parole de Jéhovah, disait-il. Parce que vous avez refusé d'écouter ma voix, je rassemblerai tous les peuples de l'Aquilon et je les chargerai, sous la conduite de

[1] *Jerem.*, cap. XXII, 11 ad ultim. La prédiction de Jérémie s'accomplit au pied de la lettre. La race de Jéchonias ne remonta jamais sur le trône de David. On pourrait conclure de la généalogie de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Matth.*, cap. I, 11, 12), que Salathiel, fils de Jéchonias, naquit à Babylone, pendant la captivité de son malheureux père.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, d'exécuter ma sentence. Je les amènerai sur cette terre, ils se rendront maîtres de cette contrée et de tous les royaumes voisins, et en mettront à mort les habitants. La Judée sera un morne désert; toutes les nations de l'Orient seront esclaves des rois de Babylone pendant soixante-dix ans. A l'expiration de ces soixante-dix années, je visiterai à son tour le roi de Babylone et son peuple; je jugerai les iniquités de la terre des Chaldéens et je changerai leur patrie en une solitude éternelle. » Nous retrouverons ce terme de soixante-dix années assigné à la grande captivité de Jérusalem, par Daniel [1]. Or, depuis l'an 606, date de la première invasion de Nabuchodonosor II en Palestine, jusqu'à l'année 536, date de l'édit de délivrance rendu par Cyrus en faveur des exilés juifs, l'intervalle est exactement de soixante-dix ans, et l'histoire semble commenter la prédiction au pied de la lettre. Le rationalisme moderne nous expliquera, s'il le peut, cette étonnante coïncidence, entre les visions prophétiques et les réalités de l'histoire. Jusqu'à présent, les rationalistes n'ont rien tenté en ce genre; ils se contentent, par la bouche de M. Renan, de jeter l'injure sur ce ministère sacré, dont ils ne comprennent pas le côté divin, et dont la puissance inexpliquée déconcerte leurs théories sociales. « Les prophètes, dit M. Renan, aveugles selon la chair, clairvoyants » selon l'esprit, ne cessaient de repousser la seule politique qui pût » sauver Israël, de battre en brèche la royauté et d'exciter par leurs » menaces et leur puritanisme des agitations extérieures. On les vit » sur les ruines de Jérusalem maintenir leur obstination et triompher » presque des désastres qui réalisaient leurs prédictions. Une poli- » tique vulgaire les condamnerait et les rendrait en grande partie » responsables des malheurs de leur patrie; mais le rôle religieux » du peuple juif devait toujours être fatal à son rôle politique. Israël » devait avoir le sort des peuples voués à une idée, et promener » son martyre à travers les dédains du monde, en attendant que le » monde rallié vînt lui demander en suppliant une place dans Jéru- » salem [2]. »

[1] *Daniel*, cap. IX, 2. — [2] E. Renan, *Etudes d'hist. relig.*, pag. 114.

Réfutation de la théorie de M. Renan.

25. Voilà ce que le rationalisme contemporain accepte comme la plus haute expression de la science, à propos de l'histoire juive. Qu'est-ce qu'un peuple voué à une idée, et martyr d'une monomanie ? En avez-vous rencontré un seul dans les annales du monde ? En quoi le rôle religieux d'Israël qui fit toute la gloire de la nation, quand la nation était fidèle, fut-il jamais fatal à son rôle politique ? Retournez la proposition et dites : L'infidélité du peuple juif à son rôle devait être fatale à son avenir politique : vous serez dans le vrai. Le peuple juif n'avait de raison d'être que dans la foi dont il était le dépositaire. L'idée dont M. Renan le fait si gratuitement martyr, cette idée divine, qui n'était pas le produit de l'intelligence juive, contre laquelle la nationalité hébraïque dégénérée protestait par l'apostasie et par l'abandon général, cette idée était la seule gloire, la seule force, l'unique bien social du peuple juif. Et la preuve que cette idée était au-dessus de toutes les politiques, vulgaires ou sublimes, c'est qu'elle a valu à la race juive l'immortalité de la durée. Aucune politique humaine n'a réussi jusqu'à ce jour à en faire autant pour n'importe quel peuple. « Les prophètes, dites-vous, » triomphaient presque des désastres qui réalisaient leurs prédic- » tions. » Nous entendrons bientôt sur les ruines de Jérusalem éclater les sanglots et les gémissements de Jérémie, nous recueillerons ses accents de douleur filiale qui ont égalé pour jamais les lamentations aux calamités, et que toutes les infortunes à travers les âges ont empruntées comme la souveraine expression de la souffrance ; nous saurons alors si Jérémie triomphait de l'accomplissement de ses prophéties. Voir dans l'histoire juive tout ce qui n'y est pas, c'est-à-dire la politique, la presse et la tribune modernes, et n'y pas voir la seule réalité vivante et souveraine, c'est-à-dire Jéhovah qui la domine tout entière, tels sont en somme et l'anachronisme perpétuel et l'excès d'aveuglement du rationalisme contemporain.

Nouvelle prophétie de Jérémie à tout le peuple assemblé.

26. Si Jérémie et les autres prophètes, circonscrits dans l'horizon étroit de leur patrie et de ses destinées sociales, n'avaient point élargi le cercle de leurs prédictions et n'avaient été les évangélistes anticipés de Jésus-Christ, peut-être se montrerait-on moins sévère

à leur égard. Mais le moyen d'être juste envers les prophètes hébreux, quand on repousse la divinité du Christ qu'ils annonçaient? C'est le Christ qu'on poursuit à travers l'histoire juive, dès le seuil de l'Eden, sous la tente des patriarches, au pied du Sinaï, dans l'institution de Moïse, sous les traits de Samuel, de David, de Salomon, d'Elie, d'Isaïe et de tous les justes de l'ancienne loi. On a hautement affiché la prétention de le bannir d'une histoire qui est pleine de lui. Cependant les efforts de la science révoltée n'ont abouti qu'à manifester plus clairement cette grande figure de Jésus-Christ qui illumine tous les âges du rayon de son espérance ou des clartés de son avénement. Quelques jours après l'accablante prédiction où Jérémie, au milieu du palais de Joachim, avait dit à Jéchonias, l'héritier présomptif de la couronne : « Aucun fils né de toi ne s'asseoira sur le trône de David et ne portera le sceptre de Juda, » le Prophète disait à tout le peuple assemblé : « Voici la parole de Jéhovah : Après que mon troupeau aura été dispersé sur tous les champs de l'exil, j'en rassemblerai soigneusement les restes, je les ramènerai dans les campagnes de la patrie ; ils croîtront et multiplieront encore. Alors le jour viendra, et de la tige de David je susciterai le germe de justice. Il régnera le roi, la sagesse sera son sceptre, il jugera la terre dans l'équité. Ce jour-là Juda sera sauvé, Israël aura trouvé la paix, et le nom dont on appellera ce libérateur sera Jéhovah notre juste [1]. » Ainsi parlait Jérémie. Or, ou il faut renoncer à le lire, brûler le livre de ses prophéties comme une déclamation sans valeur, ou il faut reconnaître qu'il désigne clairement l'avénement d'un roi, fils de David, qui sera Dieu et qui jugera la terre. Les Juifs de la Synagogue et les professeurs du rationalisme connaissent-ils un roi, fils de David, qui se soit appelé Dieu et qui ait jugé la terre, en dehors de Jésus-Christ, fils de David, notre Dieu et notre juge ? Jérémie annonçait donc l'avénement de Jésus-Christ, il ne pouvait le faire en termes plus clairs, plus naturels, plus explicites, il faut donc ou adorer Jésus-Christ ou dénaturer les écrits des prophètes. L'incrédulité prend ce dernier parti, et elle est consé-

[1] *Jerem.*, cap. XXIII, 1-7 ; cap. XXXIII, 14, 15.

quente avec elle-même : seulement son travail de destruction sur les Livres saints dure depuis deux mille ans et n'a pas encore réussi à en effacer une ligne. La logique de l'incrédulité fera bien d'y réfléchir [1].

Lutte entre Néchao et Nabuchodonosor.

27. Pendant que les envoyés de Jéhovah déroulaient les fastes de l'avenir sous les yeux du peuple juif, tout l'Orient était en armes. Le pharaon Néchao, avait, comme nous l'avons dit, substitué son autorité à celle des rois babyloniens sur toute la Syrie, et dans une dernière victoire, à Carchemis (Circesium) [2], sur l'Euphrate, semblait avoir pour de longues années assuré la prépondérance de l'Egypte. Cependant le succès du Pharaon ne devait être que momentané ; la vieillesse de Nabopolassar, roi de Babylone, avait favorisé les entreprises du monarque égyptien. Voici, en effet, ce qu'un fragment précieux de l'annaliste chaldéen, Bérose, nous apprend sur cette période si importante de l'histoire babylonienne. « Nabo» lassar, affaibli par l'âge et la maladie, impuissant à faire rentrer » dans le devoir le satrape qui s'était constitué en souverain indé» pendant dans les provinces d'Egypte, de la Syrie Inférieure et de

[1] Voici comment s'exprime, au sujet de la prophétie de Jérémie, M. Aug. Nicolas dans les *Etudes philos. sur le Christ.* (édit. in-12, tom. IV, pag. 223-224): « On ne peut rien imaginer de plus complet à la fois et de plus précis que » cette prophétie. L'avenir final auquel se rapportent les promesses primitives » y est indiqué. Ces promesses, en tant qu'elles regardent la maison d'Israël » (Israël était le surnom de Jacob), c'est-à-dire la nation juive en général, » puis la maison de Juda en particulier, sont rappelées. Reprenant ces an» ciennes prophéties, le nouveau prophète y ajoute l'indication de la famille » d'où doit sortir celui qui en est l'objet; et c'est de la famille de David » (cette famille dont Isaïe nous a déjà dit : *Un rejeton sortira de Jessé*), que » Jérémie nous dit que germera ce germe de justice, lequel, en même temps » qu'il sera fils de David, fils de Juda, fils d'Israël, fils de l'homme et à pro» prement parler de la femme, sera en même temps fils de Dieu, Dieu même, » car son nom sera Jéhovah, notre Juste, *Jehova Tsidkên-Ou*. Ce qui est encore » plus étonnant et non moins incontestable, c'est que les anciennes para» phrases chaldaïques, notamment celle de Jonathan-ben-Huziel, ainsi que » beaucoup d'autres commentaires juifs, disent formellement qu'il est prédit » que le Messie sera le Verbe de Jéhovah ; et ils justifient cette interprétation » par la signification des mots hébreux qui sont employés dans le texte de » Jérémie. Voyez deuxième *Lettre d'un rabbin converti*, pag. 144 et suiv. »

[2] N° 1 de ce chapitre.

» la Phénicie, chargea son fils Nabuchonosor, alors dans la fleur » de l'âge, du commandement des troupes envoyées contre le re- » belle. Nabuchonosor défit le satrape égyptien dans une grande » bataille, et soumit au pouvoir des Babyloniens toutes les provinces » soustraites à leur empire. Dans le cours même de son expédition » triomphante, Nabolassar, son père, mourait à Babylone, après un » règne de vingt-neuf ans. La nouvelle en fut apportée à Nabucho- » donosor, pendant que ce jeune prince organisait sa conquête de » l'Egypte et des autres provinces. Laissant donc à ses lieutenants » le soin de ramener les captifs égyptiens, juifs, phéniciens et sy- » riens à Babylone avec le gros de l'armée, il prit lui-même, avec » une suite peu nombreuse, la route du désert, pour se rendre plus » promptement dans la capitale de la Babylonie. L'ordre y avait » été maintenu par les principaux Chaldéens qui proclamèrent sa » royauté et le mirent en possession des états paternels. Ainsi » maître du trône, il put attendre l'arrivée des captifs, et les répar- » tir à mesure qu'on les lui amenait, sur les divers points de la Ba- » bylonie où il jugeait le plus convenable de fixer leur résidence [1]. »

Confirmation des faits bibliques par les inscriptions cunéiformes.

28. Ce texte de Bérose, avant la découverte des inscriptions cunéiformes, présentait aux historiens un problème vraiment insoluble. On ne comprenait pas comment le roi d'Egypte pouvait avoir, vis-à-vis de Nabopolassar, le rôle d'un satrape rebelle. Nous savons maintenant, par les textes ninivites, qu'Assarhaddon avait conquis l'Egypte, qu'il en avait fait un royaume vassal de l'empire assyrien [2]. Nous voyons dès lors pourquoi Nabopolassar, le vainqueur de Ninive, se substituant, par droit de conquête, aux monarques assyriens dont il avait renversé la dynastie et transféré le siége à Babylone, avait la prétention de revendiquer la suzeraineté de l'Egypte. Le récit biblique qui nous apprend la défaite du Pharaon égyptien par Nabuchodonosor, se trouve ainsi pleinement confirmé. « A la fin du règne de Joachim, dit l'Ecriture, Nabuchodonosor sortit de Babylone pour marcher contre Jérusalem, et le roi de

[1] Bérose cité par Joseph., *Contra Apion.*, lib. I, cap. VI. — [2] J. Oppert, *Inscript. Sargonides* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. LXV, pag. 201).

Juda devint son tributaire pendant trois années[1]. Le roi d'Egypte fut impuissant à maintenir son autorité et ne reparut plus en Syrie, car Nabuchodonosor avait repris sur lui toutes les provinces dont Néchao s'était constitué le souverain indépendant depuis les rives de l'Euphrate jusqu'au fleuve du Nil[2]. » Tel est, dans son laconisme, le texte du livre des Rois. L'annaliste semble avoir hâte de clore un récit qui ne lui rappelle que des désastres. Tous les malheurs de la patrie datent de cette première victoire de Nabuchodonosor sur les rives de l'Euphrate; l'auteur juif voudrait abréger les calamités comme il écourte la narration. Cependant Josèphe, au Xe livre des Annales judaïques, est plus explicite. « Dans la quatrième année du » règne de Joachim, dit-il, Nabuchodonosor, inaugurant sa royauté » à Babylone, se mit à la tête d'une armée formidable, dans l'in- » tention de livrer bataille au Pharaon égyptien Néchao, sous les » murs de Carchabesa (Carchemis-Circesium), au bord de l'Eu- » phrate. Néchao avait depuis quelques années étendu sa domina- » tion sur toute la Syrie. Informé des projets de Nabuchodonosor, » il s'avança à sa rencontre, et rangea ses troupes sur la rive occi- » dentale de l'Euphrate. On en vint aux mains. Néchao vit tomber » à ses côtés la plus grande partie de ses soldats; il fut défait, et » prit la fuite. Le vainqueur parcourut, les armes à la main, toute » la Syrie qu'il assujettit à son empire et l'Egypte elle-même jus- » qu'à Pélusium. La Judée ne se trouva point cette fois sur l'itiné- » raire du conquérant assyrien, Cependant, la quatrième année du » règne de Nabuchonosor[3], et la huitième du règne de Joachim, » les Babyloniens parurent, plus menaçants que jamais, sur les » frontières du royaume de Juda, exigeant le tribut de vassalité » déjà imposé au reste de la Syrie, sous peine du traitement le plus » rigoureux. Joachim effrayé, acheta la paix, et durant un inter- » valle de trois années consécutives, paya fidèlement le tribut[4]. »

[1] IV *Reg.*, cap. XXIV, 1. — [2] Idem.

[3] Par cette date il faut entendre la quatrième année de l'adjonction de Nabuchodonosor à l'empire assyrien, et la première du règne de ce prince après la mort de Nabopolassar. Le texte de Bérose, précédemment cité, le fait suffisamment comprendre. — [4] Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. X, cap. VII.

Première invasion de Nabuchodonosor en Judée.

29. Nous sommes maintenant fixés sur l'ordre chronologique des expéditions de Nabuchodonosor. La première, entreprise du vivant de Nabopolassar son père contre le Pharaon Néchao, fut suivie de la soumission des provinces syriennes et de l'Egypte tout entière, mais n'atteignit point la Judée, parce que le prince assyrien, prévenu sur les rivages du Nil de la mort de Nabopolassar à Babylone, se vit contraint de reprendre inopinément le chemin de ses Etats héréditaires. La seconde, qui n'en fut que le complément, eut pour objet direct la Palestine jusque là épargnée. Nabuchodonosor, après avoir recueilli la succession paternelle, songea à achever l'œuvre si brillamment commencée du vivant de son père; et la Judée, seule province épargnée jusque-là en Orient, attira l'effort de ses armes. « Il sortit donc de Babylone, dit l'Ecriture, et marcha contre » Joachim, roi de Juda [1]. » A l'approche du monarque assyrien, la terreur chassait devant lui les habitants des campagnes sans défense, et des bandes de fugitifs accouraient à Jérusalem avec leurs familles et leurs troupeaux pour se mettre à l'abri derrière ses remparts.

Jérémie et les Réchabites. Prophétie en action.

30. On vit arriver ainsi dans la ville sainte la tribu des Réchabites, qui s'était perpétuée depuis Jonadab son aïeul [2], fidèle aux préceptes qu'elle en avait reçus, et campant sous la tente, à l'imitation des patriarches. Leur présence à Jérusalem dut impressionner d'autant plus vivement le peuple qu'on savait l'attachement des Réchabites à leurs institutions; pour les contraindre à quitter momentanément leur vie nomade, et à s'enfermer dans des murailles, il fallait que la situation fût sans ressources. Au moment où l'opinion publique, émue par ces sinistres présages, était en proie aux angoisses d'une expectative sans espérance, la parole de Jéhovah se fit entendre à Jérémie. « Va trouver les Réchabites, lui dit le Seigneur, introduis-les dans la grande salle du Trésor, au Temple de Jérusalem. Là tu leur offriras le vin de l'hospitalité. (On se souvient que Jonadab avait interdit aux Réchabites l'usage du vin et des liqueurs fermentées, empruntant cette proscription à l'institution

[1] IV *Reg.*, cap. XXIV, 1. — [2] Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 659, 660.

mosaïque du Nazaréat.) J'obéis à l'ordre du Seigneur, continue le Prophète, et, suivi de Jézonias, petit-fils d'Habsanias, de ses frères, de ses fils et de toute sa famille, ainsi que de la tribu des Réchabites, j'entrai avec eux dans la salle du Trésor, dite des fils d'Hanan, près du trésor des princes, au-dessus de l'appartement de Maasias, fils de Sellum, gardien du vestibule. Je disposai devant les Réchabites des amphores et des coupes pleines de vin, et je leur dis : Buvez le vin de l'hospitalité. — Non, répondirent-ils, nous ne boirons pas de vin, parce que Jonadab notre père nous en a interdit l'usage, à nous et à nos enfants, pour jamais. Vous ne boirez point de vin, a-t-il dit ; vous ne construirez point de maisons ; vous ne sèmerez point de blé ni ne planterez de vignes, mais vous habiterez sous des tentes, toute votre vie ; ainsi Dieu bénira et multipliera les jours de votre pèlerinage sur la terre. Telles furent les prescriptions de Jonadab, notre aïeul ; nous les avons scrupuleusement observées ; seulement à l'approche de Nabuchodonosor, roi de Babylone, dont l'armée s'est répandue dans nos campagnes, nous nous sommes dit les uns aux autres : Venez, fuyons l'invasion des Chaldéens et des troupes syriennes, allons chercher un abri à Jérusalem. C'est ainsi qu'il nous a fallu, par exception, nous résigner à demeurer dans les maisons de cette ville. — En ce moment la parole de Jéhovah se fit entendre à Jérémie en ces termes : Voici ce que dit le Seigneur des armées, Dieu d'Israël : Adresse-toi aux enfants de Juda et aux habitants de Jérusalem : dis-leur : N'y aura-t-il donc que vous qui vous obstinerez dans la désobéissance ? Les préceptes de Jonadab, fils de Réchab, ont été ponctuellement accomplis. Il avait interdit à ses descendants l'usage du vin ; et tous, jusqu'à ce jour, ont observé religieusement la défense de leur aïeul. Moi aussi, je vous ai parlé dès l'aurore de votre histoire, et vous n'avez pas écouté ma voix. Je vous ai envoyé les prophètes, mes serviteurs ; ils vous ont répété par mon ordre : Convertissez-vous, que chacun de vous abandonne ses voies perverses, et sanctifie son cœur. Fuyez le culte des dieux étrangers. A cette condition vous habiterez en paix la terre que j'ai donnée à vos pères et à vous. Mais vous avez dédaigné mes exhortations et repoussé mes prières.

En ce jour, les fils de Jonadab, par leur fidélité aux institutions paternelles condamnent votre ingratitude. Je vais donc faire tomber sur le royaume de Juda et sur les habitants de Jérusalem toutes les calamités qui leur ont été prédites : car j'ai parlé à ce peuple, et il ne m'a point écouté ; je l'ai appelé, et il n'a pas répondu à ma voix. — Le Prophète s'adressant alors aux Réchabites, leur dit : Voici pour vous la parole du Seigneur des armées, Dieu d'Israël : Parce que vous avez été fidèles aux instructions de Jonadab, votre aïeul ; que vous avez gardé ses lois et accompli ses préceptes, la race de Jonadab, fils de Réchab, me sera toujours chère, et, jusqu'au dernier de ses descendants, ne cessera d'être présente à mon souvenir [1]. »

Joachim d'abord emmené captif par Nabuchodonosor recouvre la liberté. Daniel et ses compagnons d'exil.

31. Nabuchodonosor suivit de près les fugitifs que la terreur de son nom chassait des campagnes de la Judée. « Il vint mettre le siége devant Jérusalem, et y pénétra de vive force [2]. » Joachim, dont la résistance avait irrité le fier monarque, « fut chargé de chaînes et transporté à Babylone [3]. » Cependant Nabuchodonosor, fidèle à la politique séculaire de l'empire assyrien, n'était point inexorable. Il se laissa fléchir par les prières et les larmes du roi captif, et accepta ses promesses de soumission. Joachim s'engagea à reconnaître la suzeraineté de son vainqueur et à lui payer le tribut annuel. A ce prix il obtint d'être ramené à Jérusalem, et réintégré sur le trône [4]. Toutefois Nabuchodonosor prit ses précautions pour l'avenir, soit qu'il eût réellement quelque défiance sur la sincérité de Joachim, soit qu'il entrât dans les vastes desseins de son génie, de préparer dès lors la fusion des deux races et l'anéantissement de la nationalité juive qu'il méditait. « Il ordonna donc à Asphenez, le chef de ses chambellans, de choisir, parmi les jeunes Israélites de la race royale et des familles princières de la nation, les plus distingués par leur élégance physique ou leurs qualités morales, afin de les faire élever dans son palais, et de les former au langage et aux mœurs des Chaldéens [5]. » Dans la pensée du monarque assy-

[1] *Jerem.*, cap. XXXV integr. — [2] *Daniel*, cap. I, 1. — [3] II *Paralip.*, cap. XXXVI, 6. — [4] IV *Reg.*, cap. XXIV, 1. — [5] *Daniel*, cap. I, 3, 4.

rien, et nous ne saurions en méconnaître la profonde habileté, c'était moins des captifs qu'il entendait enchaîner à son char, que de nobles ôtages qu'il voulait séduire par les magnificences de la cour de Babylone. « Il régla donc que ces jeunes gens seraient nourris chaque jour des mets de sa table, qu'ils boiraient le vin que ses échansons lui versaient à lui-même dans la coupe royale, et qu'après une éducation de trois ans, sous des maîtres Chaldéens, ils prendraient rang parmi les officiers de sa cour [1]. » On le voit, la politique moderne n'a rien inventé en ce genre; sous des noms divers, les conquérants ont toujours cherché à se rattacher, par une éducation exceptionnelle, les héritiers des grands noms et les représentants historiques des nations vaincues. « Parmi ces jeunes gens de la tribu de Juda, choisis par Asphenez et transportés à Babylone à la suite du vainqueur, se trouvèrent Daniel, Ananias, Misaël et Azarias. Pour commencer l'œuvre de dénationalisation qu'on entreprenait sur eux, leurs noms juifs furent changés et remplacés par des noms babyloniens. Daniel s'appela Baltassar (*Sagesse de Bel*); Ananias Sidrach (*L'ambassadeur*); Misaël Misach (*Intendant*); Azarias Abdenago (*Favori du roi*)[2]. » Nous les retrouverons bientôt à Babylone, aussi fidèles à Jéhovah sur la terre étrangère qu'ils l'eussent été dans leur patrie. Nabuchodonosor, après avoir ainsi organisé sa conquête, quitta Jérusalem dans un appareil pacifique; il se contenta sans doute, à titre de frais de guerre, « d'une partie des vases du Temple, qu'il transporta à Babylone et dont il enrichit son trésor royal et les autels du dieu de l'Assyrie [3]. »

Jérémie obligé de se soustraire à la persécution de Joachim, dicte, dans sa retraite, le livre de ses prophéties à Baruch son disciple.

32. Joachim, sur le trône où la dédaigneuse pitié de Nabuchodonosor lui permettait d'achever une existence avilie, ne parut point changé. Les événements n'avaient que trop justifié les menaces si souvent réitérées de Jérémie. Mais le prince infidèle n'y trouva qu'un prétexte à des violences nouvelles contre le prophète. Jérémie fut donc contraint de vivre dans la retraite [4] pour échapper à la poursuite du roi et peut-être à l'animosité populaire soulevée par

[1] *Dan.*, cap. I, 5, 6. — [2] *Dan.*, cap. I, 6, 7. — [3] *Dan.*, cap. I, 2. — [4] *Jerem.*, cap. XXXVI, 5.

les manœuvres des courtisans. Cependant, par une contradiction assez ordinaire aux pouvoirs tyranniques, Joachim, qui répudiait de la religion nationale tout ce qui aurait pu sauver encore les débris de sa couronne, prétendait avoir une religion d'Etat, pour les besoins de sa politique insensée. En même temps qu'il persécutait l'envoyé de Jéhovah, il songeait à une manifestation solennelle pour apaiser la colère divine. « En conséquence, il fit publier, pour » le neuvième mois de cette désastreuse année, un jeûne national » où tout le peuple de Juda devait se réunir à Jérusalem, et implo- » rer la miséricorde du Seigneur dans son Temple [1]. » Cette mesure était-elle une satisfaction accordée aux sentiments religieux réveillés au sein de la nation par les récentes calamités, ou bien l'expression sincère d'une foi réelle, mais aveugle, qui espérait allier le culte de Jéhovah avec celui des idoles, il serait difficile de se prononcer sur ce point. Quoi qu'il en soit, Jérémie était toujours proscrit. Mais si le roi de Juda pouvait bannir le Prophète, il n'était pas en son pouvoir de tenir la parole de Dieu captive. « Jérémie, dans la solitude où il se tenait caché, reçut une communication divine : Prends un rouleau de parchemin, lui dit Jéhovah ; tu y écriras toutes les paroles que je t'ai révélées contre Israël et Juda, depuis l'époque de Josias jusqu'à ce jour. Peut-être, à cette lecture, le peuple infidèle se laissera-t-il toucher par les malheurs que je lui réserve encore. Il se convertira dans la sincérité de son cœur, et ma miséricorde lui pardonnera ses égarements. — Jérémie appela donc son disciple Baruch [2], fils de Nérias, et lui dicta toute la suite de ses prophéties, en un volume que le secrétaire écrivit en entier de sa main. — Je ne puis quitter cet asile, dit alors le Prophète à son disciple ; et il ne m'est point permis de paraître dans le Temple du Seigneur. Va donc à ma place, et, pendant les jours du jeûne solennel, lis au peuple réuni de toutes les cités de Juda, les paroles que lui adresse

[1] *Jerem.*, cap. XXXVI, 9.

[2] Baruch, dont les prophéties suivent immédiatement celles de Jérémie son maître, dans le Canon des Ecritures, était, dit Josèphe, « d'une des » plus illustres familles de Juda, et avait reçu l'éducation la plus distinguée. » (Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. X, cap. XI.)

le Seigneur. Peut-être se détermineront-ils enfin à se convertir, et la colère divine qui les menace encore s'apaisera [1]. »

Baruch lit au peuple, dans le Temple, les prophéties de Jérémie.

33. Baruch n'avait pas encore porté le fardeau du ministère prophétique : une pareille mission l'effraya. « Malheur à moi, s'écria-t-il, Jéhovah appesantit sur moi sa main redoutable et ajoute aux calamités accomplies de nouvelles douleurs ! Les sanglots étouffaient sa voix, et le sentiment de sa responsabilité tenait son âme dans une angoisse inexprimable. Jérémie reprit alors : Voici la parole de Jéhovah : Je vais détruire la maison que j'ai édifiée, arracher la vigne que j'avais plantée, et ruiner la terre de ma promesse. Et tu voudrais pour toi des joies que je ne connais plus ! Non, non. J'accomplirai mes justices sur tout ce peuple. Cependant je te conserverai la vie, et ma protection te fera échapper à tous les périls [2]. » Rassuré par cette promesse divine, Baruch accepta la redoutable mission. « Le jour où la multitude accourue de tout le royaume pour le jeûne solennel, remplissait l'enceinte sacrée, il se rendit dans une des salles du Trésor, confiée à la garde de Gamarias, fils du scribe Saphan, au vestibule supérieur, près de la porte Neuve du Temple. De là, comme d'une tribune, il put lire le volume des prophéties de Jérémie à tout le peuple qui l'écoutait. Michée, fils de Gamarias, se trouvait présent à cette lecture. Quand elle fut terminée, il courut au palais de Joachim, où Gamarias, son père, le scribe Elisama, Dalaïas, fils de Séméïas, Elnathan, fils d'Achobor, Sédécias, fils d'Hananias et tous les princes de Juda étaient réunis dans la grande salle du Trésor Royal. Le jeune homme leur rendit compte de ce qui venait de se passer, et les instruisit du sens des prophéties lues au peuple par le disciple de Jérémie. Les princes chargèrent alors Judi, fils de Nathanias, d'aller trouver Baruch avec un message conçu en ces termes : Prends le volume que tu as lu au peuple, et viens nous l'apporter. — Le disciple de Jérémie se rendit à cet ordre : Assieds-toi au milieu de nous, lui dirent les princes, et donne-nous lecture de la prophétie. — Quand le conseil eut entendu ces menaces terribles, l'effroi s'empara de tous les

[1] *Jerem.*, cap. XXXVI, 1-7. — [2] *Jerem*, cap. XLV integr.

cœurs. Il nous faut, disaient les princes, faire connaître ce livre au Roi. — Puis, s'adressant à Baruch : Apprends-nous comment tu as recueilli ces paroles de la bouche de Jérémie. — Le Prophète les prononçait comme s'il avait lu dans un livre invisible, répondit Baruch; et moi je traçais avec l'encre les caractères sur ce rouleau de parchemin. — Va, lui dirent ensuite les princes. Tiens-toi caché avec Jérémie, et que nul ne puisse soupçonner le lieu de votre retraite [1]. »

Joachim lacère et jette au feu le volume des prophéties de Jérémie. Baruch en écrit un nouvel exemplaire sous la dictée du Prophète.

34. L'incrédulité des princes, des scribes, des prêtres et des faux prophètes n'éclate point ici contre Jérémie et son disciple avec ces transports de fureur aveugle dont nous avons rencontré plus haut de tristes exemples. Les derniers désastres portaient avec eux une lumière sinistre et un solennel enseignement. La crainte de Joachim s'oppose à une manifestation bienveillante ; mais du moins, les conseillers du roi impie reculent devant le crime qu'ils prévoient ; ils se hâtent de le rendre impossible en faisant échapper Baruch et son maître. Cependant le terrible volume restait entre leurs mains. « Ils le déposèrent dans la salle du Trésor, le confiant à la garde du scribe Elisama, et se rendirent près de Joachim, pour l'informer de cet incident. Le roi donna immédiatement à Judi l'ordre d'aller reprendre dans la salle du Trésor le rouleau de parchemin, et de le lire en sa présence. La lecture recommença donc devant le prince et toute la cour. Or, on était au neuvième mois de l'année, Joachim habitait alors les appartements du palais d'hiver ; il était assis sur son trône, et on avait placé devant lui un brasier rempli de charbons ardents [2]. Judi avait à peine lu trois ou quatre chapitres [3], lorsque

[1] *Jerem.*, cap. XXXVI, 8-19. — [2] C'est le *brasero* dont on se sert encore dans tout l'Orient, pendant la saison des pluies. Nous le retrouverons dans le récit évangélique de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ.

[3] La Vulgate traduit improprement l'hébreu par : *Tres aut quatuor pagellas*. Le rouleau n'avait point de pages; nous rendons par le mot : *Chapitres*, qui fait mieux comprendre la pensée, mais qui ne sauve pas entièrement l'anachronisme. Pour comprendre parfaitement le sens de l'hébreu, il faut, je crois, se représenter le rouleau de parchemin formé par plusieurs peaux rattachées ou collées les unes aux autres. Ce sont ces fragments distincts que désigne le texte original.

Joachim, dans son courroux, saisit le scalpel d'un scribe, et lacéra le rouleau dont il jetait les fragments dans le brasier, à mesure qu'il les coupait. Tout fut ainsi livré aux flammes. Les témoins de ce sacrilége ne déchirèrent point leurs vêtements et n'osèrent pas manifester leur émotion. Cependant Elnathan, Dalaïas et Gamarias présentèrent quelques observations, et prièrent Joachim de respecter ce volume. Mais le roi dédaigna leurs remontrances, et donnant un libre cours à sa colère, il chargea Jérémiel, fils d'Amélech, Saraïas, fils d'Ezriel, et Selemias, fils d'Abdéel, de procéder à l'arrestation de Baruch et de Jérémie. Le Seigneur ne permit point l'exécution de cet ordre homicide; les deux prophètes échappèrent à toutes les recherches. Cependant la parole de Jéhovah se fit encore entendre à Jérémie. Prends un nouveau parchemin, dit le Seigneur, tu y écriras toutes les prédictions que Joachim a brûlées, et tu y ajouteras celle-ci : Roi de Juda, tu as livré aux flammes le livre de mes prophéties. Pourquoi, disais-tu, Jérémie a-t-il osé écrire que le roi de Babylone reparaîtrait bientôt sur cette terre pour la dévaster, et anéantir ses habitants? Ainsi tu as parlé; voici ce que répond le Seigneur à Joachim, roi de Juda : Ta race va cesser de régner sur le trône de David. On jettera ton cadavre à la voirie; il demeurera sans sépulture, exposé à l'ardeur du soleil pendant le jour et à la froide rosée des nuits. Je visiterai, dans ma colère, le roi de Juda, sa famille et ses serviteurs, et les crimes de son règne. J'accomplirai enfin sur eux et sur les habitants de Jérusalem des menaces si souvent répétées et toujours inutiles. — Baruch écrivit en effet, une seconde fois, sous la dictée du Prophète, le livre des prédictions, et l'augmenta d'un grand nombre qui ne se trouvaient point dans le premier exemplaire [1]. »

Mort de Joachim, roi de Juda (598).

35. La politique de Joachim était d'autant plus intéressée à étouffer des prédictions du genre de celles que Baruch avait lues au peuple de Juda, qu'en ce moment même ce roi aussi infidèle à Dieu qu'aux hommes, songeait à violer son serment à l'égard de Nabuchodonosor, et à s'affranchir du joug de l'Assyrie. Les conjonctures sem-

[1] *Jerem.*, cap. XXXVI, 20 ad ultim.

blaient favoriser ce revirement. S'il faut en croire Hérodote, Nabuchodonosor se trouvait alors occupé à pacifier les Lydiens et les Mèdes qui l'avaient choisi, après une guerre de cinq années, pour médiateur et pour arbitre [1]. D'un autre côté, un roi jeune et ambitieux avait succédé au Pharaon Néchao sur le trône d'Egypte [2]. Joachim pouvait espérer que Psammis, plus heureux que son père, vengerait la défaite de Circésium et ressaisirait sur Babylone le sceptre de l'Orient. Telles furent, sans doute, les illusions qui prévalurent dans les conseils de Joachim. « Après trois ans de soumission, dit l'Ecriture, il se révolta contre Nabuchodonosor. Cependant le roi d'Egypte ne se hasarda même pas à sortir de son territoire pour livrer bataille aux Babyloniens. Une nuée de brigands chaldéens et syriens, unis aux Moabites et aux fils d'Ammon, se précipita sur le royaume de Juda. Le Seigneur réalisait par eux les menaces faites par ses prophètes. Ainsi furent punis les crimes qui s'étaient multipliés depuis les jours de Manassès, ainsi fut expié le sang innocent versé à grands flots par des rois impies dans les rues de Jérusalem. Le temps des miséricordes était passé. Joachim perdit la vie dans cette tourmente. Le détail de ses actes et le récit des abominations de son règne sont consignés au Livre des rois de Juda et d'Israël [3]. » Telle est, dans son laconisme plein d'émotion et de réticences, la double narration du Livre des Rois et des Paralipomènes. Josèphe est un peu plus explicite. Séparé des événements par un long intervalle, il craint moins de s'appesantir sur un désastre dont le temps avait adouci l'amertume : il enregistre donc les traditions que les auteurs contemporains n'avaient pas eu le courage de transcrire. « Joachim fut tué, dit-il, et son cadavre jeté

[1] *Herodot.*, lib. I, cap. LXXIV. L'historien grec donne à Nabuchodonosor le nom plus hellénique de Labinit. La circonstance qui fit tomber les armes des mains des deux peuples rivaux est une des plus remarquables de cette antique histoire. Voici les paroles de l'annaliste : Διαφέρουσι δέ σφι ἐπ' ἴσης τον πόλεμον τῷ ἕκτῳ ἔτει συμβολῆς γενομένης συνήνεικε ὥστε τῆς μαχής συνεστεώσης τὴν ἡμέρην ἐξαπινῆς νύκτα γενέσθαι. Τὴν δὲ μεταλλαγὴν ταύτην τῆς ἡμέρης Θαλῆς ο Μιλήσιος τοίσι Ἴωσι προηγόρευσε ἔσεσθαι οὖρον προθέμενος ἐνιαυτὸν τοῦτον ἐν τῷ δὴ καὶ ἐγένετο ἡ μεταβόλη. — [2] Herodot., lib. II, cap. CLIX. — [3] IV *Reg.*, cap. XXIV, 1-5; II *Paralip.*, cap. XXXVI, 8.

» par-dessus les remparts de Jérusalem, demeura sans sépulture. » Telle fut la fin de ce roi qui avait trente-six ans et qui avait porté » pendant onze ans le sceptre de Juda [1]. »

§ III. Jéchonias [2], roi de Juda (598).

Avénement de Jéchonias, roi de Juda.

36. L'armée d'invasion était maîtresse de toutes les campagnes de Juda. La capitale du royaume, protégée par sa position et ses solides remparts, conservait seule une ombre d'autonomie. La mort de Joachim venait encore augmenter l'horreur de la situation. Ce prince laissait un fils de dix-huit ans, nommé Jéchonias. A cet âge, et dans une telle complication d'événements et d'influences contradictoires, l'accession de Jéchonias au trône dut être vivement disputée. Le crédit de Nohesta, sa mère, triompha pour le moment. Elle était fille d'Elnathan, de Jérusalem, dont nous avons plus haut rencontré le nom parmi ceux des conseillers habituels de Joachim. Elle réussit à poser sur la tête de son fils une couronne dont Jérémie avait prédit la chute [3]; et Jéchonias devait expier par trente-six ans de réclusion dans un cachot à Babylone, les trois mois de règne nominal que l'ambition maternelle obtint pour lui à Jérusalem. Le récit du Livre des Rois et des Paralipomènes, toujours plus sobre de détails à mesure que les événements prennent un aspect plus sinistre, ne nous laisse rien soupçonner de ces tiraillements intérieurs, mais les livres prophétiques nous permettent de les entrevoir. Ezéchiel a consacré un de ses chapitres à l'appréciation rétrospective de cette triste époque. Voici comment il parle de l'avénement de Jéchonias. « La lionne prit alors un de ses lionceaux et le constitua » roi. Celui-là avait déjà l'habitude et les allures des lions; il aimait » la rapine, il savait dévorer les hommes, il avait appris comment » on fait les veuves, comment on ruine les cités par l'exaction. La » patrie fut désolée. Mais, à son premier rugissement, on se réunit » contre lui de toutes parts, on étendit sur lui le filet, il fut conduit

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. VIII. — [2] En hébreu *Coniahou*. On le trouve aussi désigné dans les *Rois* et les *Paralipomènes*, sous le nom de *Joïachin*. — [3] N° 33 de ce chapitre.

» enchaîné au roi de Babylone, qui le fit jeter dans un cachot, et » jamais plus on n'entendit sa voix sur les montagnes d'Israël[1]. »

Seconde expédition de Nabuchodonosor contre Jérusalem. Jéchonias est emmené captif à Babylone. Ezéchiel.

37. Ces paroles sont le commentaire du texte suivant des *Rois* : « Jéchonias fit le mal devant le Seigneur, et suivit tous les errements d'impiété de Joachim, son père. Aussitôt après son avénement, les lieutenants de Nabuchodonosor mirent le siége devant Jérusalem, et la tinrent enfermée dans une ligne de circonvallation. Alors le roi de Babylone vint en personne, suivi d'une armée plus nombreuse encore, pour presser les opérations militaires. Jéchonias, roi de Juda, avec la reine sa mère, les officiers, les princes et les chambellans de sa cour, se porta à la rencontre du monarque assyrien, qui les retint prisonniers. Nabuchodonosor entra à Jérusalem, s'empara de toutes les richesses du trésor du Temple et du palais royal, et fit briser tous les vases d'or que Salomon, roi d'Israël, avait consacrés au culte du Seigneur : ainsi se vérifiaient les paroles des prophètes. Il transporta ensuite de Jérusalem à Babylone tous les princes du peuple, sept mille des plus vaillants soldats de l'armée, et mille des ouvriers les plus habiles, en tout dix mille captifs. Jéchonias, sa mère, ses épouses, ses eunuques, les juges et les officiers de sa cour partagèrent cette captivité, et il ne resta à Jérusalem que la multitude des pauvres, dédaignée par le conquérant[2]. » C'est encore dans les écrits des prophètes qu'il nous faut chercher le complément de cette lamentable histoire. Ainsi Jérémie nous apprend que cette seconde invasion de Nabuchodonosor sur le territoire de Jérusalem, fut l'occasion pour un grand nombre de Juifs d'aller chercher un refuge sur la terre d'Egypte[3]. Ezéchiel se place lui-même au nombre des captifs que le roi d'Assyrie trans-

[1] *Ezechiel.*, cap. XX, 5-9. *Decem et octo annorum erat cum regnare cœpisset* (IV *Reg.*, cap. XXIV, 8). Cependant le texte des Paralipomènes, tel que nous le lisons maintenant, ne donne à Jéchonias que huit ans à la mort de son père. *Octo annorum erat, cum regnare cœpisset* (II *Paralip.*, cap. XXXVI, 9). Il est probable que la variante du Livre des Paralipomènes tient à une erreur de copiste; car les versions syriaque et arabe de l'Ecriture, et celle des Septante, sont conformes au texte des Rois et fixent à dix-huit ans l'âge de Jéchonias.

[2] IV *Reg.*, cap. XXIV, 9-16; II *Paralip.*, cap. XXXVI, 8, 9.

[3] *Jerem.*, cap. XXIV, 8.

porta à Babylone avec Jéchonias [1]. Enfin, Jérémie nous renseigne sur le sort définitif de Jéchonias, dont les livres historiques ne mentionnent plus même le nom. Le jeune prince, traité par Nabuchodonosor comme un captif pris les armes à la main, fut jeté dans un cachot où il passa trente-six ans. Il ne recouvra la liberté qu'après la mort de son vainqueur, à l'avénement d'Evilmérodach sur le trône d'Assyrie. Vieilli dans les fers, impuissant à reconstituer jamais une royauté dont le nom même avait été effacé de l'Orient, Jéchonias acheva sa triste existence au sein des grandeurs de la cour de Babylone. « Evilmérodach lui assigna le premier rang parmi les monarques vaincus qui mangeaient chaque jour à la table du maître de l'Assyrie [2]. » Le roi découronné de Juda rehaussait, par le spectacle de ses humiliations, les magnificences des fêtes de Babylone; peut-être un captif hébreu, son sujet autrefois, lui versait le vin de l'étranger dans des coupes d'or ravies au Temple de Jérusalem. Jéchonias subit l'ignominie de ces honneurs jusqu'au jour où la mort l'atteignit sur la terre de l'exil [3].

§ IV. Sédécias, dernier roi de Juda (597-586).

Avénement de Sédécias, roi de Juda.

38. Les rigueurs de Nabuchodonosor vis-à-vis de Jéchonias semblent s'écarter du système politique adopté précédemment par le fier Assyrien. On peut supposer qu'elles furent motivées par l'alliance que le jeune prince, après la mort de Joachim, avait maintenue avec le Pharaon égyptien. Le fait cité plus haut de l'asile donné sur le sol de l'Égypte aux Hébreux fugitifs rendrait cette hypothèse assez plausible. Quoi qu'il en soit, Nabuchodonosor ne voulait pas encore effectuer la transportation en masse du peuple de Juda à Babylone. En quittant Jérusalem, où il consentait à laisser vivre une multitude ruinée et sans défense, il songea à reconstituer une ombre de gouvernement. L'oncle du malheureux Jéchonias, le dernier frère survivant de Joachim, avait alors vingt et un ans. « Nabuchodonosor l'établit roi de Jérusalem, et changea son nom de

[1] *Ezech.*, cap. I, 2. — [2] *Jerem.*, cap. LII, 31-34. — [3] Idem, *ibid.*

Mathanias en celui de Sédécias [1], » comme pour infliger à cette royauté vassale la marque d'une origine étrangère. « Il lui fit jurer par le nom de Jéhovah d'être fidèle à l'empire d'Assyrie [2], » et, après avoir ainsi réglé le sort de Jérusalem, il reprit le chemin de Babylone.

Infidélité de Sédécias.

39. Sédécias ne devait pas mieux tenir ses engagements envers Dieu qu'envers Nabuchodonosor. « Il fit le mal sous les yeux du Très-Haut, dit l'Ecriture, et ne témoigna qu'un insolent mépris pour les messages que Jérémie lui transmettait au nom de Jéhovah. Son aveugle témérité alla si loin qu'il se révolta, au mépris de son serment, contre Nabuchodonosor lui-même. Tête et cœur endurcis, il refusa toujours de revenir au Seigneur, Dieu d'Israël. Entraînés par son exemple, les prêtres et le peuple s'abandonnaient à toutes les impiétés des nations, et le Temple de Jérusalem fut souillé de leurs rites idolâtriques. Cependant le Dieu de leurs pères, dans une pensée d'ineffable et suprême miséricorde, multipliait, par la voix des prophètes, les exhortations et les menaces ; mais cette race pervertie accueillait, avec les rires de l'incrédulité, les paroles de Jéhovah, elle insultait les prophètes, et comblait la mesure de ses crimes jusqu'au jour où la colère du Seigneur éclata enfin sur son peuple : alors le mal fut sans remède [3]. » Tel est le résumé rapide et le tableau du règne de Sédécias, tracé dans un sentiment d'indignation douloureuse, par l'historien sacré. Depuis longtemps les annalistes de Juda reculent devant la narration détaillée des actes impies, sacriléges et insensés de leurs derniers rois. Mais arrivés à cette période désastreuse, quand il leur faudra bientôt enregistrer la ruine du temple de Salomon, la captivité générale et la grande transmigration de Babylone, ainsi qu'ils la nomment, leur accent révèle des larmes, la douleur étouffe leur voix, leur plume se refuse à décrire des calamités.

[1] IV *Reg.*, cap. XXIV, 18; II *Paralip.*, cap. XXXVI, 11. Nous avons vu déjà (n° 2 de ce chapitre), un exemple analogue de changement de nom imposé par Néchao, roi d'Egypte, à Joachim, sa créature.

[2] II *Paralip.*, cap. XXXVI, 13. — [3] II *Paralip.*, cap. XXXVI, 12-16; IV *Reg.*, cap. XXIV, 19 ad ultim.

Les deux corbeilles de figues.

40. C'est à Jérémie qu'il nous faut demander encore le secret de cette fatale époque. Il en est tout ensemble l'historien, le censeur, aussi bien que la victime éloquente et désolée. L'avenir n'avait pas de mystère pour ses yeux illuminés par l'Esprit saint. Il avait prédit la chute de Joachaz, et Joachaz était tombé; celle de Joachim, et Joachim était tombé; celle de Jéchonias, et Jéchonias pleurait alors, dans sa prison à Babylone, l'aveuglement avec lequel il avait jadis méprisé les paroles du Prophète. Ces coups de foudre de la vengeance divine auraient dû instruire le nouveau roi; mais l'orgueil humain se creuse à lui-même des abîmes de perversité dont les plus vives clartés ne sauraient percer les profondeurs. L'évidence elle-même révolte parfois au lieu d'éclairer. Toutes les décadences sociales présentent un phénomène analogue ; peuples et rois, dans ces lamentables époques, semblent se précipiter de gaîté de cœur à la ruine. Ce n'est pas la lumière qui leur manque, c'est la volonté de la suivre. Pendant que Nabuchodonosor entraînait à Babylone comme un troupeau humain les Hébreux captifs, Jérémie était en prières dans le parvis du Temple. Il vit soudain sur le seuil de la porte principale deux corbeilles de figues. L'une était pleine de fruits parfumés et vermeils tels qu'on les récolte au printemps; l'autre était remplie de ces fruits chétifs et sans saveur que le soleil de l'automne n'a pas mûris, et qu'on laisse tomber de l'arbre à l'arrière-saison, sans les recueillir. « Que vois-tu, Jérémie ? lui demanda le Seigneur. — Des fruits délicieux d'un côté, répondit le Prophète; de l'autre des figues détestables qu'on ne saurait manger. — Jéhovah reprit en ces termes : Voici la parole du Seigneur, Dieu d'Israël : Pareille à ces figues mûres et savoureuses, la transmigration à Babylone du peuple qui gémit en ce moment sous le joug des Chaldéens, deviendra un fruit délicieux. Le regard de ma miséricorde visitera un jour les captifs, je les ramènerai sur la terre de ma promesse ; je relèverai pour eux un Temple qu'on ne détruira plus; je replanterai une vigne qui ne sera plus arrachée. Je leur donnerai un cœur capable de me connaître ; ils seront mon peuple et je serai leur Dieu, parce qu'ils reviendront à moi dans un repentir sincère. Mais semblables à ces figues détestables qu'on ne saurait manger,

i Sédécias, roi de Juda, les princes de sa cour, les habitants s à Jérusalem et les fugitifs qui sont allés demander un asile à a terre d'Egypte deviendront un fruit répudié. Je les abandonnerai aux opprobres et aux vexations des rois de la terre ; ils seront le jouet, la risée, la fable et la malédiction des peuples auxquels je les livrerai. J'enverrai contre eux le glaive, la peste et la famine, jusqu'à ce qu'ils aient disparu de la terre qu'autrefois j'ai donnée à leurs aïeux [1]. »

Première lettre de Jérémie aux Israélites captifs en Assyrie.

41. Jérémie savait ainsi le sort qui attendait les misérables restes de Juda ; les illusions dont se berçait encore Sédécias ne pouvaient le séduire. Si quelque chose put ajouter à la désolation du Prophète, qui voyait à la fois l'horreur de la situation présente et les calamités plus grandes de l'avenir, ce fut certainement l'obstination des prophètes menteurs qui continuaient à abuser du nom de Jéhovah pour entretenir, même parmi les captifs de Babylone, des espérances irréalisables. Au sein de la Chaldée, ils renouvelaient les promesses que pendant vingt ans ils avaient faites à Jérusalem. Sédécias se servait de leurs impostures comme d'un moyen politique ; les Hébreux, trompés dans l'exil comme ils l'avaient été dans leur patrie, écoutaient sur les rives étrangères ces mensonges et se flattaient de revoir bientôt la terre de leurs aïeux. Des relations régulières s'étaient établies entre Jérusalem et Babylone. Sédécias envoyait à Nabuchodonosor des ambassadeurs officiellement chargés de remettre au suzerain le tribut annuel du royaume de Juda, mais peut-être en réalité destinés à fomenter les secrètes espérances des captifs. Jérémie profita du départ d'Elasa, fils de Saphan, et de Gamarias, fils d'Helcias, auxquels une mission de ce genre venait d'être confiée. Il leur remit une lettre destinée aux Israélites captifs. Elle était conçue en ces termes : « Parole de Jéhovah-Sabaoth, Dieu d'Israël, à toute la transmigration que j'ai transférée de Jérusalem à Babylone. Construisez des maisons dans le lieu de votre exil, et fixez-y votre demeure. Plantez des jardins dont vous puissiez recueillir les fruits ; contractez des alliances ; mariez vos fils et vos

[1] *Jerem.*, cap. XXIV integr.

filles ; ne craignez pas de multiplier vos familles sur la terre étrangère. Travaillez à la prospérité et à la paix de la cité lointaine où je vous ai transportés. Adressez pour elle vos prières au Seigneur, car son bonheur est maintenant lié au vôtre. Ne vous laissez pas séduire par les faux prophètes et les devins qui entretiennent parmi vous des illusions trompeuses. Ne cherchez point de vains oracles dans l'interprétation des songes. Les imposteurs abusent de votre crédulité et de l'autorité de mon nom, dit Jéhovah, Dieu des armées. Je ne leur ai pas donné de mission. Ce n'est qu'après soixante-dix ans de captivité à Babylone que je vous visiterai dans ma miséricorde, et que la première parole de retour sera prononcée pour vous. Je me suis réservé à moi seul le secret de mes conseils providentiels ; mes pensées sur votre avenir sont des pensées de paix et non d'affliction. Je veux vous inspirer la résignation pour atteindre le terme fixé d'avance à vos malheurs. Quand l'époque sera venue, vous m'invoquerez et vous prendrez le chemin de la patrie ; vous m'adresserez vos prières et je vous exaucerai ; vous me chercherez de tout votre cœur et vous me trouverez. Alors je rassemblerai la tribu des captifs de toutes les contrées de l'exil, et je vous ramènerai à Jérusalem. Ne dites donc plus : Jéhovah nous a suscité à Babylone des prophètes qui nous annoncent d'heureuses nouvelles. Voici au contraire la parole que le Seigneur, Dieu des armées, a fait transmettre à Sédécias, roi de Juda, à tous les habitants de Jérusalem et à tout le peuple hébreu qui n'a point encore été déporté en Assyrie : Je leur enverrai le glaive, la famine et la peste ; je les répudierai comme on rejette une figue avortée. Je les abandonnerai aux opprobres et aux vexations des rois de la terre ; ils seront le jouet, la risée, la fable et la malédiction des peuples auxquels je les livrerai. Ainsi je punirai le mépris qu'ils ont fait de ma parole, alors que je leur envoyais mes prophètes, et qu'ils refusaient de les entendre. Vous, du moins, peuple exilé de la transmigration de Babylone, prêtez l'oreille à la voix du Seigneur votre Dieu [1]. »

Dénonciation contre

42. Les principaux agents de la politique insensée du roi de Juda

[1] *Jerem.*, cap. XXIX, 1-20.

à Babylone, contre l'imposture desquels Jérémie essayait de réagir par cette lettre si précise et si positive, étaient Achab, fils de Colias, Sédécias, fils de Maasia, et Séméïas le Néhélamite [1]. Ce message était de nature à faire échouer toutes leurs espérances, s'il était pris au sérieux par leurs compagnons de captivité. Ils mirent donc en œuvre toute leur influence pour en atténuer l'effet. Séméïas remit aux députés royaux une lettre adressée à Sophonias, intendant du Temple, et à tous les prêtres de Jérusalem. Elle était conçue en ces termes : « Le Seigneur vous a constitués dans la dignité de Joïada, avec l'autorité souveraine dans le Temple et la mission de réprimer, par la prison et les supplices, l'audace des imposteurs qui prennent le délire de leur imagination pour une inspiration prophétique. Pourquoi donc n'avez-vous pas sévi contre Jérémie d'Anathoth ? Non content de semer, au milieu de Jérusalem, ses visions funestes, il vient de nous les adresser jusqu'à Babylone et il ose nous dire : La captivité sera longue : n'hésitez pas à vous construire des maisons, fixez votre demeure sur la terre étrangère, plantez des vergers dont vous puissiez recueillir les fruits. — En recevant cette dénonciation, Sophonias manda Jérémie, et lui en donna lecture. Le Prophète l'écouta en silence ; après s'être recueilli pour prêter l'oreille intérieure de son âme à l'inspiration divine, il répondit : Voici la parole de Jéhovah à Séméïas le Néhélamite : Je le visiterai lui et sa race dans ma colère. Aucun fils né de lui ne reviendra jamais sur cette terre, et ne verra l'époque heureuse du retour. Voici maintenant les paroles que le Seigneur, Dieu des armées, adresse à Achab fils de Colias, et à Sédécias, fils de Maasia, qui trompent les captifs par des oracles menteurs : Je vous livrerai entre les mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Il vous frappera sous les yeux de vos frères. Toutes les tribus de la transmigration auront un proverbe de malédiction qui sera celui-ci : Que Jéhovah te traite comme Sédécias et Achab, brûlés vifs par l'ordre du roi de Babylone ! Ainsi ils

Jérémie adressée par les captifs aux prêtres de Jérusalem.

[1] *Jerem.*, cap. XXIX, 21-24. On ne connaît dans la géographie de la Palestine aucun lieu du nom de Néhélan. Ce peut être là une désignation patronymique, ou une épithète significative ajoutée au nom de Séméïas, car le mot hébreu *Nehelan* a le sens de *Somniator*.

expieront le crime d'avoir trompé Israël, d'avoir perverti le cœur des filles de Juda, et d'avoir usurpé la majesté de mon nom. Moi, Jéhovah, juge et témoin, j'ai prononcé leur sentence [1]. »

Les faux prophètes de Jérusalem.

43. Le rationalisme moderne aime à s'appuyer sur les faux prophètes. Il trouve, dans l'existence simultanée de ce double ministère, l'un stipendié par une politique antinationale, l'autre surnaturel et divin, un prétexte pour confondre tout le *prophétisme* hébreu dans un même dédain. De quel côté pouvait se tourner le peuple juif, demandent les historiens rationalistes, quand deux échos contradictoires lui renvoyaient une parole qui se disait également divine? N'est-il pas évident que la vérité ne pouvait se dégager, aux yeux des multitudes, dans ce conflit de deux affirmations sans preuves, se prétendant toutes les deux inspirées? — Voilà, dans toute sa force, l'objection rationaliste. Elle présente, au premier aspect, une apparence spécieuse, mais elle ne résiste pas à l'examen. Jérémie était, depuis vingt ans, en face des faux prophètes. Ceux-ci avaient annoncé à Joachim autant de triomphes que Jérémie lui avait prédit de désastres. Ils avaient obstinément nié la possibilité d'une invasion babylonienne. Ils avaient bercé Jéchonias et le peuple de Jérusalem d'illusions toujours déçues. Enfin ils avaient constamment réglé leurs paroles sur le mouvement de l'opinion publique et sur la volonté du pouvoir dirigeant. Comme tous ceux qui caressent les passions des multitudes et qui flattent les puissances, les faux prophètes avaient eu la popularité, les honneurs, les distinctions, la richesse. Jérémie, proscrit par les rois, poursuivi par l'animosité des peuples, obligé de se soustraire aux vengeances des souverains et aux fureurs des multitudes, n'avait rien gagné, au point de vue humain, dans le rôle périlleux qu'il remplissait avec tant de courage. Or, croit-on que le désintéresement ne soit pas à lui seul une grande chose, et qu'il ne commande pas tout d'abord le respect public? Cependant ce n'était là, si l'on veut, qu'un moyen préjudiciel et qu'un accessoire en faveur du Prophète. Les faits se chargeaient de justifier sa mission, au point qu'en ce moment nous nous

[1] *Jerem.*, cap. XXIX, 21 ad ultim.

demandons s'il fut réellement possible à des hommes de bonne foi, d'en méconnaître le caractère divin. Seul, Jérémie avait prédit que Joachaz-Sellum mourrait en Egypte sans revoir sa patrie ; seul, il avait prédit que le cadavre de Joachim serait jeté par-dessus les remparts de Jérusalem, et abandonné sans sépulture ; que Jéchonias serait emmené captif ; que Nabuchodonosor prendrait la Judée comme un oiseleur enlève une couvée d'oiseaux à sa mère. Chacune de ses prophéties s'était réalisée, au jour marqué, sans la moindre variante, sans l'ombre d'une erreur. Pour croire à Jérémie dans l'avenir, il suffisait de jeter un coup d'œil sur le passé. Enfin, et pour donner un caractère d'authenticité incontestable à ses prophéties, Jérémie pouvait en appeler à l'institution mosaïque et à toute l'histoire du Testament ancien. Seul il luttait pour la foi nationale et pour Jéhovah le Dieu d'Abraham, de Moïse et de David. On avait vu les faux prophètes donner l'exemple de l'apostasie, et brûler l'encens aux autels des idoles d'Egypte et d'Assyrie. On les avait vus profaner par ce culte sacrilége la majesté du Temple de Jérusalem. Les faux prophètes, serviles instruments de la politique impie des rois de Juda, parlaient en courtisans ; ils bornaient leurs appréciations aux événements présents. Jamais l'avenir spirituel du peuple hébreu n'était pour eux l'objet d'une révélation quelconque. Or la tradition juive était essentiellement une tradition d'avenir. Le Messie était le couronnement de l'histoire hébraïque ; et Jérémie seul parlait du Messie, aux sujets dégénérés de Sédécias.

Le règne du Messie prédit par Jérémie.

44. Combien elles étaient douces à son cœur les visions où Dieu lui manifestait les merveilles spirituelles qu'il préparait pour le salut du monde ! « Voici la parole de Jéhovah, disait le Prophète, quelques jours après les terribles menaces adressées aux imposteurs de l'exil. Les restes de mon peuple échappés au glaive de l'ennemi ont trouvé grâce devant moi. Israël reviendra goûter le repos sur la terre de la patrie. Vierge, fille de Sion, je relèverai tes remparts ; le tympanon retentira encore aux jours des solennités de Jérusalem ; la cité sainte reverra les chœurs joyeux des jeunes filles. Le jour vient où les sentinelles crieront comme autrefois du haut des montagnes d'Ephraïm : Levez-vous, allons ensemble à la colline de

Sion pour y adorer Jéhovah notre Dieu. Peuples, écoutez la parole du Seigneur, redites-la aux îles lointaines. Celui qui a dispersé Israël, le rassemblera un jour, le gardera comme le pasteur qui veille sur un troupeau bien-aimé. Car la rédemption du Seigneur s'accomplira et Jacob sera délivré du joug de ses vainqueurs. De nos jours, un cri de lamentation, de deuil et de larmes est monté jusqu'aux cieux, c'est la voix de Rachel pleurant ses fils, et refusant toute consolation parce qu'ils ont été enlevés à sa tendresse. Mais le Seigneur dit à Rachel : Cesse de gémir, sèche les larmes de tes yeux ; tes douleurs auront une récompense ; tes fils reviendront de la terre de captivité. L'espérance renaîtra des cendres d'Israël ; parce que le Seigneur a créé un prodige nouveau sur la terre : *Une femme donnera le jour à un homme.* — A cette époque, dit Jéhovah, je ferai germer une semence nouvelle dans la maison de Jacob et d'Israël ; autant j'ai pris de soin à détruire, disperser, perdre et affliger cette race, autant j'en mettrai à la rendre prospère. A cette époque, je scellerai avec Israël et Juda un nouveau pacte d'alliance, non plus dans les conditions du premier, conclu autrefois avec leurs aïeux à la sortie d'Egypte, et devenu maintenant une lettre morte par l'apostasie. Voici le Testament nouveau que je conclurai avec Israël : J'écrirai ma loi non plus sur des tables de pierre, mais dans les entrailles et le cœur de mon peuple ; je serai leur Dieu et ils seront mes fils. A cette époque, la connaissance de Dieu ne sera plus un privilége ; le frère ne dira plus au frère : Viens à moi, je t'enseignerai à connaître Jéhovah. Tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. A cette époque, la cité du Seigneur sera réédifiée, depuis la tour d'Hananéel jusqu'à la porte de l'Angle ; son enceinte se dilatera au-delà de la mesure connue ; et jamais plus on ne parviendra à la ruiner ni à la détruire. Voilà ce que j'ai vu, dit le Prophète, et cette vision céleste fut douce à mon cœur [1]. »

Intrigues de Sédécias contre

45. Sédécias poursuivait, malgré les avertissements réitérés de Jérémie, les plans d'une politique aussi ambitieuse qu'insensée. Il

[1] *Jerem.*, cap. XXXI passim.

Nabuchodonosor. Les ambassadeurs de Tyr, de Sidon, de Moab et des Ammonites à Jérusalem. Jérémie et le joug de bois. Prophétie en action.

ne désespérait pas de secouer le joug de Nabuchodonosor. Une telle entreprise, déjà si hasardeuse alors que les Pharaons pouvaient lui prêter leur concours, était devenue une véritable folie depuis la défaite de Psammis à Circésium et le complet anéantissement de la puissance égyptienne. Mais la passion est aveugle et ne raisonne pas. Il faut convenir d'ailleurs qu'un semblable dessein ne manquait pas de grandeur. A part la duplicité qu'il supposait dans Sédécias, le mépris de la foi jurée, la violation des serments les plus solennels, et l'oubli des devoirs sacrés de la reconnaissance pour un souverain qui venait de déposer la couronne sur son front, on pouvait jusqu'à un certain point se laisser séduire à l'idée d'organiser enfin à Jérusalem une résistance sérieuse à l'envahissement dont Babylone menaçait tout l'univers connu. La conception de ce projet irréalisable avait le prestige de toutes les aventures, où le but à atteindre est d'autant plus glorieux que les forces sont plus disproportionnées et les périls plus évidents. Sédécias laissa tomber sa politique dans les chimères, comme il avait laissé la foi nationale se corrompre dans l'idolâtrie. Un seul allié était assez fort pour faire triompher Jérusalem de l'omnipotence de Babylone, il se nommait Jéhovah. Ce fut le seul dont Sédécias répudia obstinément l'appui tutélaire. Le roi de Juda comptait sur les hommes, il ne comptait plus avec Dieu. Ce système, on le voit, n'est pas très-nouveau ; et l'expérience des désastres qu'il entraîne après lui ne suffira probablement jamais à le faire abandonner dans la pratique des affaires de ce monde. On vit donc, à la cour de Sédécias, les ambassadeurs réunis des rois de Moab, des Ammonites, de Tyr et de Sidon[1]. Le peuple de Juda attendait avec anxiété le résultat de négociations dont le but n'était un secret pour personne. « Cependant Jéhovah fit entendre à Jérémie sa parole souveraine : Charge tes mains de fers; courbe ta tête sous un joug, et, dans cette attitude, présente-toi aux ambassadeurs étrangers que Sédécias a reçus dans son palais. — Le Prophète obéit. Au milieu de la foule assemblée, il parut devant le roi de Juda, les ambassadeurs et les prêtres. Députés de

[1] *Jerem.*, cap. XXVII, 3.

Moab et d'Ammon, de Tyr et des Sidoniens, dit-il, voici la parole du Seigneur des armées, Dieu d'Israël, aux rois vos maîtres : C'est moi qui ai créé, dans ma puissance et à bras étendu, la terre, les hommes et les animaux qui l'habitent; c'est moi seul qui donne à qui il me plaît l'empire du monde. Or j'ai donné l'empire de ces provinces à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et je n'ai rien excepté de sa domination, pas même les hôtes des solitudes. Tous les peuples lui seront assujettis à lui, à son fils et à son petit-fils; nations et rois seront ses esclaves jusqu'au jour marqué pour la fin de son empire et la ruine de sa capitale. Quiconque ne courbera pas la tête sous le joug de Nabuchodonosor, roi ou peuple, je le visiterai par le glaive, la peste et la famine jusqu'à ce que son nom soit effacé de la terre des vivants. Cessez donc de prêter l'oreille à vos prophètes menteurs, aux devins, aux interprètes des songes [1], aux augures et aux magiciens qui vous disent : Vous serez bientôt libres, et la servitude de Babylone va cesser! Cette parole des faux prophètes est un mensonge qui entraînera la transmigration et la ruine générales. Au contraire, la nation qui se résignera à subir la souveraineté du roi de Babylone, cultivera en paix le sol de sa patrie, et ne sera point conduite en captivité. — S'adressant alors à Sédécias, le Prophète lui dit au nom du Seigneur : Roi de Juda, soumettez-vous au joug du monarque assyrien, restez son vassal, vous et votre peuple, et vous vivrez. Pourquoi courez-vous à la mort que Jéhovah réserve à toute nation qui refusera l'obéissance au roi de Babylone? Les promesses de vos prophètes sont des impostures; je n'ai donné aucune mission à ces hommes qui usurpent mon nom, dit le Seigneur. Ils vous précipiteront dans la ruine et l'esclavage par leurs oracles mensongers. — Les prêtres et le peuple rassemblés écoutaient en silence cette parole courageuse. Jérémie les interpella eux-mêmes : Voici la sentence de Jéhovah, leur dit-il : N'écoutez plus les prophètes de mensonge. Ils vous disent : Les vases d'or et d'argent ravis au Temple de Jérusalem par le roi de

[1] *Somniatores*. Le somnambulisme de nos jours pourrait bien n'être qu'une variété de ces *somniatores* si fréquemment nommés dans l'Ecriture.

Babylone, seront bientôt rapportés en triomphe au milieu de vous. C'est une imposture, n'y ajoutez aucune foi et restez fidèles au roi de Babylone, si vous tenez à votre vie. Voulez-vous par une rebellion insensée achever la ruine de la ville sainte? S'ils sont vraiment prophètes, qu'ils empêchent donc le pillage de ces dernières épaves du Temple échappées jusqu'à ce jour à la cupidité du vainqueur, et laissées dans le palais du roi et dans le trésor sacré. Sachez-le, voici ce que le Seigneur des armées dit à ces colonnes de marbre encore debout, à la mer d'airain et au socle de bronze qui la supporte : Nabuchodonosor, roi de Babylone, vous a épargnés alors qu'il transportait Jéchonias, roi de Juda, et tous les grands du royaume en captivité. A votre tour, vous serez transférés à Babylone, et vous y resterez jusqu'au jour où Jéhovah visitera son peuple, et vous fera revenir dans sa ville sainte[1]. »

46. L'effet de cette prophétie en action dut être saisissant. Le roi incrédule craignit sans doute qu'elle ne laissât une impression trop profonde sur les esprits. Il importait à sa politique de réagir promptement sur l'opinion de la multitude. Il trouva facilement un faux prophète qui entreprit cette tâche. « Hananias, de Gabaon, fils d'Azur, vint se placer en face de Jérémie dans le parvis du Temple. En présence des prêtres et du peuple assemblé, il lui dit : Voici la parole du Seigneur des armées, Dieu d'Israël : Je briserai le joug du roi de Babylone. Encore deux ans et je ferai rapporter en ce lieu les vases d'or et d'argent transférés en Assyrie par Nabuchodonosor. Jéchonias, fils de Joachim, roi de Juda, et tous les captifs qui ont été emmenés avec lui sur la terre étrangère, seront ramenés à Jérusalem, car je vais anéantir l'empire de Babylone. — *Amen,* s'écria Jérémie. Puisse Jéhovah le permettre! Puisse-t-il rendre la splendeur au Temple et la liberté aux captifs, selon la prédiction que tu viens de faire! Cependant écoute, à ton tour, la parole que je vais dire, et dont la multitude qui nous entoure sera témoin. Il y eut avant toi et avant moi des prophètes. Ils prédisaient le sort de peuples nombreux et de royaumes divers. Ils rendaient

Le faux prophète Hananias. Son châtiment.

[1] *Jerem.*, cap. XXVII integr.

leurs oracles au sujet de la guerre, des calamités publiques, de la famine ou des malheurs de leur pays. C'est l'événement qui a seul prouvé la vérité de leur sentence. Il en sera de même pour le prophète qui vous prédit le succès; quand l'événement sera accompli on verra qui de nous deux a parlé au nom de Jéhovah. — En ce moment, Hananias, s'approchant de Jérémie, saisit le joug de bois qu'il portait au cou et le brisa, en présence de tout le peuple. C'est ainsi, s'écria-t-il, que Jéhovah brisera dans deux ans le joug odieux que Nabuchodonosor, roi de Babylone, fait peser sur les nations. — Jérémie ne répondit rien. Il allait se retirer lorsque le Seigneur lui fit entendre sa voix : Adresse-toi à Hananias et dis-lui : Tu viens de briser un joug de bois, des chaînes de fer le remplaceront; car voici la parole de Jéhovah, Dieu d'Israël : C'est sous un joug de fer que Nabuchodonosor, roi de Babylone, écrasera les nations. Pour toi, Hananias, le Seigneur ne t'a point envoyé, et cependant tu as l'audace de tromper ce peuple par tes mensonges. Ecoute donc ta propre sentence : Tu mourras cette année même; ainsi l'a prononcé Jéhovah. — Or le septième mois de cette année, le faux prophète Hananias mourut, suivant la prédiction de Jérémie [1]. »

Seconde lettre de Jérémie adressée aux captifs transportés en Chaldée.

47. Les rationalistes de la cour de Sédécias auraient pu trouver dans ce fait, si visiblement surnaturel, la lumière divine qu'ils s'obstinaient à nier. Mais les rationalistes de tous les temps et de tous les pays se ressemblent par un même point : le parti pris d'incrédulité. Qu'un homme meure dans un temps prédit, il n'y a là pour eux qu'un accident où le hasard s'est fait le complice de la prédiction. Les esprits forts ne sauraient tenir compte de choses aussi puériles. On continua donc au palais de Jérusalem les déplorables manœuvres qui devaient aboutir à la ruine complète du royaume. Toutefois, il importait de dissimuler à Nabuchodonosor ces velléités de révolte : et, à ce point de vue, les conseillers de Sédécias n'auraient rien eu à apprendre des diplomates les plus habiles. L'année précédente une ambassade était allée à Babylone porter le tribut annuel de la vassalité. Cette fois, il fut résolu que

[1] *Jerem.*, cap. XXVIII integr.

Sédécias ferait le voyage en personne. Il partit donc, dans la quatrième année de son règne, accompagné de Saraïas, fils de Nérias, trésorier royal [1]. On retrouvera peut-être, dans les sculptures assyriennes dont les fragments se multiplient de nos jours dans les musées de Paris et de Londres, un bas-relief commémoratif du voyage de Sédécias à Babylone. Les découvertes déjà réalisées nous permettent cette nouvelle espérance. Quoi qu'il en soit, Jérémie chargea Saraïas de transmettre aux Hébreux captifs une seconde lettre, où il exposait au nom de Jéhovah les destinées futures de Babylone. « Le Seigneur, disait-il, n'a pas répudié sans retour le peuple d'Israël et de Juda. Sa sainteté, outragée par nos crimes, nous punit en ce moment. Babylone est dans sa main, comme la coupe qui versera l'ivresse au monde; les nations boiront le vin de son opulence, et elles chancelleront sur leurs bases. Cependant l'heure viendra où l'on criera soudain : Elle est tombée, la grande Babylone; elle s'est affaissée comme un vase brisé. Pleurez sur ses désastres; embaumez ses plaies avec la myrrhe; peut-être est-il temps encore de la guérir. Non! Non! C'est en vain que nous avons voulu sauver Babylone; ses blessures ont résisté à nos remèdes. Abandonnons cette ville désespérée; reprenons le chemin de la patrie; la capitale de l'Assyrie est condamnée au ciel, et la sentence en est proclamée dans les régions de la foudre. Jéhovah a fait enfin triompher la justice de notre cause; venez, allons sur la montagne de Sion proclamer les merveilles de la puissance de notre

[1] *Jerem.*, cap. LI, 59. La Vulgate donne à Saraïas le titre de : *Princeps prophetiæ*; mais le sens strict de l'hébreu paraît être celui de : *Princeps munerum* : intendant royal du tribut que Sédécias portait à Nabuchodonosor. Plusieurs commentateurs, frappés sans doute de l'invraisemblance d'un voyage de Sédécias à Babylone, ont cru que l'expression : *cum pergeret cum Sedecia rege in Babylonem* (*Jerem.*, cap. LI, 59), pouvait s'interpréter dans le sens que Saraïas avait été seulement chargé par le roi de Juda d'une mission à Babylone. Le texte hébreu, tel du moins qu'il nous est parvenu, ne se prête pas à cette interprétation; il présente le sens même de la Vulgate. D'ailleurs, l'invraisemblance que pouvait offrir la démarche de Sédécias, avant les découvertes de l'archéologie babylonienne, a complétement disparu, depuis que les fouilles récentes de Khorsabad nous ont fourni un grand nombre de bas-reliefs où des rois tributaires viennent en personne faire hommage de fidélité à leurs fiers suzerains.

Dieu. Soldats de Babylone, aiguisez le dard de vos flèches, remplissez vos carquois : le Seigneur a suscité contre vous l'indomptable courage des rois mèdes; le Seigneur veut renverser Babylone, c'est ainsi qu'il vengera la ruine de son Temple. Levez l'étendard sur la terre, sonnez de la trompette au milieu des nations, rassemblez les peuples pour la guerre sainte contre Babylone, donnez le signal aux rois d'Ararat, de Menne et d'Ascenez ; réunissez les bataillons de Thaphsar ; groupez les escadrons de cavalerie autour de ses murailles comme une invasion armée de sauterelles. Les rois de Médie, ses princes, ses guerriers, tous ses chefs, tous les hommes qui peuplent ses provinces se sont réunis ; la terre entière est debout dans le tumulte et l'effervescence du combat, parce que la pensée de Jéhovah s'est réveillée pour changer en désert inhabitable la cité de Babylone. Il a dit, le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : La fille de Babylone est semblable à l'aire où l'on rassemble les peuples comme des gerbes ; le temps de fouler l'aire est venu ; encore quelques années, et l'on fera la moisson du grain. Les remparts de l'orgueilleuse cité, ces larges remparts seront minés par l'ennemi ; ses portes élancées seront la proie des flammes, le travail de vingt générations anéanti. Babylone deviendra une nécropole ; le lézard l'habitera seul, et troublera de ses sifflements l'horreur de sa solitude. On entendra dans ses ruines le rugissement du lion qui secouera en liberté sa crinière sur les palais détruits. » Cette étonnante prophétie, que rien dans les événements politiques du jour ne pouvait justifier, et qui pourtant s'est réalisée depuis, mot pour mot, fut écrite par Jérémie sur un rouleau de parchemin, et remise par lui à Saraïas. « Quand tu seras arrivé à Babylone, lui dit-il, tu liras cette lettre en présence de nos frères captifs. Ensuite tu diras : Jéhovah, telle est votre sentence contre la cité superbe ! Un jour viendra où la trace de l'homme ne s'y distinguera plus. Les animaux eux-mêmes fuiront ce sol maudit, et le silence du désert y règnera seul. Après avoir prononcé ces paroles, tu attacheras à ce parchemin une pierre du rivage, et tu jetteras cet écrit dans l'Euphrate, en disant : Ainsi sera engloutie pour jamais la ville de Babylone ; elle ne survivra point au désastre que

Jéhovah lui réserve, et elle sera effacée de la terre des vivants [1]. »

48. Sédécias arrivé à Babylone put voir la haute fortune de l'hébreu Daniel, dont la fidélité à Jéhovah, la sagesse prématurée et l'esprit de prophétie avaient rendu le nom glorieux dans toute l'Assyrie. Nous raconterons au chapitre suivant, cette merveilleuse histoire, qui rappelle celle de Joseph à Memphis. Nabuchodonosor venait de créer Daniel « prince de toute la Babylonie, et chef suprême de l'Empire. » Les trois compagnons de captivité du jeune Israélite, Sidrach, Misach et Abdénago remplissaient, sous sa direction, des emplois considérables dans l'administration des provinces [2]. Le roi de Juda aurait pu consulter, sur la politique qu'il avait à suivre, un prophète dont Nabuchodonosor reconnaissait lui-même l'inspiration divine. Il aurait trouvé, dans les palais assyriens, les mêmes conseils que Jérémie lui prodiguait depuis quatre ans à Jérusalem : mais cette conformité lui eût sans doute paru plus suspecte encore. Etrange destinée des esprits qui veulent se passer de Dieu ! La lumière elle-même les aveugle. Plus la situation était grave et menaçante, plus Sédécias s'engageait dans la fausse voie qui menait à la ruine. Il revint de Babylone avec toutes les illusions qu'il y avait portées ; et il s'applaudissait, sans doute, des succès d'une démarche qui avait rassuré Nabuchodonosor sur les véritables intentions d'un vassal, soumis en apparence, et méditant en réalité une prochaine révolte. Il est probable que Saraïas s'acquitta fidèlement de la mission dont Jérémie l'avait chargé près des Israélites captifs. La lettre dont nous avons reproduit les passages les plus saillants, pouvait, jusqu'à un certain point, s'adapter à la politique de Sédécias. Elle annonçait la ruine future de Babylone ; c'était aussi le thème que soutenait le roi de Juda. Toute la différence entre les prétentions de ce dernier et les prédictions du Prophète consistait dans une question de temps. Jérémie avait assigné une période de soixante-dix ans à la captivité ; Sédécias promettait que deux années ne s'écouleraient pas, avant que les exilés ne reprissent le chemin de la patrie. On croit facilement ce qu'on désire,

Voyage de Sédécias à Babylone. Duplicité de sa politique vis-à-vis de Nabuchodonosor.

[1] *Jerem.*, cap. LI passim. — [2] *Dan.*, cap. II, 48, 49.

et les Juifs de la transmigration devaient incliner du côté qui flattait le plus leurs espérances.

Vision du char mystérieux d'Ezéchiel sur les rives du fleuves Chobar.

49. Ce fut sans doute pour les mettre en garde contre les séductions de ce genre, exploitées avec tant d'habileté par Sédécias et ses émissaires, que le Seigneur multipliait les prophètes au sein même de la captivité. Les échos de la voix divine se renvoyaient les mêmes paroles, des bords du Jourdain aux rives de l'Euphrate, et, durant cette période de conflits politiques, où les deux moitiés du peuple de Juda, brusquement séparées par le triomphe de la puissance assyrienne, Jéhovah ne cessait point d'être le guide et la lumière de son peuple. Ezéchiel, fils de Busi, de la race sacerdotale d'Aaron [1], comme Jérémie [2], et, s'il faut en croire les traditions hébraïques, disciple de ce prophète [3], avait été compris dans la déportation dont Jéchonias avait été victime [4]. L'esprit de prophétie ne l'avait pas encore visité quand il quitta Jérusalem pour prendre le chemin de l'exil. Le groupe de captifs dont il faisait partie, reçut l'ordre de fixer sa résidence dans les plaines de Mésopotamie, près du fleuve Chobar, qui verse ses eaux dans celles de l'Euphrate, non loin de Circésium. Ezéchiel avait trente ans lorsque Dieu l'investit pour la première fois du don de prophétie [5]. « La cinquième année de la transmigration de Jéchonias, dit-il, j'étais assis, au milieu des captifs, sur les rives du fleuve Chobar, lorsque les cieux s'ouvrirent à mon regard, et voici la vision divine qui se déroula sous mes yeux. Dans un tourbillon qui s'avançait du côté de l'Aquilon, je vis un nuage immense, environné de flammes et lançant autour de lui des rayons éclatants, comme des reflets métalliques. Au centre, je distinguai quatre figures animées qui paraissaient humaines. Chacune d'elles avait quatre visages et quatre ailes. Leurs pieds, fixés droits, avaient la corne d'un taureau; tout leur corps était étincelant de lumière, comme une masse d'airain en fusion. Ils avaient une main

[1] *Ezechiel.*, cap. I, 3. — [2] *Jerem.*, cap. I, 1. — [3] *Tradunt Judæi*, *Ezechielem famulitio Jeremiæ adstrictum fuisse.* (*Curs. complet. Script. Sacr.*, tom. XIX, pag. 645.) — [4] Voyez n° 37 de ce chapitre. Cf. Maldonati, *In Ezechielem Proæmium.* — [5] *Ezechiel.*, cap. I, 1.

d'homme sous chacune de leurs ailes qu'ils tenaient déployées. Ils marchaient devant eux sans jamais retourner en arrière. Tous quatre avaient un visage d'homme, à droite une face de lion, à gauche une face de taureau, et en arrière le bec d'un aigle. Ils semblaient s'unir l'un à l'autre par deux de leurs ailes, et par les deux autres ils se couvraient le corps. Chacun d'eux marchait devant lui dans la direction où l'emportait le souffle de l'esprit, mais il ne revenait jamais sur ses pas. Une fournaise incandescente, des lampes allumées peuvent donner l'image de l'éclat qu'ils répandaient autour d'eux. Des langues de flamme et des éclairs sillonnaient la nue ardente au sein de laquelle se mouvaient les quatre animaux. Je considérais attentivement cette vision, lorsque m'apparurent au-dessus de la terre et près des êtres mystérieux, quatre roues de chrysolithe d'une hauteur et d'une dimension prodigieuses. Chacune d'elles avait la forme d'une roue dans une roue. Elles avançaient en tournant sur elles-mêmes, et toute leur circonférence était semée de points étincelants comme l'œil d'un homme. Quand les animaux marchaient, les roues s'avançaient dans leur direction ; quand les animaux s'élevaient dans l'air, les roues suivaient leur mouvement ascensionnel ; elles semblaient douées d'un esprit de vie. Le firmament au-dessus de cette vision terrible m'apparaissait comme une mer de cristal, dont l'aspect et la profondeur effrayaient ma pensée. J'entendais le bruit des ailes pareil au fracas des grandes eaux, ou aux éclats de la foudre ; quand les animaux se mettaient en marche, il me semblait percevoir le bruit d'une armée tout entière. Une voix qui descendait du firmament leur donnait le signal pour avancer ou s'arrêter. Dans les profondeurs de ce firmament, mon œil distingua comme un trône de saphir, et sur le trône un homme semblait assis, environné de rayons ardents et des lueurs de l'éclair. L'auréole qui l'encadrait avait les reflets de l'arc-en-ciel, lorsqu'après la pluie il déploie dans la nue ses vives couleurs [1]. »

50. La configuration des animaux symboliques décrits par Ezéchiel présente des anomalies tellement étrangères à nos conceptions ar- La configuration des animaux du

[1] *Ezech.*, cap. I fere integr.

char mystérieux d'Ezéchiel retrouvée dans les monuments assyriens.

tistiques modernes, que jusqu'ici les commentateurs désespéraient d'en pouvoir donner une idée nette. Aujourd'hui ce problème nous semble complétement résolu par les découvertes des monuments ninivites et babyloniens, extraits des fouilles de Khorsabad et de Nimroud. Les musées assyriens de Paris et de Londres offrent en effet au regard étonné des fils du XIXe siècle de colossales statues, improprement appelées *Taureaux ailés*, qui réunissent à peu près tous les caractères des animaux d'Ezéchiel. Elles semblent avoir été exhumées de leur oubli séculaire et transportées au centre de nos civilisations incroyantes comme les témoins gigantesques de la véracité de nos Livres saints. Quatre de ces énormes figures dans lesquelles l'Assyrie avait symbolisé le génie, la stabilité, la force et l'activité de son empire, décorent maintenant la première salle du musée ninivite du Louvre. Plaçons-nous en face de l'une d'elles, et, le texte du Prophète à la main, analysons dans tous ses détails ce monument étrange [1]. Nous avons sous les yeux un animal allégorique à face humaine, au corps de taureau, à la queue de lion, et aux ailes de l'aigle, dont l'attitude ne manque ni de majesté, ni d'unité, ni d'une certaine vraisemblance artistique. C'est la dignité humaine qui l'emporte dans l'assemblage et attire surtout le regard. La tête est celle d'un souverain, l'œil a le calme et la sérénité de la puissance ; le front est large comme le siége des grandes pensées ; la longue chevelure est tressée, ainsi que la barbe, avec un artifice inconnu même de nos jours, où l'on se croit si gratuitement supérieur à tous les siècles passés. La tête est couronnée de la *cidaris*, ou tiare assyrienne, ornée de quatre cornes, emblême de la majesté, de diamants d'une dimension qui dépasse toutes nos idées en ce genre, et enfin terminée au sommet par des créneaux imitant les remparts d'une forteresse. Cette tête humaine domine à tel point tout l'ensemble, que nous comprenons la parole d'Ezéchiel : *Et hic aspectus eorum, similitudo hominis in eis* [2]. « Les pieds sont droits,

[1] On trouvera un dessin très-exact de cette statue dans l'ouvrage de M. Botta intitulé *Monuments Ninivites*, in-folio, Impr. Imp., et dans celui de M. Hoefer intitulé : *Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie, Mésopotamie*, etc. Firmin Didot.
[2] *Ezech.*, cap. I, 5.

ajoute le Prophète, et leur forme a celle des pieds du taureau. » *Pedes eorum, pedes recti et planta pedis eorum quasi planta pedis vituli* [1]. Il semblait impossible d'allier cette attitude de pieds posés droits sur la terre, à l'état de repos et marquant la prise de possession du sol, avec un autre détail en apparence contradictoire. « Chacun de ces animaux, dit Ezéchiel, marchait en avant de sa face. » *Unumquodque ante faciem suam gradiebatur* [2]. Or le monument lapidaire que nous décrivons a en effet deux pieds avec la corne fendue du taureau, posés parfaitement droits et perpendiculaires à la tête, dont ils semblent les fondements inébranlables. Mais un troisième pied du même modèle est infléchi sous le poitrail et correspond à une jambe de derrière qui s'avance dans la pose naturelle du bœuf en marche. Cette particularité, extrêmement curieuse, a forcé le statuaire à figurer cinq jambes à son animal symbolique. La croupe et le poitrail sont ceux d'un taureau, et il n'est pas possible de s'y méprendre ; mais la queue est celle du lion : en sorte que la description d'Ézéchiel est jusqu'ici parfaite d'exactitude : *Similitudo vultus eorum facies hominis, et facies leonis a dextris ipsorum quatuor, facies autem bovis a sinistris ipsorum quatuor* [3]. Le dernier détail n'est pas moins frappant. « La ressemblance de l'aigle, ajoute le Prophète, se manifestait dans la partie supérieure de leur corps; les ailes étaient déployées au-dessus d'eux. » *Facies aquilæ desuper ipsorum quatuor, et pennæ eorum extentæ desuper* [4]. En effet, à la naissance du poitrail, l'animal symbolique de l'Assyrie nous présente une aile dont les plumes très-régulièrement dessinées forment un éventail qui s'élève au-dessus de la croupe et ombrage tout le dos, s'étendant comme l'aviron puissant de l'aigle fendant les airs. La seule différence entre l'animal d'Ezéchiel et l'animal lapidaire consiste en ce que celui du Prophète avait une autre aile rabattue sur tout le corps dont elle voilait la nudité : *Duæ tegebant corpora eorum,* tandis que celui du musée assyrien en est dépourvu. Du reste il n'est pas jusqu'à la disposition des quatre animaux qui ne soit d'une ressemblance parfaite. Les figures colossales qu'on a

[1] Idem, *ibid.*, 7. — [2] Idem, *ibid.*, 9. — [3] Idem, *ibid.*, 10. — [4] Idem, *ibid.*, 10, 11.

séparées dans la salle du Louvre, probablement par défaut d'espace et pour le besoin d'une symétrie purement arbitraire, étaient primitivement accolées l'une à l'autre deux à deux. Nous avons pu constater sur place que le ciseau du sculpteur avait négligé de décorer et même de polir les faces latérales destinées à être juxtaposées ; il est probable que ces deux figures devaient servir comme de gardiens gigantesques à la porte d'un appartement royal et se correspondre trait pour trait des deux côtés. Nous croyons que jusqu'ici ce rapprochement entre les animaux prophétiques et l'un des plus curieux monuments de l'Assyrie n'a été signalé par personne. Il n'en est pas moins frappant, et deviendra sans doute, dans l'avenir, l'objet d'une démonstration officielle et de notoriété publique.

Symbolisme du char mystérieux d'Ézéchiel.

51. Quoi qu'il en soit, telle fut cette vision du char mystérieux d'Ezéchiel, dont la lecture n'était permise aux Juifs qu'après l'âge de trente ans [1], et dont l'interprétation était défendue par les Synagogues du temps de saint Jérôme [2]. On dit même qu'à l'époque où le Sanhédrin fixa le catalogue des livres canoniques, il hésita longtemps à y insérer les prophéties d'Ezéchiel, qu'il trouvait d'une obscurité désespérante en certains passages, et, dans d'autres, en opposition complète avec la loi de Moïse [3]. Ce que le Sanhédrin, la

[1] *Nam nisi quis apud eos ætatem sacerdotalis ministerii, id est tricesimum annum impleverit, nec principia Geneseos, nec Canticum Canticorum, nec hujus voluminis exordium et finem legere permittitur* (Hieronym., *In Ezechielem præfatio*). On conçoit que le formalisme pharisaïque proscrivant même les bœufs sculptés sur le piédestal de la Mer d'airain, érigée dans le Temple par Salomon, devait se montrer beaucoup plus sévère encore pour les animaux mystérieux d'Ezéchiel. Du reste, ce ne fut pas là, ainsi que nous le dirons plus loin, le seul prétexte que les Juifs mirent en avant pour restreindre la publicité de cette prophétie ; et surtout ce ne fut pas le véritable motif qui les y détermina.

[2] *In cujus interpretatione omnes Synagogæ Judeorum mutæ sunt, ultra hominem esse dicentium et de hac et de ædificatione templi, quod in ultimo hujus prophetiæ scribitur, aliquid velle conari* (Hieronym., *Commentar. in cap.* I *Ezech.*). *Negant Rabbini fas esse cuiquam Ezechielem scriptis commentariis explicare, nisi summa tantum ejus capita attingendo.* (Cornelius a Lapide, *In Ezechiel. prophet. prolegomena.*)

[3] *Tradunt Judæi diu anceps hæsisse Sanhedrium, utrum illius librum in canonem Scripturarum reciperent. Invisum enim habebant prophetam, quod obscuritatem præ cæteris affectare, et multa Moysi contraria tradere videtur.* (*Curs. complet. Scriptur. sacr.*, tom. XXIX, pag. 644.)

Synagogue et les Juifs de la loi ancienne ne pouvaient comprendre, s'est révélé au sein de l'Eglise catholique, illuminée par les clartés du règne de Jésus-Christ. L'Apocalypse de saint Jean reproduit la vision des êtres symboliques d'Ezéchiel [1], et il n'est pas aujourd'hui un enfant de nos écoles qui ne sache dégager, sous leur quadruple emblème, la vivante figure des quatre Evangélistes dont la lumière est portée sur tous les points du monde. Cette donnée nous suffit pour pénétrer dans les mystères de la vision d'Ezéchiel, et y recueillir une des lois providentielles du gouvernement de l'univers. L'histoire avant Jésus-Christ s'est déroulée sous le regard de Dieu, présidant, de son trône éternel, aux révolutions des quatre grands empires qui ont successivement broyé le monde. La civilisation antique passant tour à tour des Assyriens aux Perses, aux Grecs et aux Romains, n'est jamais revenue en arrière. Elle a épuisé le sol sur lequel elle posait le pied. Les roues immenses de son char ne rétrogradent jamais. Des fleuves de l'Orient aux rives du Tibre le désert s'est fait sur leur passage ; l'humanité, en décrivant son orbite à travers les siècles, sème la mort sur ses pas : il faut des terres nouvelles aux jeunes races ; on peut dire de la civilisation, et à plus juste titre que de la puissance d'Attila : l'herbe ne croît plus où son cheval a passé. S'il est un fait acquis à la science moderne, c'est évidemment ce phénomène étrange. Par quelle merveille d'anéantissement, que rien jusqu'à présent ne nous explique, la solitude succède-t-elle aux agitations des empires ; pourquoi le sol lui-même semble-t-il changer de nature, s'appauvrir et se stériliser sous les efforts de l'homme. Le Nil ne verse plus à l'Egypte de nos jours, ni la même quantité d'eau, ni la même fécondité qu'à l'Egypte des Pharaons. Le sable a inondé des plaines couvertes autrefois de moissons. Les côtes d'Afrique nous présentent le même spectacle. Carthage, qui nourrissait jadis plus de deux millions d'hommes, n'est maintenant qu'un désert où l'on retrouve sous vingt pieds de sable l'humus fécond qui alimentait jadis la rivale de Rome. Il en est de même de Thèbes et de Memphis, de Ninive, de

[1] *Apocalyps.*, cap. IV, 7.

Tyr et de Babylone, de Persépolis et des cités de l'Asie Mineure. Il y a plus, cette transformation s'accomplit avec une telle rapidité que la Grèce, l'héritière des splendeurs asiatiques, la maîtresse de Rome et la dominatrice du monde, cette terre classique des grandes œuvres de l'art humain et des merveilles de la nature, desséchée à son tour, dénudée comme une victime qu'on dépouille, a vu tarir dans ses entrailles les sources de la richesse, en même temps que sa population s'est raréfiée et abâtardie. Le sol y est épuisé comme les caractères, et tous les efforts de résurrection tentés sur elle par des races plus jeunes, n'aboutissent qu'à mieux constater que la civilisation, comme le char d'Ezéchiel, ne rétrograde jamais. Le mouvement est en avant, non en arrière. Le midi de l'Europe s'est éteint dans la dégénérescence, à mesure que le septentrion s'illuminait. Au temps de César, on parlait des îles Britanniques, enveloppées de brumes séculaires et d'impénétrables brouillards, comme des limites du monde. Aujourd'hui Londres a hérité du rôle de Carthage, et elle voit à ses pieds tous les trésors de l'univers. Qu'est devenue l'Espagne de Christophe Colomb, d'Isabelle la Catholique et de Charles-Quint ? Et pour parler de nous-mêmes, et d'une patrie dont nous avons le droit d'être fiers, comme nous avons le devoir de l'aimer de préférence, n'est-il pas évident que le nord a gagné tout ce que le midi a perdu? Arles, la grande cité des proconsuls romains, est aujourd'hui une nécropole, et la pauvre Lutèce de Julien une capitale. L'invasion des barbares s'est faite en sens inverse : elle descendait du nord au sud ; si jamais il y eut chance de voir fléchir sous un effort humain la loi providentielle de l'histoire, ce fut à cette époque où des essaims de peuples, pareils à ceux d'une ruche d'abeilles au printemps, se précipitaient des contrées septentrionales à la conquête de l'Europe méridionale. Le torrent barbare disparut, et le char mystérieux n'interrompit point sa marche en avant. Ni les nations, ni les rois ne purent rien contre ce mouvement vainqueur. Constantinople, édifiée par le génie d'un grand homme dans les campagnes où fut Troie, est maintenant la capitale chancelante d'un empire en ruine, dont la chute, prévue de tout le monde, n'est retardée que par l'impossibilité d'équilibrer le par-

tage entre toutes les ambitions d'héritiers rivaux. Ce que nous disons de la civilisation en général s'applique visiblement à l'histoire chrétienne. La lumière de l'Evangile ne rétrograde jamais. Où sont les chrétientés florissantes de l'Orient, les siéges des métropoles illustrés dans les quatre premiers siècles, par tant de conciles, par une succession de tant de saints et illustres évêques? Antioche, Nicée, Chalcédoine, ces grandes cités que l'Église catholique, la conservatrice par excellence, inscrit encore dans ses vivantes annales, comme un souvenir de vertus et de gloires éclipsées, ne représentent plus, pour le géographe, que des cratères éteints, des villes ensablées; le désert et un nom! De son trône éternel, Dieu préside donc au mouvement des races humaines, comme de la chaire immuable de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ préside aux destinées de l'Eglise catholique. Le char de la civilisation et le flambeau de l'Evangile marchent ou s'arrêtent à leur voix, sans revenir jamais en arrière, et l'humanité accomplit dans le temps cette grande révolution qui doit aboutir à l'éternité.

Le livre des vengeances présenté en vision à Ezéchiel, dans une communion mystique.

52. Que les Juifs aient ou non compris le sens mystérieux de la vision d'Ezéchiel, que nous-mêmes nous puissions constater parmi les Pères et les docteurs de l'Eglise de nombreuses variantes dans son interprétation, il n'y a point là de quoi surprendre. En face de la majesté divine qui se révélait au Prophète, la pensée et la parole humaines sont impuissantes. Forcés de prendre des points de comparaison dans le cercle restreint de l'univers visible, les hommes ne rencontreront jamais une expression adéquate pour peindre Dieu. Pour Ezéchiel, comme pour Isaïe et Moïse, l'investiture du ministère prophétique, la prise de possession de l'Esprit saint, avaient lieu par une révélation écrasante de la gloire et de la puissance de Jéhovah. Mais après cette initiation surnaturelle, l'objet de la mission n'aura plus rien de mystérieux, et les prédictions elles-mêmes seront nettes et précises comme l'histoire. « A la vue de la majesté de l'Eternel, continue le Prophète, je tombai la face contre terre et j'entendis une voix qui me disait: Fils de l'homme, lève-toi, je veux te parler. — En même temps je sentis comme l'invasion de l'Esprit dans mon âme, et je me levai. Fils de l'homme, ajouta la voix,

je te donne mission pour aller trouver les enfants d'Israël, cette race d'apostats qui m'ont répudié, à l'exemple de leurs pères, et ont violé jusqu'à ce jour le serment de mon alliance. Génération au front d'airain et au cœur indomptable, c'est à eux que je t'envoie. Fils de l'homme, ne les crains pas; dédaigne leurs menaces; l'incrédulité et la révolte sont dans leurs pensées, tu vas habiter au milieu des scorpions. Encore une fois ne tremble pas devant ce peuple qui se fait un jeu de provoquer ma colère. Tu rediras aux enfants d'Israël toutes mes paroles; peut-être consentiront-ils enfin à les écouter et à mettre un terme à leurs désordres. — Il me semblait voir alors une main qui s'avançait vers moi, tenant un parchemin roulé qu'elle déploya sous mes yeux. Il était couvert d'écriture des deux côtés; on y distinguait des titres comme ceux-ci : *Lamentations! Gémissements! Malédiction!* Fils de l'homme, reprit la voix, dévore ce volume [1], et va redire aux enfants d'Israël les menaces qu'il renferme. — J'ouvris la bouche, et il me sembla que je m'incorporais ce livre comme une nourriture spirituelle, et la voix reprit : Fils de l'homme, toutes les paroles de ce livre feront partie de ton être et

[1] Nous ne rappelons ici que pour mémoire les sordides plaisanteries de Voltaire : « Ezéchiel, dit-il, mange le volume de parchemin qui lui est pré» senté; il demeure couché sur son côté gauche trois cent quatre-vingt-dix » jours, et sur le côté droit quarante jours pour signifier les années de la » captivité; il se charge de chaînes qui figurent celles du peuple; il couvre son » pain d'excréments. Comme il n'est point d'usage de manger sur son pain » de telles confitures..., qui aime Ezéchiel mérite de déjeuner avec lui. » (*Philosoph. de l'hist.* et *Dict. philosoph.*, article *Ezéchiel*.) L'éclat de rire que souleva au XVIIIᵉ siècle cette stupide grossièreté, s'est retourné aujourd'hui contre son auteur : Voltaire lui-même put se faire une idée de ce que la postérité penserait de lui, en lisant la réponse aussi spirituelle qu'écrasante de l'abbé Guénée (*Lettres de quelques juifs*, tom. II, pag. 199-204) : « Ce n'est » pas là le déjeuner d'Ezéchiel, disait en terminant le modeste apologiste, » c'est le vôtre, monsieur! c'est vous qui l'avez apprêté, et qui en régalez » vos lecteurs... O grand homme, que vous vous abaissez et que nous vous » plaignons! » (*Ibid.*, pag. 203.) Les visions du Prophète et son langage typique ayant été ainsi dénaturés par les sarcasmes du philosophisme, nous croyons utile de reproduire le texte même d'Ezéchiel, au moins dans tous les passages qui ont subi des outrages de ce genre. La merveille de la Bible, c'est qu'il suffit de la montrer telle qu'elle est, pour faire évanouir toutes les attaques de ses calomniateurs passés et présents.

seront gravées dans tes entrailles. — Et en mangeant j'éprouvai sur mes lèvres le sentiment d'une suavité pareille à celle du miel [1]. »

Prophétie en action du siége de Jérusalem. par Ezéchiel.

53. Tel est le récit de cette communion à la parole divine accomplie dans la vision extatique d'Ezéchiel. Pour en mieux faire comprendre le caractère, le Prophète l'intitule lui-même : *Vision symbolique de la gloire de Jéhovah* [2]. Il fallait toute l'ignorance ou toute la mauvaise foi d'un siècle qui se proclamait le siècle des lumières, pour ravaler le symbole au niveau d'un réalisme grossier et révoltant. Du jour où le Voyant, miraculeusement inspiré, des rives du Chobar, eut été choisi comme la personnification des oracles du Seigneur, son existence devint une véritable prophétie en action. « Fils de l'homme, lui dit Jéhovah dans une seconde vision, dessine sur la terre molle d'une brique l'enceinte de Jérusalem. Figure un siége autour de ses remparts, avec des tours mouvantes, des retranchements, des balistes, et les tentes d'un camp ennemi. Entre ce dessin et toi place un vase de fer comme un mur infranchissable ; voilà l'image de l'avenir qui attend la maison d'Israël [3]. » Cette parole n'était pas de nature à fortifier les espérances que Sédécias cherchait à entretenir dans le cœur des exilés. Mais elle était conforme aux prédictions de Jérémie, et, de plus, l'événement ne devait que trop la justifier. Les docteurs juifs, à l'époque de la rédaction du canon des Ecritures, ne pouvaient se méprendre sur son accomplissement; voilà sans doute pourquoi, malgré leur répugnance, ils furent contraints d'admettre la prophétie d'Ezéchiel. Leur hésitation, en cette circonstance, ne tenait ni à l'obscurité de la vision du char mystérieux, ni à la prétendue opposition qu'ils auraient voulu trouver entre la doctrine d'Ezéchiel et la loi mosaïque [4] ; c'étaient là des

[1] *Ezech.*, cap. II integr.; cap. III, 1-3. — [2] *Visio similitudinis gloriæ Domini* (*Ezech.*, cap. II, 1). — [3] *Ezech.*, cap. IV, 1-3.

[4] C'est le XVIII[e] chapitre du Livre d'Ezéchiel qui fournit à l'école rabbinique l'occasion de cette équivoque. Le Prophète y enseigne que les fils ne porteront plus désormais la peine des iniquités de leurs pères : *Anima quæ peccaverit ipsa morietur*, dit-il (*Ezech.*, cap. XVIII, 4). Il fallait le formalisme excessif des Scribes et des Docteurs juifs pour trouver dans cette doctrine un sujet de scandale. Nous nous contentons d'indiquer sommairement cette objection du Rabbinisme. Sa réfutation appartient à un Cours d'Ecriture sainte.

prétextes qu'on mettait en avant pour donner le change sur des motifs d'une nature fort différente. Ainsi que nous le verrons plus bas, Ezéchiel transporté en esprit au Temple de Jérusalem, énumère l'un après l'autre tous les forfaits dont les ministres des autels se rendaient alors coupables. Il cite les noms des prêtres sacriléges, il désigne dans la maison du Seigneur les lieux qui servaient de théâtre à ces abominations. Voilà ce que l'amour-propre de la tribu sacerdotale aurait voulu ensevelir dans un éternel oubli, en faisant disparaître le livre accusateur. Mais la notoriété de la prophétie, son accomplissement dont tout un peuple avait été témoin, rendaient un tel projet irréalisable. Les captifs d'Assyrie avaient suivi anxieusement le développement successif de toutes les paroles du Prophète. Chacune d'elles s'était accomplie au pied de la lettre ; il fallut céder devant l'opinion publique, dont le jugement ici était celui de la vérité même.

Nombre des jours que doit durer le siége de Jérusalem Le pain de détresse.

54. Ezéchiel était devenu le type vivant de Jérusalem. « Couche-toi sur le côté gauche, lui dit encore le Seigneur, les iniquités de la maison d'Israël vont peser sur toi, et le nombre des jours représentera le nombre des années d'expiation. Ces jours seront au nombre de trois cent cinquante pour Israël[1], un jour de châtiment pour une année de crimes; ensuite tu demeureras étendu, sur le côté droit, portant les iniquités de Juda, pendant quarante jours, un jour de châtiment pour une année de crimes. Cependant tu tiendras les yeux fixés sur le siége de Jérusalem, ton bras sera étendu contre elle, et ta voix ne cessera de lui prophétiser des désastres. Voici que je t'ai chargé de fers, pour que tu demeures immobile jusqu'au terme des jours du siége. Prends maintenant de la farine de blé, d'orge, de fèves, de lentilles, de millet, jette-la dans un vase et pétris-toi des pains pour les trois cent quatre-vingt-dix jours de ton immobilité. Le poids de la ration quotidienne sera de vingt sicles seulement[2], l'heure même où il te sera permis d'en user sera

[1] *Ezech.*, cap. IV, 4, 5.

[2] En évaluant le poids du sicle à 4 drachmes, comme le font Josèphe et S. Jérôme, et le poids du drachme étant fixé à 4 gr. 363 milligr., nous obtenons ainsi 349 grammes pour la ration quotidienne de la vision du Pro-

déterminée. L'eau te sera mesurée et à l'heure où il te sera permis de boire, tu n'en recevras que la sixième partie d'un *hin* [1]. Le pain d'orge que tu mangeras sera cuit sous la cendre, mais tu n'auras d'autre combustible que des excréments desséchés. C'est ainsi, dit Jéhovah, que les fils d'Israël mangeront un pain d'horreur au milieu des nations. — Ah! Seigneur! m'écriai-je. Mon âme ne s'est jamais souillée, jusqu'ici, d'aucune impureté légale. Je n'ai jamais touché à la chair immonde d'un animal mort de maladie ou déchiré par la dent des bêtes féroces [2]; voilà que vous me donnez un pareil ordre! — Fils de l'homme, répondit Jéhovah, je t'accorderai de remplacer ce combustible odieux par celui dont se servent les pâtres qui font dessécher pour cet usage le fumier de leurs bœufs [3]. Mais sache que le pain manquera à Jérusalem affamée; ses habitants mangeront dans les angoisses de la frayeur et du désespoir une ration mesurée, on leur comptera les gouttes d'eau qu'ils auront à boire, et dans la détresse commune le frère expirera dans les bras de son frère, squelettes ambulants qui mourront dans leur iniquité. »

La chevelure et la barbe d'Ezéchiel. Sort réservé au peuple de Juda après la ruine de Jérusalem.

55. Libre à qui en aura le courage de trouver un texte à d'indignes plaisanteries dans cette terrible vision, image d'une réalité plus épouvantable encore. Mais les Juifs qui comptèrent les trois cent quatre-vingt-dix jours du siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, les comparèrent aux trois cent cinquante années écoulées depuis l'érection du veau d'or de Béthel par Jéroboam jusqu'à sa destruction sous Josias, et y ajoutèrent les quarante années d'infidélité du royaume de Juda depuis cette époque jusqu'à la ruine du Temple, n'avaient ni la volonté ni le courage de rire; ils comprenaient la prophétie avec une intelligence éclairée par les désastres accomplis, et les sarcasmes rétrospectifs du philosophisme ne leur

phète. Cette quantité si exigüe pouvait donner l'idée des atroces souffrances du peuple pendant les trois cent quatre-vingt-dix jours que dura réellement le siége de Jérusalem par Nabuchodonosor.

[1] A peine un verre ordinaire. — [2] Allusion aux lois mosaïques sur les viandes impures, dont la manducation était interdite aux Hébreux. — [3] C'est encore la coutume des caravanes au désert et des pâtres dans tout l'Orient.

eussent inspiré, comme à nous-même, qu'un suprême dégoût. Qu'y a-t-il par exemple de plus émouvant que la vision où Ezéchiel, toujours considéré comme le type prophétique de Jérusalem, reçoit de Jéhovah l'ordre de raser sa chevelure et sa barbe, comme un condamné à mort, de séparer en trois portions ces dépouilles d'honneur auxquelles les Orientaux de cette époque attachaient une telle importance [1], de brûler l'une, de hacher l'autre avec le fer et de jeter la troisième au vent, ne réservant qu'une petite touffe de cheveux, qu'il pourra attacher, comme un souvenir, à la frange de son manteau, et dont il devra encore prendre quelques-uns pour les jeter sur le brasier, « d'où sortira une flamme vengeresse contre la maison d'Israël [2]? » Le Seigneur lui révèle immédiatement le sens de cet emblème. « Voici ce que dit Jéhovah : Cette orgueilleuse Jérusalem, je l'avais établie au milieu des nations comme une reine; et pourtant elle a foulé aux pieds mes préceptes, au point que son impiété a dépassé celle des nations. Aujourd'hui je viens te juger, cité coupable, à la face de l'univers. Pour expier tes abominations, tu subiras des épouvantements inconnus au passé et sans retour dans l'avenir. Dans l'enceinte de tes murailles, les pères mangeront leurs fils, et les enfants dévoreront leurs pères; et je disperserai tes malheureux restes au souffle du vent. Tu as profané mon sanctuaire par tous les crimes et toutes les idolâtries, je briserai donc sans pitié ta race infidèle; mes yeux et mon cœur

[1] *Ezech.*, cap. IV, 4 ad ultim. On peut voir dans les sculptures et les bas-reliefs du Musée assyrien du Louvre l'exquise recherche qu'on mettait alors à l'entretien de la chevelure et de la barbe. Les cheveux séparés avec soin sur le milieu du front sont crêpés sur les tempes, rejetés en arrière de l'oreille, dont ils laissent à découvert tout le pavillon ainsi que le lobe inférieur orné de bijoux d'or; ils viennent retomber sur les épaules en nattes régulières, terminées par des boucles dont les étages symétriques sont quelquefois superposés jusqu'au nombre de six. La barbe, bouclée elle-même en étages circulaires jusqu'au menton, se réunit en un faisceau de nattes perpendiculaires tombant jusqu'à moitié du buste, et traversées horizontalement par des boucles régulièrement disposées qui rappellent les nœuds transversaux d'une flûte de Pan. Je doute que tout l'art de la coiffure moderne pût réussir à imiter une disposition si compliquée et si régulière.

[2] *Ezech.*, cap. V, 1-4.

n'auront point d'attendrissement. Le tiers de tes fils mourra de la peste, ou sera consumé par la famine au sein de tes remparts; un autre tiers succombera en se défendant sous le glaive de l'ennemi; le dernier tiers sera dispersé au souffle des vents, et l'épée le pourchassera encore dans l'exil. Jérusalem demeurera déserte, chargée de l'opprobre des peuples voisins. Moi, Jéhovah, j'ai dit[1]. »

Voyage mystérieux d'Ezéchiel à Jérusalem. Idolâtries du peuple, des prêtres, des vieillards, des femmes et des princes de Juda.

56. Il y avait deux ans que Sédécias était de retour à Jérusalem, après le voyage de Babylone; on était donc à la sixième année du règne de ce prince. « Or, le cinquième jour du sixième mois[2], dit Ezéchiel, j'étais assis dans ma demeure, entouré des anciens de Juda, mes compagnons de captivité, lorsque la main de Jéhovah me toucha soudain. Une apparition brillante comme la flamme se manifesta à ma vue. Je voyais un homme dont la partie inférieure du corps avait le rayonnement d'une fournaise embrasée, et la partie supérieure celui d'un métal d'or et d'airain en fusion. Il me sembla qu'une de ses mains me saisissait par les cheveux du sommet de la tête. L'Esprit m'éleva entre ciel et terre, et me transporta dans une vision divine, au milieu de Jérusalem, près de la porte intérieure du Parvis du Temple, située du côté de l'Aquilon, en face de l'idole de Baal[3] dressée par des mains impies pour provoquer le courroux du Seigneur. En ce moment, la gloire de Jéhovah m'apparut au-dessus du Temple, dans la forme mystérieuse que j'avais contemplée sur les rives du fleuve Chobar[4]. Alors une voix me dit : Fils de l'homme, jette les yeux vers la porte de l'Autel[5] du côté de l'Aquilon. — J'obéis, et mes regards tombèrent sur la statue idolâtrique, placée au devant de l'autel. Fils de l'homme, reprit la voix, tu crois peut-être que ce sont là les seuls outrages par lesquels la maison d'Israël prétend me bannir de mon sanctuaire, tu seras bientôt témoin d'abominations encore plus horribles. — Et l'Esprit

[1] *Ezech.*, cap. v, 5 ad ultim. — [2] *Elul* correspondant à notre mois d'août. — [3] L'idole de Baal, érigée dans le parvis du Temple par Manassès, avait été renversée par Josias (II *Paralip.*, cap. xxxiv, 4) et de nouveau rétablie sous les règnes de Joachim et de Sédécias (IV *Reg.*, cap. xxv, 37; II *Paralip.*, cap. xxxvi, 14). — [4] Voyez n° 49 de ce chapitre. — [5] Achaz avait transféré l'autel de Salomon, du milieu du parvis, près de la porte septentrionale, qui prit dès lors le nom de porte de l'Autel (IV *Reg.*, cap. xvi, 14).

me conduisit dans le parvis des prêtres, devant les bâtiments du Trésor [1]. J'aperçus une fissure dans la muraille. Fils de l'homme, me dit la voix, élargis cette ouverture. — J'exécutai cet ordre, et j'eus bientôt devant moi une porte qui me permettait un libre accès. Entre, continua la voix, et sois témoin des forfaits qui s'accomplissent en ce lieu. — J'entrai, et je vis tout autour des murailles les sculptures idolâtriques d'animaux et de reptiles de toutes sortes. Soixante-dix des anciens de Juda, présidés par Jézonias, fils de Saphan, étaient rangés dans l'attitude de la prière, devant les images des faux dieux; chacun d'eux tenait à la main un encensoir [2] dont s'échappait un nuage parfumé. Tu le vois, fils de l'homme, me dit la voix mystérieuse; tu es témoin des horreurs commises dans le secret de leurs appartements par les Anciens d'Israël. Ils disent: Le regard de Jéhovah s'est retiré de nous; le Seigneur a abandonné la terre! Maintenant tu vas contempler des crimes plus effroyables. — L'Esprit me conduisit alors à la porte septentrionale du parvis extérieur. Là je vis des groupes de femmes juives assises, et chantant des élégies funèbres sur la mort de Thammuz [3]. Il te reste encore, continua la voix, un spectacle plus odieux. — L'Esprit m'introduisit alors dans le parvis intérieur du Temple. Là je vis, entre le vestibule et l'autel, des prêtres, au nombre de vingt-quatre, tournant le dos à l'Arche d'alliance, se prosterner du côté de

[1] Cornel. a Lapid., *In Ezech. comment.*, cap. VIII, 7. — [2] Il nous paraît vraisemblable que ces encensoirs ne sont rien autre chose que les *pyréthé* reproduits en grand nombre dans les sculptures assyriennes du Musée du Louvre.

[3] C'est l'Osiris des Egyptiens, l'Adonis des Syriens et des Grecs. Son culte était l'objet d'un des mystères de l'Egypte. Voici à ce sujet un passage d'Hérodote : « A Saïs, dit-il, se trouve le tombeau de Celui dont il ne me serait » point permis sans un sacrilége d'inscrire ici le nom. Il est contigu au » temple de Minerve, derrière l'édifice sacré, et a exactement la même di» mension que le portique du Temple auquel il est accolé. De grands obé» lisques de pierre sont dressés à l'intérieur du monument, ils entourent un » vaste bassin revêtu de marbre artistement sculpté, dont la dimension me » parut semblable à celle du lac orbiculaire de Délos. C'est dans ce bassin » qu'on représente, la nuit, les aventures de *Celui* qu'il est interdit de nom» mer devant les profanes, et dont le culte constitue l'un des mystères sa» crés chez les Egyptiens. » (Herodot., *Historiar.* lib. II, cap. CLXX, CLXXI. Edit. Firmin Didot, pag. 128.)

l'Orient, et adorer le soleil à son aurore. — Fils de l'homme, dit en ce moment la voix mystérieuse, tu les as vus! Crois-tu maintenant que les crimes de la maison de Juda n'aient pas comblé la mesure? Après avoir rempli la terre de ses attentats, cette race perverse n'affecte-t-elle pas de me braver encore? Vois comme ils portent respectueusement à leurs lèvres le rameau[1] en l'honneur de l'idole! Ainsi ils ne craignent pas de braver ma vengeance. L'heure est donc venue où je la laisserai éclater dans ma juste indignation; mon œil sera sans attendrissement et mon cœur sans pitié; mon oreille sera sourde aux cris et aux gémissements de leurs angoisses suprêmes[2]. »

57. « La voix prit alors un accent plus terrible : Voici venir, disait-elle, les visiteurs de Jérusalem, portant à la main l'arme vengeresse[3]. — J'aperçus en effet trois guerriers qui s'avançaient sur le chemin de la porte Supérieure; ils venaient du septentrion contre Jérusalem, et chacun d'eux tenait une arme à la main. Au milieu d'eux marchait un homme vêtu d'une robe blanche de fin lin, il portait à la ceinture une écritoire de scribe[4]. Ils franchirent la porte

Les anges de l'extermination. Le *Thau*, symbole du salut.

[1] Les commentateurs anciens sont fort indécis sur la signification réelle de ce rameau; ils le prennent en général pour une branche de laurier, arbre consacré plus tard par les Grecs à Phébus Apollon, soleil divinisé. Le mot hébreu *zemora*, traduit ici par *ramum*, ne nous offre pas une signification très-précise. Il pourrait se faire que ce *zemora* fût le rameau quinquéflore du bas-relief assyrien découvert par M. Layard dans ses fouilles de Nimroud, et appartenant actuellement au British-Muséum. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons nous dispenser de faire observer que le signe de l'adoration, dans les divers monuments assyriens étudiés jusqu'ici, se présente ordinairement sous l'attitude d'un homme ou d'un génie à formes fantastiques, portant de la main gauche le *pyréthé*, sorte d'encensoir affectant la forme d'un panier carré à anse circulaire, et de la main droite, élevée à la hauteur du visage, tantôt la fleur du lotus, tantôt le rameau quinquéflore, tantôt le *fircone*, sorte de pomme de pin, conique et foliée. (Voir salle I du musée assyrien, au Louvre. Cf. *Les Monuments de Ninive*, in-fol., par M. Botta; *Nineveh and its remains*, par M. Layard.)

[2] *Ezech.*, cap. VIII integ.

[3] Dans le récit de la prise de Jérusalem, que nous a laissé le prophète Jérémie, nous verrons en effet six des princes babyloniens, lieutenants de Nabuchodonosor, prendre possession de la cité coupable (*Jerem.*, cap. XXXIX, 3). La vision d'Ezéchiel prend ainsi le caractère d'une histoire anticipée.

[4] Les Orientaux ont encore conservé l'usage des écritoires suspendues à la

de la cité, et vinrent s'arrêter en face de l'Autel d'airain. La gloire de Jéhovah reposait toujours au-dessus du chérubin de l'Arche d'alliance. Elle se déplaça en ce moment, et vint se fixer à l'entrée du Temple. Jéhovah appela l'étranger vêtu de lin, et portant une écritoire à la ceinture. Parcours toutes les rues et les places de la cité, lui dit-il, trace la lettre *Thau* [1] sur le front des fidèles serviteurs de Dieu, qui gémissent sur les profanations dont Jérusalem est le théâtre. — Puis, s'adressant aux guerriers : Suivez-le, leur dit-il, et frappez sans miséricorde. Vieillards et jeunes gens, vierges, enfants et femmes, mettez à mort tout ce que vous rencontrerez; n'épargnez que ceux qui porteront le signe *Thau* sur le front. Commencez l'exécution par mon sanctuaire. — Les envoyés se mirent à l'œuvre, et les anciens d'Israël, réunis autour du Temple, tombèrent les premiers sous leurs coups. La voix du Seigneur les excitait au carnage. N'hésitez pas, disait-elle, à profaner le lieu saint, remplissez les parvis de cadavres; quand vous aurez terminé l'œuvre de ma vengeance, parcourez la ville et faites de même. — Ils sortirent alors de l'enceinte sacrée, et ils frappaient les habitants dans

ceinture. Nous avons sous la main un de ces objets rapporté de Damas par le prince E. de Bauffremont-Courtenay. C'est un long étui en argent, divisé en deux compartiments : l'un servant à contenir l'encre, l'autre les plumes et le scalpel ou canif. On passe cet étui dans les plis roulés de la ceinture, et on le porte de la même manière qu'un poignard ou un pistolet.

[1] Ce caractère dans l'hébreu ancien, tel que nous le connaissons encore par la numismatique juive, était ainsi figuré : X. (Gesénius, *Grammatica hebraicæ linguæ*, pars Iᵃ, cap. I.) La forme chaldaïque des lettres s'est substituée à l'antique alphabet hébreu depuis la captivité de Babylone, et le *thau* actuel (ת) n'a conservé aucune ressemblance avec son similaire primitif. Il était nécessaire de consigner ici ces observations pour expliquer le symbolisme qui a été signalé par tous les Pères de l'Eglise, dans ce passage d'Ezéchiel. Mᵍʳ Gaume a parfaitement résumé leur doctrine à ce sujet. « Comment, dit-» il, ne pas voir là une figure frappante du signe de la croix ? Ainsi l'enten-» dent les Pères, entre autres Tertullien et saint Jérôme. De même, disent-» ils, que le signe de *Thau*, marqué sur le front des habitants de Jérusalem, » qui gémissaient sur les crimes de cette ville, les protégeait contre les anges » exterminateurs, ainsi le signe de la croix dont l'homme marque son front » est une assurance qu'il ne sera pas la victime du démon et des autres enne-» mis du salut, s'il gémit sincèrement des abominations que ce signe inter-» dit. » (Mᵍʳ Gaume, *Le signe de la croix au* XIXᵉ *siècle*, p. 104-105, Paris, 1863.)

les rues de la cité. Seul j'étais resté debout dans le Temple ; quand l'œuvre de carnage fut accomplie, je me prosternai la face contre terre, en criant : Hélas ! hélas ! Jéhovah, mon Dieu, anéantirez-vous ainsi les malheureux restes d'Israël en épuisant sur Jérusalem la coupe de vos vengeances ? — Les iniquités d'Israël et de Juda, répondit le Seigneur, ont dépassé toute mesure ; ils ont inondé de sang et de crimes la terre que je leur avais donnée ; ils ont dit : Jéhovah ne nous voit plus ; il a abdiqué le gouvernement du monde. Voilà pourquoi je serai sans pitié, et je ferai retomber leurs forfaits sur leur tête. En ce moment l'étranger vêtu de lin et portant à sa ceinture une écritoire de scribe, revint devant le Seigneur et lui dit : Vos ordres ont été exécutés[1]. »

Jézonias, fils d'Azur, et Pheltias, fils de Banaïa.

58. « L'Esprit me transporta alors devant la porte orientale du Temple ; vingt-cinq des principaux d'Israël y étaient réunis, et je reconnus au milieu d'eux Jézonias, fils d'Azur, et Pheltias, fils de Banaïa, princes du peuple. Fils de l'homme, me dit le Seigneur, voilà les conseillers d'iniquité qui font prévaloir au milieu de Jérusalem leurs pernicieux desseins. Ils répètent sans cesse le proverbe insensé qu'ils ont mis en circulation : ils disent : Nos maisons ne sont-elles pas assez fortifiées ? Jérusalem est cerclée de fer comme une chaudière d'airain, nous sommes les chairs vivantes de la chaudière, nulle force ennemie ne nous en arrachera jamais. C'est ainsi qu'ils parlent. Fils de l'homme, adresse-leur ta prophétie. — A ces mots, je sentis l'Esprit de Dieu envahir mon âme, et, sous son inspiration, je m'écriai : Voici la sentence de Jéhovah : Enfants d'Israël, j'ai entendu vos mensonges, et je connais le secret de vos pensées. Vous avez mis à mort des innocents dans ma ville sainte, et vous avez inondé d'un sang pur ses rues et ses places publiques. Or, vos victimes étaient réellement la chair qui avait le droit de vivre dans cette chaudière. Pour vous, je vous en arracherai. Vous avez craint le glaive, et le glaive va s'abattre sur vous. Je vous bannirai de Jérusalem, je vous livrerai aux mains de l'ennemi, vous tomberez sous ses coups. Le cercle de fer de votre chaudière

[1] *Ezech.*, cap. IX integr.

ne vous protégera plus, et vous cesserez d'être des chairs vivantes au milieu d'elle. C'est ainsi que vous apprendrez enfin que je suis le Tout-Puissant; vous pleurerez alors sur vos infidélités et vos apostasies, et vous vous reprocherez trop tard la lâcheté qui vous a fait imiter les abominations des cultes étrangers. — Pendant que je parlais ainsi, Pheltias, fils de Banaïa, tomba mort au milieu du groupe des princes d'Israël. A cette vue, je me prosternai la face contre terre : Ah! Seigneur, m'écriai-je, voulez-vous donc achever d'anéantir les malheureux restes d'Israël? — Jéhovah me répondit : Fils de l'homme, tes frères de l'exil, tes proches, toute la maison d'Israël que j'ai dispersée au milieu des nations étrangères et dont ceux-ci se croient les héritiers à jamais, voilà le petit nombre d'élus sur lequel je reporterai ma sollicitude, dans les sentiers de l'émigration. Un jour je les rassemblerai des contrées lointaines où ils vivent dispersés, et je leur rendrai la terre de la patrie. Ils reviendront habiter Jérusalem; ils en effaceront toutes les traces d'impiété, tous les souvenirs idolâtriques. Je leur donnerai un cœur fidèle, et je répandrai dans leurs entrailles un esprit nouveau; je remplacerai le cœur de pierre des générations passées par un cœur de chair. Ils marcheront dans la voie de mes commandements; ils garderont ma loi et observeront mes préceptes; ils seront mon peuple et je serai leur Dieu. — A ces mots, les chérubins du char de Jéhovah déployèrent leurs ailes, les roues mystérieuses s'élevèrent avec eux, et la gloire du Seigneur quittant le Temple, alla se reposer hors de l'enceinte de Jérusalem sur le sommet de la montagne qui domine la cité du côté de l'Orient [1]. L'Esprit m'enleva soudain, et me ramena en Chaldée, au milieu de mes frères captifs; et la vision disparut. Je racontai alors au peuple de la transmigration tous les détails de cette manifestation divine [2]. »

Importance.

59. Au point de vue historique, les trois chapitres [3] d'Ezéchiel

[1] C'est la montagne des Oliviers. — [2] *Ezech.*, cap. XI integr.

[3] Le récit du voyage mystérieux du Prophète à Jérusalem occupe les chapitres VIII, IX, X et XI du Livre d'Ezéchiel. Nous n'avons pas reproduit le X[e] parce qu'il est presque entièrement consacré à la description du char de Jéhovah, tel que le Prophète l'avait vu une première fois sur les rives du Chobar; nous en avons suffisamment parlé plus haut.

que nous venons de traduire, sont de la plus haute importance. On a pu remarquer jusqu'ici, en suivant les annales des Rois et des Paralipomènes, le peu de renseignements que leur texte nous fournit sur les pratiques idolâtriques importées à Jérusalem par des princes impies. Les écrivains sacrés se bornent à signaler, en les flétrissant, ces invasions réitérées d'apostasies nationales; mais ils n'entrent pas dans le détail des rites et du cérémonial usités par les Juifs infidèles. Le livre d'Ezéchiel supplée à leur silence; il nous initie aux mystères de prévarication, d'impiété et de honteuses superstitions dont le Temple de Salomon était le théâtre à l'époque de Sédécias. L'autel de Baal substitué officiellement à celui de Jéhovah dans le Parvis extérieur, et servant ostensiblement aux sacrifices publics[1], n'était pas seulement un outrage à la majesté du Seigneur, il devait surtout, dans la politique des prêtres et du roi de Juda, masquer le véritable état des choses aux yeux de l'empire assyrien. Bel, ou Baal, était le Dieu de la Babylonie et de Nabuchodonosor. En lui rendant un culte public, on avouait hautement la soumission et la vassalité auxquelles on cherchait secrètement à se soustraire. Sous le masque, il y avait la réalité. C'est précisément cette réalité que le Prophète découvre dans la salle du Trésor, où les soixante-douze anciens d'Israël, loin de la foule, et cachés à tous les regards indiscrets, ont fait sculpter sur les murailles les animaux de toute sorte qu'adore l'Egypte, et brûlent l'encens devant ces dieux dont ils invoquent, l'encensoir à la main, la protection prochaine. Pendant qu'on affiche avec tant d'impudence le culte servile de Baal dans le parvis ouvert à tout le peuple, on s'enferme avec soin dans les réduits les plus secrets des appartements[2], et les anciens d'Israël implorent contre la toute-puissance de Babylone, non point la majesté de Jéhovah (ils déclarent au contraire que Jéhovah les a abandonnés et qu'il a abdiqué le gouvernement du monde)[3], mais les ridicules divinités de l'Egypte, cette terre dont

au point de vue historique, des prophéties d'Ezéchiel.

[1] *Ezech.*, cap. VIII, 3, 6. Cf. n° 55 du présent chapitre. — [2] *Vides quæ seniores domus Israel faciunt in tenebris, unusquisque in abscondito cubiculi sui. Ezech.*, cap. VIII, 12. — [3] Dicunt enim : *Non videt Dominus nos, dereliquit Dominus terram* (*Ezech.*, cap. VIII, 12).

Sédécias attend le secours et avec laquelle il se ménage une alliance qui sera bientôt si fatale au royaume de Juda. En même temps les femmes juives se livraient en secret aux pratiques impures du culte de *Thammuz,* l'Osiris des Egyptiens[1]. Enfin, pendant que les anciens et les femmes d'Israël accomplissaient dans l'ombre leurs rites sacriléges, les prêtres de Juda, devant tout le peuple de Jérusalem, dans le vestibule même du Temple, se prosternaient devant le soleil levant[2] et adoraient ainsi le dieu de la Babylonie. Voilà les mystères d'hypocrisie que nous révèle le Prophète, et voilà surtout ce que les docteurs juifs voulurent plus tard dérober à la connaissance du peuple, en essayant de supprimer le livre d'Ezéchiel.

Sédécias découvre une contradiction inexplicable entre les prophéties de Jérémie et celles d'Ezéchiel.

60. L'historien Josèphe nous donne à ce sujet un éclaircissement précieux. Lui non plus ne voulait pas dévoiler un secret qui n'avait rien d'honorable pour la tribu sacerdotale ni pour le parti très-influent des scribes et des docteurs de la loi. D'un autre côté, il fallait bien rendre compte au peuple de l'hostilité dont les prophéties d'Ezéchiel avaient été l'objet. Vérifiées au pied de la lettre par les événements, ces prédictions étaient d'une telle netteté, d'une telle lucidité, s'il nous est permis d'employer cette expression, que les Juifs se demandèrent plus tard comment leurs prêtres, leurs princes et leurs docteurs avaient pu se concerter pour étouffer leur retentissement et méconnaître leur autorité divine. Voici donc l'explication de Josèphe[3] : « En même temps que Jérémie en Judée, » Ezéchiel prophétisait dans la Babylonie : il annonçait de même les » désastres imminents, et à mesure qu'il recevait les révélations » de l'Esprit saint, il les transmettait à Jérusalem. Sédécias refusa

[1] *Ezech.*, cap. VIII, 14. — [2] *Ezech.*, cap. VIII, 16.

[3] Προεφήτευσε δὲ καὶ Ἰεζεκίηλος ἐν Βαβυλῶνι, τὰς μελλούσας τῷ ναῷ συμφορὰς, καὶ ἀκόυσας ταῦτα ἔπεμψεν εἰς Ἱεροσόλυμα. Ταῖς δὲ προφητείαις ἀυτοῦ Σεδεκίας, ἠπίστησεν ἐκ τοιαύτης αἰτίας · τὰ μὲν ἄλλα πάντα συμφωνοῦντα τοῖς προφηταῖς ἀλλήλοις ἐιπεῖν συνέβη, ὥστε ἡ πόλις ἁλώσεται καὶ Σεδεκίας αὐτὸς ἀιχμάλωτος ἔσται · διεφώνησε δὲ Ἰεζεκίηλος εἰπὰν, οὐκ ὄψεσθαι Βαβυλῶνα τὸν Σεδεκίαν, τοῦ Ἱερεμίου φάσκοντος αὐτῷ ὅτι δεδεσμένον αὐτὸν ὁ Βαλυλώνιος ἀπάξει Βασιλέυς · καὶ διὰ τὸ μὴ ταυτὸν αὐτοὺς ἑκατέρους λέγειν, καὶ περὶ ὧν συμφωνεῖν ἐδόκουν, ὡς οὐδ'ἐκεῖνα ἀληθῆ λέγουσι γνοῦς, καίτοι πάντα ἀυτῷ κατὰ τάς προφητείας ἀπήντησε, ἅπερ ἐυκαιρότερον δηλώσωμεν. (Jos., *Antiq. judaic.*, lib. X, cap. X.)

» d'ajouter foi à ces prédictions, et voici le principal motif de son » incrédulité. Les deux prophètes s'accordaient à dire que Jérusa- » lem serait prise d'assaut et que Sédécias serait emmené en » captivité. Mais Ezéchiel affirmait que Sédécias ne *verrait* point » Babylone; Jérémie, au contraire, assurait que le roi de Baby- » lone emménerait avec lui Sédécias captif. Les trouvant ainsi » en contradiction sur ce point particulier, le roi refusait d'admettre » comme vraies les prédictions où leur témoignage était conforme, » et pourtant l'événement prouva que l'un et l'autre avaient dit la » vérité. » Tout en tenant compte dans ce récit de l'intention évidente de détourner l'attention des lecteurs vulgaires et de déplacer le véritable état de la question, nous ne pouvons nous empêcher de remercier Josèphe de l'intéressant détail qu'il nous fournit. Jérémie avait en effet, à plusieurs reprises, formulé la sentence divine qui condamnait Sédécias à être un jour emmené captif à Babylone. Or Ezéchiel, peu de jours après la vision mystérieuse de Jérusalem, entendit de nouveau la parole de Jéhovah. « Fils de l'homme, lui dit le Seigneur, les enfants d'Israël refusent de croire à tes prédictions; ils te demandent ironiquement des nouvelles. Porteleur celle-ci; c'est la condamnation du roi qui siége en ce moment à Jérusalem, sur le trône de Juda: Sédécias s'échappera de sa capitale assiégée pendant la nuit; on le portera sur les épaules; on fera une brèche à la muraille pour lui livrer passage, son visage sera couvert d'un voile. J'étendrai ensuite sur lui mon filet, il sera pris comme le poisson par le pêcheur et je l'aménerai à Babylone, sur la terre des Chaldéens, mais il ne verra pas cette ville[1]. »

Ophra, roi d'Egypte. Sédécias rompt le traité conclu avec Nabuchodonosor.

61. Telle était la prophétie d'Ezéchiel qui fournissait un nouveau prétexte à l'incrédulité de Sédécias. Si Jérémie disait vrai, le roi de Juda devait voir Babylone puisqu'il y serait captif. Ezéchiel était donc un imposteur en prédisant le contraire. Au lieu de chercher près de Jérémie l'explication de cette contradiction apparente, Sédécias trouva plus simple de rejeter les deux prophéties, et de persévérer dans la fatale politique qu'il suivait depuis le commence-

[1] *Ezech.*, cap. XII, 9-13.

ment de son règne. Le pharaon Hophra [1], l'*Apriès* d'Hérodote[2], avait succédé sur le trône d'Egypte à Psammis son père. Aussi ambitieux que Sédécias, mais plus puissant que lui, il aspirait à reconstituer la grandeur de l'Egypte, et une victoire navale contre le roi de Tyr sembla justifier ses espérances. « Mais, dit Hérodote, si la première » partie de son règne fut la plus heureuse que les Egyptiens eussent » vue depuis Psammétique, le temps marqué par les destins pour les » calamités et les revers fit oublier la première fortune d'Apriès[3]. » Le royaume de Juda était le point intermédiaire entre Babylone et Memphis. Sédécias, vassal et créature de Nabuchodonosor, avait toujours compté sur l'alliance de l'Egypte pour secouer un joug qu'il subissait en frémissant. Les succès du pharaon Hophra lui parurent une occasion favorable, et l'an 589, sourd à tous les avertissements de Jérémie et d'Ezéchiel, il dénonça publiquement sa rupture avec le roi de Babylone[4]. Sédécias proclamait ainsi sa déchéance et la ruine de Jérusalem. Les événements vont se précipiter avec la rapidité de la foudre. Ce sera encore dans les écrits des prophètes qu'il nous faudra chercher à en reconstituer la trame; car les auteurs du livre des Rois et des Paralipomènes, douloureusement préoccupés du résultat définitif, l'enregistrent presque sans détails.

L'armée de Nabuchodonosor. Divination par les flèches. Siége de Jérusalem.

62. Nabuchodonosor, à la nouvelle inattendue de la révolte de Sédécias, comprit toute la portée d'un mouvement provoqué par l'Egypte et appuyé par le soulèvement simultané des tribus voisines de Juda. Celle des Ammonites, l'une des plus puissantes, venait de courir aux armes[5]. Le monarque babylonien se mit immédiatement en campagne à la tête de toute l'armée d'Assyrie. « Sur la frontière de Judée, il s'arrêta à l'embranchement de deux routes, dont l'une à gauche conduisait à Rabbath, capitale des fils d'Ammon, l'autre

[1] *Jerem.*, cap. XLIV, 30. La Vulgate traduit ce nom par *Ephree. Hæc dicit Dominus : Ecce ego tradam Pharaonem Ephree regem Ægypti in manu inimicorum ejus et in manu quærentium animam illius*. L'hébreu le donne tel que nous le reproduisons.

[2] Herodot., *Historiar.*, lib. II, cap. CLXI, édit. Firmin Didot, pag. 125-126.

[3] Herodot., loc. cit. — [4] *Recessitque Sedecias a rege Babylonis. Factum est autem anno nono regni ejus* (IV *Reg.*, cap. XXIV, 20; XXV, 1). — [5] *Ezech.*, cap. XXI, 20

à droite menait à Jérusalem, la ville fortifiée, capitale du royaume de Juda. Nabuchodonosor mêla les flèches pour interroger les destins par la divination [1], il consulta ses idoles et chercha l'avenir dans les entrailles fumantes des victimes. Le sort désigna la route de droite et la cité de Jérusalem, où le roi babylonien devait placer les béliers de siége, dresser les catapultes contre les portes, creuser une ligne de circonvallation et élever des retranchements [2]. » Les sacrifices durèrent quelques jours, pendant lesquels Nabuchodonosor voulait sans doute ménager un peu de repos à ses troupes après les fatigues d'une marche précipitée. Les habitants de Jérusalem, informés de cette halte, l'attribuaient à l'hésitation et peut-être à une terreur secrète. « Ils disaient que Nabuchodonosor perdait le temps à interroger des oracles muets; que son armée se dissolvait dans l'oisiveté des fêtes [3]. Ces propos insultants étaient encore sur leurs lèvres lorsque, le dixième jour [4] du mois de Tébeth [5], l'armée assyrienne parut sur les hauteurs de Jérusalem, déployant une ceinture de fer autour de la malheureuse cité, et l'enveloppant d'une ligne de circonvallation que le roi de Babylone fit établir sur-le-champ [6]. En même temps des détachements allaient, par ses ordres, s'emparer des cités de Lachis et d'Azéca, et des autres forteresses du royaume [7]. »

[1] Saint Jérôme nous a transmis le rite usité pour la divination par les flèches. On choisissait deux flèches de forme et de dimension parfaitement semblables. On écrivait sur l'une le nom d'une ville qu'on voulait attaquer, Rabbath par exemple, sur l'autre Jérusalem. Les deux flèches étaient alors placées dans un carquois, qu'on agitait à peu près de la même manière qu'on agite les numéros dans l'urne d'une loterie. Puis un soldat, les yeux bandés, tirait une flèche du carquois. Le nom qui y était inscrit déterminait la marche que devaient suivre les combattants. (Hieronym., *In Ezechiel. comment.*, cap. XXI, 21.)

[2] *Ezech.*, cap. XXI, 21,22. — [3] Idem, *ibid.*, 23.

[4] Ce jour fatal est resté à jamais dans la mémoire des Juifs, comme une date funeste. Répandus en ce moment dans toutes les contrées de l'univers, les fils d'Israël observent un jeûne rigoureux à cet anniversaire de l'arrivée de Nabuchodonosor devant le Temple de Salomon qu'il allait détruire.

[5] *Mense decimo, decima die mensis, venit Nabuchodonosor* (IV *Reg.*, cap. XXV, 1). Le dixième mois est le mois de Tébeth. (Voir tom. I de cette *Hist.*, pag. 284, *Tableau des mois hébraïques.*) — [6] IV *Reg.*, cap. XXV, 1. — [7] *Jerem.*, cap. XXXIV, 7.

Sédécias et Jérémie. Velléités de conversion dans la ville assiégée.

63. Le lendemain, Jérémie paraissait devant Sédécias, et lui tenait au nom du Seigneur ce langage terrible : « Voici la parole de Jéhovah, Dieu d'Israël : Je livrerai cette cité aux mains du roi de Babylone, et il la réduira en cendres. Tu n'échapperas point à sa poursuite ; on te fera prisonnier, et tu tomberas dans ses fers. Tes yeux verront le roi de Babylone, tu lui parleras comme un captif à son vainqueur, et tu seras conduit à Babylone. Cependant tu ne mourras point d'un coup d'épée ; tu achèveras en paix les jours de ta vie ; on brûlera les parfums autour de ton lit funèbre, selon les rites pratiqués pour la sépulture de tes aïeux ; la foule se pressera à tes funérailles en faisant entendre les lamentations accoutumées : Adieu, seigneur roi, diront en pleurant les fils d'Israël[1]. » Sédécias avait été jusque-là insensible aux menaces du Prophète ; mais les circonstances étaient changées, l'armée de Babylone, dont on apercevait les tentes du haut de la terrasse du palais, formait un commentaire effrayant à ces prédictions lugubres. Le roi de Juda parut manifester, pour la première fois, un sentiment de repentir. On était alors au dixième mois de l'année sabbatique. La loi de Moïse, oubliée depuis le règne de Josias, prescrivait de rendre, dans cette année de rémission, la liberté à tous les captifs hébreux[1]. En faisant revivre cette ordonnance depuis longtemps tombée en désuétude, Sédécias comptait peut-être autant sur la popularité de la mesure en elle-même, que sur le caractère religieux qu'elle affichait. Quoi qu'il en soit, les deux sentiments étaient utiles à exploiter dans des conjonctures aussi graves. « Il publia donc devant tout le peuple assemblé, un édit par lequel il était enjoint aux Hébreux de rendre immédiatement la liberté à tout esclave des deux sexes, Juif d'origine, dont ils se trouveraient alors les maîtres. Cet ordre royal fut exécuté par les princes et le peuple sans aucune exception[2]. » On aurait pu croire à un retour sincère au véritable esprit de la loi judaïque. Pour mieux accuser les nouvelles dispositions qu'il affectait, « Sédécias chargea deux de ses officiers, Iachab, fils

[1] *Jerem.*, cap. XXXIV, 1-6. — [2] *Si emeris servum hebræum, sex annis serviet tibi, in septimo egredietur liber gratis* (*Exod.*, cap. XXI, 2). — [3] *Jerem.*, cap. XXXIV, 9, 10.

de Sélémias, et le prêtre Sophonie, fils de Maasia, d'un message pour Jérémie. Ils se rendirent près du Prophète, et lui dirent au nom de leur maître : Invoquez, pour le succès de nos armes, Jéhovah notre Dieu [1] ! »

Expédition d'Ophra, roi d'Égypte, contre Nabuchodonosor. Interruption du siége de Jérusalem Jérémie est arrêté comme transfuge, et jeté dans un cachot.

64. Ce n'était là cependant que d'hypocrites démonstrations. « Le pharaon Hophra, informé du siége de Jérusalem, venait de quitter l'Egypte, et accourait à la tête d'une armée pour combattre les Chaldéens [2]. » Sédécias avait compté sur l'effet de cette diversion. « Nabuchodonosor, en apprenant l'approche du roi égyptien, se hâta de quitter Jérusalem pour courir à ce nouvel ennemi [3]. » Le blocus de la ville subitement levé fut le signal d'une joie insensée parmi les courtisans et le peuple. « On se hâta de révoquer la loi votée quelques jours auparavant, et tous les esclaves reprirent leurs fers. Jérémie s'opposa seul à ce délire populaire. Voici, s'écria-t-il, la parole de Jéhovah ! Vous êtes sourds à mes préceptes, vous rétractez l'édit de liberté un instant accordé à vos frères ; vous n'aurez vous-mêmes d'autre liberté que celle du glaive, de la peste et de la famine. L'armée des Babyloniens, qui s'est éloignée de vous, va revenir, elle s'emparera de Sédécias, des princes et du peuple de Juda ; elle livrera Jérusalem aux flammes et détruira toutes les cités du royaume [4]. » Les Chaldéens, en se retirant, avaient laissé libres toutes les issues de la ville. « Jérémie voulut en profiter pour se rendre à Anathoth, sa patrie. » (Peut-être avait-il à régler quelques intérêts de famille, ou désirait-il se soustraire aux horreurs qu'il avait prédites contre Jérusalem. Les expressions hébraïques se prêtent également à l'une et à l'autre interprétation.) « Au moment où il allait franchir la porte qui conduit à la tribu de Benjamin, le Prophète fut reconnu et arrêté par Jérias, fils de Sélémias, qui en avait la garde. Tu es un transfuge, lui dit Jérias, et tu vas rejoindre les Chaldéens ! — Non, répondit Jérémie, je ne suis point un transfuge et ne vais pas rejoindre les Chaldéens. — Mais, sans écouter ses protestations, Jérias se saisit de sa personne et le ramena aux

[1] *Jerem.*, cap. XXXVII, 3. — [2] *Jerem*, cap. XXXVII, 4. — [3] *Jerem., ibid.* — [4] *Jerem.*, cap. XXXIV, 11, 12, 17, 21, 22.

princes de Jérusalem. Irrités de cette tentative, qu'ils considéraient comme une trahison, les princes firent frapper Jérémie de verges, et l'envoyèrent à la prison dont le scribe Jonathan avait l'intendance. Le Prophète y fut jeté dans un cachot humide, et y demeura de longs jours sans revoir la lumière du ciel [1]. »

Nabuchodonosor, vainqueur du roi d'Egypte, reprend le siége de Jérusalem.

65. La dernière illusion de Sédécias et des habitants de Jérusalem s'évanouit bientôt par le retour de Nabuchodonosor, sous les murs de la ville coupable. « L'Egypte, dit Ezéchiel, ne fut qu'un roseau fragile pour le peuple de Juda. On croyait y appuyer solidement la main, le roseau se brisa, ensanglantant le bras qu'il devait soutenir, et rompant les reins de son trop confiant allié [2]. » On peut conjecturer, par ces paroles d'Ezéchiel, que le Pharaon égyptien ne fit pas une résistance très-sérieuse à son redoutable adversaire, et qu'il se hâta d'abandonner Jérusalem à son malheureux sort, en acceptant les conditions de paix qu'il plut au roi de Babylone de lui imposer. Nabuchodonosor put donc reprendre, avec une vigueur nouvelle, les opérations du siége un instant interrompu. Jérémie, toujours plongé dans l'obscurité de son cachot, n'avait point été témoin du désespoir qui s'était emparé de tous les cœurs au retour de l'armée assiégeante. « Sédécias l'envoya chercher, et le consulta en secret dans l'intérieur de son palais. Es-tu certain, lui demanda-t-il, que tu parles réellement au nom de Jéhovah ? — Oui, répondit le Prophète, c'est réellement Jéhovah qui m'a inspiré toutes mes prédictions. Il est certain que vous tomberez au pouvoir du roi de Babylone. C'est Jéhovah qui l'a dit. — Après cette affirmation si précise de l'authenticité de sa mission, Jérémie ajouta : Roi de Juda, que vous ai-je fait ? Quel crime ai-je commis contre vos serviteurs ou contre vos sujets pour prolonger ma détention dans un affreux cachot ? Où sont ces prophètes dont vous aimiez le langage et qui vous disaient : Jamais le roi de Babylone ne reparaîtra sous les

[1] *Jerem.*, cap. XXXVII, 10-15.

[2] *Ezech.*, cap. XXIX, 6, 7. Dans ce passage, le Prophète reproche au roi d'Egypte la facilité avec laquelle il abandonna en cette circonstance les Juifs ses alliés, et lui prédit, au nom du Seigneur, les plus terribles châtiments. On peut voir la réalisation de cette prophétie dans la fin malheureuse d'Apriès, racontée par Hérodote (Herod., *Histor.*, lib. II, cap. CLXIX).

murs de Jérusalem, ni sur le territoire de Juda? Maintenant donc, ô roi mon seigneur, daignez écouter ma prière, ne me renvoyez plus dans le cachot souterrain du scribe Jonathan, où je mourrai de misère et de faim [1]. » — Le malheur est la grande école de la clémence, et Sédécias était malheureux. Il fut touché de la prière du Prophète; cependant il lui paraissait dangereux de remettre en liberté un homme qui passait pour l'émissaire du parti babylonien à Jérusalem. Il le déclara franchement à Jérémie [2], et pour concilier les exigences de sa politique avec le sentiment de la justice et de l'humanité, il trouva un moyen terme. « Jérémie demeura captif, seulement il lui fut permis de résider sous le vestibule de la prison, à la lumière du soleil et en communication avec le public [3]. Sédécias donna en même temps l'ordre qu'on lui fournirait chaque jour un pain avec une ration suffisante d'autres aliments, tant qu'il en resterait dans la ville assiégée [4]. »

Conspiration des princes de Juda contre Jérémie. Dévouement d'Abdémélech.

66. La ligne de circonvallation se resserrant autour de Jérusalem, la famine et toutes ses horreurs ne tardèrent pas à se faire sentir aux malheureux habitants. « Ils venaient consulter le Prophète, qui leur disait: Voici la parole de Jéhovah: Quiconque s'obstinera à rester ici, mourra sous le glaive de l'ennemi ou dans les tortures de la peste et de la famine. Quiconque se rendra volontairement aux Chaldéens sauvera sa vie, car le Seigneur livrera Jérusalem à l'armée du roi de Babylone. — Les princes du peuple, Saphatias, fils de Mathan, Gédélias, fils de Phassur, Juchal, fils de Sélémias, et Phassur, fils de Melchia, indignés d'entendre un pareil langage, et craignant sans doute l'impression qu'il pouvait produire sur l'esprit de la multitude, vinrent trouver Sédécias. Nous vous prions, dirent-ils, de faire condamner à mort ce prophète séditieux. Ses discours feront tomber les armes des mains de nos soldats et achèveront de décourager le peuple. Il a juré la ruine de Jérusalem! — Il est entre vos mains, répondit Sédécias; votre roi n'a rien à vous refuser. — Satisfaits d'avoir arraché ce consentement, les princes

[1] *Jerem.*, cap. XXXVII, 16-19. — [2] *Jerem.*, cap. XXXII, 3, 4. — [3] Ce détail que nous ajoutons ici au texte résulte clairement du fait raconté immédiatement après. — [4] *Jerem.*, cap. XXXVII, 20.

allèrent prendre Jérémie, le conduisirent à la prison de Melchias, fils d'Amélech, et le firent descendre, avec des cordes, dans une citerne desséchée dont le fond était couvert d'une vase épaisse [1]. C'était le supplice auquel le patriarche Joseph avait été jadis condamné par la haine de ses frères. Jérémie devait également y échapper. « Il y avait à la cour de Juda un eunuque éthiopien, nommé Abdémélech, que Sédécias avait attaché au service de son palais. Abdémélech fut informé du traitement qu'on venait de faire subir au Prophète, et résolut d'y mettre un terme. Il se présenta devant le roi, qui rendait la justice, assis sur son tribunal à la porte de Benjamin. O roi, mon seigneur, lui dit-il, les princes viennent de commettre un crime. Ils ont jeté le Prophète dans une citerne desséchée, et veulent l'y laisser mourir de faim [2]. » — La publicité de cette réclamation en assurait le succès. Dans la situation des choses, Sédécias n'aurait pu, sans provoquer un soulèvement populaire, avouer sa complicité dans la coupable tentative des chefs de l'armée. « Il s'empressa donc de répondre à Abdémélech : Prends avec toi trente soldats, délivre le Prophète, tu me réponds de sa vie. — L'Ethiopien se mit à la tête de l'escorte qui lui était accordée, il se munit, dans un des celliers du palais, de tampons de vieilles étoffes, les jeta à Jérémie en lui criant d'en entourer ses bras, pour que le frottement des cordes lui fût moins sensible. Avec cette précaution, le Prophète put être retiré de la citerne, comme du fond d'un tombeau, et il fut ramené dans le vestibule de la prison où il avait été précédemment détenu [3]. » Le dévouement d'Abdémélech reçut aussitôt sa récompense. « Voici la parole de Jéhovah, lui dit le Prophète. Les malheurs dont j'ai menacé Jérusalem vont s'accomplir, mais je veillerai sur toi dans ce jour de suprêmes désastres. Tu échapperas à la mort et à la captivité, je te sauverai la vie pour récompenser ta fidélité [4]. »

La famine et la peste dans la ville assiégée.

67. Les provisions étaient épuisées, les horreurs du siége de Samarie se renouvelaient pour la malheureuse Jérusalem. Le pain de

[1] *Jerem.*, cap. XXXVIII, 1-6. — [2] Idem, *ibid.*, 7-9. — [3] Idem, *ibid.*, 10-13. — [4] *Jerem.*, cap. XXXIX, 15-18.

détresse d'Ezéchiel manquait lui-même ; alors on eut recours à ces ressources du désespoir qui transforment en nourriture les détritus les plus abjects, les animaux et les insectes les plus répugnants [1]. Mourants de faim, les habitants tombaient inanimés dans les rues et les places publiques [2], et leurs cadavres abandonnés ne tardèrent pas à engendrer la peste, ce fléau terrible dont l'apparition avait si souvent été prédite par les prophètes [3]. Tous les sentiments de la nature disparaissaient devant la féroce sensation de la faim. On vit des pères dévorer la chair de leurs enfants, des fils chercher un aliment dans le corps dépecé de leurs pères [4]; on vit des mères abandonner l'enfant auquel elles venaient de donner le jour [5]; on en vit d'autres porter une main impitoyable sur le fruit de leurs entrailles, l'égorger, le faire rôtir et se manger elles-mêmes dans les membres de leurs enfants [6]. Ce qu'il y a de plus étonnant dans l'incroyable obstination de Sédécias et de ses officiers à prolonger une résistance visiblement inutile, en dehors même des avertissements divins qui la flétrissaient comme un acte de révolte, c'est que Nabuchodonosor, loin de se montrer impitoyable pour ceux d'entre les Juifs qui s'étaient volontairement rendus, acceptait au contraire leur soumission, et paraissait disposé à leur accorder la liberté [7]. La responsabilité qu'assumait le roi de Juda, en persévérant dans son aveugle politique, était donc immense. Il le sentait bien, et nous allons en avoir la preuve dans le récit suivant. Nabuchodonosor, désormais certain que la prise de Jérusalem n'était plus qu'une affaire de quelques semaines, avait laissé à ses lieute-

[1] *Qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora* (*Jerem. Thren.*, cap. IV, 5). — [2] *Cum deficerent quasi vulnerati in plateis civitatis* (*Thren.*, cap. II, 12). *Jacuerunt in terra foris puer et senex* (*Thren.*, cap. III, 21). *Qui vescebantur voluptuose interierunt in viis* (*Thren.*, cap. IV, 5). — [3] *Jerem.*, cap. XXXVIII, 2; *Ezech.*, cap. V, 12. — [4] *Patres comedent filios in medio tui, et filii comedent patres suos* (*Ezech.*, cap. V, 10). — [5] *Sed et lamiæ nudaverunt mammam, lactaverunt catulos suos : filia populi mei crudelis quasi struthio in deserto, etc.* (*Thren.*, cap. IV, 4). — [6] *Manus mulierum misericordium coxerunt filios suos : facti sunt cibus earum in contritione filii populi mei* (*Thren.*, cap. V, 10). — [7] Nous en verrons plus loin la preuve évidente dans la nomination du juif Godolias comme lieutenant de Nabuchodonosor pour gouverner la Judée après la conquête de Jérusalem.

nants le soin de terminer le siége, et s'était, de sa personne, porté sur la frontière septentrionale de la Judée, pour achever simultanément la conquête de tout le territoire [1]. Sédécias ne conservait plus d'espérance ; il songeait à se ménager le moyen de fuir de la ville assiégée, mais il dissimulait avec soin ses véritables intentions.

Dernière entrevue de Sédécias et le Jérémie.

68. « Il se fit amener Jérémie dans une des salles du Temple voisine de la Troisième Porte, et eut avec lui cet entretien suprême : J'ai un avis à te demander, lui dit-il. Promets-moi de ne me rien cacher. — Si je vous dis la vérité, répondit le Prophète, vous me ferez mettre à mort. Si je vous donne un conseil salutaire, vous refuserez de l'entendre. — Par Jéhovah, qui m'a donné l'être, s'écria le roi, je fais le serment de respecter ta vie et de ne pas te livrer aux mains des hommes qui ont juré ta perte. — Après avoir reçu cette assurance, Jérémie dit à Sédécias : Voici la parole de Jéhovah : Si tu te décides à aller trouver les lieutenants du roi de Babylone et à leur faire ta soumission, tu auras la vie sauve, toi et toute ta famille. Jérusalem sera épargnée. Mais si tu ne veux point te résoudre à cette démarche, la ville tombera au pouvoir des Chaldéens et sera livrée aux flammes. Toi-même tu n'échapperas point aux rigueurs de leur vengeance [2]. » — La réponse était claire et n'admettait plus d'équivoque. Sédécias avait mis de côté tous les anciens préjugés qui lui avaient été si funestes. Le roi et le prisonnier avaient en ce moment un égal respect l'un pour l'autre, et celui qui parlait avec le plus d'autorité ne portait point la couronne. « Je crains, dit Sédécias, qu'après avoir fait cette démarche, les lieutenants de Nabuchodonosor ne me livrent à la vengeance des Juifs, qui ont depuis longtemps fait leur soumission aux Chaldéens. — Non, il n'en sera rien, dit Jérémie. Je vous en conjure, écoutez la voix du Seigneur, qui vous parle par ma bouche ; c'est l'unique espoir de salut qui vous reste encore. Si vous persistez à le rejeter, voici ce que dit Jéhovah : Toutes les épouses de Sédécias, maintenant renfermées dans le palais de Jérusalem, seront livrées aux insultes des princes chaldéens. Au jour de leur opprobre elles s'écrieront : Malheur à

[1] IV *Reg.*, cap. XXV, 6; *Jerem.*, cap. XXXIX, 5. — [2] *Jerem.*, cap. XXXVIII, 14-19.

nous ! Le roi qui devait nous protéger s'est laissé séduire par des conseils imposteurs, qui l'ont entraîné à la honte et à la mort, et l'ont abandonné ensuite. Ainsi elles gémiront dans leur infortune, et cependant tu tomberas toi-même au pouvoir des ennemis, et Jérusalem sera la proie des flammes. — Sédécias ne fit plus d'objections nouvelles. Après quelques instants de réflexion, il congédia le Prophète, en disant : Sous peine de la vie, ne révèle à personne le secret de notre entrevue. Si les chefs de l'armée et les princes du peuple découvrent que je t'ai parlé et qu'ils te pressent de questions : De quoi le roi t'a-t-il entretenu ? diront-ils. Apprends-le nous, tu n'as rien à craindre ; nous respecterons ta vie. S'ils te parlent ainsi, réponds-leur : J'ai supplié le roi de me mettre en liberté, et de ne pas me laisser mourir dans la prison de Jonathan. — La précaution n'était pas inutile. Les princes du peuple et les chefs de l'armée pressèrent en effet le Prophète de leurs questions indiscrètes ; Jérémie leur fit la réponse convenue, et comme nul n'avait entendu les paroles échangées entre les deux interlocuteurs, rien de ce qui s'était dit ne transpira au dehors[1]. »

Cruelles préoccupations de Sédécias.

69. Sédécias et Jérémie ne devaient plus se revoir. Le roi de Juda paraît, en cette dernière circonstance, avoir eu le pressentiment de la vérité. Sa position est celle d'un prince qui n'ose plus vouloir le bien, après avoir trop voulu le mal. La crainte paralyse tous ses mouvements. Comment, après onze années d'un règne employé à conspirer contre Nabuchodonosor, se résoudre à une soumission dont il a toujours écarté l'idée comme une trahison ? Comment paraître devant les sujets qui l'ont précédé dans cette voie et dont il a flétri la conduite comme une lâcheté ? Comment surtout, vis-à-vis des chefs de son armée, dont il a surexcité l'énergie et entraîné le courage dans une résistance désespérée, expliquer un revirement qui rend inutiles tout le sang versé, tous les services rendus, tous les sacrifices déjà accomplis ? Voilà ce qui ressort clairement, aux yeux de l'historien, de l'attitude de Sédécias dans sa dernière entrevue avec Jérémie. Tant il est vrai que les erreurs de la

[1] *Jerem.*, cap. XXXVIII, 20-28.

politique humaine ont des retentissements formidables dans la vie des princes ! Tant la solidarité entre le présent et l'avenir est puissante ! Elle forme comme une chaîne dont chaque anneau s'est soudé presque à l'insu de son auteur, jusqu'à ce que le poids total écrase la victime. Certes, entre Sédécias quittant la salle du Temple pour aller porter dans son palais le fardeau de ses mortelles inquiétudes, et Jérémie allant reprendre, dans le vestibule de la prison de Jonathan, des fers qui ne devaient plus se briser qu'après la chute de Jérusalem [1], le choix ne saurait être douteux. Les chaînes du Prophète étaient plus légères alors que la couronne du roi.

Fuite de Sédécias et de ses guerriers. Captivité et mort de Sédécias, dernier roi de Juda.

70. Quelques jours après, l'armée babylonienne ayant pratiqué une large brèche aux remparts extérieurs, « les lieutenants du roi de Babylone Nerghel-Saratzer, le Semgar-Nabou ; le Sar-Sakim ; le Rabsaris ; Nerghel-Saratzer, le Rab-Mag ; et tous les autres princes chaldéens pénétrèrent par la brèche, et vinrent s'établir devant la Porte du Milieu. » Tout espoir de se défendre plus longtemps était perdu. « Sédécias et tous les guerriers de Juda résolurent de quitter la ville. Profitant des ombres de la nuit, ils s'échappèrent par un souterrain des jardins du palais qui communiquait à une porte dérobée, entre le mur d'enceinte et le rempart extérieur, et s'enfuirent dans la direction de la solitude qui conduit à Jéricho. Les Chaldéens, promptement informés de cette évasion, lancèrent à leur poursuite une colonne d'expédition qui atteignit les fugitifs au moment où ils arrivaient au désert. Sédécias fut conduit immédiatement, avec ses fils et les principaux officiers de sa cour, à Reblatha, au territoire d'Emath [2], où se trouvait Nabuchodonosor. Le roi babylonien fut sans miséricorde pour le vassal révolté que le sort des armes livrait en son pouvoir. Il fit égorger les enfants de Sédécias et tous les nobles de Juda, en présence de leur roi et de leur

[1] *Mansit vero Jeremias in vestibulo carceris, usque ad diem quo capta est Jerusalem* (*Jerem.*, cap. XXXVIII, 28).

[2] Nous croyons que la Reblatha indiquée ici, est la ville du même nom qui fait partie de la tribu de Nephtali. Ce qui nous détermine à le penser, c'est l'itinéraire que Nabuzardan fit suivre aux captifs après la prise de Jérusalem, et dont nous parlerons au n° 74 de ce chapitre.

père. Après cette exécution terrible, Sédécias eut les yeux crevés, puis on le chargea de chaînes, et on l'emmena, comme un trophée de victoire, à Babylone[1]. » Il dut comprendre alors le sens de la double prophétie d'Ezéchiel et de Jérémie dont l'apparente contradiction se résolvait en un dénouement si cruel pour lui. Le dernier roi de Juda était dans sa trente-deuxième année lorsque la couronne et le sceptre de David, maintenus dans sa famille depuis quatre cent cinquante-trois ans[2], lui furent ainsi arrachés par le plus affreux des revers. L'Ecriture ne nous a point transmis l'histoire de ce malheureux roi depuis sa captivité. Nous savons seulement, par la prophétie de Jérémie, dont les événements ont suffisamment démontré pour nous l'authenticité, que Sédécias mourut dans l'exil, et que les captifs d'Israël obtinrent la permission de lui rendre les honneurs de la sépulture royale[3].

§ V. Destruction du Temple de Salomon (586).

71. Pendant que ces scènes d'horreur se passaient à Reblatha, les généraux auxquels le roi de Babylone avait confié en son absence le commandement suprême de l'armée de siége, pénétraient enfin à Jérusalem[4]. Josèphe a enregistré l'heure précise de ce désastre qui laissa un souvenir à jamais ineffaçable dans la mémoire des Hébreux. Ce fut, dit-il, « vers minuit[5], » dans la onzième année, au

Sac de Jérusalem.

[1] Jerem., cap. XXXIX, 1-7. Voir l'interprétation de ce verset par M. de Saulcy, *Recherches sur la chron. des emp. de Nin., Babyl. et Ecbat.*

[2] Ce fut l'an 1040 que David monta sur le trône, après la mort de Saül, et l'an 587 que Sédécias, dernier roi de Juda, perdit la couronne.

[3] *Jerem.*, cap. XXXIV, 4,5. Voir n° 62 de ce chapitre. Cf. *Jerem.*, cap. LII, 11. *Oculos Sedeciæ cruit et vinxit cum compedibus, et adduxit eum rex Babylonis in Babylonem, et posuit eum in domo carceris usque ad diem mortis ejus.*

[4] La prise de Jérusalem et la ruine du Temple sont décrites en quatre passages différents de l'Ecriture : 1° IV *Reg.*, cap. XXV ; 2° II *Paralip.*, cap. XXXVI ; 3° *Jerem.*, cap. XXXIX ; 4° *Jerem.*, cap. LII. De plus elles sont racontées avec les détails traditionnels par Josèphe (*Antiq. jud.*, lib. X, cap. XI). Nous puiserons à chacune de ces sources, en prenant la précaution d'indiquer les citations en note, pour que tous les lecteurs puissent facilement contrôler la rigoureuse exactitude de notre récit.

[5] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. XI.

neuvième jour du quatrième mois du règne de Sédécias [1]. Les vainqueurs, exaspérés par une résistance de près de dix-huit mois, et ne rencontrant dans l'enceinte de Jérusalem qu'une population abandonnée de son roi, de ses guerriers et de ses principaux chefs, massacrèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Ils envahirent d'abord le Temple [2], désigné à leur attention par une renommée séculaire et par toutes les merveilles qu'on en racontait. Le Temple, ainsi que nous l'avons dit, était pour les Juifs ce que l'*Agora* et le *Forum* furent plus tard pour les citoyens d'Athènes et de Rome. Dans les circonstances ordinaires, il servait de point de réunion et de centre général à tout le peuple de la ville. Mais, dans la situation présente, au moment où les habitants consternés venaient d'apprendre presque en même temps la fuite du roi, des chefs militaires et des soldats encore valides de son armée, et la nouvelle plus effrayante encore de l'invasion des ennemis par la brèche des remparts, on conçoit que la population en masse dut venir chercher un dernier refuge dans les vastes parvis de la maison sainte. Hélas! elle n'y trouva que la mort. « Le soldat babylonien passa au fil de l'épée, dans le Temple du Seigneur, les vieillards, les jeunes gens, les vierges, les enfants et les mères, sans pitié pour l'âge, le sexe ou l'innocence désarmée [3]. » Ce fut alors que commença ce formidable égorgement dont Ezéchiel avait eu l'intuition dans sa vision mystérieuse. Quand l'intérieur du Temple et ses parvis furent inondés de sang et remplis de cadavres, les vainqueurs se précipitèrent à travers les rues, les places, les palais et les simples maisons de la ville, assouvissant, l'épée à la main, leur soif de carnage. Ceux qui échappèrent à cette rage du premier moment, durent réellement leur salut à la protection du Seigneur, car la fureur des Chaldéens ne s'arrêta qu'après que leurs bras tombèrent de lassitude [4].

Destruction du Temple de Salomon.

72. Le pillage individuel dut succéder au massacre général. Tel était le droit de la guerre dans l'antiquité, et l'on sait que la licence

[1] IV *Reg.*, cap. XXV, 2, 3; *Jerem.*, cap. XXXIX, 2; *Ibid.*, cap. LII, 6. — [2] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. XI. — [3] II *Paralip.*, cap. XXXVI, 17. — [4] *Ezech.*, cap. IX.

du soldat s'exaltait alors en proportion de la résistance et des périls affrontés pendant un long siége. Cependant des courriers avaient été expédiés à Nabuchodonosor à Reblatha, pour lui apprendre la grande nouvelle. On attendait ses ordres pour décider du sort de Jérusalem. La prise de cette capitale du royaume de Juda eut un immense retentissement parmi les peuples voisins. Nous en pouvons juger par un texte précieux de l'Ecriture. Les fils d'Edom, cette descendance d'Esaü toujours rivale de la race de Jacob, applaudirent à ce désastre. Répandus dans les provinces de l'Idumée, et probablement soumis depuis longtemps au joug de Nabuchodonosor, ils insistèrent près de ce prince pour que Jérusalem fût anéantie et qu'on arrachât jusqu'au fondement de ses édifices et de ses remparts [1]. Le monarque babylonien se prêta à leurs vues intéressées, ou plutôt il fut l'instrument dont se servit la vengeance du Seigneur. Nabuzardan, généralissime de toutes ses armées, fut chargé par lui d'aller accomplir sa volonté souveraine à Jérusalem [2]. Ce chef arriva dans la ville sainte le septième jour du cinquième mois [3]. Il fit aussitôt mettre le feu au Temple et au palais des rois de Juda, dont tous les édifices furent consumés par les flammes [4]. Les autres maisons de Jérusalem eurent le même sort [5]. On mit le feu aux tours [6], qui reliaient entre elles les fortifications de la cité. Quand l'incendie se fut éteint, faute d'aliments, les murailles calcinées de l'enceinte militaire restaient encore debout. Toute l'armée chaldéenne fut mise à réquisition pour les abattre, avec ordre de n'y pas laisser pierre sur pierre [7]. — Jérusalem n'était plus qu'un souvenir. Toutes les richesses accumulées pendant cinq siècles de gloire, tous les chefs-d'œuvre des arts, furent détruits par les Chaldéens [8]. « Ils mirent en pièces les deux colonnes d'airain, dressées par Salomon, sous le nom de *Jakim* et *Booz* [9], à l'entrée du

Ruine et incendie de Jérusalem. Nabuzardan, délégué du roi de Babylone.

[1] *Memor esto, Domine, filiorum Edom, in die Jerusalem : Qui dicunt : Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea* (*Psalm.* CXXXVI, 7). — [2] *Jerem.*, cap. XXXIX, 10; LII, 12. — [3] IV *Reg.*, cap. XXV, 8. — [4] IV *Reg.* cap. XXV, 9; II *Paralip.*, cap. XXXVI, 17; *Jerem.*, cap. XXXIX, 8; LII, 13. — [5] IV *Reg.*, cap. XXV, 9. — [6] II *Paralip.*, cap. XXXVI, 19. — [7] *Jerem.*, cap. LII, 14; cap. XXXIX, 8; II *Paralip.*, 19; IV *Reg.*, cap. XXV, 10. — [8] *Quidquid pretiosum fuerat demoliti sunt* (II *Paralip.*, cap. XXV, 19). — [9] Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 463.

Temple ; et la *Mer d'Airain*, avec les douze statues colossales qui en formaient la base, afin de pouvoir plus facilement transporter ce poids énorme de métal à Babylone. Chacune de ces colonnes avait dix-huit coudées de haut ; leur circonférence, mesurée par le cordon qui les entourait, était de douze coudées ; creuses au milieu, leur épaisseur était de quatre doigts. Le chapiteau qui formait leur couronnement représentait des grappes de grenades sur un fond imitant les mailles d'un réseau. Il était d'airain massif et d'une hauteur de cinq coudées. Une guirlande de quatre-vingt-seize grenades courait autour de chaque colonne, et se rattachait au sommet par un feston formé de quatre autres grenades. Tous les instruments des sacrifices, chaudières d'airain, tridents, mortiers, coupes, forceps, patères, bassins, encensoirs, chandeliers furent entassés pêle-mêle, avec les richesses du palais des rois de Juda, en observant toutefois de les grouper selon la qualité du métal, l'or avec l'or, l'argent avec l'argent, l'airain avec l'airain, jusqu'à ce qu'il fût possible d'emmener ces immenses dépouilles à Babylone [1]. »

Les vaincus. Politique assyrienne à leur égard.

73. Nabuzardan avait reçu de son maître des instructions précises auxquelles il se conforma rigoureusement. La population de Jérusalem qui avait survécu au massacre devait être divisée en deux portions, d'après la situation de fortune de chaque individu. Tout ce qui précédemment avait été influent, riche, indépendant, à quelque titre que ce fût, devait être transféré à Babylone. Le reste, c'est-à-dire les indigents, ceux qui n'avaient rien possédé jusque-là, devaient être mis en possession des champs, vignes et autres héritages qui allaient se trouver vacants à la suite de cette transmigration pratiquée sur une si vaste échelle [2]. On ne peut méconnaître, dans cette mesure, une intention politique qui ne manquait pas d'habileté. Le roi de Babylone rattachait à sa conquête une foule d'existences, obscures jusque-là, qui lui seraient personnellement redevables de leur fortune, et qui auraient intérêt à prévenir le retour des anciens propriétaires, dont la dépouille leur était libéralement dévolue. Nabuchodonosor n'avait fait qu'une

[1] *Jerem.*, cap. LII, 17-24 ; IV *Reg.*, 13-17. — [2] *Jerem.*, cap. XXXIX, 9,10.

seule exception à la loi générale; elle était en faveur de Jérémie. En envoyant son généralissime à Jérusalem, il lui avait dit : « Mets en liberté le Prophète, et environne-le de ta protection. Ne lui fais aucun mal, et laisse-le faire ce qu'il voudra [1]. » Jérémie renfermé dans la prison de Jonathan, avait échappé à la première fureur de la soldatesque après le sac de la ville. Prisonnier de Sédécias, signalé à l'attention bienveillante des chefs babyloniens par tous les transfuges qui les avaient informés du sens de ses prédictions, il vit bientôt briser ses fers par l'ordre des lieutenants de Nabuchodonosor [2]. Cependant, dans le trouble et la confusion indescriptibles de ces jours de pillage, de meurtre et d'incendie, le Prophète, même après l'arrivée de Nabuzardan, fut compris, par erreur, dans le nombre des infortunés qui devaient être transférés à Babylone. Le généralissime fit réunir en une longue colonne tous les captifs de Jérusalem et du territoire de Juda [3]; on leur attacha les mains derrière le dos, et, pendant que les bêtes de somme attelées aux chariots assyriens emmenaient les dépouilles de Jérusalem, les vaincus prenaient le chemin de l'exil. Nabuzardan avait organisé le gouvernement des colons israélites, pauvres hier, riches aujourd'hui, qu'il laissait sur le territoire de la conquête; et pour mieux les convaincre de la bienveillance souveraine du grand roi de Babylone, il avait choisi pour mettre à leur tête un Hébreu transfuge, Godolias, fils d'Ahicam, fils de Saphan [4], qui devait établir le siége du nouveau gouvernement à Masphath [5], effaçant ainsi jusqu'au souvenir de la puissance de Sion.

La colonne de transmigration. Jérémie est rendu à la liberté par Nabuzardan. Mort du grand prêtre Saraïas.

74. Au lieu de suivre la vallée du Jourdain, pour remonter ce fleuve jusqu'à sa source et gagner en droite ligne la route de Jérusalem à Babylone par Damas et Palmyre [6], Nabuzardan fit prendre à la caravane le versant occidental des montagnes de Judée, pour remonter le littoral de la mer Phénicienne. Cet itinéraire se rattachait vraisemblablement au plan de campagne de Nabuchodonosor, qui se préparait alors à attaquer la ville de Tyr, et qui attendait à

[1] *Jerem.*, cap. XXXIX, 11,12. — [2] *Jerem.*, cap. XXXIX, 13,14. — [3] *Jerem.*, cap. XL, 1. — [4] *Jerem.*, cap. XL, 5. — [5] *Jerem.*, cap. XL, 10. — [6] Voir la carte des empires babyloniens et médo-perses, par A.-H. Dufour.

Reblatha, sur la frontière septentrionale de la Palestine, le retour de son armée victorieuse. Quoi qu'il en soit, les captifs étaient déjà parvenus, après une première journée de marche, à la ville de Rama, au nord-ouest de Jérusalem, lorsque Nabuzardan se souvint de Jérémie et de la sentence souveraine qui le concernait. « Il le fit sortir du milieu de ses compagnons d'exil, et comparaître en sa présence avec les chaînes qui entouraient encore ses mains. Jéhovah, ton Dieu, lui dit-il, a réalisé les menaces qu'il avait prononcées par ta bouche contre ce pays. Les crimes de Jérusalem ont reçu leur châtiment. Maintenant donc tu es libre, je vais ordonner qu'on brise tes chaînes. S'il te plaît de venir avec moi à Babylone, viens, tu y trouveras ma sollicitude attentive à faire ton bonheur. S'il ne te convient pas de faire ce voyage, reste dans ta patrie. Toute cette terre, aussi loin que ton œil puisse l'embrasser, est à ta disposition. Choisis le lieu que tu veux habiter et vas en paix [1]. » — Le Prophète ne répondit pas. On comprend facilement les émotions qui agitaient alors son âme. Le généralissime babylonien devina sa pensée. « Tu ne veux pas venir avec moi, ajouta-t-il. Demeure donc dans ce pays. Fixe-toi, si tu veux, près de Godolias, fils d'Ahicam, que le roi de Babylone a préposé au gouvernement des villes de Juda. Demeure au milieu de ton peuple. Enfin, partout où il peut te convenir d'aller, vas en paix. — Nabuzardan fit ensuite remettre des vivres et des présents à Jérémie et le congédia [2]. » Parmi les infortunés qui virent s'éloigner d'eux le Prophète, se trouvaient quelques-uns des courtisans qui avaient jadis épuisé, pour le combattre, leur influence près de Sédécias et du peuple de Jérusalem. C'étaient Saraïas, le grand-prêtre; Sophonias, l'intendant du Temple; trois lévites préposés à la garde des portes, deux officiers supérieurs de l'armée; cinq des chambellans de Sédécias. Nabuzardan les conduisait à Réblatha, pour que le roi de Babylone prononçât lui-même sur leur sort. Ils furent les dernières victimes de l'hécatombe humaine qui venait de s'accomplir. Nabuchodonosor les condamna tous au supplice, et ils furent mas-

[1] *Jerem.*, cap. XL, 1-4. — [2] Idem, *ibid.*, 5.

sacrés à Reblatha avec soixante hommes du peuple, surpris, les armes à la main, dans la fatale nuit qui avait mis fin à l'existence de Jérusalem[1].

Lamentations de Jérémie sur les ruines de Jérusalem

75. « Or, pendant que les fils d'Israël poursuivaient le dur chemin de la captivité, et que la solitude s'était faite à Jérusalem, le prophète Jérémie vint s'asseoir en pleurant sur les ruines, et du fond d'un cœur abreuvé d'amertume, il exhala sa douleur en ces termes : Comment s'est-elle assise, solitaire, la populeuse cité ? La reine des nations est une veuve désolée ; la maîtresse des provinces est esclave. Elle a pleuré dans la nuit ; les larmes creusent un sillon sur ses joues ; pas un de ceux qui lui furent chers ne daigne venir la consoler, ses amis des anciens jours l'ont dédaignée, ils sont devenus ses persécuteurs. Juda a pris les sentiers de l'émigration, sous le poids des chaînes, dans les horreurs de la servitude ; il est dispersé au milieu des peuples, sans y trouver le repos ; tous ses ennemis se sont donné rendez-vous pour aggraver ses angoisses. Les routes de Sion pleurent, parce que nul ne vient plus à ses solennités ; toutes ses portes sont abattues, ses prêtres gémissants, ses vierges plongées dans le deuil et les larmes ; l'amertume oppresse le cœur de Sion. Ses ennemis l'ont foulée aux pieds, ils se sont enrichis de ses dépouilles, parce que Jéhovah a prononcé l'arrêt des vengeances contre ses iniquités. Elle a vu traîner ses enfants en captivité sous la verge du vainqueur. La fille de Sion a perdu toute sa gloire ; ses princes, comme un troupeau qui ne rencontrera plus les pâturages, s'enfuirent lâchement devant l'ennemi. Jérusalem ! Il te souvint alors des jours de ta révolte et de tes prévarications, des jours de ton opulence passée, quand ton peuple, abandonné sans secours, tomba sous la main du vainqueur. Les ennemis t'ont vue, ils ont insulté ton culte et tes fêtes. Jérusalem a entassé crimes sur crimes ; voilà pourquoi elle pleure ses enfants dispersés. Les flatteurs de sa gloire évanouie contemplent avec mépris sa chute ignominieuse ; elle détourne la tête pour éviter leurs regards insultants et s'abandonner tout entière à sa douleur. Ses

[1] IV *Reg.*, cap. XXV, 18-21 ; *Jerem.*, cap. LII, 24-27.

pieds ont glissé dans le sang, au moment où elle avait oublié qu'elle dût jamais finir. Elle a été subitement jetée à terre, il ne reste plus un consolateur à sa ruine. Ah! Seigneur, voyez mes larmes et l'insolence de mes vainqueurs. L'ennemi a porté la main sur les trésors de Sion; Jérusalem a vu son sanctuaire profané par les nations auxquelles vous en aviez interdit l'accès. La multitude en pleurs demandait du pain; ils ont offert tous leurs trésors pour obtenir quelques misérables aliments. Voyez, Seigneur, considérez l'avilissement auquel je suis réduite. O vous qui passez sur le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur! Jéhovah, selon sa menace, m'a vendangée au jour de sa fureur. Du haut des cieux, il a envoyé la flamme qui a consumé mes ossements; il a étendu son filet, comme l'oiseleur, et m'a renversée; il m'a laissée, dans ma désolation, et je porte tout le jour le poids de la douleur. Le joug de mes iniquités, roulé dans sa main, a été suspendu à mon cou, comme une chaîne de fer; ma force est épuisée, et le Seigneur m'a livrée à une main formidable dont je ne saurais plus éviter l'étreinte[1]. »

Un souvenir des horreurs du siége.

76. Les scènes d'horreur dont il avait été témoin se retraçaient alors, avec leur lugubre réalité, au souvenir ému du Prophète. Il raconte leur propre histoire aux ruines muettes de sa patrie : « Le Seigneur, dit-il, avait résolu d'abattre les murailles de la fille de Sion; comme un architecte de ruines, il a tendu le cordeau, sa main ne s'est retirée qu'après la destruction totale. Remparts et mur d'enceinte, tout a été arraché. Les portes ont été jetées à terre, le Seigneur en a rompu et broyé les gonds; le roi de Sion et ses princes sont errants dans les contrées de l'exil. Plus de loi, plus de prophètes, plus de visions divines! Assis sur la terre nue, les vieillards de Sion se taisent; ils ont couvert de cendres leurs cheveux blancs, et se sont revêtus d'un cilice. Les vierges de Jérusalem sont prosternées le front dans la poussière du chemin. Mes yeux se sont éteints dans les larmes; la douleur, comme un glaive, a traversé mes entrailles, et mon cœur a défailli au spectacle des malheurs

[1] *Jerem. Thren.*, cap. I, 1-14.

de la Fille de mon peuple, quand les enfants tombaient du sein maternel et mouraient de faim dans les rues de la cité. Ils disaient à leur mère : Du pain, une goutte de vin pour étancher ma soif! Et ils tombaient comme les blessés de la famine, et ils expiraient dans les bras de leurs mères. A qui te comparer, Fille de Jérusalem? Qui te ressembla jamais? Où trouver l'équivalent et la consolation de tes souffrances, vierge, Fille de Sion? Ta douleur est grande comme l'Océan; qui pourra lui porter remède? Tes prophètes menteurs te berçaient d'illusions et de folles rêveries; ils gardaient le silence sur tes iniquités, et te parlaient de succès impossibles, de victoires extravagantes. Et maintenant tous les passants dans la plaine applaudissent à tes désastres; ils sifflent avec dédain, en branlant la tête: La voilà donc, disent-ils, cette Fille de Jérusalem, cette splendide capitale, l'orgueil de l'univers[1]! »

Rayon d'espérance, et dernier retour sur le passé.

77. Se promenant tour à tour du passé à l'avenir, des calamités présentes qu'il avait tant de fois, mais inutilement annoncées à ses compatriotes, aux espérances de réhabilitation dont il entrevoyait l'aurore, le langage du Prophète reflète avec une égale fidélité ces sentiments divers. « C'est à la miséricorde de Jéhovah, dit-il, que nous devons de n'avoir pas succombé tous. Sa bonté a survécu à nos désastres. Je t'ai connu, dès les jours de mon enfance, Dieu clément, ta fidélité est éternelle. Le Seigneur est mon partage! tel est le cri de mon âme. J'attendrai le retour de ses faveurs. Jéhovah est bon pour ceux qui ont mis en lui leur espérance, pour les cœurs qui le cherchent. Il est doux d'attendre en silence le Sauveur que Dieu nous réserve. Heureux l'homme qui a porté, dès son adolescence, le joug de la loi sainte! Il s'assiéra dans la solitude et le silence, portant ce fardeau consolateur. Le front dans la poussière, il se réjouira dans son espérance immortelle. Il tendra la joue à qui le frappe, et se rassasiera d'opprobres[2]. » Il semble que dans ces dernières paroles, Jérémie ait voulu décrire à l'avance une victime plus grande que Jérusalem, et que la cité déicide devait, au jour de la Rédemption du monde, abreuver d'outrages. De ces horizons loin-

[1] *Thren.*, cap. II, 8-15. — [2] *Jerem. Thren.*, cap. III, 22-30.

tains le regard du Prophète revient bientôt aux réalités qui l'environnent, et ses lamentations s'élèvent à la hauteur des calamités. « Comment, dit-il, l'or a-t-il perdu son reflet? Comment ses riches couleurs se sont-elles effacées? Comment les pierres du Temple dispersées sont-elles gisantes au coin de toutes les rues? Nobles fils de Sion, étincelants sous vos armures d'or, comment êtes-vous devenus pareils au vase d'argile que le potier mécontent de son œuvre brise sur le rocher? On a vu l'hyène allaiter avec amour ses petits; la Fille de mon peuple s'est montrée cruelle comme l'autruche qui abandonne sa couvée dans les sables du désert. Elle laissa mourir l'enfant à la mamelle, la langue desséchée et collée au palais; les fils demandaient un pain que nul ne leur rompait. Autrefois nourris dans les délices, les opulents mouraient d'inanition dans les rues; jadis élevés dans la pourpre, ils fouillaient les immondices. La destinée de la Fille de mon peuple fut plus lamentable que celle de Sodome. Celle-ci du moins fut écrasée soudain, et la main d'un ennemi n'ajouta pas le pillage à sa ruine! Heureux ceux qui tombèrent sous le glaive! Les victimes de la faim envièrent leur sort. De tendres mères firent rôtir de leurs mains leurs propres enfants, elles dévorèrent cette nourriture au jour de la malédiction qui pesa sur la Fille de mon peuple[1]! »

Super flumina Babylonis.

78. Deux patries seulement, dans toute l'histoire du monde, ont été aimées de cette sorte : Jérusalem dans le Testament ancien, Rome sous la loi nouvelle. Toutes deux n'ont excité dans les âmes un pareil dévouement que par leur caractère exclusivement religieux; elles ont eu le privilége de figurer ici-bas la patrie du ciel, et leurs enfants se sont attachés à elles comme à la vivante image des splendeurs de l'immortalité. Pendant que Jérémie pleurait ainsi sur les ruines de Sion, les captifs d'Israël lui renvoyaient de la terre lointaine de l'exil l'écho d'une douleur pareille à la sienne. « Aux bords des fleuves de Babylone, disaient-ils, nous nous sommes assis, et nous avons laissé couler nos pleurs, au souvenir de Sion. Nous suspendîmes nos kinnor aux saules du rivage. Ceux

[1] *Jerem. Thren.*, cap. IV, 1-6, 9-10.

qui nous conduisaient demandaient à leurs captifs de faire entendre les airs de la patrie. Chantez-nous, disaient-ils, quelques-uns des cantiques de Sion. — Hélas! comment chanter les hymnes de Jéhovah sur la terre étrangère? — Jérusalem, si jamais je t'oublie, que ma droite elle-même soit oubliée de ma mémoire! Que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je perds ton souvenir, si je ne place Jérusalem au premier rang de mes joies! Souvenez-vous, Seigneur, des fils d'Edom, et de leur allégresse au jour de la ruine de Jérusalem. Anéantissez, disaient-ils, anéantissez jusqu'à la pierre de ses fondements! Fille de Babylone, barbare ennemie, heureux celui qui te rendra les calamités dans la mesure de celles que tu nous as fait subir! Heureuse la main qui saisira tes enfants, et leur écrasera la tête sur la pierre [1]! »

[1] *Psalm.* CXXXVI. La Vulgate lui donne pour titre : *Psalmus David, Hieremiæ.*

SIXIÈME ÉPOQUE.

DE LA DESTRUCTION DU TEMPLE DE SALOMON

A JÉSUS-CHRIST (586-AN 4).

ÈRE DE LA CAPTIVITÉ.

CHAPITRE UNIQUE.

TRANSMIGRATION A BABYLONE (586-536).

SOMMAIRE.

§ I. SYNCHRONISME.

1. Influence de la dispersion des Juifs au milieu des peuples de l'Orient. — 2. Synchronisme.

§ II. GODOLIAS, FILS D'AHICAM (586).

3. Godolias, gouverneur de Judée pour Nabuchodonosor. La colonie juive. — 4. Complot contre le gouverneur. Grandeur d'âme de Godolias. — 5. Meurtre de Godolias par Ismahel. — 6. Johanan venge la mort de Godolias. — 7. Prophétie d'Abdias contre l'Idumée.

§ III. MORT DE JÉRÉMIE (585).

8. Jérémie s'oppose au départ de la colonie juive en Egypte. — 9. Johanan et Azarias entraînent la colonie juive à Taphnis, malgré la défense du Seigneur. — 10. Les pierres d'attente du trône de Nabuchodonosor à Taphnis. — 11. Jérémie reproche aux Juifs réfugiés en Egypte leur idolâtrie. — 12. Martyre de Jérémie (585).

§ IV. BARUCH.

13. Lettre confiée par Jérémie à Baruch et destinée aux Juifs de la transmigration. — 14. Dangers que courait la foi juive au milieu des exemples

idolâtriques de la civilisation assyrienne. — 15. Situation des Hébreux transportés à Babylone. — 16. Exhortation de Baruch aux exilés. — 17. Prophétie de Baruch relative au règne spirituel du Messie. — 18. Lettre des captifs de Babylone aux prêtres demeurés à Jérusalem. — 19. Mort de Baruch.

§ V. DERNIÈRES PROPHÉTIES D'ÉZÉCHIEL (585-570 ENVIRON).

20. Origine et grandeur de Tyr. — 21. Prophétie d'Ezéchiel contre la ville de Tyr. — 22. Vérification historique des prophéties d'Isaïe et d'Ezéchiel contre la ville de Tyr (572). — 23. Prophétie d'Ezéchiel contre l'Egypte. — 24. La prophétie d'Ezéchiel contre l'Egypte confirmée par les historiens profanes. — 25. Vision des ossements desséchés. Ezéchiel prédit le retour des Hébreux captifs à Jérusalem. — 26. Mort d'Ezéchiel. Son tombeau.

§ VI. ÉPISODE DE SUZANNE (VERS 586).

27. La maison du riche hébreu Joachim à Babylone. Suzanne, épouse de Joachim. Les deux juges d'Israël. Infâme complot. — 28. L'accusation. — 29. Daniel. L'innocence de Suzanne est reconnue. Condamnation et mort des deux vieillards. — 30. Précieux renseignements fournis par l'épisode de Suzanne sur la véritable situation des Juifs transportés à Babylone.

§ VII. DANIEL ET NABUCHODONOSOR (606-561).

31. Daniel et ses compagnons Sidrach, Misach et Abdénago à l'école du palais de Nabuchodonosor. Leur fidélité à la loi de Jéhovah, Dieu d'Israël. — 32. Daniel et ses trois compagnons admis parmi les officiers de la cour de Nabuchodonosor. — 33. Songe de Nabuchodonosor oublié au réveil. Les Mages chaldéens, leur impuissance et leur condamnation à mort. — 34. Daniel décrit exactement le songe de Nabuchodonosor. Première vision prophétique des empires. — 35. Interprétation du songe de Nabuchodonosor par Daniel. Honneurs extraordinaires rendus au Prophète. — 36. Objections de M. Renan contre l'authenticité du Livre de Daniel. — 37. Réfutation de la théorie de M. Renan. — 38. Preuves de l'authenticité du Livre de Daniel. — 39. Confirmation par l'histoire de chaque trait de la prophétie des empires. — 40. Texte de l'inscription cunéiforme de Nabuchodonosor à Borsippa, traduction de M. J. Oppert. — 31. Importance de ce texte au point de vue de la chronologie biblique, et du récit du déluge par Moïse. — 42. Conformité des renseignements fournis par le Livre de Daniel sur le caractère de Nabuchodonosor avec ceux des textes assyriens. — 43. La statue d'or élevée par Nabuchodonosor dans la plaine de Doura. — 44. M. J. Oppert retrouve l'antique Doura et le piédestal de la statue d'or. — 45. Importance de la découverte de M. J. Oppert, au point de vue de l'exégèse biblique. — 46. Sidrach, Misach et Abdénago refusent de se prosterner devant la statue d'or. La fournaise ardente. — 47. Prière de Sidrach, Misach et Abdénago. — 48. L'Ange du Seigneur. Cantique des trois jeunes Hébreux dans la fournaise. — 49. Les trois Hébreux, miraculeusement préservés, sont élevés par Nabuchodonosor à de nouveaux honneurs. — 50. Texte de sept nou-

velles inscriptions cunéiformes de Nabuchodonosor déchiffrées par M. J. Oppert. — 51. Edit de Nabuchodonosor cité au Livre de Daniel. — 52. Conformité de l'édit biblique de Nabuchodonosor avec les textes cunéiformes de ce roi jusqu'ici connus. — 53. Mort de Nabuchodonosor (561).

§ VIII. DERNIÈRE PÉRIODE DE LA GRANDE TRANSMIGRATION (561-536).

54. Evilmérodach, successeur de Nabuchodonosor (561-559). — 55. Le Temple de Bel. Supercherie des prêtres chaldéens dévoilée par Daniel. — 56. Daniel tue le dragon sacré. Premier miracle de la fosse aux lions. — 57. Discussion chronologique au sujet du premier miracle de la fosse aux lions. — 58. Succession des rois babyloniens d'après Bérose, confirmée par les textes cunéiformes. Inscription relative à Balthassar, fils de Nabonid, retrouvée par M. J. Oppert. — 59. Importance de la découverte de M. J. Oppert, au point de vue de l'exégèse biblique. — 60. Seconde vision prophétique des empires par Daniel. — 61. Accomplissement historique de cette vision. — 62. Vision prophétique de Daniel relative aux règnes d'Alexandre-le-Grand et d'Antiochus-Epiphane. — 63. Les découvertes modernes retrouvent dans les monuments assyriens l'usage du symbolisme emprunté par Daniel au règne animal. — 64. Miraculeuse exactitude de la prophétie de Daniel relative aux règnes d'Alexandre-le-Grand et d'Antiochus-Epiphane. — 65. Festin de Balthassar. *Mane. Thecel. Pharès.* Interprétation de Daniel. Mort de Balthassar (538). — 66. Le Balthassar biblique retrouvé dans les inscriptions cunéiformes. Etat actuel de la science au point de vue de l'histoire assyrienne. — 67. Le siége de Babylone par Cyrus, d'après Hérodote et Xénophon. — 68. Le psaume : *Ad te levavi oculos meos.* Problème historique au sujet de Darius le Mède. — 69. Daniel, premier ministre de Darius le Mède. Jalousie et intrigues des satrapes. Second miracle de la fosse aux lions. — 70. En quel lieu placer le second miracle de la fosse aux lions? — 71. Les impossibilités surannées du rationalisme. Monuments assyriens. — 72. Prière de Daniel pour son peuple. Vision des soixante-dix semaines d'années. — 73. Evidence *a priori* de la prophétie des soixante-dix semaines d'années. — 74. Miraculeuse exactitude de la prophétie des soixante-dix semaines d'années, au point de vue chronologique. — 75. Avénement de Cyrus (536).

§ I. Synchronisme.

Influence de la dispersion des Juifs au milieu des peuples de l'Orient.

1. Dans les vues providentielles qui présidaient au sort du peuple de Dieu, les désastres eux-mêmes avaient un caractère d'utilité générale, en conformité avec la mission particulière de la nation juive. Dispersés violemment au milieu des autres peuples, les enfants d'Israël portèrent le flambeau divin de la révélation sur tous les points du monde à la fois. Il serait sans doute difficile de déterminer exactement l'influence que le contact des Hébreux exerça

sur les civilisations antiques : les éléments positifs qui nous permettraient d'établir cette appréciation rétrospective nous manquent absolument. Ce fait n'a rien qui puisse surprendre, si l'on veut tenir compte de l'obscurité de l'histoire profane à cette époque, et de l'absence presque complète de témoignages contemporains. Les empires de Ninive et de Babylone ne nous étaient connus que par la Bible, avant la découverte des inscriptions cunéiformes. Le nom même de Cyrus, que Xénophon a popularisé chez les Grecs, ne fut pour l'antiquité qu'un texte à des controverses sans fin. Cicéron traite la Cyropédie classique de roman; et, dans la réalité, le récit de Xénophon diffère en plusieurs points de celui d'Hérodote, lequel est lui-même en désaccord avec Ctésias, au sujet d'un des héros les plus célèbres de l'antiquité. La liste des rois babyloniens n'est pas établie avec plus de certitude par les anciens annalistes dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. L'érudition des siècles passés s'est vainement exercée à grouper des noms et des dates, diversement rapportés par des auteurs qui se contredisent à chaque pas, et dont la parole ne reflète que des traditions incohérentes. Plus on étudie cette période de transition que les Hébreux nommèrent la grande captivité de Babylone, plus aussi on comprend l'insuffisance des historiens profanes, et plus on s'étonne de l'incroyable présomption avec laquelle la science rationaliste de nos jours voudrait rejeter le seul témoignage clair, précis, détaillé et authentique qui nous en soit resté, celui de nos Livres saints. La Bible en effet nous a conservé, dans ses pages inspirées, la clef d'un monde entièrement oublié. A ce titre seul, elle aurait droit au respect et à l'admiration d'une science véritable. Nous allons esquisser rapidement le tableau synchronique de l'univers habité lors de la captivité de Babylone. On verra que les nations appelées à jouer plus tard un si grand rôle sur le théâtre de l'histoire étaient encore au berceau. Leurs écrivains ne purent donc nous transmettre que fort peu de détails sur une époque trop reculée pour eux. Ils ne sauraient par conséquent nous renseigner sur l'influence exercée par les Juifs au temps de leur dispersion. Mais s'ils se taisent sur ce point, ils nous révéleront plus tard un fait qui prouvera l'étendue

et la durée de cette influence, en nous apprenant qu'à l'époque de l'avénement de Jésus-Christ, tout l'Orient attendait une grande manifestation religieuse; s'ils sont muets sur la cause, ils constateront du moins le résultat. Nous pourrons ainsi concevoir ce qu'il y eut de providentiel dans la répartition du peuple juif, dont les colonies en l'an 33 de l'ère chrétienne, se retrouveront « chez les » Parthes, les Mèdes, les Elamites, en Mésopotamie, en Cappadoce, » dans le Pont, l'Asie-Mineure, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte, » la Lybie, la Cyrénaïque, à Rome, en Crète, en Arabie [1], » c'est-à-dire sur tous les points du monde antique.

Synchronisme. 2. L'observateur, en étudiant les différents âges de l'histoire, y rencontre en grand le phénomène que l'homme a sous les yeux dans la société qui l'entoure. Au dessous de la génération du présent, actuellement en possession du pouvoir, de l'influence, du crédit, du maniement des affaires publiques, s'élève, dans les langes de l'enfance ou dans l'épanouissement de la première jeunesse, une autre génération qui grandit dans l'avenir et se substituera plus tard à son aînée. Le puissant d'aujourd'hui a coudoyé vingt fois peut-être sans l'honorer d'un regard, un enfant sans nom qui s'asseoira un jour à sa place et ne se préoccupera pas davantage de son successeur. Le roi de Babylone, le vainqueur de Jérusalem, que nous allons voir bientôt triompher de la superbe Tyr, soumettre l'Egypte et porter ses conquêtes jusqu'aux colonnes d'Hercule, ne se doutait pas que les héritiers véritables de sa haute fortune dussent être les petites cités de la Grèce, dont le nom lui était à peine connu. Athènes commençait seulement à vivre de la vie politique et Solon lui donnait des lois (594); Thalès (639-548) et Pythagore (570-509), initiateurs intellectuels de ce peuple qui devait être le pédagogue de Rome païenne, parcouraient alors les contrées de l'Asie et du haut Orient pour y chercher la sagesse. Qui s'inquiétait à la cour de Nabuchodonosor des migrations lointaines qui jetaient quelques aventuriers phocéens sur un point obscur du littoral de la Gaule, au lieu où devait s'élever Marseille (592)? On n'y

[1] *Act.*, cap. II, 9-11.

connut probablement jamais ce détail qui inscrivait pour la première fois sur les fastes de l'histoire le nom d'un pays qui s'appellerait la France. Encore moins y eût-on soupçonné qu'il pût être intéressant pour l'avenir du monde, de suivre la marche au midi et au nord des deux frères Sigovèse et Bellovèse, neveux d'un chef obscur des Bituriges, dont le premier allait occuper, dans les profondeurs de la forêt Hercynienne, un sol qui devait être un jour l'empire d'Allemagne; et dont le second allait fonder dans l'Italie septentrionale la future patrie de saint Ambroise (587). C'étaient là des événements sans portée aucune aux yeux des politiques assyriens. On ne se préoccupe pas des mouvements d'un enfant au berceau. Rome elle-même n'était que la petite bourgade de Romulus. Tarquin l'Ancien, son cinquième roi (615-578), eût excité l'hilarité générale à Babylone, s'il eût affiché la prétention de voir un jour les aigles romaines arracher l'empire du monde aux taureaux ailés de l'Assyrie. Athènes, Rome, la France, l'Allemagne effacées dans leur berceau, devaient cependant s'illuminer, à l'heure marquée, au flambeau du char mystérieux d'Ezéchiel, pendant que Babylone rentrerait dans les catacombes sans résurrection de l'histoire. Le mouvement de la civilisation, la véritable vie politique et sociale étaient concentrés dans l'Asie et sur la côte septentrionale de l'Afrique. Carthage, la fille de Tyr, allait profiter de la ruine de sa mère, pour accroître sa puissance et former des colonies sur tout le littoral méditerranéen, en Espagne, aux îles Baléares, en Sardaigne et en Sicile[1]. La future rivale de Rome ne devait que plus tard rencontrer l'éperon des vaisseaux de Duillius sur les mers, et la fortune de Scipion sur le continent africain. Du reste Carthage, par la nature même de son génie essentiellement commercial et maritime, n'était pas destinée à prendre rang dans la série des grands empires qui réalisèrent dans l'antiquité l'idéal de la domination universelle. On compte avec des marchands, il faut une épée victorieuse pour soumettre le monde. Les véritables rivaux de l'empire babylonien

[1] Polybe nous a transmis, dit M. Daunou, le traité conclu en 509 par les Carthaginois avec les premiers consuls romains. Ce traité énumère les possessions carthaginoises dans l'ordre où nous venons de les citer.

étaient alors plus rapprochés de Nabuchodonosor, ils grandissaient à l'ombre de son sceptre : c'étaient les Perses et les Mèdes qui devaient bientôt s'unir et arriver au faîte de la gloire avec Cyrus, comme plus tard les républiques grecques devaient se fondre dans la monarchie d'Alexandre, comme, en dernier lieu, le monde entier devait s'agglomérer dans le vaste *ergastulum* qui porta le nom d'Empire romain. La Perse était alors attentive aux leçons de son législateur Zoroastre, dont les données cosmogoniques avaient été, ainsi que nous l'avons vu, manifestement puisées aux sources judaïques[1]. Enfin la Chine, parquée dans son isolement traditionnel, écoutait les sentences politiques et morales de son philosophe *Koung-Tseu* (Confucius), que Voltaire trouvait antérieur de plusieurs siècles, et supérieur en tout point à Moïse[2]. Tel était l'aspect général du monde, à l'époque où Jérusalem, ensevelie sous ses propres ruines, pleurait sa solitude et la dispersion de ses enfants. Le feu sacré, entretenu depuis Salomon sur l'autel des Holocaustes, avait été recueilli par les soins de Jérémie et enfoui dans la vase d'un puits desséché, pour le soustraire à la profanation des vainqueurs[3]. Le Prophète avait également dérobé aux insultes des Babyloniens l'Arche d'alliance et l'Autel des parfums[4]. Mais la flamme sacrée, éteinte à Jérusalem, allait se ranimer sur tous les points de l'univers, et l'Arche d'alliance du Sinaï devait reparaître pour guider les générations jusqu'à la fin des siècles, dans la personne de Jésus-Christ[5].

§ II. Godolias, fils d'Ahicam (586).

Godolias, gouverneur de Judée pour Nabuchodonosor. La colonie juive.

3. Avant de suivre les Hébreux captifs sur les routes de l'exil, il nous faut recueillir quelques détails intéressants, qui nous sont fournis par Jérémie, sur la colonie juive laissée en Palestine par la politique assyrienne. Godolias, fils d'Ahicam, avait été choisi par

[1] Tom. I de cette *Hist.*, pag. 86-94. — [2] *Les Livres sacrés de toutes les religions*, Migne, tom. I, pag. 131. Voir le *SSe-Chou*, ou les *Quatre livres moraux de Confucius et de ses disciples*, traduction de M. Pauthier. — [3] II *Machab.*, cap. I, 19. — [4] II *Machab.*, cap. II, 4-8. — [5] Voir pour le synchronisme de cette époque Daunou, *Cours d'Etudes histor*, tom. V, leçons XI et XII, pag. 354-430.

Nabuzardan pour la gouverner, au nom du monarque babylonien. Il s'était fixé à Masphath, et ce fut là que le Prophète, après avoir longtemps pleuré sur les débris de Jérusalem, vint le rejoindre. Déjà la nouvelle de la promotion de Godolias s'était répandue parmi les populations tremblantes que le vainqueur avait dédaigné de transporter en Chaldée. « Hommes, femmes, enfants, vieillards, foule recrutée parmi les plus pauvres d'entre les Juifs, vinrent se grouper autour du nouveau gouverneur. On remarquait cependant parmi eux Ismahel, fils de Nathanias; Johanan et Jonathan, fils de Carée; Saréas, fils de Thanéhumeth; les enfants d'Ophi, de Netophathi, et Jezonias, fils de Maachathi, anciens officiers de Sédécias qui étaient parvenus à se soustraire à la captivité. Godolias les rassura sur leur destinée future. Vous n'avez rien à craindre des Chaldéens, leur dit-il, demeurez dans ce pays, servez fidèlement le roi de Babylone, et vous vivrez en paix. Pour moi je me suis fixé à Masphath, afin d'être plus à portée de recevoir les messages qui me sont transmis de la Chaldée. Je vous protégerai. Allez donc recueillir vos moissons, vos vendanges et les fruits de vos oliviers. Continuez à habiter vos villes, vous n'y serez point inquiétés. — Ces assurances que le gouverneur confirma par un serment solennel, firent renaître la confiance dans tous les cœurs. Ceux d'entre les Juifs qui s'étaient réfugiés chez les Moabites, chez les fils d'Ammon, ou sur le territoire de l'Idumée, durant l'invasion de l'armée babylonienne, en apprenant les intentions pacifiques du roi de Babylone et les promesses de Godolias, revinrent dans leur patrie, et l'abondance reparut bientôt sur le sol de Juda [1]. »

Complot contre le gouverneur. Grandeur d'âme de Godolias.

4. Mais Ezéchiel avait prédit que Jéhovah disperserait aux quatre vents du ciel les restes mêmes de son peuple. La parole du Prophète se vérifia dans toute sa rigueur, au moment où, suivant les probabilités humaines, rien ne pouvait en faire prévoir seulement la possibilité. Les passions funestes qui avaient perdu le royaume de Juda survivaient aux ruines de Jérusalem, et allaient encore ajouter des désastres nouveaux à ceux du passé. Ismahel, qui avait un des

[1] *Jerem.*, cap. XL, 6-13.



premiers fait sa soumission à Godolias, était un de ces ambitieux vulgaires que la jalousie rend capables de tous les crimes. Il descendait de la race royale de David[1], et sans doute il considérait comme une usurpation l'élévation inattendue de Godolias. La haine d'un côté, de l'autre l'espérance de relever à son profit une image de l'ancienne royauté de Juda, fermentaient sourdement dans son cœur. Le roi des Ammonites, Baalis, également ennemi des Babyloniens dont il subissait impatiemment le joug, et de la puissance des Juifs dont il voulait à tout prix empêcher la résurrection, exploita habilement les dispositions hostiles d'Ismahel. Un complot fut formé contre la vie du gouverneur. « Un jour Johanan, fils de Carée, et les autres chefs du peuple, vinrent trouver Godolias à Masphath, pour lui découvrir cette conspiration. Sachez, lui dirent-ils, que Baalis, roi des Ammonites, a envoyé Ismahel, fils de Nathanias, pour vous assassiner. — Godolias répondit à cet avis par un geste d'incrédulité. Johanan insista, et prenant à part le gouverneur, il lui dit : Autorisez-moi à partir; j'irai sur-le-champ tuer Ismahel; nul ne le saura. Ainsi je sauverai votre vie, et les restes d'Israël dont vous êtes l'unique espérance ne seront pas réduits à se disperser de nouveau. — Non, non, dit Godolias, garde-toi d'agir ainsi. Tu calomnies Ismahel[2]. »

Meurtre de Godolias par Ismahel.

5. « Or, dans le septième mois, Ismahel, fils de Nathanias, avec dix des anciens officiers de la cour de Sédécias et leur suite, se rendirent près du gouverneur à Masphath. Ils rompirent avec lui le pain de l'hospitalité. Après le festin, Ismahel et les dix officiers qui l'accompagnaient se précipitèrent sur Godolias, l'épée à la main, et, sans respect pour la majesté du roi de Babylone dont il était le représentant, le mirent traîtreusement à mort. A ce signal, les hommes dont ils s'étaient fait suivre massacrèrent les Juifs et les Chaldéens attachés au service du gouverneur. Cet attentat avait eu lieu la nuit, et le peuple l'ignorait encore. Le lendemain matin, une caravane se présentait aux portes de Masphath. Elle était composée de quatre-vingts Israélites se rendant de Sichem, de Silo et de Sama-

[1] *Jerem.*, cap. XLI, 1. — [2] *Jerem.*, cap. XL, 13 ad ultim.

rie, aux ruines de Jérusalem. Ils avaient la barbe rasée, les vêtements déchirés en signe de deuil, et ils portaient à la main des offrandes et de l'encens qu'ils voulaient présenter à Jéhovah, au lieu où avait été le Temple de Salomon. Ismahel s'avança à leur rencontre ; il affecta de mêler ses larmes aux leurs, puis il leur dit : Venez rendre vos hommages à Godolias, fils d'Ahicam. — La caravane le suivit sans défiance. Quand on fut arrivé au milieu de la ville, près de la fontaine publique, Ismahel et ses guerriers se précipitèrent sur les étrangers et les massacrèrent. Or, dix de ces infortunés, pour se soustraire à la mort, se jetèrent aux pieds d'Ismahel : Ne nous tuez pas, disaient-ils. Nous avons des trésors, des amas de blé, d'orge, d'huile et de miel. Tout vous appartiendra, sauvez-nous la vie. — L'espoir d'une riche rançon séduisit Ismahel, qui fit suspendre le carnage. Les soixante-dix cadavres de ses victimes furent jetés dans les fossés de Masphath, creusés au temps d'Asa, roi de Juda, pour se défendre des incursions de Baasa, roi d'Israël[1]. Cette exécution, faite au milieu d'une cité paisible, ne permettait pas aux conjurés de dissimuler plus longtemps le crime de la nuit précédente. Les habitants de Masphath, parmi lesquels se trouvaient les filles de Sédécias, que le généralissime babylonien Nabuzardan avait confiées à la garde de Godolias, furent faits prisonniers de guerre, et emmenés par Ismahel dans la direction du territoire ammonite[2]. »

Johanan venge la mort de Godolias.

6. La nouvelle de cet attentat plongea la Judée dans la consternation. Il était facile de prévoir les nouvelles rigueurs que ce crime allait attirer sur les restes infortunés du peuple d'Israël. A la distance où l'on était de Babylone, les récits de l'événement en exagéreraient certainement la portée, et les innocents seraient confondus avec les coupables dans un châtiment commun. Telles furent sans doute les tristes réflexions que les circonstances suggérèrent à la malheureuse colonie. Cependant Johanan, dont le dévouement

[1] On se rappelle qu'Asa avait en effet, grâce à son alliance avec Bénadad, roi de Syrie, réussi à repousser les entreprises de Baasa, roi d'Israël, et qu'il avait fortifié les villes de Gaba et de Masphath (tom. I de cette *Histoire*, pag. 561).

[2] Cap. XLI, 1-10.



avait échoué naguère devant l'aveugle confiance de Godolias, voulut venger du moins celui qu'il n'avait pu sauver. « De concert avec les chefs fidèles, il se mit à la poursuite du meurtrier, et l'atteignit près des fontaines de Gabaon. Les captifs d'Ismahel, à la vue de l'armée libératrice, poussèrent des cris de joie, rompirent leurs chaînes, et vinrent se ranger autour de Johanan. En un instant Ismahel se vit abandonné de tous les siens; il ne restait plus à ses côtés que huit de ses soldats. Il prit la fuite, et réussit à gagner avec eux le territoire des Ammonites[1]. » Johanan, vainqueur, n'eut pas le courage de la situation. Il est probable que s'il eût, après cet exploit, dépêché à la cour de Babylone un messager qui aurait rendu un compte exact de tous les faits, s'il eût, par exemple, prié Jérémie de se charger de cette mission, la politique de Nabuchodonosor aurait récompensé son zèle et continué à la colonie les témoignages de sa bienveillance. Mais la terreur du nom babylonien était telle que cette pensée ne lui vint même pas. Au lieu de retourner à Masphath, « Johanan et la foule délivrée par ses soins prirent la route de Bethléem, se dirigeant vers l'Egypte. Tous avaient hâte de fuir la vengeance des Chaldéens, irrités par le meurtre de Godolias[2]. »

Prophétie d'Abdias contre l'Idumée.

7. La haine nationale des Ammonites et des Iduméens contre Jérusalem survivait à la ruine de la cité sainte, et se traduisait par de nouveaux désastres. Il nous paraît assez vraisemblable que ces événements inspirèrent la prophétie d'Abdias. Elle se compose d'un chapitre fort court, et ne nous fournit aucun détail sur l'histoire de cet homme de Dieu, ni sur l'époque de sa naissance et de sa mort. Les traditions juives, qui pourraient servir à préciser cette date, et qui nous ont été conservées par Eusèbe[3] et par saint Jérôme[4], sont formellement répudiées par saint Augustin dans son livre de la Cité de Dieu[5]. Le texte seul d'Abdias est donc l'unique donnée qu'il nous soit possible d'invoquer pour le rattacher à la

[1] *Jerem.*, cap. XLI, 11-15. — [2] *Jerem.*, cap. XLI, 15 ad ultim.
[3] Euseb. Pamph., *Chronic.*, lib. II; *Patrol. græc.*, tom. XIX, pag. 429. —
[4] Hieronym., *In Abd. Comment.*, cap. I, 1; *Patrol. lat.*, tom. VI, pag. 1099. —
[5] August., *De Civit. Dei*, lib. XVIII, cap. XXXI.

chronologie de l'histoire juive; les interprètes modernes s'accordent assez généralement à lui assigner, dans la série des Prophètes hébreux, l'époque que nous adoptons ici. « Voici la parole de Jéhovah, le Seigneur, contre Edom, dit Abdias. Tu as voulu la ruine et le malheur de Jacob, ton frère, tu ne recueilleras de ta haine que la confusion et l'opprobre. Tu périras pour jamais. En ce jour lamentable où l'armée de Juda fut faite captive, quand les ennemis franchissaient les portes de Jérusalem et tiraient au sort ses dépouilles, tu étais avec eux. Mais tu n'insulteras pas longtemps au malheur de ton frère, et à sa transmigration. Tu ne triompheras pas toujours de la perte des fils de Juda, ta bouche ne trouvera bientôt plus des paroles superbes à jeter à son désastre. Tu n'entreras plus, comme la première fois, dans Jérusalem captive, pour jouir du spectacle de sa dévastation et de sa ruine. On ne te verra plus mêlé aux soldats du vainqueur; il ne te sera plus donné de garder les issues pour mettre à mort les malheureux fugitifs, et envelopper les restes de mon peuple dans un cercle d'extermination. Le jour des vengeances de Jéhovah est proche. Il te sera rendu dans la mesure de ce que tu as fait; le traitement que tu nous as infligé retombera sur ta tête. Peuples voisins de Jérusalem, vous avez vidé la coupe de l'allégresse sur les ruines de Sion; vous boirez maintenant le vin de la colère, jusqu'à ce que vous tombiez dans l'ivresse de la mort. Cependant le salut brillera sur la montagne de Sion; elle sera sainte, et la maison de Jacob dominera ceux qui l'ont dominée. Jacob sera le feu, Joseph sera la flamme; Esaü sera la paille légère dévorée par la flamme et le feu, sans laisser de trace. Ainsi a dit Jéhovah, Dieu d'Israël. [1] »

§ III. Mort de Jérémie (585).

Jérémie s'oppose au départ de la colonie juive en Egypte.

8. Jérémie avait été témoin de cette révolution soudaine; il avait vu s'évanouir avec le pouvoir tutélaire de Godolias les dernières espérances de salut. « Johanan, fils de Carée; Jézonias, fils d'Osaïa, les chefs et tout le peuple, depuis les petits enfants jusqu'aux vieillards, avant de se résoudre à quitter le sol de la patrie, entourèrent

[1] *Abdias*, caput unicum.

le Prophète et lui dirent : Ecoutez favorablement notre prière. Intercédez pour nous près du Seigneur. Vous voyez comment nous sommes réduits à une poignée d'hommes, faible reste d'un si grand peuple. Adressez donc à Jéhovah vos supplications pour qu'il daigne nous découvrir la route que nous avons à suivre, et le parti que nous devons prendre. — J'y consens, dit Jérémie. Je vais adresser mes prières au Seigneur, votre Dieu, et je vous transmettrai, sans en rien retrancher, la réponse qu'il me transmettra pour vous. — Le peuple accueillit avec bonheur la promesse de l'homme de Dieu. Que Jéhovah, dirent-ils, soit témoin de notre serment. Nous prenons l'engagement de suivre l'avis que vous nous transmettrez. Quelle que soit la décision du Seigneur nous nous y conformerons. Ainsi puisse Jéhovah bénir notre docilité ! — Pendant dix jours, le Prophète sollicita la réponse céleste. Quand il eut entendu la parole divine, il réunit de nouveau la multitude : Voici, dit-il, la sentence du Seigneur : Si vous demeurez en repos sur cette terre, je réédifierai la maison d'Israël; je planterai de nouveau ma vigne et je ne la laisserai point détruire; les calamités précédentes ont apaisé ma justice. Ne tremblez point, comme vous le faites, à la seule pensée du roi de Babylone; servez-le sans crainte, car j'habiterai au milieu de vous, pour vous protéger et vous défendre. J'étendrai sur vous mes bénédictions; vous en jouirez en paix, et vous prospérerez sur votre sol natal. Si, au contraire, vous êtes sourds à ma voix, si vous dites : Fuyons ce pays, allons chercher un asile sur la terre d'Egypte; là nous serons à l'abri des invasions, de la guerre, de la famine, et nous trouverons le repos; si vous parlez ainsi, restes de Juda, voici ce que vous répond Jéhovah, Dieu d'Israël : Le glaive auquel vous prétendez ainsi vous soustraire, vous le trouverez en Egypte; la famine que vous voulez fuir vous y décimera, et vous périrez misérablement. Tous ceux d'entre vous qui mettront le pied sur la terre de Mesraïm, mourront par le glaive, par la peste et la famine. Telle est la sentence de Jéhovah[1]. »

Johanan 9. « Quand le Prophète eut cessé de parler, un murmure de dés-

[1] *Jerem.*, cap. XLII integr.

approbation se fit entendre dans la foule. Johanan, fils de Carée, et Azarias, fils d'Ozaïa, se faisant les interprètes du sentiment populaire, dirent à Jérémie : Ta bouche n'a proféré que des mensonges. Ce n'est point Jéhovah, notre Dieu, qui t'a donné mission de nous dire : N'allez pas vous fixer en Egypte. C'est Baruch, fils de Nérias, qui t'a imposé cette réponse, dans le dessein de nous livrer plus tard aux mains des Chaldéens, qui mettront nos guerriers à mort et transporteront le peuple à Babylone. » — Nous dirons bientôt ce qui avait donné lieu à cette calomnie contre le secrétaire du Prophète [1]. Dans les assemblées tumultueuses où la multitude est appelée à délibérer, la passion seule a voix prépondérante; la raison est fille du calme, de la méditation et du silence. Jérémie essaya en vain de réagir contre l'exaltation populaire, surexcitée par l'absurde accusation dont Baruch était l'objet. Aux époques de calamités sociales, le peuple aime à personnifier dans une individualité et un nom ses malheurs et ses revers. Que d'innocents devant l'histoire ont été victimes de l'injustice de leurs concitoyens, et, comme Baruch, se virent décerner, par l'opinion, l'épithète imméritée de traîtres ! « La foule applaudit aux paroles insensées de Johanan. D'une commune voix il fut décidé que tout ce qui restait d'Israélites en Judée, hommes, femmes et enfants, irait immédiatement chercher un refuge en Egypte. Les filles de Sédécias furent comprises dans l'ordre général d'émigration; et Johanan contraignit Jérémie et Baruch de suivre la caravane. On parvint ainsi à Taphnis (la *Daphné de Pelusium* des Grecs). C'était la résidence royale du pharaon Hophra [2]. » La colonie juive y fut accueillie, et se répartit dans les campagnes environnantes.

et Azarias entraînent la colonie juive à Taphnis, malgré la défense du Seigneur.

10. « Cependant la parole de Jéhovah se fit entendre de nouveau au Prophète. Prends, lui dit le Seigneur, quelques grandes pierres que tu placeras sous la voûte souterraine qui longe le mur du palais du Pharaon à Taphnis. Tu diras ensuite aux fils de Juda, témoins de cette action : Voici la parole de Jéhovah-Sabaoth, Dieu d'Israël : Je vais donner une mission nouvelle à Nabuchodonosor,

Les pierres d'attente du trône de Nabuchodonosor à Taphnis.

[1] N° 12 de ce chapitre. — [2] *Jerem.*, cap. XLIII, 4-7.

roi de Babylone, mon serviteur. Voici les pierres d'attente sur lesquelles j'élèverai son trône. Il viendra sur la terre d'Egypte et la parcourra en conquérant. Sur son passage le glaive frappera les victimes, les fers enchaîneront les mains des captifs. L'incendie consumera les temples des dieux égyptiens, leurs richesses iront grossir les trésors de Babylone; Nabuchodonosor se revêtira des dépouilles de l'Egypte comme d'un manteau que le berger jette sur ses épaules, et il se retirera en paix, après avoir renversé les statues d'Héliopolis, et mis le feu aux sanctuaires du pays de Mesraïm[1]. » Les Hébreux émigrés à Taphnis persévérèrent dans l'incrédulité qui avait fait leur malheur à Jérusalem. Le ministère prophétique de Jérémie ne devait pas obtenir une seule consolation humaine; méconnu en Judée, outragé en Egypte, Jérémie fut vraiment l'homme des douleurs. Et pourtant chacune de ses paroles s'était réalisée; le flambeau de l'inspiration divine qu'il portait à la main avait brillé d'une assez vive lumière, au milieu de l'incendie de Jérusalem, tant de fois prédit par lui. L'incroyable endurcissement du peuple juif, qui semblait lutter d'obstination avec la puissance de Dieu même, nous fait comprendre à la fois le degré d'impiété où cette génération était descendue, et la justice du châtiment qui lui fut infligé.

Jérémie reproche aux Juifs réfugiés en Egypte leur idolâtrie.

11. A peine quelques mois s'étaient écoulés depuis l'établissement de la colonie sur la terre d'Egypte, et déjà les femmes juives couraient aux mystères impurs d'Isis. « Jérémie s'adressant à ses compatriotes, leur dit : Voici la parole de Jéhovah-Sabaoth, Dieu d'Israël : Pourquoi conspirer contre votre propre vie? Avez-vous juré de ne laisser survivre ni un homme, ni une femme, ni un enfant à la mamelle, des restes dispersés de Juda? Osez-vous encore provoquer ma colère par votre idolâtrie, en sacrifiant aux dieux de l'Egypte? Avez-vous oublié les crimes de vos aïeux, les prévarications des rois de Juda, vos propres infidélités, celles de vos épouses et de vos enfants à Jérusalem? Je vais prendre dans ma main et flageller vos malheureux restes. Tous ceux qui sont entrés sur le

[1] *Jerem.*, cap. XLIII, 8 ad ultim.

sol de Mesraïm périront par le glaive ou la famine; depuis l'enfant jusqu'au vieillard tout sera exterminé. Nul d'entre vous ne reverra le sol de la patrie, vers lequel s'élèvent vos vœux et vos cœurs. — Ainsi parla le Prophète. La foule qui l'écoutait était immense. Toutes les familles juives, réunies de la province de Phaturès, avaient entendu ces reproches. Non, répondirent unanimement les fils d'Israël, nous n'accepterons pas comme la parole de Jéhovah le discours que tu viens de nous adresser. Nous continuerons à vivre comme il nous convient; nous offrirons des sacrifices à la Reine du ciel; nous lui offrirons des libations comme nous l'avons toujours fait, et selon les rites que nous avons vu pratiquer par nos pères, par les rois et les princes de Juda eux-mêmes, dans les villes de Palestine et dans les places publiques de Jérusalem. C'était alors en effet que l'abondance régnait parmi nous et que la prospérité visitait nos demeures. Mais depuis que nous avons cessé d'offrir nos holocaustes sur l'autel de la Reine du ciel, depuis que nous n'avons plus fait de libations en son honneur, tous les maux sont venus fondre sur nous; le glaive et la famine nous ont moissonnés. » Les femmes plus irritées encore contre le Prophète, parce que le culte de la Reine du ciel était plus spécialement pratiqué par elles, s'écrièrent : « Si nous sacrifions à Isis, si nous lui offrons des libations en dehors de nos maris, du moins c'est avec leur consentement que nous présentons des gâteaux à l'autel de la déesse, et nous les partageons avec eux. — Quoi! reprit Jérémie, est-ce que les sacrifices idolâtriques dont les rois et les princes de Juda vous donnèrent l'exemple à Jérusalem furent agréés du Seigneur, et eurent le pouvoir de fléchir son courroux? C'est précisément parce que Jéhovah ne voulut pas supporter plus longtemps ces scènes d'horreur et d'impiété, que votre patrie a été ruinée et qu'elle est devenue l'opprobre des nations. Vous n'avez cessé d'adorer de vaines idoles, de multiplier vos offenses contre le Seigneur, de rejeter ses avis, de fouler aux pieds ses préceptes et ses lois, voilà pourquoi vous avez subi les désastres qui vous accablent. Peuple de Juda, émigré sur cette terre d'Egypte, ouvrez donc enfin l'oreille pour entendre la vérité. Voici la parole de Jéhovah-Sabaoth,

Dieu d'Israël. Vous et vos femmes vous avez dit : Nous acquitterons les vœux que nous avons faits à la Reine du ciel ; nous lui offrirons des sacrifices, nous verserons sur ses autels la coupe des libations. A mon tour je vous dis : Pas un de vous ne survivra dans cette contrée. Le glaive, la peste et la famine vont vous dévorer. A peine une poignée de fugitifs échapperont au carnage et réussiront à gagner le territoire de Juda. Voici le signe auquel vous pourrez reconnaître la vérité de ma parole : Je vais livrer le pharaon Ophra, roi d'Egypte, aux mains de ses ennemis, comme j'ai livré Sédécias, roi de Juda, au pouvoir de Nabuchodonosor, le monarque de Babylone [1]. »

Martyre de Jérémie (585).

12. Les Livres saints ne nous ont pas transmis le dénouement de cette scène, où l'animosité populaire se manifeste avec tant d'énergie contre le Prophète. Les historiens juifs, tels que Josèphe, Philon et les docteurs de l'école rabbinique, ne sont pas plus explicites. C'est donc à la tradition qu'il nous faut recourir pour suppléer au silence intéressé de ceux-ci, et peut-être à la suppression volontairement faite par eux des passages de l'Ecriture qui auraient éclairci ce nouveau mystère d'iniquité. Comme Isaïe, qui mourut victime des fureurs de Manassès, Jérémie succomba à Taphnis, sous la haine aveugle de ses compatriotes. « Il fut lapidé, » nous dit Tertullien [2]. « Le peuple, irrité de l'entendre prédire une nouvelle captivité, le » lapida, » dit saint Jérôme [3]. L'auteur du *Livre des vies des prophètes,* attribué à saint Epiphane, enregistre la même tradition. « Jérémie, le prophète, dit-il, fut lapidé par le peuple à Taphné » en Egypte, et mourut dans ce supplice [4]. » Saint Isidore de Séville ajoute un détail curieux : « Jérémie, dit-il, fut lapidé par ses com-

[1] *Jerem.*, cap. XLIV fere integr.

[2] Tertull., *Advers. Gnostic. Scorpiac.*, cap. VIII. *David exagitatur, Elias fugatur, Jeremias lapidatur, Esaias secatur, Zacharias inter altare et ædem trucidatus perennes cruoris sui maculas silicibus assignans* (*Patrol. lat.*, tom. II, pag. 137).

[3] Hieronym., *Adversus Jovinian.*, lib. II, cap. XXXVII. *Jeremias, captivitatem nuntians, lapidatur a populo* (*Patrol. lat.*, tom. XXIII, pag. 335).

[4] S. Epiphan. Dubia, lib. *de Vitis Prophetar.*, cap. VIII. Ἰερεμίας ὁ Προφήτης ἦν ἐξ Ἀναθώθ · καὶ ἐν Τάφναις Αἰγύπτου λιθοβοληθεὶς ὑπὸ τοῦ λαοῦ ἐτελεύτησεν (*Patrol græc.*, tom. XLIII, pag. 40).

» patriotes à Taphnis, en Egypte. Il fut enseveli dans cette ville, » résidence royale du Pharaon. Son tombeau devint bientôt l'objet » d'un culte respectueux de la part des Egyptiens mêmes, qui n'ont » cessé jusqu'à ce jour de l'environner d'hommages, parce que les » prières du saint ont écarté de ce lieu les serpents venimeux dont » les Egyptiens se virent ainsi délivrés[1]. » Enfin, Jean Moschus, dans le *Pratum Spirituale*, où il a réuni les intéressants souvenirs des solitudes anachorétiques de la Thébaïde et de Scété, nous apprend que, d'après une tradition conservée de son temps en Egypte, les restes précieux de Jérémie avaient été transférés à Alexandrie, dans le quartier des *Tétrapyles*, à l'époque de la fondation de cette cité par le conquérant macédonien[2]. Du reste, le reproche d'avoir lapidé Jérémie fut adressé publiquement par saint Paul aux Juifs, qui ne relevèrent pas l'accusation. L'ancien disciple de Gamaliel, devenu apôtre de Jésus-Christ, analysant rapidement la vie des prophètes du Testament ancien, remarque que la plupart d'entre eux ont souffert la mort pour la foi dont ils étaient les hérauts. « Les uns, dit-il, furent sciés vifs ; les autres furent lapidés[3]. » Ces paroles font évidemment allusion au supplice d'Isaïe et de Jérémie, dont le souvenir traditionnel, au temps de saint Paul, était encore vivant dans les écoles des docteurs. C'est donc à juste titre que les Martyrologes latins et grecs[4] font mention du martyre de Jérémie à la date du 1er mai. Le livre de l'Ecclésiastique, dont le

[1] S. Isidor. Hispal., *De ortu et obitu Patrum*, cap. XXXVIII. *Ad ultimum apud Taphnas in Ægypto a populo lapidatur. Sepultus est in eo loco ubi Pharao rex Ægypti habitavit. Verumtamen quia precibus suis, serpentibus ab eo loco effugatis, Ægyptios a noxio aspidum morsu eripuit, insigni cum veneratione amplissimoque honore iidem Ægyptii colunt, sepulcrumque ejus insigni cultu hactenus venerantur* (*Patrol. lat.*, tom. LXXXIII, pag. 142).

[2] Joann. Moschi, *Pratum spirituale. De Vitis Patrum*, lib. X, cap. LXXVII. *Eamus ad Tetrapylum et illic maneamus. Est autem locus ille Alexandrinis venerabilis, dicunt enim Jeremiæ prophetæ ossa ex Ægypto sumpta, ab Alexandro conditore urbis illic fuisse reposita* (*Patrol. lat.*, tom. LXXIV, pag. 156).

[3] *Hebr.*, cap. XI, 37. — [4] *Martyrol. Rom.*, cum notis Baronii, 1a Maii : *In Ægypto sancti Hieremiæ Prophetæ, qui a populo lapidibus obrutus, apud Taphnas occubuit, ibique sepultus est : ad cujus sepulchrum fideles (ut refert sanctus Epiphanius) supplicare consueverunt, indeque pulvere sumpto aspidum morsibus medentur* (Edit. de Rome, 1596).

texte relatif à Jérémie paraît avoir été tronqué à dessein par les Juifs, en dit cependant encore assez pour faire deviner la vérité. « Les Hébreux, dit-il, osèrent maltraiter un prophète qui avait été » sanctifié dès le sein de sa mère, et qui avait reçu la mission de » ruiner, d'arracher et de perdre, pour réédifier ensuite et renou- » veler la maison de Juda [1]. » Ces quelques lignes, dont le laconisme est si éloquent, renferment tout l'éloge qui nous reste du grand Prophète, dont la vie fut un sacrifice incessant à l'amour de sa patrie, et dont la mort restera comme une flétrissure éternelle pour les Juifs ingrats.

§ IV. Baruch.

Lettre confiée par Jérémie à Baruch et destinée aux Juifs de la transmigration.

13. Le fidèle disciple de Jérémie, objet comme lui de l'animosité populaire, ne partagea pourtant point le sort de son maître. Peut-être ne réussit-il à échapper à la cruauté de ses compatriotes qu'en prenant la fuite, car nous le retrouvons immédiatement après en Chaldée, au milieu des captifs de Babylone, dont le repentir sincère forme un heureux contraste avec l'aveuglement de la colonie de Taphnis. Baruch avait été chargé par Jérémie de remettre à la caravane d'exilés emmenée sur la terre étrangère par Nabuzardan, une lettre qui nous est parvenue, et qu'on peut considérer comme le testament religieux du Prophète. Cette mission qui avait nécessité des communications entre Baruch et les Chaldéens vainqueurs, avait fait naître dans l'esprit des émigrés volontaires de Taphnis les soupçons de trahison dont nous avons parlé plus haut [2]. La lettre de Jérémie était un effort suprême, tenté par le Prophète, pour rappeler les malheureux restes de sa nation au culte de Jéhovah, et pour les prémunir contre les séductions de l'idolâtrie, au sein de laquelle ils allaient vivre. « En punition de vos infidélités envers votre Dieu, leur disait-il, vous êtes maintenant les captifs de Nabuchodonosor, roi de Babylone. On va vous transférer dans cette capitale, vous y demeurerez pendant de longues années; sept décades [3]

[1] *Eccli.*, cap. XLIX, 9. — [2] N° 8.
[3] Le texte grec de Baruch porte ici Γενεῶν que l'on croit généralement avoir

s'écouleront avant l'époque où je vous ramènerai en paix sur le sol natal. Or, vous verrez à Babylone des dieux d'or et d'argent, de pierre et de bois, qu'on porte sur les épaules dans les cérémonies publiques et que les nations craignent et révèrent. Gardez-vous d'imiter ces superstitions étrangères, et de craindre ces idoles impuissantes. Quand, autour de vous, en avant et en arrière, la foule se prosternera sur leur passage pour les adorer, dites au fond de votre cœur : C'est vous seul, ô Jéhovah, qui avez droit à nos hommages ! Mon ange sera toujours avec vous, et moi-même je vous demanderai compte de vos âmes. Ces idoles vaines que le ciseau d'un sculpteur a taillées, dont on a rehaussé l'éclat par les reflets de l'or et de l'argent, sont insensibles et muettes. On dépose sur leur tête des couronnes d'or, mais les prêtres se servent de ces offrandes de la crédulité pour satisfaire leurs instincts cupides et les plus honteuses passions. On voit ces ornements passer tour à tour du front d'une prostituée sur la tête de ces prétendus dieux que la rouille et les vers consument. Quels dieux, en effet, que ces statues inanimées dont il faut essuyer le visage, sous leurs manteaux de pourpre, afin de les défendre contre la poussière qui envahit les temples ! Ils ont un sceptre comme un roi, ou comme un gouverneur de province, mais ils ne sauraient en frapper personne. Ils tiennent une hache ou un glaive, qui ne les protégeront jamais contre un voleur ou un ennemi. Ne vous laissez donc point effrayer par leur majesté vaine ; un vase d'argile que l'on brise en se jouant est aussi redoutable qu'eux[1]. »

Dangers que courait la foi juive au milieu des exemples idolâtriques de la civilisation assyrienne.

14. L'idolâtrie avait pour les peuples de l'antiquité et conserve maintenant encore parmi les nations païennes des attraits qui paraissent inexplicables à notre sens éclairé par la lumière de l'Evangile. Nous avons déjà eu souvent l'occasion d'insister sur ce fait, le plus constant, le plus universel et le plus siguificatif de l'histoire

été substitué à un mot signifiant Δεκάδων, dans le texte hébreu qui n'est point parvenu jusqu'à nous.

[1] *Baruch*, cap. VI et ultimum, 1-15. Ce chapitre est ainsi intitulé : *Exemplar epistolæ quam misit Jeremias ad abducendos captivos in Babyloniam a rege Babyloniorum, ut enuntiaret illis secundum quod præceptum est illi a Domino.*

profane. Le peuple hébreu, préservé par la révélation divine, par l'ensemble de ses institutions, par la voix de ses prophètes, n'avait cependant pas échappé à la séduction générale. Combien de fois, sur la terre de Judée, dans le Temple et sur l'autel même de Jéhovah, ne l'avons-nous pas vu sacrifier aux dieux phéniciens de la volupté, aux idoles égyptiennes ou assyriennes qui semblaient les dispensatrices de la victoire? Si la corruption du cœur et les instincts ambitieux de la nation avaient eu alors une telle puissance de perversité, on comprend tout le danger que la foi hébraïque devait courir, en ce moment où, dispersés dans la Babylonie, les enfants d'Israël allaient avoir sous les yeux le spectacle de la civilisation assyrienne, appuyée sur un culte idolâtrique fortement organisé, et s'imposant aux vaincus avec tout le prestige d'une majesté régnante. Les monuments religieux de l'Assyrie, qui couvrent aujourd'hui de leurs représentations colossales les murailles de nos musées, ne nous inspirent qu'un sentiment de curiosité rétrospective, mêlé à je ne sais quelle pitié profonde pour les antiques aberrations de l'esprit humain dont ils nous ont conservé le témoignage. Mais les Juifs, transportés tout à coup au milieu de ces divinités lapidaires qui recevaient les adorations et les hommages d'un peuple vainqueur, livrés, comme une recrue de nouveaux prosélytes, au zèle intéressé des prêtres babyloniens et à la propagande politique des monarques de l'Assyrie, n'avaient pour se défendre contre tant de séductions que les souvenirs de Jérusalem anéantie, le regret de la patrie absente et les exhortations de leurs prophètes. Voilà pourquoi Jérémie adressait à ses malheureux compatriotes les paroles qu'on vient de lire; voilà pourquoi le ministère prophétique redoubla d'activité, de courage et de zèle sur la terre de l'exil.

Situation des Hébreux transportés à Babylone.

15. Baruch se dévoua à cette mission, qui complétait celle de Jérémie son maître[1]. Pour bien comprendre comment s'exerçait, au sein de la transmigration, un ministère qui suppose une certaine indé-

[1] Le Livre de Baruch est cité par plusieurs Pères sous le nom de Jérémie. Il forme en effet comme le corollaire des prophéties de Jérémie, et dans la liste des prophètes, le disciple fidèle est demeuré confondu dans une même individualité avec son maître.

pendance personnelle et une liberté d'action peu en harmonie avec l'idée moderne que nous nous faisons d'un captif, il est nécessaire d'avoir des données exactes sur la situation des Hébreux pendant leur séjour dans les contrées de la Babylonie. M. Munk, à la science duquel nous aimons d'autant plus volontiers à rendre hommage, qu'il nous force trop souvent à combattre ses doctrines, a parfaitement élucidé ce point de l'histoire de ses aïeux. « Les Juifs déportés » dans diverses contrées de l'empire babylonien, dit-il [1], n'avaient » à regretter que leur indépendance nationale, car ils furent traités » avec bonté par les vainqueurs. On les établit dans certaines loca» lités où ils demeuraient ensemble; il y avait de grandes colonies » d'Hébreux à Tell-Abib, sur le Chaboras [2], et dans plusieurs autres » endroits [3], et il résulte d'un passage de Jérémie [4] qu'on leur aban» donnait des propriétés et des terres à cultiver. Les Hébreux y » formaient en quelque sorte un petit Etat à part, sous la surveil» lance du gouvernement babylonien; ils étaient régis par leurs » anciens [5], et à leur tête se trouvait probablement un prince ou » gouverneur général portant le titre de *Nâsi* [6]. » D'après l'histoire de Suzanne, « les anciens exerçaient en Babylonie comme autrefois » en Palestine, les fonctions de juges, et prononçaient en dernier » ressort, même dans les accusations capitales. Sous le rapport re» ligieux, la colonie ne pouvait observer qu'en partie les anciens » usages de la patrie; car les sacrifices, qui formaient la par» tie essentielle du culte mosaïque, ne pouvaient avoir lieu que » dans le sanctuaire central de la Judée. Les prêtres comme tels » étaient sans fonctions, mais on se réunissait chez les prophètes » pour entendre leurs discours; c'est ainsi que nous voyons les an» ciens et le peuple se rendre auprès d'Ezéchiel pour le consulter » et pour interroger Jéhovah [7]. Certaines heures de la journée » étaient consacrées à la dévotion et à la prière; il y avait proba» blement des réunions où l'on faisait la prière en commun, et

[1] S. Munk, *Palestine*, pag. 458. — [2] *Ezech.*, cap. III, 15 (Note de M. Munk). — [3] *Esdras*, cap. II, 59 (*Idem*). — [4] *Jerem.*, cap. XXIX, 5 (*Idem*). — [5] *Ezech.*, cap. VIII, 1; cap. XIV, 1 (*Idem*). — [6] *Esdras*, cap. I, 8 (*Idem*). — [7] *Ezech.*, cap. XX, 1; cap. XXXIII, 30 (*Idem*).

» peut-être faut-il faire remonter à cette époque l'origine des synagogues [1]. »

Exhortation de Baruch aux exilés.

16. Telle était en réalité la situation des colonies juives transférées à Babylone. La politique de Nabuchodonosor consistait moins dans un système d'asservissement individuel et d'esclavage forcé, que dans un plan d'assimilation des races vaincues, par la translation sur un sol lointain et le contact avec une civilisation étrangère. Mais le peuple hébreu, qui avait résisté à quatre cents ans d'oppression et de servitude en Egypte, devait conserver sa foi pendant les soixante-dix années de la transmigration de Babylone. Les désastres dont il était la victime le rappelèrent au sentiment national de la fidélité à Jéhovah. Le cœur des exilés s'ouvrait au repentir lorsque Baruch leur adressait ces touchantes exhortations : « Maison d'Israël, disait-il, pourquoi es-tu aujourd'hui dispersée dans les provinces ennemies? Pourquoi les cheveux de tes fils blanchissent-ils sur la terre étrangère; pourquoi subis-tu la flétrissure d'un contact immonde; pourquoi ton nom est-il celui d'une nationalité morte? Ah! c'est que tu as abandonné les sources de la sagesse. Si tu avais consenti à marcher dans la voie du Seigneur, tu habiterais encore, dans les douceurs de la paix, la terre de tes aïeux. Apprends enfin à discerner la véritable prudence, la force et l'intelligence réelle; tu sauras alors le secret de la prospérité stable et permanente; tu auras trouvé la lumière de tes yeux, et la paix du cœur. C'est Jéhovah qui est notre Dieu. Lui seul connaît les routes de la sagesse; c'est lui qui a créé le monde; il a envoyé la lumière et la lumière a jailli; il l'appelle et elle revient à lui comme un serviteur tremblant. Il a donné aux étoiles leurs rayons, et elles célèbrent sa gloire dans leurs concerts. Il les a appelées et elles ont répondu : Nous voilà; elles sont fières de la clarté qu'elles tiennent de sa main. Tel est Jéhovah, notre Dieu; aucun autre ne saurait subsister devant lui. C'est lui qui a transmis à Jacob son enfant, à

[1] « Une tradition rapportée dans le Talmud de Babylone, *Meghilla*, fol. 29, » *a*, attribue aux exilés qui avaient accompagné le roi Joachim la fondation » d'une synagogue, bâtie avec des pierres de la Terre-Sainte. Cf. Benjam. de » Tudèle, édit. de Lempereur, pag. 81. » (Note de M. Munk.)

Israël son bien-aimé, tous les enseignements de la vraie science. Plus tard on dira de lui : Il a été vu sur la terre et il a conversé parmi les hommes [1]. »

Prophétie de Baruch relative au règne spirituel du Messie.

17. Ces dernières paroles, que l'Incarnation de Jésus-Christ a réalisées d'une manière si admirable, reportaient les espérances des émigrés vers le grand événement spirituel qui devait être le couronnement de l'histoire juive. Jérémie avait dit que le Messie attendu, que le libérateur promis se nommerait : « Jéhovah, notre Juste [2]. » Baruch ajoute un trait à l'histoire anticipée du Dieu-Homme; il dépeint cette douce familiarité qui s'établira entre l'humanité déchue et son Rédempteur. Puis, se livrant à l'enthousiasme que ce spectacle des gloires futures de sa patrie excite dans son âme, il reprend : « Jérusalem, dépouille tes vêtements de misère et de deuil; parais à mes yeux décorée de la majesté et de l'éternelle gloire que Jéhovah te réserve. Le Seigneur te revêtira d'un manteau de justice; il posera sur ton front un diadème d'honneur dont l'éclat n'aura point de fin. La splendeur que Jéhovah fera briller dans ton sein rayonnera sur tous les peuples de la terre. Dans la durée des siècles on t'appellera d'un nom immortel; ce nom sera : La Paix de la justice; la Gloire de la piété. Lève-toi, Jérusalem, sur le sommet de tes montagnes, promène ton regard sur l'Orient, vois tes enfants réunis, de tous les points du monde, à la parole du Saint, remplis d'allégresse au souvenir de Jéhovah. Quand ils te quittèrent, le vainqueur les emmenait à pied sur les durs sentiers de l'exil; ils te reviendront, escortés avec honneur, comme des fils de rois. Car Jéhovah a résolu d'abaisser l'orgueil des montagnes et des roches altières, de combler les vallées sous un niveau uniforme, afin qu'Israël, son peuple, marche avec honneur dans les

[1] *Baruch*, cap. III, 10-15 ; 32 ad ultim. Le dernier verset est ainsi traduit littéralement du grec, dans le latin de la Vulgate : *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* « Ce passé, dit M. J. Javal, a le sens du futur, » puisque l'événement n'était pas encore arrivé du temps de Baruch. Les » prophètes annoncent souvent, comme s'ils étaient accomplis, les faits qu'une » lumière divine leur met sous les yeux, quoique dans un avenir plus ou » moins éloigné. » Jul. Javal, *Judaïsme et Christianisme*, pag. 102, 103.

[2] *Jerem.*, cap. XXIII, 6.

routes de sa loi. Les forêts prêteront leur ombrage, les arbres donneront leurs fruits les plus doux au peuple aimé de Dieu. Jéhovah ramènera les enfants d'Israël dans l'allégresse, à la lumière de sa majesté, dans la miséricorde et la justice dont il est le père[1]. »

Lettre des captifs de Babylone aux prêtres demeurés à Jérusalem.

18. La réunion devant laquelle le Prophète lisait ces accents inspirés était imposante. Jéchonias, le roi déchu de Juda, qui s'était volontairement soumis au joug de Nabuchodonosor, et avait ainsi évité le rigoureux châtiment infligé à Sédécias, en faisait partie. « Tout ce qui avait été grand à Jérusalem, les fils des rois, les prêtres et tous les Hébreux transportés à Babylone, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, rassemblés près de la capitale chaldéenne, sur les rives du fleuve de Sod, écoutaient, en pleurant, la lecture de la prophétie. Ils s'étaient préparés par le jeûne et la prière à entendre la parole de Jéhovah[2]. » On avait obtenu de Nabuchodonosor que les vases d'argent, substitués pour le service du Temple par Sédécias aux vases d'or enlevés une première fois, seraient renvoyés sur la terre de Juda. Le prêtre Joachim, fils d'Helcias, sur les débris du Temple avait dressé un modeste autel. C'était tout le souvenir de la magnificence de Salomon. Les captifs voulurent joindre leurs offrandes particulières à ce précieux envoi. « Ils firent une collecte où chaque main déposa un présent, qui fut transmis à Jérusalem avec le livre des prophéties de Baruch et une lettre adressée au prêtre Joachim. Elle était conçue en ces termes : « Avec l'argent que nous vous envoyons, achetez de l'encens et des victimes pour les holocaustes, et offrez en notre nom des sacrifices pour le péché, sur l'autel de Jéhovah notre Dieu. Invoquez-le pour la vie de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et pour celle de Balthassar son fils, afin que leurs jours sur la terre soient accompagnés des bénédictions célestes. Priez le Seigneur de nous donner le courage et d'éclairer nos yeux, afin que nous vivions à l'ombre du sceptre de Nabuchodonosor et de Baltahssar son fils, que nous les servions longtemps et que nous trouvions grâce en leur présence. Enfin priez Jéhovah notre Dieu pour nous-mêmes; car nous avons péché devant lui, nous

[1] *Baruch*, cap. v integr. — [2] *Baruch*, cap. I, 3-5.

avons mérité les châtiments dont il nous accable. Sur les ruines du Temple de Jérusalem, au jour des fêtes et dans les réunions solennelles, lisez le livre des prophéties que nous vous envoyons. Ensuite, dans une commune prière, vous direz : A Jéhovah notre Dieu la justice, et à nous la confusion que nous avons méritée tous ensemble, peuple de Juda, habitants de Jérusalem, rois, princes et prophètes, génération présente et générations passées. Nos crimes se sont élevés contre le Seigneur, nous avons perdu sa foi sainte dans une lamentable incrédulité; nous nous sommes révoltés contre ses préceptes; nous avons été sourds à sa voix; nous avons foulé aux pieds les lois qu'il nous avait données. Depuis le jour où son bras puissant arracha nos aïeux à la servitude de l'Egypte jusqu'à ce moment, nous avons vécu dans la révolte contre Dieu, nous courions à tous les égarements de notre cœur, plutôt que d'obéir à sa voix. Maintenant les malédictions prononcées par Moïse, en vue de cette terre bienheureuse, où coulent le lait et le miel, et dont il allait donner la possession à nos yeux, sont venues fondre sur nous. Tous les prophètes que Jéhovah nous a envoyés, ont été repoussés par nous; chacun s'abandonnait à la perversité de son cœur; nous portions nos hommages aux divinités étrangères, multipliant nos offenses sous les yeux du Seigneur notre Dieu [1]. — C'est ainsi que nous avons péché; nous reconnaissons nos prévarications et nos crimes. Dieu Tout-Puissant, daignez arrêter le cours de votre juste vengeance, épargnez les restes coupables et repentants d'Israël, dispersés aujourd'hui parmi les nations. Exaucez nos larmes et nos prières; pour l'honneur de votre nom, délivrez-nous. Faites-nous trouver grâce près de ceux qui nous ont transportés loin de la patrie; ainsi tout l'univers reconnaîtra que vous êtes notre Dieu, et qu'Israël et sa race ont eu l'honneur de s'appeler votre peuple. De votre sainte demeure, abaissez un regard de miséricorde sur notre détresse; inclinez l'oreille à nos soupirs, et exaucez-nous. Accablés sous le poids des malheurs, courbés sous la servitude, languissants dans les chemins de l'exil, nous élevons vers vous nos yeux baignés

[1] *Baruch*, cap. I fere integr.

de pleurs et notre âme défaillante. Vous nous aviez dit par la bouche de vos prophètes : Inclinez la tête et l'épaule et acceptez la domination du roi de Babylone, si vous voulez habiter en paix la terre de vos aïeux. Sourds à votre voix, nous avons refusé de servir le roi de Babylone, et pour justifier la parole de vos prophètes, vous avez permis que les sépulcres des rois de Juda, que les tombeaux de nos aïeux fussent profanés par une main ennemie. Leurs ossements sont maintenant dispersés dans la campagne, à l'ardeur du soleil et à la rosée des nuits. Les enfants d'Israël sont morts dans les plus cruels tourments. Nous les avons vus moissonnés par le glaive et la peste; nous les avons vus joncher de leurs cadavres les routes de la transmigration. Le Temple de Jérusalem où votre nom fut invoqué n'est plus qu'un monceau de ruines; nous-mêmes, survivant à tant de désastres, nous sommes les témoins de la vérité des prophéties. Mais, Seigneur, vous avez promis encore de vous souvenir de nous, quand la captivité aurait incliné vers vous notre cœur et nos espérances. Vous avez dit : Je les rappellerai dans la patrie promise à Abraham, Isaac et Jacob leurs aïeux. Ils en seront les possesseurs tranquilles; je multiplierai leurs restes, et la race d'Israël ne sera point amoindrie. Je scellerai avec eux un Testament nouveau qui durera jusqu'à la consommation des siècles. Ils seront mon peuple et je serai leur Dieu[1]. — Dieu tout-puissant, Dieu d'Israël, voilà les promesses que nous rappelons à votre miséricorde, du fond d'un cœur brisé par la souffrance et l'angoisse[2]. »

Mort de Baruch.

19. On ne lit pas sans une profonde émotion, cette prière d'un peuple repentant. Baruch, en transcrivant ces plaintes et ces supplications des exilés, se rappelait sans doute, avec larmes, les efforts de Jérémie son maître pour prévenir les malheurs qui pesaient maintenant sur les fils d'Israël. Quarante années d'exhortations, couronnées par le martyre, n'avaient pu fléchir l'obstination de l'ingrate Jérusalem : il avait fallu la main de fer du vainqueur babylonien pour courber ces têtes dures! Les livres saints ne nous apprennent plus rien de l'histoire de Baruch. Le disciple avait assez

[1] *Baruch*, cap. II, 12-27, 32 ad ultim. — [2] *Baruch*, cap. III, 1.

vécu, puisque la mémoire de son maître était réhabilitée; la pénitence tardive mais sincère des captifs terminait sa mission et complétait celle de Jérémie lui-même. Une tradition rabbinique fait mourir Baruch à Babylone, dans la douzième année de la captivité[1]. Quelques martyrologes inscrivent son nom à la date du 28 septembre[2], sans aucun autre détail.

§ V. Dernières prophéties d'Ezéchiel (585-570 environ).

20. Tous les événements qui s'accomplissaient alors sous les yeux des Juifs, et auxquels ils étaient si tristement mêlés sur la terre de l'exil, contribuaient à leur inspirer un sentiment de foi vive et de vénération profonde pour les prophéties qu'ils avaient naguère si malheureusemeut dédaignées. On se rappelle que Jérémie, dans le palais même de Sédécias, avait remis aux ambassadeurs du roi de Tyr, comme emblème de la future captivité de leur patrie, un joug qui devait être celui de Nabuchodonosor[3]. Le Prophète avait été cruellement insulté alors par les courtisans du roi de Juda, et le peuple de Jérusalem s'était associé aux aveugles espérances d'une politique qui devait aboutir à tant de désastres. Maintenant l'armée babylonienne, commandée par Nabuchodonosor en personne, assiégeait la superbe Tyr. Cette capitale phénicienne dont le monde antique admirait la splendeur, et dont les flottes sans rivales étaient les reines des mers, avait été comprise, lors du partage de la Terre Promise par Josué, dans le lot de la tribu d'Aser[4]. La mollesse des enfants d'Israël, après la mort de Josué, ne permit point aux tribus du littoral de compléter la conquête[5]. Toute la côte phénicienne conserva ainsi son indépendance, et Tyr, enclave nominale du territoire hébreu, tantôt l'alliée, tantôt l'ennemie de Jérusalem, selon les besoins de sa politique cosmopolite, poursuivant avec un prodigieux succès et une persévérance séculaire l'accroissement de son

Origine et grandeur de Tyr.

[1] Pearson, *In Baruch Prolegom.* (*Scriptur. Sacr. Curs. complet,* tom. XIX, pag. 552.) — [2] Idem, *ibid.* — [3] *Jerem.*, cap. XXVII, XXVIII. Isaïe avait de même prophétisé la ruine de Tyr. Cf. *Is.*, cap. XXIII. — [4] Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 81. — [5] Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 114-116.

empire maritime, était enfin parvenue à un degré de splendeur sans égal parmi les nations antiques. Bâtie, à l'époque patriarcale (1900 avant Jésus-Christ), sur le continent, en face d'une île qui lui servait de rempart avancé sur les flots, au bord d'une anse vaste et profonde, dont les deux ouvertures au nord du côté de Sidon, au sud du côté de l'Egypte, formaient comme deux grandes voies aux navires venant soit de l'Archipel, soit de l'Afrique, sa situation avait paru tellement avantageuse aux Sidoniens ses fondateurs, qu'ils dédièrent la nouvelle cité au dieu des marchands[1]. L'avenir justifia toutes leurs espérances. « L'histoire de Tyr, dit Mgr Mislin, est » mêlée à tous les grands événements des temps anciens ; tout se » trouve dans ce cadre de quatre mille ans : la fable, la poésie, » l'histoire sacrée et profane, Agénor, Didon, Hiram, Nabuchodo- » nosor, Alexandre le Grand, saint Louis et Saladin, Homère, Vir- » gile et le Tasse, la Bible, les croisades et les conciles. Tyr est la » mère de Cadix et de Carthage, et son nom seul rappelle le plus » haut degré de puissance et de richesse auquel un peuple puisse » atteindre[2]. »

Prophétie d'Ezéchiel contre la ville de Tyr.

21. Au moment où Jérusalem succombait sous l'effet de la puissance babylonienne, Tyr n'avait pas dissimulé sa joie. « Victoire! » s'était écriée la population de ses marchands. La capitale d'Israël » est renversée, j'hériterai de ses ruines ; ses peuples viendront à » moi; plus elle sera déserte, plus je m'agrandirai[3]. » Au point de vue purement politique, cette attitude de l'égoïsme national dont l'histoire nous offre tant d'exemples, est aussi désastreuse qu'elle est coupable. Il était évident que Nabuchodonosor, après avoir renversé successivement toutes les barrières qui faisaient obstacle à son projet de domination universelle, tournerait contre la cité superbe ses armes victorieuses. Tyr comptait sur l'appui des Lydiens et des Perses ses alliés[4]. Les grandes puissances maritimes se res-

[1] Justin, cap. XVIII, III, 5 ; Herodot., lib. II, cap. XXIV.
[2] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. I, pag. 540, 541. A l'énumération incomplète des colonies tyriennes, il faut ajouter celles d'Utique et d'Hippone en Afrique, de Palerme et de Lilybée en Sicile, et de Thèbes, fondée en Béotie par le Phénicien Cadmus. — [3] *Ezech.*, cap. XXVI, 2. — [4] *Ezech.*, cap. XXVII, 10.

semblent toutes par un point, qui fait à la fois leur force et leur faiblesse. Elles n'ont pas d'armée nationale assez considérable pour leur défense ; mais elles ont de l'or pour acheter tous les dévouements mercenaires. Le jour où l'attaque est assez persévérante pour épuiser les trésors, leur ruine est inévitable. La persévérance de Nabuchodonosor sous les murs de Tyr fut héroïque, car le siége dura treize ans [1]. A l'époque où le conquérant quittait sa capitale pour entreprendre cette mémorable expédition, Ezéchiel en prédisait l'issue définitive. « Fils de l'homme, lui dit Jéhovah, commence un chant de lamentations sur la cité de Tyr. Fais entendre à cette reine, assise à l'entrée de la mer, centre du commerce des îles lointaines, l'arrêt prononcé par le Seigneur. Orgneilleuse Tyr, tu as dit : Ma splendeur est sans rivale, les flots forment autour de moi une ceinture invincible. Comme un navire immense, à l'embellissement duquel rien n'a été épargné, les Sidoniens, tes fondateurs, ont prodigué les richesses pour ta parure. Ils ont construit les flancs et les divers étages du vaisseau avec les pins de Sanir [2] ; ils ont coupé un cèdre du Liban pour façonner ton grand mât ; ils ont taillé tes rames dans les chênes les plus vigoureux de Basan [3] ; l'ivoire de l'Inde a fourni les bancs de tes rameurs ; les îles de Kittim [4] ont donné leurs bois précieux pour décorer tes salles somptueuses. L'Egypte a tissu le bysse et le lin de tes voiles ; l'hyacinthe et la pourpre d'Elisa [5] se sont unies pour former ton pavillon. Les robustes habitants de Sidon et d'Arad [6] sont devenus tes rameurs ; et toi, superbe Tyr, tu as confié le gouvernail aux mains de tes

[1] Philostrat., *Histor. Ind. et Persic.*, apud Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. XI. — [2] « Sanir, dit M. de Saulcy, est probablement la hauteur du Liban appelée » l'*Hermon*, qui est converte de neige une partie de l'année. L'Hermon serait » l'Anti-Liban, et le Sanir le pic couvert de neige. Les Arabes appellent Sanin » la plus grande hauteur du Liban entre Baalbeck et Beyrouth. » (*Dict. des Antiq. bibl.*, pag. 802.) — [3] Basan, vaste contrée entre le Jourdain, le torrent Jabok et l'Hermon. Il devait y avoir de belles forêts, si l'on juge par les jolis bois que l'on traverse en allant de Saled à Banias (*Ibid.*, pag. 122). — [4] Kittim. Sous ce nom générique il faut entendre les îles de Chypre, de Crète et de la Sicile. — [5] L'Hellade. Voir tom. I de cette *Histoire*, pag. 338 et 345. — [6] Arad, l'un des onze fils de Chanaan (tom. I de cette *Histoire*, pag. 345), avait donné son nom à une ville des Amorrhéens, mentionnée aux Livres des *Nombres*, cap. XXI, 1, et des *Juges*, cap. I, 16.

sages. Les vieillards de Gébal[1] ont mis à ta disposition leur prudence consommée; ils étaient tes pilotes et tes nautonniers; tous les navires qui sillonnent les flots, tous les marins sont engagés dans ton négoce. Les vaillants de la Perse, de Lud et de la Lybie se sont enrôlés dans tes armées; ils viennent suspendre leurs casques et leurs boucliers, comme une belliqueuse parure, aux lambris de tes palais. Les fils d'Arad sont rangés autour de tes remparts pour les défendre; les Gamadim[2], enfermés dans tes tours, ont suspendu leurs carquois autour de tes murailles. Le trafic avec Tharsis[3] a rempli tes entrepôts de richesses, et jette à profusion sur tes marchés l'argent, le fer, l'étain et le plomb. L'Ionie[4], Thubal[5] et Mosoch[6] sont tes fournisseurs; ils t'amènent des esclaves et les vases d'airain produits de leur industrie. Thogorma[7] t'envoie des chevaux, des cavaliers, des mulets et des bêtes de somme. Les fils de Dedan[8] sont tes négociants; les îles reculées échangent contre ton or l'ébène et l'ivoire. Le Syrien, attiré par ton opulence, vient t'offrir ses perles, sa pourpre, ses broderies, le bysse, la soie et le jaspe[9]. Juda et la terre d'Israël sont tes tributaires, ils apportent à tes marchés le pur froment, le beurre, l'huile et la résine. Damas échange contre tes richesses ses vins exquis et ses laines aux couleurs éclatantes. Dan[10], l'Ionie et Mosel[11] t'apportent leurs aciers polis, la casse et la canne odoriférante, Dedan ses riches tapis;

[1] Gébal est l'antique Biblos phénicienne. — [2] Ce nom est diversement lu par les interprètes. Les Septante ont traduit par *Custodes Pygmæi* etc., la version adoptée par la Vulgate; Théodotion a lu *Megadim*. La version chaldaïque a traduit par *Cappadoces* et Symmaque par *Medi*. — [3] Probablement Tarse en Cilicie, cependant la Vulgate a traduit ce mot par *Carthaginienses*. — [4] Le nom hébreu est Javan, que nous rendons par son dérivé Ionie, expression générique sous laquelle il faut comprendre les diverses contrées de l'Hellade (Voir *Tableau Ethnograph. de la descend. des fils de Noé*, tom. I de cette *Histoire*, pag. 345). — [5] Thubal (*Ibid.*) avait peuplé d'Ibérie (Espagne), nom qu'on retrouve encore dans les désignations actuelles de Celtibères et de Cantabres. — [6] Mosoch (*Ibid.*) avait peuplé la Cappadoce, et sa descendance sous le nom de *Machi* paraît s'être perpétuée dans les Moscovites actuels. — [7] Thogorna (*Ibid.*), Phrygiens. — [8] Dédan (*Ibid.*), Rhodes. — [9] Le mot hébreu est *chodchod*, dont le sens n'est pas déterminé. On rencontre cette expression dans Isaïe, cap. LIV, 12, et les Septante l'ont traduite à cet endroit par *jaspe*. — [10] Dan, probablement la ville de ce nom bâtie vers les sources du Jourdain. — [11] On ignore la signification de ce nom propre.

l'Arabie et tous les princes de Cédar, les agneaux et les béliers; Saba et Rééma[1] les parfums précieux, les diamants et l'or. D'Haran[2], de Chéné[3] et d'Eden[4], de Saba, d'Assur et de Chelmad[5], on débarquait sur ton rivage, soigneusement enveloppés et assujettis par des cordages, les ballots remplis d'hyacinthe, de broderies magnifiques, de meubles d'art. Tes vaisseaux sont les rois du négoce; tu t'es enivrée de ta fortune, et ton cœur s'est gonflé d'orgueil. Tes rameurs t'ont lancée sur la haute mer, et voilà que l'Auster a soufflé et tu vas sombrer au milieu des flots. Richesses, trésors, équipage, matelots, pilotes, tous ceux qui présidaient à tes destinées; soldats, peuple, toute la multitude qui vit dans ton sein vont être engloutis, au jour de ta ruine. Aux clameurs de détresse de tes nautonniers les flottes s'arrêteront épouvantées; les rameurs, les matelots, les nochers abandonneront leurs navires et viendront s'asseoir sur les sables du rivage. Ils pousseront des cris de désespoir en déplorant ton malheur; ils couvriront leur tête de poussière et de cendre. Dans l'amertume de leur cœur ils rediront ces lugubres accents : Où retrouver jamais une cité pareille à la grande Tyr, dont la voix vient d'être étouffée au sein des mers? Toi qui enrichissais toutes les nations par ton commerce, toi qui semais ton opulence parmi les peuples et les royaumes de la terre, tu viens de sombrer dans les flots; l'abîme s'est refermé sur tes richesses englouties, sur les cadavres de tes enfants. Ta chute a consterné les habitants des îles lointaines, et les rois ont pâli sur leurs trônes. Les marchands des extrémités du monde ont sifflé en insultant à ta ruine; tu es anéantie et tu ne te relèveras plus[6]. Le lieu où tu fus assise deviendra un rocher désert; les pêcheurs y viendront faire sécher leurs filets; tu ne seras plus rebâtie : ainsi l'a déclaré Jéhovah le Seigneur[7]. »

22. Ces dernières paroles, au moment où Ezéchiel les prononçait, pouvaient sembler en contradiction avec celle d'Isaïe, qui cent cin- **Vérification historique des prophé-**

[1] Rééma, Regma (*Tableau Ethnograph.*), situé sur le golfe Persique. — [2] Haran, Charres en Mésopotamie. — [3] Chéné, Ctésiphon sur le Tigre. — [4] Eden, peut-être Aden. — [5] Chelmad, signification incertaine. — [6] *Ezech.*, cap. XXVII integr. — [7] *Ezech.*, cap. XXVI, 14.

ties d'Isaïe et d'Ezéchiel contre la ville de Tyr (572).

quante ans auparavant, dans sa prophétie de la ruine de Tyr, avait dit : « Tyr sera pendant soixante-dix années dans le silence et » l'oubli ; et après cet intervalle on entendra de nouveau, dans son » sein, les chants joyeux des fêtes. Alors, en effet, Jéhovah visitera » la ville de Tyr et la rendra à son négoce ; elle recommencera à » enivrer les royaumes de la terre du vin de sa dissolution et de son » opulence[1]. » L'événement justifia cependant avec la plus parfaite exactitude ces deux assertions en apparence contradictoires. Ithobaal II[2], roi de Tyr, succomba, après une résistance de treize années, aux efforts de l'armée babylonienne. Nabuchodonosor, en entrant dans cette ville après un si long siége, n'y trouva point les riches dépouilles sur lesquelles il comptait pour se dédommager des sacrifices de temps, d'argent et d'hommes nécessités par une telle conquête[3]. Saint Jérôme nous a transmis à ce sujet un détail extrêmement précieux pour l'histoire, et qu'il avait sans doute puisé dans les anciens annalistes de Phénicie ou de Babylone, dont les ouvrages sont maintenant perdus pour nous. Voici ses paroles : « La situation de Tyr, sur un promontoire avancé dans la mer, em» pêchait les béliers, les tours roulantes et les fascines de l'armée » assiégeante d'approcher des murailles. Nabuchodonosor, pour » vaincre cet obstacle, employa ses soldats, dont le nombre était » immense, à rouler des rochers et à élever des digues sur les flots. » Il vint à bout de combler le bras de mer assez étroit[4] qui séparait » la cité de l'île voisine. En voyant s'achever ces ouvrages gigan» tesques, et au moment où les balistes ébranlaient déjà leurs rem» parts, les Tyriens entassèrent sur des navires l'or, l'argent, les » richesses de tout genre qui décoraient les palais de la noblesse, » et franchissant la passe rétrécie, mais non fermée encore, échap» pèrent aux assiégeants et gagnèrent les îles lointaines ; en sorte » que Nabuchodonosor, maître de la ville, n'y trouva point une com-

[1] *Is.*, cap. XXIII, 15-17. — [2] Son nom nous a été conservé par un fragment de Philostrate, cité par Josèphe (*Antiq. jud.*, lib. X, cap. XI, et *Contra Apionem*, lib. I, cap. VII). — [3] *Ezech.*, cap. XXIX, 18. — [4] Pline nous apprend qu'il n'y avait que sept cents pas de distance de l'île à la terre ferme.

» pensation digne de ses longs travaux[1]. » Il se vengea en rasant jusqu'aux fondements cette orgueilleuse cité. *Palæ-Tyros* (l'ancienne Tyr), ainsi qu'on l'appelle, ne fut jamais rebâtie. « Les révo» lutions du sort, dit Volney, ont accompli l'oracle. Au lieu de cette » ancienne circulation si active et si vaste, Tyr, réduite à l'état » d'un misérable village, n'a plus pour tout commerce qu'une ex» portation de quelques sacs de grain et de coton ou de laine, et » pour tout négociant qu'un facteur grec au service des Français de » Saïde, qui gagne à peine de quoi soutenir sa famille[2]. » Tous les voyageurs s'accordent à reconnaître, non pas que le sort, comme le dit Volney dans le style de convention du philosophisme, mais la Providence de Dieu, a inscrit son nom en caractères ineffaçables sur cette plage maudite. « La seule curiosité, dit l'Anglais Bruce, » m'engagea à visiter Tyr, et je devins le triste témoin de la vérité » des prophéties. Deux misérables pêcheurs, après avoir pris quel» ques poissons, venaient d'étendre leurs filets sur les rochers nus » où fut Tyr[3]. » — « Tous ceux qui ont touché ce rivage désolé, » dit Mgr Mislin, frappés de stupeur et d'admiration devant ce pro» dige permanent de la colère de Dieu, ont ouvert les livres des » prophètes, et ils n'ont trouvé que les accents d'Ezéchiel ou d'Isaïe » pour rendre les sentiments qui se pressaient dans leur âme[4]. » L'état actuel de Palæ-Tyros, qui ne se releva jamais de ses ruines, justifie donc, au pied de la lettre, la parole d'Ezéchiel. Celle d'Isaïe se vérifia avec la même exactitude. Après la victoire de Nabuchodonosor, la cité détruite se vit bientôt privée d'une royauté nationale. Nous

[1] Voici le texte de ce curieux fragment : *Nabuchodonosor cum oppugnaret Tyrum, et arietes, machinas, vineasque eo quod cincta esset mari, muris non posset adjungere, infinitam exercitus multitudinem jussit saxa et aggeres comportare, et, expleto medio mari, immo freto angustissimo, vicinum littus insulæ fecit continuum. Quod cum viderent Tyrii jamjamque perfectum, et percussione arietum, murorum fundamenta quaterentur, quidquid pretiosum in auro, argento, vestibusque, et varia supellectili nobilitas habuit, impositum navibus, ad insulas asportavit, ita ut capta urbe, nihil dignum labore suo inveniret Nabuchodonosor* (S. Hieronym., *In Ezechiel Comment.*, lib. IX, cap. XXIX, 17 et seq.; *Patrol. lat.*, tom. XXV, pag. 285).

[2] Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, tom. II, pag. 405. — [3] J. Bruce, *Voyages à la recherche des sources du Nil, en Nubie et en Assyrie.* — [4] Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, tom. I, pag. 543.

avons sur ce point le témoignage précis d'un annaliste phénicien, que Josèphe nous a conservé. « Sous le règne d'Ithobaal, dit-il, » Nabuchodonosor se rendit maître de Tyr après un siége de treize » ans. Baal régna ensuite dix années. Alors des juges (probablement » les *Sophetim* de l'antique Phénicie, les *Suffètes* de Carthage) furent » constitués et administrèrent le pays, dans l'ordre suivant : Ecni- » bal, fils de Baslach, dont le pouvoir dura deux mois ; Chelbis, fils » d'Abdée, dix mois ; Abbar, souverain pontife, trois mois ; Mutgo- » nos et Gérastratos, fils d'Adélyme, six ans ; Balator, un an. A la » mort de ce dernier, le peuple demanda au roi de Babylone de lui » envoyer lui-même un gouverneur ; ce fut Merbal, qui administra » pendant quatre ans. A sa mort, on appela de Babylone pour lui » succéder, son frère Irôm, qui régna vingt ans. Ce fut de son » temps que Cyrus, roi des Perses, parvint à l'empire. Or, le siége » de Tyr avait commencé en la septième année de Nabuchodono- » sor, et Cyrus s'empara de Babylone la quatorzième année du » règne d'Irôm ; et la supputation de toutes ces années donne un » total de cinquante-quatre ans et trois mois, entre le siége de Tyr » et l'avénement de Cyrus[1]. » Durant cet intervalle, le silence et l'oubli planèrent sur la ville déchue, ainsi que l'avait prédit Isaïe. Elle ne commença à sortir de son abjection qu'au moment où une politique nouvelle, inaugurée par les Perses, rompit avec les traditions despotiques de Babylone. La même main qui signa le premier édit de reconstruction en faveur de Jérusalem, rendit aux Tyriens leur nationalité. Alors ils songèrent à édifier une autre ville qui s'appela la Nouvelle Tyr, et qu'ils établirent au milieu des flots, dans l'île voisine. Ils eurent soin de déblayer le bras de mer autrefois comblé par l'armée chaldéenne ; le souffle de la prospérité porta de nouveau leurs flottes sur toutes les mers, et la seconde Tyr put encore se croire imprenable, jusqu'au jour où Alexandre-le-Grand parut devant ses murailles.

Prophétie d'Ezéchiel contre l'Egypte.

23. Tyr, abattue, livra à Nabuchodonosor toute la côte phénicienne et toutes les peuplades éparses dans la Syrie. L'Idumée, les

[1] Joseph., *Contra Apionem*, lib. I, cap. VII.

provinces de Moab et d'Ammon, dont Isaïe, Jérémie et Ezéchiel avaient tant de fois prédit la servitude, virent alors se réaliser contre elles les menaces des prophètes. Bérose nous apprend en effet que Nabuchodonosor acheva la conquête de la Syrie et de la Phénicie tout entières[1]. Une seule puissance digne de se mesurer avec le conquérant restait encore debout, c'était l'Egypte, cette alliée équivoque, trop souvent fatale aux rois de Juda, et dont la défection avait entraîné la chute de Sédécias et de Jérusalem. L'année même où Tyr s'était abîmée dans les flots, la voix de Jéhovah se fit entendre à Ezéchiel. « Fils de l'homme, dit le Seigneur, Nabuchodonosor, le roi de Babylone et son armée viennent de me servir avec persévérance sous les murs de Tyr; la tête du soldat s'est dépouillée, son épaule a été meurtrie, et pourtant ils n'ont point trouvé la récompense de leurs fatigues. C'est pourquoi je vais livrer à Nabuchodonosor la terre d'Egypte; la multitude qui l'habite lui fournira des captifs; il pillera ses trésors, et partagera ses dépouilles. Ainsi je dédommagerai l'armée babylonienne de ses labeurs[2]. Fils de l'homme, commence un chant de lamentations sur le Pharaon, roi de Mesraïm, et dis-lui : On t'appelait le lion des peuples, le dragon des mers; tu agitais ta corne dans les fleuves, tes pieds troublaient leurs ondes et refoulaient les flots. Voici maintenant la parole de Jéhovah, le Seigneur : J'étendrai mon filet sur la multitude de tes habitants, comme un pêcheur qui attire sa capture sur le rivage. Je te jetterai à terre, je te disséminerai dans les campagnes; les oiseaux du ciel et les hôtes de la solitude viendront se rassasier de cette proie que je leur abandonnerai. J'abreuverai de ton sang la cîme des monts et les vallées profondes. Le cœur des peuples sera saisi d'effroi quand j'amènerai tes débris au milieu des nations, en des contrées que tu ignores; les rois consternés tressailleront dans l'épouvante, en voyant passer sous leurs yeux le tranchant de mon glaive; au spectacle de ta ruine chacun tremblera pour son âme. L'épée du roi de Babylone va s'abattre sur toi; ta multitude

[1] Beros., apud Joseph., *Contra Apionem*, lib. I, cap. VI. — [2] *Ezech.*, cap. XXIX, 18-20.

succombera sous les coups de ses vaillants, troupes invincibles, qui dévasteront l'orgueil de l'Egypte et disperseront ses habitants sur tous les sentiers de l'exil. J'exterminerai les grands troupeaux qui paissent sur ses rives fertiles; le pied de l'homme, la corne du bœuf ne troublera plus l'eau de son fleuve; il étendra dans la solitude ses flots purifiés comme une nappe d'huile. Ainsi il en sera le jour où j'aurai promené la désolation sur la terre de Mesraïm, quand j'aurai frappé de stérilité les sources de son abondance, et anéanti ses habitants. Alors ils sauront que je suis Jéhovah, le Seigneur. Ce sera le jour du grand deuil de Mesraïm; on en fera les funérailles; les filles des nations pleureront sur le Pharaon, sur l'Egypte et ses habitants. Toi aussi, fils de l'homme, chante pour eux le cantique lugubre, conduis leurs funérailles dans les profondeurs du sépulcre, près de ceux qui sont déjà descendus dans le lac des morts. En quoi vaux-tu mieux que ces morts illustres, Fille de Mesraïm? Descends et dors avec les incirconcis. Tes enfants vont mourir; le glaive est déjà remis à la main du vainqueur, qui va t'entraîner dans l'abîme. Les puissants d'entre les habitants de la tombe, ceux qui sont descendus dans la région des morts avec leurs défenseurs, les incirconcis que le glaive a moissonnés et qui dorment leur sommeil, viendront souhaiter la bienvenue à la fille de Mesraïm. Là est Assur [1] et sa multitude jadis si puissante; ses sépulcres rangés en cercle forment une royale nécropole; tous ses vaillants qui semaient l'épouvante sur la terre des vivants, ont été couchés dans le tombeau par le glaive. Là est Elam [2], et toute sa multitude moissonnée par l'épée et ensevelie autour de lui; ils sont descendus incirconcis dans les sombres demeures; leur nom fut jadis redouté sur la terre, et maintenant ils ont porté leur ignominie dans le lac des morts. Là sont Mosoch [3] et Thubal avec leurs multitudes rangées dans les tombeaux. Tous ces incirconcis tombèrent sous le glaive du vainqueur, et la terre des vivants a cessé de les craindre. Ils ne dormiront point avec les vail-

[1] Empire assyrien de Ninive. — [2] Les Elamites, premiers maîtres de la Perse — [3] La Cappadoce. — [4] L'Ibérie, Espagne actuelle.

lants incirconcis tombés sur le champ de victoire, qui sont descendus avec leurs armes triomphantes dans le séjour des morts, qui ont posé leur puissante épée sous leur tête avant de s'endormir. Toi aussi, fille de Mesraïm, tu seras couchée avec tous ces incirconcis et tu dormiras au milieu des vaincus. Là est l'Idumée avec ses rois, ses généraux et l'armée entière de ses soldats, moissonnés par le glaive et dormant avec les incirconcis dans le lac des morts. Là sont tous les princes de l'Aquilon[1], avec la meute de leurs chasseurs si ardents autrefois; ils ont été introduits un jour, tremblants et consternés, victimes de l'épée vengeresse, au lieu où les incirconcis dorment leur sommeil. Le Pharaon, à la vue de ces habitants du sépulcre, s'est consolé du désastre qui avait frappé son armée. Ainsi parle Jéhovah le Seigneur, et il ajoute : La terre des vivants tremblera à mon nom terrible; le Pharaon et tout son peuple va dormir du sommeil des incirconcis, au milieu des vaincus[2]. » — « La terre de Mesraïm demeurera déserte et désolée pendant quarante ans; je disperserai ses fils au milieu des peuples comme la paille légère emportée au souffle du vent. Après ces quarante années d'exil, je rassemblerai de nouveau les émigrés, je les rappellerai au sein de la patrie; je les rétablirai dans les plaines de Phaturès[3], au pays natal, et ils formeront un humble royaume, qui ne sortira plus de son infériorité et ne recouvrera jamais l'ancien empire qu'il a exercé sur les nations[4]. »

La prophétie d'Ezéchiel contre l'Egypte confirmée par les historiens profanes.

24. Voilà la prophétie; Hérodote et les autres historiens profanes vont nous en montrer l'accomplissement. Le pharaon Apriès, l'hophra de l'Ecriture, dont nous avons parlé précédemment, avait vu sa fortune décroître, à mesure que celle de Nabuchodonosor grandissait en Orient. « Ses malheurs, dit Hérodote, commencèrent » par un incident que je raconterai plus en détail dans mon Histoire

[1] Les princes de l'Aquilon désignent les rois de Sidon et de Tyr récemment vaincus par Nabuchodonosor. — [2] *Ezech.*, cap. XXXII integr. Nous ne pouvons donner l'ensemble des prophéties d'Ezéchiel contre l'Egypte et les autres nations étrangères à la Judée. Cette étude est du domaine spécial d'un Cours d'Ecriture sainte. — [3] Phaturès, ville de l'Egypte méridionale, citée par Jérémie, cap. XLIV, 1. — [4] *Ezech.*, cap. XXIX, 12-15.

» de Lybie [1], et qu'il me suffira d'indiquer sommairement ici. Après » avoir envoyé contre les Cyrénéens une nombreuse armée qui » fut entièrement défaite, les Egyptiens attribuèrent ce désastre à » un calcul barbare ; ils s'imaginèrent que le roi les avait engagés » dans cette fatale entreprise pour les envoyer à une mort certaine » et mieux assurer sa domination sur l'Egypte affaiblie. L'indigna- » tion fut générale ; tous la partagèrent également ; les soldats qui » avaient survécu à l'expédition, les amis de ceux qui y avaient suc- » combé se réunirent pour secouer un joug devenu odieux. Informé » du soulèvement, Apriès envoya un de ses officiers, nommé Amasis, » pour entrer en pourparler avec les rebelles. Amasis parut s'ac- » quitter en conscience de cette mission. Il harangua les Egyptiens, » et, les rappelant au sentiment du devoir, les exhortait à aban- » donner leurs projets de révolte. Pendant qu'il parlait en ce sens, » un soldat s'approchant par derrière, lui posa un casque sur la » tête, en criant qu'il couronnait le roi. La conduite d'Amasis prouva » bientôt que cette démarche ne lui avait pas déplu. La foule des » rebelles acclama sa royauté, et Amasis partit à leur tête pour » aller détrôner son maître. A la nouvelle de cette révolution, Apriès » choisit un des hommes les plus considérables de sa cour, Patar- » bémis, et lui donna l'ordre d'aller trouver le rebelle au milieu » de son armée, et de le lui ramener vivant. Patarbémis somma » fièrement Amasis de le suivre et de se rendre avec lui près du roi » son maître. — Allez lui dire, répondit le nouveau roi, que je me » prépare à exécuter ses ordres. Il n'aura point à se plaindre ; je » serai bientôt près de lui, et je lui amène de braves soldats. — » Patarbémis ne se méprit ni sur le sens de cette réponse, ni sur » le but de l'expédition qui se préparait : il se hâta de retourner

[1] Hérodote, au IV[e] livre de son *Histoire*, développe en effet l'incident dont il s'agit (Herod., lib. IV, cap. CLIX). Il nous apprend que les Cyrénéens, colonie grecque établie en Afrique entre la Lybie et l'Egypte, ayant pris et partagé entre eux une grande partie du territoire des Lybiens, forcèrent ce peuple dépouillé à se jeter dans les bras du roi d'Egypte et à implorer sa protection. Apriès envoya à leur secours une armée nombreuse qui fut vaincue.

» près d'Apriès pour lui rendre compte des événements. En le » voyant revenir sans Amasis, Apriès entra dans un accès de colère » furieuse, et il fit couper le nez et les oreilles du malheureux né- » gociateur. Patarbémis jouissait de l'estime et de l'affection pu- » bliques; la cruauté dont il était victime acheva de soulever les » soldats d'Apriès, qui l'abandonnèrent pour aller grossir l'armée » de son rival. Il ne restait plus, après cette défection, d'autre res- » source à Apriès, que celle des soldats mercenaires dont il paya » le dévouement. Il réussit à armer ainsi trente mille Cariens et » Ioniens, et quittant avec eux Saïs sa capitale, il s'avança à la ren- » contre d'Amasis. On en vint aux mains sous les murailles de » Memphis. Les étrangers se battirent vaillamment, mais ils durent » céder au nombre, et subir une déroute complète. Apriès tomba » vivant aux mains de son rival, qui le ramena prisonnier dans le » palais même de Saïs. Le vainqueur le traita quelque temps avec » bienveillance, mais plus tard, cédant aux instances des Egyptiens » qui lui reprochaient de nourrir ainsi à sa table son plus mortel » ennemi, il livra le roi déchu à la vengeance de ses anciens sujets. » Les Egyptiens étranglèrent Apriès, et l'ensevelirent ensuite dans le » tombeau de ses pères[1]. » Telle était la situation de l'Egypte, affaiblie par les discordes intestines et la guerre étrangère, au moment où l'armée victorieuse de Nabuchodonosor vint l'envahir. Mégasthènes, dans un fragment de son Histoire des Indes, nous apprend que le conquérant n'éprouva nulle part de résistance, et qu'il poursuivit sa marche triomphale « à travers la Lybie jusqu'aux colonnes » d'Hercule, toucha les rivages de l'Espagne, et revint jouir à Baby- » lone de sa gloire et de ses exploits[2]. » Ce fut sans doute à l'époque où Nabuchodonosor parcourait l'Egypte en vainqueur, et partageait à son armée les dépouilles de ce royaume, que la colonie juive coupable du meurtre de Jérémie vit s'accomplir les terribles menaces de ce prophète[3]. On peut aussi rapporter à cette date la troisième

[1] Herodot., *Historiar.*, lib. II, cap. CLXI, CLXII, CLXIII, CLXIX. Edit. F. Didot, pag. 126, 127. — [2] Megasthenes, apud Joseph., *Contra Apionem*, lib. II, cap. VI. — [3] § 3 de ce chapitre.

et dernière déportation d'Hébreux en Chaldée. Nous lisons en effet au chapitre LII de Jérémie : « La vingt-troisième année de Nabu-» chodonosor, le maître de la milice chaldéenne Nabuzardan trans-» féra à Babylone sept cent quarante-cinq Juifs[1]. » Le système d'asservissement par transmigration, que la politique babylonienne appliquait aux nations vaincues, fut certainement employé vis-à-vis de l'Egypte ; ainsi commencèrent pour elle les quarante années de servitude prédites par le Prophète, et auxquelles l'avénement de Cyrus mit un terme. Les Egyptiens, sous la domination moins despotique des Perses, purent alors reprendre le chemin de leur patrie ; mais ils ne recouvrèrent plus jamais ni leur indépendance nationale ni leur antique splendeur. Le trône des Pharaons fut toujours occupé depuis par des étrangers, et la parole d'Ezéchiel s'est vérifiée avec une rigoureuse exactitude.

Vision des ossements desséchés. Ezéchiel prédit le retour des Hébreux captifs à Jérusalem.

25. Les grands événements de l'histoire profane encadrés dans le tableau des prophéties d'Ezéchiel avaient un rapport direct avec les destinées du peuple juif. Les captifs de Babylone, témoins de la prospérité toujours croissante de Nabuchodonosor, pouvaient croire pour eux-mêmes à un exil sans fin. Chaque victoire nouvelle d'un maître déjà si puissant renversait leurs secrètes espérances, et semblait prolonger à leurs regards les horizons de la servitude. Cependant le retour d'Israël dans les champs de la patrie, tout invraisemblable qu'il dut paraître alors, en ne tenant compte que des probabilités de la politique humaine, avait son heure marquée dans les conseils de la Providence divine. Jérémie l'avait proclamé, en assignant une date positive à l'accomplissement de sa prédiction. Ezéchiel, à son tour, va parler le même langage, avec une majesté digne du Dieu qui l'inspirait. « La main de Jéhovah, dit-il, se reposa sur moi, et me transporta, dans une vision divine, au milieu d'une plaine couverte d'ossements. Après que l'Esprit m'eut fait parcourir ce champ lugubre, dans lequel je contemplais des ossements sans nombre, blanchis par le temps : Fils de l'homme, me demanda

[1] *Jerem.*, cap. LII, 30.

Jéhovah, ces restes desséchés revivront-ils? — Seigneur, répondis-je, vous le savez. — Et la voix reprit : Adresse-leur la parole ; dis-leur : Ossements arides, écoutez l'ordre de Jéhovah. Voici ce qu'a dit l'Eternel : Mon souffle va vous pénétrer et vous vivrez ; j'étendrai sur vous des nerfs comme un réseau, je ferai croître des chairs que je recouvrirai d'une peau nouvelle ; j'inspirerai en vous l'esprit de vie, et vous ressusciterez. — Je pris la parole et je reproduisis l'ordre divin. A ma voix, un cliquetis sonore retentit parmi les ossements agités en tous sens. Les os se rapprochaient des os, selon la juxtaposition de leurs attaches. Sous mes yeux, ils se recouvrirent de leur réseau nerveux, de chairs et d'une peau nouvelle. Mais ils n'avaient point encore l'esprit de vie ; et Jéhovah me dit : Fils de l'homme ; adresse-toi à l'Esprit, dis-lui : Voici la parole d'Adonaï le Seigneur : Esprit, accours des quatre vents du ciel, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. — Ma voix répéta l'ordre divin. Aussitôt, l'Esprit de vie pénétra ces cadavres gisants ; ils ressuscitèrent, et se dressant sur leurs pieds devant moi ils m'apparurent comme une armée innombrable. Jéhovah me dit alors : Fils de l'homme, ces ossements desséchés sont la figure de la maison d'Israël. Ils ont dit dans leur exil : Nos os ont blanchi sur la terre étrangère, notre espoir s'est évanoui, et nous sommes morts à jamais. Va leur faire entendre ta prophétie : dis-leur : Voici la parole d'Adonaï Jéhovah : O mon peuple, je briserai la pierre de ton sépulcre, je te ferai sortir du tombeau, pour te ramener au pays d'Israël. Vous saurez, en ce jour de votre résurrection, quand vous secouerez la poussière de la tombe, pour retrouver la liberté et la vie, que je suis Jéhovah votre Dieu. Mon souffle passera sur vous, je vous rendrai au repos sur le sol natal, et vous direz : Adonaï, le Seigneur, l'avait promis, et il a accompli ces merveilles[1]. »

26. La grandeur terrible de cette vision, qui nous fait assister par avance au dernier jour du monde, à l'heure où les océans, les îles lointaines et les vastes campagnes des continents terrestres rendront leurs morts, n'a d'égale dans aucune littérature connue. Sous

Mort d'Ezéchiel. Son tombeau.

[1] *Ezech.*, cap. XXXVII, 1-15.

ce rapport, cette page d'Ezéchiel, dont la lecture fait passer dans l'âme un tressaillement irrésistible, a été proclamée par tous les critiques comme un chef-d'œuvre de la poésie hébraïque. Mais qu'importent ces hommages stériles, rendus à la sublimité du Livre saint, s'ils se restreignent à une question de grammaire ou d'art oratoire? Ce qu'il faut remarquer ici, ce n'est pas la supériorité du style ou des images (qu'y aurait-il d'étonnant que Dieu parlât plus éloquemment que sa créature?), c'est la prophétie en elle-même, c'est l'objet de la prédiction d'Ezéchiel. Or à l'époque où écrivait le Prophète, rien ne pouvait faire prévoir ni dans le présent ni dans l'avenir une résurrection prochaine de la nationalité juive. Je sais bien que les rationalistes objectent encore la connivence du hasard; ils invoquent, sans se lasser de leur perpétuelle répétition, ce complice toujours heureux qui servit à point nommé les Voyants d'Israël. Mais à qui fera-t-on croire que, pendant dix-huit siècles, une série de prophètes eut le privilége de deviner juste, sans qu'il y ait autre chose dans leur inspiration qu'un concours inespéré de circonstances fortuites qui s'obstinèrent à leur donner raison, malgré toutes les espérances contraires? L'athéisme en appelle de même au hasard, pour expliquer la persistance des phénomènes de l'ordre naturel. Dieu est tout à la fois si loin et si près de l'intelligence humaine que les efforts qui tendent à l'anéantir aboutissent nécessairement au miracle de l'ordre opposé : si le hasard est tout-puissant, immense, omniscient, infaillible aux yeux des incrédules, pourquoi ne lui donnent-ils pas son vrai nom, et ne reconnaissent-ils pas, à ces attributs incommunicables, le grand Dieu dont la majesté domine malgré eux leurs conceptions et leurs pensées? Ezéchiel, comme les autres prophètes hébreux, rencontra sur son chemin ce rationalisme indocile, qui était vulgaire en Judée comme il l'est encore chez nous, et qui trouve sa racine dans les instincts pervers de l'humanité, et dans sa déchéance héréditaire. La tradition, soigneusement dissimulée par les auteurs juifs, qui sur ce point ont imité le silence de l'historien Josèphe [1], mais recueillie

[1] Le laconisme de Josèphe au sujet d'Ezéchiel est très-remarquable. L'his-

par les premiers chrétiens, nous apprend qu'Ezéchiel eut à Babylone le sort de Jérémie en Egypte. « Le prophète Ezéchiel, dit le Mar- » tyrologe romain, fut mis à mort en Babylonie par un juge d'Israël » à qui il reprochait son penchant idolâtrique. Il fut enseveli dans » le tombeau de Sem et d'Arphaxad, les ancêtres d'Abraham; et » son sépulcre est devenu depuis le lieu d'un pèlerinage très-fré- » quenté [1]. » Voici à ce sujet la narration d'un voyageur moderne : « Le 4 mai 1848, M. Lynch arriva à Kiffell, et demanda immédiate- » ment à visiter le tombeau du Prophète. Le chef des tribus qui » habitent ce pays conduisit le voyageur dans une grande salle sou- » tenue à l'entour par des colonnes. Au fond de cette salle, une » grande boîte contient une copie des cinq livres de Moïse, écrite » sur un seul rouleau. Du côté sud, une petite pièce renferme le » tombeau d'Ezéchiel. Le cercueil est en bois,. recouvert d'une » étoffe de Perse. Le dôme de cette chambre est doré et continuel- » lement illuminé par une grande quantité de lampes qui ne s'étei- » gnent jamais. Dans un petit renfoncement où une seule lampe » brûle, sont les trois tombeaux des Juifs qui accompagnaient par- » tout le Prophète [2]. » Ainsi la mémoire d'Ezéchiel, protégée par la

torien inscrit en passant le nom du Prophète, sans aucun détail, et avec l'intention évidente de confondre son nom avec celui de Jérémie. Les sous-entendus de l'annaliste juif sont quelquefois plus curieux à étudier que son texte lui-même. Cf. Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. VI.

[1] *Martyrol. Roman.*, 10 April. Voici la note que Baronius ajoute à cette citation : *Agunt Beda, ac cæteri Latinorum de eodem* (*Ezechiele*) *hac die : Græci autem* XIII *kal. Augusti in Menolog. Ultra ea quæ in divinis Scripturis de eo testata habentur, scribunt Joseph.* (*Antiq.*, lib. X, cap. VI), *et Epiphan.* (*de Prophet. vita et interitu*, cap. IX); *Isidor.* (*de Vit. et obit. Sanct.*, cap. XXXIX); *Doroth.* (*in Synopsi*, cap. XVI). *De tempore autem ejus prophetiæ agit S. Hieron.* (*in Ezech.*, cap. I et cap. XIV). *De frequenti cœtu populi concurrentis ad sepulcrum ejus hæc S. Epiphanius ubi supra : « Multi ad monumentum ejus confluunt ad precationem et obse- » quium, sane quando tanta eo frequentia una ad monumentum ejus conveniunt, » formidant Chaldæi ac metuunt, ne illum auferant; quapropter egredientes comi- » tantur et deducunt. »* (*Martyr. Rom.* cum notis Baron., pag. 160, 161.)

[2] M. le lieutenant Lynch, des Etats-Unis, fut chargé par son gouvernement d'une mission scientifique en Palestine. Il a publié le récit de son voyage sous le titre de : *Narrative of the United States expedition to the river Jordan, and the Dead sea, with Maps and numerosous Illustrations*, London, 1849, in-8°. Un autre journal de voyage tenu par l'un de ses compagnons a paru à Phi-

vénération des indigènes, a trouvé sur le sol étranger une bienveillance que, pendant sa vie, le Prophète ne rencontra point parmi ses compatriotes. La Babylonie comme l'Egypte fut ensanglantée par le meurtre d'un envoyé de Dieu, avec cette différence toutefois que la mort d'Ezéchiel paraît avoir été inspirée par un ressentiment individuel, tandis que celle de Jérémie fut le crime collectif de toute une colonie juive.

§ VI. Episode de Suzanne (vers 586).

La maison du riche hébreu Joachim à Babylone. Suzanne, épouse de Joachim. Les deux juges d'Israël. Infame complot.

27. Les événements, en se pressant sous notre plume avec la précipitation qui les accumula durant la période de la captivité, nous ont fait anticiper sur l'ordre chronologique et laisser en arrière d'intéressants détails qui se rapportent à la première époque de la transmigration et sur lesquels il nous faut revenir. L'épisode de Suzanne est un touchant récit qui se rattache au temps où, sous le roi Joachim, Daniel et ses compagnons furent transférés en Chaldée, avant la ruine de Jérusalem. Cette interversion de dates que nous rappelons ici au lecteur, nous permettra de réunir, en un cadre plus resserré, les traits historiques qui éclairent la situation du peuple hébreu dans son exil, et donnent à la grande captivité de Babylone sa physionomie réelle. Les indications de M. Munk, que nous avons citées plus haut [1], vont se retrouver en action dans l'histoire de Suzanne, avec cette simplicité d'exposition qui fait le charme divin de la Bible [2]. « Un des Hébreux habitant Babylone par suite de

ladelphie, 1849, in-8°, sous ce titre : *Edward P. Montague, attached to the United States expedition Ship-Supply, Narrative*, etc. L'extrait que nous donnons ici a été cité de l'*Athenæum*, par M. Henrion, *Cours compl. d'Hist. eccl.*, tom. VI, pag. 147.

[1] § 15 de ce chapitre.

[2] Voir pour l'authenticité et la canonicité de l'histoire de Suzanne les dissertations spéciales qu'on rencontre dans tous les Cours d'Ecriture sainte. Nous ne saurions trop redire ici que notre travail est celui d'un historien, non d'un philologue ou d'un exégète. On s'est étrangement mépris, à ce point de vue, sur l'objet, le caractère, et le but de cette histoire. Le moment est venu sans doute d'insister sur l'absolue nécessité d'une étude approfondie des Livres sacrés; cette étude est indispensable au clergé de notre époque

la transmigration, se nommait Joachim. Il prit pour femme une Juive nommée Suzanne, fille d'Helcias, d'une beauté sans égale et élevée dans la crainte de Dieu. Les parents de Suzanne étaient justes; ils avaient formé le cœur de leur fille selon les préceptes de la loi de Moïse. Joachim était puissamment riche; il avait un jardin délicieux attenant à son palais. Les Juifs de la captivité se rendaient en foule près de Joachim, car il était le plus considérable d'entre eux. Or, cette année là, on constitua pour juges du peuple, deux anciens qui réalisaient la parole du Seigneur : « L'iniquité est sortie » des vieillards constitués juges à Babylone, qui avaient la mis» sion de gouverner le peuple d'Israël[1]. » Ces deux vieillards étaient les hôtes habituels de la maison de Joachim, et c'était là que le peuple venait les trouver pour se faire rendre la justice. A l'heure de midi, quand la foule qui le matin assiégeait leur tribunal s'était retirée, Suzanne descendait au jardin de son époux et s'y promenait. Chaque jour les vieillards l'y voyaient entrer, et se promener sous les frais ombrages; une ardente passion s'empara de leur cœur, ils détournèrent les yeux pour ne pas voir le ciel, et pour oublier le Dieu qui juge les justices. Cependant ils se dissimulaient l'un à l'autre un sentiment dont l'aveu les eût fait rougir; et à l'heure marquée, ils regardaient silencieusement passer Suzanne. Un jour cependant l'un d'eux dit à son collègue : Retournons à notre demeure, l'heure du repas est arrivée. — Ils sortirent donc et se séparèrent; mais tous deux, par une feinte semblable, revinrent sur leurs pas, et se retrouvèrent à la porte de la maison de Joachim. En se demandant mutuellement compte du motif qui les avait réunis, ils se découvrirent leur ignominieux secret; et se concertèrent pour épier une

comme au clergé de tous les temps; mais elle rentre dans le domaine d'un *Cours d'Ecriture sainte*, et non dans celui d'une *Histoire de l'Eglise*. Heureux du moins si nous réussissions à rendre la Bible assez intéressante pour qu'on voulût enfin la connaître à fond et en pénétrer les divins mystères, autant qu'il est permis à l'infirmité de l'intelligence humaine !

[1] Maldonat suppose que ces paroles qu'on ne trouve dans aucun prophète sont moins une citation textuelle qu'une allusion à quelque passage des Livres saints, dont le sens seulement serait rappelé. On pourrait y voir une allusion à ce verset de Jérémie, cap. XXIII, 14 : *In prophetis Jerusalem vidi similitudinem adulterantium, et iter mendacii.*

occasion favorable, et rencontrer Suzanne sans témoins. Leur surveillance redoubla d'activité. Un jour la jeune Israélite était descendue dans son jardin avec les filles qui la servaient. La chaleur était extrême; Suzanne voulut se baigner dans l'eau d'une fontaine. Elle dit à ses suivantes : Apportez-moi l'huile et les parfums pour le bain, et fermez, en sortant, les portes du jardin. — Obéissant à leur maîtresse, les jeunes filles sortirent par le portique, afin d'aller chercher ce qui leur était demandé, et fermèrent soigneusement la porte sur elles. Or elles ignoraient que les deux vieillards fussent cachés dans le jardin. Ceux-ci, de la retraite où ils s'étaient dissimulés, avaient tout vu et tout entendu. Ils sortirent précipitamment de leur embuscade, et apparaissant tout à coup devant Suzanne : Les portes sont fermées, lui dirent-ils, nul ne peut nous apercevoir; vous êtes entre nos mains, consentez à ce que nous voulons; autrement nous dirons que vous étiez ici avec un jeune homme, et que vous avez cherché un prétexte pour éloigner vos suivantes. — Je comprends toute l'horreur de ma situation, dit Suzanne en soupirant. Céder serait la mort, résister serait inutile. N'importe ! Il vaut mieux m'exposer à tous les périls que d'offenser la majesté de mon Dieu. — Et en parlant ainsi, elle poussa un grand cri. Les vieillards cherchèrent à couvrir sa voix par des clameurs, et l'un d'eux se hâta d'aller ouvrir la porte du jardin[1]. »

L'accusation. 28. « De la maison de Joachim les cris avaient été entendus; tous les serviteurs se précipitèrent au dehors et accoururent dans le jardin pour en savoir la cause. En entendant le récit accusateur des vieillards, ils demeurèrent stupéfaits, car jusque-là une seule parole n'avait jamais effleuré la réputation de leur maîtresse. Le lendemain, à l'heure où le peuple se rassemblait autour du tribunal, ces juges infâmes, résolus à perdre leur innocente victime, dirent à la foule : Qu'on amène Suzanne, fille d'Helcias, épouse de Joachim. — Cet ordre fut exécuté, et Suzanne parut entourée de son père et de sa mère, de ses jeunes enfants et de toute sa famille; sa grâce et son élégance firent impression sur la multitude. Elle avait, selon

[1] *Dan.*, cap. XIII, 1-25.

l'usage de l'Orient, la figure couverte d'un voile; les juges le lui firent enlever, et, à ce nouvel outrage, tous ses parents et tous ceux qui la connaissaient versèrent des larmes. Cependant les deux vieillards se levant au milieu de l'assemblée étendirent les mains sur la tête de Suzanne. Elle demeurait silencieuse, mais ses regards se dirigèrent vers le ciel; car son cœur avait reposé en Dieu toute sa confiance. — Nous nous promenions seuls dans le jardin, dirent les vieillards, quand cette femme y est entrée avec deux suivantes, qu'elle renvoya bientôt, en fermant les portes derrière elles. A ce moment un jeune homme, qui se tenait caché, s'est approché d'elle. Nous l'avons vu. Cette femme a mérité la mort. Témoins d'un crime, nous nous sommes élancés sur le jeune homme pour le saisir; mais plus fort et plus agile que nous, il a échappé à notre poursuite et s'est enfui, en ouvrant les portes du jardin. Quand nous eûmes arrêté cette femme, nous l'avons interrogée, et nous lui avons demandé le nom de son complice : mais elle a obstinément refusé de nous le faire connaître. Telle est la vérité que nous affirmons par notre serment. — La multitude ajouta foi à cette imposture si audacieusement soutenue par deux anciens du peuple, tous deux juges d'Israël; d'une commune voix, Suzanne fut condamnée à mort. — Dieu éternel, s'écria la chaste Juive, d'une voix forte et vibrante, il n'y a pas de secrets pour vous, votre providence lit dans l'avenir comme dans le passé! Vous savez, grand Dieu, que ces hommes ont porté contre moi un faux témoignage. Je vais mourir, mais je suis innocente de l'accusation mensongère qu'ils ont concertée pour me perdre. — Ainsi parla Suzanne, et Jéhovah l'entendit [1]. »

Daniel. L'innocence de Suzanne est reconnue. Condamnation et mort des deux vieillards.

29. « On la conduisit au lieu du supplice. Or, Dieu inspira de son Esprit saint un jeune homme qui s'appelait Daniel. Du milieu de la foule, il éleva la voix : Moi du moins, s'écria-t-il, je veux demeurer innocent du sang de cette femme! — Cette exclamation attira sur lui tous les regards : la multitude se groupa autour de lui : Que signifie la parole que tu viens de prononcer? lui demandait-on de toutes parts. — Ainsi environné par le peuple, Daniel reprit : En-

[1] *Dan.*, cap. XIII, 26-44.

fants d'Israël, avez-vous perdu le sens de la justice, pour méconnaître à ce point une vérité manifeste, et condamner injustement une fille de votre peuple? Retournez au tribunal; ceux qui l'ont accusée sont de faux témoins. — La multitude obéit à cet ordre avec un empressement unanime. Les deux juges, contraints de suivre le mouvement populaire, dirent à Daniel : Viens t'asseoir au milieu de nous, et fais-nous connaître la vérité, puisque Dieu t'a accordé les honneurs réservés aux vieillards. — Sans leur répondre Daniel dit au peuple : Séparez ces deux hommes, et gardez-les à l'écart l'un de l'autre ; je vais les juger isolément. — Il fut fait ainsi : l'un d'eux comparut devant Daniel, pendant que son compagnon était tenu loin du tribunal. Vieil artisan de crimes, lui dit Daniel, tes iniquités vont aujourd'hui retomber sur ta tête ; tu as perverti la justice, condamné des innocents, absous des coupables, sans respect pour la loi de Jéhovah. Maintenant donc, puisque tu as vu le crime, dis-nous sous quel arbre étaient les coupables quand tu les as aperçus ? — Sous un lentisque, répondit le vieillard. — Ce nouveau mensonge retombera sur ta tête, dit Daniel, l'Ange du Seigneur a déjà entendu prononcer ta sentence et se prépare à l'exécuter ! — On emmena le vieillard, et Daniel donna l'ordre d'introduire son complice. Fils de Chanaan, car tu n'es pas digne d'appartenir à la race de Juda ! lui dit Daniel; la passion a aveuglé ton cœur ; c'est ainsi que vous abusiez des filles d'Israël; mais une fille de Juda s'est soustraite à votre odieuse tyrannie. Dis-moi sous quel arbre étaient les coupables, quand tu les aperçus? — Sous un chêne vert, répondit le vieillard. — Et toi aussi, répliqua Daniel, tu viens de consommer ta perte par un mensonge. L'Ange du Seigneur a le glaive levé pour te frapper de mort avec ton complice. — Cependant une exclamation de joie s'éleva du milieu de la foule, éclairée désormais sur l'imposture des faux témoins par leur contradiction flagrante; et le peuple rendait grâce à la bonté de Dieu qui sauve ceux qui ont placé en lui leurs espérances. On condamna les deux vieillards dont la culpabilité était manifeste; suivant la loi de Moïse, ils subirent le supplice qu'ils avaient voulu infliger à leur victime. On les lapida, et l'innocence triompha en ce jour. Helcias et sa

femme, Joachim et toute sa famille adressèrent à Dieu les plus vives actions de grâces pour le remercier d'avoir fait éclater la vertu d'une fille et d'une épouse digne d'eux. Depuis lors Daniel devint grand aux yeux du peuple et sa réputation alla toujours croissant[1]. »

Précieux renseignements fournis par l'épisode de Suzanne sur la véritable situation des Juifs transportés à Babylone.

30. Sous Nabuchodonosor à Babylone, comme sous Achab à Samarie, sur la terre de la captivité comme dans la capitale du schisme, les enfants d'Israël conservèrent, on le voit, leur organisation propre. Des juges élus annuellement, et pris dans leur sein, connaissaient de leurs différends, et réglaient les procès; l'assemblée du peuple prononçait des sentences capitales, et les formes juridiques de la loi de Moïse ne cessèrent point d'être souveraines. La politique assyrienne permettait donc aux populations incorporées de force à l'empire, de s'administrer elles-mêmes suivant leur législation particulière et les coutumes de leurs aïeux. Une telle largeur de vues dépasse tout ce qu'on est convenu d'appeler fièrement du nom de tolérance moderne. Nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la remarque; et nous ne doutons pas que ce système n'ait puissamment contribué à la grandeur vraiment prodigieuse des monarchies ninivite et babylonienne. La conquête est toujours une chose amère au cœur des vaincus; mais si elle devient le prétexte d'un brisement continuel de toutes les habitudes légitimes, de tous les intérêts, de toutes les traditions, de tous les souvenirs; si elle se traduit par l'exorbitante prétention d'imposer, outre le fardeau de la puissance, l'unité de lois, de mœurs, d'administration à des nationalités complétement distinctes par l'origine, le climat, le degré de civilisation, les croyances religieuses et le langage, on peut affirmer qu'un despotisme de ce genre sera court, impuissant, désastreux pour ses auteurs non moins que pour ses victimes. Tout au plus, par ce moyen, on réussit avec le temps à dompter les faibles résistances d'une province limitrophe; mais s'il s'agit des vastes annexions d'une domination universelle, la servitude rompra ses chaînes de toutes parts, le jour où l'épée du conquérant cessera d'être victo-

[1] *Dan.*, 45 ad ultim.

rieuse. Les découvertes que les assyriologues sont appelés très-prochainement à réaliser, dans le champ si longtemps inexploré de l'histoire babylonienne, mettront ce fait trop méconnu jusqu'ici dans tout son jour. Nous les attendons avec la plus entière confiance ; elles confirmeront le récit biblique et apporteront sur la constitution intérieure de ces grands empires, des renseignements d'autant plus irrécusables que leur origine sera moins suspecte. Dès ce moment, l'épisode de Suzanne nous permet ces appréciations générales qui ressortent de la narration elle-même. La liberté individuelle et nationale, dans une large proportion, est accordée aux vaincus. La haute fortune de Joachim, dont l'origine n'est pas indiquée, nous laisse supposer que le génie hébraïque, essentiellement commercial et industriel, trouvait à Babylone des éléments de richesse à exploiter, et des garanties qui protégeaient son essor. Chaque détail du récit porte d'ailleurs l'empreinte de la législation mosaïque. Le crime faussement reproché à Suzanne entraînait le supplice de la lapidation d'après le code religieux des Juifs [1]. Les deux faux témoins, en faisant leur déposition étendent la main sur la tête de Suzanne; cette formalité était l'objet d'une prescription spéciale du Lévitique [2]. La sentence surprise par l'imposture des deux vieillards à la bonne foi de l'assemblée, est portée, et allait être exécutée sur-le-champ par le peuple lui-même. C'était l'application exacte du texte de la loi [3]. Il est probable, si Dieu n'eût confondu l'infâme audace des calomniateurs, qu'ils auraient jeté la première pierre à cette victime innocente, car Moïse l'avait ainsi réglé [4]. Mais l'influence de la loi

[1] *Si mæchatus quis fuerit cum uxore alterius, et adulterium perpetraverit cum conjuge proximi sui, morte moriantur et mæchus et adultera* (*Levit.*, cap. XX, 10). *Lapidibus obruent eos* (*Ibid.*, 27).

[2] *Ponant omnes qui audierunt manus suas super caput ejus* (*Levit.*, cap. XXIV, 14). — [3] *Educes virum ac mulierem qui rem sceleratissimam perpetrarunt ad portam civitatis tuæ et lapidibus obruentur* (*Deuter.*, cap. XVII, 5).

[4] *Manus testium prima interficiet eum, et manus reliqui populi extrema mittetur* (*Deuter.*, cap. XVII, 7). C'est à ce précepte mosaïque et à cette coutume légale, connus de tous ses auditeurs, que Notre Seigneur Jésus-Christ faisait allusion dans le célèbre jugement de la femme adultère, quand il répondait aux accusateurs : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première » pierre. » (*Joan.*, cap. VIII, 7.)

mosaïque éclate surtout dans le dénouement inattendu de ce drame saisissant. Une voix s'élève, au nom de Jéhovah, du milieu de la foule égarée; et ce nom respecté suspend tous les apprêts du supplice. L'inconnu qui parle est un jeune homme, que rien ne désigne en apparence à la considération et au respect publics : mais « l'Es» prit de Dieu s'est reposé sur lui; » et cette réflexion insérée par l'historien dans son récit, fut évidemment le sentiment qui domina soudain la multitude. Qu'on suppose qu'un incident semblable vînt à se produire dans nos sociétés modernes; qu'au milieu du cortége qui accompagne un condamné au supplice, une voix se fasse entendre pour protester contre la chose jugée; le perturbateur serait incarcéré et l'exécution ne serait pas un instant suspendue. Il y avait donc, au sein du peuple juif, une institution officiellement admise, quoiqu'irrégulière dans ses manifestations, dont on ne retrouve l'équivalent dans aucune société connue. C'était le ministère prophétique; l'ironie des deux juges qui disent à Daniel : « Viens sié» ger près de nous au tribunal, puisque Dieu t'accorde les honneurs » réservés aux vieillards, » est une reconnaissance explicite de ce ministère. La conduite du peuple qui obéit instantanément à la voix d'un jeune homme, qui exécute tous ses ordres, qui accepte l'autorité de son jugement et procède sous sa direction à la révision du procès de Suzanne, tout cela serait impossible dans un autre milieu que le milieu juif. Il faut encore insister sur un trait caractéristique. Dans la véhémente objurgation de Daniel à l'un des infâmes vieillards, il lui dit : « C'était ainsi que jusqu'à ce jour vous abusiez » des filles d'Israël, mais voici qu'une fille de Juda s'est soustraite » à votre odieuse tyrannie ! » La commune captivité avait effacé les antiques préjugés qui avaient si longtemps dominé les tribus schismatiques du royaume d'Israël. Rivaux dans leur patrie, Israël et Juda s'étaient réconciliés sur la terre étrangère; leurs juges, leurs tribunaux étaient les mêmes. Cependant la vieille infidélité d'Israël se manifestait encore; les caractères y étaient moins énergiquement trempés dans l'amour et la pratique de la loi. Juda conservait toujours son privilége, et se relevait par la pénitence jusqu'à l'héroïsme dont Suzanne nous offre le noble spectacle. Ainsi cet épisode porte

réellement en lui-même un cachet d'authenticité incontestable. En dehors des discussions de philologie et d'exégèse que peuvent soulever les textes grecs des Septante et de Théodotion[1], seuls monuments qui nous soient restés de cette histoire, dont l'original hébreu n'existait plus dès l'époque de saint Jérôme, nous sommes fondé au seul point de vue historique à en admettre la parfaite sincérité et la rigoureuse exactitude.

§ VII. Daniel et Nabuchodonosor (606-561).

Daniel et ses compagnons Sidrach, Misach et Abdénago à l'école du palais de Nabuchodonosor. Leur fidélité à la loi de Jéhovah, roi d'Israël.

31. Le jeune libérateur de Suzanne inaugurait sa mission prophétique par un jugement dont la célébrité égala bientôt celui de Salomon. Daniel avait à peine quinze ans à cette époque. Admis sous le nom chaldéen de Balthassar, avec ses trois compagnons Sidrach, Misach et Abdénago dans l'intérieur du palais de Nabuchodonosor[2], il était compris dans le nombre des jeunes gens de noble race que le monarque babylonien faisait élever à sa cour. Mais sa fidélité à la loi juive s'était révélée dès le premier jour par un acte héroïque. On se rappelle que, dans sa sollicitude inspirée sans doute par une adroite politique, le conquérant avait voulu que les enfants adoptés par sa royale munificence fussent servis des mets de sa propre table. Or, tous ces aliments, avant d'arriver entre les mains des officiers de la cour du monarque, avaient été consacrés, par les rites religieux de la Chaldée, aux dieux de Babylone ; ils rentraient ainsi dans la catégorie des aliments impurs, dont la loi de Moïse défendait l'usage aux Hébreux. « Les quatre jeunes Israélites prirent la résolution de ne se point souiller en mangeant de ces mets, ni en buvant le vin de la table royale, et Daniel, en leur nom, pria le chef des eunuques de leur laisser sur ce point toute liberté. Jéhovah permit que le courageux enfant trouvât grâce et miséricorde près de cet officier. Toutefois il répondit à Daniel : Je crains d'irriter le roi, mon seigneur : s'il remarque quelque altération sur vos visages, et s'il vous trouve moins bien portants que les autres jeunes

[1] Voyez dans les Cours spéciaux d'Ecriture sainte l'éclaircissement de toutes ces difficultés. — [2] Voir le Chapitre précédent, n° 31.

gens du palais, vous attirerez la mort sur ma tête. » — Cette réponse bienveillante offrait une ressource dont le solliciteur s'empressa de profiter. On pouvait tenter une épreuve dont le résultat mettrait la responsabilité de l'intendant à couvert, et ménagerait à la fois les intérêts de cet officier supérieur et la conscience des jeunes Hébreux dont le soin lui était confié. « Daniel s'adressa donc au Melsar[1] que le chef des eunuques leur avait donné pour les surveiller, et lui dit : Essayez, je vous prie, pendant dix jours, de nous donner pour toute nourriture des légumes et de l'eau à boire. Vous comparerez ensuite nos visages avec ceux des autres jeunes gens nourris des mets de la table royale ; après cette épreuve vous ferez ce qui vous paraîtra convenable. — Cette proposition fut agréée et l'épreuve fut tentée durant dix jours, après lesquels le visage des jeunes Hébreux parut plus frais et plus florissant que celui de tous leurs compagnons. Le Melsar n'hésita plus ; il faisait disparaître les viandes et le vin destinés aux quatre Israélites, et leur servait constamment des légumes et de l'eau[2]. Or, Dieu donna à ces jeunes gens une vive intelligence, et ils firent de rapides progrès dans la science et l'étude de la sagesse. Daniel en particulier reçut le don d'interpréter les visions et les songes[3]. »

Daniel et ses trois compagnons admis parmi les officiers

32. Le temps fixé pour l'éducation des jeunes gens admis à l'école du palais était de trois années[4]. Ce terme qui est encore de nos jours celui des écoles spéciales, n'était pas plus insuffisant alors

[1] L'expression hébraïque *Hemmelsar* paraît être ici, non point un nom propre, mais un terme générique désignant l'emploi et la fonction.

[2] Josèphe fait à ce propos une réflexion qui a son importance, en la rapprochant du système pythagoricien d'alimentation des jeunes gens. « Leurs » corps devinrent, dit-il, plus aptes au travail, et leur esprit plus capable de » discipline. Sous l'influence d'un régime austère, où ils n'étaient point » amollis par les délices qui efféminent les jeunes gens, ils firent de grands » progrès dans les sciences de l'Egypte et de la Chaldée. » (Jos., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. XI.) L'ensemble et les détails du Livre de Daniel ont été, en Allemagne surtout, l'objet d'études approfondies. La critique y a été exagérée jusqu'à ses dernières limites par Bertholdt, Bleek et Eichhorn. La défense n'a pas été moins vigoureuse. On peut consulter avec fruit, sur ce point d'exégèse, l'ouvrage de Hengstenberg : *Die authentie des Daniel*, Berlin, 1818.

[3] *Dan.*, cap. I, 8-17. — [4] *Ut enutriti tribus annis, postea starent in conspectu regis* (*Dan.*, cap. I, 5).

de la cour de Nabuchodonosor. qu'aujourd'hui ; le texte sacré nous apprend en effet qu'on choisissait, pour leur donner cette éducation spéciale, des « enfants d'une » instruction déjà développée, remarquables par leur intelligence et » exercés aux études[1]. » Evidemment donc une éducation première assez avancée, et un examen d'aptitude préalable, étaient des conditions indispensables pour l'admission. Nous sommes ainsi amenés à conclure que le système moderne, dont nous serions tentés de nous enorgueillir, était pratiqué à Babylone cinq siècles avant l'ère chrétienne, et que l'école de Charlemagne qui fut, sur la terre de France, le berceau de nos institutions actuelles d'enseignement spécial, avait son précédent biblique dans l'école du palais de Nabuchodonosor. Il faut cependant noter un trait caractéristique, qui tient aux mœurs sociales et au degré différent de civilisation. L'aptitude intellectuelle, qui est seule comptée parmi nous, ne suffisait pas à Babylone : il fallait de plus des avantages physiques, une taille irréprochable et l'élégance corporelle[2]. L'antiquité tout entière attachait une grande importance à ces qualités extérieures, qui se sont singulièrement dépréciées sous l'influence des idées chrétiennes. On ne les exige plus chez nous, dans une certaine mesure, que pour la carrière militaire; toutefois, il faut en convenir, l'instinct populaire a conservé quelque chose de la tradition antique, il aime à juger l'homme par l'apparence, et le : *Mens sana in corpore sano,* est resté, pour lui, l'idéal de la grandeur humaine. On conçoit qu'un empire militaire comme celui de Babylone professât officiellement cette doctrine; la majesté de l'homme suffisait à peine à ces imaginations ardentes qui nous ont laissé dans les monuments de leur statuaire des types humains aux proportions colossales et surchargés d'attributs divers, empruntés à toutes les races supérieures du règne animal. « Or le temps vint où l'éducation des quatre jeunes Hébreux fut terminée. Le chef des eunuques les présenta donc à Nabuchonosor, qui les interrogea. Leurs réponses pleines de sagesse charmèrent le roi; il trouva Daniel, Ananias,

[1] *Pueros eruditos omni sapientia, cautos scientia, et doctos disciplina, et qui possent stare in palatio regis, ut doceret eos litteras et linguam Chaldæorum* (Dan., cap. I, 4). — [2] *Pueros in quibus nulla esset macula, decoros forma* (Idem, *ibid.*).

Misaël et Azarias supérieurs à tous leurs compagnons. Dès lors ils furent attachés à la suite du conquérant. Nabuchodonosor rencontrait, dans les diverses questions qu'il leur adressait, plus de lumière que dans les interprètes et les sages [1] de son royaume [2]. »

Songe de Nabuchodonosor oubl au réveil. Les mages chaldéens leur impuissance et le condamnation à mor

33. Ce fut durant la première période de l'éducation de Daniel que l'épisode de Suzanne mit le jeune Israélite en relief parmi ses compatriotes. Un événement, ménagé par la Providence, donna bientôt à sa réputation un éclat sans égal dans l'empire babylonien. « La seconde année de son règne [3], Nabuchodonosor eut un songe, qui jeta le trouble dans son esprit. L'agitation qu'il en avait éprouvée survécut au réveil; mais il ne pouvait retrouver dans sa mémoire l'image effacée de sa vision. Il appela ses interprètes, les *asophim*, les enchanteurs, les astrologues chaldéens, et leur dit : J'ai eu un songe terrible, et mon esprit n'y retrouve que des impressions confuses qu'il m'est impossible de rassembler. — Grand roi, vivez à jamais! répondirent les Chaldéens. Faites connaître cette vision à vos serviteurs, et ils vous en donneront l'interprétation. — J'ai tout oublié, dit Nabuchodonosor. Il vous faut me rappeler le songe lui-même et m'en donner l'interprétation; autrement je vous ferai couper en pièces [4], et vos maisons seront réduites en un tas de boue [5]. Si, au contraire, vous faites ce que je vous

[1] M. Rohrbacher fait observer avec raison que les *Asophim* de l'hébreu, les Mages de la Vulgate, sont identiques aux Σόφοι si connus, dans l'antiquité, sous le nom de *Sages de la Grèce* (Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cath.*, tom. II, pag. 455, note).

[2] *Dan.*, cap. I, 18 ad ultim.

[3] Les années sont comptées ici à partir de la mort de Nabopolassar son père; cette date désigne en réalité la quatrième année du règne de Nabuchodonosor, depuis son association au trône.

[4] Nous traduisons d'après le sens littéral du texte ce membre de phrase traduit dans la Vulgate par *Peribitis vos*. M. Glaire fait à ce propos une observation fort juste. « L'auteur du Livre de Daniel, dit-il, montre une connais» sance très-exacte des genres de mort en usage chez les Chaldéens. » Celui d'être coupé en morceaux appartient en effet à la civilisation de Babylone, et Bertholdt, l'adversaire le plus obstiné de l'authenticité du Livre de Daniel, ne peut s'empêcher de reconnaître du moins qu'ici le texte biblique est conforme à l'histoire (Bertholdt, *Daniel, neu ubersetzt und erklært*, Seit. 96).

[5] Nous conservons encore ici le sens rigoureux de l'original, parce qu'il

demande, vous pouvez compter de ma part sur les plus hautes récompenses. — Les Chaldéens consternés renouvelèrent leur première supplication : Que le roi, dirent-ils, daigne seulement nous apprendre le songe qu'il a eu, et nous lui en donnerons l'interprétation. — Est-ce ainsi, reprit le roi, que vous cherchez à profiter de mon oubli pour gagner du temps? Si vous ne pouvez rétablir pour moi le songe qui s'est échappé de mon souvenir, j'en conclurai que vos prétendues interprétations ne sont elles-mêmes que des mensonges, à l'aide desquels vous abusez la crédulité vulgaire. Commencez par deviner mon songe, si vous voulez que j'admette la légitimité de son interprétation. — Nul homme sur la terre n'a cette puissance, reprirent les Chaldéens. Jamais un souverain, quelque grand et redouté qu'il ait pu être, n'a exigé de ses interprètes, devins et astrologues, ce que vous nous demandez en ce moment. Grand roi, les facultés humaines ont des bornes, aucun mortel ne résoudrait ce problème; ce pouvoir n'appartient qu'aux dieux, et ils ne l'ont jamais communiqué aux hommes. — Ces excuses redoublèrent l'indignation du monarque; et, dans le premier transport de sa colère, il donna l'ordre de rechercher tous les *asophim* de Babylone pour les mettre à mort. La sentence commençait à recevoir son exécution, et l'on cherchait Daniel et ses compagnons pour les envoyer avec les autres au supplice [1]. »

emporte de même une preuve d'authenticité. Les maisons de Babylone, celles du moins qui appartenaient aux particuliers, étaient construites en briques crues, desséchées au soleil. Une fois démolies et dissoutes par la pluie, elles ne formaient plus qu'un véritable *tas de boue*. Cette particularité suppose évidemment dans l'auteur la connaissance personnelle et pratique du pays dont il parle (Glaire, *Introd. histor. et crit. aux Livres de l'Anc. et Nouv. Testam.*, tom. IV, pag. 272).

[1] *Dan.*, cap. II, 1-13. « Le Livre de Daniel, dit encore M. Glaire, suppose » que, quand on consultait les sages de Babylone, ce n'était pas un seul en » particulier que l'on appelait, mais bien la corporation tout entière que l'on » convoquait et qui était représentée par un certain nombre de ses membres. » Or, c'est encore ce que témoignent Diodore et Ptolémée. Le premier dit » que les observations des Babyloniens se faisaient en commun et étaient » toujours concertées dans une assemblée, et le dernier ne rapporte aucune » des observations qu'il mentionne à aucun sage en particulier, mais toujours » au corps des Chaldéens (Voy. Gesenius, *Der prophet. Jesaia*, tom. II, p. 352;

Daniel décrit exactement le songe de Nabuchodonosor. Première vision prophétique des empires.

34. « Arioch, chef des milices royales, vint les arrêter. Daniel lui demanda la raison d'un ordre si cruel, et l'officier la lui fit connaître. Le Prophète sollicita immédiatement une audience royale; admis en présence de Nabuchodonosor, il le supplia de lui accorder quelque délai, promettant de lui fournir bientôt l'éclaircissement qu'il désirait. Le roi y consentit. De retour près de ses trois compagnons, Ananias, Misaël et Azarias, il les invita à implorer avec lui la miséricorde de Jéhovah, le priant de leur révéler ce terrible mystère et de les arracher ainsi à une mort certaine. Leurs vœux furent exaucés. La nuit suivante, Daniel reçut dans une vision céleste la révélation du secret royal. Béni soit le nom de Jéhovah dans la suite des siècles, dit-il à ses compagnons : à lui la sagesse et la force ! Il préside aux révolutions des temps et des âges; il transfère les royaumes et les fonde à son gré; il donne l'intelligence aux sages et la prudence aux savants. Il révèle les mystères de l'avenir, il pénètre leurs obscures profondeurs, et la lumière est avec lui. Dieu de nos pères, je confesse votre puissance et j'adore votre majesté; car c'est vous qui avez donné à mon esprit force et sagesse; vous m'avez accordé la faveur que nous sollicitions de vous, et m'avez découvert la vision royale. — Après ces ferventes actions de grâces, Daniel alla trouver Arioch : Suspendez, lui dit-il, le supplice des *asophim* babyloniens, et introduisez-moi près du grand roi, car je lui apporte la solution qu'il désire. — Le chef de la milice s'empressa d'amener Daniel à Nabuchodonosor : Grand roi, dit-il, cet homme, l'un des fils de Juda, promet de vous découvrir le secret que vous cherchez. — Nabuchodonosor, qui con-

» Hengstenberg, *Die auth. des Daniel*, Seit. 342, 343). Selon le Livre de Daniel, » les sages de Babylone n'avaient pas tous indistinctement les mêmes » fonctions; car les uns étaient conjurateurs, les autres enchanteurs, d'autres » déterminaient la destinée des hommes, quelques-uns expliquaient les écri» tures hiéroglyphiques, plusieurs enfin interprétaient les songes. Or, nous » trouvons toutes ces différentes fonctions dans Diodore de Sicile (*Diod. Sic.*, » lib. I, cap. XXIX-XXXI). Nous le demandons de nouveau, un faussaire qui » n'aurait écrit que trois siècles après les événements, aurait-il pu s'expri» mer aussi fidèlement sur des particularités de cette nature? » (Glaire, *Intr. à l'Anc. et au Nouv. Testam.*, tom. IV, pag. 275, 276.)

naissait Daniel sous le nom de Balthassar, lui demanda : Crois-tu réellement pouvoir me rappeler la vision que j'ai eue, et m'en faire connaître la signification? — Le mystère dont le roi cherche l'explication, répondit Daniel, est au-dessus de la portée des *asophim,* des mages, des interprètes et des augures, qui ne sauraient le découvrir, mais il est dans le ciel un Dieu qui lit dans les profondeurs des mystères. Grand roi, c'est ce Dieu qui a voulu dérouler sous vos regards les secrets du plus lointain avenir. Voici quel fut votre songe et la révélation céleste qui vous a visité pendant votre sommeil. Sur votre couche royale, vous pensiez à l'avenir de votre puissance et aux événements qui s'accompliront après vous. Il a plu à Jéhovah de vous révéler, dans un songe mystérieux, ces grands secrets. Vous vîtes donc, dans votre sommeil, une statue colossale ; elle se dressa en face de vous, dans une attitude imposante, et fixant sur vous un regard terrible. La tête du colosse était de l'or le plus pur; la poitrine et les bras d'argent; la partie inférieure du corps et les cuisses d'airain; les jambes de fer; les pieds moitié fer moitié argile. Telle était cette apparition, lorsqu'une pierre vint à se détacher de la montagne, sans qu'une main d'homme l'eût poussée, et atteignant les pieds de fer et d'argile de la statue, les mit en pièces. Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, brisés à la fois, furent réduits à l'état de ces pailles menues que le vent soulève sur le sol d'une aire de laboureur, ils disparurent sans laisser de traces. Cependant la pierre qui avait frappé le colosse grandissait, elle devint une montagne immense qui couvrit toute la terre[1]. »

Interprétation du songe de Nabuchodonosor par Daniel. Honneurs extraordinaires rendus au Prophète.

35. « Grand roi, tel fut votre songe ; en voici l'interprétation. Vous êtes le roi des rois, et le Dieu du ciel vous a donné le trône, la force, l'empire et la gloire. Toutes les régions habitées par les enfants des hommes, celles même que parcourent dans leur libre essor les oiseaux du ciel et les animaux des solitudes, le monde entier a été mis en votre main ; ainsi c'est vous qui êtes la tête d'or. Après vous s'élèvera un autre empire inférieur au vôtre, figuré par le buste

[1] *Dan.,* cap. I, 13-35.

d'argent du colosse. Un troisième lui succédera, qui sera d'airain, et qui commandera à toute la terre. Le quatrième empire sera comme le fer; de même que le fer brise et broie toutes les substances, ainsi cet empire brisera et broiera l'univers. Cependant comme le fer et l'argile se mêlaient l'un à l'autre dans les pieds du colosse, ainsi ce quatrième empire offrira un mélange de force et de faiblesse. Il aura des alliances humaines qui lui soumettront le monde; mais le fer et l'argile ne pouvant jamais s'unir dans une fusion parfaite, ainsi les diverses parties de cet empire ne demeureront pas indissolublement jointes. Or, dans le temps des rois de cet empire, le Dieu du ciel suscitera un royaume nouveau qui n'aura point de fin et ne passera point à un autre peuple ; il brisera peu à peu et réduira en poudre tous les précédents empires, pour subsister lui-même dans la suite des siècles. Tel est le sens prophétique de la pierre, détachée de la montagne sans aucune main humaine, qui a brisé sous vos yeux l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or. Notre grand Dieu a voulu découvrir ainsi à votre royale sollicitude les mystères de l'avenir. Votre songe avait une réalité certaine, et je vous en ai donné la fidèle interprétation. — Emu de ces paroles, Nabuchodonosor se prosterna devant Daniel; il commanda qu'on offrît des victimes et de l'encens au Dieu du Prophète : Le Dieu que tu adores, lui dit-il, est vraiment le Dieu des dieux, le maître des rois et l'arbitre des destinées humaines, puisqu'il a pu te découvrir un tel mystère. — Comblé de présents par la munificence du monarque, Daniel fut de plus élevé au faîte des honneurs. Nabuchodonosor lui confia le gouvernement de toutes les provinces de Babylone, et l'intendance de toutes les magistratures. Daniel obtint alors du roi que ses compagnons, Sidrach, Misach et Abdenago fussent employés sous sa direction au gouvernement de la Babylonie. Quant au Prophète, il résida dès lors au palais même, près de la personne du souverain [1]. »

[1] *Dan.*, cap. I, 36 ad ultim. Voir pour l'interprétation du songe de Nabuchodonosor le traité de S. Hippolyte, évêque de Porto, publié par Simon de Magistris, dans l'édition des Septante, d'après le manuscrit des princes Chigi, et intitulé : Τῆς τοῦ Δανιὴλ ὁράσεως καὶ τοῦ Ναβουχοδόνοσορ ἐπιλύσεις ἐν ταυτῷ ἀμφοτέρων (Rom., typ. Propag. Fidei, 1772), pag. 95.

Objections de M. Renan contre l'authenticité du livre de Daniel.

36. Si le récit de Daniel est authentique, la divinité de la prophétie est immédiatement prouvée, et tous les efforts du rationalisme pour nier le surnaturel tombent devant une fin de non-recevoir inexorable comme un fait. Daniel à la cour de Babylone, répondant aux préoccupations de Nabuchodonosor sur l'avenir du monde, par un tableau anticipé des quatre grands empires, dont l'histoire est venue depuis vérifier tous les détails; ce rayon de lumière projeté à la distance de cinq siècles sur les destinées futures de l'humanité; cette précision dans l'exposé, cet ordre dans la succession, cette netteté dans la peinture des caractères, tout ici dépasse la portée de l'intelligence humaine. Le calcul des probabilités, la clairvoyance politique, l'éclair même de divination qui se rencontre parfois dans le génie, seront éternellement impuissants à rien inventer de semblable. Si Daniel a réellement tenu ce langage à Nabuchodonosor, nous comprenons que le grand roi ait sacrifié au Dieu de Daniel, et les rationalistes passés et modernes doivent incliner à leur tour l'orgueil de leurs pensées et la superbe incrédulité de leurs systèmes devant la majesté de Jéhovah. Il n'y a pas de milieu, et la conclusion est inévitable. Voilà pourquoi depuis Porphyre jusqu'à M. Renan, tous les adversaires de la foi, unanimement et par un concert qui témoigne leur commune impuissance, ont déclaré que le Livre de Daniel est un apocryphe d'origine récente. « Ce livre a été supposé sous Antiochus-Epiphane par quelque Juif obscur, disait » Porphyre. Ce n'est pas Daniel qui a prédit l'avenir, c'est le faussaire » qui abuse de son nom pour raconter des faits accomplis. Tous les » événements antérieurs à Antiochus sont présentés selon la réalité » historique; ce que le faussaire a voulu y ajouter n'est qu'un mensonge, parce qu'il ne pouvait plus rien distinguer dans l'avenir[1]. » L'exégèse de M. Renan n'est pas en progrès sur celle de Porphyre.

[1] *Contra prophetam Danielem duodecimum librum scripsit Porphyrius, volens eum ab ipso cujus inscriptus est nomine, esse compositum; sed a quodam qui temporibus Antiochi qui appellatus est Epiphanes, fuerit in Judæa, et non tam Danielem ventura dixisse, quam illum narrasse præterita. Denique quidquid usque ad Antiochum dixerit, veram historiam continere, si quid autem ultra opinatus sit, quia futura nescierit esse mentitum* (Hieronym., *In Daniel. Prolog.*, *Patrol. lat.*, tom. XXV, col. 491).

Elle a, comme son aînée, la même assurance dans la négation, avec un peu moins de courage dans le dénigrement. « Aucun doute n'est » possible, dit ce professeur, sur la date relativement moderne du » Livre de Daniel. Voyez les travaux spéciaux de MM. Lengerke, » Hitzig, Lücke, Ewald [1]. Cependant on y rencontre parfois une » singulière vigueur de pensée. Le Livre de Daniel peut être consi- » déré comme le plus ancien essai de philosophie de l'histoire. Les » révolutions qui traversaient l'Orient, les habitudes cosmopolites » du peuple juif et surtout l'intuition que ce peuple a toujours eue » de l'avenir, lui donnaient sous ce rapport un immense avantage » sur la Grèce. Tandis que l'histoire politique, je veux dire l'histoire » des luttes intérieures de la cité, a trouvé en Grèce et en Italie ses » plus excellents interprètes, Israël a eu la gloire d'envisager le » premier l'humanité tout entière, de voir dans la suite des empires » autre chose qu'une succession fortuite, et d'assujettir à une for- » mule le développement des affaires humaines. Incomplet tant » qu'on voudra, ce système de philosophie de l'histoire est au moins » celui qui a le plus vécu, il a duré depuis l'époque des Machabées » presque jusqu'à nos jours; saint Augustin dans *la Cité de Dieu*, et » Bossuet dans l'*Histoire universelle* n'y ont rien ajouté d'essen- » tiel [2]. »

37. Nous avons cité intégralement cette page; le docte critique y dispense ses adversaires de prendre le soin de le réfuter, ses propres contradictions suffisent à cette tâche. M. Renan nie la possibilité de la prophétie dans un homme inspiré de Dieu, mais il admet chez tout un peuple « l'intuition de l'avenir. » Il ne veut pas de Daniel le Voyant, mais il admire la divination d'Israël! Porphyre est autrement logique, et il se garderait bien, en rejetant le miracle dans un individu, de le généraliser dans une race. M. Renan ne se laisse pas arrêter par un si léger obstacle; la Bible n'admettait qu'un prodige isolé, M. Renan nous octroie une légion de prodiges. Qu'il les garde soigneusement pour la foi des rationalistes; la nôtre n'a pas cette élasticité; Daniel nous suffit, non pas avec les théories que M. Re- Réfutation de la théorie de M. Renan.

[1] Renan, *Etudes d'Hist. relig.*, pag. 126, note. — [2] Idem, *ibid.*, pag. 126, 127.

nan lui prête, non pas avec le titre absurde d'inventeur « de la » philosophie de l'histoire, » mais avec son caractère réel, sincère et illuminé de prophète. « Il est certain, dites-vous, que la date du » Livre de Daniel est relativement moderne. » Cette affirmation gratuite que vous ne prenez pas même la peine d'appuyer de la moindre preuve, suffit à votre conscience ; elle en imposera sans doute à quelque lecteur ignorant ou superficiel, et c'est là tout le succès que vous ambitionnez. La vérité, ses droits imprescriptibles et les monuments qui la constatent, qu'importent ces grandes choses, pourvu qu'on débarrasse le genre humain du surnaturel ? Si Daniel est récent, pourquoi Ezéchiel le nomme-t-il son contemporain ? « Es-tu » plus sage que Daniel, dit-il, et tous les secrets de l'avenir ont-ils » été révélés à tes yeux[1] ? » Certes le faussaire imaginé par Porphyre aurait été un habile homme. Non-seulement il eût inventé après coup des prophéties imaginaires, mais il lui aurait fallu interpoler les autres livres canoniques des Hébreux dans le sens de sa frauduleuse supercherie. Ce passage d'Ezéchiel est précis ; il atteste la réputation éclatante dont jouissait alors en Orient le prophète hébreu Daniel. Mais il n'est pas le seul. A deux autres reprises différentes nous retrouvons le nom de Daniel cité par le fils de Busi entre ceux de Noé et de Job[2]. Qu'on nous explique comment un contemporain, un prophète illustre, dont les écrits sont reconnus comme authentiques, aurait pu associer à la patriarcale mémoire de Noé et de Job, le nom d'un homme vivant, si ce nom n'eût pas été de son temps même environné d'une auréole de gloire. Le Livre des Machabées cite de même l'histoire de Daniel[3]. Les Juifs ont tout inventé, dites-vous ; prouvez-le. Josèphe, l'historien juif le mieux renseigné sur l'histoire de son pays, écrivait de l'an 50 à 95 après Jésus-Christ. L'imposteur prétendu qui, selon Porphyre, aurait supposé le livre de Daniel, aurait vécu sous Antiochus Epiphane, de 174 à 164 avant l'ère chrétienne. Par conséquent, Josèphe n'eût été séparé du pseudo-prophète que par un intervalle de deux siècles. Josèphe était docteur de la loi, et

[1] *Ezech.*, cap. XXVIII, 3. — [2] *Ezech.*, cap. XIV, 14-20. — [3] *Mach.*, cap. I, 60.

prêtre, c'est-à-dire qu'il était à la source officielle de la vérité; et pourtant Josèphe enregistre comme nous l'étonnante prophétie de Daniel à Nabuchodonosor, il la raconte et l'admire comme nous [1]. « Divinement inspiré, dit-il, Daniel a légué ses merveil-» leux écrits à la postérité, pour que tous les yeux puissent recon-» naître, dans la conformité de la prédiction avec l'histoire, la » Providence de Dieu que les Epicuriens veulent bannir de ce » monde, ne permettant pas à l'essence immortelle et bienheu-» reuse de la Divinité, d'intervenir ici-bas dans le gouvernement » des affaires humaines. En méditant les oracles de Daniel, je ne » puis qu'admirer la folie de ces prétendus sages [2]. » Josèphe ne se contente pas de citer les livres du Prophète, il en appelle à des monuments qui subsistaient encore et qui avaient perpétué son nom. « Daniel, dit-il, jouit pendant sa vie d'une gloire sans rivale, il était » environné du respect général parce que tous le considéraient » comme l'ami de Dieu. Il bâtit à Ecbatane, en Médie, une tour qui » subsiste encore et dont la construction est un chef-d'œuvre. A la » voir aujourd'hui, on croïrait qu'elle vient à peine d'être achevée; » une si longue série de siècles ne lui a rien fait perdre de sa fraî-» cheur et de sa beauté, pendant que les autres édifices subissent » comme leurs auteurs les injures du temps, et voient disparaître » leur solidité et leur magnificence. Jusqu'à ce jour les rois des » Mèdes, des Perses et des Parthes ont conservé cette tour comme » le lieu de leur sépulture, et, au moment où j'écris ces lignes, la » garde en est encore confiée à un prêtre hébreu, en souvenir du » prophète Daniel [3]. »

Preuves de l'authenticité du Livre de Daniel.

38. Faut-il dire, pour plaire à l'école rationaliste, que Josèphe a encore inventé ce dernier détail, et qu'il a menti à ses contemporains, sans craindre le flagrant délit? Tout devient donc une imposture sous la plume des rationalistes! Qu'ils y prennent garde, leur accorder cela serait leur donner à eux-mêmes un nom dont ils auraient droit de ne pas se montrer fiers. « Le livre de Daniel, dit

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. XI et XII. — [2] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. XII in finem. — [3] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. XII.

» Porphyre, fut écrit sous Antiochus Epiphane par un Juif obscur. » — « Aucun doute n'est possible, dit M. Renan, sur la date relativement récente du Livre de Daniel. » Or, en l'an 332 avant Jésus-Christ, plus de cent cinquante ans avant Antiochus Epiphane, Alexandre entrait à Jérusalem, et le grand-prêtre Jaddus « lui présentait le livre de Daniel, et montrait au conquérant que le Prophète avait annoncé qu'un prince grec détruirait l'empire des Perses. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que le Prophète ne vous ait désigné vous-même dans cette prédiction[1]. » Encore une invention, disent les rationalistes. Mais cette fois, quand on connaît le caractère essentiellement traditionnel de la race juive, quand on réfléchit à la notoriété du fait en question, quand on songe qu'Alexandre-le-Grand avait jeté sur le monde antique cet éclat prodigieux du génie, de la puissance et de la victoire, qui semblaient s'être personnifiés en lui, on se dit qu'une invention de ce genre eût été conspuée par tous les échos du judaïsme, par toutes les dénégations du monde grec et romain auquel Josèphe s'adressait. Tout nier n'est possible qu'à la condition d'un pyrrhonisme universel aussi absurde qu'inadmissible. Josèphe, le Juif courtisan de Rome, était personnellement détesté par ses coreligionnaires qui le regardaient comme un traître. Il était, en sa qualité de Juif, méprisé par les beaux esprits de Rome et d'Athènes. On sait, et c'est un lieu commun classique, à quel point la littérature du siècle d'Auguste portait le dédain pour la nation des Hébreux[2]. Cette double source de haine contre Josèphe nous est une garantie de sa

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XI, cap. VIII.

[2] .... *Hodie tricesima sabbata. Vin-tu*
Curtis Judæis oppedere? — Nulla mihi unquam
Relligio est. — At mi : sum paulo infirmior, unus
Multorum. (Horat., *Satir.*, I, IX, 69-72.)

Herodis venere dies, unctaque fenestra,
Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ
Portantes violas, rubrumque amplexa catinum
Cauda nata thynni, tumet alba fideli vino;
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles.
(Perse, V, 179-183.)

véracité comme historien. Plus le discrédit s'attachait à son caractère privé, plus il était forcé de mesurer sa parole vis-à-vis de ses compatriotes, si disposés à le censurer, et vis-à-vis des littérateurs romains de son temps, instinctivement portés à rire de la superstition juive. Apion ne lui épargna pas les démentis; cependant Apion ne lui reproche pas une seule fois d'avoir travesti l'histoire d'Alexandre. Pour tout esprit impartial ce silence vaut le plus éloquent des aveux. Enfin le Canon des Juifs a admis le Livre de Daniel au nombre des écrits sacrés; la traduction dite des Septante l'a reproduit en grec, même avec les passages qui ne se trouvent pas aujourd'hui dans l'hébreu. Quelle série d'impostures ne faudrait-il pas supposer pour rejeter tant de témoignages et opposer à leur affirmation constante, uniforme et précise, une fin de non-recevoir arbitrairement élevée pour les besoins d'une thèse de parti pris. C'est donc avec juste raison que M. Munk se sépare ici de l'école rationaliste : « Nous ne » voyons pas de motifs suffisants, dit-il, pour mettre en doute, » avec quelques savants modernes, l'existence de Daniel[1]. »

Confirmation par l'histoire de chaque trait de la prophétie des empires.

39. Sans pousser plus loin nos recherches, et sans entrer dans le détail des preuves philologiques qui appartiennent spécialement à un Cours d'Ecriture Sainte[2], nous sommes donc en droit d'affirmer que le livre de Daniel est authentique. A moins de tout nier en histoire, on est contraint de le reconnaître. Et maintenant qu'on nous dise par quelle puissance d'intuition le Prophète désignait si catégoriquement par leurs traits généraux, et dans l'ordre précis de leur succession, les grands empires qui subjuguèrent le monde tour

Quidam sortiti metuentem sabbata patrem
Nil præter nubes et cæli numen adorant,
Nec distare putant humana carne suillam
Romanas autem soliti contemnere leges,
Judaicum ediscunt et servant et metuunt jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.
Sed pater in causa cui septima quæque fuit lux
Ignava, et vitæ partem non attigit ullam.
(Juvenal., *Sat.* XIV, 96-103.)

[1] S. Munk, *Palestine*, pag. 459.
[2] Voir sur ce point l'excellente dissertation de M. l'abbé Glaire, *Introduction à l'Ecriture sainte*, tom. IV, pag. 237-335.

à tour? Les Perses et les Mèdes, moins puissants que les Babyloniens, leur succèdent et sont réellement l'argent après l'or. L'empire grec, fondé par Alexandre-le-Grand, a l'éclat de l'airain, mais il en a la fragilité; il est, selon la remarque de saint Jérôme, admirablement symbolisé par ce métal éclatant et sonore, qui rappelle et la perfection des arts et le génie littéraire de la civilisation grecque[1]. Mais il est plus brillant que solide; l'énergie et la durée lui manquent. Rome les possédera en un degré sans égal. L'empire romain c'est le fer qui broie et brise, sans pitié, sans relâche, et dévore le monde. Ses deux pieds ont creusé leur sillon et se sont ouvert un chemin sur toutes les plages de l'univers connu. Cependant une petite pierre, détachée de la montagne de Sion, sans qu'une main d'homme l'ait poussée, frappera un jour le colosse, et tant de grandeur s'évanouira. Par ses annexions mêmes l'empire romain s'incorporait la ruine. Les nations vaincues formaient un alliage impur qui rappelait le mélange inconsistant du fer et de l'argile. Le dernier des grands empires de l'antiquité s'affaissa sur lui-même, et avec lui disparut l'idéal païen de la domination universelle. Désormais il y aura des nationalités diverses, il n'y aura plus d'empire souverain, écrasant l'univers de sa tyrannie. Cependant la petite pierre grandira, elle deviendra une montagne immense qui couvrira la terre. Ce royaume nouveau n'a aucun des caractères humains des autres empires. Daniel le nomme : « Le royaume que » suscitera le Dieu du ciel[2]; » l'immortalité lui est assurée, « il ne » sera jamais renversé[3], » dit le Prophète : son héritage ne passera point à un successeur plus heureux ou plus fort[4]; il verra disparaître tous les empires et lui seul durera éternellement[5]. Connaît-on aujourd'hui un empire qui ait succédé à celui des Romains, qui se nomme lui-même l'empire de Dieu et ne veut pas d'autre titre.

[1] S. Hieronym., *In Daniel. Comment.*, cap. II, 39. Voici les paroles de saint Jérôme : *Quod recte æneum dicitur : inter omnia enim metalla æs vocalius est, et tinnit clarius, et sonitus ejus longe lateque diffunditur, ut non solum famam et potentiam regni, sed et eloquentiam Græci sermonis ostenderet.*

[2] *Suscitabit Deus cæli regnum.* — [3] *Quod in æternum non dissipabitur.* — [4] *Regnum alteri populo non tradetur.* — [5] *Comminuet et consumet universa regna hæc : et ipsum stabit in æternum* (*Daniel.*, cap. II, 44).

qui remplit le monde, qui voit tout passer autour de lui et ne passe jamais, qui s'est assis sur les ruines de tous les royaumes, qui survit à toutes les défaillances, qui affirme solennellement ses promesses d'immortalité, et qui justifie sa foi par une stabilité toujours inébranlable? L'Eglise catholique réunit tous ces caractères. Qui donc la montrait, à travers les âges, au regard de Daniel? Et si Porphyre et M. Renan croient avoir affaibli la force de cet argument en reculant la composition du Livre de Daniel jusqu'au règne d'Antiochus Epiphane, qui donc, en l'an 160 avant Jésus-Christ, pouvait humainement prévoir et minutieusement décrire les caractères, les triomphes et la divine immortalité de l'Eglise de Jésus-Christ?

Texte de l'inscription cunéiforme de Nabuchodonosor à Borsippa, traduction de M. J. Oppert.

40. Jusqu'ici nous avons étudié l'époque de Nabuchodonosor d'après la Bible et les rares témoignages des historiens profanes. Cependant on se souvient encore parmi nous des plaisanteries du philosophisme, au siècle dernier. On sait que l'existence même de Nabuchodonosor ne paraissait pas démontrée au fier génie de Voltaire. Hérodote n'inscrit pas une seule fois ce nom dans ses annales. Bérose, Abydène, Dioclès, Mégasthènes, Philostrate et les rares fragments des historiographes de l'antiquité qui le mentionnent, ne nous sont connus que par les citations de Josèphe, Eusèbe de Césarée et Georges le Syncelle, dont le témoignage était taxé de partialité et rejeté comme une imposture juive ou chrétienne. Le temps est venu où toutes ces arguties viennent tour à tour se briser devant la réalité. Nous pouvons aujourd'hui, à l'aide des inscriptions babyloniennes, déchiffrées par M. J. Oppert [1], pénétrer au

[1] Les inscriptions de Nabuchodonosor publiées jusqu'ici par le savant assyriologue français, sont au nombre de six: 1° Une inscription cursive en six lignes (J. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, 2 vol. in-4° avec atlas in-fol., Imprim. Impér. (1858-1862), tom. II, pag. 257-276); 2° Inscription en huit lignes (Idem, *ibid.*, pag. 276-284); 3° Inscription du canal (Idem, *ibid.*, pag. 285-294); 4° Inscription du Musée de la Compagnie des Indes, à Londres (Idem, *ibid.*, pag. 303); 5° Inscription du temple de Mylitta Zerpanit (la Vénus des Grecs) (Idem, *ibid.*, pag. 295); 6° Inscription de Borsippa (J. Oppert, *Etudes assyriennes*, 1 vol. in-8°, Imprim. Impér., 1856, pag. 191-193). Cette dernière a été reproduite dans les *Annales de philosoph. chrét.* de M. Bonnetty, tom. LIII, pag. 345, 346.

cœur même de la civilisation de Nabuchodonosor, et reconstituer par des monuments contemporains le milieu intellectuel et social où vivait Daniel à la cour du grand roi. L'identification des noms bibliques donnés aux rois chaldéens et perses, dans les livres de Daniel et d'Esther, avec ceux des inscriptions cunéiformes, est désormais un fait acquis à la science. Ces résultats inattendus des découvertes modernes méritent toute notre attention, et inaugurent pour l'exégèse une ère nouvelle que nous signalons avec joie, et dans laquelle on nous saura gré d'introduire pour la première fois le lecteur. Les grandes traditions de la Bible rencontrent une confirmation merveilleuse dans des monuments contemporains, dont l'authenticité n'est pas contestable. Nabuchodonosor ressuscite, pour nous affirmer lui-même ses croyances et le lien qui unissait la foi babylonienne à la foi juive. Voici le texte intégral de l'Inscription de Borsippa, sur quelques grands faits historiques antérieurs à la ruine de Jérusalem par le conquérant[1] : « Nabuchodonosor (*Nabiurkuduriusuur*), roi de Babylone, serviteur de l'Être éternel, » témoin de l'immuable affection de Mérodach, le puissant empereur qui exalte Nébo, le sauveur, le sage qui prête son oreille aux » injonctions du Dieu suprême, le vicaire des dieux qui n'abuse pas » de son pouvoir, le reconstructeur de la pyramide et de la tour, » fils aîné de Nabopolassar, roi de Babylone, moi. Nous disons : « Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré ; il m'a enjoint de reconstruire ses sanctuaires. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la » justice. La pyramide est le temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux Mérodach ; j'ai fait recouvrir en or

[1] « Nous croyons, dit M. J. Oppert, devoir la placer entre l'avénement de » Nabuchodonosor et la prise de Jérusalem, c'est-à-dire entre 604 et 588 avant » Jésus-Christ. On sait, grâce à Bérose, que la restauration des antiques sanctuaires fut un des premiers soins du monarque juvénile. La construction » des murs de Babylone, dont le roi parle dans presque toutes les autres inscriptions, ne se trouve pas mentionnée dans notre document, et nous » croyons savoir qu'elle ne fut entreprise qu'après la conquête de la Judée. » (J. Oppert, *Etudes assyriennes*, pag. 199.) L'inscription de Borsippa ou de la Tour de Babel se trouve en ce moment au Musée Britannique.

» par le sanctuaire où repose sa souveraineté. La tour, la maison » éternelle, je l'ai refondée et rebâtie en argent, en or, en autres » métaux, en pierre, en briques vernissées, en lentisque, en cèdre, » j'en ai achevé la magnificence. Le premier édifice qui est le » temple des bases de la terre, et auquel se rattache le plus ancien » souvenir de Babylone, je l'ai refait et achevé, en briques et en » cuivre, j'en ai élevé le faîte. Nous disons pour l'autre, qui est » cet édifice-ci : Le temple des sept lumières de la terre, et auquel » se rattache le plus ancien souvenir de Borsippa, fut bâti par un » roi antique (on compte de là quarante-deux vies humaines), mais » il n'en éleva pas le faîte. Les hommes l'avaient abandonné depuis » les jours du déluge, en désordre proférant leurs paroles [1]. Le trem- » blement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique cuite » des revêtements; la brique crue des massifs s'était éboulée en » formant des collines. Le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur » à les rebâtir; je n'en ai pas changé l'emplacement, je n'en ai pas » attaqué les fondations. Dans le mois du salut, au jour heureux, j'ai » percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite » des revêtements. J'ai inscrit la gloire de mon nom dans les frises » des arcades. J'ai mis la main à reconstruire la tour, et à en élever » le faîte : comme jadis elle dut être, ainsi je l'ai refondée et rebâ- » tie : comme elle dut être dans les temps éloignés, ainsi j'en ai » élevé le sommet. — Nébo, qui t'engendres toi-même, intelligence » suprême, dominateur qui exaltes Mérodach, sois entièrement » propice à mes œuvres pour ma gloire. Accorde-moi pour toujours » la perpétuation de ma race dans les temps éloignés, une fécon- » dité septuple, la solidité du trône, la victoire de l'épée, la pacifi- » cation des rebelles, la conquête des pays ennemis ! Dans les co- » lonnes de la table éternelle, qui fixe les sorts du ciel et de la » terre, consigne le cours fortuné de mes jours, inscris-y la fécon- » dité. Imite, ô Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a » engendré, bénis mes œuvres, soutiens ma domination. Que Nabu-

[1] La Bible exprime la même idée presque dans les mêmes termes : *Ibi confusum est labium universæ terræ.* (*Gen.*, cap. XI, 9.)

» chodonosor [1], le roi qui relève les ruines, demeure devant ta » face [2]. »

Importance de ce texte au point de vue de la chronologie biblique, et du récit du déluge par Moïse.

41. « Personne, dit avec raison l'illustre assyriologue, ne contestera le grand intérêt qui s'attache à cette inscription, et qui en » fait l'un des plus remarquables sinon le plus important de tous » les documents trouvés jusqu'ici. Elle nous enseigne que la ruine » aujourd'hui nommée *Birs-Nimroud* est le reste d'un édifice érigé » par Nabuchodonosor en l'honneur des sept planètes, et reconstruit sur l'emplacement d'une autre ruine, qui déjà, à l'époque du » destructeur de Jérusalem, passait pour le théâtre de la confusion » des langues [3]. » Nous allons essayer de mettre en saillie quelques traits plus particuliers qui résultent pour nous de ce précieux monument. La tradition babylonienne du déluge n'y est pas seulement affirmée en termes identiques à la narration de Moïse, la date elle-même de ce grand fait offre dans les deux chronologies juive et chaldéenne une étonnante concordance. « On compte quarante-» deux vies humaines depuis les jours du déluge, » écrivait Nabuchodonosor, dans l'inscription de Borsippa, vers l'an 588 avant Jésus-Christ. La supputation de ces « quarante-deux vies humaines, » dont chacune était évaluée en moyenne par les Chaldéens à environ 65 ans [4], donne un intervalle approximatif de 2730 ans, qui se

[1] « Le nom de Nabuchodonosor a le sens de : *Nébo, protége l'espoir de ma race.* » (J. Oppert, *Etudes assyriennes*, pag. 18.) — [2] J. Oppert, *Etudes assyriennes*, pag. 191-193; Idem, *Ann. de philos. chrét.*, tom. LIII, pag. 345, 346.

[3] J. Oppert, *Etudes assyriennes*, pag. 92, 93.

[4] La moyenne ordinaire de la vie humaine chez les Chaldéens se trouve exprimée en nombres ronds par Baruch et Daniel, qui lui donnent 70 ans. Mais on sait que les nombres ronds, dont l'usage était général à cette époque, ne s'entendaient point de la façon rigoureuse et précise que l'arithmétique moderne a fait prévaloir. Les anciens transformaient d'ordinaire l'excédant fractionnaire de la dernière décade dans une décade entière complétée en chiffres ronds. Quand on voudrait contester l'exactitude de cette appréciation que nous croyons irréprochable, on n'arriverait, entre les deux chronologies de Nabuchodonosor et de Daniel, qu'à une différence de 200 ans, dont il faudrait encore déduire, à la base et au sommet, le commencement de la première et la fin de la dernière vie humaine; depuis le déluge jusqu'à Nabuchodonosor : environ soixante-dix ans. Ainsi la différence réelle entre les deux supputations serait de 130 ans, pour un intervalle de près de trente

serait écoulé entre le déluge et le règne du monarque chaldéen. Or, Daniel, l'enfant de la transmigration juive, élevé dans le palais de Nabuchodonosor, pouvait mettre sous les yeux du conquérant les livres sacrés des Hébreux, dont la chronologie assignait au déluge la même date. Le culte hébraïque reporte en effet à l'an 3308 avant Jésus-Christ la date précise de ce mémorable événement; ce qui donne un intervalle de 2720 ans entre le déluge et l'époque de Nabuchodonosor : soit une différence de 10 ans seulement entre les deux supputations. Que deviennent, en présence de ce fait, les laborieuses discussions échafaudées sur les *sares* chaldéens, et les myriades d'années entassées par la critique à propos des listes fabuleuses des rois d'Assyrie? Qu'on jette un coup d'œil rétrospectif sur les difficultés soulevées par la chronologie hébraïque, depuis trois cents ans, et l'on comprendra la valeur de ce témoignage exhumé par l'archéologie babylonienne, comme pour faire évanouir tous les systèmes antibibliques de l'âge précédent[1].

Conformité des renseignements fournis par le Livre de Daniel sur le caractère de Nabuchodonosor avec ceux des textes assyriens.

42. L'inscription de Borsippa nous apporte, en outre, sur le caractère historique de Nabuchodonosor des données précises qu'il importe de rapprocher de nos Livres saints. Le trait distinctif du futur conquérant de Jérusalem, l'empreinte de son individualité, si solennellement exprimée dans la formule initiale de l'inscription et dans la prière qui la termine, sont essentiellement religieux. Nous avons eu déjà l'occasion de faire la même remarque pour les textes ninivites de Sargon et de Sennachérib. La capitale de la Chaldée, comme celle de l'Assyrie, fut donc fidèle aux traditions de foi religieuse qui marquent d'un signe particulier tous les grands empires du monde antique. « Nébo, le dieu qui s'engendre lui-même, Mérodach, son fils, » reçoivent à Babylone les hommages dont on les entourait à Ninive. Nabuchodonosor s'intitule le « vicaire des dieux »

siècles. Nous avouons que ce résultat nous paraît un des faits les plus saillants de l'histoire antique.

[1] Nous ne pouvons omettre ici, à propos du grand cataclysme diluvien, rappelé par l'inscription de Borsippa, un détail de la plus haute importance. Dans l'écriture cunéiforme, les signes idéogrammatiques employés pour figurer le nom de Babylone (*Ba-bi-lu*) représentent la signification exacte de : *Porta dei diluvii* (J. Oppert, *Etudes assyriennes*, pag. 23).

comme Sargon; mais il ajoute deux compléments significatifs; il se nomme : « Le sage qui prête l'oreille aux injonctions du Dieu su-» prême ; le vicaire des dieux qui n'abuse pas de son pouvoir. » Il y a là toute une confirmation indirecte du récit de Daniel qui nous montre le monarque babylonien se prosternant, quand il entend les oracles du Dieu du ciel; et de plus, au point de vue politique, la justification de la clémence dont il usa envers les émigrés juifs. Cette formule significative est encore plus nettement accusée dans l'inscription de Nabuchodonosor, dite des Colonnes, conservée à Londres au musée de la Compagnie des Indes [1]. « Nabuchodonosor, le sei-» gneur majestueux, l'élu de Mérodach, lui qui exécute les oracles » mystérieux, le roi vicaire qui juge sans violence [2]. » Nous retrouvons de plus dans l'inscription de Borsippa la trace des préoccupations de Nabuchodonosor sur l'avenir de sa race et la destinée de son empire. « Nébo, qui t'engendres toi-même, dit le monarque » dans la formule déprécatoire, accorde-moi pour toujours la per-» pétuation de ma race dans les temps éloignés, la solidité du trône! » La seule particularité biblique dont l'inscription de Borsippa ne fasse aucune mention directe est précisément le songe de Nabuchodonosor. Mais sur ce point, nous avons un renseignement que M. de Saulcy a relevé dans les œuvres de Cicéron, et qui nous fait comprendre l'importance que les rois de l'antiquité attachaient aux songes et à leur interprétation. « Qu'ai-je besoin, dit l'orateur ro-» main, de raconter comment les mages, au rapport de Dinon, dans » son *Histoire de Perse,* interprétèrent un songe de Cyrus ? Ce prince, » dit-il, avait songé que voyant le soleil à ses pieds, il avait inutile-» ment essayé par trois fois de le saisir avec les mains, et que le » soleil, roulant toujours, lui avait échappé. Les mages, qui étaient » les sages et les docteurs de la Perse, lui dirent que, de ce qu'il » avait étendu la main par trois fois pour saisir le soleil, il résultait » qu'il régnerait trente ans : ce qui eut lieu en effet, car il mourut » à soixante-dix ans, et il en avait quarante quand il commença à

[1] Nous en reproduisons plus loin le texte intégral tel que le donne M. Oppert. — [2] J. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie,* tom. II, pag. 303.

» régner [1]. » Le mage qui donna cette interprétation à Cyrus fut peut-être le même qui découvrit à Nabuchodonosor le sens de sa mystérieuse vision, car l'Ecriture nous apprend que « Daniel vécut » jusqu'au temps de Cyrus [2]. » Quoi qu'il en soit, nous pouvons continuer maintenant l'étude du Livre de Daniel, en comparant son texte avec les récentes découvertes de l'archéologie babylonienne.

La statue d'or élevée par Nabuchodonosor dans la plaine de Doura.

43. « Le roi Nabuchodonosor fit faire une statue d'or, de soixante coudées de hauteur et de six coudées d'épaisseur ; il l'érigea dans la plaine de Doura, dans la campagne de Babylone. Ordre fut donné de sa part aux satrapes, magistrats et juges, chefs d'armée, intendants et gouverneurs des provinces, de venir assister à son inauguration. Tous s'empressèrent d'obéir et se rangèrent autour du monument. Un héraut proclama en ce moment le décret royal en ces termes : A vous tous peuples et tribus de toutes langues, il est donné cette injonction : Aussitôt que vous entendrez retentir les trompettes, les *sabecah*, les cithares, les psalterions, les lyres et tous les instruments des musiciens [3], prosternez-vous et adorez la

[1] Traduction de M. de Saulcy, *Chronologie des empires de Ninive, de Babylone,* etc.; *Diction. des antiq. bibl.*, p. 187. Voici le texte de Cicéron : *Quid ego quæ Magi Cyro illi principi interpretati sunt, ex Dionis Persicis* (*libris*) *proferam ? Nam cum dormienti ei sol ad pedes visus esset, ter eum scribit frustra appetivisse manibus, cum se convolvens sol elaberetur, et abiret : ei Magos dixisse* (*quod genus sapientum et doctorum habebatur in Persis*) *ex triplici appetitione solis* XXX *annos Cyrum regnaturum esse, portendi. Quod ita contigit : nam ad septuagesimum pervenit, cum* XL *natus annos regnare cœpisset.* (Cicer., *De Divinatione*, lib. I, cap. XXIII.)

[2] *Fuit autem Daniel usque ad annum primum Cyri.* (*Dan.*, cap. I, 21.) M. de Saulcy fait observer qu'il y a évidemment dans la rédaction de ce verset une négligence de copiste; car nous lisons, chap. X, 1 : *Anno tertio Cyri regis Persarum verbum revelatum est Danieli cognomento Baltassar,* etc.

[3] Bien que les questions philologiques ne soient point du ressort direct de l'histoire et appartiennent spécialement à un Cours d'Ecriture sainte, nous croyons utile de présenter quelques explications sommaires à propos d'une difficulté particulière soulevée ici au sujet des trois expressions קיתרס פסנתרין סומפניח *Kaitheros*, *Psanterin*, *Soumpheniah*, qui sont évidemment des termes exotiques, par rapport aux Hébreux (*Dan.*, cap. III, 5). « Le Livre de » Daniel, dit excellemment M. l'abbé Glaire, a été composé partie en hébreu, » mais avec un mélange assez considérable de mots chaldaïques et d'autres » termes exotiques, et partie en pur chaldéen. » (*Introd. histor. et crit. aux Livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, tom. IV, pag. 238, 239.) Cette cir-

statue d'or érigée par Nabuchodonosor le roi. Si quelqu'un osait contrevenir à cet ordre, il serait sur l'heure jeté dans la fournaise ardente. — Au signal donné, quand les symphonies se firent entendre, la foule immense, composée de tous les peuples, de toutes les tribus, de toutes les langues, se prosterna devant la statue érigée par Nabuchodonosor le roi [1]. » Nous avons déjà vu, par les inscriptions ninivites, que ces réunions de populations entières au sein des capitales assyriennes n'avaient rien d'insolite; elles suivaient ordinairement les grandes expéditions militaires, et entraient dans la représentation officielle du monarque. Mais ici il s'agit d'un acte éclatant de prosélytisme religieux; Nabuchodonosor ne veut pas seulement glorifier sa puissance par l'érection d'un colosse qui sera l'une des merveilles artistiques de son empire, il prétend aussi imposer à toutes les nations courbées sous son sceptre le culte du Dieu qu'il adore lui-même. Pour bien comprendre le sens de cette mesure, il faut se rappeler que la politique de Babylone, comme auparavant celle de Ninive, n'interdisait point aux nations vaincues l'exercice de leur religion; mais elle se croyait le droit de faire adorer par tout l'univers les dieux supérieurs qui donnaient la victoire. Dans l'inscription des Colonnes, Nabuchodonosor lui-même se vante de son zèle à propager le culte de ses dieux. Voici ses paroles : « Je

constance est, ainsi que le fait remarquer le docte hébraïsant, une nouvelle preuve de l'authenticité du Livre, puisque Daniel son auteur était, par sa naissance, familier avec la langue des Hébreux, et, par son éducation, versé dans celle des Chaldéens. Les termes exotiques, tels que ceux que nous venons de citer, constituent des idiotismes assez fréquents dans le style de Daniel. Si l'on réfléchit à la situation particulière du Prophète transporté fort jeune à Babylone, élevé dans l'étude des langues étrangères, et plus tard obligé par sa position officielle à la cour d'être en relation avec des peuples parlant tous les idiomes du monde connu (*Vobis dicitur tribubus, populis et linguis*), on comprendra qu'il ait dû nécessairement mêler à son propre langage des expressions empruntées à des vocabulaires étrangers. Tout au plus, à propos des termes techniques dont se sert ici le Prophète, pourrait-on supposer que la traduction se substitua plus tard, sous la plume des copistes, au mot original dont le sens aurait cessé d'être populaire. Pour nous, cette hypothèse, admise d'ailleurs par quelques interprètes, nous semble superflue, et la présence de ces termes exotiques dans le récit de Daniel est assez justifiée à nos yeux par la situation exceptionnelle de l'auteur. — [1] *Dan.*, cap. III, 1-7.

» suis né pour gouverner; j'ai restauré le sanctuaire du Dieu; j'ai » répandu le culte du Dieu. Nébo, lui qui s'engendre lui-même, » soutient ma royauté; j'ai toujours glorifié le culte de sa divinité » suprême. Dans le sein de la famille de mon cœur j'ai moi-même » élevé l'adoration de sa divinité [1]. » Cette dernière formule est remarquable. Il y a un trait de royale flatterie adressé à tous les peuples soumis au conquérant, qui les appelle « la famille de son » cœur, » pour les incliner plus facilement à l'adoration de Nébo. La politique n'était certainement pas étrangère à ce zèle religieux, mais elle a du moins le mérite de se dissimuler complétement, sous le voile d'un langage aussi insinuant dans la forme que convaincu dans le fond. L'appareil musical déployé à la cérémonie d'inauguration décrite par Daniel, nous révèle une particularité du caractère babylonien que l'histoire profane elle-même a constatée. Quinte-Curce, en décrivant l'entrée d'Alexandre le Grand à Babylone s'exprime ainsi : « Les mages s'avancèrent à sa rencontre en chantant, » suivant leur coutume, leurs airs nationaux; après eux venait la » foule des Chaldéens, où non-seulement les poètes de Babylone, » mais les artisans eux-mêmes accoutumés à célébrer dans leurs » vers les louanges de leurs rois, chantaient l'éloge du conquérant, » en s'accompagnant d'instruments de musique qui leur sont fami- » liers [2]. » Il n'est pas jusqu'à la formule du décret royal proclamé par l'ordre de Nabuchodonosor dont nous ne retrouvions l'analogue dans les inscriptions cunéiformes récemment déchiffrées. « A vous » tous, peuples et tribus de toutes langues, » dit le héraut babylonien dans l'inscription de *Khsaïarsa sarru* (*Xerxès le roi*, l'Assuérus de l'Ecriture). A Van, le monarque s'intitule de même « le roi des » terres qui comprennent toutes les langues [3]. » Enfin le genre de

[1] J. Oppert, inscriptions de Londres, musée de la Compagnie des Indes, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, tom. II, pag. 303.

[2] *Magi deinde suo more patrium carmen canentes, post hos Chaldæi, Babyloniorumque non vates modo, sed etiam artifices cum fidibus sui generis ibant, laudes regum canere soliti.* (Quint. Curt., lib. V, cap. III.)

[3] *Ego Xerxes, rex magnus, rex regum, rex terrarum quæ sunt complexus linguarum.* (Inscription de Xerxès à Van, traduite par M. J. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, tom. II, pag. 122-154.)

supplice réservé à ceux qui refuseraient leurs hommages à la statue du Dieu est tellement propre aux usages locaux de Babylone qu'il eût été impossible à tout autre qu'à un témoin de la civilisation chaldéenne de l'inventer. Le sol de Babylone, on le sait, était dépourvu de pierres, et toutes les constructions durent être faites en brique. Hérodote, témoin oculaire, nous a décrit le mode de fabrication employé par les Babyloniens pour la cuisson de la brique [1]. Nabuchodonosor lui-même, dans ses inscriptions, nous apprend qu'il a reconstruit en briques la pyramide, la tour de Borsippa, les murs de Babylone, le canal de la ville, les temples de Mérodach, Nébo, Mylitta Zarpanit, Sin, Samas (le soleil), Ao (la pleine lune), Taauth, Ninip [2], etc. Qu'on juge par cette simple énumération de l'énorme quantité de briques employées pour de tels travaux. Les fournaises ardentes fonctionnaient jour et nuit autour de Babylone pour approvisionner les ateliers royaux. On conçoit donc que l'idée de jeter les criminels dans l'un de ces brasiers toujours incandescents, genre de supplice aussi expéditif que terrible, fût venue à l'esprit du monarque babylonien.

M. J. Oppert retrouve l'antique Doura et le piédestal de la statue d'or.

44. Ces réflexions préliminaires nous ont paru propres à faire ressortir la vraisemblance historique de la narration. Mais elles sont encore d'un médiocre intérêt en présence de la découverte dont on va lire le récit. Nous laissons la parole à l'heureux assyriologue auquel nous en sommes redevables. « Ayant dépassé Borsippa, dit » M. J. Oppert, on rencontre au midi de Hillah, au sud-est du vil- » lage de Tahmasia, à la distance de un myriamètre environ, le » *Tell-Mahdi,* entouré de dattiers; dans la même direction, à qua- » torze kilomètres, à l'est du *Birs Nimroud*, on aperçoit un grand » nombre de ruines qui se divisent en deux parties : les *Toloul-Ra-* » *chid* (collines de Rachid) et les *Toloul-Doura* (collines de Doura). » Celles-ci sont déjà en dehors de l'enceinte de Babylone, et sont

[1] Herodot., *Histor.* lib. I, cap. CLXXIX. Ὀρύσσοντες ἅμα τὴν τάφρον ἐπλίνθευον τὴν γῆν τὴν ἐκ τοῦ ὀρύγματος ἐκφερομένην, ἑλκύσαντες δὲ πλίνθους ἱκανὰς ὤπτησαν αὐτὰς ἐν καμίνοισι. (Edit. F. Didot, pag. 59.)

[2] Inscription de Nabuchodonosor, dite des Colonnes, musée de la Compagnie des Indes, traduction et analyse de M. J. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, tom. II, pag. 319.

» sur l'emplacement de la statue dont nous allons parler. Les *Toloul-*
» *Rachid* cependant sont encore en deçà du mur, et formaient un
» centre de population qui se continuait de l'autre côté du mur, et
» dont le mot *Doura* « enceinte » est dérivé. Le groupe qui touche
» l'enceinte de la cité de plus près, c'est celui de Doura. Après avoir
» suivi la route de *Divaniyeh* jusqu'au Nahr-Eyoub (fleuve de Job),
» auprès duquel se trouve un sanctuaire consacré à ce saint, on
» laisse de côté une ruine arabe nommée *Maaimerah* (la petite
» construction). On traverse le canal assez large de Kiriyet-Ali, et
» l'on se dirige à travers la plaine dans la direction du sud-ouest;
» on franchit plusieurs canaux qui aujourd'hui sont à sec, et l'on
» arrive après huit kilomètres de marche à un ancien cours d'eau
» nommé *Nahr-Doura;* en poursuivant sa route et après avoir passé
» le *Nahr-Humainiyeh*, on parvient au *Tell-Rachid,* et bientôt après
» à une série de tumulus qui s'étendent sur un chemin de plus
» d'une lieue. Presque tous ces monticules sont dans la direction
» sud-sud-est et portent le nom de *Toloul-Doura* (collines de Doura),
» et c'est là qu'aboutit le Nahr-Doura, après avoir coulé du nord au
» sud dans un parcours de près de un myriamètre. Alors on arrive
» à un terrain qui porte les traces de la culture babylonienne. Au-
» près de deux grandes collines juxtaposées, mais qui n'ont pas de
» noms spéciaux, on en voit une petite, mais assez élevée pour
» qu'on la voie de loin. Cette colline s'appelle *El Mokhattah* (la
» colline alignée), et réellement elle mérite ce nom, parce qu'elle
» présente avec une élévation de six mètres un carré presque exact
» de quatorze mètres à la base. La colline est orientée aux quatre
» points cardinaux, et, vers les coins, l'élévation est plus considé-
» rable qu'au milieu, de sorte que, lorsqu'on est en haut, on se
» trouve pour ainsi dire entouré de quatre blocs de maçonnerie,
» qui auparavant pourtant n'en formaient qu'un seul. Tout est bâti
» en briques crues, les briques ont chacune quinze centimètres d'é-
» paisseur. On y voit aussi les aéroducts plus rapprochés les uns
» des autres, mais leurs ouvertures sont moins larges [1]. En voyant

[1] Voici la désignation topographique que M. J. Oppert donne au monument:
« Birs Nimroud est à l'égard de cette colline N. 66° 2' O.; les Palmiers *Seid-Ibn*

» cette colline, on est immédiatement frappé de la ressemblance » qu'elle présente avec le piédestal d'une statue colossale, par » exemple celui de la Bavaria, près de Munich, et tout porte à croire » que là se trouvait la statue dont le Livre de Daniel nous a trans- » mis la légende. Le fait de l'érection d'une statue colossale par » Nabuchodonosor n'a en lui-même rien qui puisse étonner, quel- » que récente que soit la forme araméenne du récit de l'hagio- » graphe [1]. Voici le texte, chap. III, 1. « Le roi Nabuchodonosor » fit faire une statue en or de soixante coudées de hauteur et six » coudées d'épaisseur; il l'érigea dans la plaine de Doura, dans la » campagne de Babylone. » Daniel mentionne ensuite la convoca- » tion de tous les grands de l'empire pour assister à l'inauguration » de la statue, et l'injonction de se prosterner devant elle, aussitôt » qu'ils entendraient le signal donné par les instruments de musique. » Celui qui refuserait cet acte d'adoration devait être jeté dans une » fournaise ardente. Les trois amis de Daniel s'étant rendus cou- » pables de l'infraction prévue furent précipités dans le feu, mais » préservés; après quoi le roi de Babylone reconnut son erreur, » adora le Dieu unique et combla d'honneurs Sadrach, Mésach et » Abadnego [2]. Le fait de l'érection de la statue semble être confir- » mé par la découverte du *Mokhattah*. Hérodote et Diodore nous » parlent de statues colossales; celle du sépulcre de Bélus avait » quarante coudées de hauteur; celle du temple de Lunus douze: » on nous dit que tous ces trésors furent emportés par les rois de » Perse. Or il n'y a rien d'invraisemblable dans l'existence d'une » statue ayant soixante coudées (31 mètres 50 centimètres) de hau-

» S. 70 1/2° O.; la ruine nommée aussi Elkhidr S. 54° 30' O.; les Palmiers de » *Nebbi-Eyoud* N. 24° O.; le minaret de Hillah N. 6° 17' O. » (Voir le plan de Babylone relevé par le savant explorateur, dans l'Atlas de l'*Expédition scientifique en Mésopotamie*.

[1] « On sait que dans ce chapitre (III, 5) se trouvent les mots grecs: Κιθαρίς, ψαλτήριον, συμφωνία » (Note de M. Oppert). Voyez au sujet de cette observation la note explicative que nous avons jointe au n° 43.

[2] M. J. Oppert reproduit ici les noms selon leur prononciation figurée dans le texte original, avec les points massorétiques. Le dernier que M. Oppert lit *Abadnego* est réellement écrit *Abed-nego*.

» teur, et six coudées (3 mètres 15 centimètres) d'épaisseur ; d'au- » tant plus que le nom de la plaine de Doura, dans la campagne de » Babylone [1], cadre avec la description aussi bien que la conforma- » tion actuelle de la ruine. Ainsi, quoique l'expédition française en » Mésopotamie n'ait pas retrouvé la statue d'or de Nabuchodono- » sor [2], elle en a du moins pu expliquer l'ancien emplacement [3]. »

Importance de la découverte de M. J. Oppert, au point de vue de l'exégèse biblique.

45. La question soulevée par le texte biblique, et si brillamment résolue par notre assyriologue français, avait exercé la sagacité de tous les interprètes et de tous les orientalistes. M. Et. Quatremère avait eu l'honneur de poser le premier les données scientifiques que l'observation vient enfin de confirmer. « Les commentateurs, » disait-il, n'ayant pu comprendre comment une plaine pouvait se » trouver dans *l'enceinte* de la ville (*Doura* « Enceinte ») ont sup- » posé que le mot original avait chez les Chaldéens, la signification » de *province,* et ils ont traduit, en conséquence, *dans la province* » *de Babylone* [4]. Mais cette version n'est pas exacte. D'abord le » terme original, en chaldéen, comme dans les autres langues qui » ont avec cet idiome des rapports intimes, désigne, non pas une » *province,* mais une ville ; et il serait impossible de citer un pas- » sage dans lequel le premier sens dût être préféré. En deuxième » lieu, il est peu naturel de croire que le monarque de Babylone, » voulant faire élever une statue, soit en son propre honneur, soit » en l'honneur de Bel, dieu tutélaire de la Babylonie et principale » divinité de son empire, eût choisi pour cet effet un terrain hors » des murs de sa capitale. On sent bien qu'il a dû, de préférence, » établir cette image dans l'enceinte même de Babylone. Or, une

[1] Le mot employé par Daniel est מדינה, *medinah,* province (note de M. J. Oppert). — [2] Le bruit s'était répandu parmi les Musulmans que la statue d'or elle-même venait d'être retrouvée. — [3] J. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie,* tom. I, pag. 237-239.

[4] C'est en effet le sens de la Vulgate : *In campo Dura provinciæ Babylonis.* La traduction grecque des Septante, publiée à Rome en 1772, par Sim. de Magistris, sur le fameux manuscrit des princes Chigi, d'après les Tétraples d'Origène, porte Καὶ ἔστησαν αὐτὴν ἐν πεδίῳ τοῦ περιβόλου χώρας Βαβυλωνίας. La *Patrol. grec.,* a reproduit le texte des Septante d'après la publication de Simon de Magistris (*Patrol. græc.,* tom. XVI *ter. Hexaplorum Origenis quæ supersunt. Daniel.,* col. 2769-2839).

» plaine comme celle de Doura pouvait se trouver dans la partie » occidentale de la ville. Nabuchodonosor ayant choisi, pour agran- » dir sa capitale, un terrain immense qui renfermait sans doute » des champs cultivés, des villages, des bourgs, chacun de ces » lieux avait un nom particulier, qu'il conserva au moment où il se » trouva renfermé dans l'enceinte de Babylone[1]. » Cette citation suffira pour faire comprendre toute la valeur de la découverte de M. J. Oppert, et de l'expédition scientifique en Mésopotamie, en même temps qu'elle établit une fois de plus ce qu'il y a de précis, de positif au point de vue historique, dans chacune des expressions de nos Livres saints.

Sidrach, Misach et Abdénago refusent de se prosterner devant la statue d'or. La fournaise ardente.

46. Nous avons interrompu la narration biblique au moment où la foule prosternée adorait la statue colossale du Dieu de Nabuchodonosor[2]. Daniel ne se trouvait point à la cérémonie d'inauguration, ou du moins, s'il était présent, les prêtres chaldéens et les courtisans du monarque n'osèrent pas faire remonter jusqu'au premier ministre lui-même l'accusation que nous allons les voir diriger contre les trois Hébreux, compagnons d'enfance de Daniel. Après la prostration qui avait suivi le premier signal donné par les chœurs de musique, « des officiers chaldéens s'approchèrent du trône et dirent à Nabuchodonosor : Grand roi, vivez à jamais! Vous avez promulgué un décret solennel, vous avez dit : Au signal donné par les trompettes, les flûtes, les *sabecah,* les psalterions, les cithares et toute la symphonie, chacun se prosternera pour adorer la statue d'or. Quiconque oserait contrevenir à cet ordre sera jeté dans une

[1] Et. Quatremère, *Mémoires géographiques sur la Babylonie ancienne et moderne* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. XXIX, pag. 12).

[2] M. Et. Quatremère, dans la citation que nous lui empruntons au numéro précédent, hésite sur la destination réelle de la statue d'or et paraît admettre la possibilité qu'elle ait été érigée « en l'honneur de Nabuchodonosor » lui-même. Cette hypothèse qui a en effet été assez générale nous semble complètement fausse. Outre qu'elle répugne au caractère religieux du monarque, tel que la Bible et les inscriptions cunéiformes nous le représentent, elle est en opposition formelle avec le texte de Daniel. Nabuchodonosor dit lui-même aux trois jeunes Hébreux : *Verene deos meos non colitis, et statuam auream quam constitui, non adoratis?* (*Dan.*, cap. III, 14.)

fournaise ardente. Cependant les trois Juifs Sidrach, Misach et Abdenago que vous avez constitués intendants des travaux à Babylone, ont eu l'audace d'enfreindre cette loi. Ils refusent leurs hommages à vos dieux et n'ont point adoré la statue d'or. — Irrité de cette infraction à ses lois, Nabuchodonosor donna l'ordre d'amener les trois Hébreux en sa présence. Sidrach, Misach et Abdenago, leur dit-il, est-il vrai que vous refusez de rendre hommage à mes dieux, et de vous prosterner devant la statue d'or que j'ai fait ériger? Songez au parti que vous voulez prendre. Les trompettes, les *sabecah*, les psalterions, les cithares et toute la symphonie, vont encore retentir et donner un nouveau signal; prosternez-vous alors et adorez la statue d'or que j'ai érigée; sinon je vous fais jeter sur l'heure dans une fournaise ardente. Quel est le Dieu assez puissant pour vous arracher à ma main? — Nous n'avons pas à répondre à cette question, dirent les trois Israélites. Certes le Dieu que nous adorons est assez puissant pour nous retirer des flammes d'une fournaise, et nous arracher aux mains du grand roi. Mais quand même notre Dieu ne daignerait pas faire ce miracle, nous déclarons pourtant que nous n'adorerons pas vos divinités et que nous ne nous prosternerons point devant la statue d'or que vous avez érigée. — L'indignation du roi fut portée à son comble; le trouble qui l'agitait se peignit sur son visage, et lançant un regard de courroux sur les trois Hébreux, il donna l'ordre qu'on jetât dans la fournaise ardente sept fois plus de combustible que la proportion ordinaire [1]. En même temps Sidrach, Misach et Abdenago étaient saisis par les plus vigoureux soldats de la garde royale. Leurs jambes furent assujetties par des cordes, ensuite on les précipita au milieu des flammes par l'ouverture embrasée de la fournaise, sans prendre le temps de leur ôter leurs *saraballa*, leurs chaussures, leur tunique,

[1] Evidemment il s'agissait d'un de ces fours à briques dans lesquels on entretenait la flamme jour et nuit pour la fabrication des matériaux employés aux constructions babyloniennes. En effet le supplice est instantané, et l'exécution suit immédiatement l'ordre royal. Il y avait donc à proximité une fournaise embrasée dans laquelle on pouvait sur-le-champ précipiter les malheureux condamnés à cet horrible supplice.

ni leur tiare [1], tant le roi pressa l'exécution de la sentence [2]. »

Prière de Sidrach, Misach et Abdenago.

47. « Or on avait activé le feu dans la fournaise à tel point que les hommes chargés d'y précipiter les trois jeunes Hébreux, ne purent se retirer assez tôt de l'orifice embrasé : suffoqués par la flamme qui s'en élançait, ils perdirent la vie [3]. Cependant Sidrach, Misach et Abdenago, lancés dans le gouffre incandescent, tombèrent au milieu des flammes ; » mais Jéhovah, assez puissant pour les préserver, voulait faire éclater en leur faveur la merveille de sa protection divine. Le feu, respectant ces victimes et leurs vêtements eux-mêmes, ne consuma que les liens dont on les avait garrottés. « Libres dans leur prison ardente, ils se promenaient au milieu des tourbillons de flammes, louant le Seigneur et bénissant sa miséricorde. Azarias (Abdenago), debout dans l'attitude de la prière, fit entendre ce cantique de reconnaissance : Jéhovah, Dieu de nos pères, soyez béni ! Que votre nom soit exalté et glorieux à jamais ! La justice a éclaté dans toutes vos œuvres ; la vérité est votre loi, l'équité est votre sentier divin, tous vos jugements sont adorables. Elles étaient méritées les rigueurs dont vous avez usé envers notre race et envers Jérusalem, la cité sainte de nos aïeux : nos crimes sont retombés sur notre tête, car nous avions péché, nos prévarications étaient sans nombre ; nous avions abandonné votre loi, foulé aux pieds vos préceptes et vos observances, méprisé toutes

[1] « Les vêtements des jeunes Hébreux indiqués ici sont tels qu'Hérodote » décrit ceux qu'on portait à Babylone, et tels que Münter les a trouvés sur » les cylindres babyloniens (Munter, *Relig. der Babyl.*, sect. 96). Hengstenberg » fait judicieusement remarquer (*Auth.*, Dan., 5, 337) qu'il y a une conformité » parfaite entre le triple vêtement dont parle Hérodote (lib. I, cap. CXCV), et » les trois vêtements dont parle Daniel. » (Glaire, *Introd. à l'Anc. et Nouv. Testam.*, tom. IV, pag. 273, 274.)

[2] *Dan.*, cap. III, 8-23.

[3] Ce qui suit jusqu'au n° 49 exclusivement ne se trouve point dans le texte hébreu du Livre de Daniel, tel que nous l'avons maintenant. Il faut pourtant faire observer que ce passage, admis dans le canon chrétien des saintes Ecritures, se trouve intégralement reproduit dans la version des Septante publiée pour la première fois en 1772 sur un exemplaire manuscrit des Tetraples d'Origène, et dans la traduction grecque du Livre de Daniel par Théodotion (Voir *Patrol. græc.*, tom. XVI *ter*, où ces deux antiques versions ont été publiées *in extenso*.)

vos paroles. Et maintenant vous nous avez livrés aux mains des puissances injustes, cruelles et ennemies, sous le joug du roi le plus terrible. Il nous est interdit d'ouvrir même la bouche. La confusion et l'opprobre pèsent sur vos serviteurs et sur tous ceux qui sont restés fidèles à votre culte. Grand Dieu, nous vous en supplions, pour l'honneur de votre nom, ne nous abandonnez pas sans retour, n'annulez point votre alliance, souvenez-vous de vos miséricordes envers Abraham, votre bien-aimé, Isaac et Jacob vos serviteurs. Vous leur avez promis de multiplier leur race comme les étoiles du ciel et comme le sable des rivages. Cependant, Seigneur, nous sommes amoindris au point d'être la plus petite des nations, nous sommes devenus la dérision de la terre entière. Rois, princes, prophètes, holocaustes, sacrifices, oblation et encens, tous les souvenirs de votre culte ont disparu du milieu de nous; il ne nous est plus donné de fléchir votre miséricorde par des hommages publics. Ah! du moins recevez l'offrande de nos cœurs contrits et de nos esprits humiliés, qu'elle tienne lieu des holocaustes et des grasses victimes que sacrifiaient nos aïeux! Maintenant c'est de tout notre cœur que nous nous attachons à vous, nous respectons votre loi et nous soupirons dans l'espoir de notre pardon. Ne confondez point notre attente; traitez-nous selon votre douceur ineffable et l'abondance de vos miséricordes. Sauvez-nous, dans la puissance miraculeuse de votre bras, faites éclater au milieu des nations la gloire de votre nom divin! Qu'ils soient confondus ceux qui accablent vos serviteurs sous un joug de fer; qu'ils tombent sous les coups de votre main vengeresse; que leur force soit anéantie, et que l'univers apprenne enfin que Jéhovah est le Dieu unique, que son empire est seul glorieux et seul immortel[1]! »

L'Ange du Seigneur. Cantique des trois jeunes Hébreux dans la fournaise.

48. « Cependant on ne cessait, par ordre de Nabuchodonosor, de jeter dans la fournaise du bitume, des étoupes enduites de poix, des quantités prodigieuses de branches sèches, en sorte que la colonne de fumée et de flamme s'élevait de quarante-neuf coudées au-dessus de la fournaise, et la voix des jeunes Hébreux ne cessait

[1] *Dan.*, cap. III, 22-45.

pas de se faire entendre. La flamme, en tourbillonnant au-dessus du gouffre, atteignit plusieurs Chaldéens dans ses évolutions meurtrières. Or l'Ange du Seigneur était descendu avec Azarias et ses compagnons dans l'intérieur du gouffre ardent ; il écartait les flammes autour d'eux, et rafraîchissait l'air embrasé, comme un vent frais et chargé de rosée rafraîchit au matin les campagnes arides. Le feu ne les touchait point, et ne leur faisait pas éprouver le moindre sentiment de malaise ou d'incommodité. Alors les trois Hébreux, d'une commune voix, firent entendre ce chant d'allégresse et de reconnaissance : Vous êtes béni, Jéhovah, Dieu de nos pères ; vous méritez toute louange, toute gloire, toute adoration dans les siècles ; à votre nom la sainteté, les hommages, et la bénédiction à jamais ! Soyez béni dans le temple saint de votre gloire, dans le trône de votre majesté ; béni, vous dont l'œil sonde les abîmes, vous qui reposez sur les Chérubins ; béni dans le firmament du ciel, grand et glorieux à jamais ! Œuvres de Jéhovah, célébrez la puissance de votre Dieu. Bénissez-le, anges qu'il a créés, orbes célestes, réservoirs supérieurs des eaux, soleil et lune, étoiles du firmament, pluie et rosées, souffles impétueux, éclairs et foudres, chaleurs et frimats, vapeurs et brumes, froidures et gelées, glaces et neiges, nuits et jours, lumière et ténèbres, foudres et tempêtes ; bénissez Jéhovah, célébrez sa puissance, exaltez sa gloire à jamais. Que la terre le bénisse et le glorifie sans fin. Bénissez-le, montagnes et collines, fleurs et fruits, fontaines, mers et fleuves, habitants des ondes, oiseaux qui peuplez les airs, hôtes des forêts, troupeaux des pâturages, enfants des hommes ! Qu'Israël bénisse Jéhovah, et le glorifie sans fin. Bénissez-le, prêtres du Seigneur, esprits et âmes des justes, saints et humbles de cœur ! Bénissez-le, Ananias, Azarias, Misaël, louez et exaltez son nom à jamais ; car c'est lui qui nous préserve dans cet enfer, qui nous sauve de la mort, nous délivre de l'atteinte des flammes et des ardeurs de ce feu dévorant. Rendez grâces à Jéhovah, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle[1]. »

[1] *Dan.*, cap. III, 46-90. Ici le texte hébreu qui ne contient ni le cantique

Les trois Hébreux, miraculeusement préservés, sont élevés par Nabuchodonosor à de nouveaux honneurs.

49. Ainsi s'élevaient, du sein de la prison incandescente, les chants de joie et de triomphe. « Nabuchodonosor stupéfait voulut plonger le regard dans cet abîme de feu. Il y jeta un coup d'œil, puis se retournant vers les officiers qui l'entouraient : N'avons-nous pas, dit-il, jeté trois hommes solidement garrottés dans la fournaise ? — Il est vrai, grand roi, répondirent les courtisans. — Cependant, reprit le monarque, j'aperçois quatre hommes qui se promènent en liberté au milieu des flammes, ils n'en ont point été atteints et le quatrième ressemble à un ange de Dieu. — Nabuchodonosor s'approchant alors de la porte de la fournaise, s'écria : Sidrach, Misach et Abdenago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez du milieu des flammes, et venez ici ! — A l'instant on vit les trois jeunes Hébreux sortir de la fournaise embrasée. Pressés en foule, les satrapes, les gouverneurs de province, les juges suprêmes, les officiers du roi contemplaient ces hommes dont le feu avait respecté le corps ; pas un cheveu de leur tête n'avait été atteint par la flamme, leurs *sarabal*[1] n'avaient pas même changé de couleur, et on ne retrouvait point dans leurs personnes l'odeur particulière que le contact du feu communique ordinairement. Nabuchodonosor rompit le premier le silence d'admiration qu'un tel spectacle avait produit parmi la multitude. Béni soit le Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago ! s'écria-t-il, c'est lui qui a envoyé un ange pour protéger ses serviteurs et récompenser leur foi. Ils n'ont pas craint d'enfreindre mon ordre royal, ils ont sacrifié leur vie plutôt que d'ado-

des trois Israélites, ni la prière d'Azarias reprend le récit exactement tel que le reproduisent la Vulgate et les deux versions des Septante et de Théodotion.

[1] Nous conservons le nom chaldéen de ce vêtement pour ne pas hasarder une identification douteuse. Les mots de *bracca, femoralia*, qui ont été proposés par quelques interprètes, ne nous semblent pas suffisamment prouvés. Du reste voici le texte d'Hérodote qui fera comprendre quel était l'habillement des Babyloniens. Cette description, ainsi que nous l'avons déjà dit, est exactement conforme aux costumes représentés sur les monuments. Ἐσθῆτι δὲ τοιῇδε χρέονται, κιθῶνι ποδηνεκέϊ λινέῳ · καὶ ἐπὶ τοῦτον ἄλλον εἰρίνεον κιθῶνα ἐπενδύνει καὶ χλανίδιον, λευκὸν περιβαλλόμενος, ὑποδήματα ἔχων ἐπιχώρια, παραπλήσια τῇσι Βοιωτίῃσι ἐμβάσι. Κομέοντες δὲ τὰς κεφαλὰς μίτρῃσι ἀναδέονται, μεμυρισμένοι πᾶν τὸ σῶμα. (*Herod.*, lib. I, cap. CXCV, édit. F. Didot, pag. 65.)

rer un autre Dieu que celui de leurs pères [1]. Voici donc ma sentence : Peuples, tribus et langues, quiconque parmi vous osera insulter la majesté du Dieu de Sidrach, Misach et Abdenago, sera puni du dernier supplice et sa maison sera réduite en poudre, car nulle divinité ne protége et ne sauve comme leur Dieu. — Alors le roi éleva à un degré d'honneur nouveau dans la province de Babylone les trois jeunes Hébreux [2]. »

Texte de sept nouvelles inscriptions cunéiformes de Nabuchodonosor déchiffrées par M. J. Oppert.

50. Tous les détails historiques fournis par le Livre de Daniel sur le règne de Nabuchodonosor avaient été superbement rejetés par la critique du XVIIIe siècle. La Bible affirmait que le destructeur de Jérusalem avait reconstruit en entier la ville de Babylone [2], or Hérodote, qui ne nomme pas une seule fois Nabuchodonosor, attribue l'honneur de ces gigantesques édifices à la reine Sémiramis [3]. Entre l'affirmation de Daniel, témoin oculaire, et la parole d'Hérodote écrite trois siècles après les événements sur des traditions orales

[1] *Et ne adorarent omnem Deum, excepto Deo suo* (*Dan.*, cap. III, 95). C'est encore là une preuve péremptoire en faveur de l'opinion déjà émise par nous, savoir que la statue d'or n'était point celle du roi de Babylone, mais l'image d'une des divinités de l'Empire. Nous croyons donc que M. l'abbé Rohrbacher s'est mépris sur ce point. « Enflé de tant de victoires et de richesses, dit-il, » Nabuchodonosor voulut indirectement se faire adorer comme un dieu. Ses » courtisans paraissent l'y avoir engagé, non seulement par flatterie, mais » encore pour y trouver une occasion de perdre les jeunes Hébreux qui jouis» saient de sa confiance. » (Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cathol.*, tom. III, pag. 12, 2e édit.) Nous savons que Bossuet professait la même doctrine. « Aveuglé par la tentation de la puissance, dit-il, Nabuchodonosor se fit dieu, » et ne prépara que des fournaises ardentes à ceux qui refusaient leurs ado» rations à sa statue. » (*Polit. tirée de l'Ecrit. sainte,* livre X, art. VI.) Mais les inscriptions cunéiformes en nous initiant à la véritable civilisation des empires ninivite et babylonien, nous démontrent que l'adoration d'un homme vivant n'y fut jamais pratiquée, et le texte de l'Ecriture ne se prête pas au sens d'une pareille apothéose.

[2] *Dan.*, cap. III, 91-97. Le texte grec de la version de Théodotion est plus explicite sur la nature du pouvoir conféré en cette circonstance aux trois Hébreux. « Le roi leur donna, dit-il, la juridiction sur tous les Juifs qui se » trouvaient alors dans son empire. » Nous croyons devoir reproduire ici le verset tel que l'a traduit Théodotion : Τότε ὁ βασιλεὺς κατεύθυνε τὸν Σεδρὰχ, Μισὰχ, Ἀβδεναγὼ, ἐν τῇ χώρᾳ Βαβυλῶνος, καὶ ηὔξησεν αὐτοὺς, καὶ ἠξίωσεν αὐτοὺς ἡγεῖσθαι πάντων τῶν Ἰουδαίων, τῶν ὄντων ἐν τῇ βασιλείᾳ αὐτοῦ. (*Patrol. græc.*, tom. XVI *ter*, col. 2859.)

recueillies à la hâte par un voyageur étranger, la philosophie rationaliste se décidait hautement contre Daniel pour Hérodote. C'est là un des traits les plus caractéristiques du système dénigrant qu'on a appliqué sans relâche à la Bible, au nom d'une fausse science. Dès lors, nous avons le devoir de reproduire ici le texte intégral des inscriptions babyloniennes de Nabuchodonosor. La négation s'est prolongée près de deux cents ans; on comprendra que nous puissions consacrer quelques pages à en faire ressortir la dérisoire nullité. Voici d'abord la preuve que les murs de Babylone furent élevés par Nabuchodonosor et non par Sémiramis. « Nabuchodo-» nosor, roi de Babylone, le seigneur majestueux, reconstructeur » de la pyramide et de la tour, fils de Nabopolassar, roi de Baby-» lone, moi! — Je dis : Nabopolossar, mon père, qui m'a engendré, » a entrepris de construire la grande enceinte de Babylone (que » Bel-Dagon garde); car il était prévoyant, protecteur des habita-» tions, confiant dans les dieux. Il a fait creuser les fossés et a fait » revêtir solidement les bords des fossés en bitume et en briques. » Dieu Mérodach, grand maître, bénis aussi les tentatives de ma » main; sois propice, accepte mon humiliation, ô toi! Accorde-» moi la prolongation de ma vie jusqu'aux jours les plus reculés. » Daniel nous apprend que Nabuchodonosor se glorifiait dans son palais, et jouissait de la prospérité de son règne dans le siége de sa royauté, élevé par lui au cœur de Babylone. Voici la seconde inscription du monarque lui-même : « Nabuchodonosor, roi de Ba-» bylone, restaurateur de la pyramide et de la tour, fils de Nabopo-» lassar, roi de Babylone, moi! — Je dis : J'ai construit le siége de » ma royauté, le cœur de Babylone, dans la terre de Babylone. J'ai » fait poser les fondations à une grande profondeur au-dessous du » niveau du fleuve, j'ai relaté sa construction sur des cylindres re-» couverts de bitume et de briques. Avec ton assistance, ô Dieu » Mérodach, le sublime, j'ai bâti ce palais indestructible. Que le » Dieu trône à Babylone, qu'il y élise sa demeure; qu'il y septuple » le nombre des naissances. Puisse, à cause de moi, le peuple de » Babylone dominer jusqu'à des jours reculés. » Aucun des travaux secondaires qui préoccupent les édilités de nos capitales mo-

dernes n'avait été dédaigné par le grand roi. Voici l'inscription du Canal : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, ennemi de l'impureté, » adorateur du Dieu suprême, l'auguste seigneur, restaurateur de » la pyramide et de la tour, fils de Nabopolassar, roi de Babylone, » moi ! — Les eaux coulant dans le cours d'eau nommé le Canal du » Soleil Levant de Babylone avaient été négligées depuis le temps » du déluge. Le lit creusé dans la terre avait été endommagé. J'ai » bouché les crevasses, j'ai aligné le cours du canal. A partir de » l'Euphrate jusqu'à *Miboursabou* (eaux de la citerne vide) j'ai élevé » ses digues en bitume et en briques, et, dans *Mibouraabou,* près de » Babylone, j'ai creusé le bassin du canal, et j'y ai ménagé des » conduits à écluses, à la gloire du Dieu Mérodach, le Seigneur » sublime. Mérodach, grand seigneur sublime, toi qui es majes- » tueux, sois propice. Accorde-moi gracieusement la vie jusqu'aux » jours reculés, une fécondité septuple, la stabilité du trône et la » victoire du glaive. » Les temples aux divinités tutélaires de l'empire furent surtout l'objet des soins pieux du conquérant. Voici l'inscription du temple de Mylitta-Zarpanit : « Nabuchodonosor, roi » de Babylone, fils de Nabopolossar, roi de Babylone, moi ! — J'ai » fondé, j'ai bâti dans Babylone le temple sacré, la maison de » Mylitta-Zarpanit, la souveraine sublime, et qui est le cœur de Ba- » bylone, en l'honneur de la souveraine sublime, la reine auguste » des dieux. J'ai fait construire en bitume et en briques un *khan* » carré ; j'ai formé les voûtes de ses niches intérieures par une » terre massée. Souveraine des dieux, mère auguste, en tout sois » propice. Que mes œuvres réussissent avec ton aide. » Nous terminerons le cycle des inscriptions babyloniennes de Nabuchodonosor par le fragment et l'analyse de celle du musée de la Compagnie des Indes à Londres, dont nous avons déjà cité quelques extraits : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, le seigneur majestueux, l'élu » de Mérodach, le maître suprême, l'adorateur de Nébo, lui qui » exécute les oracles mystérieux, qui a établi le culte de ces divi- » nités, la vénération de tous leurs êtres supérieurs, le roi vicaire » qui juge sans violence, qui a passé les jours de sa vie à la cons- » truction de la pyramide et de la tour, et a propagé la gloire de

» Babylone et de Borsippa ; le ministre des dieux, le sage qui pro-
» tége les habitations, réédificateur de la pyramide et de la tour,
» fils aîné de Nabopolossar, roi de Babylone, moi ! — Lui-même il
» m'a créé le Dieu qui m'a engendré, Mérodach a déposé le germe
» dans le sein de ma mère. Je dis : Je suis né pour gouverner ; j'ai
» restauré les sanctuaires du Dieu, car les œuvres de Mérodach, le
» grand maître qui m'a créé, sont ingénieuses dans la perfection
» (tu es auguste) ; car Nébo lui qui s'engendre lui-même soutient
» ma royauté. J'ai toujours glorifié le culte de sa divinité suprême.
» Dans le sein de la famille de mon cœur, j'ai moi-même élevé l'a-
» doration de leur divinité, j'ai moi-même pratiqué le service de
» leur domination. Nous disons : Mérodach, le grand Dieu, a élevé
» la tête de ma royauté, il m'a confié l'empire sur les légions des
» hommes. Nébo, le gardien des légions du ciel et de la terre, a
» chargé ma main du sceptre de la justice pour gouverner les
» hommes, puisque je n'ai pas commis d'iniquités (?). J'ai fait révérer
» leur divinité, j'ai pensé à l'invocation de leurs noms, j'ai exercé
» le culte du Dieu des bonnes pensées et du Dieu de..... Je me suis
» recommandé à Mérodach, j'ai pris le pan de son vêtement. Il a
» examiné les désirs de mon cœur, jusque dans leurs motifs.....
» Moi, je te bénis, ô Seigneur, moi qui suis la créature de ta main ;
» tu m'as créé, tu m'as confié la royauté des légions des hommes,
» comme c'est ta volonté, ô maître, qui a dompté leurs tribus. Re-
» hausse ton suprême empire, ainsi provoque l'adoration de ta di-
» vinité, et excite-la dans mon cœur, ce qui te soit agréable. » —
Telle est l'inscription de la première colonne. « La seconde, dit M. J. Oppert, donne quelques détails sur l'administration du monarque, sur les dépouilles enlevées aux populations conquises, et qui lui ont servi à construire les édifices qui faisaient l'orgueil de sa cité. L'énumération des temples élevés par ses soins continue dans la troisième colonne, où Nabuchodonosor parle des œuvres anciennes qu'il a fait restaurer. Il parle aussi des cèdres du Liban apportés pour la construction de la pyramide, et mentionne le temple des sept planètes à Borsippa. La quatrième colonne rend compte de l'élévation à Babylone des sanctuaires de Mérodach, Mylitta-

Zarpanit, Nébo, Sin, Samas (le soleil), Ao (la pleine lune), Taauth, ensuite ceux de Ninip, la lune et Ao à Borsippa, de celui de Sin, près de la tour; puis l'inscription relate la construction des murs de Babylone, commencée par Nabopolassar et achevée par Nabuchodonosor. Elle mentionne la restauration des quais et d'autres travaux que le monarque entreprit pour la canalisation. L'appréciation des détails est fort difficile, et quelques passages semblent être condamnés à une éternelle obscurité. Le récit se continue jusque dans la sixième colonne, où se trouve évaluée la superficie de Babylone; avec la fin de cette colonne le roi commence pour ainsi dire une nouvelle inscription, et il revient sur quelques points de la construction des murs ainsi que de l'ornement de son grand palais. C'est dans la huitième colonne qu'il donne la mesure du pourtour de Babylone; puis il consigne quelques remarques sur la matière comme sur la provenance des objets, semble parler des jardins suspendus bien que très-vaguement, et finit par demander à Mérodach de protéger la ville[1]. » Ces textes joints à celui de Borsippa que nous avons cité précédemment, complètent l'ensemble des huit inscriptions de Nabuchodonosor jusqu'ici déchiffrés et connus. On n'a point encore découvert les inscriptions militaires, où ce monarque, à l'exemple de Sargon et de Sennachérib, dut relater ses expéditions et le détail de ses glorieux exploits. Tout fait présumer que bientôt on retrouvera dans les ruines de Babylone quelques-uns de ces précieux monuments. La ruine de Jérusalem, racontée par le conquérant lui-même, formera un récit qu'on pourra confronter avec la narration biblique. Nous attendons avec confiance, et dans un prochain avenir, ces révélations posthumes, que le savant assyriologue, M. J. Oppert, nous promet encore au nom d'une science dont il est vraiment le créateur. En présence des résultats

[1] J. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, tom. II, pag. 303. Voici un curieux détail sur la construction des murs, VIIIe col. (traduction de M. J. Oppert) : *Zonas sex feci rectas propter depellendum bellum in favore Beli murum Babylonis non evertendum* 480 *stadia* (*longum*), *mœnia mansionum Beli, clypeum Babylonis; intra duas fossas ingentes in bitumine et latere murum fortiter feci; in marginibus earum opus confectum lateribus perfeci. In capite ejus* (*muri*) *molem magnam ad sedem regni mei in bitumine et latere feci* (Idem, *ibid.*, pag. 320).

obtenus, et de tant de merveilles accomplies, nous avons le droit d'élever toujours plus haut nos espérances et celles des admirateurs de la Bible.

Édit de Nabuchodonosor cité au Livre de Daniel.

51. Quoi qu'il en soit, nous pouvons désormais achever, d'après le texte sacré, l'étude des relations de Daniel avec Nabuchodonosor. Le milieu social dans lequel nous suivons pas à pas le Prophète, se trouve parfaitement identique à celui des inscriptions cunéiformes. Nous allons retrouver dans l'édit de Nabuchodonosor, cité par nos livres saints, les formules des monuments lapidaires. Le « moi » des textes cunéiformes, cette orgueilleuse empreinte de personnalité souveraine, le « j'ai dit, » cette mention sacramentelle d'une parole qui s'affirmait avec tant de hauteur; ces particularités distinctives du style de la chancellerie de Nabuchodonosor nous apparaîtront fidèlement conservées dans la Bible, sous la plume d'un Juif qui n'aurait pu inventer à distance des traits de ce genre, dont il n'aurait rencontré nulle part le modèle. Enfin, le mélange du caractère religieux le plus prononcé avec ces expressions de hauteur officielle sera tout aussi frappant dans l'édit conservé par Daniel que dans les textes fournis par les découvertes de l'archéologie moderne. Voici donc l'édit qu'en la dix-huitième année de son règne [1], longtemps après le miracle de la fournaise ardente, le fier monarque adressait aux peuples vivant à l'ombre de son sceptre. « Nabuchodonosor, roi, à tous peuples, tribus et langues, habitant la terre entière, que la paix se multiplie sur vous. Le Dieu élevé a fait pour moi des œuvres signalées et merveilleuses. J'ai dit : Ses œuvres sont grandes, ses merveilles sont pleines de force, sa royauté est une royauté éternelle, et sa puissance s'étend sur toutes les générations. Nabuchodonosor, moi! J'étais en paix dans ma demeure, reposant glorieux dans mon palais. J'eus une vision qui effraya mon sommeil; sur ma couche royale des pensées tumultueuses

[1] Ἔτους ὀκτωκαιδεκάτου τῆς βασιλείας. Ces mots qui sont dans le grec de la version des Septante (*Patrol. græc.*, tom. XVI *ter*, col. 2796), ne se trouvent ni dans l'hébreu, ni dans la traduction de Théodotion, ni dans la Vulgate. Nous les reproduisons cependant parce que cette date traditionnelle est d'ailleurs justifiée par la concordance des faits historiques.

troublaient mon esprit. Je dis : Que tous les *Asophim* de Babylone paraissent devant moi, pour m'interpréter le songe. Alors furent introduits les interprètes, les mages, les astrologues, les augures; je leur rapportai ma vision, et ils ne purent l'interpréter. Enfin Daniel, celui dont j'ai changé le nom pour l'appeler Baltassar, en l'honneur de mon Dieu, vint en ma présence. Il possède l'esprit des dieux saints; je lui fis connaître le songe. Je dis : Baltassar, prince des interprètes, je sais que l'esprit des dieux saints est en toi, tu lis dans tous les mystères; explique-moi la signification du songe qui agite mon esprit. Voici la vision que j'eus sur ma couche royale : Je considérais attentivement, et voici qu'un arbre s'élevait du milieu de la terre, et sa hauteur était prodigieuse. Sa tige était vigoureuse et forte, le sommet atteignait jusqu'au ciel; ses rameaux s'étendaient sur toute la face de la terre. Son feuillage était magnifique, ses fruits innombrables servaient d'aliment à tous les êtres animés; à l'ombre de cet arbre habitait tout ce qui respire, les oiseaux du ciel se reposaient sur ses rameaux, et toute chair vivait de ses fruits. Voilà ce que j'avais sous les yeux, lorsque celui qui veille, et qui est saint, descendit du ciel. Il s'écria d'une voix souveraine : Abattez cet arbre, coupez ses rameaux, secouez ses feuilles et dispersez ses fruits. Que les êtres animés qui vivent sous son ombre, que les oiseaux abrités par son feuillage prennent la fuite. Cependant qu'on laisse le tronc de l'arbre dans le sol, qu'il y soit attaché avec des chaînes de fer et d'airain, au milieu des herbes des champs, qu'il ait sa part de la rosée du ciel, qu'il paisse avec les bêtes sauvages, l'herbe de la terre. Qu'on change son cœur d'homme, qu'on lui donne un cœur d'animal, et qu'en ce nouvel état, sept périodes s'écoulent pour lui. Ainsi l'ont prononcé la sentence de ceux qui veillent, la parole et la demande des saints; jusqu'à ce que les mortels reconnaissent que le Dieu sublime a établi le trône de sa royauté sur les hommes, qu'il le donne à qui il lui plaît, et qu'il élit parfois le plus humble d'entre les humains pour le faire régner. Moi, Nabuchodonosor le roi, telle fut ma vision. Maintenant, toi, Baltassar, hâte-toi de m'en donner l'interprétation, car tous les *Asophim* de mon royaume n'ont pu y

réussir, mais tu le feras parce que l'esprit des dieux saints est en toi. — Alors Daniel, dont le nom chaldéen est Baltassar, réfléchit en silence pendant une heure, et son visage paraissait troublé par les pensées de son esprit. Le roi, prenant la parole, lui dit : Baltassar, que cette vision et le sens qu'elle renferme ne te troublent point tant ! — Roi, mon maître, répondit Baltassar, que le songe retombe sur ceux qui vous haïssent et son interprétation sur vos ennemis ! L'arbre que vous avez vu élancé et vigoureux, dont la cime touchait le ciel, dont les rameaux couvraient la terre, avec son feuillage magnifique, ses fruits abondants qui servaient de nourriture à tous les êtres vivants groupés à ses pieds, à tous les oiseaux du ciel abrités sous son ombre, c'est vous-même, ô roi, qui avez grandi merveilleusement en puissance ; votre royauté s'est accrue, elle s'est élevée jusqu'au ciel et votre pouvoir s'est répandu sur toute la terre. Or, vous avez vu ensuite celui qui veille et qui est saint descendre du ciel ; il éleva la voix et dit : Abattez l'arbre et coupez ses rameaux ; cependant laissez le tronc avec les racines dans le sol ; qu'il soit attaché avec des chaînes de fer et d'airain ; qu'il ait sa part de la rosée du ciel, et qu'il paisse avec les bêtes sauvages l'herbe des prairies, jusqu'à ce que sept périodes se soient accomplies. Cette sentence du Très-Haut regarde le roi mon maître, en voici l'interprétation : On vous bannira de la société des hommes, vous partagerez le séjour et la nourriture des animaux, comme eux vous mangerez l'herbe des champs, et coucherez à la rosée des nuits ; sept périodes s'écouleront ainsi jusqu'à ce que vous sachiez que le Très-Haut est le maître des royautés humaines et qu'il les donne à qui il lui plaît. Cependant il a été ordonné que le tronc de l'arbre fût respecté, c'est-à-dire que votre trône sera conservé ; il vous sera rendu alors que vous aurez reconnu la puissance du Dieu du ciel. Ainsi donc, ô roi, si mon conseil peut se faire agréer de votre esprit, rachetez vos fautes par d'abondantes aumônes, effacez vos iniquités par des œuvres de miséricorde envers les pauvres ; peut-être ainsi le Dieu du ciel vous accordera-t-il le pardon. — Ainsi parla le sage interprète. Or, tout ce qu'il avait prédit s'accomplit sur Nabuchodonosor le roi. Douze

mois après, le roi se promenait dans le palais de Babylone et il disait : Voilà Babylone la grande où j'ai bâti le siége de ma royauté, dans la plénitude de ma puissance et pour la gloire de mon règne. — Ces paroles étaient encore sur les lèvres du roi lorsqu'une voix se fit entendre du haut du ciel. A toi, Nabuchodonosor, roi, il est déclaré : Ton royaume te sera enlevé, on te bannira de la société des hommes, ta demeure va être avec les animaux dont tu partageras la nourriture, ton corps sera exposé à la rosée des nuits, et sept périodes s'écouleront ainsi jusqu'à ce que tu saches que le Dieu du ciel possède la toute-puissance sur les royautés humaines et les distribue à son gré. — A l'heure même cette parole se réalisa pour Nabuchodonosor; il fut banni de la société des hommes, mangeant, comme le bœuf, l'herbe des champs, demeurant à la rosée du ciel, et ses cheveux crurent comme les plumes des aigles, ses ongles comme les griffes des oiseaux. Or, à la fin des jours prédits, Nabuchodonosor, moi, je levai les yeux au ciel; et le sens me fut rendu; je bénis le Dieu sublime, qui vit à jamais, dont la puissance est infinie, dont la royauté s'étend de génération en génération. Tous les habitants de la terre sont un néant devant lui, car sa volonté prévaut seule parmi les vertus du ciel et les habitants de cette terre. Nul ne résiste à sa main et ne lui demande : Pourquoi avez-vous agi de la sorte ? — Ainsi, à cette heure même, la raison me revint, je retrouvai l'éclat et l'honneur de ma royauté, je repris la figure et l'attitude humaines; les grands et les gouverneurs vinrent me chercher, et je fus rétabli sur le trône de ma puissance, et ma splendeur fut plus grande qu'auparavant. Maintenant donc, moi, Nabuchodonosor, je loue, j'exalte et glorifie le roi du ciel, parce que toutes ses œuvres sont vraies, toutes ses voies sont justes, et que sa main peut humilier ceux qui marchent dans l'orgueil du cœur[1]. »

Conformité de l'édit biblique de Nabuchodonosor avec les textes cunéiformes

52. Cet édit de Nabuchodonosor, conservé par nos livres saints, était jusqu'à nos jours le seul monument écrit qui nous fût resté de la civilisation chaldéenne. L'enceinte carrée de Babylone, avec les six murailles qui en faisaient la défense; la pyramide et la

[1] *Dan.*, cap. III, 98-100; cap. IV, 1 ad ultim.

tour, les palais et les temples, les digues, les écluses et les canaux, les statues colossales, tout avait disparu sous des monceaux de terre accumulée et sous l'alluvion séculaire apportée par l'Euphrate. Voici comment, en 1830, un voyageur anglais, sir Robert Ker-Porter décrivait les ruines de Babylone : « Une heure et un quart de » marche de plus nous conduisit à la rive nord-est de l'Euphrate, » jusque-là dérobée à notre vue par les lignes longues et variées » des ruines qui proclamaient que nous étions au milieu de ce qui » fut jadis Babylone. Sur notre droite étaient des masses colossales » d'anciennes constructions qui ressemblaient plutôt à des émi- » nences naturelles qu'à des terres couvrant les restes d'anciens et » magnifiques édifices. A l'est s'offraient aussi des chaînes de ces » *tumulus* ondés, mais dont plusieurs n'avaient que la hauteur de » l'atterrissement des canaux que nous venions de traverser. L'en- » semble de la scène était singulièrement imposant. L'Euphrate » errant dans la solitude, comme un monarque pensif parmi les » ruines silencieuses de son royaume, paraissait encore un noble » fleuve, malgré les changements si déplorables survenus dans » l'étendue de son cours. Sur ses rives étaient encore les roseaux » chenus, les saules grisâtres auxquels les captifs d'Israël suspen- » daient leurs harpes, refusant toute consolation parce que Jérusa- » lem n'était plus. Mais que le reste de la scène était différent » d'autrefois, du temps où ces collines hachées étaient des palais; » ces longs tertres serpentant, des rues; cette vaste solitude rem- » plie des sujets affairés, sans cesse en mouvement, de l'orgueil- » leuse fille de l'Orient! Maintenant sa ruine est telle que l'on ne » trouve plus même la trace de ces somptueuses demeures. Le ver » de la destruction s'est étendu sur elle [1]. » C'était là tout ce qui restait en apparence d'une civilisation dont la Bible seule parlait avec des détails vraiment caractéristiques. D'une part, l'accomplissement des prophéties hébraïques sur Babylone était incontestable, mais de l'autre, le silence de cette solitude désolée ne four-

de ce roi jusqu'ici connus.

[1] Sir Robert Ker-Porter, *Voyage en Géorgie et en Perse*, 1830 (*Ann. de philos. chrét.*, tom. III, pag. 365).

nissait aucun témoignage propre à confirmer les données de nos Livres saints, et ce que la foi gagnait d'un côté contre le rationalisme, elle semblait le perdre de l'autre. Aujourd'hui l'aspect extérieur des ruines n'a pas changé, mais elles ont perdu leur mutisme, toute une littérature, enfouie dans les décombres, ressuscite sous l'effort victorieux du Champollion de l'assyriologie ; les briques de Babylone parlent de Nabuchodonosor dans le même style que Daniel. La démence prolongée dans laquelle le conquérant de Jérusalem tomba à la fin de sa vie, cet accès de lycanthropie, l'une des variétés les plus singulières des maladies mentales, dont Nabuchodonosor constate lui-même dans le Livre de Daniel, la prédiction prophétique, l'invasion soudaine, et la guérison après le nombre de jours déterminé par le sage hébreu, alors que « le sens lui fut » rendu et que la raison lui revint, » avaient fourni un texte inépuisable aux railleries du philosophisme et aux dénégations de la critique moderne. Est-il donc inconcevable qu'un roi quelconque, fût-ce Nabuchodonosor, puisse être atteint de folie ? La couronne et le sceptre sont-ils un préservatif assuré contre l'invasion d'une maladie de ce genre ? Le génie lui-même offrirait-il une incompatibilité radicale avec une affection de cette nature ? Non, sans doute. En quoi donc le récit biblique était-il inadmissible ? Les écrivains profanes ne parlent point d'un fait si important, répondait le rationalisme ; donc ce fait est controuvé. Hérodote ne nomme pas même Nabuchodonosor, dirons-nous. Est-ce que le silence de cet historien vous a empêchés de lire sur les briques de Babylone les inscriptions tracées par l'ordre de Nabuchodonosor lui-même ? Bérose, cité par Josèphe, fait allusion à la maladie de Nabuchodonosor. « Après avoir commencé la construction des murs, dit-il, ce mo» narque tomba dans une maladie qui le réduisit à l'impuissance[1]. » Les rationalistes rejetaient ce témoignage de Bérose, sous le prétexte que le fragment de l'historien chaldéen n'avait d'autre garantie d'authenticité que la parole intéressée d'un auteur juif. En vérité,

[1] Ναβουχοδονόσορος μὲν οὖν μετὰ τὸ ἄρξασθαι τοῦ προειρημένου τείχους, εμπεσὼν εἰς ἀῤῥωστίαν. (Joseph., *contra Apion.*, lib. I, cap. VI.)

la négation rationaliste se donnait d'étranges priviléges. Elle s'attaquait d'abord à la canonicité du Livre de Daniel. Ce prophète, disait-elle, ne fut jamais admis au rang des auteurs sacrés par les Juifs anciens. Vous vous trompez, lui répondait-on, la preuve c'est que Josèphe, prêtre juif, parfaitement instruit des traditions sacerdotales de son pays, reproduit toute la narration du Livre de Daniel, en face du rationalisme grec et romain de son temps, et ajoute : « On ne doit pas me blâmer de reproduire ces textes de nos anciennes Ecritures sacrées, puisque, dès le début de mon ouvrage, » j'ai prévenu cette objection, en déclarant que ma prétention se » bornait à traduire en grec, avec une entière sincérité, ce que je » trouve dans les livres hébreux, sans y rien ajouter, sans en rien » retrancher[1]. » Evidemment donc Josèphe trouvait le Livre de Daniel parmi les anciennes Ecritures canoniques des Hébreux, sans quoi il se fût bien gardé de s'engager dans un récit que les sophistes grecs et les rhéteurs romains, aussi enclins à rire des superstitions étrangères que peuvent l'être nos modernes rationalistes, n'auraient pas manqué de tourner en ridicule. Par la même raison, nous pouvons tenir pour fidèles jusqu'au scrupule, les citations d'historiens profanes faites par Josèphe. Le contrôle était tellement facile qu'à moins de perdre à plaisir toute sa considération littéraire, l'auteur juif ne pouvait se permettre la moindre inexactitude de ce genre. Voilà ce qu'on opposait au philosophisme de Voltaire, et à son héritier le rationalisme actuel. A ces arguments extrinsèques, nous pouvons aujourd'hui en ajouter de plus décisifs encore. Vous niez la maladie mentale de Nabuchodonosor, dont il est parlé au livre de Daniel; vous rejetez comme apocryphe le fragment de Bérose qui constate qu'au moment où il construisait les murs de sa capitale, le fier monarque « fut atteint d'une maladie qui le réduisit à l'impuissance; » écoutez Nabuchodonosor lui-même : « Nabuchodo-

[1] Ἐγκαλέσῃ δὲ μοι μηδεὶς οὕτως ἕκαστα τούτων απαγγέλλοντι διὰ της γραφης ὡς ἐν τοῖς ἀρχαίοις εὑρίσκω Βιϐλίοις. Καὶ γὰρ εὐθὺς ἐν αρχῇ τῆς ἱστορίας, πρὸς τους επιζητησοντας τὶ τῶν πραγμάτων ἢ μεμψομένους ἠσφαλισάμην μόνοντε μεταφράζειν τὰς Ἑϐραίων Βίϐλοις εἶπον ἐις τὴν Ἑλλήνιδα γλῶσσαν, καὶ ταῦτα δηλώσειν, μήτε προστιθεὶς τι τοῖς πράγμασιν αὐτὸς ἴδιον, μήτ 'ἀφαιρεῖν ὑπεστημένος. (Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. X, cap. XI.)

» nosor, roi de Babylone, je dis : Nabopolassar, mon père qui m'a » engendré, a entrepris de construire la grande enceinte de Baby- » lone (que Bel-Dagon garde) ; car il était prévoyant, etc. Dieu Mé- » rodach, grand maître, bénis aussi les tentatives de ma main; » sois propice, *accepte mon humiliation*, *accorde-moi la prolongation* » *de ma vie jusqu'aux jours les plus reculés.* » Quelle était cette humiliation, dont le grand roi inscrit le souvenir sur un monument destiné à la postérité? Qui donc a humilié un conquérant qui n'éprouva jamais une défaite? Pourquoi cette formule étonnante se trouve-t-elle uniquement dans l'inscription relative aux murs de Babylone, précisément dans la circonstance relatée par Bérose? Le hasard, dira-t-on. Prenez garde. Il y a trop longtemps que votre hasard se fait le complice de la Bible pour qu'on ne lui donne pas un autre nom. Est-ce aussi le hasard qui a reproduit dans les autres inscriptions cunéiformes identiquement le langage tenu par Nabuchodonosor dans l'édit conservé par Daniel? « Le Dieu élevé a fait » des œuvres éclatantes et merveilleuses en ma faveur, » dit la Bible. « Les œuvres de Mérodach, le grand maître qui m'a créé, » sont ingénieuses dans la perfection, » disent les textes babyloniens de Nabuchodonosor. « Le Dieu élevé donne à qui lui plaît la royauté » des hommes, » dit la Bible. « O Seigneur, tu m'as confié la » royauté des légions des hommes, comme c'est ta volonté qui a » dompté leurs tribus, » disent les inscriptions cunéiformes. « Moi, » Nabuchodonosor, je loue, j'exalte et glorifie le roi du ciel, » dit la Bible. « Moi, je te bénis, ô Seigneur, moi qui suis la créature de » ta main; rehausse ton suprême empire! » disent les textes assyriens. Nous ne multiplierons pas davantage ces rapprochements; il suffit de les indiquer au lecteur, qui a maintenant à sa disposition les deux sources historiques et qui peut les confronter. Il nous faut seulement, en présence des monuments nouveaux de l'archéologie babylonienne, prévenir une objection que leur étude fera naître. On pourra s'étonner que le nom de Jéhovah n'apparaisse point lui-même dans la radieuse majesté de sa gloire, sur les inscriptions cunéiformes. Mais il faut se rappeler que le nom divin était incommunicable. Un Juif ne le prononçait jamais. De nos jours encore,

les fils d'Israël dispersés sur toutes les plages de l'univers ne se permettent point d'exprimer, par un son quelconque, les caractères hébreux représentant le quaternaire sacré. Dans les synagogues, quand les versets de la Bible sont lus ou chantés par les exilés de Jérusalem, chaque fois que les quatre lettres formant le nom de Jéhovah se présentent à leurs yeux, elles ne sont point prononcées; on les remplace par le mot conventionnel d'Adonaï (le Seigneur). Daniel, en expliquant à Nabuchodonosor les songes mystérieux, lui disait : « Le Dieu du ciel révèle tous les secrets, » il ne dévoilait pas au monarque le nom incommunicable. Le Thalmud est rempli d'allusions au mystère sacramentel qui entourait chez les Juifs la prononciation du quaternaire divin. C'était l'interprétation outrée du précepte de la loi sinaïtique : « Tu ne prendras pas en vain le » nom du Seigneur, ton Dieu. » Les rêveries rabbiniques ont produit sur ce thème d'incroyables absurdités. L'une des plus étranges est celle qui explique tous les miracles de Jésus-Christ, par la connaissance du nom incommunicable que le divin Fils de Marie aurait subrepticement dérobée au Grand-Prêtre, le seul de tous les Juifs jouissant du privilége héréditaire de savoir la véritable prononciation de l'auguste quaternaire.

Mort de Nabuchodonosor (561).

53. « L'empire de Babylone, dit M. J. Oppert, atteignit, sous Na- » buchodonosor, la plus haute puissance que jamais nation sémi- » tique ait exercée dans l'occident avant l'Islamisme. D'anciennes » légendes attribuèrent à ce roi la conquête de l'Afrique et de l'Es- » pagne. Son génie (car le destructeur de Jérusalem fut un homme » de génie) se manifesta surtout dans ses constructions à Babylone; » il en fit la plus vaste cité dont l'humanité ait gardé le souvenir. Il » mourut après un long règne de quarante-trois ans, en 561 avant » Jésus-Christ, laissant à ses successeurs, la tâche de combattre une » nation qui se révélait : les Perses [1]. » L'Ecriture Sainte ne nous a laissé aucun renseignement sur la mort du roi puissant qui avait renversé la cité sainte, et ouvert pour les Juifs la période de la transmigration.

[1] J. Oppert, *Rapport à S. Exc. M. le Ministre de l'instruction publique et des*



§ VIII. Dernière période de la grande Transmigration (561-536).

Evilmérodach, successeur de Nabuchodonosor (561-559).

54. « Le successeur de Nabuchodonosor, dit l'historien chaldéen » Bérose, fut Evelmaradouch son fils. Sa conduite illégale et violente le rendit odieux; il fut tué par Nériglessoroor, son beau-frère, après un règne de deux ans[1]. » Ce texte de Bérose était parfaitement conforme à la donnée biblique. Nous lisons en effet au IVe livre des Rois et au LIIe chapitre de Jérémie : « La trente-septième année de la transmigration de Joachim, roi de Juda, le vingt-septième jour du douzième mois, Evilmérodach, roi de Babylone, à son avénement à l'empire, fit sortir Jéchonias de sa prison. Il lui parla avec bonté, et le fit asseoir sur un trône plus élevé que celui des autres rois vaincus, dans le palais de Babylone. Il lui fit quitter ses vêtements de captif, et pendant tout le règne d'Evilmérodach, Jéchonias fut admis à la table royale. Un revenu annuel lui fut assigné pour son entretien, et il en jouit sans interruption jusqu'à sa mort[2]. » Malgré la concordance du texte sacré avec l'indication de Bérose, plusieurs philologues modernes se refusaient encore à reconnaître l'authenticité du nom d'Evilmérodach. « Le nom de ce prince, dit M. Dubeux, est composé d'*Evil*, qui en » hébreu signifie *fou, insensé,* et de Mérodach, nom propre d'une » idole des Babyloniens, à laquelle on offrait des victimes humaines » et que l'on suppose être la planète de Mars. Quelques auteurs » pensent qu'*Evil* a été introduit dans le nom d'*Evilmérodach* par » les Juifs, qui étaient bien aises de tourner en ridicule le roi des » Babyloniens leurs oppresseurs. Il est certain qu'un prince de » Babylone ne peut pas avoir porté un nom tiré de la langue

cultes, sur une mission scientifique en Angleterre. Chronol. des Assyr. et des Baby. (*Ann. de philos. chrét.*, pag. 339). Le nombre des années du règne de Nabuchodonosor est connu par le fragment de Bérose que nous citons ici.

[1] Ναβουχοδόνοσορος μετηλλάξατο τὸν βίον, βεβασιλευκὼς ἔτη τεσσαράκοντα τρία. Τῆς δε βασιλείας κύριος ἐγένετο ὑιὸς αὐτοῦ Ἐυελμαράδουχος. Οὗτος προστὰς τῶν πραγμάτων ἀνομῶς καὶ ἀσελγῶς, ἐπιβουλευθεὶς ὑπὸ τοῦ τὴν ἀδελφὴν ἔχοντος αὐτοῦ Νηριγλισσοροόρου ἀνηρέθη, βασιλεύσας ἔτη δύο. (Joseph., *Ant. jud.*, lib. X, cap. XI.)

[2] IV *Reg.*, cap. XXV, 27 ad ultim.; *Jerem.*, cap. LII, 31 ad ultim.

» hébraïque. Mais on peut admettre qu'*Evil* tient la place d'une » expression chaldéenne, qui avait le même sens. » Toutes ces controverses, par à peu près, sont maintenant surannées, et nous ne les indiquons que pour mieux faire comprendre le service rendu à l'exégèse biblique par les découvertes de M. J. Oppert. L'assyriologue a lu dans les inscriptions cunéiformes le nom d'*Avil-Mardouk*, successeur et fils de Nabuchodonosor ; désormais l'authenticité du nom est incontestable.

Le temple de Bel. Supercherie des prêtres chaldéens dévoilée par Daniel.

55. Le Livre de Daniel ne mentionne pas le nom d'Evilmérodach, mais il contient un récit que nous croyons devoir placer sous le règne de ce prince. Les deux épisodes du temple de Bel et du Dragon sacré suivent, dans la Vulgate, la narration de Suzanne, sans porter l'indication d'aucune date précise. L'original hébreu n'est point parvenu jusqu'à nous. Outre le texte de la Vulgate, nous avons ceux des Septante et de Théodotion, qui n'offrent, l'un et l'autre, aucune donnée chronologique positive. Réduits à l'appréciation des faits eux-mêmes et de leur caractère extrinsèque, nous n'hésitons pas à rapporter ces deux incidents au règne d'Evilmérodach, et nous ferons connaître plus loin les motifs qui nous y déterminent. Voici d'abord le récit de l'écrivain sacré. « Daniel était admis à l'honneur de s'asseoir à la table royale, et tenait le premier rang parmi les favoris du prince. Or les Babyloniens avaient une idole révérée sous le nom de Bel. Chaque jour, on fournissait pour son temple douze *artaba*[1] de farine de pur froment, quarante brebis et six métrètes[2] de vin. Le roi vénérait aussi cette idole, il allait chaque jour l'adorer. Cependant Daniel persistait dans le culte de Jéhovah son Dieu, et le roi lui demanda : Pourquoi n'adores-tu pas la divinité de Bel ? — Je n'adore point, répondit-il, les statues inanimées, œuvres de la main des hommes, mais j'adore

[1] L'artaba est évaluée par quelques commentateurs à 72 *sextarii* romains, dont chacun représentait une mesure de 54 centilitres.

[2] Métrètes en grec, amphores en latin. L'amphore romaine était de 48 setiers ou deux urnes ; l'amphore athénienne, de trois urnes ou 72 setiers. Du reste le grec des Septante diffère ici et de la Vulgate, et de la version de Théodotion. Voici comme il s'exprime : Ἀνηλίσκετο δὲ αὐτῷ καθ'ἑκάστην ἡμέραν σεμιδάλεως ἀρτάβαι δωδεκαδύο, καὶ πρόβατα τέσσαρα, καὶ ἔλαιου μετρηταὶ ἕξ. (*Dan. juxta Septuaginta. Patrol. græc.*, tom. XVI *ter*, col. 2835.)

le Dieu vivant, qui a créé le ciel et la terre, et dont la puissance s'étend sur toute vie. — Eh! ne vois-tu pas, dit le roi, que Bel est un Dieu vivant? Regarde ce qu'il lui faut offrir chaque jour à manger et à boire. — Daniel sourit à cette objection. Grand roi, dit-il, ne vous laissez pas tromper aux apparences. Cette statue de Bel, de bronze à la surface, intérieurement remplie de terre cuite, ne mangea jamais quoi que ce soit. » — La réponse de Daniel supposait ou une impiété flagrante de la part du sage Israélite, ou une supercherie habituelle des prêtres chaldéens. L'une et l'autre alternative était de nature à déplaire au monarque. « Il appela les prêtres et leur dit d'un ton courroucé : Si vous ne me révélez sur-le-champ où passent toutes ces offrandes et qui les consomme chaque jour, je vous livrerai au dernier supplice. Si, au contraire, vous me prouvez qu'elles servent réellement à la nourriture de Bel, Daniel mourra, parce qu'il a osé blasphémer contre la divinité. — Or les prêtres attachés au service du temple étaient au nombre de soixante-dix, et chacun d'eux avait une nombreuse famille. Le roi, suivi de Daniel, se rendit au Temple pour une épreuve décisive. Grand roi, lui dirent les prêtres de Bel, nous allons sortir nous-mêmes de l'enceinte sacrée, il n'y restera que vous et Daniel. Placez de votre main les viandes consacrées et le vin des libations devant le Dieu. Vous fermerez ensuite les portes du temple, en les scellant de votre anneau royal. Demain matin, revenez au temple, et si vous ne trouvez pas les offrandes consommées par le dieu Bel, nous consentons à subir tous le dernier supplice. Mais s'il en est autrement, que Daniel soit puni de mort, car il sera évident qu'il nous a calomniés. — Or les prêtres chaldéens se croyaient assurés du succès, parce qu'ils avaient ménagé sous la table même des offrandes une entrée secrète, communiquant à un passage souterrain. C'était par là qu'ils s'introduisaient chaque nuit, avec leurs familles, et venaient manger les viandes offertes à l'idole par la crédulité publique. Cependant, quand ils se furent retirés, le roi plaça lui-même les oblations devant la statue de Bel. Daniel de son côté s'était fait apporter secrètement par ses serviteurs de la cendre finement tamisée; il en répandit une couche légère sur le pavé du

temple et la fit remarquer au roi. Après ces préparatifs, le prince et Daniel sortirent à leur tour, les portes furent fermées et scellées de l'anneau royal jusqu'au lendemain matin. Pendant la nuit, les prêtres chaldéens s'introduisirent sans défiance par l'entrée secrète, avec leurs femmes et leurs enfants; ils mangèrent les offrandes consacrées, burent le vin des libations et se retirèrent discrètement à l'heure accoutumée. Impatient de connaître le succès de l'épreuve, le roi sortit de son palais à l'aube du jour et revint au temple. En approchant des portes, il dit à Daniel : Les sceaux que nous y avons apposés hier sont-ils intacts? — Grand roi, répondit Daniel, ils sont intacts. — Le roi les rompit alors, ouvrit les portes et jeta aussitôt les yeux sur la table des offrandes; elle était entièrement dégarnie : Bel, tu es vraiment le grand Dieu, s'écria-t-il, et ton culte n'est point une supercherie! — Mais Daniel, le sourire sur les lèvres, pria le roi de ne pas franchir encore le seuil du temple : Regardez sur le pavé, dit-il, et voyez de qui sont les empreintes qu'on y aperçoit. — Le roi les examina quelque temps en silence; élevant ensuite la voix : Je remarque, dit-il, des traces de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants sur la cendre du parvis. — Cette fraude excita le courroux du prince. Il fit appréhender les prêtres avec leurs femmes et leurs enfants, les contraignit de lui découvrir la porte dérobée par laquelle ils s'introduisaient sous la table des offrandes, et pénétraient dans l'intérieur du sanctuaire. Après avoir ainsi constaté leur fourberie sacrilége, il les livra au dernier supplice. Le temple fut remis à la discrétion de Daniel, qui le rasa et détruisit l'idole [1]. »

Daniel tue le dragon sacré. Premier miracle de la fosse aux lions.

56. L'attention du prince éveillée sur les manœuvres sacerdotales dont les sanctuaires chaldéens étaient le théâtre, ne se borna point à cette première épreuve. « Les Babyloniens rendaient les honneurs divins à un dragon sacré, d'une taille immense, que l'on

[1] *Dan.*, cap. XIV, 1-21. Le chapitre XIV[e] de Daniel porte, dans le grec des Septante, la suscription suivante : Ἐκ προφητείας Ἀμβακοὺμ υἱοῦ Ἰησοῦ ἐκ τῆς φυλῆς Λευί. *Ex Prophetia Ambacum* (Habacuc) *filii Jesu de tribu Levi* (*Dan., juxta Septuaginta. Patrol. græc.*, tom. XVI *ter*, col. 2836). La version de Théodotion ne donne point ce renseignement, qui manque aussi dans la Vulgate, et que nous reproduisons ici sans rien préjuger de sa valeur traditionnelle.

conservait avec un soin religieux. Celui-ci est bien réellement vivant, dit le roi à Daniel, adore-le donc avec nous. — J'adore le Seigneur mon Dieu, répondit le sage Hébreu, mais ce dragon n'est pas le Dieu vivant. Grand roi, si vous daignez me le permettre, je m'engage à tuer cet animal sans épée ni bâton. — Je te le permets, dit le roi. — Daniel prit de la graisse, de la poix et du crin découpé, il fit fondre le tout et en composa des boulettes que le dragon dévora avidement. Quelques heures après, l'animal mourait, étouffé par cette nourriture indigeste. Voilà donc, s'écria Daniel, le Dieu que vous adoriez ! » — Il se trouvait sans doute parmi la foule témoin de ces expériences, des âmes élevées qui comprirent la vanité des idoles et l'absurdité des cultes païens. Mais les intelligences d'élite ne formaient, à Babylone comme ailleurs, qu'une imperceptible minorité. Le reste de la population, attaché par les traditions, les intérêts, les habitudes aux usages des aïeux, ne put voir, sans un soulèvement d'indignation et d'horreur, l'injure faite à des dieux jusque-là révérés. « Une véritable émeute éclata parmi les Babyloniens. Le roi s'est fait Juif, disaient-ils. Il a détruit le temple de Bel, mis à mort ses ministres et fait périr le dragon! — Bientôt l'insurrection fut maîtresse de la ville. Les révoltés dirent au roi : Livrez-nous Daniel, sinon nous vous mettrons à mort, vous et tous les membres de votre famille. — Le roi n'avait aucun moyen de résister à ces furieux; cédant à la nécessité, il consentit à remettre Daniel entre leurs mains. La foule se saisit du Prophète et courut le précipiter dans la fosse murée où l'on gardait vivants sept lions réservés au supplice des criminels [1]. Chaque jour on jetait à ces animaux deux condamnés à mort et deux brebis. Le peuple voulut qu'on ne leur donnât aucune autre nourriture jusqu'à ce qu'ils eussent dévoré Daniel. Or six jours s'écoulèrent sans que les animaux eussent touché la proie qui leur était abandonnée. Le sixième jour, l'Ange du Seigneur apparut à Haba-

[1] Cette particularité qui n'est pas formellement exprimée dans la Vulgate, se trouve dans la version grecque des Septante, dont voici le texte : Ἦν δὲ λάκκος ἐν ᾧ ἐτρέφοντο λέοντες ἑπτὰ, οἷς παρεδίδοντο οἱ ἐπίβουλοι τοῦ Βασιλέως. (*Dan., juxta Septuaginta. Patrol. græc.;* tom. XVI *ter*, col. 2840.)

cuc le prophète, qui était resté en Judée, et qui n'avait pas subi la douleur de la transmigration. Habacuc avait préparé un ragoût et des pains trempés dans un vase, qu'il portait aux moissonneurs occupés dans son champ. L'Ange lui dit : Voici l'ordre de Jéhovah ton Dieu, porte ces aliments à Daniel, dans la fosse aux lions de Babylone. — Seigneur Dieu, s'écria Habacuc, je ne suis jamais allé à Babylone, et je ne sais où est située la fosse aux lions! — En ce moment, l'Ange de Dieu étendit la main sur la tête d'Habacuc et, le saisissant par sa chevelure, le transporta avec la rapidité de l'esprit au-dessus de la fosse aux lions à Babylone. Daniel, serviteur de Dieu, dit le Prophète, prenez la nourriture que le Seigneur vous envoie. — O Dieu, il est donc vrai que vous vous êtes souvenu de moi! dit Daniel. C'est ainsi que vous n'abandonnez jamais ceux qui vous aiment! — Après avoir ainsi témoigné sa reconnaissance au Seigneur, Daniel se leva et prit la nourriture miraculeusement déposée à ses pieds. Cependant l'Ange avait instantanément ramené Habacuc en Judée, sur le chemin où il l'avait pris. Le septième jour, le roi de Babylone se rendit à la fosse aux lions. Il croyait Daniel mort depuis longtemps, et il voulait donner à sa mémoire un témoignage public d'affection. En jetant les yeux dans l'intérieur de la fosse, il aperçut le Prophète tranquillement assis au milieu des lions. Seigneur, Dieu de Daniel, s'écria le prince, vous êtes grand! — Le roi fit alors rendre la liberté au sage Hébreu. Par son ordre, ceux qui avaient ainsi cherché sa mort, furent jetés eux-mêmes aux lions qui les dévorèrent sur-le-champ. — Témoins de leur supplice, le roi dit ensuite : Que toute la terre tremble devant le Dieu de Daniel; c'est lui qui est le Sauveur, il fait des prodiges de puissance, il a arraché son serviteur à la gueule des lions[1]. »

Discussion chronologique au sujet du premier miracle de la fosse aux lions.

57. La plupart des interprètes modernes ont cru devoir placer ces deux faits bibliques sous Cyrus, ou du moins sous le prince appelé par l'Ecriture Darius le Mède, qui régna à Babylone immédiatement après la mort de Balthassar. Quelques explications som-

[1] *Dan.*, cap. XIV, 22 ad ultim.

maires feront comprendre pourquoi nous n'adoptons point leur sentiment. Bel n'était point la divinité des rois perses. Les inscriptions des Achéménides, déchiffrées par M. Oppert et que nous aurons plus tard l'occasion de faire connaître aux lecteurs, ont toutes une formule initiale qui le constate. Voici par exemple le début de l'inscription de Darius, fils d'Hystaspe, à Nakh-I-Roustam : « Le grand dieu des dieux, Ormuzd, qui a créé le ciel et la terre, » qui a créé les hommes, leur a confié la royauté, et qui a fait » Darius roi de plusieurs rois [1]. » Les inscriptions de Xerxès, l'Assuérus de l'Ecriture, retrouvées à Van [2] et à Persépolis [3], celle de Darius à Bisoutoun [4] portent la même empreinte d'un sentiment et d'un culte religieux complétement différents de ceux des Babyloniens. C'est exclusivement dans les textes de Nabuchodonosor et des rois chaldéens, ses successeurs, que nous voyons figurer la mention du culte de Bel. « Nabopolassar, mon père, a entrepris de » construire la grande enceinte de Babylone (que Bel Dagon » garde) [5] ! » Ainsi parle Nabuchodonosor, telle est la croyance religieuse qu'il partage avec ses sujets et qu'il transmet à ses descendants. Or, ni Cyrus, ni Darius le Mède, n'eurent la même croyance. Bel était pour eux le Dieu des vaincus babyloniens. En supposant qu'ils aient permis à leurs nouveaux sujets de se consoler de leur défaite par la fidélité à leur culte national, et qu'ils aient laissé subsister le temple de Bel, cette habile et large politique que nous avons retrouvée déjà dans tous les grands empires de l'antiquité, n'allait point jusqu'à convertir Cyrus ou Darius à une religion étrangère et humiliée par leurs armes. Donc le roi, qui dans le récit de Daniel se montre si jaloux de l'honneur du dieu Bel, ne peut être ni Cyrus, ni Darius. Bossuet avait déjà fait observer de plus que ni l'un ni l'autre n'auraient laissé l'autorité s'affaiblir dans leurs mains, au point de subir la loi des Babyloniens révoltés. L'émeute populaire qui triomphe d'une volonté royale, menace d'égorger le prince et sa famille, s'empare du favori d'un monarque

[1] J. Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, tom. II, pag. 163-169. — [2] Idem, *ibid.*, pag. 122-154. — [3] Idem, *ibid.*, pag. 154-156. — [4] Idem, *ibid.*, pag. 242-250. — [5] Idem, *ibid.*, pag. 276.

pour le jeter aux lions comme un vil criminel, et se fait tellement craindre que, pendant six jours, le roi n'ose pas donner un témoignage de sympathie au ministre fidèle dont il déplore la perte, tout cela ne saurait convenir ni à Cyrus, ni à Darius, conquérants formidables et vainqueurs respectés. Au contraire, ces particularités semblent parfaitement en rapport avec le portrait que Bérose nous a tracé du caractère d'Evilmérodach, prince emporté mais faible, qui périt victime d'une conjuration organisée contre lui au sein même de sa famille et favorisée par le mécontentement général de ses sujets. Qu'on veuille bien noter que le cri de l'insurrection contre le prince dont parle Daniel, est celui-ci : « Le roi est » devenu Juif! » Or Evilmérodach avait signalé son avénement au trône par la grâce accordée à Joachim, le roi juif retenu en captivité pendant toute la vie de Nabuchodonosor. Enfin, une dernière raison qui nous paraît péremptoire est la suivante : Habacuc avait commencé à prophétiser vers l'an 606, soixante-dix ans avant le règne de Darius le Mède (538-536). En supposant qu'il fût âgé seulement de vingt ans au début de son ministère prophétique (et c'est restreindre l'hypothèse dans des limites à peine vraisemblables), Habacuc aurait eu quatre-vingt-dix ans. Or à cet âge on ne porte plus le repas des moissonneurs dans la campagne. La date d'Evilmérodach (561) au contraire, se concilie parfaitement avec l'âge probable d'Habacuc, et rend admissible l'intervention de ce Prophète dans cette circonstance. Tels sont les motifs historiques qui nous déterminent à rapporter au règne d'Evilmérodach les deux épisodes qu'on vient de lire.

Succession des rois babyloniens d'après Bérose, confirmée par les textes cunéiformes. Inscription relative à Balthassar, fils de Nabonid, retrouvée par M. J. Oppert.

58. Depuis Evilmérodach jusqu'à Balthassar (559-536), la succession des rois babyloniens n'a pas laissé de traces dans les écrivains sacrés. Les Juifs, peuple vaincu, ne prenaient qu'un médiocre intérêt aux règnes de princes étrangers, dont l'avénement ne changeait rien aux destinées sociales d'Israël. Le prophète Daniel lui-même n'avait pas à entretenir sa nation des faits qui n'avaient aucun rapport avec les espérances du rétablissement futur de Jérusalem. Les soixante-dix années prédites pour la durée de la captivité se poursuivaient donc au milieu des vicissitudes de l'empire babylonien, et

la période assignée d'avance, comme le terme des malheurs de Juda, attirait seule les regards des exilés. Nous ne pouvons cependant nous dispenser d'enregistrer ici les noms des princes qui se succédèrent, dans cet intervalle, sur le trône de Babylone. La liste que Bérose nous en a laissée se trouve exactement confirmée jusqu'ici par les découvertes des inscriptions cunéiformes. Voici donc la suite du précieux fragment de cet historien, dont nous avons cité plus haut la première partie. « Après la mort d'Evilmérodach » (559), Nériglissoroor son meurtrier régna quatre ans (559-555). » Le fils de ce dernier, Laborosoarchod, encore enfant, succéda à » son père, mais ne régna que neuf mois (555). Les mauvaises dis» positions de ce jeune prince tournèrent contre lui ses propres » officiers, qui le mirent à mort. Débarrassés par un crime de l'hé» ritier du trône, les conjurés, d'un commun accord, conférèrent la » royauté à un certain Nabonid, babylonien d'origine et de la fa» mille royale [1]. Ce fut sous ce prince que les quais de la ville le » long du fleuve furent construits de briques cuites et de bitume. » La dix-septième année de son règne (538), Cyrus, sorti de Perse » à la tête d'une grande armée, fit la conquête de toute l'Asie, et » vint attaquer Babylone. A son approche Nabonid se mit en cam» pagne avec ses troupes, et vint lui offrir le combat. Le roi baby-

[1] Il y a dans le texte grec une amphibologie qui rend le sens véritable fort difficile à déterminer. Les anciennes leçons de Josèphe portaient : Συνελθόντες οἱ ἐπιβουλεύσαντες αὐτῷ, κοινῇ τὴν βασιλείαν περιέθηκαν Ναβοννήδῳ τινὶ τῶν ἐκ Βαβυλῶνος, ὄντι ἐκ τῆς αὐτῆς ἐπιστάσεως. Le dernier mot a été corrigé par Havercamp, et remplacé par Ἐπισυστασέως (*conjurationis*). Il nous semble trop évident que les conjurés devaient nécessairement faire cette révolution au profit d'un des leurs, pour que Bérose ait pris la peine, dans un récit sommaire et très-laconique, d'insister sur cette banalité. Nous inclinons donc, malgré l'autorité d'Havercamp, à considérer la première leçon comme authentique. Reste à déterminer le véritable sens du mot ἐπιστασεως. Nous proposons celui de *groupe*, *tribu*, *famille*, qui nous paraît conforme au génie de la langue, sans avoir d'ailleurs la prétention de donner à cette hypothèse un caractère trop absolu. L'expression ἐπιστάσις a été fréquemment employée dans le sens d'ἐπιστασεία (*imperium*) (Rob. Et., *Thes. ling. græc.*, édit. Firmin Didot, tom. III), et ce sens pourrait encore fortifier notre conjecture. Faisons observer que les anciennes traductions latines rendent cette expression par les mots : *Ex eadem gente* (Jos., Genève, 1634).

» lonien fut vaincu, il prit la fuite, et alla s'enfermer avec un petit » nombre de guerriers dans les murailles de Borsippa. Cyrus, sans » l'y poursuivre, vint mettre le siége devant Babylone. Il s'efforça » de battre en brèche les murailles extérieures de la cité, mais » trouvant trop de difficultés à cette entreprise, il ramena ses troupes » à Borsippa pour y assiéger Nabonid. Celui-ci prévint l'attaque par » une soumission volontaire. Cyrus se montra clément; il reçut la » soumission de Nabonid et se contenta de l'exiler de la province » babylonienne, lui assignant la Caramanie pour résidence. Ce fut » là que Nabonid acheva ses jours [1]. » Tous les échelons de la liste de Bérose ont été vérifiés par les textes cunéiformes. Nériglissor est le *Nergal-sarr-ousour* [2] des inscriptions babyloniennes. Laborosoarchod, son fils, dont le nom défiguré par les historiens grecs avait donné lieu à tant de conjectures laborieusement édifiées par les savants, s'est retrouvé dans le *Bel-akh-isrouk* [3] des monuments chaldéens. Enfin Nabonid, le Labynète d'Hérodote, le Naboandel de Josèphe, reconquiert enfin son authenticité, en face de l'histoire. Voici en effet ce que M. Oppert a lu sur une brique de Chalanné-Mughéir : « Quand même Nabonid (*Nabou-Nahid*, Nabo est majes- » tueux) roi de Babylone a persévéré de pécher contre la grande » divinité, sauve-moi, accorde-moi largement une existence jus- » qu'aux jours les plus reculés. Et puisqu'il existe Balthassar (*Bel-* » *sarr-ussur*), le rejeton de mon cœur, mon fils aîné, propage à » cause de lui l'adoration de la grande divinité. Que sa vie soit pré- » servée sans atteinte, aussi longtemps que le permettront les des- » tinées [4]. »

[1] Beros., apud Joseph., *Contra Apion.*, lib. I, cap. VII. — [2] J. Oppert, *Chron. des Assyr. et des Babylon.*, *Ann. de philos. chrét.*, tom. LIII, pag. 339. — [3] Id., *ibid.*

[4] J. Oppert, *Expéd. scient. en Mésopotamie*, tom. I, pag. 263. Ce texte est répété dans l'inscription de la troisième colonne de Sippara, la *Sépharvaim* de l'Ecriture. Voici deux autres inscriptions de Nabonid : *Nabiuvnaïd, rex Babylonis, conservator Pyramidis et Turris, filius Nabubalatiribi nominati, dominus sapiens. Nabiuvnaïd, rex Babylonis, servus Nebo et Merodachi, filius Nabubalatiribi nominati, dominus sapiens ego* (J. Oppert, *Expéd. scientifiq. en Mésopotamie*, tom. II, pag. 325,326).

Importance de la découverte de M. J. Oppert, au point de vue de l'exégèse biblique.

59. Le texte qu'on vient de lire est une des plus précieuses découvertes de notre savant assyriologne. Jusqu'ici le Balthassar du Livre de Daniel était resté inconnu à tous les historiens profanes. On avait prétendu l'identifier avec le Labynète d'Hérodote, le Nabonid historique. Mais en dehors de la difficulté d'expliquer comment le mot *Labynète*, *Nabonid* ou *Naboandel* avait jamais pu se métamorphoser en celui de *Balthassar*, restait à concilier le récit de Bérose qui nous apprend que Nabonid, traité favorablement par Cyrus, acheva en paix ses jours dans la province de Caramanie, avec l'affirmation claire et catégorique de Daniel qui raconte la mort de Balthassar, dans la nuit même où Babylone fut prise par Cyrus. Comme toujours le rationalisme triomphait de ces apparentes contradictions. Tel est le sort du Livre divin qui porte le flambeau de la révélation à travers les siècles. Chaque fois qu'on a pu confronter son texte avec les monuments authentiques, ou avec des découvertes positives de la science, on l'a trouvé d'une rigoureuse exactitude. Ces expériences mille fois renouvelées, et de la manière la plus inattendue, ont toujours donné le même résultat. Cependant s'il restait un point encore obscur, faute de renseignements suffisants, on ne manquait pas de transporter de ce côté tout l'appareil de la controverse rationaliste, et parce que le Balthassar de Daniel ne se retrouvait point dans les rares fragments de l'antiquité babylonienne parvenus jusqu'à nous, la Bible tout entière perdait son caractère sacré. Aujourd'hui ce Balthassar, si longtemps controversé, ou plutôt le *Belsaatsar* du texte hébreu, réapparaît sous son nom assyrien de *Bel-sarr-ussour* des inscriptions cunéiformes. Il est fils de Nabonid; et, soit qu'il ait été volontairement associé au trône par son père, ainsi qu'on pourrait le supposer d'après l'inscription même que nous avons citée, soit qu'après la soumission de Nabonid à Cyrus, sous les murs de Borsippa, Balthassar ait prolongé la résistance à Babylone, ce qui semblerait résulter du fragment de Bérose et du récit d'Hérodote que nous citerons plus loin, il n'en demeure pas moins constaté que le dernier roi babylonien nous fut uniquement connu jusqu'à ces derniers temps par le Livre de Daniel que

tous les rationalistes passés et présents voulaient reléguer au rang des fables [1].

60. Désormais donc les objections formulées par une science incomplète contre le Balthassar biblique resteront, ainsi que tant d'autres, comme une preuve de l'acharnement avec lequel l'Ecriture sainte a été combattue, et comme un nouveau témoignage des victoires définitives que chaque ligne du texte sacré a successivement remportées sur ses adversaires. Trois des chapitres du Livre de Daniel se rapportent au règne de Balthassar : nous allons les reproduire dans leur ordre chronologique. « La première année de Balthassar, roi de Babylone, le Prophète eut un songe; une vision lui fut montrée pendant son sommeil; il en a retracé sommairement le récit : Une nuit j'eus une vision, dit-il : sous mes yeux, les quatre vents du ciel étaient déchaînés sur les flots d'une vaste mer. Du sein des ondes je vis sortir successivement quatre animaux gigantesques dont les formes étaient différentes. Le premier ressemblait à une lionne, et avait des ailes d'aigle. Je le regardais s'élever devant moi, quand ses ailes lui furent arrachées, il fut précipité à terre, mais il se releva, en se tenant debout sur ses pieds comme une forme humaine, et un cœur d'homme lui fut donné. Un autre animal m'apparut alors, il ressemblait à un ours, sa mâchoire était armée d'une triple rangée de dents, et on lui disait : Lève-toi, et rassasie-toi de carnage. Un troisième lui succéda. Il avait le corps d'un léopard, quatre ailes d'oiseau, qu'il tenait éployées, et quatre

Seconde vision prophétique des empires par Daniel.

[1] Nous n'entrons pas ici dans l'examen philologique de la formule assyrienne du nom de *Nabonahid* qui présente une variante dans les inscriptions des quatre cylindres du musée de Londres, où on lit *Nabou-imtouk*. MM. Rawlinson et Oppert sont d'accord sur l'assimilation de *Belsarrussour*, fils de *Nabonahid* ou Nabouimtouk, avec le Balthassar de l'Ecriture (J. Oppert, *Chron. des Assyr. et des Babyl.*, *Ann. de philos. chrét.*, tom. LIII, pag. 340). Ces deux savants assyriologues poursuivent en ce moment leurs recherches pour constater, par d'autres monuments, « que les signes *Imtouk* représentent un monogramme complexe du mot *Nahid.* » (Idem, *ibid.*) C'est là une question de temps et d'érudition qu'ils réussiront certainement à élucider. Pour le moment nous enregistrons uniquement le résultat définitif de leurs travaux, et le point précis où s'arrêtent les magnifiques découvertes des deux assyriologues français et anglais.

têtes; la puissance lui fut donnée. Enfin un quatrième d'un aspect terrible, et d'une vigueur extraordinaire, m'apparut. Ses longues dents de fer mettaient en pièces et dévoraient : ses pieds achevaient de broyer ce que les dents avaient épargné. Il n'avait la forme d'aucun des animaux précédents et il avait dix cornes sur le front. Je considérais ces dix cornes, et j'en vis une autre plus petite s'élever du milieu d'elles, bientôt trois des premières furent arrachées. La petite corne avait des yeux semblables à ceux d'un homme, et une bouche qui proférait des blasphèmes. J'étais attentif à ce spectacle, lorsque des trônes furent disposés, et l'Ancien des jours vint s'asseoir. Son vêtement était blanc comme la neige, ses cheveux ressemblaient aux boucles d'une laine éclatante; son trône étincelait comme la flamme, il était porté sur des roues brillantes comme l'éclair. Un fleuve de feu s'élançait impétueusement devant sa face; un million d'esprits le servaient, et mille millions se tenaient prosternés devant lui. Le conseil éternel prit place sur les trônes, et les livres furent ouverts. Cependant j'étais attentif aux blasphèmes proférés par la corne aux yeux et à la bouche d'un homme, lorsque je vis que le quatrième animal avait été tué; son cadavre fut dépecé et livré aux flammes. La puissance avait été de même ravie aux trois autres, et le temps de leur existence ne s'était pas prolongé au-delà du terme qui leur avait été fixé. Ma vision nocturne durait encore : en cet instant je vis le Fils de l'homme qui descendait sur les nuées du ciel. Il s'avança jusqu'au trône de l'Ancien des jours, auquel il fut présenté. L'Ancien des jours lui donna la puissance, l'honneur et la royauté. Tous les peuples, tribus et langues seront soumis à son empire; son pouvoir sera un pouvoir éternel, son royaume ne sera jamais renversé. Je frissonnai d'étonnement, moi, Daniel; j'étais bouleversé par cette vision, qui agitait tous mes sens. M'approchant alors d'un des anges qui assistaient l'Eternel, je lui demandai l'explication de ce que je voyais. Il me répondit : Ces quatre animaux gigantesques sont les quatre empires qui s'élèveront sur la terre. Mais la royauté passera aux saints du Dieu Très-Haut, et ils la conserveront jusqu'à la consommation des siècles.— Je désirais vivement savoir ce que représentait le quatrième animal

dont l'aspect formidable n'avait aucune ressemblance avec les trois autres. Ses griffes et ses dents étaient de fer; il mettait en pièces et dévorait; ses pieds broyaient ce que les dents avaient épargné. Je voulais apprendre la signification des dix cornes qu'il avait au front, et de la petite corne devant laquelle trois des premières étaient tombées, et qui avait des yeux et une bouche proférant des blasphèmes. Elle faisait la guerre aux Saints, et elle avait prévalu sur eux jusqu'à ce que l'Ancien des jours fût venu, qu'il eût donné aux Saints le pouvoir de juger, et que le temps où les Saints devaient obtenir l'empire fût arrivé. L'Ange me dit alors : Le quatrième animal représente le quatrième empire qui dominera sur la terre. Il sera plus grand que tous les autres, il dévorera l'univers, le foulera aux pieds et le broiera. Les dix cornes figurent dix rois de cet empire. Après eux il s'en élèvera un autre plus puissant qui humiliera trois princes. Il proférera des paroles de blasphème contre le Très-Haut et foulera aux pieds les Saints. Il se croira le pouvoir de changer les temps et les lois, et le pouvoir lui sera donné un temps, deux temps et la moitié d'un temps. Alors l'heure de son jugement sonnera, la puissance lui sera enlevée, pour ne plus reparaître jamais. La royauté, le pouvoir et la grandeur sous tous les cieux seront dévolus au peuple des Saints du Très-Haut, dont le règne est éternel, et auquel tous les rois seront soumis. — Ainsi parla l'Ange. Or, moi, Daniel, j'étais livré à tout le trouble de mes pensées, mon visage reflétait mon agitation, mais je conservai fidèlement toutes ces paroles dans mon cœur [1]. »

Accomplissement historique de cette vision.

61. En rapprochant cette vision de celle que le Prophète avait précédemment expliquée à Nabuchodonosor, nous avons sur l'ensemble de l'histoire humaine, la plus solennelle perspective qu'il ait été donné jamais au regard d'un mortel d'embrasser. On a reconnu dans les trois premiers animaux symboliques, l'empire assyrien figuré par la lionne aux ailes d'aigle, dont l'essor fut terrible mais court; celui des Perses et des Mèdes, descendant avec Cyrus et Cyaxare des plateaux de la haute Asie comme

[1] *Dan.*, cap. VIII integr.

l'ours du sommet des montagnes, et multipliant avec Darius et Xerxès les hécatombes humaines sur tous les champs de bataille; l'empire grec, fondé par Alexandre-le-Grand, sous l'emblème du léopard dont l'agilité est doublée par les ailes de l'oiseau; l'empire romain qui n'a aucun trait de ressemblance avec les précédents, tour à tour monarchie, oligarchie, république, despotisme impérial, changeant de forme, mais gardant son caractère de force invincible, ses dents et ses griffes de fer pour dévorer et dépecer le monde. A tous ces règnes de la terre succédera celui du Fils de l'homme, qui recevra de l'Ancien des jours l'empire des Saints dont la durée s'étendra jusqu'à la consommation des siècles. Que les rationalistes reculent tant qu'ils voudront l'époque de la composition du Livre de Daniel; qu'ils descendent avec Porphyre jusqu'au règne d'Antiochus-Epiphane et qu'ils attribuent à un Juif obscur cette page étonnante, nous n'y verrons qu'un miracle plus étonnant encore. Comment, sous Antiochus-Epiphane, décrire avec tant de précision l'avénement du Fils de l'homme [1] à la royauté des Saints; comment affirmer que cette royauté, succédant à l'empire romain, persévérerait jusqu'à la consommation des siècles? Ce n'est pas tout. Comment, sous Antiochus-Epiphane, prédire les royautés modernes, qui se greffent avec l'invasion barbare sur le cadavre de l'empire romain, et que figurent les dix cornes symboliques? Comment surtout prévoir la naissance de cette nouvelle puissance, obscure à son début, qui renverse bientôt sous l'effort d'un chamelier de Médine, trois empires : l'Egypte, la Perse et l'Asie Mineure, Alexandrie, Suze et Constantinople; qui a les yeux d'un Voyant, titre que Mahomet réussit à identifier tellement avec son nom qu'on ne l'appelle plus que Mahomet le Prophète (dans les langues orientales : le Voyant); qui profère des paroles de blasphème contre le Très-Haut; qui lutte avec l'empire des Saints; qui

[1] On remarquera ce titre de Fils de l'Homme que Notre Seigneur Jésus-Christ prend lui-même dans l'Evangile, et la parole qu'il emprunte à la prophétie de Daniel, lorsque décrivant le dernier jugement, il dit : « Alors vous verrez » le Fils de l'Homme descendre sur les nuées du ciel avec une grande puis- » sance et une grande majesté. » (*Matt.*, cap. XXIV, 30; *Marc*, cap. XIII, 26; cap. XIV, 62; *Luc*, cap. XXI, 27.)

prévaut contre eux dans presque toutes les régions du monde antique ; qui se croit le pouvoir de changer les temps et les lois en imposant à la crédulité de ses sectaires un calendrier absurde et une législation dégradante sous laquelle les populations s'éteignent dans l'impuissance, les contrées s'appauvrissent dans la stérilité, les caractères s'avilissent dans le fatalisme. « Un temps, deux temps » et la moitié d'un temps » sont marqués comme le terme de sa puissance. On a voulu réduire en chiffres précis cette expression prophétique. Nous ne donnerons point ici les calculs approximatifs auxquels on s'est livré à ce sujet. Un regard jeté sur cet empire anti-chrétien qui n'attend qu'une secousse pour tomber en dissolution, suffira à faire comprendre que la puissance ne lui a point été accordée pour toujours. Cependant le règne du Fils de l'homme, l'empire de Jésus-Christ et de son Eglise conserve sa jeunesse immortelle au milieu de la décrépitude des sociétés. Le passé ne l'a point affaibli ; le présent, avec ses agitations, ses controverses et ses entreprises tumultueuses, ne réussit point à étouffer sa divine énergie ; l'avenir ne l'effraie pas davantage, et il persévérera ainsi, toujours attaqué, toujours invincible, jusqu'à l'heure où l'Ancien des jours prendra place sur son trône éternel, et remettra au Fils de l'Homme descendant sur les nuées du ciel le jugement du monde [1].

[1] Cette grande vue de l'histoire, qui prend l'humanité des mains de Dieu, au berceau de l'Eden, pour la conduire à travers le temps au jugement définitif de Dieu, trouble l'esprit des rationalistes modernes. On sait que depuis saint Augustin jusqu'à Bossuet et jusqu'à nos jours, l'Eglise catholique n'a pas eu d'autre enseignement que celui de Daniel lui-même. Voici comment, dans un livre destiné au peuple, M. de Lamartine parle du *Discours sur l'Histoire Universelle,* de Bossuet : « Ce livre trop accrédité jusqu'ici est nul pour » l'enseignement de l'histoire, et il n'est pas moins inférieur à sa renommée » pour la philosophie de l'histoire. Pourquoi cette philosophie manque-t-elle » si complétement au Discours sur l'histoire universelle ? c'est que Bossuet » en l'écrivant au lieu de rester homme s'est fait l'organe de Dieu. L'histoire » universelle est un mystère, Bossuet a prétendu en faire un système. Il a » voulu déchirer le rideau sur la face et sur les pensées de Dieu, incompréhensibles à nos misérables intelligences. Cet orgueil a troublé sa vue. Il a » oublié que Dieu, qui est l'infini, le centre, est partout; et la circonférence » est encore centre. Au lieu de faire circuler les astres, les mondes, les créations, les événements, les choses autour de cet axe éternel et ineffable du

Vision prophétique de Daniel relative aux règnes d'Alexandre-le-Grand et d'Antiochus-Epiphane.

62. De ces hauteurs, où le regard du Prophète, illuminé par l'inspiration divine, découvrait l'histoire tout entière dans son évolution entre les deux éternités, l'Esprit saint ramena Daniel aux réalités dont l'imminence intéressait plus particulièrement alors la destinée du peuple juif. Babylone penchait vers sa ruine; les Perses et les Mèdes grandissaient rapidement, et les exilés de Jérusalem, en interrogeant les événements qui s'accomplissaient autour d'eux, se demandaient le nom du vainqueur, dans la grande lutte entre les deux empires. « La troisième année de Balthassar, roi, une vision m'apparut. Moi, Daniel, j'étais à Suze, au pays d'Elam. Dans ma vision, il me sembla que j'étais au-dessus de la porte d'Ulaï, sur le bord du fleuve de ce nom [1]. Je levai les yeux, et j'aperçus en avant du fleuve un bélier, aux cornes élancées, mais dont l'une était plus élevée que l'autre, quoiqu'elle eût poussé la dernière [2]. Or, le bélier frappait de ses cornes, dans la direction de l'occident, de l'aquilon et du midi; aucun des animaux qu'il attaquait ne pouvait lui résister ni se soustraire à sa domination; tout cédait devant sa volonté, et il devint tout-puissant. Je le considérais, lorsqu'un bouc s'élança de l'occident; d'un bond victorieux il parcourut la terre, et ses pieds ne touchaient pas le sol. Cet animal avait une seule corne au milieu du front; mais elle était d'une taille prodigieuse. Il dirigea sa corne vers le bélier que j'avais vu d'abord, et fondit sur lui dans l'impétuosité de sa force. Quand il l'eut atteint, il l'at-

» monde qui est universel et éternel comme Dieu lui-même, il a fait circuler » et converger humainement toute l'histoire autour d'un seul peuple dont les » destinées, grandes selon la foi, sont bornées devant l'histoire. En un mot » Bossuet a inventé le plan de Dieu, mais Dieu est resté Dieu et Bossuet est » resté homme. Ce rêve de Titan n'a laissé qu'un beau vestige, l'histoire a » compté un ingénieux sophisme de plus, mais le plan divin est demeuré » caché dans l'ombre sainte où Dieu retient ses pensées. » (Lamartine, *Vies des grands hommes*, tom. IV, pag. 67-69.) Bossuet n'a pas inventé le plan divin, Dieu lui-même l'a révélé à Daniel. Je ne crois pas à la révélation, dites-vous. Eh bien! réussissez à persuader aux hommes que le monde est éternel, que le panthéisme, le matérialisme sont les solutions réelles des problèmes sociaux. Jusque-là laissez nous croire que la muse, égarée dans ces régions funèbres, n'en rapporte que des doctrines désastreuses pour l'humanité.

[1] C'est le sens de l'hébreu. — [2] C'est encore le sens du texte original.

taqua avec furie, le perça de coups, lui brisa les deux cornes ; et le bélier n'opposait qu'une résistance inutile. Quand il l'eut jeté à terre, il le foula aux pieds et nul ne put lui arracher cette proie. Or, le bouc devint démesurément grand ; mais quand il eut achevé de croître, sa grande corne fut rompue, et au-dessous il lui en poussa quatre autres, dans la direction des quatre vents du ciel. Or, de l'une d'elles en sortit une petite qui grandit contre le midi et l'orient et contre le pays de dilection[1]. Elle s'éleva contre l'armée du ciel, et foula aux pieds ses vaillants. Elle s'attaqua même au prince de cette armée, fit cesser son sacrifice perpétuel et profana la majesté de son sanctuaire. Or, ce fut en punition des péchés qu'il lui fut donné de proscrire le sacrifice perpétuel, d'humilier la vérité, et de prospérer sur ses ruines. J'entendis alors deux anges dont l'un disait à l'autre : Combien de temps prendra l'accomplissement de cette vision ? Jusques à quand le sacrifice perpétuel sera-t-il interrompu en expiation des crimes, la majesté du sanctuaire outragée et l'armée du peuple de Dieu foulée aux pieds ? — L'autre ange répondit : Deux mille trois cents jours, avec soir et matin, s'écouleront ainsi ; après quoi le sanctuaire sera purifié de cette profanation. — Or, moi, Daniel, je considérais attentivement cette vision et je cherchais à en pénétrer le mystère. En ce moment, une forme humaine m'apparut, et une voix qui semblait venir du portique d'Ulaï disait : Gabriel, fais-lui connaître le sens de la vision. — L'Ange s'approcha donc du lieu où je me tenais, et je tombai la face contre terre en sa présence, au moment où m'adressant la parole, il me disait : Fils de l'homme, comprends les mystères de l'avenir qui doivent s'accomplir en leur temps. — Prosterné devant lui, je l'écoutais ; mais il me toucha, me fit relever, et ajouta : Le bélier ayant deux cornes au front représente les deux rois des

[1] Le mot hébreu *Tsebi*, que la Vulgate a traduit par *Fortitudinem*, nous paraît avoir le sens que nous lui donnons ici. C'est la Judée qui est désignée par ce mot, ainsi que la suite du texte le fait suffisamment comprendre. C'est de même par le nom de *Tsebi* que Daniel représente la Judée, cap. XI, 16 et 41. Ezéchiel (cap. XX, 6-15) et Jérémie (cap. III, 19) emploient la même expression dans le même sens.

Mèdes et des Perses. Le bouc est la figure de la monarchie des Grecs, et sa corne gigantesque représente le premier roi de cette nation. Les quatre cornes qui succèdent à celle-ci sont les quatre rois qui s'élèveront à la mort de ce monarque, sans en avoir la force invincible. Après eux, dans un temps où les iniquités se seront multipliées, il s'élèvera un prince impudent mais habile. Son pouvoir s'établira non par la force mais par la ruse; il fera d'incroyables ravages; le succès couronnera ses entreprises; les vaillants et le peuple des saints périront sous ses coups. Au gré de ses désirs, il fera triompher ses artifices; son cœur s'enivrera d'orgueil; dans l'insolence de sa prospérité, il prendra plaisir à verser le sang; il s'élèvera contre le roi des rois, mais il sera brisé un jour, sans l'intervention d'aucun bras humain. Tel est le sens de la vision qui t'a été manifestée; elle est l'expression fidèle de la vérité; consigne authentiquement son récit pour l'avenir, car elle ne doit se réaliser qu'après un long intervalle. — A la suite de cet événement, moi, Daniel, bouleversé par tant d'émotions, je fus languissant et malade durant quelques jours. Je pus ensuite me lever et reprendre les fonctions que j'accomplissais pour le service du roi, mais le souvenir de la vision me poursuivait sans cesse, et je ne trouvais personne qui pût compléter son interprétation[1]. »

Les découvertes modernes retrouvent dans les monuments assyriens l'usage du symbolisme emprunté par Daniel au règne animal.

63. Les pages qu'on vient de lire ont fait le désespoir de tous les ennemis de la Bible. Porphyre soutenait qu'elles n'avaient pu être dictées qu'après Antiochus-Epiphane, dont le règne est indiqué avec une précision minutieuse, non-seulement quant au caractère et aux principales actions, mais quant à la durée exacte et à la fin étrange. Malheureusement pour Porphyre, Josèphe nous apprend que le grand-prêtre Jaddus lut à Alexandre-le-Grand, lors de son passage à Jérusalem, cet étonnant chapitre de Daniel, cent trente ans avant la naissance d'Antiochus. Nous avons donc le droit de nous arrêter à l'étude de la vision de Daniel, avec d'autant plus d'insistance que son authenticité est plus incontestable et que sa clarté est plus évidente. Nous ne parlons que pour mémoire de

[1] *Dan.*, cap. VIII integr.

cette particularité jusqu'à nos jours inexplicable, qui affectait aux empires le symbole d'animaux gigantesques aux formes monstrueuses. Pendant deux mille ans, on ne comprenait rien à ce langage étrange dont nous avions perdu la clef. Il a fallu que, des ruines de Nimroud et de Khorsabad, la génération de ces symboles bestiaires sortît, par masses énormes, et vînt peupler nos musées, pour que l'intelligence des civilisations éteintes de Ninive et de Babylone nous fût rendue, après un si long oubli, et pour que notre science moderne avouât enfin qu'Ezéchiel et Daniel ont parlé à leurs contemporains la seule langue que leurs contemporains pussent entendre. Combien de fois ne nous est-il pas arrivé de parcourir, la Bible à la main, les salles Assyriennes au Louvre ou au British-Muséum, et de voir la foule stupéfaite s'arrêter devant ces colosses lapidaires, représentant des animaux inconnus, dont le texte sacré fournissait la description la plus exacte et l'explication la plus saisissante? Les images que, dans leurs visions mystérieuses, Ezéchiel et Daniel avaient contemplées, n'étaient donc pas, pour l'époque où vivaient les prophètes, des allégories insolites; elles étaient aussi familières aux habitants de la Chaldée que la mythologie grecque le fut au siècle de Louis XIV, et les palais de Babylone étaient remplis de leurs symboles artistiques, comme le palais de Versailles par un regrettable anachronisme fut peuplé plus tard des divinités de l'Olympe. Ce milieu intellectuel, cette atmosphère babylonienne qui offrent si peu d'affinités avec nos idées modernes, ce n'est pas la philologie seule qui les a reconstitués. On avait décomposé toutes les lettres de chaque mot chaldéen, et on aurait pu rester dans ce sillon stérile vingt siècles encore, avant d'imprimer à la science un seul progrès véritable. La Providence réservait à quelques pionniers qui ont fouillé, sous une direction intelligente, la gloire de faire revivre à nos yeux le passé. Le mystère que dans l'orgueilleuse étude du cabinet les savants n'auraient pu découvrir, s'est révélé sous la pioche de quelques artisans obscurs. Aujourd'hui la vérité éclate au grand jour des académies, elle reparaît pour venger la Bible de tant d'absurdes calomnies et pour faire rougir les fils des inepties dé-

bitées par leurs pères. Le rationalisme réparera, s'il le peut, les brèches que tant de découvertes inattendues ne cessent d'infliger à son système ruineux. Pour nous, il nous suffit de constater le renversement des rôles, et de signaler l'immense déconvenue qui transforme les agresseurs du siècle précédent en vaincus de l'heure présente.

Miraculeuse exactitude de la prophétie de Daniel relative aux règnes d'Alexandre-le-Grand et d'Antiochus-Epiphane.

64. Le bélier symbolique de la vision de Daniel, avec ses deux cornes d'inégale dimension, dont la plus récente devient la plus vigoureuse, figurait merveilleusement la puissance combinée des Mèdes et des Perses. Les Mèdes avaient inscrit les premiers leur nom dans l'histoire, mais Cyrus transporta bientôt à la jeune nation des Perses la prépondérance et la gloire. Les aînés s'effacèrent devant ces nouveaux venus, qui frappèrent, à l'occident, les provinces de l'Asie Mineure, de la Thrace et de la Lybie; au septentrion, les peuplades scythes et les riverains de la mer Caspienne; au midi, l'Arabie et l'Egypte. Les expéditions de Cambyse et de Darius, fils d'Hystaspe, dont nous aurons plus tard l'occasion de parler, réalisèrent au pied de la lettre cette prophétie. L'empire des Perses atteignit son apogée, et tout l'univers donna à ses souverains le nom fastueux de grand roi. On pourrait jusqu'à un certain point comprendre que Daniel, contemporain de Cyaxare et de Cyrus, ait prévu par une merveilleuse inspiration politique la future grandeur des Perses : Cyrus avait le génie propre aux fondateurs d'empires. Mais comment à Babylone, deux cents ans avant la naissance d'Alexandre, dans un temps où la Grèce partagée en une foule de petites républiques indépendantes, sans unité nationale, sans constitution homogène, sans importance d'aucune sorte, sans notoriété même au-delà des horizons de l'Attique, comment, dis-je, Daniel a-t-il pu nommer le roi des Grecs, qui s'élance de l'occident, parcourt la terre d'un bond victorieux, avec une telle impétuosité que ses pieds ne touchent pas le sol, terrasse l'empire des Perses, ravit le trône à Darius Codoman son dernier roi, foule le monde, grandit démesurément et disparaît, sans laisser d'héritier de son génie, de sa gloire ni de sa puissance? La médiocrité se partage les dépouilles du héros et se taille des royaumes trop grands pour elle dans un

empire qu'Alexandre trouvait trop étroit pour ses ambitions plus vastes que l'univers. Mais comment Daniel a-t-il su que ces royaumes seraient au nombre de quatre, ni plus ni moins? Et par quelle coïncidence l'histoire justifie-t-elle si rigoureusement sa prédiction, en inscrivant les noms des quatre généraux définitivement couronnés après la mort de leur maître, Ptolémée-Lagus, roi d'Egypte, Cassandre, roi de Macédoine, Lysimaque, roi de Thrace et Seleucus-Nicator, roi de Syrie? Ce dernier étendit sa domination sur l'Asie presque tout entière, et fut la tige de la dynastie Seleucide avec laquelle les Juifs devaient avoir des relations si multipliées et souvent si désastreuses. Le huitième roi descendant de Seleucus-Nicator fut précisément cet Antiochus-Epiphane, dont l'avénement est figuré dans la vision de Daniel par la petite corne qui s'élève contre la terre de dilection (la Judée), combat l'armée des Saints (Israël), profane le temple de Jérusalem, fait cesser le sacrifice perpétuel, multiplie les massacres, triomphe par la duplicité et tombe enfin au milieu de ses prospérités, frappé d'une maladie soudaine par la main de Dieu. Les malheurs qu'il fera peser sur Jérusalem, dit l'Ange de la vision, dureront deux mille trois cents jours, six ans et demi. Or, Antiochus-Epiphane entra en vainqueur dans le Sanctuaire, l'an 143, et il mourait en 149, dans le terme fixé d'avance par Daniel.

Festin de Balthassar. *Mane Thecel. Pharès.* Interprétation de Daniel. Mort de Balthassar (538).

65. Rien de tout cela ne peut convenir à une littérature politique, mais on comprend aussi que des prophéties de ce genre soulèvent, de la part du rationalisme, des objections acharnées. Reconnaître l'authenticité de cette page de Daniel serait abjurer l'incrédulité. Les ennemis du surnaturel sont condamnés à la négation à perpétuité. Qu'ils nient donc contre toute évidence, contre toute raison, contre toute bonne foi : c'est leur destinée, ils doivent nier sous peine de mort. Mais le genre humain ne peut s'emprisonner avec eux dans les catacombes de la négation universelle. L'immense majorité du genre humain a cru et croira à la prophétie de Daniel. Nous sommes arrivés, en suivant l'ordre chronologique du livre inspiré, à l'époque solennelle où la puissance toujours croissante de Cyrus allait absorber l'empire chaldéen de Babylone. La

capitale de l'Orient, la plus vaste cité peut-être que des hommes aient jamais habitée, avait vu successivement se resserrer autour d'elle le réseau vainqueur des bataillons médo-perses. « Borsippa, » le dernier boulevard de l'empire sémitique, dit M. J. Oppert, » avait dû tomber. » Babylone, dont le siége avait été une première fois abandonné par Cyrus, allait subir le même sort, et « la domi- » nation des Sémites ne devait se relever que douze siècles plus » tard, lorsque le Koran fit trembler le monde. » Balthassar, enfermé dans la triple enceinte des murailles babyloniennes, se croyait protégé par un rempart inexpugnable. Ecoutons le récit de Daniel. « Au jour anniversaire de son avénement à l'empire [1], Balthassar, le roi, donna un grand festin aux principaux officiers de sa cour et de son armée au nombre de mille. Dans le désordre de l'ivresse, le roi se fit apporter les vases d'or et d'argent, ravis autrefois au temple de Jérusalem par Nabuchodonosor, son aïeul, voulant offrir à ses convives, à ses femmes et aux grands de sa cour le vin de l'orgie dans les coupes sacrées. On apporta donc ces riches dépouilles du sanctuaire de Jéhovah, et des lèvres impures les souillèrent de leurs profanations. On buvait en tumulte, et aux joies de la débauche se mêlaient des hymnes en l'honneur des idoles d'or et d'argent, de fer, de bois et de pierre qu'adorait Babylone. Soudain une main pareille à celle d'un homme parut sur le lambris qui faisait face au trône du roi, illuminée par la radieuse clarté du candélabre. Le roi vit cette main dont les articulations faisaient le mouvement de la main d'un scribe, et les caractères qu'elle traçait demeuraient visibles. La pâleur se répandit sur le visage de Balthassar, son émotion était au comble, un frisson d'effroi parcourut ses membres et ses genoux s'entre-choquaient. Un grand cri s'échappa de ses lèvres, et il ordonna de faire venir les mages, les astrologues et les augures chaldéens. Ils accoururent :

[1] Cette particularité ne se trouve ni dans le texte hébreu tel que nous le lisons maintenant, ni dans la Vulgate. Nous l'empruntons à la version grecque des Septante, dont voici les paroles : Βάλτασαρ ὁ βασιλεὺς ἐποίησε δοχὴν μεγάλην ἐν ἡμέρᾳ ἐγκαινισμου τῶν βασιλειῶν ἀυτου. (*Dan., juxta Septuaginta, Patrol. latin.*, tom. XVI *ter*, col. 2801.)

Quiconque lira ces caractères, dit-il, et m'en donnera l'interprétation, sera honoré du manteau de pourpre et du collier d'or, je l'élèverai au troisième rang de mon empire. — Mais aucun d'eux ne put lire l'écriture mystérieuse, ni en expliquer le sens au roi. Cette circonstance redoubla les terreurs de Balthassar; son visage portait l'empreinte du trouble auquel il était en proie; et les grands de sa cour partageaient son émotion. Informée de l'événement, la reine [mère] entra dans la salle du festin : O roi, vivez à jamais, dit-elle ! Bannissez de votre esprit les sombres pensées et ne vous abandonnez pas au désespoir, vous avez dans cette capitale un homme que l'esprit des dieux saints a visité. Pendant le règne de votre père il a plus d'une fois fait preuve de science et de discernement. Nabuchodonosor votre aïeul lui avait confié jadis la présidence du collége des mages, des enchanteurs, des astrologues et des augures, le grand Nabuchodonosor, tige de votre race. Il avait découvert en lui une intelligence supérieure, une prudence et une habileté extraordinaires pour l'interprétation des songes, la science de l'avenir et la solution de tous les problèmes. Le nom primitif de cet homme est Daniel, et le roi lui avait donné le surnom chaldéen de Baltassar. Qu'on le fasse venir et il éclaircira ce mystère. — Daniel fut donc introduit en présence du monarque. Es-tu Daniel, l'un des Hébreux de la captivité, jadis amenés à Babylone par Nabuchodonosor ? lui demanda le roi. — Sur la réponse affirmative du Prophète, Balthassar ajouta : On me dit que l'esprit des dieux saints habite en toi; que ta science, ton discernement, ton intelligence se sont manifestés avec une supériorité incontestable. Voici une écriture que les asophim et les mages réunis ne peuvent ni déchiffrer ni comprendre. C'est à toi qui pénètres tous les mystères et découvres tous les secrets de m'en donner l'explication. Si tu peux y réussir, tu seras honoré du manteau de pourpre et du collier d'or, et tu seras élevé au troisième rang parmi les princes de mon royaume. — O roi, répondit Daniel, je lirai les caractères mystérieux et je vous en donnerai l'interprétation, mais sans prétendre aux présents que m'offre votre munificence, ni aux honneurs de votre palais. Le Dieu très-haut, donna jadis l'empire et le pou-

voir, la gloire et la grandeur à Nabuchodonosor votre aïeul. Dans la splendeur où Dieu éleva ce prince, tous les peuples, tribus et langues tremblaient devant la royauté de Nabuchodonosor; il disposait en maître de toutes les existences; il frappait qui il voulait, il distribuait à son gré l'honneur ou l'humiliation. Un jour son cœur se laissa séduire par tant de prospérités et il céda à des pensées d'orgueil. En un instant il tomba du trône de sa royauté et sa gloire lui fut enlevée. Il fut banni du commerce des hommes, ses instincts furent assimilés à ceux des animaux sans raison, il mena leur vie, partagea leur nourriture, exposé comme eux aux intempéries de l'air, jusqu'au jour où il reconnut que le Dieu très-haut tient en sa main la royauté des hommes et qu'il la délègue à qui il lui plaît. Or vous, Balthassar, son successeur et son descendant, vous saviez tout cela, et cependant vous n'avez point humilié votre cœur. Vous vous êtes élevé contre le Dieu du ciel, les vases de son sanctuaire ont été apportés sur la table de votre festin; le vin de la profanation a été versé dans ces coupes sacrées, vous y avez bu vous-même, ainsi que les grands de votre royaume et les femmes de votre palais : vous avez célébré les louanges des idoles d'or et d'argent, de fer, de bois et de pierre, qui sont insensibles et sourdes; et le Dieu qui tient en sa main le souffle de votre vie était oublié! Voilà pourquoi une main céleste a été envoyée, elle a écrit des caractères mystérieux qui sont ceux-ci : *Mane Mane*[1], *Thecel*, *Pharès*. Voici le sens de ces expressions : *Mane* (Nombre) : Le nombre des jours de votre règne a été compté et il va finir. *Thecel* (Poids) : Votre poids, posé dans la balance, a été trouvé trop léger. *Pharès* (Division) : Votre royaume va être divisé et donné aux Mèdes et aux Perses. — Ainsi parla Daniel. Le roi, malgré le sens effrayant de la prédiction, demeura fidèle à sa parole. Daniel

[1] Dans le texte original, le premier verbe est redoublé, ainsi que nous le reproduisons. On sait que la gémination, dans les langues orientales, est une manière d'insister sur le sens d'un mot. Dans le cas actuel le double *Mane* signifie donc *Numeratum est diligentissime*. Voici du reste la véritable leçon de ces expressions, d'après le système de lecture massorétique : *Mene Mene. Thekel. Oupharsin.*

fut revêtu du manteau de pourpre, décoré du collier d'or, et il fut décrété qu'il serait élevé au troisième rang parmi les princes de Babylone. Mais, dans la même nuit, Balthassar, roi de Chaldée, fut mis à mort, et Darius le Mède, âgé de soixante-deux ans, régna à sa place [1]. »

Le Balthassar biblique retrouvé dans les inscriptions cunéiformes. Etat actuel de la science au point de vue de l'histoire assyrienne.

66. Le Livre sacré ne nous donne aucun détail sur la révolution qui précipita Balthassar du trône et livra le pouvoir à un Mède. Avant d'essayer d'éclaircir ce point d'histoire par les données des auteurs profanes, il convient d'établir clairement l'état actuel de la science et de poser quelques jalons pour l'avenir. L'assimilation du Balthassar biblique avec le *Bel-Sarr-Oussour* exhumé par les inscriptions cunéiformes, est un fait désormais acquis. Les textes assyriens, que nous avons cités [2], le donnent comme fils de Nabonid, et il ne saurait y avoir le moindre doute à cet égard, puisque les quatre cylindres du Musée britannique sont d'accord avec l'inscription de la brique de Chalanné, pour le désigner ainsi. Mais, à partir de là, il reste deux points à éclaircir, et sur lesquels devra se fixer l'attention des assyriologues. Nabonid est désigné par les inscriptions cunéiformes comme fils de Nabou-bala-Tirib [3], lequel n'est pas un descendant en ligne directe de Nabuchodonosor. Cette donnée était d'avance constatée par le fragment de Bérose, cité plus haut. Ajoutons qu'elle est implicitement confirmée par le récit même de Daniel. En effet, le Prophète nous apprend que pendant le règne de Balthassar, il n'est plus attaché, comme sous Nabuchodonosor, à la cour du monarque. Il a gardé cependant un emploi officiel, puisque nous le trouvons à Suze, occupé au service du prince [4]; mais évidemment son rôle s'est amoindri; d'un poste élevé il est redescendu à des fonctions subalternes; Balthassar ne le connait point personnellement; Balthassar lui offre des honneurs nou-

[1] *Dan.*, cap. V integr. — [2] Voir n° 58 de ce chapitre.

[3] *Nabiuvnaid* (Nabonid) *rex Babylonis conservator Pyramidis et Turris, filius Nabu-bala-tiribi nominati, dominus sapiens. Nabonidus, rex Babylonis, servus Nebo et Merodachi, filius Nabu-bala-tiribi nominati, dominus sapiens ego.* (J. Oppert, *Expéd. scient. en Mésopot.*, tom. II, pag. 325, 326.)

[4] *Cum essem in Susis castro, quod est in Ælam regione* (*Dan.*, cap. VIII, 2). *Cumque surrexissem faciebam opera regis* (Idem, *ibid.*, 27).

veaux; Daniel n'avait donc pas conservé, sous Nabonid et sous Balthassar son fils, ceux auxquels Nabuchodonosor l'avait jadis élevé. Ainsi, on peut inférer du texte biblique qu'un changement de dynastie avait eu lieu, et que le pouvoir récemment inauguré avait, selon l'ordinaire, rompu avec les traditions et les hommes du passé. Cette déduction nous paraît rigoureuse, mais elle laisse subsister en même temps une difficulté réelle. Si Balthassar, fils de Nabonid, ne descendait pas de Nabuchodonosor, comment Daniel a-t-il pu, à trois reprises différentes, donner à Nabuchodonosor le titre d'aïeul de Balthassar? Les découvertes futures élucideront certainement ce point encore obscur de l'histoire assyrienne. Dès aujourd'hui, le fragment de Bérose, cité plus haut, en se conformant à la leçon des premiers éditeurs, et en rejetant la variante proposée par Havercamp, suffirait pour nous faire comprendre que Nabonid descendait en ligne maternelle de Nabuchodonosor. Mais en supposant que cette hypothèse, qui soulève une question philologique encore indécise, ne fût pas justifiée par les monuments qui restent à découvrir, on pourrait parfaitement supposer que Nabonid, fils de Nabou-bala-Tirib, avait épousé une descendante du grand monarque chaldéen, et dès lors Balthassar aurait pu se glorifier à juste titre d'une origine aussi illustre, et se rattacher par sa lignée maternelle au nom glorieux de Nabuchodonosor. La seconde difficulté historique sur laquelle nous n'avons jusqu'ici aucune donnée, consiste dans le nom de Darius le Mède, donné au roi qui monte immédiatement sur le trône de Babylone, après la mort de Balthassar. Son identification n'a pas encore été faite; jusqu'à ce que les inscriptions cunéiformes nous apportent des renseignements précis, nous croyons inutile de discuter les divers systèmes qui se sont produits parmi les savants sur la question. Disons pourtant que le nom de ce prince qui, dans le texte hébreu de Daniel, se lit *Dariaves*, a été écrit par les Septante : Ἀρταξέρξης ὁ τῶν Μήδων. Ajoutons encore que le récit biblique, qui est formel pour indiquer la nuit du festin de Balthassar, comme celle où ce prince fut mis à mort, ne l'est pas de même pour désigner l'époque précise de l'avénement du roi nommé *Darius* ou *Artaxerxès* le Mède. Ces réserves une fois faites, et lais-

sant avec confiance à l'érudition de nos assyriologues la gloire d'éclaircir les quelques obscurités qui restent encore dans les annales d'un empire si longtemps inconnu, nous allons lire dans Hérodote et Xénophon l'accomplissement des prédictions d'Isaïe et de Jérémie relatives à la chute de Babylone.

Le siége de Babylone par Cyrus, d'après Hérodote et Xénophon.

67. « Les Babyloniens, dit Hérodote, comprirent bientôt que Cyrus, » déjà maître de toutes les contrées voisines, ne déposerait jamais les » armes avant de les avoir subjugués à leur tour. Ils rassemblèrent » donc dans leur cité des approvisionnements pour plusieurs années. » Ces ressources leur permirent de supporter le siége, sans presque » s'en apercevoir. Cyrus, au contraire, se trouvait dans la plus grande » perplexité, et, après un long séjour au pied des murailles, son » armée n'avait fait aucun progrès réel. Enfin, soit conseil sage et » habile, soit inspiration personnelle, il réussit à sortir d'embarras. » Toutes ses troupes furent partagées en deux corps, l'un en amont, » l'autre en aval du fleuve, et reçurent l'ordre d'entrer dans la ville, » à l'instant où elle verraient le fleuve devenir guéable. Ces dispo- » sitions prises, Cyrus s'éloigne avec la partie inactive de l'armée, » et remonte jusqu'au bassin de dérivation, creusé par Nitocris, entre » l'Euphrate et le grand Etang. Il rétablit le fossé de communica- » tion et détourna une partie des eaux fluviales. Le lit de l'Euphrate » devint alors guéable ; les troupes placées en observation des deux » côtés de la ville s'en aperçoivent ; elles profitent de cet instant, et » n'ayant de l'eau qu'à mi-corps pénètrent simultanément en amont » et en aval dans l'enceinte de Babylone. Si les assiégés avaient » surveillé ces divers mouvements, ou s'en fussent aperçus à temps, » il leur eût été facile d'écraser l'armée perse. En fermant les portes » qui conduisent à l'Euphrate et en montant sur les murs de sou- » tènement des deux berges, ils l'eussent enveloppée comme dans » un filet. Mais ils se laissèrent surprendre. La ville est si grande » que, selon le récit des Babyloniens eux-mêmes, les points extrêmes » étaient déjà au pouvoir de l'ennemi que les habitants du centre » ne se doutaient encore de rien. C'était jour de fête : les danses et » les festins ne furent interrompus que par la terrible réalité. Ainsi

» Babylone fut prise pour la première fois [1]. » Xénophon reproduit la narration d'Hérodote, mais avec quelques détails plus circonstanciés qui confirment davantage encore le récit biblique. Cyrus était depuis deux ans devant Babylone, au moment où cet heureux stratagème lui en permit l'accès. Les assiégés, munis de vivres pour vingt ans, considéraient son entreprise comme insensée, et riaient de ses inutiles efforts. Ce furent deux Chaldéens transfuges, Gobryas et Gadatas, maltraités par le roi babylonien, qui suggérèrent à Cyrus ce moyen inespéré. Averti que chaque année une grande fête se donnait à Babylone et que tous les habitants se livraient aux festins et aux danses, le roi des Perses fixa d'avance l'attaque pour cette époque. Ce fut vers minuit que le fleuve, coupé en amont, se trouva guéable dans la partie qui traverse la ville. Chacun des transfuges avait pris la direction des deux corps d'armée, et les guida jusque dans l'intérieur de Babylone. Les portes qui se fermaient toutes les nuits étaient restées ouvertes à cause de la fête. Gadatas et Gobryas s'étaient donné rendez-vous au palais du roi. Ils y arrivèrent avec les troupes perses au moment où les gardes, réunis autour d'un grand feu, prolongeaient les libations de la journée. Les gardes furent massacrés, mais cela ne put se faire sans bruit. Entendant le tumulte, le roi babylonien fit ouvrir les portes pour savoir ce qui se passait. Les Perses s'élancent aussitôt dans l'intérieur du palais, trouvent le roi, qui eut à peine le temps de saisir une épée pour se défendre; il fut tué, à l'instant même, avec tous ceux qui l'entouraient [2] (538). Deux siècles auparavant, Isaïe avait écrit ces étonnantes paroles : « Moi, Jéhovah, j'ai dit à Cyrus, mon Christ, » je te prendrai par la main, je renverserai devant toi les nations » et les rois, j'ouvrirai les portes pour ton passage, et les barrières » ne seront point fermées devant toi [3]. » Il avait dit encore : « Dressez » la table du festin, contemplez les joyeux convives qui mangent et » boivent au dernier jour de Babylone. Levez-vous, princes! Aux » armes ! Elle est tombée ! Elle est tombée, la grande Babylone, et

[1] *Herod.*, lib. I, cap. CXC, CXCI. — [2] Xenoph., *Cyropæd.*, lib. VIII. — [3] *Is.*, cap. XLV, 1.

» toutes les statues de ses dieux jonchent la terre [1]. » L'heure des vengeances a sonné; la prophétie de Jérémie est réalisée : « Le » marteau qui avait broyé le monde est brisé lui-même à son » tour [2]. »

Le psaume : *Ad te levavi oculos meos*. Problème historique au sujet de Darius le Mède.

68. L'événement qui changeait le sort de l'univers, et transportait aux Mèdes et aux Perses l'empire de Babylone, rapprochait les Juifs du terme de leurs espérances. Les souvenirs de Jérusalem, ravivés par le malheur, les sentiments de conversion sincère au Dieu dont les miséricordes dans l'avenir devaient effacer les désastres du passé, soutenaient dans les sentiers de l'exil le cœur des enfants d'Israël. Nous avons dans ceux des psaumes qui portent le titre de *Canticum Graduum* des monuments de cette foi ardente. « C'est vers vous, Jéhovah, disaient les captifs, que se tournent nos regards, ô vous qui régnez dans les cieux. Comme l'œil de l'esclave suit tous les mouvements du maître, comme les regards de la servante se concentrent sur le visage de sa maîtresse, ainsi nos yeux sont fixés sur vous, Jéhovah, Dieu de nos pères; nous attendons l'heure de vos miséricordes. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, car le malheur nous accable, l'amertume a rempli nos cœurs, nous sommes devenus l'opprobre des puissants, le jouet d'orgueilleux vainqueurs [3]. » Avec une telle persévérance dans la pensée nationale, on ne saurait s'étonner de trouver dans les annales juives si peu de détails sur les faits de l'histoire étrangère. Un peuple qui subit un joug abhorré, et dont toutes les aspirations sont concentrées dans la préoccupation unique de sa propre délivrance, devait se borner aux seuls événements qui avaient un rapport direct avec sa destinée sociale. En dehors de ce point de vue, les données bibliques sont en effet d'un laconisme dont notre curiosité rétrospective pourrait être tentée de se plaindre. Mais, ainsi que l'a judicieusement fait observer M. l'abbé Glaire, il y a, dans ce laconisme même, une preuve péremptoire de l'authenticité des Livres saints. S'ils n'eussent pas été composés par des contemporains, les événements considérables y seraient présentés avec plus de développe-

[1] *Is.*, cap. XXI, 5-9. — [2] *Jerem.*, cap. L, 23. — [3] *Psalm.* CXXII integr.

ments. Le reflet de l'histoire, en illuminant quelques grands faits, impose l'obligation à un auteur qui écrit après coup, de les mettre plus particulièrement en saillie, et de les grouper avec un ordre, un enchaînement, une méthode auxquels un contemporain ne pense même pas à s'astreindre. Quand Daniel, par exemple, nous dit, en une ligne, que Darius le Mède prend les rênes de l'empire chaldéen, après la mort de Balthassar, évidemment il parle à une génération qui a été témoin du fait, et pour laquelle cette simple mention rappelle toute une révolution, dont les souvenirs sont encore présents à l'esprit du lecteur. Il n'en est pas de même pour nous, qui avons perdu la clef de l'histoire assyrienne. Le Darius de l'hébreu, l'Artaxerxès des Septante, ne nous est plus connu. On l'a assimilé jusqu'ici au Cyaxare, roi des Mèdes, oncle de Cyrus, dont Xénophon inscrit le nom dans son histoire. Jusqu'à ce que les découvertes de nos modernes assyriologues aient apporté quelque lumière sur ce dernier point, nous croyons devoir réserver notre appréciation, et, sans entrer dans la discussion des divers systèmes que l'examen de cette question a fait naître [1], nous nous bornerons à reproduire le texte même du Prophète. Les commentaires prématurés que nous pourrions donner ici seront bientôt remplacés par la vérité définitive. En quelque sens que l'archéologie babylonienne résolve le problème, nous sommes certain d'avance que l'explication confirmera pleinement le récit de l'écrivain sacré; les lecteurs qui auront bien voulu suivre le cours de cette *Histoire*, comprendront notre assurance et la partageront.

Daniel, premier ministre de Darius le Mède. Jalousie et intrigues des satrapes.

69. « Darius voulut constituer son nouvel empire; il en confia l'administration à cent vingt satrapes, chargés du gouvernement des provinces. A leur tête il établit trois princes, et Daniel fut l'un d'eux. Tous les satrapes s'adressaient directement à ces trois officiers

[1] Voir en particulier : Et. Quatremère, *Mémoire sur Darius le Mède et Baltassar, roi de Babylone* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. XVI, pag. 317); de Saulcy, *Recherches sur la chronologie des empires de Ninive, de Babylone*, etc. (*Dict. des antiq. bibl.*); Paul Mazio, *Essai sur la concordance de l'histoire et de la chronologie profanes avec le Livre de Daniel* (*Ann. de philos. chrét.*, tom. XXIX, pag. 205 et 325); Glaire, *Du premier roi Mède appelé Darius par Daniel* (*Les Livres saints vengés*, tom. II, pag. 204 et suiv.)

supérieurs, et le roi se trouvait ainsi déchargé du fardeau le plus pesant du pouvoir. Daniel surpassait en intelligence tous les princes et tous les satrapes, parce que l'Esprit de Dieu se reposait sur lui, en sorte que le roi songeait à lui confier le gouvernement général de l'empire. Les autres princes et satrapes, jaloux d'une si haute faveur, cherchaient l'occasion de perdre le sage hébreu et de le séparer du monarque; mais ils ne trouvaient aucun prétexte pour justifier leurs accusations, parce que la fidélité de Daniel déjouait toutes leurs intrigues. Après y avoir longtemps réfléchi, ils se dirent enfin : Nous ne trouverons d'autre base à une accusation contre Daniel que dans son attachement à la loi de son Dieu. — Leur plan fut bientôt concerté. Ils vinrent trouver le monarque et lui dirent : Roi Darius, vivez à jamais ! Tous les princes de votre empire, magistrats et satrapes, sénateurs et juges, vous proposent de publier un édit, aux termes duquel il sera prescrit de n'adresser aucune demande, ni à un dieu, ni à un homme, durant l'espace de trente jours, et d'avoir uniquement recours, pendant cet intervalle, à votre puissance souveraine. Quiconque oserait contrevenir à cet ordre serait jeté dans la fosse aux lions. Maintenant donc, ô roi, confirmez cette sentence, promulguez le décret, afin que revêtu de la sanction des Mèdes et des Perses, il obtienne force de loi et qu'il ne soit permis à personne de le violer. — Darius y consentit et le décret fut publié. Or Daniel avait coutume, trois fois le jour, de se prosterner dans son appartement, les fenêtres ouvertes, et d'adorer Jéhovah, le visage tourné du côté de Jérusalem. La promulgation de l'édit ne changea rien à ses habitudes ordinaires; ses ennemis l'avaient prévu; ils le surveillèrent avec une curiosité jalouse et le surprirent au moment où, dans la prière, il adressait à Dieu son hommage quotidien. Retournant aussitôt près de Darius : Grand roi, lui dirent-ils, n'avez-vous pas ordonné que, pendant trente jours, aucune prière ne devait être adressée ni à un dieu, ni à un homme, sinon à votre puissance souveraine, et que l'infraction à cette loi serait punie par le supplice de la fosse aux lions ? — Il est vrai, dit le roi. Le décret a été revêtu de la sanction inviolable des Mèdes et des Perses, et nul n'a le droit de s'y soustraire. — Cependant, re-

Second miracle de la fosse aux lions.

prirent les dénonciateurs, Daniel, de la race des Juifs jadis transportée en captivité, n'a tenu compte ni de la loi, ni du décret que vous avez porté. Trois fois le jour il se prosterne pour ses adorations accoutumées. — Le roi chérissait Daniel, et ressentit une vive affliction de cet incident. Il se préoccupait surtout du moyen de soustraire le sage hébreu aux rigueurs de la loi, et, dans ce but, il remit jusqu'au soir à faire connaître sa décision souveraine. Les satrapes comprirent cette pensée, et pour la faire échouer, ils rappelèrent à Darius les inviolables prescriptions de la constitution des Mèdes et des Perses. N'oubliez pas, lui dirent-ils, que, d'après la loi des deux peuples alliés, tout décret royal, une fois promulgué, est à jamais irrévocable. — Darius était impuissant contre cette législation absolue, il fut contraint de céder, et donna à regret l'ordre d'appliquer à Daniel la rigoureuse pénalité édictée par le décret. Le sage hébreu fut, en sa présence, jeté dans la fosse aux lions, et le roi lui dit : Le Dieu puissant que tu n'as cessé d'adorer, te délivrera sans doute de ce péril ! — La fosse fut ensuite refermée par une pierre que le roi scella de son anneau. Il y fit de plus apposer le sceau des grands de sa cour, car il craignait plus pour Daniel la fureur des satrapes que la griffe même des lions. Le cœur plein d'amertume, Darius revint à son palais ; il refusa toute nourriture, défendant qu'on servît sa table royale, et s'étendit sur sa couche, mais le sommeil ne visita point ses yeux. Dès l'aube du jour, le roi se leva, et se fit conduire à la fosse aux lions. D'une voix pleine d'émotion et de larmes il s'écria : Daniel, serviteur du Dieu vivant, le Seigneur que tu adores avec tant de fidélité a-t-il protégé tes jours? — De l'intérieur, Daniel répondit : O roi, vivez à jamais ! Mon Dieu a envoyé son ange ; il a miraculeusement dompté la férocité des lions, qui ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé juste devant le Seigneur, et que je n'ai jamais offensé non plus votre royale puissance. — Darius, transporté de joie, fit immédiatement sortir Daniel de sa dangereuse prison ; le sage Hébreu reparut sain et sauf, on ne trouva sur sa personne aucune trace de blessures, et sa foi en Dieu reçut ainsi une éclatante justification. Cependant, sur l'ordre du roi, les familles des satrapes qui avaient juré la perte du

Prophète furent livrées au supplice qu'elles avaient fait subir à un innocent. Les malheureux furent jetés dans la fosse et étranglés par les lions, avant même que leurs corps eussent touché le sol de la caverne. Ce fut alors que le roi publia un édit solennel conçu en ces termes : Darius, roi, à tous peuples, tribus et langues, paix sur vous. Moi j'ai rendu ce décret : Que dans tout l'empire et dans les provinces de mon royaume on révère et craigne le Dieu de Daniel; car il est le Dieu vivant et éternel, sa royauté ne sera jamais détruite, et sa puissance est immortelle. Il est libérateur et sauveur, il opère des signes et des merveilles au ciel et sur la terre; c'est lui qui a délivré Daniel de la fosse aux lions [1]. »

En quel lieu placer le second miracle de la fosse aux lions.

70. Le lieu précis qui fut le théâtre de ce nouveau miracle n'est pas déterminé dans la Bible. Josèphe nous apprend que Darius emmena avec lui le Prophète en Médie [2]; ce serait dans cette province que la réorganisation de l'empire aurait été accomplie, et que les incidents relatifs à Daniel auraient eu l'occasion de se produire. Pour notre part, nous inclinons d'autant plus volontiers à le croire, que le caractère du récit est plus particulièrement empreint des idées et des mœurs de la civilisation médo-persique. La division des provinces en satrapie, après la conquête, attestée par Hérodote [3] et par Xénophon [4], était étrangère au génie babylonien. Le mot lui-même appartient à la langue persane. La différence de religion n'est pas moins sensible. Les Mèdes et les Perses, adorateurs d'Ormuzd, considéraient la puissance royale comme un reflet visible de la divinité [5]. Ils exagéraient les honneurs rendus à leurs princes, et

[1] *Dan.*, cap. VI, 1-27. — [2] Ὃς καὶ Δανῖηλον τὸν προφήτην λαβὼν, ἤγαγεν εἰς Μηδίαν πρὸς αὐτὸν, καὶ πάσης αὐτῷ τιμῆς μεταδοὺς, εἶχε σὺν αὐτῷ. (Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. XII.) — [3] *Herod.*, lib. III, cap. LXXXIX. — [4] Xenoph., *Cyropæd.*, lib. VIII, cap. VI. Voir aussi *Esth.*, cap. VIII, 9.

[5] « Les rois des Perses et des Mèdes, dit M. l'abbé Glaire, étaient considérés » et respectés comme des représentants et des incarnations d'Ormuzd. Nous » trouvons déjà le germe de cette croyance dans les livres de Zoroastre. » Selon lui, le pays d'Iran était sous la domination d'Ormuzd et son roi était » son image, tandis que le pays de Touran, situé au nord, était sous la domi- » nation d'Ahriman. Les mages se servirent de cette théorie religieuse pour » augmenter l'autorité des rois et les mettre dans leur intérêt. Ainsi, le roi » était comme une représentation et une image visible d'Ormuzd, possédant

leur vouaient un culte de seconde majesté, voisin de l'apothéose. De là l'idée du décret de Darius, aussi étrangère à nos civilisations modernes qu'elle l'était à celle de Babylone. Le roi devait pendant trente jours manifester son pouvoir et sa clémence suprêmes en accueillant toutes les prières et les vœux de ses sujets. Les provinces nouvellement conquises feraient ainsi acte de soumission au gouvernement du vainqueur, et en trouveraient sur-le-champ la récompense. Le pouvoir de Darius grandirait aux yeux des peuples et prendrait des proportions presque divines. Cet acte avait donc un double caractère religieux et politique, dont la signification est évidente. Mais ce caractère, encore une fois, n'a rien de commun avec les traditions babyloniennes. Il faut en dire autant de cette clause remarquable de la constitution des Mèdes et des Perses, par laquelle un décret revêtu de la sanction royale et solennellement promulgué devenait irrévocable, en sorte que l'autorité même du prince qui l'avait rendu, était impuissante à le modifier. Cette prétention des législateurs persans à l'infaillibilité, tout étrange qu'elle puisse nous paraître, est pourtant attestée par les auteurs profanes aussi bien que par les écrivains sacrés. Nous la retrouvons vivante au Livre d'Esther[1], et Quinte-Curce nous apprend que la politique des Perses se résumait par cette maxime : « La majesté du commandement est la garantie de la sécurité sociale[2]. » Ce sont là, si nous ne nous trompons, des idées et des faits qui n'avaient point d'analogues dans la civilisation chaldéenne. On pourrait donc y trouver une confirmation indirecte de l'opinion traditionnelle de Josèphe, qui donne la Médie pour théâtre à l'épisode biblique que nous venons de reproduire.

Les impossibilités surannées du

71. Quoi qu'il en soit, et pour aborder de front les diverses objections du rationalisme à ce sujet, il convient de nous placer au cœur

» comme lui un pouvoir sans bornes; ses sept conseillers étaient des images » des sept *Amschaspands*, qui entourent continuellement le trône d'Ormuzd. » (Glaire, *Les Livres saints vengés*, tom. II, pag. 213.)

[1] *Esth.*, cap. I, 19. *Si tibi placet, egrediatur edictum a facie tua, et scribatur juxta legem Persarum atque Medorum, quam præteriri illicitum est.*

[2] *Persas non pie tantum, sed etiam prudenter reges suos inter deos colere; majestatem enim imperii, salutis esse tutelam* (Quint. Curt., lib. VIII, cap. V).

même de la question. C'est la seconde fois que Daniel nous apparaît miraculeusement préservé de la fureur des lions. Il est même évident, d'après le texte sacré, que Darius savait alors comment, dans une circonstance semblable, le Dieu de Daniel avait sauvé son serviteur[1]. Le premier récit biblique se trouve ainsi confirmé par le second; mais, aux yeux du philosophisme, cette confirmation est sans valeur parce que les deux faits sont rejetés également par lui comme deux fables. Il est impossible, disaient jusqu'ici les rationalistes, qu'un homme abandonné sans défense à la rage de lions captifs, puisse sortir sain et sauf. Cette impossibilité *à priori* soulèverait en ce moment à Paris un rire universel. Depuis trois mois toute une capitale a vu le contraire; et d'ailleurs, des faits de ce genre se sont produits à toutes les époques. L'impossibilité absolue n'existe donc point, de la part des lions ou de tous les animaux féroces qu'on voudra supposer, et qui tous sont jusqu'à un certain point susceptibles de subir la fascination de l'homme. Nos adversaires abandonneront sans doute leur impossible maintenant arriéré, mais ils ne manqueront pas de se rejeter dans le système naturaliste et de nous dire que Daniel était un habile dompteur d'animaux, qui exploitait, en son temps, la crédulité vulgaire. Il n'y aurait à cette prétention qu'une difficulté dont les rationalistes ne se tireront pas facilement. Les dompteurs d'animaux passent leur vie au milieu

rationalisme. Monuments assyriens.

[1] En cédant à la contrainte légale qui dominait sa volonté, et en donnant, malgré lui, l'ordre de jeter le Prophète dans la fosse aux lions, Darius lui dit : « Ton Dieu, que tu n'as cessé de servir, te délivrera de ce péril. » (*Dan.*, cap. VI, 16.) S'il ne compte pas positivement sur un miracle, le roi du moins l'espère. Il retourne au palais et s'abandonne, pendant une nuit d'insomnie, à ses cruelles anxiétés. Mais, au lever de l'aurore, il retourne à la fosse aux lions, et s'écrie en arrivant : « Daniel, serviteur du Dieu vivant, le Seigneur a-t-il protégé tes jours ? » Certainement si Darius n'avait pas connu la préservation miraculeuse dont le Prophète avait été précédemment l'objet, il n'eût point parlé ainsi; le doute même ne lui fût pas venu, et il aurait pleuré sans espoir le fidèle conseiller que tout devait lui faire considérer comme à jamais perdu pour lui. C'est ainsi que, dans le précédent récit, le roi que l'Ecriture ne désigne pas et que nous avons nommé Evilmérodach, vient, après sept jours, visiter la fosse aux lions. Mais il y vient sans aucune espérance d'y retrouver Daniel. Le texte sacré ne laisse aucun doute à cet égard. *Venit ergo rex die septimo ut lugeret Danielem* (*Dan.*, cap. XVI, 39).

des lions, des tigres et des ours auxquels ils veulent imposer leur domination. Ils exercent leur art périlleux sur des sujets qui les voient tous les jours, qu'ils ont élevés la plupart du temps, ou qui se sont familiarisés avec eux par une longue habitude. Si quelques-uns se hasardent à essayer parfois leur empire sur des animaux qu'ils ne connaissent pas encore, ils ont du moins acquis par une pratique constante, ce talent exceptionnel d'enchaîner pour quelque temps la férocité naturelle à ces animaux. Mais Daniel avait-il jamais étudié, exercé et pratiqué cet art? Enfant, il est emmené captif; adolescent, il est élevé à l'école du palais de Nabuchodonosor dans l'étude des littératures égyptienne et chaldéenne; jeune homme, il préside au gouvernement d'un grand empire; le reste de sa vie s'écoule dans l'exercice des fonctions publiques. A Suze, « il est occupé » au service du roi; » à Babylone il est ministre, conseiller d'Etat, président du collége des sages: où s'est-il donc exercé à connaître le caractère des animaux, les instincts farouches des lions et à les dompter? Serait-ce en écrivant ses prophéties? Ah! les rationalistes nous accorderaient bien volontiers que Daniel a passé sa vie au milieu des lions les plus farouches, s'ils pouvaient à ce prix se débarrasser de Daniel le prophète. Mais le miracle de la prophétie confirme celui de la préservation providentielle du Prophète, et réciproquement. On ne saurait les disjoindre; il faut ou les rejeter tous deux ou les admettre ensemble. La négation absolue, à laquelle s'obstinent, comme dans leur dernier refuge, les partisans d'un philosophisme suranné, est maintenant battue en brèche de toutes parts. Mais ce n'est plus, du moins, sur le terrain de la science, que se livre ce combat suprême. Le prix de la lutte est une âme, et cette âme se débat convulsivement pour échapper à la foi qui l'envahit malgré elle. Le triomphe est le secret et le privilége de l'Esprit Saint. La raison humaine seule n'y suffira jamais. Bornons-nous maintenant à enregistrer un fait significatif, emprunté au voyage de MM. Keppel et Buckingham en Orient. « Sur les ruines de Babylone, les deux explorateurs découvrirent un groupe colossal de » sculpture en marbre noir, représentant un lion posé sur un » homme. M. Keppel pense que cette statue a rapport à l'histoire

» de Daniel et qu'elle était placée à la porte du palais ou à celle » des jardins suspendus. Il est naturel de penser que l'événement » extraordinaire arrivé à Daniel était célèbre chez les Babyloniens, » surtout depuis que le Prophète fut devenu gouverneur de leur » ville. Daniel fut aussi gouverneur de Suze; c'est dans cette der- » nière ville qu'il mourut. Des officiers français, au service du » prince de Kermanchach, qui dernièrement ont visité Suze, y ont » trouvé un bloc de marbre blanc, sur lequel étaient sculptés deux » hommes et deux lions[1]. » Depuis que ces renseignements ont été enregistrés par le savant rédacteur des *Annales de philosophie chrétienne,* nos musées européens se sont peuplés de monuments assyriens présentant le même caractère. La foule qui contemple aujourd'hui ces figures colossales d'hommes tenant à la main droite un lion qui semble les caresser, apprendra peut-être bientôt par les découvertes des textes cunéiformes jusqu'ici non déchiffrés, qu'elle a sous les yeux des monuments commémoratifs du miracle biblique de Daniel. Le jour approche où il faudra un véritable miracle de déraison pour refuser de croire à la Bible.

Prière de Daniel pour son peuple. Vision des soixante-dix semaines d'années.

72. Tous les efforts de l'incrédulité échoueront, par exemple, en face de la prophétie suivante : « En la première année de Darius, fils d'Ahasverus, de la race des Mèdes, qui régna sur l'empire des Chaldéens, moi, Daniel, je compris, en lisant nos Livres saints, ce qu'il fallait entendre par le terme de soixante-dix années, fixé par le Seigneur à Jérémie son prophète, pour la durée de la désolation de Jérusalem[2]. J'élevai alors mes regards vers Jéhovah, mon Dieu, et, revêtu du sac de la pénitence, couvert de cendres, dans le jeûne et la prière, j'épanchai ainsi mon cœur : Jéhovah, Dieu grand et terrible, vous qui gardez votre alliance et vos miséricordes pour ceux qui vous aiment et respectent vos lois, prêtez l'oreille à mes supplications ! Nous avons péché; nous avons multiplié nos crimes; l'impiété a dominé notre vie; nous avons abandonné vos préceptes et foulé aux pieds vos commandements. Vos serviteurs,

[1] *Ann. de philos. chrét.*, tom. III, pag. 364. — [2] *Jerem.*, cap. XXV, 11; cap. XXIX, 10.

les prophètes, se sont adressés, en votre nom, à nos rois, à nos princes, à nos aïeux, à tout le peuple ; et nous ne les avons point écoutés ! A vous donc, Jéhovah, la justice ! Mais à nous la confusion qui couvre aujourd'hui le visage des enfants de Juda, des habitants de Jérusalem et de toute la race d'Israël, ici près ou dans les contrées lointaines, partout où vous les avez dispersés, en punition de leurs offenses. Oui, Seigneur, à nous l'humiliation, à nos rois, à nos princes, à nos pères qui vous ont outragé ! Mais à vous la miséricorde et la réconciliation. C'est de vos mains que nous pouvons seulement les attendre, car, de notre part, la révolte a été complète ; nous avons refusé d'obéir à votre voix, et de suivre vos sentiers, alors que vos serviteurs les prophètes nous les rappelaient. Tout Israël s'est détaché de votre loi, et les malédictions, les exécrations écrites au Livre de Moïse, votre serviteur, sont tombées goutte à goutte sur nos têtes. Les oracles de Jéhovah, prononcés contre nous, nos princes et nos juges, se sont accomplis ; un désastre, tel qu'on n'en vit jamais sous le ciel, est venu fondre sur Jérusalem. Tous ces maux nous ont accablés, selon la parole de Moïse ; et nous n'avons pas songé à apaiser votre colère, Jéhovah, notre Dieu ; nous n'avons pas abandonné les routes du crime, nous ne sommes point revenus à vous, la vérité éternelle ! Voilà pourquoi le regard du Seigneur s'est fixé sur nos crimes, et les a fait retomber sur nous en malédictions. Jéhovah, notre Dieu, est juste dans ses décrets : il nous a punis parce que nous avions péché. Maintenant, Dieu de nos pères, vous dont le bras puissant arrachait jadis votre peuple à la servitude de l'Egypte, vous dont le nom glorieux se signala par cette miraculeuse délivrance, agréez l'aveu de nos fautes et les larmes de notre repentir. La justice est satisfaite ! Daignez, je vous en conjure, détourner de votre cité de Jérusalem et de la montagne sainte de Sion, le courroux qui les a foudroyés. Voici que Jérusalem et votre peuple sont devenus l'opprobre des nations. Exaucez, Dieu puissant, la prière de votre serviteur, laissez-vous fléchir à ses supplications. Pour l'honneur de votre nom, jetez un regard favorable sur votre sanctuaire maintenant dévasté. Inclinez votre oreille et écoutez ma voix ; ouvrez les yeux

et considérez l'humiliation d'une cité qui eut jadis la gloire de porter votre nom. Ce n'est point dans un sentiment de confiance en nos propres mérites, que nous osons vous implorer : c'est à vos miséricordes infinies que nous avons recours. Exaucez-nous, Jéhovah ! Apaisez votre colère ; voyez et faites. Il est temps. Retarder davantage ne convient plus à votre gloire ; car votre nom est devenu celui de Jérusalem et du peuple d'Israël ! — Ainsi je parlais dans la prière, confessant mes fautes et celles de mon peuple, je répandais mes supplications devant Dieu en faveur de Sion, la montagne sainte, et ces derniers accents étaient encore sur mes lèvres, lorsque l'ange Gabriel qui m'était apparu déjà dans une vision précédente[1], descendit soudain vers moi, dans son essor céleste, et me toucha de la main. Or, c'était à l'heure du sacrifice du soir. Il daigna me révéler les secrets divins, et prenant la parole, il me dit : Daniel, je viens t'instruire et te donner l'intelligence des mystères de l'avenir. Dès le commencement de ta prière, j'en ai reçu l'ordre ; et me voici pour te les apprendre, parce que tu es un homme de désirs. Maintenant donc, sois attentif à mes paroles, et pénètre le sens de cette vision. Soixante-dix semaines ont été fixées pour ton peuple et la sainte cité ta patrie, comme le terme où la prévarication sera abolie, le péché prendra fin, l'iniquité sera effacée, la justice éternelle fera son avénement, toutes les visions et prophéties seront accomplies, et le Saint des saints recevra l'onction. Sache-le donc et grave cette date dans ton souvenir : Depuis la publication du décret pour la reconstruction de Jérusalem jusqu'au temps du Christ, chef, il s'écoulera d'abord sept semaines pendant lesquelles les murailles et les édifices de la ville sainte seront laborieusement relevés au milieu des perplexités et des angoisses ; puis soixante-deux autres semaines. A l'expiration de ces soixante-deux dernières semaines, le Christ sera mis à mort ; le peuple qui doit le renier cessera d'être son peuple. Alors une nation conduite par un chef étranger détruira la ville et le Sanctuaire ; une ruine complète terminera la guerre, et à la guerre succédera la dé-

[1] *Dan.*, cap. VIII, 15 et 16. N° 62 de ce chapitre.

solation prédite. Or, pendant une semaine, le Christ confirmera son alliance avec un grand nombre, et dans la moitié de cette semaine l'hostie et le sacrifice seront abolis ; l'abomination de la désolation sera dans le Temple, et la désolation persévérera jusqu'à la consommation et à la fin des siècles [1]. »

Evidence *à priori* de la prophétie des soixante-dix semaines d'années.

73. Que Porphyre et M. Renan reculent s'ils le veulent jusqu'à l'époque d'Antiochus Epiphane, la composition du Livre de Daniel; qu'ils l'attribuent, s'ils le jugent à propos, à un imposteur obscur; qu'ils en fassent, s'ils l'aiment mieux, l'œuvre collective de tout un peuple ; qu'ils torturent à leur aise ce texte auguste : pour nous c'est assez qu'il existe et que son existence constatée par Josèphe remonte incontestablement à une époque antérieure à Jésus-Christ. Cette donnée préliminaire suffit à confondre éternellement tous les systèmes d'incrédulité. Sous Antiochus-Epiphane aussi bien que sous Darius le Mède, un homme, un peuple tout entier pouvaient-ils par les seules lumières de la raison ou le sens exquis des combinaisons politiques, prévoir l'avénement du Christ, à sa date précise, l'objet de sa mission consistant à effacer les péchés du monde, l'aveuglement du peuple Juif qui le renie solennellement, son supplice, sa mort, son triomphe et l'accomplissement de toutes les prophéties antérieures ? Or Daniel prédit chacun de ces détails. « Le péché prendra fin, dit-il ; le Saint des saints recevra l'onction ; » le Christ sera mis à mort ; le peuple qui doit le renier cessera » d'être son peuple ; le Christ confirmera son alliance avec un grand » nombre, toutes les visions et prophéties seront accomplies. » A l'époque d'Antiochus Epiphane, ou à celle de Darius le Mède, était-il au pouvoir d'un homme ou d'un peuple de prévoir la ruine définitive de Jérusalem et du Temple par les Romains, en lui assignant un terme préfixe, et d'affirmer surtout que la désolation du peuple juif prédite par Moïse durerait jusqu'à la consommation des siècles ? Thèbes, Memphis, Ninive, Babylone sont tombées comme Jérusalem ; mais où sont les races égyptiennes, ninivites, babyloniennes qui aient prolongé à travers les âges une existence mira-

[1] *Dan.*, cap. IX integr.

culeuse pour pleurer jusqu'à la fin des temps sur les ruines de leur patrie. L'Arabe des caravanes qui vient s'asseoir sur les débris de Karnak et de Thèbes n'est pas le descendant des sujets des Pharaons; il ne songe guère à déplorer la solitude de Memphis et le mutisme du colosse de Memnon. Le Musulman qui garde avec une ignorance jalouse les débris de Nimroud et de Khorsabad, et qui voudrait soustraire aux regards de la science européenne les trésors fabuleux qu'il y croit enfouis, n'a rien de commun avec les anciens sujets de Sennachérib et de Nabuchodonosor; il ne lui vient pas à l'esprit de plaindre le sort des deux grandes capitales de l'Orient, sur le cadavre desquelles il fume en paix l'inépuisable narguileh. Mais jetez les yeux autour de vous; vous rencontrerez partout un Juif, descendant avoué des exilés de Babylone, des habitants de l'antique Sion. Il conserve dans son cœur l'amour de Jérusalem, la patrie ruinée depuis deux mille ans; et s'il ne lui est pas donné de vivre sur ses débris, il aime encore à y aller mourir. Ce Juif entend chaque année la Synagogue lancer l'anathème contre quiconque osera supputer, d'après la prophétie de Daniel, le temps où le Christ devait naître. Ce Juif sourit de pitié en lisant les attaques du rationalisme contre le Livre divin qu'il porte avec lui dans sa dispersion, qu'il médite sans cesse, qu'il lit au foyer, qu'il chante aux réunions publiques de son culte, dont il a compté toutes les lettres et dont il révérera jusqu'à la fin des siècles le caractère surnaturel. « Il ne » faut pas ici de raisonnements compliqués ni des investigations » profondes, dit parfaitement M. Aug. Nicolas, il ne faut que des » yeux et il suffit de les ouvrir. Que l'incrédulité, si elle est sincère, » devrait être heureuse d'avoir enfin rencontré une de ces raisons » de croire comme il lui en faut, comme elle en demande, qu'on » n'a pas besoin en quelque sorte de saisir, mais qui vous saisis- » sent, et auxquelles on ne peut résister sans résister à l'évidence[1]! »

Miraculeuse exactitude de la prophétie des soixante-dix semaines

74. Et pourtant la prophétie de Daniel, outre les caractères généraux et les grands traits qui la rendent accessible à l'intelligence la moins cultivée, est tellement précise que ses moindres détails

[1] Aug. Nicolas, *Etudes philos. sur le Christ.*, édit. in-12, tom. IV, pag. 252, 353.

d'années, au point de vue chronologique.

sont exacts jusqu'au scrupule. Ecartons tout d'abord une obscurité de langage qui pourrait arrêter un instant un lecteur peu familiarisé avec les habitudes et le style hébraïques, mais qui n'existait pas pour les Juifs auxquels s'adressait le Prophète. « Soixante-dix » semaines, dit-il, s'écouleront jusqu'à l'avénement de la justice » éternelle et jusqu'à ce que le Saint des saints reçoive l'onction. » Dans notre langage moderne, une semaine représente une période de sept jours ; le mot n'a aucune autre acception. Il n'en était pas de même chez les Juifs, qui comptaient deux sortes de semaines : la semaine de jours correspondante à la nôtre [1], et la semaine sabbatique, composée de six années consacrées au travail et d'une septième où le sol lui-même devait se reposer [2]. C'était par le comput des semaines sabbatiques qu'on fixait l'année jubilaire. « Vous » compterez sept semaines d'années, c'est-à-dire, sept fois sept qui » font en tout quarante-neuf ans, avait écrit Moïse, et vous sancti- » fierez la cinquantième année, qui est le Jubilé [3]. » Daniel ne détermine pas, dans le texte même de la prophétie, l'espèce de semaines à laquelle il fait allusion ; mais deux versets plus loin, il lève cette difficulté en disant : « A cette époque, je demeurai plongé » dans le deuil pendant trois semaines de jours [4]. » Evidemment donc il voulait différencier nettement les semaines de son deuil, des semaines prophétiques dont il venait de parler, et puisque les unes étaient des semaines de jours, les autres ne pouvaient être que des semaines d'années. Aussi les commentateurs juifs sont unanimes sur ce point, et les talmudistes parlent ici comme les chrétiens. Les soixante-dix semaines de la prophétie forment donc un total de quatre cent quatre-vingt-dix années, ou septante fois sept ans. Tel

[1] *Sex diebus operaberis... Sex enim diebus fecit Dominus cœlum et terram... et requievit in die septimo* (*Exod.*, cap. XX, 9-11). — [2] *Sex annis seres agrum tuum, septimo autem anno, sabbatum erit terræ, requietionis Domini* (*Levit.*, cap. XXV, 3, 4). — [3] *Numerabis quoque tibi septem hebdomadas annorum, id est, septies septem quæ simul faciunt annos quadraginta novem* (*Levit.*, cap. XXV, 8). — [4] *In diebus illis ego Daniel lugebam trium hebdomadarum diebus* (*Dan.*, cap. X, 2). Le grec de Théodotion, exactement traduit sur l'hébreu, s'exprime de même : Ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις ἐγὼ Δανιὴλ ἤμην πενθῶν τρεῖς ἑβδομάδας ἡμερῶν. (*Daniel, juxta Theodotionem, Patrol græc.*, tom. XVI *ter*, col. 2885.)

est l'intervalle qui doit s'écouler « depuis la publication du décret » pour la reconstruction de Jérusalem jusqu'au temps du Christ, » chef, qui sera mis à mort, et renié par son peuple. » Or, l'édit pour la reconstruction de la ville de Jérusalem fut rendu par Artaxerxès Longue-Main, l'an 454 avant Jésus-Christ. Voilà le point de départ des années de la prophétie de Daniel. Quatre cent soixante-dix ans ou septante fois sept ans plus tard, c'est-à-dire en l'an 37 de notre ère, « le Christ était mort » sur une croix, « son peuple qui » l'avait renié cessait d'être son peuple, le Testament de la nouvelle » alliance était confirmé pour un grand nombre, » et les apôtres se dispersaient pour conquérir l'univers. Ce n'est pas tout. Le Prophète divise la grande période de soixante-dix semaines en trois intervalles fort inégaux : le premier, de sept semaines ou quarante-neuf ans ; le second, de soixante-deux semaines ou quatre cent trente-quatre ans ; le troisième formant une seule semaine ou sept ans. Les quarante-neuf années des sept premières semaines sont assignées à l'œuvre de la reconstruction des murailles et des édifices de Jérusalem, au milieu des anxiétés d'une situation particulièrement difficile et dangereuse. Or, les travaux de réédification entrepris à Jérusalem sous la conduite de Néhémias, furent, comme nous le verrons, traversés par les résistances à main armée des Samaritains, des Arabes et des Ammonites. Fréquemment interrompus par les négociations qu'il fallait renouer à ce sujet avec la cour des rois de Perse, ils ne purent être complétés qu'après un demi siècle de persévérants et laborieux efforts (405). La seconde période de soixante-deux semaines, ou quatre cent trente-quatre ans est fixée par le Prophète comme l'intervalle qui doit positivement s'écouler avant que le Christ ne soit mis à mort. En effet, de l'an 405 avant Jésus-Christ jusqu'à l'an 30 de l'ère chrétienne, il s'écoule exactement quatre cent trente-quatre ans. Ici commence l'unique semaine, les sept dernières années sur lesquelles le Prophète veut attirer toute l'attention, et dont il décrit les mystères. « Pendant cette semaine, » dit-il, le Christ confirmera son alliance avec plusieurs. » C'est en effet à la trentième année de sa vie, et au début de la soixante-dixième semaine de Daniel, que Jésus-Christ commence son minis-

tère public, réunit autour de sa personne divine les apôtres, les disciples, les multitudes juives qu'il nourrit matériellement d'un pain miraculeux au désert, et spirituellement du pain céleste de sa doctrine, confirmant avec plusieurs le Testament de la Nouvelle Alliance, par l'éclat de ses prodiges et la sublimité de ses enseignements. « A la moitié de cette dernière semaine, ajoute le Prophète, » il sera mis fin au sacrifice. » En effet, les sept années de cette dernière période prophétique (30 à 37 de l'ère chrétienne), sont réellement partagées en deux, et la trente-quatrième année de Jésus-Christ, le sacrifice de la Croix met fin à tous les sacrifices, efface le péché du monde, accomplit toutes les prophéties, et consomme la rédemption de l'univers. — A tant de lumières, à cette triomphante démonstration du surnaturel, les rationalistes de tous les temps, de toutes les écoles et de tous les pays, n'ont jamais pu et ne sauront jamais opposer qu'un seul mot, vide de sens, le hasard ! On conçoit que l'humanité leur réponde par cette autre formule qui a traversé les âges, survécu à toutes les ruines et renversé toutes les résistances : La Foi !

Avénement de Cyrus (536).

75. « Or, le roi mède fut réuni à ses pères, et Cyrus, le Perse, » prit en main l'administration de l'empire [1]. » L'avénement du héros prédit par Isaïe, appelé de Dieu pour être son christ et le libérateur d'Israël, dut être accueilli avec enthousiasme par les Hébreux exilés. Les chemins de la patrie allaient s'ouvrir, les tribus captives allaient revoir les sommets de la montagne sainte et se prosterner sur les ruines sacrées du temple de Jérusalem,

[1] Nous n'avons plus le texte hébreu de ce verset, qui présente une difficulté historique, dont la solution nous sera sans doute fournie par les découvertes ultérieures de l'assyriologie. La Vulgate et le grec de Théodotion, au lieu d'appeler ce roi Darius ou Artaxerxès le Mède, lui donnent le nom d'Astyage. Il faut aussi faire observer que ce verset manque complétement dans la version des Septante, en sorte qu'il nous est impossible de contrôler le nom d'Astyage, qui ne nous est fourni en réalité que par un texte unique, puisque le chapitre où on le rencontre dans la Vulgate a été emprunté complétement à la version grecque de Théodotion. Il serait inutile d'entrer ici dans l'examen des divers systèmes d'interprétation proposés pour résoudre ce problème. Cette discussion rentre dans le domaine d'un Cours d'Écriture sainte, et d'ailleurs il nous paraît plus oportun d'attendre les éléments nouveaux que l'archéologie assyrienne apportera certainement au débat.

SIXIÈME ÉPOQUE.

DE LA DESTRUCTION DU TEMPLE DE SALOMON

A JÉSUS-CHRIST (586-AN 4).

ÈRE DU RETOUR DE LA CAPTIVITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

LE SECOND TEMPLE (536-473).

SOMMAIRE.

§ I. ZOROBABEL.

1. Cyrus et Daniel. — 2. Edit de Cyrus pour le rétablissement du Temple de Jérusalem. — 3. Fin de l'exil. — 4. Zorobabel, fils do Salathiel et Josué, fils de Josédech. — 5. Retour à Jérusalem. — 6. Erection de l'Autel des holocaustes. — 7. Pose de la première pierre du Temple de Jérusalem. — 8. Les Samaritains; leur hostilité; leur rôle providentiel. — 9. Les Samaritains réussissent à interrompre les travaux de reconstruction du Temple.

§ II. DERNIÈRE PROPHÉTIE ET MORT DE DANIEL.

10. Affliction de Daniel. — 11. Vision de Daniel aux bords du Tigre. — 12. Prophétie de Daniel relative à la fin des temps. — 13. Fin de non-recevoir adressée aux incrédules de la dernière heure. — 14. Mort de Daniel. Calomnies de l'école rabbinique au sujet de ce grand Prophète. — 15. Tombeau de Daniel à Suze.

§ III. SUCCESSION DES ROIS PERSES JUSQU'A DARIUS FILS D'HYSTASPE (529-521).

16. Mort de Cyrus (529). Question de la prétendue orthodoxie de Cyrus. — 17. L'histoire de Cambyse et de Smerdis-le-Mage, racontée par Darius, fils d'Hystaspe, dans l'inscription de Bisoutoun. — 18. Requête adressée contre les Juifs de Jérusalem à la cour de Perse. — 19. Réponse du roi de Perse. Les travaux de reconstruction du Temple sont de nouveau suspendus.

§ IV. LE PROPHÈTE AGGÉE.

20. Aggée ordonne, au nom de Jéhovah, de reprendre les travaux de reconstruction du Temple. — 21. Le Seigneur, par la bouche d'Aggée, encourage les efforts de Zorobabel et du peuple Juif. — 22. Deux questions rituelles adressées par Aggée aux prêtres de Jérusalem. — 23. *Interroga sacerdotes legem.* — 24. Fin des prophéties d'Aggée.

§ V. DARIUS FILS D'HYSTASPE (521-486).

25. Lettre de l'intendant des provinces de Judée à Darius au sujet du Temple de Jérusalem. — 26. Réponse de Darius. — 27. Quelques extraits de la grande inscription de Darius à Bisoutoun. Confirmation du texte biblique.

§ VI. LE PROPHÈTE ZACHARIE.

28. Reprise des travaux de la reconstruction du Temple. — 29. Première vision de Zacharie. — 30. Vision de Zacharie relative au Grand Prêtre. — 31. Prophéties de Zacharie relatives à la passion de Jésus-Christ. — 32. Le nom de Jésus dans la prophétie de Zacharie. — 33. Consultation de Saretzer et de Réghem-Mélech. Réponse de Zacharie. — 34. Controverse au sujet de l'identité du prophète Zacharie avec celui qui fut tué entre le vestibule et l'autel.

§ VII. DÉDICACE DU SECOND TEMPLE (516).

35. Dédicace du second Temple. Psaume : *Lauda anima mea Dominum.* — 36. Quelques indications sur la forme et l'aspect du second Temple. — 37. Première fête de Pâque dans le nouveau Temple. Psaume : *Laudate Dominum quoniam bonus est psalmus.* — 38. Mort de Zorobabel et du grand-prêtre Josué, fils de Josédech. — 39. Mort de Darius, fils d'Hystaspe (486).

§ VIII. ESTHER.

40. Identité du nom de l'Ahasverus biblique avec celui de Xerxès, établie par M. J. Oppert. — 41. Assentiment des hébraïsants modernes. — 42. Confirmation par l'histoire profane du premier chapitre du Livre d'Esther. — 43. Texte de l'inscription sépulcrale de *Nakch-I-Roustam.* — 44. Assemblée générale des grands de l'empire à Suze. — 45. Le festin public. Répudiation de la reine Vasthi. — 46. Intervalle de trois années entre la répudiation de Vasthi et l'apparition d'Esther. — 47. Esther reine de Perse. — 48. Conspiration des eunuques découverte par Mardochée. — 49. Aman, le favori d'Assuérus. Mardochée refuse de se prosterner devant lui. Consultation des *Pourim* ou des *Sorts* par Aman. — 50. Edit de mort rédigé par Aman contre les Juifs. — 51. Messages échangés entre Esther et Mardochée. Jeûne solennel. — 52. Prière de Mardochée. — 53. Prière d'Esther. — 54. Esther enfreint la loi du royaume et se présente devant Assuérus sans avoir été mandée. — 55. Le secret de la reine. Premier festin donné par Esther à Assuérus et à Aman. — 56. Une insomnie royale. Triomphe de Mardochée à Suze. — 57. Le second festin de la reine. Supplice d'Aman. —

58. Mardochée premier ministre. Lettres royales annulant le décret rédigé par Aman contre les Juifs. — 59. La fête hébraïque des *Pourim* ou des *Sorts*. — 60. Tombeau d'Esther et de Mardochée. — 61. Mort de Xerxès. Avénement de son fils Artaxerxès Longue-Main (473).

§ I. Zorobabel.

Cyrus et Daniel.

1. Le texte sacré fait à deux reprises la remarque que « la vie du » prophète Daniel se prolongea jusqu'au règne de Cyrus [1]. » C'est qu'en effet la carrière de Daniël présente un exemple de longévité qui la signala à l'attention de ses contemporains. Il semble que Dieu eût voulu réserver à « l'homme des désirs » la joie de contempler la réalisation de ses espérances. Si Daniel ne put revoir dans sa vieillesse les ruines de Jérusalem, il lui fut donné du moins de contribuer à leur restauration. Le récit de Josèphe nous permet de supposer que l'intervention du Prophète ne fut pas étrangère à l'acte de réparation qui marqua, pour les Juifs, l'avénement de Cyrus à l'empire du monde. Voici les paroles de l'historien : « La première » année de ce règne, la soixante-dixième de la transmigration juive » à Babylone, le Seigneur eut pitié des malheureux enfants d'Israël. » Avant la ruine de notre cité sainte, il avait annoncé par la bouche » de Jérémie le prophète que soixante-dix ans de captivité s'écou» leraient, et qu'après ce terme, il rappellerait les exilés dans la » patrie, qu'il leur serait permis de relever les ruines du Temple et » de retrouver une image de leur antique prospérité. La prédiction » s'accomplit tout entière. Cyrus avait lu son nom inscrit, deux cent » dix ans avant sa naissance, au Livre des oracles d'Isaïe. Ce pro» phète avait déclaré que Cyrus était choisi par le Seigneur pour » régner sur les nations, pour rendre la liberté aux tribus d'Israël » et pour réédifier le temple de Jérusalem. Or, Isaïe parlait ainsi » cent quarante ans avant la ruine du Temple. En lisant cette pro» phétie, Cyrus en admira le divin caractère, et mit tout son zèle à » la réaliser. Il manda à Babylone les principaux chefs des familles

[1] *Fuit autem Daniel usque ad annum primum Cyri regis* (Dan., cap I, 21). *Porro Daniel perseveravit usque ad regnum Darii, regnumque Cyri Persæ* (*Ibid.*, cap. VI, 28).

» juives, et leur dit qu'il leur accordait la liberté de retourner dans » leur patrie, de repeupler la ville de Jérusalem et de rebâtir son » Temple. Dieu vous protégera, ajouta-t-il, et moi-même j'écrirai » aux chefs et aux satrapes des provinces voisines de la Judée, » pour qu'ils aient à fournir l'or et l'argent nécessaires à la recons- » truction du Temple, et les victimes pour les sacrifices [1]. » Bien que Daniel ne soit pas personnellement désigné dans ce passage, les hautes fonctions qu'il occupait sous Darius-le-Mède, et qui l'avaient mis en rapport avec Cyrus, successeur de ce prince, lui fournirent certainement l'occasion de parler au conquérant des prophéties d'Isaïe : telle est du moins l'interprétation traditionnelle qui s'est attachée aux paroles de Josèphe.

Edit de Cyrus pour le rétablissement du Temple de Jérusalem.

2. Quoi qu'il en soit, voici comment s'exprime Esdras, au début des deux livres canoniques qui vont nous servir de guides dans cette nouvelle période de l'histoire juive. « La première année de Cyrus, roi des Perses, la prédiction de Jérémie reçut son accomplissement. Jéhovah daigna susciter ce prince pour la réalisation de ses desseins. Des lettres royales furent publiées dans toutes les provinces de l'empire ; elles étaient conçues en ces termes : Ordonnance de Cyrus, roi des Perses. Le Seigneur, Dieu du ciel, m'a donné la royauté sur toute la terre, et m'a prescrit de lui élever un temple à Jérusalem, au pays de Judée. Quel est parmi vous celui qui appartient à la nation d'Israël ? Que son Dieu soit avec lui ! Il lui est permis de retourner dans sa patrie et d'y élever un temple au Dieu d'Israël, le Dieu qui a fixé sa demeure à Jérusalem. Ceux qui ne se détermineront point encore à ce voyage aideront les autres par des contributions d'or, d'argent, de provisions et de troupeaux, en dehors des offrandes volontaires qu'ils enverront spontanément au temple de leur Dieu à Jérusalem [2]. »

Fin de l'exil.

3. « Les chefs des familles principales de Juda et de Benjamin, les prêtres, les lévites et tous ceux des exilés qui voulurent profiter des circonstances favorables que la miséricorde de Dieu leur ménageait, se réunirent à l'appel du roi, prêts à retourner dans la patrie

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XI, cap. I. — [2] I *Esdr.*, cap. I, 1-5.

et à relever le Temple de Jérusalem. Les autres Hébreux, leurs frères, leur donnèrent pour ce voyage des vases d'argent et d'or, des provisions de tout genre, et partagèrent avec eux leurs troupeaux, en dehors des offrandes spontanées qu'ils voulurent consacrer à Jéhovah. Le roi Cyrus fit rendre aux Israélites les vases sacrés de Jérusalem, transportés jadis et déposés dans le Temple du Dieu de Babylone par Nabuchodonosor. Mithridate, fils de Gazabar, trésorier royal, reçut l'ordre de les remettre, après en avoir fait un dénombrement exact, entre les mains de Sassabar (surnom chaldaïque de Zorobabel), prince des Hébreux. Voici le détail de ces richesses : trente coupes d'or, mille d'argent, vingt-neuf couteaux et trente patères d'or, quatre cent dix patères d'argent, mille autres vases de destination diverse. Sassabar reçut ce précieux dépôt, et se mit en route pour Jérusalem avec ceux d'entre les captifs qui voulurent retourner dans leur patrie [1]. — Or, les fils d'Israël qui revinrent habiter la terre natale, abandonnant la Babylonie où Nabuchodonosor les avait transférés, marchaient sous la conduite de Zorobabel, Josué, Néhémias [2], Saraïa, Rahelaïa, Mardochaï, Belsan, Mesphar, Béguaï, Rehum et Baana. Leur multitude réunie formait un total de quarante-deux mille trois cent soixante personnes. Il y faut ajouter les serviteurs et les servantes, au nombre de sept mille trois cent trente-sept. La caravane emmenait comme bêtes de somme sept cent trente-six chevaux, deux cent quarante-cinq mulets, quatre cent trente-cinq chameaux, six mille sept cent vingt ânes [3]. » Le texte sacré ne nous a pas conservé le récit des incidents qui signalèrent l'Exode de Babylone, et le fortuné retour dans les champs de la patrie. Cependant il enregistre un détail significatif. La caravane possédait, dit-il, « des chanteurs et des cantatrices au nombre de deux cents [4]. » Ce fut donc en chantant des hymnes de reconnaissance à Jéhovah que les tribus, si longtemps captives, abandonnèrent les rivages de Babylone, et reprirent le chemin de la Terre

[1] I *Esdr.*, cap. I, 6 ad ultim. — [2] Ce Néhémias n'est pas le même que nous verrons, sous Artaxerxès Longue-Main, présider à la reconstruction des murs et des édifices de Jérusalem. — [3] I *Esdras*, cap. II, 1, 2, 64-67. — [4] I *Esdr.*, cap. II, 65.

Promise. Un renseignement plus important nous atteste le soin religieux avec lequel les familles juives avaient conservé, sur la terre de l'exil, la tradition de leur origine et leur filiation généalogique. Le dénombrement général des émigrants[1] est inscrit par Esdras, suivant cet ordre traditionnel, absolument dans la même forme que le recensement fait par Moïse, après la sortie d'Egypte[2]. Sur les quarante-deux mille trois cent soixante Israélites réunis de toutes les provinces de l'empire babylonien, « ceux qui vinrent de Thel-Mala, Thel-Arsa, Chérub, Adon et Emer furent seuls dans l'impuissance de fournir les titres qui établissaient leur descendance [3]. » — Quatre familles sacerdotales, celles de Jadaïa, d'Emmer, de Pheshur et de Harim, firent partie de cette première caravane [4]. Les lévites, répartis suivant les différents degrés de leur hiérarchie, étaient au nombre de trois cent quarante et un [5]. Les Nathinéens, ces fils de l'antique Gabaon, voués, dès les jours de la conquête de la Terre Promise, au service du Tabernacle [6], et attachés par Salomon à celui du Temple, sont représentés, dans le dénombrement de Zorobabel, par trois cent quatre-vingt-douze de leurs descendants [7]. Dans la race sacerdotale, « les fils de Hobia, d'Accos et de Berzellaï, dont l'aïeul avait épousé une des filles de Berzellaï de Galaad [8] et en avait pris le nom, ne purent retrouver les titres écrits de leur généalogie. Ils furent donc provisoirement exclus des fonctions du ministère sacré. La décision fut rendue à leur égard en ces termes [9] : Il ne vous sera point permis de manger des viandes consacrées au Saint des Saints, jusqu'à ce qu'il s'élève en Israël un grand-prêtre auquel Dieu donne la perfection de la doctrine et de la sainteté, pour déterminer cette question [10]. »

Zorobabel, fils de Salahiel et

4. Zorobabel, le chef politique de la colonie émigrante, était fils de Salathiel et petit-fils de Jéchonias [11]; sa descendance des rois de

[1] I *Esdr.*, cap. II, 3-61. — [2] *Numer.*, cap. I, II, III, XXVI. — [3] I *Esdr.*, cap. II, 59. — [4] I *Esdr.*, cap. II, 36-39. — [5] I *Esdr.*, cap. II, 40-42. — [6] Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 55. — [7] I *Esdr.*, cap. II, 43-58. — [8] Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 402 et 408. — [9] *Et dixit eis Thersatha* (I *Esdr.*, cap. II, 63). Le mot *Thersatha* est un titre persan signifiant intendant de province. L'Ecriture donne également ce titre à Néhémias. — [10] I *Esdr.*, cap. II, 59-63. — [11] *Matt.*, cap. I, 12.

Juda, dont il ne releva pourtant point le trône à son profit, lui donnait au milieu de son peuple une influence en quelque sorte héréditaire, qu'il sut augmenter encore par son mérite et ses vertus. Le pseudo-Esdras, l'auteur inconnu des deux livres de ce nom qui ont été rejetés de la liste canonique des Ecritures par la Synagogue comme par l'Eglise, nous a conservé un récit traditionnel extrêmement intéressant sur la jeunesse de Zorobabel et la haute sagesse dont il donna des preuves à la cour des rois de Perse. « Où est, dans le monde, la force invincible? » avait demandé le roi à ses sages et à ses officiers. Les réponses variaient au gré de l'imagination des assistants. Zorobabel prit la parole à son tour : « Cette terre est grande, » dit-il, le ciel est immense ; le soleil y trace chaque jour, comme » un coursier gigantesque, son majestueux orbite. Mais n'est-il pas » plus grand, celui qui a fait ces merveilles? La vérité éternelle » n'est-elle pas toute grandeur et toute force? La terre entière invoque la vérité ; le ciel lui-même la bénit; toute créature s'incline » en tremblant devant elle. La vérité demeure, elle a l'éternité pour » âge et pour durée ; l'empire est à elle dans les siècles des siècles. » Acception de personnes, distinctions de tout genre, la vérité n'en » connaît point; pour tous, même pour les méchants, elle est équitable; tous profitent de ses bienfaits. Jamais rien d'injuste dans ses » décisions; elle est la force, la royauté, le pouvoir, la majesté même » des âges. Béni soit le Dieu de vérité[1]! » Quel que soit l'intérêt traditionnel qui s'attache à ce récit, nous ne prétendons pas lui donner une importance historique qu'il ne saurait avoir. Il suffit qu'il puisse nous attester, dans une certaine mesure, le caractère essentiellement religieux et la haute sagesse de Zorobabel. Le descendant de la race royale de David fut secondé dans son œuvre de restauration nationale par le grand-prêtre Josué (Jésus), fils de Josédech. Le nouveau temple qu'ils allaient élever de concert, au prix de tant d'efforts et de luttes, s'ouvrait ainsi par le nom symbolique qui devait le fermer un jour, après l'avoir investi de plus de gloire que celui de Salomon n'en eut jamais.

Josué, fils de Josédech.

[1] III *Esdr.*, cap. IV, 34-40.

Retour à Jérusalem.

5. La colonie hébraïque qui abandonnait, sous la conduite de Zorobabel et de Jésus, fils de Josédech, les campagnes de la captivité, appartenait à toutes les provinces des anciens royaumes de Juda et d'Israël. Mais, dans l'allégresse universelle de ce triomphant retour, les exilés n'avaient qu'un but, un vœu, une espérance : Jérusalem. Chacun d'eux voulait d'abord saluer ses ruines sacrées, avant de songer à voir le sol natal. La multitude y arriva enfin. Sur ces débris augustes, que de larmes durent couler! « Les princes des familles, en posant le pied au lieu où avait été le sanctuaire de Jéhovah, déposèrent spontanément leurs offrandes pour la reconstruction de la maison de Dieu. Chacun, selon son pouvoir, contribua aux dépenses de l'œuvre. Les offrandes s'élevèrent à soixante et un mille *dariques* [1] d'or et cinq mille *mnas* [2] d'argent. On fournit en même temps les étoffes pour cent tuniques sacerdotales. Ensuite, les prêtres, les lévites, les chanteurs, les portiers, les Nathinéens et tout le reste du peuple d'Israël se rendirent chacun dans sa patrie, pour habiter sa ville natale [3]. »

Erection de l'Autel des holocaustes.

6. « Le pontife Josué, fils de Josédech, avec les prêtres ses frères, Zorobabel, fils de Salathiel, avec ses frères, commencèrent aussitôt à édifier l'autel de Jéhovah, Dieu d'Israël, pour y offrir les holocaustes, selon les rites prescrits par la loi de Moïse, l'homme de Dieu [4]. L'autel des holocaustes fut donc rétabli sur les anciens fondements, malgré la résistance des peuples voisins qui s'efforçaient d'entraver l'œuvre de la restauration, et qui, par leurs incursions, cherchèrent à effrayer les travailleurs. Or, le septième mois, époque de la fête des Tabernacles, était proche. Le peuple d'Israël accourut de toutes ses villes, comme un seul homme, pour célébrer

[1] Le mot hébreu est *darcmonim*. Voir sur les *dariques* persanes les renseignements fournis par M. Et. Quatremère, dans son *Mémoire sur Darius le Mède et Balthassar, roi de Babylone*. La *darique* valait un sicle d'or, c'est-à-dire environ 11 fr. 60 c.

[2] La *mna* (mine) d'argent valait soixante sicles, ou environ 97 fr. 30 c.

[3] II *Esdr.*, cap. II, 68 ad ultim. — [4] Malgré ce texte formel, nous entendrons bientôt l'école rationaliste nous dire que la loi de Moïse avait disparu dans le désordre de la captivité, et que plus tard Esdras eut à fabriquer complétement à nouveau les livres connus sous le nom de Pentateuque.

la solennité à Jérusalem, d'après l'ordre de la loi. Chaque jour l'holocauste fut offert sur le nouvel autel, avec le cérémonial prescrit. Ensuite le sacrifice perpétuel fut repris, aux Néoménies, à toutes les fêtes de Jéhovah et aux jours où se faisaient des oblations volontaires. Ce fut le premier jour du septième mois que le premier holocauste fut immolé au Seigneur depuis la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor. Cependant l'autel seul était relevé. Les fondements du Temple n'étaient pas posés encore. Des sommes d'argent furent remises aux tailleurs de pierre et à d'habiles ouvriers; on convint des provisions en blé, huile et vin à fournir aux Sidoniens et aux Tyriens pour qu'ils entreprissent le transport des bois de cèdre depuis les montagnes du Liban jusqu'à Joppé, selon les instructions renfermées dans l'édit de Cyrus, roi des Perses [1]. »

Pose de la première pierre du Temple de Jérusalem.

7. Ces préliminaires accomplis, « la seconde année du retour de la captivité, le deuxième mois (*Ijar*), Zorobabel, fils de Salathiel, et Josué, fils de Josédech, avec le concours de leurs frères, prêtres ou lévites, et de tous les Hébreux revenus de l'exil, commencèrent l'œuvre de restauration du Temple de Jéhovah. Parmi les enfants de Lévi, on choisit des jeunes gens dans la force de l'âge [2] pour surveiller et presser les travaux. Le pontife Josué, ses fils et ses frères; Cedmehel et ses fils, enfants de Juda; la famille de Hénadad et leurs frères les lévites ne cessèrent pas de stimuler par leur présence et de protéger les travailleurs. Le jour où l'on posa la première pierre du nouveau Temple, les prêtres revêtus des ornements sacrés firent entendre le son des trompettes. Les lévites, fils d'Asaph, au bruit des cymbales, chantaient les hymnes composés à la gloire de Jéhovah par le roi David. Dans un transport unanime d'allégresse et de reconnaissance, le peuple reprenait en chœur à la fin de chaque strophe : Jéhovah est bon, sa miséricorde est éternelle! — Ces paroles consacrées s'élevaient comme une acclamation formidable du milieu de la multitude, qui redoublait l'expression de

[1] I *Esdr.*, cap. III, 1-7. — [2] Le texte dit : *Levitas a viginti annis*. On comprendra bientôt le sens de cette précaution, et la nécessité d'avoir des ouvriers qui pussent à la fois combattre d'une main et bâtir de l'autre.



sa joie, en voyant poser enfin les fondements du nouveau sanctuaire. Cependant un grand nombre de prêtres et de lévites, plusieurs des anciens et des princes du peuple avaient jadis admiré les magnificences du premier temple. En comparant leurs souvenirs avec ce qu'ils avaient maintenant sous les yeux, ils ne pouvaient retenir leurs sanglots et leurs larmes : leur voix se mêlait aux cris de la multitude, et l'on ne pouvait distinguer ni les gémissements ni les cris de joie, au milieu de cette immense clameur populaire que l'écho des montagnes répétait au loin [1]. »

Les Samaritains; leur hostilité; leur rôle providentiel.

8. Le mélange de joie et de larmes qui signala cette grande journée, représentait exactement, à un autre point de vue, la situation réelle de la petite colonie. Sur le sol de la Terre Promise, où elle revenait, après soixante-dix ans, rétablir le culte mosaïque, un élément étranger et hostile avait grandi dans l'intervalle. On se souvient des peuplades assyriennes que Sargon avait transplantées dans le royaume d'Israël, après la ruine de Samarie [2]. Leurs alliances avec les Israélites échappés à l'émigration avaient produit cette race samaritaine que nous retrouverons dans l'Evangile, nourrissant encore contre Sion une rivalité qui remontait aux veaux d'or idolâtriques de Jéroboam, persistant à travers toutes les révolutions, dans l'indomptable obstination du schisme religieux et des antipathies nationales. Ce fait, sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention, est d'une importance capitale, sous le rapport de l'exégèse biblique. Le rationalisme moderne affecte de le passer sous silence comme un détail insignifiant; mais en réalité ce mince détail que ne relève même pas M. Renan, est décisif dans la question de l'authenticité des livres saints. En effet, les Samaritains, séparés par une haine traditionnelle des autres Israélites, ont conservé le Pentateuque de Moïse tel que les dix tribus nous l'offrent elles-mêmes. Or, l'école rationaliste prétendra bientôt que les livres de Moïse, en supposant qu'ils aient aient jamais existé, avaient disparu durant la captivité de Babylone, et que ceux qu'on nous présente sous ce nom, ont réellement été composés par Esdras, le successeur de Zorobabel. A cette

[1] I *Esdr.*, cap. III, 8 ad ultim. — [2] Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 731.

affirmation de l'incrédulité moderne, il suffit d'opposer le fait positif, avéré, constant, de la possession par les Samaritains du Pentateuque de Moïse, écrit en caractères complétement différents de notre hébreu actuel, mais identiquement le même, verset par verset, pour le sens et l'expression. D'où les Samaritains tiennent-ils ce Pentateuque? — D'Esdras? — Mais les Samaritains combattaient Esdras comme ils vont combattre Zorobabel. Jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ les Samaritains conserveront l'horreur des Juifs et réciproquement. « Les Juifs n'ont aucune communication avec les Samaritains [1], » dira la femme de Samarie, pour laquelle, sur le bord du Puits de Jacob, le Sauveur « ouvrira les fontaines d'eau vive qui rejaillissent » jusqu'à la vie éternelle [2]. » Ainsi, dans les desseins providentiels, les Samaritains devaient être par leur scission même, les garants de l'authenticité des Ecritures; mais ce rôle de témoins irrécusables qui leur était fait dans l'avenir, supposait dans le présent une haine implacable, dont Zorobabel ne tarda pas à ressentir les effets.

Les Samaritains réussissent à interrompre les travaux de reconstruction du Temple.

9. « Les ennemis de Juda et de Benjamin apprirent donc, continue le livre saint, que les fils de la captivité réédifiaient le temple de Jéhovah, Dieu d'Israël. Ils vinrent trouver Zorobabel et les princes du peuple : Laissez-nous, leur dirent-ils, prendre part à l'œuvre de reconstruction. Ainsi que vous, nous sommes les adorateurs de Jéhovah. Depuis les jours d'Asor-Haddan, roi d'Assyrie, qui nous a transférés dans ces contrées, nous n'avons cessé d'immoler à Dieu des victimes. — Zorobabel, Josué et les autres princes d'Israël répondirent : La charge de construire le temple de notre Dieu ne peut vous être commune avec nous. C'est à nous seuls que le soin en est imposé par l'édit de Cyrus, roi des Perses, rendu en notre faveur. — Cette réponse irrita les Samaritains. Dès lors, ils entravèrent le travail du peuple de Juda, et s'opposèrent à main armée à la reconstruction du Temple. Ils gagnèrent à prix d'argent les conseillers les plus influents à la cour des rois de Perse, et réussirent à faire suspendre l'œuvre commencée, pendant toute la vie de Cyrus, et jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe [3]. »

[1] *Joan.*, cap. IV, 9. — [2] *Ibid.*, 14. — [3] I *Esdr.*, cap. IV, 1-5.

§ II. Dernière prophétie et mort de Daniel.

Affliction de Daniel.

10. Daniel était resté en Perse, peut-être par l'ordre exprès de Cyrus, qui devait chercher à retenir à sa cour le sage le plus illustre de tout l'Orient [1], peut-être dans l'espérance d'être plus utile, près du maître du monde, aux intérêts sacrés de Jérusalem et du peuple de Dieu. Quoi qu'il en soit, les événements de Judée plongèrent le saint vieillard dans une amère tristesse. Il dut alors relire plusieurs fois la prophétie d'Isaïe relative à Cyrus, et admirer comment elle se vérifiait au pied de la lettre. « Moi, Jéhovah, écrivait Isaïe, je » t'ai appelé par ton nom, prince des Perses. C'est en faveur de Ja- » cob, mon serviteur et d'Israël, mon bien aimé, que je t'ai donné » l'empire, et tu ne m'as pas connu. Je suis le Tout-Puissant, il n'y » a pas d'autre Dieu que moi, c'est mon bras qui a ceint tes reins » de force, et tu ne m'as pas connu [2] ! » Daniel contemplait de ses yeux cet inconcevable oubli de Cyrus. Le héros, qui avait trois ans auparavant signé l'édit de délivrance et l'ordre de restaurer le Temple de Jérusalem, ne semblait plus se souvenir des premières impressions que la lecture du Livre hébreu avait faites sur son âme. Préoccupé de l'administration d'un immense empire, avait-il le temps de songer davantage aux ruines de Jérusalem ? Le pouvoir a de ces éblouissements que l'historien constate à chaque pas, et qui surprennent les cœurs les plus vaillants. La faiblesse humaine explique ce phénomène, bien mieux encore que la versatilité des caractères : souvent il y a, dans les contradictions les plus flagrantes des souverains, beaucoup moins de mauvaise foi que de réelle infirmité. Le temps semble emporter sur son aile leurs résolutions les plus fermes ; la multiplicité, sans cesse renaissante, des soins du gouvernement éteint les promesses et les souvenirs de la veille sous les affaires du présent ou les sollicitudes du lendemain. Mais Daniel n'oubliait pas, comme Cyrus, et sa vieillesse inspirée conservait l'ardeur et le dévouement qui lui valurent de Jéhovah lui-même le glorieux surnom de « l'Homme des désirs. »

[1] *Isai.*, cap. XLV, 4, 5.

Vision de Daniel aux bords du Tigre.

11. « En ces jours-là, dit-il, dans la troisième année de Cyrus, roi des Perses, moi, Daniel, je demeurai plongé dans les larmes pendant trois semaines de jours. Je refusai le pain qu'on me présentait ; ni viande ni poisson ne touchèrent mes lèvres ; pendant tout ce temps je repoussai les huiles aromatiques dont on voulait me parfumer. Or, le vingt-quatrième jour du premier mois (*Nisan*) j'étais sur les bords du grand fleuve Hiddekel (le Tigre). Je levai les yeux, et une vision céleste m'apparut : un homme vêtu d'une tunique de lin, attachée par une ceinture de l'or le plus pur d'Ophir, se tint debout devant moi : son corps avait les reflets variés du chrysolithe ; son visage était brillant comme l'éclair ; ses yeux paraissaient deux lampes ardentes, ses bras et ses pieds ressemblaient à l'airain en fusion dans la fournaise : il parlait, et sa voix retentissait comme le bruit formidable d'un peuple tout entier. Moi, Daniel, je fus seul témoin de cette apparition ; ceux qui m'entouraient ne la virent point ; ils entendaient pourtant la voix formidable. Saisis d'une inexprimable terreur, ils s'enfuirent. Je restai seul en face de l'effrayante vision ; je sentais toute ma force m'abandonner ; la pâleur se répandit sur mon visage ; je tremblais de tous mes membres. La terrible voix se fit de nouveau entendre, je tombai alors et demeurai sans mouvement, la face contre terre. Mais la main puissante me toucha, et me fit redresser sur les pieds et les mains ; et la voix disait : Daniel, homme de désirs, comprends les paroles que je viens t'apporter ; lève-toi, c'est Jéhovah qui m'a envoyé. — A ces mots, je me levai et restai debout, mais je tremblais encore. Il reprit : Cesse de craindre, Daniel, car, dès le premier jour que tu viens de passer dans le jeûne et les larmes pour implorer la miséricorde divine, tes prières ont été exaucées ; et je viens t'en apporter l'assurance. Le prince du royaume des Perses m'a résisté pendant vingt jours ; mais voici que Micaël, l'un des plus grands d'entre les princes du ciel, est venu à mon secours, et j'ai obtenu le triomphe. Maintenant je vais t'apprendre ce qui doit arriver à ton peuple jusqu'aux derniers jours, car cette vision embrasse la suite des âges [1]. »

[1] *Dan.*, cap. x, 1-14.

Prophétie de Daniel relative à la fin des temps.

12. L'Ange déroule alors, aux yeux de Daniel, le tableau des deux empires de la Perse sous les rois successeurs de Cyrus, et de la Grèce sous Alexandre le Grand [1]. Il insiste avec les détails les plus précis et les plus circonstanciés sur l'époque des Lagides en Egypte et des Séleucides en Syrie [2], dont la domination devait dans l'avenir peser plus directement sur la Judée. Le règne d'Antiochus-Epiphane, déjà prédit une première fois dans une vision précédente [3], est retracé ici avec une netteté de vues qui ressemble à une histoire anticipée [4]. Mais l'Ange découvre au regard du Prophète des horizons plus lointains; il le conduit par la pensée jusqu'à la consommation des siècles. Nous allons reproduire cette dernière partie de la vision de Daniel, relative à une époque finale qui est encore pour nous dans l'avenir, et dont le secret ne se révélera qu'au jour marqué par le Seigneur. « En ce temps-là, Micaël, le grand prince qui protége les fils de ton peuple, se lèvera. Il adviendra une époque telle qu'on n'en vit jamais depuis que les nations ont commencé sur la terre. En ce temps-là, tous ceux d'entre ton peuple dont les noms seront inscrits au livre de vie seront sauvés. Ceux qui dorment dans la poussière, immense multitude, s'éveilleront, les uns pour l'éternelle vie, les autres pour l'opprobre d'un châtiment sans fin. Ceux qui auront connu la sainte doctrine, brilleront comme les feux du firmament : ceux qui auront enseigné la justice aux hommes seront comme des astres, au ciel de l'immobile éternité. Toi donc, Daniel, clos ici ces paroles, scelle le livre jusqu'au temps marqué. Plusieurs chercheront à en pénétrer le sens, ils passeront; et l'interprétation sera multiple. — En ce moment, moi, Daniel, je vis deux autres hommes qui se tenaient chacun sur une rive opposée du fleuve. Et je dis à l'Ange, vêtu de lin, qui se tenait au milieu du fleuve : Quelle sera l'époque où s'accompliront ces événements? — Il éleva les deux mains sur les eaux, et jura par le nom de celui qui vit dans l'éternité,

[1] *Dan.*, cap. XI, 1-5. — [2] *Ibid.*, 5-11. — [3] Voir chapitre précédent, nos 62-64.
[4] *Dan.*, cap. XI, 11 ad ultim. Nous ne reproduisons pas en entier cette partie de la vision de Daniel, parce qu'elle a déjà été l'objet de notre étude dans les prophéties précédentes. C'est à un Cours d'Ecriture sainte qu'appartient la discussion approfondie de ces textes importants.

que dans un temps, deux temps et la moitié d'un temps, après la dispersion du peuple saint, la prédiction serait accomplie. — J'entendis sa réponse, mais je ne la compris point. Seigneur, m'écriai-je, qu'arrivera-t-il ensuite ? —Va, Daniel, répondit-il, ces paroles sont closes et scellées jusqu'au temps marqué. Beaucoup seront élus, purifiés et éprouvés comme par le feu : mais les impies persévéreront dans l'impiété, l'œil de leur intelligence ne s'ouvrira point, cependant ceux qui prêtent l'oreille à la saine doctrine comprendront. Depuis le temps où le sacrifice perpétuel sera aboli et remplacé par l'abomination de la désolation, il s'écoulera mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Bienheureux celui qui persévère dans l'attente et parvient jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours. Pour toi, va jusqu'au terme qui t'est fixé; tu te reposeras, et à la fin des jours, tu ressusciteras pour le sort qui t'est destiné [1]. »

Fin de non-recevoir adressée aux incrédules de la dernière heure.

13. Les sceaux mystérieux de la prophétie de Daniel ne sont point encore levés pour nous. Toutes les interprétations seraient ici superflues [2]. Un jour le monde entier en aura l'intelligence ; ce jour sera voisin de la catastrophe finale qui doit clore l'ère de l'humanité. Quand le moment sera venu d'appliquer à des faits de notoriété publique chacune des paroles de la prédiction, il se trouvera (l'Ange lui-même nous en prévient) des hommes qui refuseront encore « d'ouvrir l'œil de leur intelligence. » A ces aveugles-nés de l'avenir, qu'il nous soit permis de poser d'avance un jalon qui pourra

[1] *Dan.*, cap. XII integr.

[2] M. l'abbé Rohrbacher s'exprime ainsi : « On peut conjecturer que, quand » il y aura ce même nombre d'années (1290), depuis que l'empire mahométan » a placé l'abomination de la désolation, son culte anti-chrétien dans le » lieu saint, dans la Terre sainte, elle sera de nouveau purifiée et rendue à » la religion chrétienne. Ceux qui vivront quelques années plus tard, vers » le milieu du vingtième siècle, seront heureux parce que, selon toutes les » apparences, ils verront le christianisme régner sur toute la terre. » (*Hist. univ. de l'Eglise cathol.*, tom. III, pag. 90.) Quelques pages auparavant l'auteur avait précisé davantage encore sa pensée : « Il est non-seulement possible, » mais très-probable, que, vers l'an 1882, c'en soit fait de cet empire anti- » chrétien. » (*Ibid.*, pag. 48). Nous croyons que de telles supputations, au moins gratuites sinon téméraires, sont d'avance réduites à leur juste valeur par les paroles mêmes du Livre de Daniel : *Plurimi pertransibunt et multiplex erit scientia* (*Dan.*, cap. XII, 4).

simplifier leurs recherches. L'antériorité de la prophétie sera pour eux un fait incontestable. Ils n'auront pas, comme M. Renan, la ressource d'incidenter sur l'époque réelle où ces lignes ont été écrites. Qu'ils les attribuent à l'époque d'Antiochus-Epiphane ou à leur époque réelle, celle de Cyrus, la prophétie n'en aura pas moins précédé de plusieurs milliers d'années son accomplissement définitif. Or, prédire à cette distance des faits positifs, qui dépassent toutes les prévisions humaines, cela constitue un fait surnaturel de premier ordre, un miracle. De quel droit les incrédules de la dernière heure oseront-ils donc refuser leur foi pour l'avenir à une prédiction dont ils auront constaté dans le passé la miraculeuse origine et l'étonnante réalisation ?

Mort de Daniel. Calomnies de l'école rabbinique au sujet de ce grand Prophète.

14. Le grand Prophète ne dut pas survivre longtemps à cette dernière vision, où l'Ange lui avait dit : « Va maintenant, tu reposeras » jusqu'au jour de la résurrection. » Il s'endormit dans la paix du Seigneur, dans la foi au Messie dont il avait annoncé l'avénement et fixé la date. Nous entendrons le Sauveur lui-même rappeler plus tard aux Juifs les prédictions de Daniel, et en signaler l'accomplissement en sa personne. Telle est la véritable cause de la sourde hostilité, que depuis l'ère chrétienne, la Synagogue a déployée contre Daniel. Dès le temps de saint Jérôme, les rabbins avaient voulu exclure son livre du catalogue des prophéties et l'avaient rangé parmi les récits dits hagiographiques. Les prétextes avoués qu'ils mettaient en avant pour justifier cette distinction sont d'une ridicule frivolité. Ils prétendaient que Daniel, eunuque à la cour de Babylone, avait perdu le droit d'être compté au nombre des enfants d'Israël ; que, vivant en exil sur la terre étrangère, il n'avait pu être favorisé du don de prophétie exclusivement réservé à la Terre promise ; enfin que les honneurs dont il fut l'objet, pendant sa carrière mortelle, étaient en opposition directe avec l'austérité et l'isolement qui distinguent les autres prophètes. N'en déplaise à toute l'école thalmudique, ces puérilités ne méritent même pas la peine d'être relevées. Nulle part le titre d'eunuque n'est attribué à Daniel, on le nomme prince des sages, gouverneur de la province de Babylone, etc., il n'y a donc là aucune incompatibilité. Ezéchiel et Baruch

prophétisaient en exil et sur la terre de Babylone; Jonas avait été prophète à Ninive; les dignités dont Moïse avait été revêtu, ne l'empêchèrent point d'être prophète; Jacob, comblé de richesses par un roi étranger, sur la terre de Mesraïm, avait été prophète. Disons donc avec Théodoret que ces arguties rabbiniques sont absurdes. Pourquoi, par exemple, si la Synagogue était conséquente avec elle-même, maintiendrait-elle au rang des écrits hagiographiques le livre d'un auteur qu'elle suppose avoir été déchu de son droit d'Israélite par cette invention gratuite du titre d'eunuque, dérisoirement attribué à Daniel? Peu importent d'ailleurs les récriminations tardives des rabbins. Avant qu'elles se produisissent pour les besoins d'une cause désespérée, Josèphe avait écrit dans son *Histoire* leur condamnation anticipée. « Tous ces malheurs, dit- » il, fondirent sur notre nation sous le règne d'Antiochus, comme » Daniel l'avait *prédit* longtemps auparavant. Il a parlé aussi de la » puissance des Romains et de leur empire; et il a *prédit* les maux » dont ils devaient accabler notre nation. Tous les écrits que Daniel » nous a laissés se lisent encore dans nos assemblées [1]. » Au temps de Josèphe, Daniel était donc admis par les Juifs au rang des prophètes. La Synagogue voudrait-elle nous dire pourquoi elle a depuis éprouvé le besoin de le faire descendre parmi les simples hagiographes? Ne serait-ce point parce que les soixante-dix semaines d'années prédites par Daniel sont accomplies, depuis mille huit cent soixante-trois ans, et que la Synagogue se refuse encore à reconnaître l'Emmanuel que tout l'univers adore?

15. La tradition n'a pas conservé un souvenir précis du lieu où mourut Daniel. Le Martyrologe romain enregistre la mort du grand Prophète à la date du 27 juillet, en ces termes : « A Babylone, le » saint prophète Daniel [1]. » L'auteur inconnu du livre *De la vie et de la mort des Prophètes,* publié sous le nom de saint Epiphane, ajoute

Tombeau de Daniel à Suze.

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. X, cap. XII. « Tous ces récits de Daniel, dit » excellemment M. A. Nicolas, font du reste partie de la traduction des Sep- » tante, et existaient ainsi notoirement quatre cents ans avant Josèphe dans » le Canon des Ecritures hébraïques. » (*Etud. phil. sur le Christ.*, tom. IV, pag. 251, note.) — [1] *Babylone, sancti Danielis prophetæ* (*Martyr. Rom.*, 21 julii).



quelques détails plus circonstanciés : « Ses funérailles, dit-il, se » firent avec beaucoup de pompe. On déposa son corps dans une » grotte assez étroite, au flanc d'un rocher. C'est là que se trouve » son tombeau, qui est encore aujourd'hui parfaitement connu à » Babylone [1]. » Peut-être le nom de Babylone, reproduit à la fois et par le Martyrologe romain et par le texte du Pseudo-Epiphane, doit-il s'entendre en général de la terre d'exil où mourut le Prophète. Cette conjecture expliquerait l'existence d'une tradition locale qui s'est perpétuée à Suse, jusqu'à nos jours, et qui place près de cette ville le tombeau de Daniel. Signalée, dès l'an 1150, par le fameux rabbin et voyageur espagnol, Benjamin de Tudela, elle a été constatée de nos jours par M. Raoul Rochette, qui s'exprime ainsi : « Près de Suse, on voit un bloc de granit qui, suivant » les traditions locales, n'est autre que le tombeau de Daniel. Si nous » ne pouvons lui assigner avec certitude une origine aussi ancienne » et aussi illustre, tout nous autorise, malgré la différence des lieux, » à le considérer comme un produit de l'art babylonien. C'est un » carré, couvert, sur deux de ses faces, d'inscriptions en caractères » cunéiformes, semblables à ceux des monuments de Babylone. Au- » dessus de ces caractères sont deux rangées de représentations » symboliques d'hommes et d'animaux. On y remarque une figure » qui a les traits caractéristiques de deux natures ; et un monstre » qui réunit un corps de sanglier, une tête d'homme avec des cornes » et des jambes de bouc. Du reste ce monument ne nous est pas » assez connu pour que nous en puissions tenter une restitution et » une explication certaine. Les trois dessins que l'on a publiés ont » entre eux des différences telles, que nous sommes forcé de sus- » pendre notre examen jusqu'à ce que nous ayons des renseigne- » ments plus exacts. C'est pour les indigènes une sorte de talisman » auquel s'attache une vénération superstitieuse. Ni les prières, ni » les offres des ambassadeurs ou des riches voyageurs, n'ont pu » les déterminer à laisser enlever ce bloc qui appartient à un peuple

[1] *Humatus est in angusta caverna cum magnis honoribus, extatque monumentum ejus usque ad hoc sæculum nostrum in Babylone cunctis notissimum* (*De vita et interitu Prophet.*, cap. x, inter. Oper. S. Epiphan.).

» anéanti depuis tant de siècles. Espérons que nous pourrons un » jour connaître, sinon par le monument lui-même, du moins par » une empreinte fidèle, tous les détails de ces reliefs [1]. » Les récentes découvertes du savant assyriologue français nous donnent le droit de compter que le vœu de M. Raoul Rochette sera bientôt réalisé. Quoi qu'il en soit, nous pouvons dès maintenant constater, par les monuments épigraphiques des catacombes déjà publiés par l'archéologue romain M. de Rossi, que le sujet de Daniel dans la fosse aux lions était avec ceux de Jonas, miraculeusement sauvé par un poisson, et de Moïse frappant le rocher, les thèmes symboliques du Testament ancien plus particulièrement affectionnés par les fidèles des premiers siècles de l'Eglise. Nous aurons l'occasion d'insister davantage sur ce fait dans les volumes suivants. Il suffira d'ajouter ici que les reliques de Daniel et de ses trois compagnons furent plus tard transportées à Alexandrie, et déposées dans l'église de Saint-Jean et de Saint-Cyr. C'est de cette source que proviennent les reliques du grand Prophète longtemps conservées à Venise [2].

§ III. Succession des rois perses jusqu'à Darius, fils d'Hystaspe (529-521).

Mort de Cyrus (529). Question de la prétendue orthodoxie de Cyrus.

16. Le sort de Jérusalem et de son Temple était désormais étroitement lié aux vissicitudes politiques de la cour des Perses. Les efforts de Zorobabel et du grand prêtre Josué, pour la reconstruction du sanctuaire, ne devaient être couronnés de succès que sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe. Il nous faut donc présenter ici la suite chronologique des monarques persans, dans ses rapports avec l'histoire du peuple de Dieu. Cyrus ne survécut pas longtemps au prophète Daniel. Il mourut en 529, sans avoir complété l'œuvre de restauration inaugurée en faveur des Hébreux par l'édit de dé-

[1] Raoul Rochette, *Description des ruines de Babylone* (*Ann. de phil. chrét.*, tom. XI, pag. 366).

[2] *Translatas eorum reliquias Babylone Alexandriam et in ecclesia sanctorum Joannis et Cyri positas, Acta eorumdem significant; easdemque Venetias translatas accepimus; insuper et Vercellis crus S. Danielis asservari percepimus, thesaurum plane incomparabilem* (*Martyr. Rom.*, edit. Baronii, in die 21 Julii, not. B).

livrance. Une controverse importante s'éleva, en 1701, au sujet de la foi religieuse de Cyrus. Quelques docteurs de Sorbonne prétendaient s'étayer des textes de l'Ecriture sainte pour prouver que le fondateur de la monarchie persane, éclairé par la lecture des Livres saints et par ses entretiens avec Daniel, avait abjuré l'idolâtrie, et embrassé le culte du vrai Dieu [1]. Le grand évêque de Meaux réfuta, avec l'érudition et l'éloquence qui ne lui firent jamais défaut, ce paradoxe historique. Cette discussion, à laquelle la question si vivement débattue des rites et des cérémonies chinoises donnait alors une véritable actualité, a maintenant perdu la plus grande partie de son intérêt. Cependant, pour apporter un argument de plus à la thèse soutenue par Bossuet, si elle était jamais reprise à nouveau, nous croyons devoir citer ici un texte de l'inscription cunéiforme de Darius, fils d'Hystaspe, à Bisoutoun. Elle fait admirablement comprendre le système fort élastique, au point de vue religieux, des monarques Persans. Voici ce texte : « Darius le grand roi dit : Ce » que j'ai fait à une autre époque, je l'ai fait par la grâce d'Ormuzd; » Ormuzd m'a soutenu et les autres dieux qui existent [2]. » On le voit, pour Darius, comme pour ses prédécesseurs, Ormuzd demeurait toujours le dieu national, le dieu officiel; mais la politique acceptait les autres divinités, et se plaisait à les honorer, suivant le besoin des circonstances et les calculs intéressés du moment.

L'histoire de Cambyse et de Smerdis-le-Mage, racontée par Darius, fils d'Hystaspe, dans l'inscription de Bisoutoun.

17. Cyrus laissa le trône à Cambyse, fils indigne d'un tel père. On sait, par les historiens grecs, quel fut le règne de ce fou couronné qui déshonora la succession d'un héros, tua Smerdis son frère, érigea l'infamie en loi d'Etat, épousa sa sœur, au mépris des institutions des Perses, et lui donna la mort dans un accès de rage. Ces détails n'appartiennent qu'indirectement à l'objet de cette histoire. Nous nous contenterons donc de citer les quelques lignes de l'inscription de Bisoutoun qui résument ce règne : « Darius, le » grand roi, dit : Un homme nommé Cambyse, fils de Cyrus, de

[1] Voir les lettres 256 et 257 de Bossuet à M. Brisacier, supérieur du séminaire des missions étrangères, 30 août et 8 septembre 1701 (Œuvr. complètes de Boss., édit. Outhenin Chalandre, tom. XVII, pag. 476-497).

[2] J. Oppert, *Expédit. scientifique en Mésopotamie,* tom. II, pag. 249.

» notre race [1], fut avant moi roi ici. Ce Cambyse eut un frère nommé Smerdis : un fut leur père, une fut leur mère. Cambyse tua » Smerdis ; le peuple ne savait pas que Smerdis avait été tué. Plus » tard Cambyse marcha contre l'Egypte. Lorsque Cambyse était » absent en Egypte, le peuple tomba dans l'impiété, et les fausses » croyances devinrent puissantes dans ces pays, en Perse, en Médie » et dans les autres provinces. Un mage nommé Gomatès se souleva. » Ce fut dans Pissiachadia, près de la montagne nommée Arakadris, » le quatorzième jour du douzième mois [2], qu'il se révolta. Il mentit » devant le peuple en disant : Je suis Smerdis, le frère de Cambyse. » Alors le peuple entier se sépara de Cambyse, se rallia à lui : la » Perse, la Médie et les autres provinces. Il saisit le pouvoir : ce fut » le neuvième jour du cinquième mois. Ensuite Cambyse mourut : » de lui-même vint la mort [3]. » Cambyse avait régné sept ans (529-522). Les Samaritains avaient renouvelé près de lui, contre Zorobabel et Josué, les démarches qui leur avaient déjà si bien réussi du vivant de Cyrus. « Dès les premiers jours de son avénement, dit le texte » sacré, ils lui adressèrent une accusation contre les habitants de » Jérusalem et de Juda [4]. » Cette simple indication du Livre d'Esdras n'est suivie d'aucun autre détail. Mais comme nous savons d'ailleurs que les travaux de reconstruction, interrompus sous Cyrus, ne furent repris que sous Darius, fils d'Hystaspe, nous sommes en droit de conclure que Cambyse prêta l'oreille aux calomnies des accusateurs, et ne témoigna aucune bienveillance à la colonie juive.

Requête adressée contre les Juifs de Jérusalem à la cour de Perse.

18. Le faux Smerdis régna sept mois (522-521). « Il n'y eut per» sonne, dit l'inscription de Bisoutoun, ni Perse, ni Mède, ni per» sonne de notre race qui eût enlevé l'empire au mage Gomatès.

[1] C'est-à-dire de la race des Achéménides, dont Cyrus et Darius eux-mêmes descendaient. — [2] On peut retrouver ici, consacré par un monument authentique, l'usage si fréquent dans la Bible d'indiquer les dates par le nombre du jour et celui du mois.

[3] Ce dernier trait justifie complétement le récit d'Hérodote sur la mort de Cambyse. Καὶ οἱ ἀναθρώσκοντι ἐπὶ τὸν ἵππον τοῦ κουλεοῦ τοῦ ξίφεος ὁ μύκης ἀποπίπτει, γυμνωθὲν δὲ τὸ ξίφος παίει τὸν μηρόν (Herod., lib. III, cap. LXIV); J. Oppert, loc. citat., pag. 243. — [4] I *Esdr.*, cap. IV, 6.

» Le peuple le craignait beaucoup, parce qu'il aurait tué beaucoup » de monde, en se disant ainsi : Il ne faut pas qu'ils s'aperçoivent » que je ne suis pas Smerdis, le fils de Cyrus[1]. » Hérodote complète ce récit en nous apprenant que le pseudo-Smerdis se tenait renfermé dans son palais, et évitait de se montrer en public, parce que la mutilation dont il portait sur la tête les traces visibles[2] aurait promptement fait découvrir son identité. Cet isolement systématique de l'usurpateur devait nécessairement le disposer à accueillir toutes les dénonciations calomnieuses des Samaritains contre les Juifs. La vérité ne se produit à la cour des rois, qu'autant que ces derniers la poursuivent personnellement, et par leur propre initiative. On a tant d'intérêt à les tromper que, sans un énergique effort de leur part et une volonté individuelle prononcée et persévérante, ils sont presque toujours le jouet des intrigues qui s'agitent autour d'eux. Le faux Smerdis était plus qu'un autre dans ces conditions déplorables. On comprend donc parfaitement le succès des ennemis de Jérusalem en cette circonstance. « Bésélam, Mithridate, Thabéel, au nom de tous les partis hostiles à la reconstruction du Temple, lui adressèrent en syriaque une lettre portant cette suscription : Réum l'intendant, Samsaï le scribe et les autres conseillers Dinéens, Apharsatachéens, Terphaléens, Apharséens, Erchuéens, Babyloniens, Suzanechéens, Hévéens, Elamites[3], et des autres nations transférées par Asenaphar, grand roi, roi glorieux, et établies par lui dans les contrées de Samarie et dans les régions au-delà du fleuve[4], au roi des Perses, ses serviteurs, les hommes qui habitent les provinces au-delà du fleuve, salut. La lettre elle-même était conçue en ces termes : Que le roi soit informé que les Juifs revenus dans ce pays ont en-

[1] J. Oppert, *Expédition scient. en Mésopot.*, tom. II, pag. 243. — [2] Il avait eu les oreilles coupées sous Cyrus.

[3] *Dinæi*, transférés de la ville de Dagana en Cappadoce; *Apharsatachæi*, race mêlée de Perses et de Scythes; *Terphalæi* ou *Tarplæi*, de la province nommée plus tard Tripoli de Syrie; *Apharsæi*, les Perses; *Erchuæi*, *Erech* ou *Arach* dans la Susiane; *Suzanechæi*, habitants de Suze; *Dievi*, hébreu דהוא (*Dhava*); Avadiens, peuple de la Bactriane; *Ælamitæ*, nom générique comprenant l'ensemble des provinces de la Perse.

[4] C'est-à-dire au-delà de l'Euphrate.

trepris de relever les murailles et les édifices de Jérusalem, cité toujours rebelle et perverse. Que le roi sache donc que si jamais cette ville était rebâtie et ses remparts restaurés, les Juifs refuseraient d'acquitter l'impôt, le tribut et les redevances annuelles : les conséquences de cette révolte remonteraient jusqu'au roi lui-même. Pour nous, nous conservons le souvenir du sel que nous avons mangé dans le palais du roi, nous considérons comme un crime toutes les entreprises faites contre son autorité. Voilà pourquoi nous lui adressons cet avis par nos députés. Que le roi fasse rechercher dans les annales de ses aïeux, et il y trouvera la preuve de ce que nous avançons. Il saura que la ville de Jérusalem a toujours été rebelle, funeste aux souverains et aux provinces voisines, et qu'elle a servi de foyer à toutes les guerres qui se sont élevées dans les jours anciens. Tel fut précisément le motif qui la fit détruire par vos prédécesseurs. Nous vous déclarons donc que, si elle est relevée et si ses murailles sont rétablies, votre domination au-delà du fleuve sera perdue. »

Réponse du roi de Perse. Les travaux de reconstruction du Temple sont de nouveau suspendus.

19. La réponse de la cour de Perse fut telle que la pouvaient désirer les calomniateurs. Elle était ainsi conçue : « A Réum l'intendant, au scribe Samsaï et aux autres conseillers habitant Samarie et les régions au-delà du fleuve, salut et paix. — L'accusation que vous m'avez envoyée contre les Juifs a été lue en ma présence. J'ai donné des ordres : on a compulsé les antiques annales ; il s'est trouvé que Jérusalem a été, dès les temps les plus reculés, une ville rebelle, foyer de séditions et de guerres. Jadis elle eut des rois puissants qui étendaient leur domination sur les provinces au-delà du fleuve, et y percevaient le tribut, l'impôt et les redevances. Ecoutez donc la sentence que j'ai prononcée : Empêchez les Juifs de rebâtir cette ville, jusqu'à ce que j'en aie autrement décidé. Veillez au fidèle accomplissement de ce décret, et ne laissez pas grandir le germe d'une opposition à l'autorité royale. — Tel était l'exemplaire de l'édit, dont il fut donné lecture à Réum l'intendant, au scribe Samsaï, et aux autres conseillers de Samarie. Ils se rendirent aussitôt avec des troupes à Jérusalem, et contraignirent les Juifs à cesser l'œuvre commencée. La restauration du Temple fut ainsi

violemment interrompue, et les travaux ne purent recommencer que la seconde année de Darius, roi des Perses [1]. » Cet intervalle ne fut pas long. Le pseudo-Smerdis, démasqué par l'indiscrétion d'une de ses femmes, perdit bientôt son prestige. Un prince de la race des Achéménides, Darius, fils d'Hystaspe, se mit à la tête du mouvement, pour renverser l'imposteur. Il nous apprend lui-même, dans l'inscription de Bisoutoun, le succès de son entreprise. « Personne, ajoute-t-il, n'osa dire quoi que ce fût au sujet de Gomatès le Mage jusqu'à ce que je vinsse. J'invoquai Ormuzd, Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd, le dixième jour du cinquième mois, je tuai avec quelques hommes dévoués Gomatès le Mage et ses principaux adhérents. Ce fut dans la ville de Siktachotis, dans la province de Nisra en Médie ; c'est là que je le tuai et que je lui enlevai l'empire. Par la grâce d'Ormuzd je devins roi : Ormuzd me confia la royauté [2]. » Cette révolution qui s'accomplissait au centre de l'empire Persan devait inaugurer une politique nouvelle. Avec Darius, fils d'Hystaspe, si fier de sa descendance des Achéménides, si jaloux de faire revivre les grands souvenirs de Cyrus [3], le héros de sa race, on pouvait espérer que les obstacles apportés à la réédification du Temple de Jérusalem seraient levés, et que l'édit de délivrance recevrait enfin son entier accomplissement.

§ IV. Le prophète Aggée.

Aggée ordonne, au nom de Jéhovah, de reprendre les travaux de reconstruction du Temple.

20. « La seconde année du roi Darius, le premier jour du dixième mois [4], le Seigneur fit entendre sa voix à Aggée le prophète, et le chargea de transmettre ses oracles à Zorobabel, fils de Salathiel, prince de Juda, et à Jésus, fils de Josédech, le grand-prêtre. — Parole

[1] I *Esdr.*, cap. IV, 17 ad ultim. — [2] J. Oppert, *Expéd. scientif. en Mésopot.*, tom. II, pag. 243.

[3] Hérodote nous apprend que Darius prit pour épouses les deux filles de Cyrus encore vivantes; et nous verrons plus loin, dans un autre fragment de l'inscription de Bisoutoun, le zèle avec lequel Darius chercha à faire revivre, dans leur pureté primitive, les institutions du fondateur de l'empire.

[4] *Tebeth*, décembre.

de Jéhovah, Dieu des armées : Ce peuple redit chaque jour : Le temps de reconstruire le temple du Seigneur n'est pas encore venu. Voici la réponse de Jéhovah : Est-ce donc pour vous le temps d'habiter sous des lambris somptueux, quand ma maison est déserte? Interrogez vos voies dans la méditation du cœur. Vous aviez abondamment semé, et la moisson a été insuffisante; vous avez mangé, mais vous n'avez pu être rassasiés; vous avez bu, sans que votre soif fût étanchée; vos brebis vous ont donné leur toison, elle n'a pas suffi à vous vêtir; celui d'entre vous qui prétendait thésauriser a déposé son argent dans un sac percé. Comprenez enfin, dans la réflexion du cœur, la voie qu'il vous faut suivre. Montez à la colline du Sanctuaire; portez-y les bois de construction, et relevez mon Temple. J'y fixerai mon séjour, et j'y ferai éclater ma gloire. Vous avez ambitionné le superflu et voilà que le nécessaire vous manque. Vous avez amassé pour votre propre demeure, et mon souffle a dispersé le fruit de vos épargnes. Pourquoi? Parce que ma maison est en ruines, pendant que chacun de vous court relever la sienne. Voilà pourquoi les cieux n'ont pas versé leur rosée sur vos champs, et la terre n'a pas eu sa fertilité accoutumée. J'ai appelé la sécheresse sur les campagnes et les collines, sur le blé, la vigne et l'olive, sur toutes les productions de la terre, les hommes, les animaux, sur tous les fruits du travail de vos mains. — Ainsi parla Aggée, au nom du Seigneur. En l'entendant, Zorobabel, fils de Salathiel, Jésus, fils de Josédech, le grand-prêtre, et tout le peuple furent saisis d'effroi. Le Prophète les rassura par ces paroles que Jéhovah mit sur ses lèvres : Moi, le Seigneur, votre Dieu, je suis au milieu de vous! — Cette promesse du Seigneur remplit leurs cœurs d'une nouvelle assurance. Sous la conduite du chef de Juda et du grand-prêtre, tout le peuple se mit à l'œuvre et recommença à bâtir le Temple de Jéhovah [1]. »

21. Pour encourager leurs efforts et prévenir les regrets que les souvenirs du passé, comparés à la triste situation du présent, pouvaient faire naître dans les cœurs, Jéhovah se fit entendre de nou-

Le Seigneur, par la bouche d'Aggée, encourage les efforts de

[1] *Agg.*, cap. I integr.

Zorobabel et du peuple Juif.

veau à son prophète, et lui montra dans l'avenir les glorieuses destinées du second Temple. « Adresse-toi à Zorobabel, fils de Salathiel, prince de Juda, à Jésus, fils de Josédech, le grand-prêtre, et à tout le peuple; dis-leur : Quel est parmi vous celui qui a survécu aux désastres et qui a connu jadis le temple de Jérusalem dans sa gloire première? Qu'il contemple l'humble édifice qui s'élève maintenant sous ses yeux. N'est-il pas vrai que le Temple actuel n'est rien en comparaison du premier? Courage cependant, Zorobabel! Courage, Jésus, fils de Josédech! Et vous tous, restes échappés à l'exil, courage! Poursuivez votre œuvre, car je suis avec vous, dit Jéhovah. L'alliance que je contractai avec Israël, à la sortie d'Egypte, est toujours mon alliance; mon esprit repose sur vous; cessez de craindre. Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et les continents. J'ébranlerai les peuples, et le Désiré des nations fera son avénement. Ainsi j'investirai cette maison d'une gloire immortelle. Qu'importent à mes yeux l'or et l'argent dont on peut décorer un édifice; toutes les richesses du monde ne m'appartiennent-elles pas? La gloire de ce nouveau Temple dépassera celle du premier; voilà la parole de Jéhovah. C'est en ce lieu que je donnerai la paix [1]. » La Synagogue qui rejette systématiquement les prophéties de Daniel, et défend d'en supputer les dates relatives au Messie, admet Aggée au rang des prophètes, et reconnaît l'inspiration divine et l'authenticité de ses paroles. Or, comment explique-t-elle cet étonnant oracle d'Aggée : « J'ébranlerai les peuples, et le » Désiré des nations fera son avénement; ainsi j'investirai cette » maison d'une gloire immortelle. » Les nations s'ébranlèrent en effet, à l'époque où le colosse romain renversa les royautés, broya les races et foula aux pieds les antiques institutions. Jérusalem se trouva sur la route du géant, et Jérusalem fut écrasée. Quand donc s'est accomplie la prophétie d'Aggée? Le Désiré des nations devait immortaliser par son avénement le Temple de Zorobabel. Or, le Temple de Zorobabel est détruit. Quand les Juifs se cotiseraient pour acheter à prix d'or l'emplacement de la cité sainte, quand ils

[1] *Agg.*, cap. II, 1-11.

réédifieraient un Temple plus magnifique que celui de Salomon, ce ne serait plus le Sanctuaire dont Aggée avait prédit qu'il verrait l'avénement du Désiré des nations? Donc, ou Aggée s'est trompé; et alors pourquoi les Juifs conservent-ils ses prophéties parmi leurs livres sacrés? ou le Désiré des nations est venu; et alors pourquoi les Juifs se refusent-ils à l'adorer?

Deux questions rituelles adressées par Aggée aux prêtres de Jérusalem.

22. Comme pour dissiper, dans les esprits, les inquiétudes causées par le sentiment des dangers de tout genre dont la colonie juive était environnée, le Prophète reçut de Dieu l'ordre de se présenter devant les prêtres, et, dans une suite d'interrogations empruntées à la science qui leur était familière, celle de la loi mosaïque, de leur faire comme toucher du doigt la réalité des miséricordieux desseins de Jéhovah sur son peuple. Aggée parut donc au milieu de l'assemblée sacerdotale. «Si un homme, tenant, dans le pan de sa robe, un morceau de viande sanctifiée sur l'autel du Seigneur, leur dit-il, le fait toucher à un pain commun, à un vase d'huile ou de vin, ces différents objets seront-ils sanctifiés par le contact? — Non, répondirent les prêtres. — Mais si un homme a contracté une impureté légale par le contact d'un cadavre, reprit le Prophète, et qu'ensuite il touche des objets du genre de ceux que je viens de nommer, ces objets ne seront-ils pas rendus impurs par le contact? — Oui, répondirent les prêtres. — Aggée ajouta : Telle est précisément la situation de ce peuple devant moi, dit le Seigneur. La sainteté, dont il portait le nom écrit à la frange de son manteau, ne s'est point étendue au-delà; son infidélité avait souillé toutes les œuvres de ses mains, et les offrandes mêmes qu'il apportait à mon autel. Rappelez à votre mémoire les calamités qui vous ont accablés, jusqu'au jour où l'on a repris la construction du Temple. Alors quand vous croyiez trouver dans vos greniers vingt mesures de grain, il n'y en avait réellement que dix; quand vous portiez les grappes au pressoir et que vous comptiez remplir cinquante amphores, il ne s'en trouvait que vingt. La sécheresse désola vos champs; la nielle et la grêle détruisirent vos récoltes, et nul d'entre vous ne songeait à revenir à moi. Mais à dater de ce jour où vous avez enfin repris la construction interrompue de mon sanctuaire,

observez le changement qui va se produire. La semence n'a pas encore germé dans les sillons ; la vigne, le figuier, le grenadier, l'olivier n'ont point encore fleuri : cependant, moi Jéhovah, je vous le dis, à partir de ce jour ma bénédiction s'est répandue sur vos campagnes, et elles seront fertiles. — S'adressant ensuite à Zorobabel, le Prophète lui dit au nom du Seigneur : J'ébranlerai le ciel et la terre tout ensemble ; je renverserai les trônes, je briserai la royauté des nations, j'abattrai les quadriges et les guerriers, les cavaliers et les chevaux, le frère tombera sous le glaive de son frère. Ce jour-là, Zorobabel, fils de Salathiel, mon serviteur, je t'adopterai, parce que je t'ai élu, comme on choisit un anneau pour sceller une œuvre de prédilection. Ainsi parle Jéhovah, le Dieu des armées[1]. »

Interroga sacerdotes legem.

23. La double interrogation d'Aggée aux prêtres est remarquable. Quand l'école rationaliste nous dira que la législation mosaïque fut inventée ultérieurement par Esdras, nous aurons le droit de demander comment, à l'époque de Zorobabel, les prêtres pouvaient avoir une connaissance si précise des diverses impuretés légales. Au point de vue du ministère sacerdotal, la parole du Seigneur à Aggée ne doit pas moins fixer l'attention. « Interroge les prêtres » sur la loi[2], » dit Jéhovah à son prophète. « Le devoir du sacer- » doce, dit saint Jérôme, consiste donc dans l'explication de la » loi. Vous êtes prêtre, sachez la loi du Seigneur ; si vous l'igno- » rez, vous témoignez vous-même que vous n'êtes pas prêtre ; car » au prêtre appartiennent la science de la loi et le devoir de l'inter- » préter[3]. On me répondra, ajoute le saint docteur, que cette obli- » gation de la science regarde ceux qui se sont destinés dès leur » jeunesse aux fonctions de l'enseignement, tandis que, fréquem- » ment, le jugement de Dieu et le suffrage du peuple appellent au

[1] *Agg.*, cap. II, 12 ad ultim. — [2] *Interroga sacerdotes legem* (*Agg.*, cap. II, 12). — [3] Nous reproduisons ici les paroles mêmes du saint docteur : *Considera sacerdotum esse officii, de lege interroganti respondere. Si sacerdos est, sciat legem Domini ; si ignorat legem, ipse se arguit non esse sacerdotem ; sacerdotis enim est scire legem, et ad interrogationem respondere de lege* (*Hieron.*, *In Aggæ. Comm.*, cap. II, 12 ; *Patrol. lat.*, tom. XXV, col. 1406).

» sacerdoce des hommes dépourvus de science. Que ceux-là du » moins sachent qu'avec l'ordination sacerdotale ils ont contracté » l'obligation d'apprendre pour eux-mêmes la loi de Dieu qu'ils » doivent enseigner aux autres; qu'ils songent à augmenter leur » science plutôt que leurs revenus; qu'ils ne rougissent pas de re» cevoir des leçons même des laïques instruits qui possèdent les » connaissances spéciales aux prêtres; qu'ils emploient les jours et » les nuits à l'étude de la sainte Ecriture, et non à des calculs d'in» térêt ou à la supputation de leurs richesses [1]. » — La seconde partie de la prophétie d'Aggée, adressée à Zorobabel, devait s'accomplir lorsque le Désiré des nations, l'Emmanuel d'Isaïe, le Désiré des collines éternelles de Jacob descendant parmi les hommes, choisirait pour sa mère une Vierge, fille de Jacob et de Zorobabel; et unissant, par une alliance ineffable, la nature divine et la nature humaine dans la personne de Jésus-Christ, serait vraiment « l'an» neau qui scella l'œuvre » de la Rédemption du monde.

Fin des prophéties d'Aggée.

24. Le Livre des prophéties d'Aggée, tel du moins qu'il nous est parvenu, ne s'étend pas plus loin. L'Ecriture et la tradition ne nous ont transmis aucun autre détail sur les actions de l'homme de Dieu; on sait seulement qu'il vécut jusqu'à la dédicace du nouveau Temple [2]. Son nom est inscrit au Martyrologe romain, à la date du 4 juillet, conjointement avec celui du prophète Osée [3].

§ V. Darius, fils d'Hystaspe (521-486).

Lettre de l'intendant des provinces de Judée à Darius

25. Les Samaritains n'avaient pas abjuré la haine profonde qu'ils nourrissaient contre la colonie juive de Jérusalem. L'avénement de Darius ne découragea point leurs sinistres espérances. Pendant

[1] *Certe quia responsuros puto : hoc eorum esse qui se ab adolescentia præparant ad docendum, frequenter autem judicio Domini et populorum suffragio in sacerdotium simplices eligi : saltem illud habeant, ut postquam sacerdotes fuerint ordinati, discant legem Dei, ut possint docere quod didicerint, et augeant scientiam magis quam opes, et non erubescant a laicis discere, qui noverint ea quæ ad officium pertinent sacerdotum : magisque noctes et dies in Scripturarum tractatu, quam in ratiociniis et supputatione consumant* (*Ibid.*, col. 1407).

[2] I *Esdr.*, cap, VI, 14. — [3] *Osee et Aggæi prophetarum* (*Martyrol. Rom.*, 4 Jul).

au sujet du Temple de Jérusalem.

que Zorobabel et Josué, dociles à la voix d'Aggée et à celle de Zacharie, fils d'Addo, dont nous ferons connaître plus loin les prophéties, poursuivaient énergiquement la grande œuvre de la reconstruction du Temple, leurs ennemis dénoncèrent cette entreprise comme une révolte, et adressèrent une accusation en ce sens à Thathanaï, gouverneur pour le monarque persan des provinces situées au-delà de l'Euphrate. « Thathanaï se rendit en personne à Jérusalem. Il était accompagné de Stharbuzanaï et de ses principaux conseillers, et avec eux il procéda à l'examen de l'affaire. Qui vous a donné l'ordre de relever ce Temple et de travailler aux remparts de la ville? demandèrent-ils aux ouvriers. — Ceux-ci répondirent en nommant Zorobabel, Josué et les autres Anciens du peuple de Juda. Or, Dieu daigna jeter un regard favorable sur ses serviteurs; les officiers ne s'opposèrent point à la continuation des travaux; seulement ils convinrent d'en référer à Darius lui-même, et de le laisser juge du différend. Thathanaï et les autres conseillers persans adressèrent donc au monarque une lettre conçue en ces termes: A Darius roi, paix et prospérité. Que le roi soit informé que nous nous sommes rendus dans la province de Judée, pour examiner le Temple du grand Dieu, qu'on élève en pierres non polies, et dont on décore les murailles avec des lambris sculptés. Cet ouvrage se poursuit avec ardeur et avance chaque jour. Nous avons interrogé les Anciens de ce peuple. Qui vous a autorisés, avons-nous dit, à relever le Temple et les murailles de la ville? — Nous leur avons de plus demandé leurs noms, afin de pouvoir les faire connaître au roi. Nous avons donc écrit sous leur dictée les noms des princes de ce peuple. Or, voici ce qu'ils nous ont répandu : Nous sommes les serviteurs du Dieu du ciel et de la terre. Le Temple que nous relevons en son honneur avait été bâti, il y a plusieurs siècles, par un roi d'Israël puissant et glorieux. Nos pères ayant provoqué plus tard par leurs offenses le courroux du Dieu du ciel, furent livrés par lui aux mains de Nabuchodonosor, chaldéen, roi de Babylone. Ce prince détruisit le Temple et transporta notre peuple en Babylonie. Mais Cyrus, roi de Babylone, rendit, dès la première année de son règne, un décret ordonnant de rétablir la maison de Dieu.

Tous les vases d'or et d'argent provenant du Temple de Jérusalem et transportés par Nabuchodonosor dans le Temple de Babylone, furent remis par Cyrus, le roi, au Juif Sassabasar, auquel la principauté de son peuple fut également conférée. Cyrus lui dit : Prends ces trésors, et va les déposer à Jérusalem dans le Temple de Dieu que tu relèveras de ses ruines. — Alors ce Sassabasar vint à Jérusalem ; il y jeta les fondements du Temple. Depuis ce temps l'édifice est toujours en construction ; il n'est pas encore achevé. Maintenant donc, si le roi le juge convenable, qu'il fasse rechercher, dans la bibliothèque royale de Babylone, s'il est vrai que Cyrus le roi a réellement donné l'ordre de reconstruire la maison de Dieu à Jérusalem ; ensuite le roi nous fera connaître sa volonté à ce sujet[1]. »

26. La réponse définitive, adressée à Thathanaï, fut conçue en ces termes : « Darius, le roi, a prescrit les recherches nécessaires ; on a consulté les archives de Babylone et celles des autres villes de l'empire. A Ecbatane, forteresse de la province de Médie, il s'est trouvé un rouleau de parchemin, qui contient ces paroles : « An premier de Cyrus, roi. Cyrus, roi, a décrété que la maison de Dieu qui est à Jérusalem serait rebâtie sur l'emplacement primitif, et qu'on y sacrifierait de nouveau. Il a ordonné de creuser les fondations de manière à supporter un édifice de soixante coudées de haut sur soixante de large, de disposer trois étages de pierres non polies et trois autres de bois neuf. Les frais de la construction seront fournis par la maison du roi. Les vases d'or et d'argent, transportés par Nabuchodonosor du Temple de Jérusalem à celui de Babylone, seront rendus aux Juifs et restitués au culte de Dieu dans le nouvel édifice. » — Maintenant donc, Thathanaï, gouverneur de la province qui est au-delà du fleuve, Stharbuzanaï et vous tous, conseillers persans, qui habitez au-delà du fleuve, n'inquiétez point ces hommes. Laissez reconstruire le Temple du Dieu, par le chef des Juifs et les anciens de ce peuple, sur l'emplacement primitif. Moi, le roi, j'ai aussi donné des ordres sur la manière dont on Réponse de Darius.

[1] I *Esdr.*, cap. V integr.

doit traiter ces prêtres juifs, c'est-à-dire qu'on leur fournira les secours nécessaires à l'achèvement de l'œuvre sur le trésor royal et sur les tributs qui se perçoivent dans la province au-delà du fleuve. S'il en est besoin, et pour qu'il n'y ait aucun sujet de plainte, on leur donnera chaque jour des bœufs, des brebis et des chevreaux pour les holocaustes au Dieu du ciel, et en outre le blé, le vin et l'huile exigés par le rituel de ces prêtres, en sorte qu'ils puissent faire les oblations prescrites au Dieu du ciel, et qu'ils prient pour la vie du roi et de ses fils. Moi, le roi, j'ai donc rendu ce décret : si quelqu'un osait enfreindre mon ordonnance, qu'on dresse en croix les poutres de sa maison et qu'on l'y attache; que sa maison elle-même soit ensuite rasée. Que le Dieu du ciel, qui a établi son nom à Jérusalem, extermine tout chef et tout peuple qui s'opposerait à la réédification de son Temple ou qui oserait le détruire. Moi Darius, j'ai rendu ce décret ; ma volonté est qu'il soit fidèlement accompli [1]. »

Quelques extraits de la grande inscription de Darius à Bisoutoun. Confirmation du texte biblique.

27. L'authenticité de l'édit de Darius ne saurait plus être contestée, depuis les récentes découvertes des monuments cunéiformes. Dans l'inscription de Bisoutoun Darius s'exprime ainsi : « La » royauté qui avait été ravie à notre race, je l'ai recouvrée : c'est » moi qui l'ai rétablie de nouveau. Je fis ceci : Les maisons des » dieux que le mage Gomatès avait détruites, je les ai relevées, je » les ai rendues au peuple, ainsi que j'ai restitué le sacerdoce et le » pontificat aux familles auxquelles Gomatès le mage les avait en» levés. J'ai rétabli l'Etat sur son ancienne base, et la Perse, et la » Médie et les autres provinces; comme cela avait été autrefois » avant moi, ainsi je le fis par la grâce d'Ormuzd. Je travaillai » jusqu'à ce que j'eusse réintégré notre maison dans son ancienne » place ; je travaillai pour refaire tout par la grâce d'Ormuzd, comme » si Gomatès le mage n'avait pas supplanté notre maison. Darius, le » grand roi dit : Voilà ce que je fis, après que je devins roi [2]. » Le système politique exposé par Darius nous fait parfaitement com-

[1] I *Esdr.*, cap. VI, 1-13. — [2] J. Oppert, *Expéd. scient. en Mésopot.*, tom. II, pag. 243.

prendre la bienveillance marquée avec laquelle il traita Zorobabel. Il suffisait que Gomatès le mage, le pseudo-Smerdis de Babylone eût interdit aux Juifs la reconstruction du Temple de Jérusalem pour que le fils d'Hystaspe accordât toute sa faveur à cette œuvre. L'administration de Darius tenait, ainsi qu'il nous le dit lui-même, « à relever les maisons des dieux que le mage Gomatès avait dé-» truites. » Par la même raison, Darius devait protéger Zorobabel et le grand-prêtre Josué, puisqu'il voulait « restituer le sacerdoce et » le pontificat aux familles auxquelles Gomatès le mage les avait » enlevés. » Nous ne nous étonnons plus des recherches spéciales ordonnées, sur ce point, dans les diverses archives de l'empire, pour retrouver le texte de l'édit de Cyrus invoqué par les Juifs, quand Darius prend soin de nous dire : « J'ai rétabli l'Etat sur son » ancienne base et la Perse et la Médie et les autres provinces; » comme il avait été fait avant moi, ainsi je le fis par la grâce » d'Ormuzd. » Nous n'insisterons pas sur tous les détails particuliers de l'édit biblique, dont chaque ligne, chaque formule même pourrait être justifiée par une comparaison plus complète avec l'inscription de Bisoutoun. Il suffira d'appeler l'attention sur la pénalité qui forme la sanction du décret. « Si quelqu'un osait en-» freindre cette ordonnance, dit le monarque, qu'on dresse en croix » les poutres de sa maison, et qu'on l'y attache. » Les fournaises ardentes de Nabuchodonosor, les fosses aux lions des rois chaldéens, ses successeurs, appartenaient à une civilisation différente. Le crucifiement est indiqué comme le supplice spécialement employé par Darius. C'est là une particularité qui tranche avec les traditions précédentes et qui fournit un point précis à notre contrôle. Or l'inscription de Bisoutoun s'exprime ainsi : « Darius, le grand roi, » dit : Un homme, Phraortès de nom, s'était révolté en Médie... Je » le fis poursuivre par mon armée qui le fit prisonnier et qui l'amena » devant moi. Je lui coupai le nez, la langue et les oreilles; je le » fis exposer à la porte de mon palais. Le peuple entier le vit. Plus » tard, je le fis mettre en croix à Ecbatane, lui et ses principaux » adhérents [1]. » — « Darius, le grand roi, dit : Un Sagartien nommé

[1] J. Oppert, *Expéd. scient. en Mésopot.*, tom. II, pag. 246.

» Tritantæchmès, se révolta contre moi... Il fut pris. On l'amena » devant moi. Alors je lui coupai le nez et les oreilles; je l'exposai » lié à la porte du palais, le peuple entier le vit; ensuite je fis mettre » en croix les morts et les vivants[1]. » — « Darius, le grand roi, dit: » Un homme, nommé Æosdatès, résidait dans la vallée nommée » Tarava, dans la contrée Iutia en Perse... Il se révolta contre moi... » Plus tard je fis mettre en croix cet Æosdatès et ses principaux » adhérents dans la ville nommée Châdidia en Perse[2]. » — Enfin, pour terminer cette liste de crucifiements, qui aura d'ailleurs fait parcourir au lecteur le cycle presque entier des soulèvements réprimés par le fils d'Hystaspe, la seconde révolte de Babylone eut un dénouement identique. « Darius, le grand roi, dit : Pendant que » j'étais en Perse et en Médie, les Babyloniens firent défection pour » la seconde fois. Un Arménien, nommé Arakh, fils de Haldita, se » leva à Babylone. Il s'insurgea dans la ville nommée Dubâla, par- » lant ainsi au peuple de Babylone : Je suis Nabuchodonosor, fils de » Nabonid. Alors le peuple de Babylone se révolta contre moi, et » se déclara pour cet Arakh, qui s'empara de Babylone. Il fut roi » de Babylone. Alors j'envoyai des troupes à Babylone. Un Mède, » nommé Intaphrès[3], mon serviteur, je le leur donnai pour chef, » je l'envoyai parlant ainsi : Va et défais l'armée insurgée qui ne » me reconnaît pas à Babylone. Intaphrès marcha avec des troupes » contre Babylone. Ormuzd me soutint; par la grâce d'Ormuzd, » Intaphrès défit l'armée à Babylone et prit les autres chefs. Le » peuple qui s'était révolté avec eux se déclara pour moi. Le vingt- » deuxième jour du onzième mois, cet Arakh, qui avait dit : Je suis » Nabuchodonosor, fut pris, lui et ses principaux adhérents. Ils me » furent amenés. Alors je rendis un décret ainsi conçu : Qu'Arakh » et ses principaux adhérents soient mis en croix à Babylone. C'est » ainsi qu'ils moururent[4]. » Il ne saurait plus désormais rester un

[1] J. Oppert, *Expéd. scient. en Mésopot.*, tom. II, pag. 246. — [2] Idem, *ibid.*, pag. 247. — [3] Voir dans les *Inscriptions des Achéménides* de M. J. Oppert (1 vol. in-8°, Imprim. Nation., 1852) comment le nom d'*Intaphrès* des monuments cunéiformes est devenu le *Zopyre* des Grecs. — [4] J. Oppert, *Expéd. scient. en Mésopot.*, tom. II, pag. 248.

doute sur l'usage du crucifiement comme supplice ordinaire sous le règne de Darius. Quant au caractère même de ce prince, et à son respect pour les traditions gouvernementales de sa famille, ils sont suffisamment attestés par les paroles suivantes : « Darius, le grand » roi, dit : Si Ormuzd m'a soutenu et les autres dieux qui existent, » c'est parce que je n'ai été ni méchant, ni menteur, ni ouvrier » d'injustice, ni moi, ni ma race. J'ai marché dans les lois, les » droits et les coutumes, je ne les ai pas lésés. L'homme qui était » dévoué à ma maison, je l'ai soutenu, et l'homme méchant, je l'ai » sévèrement puni [1]. » Voilà, dans ce programme administratif, l'explication de la conduite bienveillante de Darius envers les Hébreux. La colonie juive, fidèle au souvenir de Cyrus, était au nombre des « hommes dévoués à la maison des Achéménides, » que « soutenait » le fils d'Hystaspe. Elle avait en sa faveur un décret positif, émané du fondateur de la dynastie; Darius devait donc, d'après l'exposé même de ses principes, faire respecter ce décret et les droits qui en découlaient. Que si l'on demande pourquoi l'inscription de Bisoutoun ne mentionne pas le nom de Jérusalem et du peuple juif, nous ferons observer que cette inscription est spécialement consacrée au récit des exploits militaires du monarque. Il prend soin lui-même de prévenir cette objection dans la formule finale : « Darius, le grand roi, dit : Par la grâce d'Ormuzd, j'ai accompli » bien d'autres œuvres, qui ne sont pas consignées dans cette ins» cription; mais, pour cette raison, l'homme qui verra plus tard » cette table et qui n'y lira pas ce que j'ai fait ailleurs, ne devra » pas s'autoriser à parler ainsi : Ce sont des mensonges ! Ormuzd » peut être témoin que cela est la vérité, et que je n'ai fait de » mensonge à aucune époque [2]. »

§ VI. Le prophète Zacharie.

28. « A la réception du décret de Darius, Thathanaï, gouverneur de la province au-delà du fleuve, Stharbuzanaï et les autres conseillers se conformèrent religieusement aux instructions du roi. Les Reprise des travaux de la reconstruction du Temple.

[1] J. Oppert, *Expéd. scient. en Mésopot.*, tom. II, pag. 249. — [2] Idem, *ibid.*

anciens de Juda continuèrent donc, dans une tranquillité parfaite, leur œuvre de restauration. Ils étaient encouragés alors par les prophéties d'Aggée et de Zacharie le Voyant[1]. »

Première vision de Zacharie.

29. « En la seconde année de Darius, le vingt-quatrième jour du onzième mois, nommé Sebeth, une révélation divine fut faite à Zacharie, fils de Barachie, fils d'Addo. — Dans une vision nocturne j'avais sous les yeux un cavalier monté sur un cheval de couleur fauve, arrêté dans une vallée, au milieu d'un bois de myrtes. Plus loin j'apercevais d'autres cavaliers montés sur des chevaux de diverses couleurs. Qui sont ces cavaliers ? demandai-je. Celui qui était arrêté dans le bois de myrtes répondit : Ce sont les envoyés auxquels Jéhovah a donné mission de parcourir la terre. — Ces cavaliers venaient tous rendre compte de leur mission à l'Ange qui se tenait dans le bois de myrtes. Ils disaient : Nous avons parcouru la terre, elle est en paix et les hommes habitent tranquillement leur patrie. — L'Ange adressa alors au Tout-Puissant cette prière : Dieu des armées, jusques à quand refuserez-vous vos miséricordes à Jérusalem, et aux villes de Juda qui vous ont offensé ? Voici la soixante-dixième année prédite par Jérémie ! — Jéhovah répondit à l'Ange par des paroles de clémence et de consolation. Cependant une voix me disait au fond du cœur : Prophète, va proclamer cet oracle. Voici ce que dit Jéhovah, Dieu des armées : J'aime Jérusalem et Sion d'un amour sans égal. Je les ai châtiées dans leur révolte ; mais les nations que j'avais choisies pour instrument de ma justice, ont dépassé le but, et maintenant c'est contre elles que mon courroux s'est allumé. Je vais revenir à Jérusalem, les mains pleines de miséricordes ; mon Temple y sera réédifié, et les remparts y seront reconstruits. Mes cités de Juda regorgeront encore de richesses. Prophète, élève la voix et dis : Jéhovah consolera la Fille de Sion, et Jérusalem sera encore sa bien-aimée[2]. »

Vision de Zacharie relative au Grand Prêtre.

30. « Ma vision continua : je voyais Jésus, le grand prêtre, debout devant l'Ange du Seigneur, et Satan se tenait à sa droite pour accuser le pontife, et l'ange dit à Satan : Que Jéhovah sévisse enfin

[1] II *Esdr.*, cap. VI, 13, 14. — [2] *Zachar.*, cap. I, 7-17.

contre toi, esprit du mal! Que Jéhovah t'accable de sa colère, le Dieu qui a élu Jérusalem! N'est-elle pas comme le tison arraché à l'incendie, la ville sainte dont ta haine poursuit encore les ruines? — Ainsi dit l'Ange. Or Jésus, le grand-prêtre, se tenait à ses pieds, ses vêtements ressemblaient à ceux d'un mendiant. L'Ange dit à ceux qui l'entouraient : Otez-lui ces vêtements sordides. — Et s'adressant au Grand-Prêtre : Voici, ajouta-t-il, que je t'enlève ton manteau d'iniquité pour te revêtir de gloire. — De nouveau parlant à ceux qui l'entouraient, il reprit : Déposez sur son front une tiare éclatante, et revêtez-le des ornements du pontificat. — Cet ordre fut exécuté, et cependant l'Ange disait au Grand-Prêtre : Voici la parole de Jéhovah, le Dieu des armées : Si tu marches dans mes voies, si tu gardes mon peuple comme un pasteur vigilant, il te sera donné de siéger sur ton trône de juge dans mon Temple reconstruit, et d'y présider en maître. Ecoutez ma voix, Jésus, pontife des Hébreux, et vous tous, ses amis fidèles, car vous êtes en ce moment les figures de l'avenir. Voici que je vais appeler mon serviteur, celui dont le nom est Orient [1]. Le jour approche où j'effacerai l'iniquité de cette terre. Ce jour-là le frère invitera le frère à se reposer à l'ombre de sa vigne et de son figuier [2]. »

Prophéties de Zacharie relatives à la

31. La Synagogue antique avait appliqué au Messie futur cette prophétie de l'Orient mystérieux qui devait se lever sur le Temple

[1] Le mot hébreu traduit dans les Septante et la Vulgate par *oriens*, présente littéralement le sens de *germen*. C'est la même expression qui se rencontre dans ces versets de Jérémie : *Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et suscitabo David* germen *justitiæ* (*Jerem.*, cap. XXIII, 5). *In diebus illis et in tempore illo germinare faciam David* germen *justitiæ : et faciet judicium et justitiam in terra* (*Jerem.*, cap. XXXIII, 15). Il n'est pas difficile de suivre la filiation d'idées qui a transformé ce mot de *germen* en celui d'*oriens*, sous la plume de traducteurs. Le germe est en effet la substance féconde de l'être concentrée et réduite ; sa propriété est de croître, de s'élever. Les traducteurs ont exprimé cette propriété distinctive par le mot *oriens*. Notre expression française *Orient* ne rend pas exactement cette nuance d'idée. Nous l'avons toutefois maintenue parce qu'elle est en quelque sorte consacrée par l'usage, et qu'elle rappelle la parole du Zacharie évangélique, père de saint Jean-Baptiste : *Visitavit nos Oriens ex alto, illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis* (*Luc.*, cap. I, 78, 79).

[2] *Zach.*, cap. III integr.

Passion de Jésus-Christ.

reconstruit de Jérusalem. Le judaïsme actuel a répudié cette interprétation, depuis que le second Temple a été détruit sans retour, et que l'Orient céleste dont l'avénement proclamé par toutes les nations a été méconnu des Juifs aveugles. Mais ce n'est pas le seul trait des prophéties de Zacharie sur lequel les fils de Jacob aient à tirer un voile pour en dissimuler les radieuses clartés. « Tressaille de joie, Fille de Sion, dit ailleurs le Prophète. Pousse des cris d'allégresse, cité de Jérusalem ! Voici que ton roi fera son avénement dans tes murs, le Juste, le Sauveur. Il sera pauvre, sa monture sera une ânesse, suivie de son humble fils. Alors je briserai les quadriges d'Ephraïm, j'anéantirai la cavalerie de Jérusalem : l'arc des combats sera rompu. Ce roi proclamera la paix aux nations, et sa puissance s'étendra d'un océan à l'autre, depuis la naissance du fleuve jusqu'aux extrémités du monde. Roi vainqueur, c'est par le sang de ton Testament que tu délivreras les captifs du fond de leur prison de flammes. En ce jour, Jéhovah leur Dieu les sauvera, comme un pasteur sauve son troupeau. Et quel est le délicieux présent que le Seigneur réserve à son peuple, sinon le froment des élus et le vin qui fait germer les vierges [1] ? » Les Juifs n'ont-ils jamais vu un roi, qui se nommait le « Juste et le Sauveur, » dont la « pauvreté » était la marque distinctive, faisant son entrée triomphale à Jérusalem, au milieu des cris d'allégresse des enfants de Sion, « monté sur une » ânesse, suivie de son humble fils? » « D'un océan à l'autre et jus- » qu'aux extrémités du monde, » le nom du roi pacifique, du fils de David qui venait au nom du Seigneur, du Sauveur que la femme de Pilate elle-même appelait le Juste [2], est acclamé sur tous les points de l'univers. Une solennité spéciale est consacrée à l'anniversaire de cet avénement du fils de David, du roi des Juifs à Jérusalem. Jésus-Christ a ouvert aux captifs du monde ancien, aux patriarches, aux justes et aux prophètes, les portes de la patrie céleste. Il a fondé un empire qui est celui de la paix, il a rassasié les générations de son « froment » divin dans l'Eucharistie, il abreuve encore les âmes « du vin qui fait germer les vierges. » Ecoutons Zacharie : « Ap-

[1] *Zach.*, cap. IX, 9-11, 16, 17. — [2] *Matt.*, cap. XXVII, 19.

portez, dit-il, le prix que vous jugerez convenable pour payer le Seigneur. Ne donnez rien si vous le trouvez plus à propos. — Et ils me comptèrent trente deniers d'argent. Va, me dit alors le Seigneur, jette cet argent dans le champ du potier. C'est le prix auquel ce peuple ingrat m'a estimé. — Je pris donc les trente deniers et je les jetai dans le champ du potier [1]. » Nous lirons dans le récit évangélique de la Passion de Jésus-Christ l'accomplissement littéral de cette prophétie en action. « Ce jour-là, dit encore Zacharie, je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâces et de prières. Après m'avoir transpercé, ils tourneront vers moi leurs regards ; ils pleureront sur ce mort divin comme on pleure sur un fils unique, comme une mère sur le cadavre de son premier né. Ce jour-là le deuil sera grand dans Jérusalem ; il rappellera les lugubres funérailles de Josias, à Adadremmon, dans la plaine de Mageddo [2]. On lui dira : D'où vous viennent ces plaies au milieu des mains ? — Il répondra : C'est ainsi que mes mains ont été percées dans la maison de ceux que j'aimais. Glaive, sors du fourreau, dit Jéhovah, le Dieu des armées, frappe mon Pasteur, l'homme qui est attaché à ma droite ; frappe le Pasteur et les brebis seront dispersées [3]. » C'est encore là une page que nous lirons dans l'Evangile. Aggée avait vu le Messie illuminer le second Temple du rayon de sa gloire ; on dirait que Zacharie l'a suivi pas à pas sur le chemin sanglant de sa voie douloureuse.

Le nom de Jésus dans la prophétie de Zacharie.

32. Il n'est pas jusqu'au nom de Jésus, porté alors par le Grand-Prêtre, dont Zacharie n'ait indiqué, dans ses vues d'avenir, la prédestination divine. « Jéhovah me fit de nouveau entendre sa parole, reprend le Prophète. Va, me dit-il, demande à Holdaï, Tobie, Idaïa et Josias, fils de Sophonie, qui arrivent de Babylone, les offrandes d'or et d'argent destinées par eux au Sanctuaire. Tu en feras deux couronnes, l'une pour Jésus, fils de Josédech, le grand-prêtre, l'autre pour Zorobabel. En déposant sur le front de Jésus celle qui

[1] *Zach.*, cap. 11-13. — [2] Voir pag. 188, 189 de ce volume (*Zach.*, cap. XII, 10, 11). — [3] *Zachar.*, cap. XIII, 6, 7.



lui sera préparée, tu diras : Voilà l'homme, l'Orient est son nom. Ce sera un germe qui croîtra de lui-même, et relèvera le Temple de Jéhovah. Zorobabel aussi sera couvert de gloire, il s'assiéra pour juger le peuple pendant que le Grand-Prêtre sera assis sur son trône, et le conseil de la paix les unira. Les deux couronnes seront ensuite placées dans le trésor du Temple, comme un mémorial pour les générations de l'avenir [1]. » Sans doute, il s'agissait alors de consacrer par un témoignage divin la mission de Zorobabel et du Grand-Prêtre, et d'encourager leurs efforts dans l'œuvre de la restauration du Temple. Déjà une première fois Zacharie l'avait fait, en comparant les deux chefs de Juda à deux oliviers fournissant l'huile sainte à droite et à gauche du chandelier d'or [2]. Mais ici le nom mystérieux du Messie, cet Orient, ce germe divin, est appliqué, par une figure prophétique, à Jésus le grand-prêtre. Il fallait que le nom de Jésus fût inscrit sur le seuil du second Temple, comme il l'avait été par Josué à l'entrée de la Terre Promise. « Voilà » l'homme, » pour parler comme Zacharie, en qui se concentrèrent les espérances d'Israël et du monde.

Consultation de Saretzer et de Réghem-Mélech. Réponse de Zacharie.

33. Les travaux de reconstruction se poursuivaient avec ardeur, la montagne de Sion retentissait des chants d'allégresse, et les amers souvenirs du passé s'effaçaient peu à peu des cœurs. Ce fut en cette circonstance, la quatrième année du règne de Darius, le quatrième jour du neuvième mois, nommé Casleu, que Jéhovah adressa encore sa parole à Zacharie. Saretzer et Réghem-Mélech, avec quelques autres Juifs, députés par leurs frères demeurés en Babylonie, vinrent à Jérusalem se prosterner devant la majesté de Jéhovah. Ils étaient chargés de consulter les prêtres et les prophètes du Seigneur sur une question d'observance religieuse. Depuis la ruine du Temple, le jour anniversaire de ce désastre avait été consacré par un jeûne solennel. Les Hébreux, sur la terre étrangère, avaient redoublé de fidélité, et montraient beaucoup plus de zèle dans la pratique de la loi, qu'ils n'en avaient malheureusement eu aux jours de leur prospérité. Quoique le jeûne anniversaire de la ruine du Temple ne fût

[1] *Zachar.*, cap. VI, 9-14.— [2] *Zachar.*, cap. IV integr.

pas d'institution mosaïque, et que le deuil national qu'il rappelait n'eût plus de raison d'être depuis l'édit de Darius, les Juifs se faisaient un scrupule de le violer, avant d'y avoir été autorisés par une décision sacerdotale. Tel était l'objet de la mission de Saretzer et de Réghem-Mélech. « Devons-nous encore, demandèrent-ils à l'assemblée des prêtres et des prophètes, consacrer au jeûne et au deuil national le septième jour du cinquième mois, ainsi que nous l'avons fait depuis les années de nos désastres? — Pendant qu'on délibérait sur cette question, la voix du Seigneur se fit entendre à Zacharie. Voici, dit-il, la réponse de Jéhovah, Dieu des armées : Le jeûne du cinquième mois, en mémoire de la ruine du Temple; celui du dixième, en mémoire du jour où Nabuchodonosor vint ouvrir le siége de Jérusalem; celui du quatrième, en mémoire de la première brèche faite aux remparts; celui du septième, en souvenir du meurtre de Godolias, seront changés pour la maison de Juda en jours d'allégresse, on les célébrera par une fête solennelle. Ayez soin seulement de marcher dans les sentiers de la vérité et de la paix [1]. »

Controverse au sujet de l'identité du prophète Zacharie avec celui qui fut tué entre le vestibule et l'autel.

34. C'est ainsi que Zacharie relevait, par les promesses les plus solennelles, au nom de l'Esprit saint qui dictait ses oracles, les espérances du peuple de Juda. Nous avons analysé ou reproduit presque intégralement tout le cycle de ses prophéties. En dehors du Livre qui nous est resté de lui, l'histoire ne nous fournit pas d'autres renseignements sur ses actions et sa vie. Comme Aggée, dont il fut le contemporain, Zacharie eut la consolation d'assister à la dédicace du nouveau Temple. Une controverse jusqu'ici demeurée sans solution définitive, s'est élevée entre les commentateurs au sujet d'un texte fameux de l'Evangile, qui paraissait se rapporter à Zacharie. « Je vous ai envoyé, disait Notre Seigneur Jésus-Christ aux » Juifs, des prophètes, des sages, des docteurs : vous les avez égor» gés, mis en croix, flagellés et persécutés de ville en ville. Ainsi le » sang des justes versé sur la terre depuis l'innocent Abel jusqu'à » Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le Temple et

[1] *Zachar.*, cap. VII, 1-4; VIII, 18-20.



» l'autel, retombera sur vos têtes [1]. » On peut voir dans la collection des Bollandistes, les arguments que le P. Stilting a réunis pour soutenir l'identité du Zacharie dont parle Notre Seigneur avec le Prophète [2]. Bergier les a repris en sous-œuvre et développés avec une nouvelle force [3]. Cependant nous croyons que la thèse n'est pas démontrée. Au point de vue historique, il nous semble invraisemblable d'admettre le meurtre d'un envoyé de Dieu par les Juifs, dans le moment où les restes de ce peuple, échappés à la captivité, se signalaient par un zèle et une fidélité si remarquables. Autant la mort violente d'Isaïe et de Jérémie est explicable dans l'effervescence des passions populaires dont ces prophètes furent victimes, autant celle de Zacharie serait peu probable. Il faut bien le remarquer d'ailleurs, la tradition juive ou chrétienne n'a gardé aucun souvenir du meurtre du prophète Zacharie. On peut donc adopter sur ce point le système de saint Epiphane, qui appliquait les paroles de Notre Seigneur au grand-prêtre Zacharie, mis à mort entre le Temple et l'autel, sous le règne de Joas [4]. Le Martyrologe romain fait mémoire du prophète Zacharie à la date du 6 septembre [5].

§ VII Dédicace du second Temple (516).

Dédicace du second Temple. Psaume : *Lauda anima mea Dominum.*

35. La seconde révolte de Babylone, en 517, promptement réprimée par le dévouement d'Intaphrès, le Zopyre des Grecs, ne paraît point avoir entravé à Jérusalem l'œuvre de la reconstruction du Temple. Commencée vingt ans auparavant sous le règne de Cyrus, interrompue depuis pendant la durée des règnes de Cambyse et du pseudo-Smerdis, elle fut enfin achevée en la sixième année de Darius, fils d'Hystaspe. « Tous les fils d'Israël, les prêtres et les lévites,

[1] *Matt.*, cap. XXIII, 34, 35; *Luc*, cap. XI, 49-51. — [2] *Acta Sanctor.*, Die sexta Septembris, pag. 657, 658. — [3] Bergier, *Diction. de Théol.*, art. *Zacharie.* — [4] Voir tom. II de cette *Histoire*, pag. 672. — [5] *Zochariæ prophetæ, qui de Chaldæa senex in patriam reversus, juxta Aggæum prophetam conditus jacet* (*Martyr. Rom.*, édit. Baron., pag. 403).

la colonie juive revenue de la transmigration, se réunirent le troisième jour du mois d'*Adar* (février), pour procéder dans l'allégresse de leur cœur à la dédicace du nouveau Temple. On immola sur l'autel du Seigneur cent bœufs, deux cents béliers, quatre cents agneaux; le sacrifice d'expiation pour les péchés d'Israël se composa de douze boucs, représentant le nombre des tribus. La hiérarchie sacerdotale et les différents ministères des lévites furent réorganisés, pour le service du Sanctuaire, selon les prescriptions du Livre de Moïse [1]. » Aggée et Zacharie, les deux prophètes, dont la parole inspirée avait si puissamment contribué au succès de l'œuvre nationale, composèrent pour ce jour solennel un cantique que la tradition a conservé et qui a été ajouté aux Psaumes de David. Des larmes de joie coulèrent sans doute de tous les yeux alors que le chœur des musiciens, au milieu de la foule émue, fit entendre ce chant de reconnaissance : « O mon âme, exalte Jéhovah ! Je louerai le Seigneur tous les jours de ma vie; tant qu'un souffle passera sur mes lèvres, je chanterai mon Dieu. Ne mettez plus votre confiance aux princes de la terre, aux fils des hommes qui ne peuvent rien pour le salut. La vie échappera à l'homme mortel, son âme l'abandonnera et le corps retournera à la terre. Ce jour-là tous les desseins qu'il a formés seront anéantis. Bienheureux celui dont le Dieu de Jacob est le défenseur, dont l'espérance se repose en Jéhovah le Seigneur. C'est lui, ce grand Dieu, qui a créé le ciel et la terre, les océans et tout ce qu'ils renferment. Il garde la vérité dans ses trésors éternels; aux opprimés il rend justice; aux affamés il donne le pain. Jéhovah brise les chaînes des captifs; aux aveugles il rend la lumière; il relève ceux que le malheur a courbés; il enveloppe les justes de son amour. Jéhovah est la sauvegarde de l'étranger, le tuteur de la veuve et de l'orphelin; il bouleversera les voies des impies. Jéhovah régnera d'âge en âge ! Ton Dieu, Fille de Sion, dominera dans les siècles sans fin [2]. »

36. « Nous ne possédons, dit M. Munk [3], aucune description du Quelques

[1] I *Esdr.*, cap. VI 15-18. — [2] *Psalm.* CXLV. Ce psaume a pour titre dans les deux versions des Septante et de la Vulgate : *Alleluia Aggæi et Zachariæ.*
[3] S. Munk, *Palest.*, pag. 467, 468.

Indications sur la forme et l'aspect du second Temple.

Temple construit par Zorobabel, et nous en ignorons même les dimensions. Selon le décret de Cyrus, rapporté dans le Livre d'Esdras [1], il devait avoir soixante coudées de haut et autant de large; il aurait été, par conséquent, bien plus vaste que le Temple de Salomon, à moins que par le mot largeur on n'entende ici la distance de l'est à l'ouest, ou la longueur, ce qui est en effet plus probable. Dans tous les cas, la hauteur indiquée est le double de celle du Temple de Salomon; mais il paraît certain qu'on ne suivit pas à la lettre le décret de Cyrus et que le Temple de Zorobabel était bien loin d'offrir l'aspect imposant de celui de Salomon [2]. S'il faut en croire Hécatée d'Abdère, contemporain d'Alexandre, toute l'enceinte au milieu de laquelle se trouvait le Temple, avait environ cinq plèthres (ou cinq cents pieds grecs) de longueur et cent coudées de largeur [3]. Selon un discours que Josèphe met dans la bouche d'Hérode, l'édifice de Zorobabel était beaucoup moins élevé que celui de Salomon. Au-dessus de la porte orientale de l'enceinte extérieure, on voyait, selon une tradition juive, la ville de Suze représentée en bas-relief, ce qui était un hommage rendu aux rois de Perse [4]. Le grand autel du parvis était bâti en pierres blanches non polies; il avait, selon Hécatée, vingt coudées en long et en large, et une hauteur de douze coudées. Dans l'intérieur du sanctuaire, il n'y avait que les objets prescrits pour le Tabernacle de Moïse, savoir : l'autel des parfums, le chandelier et la table qui

[1] I *Esdr.*, cap. VI, 3. — [2] *Agg.*, cap. II, 3.

[3] Voici le fragment d'Hécatée, cité par Josèphe (*Contra Apion.*, lib. I, cap. XXII). Ἔστι γὰρ τῶν Ἰουδαίων τὰ μὲν πολλὰ ὀχυρώματα κατὰ τὴν χώραν καὶ κῶμαι. Μία δὲ πόλις ὀχυρὰ πεντήκοντα μάλιστα σταδίων τὴν περίμετρον, ἣν οἰκοῦσιν ἀνθρώπων περὶ δώδεκα μυριάδες. Καλοῦσι δ'αὐτὴν Ἱεροσόλυμα. Ἐνταῦθα δὲ ἔστι κατὰ μέσον μάλιστα τῆς πόλεως περίβολος λίθινος, μῆκος ὡς πεντάπλεθρος, εὖρος πηχῶν ἑκατὸν, ἔχων διπλᾶς πύλας. Ἐν ᾧ βωμός ἐστι τετράγωνος, οὐκ ἐκ τμητῶν, ἀλλ' ἐκ τῶν αργῶν λίθων οὕτω συγκείμενος. Πλευρὰ μὲν ἑκάστη εἴκοσι πηχῶν, ὕψος δὲ δεκάπηχυ. Καὶ παρ' αὐτὸν οἴκημα μέγα, οὗ βωμός, ἐστὶ καὶ λυχνίον, ἀμφότερα χρυσᾶ, δύο τάλαντα τὴν ὁλκήν. Ἐπὶ τούτων φῶς ἐστὶν ἀναπρόσβεστον καὶ τὰς νύκτας καὶ τὰς ἡμέρας. Ἄγαλμα δὲ οὐκ ἔστιν οὐδὲ ἀνάθημα το πάραπαν. Οὐδὲ φύτευμα παντελῶς οὐδὲν, οἷον ἀλσῶδες ἢ τὶ τοιοῦτον. Διατρίβουσι δὲ ἐν ἀυτῳ καὶ τὰς νύκτας καὶ τὰς ἡμέρας ἱερεῖς, ἁγνείας τινὰς ἁγνεύοντες, τοπάραπαν οἶνον οὐ πίνοντες ἐν τῷ ἱερῷ.

[4] Voy. *Mischna*, 5[e] partie, traité *Middôth*, chapitre I, § 3 et les commentaires (Note de M. Munk).

étaient en or[1]. Le Saint des saints était vide, car l'arche sainte avait disparu lors de la destruction de Jérusalem[2]. L'oracle des *Urim* et *Thummim* ne fut point rétabli. »

Première fête de Pâque dans le nouveau Temple. Psaume : *Laudate Dominum quoniam bonus est psalmus.*

37. La solennité de la Dédicace fut bientôt suivie de la fête pascale. « Le quatorzième jour du premier mois (*Nisan*-Mars), tous les fils d'Israël, revenus de la transmigration, célébrèrent la Pâque. Tous les prêtres, tous les lévites, sans en excepter un seul, avaient accompli les purifications légales. Ils étaient dans l'état de pureté prescrit par Moïse, pour immoler la victime pascale de chacune des familles juives, sacerdotales ou autres, présentes à Jérusalem. Les fils d'Israël, revenus de la captivité, et tous les autres qui s'étaient séparés des races étrangères pour s'adjoindre à la colonie juive et se ranger sous la loi de Jéhovah, purent ainsi prendre part au festin de l'Agneau pascal. Ils prolongèrent la solennité des pains azymes pendant sept jours, qu'ils passèrent dans la plus vive allégresse; remerciant Jéhovah de leur avoir rendu la joie en inclinant à la clémence le cœur du monarque persan, et en lui inspirant la pensée de les aider dans l'œuvre de la reconstruction du Temple[3]. » Un second cantique d'Aggée et de Zacharie nous est resté comme un souvenir de la première Pâque dans le Temple de Zorobabel. « Louez Jéhovah, disaient les deux prophètes, c'est maintenant que le psaltérion doit accompagner nos hymnes de reconnaissance. Que nos chants soient dignes du Dieu qui les inspire! Jéhovah relèvera Jérusalem, il achèvera de rassembler les restes épars d'Israël. C'est lui qui console les cœurs brisés, et verse le baume sur leurs blessures. C'est lui qui fait le dénombrement des étoiles, et les appelle chacune par leur nom. Jéhovah, notre Dieu, est grand; sa puissance est infinie : nul ne saurait limiter sa sagesse. Le Seigneur relève les humbles, et il humilie le front des pécheurs dans la poussière. Chantez donc la gloire de Jéhovah, chantez, psaltérions et kinnor! C'est lui qui

[1] I *Machab.*, cap. I, 23; IV, 49; Hécatée, loc. cit. — [2] Selon une tradition, elle avait été mise par le prophète Jérémie dans une caverne du mont Nébo; mais on ne put retrouver l'endroit où elle avait été placée (Note de M. Munk). — [3] I *Esdr.*, cap. VI, 17 ad ultim.

couvre le ciel d'un manteau de nuages, et qui prépare la pluie à la terre. C'est lui qui couvre le flanc des collines de leurs gras pâturages, c'est lui qui donne au laboureur ses moissons. A tous les êtres il distribue leur nourriture, et son oreille entend le cri des jeunes corbeaux dans le nid maternel. Ce n'est ni à l'agilité du cheval ni à la force du cavalier que Jéhovah donne la victoire. Le Seigneur protége l'homme qui le craint et qui a espéré en sa miséricorde [1]. »

Mort de Zorobabel et du grand-prêtre Josué, fils de Josédech.

38. La mission de Zorobabel et du grand-prêtre Josué, fils de Josédech, était terminée, avec l'achèvement du Temple de Jérusalem. A dater des fêtes nationales de la Dédicace et de la Pâque qui couronnaient glorieusement vingt années de luttes supportées en commun et de persévérants labeurs, l'historien sacré se tait sur ces deux grands hommes. Il est probable qu'ils continuèrent jusqu'à leur mort à gouverner le peuple hébreu. La première partie de la restauration prédite par les prophètes, celle du Temple, était accomplie. La vie religieuse était rendue à la capitale de Juda. Il restait à compléter les prophéties et à rendre à Jérusalem la vie et l'indépendance politiques, en relevant ses murailles et en fortifiant ses remparts. L'heure n'était point encore venue : Daniel avait indiqué le point de départ des soixante-dix semaines d'années, de cette heure mystérieuse que Dieu tenait en réserve pour l'avenir. Zorobabel et Josué ne la virent point. Ils moururent entourés de la vénération et des regrets du peuple juif. « Comment, dit l'Ecclésiastique, louer dignement Zorobabel ? Il fut dans la main de Jéhovah, l'anneau dont Dieu scella son œuvre. A son nom est associé celui de Jésus, fils de Josédech. Aux jours de leur vie mortelle ils ont relevé le sanctuaire, ils ont décoré le Temple saint, réservé à une gloire éternelle [2]. »

Mort de Darius, fils d'Hystaspe (486).

39. Darius, fils d'Hystaspe, dont le souvenir est si étroitement lié à la construction du second Temple, et dont le nom était béni à Jérusalem par les Hébreux reconnaissants, vit son règne se pro-

[1] *Psalm.* CXLVI. Ce psaume est inscrit par les Septante sous les noms d'Aggée et de Zacharie. — [2] *Eccli.*, cap. XLIX, 13, 14.

longer pendant trente-six ans. La victoire ne trahit qu'une seule fois ses armes. Ses lieutenants, Datis et Artapherne, furent vaincus par Miltiade dans les plaines de Marathon. Les Grecs se sont chargés d'immortaliser ce fait d'armes qui inaugurait leur avénement au rang de grande puissance. Les Egyptiens profitèrent de la conjoncture pour se soulever. Darius se préparait à faire rentrer l'Egypte dans le devoir, et à venger sur les Athéniens la honte de sa défaite, lorsque la mort le prévint (486). Cette double entreprise fut l'héritage qu'il légua, avec l'empire, à Xerxès, son fils et son successeur.

§ VIII. Esther.

Identité du nom de l'Ahasverus biblique avec celui de Xerxès, établie par M. J. Oppert.

40. « Le nom de Xerxès, dit M. J. Oppert, s'écrit dans la langue des Achéménides *Khsayârsâ ;* il est composé de *khsaya* (règne), dérivé de *khsi* (régner), et de l'élément *arsâ* (œil). J'expliquerai alors le nom du roi Perse : *Œil dominateur : Lumière dominatrice.* Le nom de *Khsayârsâ* se dit dans la traduction scythe *Khsarasara* ou *Khsaarsa ;* la transcription assyrienne porte *Khsharsansha.* Du nom perse ont été formées la transcription grecque Ξέρξης, la latine *Xerxès* et *Xersius,* et la forme hébraïque אחשורש (Ahasveros), nom que l'on a pris pour celui d'Artaxerxès, depuis Josèphe jusqu'aux temps modernes. La découverte des documents cunéiformes nous a démontré que ce nom hébreu n'est que la transcription presque exacte des lettres achéméniennes, sauf le remplacement du *Y* par *V.* Kshaiârsâ se transcrirait lettre par lettre en hébreu חשירש. Le *aleph* prosthétique est une concession faite à l'esprit sémitique qui a changé aussi les voyelles. De ce nom אחשורש on a formé le grec Ἀσσουήρος, le latin *Ahasverus,* ce qui s'éloigne déjà considérablement du nom persan. Par les découvertes des documents persans, nous savons à quoi nous en tenir à l'égard du Livre d'Esther ; et l'exactitude avec laquelle sont rendus les noms persans, comme la fidélité avec laquelle sont peintes les mœurs des anciens habitants de l'Iran, réfute victorieusement l'opinion de quelques critiques théologiens, qui n'y voyaient qu'un livre d'une période beaucoup postérieure.

Pour nous, le récit est toujours d'une précieuse importance, parce que le style du texte original se rapproche plus du style persan que ne pouvaient le faire toutes les traductions des textes persans que nous trouvons dans les auteurs grecs [1]. »

Assentiment des hébraïsants modernes.

41. L'identification de l'Ahasverus biblique, avec le Xerxès si fameux dans l'histoire grecque, est donc un fait contesté. Déjà Eichhorn, Gésénius et Winner, en Allemagne, l'avaient reconnu. En France, dès l'an 1843, longtemps avant le déchiffrement des inscriptions trilingues, M. l'abbé Glaire inclinait à la même conclusion. « Quant à l'Assuérus dont il est parlé dans le Livre d'Esther, dit-il, les uns prétendent que c'est Astyage, d'autres veulent que ce soit Darius le Mède, d'autres Cambyse ; plusieurs se déclarent pour Darius, fils d'Hystaspe, ou pour Artaxerxès Longue-Main. Pour nous, nous regardons comme plus probable l'opinion des critiques qui soutiennent que ce prince est Xerxès-le-Grand, parce que tout ce que rapporte l'auteur de ce Livre nous paraît mieux convenir à ce roi qu'à aucun autre de ceux qui ont régné en Perse [2]. » Deux ans plus tard, M. Munk, par la seule étude des consonnes hébraïques du nom d'Ahasverus, arrivait aussi à la conclusion établie définitivement aujourd'hui à l'aide des découvertes de la philologie assyrienne. « Le roi du Livre d'Esther, dit M. Munk, est appelé communément *Ahasvéros* ou *Assuérus;* mais les consonnes hébraïques dont se compose ce nom, sans avoir égard aux voyelles qu'on leur a données, peuvent se prononcer *Kchscherch* ou *Kscherch,* nom dont les Grecs, en ajoutant une terminaison, ont fait *Xerxès*. A cette ressemblance des noms se joignent plusieurs traits caractéristiques pour nous faire reconnaître dans Xerxès l'Assuérus de la Bible [3]. » Les traits historiques auxquels M. Munk fait allusion ici, trouveront place dans le récit qui va suivre, et dans l'ordre même où le texte biblique les présente.

[1] J. Oppert, *Inscriptions des Achéménides*, in-8°, Impr. nat., 1852, pag. 267-269. Voltaire écrivait en 1760 les paroles suivantes : « Le livre d'Esther est un » roman sans vraisemblance. On ne sait quel était cet Assuérus, mari d'Es» ther. » — [2] Glaire, *Introduct. à l'Ecrit. sainte,* tom. III, pag. 352. 1re édit., 1843. — [3] S. Munk, *Palestine* (in-8°, 1845), pag. 468.

42. « Aux jours d'Assuérus, qui régna depuis Hoddo jusqu'à Cousb, sur cent vingt-sept satrapies, le monarque prit possession du trône de sa royauté, à Suze, capitale de l'empire. Or la troisième année de son règne il convoqua tous les princes, les officiers, les plus vaillants d'entre les Perses et les Mèdes, les satrapes et les gouverneurs de provinces en une réunion solennelle qui dura cent quatre-vingts jours, pour passer en revue toutes les richesses de son empire et étaler la grandeur et le faste de sa puissance. » Tel est le début du Livre d'Esther. Chaque mot en est justifié par Hérodote, l'auteur grec qui a le mieux connu et le plus longuement raconté l'histoire de Xerxès. Ce fut à Suze, dit Hérodote, que Xerxès fut proclamé roi [1]. Cette particularité que le Livre d'Esther note de même, avec tant de précision, et dont l'intérêt peut ne se pas comprendre au premier abord, rappelait aux contemporains toute une série d'événements d'une importance capitale. Xerxès n'était pas l'aîné des fils de Darius ; ses droits au trône étaient par conséquent fort discutables. Avant de quitter Suze pour diriger en personne l'expédition qu'il méditait contre l'Egypte, Darius devait fixer l'ordre de succession au trône. Une loi de l'empire lui imposait cette obligation ; l'intérêt de sa dynastie aurait d'ailleurs suffi à l'y déterminer. Or sa première épouse, fille de Gobrias, lui avait laissé trois enfants dont l'aîné, Artabazane, affichait hautement ses prétentions au trône et se montrait disposé à soutenir énergiquement les droits qu'il tenait de sa naissance. Mais Darius, après son avénement à l'empire, avait, comme nous l'avons dit plus haut, cherché à fortifier son pouvoir naissant, par une alliance avec Atossa, fille de Cyrus. Des quatre fils issus de cette nouvelle union, Xerxès était l'aîné. On fit valoir, en faveur de ce dernier, l'avantage d'être né sur le trône, de descendre en ligne directe de Cyrus par le côté maternel ; Hérodote nous a conservé le détail de cette longue et difficile négociation, qui concentra à Suze, pendant près d'une année, toute l'attention du monde, et qui aboutit enfin à la proclamation solennelle par laquelle Darius désignait Xerxès comme l'héritier

Confirmation par l'histoire profane du premier chapitre du Livre d'Esther.

[1] Herodot., *Historiar.*, lib. VII, cap. III.

présomptif du trône de l'univers, en lui conférant immédiatement le titre de roi des Perses. Quelques mois après, Darius mourait, et Xerxès étendait son sceptre « depuis Hoddo jusqu'à Cousch, sur » les cent vingt-sept satrapies du royaume [1]. » Hoddo est le nom hébreu de l'Inde; Cousch est l'Ethiopie. Hérodote nous apprend que Darius avait poussé ses conquêtes jusqu'aux Indes [2]. Mais on attachait peu d'importance à son témoignage, et les rationalistes ne manquaient pas de traiter d'hyperbole romanesque l'étendue que le Livre d'Esther donne à l'empire persan.

Texte de l'inscription sépulcrale de *Nakch-I-Roustam*.

43. Pour démontrer l'exactitude du texte biblique, il suffira de citer ici l'inscription sépulcrale de *Nakch-I-Roustam*, gravée en caractères cunéiformes sur le tombeau de Darius. « Le grand Dieu » des dieux, Ormuzd, qui a créé le ciel et la terre, qui a créé les » hommes et leur a donné l'empire, a fait Darius roi des rois. Moi, » Darius, roi grand, roi des rois, roi des terres qui comprennent » toutes langues, roi du vaste univers, je fus fils d'Hystaspe l'Achéménide, Perse, fils de Perse. Darius, roi, dit : Voici les terres » que j'ai possédées outre la Perse, par la protection d'Ormuzd : » je leur transmettais mes ordres, et elles me payaient les tributs. » Tous les édits émanés de moi y étaient fidèlement exécutés; mes » lois y étaient observées : la Médie, Elam, la Parthie, l'Arie, » la Bactriane, la Sogdiane, la Chorasmie, la Zarangie, l'Arachosie, les Sattagydes, le Gandar, l'Inde, les Scythes, les Saces, » Babylone, l'Assyrie, l'Arabie, l'Egypte, l'Arménie, la Cappadoce, » Saparda, l'Ionie, les Scythes qui habitent au-delà de la mer, les » autres Ioniens qui portent leurs cheveux en tresses, Phut, Cousch, » la Macie, Carthage. Darius, roi, dit : Ormuzd voyant toutes ces » terres infestées par les pernicieuses doctrines des superstitions me » les a livrées; il m'en a confié la garde; et moi, le roi, je ramenai ces » peuples à l'ombre protectrice d'Ormuzd : ce que je leur disais ils » le faisaient, au gré de ma volonté. Et si tu demandes : Comment » étaient ces hommes, de races si diverses, auxquels Darius com-

[1] *Esth.*, cap. I, 1. — [2] Μετὰ δὲ τούτους περιπλώσαντας Ἰνδούς τε κατεστρέψατο Δαρεῖος καὶ τῇ θαλασσῃ ταύτῃ ἐχρᾶτο (Herodot., *Histor.*, lib. IV, cap. XLIV).

» mandait? Regarde les statues de ceux qui supportent mon trône, » tu les connaîtras. Alors tu sauras que la lance du guerrier perse » a pénétré dans les régions éloignées ; alors tu sauras que le guer- » rier perse a refoulé la guerre loin de la terre sa patrie [1]. » L'on comprendra maintenant que la Bible n'a point exagéré la grandeur des Etats de Xerxès, fils et successeur de Darius.

Assemblée générale des grands de l'empire à Suze.

44. « La troisième année de son règne, ajoute le texte sacré, Assuérus convoqua à Suze tous les princes, les officiers, les vaillants de Médie et de Perse, les satrapes, les gouverneurs de provinces en une réunion solennelle qui dura cent vingt jours, pour passer en revue les richesses de son empire, étaler la grandeur et le faste de sa puissance [2]. » L'inutilité de cette réunion, l'invraisemblance de la durée que la Bible lui assigne, son impossibilité même ont été proclamées par les rationalistes de nos jours, après avoir servi de texte, depuis cent ans, aux sarcasmes du philosophisme voltairien, et, depuis trois cents ans, aux dédains du protestantisme dont le fondateur Luther disait : « J'exècre le Livre d'Esther, et je

[1] J. Oppert, *Grande inscription sépulcrale de Nakch-I-Roustam* (*Expédit. scient. en Mésopot.*, tom. II, pag. 165-169). Comme la traduction française que nous essayons ici n'a pas été donnée par le savant assyriologue, nous reproduisons textuellement sa version latine : *Deus deorum magnus, Oromazes qui cælum et terram creavit, qui imperium hominibus dedit, et Darium regem, qui rex regum multorum, fecit. Ego Darius, rex magnus, rex regum, rex terrarum quæ complexus linguæ cujusvis, rex terræ amplæ, grandis, filius Histaspis, Achæmenides, Persa, filius Persæ. Darius rex dicit : In umbra Oromazis hæ sunt terræ quas ego tenebam, præter Persidem ; ego iis imperabam, et tributa mihi faciebant ; quæ a facie mea edicta erant plene fiebant, et leges meæ observabantur : Media, Elymaïs, Parthia, Ariana, Bactris, Sogdiana, Chorasmii, Zarangia, Arachotis, Sattagydia, Gandaria, India, Scythæ, Amyrgii, Scythæ sagittarii, Babylon, Assyria, Arabia, Ægyptus, Armenia, Cappadocia, Saparda, Ionia, Scythæ qui habitant trans mare, Scodrus, Iones alii qui nodos in verticibus portant, Put, Chus, Maxies, Carthago. Darius rex dicit : Oromazes quando vidit terras istas superstitiosas in modum doctrinarum perditionis tunc mihi dedit eas, et mihi de iis imperium concessit : ego rex in umbra Oromazis, ego loco earum collocavi denuo eas. et quæ ego dicebam ii faciebant, sicut mihi voluntas placuit. Et si cogitas ita : « Terræ illæ quomodo variæ quas Darius rex tenebat ? » imagines eorum aspice qui thronum meum portant, ut cognoscas eos. Tunc cognitum erit tibi viri Persici hastam longinquo pervasisse ; tunc cognitum erit tibi virum Persicum longinquo a terra sua bellum repulisse.* — [2] *Esth.*, cap. I, 3.

» voudrais pouvoir l'anéantir [1]. » Or, la réalité historique de cette réunion, à l'époque même où l'écrivain sacré l'indique, est constatée en termes précis par Hérodote. Cette fois on ne saurait rejeter son témoignage, car il s'agit d'un fait intéressant au plus haut degré l'histoire grecque, et d'ailleurs Hérodote, né en 484, était contemporain de Xerxès. Cet historien nous apprend donc que les deux premières années du nouveau règne furent consacrées à la pacification de l'Egypte. Ses paroles sont formelles. « L'année qui suivit » la mort de Darius, dit-il, Xerxès conduisit en personne une armée » contre les Egyptiens rebelles. Il les vainquit, réduisit l'Egypte à » une servitude plus dure encore qu'elle n'avait été sous son père, » et confia l'administration de ce pays à Achéménès, l'un de ses » frères. Après avoir pacifié l'Egypte, Xerxès, voulant réunir sous » sa main l'armée qu'il destinait à combattre Athènes, convoqua en » une célèbre assemblée tout ce qu'il y avait d'hommes distingués » en Perse, afin de recueillir leurs avis et de leur exposer claire- » ment lui-même l'ensemble de ses desseins. » Voilà bien, croyons-nous, une réunion utile, vraisemblable et réelle. L'historien prend soin de nous rappeler qu'elle avait été d'une notoriété universelle, il la nomme une assemblée célèbre. En effet, si l'on songe à l'immense résultat qu'elle eut sur les destinées du monde, et aux masses d'hommes qu'elle précipita d'Asie en Europe, on comprend qu'elle a dû fixer les regards de la génération contemporaine et laisser un vivant souvenir à la postérité. « L'assemblée dura cent quatre-vingt- » cinq jours, » dit le Livre d'Esther. Cet intervalle forme précisément la moitié de la troisième année du règne de Xerxès. Le détail des négociations qui remplirent cet espace de temps, jusqu'à ce que la résolution définitive et le plan de campagne eussent été arrêtés, occupe douze chapitres d'Hérodote [3]. L'historien ajoute qu'il fallut encore une année, après la dispersion de l'assemblée, pour achever les préparatifs de cette gigantesque expédition, en sorte que « Xerxès se mit à la tête de sa formidable armée, quatre ans révo-

[1] *Ego adeo librum Esther odi, ut vellem nullo modo exstare* (Luther, *Symposiacorum*, cap. LXIX, fol. 380). — [2] Herodot., *Historiar.*, lib. VII, cap. VII et VIII — [3] Herodot., *Histor.*, lib. VII, cap. VIII-XX.

» lus après la mort de Darius, et au début de la cinquième année » de son propre règne [1]. » On ne saurait désirer une concordance plus étroite entre les deux chronologies, sacrée et profane. Nous sommes donc autorisés à ajouter foi au Livre d'Esther, dont nous allons poursuivre le récit.

Le festin public. Répudiation de la reine Vasthi.

45. « A l'époque où l'assemblée devait se séparer, Assuérus donna une fête au peuple qui se trouvait à Suze, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Il ordonna que, pendant sept jours, des tables fussent dressées pour le public, dans le jardin et le parc du palais. On servit le royal festin sous des pavillons formés de tentures de couleur bleue, blanche et d'hyacinthe, supportées par des colonnes de marbre et relevées par des embrasses de fin lin, teintes elles-mêmes en écarlate et passées dans des anneaux d'ivoire. Les lits d'or et d'argent, qui devaient servir aux convives, étaient symétriquement rangés sur un pavé en mosaïque, composé de diverses sortes de marbre, d'une admirable variété de dessins. Les invités buvaient dans des coupes d'or; le vin, digne de la magnificence royale, était exquis et offert avec profusion. Nul ne contraignait les convives; le roi l'avait ainsi ordonné, et il avait placé lui-même un des princes de sa cour à la tête de chaque table, pour veiller à ce que chacun prît ce qu'il lui plairait, avec une entière liberté. Dans l'intérieur du palais, la reine Vasthi présidait, de son côté, aux festins donnés aux femmes. Or, le septième jour, échauffé par le vin, Assuérus donna l'ordre à Méouman, Bazetah, Harbonah, Bagatah, Abgathah, Zethar et Carchas, les sept eunuques qui le servaient, d'introduire la reine Vasthi, le diadème sur la tête, dans la salle du festin. Il voulait la montrer au peuple et aux princes, dans tout l'éclat de sa beauté; car Vasthi était incomparablement belle. La reine refusa d'obéir; elle repoussa l'ordre d'Assuérus, qui lui avait été transmis par les eunuques, et ne vint pas. La colère du roi fut au comble. Il interrogea, sur ce point, les sages qui étaient toujours à ses côtés, selon la coutume de la Perse. Versés dans les lois et les institutions des ancêtres, leur conseil présidait à toutes les décisions.

[1] Hérodot., *Histor.*, lib. VII, cap. XX.

Or, voici les noms de ceux qui furent alors consultés : Charsena, Sethar, Admatha, Tharsis, Mérès, Marsena, Mémuchan. Ils étaient les sept principaux conseillers de Médie et de Perse; accompagnaient toujours la personne du roi et avaient le privilége de s'asseoir les premiers après lui. Quelle sentence, dit Assuérus, convient-il de porter contre Vasthi? Elle a refusé d'obéir à l'ordre royal, qui lui a été transmis par les eunuques. — Mémuchan prit la parole, et, en présence du roi et de tous les princes, s'exprima en ces termes : La reine Vasthi n'a pas seulement outragé le monarque, elle a offensé tous les peuples et tous les grands des provinces de l'empire. La conduite de la reine apprendra aux femmes de la Perse à mépriser leurs maris; elles diront : Le roi Assuérus avait ordonné à la reine Vasthi de paraître dans la salle du festin; elle a publiquement désobéi. A son exemple, toutes les femmes des princes perses et mèdes se croiront autorisées à secouer le joug de leurs maris. C'est donc à juste titre que la colère du roi a éclaté. Grand roi, si ce conseil vous agrée, ordonnez qu'un édit, émané de vous, selon la constitution des Perses et des Mèdes, qu'il est interdit de violer, soit rendu en ces termes : Vasthi ne paraîtra plus devant le roi; sa couronne sera donnée à une femme plus digne de la porter. Que cet édit soit publié dans toutes les provinces de votre immense empire, et que toutes les femmes apprennent le respect qu'elles doivent à leurs époux. — Le conseil fut agréé du prince et des courtisans; des lettres en ce sens, rédigées en toutes les langues, furent expédiées aux diverses provinces de l'empire [1]. »

Intervalle de trois années entre la répudiation de Vasthi et l'apparition d'Esther.

46. Il y a lieu de s'étonner que l'identité de l'Assuérus de l'Ecriture avec le Xerxès d'Hérodote ait été si longtemps méconnue, en lisant, dans l'historien grec, les pages qu'il a consacrées à des détails de mœurs d'une analogie frappante [2]. On pouvait d'autant moins suspecter en ce point la bonne foi d'Hérodote, que les chapitres auxquels nous faisons allusion terminent le dernier livre de son histoire, c'est-à-dire qu'ils se rapportent à des faits dont il avait été le contemporain, et que la Grèce tout entière avait sus comme lui.

[1] *Esth.*, 5 ad ultim. — [2] Herodot., *Historiar.*, lib. IX, cap. CVII-CXII.

Malheureusement le récit d'Hérodote se ferme, au moment même où la juive Esther va faire son apparition dans l'histoire. Sans cette coïncidence, nous aurions lu, dans le style d'Hérodote, la narration du texte biblique. En effet, et c'est une observation qui semble avoir échappé à la plupart des commentateurs, l'incident de la répudiation de Vasthi est séparé, dans l'Ecriture, de l'avénement d'Esther, par un intervalle de quatre ans. La troisième année de son règne, Xerxès, à l'assemblée de Suze, répudie officiellement Vasthi[1]; et ce n'est que « la septième année de son règne, au » mois de Thébeth, qu'il épouse Esther[2]. » Que s'est-il donc passé, durant cette période de quatre années, pour que le roi de Perse ait oublié ses préoccupations d'intérieur, et laissé sans solution une question qui intéressait à ce point sa vie intime? Certes, on se tromperait étrangement si l'on prenait toujours l'histoire par son côté officiel et public, et si l'on méconnaissait l'importance des causes secondes, des affections ou des antipathies domestiques, dans la destinée des rois et des peuples. Mais plus ces particularités intimes exercent d'influence sur la conduite même politique des souverains, plus il est surprenant de voir l'Assuérus de l'Ecriture demeurer quatre années entières sans donner suite à l'édit qu'il vient de publier, et sans remplacer, à sa cour ni dans son cœur, la reine déchue, par une femme « plus digne de porter la couronne. » En temps ordinaire, dans la tranquillité et le calme d'une vie royalement paisible, cela serait inexplicable. Or, ces quatre années de Xerxès, loin d'avoir eu ce caractère, furent réellement les plus agitées de son règne. Elles forment précisément la période de sa guerre désastreuse contre la Grèce. Il y avait là une diversion assez puissante aux sollicitudes domestiques du palais. « Les plus grandes

[1] *Tertio anno imperii sui fecit grande convivium... Cumque implerentur dies convivii... die septimo... egrediatur edictum ut nequaquam ultra Vasthi ingrediatur ad regem, sed regnum illius altera, quæ melior est illa, accipiat.* (*Esth.*, cap. I, 3, 5, 10, 19).

[2] *Ducta est itaque* [Esther] *ad cubiculum regis Assueri mense decimo, qui vocatur Thebeth*, septimo *anno regni ejus* (*Esth.*, cap. II, 16). Le mois de Thébeth répond à notre mois de décembre, il terminait la septième année du règne de Xerxès.

» expéditions militaires jusqu'ici connues, dit Hérodote, n'appro» chent point de celle que Xerxès dirigea contre la Grèce. Il n'y » eut pas une seule peuplade de l'Asie qu'il n'ait enrôlée dans son » armée. Sauf les grands fleuves, cette multitude inouïe d'hommes » épuisa tous les cours d'eau, sur son passage. Chaque nation avait » son rôle à part : les unes devaient fournir des vaisseaux, d'autres » recruter des fantassins, d'autres monter la cavalerie ; celles-ci » étaient chargées du transport par mer des chevaux et des hom» mes, ou de la construction des ponts de bateaux ; celles-là devaient » transporter les convois de munitions et de vivres [1]. » Les Grecs ont conservé un souvenir précis des bataillons hébreux, qui prirent part à cette expédition. Voici les paroles de Chérilus, un de leurs anciens poètes, à ce sujet : « A l'arrière-garde, s'avançait un peuple » étrange ; les sons de la langue phénicienne s'échappaient des » lèvres de ses guerriers ; ils avaient pour patrie les montagnes de » Solyme, non loin du grand lac Asphaltite [2]. » La « jactance » de Xerxès, pour nous servir de l'expression même de la Bible [3], éclata, dans cette expédition, non moins que la faiblesse de son caractère. Le roi qui fit frapper de trois cents coups de verge les flots de l'Hellespont, pour les punir d'avoir, dans une tempête, rompu le pont de bateaux jeté sur le détroit d'Abydos [4], pouvait bien, à propos d'une

[1] Herodot., *Histor.*, lib. VII, cap. XXI.

[2] Τῷ δ'ὄπιθεν διέβαινε γένος θαυμαστὸν ἰδέσθαι,
Γλῶσσαν μὲν φοίνισσαν ἀπὸ στομάτων ἀφιέντες·
Ωκοῦν τ' ἐν Σολύμοις ὄρεσι, πλατέῃ παρὰ λίμνῃ.
(Cherilus, apud Joseph., *Contra Apion.*, lib. I, cap. VIII).

Ce service rendu à Xerxès dans cette circonstance solennelle aurait dû le disposer favorablement pour le peuple hébreu. Mais on peut remarquer d'abord que les Juifs sont ici désignés comme faisant partie de l'arrière garde, ce qui suppose qu'on ne comptait pas beaucoup, soit sur leur fidélité, soit sur leur courage : de plus, nous devons ajouter que le poète Chérilus termine son appréciation du peuple juif par deux vers qui témoignent le mépris le plus insultant pour cette race. Voici ces deux vers :

Αὐχμαλέοι, κορυφας τροχοκουριδες· αὐτὰρ ὕπερθεν
Ιππῶν δαρτὰ πρόσωπ 'ἐφόρουν ἐσκληκότα καπνῷ.

[3] *Ut ostenderet jactantiam potentiæ suæ* (*Esth.*, cap. I, 4). — [4] Herodot., *Historiar.*, lib. VII, cap. XXXIV-XXXV.

querelle domestique, faire rédiger un édit solennel par les jurisconsultes de la Perse, et mettre en mouvement tous les courriers de son empire. On sait l'issue de la seconde guerre Médique. Léonidas et les Thermopyles, Thémistocle et la victoire de Salamine, Pausanias, Aristide et les batailles navales de Platée et de Mycale sont des noms immortels. En 480, Xerxès traversait en fugitif, sur une barque de pêcheur, la mer de l'Archipel, qu'il avait couverte, un an auparavant, de ses innombrables vaisseaux. Rentré à Suze, il rapporta dans son palais l'amer souvenir de ses désastres, et Hérodote nous apprend qu'il cherchait, au sein des affections domestiques, l'oubli de ses revers [1]. Ce fut dans ces circonstances que Dieu ménagea l'élévation providentielle d'Esther.

Esther, reine de Perse.

47. « Assuérus se souvint de Vasthi, et de l'incident qui l'avait fait répudier. Son courroux s'était effacé, pour laisser place aux regrets. Les serviteurs et les officiers du monarque, pour calmer son chagrin, lui dirent : Qu'on choisisse les plus belles d'entre les jeunes vierges de l'empire ; qu'elles soient amenées à Suze, et confiées aux soins de l'eunuque Egaï, intendant de la maison des femmes du roi. Il fournira tout ce qui sera nécessaire à leur parure et à leur entretien. Celle que le roi préférera sera couronnée, et régnera à la place de Vasthi. — Cet avis fut agréé : Assuérus rendit un décret en ce sens. Or il y avait à Suze un Juif, nommé Mardochée, fils de Jaïr, fils de Semeï, fils de Cis, de la tribu de Benjamin. Cis, son bisaïeul, avait été transféré de Jérusalem à Babylone par Nabuchodonosor, à l'époque de la captivité de Jéchonias, roi de Juda [2]. Il avait une nièce, nommée Edissa par les Juifs, et par les Persans Esther, dont la grâce et la beauté étaient sans égales. Fille d'Aminadab, frère

[1] Hérodot., *Historiar.*, lib. IX, cap. CX-CXII.

[2] Voir, dans ce volume, le chapitre VI de la V[e] époque, § III, n[os] 36, 37. La captivité de Jéchonias par Nabuchodonosor remonte à l'an 598. Il s'était donc écoulé cent-vingt ans, en 480, à l'époque où Mardochée vivait à Suze. Ainsi trois générations étaient nées, de la famille de Cis, sur la terre étrangère. C'est exactement le nombre de générations signalées pour la famille des grands prêtres, dans le même intervalle : Saraïas, pontife au temps de Jéchonias ; Josédech, pendant la captivité ; Josué sous Cyrus, et enfin Joachim que nous verrons apparaître avec Esdras sous Artaxerxès Longue-Main.

de Mardochée, elle avait de bonne heure perdu ses parents; son oncle avait adopté l'orpheline pour sa fille, et l'avait nourrie dès l'enfance. L'édit du roi fut bientôt promulgué, et on amenait à Suze, pour les confier à Egaï, les jeunes filles les plus remarquables par leur beauté. Esther fut désignée pour en faire partie. Egaï la distingua entre toutes les autres, et elle trouva grâce devant lui. Il donna des ordres pour qu'on prît d'elle un soin tout particulier, et la fit servir par sept d'entre les plus gracieuses filles attachées à la maison royale. Cependant il ne put obtenir d'Esther qu'elle lui découvrît le nom de sa famille et de sa patrie. Mardochée lui avait recommandé, sur ce point, un silence absolu. Lorsque le jour fixé pour sa présentation au roi fut arrivé, Esther ne demanda rien de recherché pour sa parure; elle se remit entièrement de ce soin à l'intendant Egaï. Mais son extraordinaire beauté, l'amabilité et les grâces de sa personne charmaient tous les regards. Elle fut introduite en présence d'Assuérus, la septième année du règne de ce prince, au dixième mois, nommé Thébeth. Le cœur du roi fut conquis par l'humble Juive; elle l'emporta dans son affection sur toutes les femmes. Assuérus déposa sur son front la couronne, et lui donna le titre de reine qu'avait eu Vasthi. Il voulut célébrer, par une fête solennelle, son alliance avec Esther, et donna un festin splendide aux princes et aux officiers de sa cour. Ses largesses s'étendirent à toutes les provinces de l'empire, avec une magnificence vraiment royale [1]. »

Conspiration des eunuques découverte par Mardochée.

48. « Mardochée, pendant ce temps, n'avait pas quitté la porte du palais, suivant, de loin, avec une sollicitude paternelle, tout ce qui pouvait intéresser le sort de sa fille adoptive. Il eut l'occasion d'être informé d'une conspiration, qui s'était ourdie contre Assuérus. Bagathan et Tharès, les deux eunuques préposés à la garde de la porte du palais, dans un sentiment de vengeance pour des griefs particuliers, avaient formé le projet d'attenter à la vie du roi. Mardochée en avertit sur-le-champ Esther, qui prévint Assuérus, en lui nommant le juif Mardochée comme l'auteur de cet avis im-

[1] *Esth.*, cap. II, 1-10, 15-19.

portant. Une enquête fut ouverte, elle confirma l'existence du complot : les deux coupables furent mis en croix, et le fait fut inscrit, avec le nom de Mardochée, dans les annales de l'empire [1]. »

Aman, le favori d'Assuérus. Mardochée refuse de se prosterner devant lui. Consultation des *Pourim* ou des *Sorts* par Aman.

49. « Assuérus avait pour favori un étranger, nommé Aman, fils d'Amadathi, qui avait secrètement trempé dans la conspiration [2], et avait voué à Mardochée une haine implacable. La confiance aveugle du roi éleva bientôt cet homme au premier rang, parmi les princes de l'empire. Tous les serviteurs qui se tenaient aux portes du palais fléchissaient le genou devant lui ; ainsi l'avait ordonné le grand roi. Seul, Mardochée refusa de se prêter à une adoration qu'il réservait à Dieu. Pourquoi, lui demandèrent les autres serviteurs, t'obstiner dans la désobéissance au décret royal ? — Je suis Juif, disait Mardochée ; et, chaque fois qu'ils renouvelaient leurs instances à ce sujet, ils recevaient de lui la même réponse. Aman en fut instruit ; il remarqua qu'en effet Mardochée ne fléchissait point le genou sur son passage, et cette conduite l'irrita [3]. Mettre la main sur le rebelle lui paraissait une trop faible vengeance : l'obstination de Mardochée tenait à son origine et à sa religion. Aman voulut perdre une race qui lui était odieuse ; il songeait au moyen d'exterminer tous les Hébreux, répandus dans les diverses contrées de l'empire. Dans le secret de son intimité, il consultait ses devins et ses aruspices à ce sujet. La douzième année du règne d'Assuérus,

[1] *Esth.*, cap. II, 20 ad ultim. — [2] C'est ce que nous pouvons conclure de ces paroles : *Aman voluit nocere Mardochæo, et populo ejus pro duobus eunuchis regis, qui fuerant interfecti* (*Esth.*, cap. XII, 6).

[3] On a tellement perdu, de nos jours, les véritables traditions de l'antiquité, qu'il n'est pas hors de propos de citer ici un fait historique qui donnera l'idée de l'importance attachée par les Perses à la prostration, comme signe de respect. Nous copions Rollin : « Quand Thémistocle fut arrivé à la cour de » Perse, il s'adressa au capitaine des gardes, et lui dit qu'il était Grec de » nation, et qu'il venait pour parler au roi d'affaires importantes qui regar» daient son service. L'officier l'avertit d'une cérémonie dont il savait que » quelques Grecs étaient blessés, mais qui était absolument nécessaire pour » parler au prince en personne : c'était de se prosterner profondément de» vant lui. Car, dit-il, notre loi nous ordonne d'honorer ainsi le roi, et de » l'adorer comme une image vivante du Dieu immortel qui entretient et con» serve toutes choses. Thémistocle y consentit. » (Roll., *Hist. anc.*, tom. III, pag. 351, 352.

le premier mois nommé Nisan, Aman interrogeait ainsi les sorts, et demandait le jour et le mois qui seraient favorables à l'exécution de ses sinistres desseins. Les noms des douze mois de l'année qui commençait avaient été jetés dans une urne. On en tira un ; celui qui sortit fut *Adar*, le nom du douzième mois [1]. » Si l'on s'étonnait de voir un homme d'Etat consulter gravement les sorts, pour une affaire de cette importance, nous rappellerions que les Romains, au temps de César, en étaient encore là. Les témoignages de Cicéron, sur ce point, sont aussi concluants que peu connus. Depuis un siècle, on a systématiquement dénaturé l'histoire païenne, et, sous prétexte d'en élever le niveau philosophique, on lui a fait perdre son véritable caractère [2]. En réalité, l'histoire romaine n'est qu'une longue série de jours fastes ou néfastes, officiellement étudiés et proclamés par les aruspices. La consultation d'Aman est donc parfaitement conforme aux mœurs et aux préjugés du monde antique. Quant aux voies et moyens qu'il voulait employer, pour assouvir sa haine contre le peuple juif, ils seront exactement pareils à ceux qu'une politique plus moderne a trop souvent mis en usage contre cette nation. Les Hébreux, au temps de Xerxès, avaient déjà le génie mercantile qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours. Les immenses richesses, concentrées dans leurs mains, étaient l'objet de la convoitise des peuples, et pouvaient tenter même des rois. Ce fut le prétexte politique dont Aman comptait se servir, près du monarque, et près du peuple lui-même.

Edit de mort rédigé par Aman contre les Juifs.

50. « Il dit à Assuérus : La race juive est maintenant dispersée dans toutes les provinces de votre empire ; et par conséquent ses membres sont isolés les uns des autres. C'est un peuple qui suit

[1] *Esth.*, cap. II, 1-7.

[2] Voir le savant et curieux travail de M. Bonnetty, intitulé : *Quelques documents historiques sur la religion des Romains*, etc. (*Ann. de philosoph. chrét.*, 1862-63). On y trouvera la preuve qu'au temps de Cicéron, il suffisait qu'un aruspice se présentât au Forum, et déclarât que le jour était néfaste par la formule sacramentelle : *J'observe le ciel*, pour que toutes les délibérations fussent suspendues. Caton empêcha la réunion des comices, pour la nomination des magistrats, en annonçant qu'il *observait le ciel tous les jours*. L'élection des magistrats fut ainsi différée, pendant plusieurs mois, et les historiens romains donnent à cette suspension le nom *d'interrègne*.

des lois étrangères ; il pratique un culte dissident ; de plus, il affecte de fouler aux pieds les décrets royaux. Le roi sait combien il importe au repos de ses Etats qu'un tel exemple de rébellion ne jouisse pas d'une plus longue impunité. Si ce conseil vous agrée, rendez un édit pour que cette race de rebelles soit anéantie. Je m'engage à faire rentrer, par ce moyen, dix mille talents d'argent [1] dans le trésor royal. — Assuérus détacha de son doigt l'anneau qui servait à sceller les édits, et, le remettant à son ministre : La somme que tu me promets sera pour toi, dit-il. Fais ce que tu voudras de ce peuple. — Le treizième jour du mois de Nisan, l'orgueilleux favori appela les scribes royaux. Il leur fit écrire, au nom d'Assuérus, des lettres adressées aux satrapes et juges des provinces, dans toutes les langues en usage chez les diverses nations de l'empire. Chacune de ces dépêches était scellée de l'anneau royal. Les courriers du roi furent chargés de les transmettre aussitôt à leur destination [2]. Voici la formule du décret : Assuérus [3], le grand roi, maître des cent vingt-sept provinces, comprises depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie, aux princes et gouverneurs soumis à son empire, salut. Je commande à des nations sans nombre, tout l'univers est sous ma loi ; cependant je n'ai pas abusé de ma puissance ; je veux gouverner mes sujets avec clémence et douceur, pour que, vivant sans crainte, ils puissent jouir de la paix chère aux mortels. Or ayant demandé à mes conseillers comment il me serait possible d'atteindre ce but, l'un d'eux, qui surpasse tous les autres en sagesse et en fidélité, Aman, le second après moi dans l'empire, m'a fait observer que le peuple juif, dispersé en ce moment sur toute la surface du monde, suit des lois étrangères, en opposition avec toutes

[1] C'est-à-dire plus de vingt millions, en supposant qu'il s'agisse ici du talent babylonien. — [2] *Esth.*, cap. III, 8-12.

[3] Le chapitre XIII du Livre d'Esther, contenant le texte de l'édit de proscription, manque en hébreu. Nous n'en possédons que la traduction grecque, sur laquelle a été composée la version latine de la Vulgate. Le nom d'Assuérus y a été rendu, comme dans tout le reste de la version des Septante, par Artaxerxès. Nous avons déjà dit que Josèphe lui-même avait adopté cette identification, dont les récentes découvertes de la philologie assyrienne ont démontré la fausseté.



les coutumes des autres nations, affiche la rébellion contre les édits du roi, et trouble, par ses révoltes, la concorde et la paix, au milieu de tous les peuples du monde. Informé de ces faits, et voyant une race, en guerre avec le genre humain, professer des doctrines séditieuses, contrevenir à nos décrets et troubler l'union et la tranquillité de nos provinces, nous avons ordonné que, sur la désignation d'Aman, intendant général des provinces, le second après le roi et que nous honorons comme un père, tous les hommes de cette race, avec leurs femmes et leurs enfants, soient mis à mort par nos sujets, du treizième au quatorzième jour du mois d'Adar, douzième de la présente année. Qu'à nul d'entre eux il ne soit fait merci. Ainsi ces criminels, par un supplice mérité, rendront à l'empire la paix troublée par leurs attentats [1]. — Tel était le décret que les courriers portèrent simultanément dans toutes les provinces. Des ordres précis étaient donnés, pour que partout on se tînt prêt à commencer le massacre au jour prescrit, et que les biens des Hébreux fussent confisqués. En même temps que l'arrêt fatal était porté, avec cette rapidité, dans toutes les directions, une copie de l'édit était affichée à Suze. Or, ce jour-là, il y eut au palais un grand festin, auquel Aman prenait part [2]. »

Messages échangés entre Esther et Mardochée. Jeûne solennel.

51. « Tous les Juifs, habitant la ville, étaient dans les larmes. A la nouvelle de ce terrible événement, Mardochée avait déchiré ses habits ; revêtu du sac de la pénitence, et les cheveux couverts de cendres, il traversa la grande place de la ville, poussant des cris de désespoir, et exhalant l'amertume de sa douleur ; il arriva ainsi à la porte du palais. Mais il n'en franchit pas le seuil, parce qu'il n'était point permis d'entrer, en habits de pénitence, dans la demeure royale. A mesure que le cruel édit parvenait dans les provinces, du sein de chaque ville, de chaque localité, s'élevaient les lamentations des Juifs. Ils jeûnaient, dans les sanglots et les larmes, et ne voulaient plus d'autre lit que le sac et la cendre. Cependant les eunuques et les jeunes filles attachées au service d'Esther lui apprirent la désolation de Mardochée. La reine voulut sur-le-champ

[1] *Esth.*, cap. XIII, 1-7. — [2] *Esth.*, cap. III, 13-15.

l'entretenir; elle lui envoya, par un de ses eunuques, un habit dont il pourrait se revêtir et pénétrer ainsi dans le palais. Mardochée le refusa. Esther s'adressa alors à Athach, l'intendant de sa maison, auquel elle avait toute confiance, et le chargea d'aller trouver Mardochée et de savoir de lui la cause de son affliction. Athach exécuta l'ordre de sa souveraine. Le Juif lui apprit ce qui venait de se passer, et les promesses d'argent pour le trésor royal, faites par Aman : il lui remit un exemplaire du décret qui venait d'être affiché à Suze, et le chargea de dire à la reine qu'elle eût à se présenter aussitôt à Assuérus, et à implorer la clémence royale en faveur de son peuple. Esther, informée aussitôt par son fidèle intendant, le renvoya à Mardochée avec cette réponse : C'est un fait, connu de tous les serviteurs du roi et de tous les sujets de l'empire, que nul ne peut se présenter devant le monarque, sans avoir été mandé. Homme ou femme, de quelque condition que ce soit, qui oserait enfreindre cette règle, serait sur-le-champ mis à mort, à moins qu'en signe de clémence le roi ne daignât étendre son sceptre d'or sur la tête du coupable. Depuis un mois, je n'ai point été appelée près d'Assuérus. Comment pourrais-je me présenter devant lui ? — Dites à la reine, répondit Mardochée : Espérez-vous, parce que vous habitez le palais du roi, échapper seule à la proscription qui menace les Juifs ? Si vous gardez le silence, Dieu saura trouver un autre moyen pour sauver son peuple; et peut-être, auparavant, vous et votre famille aurez été victimes de la fureur d'Aman. Qui sait, d'ailleurs, si votre élévation au trône n'a pas été ménagée par la Providence, précisément pour nous sauver tous ? — Esther fut frappée de cette ferme réponse; elle renvoya Athach près du courageux Israélite, avec cette parole définitive : Va, rassemble tous les Hébreux qui habitent la ville de Suze, et commencez pour moi des prières solennelles. Pendant trois jours et trois nuits, vous observerez un jeûne rigoureux, sans manger ni boire : moi-même, avec les filles juives qui me servent, je jeûnerai de même. Après ces trois jours, j'enfreindrai la loi du royaume, je me présenterai devant Assuérus, sans attendre qu'il m'en ait donné l'ordre, et j'affronterai la mort pour sauver mon peuple. — Mardochée reconnut, à ce noble lan-

gage, les sentiments qu'il avait gravés lui-même dans le cœur de sa fille adoptive. Il courut aussitôt rassembler tous les fils d'Israël, et exécuter la pieuse pensée d'Esther[1]. »

Prière de Mardochée.

52. Au milieu des Hébreux réunis, Mardochée adressa à Jéhovah cette prière : « Grand Dieu, roi tout-puissant, le monde entier est soumis à votre empire ; si vous avez résolu de sauver Israël, nul ne saurait entraver votre volonté sainte. C'est vous qui avez créé le ciel et la terre, et donné la vie à tous les êtres; vous êtes le maître souverain, on ne résiste pas à votre majesté. Vous lisez dans le secret des cœurs ; vous savez qu'en refusant de rendre à Aman un honneur qui n'est dû qu'à vous, je n'ai obéi ni à une pensée de haine, ni à un sentiment de présomption frivole. Pour sauver Israël, j'aurais volontiers baisé la trace même de ses pas. Mais ma conscience me défendait de rendre à un mortel l'hommage réservé à Jéhovah, et d'adorer qui que ce fût, sinon vous. Maintenant donc, Seigneur, Dieu d'Abraham, ayez pitié de votre peuple ; nos ennemis ont résolu de nous perdre et d'anéantir votre héritage. Souvenez-vous des fils de Jacob, que votre bras arrachait jadis à la servitude de l'Egypte. Exaucez mon humble prière, jetez un regard favorable sur la nation que vous avez élue ; changez nos sanglots et nos larmes en cantiques d'allégresse ; rendez-nous la vie, pour que nous puissions continuer à bénir le nom de Jéhovah ; n'étouffez pas sur cette terre les seules voix qui vous rendent hommage ! — Ainsi priait Mardochée ; et tout le peuple, dans un même esprit, redoublait les supplications adressées au Seigneur[2]. »

Prière d'Esther.

53. « De son côté, Esther, tremblante devant l'imminence du danger, implorait la miséricorde divine. Elle avait quitté ses royales parures, et s'était revêtue d'habits de deuil ; la poussière et la cendre remplacèrent, sur sa belle chevelure, les parfums précieux ; humiliée dans le jeûne et les larmes, elle faisait éclater sa douleur, sous les lambris somptueux de ses appartements. Elle priait Jéhovah, Dieu d'Israël : Seigneur, mon Dieu, vous notre seul roi, disait-elle, venez en aide à mon isolement, nul autre

[1] *Esth.*, cap. IV integr. — [2] *Esth.*, cap. XIII, 8 ad ultim.

que vous ne peut aider ma faiblesse. Entre mes mains débiles reposent le salut ou la mort. Le tendre père qui a élevé mon enfance m'a appris que vous, Jéhovah, vous aviez daigné choisir Israël parmi toutes les nations. L'honneur de votre élection a séparé nos aïeux de la foule des peuples; vous en avez fait votre héritage à jamais. Depuis, nous avons péché en votre présence, et, en punition de nos crimes, vous nous avez livrés aux mains des ennemis dont nous avions adoré les dieux. Jéhovah, vous êtes juste. Maintenant, il ne suffit plus à nos oppresseurs de nous accabler sous le poids d'une intolérable servitude. Ils font honneur, à la protection des idoles, de la grandeur et de la force de leur empire; ils veulent renverser vos promesses immortelles, anéantir votre héritage, étouffer votre culte et la voix de vos adorateurs, éteindre la gloire de votre Temple et de votre autel. Grand Dieu, ces hommes qui ne sont qu'un néant devant vous, arracheront-ils le sceptre à votre main? Les verra-t-on s'applaudir de notre ruine! Faites retomber ces sinistres projets sur leurs auteurs, renversez l'audacieux qui a juré d'assouvir contre nous sa haine cruelle. Souvenez-vous de vos enfants, faites éclater votre miséricorde, au sein de notre consternation. A moi en particulier, inspirez-moi la force et le courage, Jéhovah, roi des dieux et des puissants de la terre. Placez sur mes lèvres de douces paroles, à l'instant où je paraîtrai devant le lion; inclinez son cœur à la clémence, inspirez-lui la haine de notre ennemi. Que l'auteur de cet infâme complot et tous ceux qui, avec lui, ont juré notre perte, subissent le sort qu'ils réservaient à des milliers d'innocentes victimes. Ainsi, sauvez votre peuple par la puissance de votre bras; secourez ma propre faiblesse, je n'ai pas d'autre appui que vous. Vous connaissez mon cœur, vous le savez, il ne s'est jamais laissé séduire par l'éclat dont je suis entourée, au milieu d'un peuple qui ne vous connaît pas. Une alliance royale, au sein d'une race étrangère et idolâtre, n'a aucun charme à mes yeux. J'ai obéi à la nécessité, mais ces ornements, insignes de la royauté, que je porte au milieu des fêtes, je les dédaigne comme une dépouille immonde; j'ai hâte de rentrer dans ma solitude, pour m'en débarrasser. Jamais je n'ai voulu m'asseoir aux festins somptueux

d'Aman, et, si je suis forcée de prendre place à la table du roi, vous savez que jamais le vin des libations n'a souillé mes lèvres. Votre servante, depuis le jour où elle a été amenée dans ce palais, n'a connu d'autre joie que celle de vous être fidèle, ô Jéhovah, Dieu d'Abraham, mon Dieu! Exaucez les prières de ceux qui n'ont plus d'autre espérance que vous, arrachez-nous aux mains de nos ennemis, délivrez-moi de mes formidables terreurs [1]. »

Esther enfreint la loi du royaume et se présente devant Assuérus sans avoir été mandée.

54. « Le troisième jour, elle déposa ses habits de deuil, et se fit parer dans tout l'éclat de la majesté royale. Invoquant ensuite, du fond du cœur, la protection de son Dieu, son guide et son sauveur, elle prit le bras d'une de ses suivantes, comme pour aider sa démarche et soutenir sa faiblesse. Une autre de ses femmes la suivait, soutenant le manteau royal, dont les longues draperies traînaient jusqu'à terre. Le visage de la reine avait le coloris de la rose vermeille, ses yeux, pleins de charmes, brillaient d'un éclat tout nouveau. C'était ainsi qu'elle dissimulait la tristesse de son âme et les craintes qui l'agitaient. Dans cet appareil, elle traversa la galerie intérieure. Assuérus était assis sur son trône, dans la salle du conseil, à l'entrée même du palais. La reine parut devant lui, et, comme frappée de terreur, à la pensée de sa témérité et à l'aspect de la majesté royale, elle pâlit, et laissa tomber sa tête sur l'épaule de la suivante. Mais Dieu avait touché le cœur du monarque. Esther trouva grâce devant ses yeux. Assuérus, s'élançant de son trône, vint soutenir la reine dans ses bras. Qu'avez-vous, Esther? lui disait-il. Je suis votre frère, ne craignez rien. Cette loi, qui atteint tous les autres, n'est pas faite pour vous. Touchez le sceptre que je vous présente, et rassurez-vous. — Esther ne répondit pas. Le roi lui posa lui-même le sceptre d'or sur la tête, et, la baisant au front, il lui dit : Pourquoi ne me parlez-vous pas? — La reine fit alors un effort suprême : Seigneur, répondit-elle, il me semblait, en vous apercevant dans la splendeur de votre gloire, avoir sous les yeux un ange du ciel. L'aspect de votre majesté et les grâces de votre personne royale forment une vision éblouissante. — En achevant ces

[1] *Esth.*, cap. XIV integr.

mots, elle laissa de nouveau retomber sa tête sur l'épaule de la suivante et parut s'évanouir. L'inquiétude d'Assuérus redoubla, et les officiers qui l'entouraient cherchaient à le rassurer[1]. »

Le secret de la reine. Premier festin donné par Esther à Assuérus et à Aman.

55. « Enfin la reine reprit ses sens, et Assuérus lui dit : Qu'avez-vous, Esther? Que désirez-vous de moi? Demandez la moitié de mon royaume, si vous le voulez, je suis prêt à vous l'accorder. — Puisque j'ai trouvé grâce devant le roi, mon seigneur, répondit-elle, qu'il daigne me faire la faveur de venir, avec son ministre Aman, au festin que j'ai préparé. — Appelez Aman, commanda Assuérus ; qu'il se tienne prêt à répondre à la bienveillance de sa souveraine. — Ce jour-là donc, Assuérus et Aman vinrent au festin qu'Esther avait fait préparer. Le roi fit éclater toute sa joie, et, après le repas, il dit à la reine : Expliquez maintenant vos désirs. Que voulez-vous de moi? Tout vous est accordé, fût-ce même la moitié de mon empire. — Le roi m'a comblée de grâces en ce jour, répondit Esther. Qu'il lui plaise donc de revenir demain, avec Aman, s'asseoir encore à ma table; alors j'exposerai au roi, mon seigneur, l'objet de ma demande. — Les convives se séparèrent alors, et Aman sortit triomphant de la salle du festin. En franchissant le seuil du palais, il aperçut, dans la foule des serviteurs, le juif Mardochée, qui, loin de fléchir le genou sur son passage, ne se leva même pas pour le saluer. Cet incident ralluma toute sa colère. Dissimulant toutefois sa pensée, il rentra dans sa demeure, et appela près de lui Zarès, son épouse, et ses confidents les plus intimes. Après leur avoir rappelé l'éclat de sa haute fortune, la prospérité de sa famille, et la faveur royale qui l'avait élevé au-dessus de tous les princes de l'empire, il ajouta : Aujourd'hui même la reine Esther n'a voulu inviter aucun autre convive que moi, pour le festin qu'elle a donné au roi. Demain encore, je serai seul admis à m'asseoir, avec Assuérus, à la table de la reine. Grandeur, richesses, dignités, faveurs, j'ai tout cela, et pourtant il me semblera ne jouir de rien, tant que je verrai ce misérable Mardochée, assis à la porte du palais. — N'est-ce que cela? dirent Zarès et les confidents. Faites dresser une

[1] *Esth.*, cap. XV integr.

croix ; qu'on la voie de loin ; qu'elle ait cinquante coudées de haut. Demain, dites au roi d'y faire pendre Mardochée, et votre cœur pourra se livrer à la joie, pendant le festin royal. — L'orgueilleux favori adopta cette idée de vengeance. Il donna l'ordre de faire dresser une croix gigantesque[1]. »

Une insomnie royale. Triomphe de Mardochée à Suze.

56. Pendant que ce conseil homicide se tenait chez Aman, Assuérus s'était étendu sur sa couche royale. « Mais, cette nuit-là, il ne put dormir. Pour tromper les heures de son insomnie, il se fit apporter les registres de l'empire et les annales de son règne ; et on lui en fit la lecture. Arrivé à l'épisode de la conspiration des eunuques Bagathan et Tharès, le lecteur prononça le nom de Mardochée, qui avait donné avis du complot, et sauvé ainsi les jours du roi. Assuérus l'interrompit : Quels honneurs et quelles récompenses ont été accordés à Mardochée, pour cet éminent service ? demanda-t-il. — Les officiers et les serviteurs, présents à la lecture, répondirent : Mardochée n'a reçu aucune récompense. — Voyez, dit le roi, s'il y a quelqu'un dans l'antichambre. — Or, on était au matin, et déjà Aman attendait l'heure de l'audience royale, pour obtenir l'arrêt de mort contre Mardochée. Les serviteurs dirent au roi : Aman est dans l'antichambre. — Faites-le entrer. — On l'introduisit : Que doit-on faire pour un homme que le roi veut honorer ? lui demanda Assuérus. — Aman, persuadé que ces paroles le concernaient lui-même, et que le roi ne songeait à honorer personne autre que lui, répondit : L'homme que le roi veut honorer doit être revêtu d'un manteau royal ; il aura une couronne sur la tête ; on le fera monter un des chevaux du roi, et le premier des princes et des grands du royaume, tenant le cheval par la bride, parcourra les rues de la capitale, en criant : Ainsi sera honoré celui qu'il plaît au roi d'élever à sa faveur[2] ! — Le conseil est sage, reprit Assuérus. Hâte-

[1] *Esth.*, cap. V, 3 ad ultim.

[2] Plutarque, dans la *Vie de Thémistocle*, raconte un trait absolument semblable. Le lacédémonien Démarate était à la cour d'Artaxerxès. Ce prince, pour lui témoigner sa bienveillance, l'invita à lui demander une faveur exceptionnelle. Démarate le pria de lui permettre de faire à cheval une entrée solennelle dans la ville de Sardes, portant un diadème royal sur la tête. Artaxerxès fut blessé de l'indiscrétion de cette demande qu'il trouvait

toi donc, prends un manteau royal, fais seller un cheval de mes écuries, et rends au juif Mardochée, que tu trouveras à la porte du palais, tous les honneurs que tu viens d'énumérer, sans en omettre un seul. — Aman consterné obéit. Il revêtit Mardochée d'un manteau royal, le fit monter sur un des chevaux du prince, et avec un cortége triomphal, parcourut les rues de la cité, tenant le cheval par la bride, en criant : Ainsi sera honoré celui qu'il plaît au roi d'élever à sa faveur ! — Au retour, Mardochée reprit à la porte du palais sa place accoutumée, et Aman se hâtait d'aller cacher sa confusion et sa rage dans le secret de sa demeure. Zarès et ses confidents l'entourèrent. Il laissa devant eux éclater son désespoir. Mais il ne trouva cette fois aucune consolation dans leurs paroles. Ce Mardochée, qui vous a fait subir un premier échec, lui disaient-ils, est de la race des Juifs. Sa haine sera donc irréconciliable ; il vous sera impossible de lutter contre son influence et vous succomberez. — En ce moment, on interrompit le conseil domestique ; c'étaient les eunuques qui venaient chercher Aman, pour le festin de la reine [1]. »

57. Cachant sous un air joyeux ses cuisants chagrins, « Aman accompagna Assuérus, et vint prendre place à la table royale. Après le repas, le roi fit souvenir Esther de sa promesse : Parlez maintenant, lui dit-il, demandez tout ce que vous voudrez. — Grand roi, répondit-elle, puisque j'ai été assez heureuse pour trouver grâce à vos yeux, permettez que je vous adresse mon humble prière. Accordez-moi la vie qui va m'être enlevée. C'est la grâce que je vous demande. Accordez-moi le salut de ma famille et de mon peuple. Je l'implore avec larmes. Nous sommes trahis, je vais être égorgée, mon peuple sera massacré, exterminé, anéanti. Ah ! plût au ciel qu'on se contentât de nous vendre comme de vils esclaves ! Ce serait encore un malheur supportable, et j'aurais dévoré mes

Le second festin de la reine. Supplice d'Aman.

exorbitante. Il la pardonna pourtant à Démarate, à la sollicitation de Thémistocle. Le Spartiate avait élevé trop haut ses prétentions, mais sa requête prouve qu'un appareil triomphal de ce genre se conciliait en Perse avec les mœurs du pays (Plutarch., *Themistocl. vita*).

[1] *Esth.*, cap. VI integr.

pleurs en silence. Mais notre implacable ennemi veut davantage, il fait remonter sa cruauté jusqu'au roi lui-même. — Quel est-il? Nommez-le, s'écria Assuérus. Quel est l'audacieux qui a pu concevoir l'idée d'un pareil forfait? — Esther étendit la main du côté d'Aman, et reprit : Le voilà. — Foudroyé par ces paroles, impuissant à soutenir les regards terribles du roi, Aman demeura immobile de stupeur. Dans sa colère, Assuérus s'était levé. Quittant la salle du festin, il se promenait, à pas précipités, sous les grands arbres du jardin contigu à l'appartement de la reine. Aman profita de cet instant, pour se précipiter aux pieds d'Esther. Il la conjurait de lui sauver la vie, car il comprenait qu'Assuérus ne lui pardonnerait pas. La reine était étendue sur le lit d'or où elle avait pris son repas. Dans la précipitation de son mouvement, le favori s'était incliné sur le lit royal, pour implorer la clémence de sa souveraine. Assuérus, rentrant tout à coup, le surprit dans cette attitude. Le monstre! s'écria-t-il. Il ose faire violence à la reine, sous mes yeux, dans mon propre palais! — A peine ces paroles étaient prononcées que déjà les officiers royaux avaient jeté un voile sur le visage d'Aman, et le traînaient au supplice. Harbona, l'un des eunuques, dit : L'infâme avait fait dresser dans son palais une croix de cinquante coudées de haut, qu'il destinait à Mardochée, ce fidèle serviteur du roi. — Allez l'y clouer lui-même, répondit Assuérus. — L'ordre fut immédiatement exécuté; Aman fut suspendu au gibet qu'il avait dressé pour l'humble juif, et la colère du roi fut apaisée [1]. »

Mardochée premier ministre. Lettres royales annulant le décret rédigé par Aman contre les Juifs.

58 « Ce jour-là même, Assuérus donna à Esther le palais et toutes les richesses d'Aman : il commanda ensuite d'introduire Mardochée en sa présence; car Esther lui avait avoué qu'elle était sa fille adoptive. L'anneau royal venait d'être repris à Aman, et rendu au prince. Assuérus le remit aux mains de Mardochée, et Esther eut le bonheur de confier à ses soins paternels l'intendance de sa maison. Il restait cependant encore à prévenir les suites du funeste édit, lancé dans toutes les provinces. Esther se prosterna aux pieds de son époux, et, avec des larmes de reconnaissance dans les yeux,

[1] *Esth.*, cap. VII integr.

elle lui dit : Que le roi daigne mettre le comble à ses faveurs et accueillir une dernière prière. Faites, je vous supplie, que les lettres précédentes, par lesquelles Aman vouait à la mort tous les Juifs répandus dans les provinces de l'empire, soient annulées. Comment pourrais-je supporter l'idée de voir massacrer les fils de mon peuple ? — Je viens, répondit Assuérus, de faire mettre en croix Aman, j'ai confisqué tous ses biens en votre faveur, parce qu'il avait osé proscrire la nation juive. Ecrivez donc, en mon nom, à tous les Hébreux, de nouvelles lettres, dans le sens que vous demandez; vous les scellerez de l'anneau royal, et elles auront force de loi. — Telle est en effet la coutume en Perse. Les lettres, écrites au nom du roi et scellées de son anneau, ont la force d'un décret; nul ne peut mettre obstacle à leur exécution. Esther et Mardochée firent rédiger par les scribes de l'Etat une lettre, dont la copie, scellée de l'anneau royal, fut expédiée par les courriers de l'empire aux princes, gouverneurs et satrapes des cent vingt-sept provinces, depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie, avec ordre de l'afficher, traduite en chaque idiome, dans toutes les localités de l'empire, de sorte que tous les peuples pussent en prendre connaissance[1]. Or voici quelle était la teneur de cette lettre : Assuérus, le grand roi, dont la domination s'étend depuis Hoddo jusqu'à Cousch, aux gouverneurs et princes des cent vingt-sept provinces soumises à son empire, salut. On a vu des hommes abuser de la bonté des rois leurs maîtres, et profiter des honneurs auxquels ils étaient élevés pour aspirer à la tyrannie. Non contents d'opprimer les sujets, ils osent conspirer contre leurs souverains eux-mêmes. Ingrats envers leurs bienfaiteurs, ils foulent aux pieds les lois les plus sacrées de l'humanité, et se flattent d'échapper même à la justice de Dieu, qui voit tout. Dans leur orgueil insensé, ils dirigent tous les efforts de leur haine contre les sujets les plus fidèles : il suffit d'avoir du mérite pour être en butte à leurs calomnies. Par leurs intrigues et leurs astucieuses manœuvres, ils parviennent quelquefois à surprendre la loyauté des rois. Les annales de l'antiquité nous en ont

[1] *Esth.*, cap. VIII, 1-9.

fourni plus d'un exemple, et une récente expérience nous a appris comment les intentions des meilleurs princes peuvent être dénaturées par la perfidie des méchants. Il nous faut donc pourvoir à la tranquillité des provinces; ne croyez pas cependant que les ordres que nous vous transmettons, quoique différents de ceux qui les ont précédés, puissent être imputés à la mobilité d'un esprit léger et inconstant. Les circonstances seules ont changé, et le bien de l'Etat exige cette modification. Voici des faits qui vous feront mieux comprendre notre pensée. Aman, fils de Madathi, étranger, de race et de sentiments, à cet empire, avait surpris notre bienveillance, et n'a répondu à notre bonté que par une cruauté sans mesure. Il avait trouvé près de nous une telle faveur que nous le nommions du nom de père, et qu'il occupait dans nos Etats le second rang après le roi. Comblé de nos bienfaits, il en vint à un tel excès d'ingratitude et d'audace qu'il a osé attenter à notre couronne et à notre vie. Par de sourdes machinations, il avait espéré mettre à mort le fidèle Mardochée, au dévouement duquel nous sommes redevable de la vie; il comptait envelopper dans le même complot la reine Esther, notre épouse, avec tout son peuple. En nous isolant ainsi de tout ce que nous aimions, il se flattait de transporter la royauté des Perses à quelque prince de la race hellénique. Cependant les Hébreux, voués à la mort par ce traître, ne se sont trouvés coupables d'aucun crime; leurs lois sont pleines de justice; ils se conduisent comme les dignes fils du Dieu très-haut, très-puissant et immortel, à la protection duquel nos aïeux durent l'empire, conservé dans nos mains jusqu'à ce jour. Voilà pourquoi nous déclarons que les lettres qui vous avaient été adressées précédemment, sous l'autorité du nom royal, par ce traître, sont nulles et non avenues. Lui-même, il a subi le châtiment de ses forfaits; il a été crucifié, avec tous ses complices, à Suze notre capitale; la justice divine, bien plus encore que la nôtre, a éclaté en cette occasion. Faites donc publier ce présent édit, que nous vous transmettons, dans toutes les villes de la province, et que les Juifs soient désormais libres de suivre leur religion et leurs lois. Vous devrez leur prêter le concours de votre autorité, pour qu'ils puissent se dé-

fendre contre ceux qui oseraient attenter à leur vie ou à leurs biens, le treizième jour du mois d'Adar. En effet le Dieu tout-puissant a changé ce jour, fixé pour leur extermination, en un jour de triomphe et de gloire. Vous le solenniserez par des réjouissances publiques, afin que la postérité apprenne que l'empire des Perses sait récompenser les serviteurs fidèles, et punir les traîtres et les conspirateurs. Toute province, toute cité qui refuserait de prendre part à cette fête nationale, serait traitée avec la dernière rigueur et servirait d'exemple à tous les rebelles dans l'avenir [1]. »

59. « Les courriers portèrent cette lettre aux provinces. Cependant Mardochée sortit du palais avec les insignes de sa nouvelle dignité, portant une robe couleur d'hyacinthe, un manteau de soie couleur de pourpre et une couronne d'or sur la tête. Toute la ville de Suze fit éclater des transports d'allégresse. Quant aux Juifs, ils semblaient renaître à la vie, en se voyant l'objet de l'enthousiasme et des félicitations universelles. Le nouvel édit était accueilli chez tous les peuples, dans les villes et les provinces, avec des acclamations de joie. Des festins et des réjouissances publiques saluèrent son arrivée. On vit alors un grand nombre d'étrangers demander à être admis à embrasser la religion hébraïque [2]. » Depuis cette époque les fils d'Israël ont institué, en commémoration de ce grand événement, une fête annuelle qui porte le nom de *Pourim* (*les Sorts*), parce qu'Aman avait tiré au sort le jour et le mois de l'année où il devait exterminer la nation sainte. Mardochée et Esther publièrent, à ce sujet, une ordonnance prescrivant toutes les cérémonies qui seraient observées en cette solennité [3]. De nos jours encore, les Synagogues, répandues sur toute la surface du monde, célèbrent le triomphe d'Esther, l'humble Juive, dont la Providence avait ménagé l'élévation pour le salut de son peuple.

La fête hébraïque des *Pourim* ou des *Sorts*.

60. L'Écriture termine à ce point l'histoire d'Esther et du fidèle Mardochée. La tradition nous apprend que le même tombeau reçut leur dépouille mortelle. Les Juifs de Hamda-la-Grande (Hama-

Tombeau d'Esther et de Mardochée.

[1] *Esth.*, cap. XVI integr. — [2] *Esth.*, cap. VIII, 14 ad ultim. — [3] *Esth.*, cap. IX, 23 ad ultim.



dan, capitale de la Médie, l'ancienne Ecbatane) montrent aux voyageurs un sarcophage qu'ils prétendent être celui de l'épouse d'Assuérus et de son père adoptif. Voici les détails fournis à ce sujet par l'anglais Ker-Porter dans son *Voyage en Arménie et en Perse :* « Les » Juifs d'Ecbatane, dit-il, prirent un vif intérêt aux questions que » je leur adressai sur le tombeau d'Esther et de Mardochée, dont » le dôme s'élève au-dessus des chétives habitations de ce pauvre » reste d'Israël, encore languissant sur la terre de la captivité. Cette » tombe est entourée par tous les Juifs existant en Perse d'une vé» nération toute particulière. A certaines époques, ils y font des » pèlerinages dans le même esprit de pénitence qui leur faisait » tourner autrefois les yeux vers Jérusalem. Le rabbin, gardien du » sépulcre, auquel je m'adressai pour le voir, parut flatté de ma » curiosité, et se mit de suite en devoir de la satisfaire. Nous tra» versâmes la ville, en passant sur beaucoup de ruines et de dé» combres, avant d'arriver à un terrain clos, plus élevé qu'aucun » de ceux du voisinage, au milieu duquel est le tombeau juif, bâti» ment carré en briques, de la forme d'une mosquée, couronné par » un dôme un peu allongé, le tout se dégradant faute d'entretien. La » porte du monument, suivant l'ancien style sépulcral du pays, est » fort petite, et d'une seule pierre très-épaisse. La clef est toujours » entre les mains du chef des Juifs de Hamadan, et sans doute elle » n'a pas cessé d'y être depuis la mort du pieux couple, juste objet » de leur reconnaissance, puisqu'il préserva leurs pères d'un mas» sacre qui devait les envelopper tous. Le tombeau actuel d'Esther » n'est pas cependant le monument primitif, mais il occupe la même » place que l'ancien, qui fut détruit par Tamerlan. Une inscription » en hébreu, gravée d'une manière assez grossière sur une pierre » placée à l'intérieur, porte que cet édifice fut élevé sur le sépulcre » de Mardochée et d'Esther par deux Juifs de Caschan, l'an du » monde 4474[1]. »

Mort de Xerxès. Avénement de

61. Le caractère de Xerxès nous apparaît, dans le récit biblique, entièrement conforme à ce que l'histoire profane nous apprend de

[1] Henrion, *Cours complet d'Hist. ecclésiast.*, tom. VI, col. 682, 683.

ce prince[1]. Livré, dans l'intérieur de son palais, à des intrigues de cour, il passa la dernière partie de son règne à oublier dans la mollesse et l'oisiveté les désastres de la première. Faible, mais emporté; généreux, mais inconstant; voulant le bien, à la condition qu'il ne lui coûtât aucune peine, il ne prenait de la royauté que les bénéfices, sans en accepter les charges. L'anneau royal, c'est-à-dire la réalité du pouvoir, ne tenait pas à son doigt; il tombait tour à tour aux mains des favoris. Heureux, du moins, quand la Providence le faisait passer à des ministres de la probité et du mérite de Mardochée. Le grand Dieu qui préside au gouvernement des empires, et qui dispose avec suavité et force l'accomplissement de ses desseins, ménage à son gré les événements, en se servant des passions même et des faiblesses des hommes. Il n'y eut pas de miracle proprement dit, dans l'élévation d'Esther et de Mardochée. Toutes les circonstances qui y concoururent sont de l'ordre le plus naturel, et c'est peut-être le genre même de ces détails intimes, empruntés à l'histoire secrète du gynécée des rois persans, qui a effarouché la délicatesse de Luther. Cette affectation de puritanisme n'est autre chose que l'étroitesse d'un esprit vulgaire, incapable de s'élever au-dessus des causes secondes, pour découvrir, par delà les horizons terrestres, la main divine inclinant le cœur des rois. Mardochée ne vit probablement pas la fin du règne de Xerxès, qui mourut assassiné par Artabane, un Hyrcanien dont il avait fait son favori (465). La couronne passa sur la tête de son fils Artaxerxès Longue-Main.

Son fils Artaxerxès Longue-Main (473).

[1] Notons ici, comme une simple observation, qu'Artaxerxès Longue-Main, confondu jusqu'ici avec l'*Ahasveros* des Hébreux, n'offre au contraire aucun trait de ressemblance avec le caractère de ce dernier. Plutarque a écrit la vie d'Artaxerxès; Thucydide, Ctésias, Diodore de Sicile la racontent en détail. On peut dire que ce prince est un des mieux connus de l'histoire ancienne. Or, tous les écrivains s'accordent à louer sa fermeté, sa prudence, son activité et sa modération. Ces qualités manquaient évidemment à l'Assuérus du Livre d'Esther.

CHAPITRE II.

DÉBUT DES SOIXANTE-DIX SEMAINES D'ANNÉES.

SOMMAIRE.

§ I. ESDRAS (467-454).

1. Une difficulté de l'ancienne exégèse. — 2. Artaxerxès Longue-Main. Synchronisme de l'époque d'Esdras. — 3. Situation intellectuelle et religieuse des Juifs. Esdras, *Scriba velox in lege Moysi*. — 4. Edit d'Artaxerxès en faveur d'Esdras. — 5. Véritable portée de l'édit d'Artaxerxès au point de vue politique et religieux. — 6. Préparatifs de départ. Composition de la colonne juive sous la conduite d'Esdras. — 7. Arrivée à Jérusalem. — 8. Les alliances avec les femmes étrangères. Assemblée du peuple. — 9. Prière d'Esdras. — 10. Résolution unanime de chasser les femmes étrangères. Mesures prises à cet effet. — 11. Les Juifs répudient les femmes étrangères. — 12. Treize années de l'administration d'Esdras.

§ II. NÉHÉMIAS (454).

13. Néhémias à la cour d'Artaxerxès. Nouvelles de Jérusalem. Projet de Néhémias. — 14. Difficultés de l'entreprise de Néhémias. — 15. Le festin royal. L'échanson Juif. Edit pour la reconstruction des murs de Jérusalem (454). — 16. Arrivée de Néhémias à Jérusalem. Œuvre de la reconstruction des remparts. — 17. Partage des travaux de reconstruction entre toutes les familles de Juda. — 18. Attaques à main armée de Sanaballat et des Samaritains. — 19. La truelle d'une main, l'épée de l'autre. — 20. L'usure à Jérusalem. — 21. Désintéressement de Néhémias. — 22. Perfidie de Sanaballat et de Tobie l'Ammonite. — 23. Intrigues et sourdes conspirations contre Néhémias. — 24. La reconstruction des remparts est terminée. — 25. Fête des Tabernacles. Lecture de la loi faite au peuple par Esdras. — 26. Sentiments de repentir du peuple. La joie dans le Seigneur. — 27. Les tentes de feuillage. — 28. Fête de l'expiation nationale. — 29. Pacte d'alliance avec Jéhovah, signé par le peuple. — 30. Mesures adoptées par Néhémias pour repeupler Jérusalem. — 31. Dédicace de la nouvelle Jérusalem. Le psaume : *Lauda Jerusalem Dominum*. — 32. Rétablissement de l'intendance du trésor sacré. — 33. Retour de Néhémias à la cour de Perse.

§ III. MORT D'ESDRAS.

34. Traditions authentiques sur Esdras. — 35. La légende du pseudo-Esdras. — 36. Contradictions entre la légende du Livre apocryphe et le récit cano-

§ I. Esdras (467-454).

1. Avant que l'identité de l'Assuérus biblique avec le Xerxès des Grecs eût été philologiquement démontrée, les historiens, qui le confondaient avec Artaxerxès Longue-Main, se trouvaient en face d'une contradiction flagrante. Nous avons vu la facilité avec laquelle Aman avait obtenu de Xerxès l'édit de mort contre la race juive. Cet édit fut daté de la douzième année du règne d'Assuérus. Or, le Livre d'Esdras nous apprend que, l'an septième d'*Artachsatah*, un décret royal très-explicite fut rendu en faveur des Juifs. *Une difficulté de l'ancienne exégèse.*

Si l'*Artachsatah* d'Esdras eût été le même que l'*Ahasveros* du Livre d'Esther, comment expliquer que quatre ans seulement eussent suffi pour effacer de l'esprit du roi la mémoire du peuple juif? Ce n'est pas tout. Lorsque Mardochée, premier ministre du grand roi, disposant de tout le pouvoir attaché à un pareil titre, dut revenir sur la mesure arrachée par les intrigues d'Aman à la faiblesse du monarque, et déclarer nul et non-avenu le précédent décret, nous avons vu de quelles précautions il s'entoure, quelles circonlocutions il emploie; comment enfin il substitue, à un décret, de sa nature inviolable, d'après la constitution persane, une lettre royale, également inviolable, mais contradictoire [1]. Après cette annulation officielle, et malgré la faveur générale qui l'accueillit, Mardochée et Esther demeurent persuadés que le premier décret, par son caractère d'inviolabilité suprême, servira encore de prétexte aux ennemis des Juifs, et que, le treizième jour du mois d'Adar, des massacres partiels auront lieu. Le concours des autorités locales est requis, pour prêter, en ce cas, main forte aux Hébreux. Une pénalité rigoureuse est édictée, en prévision de cette éventualité. Tout cela n'empêche pas quelques vengeances particulières de se produire au jour marqué [2], tant un décret royal était chose sacrée dans la monarchie des Perses! Nous comprenons ainsi l'importance des conseillers, versés dans la science des décrets et des coutumes nationales, dont s'entouraient les rois; le soin avec lequel étaient tenus les registres de l'empire, les annales de chaque règne; enfin l'assiduité du souverain lui-même à les étudier et à les faire lire en sa présence. Mais plus ces inductions sont rigoureuses, plus il serait impossible d'expliquer comment Artaxerxès aurait pu décréter la mort de tous les Juifs de son empire, en la douzième année de son règne, si, quatre ans auparavant, il avait octroyé un décret royal en faveur de ce peuple. Dans cette hypothèse, les précautions prises par Mardochée auraient dû l'être par Aman. La légalité était la même pour l'un et pour l'autre; elle ne souffrait pas d'exceptions. Or, nous avons l'édit de mort, rédigé par

[1] *Esth.*, cap. VIII, 8. — [2] *Esth.*, cap. IX, 13-20.

Aman[1]. Il ne renferme aucune clause annulant de précédents décrets; il n'y fait pas la moindre allusion. Evidemment donc, le champ était libre pour le ministre ennemi des Juifs; le nom royal n'avait pas été précédemment engagé par une décision solennelle, et l'édit ne se trouvait en contradiction avec aucun de ceux promulgués du vivant du prince. Telles étaient les difficultés, réellement insolubles, dans lesquelles l'ancienne exégèse se trouvait enveloppée. Elles ont maintenant disparu; et il en sera de même pour toutes celles que peut encore présenter l'interprétation biblique, dans l'état actuel de la science. Ce qui nous paraît obscur aujourd'hui sera éclairci demain par de nouvelles découvertes, jusqu'à ce que la vérité, dont l'Ecriture Sainte est la révélation absolue, resplendisse, et dans l'ensemble et dans chaque détail, comme le soleil des intelligences.

Artaxerxès Longue-Main. Synchronisme de l'époque d'Esdras.

2. Le nom d'Artaxerxès se lit en assyrien *Artaksatsu; Artukhsathra* en perse[2] : il est écrit en hébreu *Artachsatah :* en tenant compte du génie propre à chaque langue, l'identité est évidente. Les Grecs, pour distinguer les différents Artaxerxès qui se succédèrent sur le trône des Perses, ont ajouté à leur nom certaines épithètes caractéristiques; celle qu'ils ont donnée à ce prince est : Μακρόχειρ, *Longue-Main*[3]. On sait avec quelle générosité il accueillit à sa cour le vainqueur de Salamine, Thémistocle, frappé d'ostracisme par l'ingratitude des Athéniens. La grandeur d'âme qui sait honorer le génie et respecter le malheur, chez un ennemi, est tellement rare, dans l'histoire du monde, que ce fait aurait suffi seul à immortaliser le nom d'Artaxerxès Longue-Main. Sa noble conduite envers le plus redoutable ennemi de la Perse, a plus illustré sa mémoire

[1] *Esth.*, cap. XIII, 1-7. — [2] J. Oppert, *Expédit. scientif. en Mésopotamie*, tom. II, pag. 194, 195.

[3] Strabon dit que les mains de ce prince étaient si longues, qu'il en pouvait toucher ses genoux sans se courber, lorsqu'il était debout. Comme tous les historiens et Strabon lui-même conviennent qu'Artaxerxès était l'un des plus beaux hommes de son temps, cette explication ne paraît guère admissible. Une telle disproportion dans les bras aurait constitué une véritable difformité. Nous préférons donc le sentiment de Plutarque, qui attribue ce surnom à ce qu'Artaxerxès avait la main droite plus longue que l'autre.

que ses victoires contre la coalition de l'Egypte et de la Grèce, contre la Bactriane révoltée, et que l'habileté même déployée par lui, pendant un règne glorieux de quarante-huit ans, à une époque où la Grèce, féconde alors en grands hommes, remplaçait Thémistocle par Cimon, Cimon par Périclès, le nom qui rappelle à lui seul un des plus beaux siècles du génie humain. On n'a pas assez insisté sur une coïncidence pourtant fort remarquable, c'est que Socrate et le divin Platon, comme on l'a surnommé, ces deux lumières de la sagesse antique, dont les doctrines, dans ce qu'elles ont de plus élevé, se rapprochent manifestement de la théologie hébraïque, firent leur apparition précisément à l'époque où, depuis plus d'un siècle, la Grèce, dans ses relations fréquentes avec la cour de Perse, avait rencontré les sages de la Judée dispersés sur tous les points de l'Asie, et avait vu une troupe juive parcourir le sol hellénique à la suite de l'armée de Xerxès. Il entrait dans les desseins de la Providence d'éclairer d'un rayon de vérité le génie éminemment assimilateur de la Grèce. A ce rayon s'illumina tout le siècle de Périclès; Sophocle, Euripide, Pindare, en portèrent le reflet dans la littérature; Phidias, Zeuxis, Apelle, dans les arts. On dirait l'éclat d'un soleil, dans la nuit du polythéisme.

Situation intellectuelle et religieuse des Juifs. Esdras, *Scriba velox in lege Moysi.*

3. Tel fut, nous n'en doutons pas, le résultat providentiel de la dispersion du peuple hébreu dans tout l'Orient. Dieu s'était servi des nations pour châtier les Juifs, il se servit des Juifs pour éclairer les nations. Le fait de cette dispersion subsista même après les édits de liberté, rendus en faveur des fils d'Israël par les rois de Perse, et plus tard par les rois de Syrie[1]. Un grand nombre de familles juives, établies sur la terre étrangère, y avaient contracté

[1] D. Calmet, dont on affecte, avec autant de témérité que de mauvaise foi, de dédaigner maintenant l'érudition, et qui n'en restera pas moins l'un des maîtres les plus éminents de la science sacrée, a constaté ce fait remarquable. Voici ses paroles : *Neque enim reputandum est Judæos et Israelitas decem tribuum simul omnes e captivitate rediisse, unaque in patriam convenisse, longissimi enim temporis opus illud fuit, nec unquam omnes rediere. Quam multi enim Hebræorum, avita regione semel deserta provincias Asiæ, facto nunquam in patriam reditu, frequentarunt?* (D. Calm., *De veter. charact. hebraic. mutatione. Dissertatio*).

des liens de fortune, d'amitié, de commerce ou d'habitudes, qu'elles n'eurent pas le courage de rompre. Il en est à peu près de même aujourd'hui. Les Juifs sont libres de retourner s'établir à Jérusalem; ils sont assez riches pour racheter, s'ils le voulaient, la cité sainte et tout l'ancien territoire de la Judée. La pensée ne leur en vient même pas; ils s'estimeraient, sans aucun doute, très-malheureux d'y être contraints; ce qui ne les empêche pas de prier chaque jour pour le rétablissement du Temple et de la royauté de Jérusalem. Leurs aïeux, au temps d'Artaxerxès, conformaient davantage leur conduite à leurs croyances. Sous la conduite d'Esdras, l'un des descendants du grand-prêtre Saraïas, un nouveau groupe d'émigrants, presque entièrement composé de familles sacerdotales et lévitiques, se préparait à quitter la terre d'exil et à reprendre le chemin de Jérusalem. Esdras, prêtre et docteur, avait passé la première partie de sa vie à Babylone, « mais il s'était persévéramment appliqué à l'étude de la loi du Seigneur, en sorte que les fils d'Israël s'adressaient à lui pour toutes les questions de doctrine et de législation religieuses [1]. » Le texte sacré nous fait connaître un titre caractéristique, qui lui avait été donné par les Juifs de la Babylonie. « Esdras était, dit-il, un scribe d'une habileté extraordinaire » pour reproduire les copies de la loi de Moïse, donnée par Jéhovah, » le Seigneur, au peuple d'Israël [2]. » C'était un service éminent à rendre aux Juifs dispersés, que de leur fournir des copies de la loi et de l'histoire nationales. Aux jours de la prospérité, sur la terre de la patrie, le corps des Scribes était constitué dans le Temple de Jérusalem, sous la direction du Grand-Prêtre, et nous le retrouverons, à l'époque Evangélique, en possession de la principale influence dans les affaires religieuses et politiques. Le privilége exclusif de reproduire les copies du Livre sacré explique la considé-

[1] I *Esdr.*, cap. VII, 10. Voici les paroles mêmes de l'Ecriture, que nous reproduisons intégralement, parce qu'elles ont une importance décisive dans la controverse élevée au sujet d'Esdras, dont nous parlerons plus loin. *Esdras enim paravit cor suum, ut investigaret legem Domini et faceret et doceret in Israel præceptum et judicium.*

[2] *Ipse Esdras ascendit de Babylone et ipse scriba velox in lege Moysi quam Dominus Deus dedit Israel* (I *Esdr.*, cap. VII, 6).

ration dont ils étaient environnés. Mais, après la transmigration, les fils d'Israël, dispersés dans tout l'Orient, isolés les uns des autres, ainsi que nous l'apprend le Livre d'Esther, forcés de demander au négoce, à l'agriculture, à mille sortes d'industries le pain de chaque jour, sur un sol étranger, n'avaient ni le temps ni peut-être la science nécessaire pour remplacer dans les familles les exemplaires des Livres saints, consumés par un long usage, mutilés, détruits ou perdus dans les péripéties d'une existence aventureuse et nomade. Avec le temps, les générations s'étaient multipliées, et l'unique exemplaire emporté de Jérusalem par l'aïeul ou le bisaïeul, ne pouvait suffire aux besoins de la famille progressivement augmentée. Voilà, ce semble, la situation qui nous est révélée par l'éloge spécial que l'Ecriture fait ici d'Esdras. Il y a lieu de s'étonner que le : *Scriba velox in lege Moysi,* dont l'expression hébraïque est exactement la même que dans le verset du psaume XLIV : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis* [1], n'ait pas frappé davantage l'attention des commentateurs. Il s'agit certainement ici d'une habileté spéciale et d'une réelle vélocité de copiste. Le sens littéral est clair et précis, l'état de la nation juive à cette époque le justifie pleinement : c'est donc à tort que D. Calmet, ordinairement si judicieux, et, après lui le vulgaire des écrivains, ont soutenu qu'il fallait entendre cette expression au sens figuré, et comme l'équivalent de : *Versé dans la science de la loi* [2].

Edit d'Artaxerxès en faveur d'Esdras.

4. Esdras sollicita, près d'Artaxerxès, un décret qui lui assurât, pour lui-même et pour ses compagnons de voyage, la protection des gouverneurs de provinces et des officiers qui commandaient en

[1] L'hébreu du psaume *Eructavit cor meum*, etc., 44e selon la Vulgate, 45e dans le texte original, porte ainsi que le verset 6e du VIIe chapitre d'Esdras : סופר מהיר

[2] Voici les paroles de D. Calmet : « Hic autem *scriba velox*, vel, *scriba promptus*, est legisperitus sive legisdoctor doctissimus et exercitatissimus in lege Dei. » (D. Calm., *In Esdr.*, *comment.*, VII, 6.) M. Henrion n'a fait que reproduire ce sentiment : « Esdras, dit-il, était docteur et fort habile dans la » loi de Moïse que Jéhovah avait donnée à Israël : *Scriba velox in lege Moysi*, » ce qu'on ne doit pas entendre d'une simple habileté à manier la plume et » à écrire avec vitesse, mais d'une connaissance plus spéciale des lois de sa » nation. » (Henrion, *Cours compl. d'Hist. ecclés.*, tom. VI, col. 625.)

Judée [1]. Il obtint l'autorisation d'aller à Jérusalem, avec une nouvelle caravane, et de s'y occuper de l'organisation de la colonie, conformément aux lois nationales du peuple hébreu. Voici le texte de la lettre royale : « Artaxerxès, roi des rois, à Esdras, prêtre, scribe très-savant dans la loi du Dieu du ciel, salut. Moi, Artaxerxès, j'ai dit : Celui du peuple d'Israël, habitant mon royaume, prêtre, lévite ou autre, qui voudra se rendre avec toi à Jérusalem, est libre de faire ce voyage : car tu es envoyé par le roi et par les sept conseillers de l'empire, avec la mission de visiter Jérusalem et la Judée, selon la loi de ton Dieu, qui est entre tes mains, et de porter au Temple du Dieu d'Israël, élevé à Jérusalem, les offrandes d'argent et d'or envoyées par le roi et ses conseillers. Toutes les autres contributions volontaires, en or et en argent, que les fils d'Israël, prêtres ou peuple, résidant dans la province de Babylonie, destineront au Temple de Jérusalem, reçois-les en toute liberté. Tu en achèteras des bœufs, des béliers, des agneaux et tout ce qui est nécessaire aux sacrifices et aux libations, pour les offrir sur l'autel de votre Dieu à Jérusalem. Si, à toi et à tes frères, il paraît convenable de réserver quelques-unes des sommes, ainsi versées, pour une autre destination, usez-en selon les prescriptions de votre Dieu. Aie soin de remettre fidèlement au Temple de Jérusalem le mobilier qui te sera offert pour cet usage. Quant aux autres dépenses qui se trouveront nécessaires pour la maison de Dieu, il y sera fourni par le trésor, le fisc de la province, et par moi-même. Moi, Artaxerxès, le roi, j'ai dit : Vous tous, intendants du trésor, qui habitez au-delà du fleuve, donnez sans retard tout ce que vous demandera Esdras, prêtre et scribe de la loi du Dieu du ciel, jusqu'à concurrence de cent talents d'argent, cent *cori* de blé, cent *baths* de vin, cent *baths* d'huile, et du sel sans mesure fixe, autant qu'il en sera besoin. Qu'on prenne soin d'approvisionner le Temple de Jérusalem de tout ce qui est prescrit par la loi du Dieu du ciel, de peur que son courroux ne s'allume contre l'empire du roi et de ses fils. A vous donc je fais savoir qu'il vous

[1] M. Munk compare assez justement le décret rendu en faveur d'Esdras au *firman* que les souverains de Constantinople accordent encore de nos jours aux voyageurs qui parcourent l'Orient.

est interdit de prélever aucun impôt, tribut ni redevance sur tous les prêtres, lévites, musiciens, portiers, Nathinéens et autres ministres du Temple de ce Dieu. Toi, Esdras, d'après la sage loi de ton Dieu, qui est entre tes mains, établis parmi ton peuple des chefs et des juges, pour rendre la justice à tout le peuple établi au-delà du fleuve, qui vit sous la loi du Dieu du ciel. Soyez libres de faire connaître cette loi à ceux qui l'ignorent. Quiconque parmi eux n'observera pas fidèlement la loi de ce Dieu et les ordonnances du roi, sera puni, suivant la gravité de la faute, soit de la peine capitale, soit du bannissement, soit de la confiscation de ses biens, ou tout au moins de la prison[1]. »

Véritable portée de l'édit d'Artaxerxès au point de vue politique et religieux.

5. Nous n'insistons pas sur la conformité de cet édit avec ce que nous connaissons de la chancellerie des rois perses. Le lecteur, en se reportant aux textes cunéiformes de Darius, dont nous avons cité plus haut d'assez longs extraits, peut maintenant faire lui-même ces rapprochements. Quelques observations suffiront à faire comprendre la véritable portée, politique et religieuse, du décret d'Artaxerxès. Ce prince, nous l'avons dit, était alors préoccupé de la révolte de l'Egypte, fomentée par les Athéniens, et soutenue par un corps de troupes auxiliaires venues de la Grèce. La Judée, province intermédiaire entre l'Assyrie et l'Egypte, devenait, par sa situation, un point dont il importait de s'assurer la tranquille et libre possession. Les traditions de grande politique de Cyrus et de Darius, fils d'Hystaspe, avaient appris à Artaxerxès que la sécurité des trônes repose sur la reconnaissance des peuples. L'édit que nous venons de traduire se rattache à ce système d'administration, véritablement large et paternel, qui avait consolidé la monarchie persane. Quant à la question religieuse proprement dite, on voit clairement qu'Artaxerxès, pas plus que ses prédécesseurs, ne saurait être compris dans la prétendue orthodoxie attribuée déjà à Cyrus. Le Dieu du ciel, dont le Temple est à Jérusalem, n'est pas le Dieu d'Artaxerxès, il est celui d'Esdras. « Choisis des » chefs et des juges, d'après la loi de ton Dieu, » dit le roi. « Visite

[1] I *Esdr.*, cap. VII, 12-26.

» la Judée, et constitue-la d'après la loi de ton Dieu, » ajoute-t-il. Les témoignages de respect, les offrandes royales au Dieu du ciel, ne sont autre chose que la justification du principe fondamental du polythéisme, qui admettait les divinités particulières de chaque peuple, et élevait à Babylone, à Suze, à Athènes ou à Rome, de véritables Panthéons et des autels même aux dieux inconnus. Les politiques mesquines, dont le mot d'ordre fut la persécution acharnée contre toute idée religieuse, ne sont venues que plus tard; elles sont un des symptômes de la décadence. Quoi qu'il en soit, Esdras avait à s'applaudir de la bienveillance dont la religion mosaïque était ainsi l'objet. Le peuple juif dut s'associer à l'effusion de sa reconnaissance. En recevant le décret, Esdras s'écria : « Béni soit Jéhovah, le Dieu de nos pères, qui a inspiré au cœur du grand roi la pensée de glorifier le Temple de Jérusalem. C'est Jéhovah qui m'a fait trouver grâce aux yeux du roi, de ses conseillers et des princes de l'empire [1] ! »

Préparatifs de départ. Composition de la colonne juive sous la conduite d'Esdras.

6. « Ainsi fortifié par la main de Jéhovah, mon Dieu, continue Esdras, je réunis sur-le-champ les chefs des familles d'Israël, qui devaient reprendre avec moi le chemin de Jérusalem [2]. Voici leur énumération par familles : Gersam, descendant de Phinées; Daniel d'Ithamar; Haltus, des fils de David; Zacharias, descendant de Pharos et cent cinquante hommes de sa tribu; Elianaï, des fils de Phahath-Moab, avec deux cents hommes; le fils d'Ezéchiel, avec trois cents hommes; Abed, fils de Jonathan, avec cinquante hommes; Isaï, des fils d'Alam, avec soixante-dix hommes; Zébédias, fils de Michaël, avec quatre-vingts hommes; Obédia, des fils de Joab, avec deux cent dix-huit hommes; le fils de Josphias, avec cent soixante hommes; Zacharie, fils de Bebaï, avec vingt-huit hommes; Johanan, des fils d'Azgad, avec cent dix hommes; Uthaï et Zachur, des fils de Bégui, avec soixante-dix hommes; Eliphéleth, Jéhiel et Samaïas, des fils d'Adonicam, avec soixante hommes [3]. » Ainsi la caravane se composait d'un total de quinze cents hommes, auxquels

[1] I *Esdr.*, cap. VII, 27 ad ultim. — [2] I *Esdr.*, cap. VII, 28. — [3] I *Esdr.*, cap. VIII, 1-14.

il faut ajouter les femmes et les enfants, les serviteurs et les servantes, ce qui représente en réalité une troupe de six à huit mille âmes. « J'indiquai, dit Esdras, le rendez-vous, aux bords du fleuve qui baigne la contrée d'Ahava. Nous demeurâmes trois jours dans cette plaine. En faisant le recensement, je ne trouvai que des familles sacerdotales ou des familles particulières, sans rencontrer un seul lévite proprement dit. Je choisis alors une députation composée d'Eliézer, Ariel, Séméïas, Ennathal, Iarib, Zacharie et Mosollam, princes du peuple, et de deux docteurs, Joïarib et Elnathan. Je leur donnai mes instructions et les envoyai près du lévite Eddo, qui habitait avec plusieurs familles de sa tribu, et les Nathinéens leurs frères, en une cité voisine nommée Chasphiah. La main de Dieu les dirigea dans cette excursion. Ils ramenèrent avec eux Isachel, fils de Moholli, de la tribu lévitique, avec Sarabias et sa famille, en tout dix-huit lévites et deux cent vingt Nathinéens, descendants de ceux que David et les rois de Juda avaient attachés au service de la tribu de Lévi. Chacun d'eux avait sa généalogie exactement conservée. Alors je fis publier un jeûne solennel, pour implorer la miséricorde de Dieu sur notre voyage et obtenir qu'il fût heureux pour nous, nos familles, nos troupeaux et toutes les richesses que nous allions emmener. J'aurais rougi d'avoir à demander au roi une escorte de cavaliers, pour protéger la caravane contre les incursions des brigands qui pouvaient se renconter sur la route. Une telle requête eût été en contradiction avec nos propres paroles, car nous avions dit au roi : La main de notre Dieu protége tous ceux qui le servent avec un cœur pur et des intentions sincères ; mais elle sévit avec une puissance souveraine contre ceux qui violent sa loi sainte. Nous observâmes donc le jeûne solennel, suppliant le Seigneur de bénir notre voyage ; nos prières furent exaucées et tout nous succéda heureusement. Ce jour-là, je mandai près de moi douze chefs des familles sacerdotales, Sarabias, Hasabias et dix autres de leurs frères. Je pesai devant eux l'argent, l'or, les vases précieux, destinés au Temple de Jérusalem et offerts, tant par le roi, ses conseillers et les grands de sa cour, que par les fils d'Israël eux-mêmes. Le total se monta à six cent cinquante talents d'argent, et cent talents

d'or. On compta cent vases d'argent, vingt coupes d'or, du poids de mille drachmes, et deux vases d'un airain aussi brillant que l'or et d'un travail merveilleux. Je confiai ces richesses à la garde des douze prêtres. Vous êtes les saints du Seigneur, leur dis-je. Cet argent et cet or sont sanctifiés eux-mêmes, puisqu'ils sont destinés au culte de Jéhovah, notre Dieu. Veillez donc avec soin sur ce précieux dépôt, et gardez-le, jusqu'au jour où vous le remettrez intégralement en présence des prêtres, des lévites et des chefs d'Israël, aux intendants du trésor du Temple à Jérusalem. — Ils acceptèrent cette responsabilité, et se chargèrent, avec le concours des lévites, du transport de ces objets précieux. Enfin nous partîmes des bords du fleuve d'Ahava, le douzième jour du premier mois, nommé *Nisan*, la septième année du règne d'Artaxerxès [1], et nous prîmes la route de Jérusalem [2]. »

7. « La main de notre Dieu s'étendit pour nous protéger durant le voyage ; elle nous délivra des mains de nos ennemis, et écarta les piéges qui nous furent tendus sur la route. Le premier jour du cinquième mois, nommé *Ab* [3], nous arrivâmes à Jérusalem. Après trois journées données aux joies du retour et aux purifications légales, l'argent, l'or et les vases précieux, consacrés au Temple de Jéhovah, furent pesés par le prêtre Mérémoth, fils d'Uru, assisté par Eléazar, fils de Phinées, Josabed, fils de Josué, et le lévite Noadaïa, fils de Bennoï. Le poids était intact et le nombre complet. Chaque objet fut soigneusement enregistré, avant d'être déposé dans le trésor du Temple. Alors les fils de la transmigration, tout entiers au bonheur de voir finir la période de captivité, offrirent leurs holocaustes à Jéhovah, Dieu d'Israël. On immola douze taureaux pour les douze tribus d'Israël, quatre-vingt-seize béliers, soixante-dix-sept agneaux, et douze boucs expiatoires pour les péchés du peuple. L'édit d'Artaxerxès fut ensuite remis aux satrapes, établis

Arrivée à Jérusalem.

[1] I *Esdr.*, cap. VII, 9. — [2] I *Esdr.*, cap. VIII, 1-31.

[3] Le voyage dura ainsi quatre-vingt-seize jours. Les mois qui y furent consacrés, *Nisan* (18 jours), *Ijar* (29 jours), *Sivan* (30 jours), *Tammus* (29 jours), correspondaient aux mois du premier exode d'Israël, alors que, sous la conduite de Moïse, il quittait la servitude égyptienne.

par le roi, et aux intendants des provinces situées au-delà du fleuve. Dès lors les officiers persans signalèrent leur zèle en faveur du peuple de Jérusalem et du Temple du Seigneur [1]. »

Les alliances avec les femmes étrangères. Assemblée du peuple.

8. Sous le calme apparent de la narration d'Esdras, il y a des larmes de joie, qui se trahissent pour un lecteur attentif. Cette patrie tant aimée, dont les pères avaient entretenu leurs enfants, sur les rives des fleuves de Babylone, la contempler enfin, baiser ses pierres sacrées, incliner le front sur les parvis du Temple, se sentir libre d'adorer Jéhovah dans son Temple réédifié, et respirer les parfums de la terre où coulaient le lait et le miel, voilà ce qu'Esdras, par un laconisme divin, sous-entend dans ces simples paroles : *Et venimus Jerusalem, et mansimus ibi tribus diebus* [2]. Cependant des soins plus importants allaient l'arracher à ces joies pures et sans mélange. Le décret d'Artaxerxès l'investissait de l'autorité suprême sur les Hébreux ses frères. La colonie juive, à laquelle il apportait le concours de son zèle et d'une puissance incontestée, avait été vraisemblablement dépourvue d'une direction sage et forte, depuis la mort de Zorobabel et du grand prêtre Josué. De graves abus s'étaient introduits dans son sein, et appelaient une réforme énergique. « Quelques-uns d'entre les princes du peuple vinrent me trouver, dit Esdras, et me tinrent ce langage : Les fils d'Israël, prêtres et lévites, n'ont point observé la loi qui proscrit, comme des abominations, les alliances avec les races étrangères, telles que les Héthéens, Phérézéens, Jebuséens, les fils d'Ammon, de Moab, les Égyptiens et les Amorrhéens. Ils ont pris des épouses, pour eux et leurs enfants, parmi les filles de ces peuples impurs ; les princes et les juges d'Israël ont été les premiers à commettre cette prévarication. — En entendant ces paroles, je déchirai mon manteau et ma tunique, je m'arrachai les cheveux et la barbe, et je m'assis sur la terre nue en pleurant. Or tous les fidèles Israélites qui avaient la crainte de Dieu dans le cœur, pleins d'horreur pour ce crime, se rassemblèrent autour de moi ; mais je demeurai silencieux, donnant un libre cours à mes larmes, jusqu'à l'heure du sacrifice du soir [3]. »

[1] I *Esdr.*, cap. VIII, 31 ad ultim. — [2] I *Esdr.*, cap. VII, 32. — [3] I *Esdr.*, cap. IX, 1-4.

9. « Alors je me levai ; et, sans réparer le désordre de mes vêtements, je me mis à genoux, les mains étendues, pour implorer la clémence de Jéhovah. Je prononçai à haute voix cette prière : Mon Dieu, la confusion couvre mon visage, je n'ose lever les yeux vers vous. Au temps de nos pères, nos iniquités s'étaient multipliées sur nos têtes, et nos crimes étaient montés jusqu'au ciel. Nous-mêmes, nous avons ajouté aux prévarications passées ; nos rois, nos prêtres, nos fils et nos filles ont été livrés au glaive, à la captivité, au pillage et à l'ignominie. Et maintenant, à peine si quelques instants se sont écoulés, depuis que nous avons obtenu du Seigneur un rayon de miséricorde pour nos restes épars, et un coin de terre au pays de Juda ; car nous sommes esclaves, et, dans notre détresse, Jéhovah s'est souvenu de nous, il a incliné à la clémence le cœur du roi des Perses, qui nous rend la vie, contribue à décorer le Temple de notre Dieu et nous permet de repeupler les solitudes de Sion ; c'est en ce moment que nous osons offenser la majesté de Jéhovah ! Que lui dirons-nous, pour justifier une telle ingratitude ? Oui, Seigneur, nous avons violé les préceptes que vous nous avez transmis par la bouche de vos prophètes. Vous avez dit : La terre dont je vais vous livrer la possession est souillée par l'impureté des peuples qui l'habitent. Ils l'ont remplie d'abominations dans leur infidélité. Ne donnez donc point vos filles en mariage à leurs fils, et ne prenez ni pour vous ni pour vos enfants d'épouses parmi leurs filles. Ne contractez point avec eux d'alliances ; ainsi vous serez puissants, vous jouirez en paix des biens de cette terre fertile, et vos fils après vous la posséderont en paix [1]. Voilà ce que vous aviez prescrit, Seigneur. Depuis, malgré nos iniquités et nos offenses, vous avez encore daigné nous pardonner nos crimes et en abréger la peine, parce que vous êtes notre Dieu. Mais ce fut à condition que nous abjurerions pour jamais nos erreurs, que vos préceptes seraient inviolables et que nous ne contracterions plus d'alliances abominables avec les races étrangères. Hélas ! Seigneur, vous faudra-t-il sévir contre nous jusqu'à

Prière d'Esdras.

[1] Il est important de noter ici que ces paroles sont textuellement extraites du Deutéronome, cap. VII, 3.

l'extermination et ne pas laisser à votre peuple une espérance de salut ? Jéhovah, Dieu d'Israël, vous êtes juste ! Nous voici tous en votre présence ; nous avons péché, et sans un nouveau bienfait de votre miséricorde, nul ne peut compter trouver grâce à vos yeux[1]. »

Résolution unanime de chasser les femmes étrangères. Mesures prises à cet effet.

10. « Pendant que, prosterné sur le pavé du vestibule, Esdras priait ainsi, mêlant ses larmes à sa parole, la multitude israélite, hommes, femmes et enfants, l'entourait en poussant des sanglots. Séchénias, fils de Jehiel, dit alors à Esdras : Nous avons offensé Jéhovah notre Dieu ; nous avons épousé des femmes étrangères choisies parmi les nations infidèles, puisse le repentir d'Israël apaiser le courroux du Seigneur ! Prenons l'engagement, par un pacte solennel juré à notre Dieu, de renvoyer ces femmes étrangères et les enfants issus de leur alliance. Que la volonté de Jéhovah et de ceux qui le craignent s'accomplisse ! Qu'on exécute la loi du Seigneur ! Levez-vous, Esdras, c'est à vous qu'il appartient de prononcer la sentence ; nous serons avec vous. Armez-vous de force et agissez. — Esdras se leva ; il adjura les princes des prêtres, les lévites et tout le peuple d'Israël de se conformer à la loi du Seigneur. Par un serment unanime, tous s'y engagèrent. Esdras quitta ensuite le vestibule du Temple, il se dirigea vers l'appartement de Johanan, fils d'Eliacib, et il y entra. Mais il ne voulut prendre ni un morceau de pain, ni une goutte d'eau ; il continuait à pleurer la faute de ses frères revenus d'exil. Cependant une proclamation était publiée à Jérusalem et dans le territoire de Juda, enjoignant à tous les fils de la transmigration d'avoir à se réunir dans la Ville sainte. Par ordre du Conseil des princes et des anciens, un délai de trois jours était assigné pour la réunion ; ceux qui refuseraient de s'y rendre devaient être punis par la confiscation de leurs biens et par le bannissement à perpétuité. Tous les habitants de Juda et de Benjamin se réunirent à Jérusalem dans le délai fixé. Or, on était au vingtième jour du neuvième mois, nommé *Markesvan*[2], et, malgré la pluie qui tombait en abondance, dans cette saison d'automne, tout le peuple vint s'asseoir

[1] I *Esdr.*, cap. IX, 5 ad ultim. — [2] Octobre.

dans le parvis du Temple, pleurant son péché. Le prêtre Esdras parut au milieu de l'assemblée : Vous avez transgressé la loi du Seigneur, dit-il. Vous avez épousé des femmes étrangères et comblé la mesure des iniquités d'Israël. Maintenant réparez votre faute par un hommage solennel à Jéhovah, le Dieu de vos pères ; revenez à la stricte observation de sa loi, rompez toute alliance avec les nations impures et renvoyez les étrangères. — Une réponse unanime s'élança des rangs de la multitude : Que votre parole soit accomplie ! dirent-ils. — Une autre observation fut faite ensuite à Esdras. Vous voyez, lui dit-on, combien ce peuple est nombreux. Pendant cette saison des pluies, il n'est pas possible de se tenir ainsi en plein air ; d'ailleurs, il faudra plus d'un jour ou deux pour régler tous les détails de cette affaire, car les coupables sont en grand nombre. Qu'on choisisse donc, au sein de la multitude, des chefs de famille qui seront chargés de faire exécuter la mesure. Ils siégeront dans chacune des villes du territoire de Juda. Ceux qui ont épousé des femmes étrangères comparaîtront devant leur tribunal, en présence des anciens du peuple, dans un délai qui sera fixé. L'enquête se complétera ainsi et la colère de Jéhovah se détournera de nos têtes. — Cet avis fut agréé : Jonathan, fils d'Azahel, Jaasia, fils de Thécué, assistés des deux lévites Mésollam et Sebathaï, furent chargés de cette mission [1]. »

Les Juifs répudient les femmes étrangères.

11. « Or, le premier jour du dixième mois (Thébeth), le prêtre Esdras, accompagné des princes du peuple, commença l'enquête par famille et par maison particulière. Elle ne fut terminée que le premier jour du premier mois (Nisan) [2]. Parmi ceux qui avaient épousé des femmes étrangères et qui en avaient eu des enfants, se trouvaient quatre descendants du grand prêtre Josué, savoir : Maasia, Eliéser, Jarib et Godolias. Ils consentirent à rompre leurs alliances, et ils offrirent un bélier, pour l'expiation de leur offense, sur l'autel du Seigneur [3]. » Treize autres membres des familles sacerdotales, six lévites, un des musiciens du Temple, et trois portiers se trou-

[1] I *Esdr.*, cap. x, 1-15. — [2] Ainsi l'enquête dura trois mois entiers : *Tébeth, Sébeth et Adar*. — [3] I *Esdr.*, cap. x, 16-18.

vèrent dans le même cas. Parmi le peuple, le nombre total des coupables fut de quatre-vingt-six. Tous exécutèrent, avec une admirable résignation, l'arrêt porté contre eux ; et la loi de Dieu fut respectée.

Treize années de l'administration d'Esdras.

12. L'auteur du Livre sacré ne nous fait pas connaître les autres actes de l'administration d'Esdras. Une période de treize années (467-454) [1] s'écoula pour lui avec le titre de gouverneur de la colonie juive à Jérusalem. Pendant cet intervalle les Hébreux se montrèrent sans doute dociles à sa direction, et le silence de l'Ecriture est lui-même une preuve qu'aucun événement considérable ne vint troubler le calme et la paix dont jouissaient les enfants d'Israël, sous le sceptre du monarque persan. Toutefois le décret, remis par Artaxerxès à Esdras, ne complétait pas encore la restauration prédite par les prophètes et impatiemment attendue par les Juifs. Daniel avait fixé le commencement des soixante-dix semaines d'années à partir de l'Edit qui serait rendu pour la reconstruction de Jérusalem. Jusque-là le Temple seul était sorti de ses ruines. La colonie juive avait bien obtenu l'autorisation de se construire des demeures, avec les débris des palais écroulés de Sion, mais la Ville sainte n'avait pas recouvré le privilége qui constituait la cité, dans les temps antiques. Elle n'avait ni portes, ni remparts, et demeurait ouverte à toutes les incursions des peuplades voisines et ennemies. La réforme, provoquée par Esdras et adoptée avec un si courageux empressement par la colonie juive, était de nature à irriter profondément les tribus étrangères, dont les filles, répudiées par les Hébreux, portèrent sans doute, sous le toit paternel, la haine et l'amertume dont leur cœur était plein. L'hostilité dont Zorobabel avait eu à souffrir dut s'accroître encore, à la suite de cet incident. Tout contribuait à faire sentir aux Juifs la nécessité

[1] Ces renseignements chronologiques nous sont fournis par le texte sacré. Esdras revint à Jérusalem au commencement de la septième année du règne d'Artaxerxès (I *Esdr.*, cap. VII, 7), c'est-à-dire en 467, puisque ce prince était monté sur le trône en 473. Néhémias obtint l'Edit pour la reconstruction des murs de Jérusalem, en la vingtième année du règne d'Artaxerxès (II *Esdr.*, cap. II, 1), c'est-à-dire treize ans après le retour d'Esdras, et, par conséquent, en 454.

de se mettre à l'abri des injures d'une population ennemie, et à retrouver, derrière les murailles de Jérusalem, la sécurité dont avaient joui leurs aïeux. Ce bonheur si longtemps attendu allait enfin leur être accordé ; Esdras vécut assez pour en être le témoin [1].

§ II. Néhémias (454).

13. Sur tous les points de la terre étrangère, où les Juifs vivaient encore dispersés, des prières s'élevaient vers le ciel pour hâter la réalisation des espérances unanimes. « La vingtième année du règne d'Artaxerxès, dit Néhémias, fils d'Helcias, j'habitais au palais de Suze. Or, dans le mois de Casleu [2], Hanani, l'un de mes frères, arriva de Jérusalem avec quelques hommes de la tribu de Juda. Je leur demandai des nouvelles de la colonie juive et de la situation de Jérusalem. — Ils me répondirent : La confusion et l'opprobre couvrent toujours le visage de nos frères retournés en Judée. Les murs de Jérusalem ne sont point relevés de leurs ruines, et les portes, brisées par Nabuchodonosor, n'ont pas été réparées. — A ces tristes paroles, je m'assis à terre et je laissai couler mes larmes. Dans un jeûne de plusieurs jours j'implorai la clémence du Seigneur. Jéhovah, Dieu du ciel, disais-je, Dieu puissant et fort, vous qui gardez le pacte de votre miséricorde avec ceux qui vous aiment et observent vos lois, j'implore votre bonté. Inclinez une oreille favorable à la prière que votre humble serviteur ose élever aujourd'hui, au nom des enfants d'Israël, ses frères. Nous avons péché, je le confesse devant vous ; la maison de mon père et moi-même nous avons commis l'iniquité. Nos pieds ont glissé sur la route de l'erreur et du mensonge, nous avons violé les préceptes, les cérémonies et les lois que vous aviez dictés à Moïse, votre serviteur. Mais daignez vous souvenir de cette parole, que vous lui dites à lui-même : « Si » vous transgressez mes commandements, je vous disperserai au

Néhémias à la cour d'Artaxerxès. Nouvelles de Jérusalem. Projet de Néhémias.

[1] Le texte sacré est formel sur ce point (II *Esdr.*, cap. VIII, 1). C'est donc à tort que Josèphe a cru devoir placer la mort d'Esdras avant le retour de Néhémias en Judée (Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. XI, cap. V). — [2] Novembre.

» milieu des nations. Mais alors, quand vous aurez eu recours à moi, » et que vous aurez repris l'observation et la pratique de mes lois, » eussiez-vous été entraînés aux extrémités du monde, je vous ras- » semblerai de nouveau, et vous ramènerai au lieu que j'ai choisi » pour y établir mon culte et mon nom [1]. » Ainsi vous avez parlé, Seigneur. Et maintenant nous sommes les restes de ce peuple choisi, que vous avez jadis arraché à la servitude par la puissance de votre bras. Ecoutez, je vous prie, l'humble supplication de votre serviteur, prêtez l'oreille aux prières que vous adressent tous les Israélites fidèles. Dirigez mes pas, dans l'entreprise que j'ai conçue, et faites-moi trouver grâce aux yeux du grand roi [2]. »

Difficultés de l'entreprise de Néhémias.

44. « J'étais, ajoute Néhémias, l'échanson d'Artaxerxès [3]. » Le poste de confiance que le jeune Hébreu remplissait à la cour de Suze lui permettait d'approcher du monarque, et ce que nous connaissons déjà de la rigoureuse étiquette des rois persans nous fait comprendre l'importance d'un pareil privilége. Néhémias avait conçu l'idée d'obtenir, de la faveur de son maître, la permission tant désirée de reconstruire les murs de Jérusalem. Cette grâce n'était pas aussi facile à obtenir qu'on pourrait le supposer. On a vu plus haut les Samaritains, dans leurs diverses requêtes, insister sur les considérations politiques qui s'opposaient à un tel dessein. La capitale de la Judée, à tort ou à raison, passait, aux yeux des monarchies étrangères, comme un foyer de révolte et un centre pour toutes les insurrections. Afficher la prétention de reconstruire une forteresse qui avait si longtemps résisté à la puissance de Nabuchodonosor, c'était risquer d'éveiller toutes les susceptibilités ombrageuses de la monarchie persane et se donner l'air de conspirateurs qui aspirent à secouer le joug. Une démarche de ce genre pouvait compromettre tous les avantages déjà obtenus et faire perdre la bienveillance dont Artaxerxès avait donné précédemment des preuves éclatantes. Telles étaient les pensées qui troublaient l'esprit de Néhémias, et

[1] Ces paroles sont textuellement reproduites du *Lévit.*, cap. XXVI, 33; *Deuteron.*, cap. XXVIII, 64 et *Lévit.*, cap. XXVI, 42. On comprendra bientôt l'importance de cette observation. — [2] II *Esdr.*, cap. I, fere integr. — [3] II *Esdr.*, cap. I, 11.

on conçoit avec quelle ardeur il devait recourir à la protection du Dieu qui tient le cœur des rois dans sa main.

15. « Or dans cette même année, au mois de Nisan, continue-t-il, il arriva un incident ménagé par la bonté de Dieu. Artaxerxès, le roi, était à table; je remplissais près de lui mes fonctions, et je lui présentai, comme à l'ordinaire, la coupe où j'avais versé le vin; mais j'étais triste, et l'abattement se lisait sur mon visage. Le roi s'en aperçut : Pourquoi cet air de tristesse? me demanda-t-il; tu n'es pas malade; qu'as-tu? Quel sombre chagrin te ronge le cœur? — Cette interrogation redoubla mon trouble; cependant je répondis : Grand roi, vivez à jamais! Comment mon visage pourrait-il respirer le bonheur et l'allégresse, quand la cité où reposent les tombeaux de mes pères est en ruines, et que les portes en ont été consumées par le feu? — Que veux-tu dire? reprit le roi. — En ce moment, j'invoquai, du fond du cœur, Jéhovah, mon Dieu; puis je dis à Artaxerxès : Si le roi daigne agréer ma demande, si son serviteur a trouvé grâce devant ses yeux, je le supplie de m'envoyer en Judée, dans la ville où reposent les cendres de mes aïeux, et je la relèverai de ses ruines. — Or, la reine mangeait alors à la table de son époux. Ils me demandèrent tous deux : Combien de temps te prendra ce voyage et quand pourras-tu revenir? — Je déterminai l'époque qui me parut convenable, et il plut au roi de m'accorder la mission que je sollicitais. Je pris alors la liberté d'ajouter une autre requête : Si le roi daigne y consentir, disais-je, qu'il veuille bien me faire remettre des lettres pour les gouverneurs des provinces situées au-delà du fleuve, afin qu'ils me fournissent les moyens d'arriver en Judée; et, de plus, un ordre adressé à Asaph, intendant des forêts royales, pour qu'il me donne le bois nécessaire pour la charpente des tours, des murailles et des portes de la ville. — La main de Jéhovah me couvrait de sa protection; le roi agréa ma prière et m'accorda ce que je lui demandais[1]. »

Le festin royal. L'échanson juif. Edit pour la reconstruction des murs de Jérusalem (454).

16. « Une escorte de cavalerie, commandée par des chefs militaires, me fut donnée; je me mis en route; arrivé près des gouver-

Arrivée de Néhémias à Jérusalem.

[1] II *Esdr*, cap. II, 1-8.

Œuvre de la reconstruction des remparts.

neurs des provinces situées au-delà du fleuve, je leur communiquai les ordres dont j'étais porteur. La nouvelle parvint bientôt à la connaissance de Sanaballat d'Horonaï et de Tobie l'Ammonite, gouverneurs de la région de Samarie. Ils furent désolés, en apprenant qu'un envoyé du roi venait dans ces contrées, avec la mission de protéger les fils d'Israël. Cependant je continuai mon voyage, et parvenu à Jérusalem, je pris trois jours de repos, sans communiquer à personne le dessein que Dieu m'avait inspiré. Une nuit, je montai à cheval, et suivi de quelques serviteurs qui m'accompagnaient à pied, j'entrepris de faire le tour des remparts. Je sortis par la Porte de la Vallée, et remontai jusqu'à la Fontaine du Dragon et à la Porte Stercoraire, étudiant l'état des ruines sur ce parcours, et reconnaissant l'emplacement des portes incendiées. De là, je me rendis vers la Porte de la Fontaine et à l'Aqueduc Royal. Mon cheval avait peine à poser le pied, parmi les décombres amoncelés. Je remontai le torrent du Cédron, et, revenu à mon point de départ, je rentrai à Jérusalem par la Porte de la Vallée. Les anciens et les juges ignoraient cette excursion; aucun des Juifs, prêtres, princes, magistrats ou peuple, n'était encore informé de mes projets. Le lendemain, en présence de la multitude assemblée, je m'exprimai ainsi : Vous êtes chaque jour les tristes témoins de la désolation de Jérusalem; les ruines de la ville sainte n'ont pas été relevées, ses portes, jadis consumées par les flammes, attendent encore une main réparatrice : Venez, rétablissons les murailles de Jérusalem, cessons d'être un sujet d'opprobre pour les peuples qui nous entourent! — J'exposai ensuite les faveurs signalées de Jéhovah, notre Dieu; je redis les paroles qui m'avaient été adressées par le roi; je fis connaître ses ordres, et je terminai en m'écriant : A l'œuvre, enfants d'Israël! Relevons nos remparts! — Des transports unanimes d'allégresse accueillirent ces ouvertures; et toutes les mains s'offrirent courageusement pour le travail de la restauration. Les préparatifs commencèrent aussitôt. Cependant Sanaballat d'Horonaï, Tobie l'Ammonite et Gosem l'Arabe, informés précédemment de mon dessein et attentifs à tous les mouvements de la colonie juive, vinrent à Jérusalem, pour essayer de jeter le

découragement parmi le peuple. Que faites-vous là? demandèrent-ils du ton du plus profond mépris. Avez-vous la prétention de vous révolter contre le grand roi? — Je pris la parole et leur répondis : Le Dieu du ciel lui-même nous protége, nous sommes ses serviteurs; nous obéissons à ses ordres et à ceux du grand roi. Fils d'Israël, achevons sans crainte notre entreprise. Pour vous, étrangers, vous n'avez aucun droit sur Jérusalem, aucune part à réclamer dans son héritage; votre nom y sera toujours dans l'oubli [1]. »

Partage des travaux de reconstruction entre toutes les familles de Juda.

17. Loin d'atteindre le but qu'ils s'étaient proposé, les ennemis de Jérusalem ne firent que redoubler le zèle de la colonie. On se partagea immédiatement les travaux à exécuter, sur toute la ligne de l'enceinte fortifiée. Les noms des familles qui s'inscrivirent pour cette œuvre furent soigneusement enregistrés par Néhémias. « Le pontife Eliacib, avec le concours des prêtres, ses frères, se chargea de relever la Porte du Troupeau, et le mur contigu, jusqu'à la Tour des Cent Coudées d'un côté, et à la tour d'Hananéel de l'autre. Les habitants de Jéricho et Zachur, fils d'Amri, continuèrent l'œuvre de chaque côté d'eux. La Porte des Poissons fut entreprise par les fils d'Asnaa; à côté d'eux, Marimuth, fils d'Urias, prit sa part de travail [2]. » Toutes les familles juives, présentes alors à Jérusalem, tinrent à honneur de figurer dans cette liste, qui devint plus tard un titre de noblesse. La Porte Vieille fut relevée par Joïada et Mosollam; la Tour des Fourneaux par Melchias et Hasub; la Porte de la Vallée par Hanun et les habitants de Zanoe; la Porte Stercoraire par Melchias, fils de Rechab, prince de Beth-Hacharem; la Porte de la Fontaine et la Piscine de Siloë, dans le jardin royal, par Sellum, prince de Maspha; la Porte Orientale et la Tour qui la domine par les Nathinéens; la Porte des Chevaux par la tribu sacerdotale; la Porte Judiciaire et la Porte du Troupeau par les orfèvres et les marchands, dont elles fermaient le quartier [3].

Attaques à main armée de Sanaballat.

18. « De retour à Samarie, continue Néhémias, Sanaballat apprit que les travaux étaient en pleine activité. Il en fut vivement irrité,

[1] II *Esdr.*, cap. IX ad ultim. — [2] II *Esdr.*, cap. III, 1-5. — [3] II *Esdr.*, cap. III, 5-31 passim.

lat et des Samaritains.

et s'en expliqua aux Samaritains, ses frères, avec une outrageante ironie. Que font ces misérables Juifs? dit-il. Les peuples voisins souffriront-ils cette téméraire entreprise? Vraiment ces Juifs, ils vont commencer et finir en un jour! Referont-ils des pierres avec la poussière calcinée de leurs ruines? — Ainsi parlait Sanaballat. Tobie, l'Ammonite, répondit : Laissons-les faire. Un renard franchira, quand il voudra, leur belle muraille! — Ces insolents propos me furent transmis. Jéhovah, notre Dieu, m'écriai-je, entendez leurs insultes et faites-les retomber sur leur tête. Ne laissez pas leur offense impunie; que cette parole accusatrice ne soit jamais effacée; ils ont insulté au zèle de vos ouvriers. — Telle fut ma prière; cependant le peuple entier déployait une ardeur infatigable, et nous élevâmes le mur d'enceinte à la première moitié de la hauteur totale qu'il devait avoir. Sanaballat et Tobie, les Arabes, les Ammonites et les habitants d'Azoth, persuadés cette fois que l'entreprise était sérieuse, voyant déjà toutes les brèches réparées et Jérusalem protégée par une enceinte continue, ne mirent plus de bornes à leur colère. Ils se rassemblèrent en armes, pour venir attaquer la ville sainte et tuer les travailleurs. A cette nouvelle, nous adressâmes à Dieu les plus ferventes prières, et des soldats armés furent postés jour et nuit sur la ligne des remparts. Juda, l'un des chefs du peuple, dit : Les forces des ouvriers se sont épuisées à déblayer les ruines, et cependant il reste encore des montagnes de décombres à enlever. Nous ne pourrons achever la reconstruction des murs avant l'invasion de nos ennemis. — Cet avis était sage. En effet, les chefs de l'armée étrangère s'étaient dit : Que les Juifs ignorent notre dessein. Nous tomberons sur eux à l'improviste, et nous égorgerons les travailleurs sur la muraille inachevée. — Or, les Juifs qui habitaient au milieu de ces infidèles étaient venus nous avertir; dix fois déjà nous avions reçu des communications de ce genre. Je fis donc ranger tous mes guerriers, armés de lances, d'arcs et d'épées, derrière le rempart. Je les passai en revue : Ne craignez pas ces traîtres, leur dis-je. Songez à Jéhovah, le grand et le terrible! Combattez pour vos frères, vos fils et vos filles, vos épouses et vos demeures! — Les ennemis, qui s'attendaient à nous

surprendre, furent effrayés de notre attitude belliqueuse ; le Seigneur déconcerta leurs projets ; ils se retirèrent, sans oser nous attaquer, et chacun de nous courut reprendre son poste de travail [1]. »

19. « A partir de ce jour, nos jeunes gens furent séparés en deux moitiés ; l'une travaillait à la reconstruction, et l'autre, rangée en bataille sous les ordres des princes de Juda, se tenait toujours armée de cuirasses, de lances, de boucliers, d'épées et d'arcs. Chacun des ouvriers avait lui-même son glaive attaché à la ceinture ; on les voyait d'une main porter des fardeaux et disposer les pierres pour l'édifice, de l'autre brandir une épée. Le bruit des marteaux était interrompu par la trompette guerrière. Or, je dis aux princes, aux magistrats et à l'assemblée du peuple : La ligne de nos constructions est tellement étendue que nous sommes nécessairement isolés, à une grande distance les uns des autres, sur le pourtour de la muraille. Désormais je me chargerai avec mes frères de la surveillance générale de l'ennemi. Au premier signal de la trompette, accourez tous à moi, et nous marcherons ensemble contre les assaillants : Jéhovah combattra pour nous. Cependant pressons les travaux, et qu'une moitié de nos guerriers continue à se tenir sous les armes, depuis le lever de l'aurore jusqu'à l'heure où les étoiles paraissent au ciel. — Ces mesures furent adoptées. Je décidai en outre qu'à l'avenir les ouvriers des campagnes voisines, qui retournaient chaque soir à leurs demeures, passeraient la nuit à Jérusalem ; ainsi la ville serait suffisamment défendue contre les attaques nocturnes, et les travaux seraient plus assidûment suivis pendant le jour. De mon côté, à la tête de mes frères, de mes serviteurs et de mes gardes, nous étions sur pied nuit et jour ; pendant les courts instants de repos que chacun prenait à tour de rôle, nous ne quittions pas nos armes, et, durant tout ce temps, nous ne quittâmes nos vêtements que pour les ablutions quotidiennes [2]. »

La truelle d'une main, l'épée de l'autre.

20. Au prix de sacrifices sans nombre, au milieu d'obstacles et de dangers de toute nature, la Jérusalem matérielle, image de l'E-

L'usure à Jérusalem.

[1] II *Esdr.*, cap. IV, 1-15. — [2] II *Esdr.*, cap. IV, 16 ad ultim.

glise de Jésus-Christ, sortait enfin de ses ruines. La population virile de la Judée, agglomérée sur un seul point, et négligeant le travail productif des champs pour l'œuvre éminemment nationale de la reconstruction des murs de Jérusalem, offrait sans doute un merveilleux spectacle de dévouement et de patriotisme. Mais il devait en résulter momentanément une gêne affreuse, au sein des familles juives, privées à la fois de tous les hommes valides, et abandonnées sans ressources au milieu d'un territoire inculte. Il paraît que les plus riches d'entre le peuple, par un calcul sordide, cherchèrent à profiter de la détresse générale. Il fallait des vivres pour les ouvriers, il fallait des provisions pour les femmes et les enfants. L'usure, escomptant le double sentiment national et paternel, commença alors son trafic honteux. Néhémias nous a retracé cet épisode, avec les accents d'une généreuse indignation. « Une clameur immense, dit-il, s'éleva, du milieu du peuple et parmi les femmes de Juda, contre ces usuriers indignes de s'appeler nos frères. Nous vendrons nos petits enfants, disaient-ils, pour acheter du pain ! — D'autres s'écriaient : Qu'on prenne en gage nos champs, nos maisons et nos vignes, et qu'on nous donne du pain ! — Allons, disait-on ailleurs, offrir nos champs et nos vignes aux intendants du fisc royal, et qu'ils nous prêtent de l'argent pour acheter des vivres. Quoi donc ! Les enfants d'Israël ne sont-ils pas une même chair, un même sang; ne sont-ils pas tous frères ? Et maintenant d'impitoyables usuriers retiennent nos fils et nos filles en servitude; nous manquons d'argent, pour les racheter de leurs mains : nous avons aliéné pour eux nos héritages paternels ! — En entendant ces gémissements et ces plaintes, je sentis l'indignation bouillonner dans mon cœur. Après avoir réfléchi au parti que je devais prendre, j'allai trouver ces riches impitoyables. Il y en avait parmi eux qui remplissaient les plus hautes fonctions de la magistrature. Il est donc vrai, leur dis-je, que vous pressurez vos frères par une aussi monstrueuse usure ? — Ils n'osèrent me répondre, mais leur silence était un aveu. J'indiquai une assemblée solennelle, où la question devait être décidée. En présence de tout le peuple réuni, je dis aux coupables : Vous avez été témoins du zèle que j'ai déployé, avec

tous mes frères, pour racheter des mains des nations les enfants d'Israël qui gémissaient dans les chaînes de l'esclavage. Croyez-vous que je vous laisserai vous-mêmes vendre des Hébreux comme esclaves, afin d'avoir à les racheter ensuite ? — Nul n'osa faire entendre un mot de réponse. Je continuai donc en ces termes : Une telle conduite est un crime. Pourquoi ne marchez-vous pas dans la crainte de notre Dieu, et ne faites-vous pas respecter son nom par les nations ennemies ? Moi aussi j'ai prêté à un grand nombre de mes frères de l'argent et du blé. Ma famille et mes serviteurs ont fait de même. Mais nous ne réclamons point ces avances ; nous faisons volontiers la remise de ces sortes de dettes. Rendez donc aujourd'hui à tout ce peuple les champs, les vignes, les oliviers et les maisons que vous détenez à titre usuraire. Loin d'exiger le centième du produit, comme vous le faites, distribuez-le aujourd'hui à cette multitude qui meurt de faim. — Nous le ferons, s'écrièrent les coupables ; nous n'exigerons plus rien d'eux, et nous exécuterons tout ce que vous venez de prescrire. — J'appelai alors les prêtres et je les adjurai, au nom de Jéhovah, de veiller à l'accomplissement de cette promesse. Puis, secouant les plis de ma tunique, j'ajoutai : Ainsi soit rejeté de Dieu quiconque refusera d'accomplir ce serment ! Que Jéhovah le bannisse de la demeure et de l'héritage paternel ; qu'il le secoue comme les plis de ce manteau et le réduise à l'indigence. — *Amen ! Amen !* s'écria la foule, dans le transport de son allégresse. On chanta des hymnes de reconnaissance à l'Éternel, et la mesure fut ponctuellement exécutée [1]. »

21. Si l'autorité de Néhémias, en cette circonstance, remporta une telle victoire sur la cupidité, la plus tenace et la plus inexorable des passions humaines, c'est qu'il donnait lui-même l'exemple d'un désintéressement absolu. Un administrateur, un homme public ne peut se donner à lui-même du génie ; mais il peut toujours commander le respect par une scrupuleuse intégrité. C'est un moyen infaillible ; pourquoi l'usage en est-il si rare ? « Depuis le jour où Artaxerxès me nomma gouverneur de Judée, continue Néhémias, depuis la

Désintéressement de Néhémias.

[1] II *Esdr.*, cap. V, 1-13.

vingtième année de son règne jusqu'à la trente-deuxième, c'est-à-dire pendant douze ans de pouvoir, ni moi, ni mes frères, n'avons voulu prélever sur le peuple les redevances en nature, que les lois attribuaient aux gouverneurs. Les administrateurs précédents avaient surchargé le peuple; le tribut en blé, en vin et en argent, se montait à quarante sicles par jour : à leur exemple, les subalternes aggravaient encore les vexations de la multitude. Pour moi, la crainte de Dieu ne m'abandonna jamais : je n'agis point de la sorte. Mes propres richesses furent employées à la reconstruction des murailles; je n'achetai pas même un coin de terre, et mes serviteurs travaillaient comme les autres à la commune entreprise. Chaque jour, cent cinquante des princes de Juda, sans parler des hôtes étrangers, furent admis à ma table. Un bœuf, six moutons gras, sans compter les volailles, étaient fournis à mes frais pour cette consommation quotidienne. De plus, je faisais, tous les dix jours, des distributions de vin et de provisions diverses aux travailleurs. Cependant je ne permis pas qu'on prélevât rien des redevances auxquelles j'avais droit en qualité de gouverneur, pour ne pas ajouter à la misère publique. O mon Dieu, souvenez-vous de moi dans votre bonté, selon la mesure du bien que j'ai fait à votre peuple[1] ! »

Perfidie de Sanaballat et de Tobie l'Ammonite.

22. Cet incident n'interrompit point l'œuvre nationale. Déjà les remparts et les tours atteignaient leur élévation définitive, il ne restait plus une seule brèche dans la nouvelle enceinte fortifiée. « Seulement, dit Néhémias, je n'avais pas encore eu le temps de rétablir les portes. Sanaballat et Gosem, désespérant de réussir par la force, eurent recours à la ruse. Ils m'adressèrent une députation chargée de me transmettre ces paroles : Viens nous trouver, dans un village de la campagne d'Ono, et nous ferons ensemble un traité d'alliance. — Or leur intention était de se saisir ainsi de ma personne. Je leur envoyai donc ma réponse, conçue en ces termes : La grande œuvre que j'ai entreprise réclame tous mes soins. Il m'est impossible de me rendre à votre invitation et de compromettre des intérêts si graves par mon absence. — Quatre fois ils renouvelèrent leur démarche,

[1] II *Esdr.*, cap. V, 14 ad ultim.

sans obtenir de moi d'autre réponse. Enfin, une cinquième fois, Sanaballat me renvoya son messager, avec la lettre suivante : Le bruit s'est répandu, parmi le peuple, et Gosem m'en a donné l'avis, que, toi et les Juifs que tu commandes, vous songez à vous révolter contre l'autorité du grand roi. C'est pour cela que tu as fait relever les remparts de Jérusalem, et que tu fais redire, par tes prophètes, une parole séditieuse, répétée maintenant dans toute la Judée : Nous avons un roi à Jérusalem ! Artaxerxès doit être informé d'une telle situation. Viens donc nous trouver, pour que nous en conférions ensemble. — Je répondis simplement : Il n'y a pas un mot de vérité dans tous ces discours ; tu les as inventés pour nous perdre [1]. »

Intrigues et sourdes conspirations contre Néhémias.

23. « Cependant nos ennemis redoublaient d'intrigues, ils s'efforçaient de semer la terreur parmi le peuple, pour décourager les travailleurs. Je multipliai donc les précautions, et je me tenais sur mes gardes. Un jour, j'étais entré seul dans la maison de Sémaïas, fils de Dalaïa. Il me dit : Venez, entrons dans le Temple de Jéhovah et fermons-en les portes sur nous, car on en veut à votre vie, et on doit y attenter cette nuit même. — Un homme comme Néhémias ne fuit jamais, répondis-je. Et d'ailleurs qui suis-je pour entrer dans le Temple du Dieu vivant [2] ? Je n'irai pas. — Sémaïas voulut alors prendre le ton d'un prophète, et me parler au nom de Jéhovah. Mais je reconnus son mensonge. Sa mission ne venait point de Dieu. Il avait été séduit par les intrigues de Sanaballat et de Tobie, qui lui avaient compté une somme d'argent. Il s'était engagé, vis-à-vis d'eux, à m'effrayer par le récit d'une fausse conspiration, afin de m'entraîner dans le Temple, au mépris de la loi de Jéhovah, et

[1] II *Esdr.*, cap. VI, 1-9.

[2] On sait que les prêtres seuls avaient le privilége d'entrer dans la première partie du Temple. Néhémias, n'étant pas de la race sacerdotale, n'avait point ce droit. Cet épisode caractéristique est important, au point de vue de la notoriété publique de la loi de Moïse à cette époque. Sanaballat et Tobie savaient à Samarie que Néhémias, en entrant dans le Temple, tomberait sous l'anathème de la loi, et que le peuple de Jérusalem le condamnerait, pour ce seul fait, comme un impie. Donc à Samarie aussi bien qu'à Jérusalem, on connaissait alors la loi de Moïse ; donc il est impossible d'admettre, avec les rationalistes, que la loi de Moïse, oubliée et perdue pendant la captivité, ne fut rédigée par Esdras qu'après la reconstruction des murs de Jérusalem.

d'avoir ensuite ce prétexte pour m'accuser de prévarication. A cette époque, il y avait un échange fréquent de lettres, entre Tobie l'Ammonite et un parti nombreux, composé des principaux d'entre les Juifs. Il y avait entre eux une secrète alliance, parce que Tobie était lui-même le gendre de Séchénias, fils d'Aréa, et que de plus il avait marié Johanan, son propre fils, avec la fille de Mosollam, fils de Barachias. Ces princes de Juda ne craignaient pas de faire, en ma présence, l'éloge de Tobie ; ils le tenaient au courant de toutes mes démarches et faisaient circuler, parmi le peuple, des lettres menaçantes de cet ennemi de Jérusalem. O mon Dieu ! souvenez-vous de Tobie et de Sanaballat et rendez-leur selon leurs œuvres. Souvenez-vous de Noadias et des faux prophètes, qui cherchaient à paralyser tous mes efforts [1] ! »

La reconstruction des remparts est terminée.

24. « Enfin, le vingt-cinquième du mois d'Elul [2], l'œuvre de reconstruction des remparts fut entièrement terminée, après cinquante-deux jours de travail. Cette nouvelle parvint bientôt à nos ennemis ; elle jeta la consternation et la terreur parmi les nations voisines, qui recounurent que la main de Dieu avait accompli ce grand ouvrage [3]. Je fis disposer immédiatement les portes, on les mit en place ; je fis la revue des portiers, des musiciens et des lévites, en leur assignant à tous leurs nouveaux postes. En leur présence, je donnai mes ordres à Hanani mon frère, et à Hananias, prince du Temple. (Ce dernier jouissait de la considération publique, parce qu'il avait éminemment la crainte de Dieu et l'amour de la vérité.) Je leur dis : Nul n'ouvrira, sans votre ordre, les portes de Jérusalem, et vous attendrez chaque jour, pour donner le signal, que le soleil soit déjà haut à l'horizon. — En leur présence donc, les portes furent fermées et les chaînes tendues. A chaque porte, je plaçai des gardes, choisis parmi les habitants des quartiers contigus, en sorte que le service fût plus commode et plus sûr. Cependant la ville était maintenant d'une étendue disproportionnée avec le petit nombre de ses habitants. La plupart des maisons n'avaient point été relevées. Dieu m'inspira la pensée de mettre un terme à

[1] II *Esdr.*, cap. VI, 9 ad ultim. — [2] Août. — [3] II *Esdr.*, cap. VI, 15, 16.

cet état de choses. J'avais retrouvé le dénombrement de toutes les familles revenues avec Zorobabel, lors de la première expédition. Dans une assemblée de tout le peuple, en présence des princes et des magistrats, il fut convenu, qu'après un intervalle de repos suffisant, on travaillerait à rebâtir les maisons de la cité et qu'on prendrait des mesures pour repeupler Jérusalem. En attendant, une collecte fut faite pour commencer l'œuvre. Néhémias déposa pour cet objet dans le trésor mille drachmes d'or, et fournit pour le Temple cinquante vases précieux et cinq cent trente tuniques sacerdotales. Les princes de Juda donnèrent vingt mille drachmes d'or et deux mille deux cents *mnas* d'argent. Le reste du peuple offrit vingt mille drachmes d'or, deux mille *mnas* d'argent et soixante-sept tuniques sacerdotales. Tous les fils d'Israël retournèrent ensuite habiter chacun sa demeure [1]. »

Fête des Tabernacles. Lecture de la loi faite au peuple par Esdras.

25. « Or le septième mois [2], époque de la fête des Tabernacles, étant venu, le peuple, dispersé dans les villes de Juda, se réunit comme un seul homme, et vint à Jérusalem. Assemblés, dès le premier jour, dans la grande place, en avant de la Porte des Eaux, les fils d'Israël demandèrent à Esdras le Scribe d'apporter le Livre de la loi de Moïse, donnée par Jéhovah à son peuple. Esdras apporta ce livre, en présence de la multitude immense des hommes, des femmes et des enfants d'Israël. Il se plaça sur une estrade en bois, qui lui avait été préparée. A la droite du docteur se tenaient Mathathias, Semeï, Ania, Urie, Helcias et Maasia ; il avait à sa gauche Phadaïa, Misaël, Melchias, Hasum, Hasbadena, Zacharie et Mosollam. Esdras ouvrit le livre, en le montrant au peuple, et la multitude tout entière se leva. Il bénit Jéhovah, le Dieu grand ; et tout le peuple, élevant les mains vers le ciel, répondit : *Amen! Amen!* Ensuite la foule se prosterna, le front dans la poussière, et adora le Seigneur. Douze lévites, Josué, Bani, Sérébia, Jamin, Accub, Sebthaï, Odia, Maasias, Célita, Azarias, Jozabed, Hanan et Phalaïa, étaient répartis parmi le peuple, pour répéter les paroles d'Esdras. La multitude prit place, dans son ordre hiérarchique, et les lecteurs

[1] II *Esdr.*, cap. VII integr. — [2] *Tisri*, septembre.

répétèrent la lecture de la loi de Dieu faite par Esdras, distinctement, et de façon à être compris par tous. Depuis le matin jusqu'à midi, le peuple prêta une oreille attentive, et, en entendant les paroles de la loi, il ne pouvait retenir ses pleurs, au souvenir des infidélités passées [1]. »

Sentiments de repentir du peuple. La joie dans le Seigneur.

26. « A midi, Néhémias, le gouverneur, le prêtre Esdras et les lévites, qui, sous sa direction, interprétaient la loi sainte, dirent au peuple : Ce jour est sanctifié à Jéhovah, notre Dieu [2]. Cessez vos gémissements et vos pleurs. Allez manger la chair des victimes immolées, buvez avec joie le vin nouvellement exprimé de la grappe [3], et partagez votre festin avec ceux de vos frères qui n'ont rien préparé pour le leur. Ce jour est saint devant Jéhovah, cessez donc de vous livrer à la tristesse de vos souvenirs. La joie de notre Dieu fait la force de son peuple. — Les lévites répétaient de même au milieu des rangs : Faites trêve à votre tristesse, cessez de pleurer, parce que ce jour est saint. — Le peuple se retira donc, pour aller manger la chair des victimes et boire le vin nouveau, dans un repas qu'il partagea avec les indigents. Tous se livrèrent à la joie, en se conformant aux préceptes de la loi de Moïse [4]. » On nous permettra d'interrompre ce touchant récit, par une simple observation. La joie n'a jamais été commandée efficacement aux mortels que par deux législations, celle de Moïse et celle de Jésus-Christ. C'est un fait bien remarquable ; « Cessez vos pleurs et réjouissez-vous, » disent les lévites aux enfants d'Israël. L'Eglise catholique a

[1] II *Esdr.*, cap. VIII, 1-8. On comprend parfaitement que la voix d'Esdras, affaiblie par l'âge, ne put se faire entendre d'un auditoire aussi considérable. D'un autre côté, il est facile de s'imaginer qu'une multitude, élevée au milieu des hasards de la captivité et de l'exil, ne connaissant la loi de Dieu que par la tradition paternelle, ayant perdu sur la terre étrangère l'habitude de la langue nationale, et peut-être même la science de la lecture, dut être vivement impressionnée par cette cérémonie solennelle, qui rompait avec l'ignorance du passé, et renouait la chaîne des grandes traditions du peuple de Dieu. Du reste, nous traduisons fidèlement tout ce récit, dont nous discuterons plus loin la portée exégétique.

[2] Le premier jour du septième mois était consacré à la mémoire du sacrifice d'Isaac. — [3] On se rappelle que le septième mois correspondait à notre mois de septembre. — [4] II *Esdr.*, cap. VIII, 9-12.

conservé, seule de toutes les puissances de la terre, le privilége d'arrêter les larmes et d'inspirer les joies pures. Un jour le peuple le comprendra, jusque-là il nous faut prier et attendre l'heure de la Providence. Mais combien de fois, en voyant l'orgie se substituer, avec son hideux cortége, aux radieuses fêtes d'une nation chrétienne, nous avons songé à cette parole de David : « Heureux le peuple qui a la science de la joie [1]. »

27. « Le lendemain, les princes du peuple, les prêtres et les lévites se réunirent de nouveau près d'Esdras, pour entendre de sa bouche l'interprétation de la loi. Esdras lut le passage où Jéhovah, par la bouche de Moïse, fixe le cérémonial de la fête des Tabernacles, et prescrit à tous les fils d'Israël d'habiter, pendant les jours de cette solennité, sous des tentes de feuillage [2]. Aussitôt un ordre fut proclamé dans la cité de Jérusalem et dans toutes les villes et bourgades du territoire de Juda, en ces termes : Parcourez les montagnes et les collines, apportez des rameaux d'oliviers, des branchages verts, des myrtes, des palmes et des arbustes couverts de leurs feuillages, pour en faire des tabernacles, selon qu'il est prescrit par la loi. — Le peuple sortit en foule et rapporta des rameaux verdoyants. Les habitants de Jérusalem en construisirent des tentes, sur la plate-forme des maisons et dans leurs vestibules; les enfants d'Israël, venus des campagnes de la Judée, établirent les leurs dans les parvis du Temple, et sur les deux places de la Porte des Eaux et de la Porte d'Ephraïm. Ainsi, toutes les familles revenues de l'exil passèrent, sous des tentes de feuillage, les sept jours de la fête des Tabernacles. Jamais, depuis l'époque de Josué, fils de Nun, un pareil concours ne s'était vu à cette solennité. La joie du peuple fut pure et sans mélange. Pendant tout ce temps, depuis le premier jour jusqu'au dernier, le Livre de la loi fut lu à la multitude réunie. » Les rationalistes ne comprennent rien à des réjouissances de ce genre. Il leur faut du sérieux : la joie est pour eux un hors-d'œuvre. Nous pardonneront-ils de leur faire remarquer ici qu'ils ont pour habitude de placer au nombre des conquêtes

Les tentes de feuillage.

[1] *Psalm.* LXXXVIII, 16. — [2] *Levit.*, cap. XXIII, 34-43.

de l'esprit moderne, une institution mosaïque à laquelle ils ont donné le nom un peu prétentieux d'Instruction primaire obligatoire. Il leur faut une certaine dose de vanité, et il faut à leurs lecteurs une impardonnable ignorance, pour admettre une origine aussi récente. Il y eut un jour où Moïse écrivit, dans sa loi, les paroles suivantes : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de » toute ton âme et de toutes tes forces. Ces paroles seront gravées » dans ton cœur, tu les répéteras à tes enfants, tu les méditeras, » assis à ton foyer, marchant dans le chemin, le soir en t'endor» mant, le matin à ton réveil. Tu les porteras écrites, comme un » témoignage vivant, autour de ton poignet; elles seront sans cesse » sous tes yeux. Tu les traceras sur le seuil de ta demeure, sur le » linteau de ta porte[1]. » Ce jour-là, l'instruction primaire fut obligatoire pour les Hébreux, qui ne songèrent jamais, il est vrai, à donner un nom aussi pédantesque à une chose aussi simple. Le peuple juif était donc obligé, par sa loi religieuse, d'apprendre à lire et à écrire. Mais la captivité avait dû, pour une grande partie des familles exilées, modifier singulièrement sur ce point les traditions nationales. La nécessité, pendant trois générations successives, de parler une langue étrangère, d'en étudier les monuments écrits, pour toutes les relations du commerce, de l'industrie, ou même pour les intérêts plus élevés encore de la politique officielle, avait dû rendre la langue chaldaïque beaucoup plus familière à la majorité des exilés que l'ancien idiome des Hébreux. Voilà pourquoi la lecture du Livre de Moïse au peuple rassemblé demanda des interprètes, chargés de le rendre intelligible. Il nous reste d'ailleurs un monument irrécusable de cet état de choses; je veux dire la substitution, faite à cette époque, des caractères chaldaïques à ceux de l'hébreu primitif, dans les copies des livres saints[2].

Fête de l'expiation nationale.

28. La fête des Tabernacles se termina par une solennité d'un genre tout différent, et qui fut une véritable expiation nationale. Les calamités qui avaient pesé pendant plus d'un siècle sur les fils

[1] *Deuteron.*, cap. V, 5-9. — [2] Voir à ce sujet les dissertations spéciales dans les Cours d'Ecriture sainte.

d'Israël, avaient eu pour cause principale l'oubli de la loi mosaïque, qui interdisait l'alliance avec les races infidèles. « Or, le vingt-quatrième jour du septième mois, la multitude ayant complété le cycle de la joyeuse semaine des Tabernacles, parut dans les parvis du Temple, revêtue du sac de la pénitence, les cheveux couverts de cendre, et observa un jeûne rigoureux. Tous ceux qui, depuis la première réforme ordonnée par Esdras [1], avaient contracté des alliances de ce genre, firent serment de se séparer de tout contact avec l'étranger. Ils se présentèrent ensuite devant la majesté de Jéhovah, confessant leurs prévarications et celles de leurs pères. Les quatre lectures du Livre de la loi, faites en ce jour, furent suivies de la prostration devant le Seigneur et du chant de ses louanges. Enfin, les lévites dirent au peuple : Levez-vous. Bénissez le Seigneur dans la suite des siècles, que son nom et sa gloire soient dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres. Jéhovah, c'est vous seul qui avez créé les cieux et l'armée des astres, la terre et les océans; c'est vous qui donnez la vie à tout ce qui respire dans leur sein ; l'armée des cieux vous adore. C'est vous, Dieu tout-puissant, qui avez marqué Abram du sceau de votre élection; vous l'avez tiré de la fournaise de Chaldée, et lui avez donné le nom d'Abraham. Son cœur fut fidèle à votre loi; vous avez contracté une alliance avec lui, vous promîtes de lui donner la terre du Chananéen, de l'Héthéen, de l'Amorrhéen, du Phérézéen, du Jébuzéen, du Phéréséen et du Jébuséen. Vous avez tenu votre promesse, car vous êtes vérité. Vous vîtes l'affliction de nos pères, sous le joug de Mesraïm; vous avez entendu leurs gémissements, sur les rives de la mer Rouge. Alors vous avez multiplié les signes et les prodiges sur le Pharaon, sur ses sujets et sur tout le peuple de cette terre; car vous aviez reconnu qu'ils opprimaient vos serviteurs sous une domination tyrannique. En ce jour, vous avez glorifié pour jamais votre nom. Vous ouvrîtes les flots, sous les pas de nos aïeux. Ils franchirent, à pied sec, le bras de mer qui se replia pour engloutir leurs persécuteurs, et l'Egyptien fut précipité dans l'abîme : ainsi

[1] Voir les nos 8-11 de ce chapitre.

tombe, au fond des eaux, le rocher détaché de la rive[1]. La colonne de nuée pendant le jour, de feu pendant la nuit, guida votre peuple dans les sentiers du désert. La montagne du Sinaï vous vit descendre ; votre voix retentit du haut du ciel, et vous donnâtes à nos pères les lois de la justice et de la vérité, les ordonnances et les cérémonies saintes. Pour eux, vous fîtes tomber le pain du ciel, vous avez ouvert des sources d'eaux vives, au flanc du rocher, pour étancher leur soif; déjà vous étendiez la main pour les introduire dans la terre de votre promesse, lorsqu'ils endurcirent leurs cœurs, et, rebelles à votre voix, se révoltèrent contre vous. On les vit se prosterner aux pieds du Veau d'or, en criant : Israël, voilà le Dieu qui t'a tiré de l'Egypte; et ils multiplièrent leurs blasphèmes. Cependant, Dieu de miséricorde, vous n'abandonnâtes point ces ingrats. Vous les avez nourris, quarante années, au désert : rien ne leur manqua durant cet exil; leurs vêtements ne s'usèrent point sur leur corps, leurs pieds ne furent pas même blessés, aux aspérités de la route. Ensuite vous livrâtes entre leurs mains les contrées de Séhon, du roi d'Hesebon et de Og, roi de Basan. Devenus un peuple puissant, aussi nombreux que les étoiles du ciel, vous les fîtes entrer sur la terre de votre promesse. Les villes fortifiées et les vallées fertiles tombèrent en leur pouvoir; ils prirent possession de citernes qu'ils n'avaient pas creusées; ils recueillirent les grappes parfumées, les olives et les fruits des vergers et des vignes qu'ils n'avaient point plantés. Ils mangèrent jusqu'à satiété, ils se plongèrent dans les délices et l'abondance, que votre bonté leur avait ménagés. Puis ils provoquèrent de nouveau votre colère; ils répudièrent votre culte et vos lois, mirent à mort vos prophètes et s'abandonnèrent à des égarements sans fin. Livrés par vous aux mains de leurs ennemis, en punition de leurs crimes, ils subirent l'oppression étrangère, et recoururent à votre miséricorde. Du haut du ciel, vous avez exaucé leurs prières, vous leur avez envoyé des libérateurs. Ainsi, vous répondiez par des faveurs nouvelles à leur persévérante ingratitude. Ils retombaient toujours dans leur révolte. Vainement vous les rap-

[1] Voir tom. I de cette *Histoire*, pag. 566, 567.

peliez au respect de vos lois, leur orgueil ne voulait plus de frein; ils rejetaient cette discipline salutaire, qui donne la vie, pour courir à l'impiété; ils tournaient le dos, endurcissaient leur tête et refusaient d'entendre. Ainsi, pendant de longues années, vous avez épuisé contre leur obstination toutes les ressources de votre miséricorde; vous les rappeliez à la justice par la voix de vos prophètes, et ils n'entendaient rien. Enfin, vous avez déchaîné contre eux les nations de la terre, qui les ont entraînés en esclavage. Par un dernier trait d'ineffable bonté, vous permîtes pourtant que le châtiment n'allât point jusqu'à l'extermination. Vous n'avez pas voulu abandonner les misérables restes d'Israël, parce que vous êtes le Dieu de la clémence et des miséricordes. Maintenant, Jéhovah, Dieu puissant et fort, Dieu terrible dans vos justices, mais fidèle dans vos alliances, jetez un regard de compassion sur tous les malheurs qui ont accablé nos rois, nos princes, nos prêtres, nos prophètes, nos aïeux et nous-mêmes, depuis la fatale époque du roi d'Assyrie jusqu'à ce jour. Echappés à tant de désastres, nous voici de nouveau réunis sur cette terre de la patrie, dont nos pères mangeaient le pain en liberté, et nous sommes esclaves! Les fruits de la Judée mûrissent au profit des rois étrangers, qu'en punition de nos crimes, vous nous avez donnés pour maîtres; c'est pour eux que nous travaillons, c'est pour eux que nos troupeaux paissent dans la plaine, et que nos bœufs creusent les sillons! Nous gémissons dans l'opprobre et la servitude. Mais vous nous restez, Seigneur! C'est avec vous qu'en ce jour nous voulons contracter une alliance inviolable. L'acte en est dressé; nos princes, nos prêtres, nos lévites vont y apposer leur signature[1]. »

Pacte d'alliance avec Jéhovah signé par le peuple.

29. « L'instrument de cette alliance solennelle fut donc apporté au milieu de l'assemblée. Néhémias, le premier, y inscrivit son nom; après lui, les chefs des familles sacerdotales et lévitiques et les princes d'Israël. Le reste du peuple le souscrivit alors, en continuant à observer l'ordre hiérarchique, prêtres, lévites, portiers, musiciens, Nathinéens, et la foule de ceux qui avaient renoncé à

[1] II *Esdr.*, cap. IX fere integr.

tout contact avec les races étrangères. Leurs femmes, leurs fils et leurs filles apposèrent leur signature. Ceux qui ne savaient point écrire recouraient au ministère des chefs de leurs tribus, qui promettaient et juraient en leur nom d'observer la loi de Moïse, de garder la fidélité à Jéhovah et de rester inviolablement attachés à son culte. Voici les clauses principales de ce pacte d'alliance : Nous n'accorderons plus à des étrangers la main de nos filles, et nous ne leur demanderons point des épouses pour nos fils. Aux jours de sabbat et des fêtes du Seigneur, nous n'achèterons rien aux étrangers, qui nous apportent leurs marchandises et leurs denrées en ce jour. Nous observerons le sabbat de la terre, à la septième année, et nous abandonnerons aux indigents d'entre nos frères ce que le sol produira spontanément pendant cet intervalle. Nous imposerons sur toutes les familles une contribution, pour que chacun de nous offre annuellement le tiers d'un sicle, affecté à l'entretien du Temple de Jérusalem, à l'approvisionnement des pains de proposition, de l'holocauste qui doit être immolé aux jours de sabbat, aux néoménies, aux solennités légales, aux sacrifices pacifiques et aux sacrifices pour le péché, enfin à tous les besoins du culte, dans la Maison de Dieu, pour que la prière n'y soit jamais interrompue. Nous tirerons au sort, chaque année, la contribution de bois que nos aïeux fournissaient par chaque famille et en chaque saison, pour brûler sur l'autel de Jéhovah, selon qu'il est prescrit par la loi de Moïse. Nous offrirons, chaque année, au Temple les premiers nés de notre terre, et les prémices des fruits de tous les arbres; les premiers nés de nos fils, les premiers nés de nos troupeaux, comme il est écrit dans la loi; les premiers nés d'entre les bœufs et les agneaux seront offerts dans la maison de Dieu par le ministère des prêtres. Nous remettrons entre leurs mains, pour le trésor du Temple, les prémices de nos aliments et de nos liquides, de tous les fruits, du vin et de l'huile. La dixième partie de nos récoltes sera dévolue aux lévites, qui la prélèveront eux-mêmes du milieu de leurs villes. Le prêtre de la race d'Aaron aura sa part dans la dîme de la tribu de Lévi, et le dixième de cette dîme sera versé chaque année dans le trésor du Temple. Ce trésor, où les fils d'Israël et de Lévi déposeront ainsi

les prémices du blé, du vin et de l'huile, sera pourvu de tous les vases nécessaires. Des prêtres, des chantres, des portiers et des ministres seront préposés à sa garde. Jamais nous n'abandonnerons le Temple de Jéhovah, notre Dieu [1]. »

Mesures adoptées par Néhémias pour repeupler Jérusalem.

30. Ce pacte, on le voit, comprenait tout l'ensemble de l'organisation mosaïque. L'enthousiasme avec lequel le peuple l'accueillit est la meilleure preuve qu'il était conforme à toutes les traditions antérieures. Supposer que ce plan de gouvernement, si compliqué d'une part, et, de l'autre, si onéreux, fût sorti de la tête d'Esdras en une nuit; qu'il eût été présenté au peuple et accepté à l'unanimité en une seule séance, c'est une impossibilité qui va jusqu'à l'absurde. Tel est pourtant le système de nos modernes rationalistes. Quoi qu'il en soit, Néhémias, poursuivant toujours l'idée de rebâtir et de repeupler Jérusalem, profita des heureuses dispositions de l'assemblée. « On tira au sort les noms de ceux qui devaient rester à Jérusalem, et le dixième du peuple se fixa dans la ville sainte. Les fils d'Israël saluèrent de leurs bénédictions les hommes dévoués, qui acceptèrent avec joie leur nouvelle destination. » Leurs noms sont enregistrés avec honneur dans l'histoire de Néhémias. Cette seule mesure fournit à Jérusalem près de trois mille chefs de famille, qui changèrent bientôt, en une cité populeuse et puissante, une ville si longtemps ruinée et déserte. Quand tout fut ainsi réglé, l'assemblée se sépara, et les fils d'Israël reprirent le chemin de leurs demeures [2]. »

Dédicace de la nouvelle Jérusalem. Le psaume : *Lauda Jerusalem Dominum.*

31. Après quelques mois de séjour, les nouveaux habitants de Jérusalem en avaient complétement renouvelé l'aspect. Ce fut alors que Néhémias songea à consacrer, par une dédicace solennelle, le souvenir de la résurrection de la ville sainte. « Tous les lévites furent mandés à Jérusalem, dit-il, afin de donner plus d'éclat à la cérémonie, et d'augmenter les chœurs de musiciens chargés d'exécuter les chants sacrés et de les accompagner au son des cymbales, du psalterion et du kinnor. Après avoir accompli, pour eux-mêmes, toutes les purifications légales, les prêtres et les lévites veillèrent à ce que le peuple fût également purifié. Ils pratiquèrent les ablutions

[1] II *Esdr.*, cap. X integr. — [2] II *Esdr.*, cap. XI integr.

prescrites par la loi sur les portes et sur toute la ligne des remparts. Je disposai alors les princes de Juda en deux groupes, suivis chacun d'un chœur de musiciens. Le premier, sous la direction d'Esdras le docteur, partit de la Porte de la Fontaine et remonta le côté droit du rempart, jusqu'à la Porte Stercoraire. Cependant le peuple était étagé sur les hauteurs de la maison de David, jusqu'à la Porte Orientale des Eaux. Le second chœur fit le tour des remparts du côté opposé. Je le conduisais moi-même; nous longeâmes ainsi la Tour des Fourneaux, la Porte d'Ephraïm, la Porte Ancienne, la Porte des Poissons, la Tour d'Hananéel, la Tour d'Emath, la Porte du Troupeau, et les deux chœurs se rejoignirent à la Porte des Gardes[1]. » Cependant les musiciens faisaient retentir les louanges du Seigneur. « Jérusalem, disaient-ils, loue Jéhovah; loue le Seigneur, peuple de Sion, parce qu'il a consolidé tes portes, et béni tes fils dans ton enceinte. C'est lui qui fait régner la paix sur tes frontières, et qui multiplie le blé dans tes sillons. Il envoie sa parole à la terre, et sa voix parcourt le monde avec la rapidité de l'éclair. C'est lui qui sème la neige sur les champs, comme des flocons de laine, et répand le givre, comme une poussière étincelante. Il durcit les cristaux de la glace; qui soutiendra l'âpre rigueur de ses frimats? Cependant Jéhovah a parlé de nouveau, et les glaciers se fondent; il envoie son souffle, et les ruisseaux coulent en liberté. C'est lui qui a fait entendre sa voix à Jacob, qui a donné ses préceptes et ses lois à Israël. Nulle autre nation ne fut traitée ainsi par notre Dieu; la révélation de ses justices ne fut faite qu'à nous! — Et le peuple, dans le sentiment de sa reconnaissance, répondait l'acclamation joyeuse : *Alleluia! Alleluia*[2]*!* »

Rétablissement de l'intendance du trésor sacré.

32. Tels étaient les hymnes d'allégresse que chantaient les musiciens, avec un ensemble parfait, sous la direction de Jezraïa, leur chef. « De retour aux parvis du Temple, les fils d'Israël immolèrent au Seigneur des victimes sans nombre, et se livrèrent à la joie, parce que Dieu avait effacé les traces des calamités passées. Les femmes et les enfants prirent part aux réjouissances, et les échos

[1] II *Esdr.*, cap. XII, 1-41. — [2] *Psalm.* CXLVII.

lointains redisaient les joyeuses acclamations de Jérusalem. On nomma, en ce jour, les intendants qui devaient être préposés, dans le trésor du Temple, à la garde des libations, des prémices et des décimes. Le peuple et les princes de Juda voulaient ainsi témoigner leur reconnaissance aux prêtres et aux lévites, qui avaient, par leur concours empressé, donné tant d'éclat à cette fête. La tribu sacerdotale se montra digne de la sollicitude dont elle était l'objet; tous ses membres observèrent avec soin les cérémonies légales et les rites de l'expiation; les musiciens, les portiers reprirent l'organisation qui leur avait été donnée par David et Salomon son fils, alors que, sous la direction d'Asaph, leur hiérarchie avait été constituée et qu'on avait établi à leur tête des chefs de musique pour régler le chant des hymnes sacrés. Aussi, pendant tout le temps de l'administration de Néhémias, le peuple fournit chaque jour à la subsistance des chanteurs et des portiers : les offrandes quotidiennes pour les lévites ne furent jamais interrompues, et les lévites prélevaient fidèlement sur leur part la redevance assignée par la loi aux prêtres de la race d'Aaron. Déjà, d'ailleurs, Zorobabel avait fait exécuter la plupart de ces règlements, pendant toute la durée de son pouvoir[1].

Retour de Néhémias à la cour de Perse.

33. La mission de Néhémias était heureusement terminée. Artaxerxès lui avait, ainsi que nous l'avons vu précédemment, assigné une époque fixe pour son retour près de lui. Fidèle au roi son maître, comme il l'était à son Dieu, le pieux gouverneur quitta donc Jérusalem et reprit le chemin de Suze. Il laissait au peuple d'Israël un guide éclairé, dans la personne d'Esdras. Malheureusement, l'âge avancé de ce grand docteur ne permettait pas d'espérer que sa patrie pût jouir longtemps encore de ses lumières et de ses exemples de vertu. Avant même l'arrivée de Néhémias à Jérusalem, l'autorité d'Esdras semblait avoir été méconnue, par un peuple toujours inconstant et rebelle. La sainteté des vieillards ne suffisait pas à contenir, dans le respect de la loi, la nation à tête dure : il fallait la main ferme d'un jeune homme et souvent le cou-

[1] II *Esdr.*, cap. XII, 42 ad ultim.

rage d'un héros, pour déjouer toutes les entreprises perverses et dompter d'opiniâtres résistances.

§ III. Mort d'Esdras.

Traditions authentiques sur Esdras.

34. A partir de cette époque, le texte sacré garde le silence sur Esdras. Il y a donc lieu de supposer que la mort de ce grand homme survint peu de temps après le départ de Néhémias pour la Perse. La tradition n'ajoute rien d'important à ce que l'Ecriture sainte nous apprend de lui. Josèphe, qui s'est d'ailleurs trompé sur l'époque de sa mort, nous dit seulement que sa perte fut un deuil universel, et que la colonie de Jérusalem lui fit des funérailles magnifiques [1]. Saint Jérôme nous a transmis, au sujet d'Esdras, une opinion rabbinique qui l'identifie avec *Malachie* [2]; cette singulière idée prit naissance, au sein des écoles juives, à une époque où elles se préoccupaient exclusivement de la signification étymologique des noms propres. *Malachi* veut dire en hébreu : *Mon ange*. On supposa que ce titre avait été un surnom d'honneur, accordé par Dieu lui-même à Esdras; et cette hypothèse toute gratuite devint pour quelques docteurs un système accrédité. L'Eglise catholique n'a point adopté ce sentiment; le Martyrologe Romain, qui fait mémoire d'Esdras à la date du 13 juillet [3], a inscrit le nom du prophète Malachie à celle du 14 janvier [4], distinguant ainsi ces deux personnages bibliques, et leur conservant une individualité complétement indépendante.

La légende du pseudo-Esdras.

35. Mais si les traditions authentiques nous font défaut, au sujet d'Esdras, les récits légendaires se sont au contraire multipliés sous son nom : et, par une exception assez bizarre, ces derniers ont eu la rare fortune d'être adoptés unanimement par le rationalisme moderne. Voici la narration du Livre apocryphe, intitulé *IVe Livre d'Esdras,* qui a mérité les suffrages des rationalistes ; on pourra se convaincre en la lisant, que leur incrédulité n'est absolue qu'à l'égard des vrais miracles. « Seigneur, dit le pseudo-Esdras, votre

[1] Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. XI, cap. v. — [2] S. Hieronym., *In Malach. Proœmium.* — [3] *Martyrol. Rom.*, edit. Baronii, pag. 310. — [4] Idem, *ibid.*, pag. 27.

» loi a été détruite dans l'incendie de Jérusalem, nul ne sait plus l'his-
» toire des merveilles que vous avez accomplies dans le passé, ni les
» prédictions que vous avez faites pour l'avenir. Si donc j'ai trouvé
» grâce devant vous, envoyez en moi votre Esprit saint; et j'écrirai
» toute l'histoire du passé, depuis le commencement du monde, telle
» qu'elle était dans le Livre de votre loi. Ainsi, les fils des hommes
» pourront retrouver les sentiers de la justice et les sources de la
» vie. — Jéhovah me répondit : Va, rassemble le peuple et dis lui :
» Nul ne viendra s'adresser à moi d'ici à quarante jours. — Tu t'ap-
» provisionneras ensuite de tablettes de buis, en quantité suffisante.
» Prenant alors avec toi les scribes Saréas, Dabria, Salémias, Echan
» et Asiel, tu viendras dans cette plaine. J'allumerai dans ton cœur
» le flambeau de l'intelligence, jusqu'à ce que tu aies achevé de
» dicter toute la loi. Tu la feras connaître ensuite ostensiblement
» dans certaines parties, à ceux qui seront parfaits; tu communi-
» queras en secret aux sages les choses qui doivent rester mysté-
» rieuses. Or, tu viendras ici demain, à la même heure, pour com-
» mencer à écrire. — J'exécutai ponctuellement ce que le Seigneur
» m'avait prescrit : je revins, avec les scribes désignés, m'établir
» dans la plaine, et nous y demeurâmes. Le lendemain, à l'heure
» fixée, la voix du Seigneur se fit entendre : Esdras, disait-elle,
» ouvre la bouche, et bois ce que je vais te présenter. — J'ouvris la
» bouche, et il me parut qu'on m'offrait une coupe, pleine d'un
» liquide pur comme de l'eau, mais brillant comme la flamme. Je
» vidai la coupe d'un trait; et je sentis l'intelligence inonder mon
» cœur; l'inspiration soulevait ma poitrine. Mon esprit semblait re-
» fléter toutes les images du passé. Je commençai à dicter, et je le
» fis sans aucune interruption. Le Très-Haut communiqua l'intelli-
» gence aux scribes, qui reproduisirent toutes les paroles tombées
» de mes lèvres, pendant la durée de ma vision. Vers le soir, ils pre-
» naient à la hâte un peu de nourriture, car je dictais jour et nuit.
» En quarante jours, deux cent quatre livres se trouvèrent écrits.
» Après ce temps, Jéhovah me dit : Les premiers volumes, ainsi
» dictés, seront lus indistinctement par les purs et les profanes.
» Quant aux soixante-dix autres, tu les mettras à part, et les com-

» muniqueras seulement aux sages d'entre ton peuple. Car ils ren-» ferment les secrets de l'intelligence, la source de la sagesse et les » ruisseaux de la science. — Et je fis ainsi[1]. »

Contradictions entre la légende du Livre apocryphe et le récit canonique.

36. La simple lecture de ce fragment, rapproché des autres livres de la Bible, suffirait pour en démontrer la fausseté. Elle fait éprouver une sensation analogue à celle que produit, sur une oreille exercée, le son d'une monnaie fausse, au milieu de pièces de bon aloi. Une analyse très-succincte fera comprendre ce sentiment, en quelque sorte instinctif, et le justifiera pleinement. « La loi de Jého-» vah, dit le pseudo-Esdras, a été perdue dans l'incendie de Jéru-» salem, en sorte que nul ne sait plus ce qu'a fait le Seigneur dans » le passé ni ce qu'il a prédit pour l'avenir. » Mais si la loi n'existait plus, depuis l'incendie de Jérusalem, comment le véritable Esdras l'étudiait-il sur la terre de la captivité[2]; comment en avait-il reproduit les copies, avec tant d'habileté, que les Hébreux ses frères lui avaient donné à Suze le titre de *Scriba velox in lege Moysi*[3]; comment enfin en expliquait-il les préceptes et les ordonnances à ses compagnons d'exil[4]? Si la loi n'existait plus, comment Artaxerxès, dans l'édit qu'il remettait aux mains d'Esdras lui-même, le chargeait-il d'aller organiser la Judée, selon la loi du Dieu du ciel[5], d'offrir des sacrifices dans le Temple de Jérusalem suivant les rites de cette loi[6], comment enfin le nommait-il : Scribe de la loi du ciel[7]? Nous n'insistons pas davantage sur cette contradiction ; elle est flagrante. Avant Esdras, Zorobabel avait relevé l'autel des holocaustes, pour y offrir des victimes « selon les préceptes de la loi de Moïse[8]; » il avait rétabli toutes les observances du sabbat, des néoménies et

[1] IV *Esdr.*, cap. XIV, 21-26, 37 ad ultim. — [2] *Esdras paravit cor suum ut investigaret legem Domini* (I *Esdr.*, cap. VII, 10). — [3] *Ipse Esdras de Babylone, et ipse scriba velox in lege Moysi, quam Dominus Deus dedit Israel* (Ibid., 6). — [4] *Esdras paravit cor suum ut faceret et doceret in Israel præceptum et judicium* (Ibid., 10). — [5] *A facie regis missus es ut visites Judæam et Jerusalem in lege Dei tui quæ est in manu tua* (Ibid., 14). — [6] *Libere accipe et studiose eme de hac pecunia vitulos, arietes, agnos, et sacrificia et libamina... juxta voluntatem Dei vestri facite* (Ibid., 16, 17). — [7] *Artaxerxes, rex regum, Esdræ sacerdoti, scribæ legis Dei cæli doctissimo* (Ibid., 12). — [8] *Et surrexit Josue filius Josedech et Zorobabel filius Salathiel, ut offerrent in eo holocautomata, sicut scriptum est in lege Moysi, viri Dei* (I *Esdr.*, cap. III, 2).

des autres solennités mosaïques [1]; enfin il avait fait chanter au peuple, le jour où la première pierre du Temple fut posée, les psaumes composés par David, pour des circonstances analogues [2]. Du temps de Zorobabel, la loi de Moïse existait donc, ainsi que les psaumes de David. Esdras n'eut donc pas à les inventer. Nous n'avons pas la prétention de relever en détail toutes les invraisemblances de ce récit, telles, par exemple, que l'anachronisme des tablettes de buis pour écrire. Il serait de même superflu de demander au pseudo-Esdras comment cinq copistes auraient pu produire deux cent quatre volumes en quarante jours. Le surnaturel ici n'est justifié par rien. Tout l'Ancien Testament, jusqu'à Esdras, forme un total de quarante et un livres seulement. Qu'étaient-ce donc que les deux cent quatre volumes dont parle le récit apocryphe [3]?

Impossibilités du récit apocryphe. Véritable origine de cette légende.

37. Il nous paraît difficile de le deviner; mais ce qui ressort le plus clairement de cette légende, et ce qui en détermine la réelle portée, c'est la prescription, placée à deux reprises différentes dans la bouche de Jéhovah lui-même, de réserver, pour la connaissance d'un petit nombre d'initiés, une partie de la révélation, qui devra rester inconnue au vulgaire [4]. C'est là une idée anti-biblique par excellence, ainsi que l'a très-bien démontré un savant Israélite, M. Franck. « Les partisans enthousiastes de la Kabbale, dit-il, la » font descendre du ciel, apportée par des anges, pour enseigner au » premier homme, après sa désobéissance, les moyens de recon- » quérir sa noblesse et sa félicité premières. D'autres ont imaginé » que le législateur des Hébreux, après l'avoir reçue de Dieu lui- » même, pendant les quarante jours qu'il passa sur le mont Sinaï,

[1] I *Esdr.*, cap. III, 4, 5. — [2] I *Esdr.*, cap. III, 10, 11.

[3] Pour prévenir une objection qui consisterait à dire que les deux cent quatre livres du pseudo-Esdras, représentent seulement deux cent quatre chapitres, nous ferons observer que les quarante et un livres de l'Ancien Testament, antérieurs à Esdras, sont divisés non pas en deux cent quatre, mais en 848 chapitres.

[4] *Et tunc perfectis quædam palam facies, quædam sapientibus absconse trades* (IV *Esdr.*, cap. XIV, 26). *Priora quæ scripsisti in palam pone, et legant digni et indigni: novissimos autem septuaginta conservabis, ut tradas eos sapientibus de populo tuo* (Ibid., 45, 46).

» la transmit aux soixante-dix vieillards avec lesquels il partagea » les dons de l'Esprit saint, et qu'à leur tour ceux-ci la firent passer » de bouche en bouche, jusqu'au temps où Esdras reçut l'ordre de » l'écrire en même temps que la loi. Mais on aura beau parcourir, » avec la plus scrupuleuse attention, tous les livres de l'Ancien Tes- » tament, on n'y trouvera pas un seul mot qui fasse allusion à un » enseignement secret, à une doctrine plus profonde et plus pure, » réservée seulement à un petit nombre d'élus. Depuis son origine » jusqu'à son retour de la captivité, le peuple hébreu ne connaît » pas d'autres organes de la vérité, d'autres ministres de l'intelli- » gence que le prophète, le prêtre et le poète; encore celui-ci, mal- » gré la différence qui les sépare, est-il ordinairement confondu » avec le premier [1]. » Ces réflexions sont parfaitement justes. Il est très-certain, par tout ce que nous connaissons de l'Ancien Testament, que la doctrine biblique ne se prêta jamais à un système de secrets hiératiques, et aux mystérieuses initiations dont les sanctuaires égyptiens, perses, grecs et romains nous offrent l'exemple. La Kabbale, qui rompit avec la tradition hébraïque pure, fut, ainsi que le prouve M. Franck, une importation étrangère [2]. Mais le crédit qu'elle sut acquérir, parmi les Hébreux des époques de décadence, nous explique comment on chercha à la rattacher au nom d'Esdras. Evidemment l'auteur anonyme du Livre apocryphe, dont nous avons cité un extrait, n'avait pas d'autre but que de présenter, sous un nom illustre, une doctrine que sa nouveauté devait rendre suspecte de prime abord. On peut suivre sa pensée presque à chaque pas. C'est ainsi que dans un autre passage, Jéhovah en s'adressant à Esdras, s'exprime ainsi : « Je me suis manifesté dans la » révélation du buisson ardent, et j'ai parlé à Moïse, alors que mon » peuple gémissait sous la servitude de l'Egypte. Je fis sortir Moïse » de la terre d'Egypte et le conduisis à la montagne du Sinaï, où je » le retins seul avec moi pendant de longs jours. Ce fut alors que » je lui révélai des merveilles sans nombre, je lui enseignai les se-

[1] Ad. Franck, *La Kabbale*, 1 vol. in-8°, 1843, pag. 51, 52. — [2] Idem, *ibid.*, pag. 353-390.

» crets de l'avenir et la fin des temps; puis je lui donnai cet ordre: » Tu communiqueras, sans aucun mystère, telles paroles : tu ca- » cheras telles autres avec le plus grand soin [1]. » Le novateur se trahit ici avec une incroyable naïveté. Aussi faut-il remarquer que la Kabbale, à laquelle on prétendait donner une si noble origine, fut presque entièrement inconnue chez les Juifs, avant l'ère chrétienne. Josèphe n'y fait pas une seule fois allusion dans ses écrits. Philon lui-même semble l'avoir complétement ignorée; ce ne fut qu'après avoir vu s'évanouir toutes leurs espérances, quand les temps marqués par la prophétie de Daniel furent accomplis, quand on eut épuisé toutes les combinaisons possibles pour la supputation des années, sans que le Messie eût été reconnu par son peuple, que les docteurs juifs allèrent chercher, dans les mystères de la Kabbale, un aliment nouveau pour satisfaire le besoin de foi de leurs coréligionnaires.

Esdras et les modernes rationalistes.

38. Telle est la véritable origine du récit apocryphe, connu sous le nom de *IVe Livre d'Esdras*. Il ne fait du reste partie ni du canon judaïque de l'Ancien Testament, ni du catalogue des Livres sacrés approuvé par l'Eglise. La seule autorité dont il puisse se prévaloir est celle du rationalisme moderne, mais cet appui est trop peu désintéressé pour avoir une grande importance. Il serait commode aux incrédules de pouvoir dire : La loi de Moïse n'existait pas avant Esdras : c'est ce docteur juif qui a fabriqué tous les livres de l'Ancien Testament. — Successivement nous les avons entendus attribuer la rédaction des Livres de Moïse, sous la forme où ils nous sont parvenus, à Samuel, à Ezéchias, à Josias, sans paraître seulement se douter de la contradiction évidente qui ressort d'un pareil système. A son tour, Esdras est, à leurs yeux, l'auteur d'une œuvre déjà trois fois faite, et, pour qu'on ne nous accuse pas d'exagération, voici les paroles d'un disciple de M. Renan : « Les Juifs qui relevèrent les » murailles de Jérusalem, sous la direction d'Esdras et de Néhémie, » ne connaissaient plus d'autre monothéisme que celui de Moïse. » Ce fut seulement alors qu'on put entreprendre de réunir en un

[1] IV *Esdr.*, cap. XIV, 3-6.



» seul corps d'ouvrage tous les antiques documents de l'histoire
» primitive de la famille de Jacob. Jamais auparavant les jéhovistes[1]
» n'auraient pu admettre parmi leurs livres saints des écrits qui
» avaient pris naissance dans le camp opposé. Un autre fait conduit
» encore à placer la formation du Pentateuque actuel après le re-
» tour de la captivité de Babylone, c'est que le Deutéronome, dont
» la composition ne remonte pas au-delà du règne de Josias ou ap-
» partient tout au plus au règne d'Ezéchias, aurait été difficilement,
» vers les derniers temps de la monarchie, associé à des livres com-
» parativement très-antiques et accepté universellement comme un
» document sacré du mosaïsme. Mais après le retour de la captivité
» de Babylone, tout ce qui appartenait aux temps antérieurs à la
» grande infortune nationale, apparut recouvert d'une teinte uni-
» forme d'antiquité et de sainteté. Ce sentiment était dans la nature
» même des choses; il n'est pas nécessaire de le prouver. Ce fut
» alors, mais seulement alors que le Deutéronome put former le
» cinquième livre du code mosaïque. Enfin l'hypothèse que je pro-

[1] Pour faire comprendre la valeur de cette objection, il nous faut donner quelques explications sur le système, vraiment nouveau, mais complétement absurde, des exégètes rationalistes. Le nom de *Jéhovah* (*Ego sum qui sum*) ne fut révélé qu'au temps de Moïse, dans la vision du Buisson ardent. Jusque là, le nom donné à Dieu était Elohim, et, sauf une ou deux exceptions, c'est toujours le nom d'Elohim qui est employé pendant l'ère patriarcale. Rien n'est plus simple ni plus facile à comprendre que cette différence. Tous les commentateurs anciens l'avaient signalée et en avaient donné la raison. Nos modernes exégètes ne semblent pas même le soupçonner. A leurs yeux, les passages de l'Ecriture où Dieu est appelé *Elohim* sont des fragments païens, où la pluralité des dieux est enseignée. Ceux qui portent Jéhovah pour le nom divin sont l'œuvre du parti monothéiste. Ainsi deux courants hostiles auraient marqué leur passage dans la rédaction des Livres saints, et deux sectes rivales se seraient partagé le champ de l'histoire juive. Les *Elohistes* et les *Jéhovistes* se seraient livrés à une lutte acharnée, jusqu'à ce qu'enfin la victoire se fût déclarée définitivement pour les derniers. Telle est, en quelques mots, la donnée du rationalisme actuel de l'Allemagne, importé chez nous par M. Renan et ses disciples. Ewald raconte les batailles intellectuelles des *Elohistes* et des *Jéhovistes* avec un lyrisme voisin de la démence. Quoi qu'on fasse, on ne passionnera jamais la France, cette terre classique du bon sens, pour des hypothèses gratuites et des imaginations qui ne s'appuient sur aucun fait, sur aucune apparence de réalité.

» pose sur la date de la formation du Pentateuque actuel est con-
» firmée par la tradition juive. Ce fut pendant des siècles une opi-
» nion générale, parmi les descendants de Jacob, qu'Esdras avait été
» le restaurateur du Pentateuque [1]. Cette tradition ne peut pas avoir
» seulement en vue la restauration du mosaïsme par le célèbre doc-
» teur de la loi. Elle se rapporte certainement aux livres mêmes de
» Moïse. On ne saurait en douter, quand on considère la forme bien
» autrement accentuée qu'elle a prise dans le IVe Livre d'Esdras
» (XIV-41-48) et qu'elle avait conservée encore à l'époque de l'hé-
» gire, parmi les Juifs de Médine. Si elle repose sur un fond histo-
» rique, et il est difficile d'en douter, elle doit signifier, non sans
» doute, comme on l'a parfois soutenu, qu'Esdras composa lui-même
» le Pentateuque, mais seulement qu'il le mit en ordre, ou en
» d'autres termes qu'il donna aux écrits antérieurs, qui étaient ou
» qui passaient pour être l'œuvre de Moïse, la forme sous laquelle
» ils nous sont parvenus [2]. »

[1] « S. Jérôme, dit ailleurs M. Michel Nicolas, tenait pour indifférent qu'on » regardât le Pentateuque comme l'œuvre de Moïse, ou qu'on admît qu'Esdras » l'avait retouché et remis en ordre. » (*Etudes critiques sur la Bible*, pag. 2.) Il n'en est rien. S. Jérôme, prouvant contre l'hérétique Helvidius la perpétuelle virginité de Marie, cite un texte du Deutéronome, et pour prévenir les objections incidentes qu'Helvidius aurait pu élever à propos du véritable auteur de ce texte, il dit : *Sive Moysen dicere volueris auctorem Pentateuchi, sive Ezram ejusdem instauratorem operis non recuso;* et il continue son argumentation. Il nous est arrivé d'écrire une phrase comme celle-ci : « Que Daniel ait été » prophète, ou que le peuple d'Israël, ainsi que le dit M. Renan, ait eu l'in- » tuition de l'avenir, le miracle n'en est pas moins évident. » On nous calomnierait étrangement si l'on se servait de cette forme de langage, pour prouver que, dans notre pensée, il n'est pas certain que Daniel ait été prophète. Si l'on eût voulu nous donner le véritable sentiment de S. Jérôme sur la question du pseudo-Esdras, il fallait citer les passages suivants : *Tu vigilans dormis, et dormiens scribis, et proponis mihi librum apocryphum, qui sub nomine Esdræ a te et a similibus tuis legitur... Quem ego librum nunquam legi. Quid enim necesse in manus sumere, quod Ecclesia non recepit* (*Advers. Vigilantium, Patrol. lat.*, tom. XXIII, col. 344, 445). *Nec quemquam moveat quod unus a nobis liber* (*Esdræ*) *editus est : nec apocryphorum tertii et quarti somniis delectetur; quia et apud Hebræos Esdræ Nehemiæque sermones in unum volumen coarctantur; et quæ non habentur apud illos, nec de viginti quatuor senioribus sunt, procul abjicienda* (*Præfatio in libr. Esdræ, Patrol. lat.*, tom. XXVIII, col. 1403).

[2] Michel Nicolas, *Etudes critiques sur la Bible*, pag. 86-88.

Réfutation de la théorie rationaliste.

39. Il a fallu que notre siècle ait complétement négligé, comme il l'a fait jusqu'ici, l'étude des textes sacrés, pour que des théories de ce genre pussent se produire sans soulever immédiatement la réprobation publique. Nous ne reviendrons pas sur tous les passages des Livres de Josué, de Samuel, des Rois, des Paralipomènes, de Judith, de Tobie, d'Esther et des Prophètes, où nous avons retrouvé la preuve de l'existence du Pentateuque et de la loi mosaïque, absolument tels que nous les connaissons maintenant. Au risque de fatiguer le lecteur par des répétitions trop multipliées, nous avons appelé son attention sur cette conformité, qui ne se dément pas une seule fois, dans toute la suite de l'histoire juive. Pour faire tomber l'échafaudage du rationalisme, à propos d'Esdras, il nous suffira de quelques observations assez courtes. Vous attribuez à ce grand docteur la rédaction définitive du Pentateuque. Comment se fait-il qu'il n'y ait pas la moindre ressemblance entre le style du Pentateuque et celui du Livre authentique d'Esdras ? Jamais vous ne réussirez à persuader au lecteur le moins lettré que les récits de la Genèse sont de la même plume que les récits du retour de la captivité. Mais, dites-vous, Esdras n'aurait fait que coudre ensemble, telles qu'il les trouvait, les anciennes annales du peuple hébreu. Prenez garde ; dans votre système, ces anciennes annales n'existaient plus ; elles avaient disparu lors de l'incendie de Jérusalem et au milieu des hasards de la captivité. Comment Esdras eût-il pu réunir ce qui n'existait plus ? De deux choses l'une : ou les livres anciens avaient disparu, et alors Esdras ne pouvait les réunir en un corps d'ouvrage ; ou ils existaient, et Esdras n'avait pas à les rédiger. Qu'on veuille bien songer que les différents Livres dont se compose l'Ancien Testament ont chacun leur style, leur couleur propre et caractéristique. Il est impossible de s'y méprendre. L'unité de la doctrine n'emporte pas celle de la forme ; l'inspiration divine elle-même ne fait pas disparaître la nuance individuelle qui se remarque dans chacun d'eux, et constitue comme la signature de l'auteur. Et l'on voudrait que tous ces livres eussent été rédigés définitivement par une seule main ! Rationalistes, vous rejetez les miracles, celui que vous nous proposez ici dépasserait les prodiges les plus in-

croyables. Ce n'est pas tout. Si, par impossible, Esdras avait réuni en un corps d'ouvrage, sous le nom de Pentateuque, d'anciens fragments épars des véritables Livres de Moïse, on trouverait des lacunes dans sa rédaction, ou du moins on reconnaîtrait les sutures ajoutées après coup, pour rattacher entre eux des extraits incohérents. Lisez la Genèse. Y trouvez-vous rien de semblable ? Les récits des patriarches ne sont-ils pas suivis et complets ? L'Exode manque-t-il de détails ? La série des plaies d'Egypte, par exemple, n'est-elle pas présentée avec une étendue qui n'a rien de fragmentaire ? On se rappelle que le reproche fait précédemment par les rationalistes aux trois autres Livres de Moïse, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome, c'est le défaut de méthode et de plan. C'est qu'en effet ils ont été écrits, au jour le jour, suivant les hasards d'une vie nomade de quarante ans au désert. Or, si Esdras avait eu à les rédiger plus tard, à douze siècles d'intervalle, croit-on qu'il n'eût pas fait disparaître ce défaut apparent, et que, sous sa main, le journal de Moïse ne fût pas devenu un traité méthodique, où l'histoire eût été séparée de la législation, et la législation des rites et des cérémonies religieuses ? Enfin comment Esdras aurait-il pu, à une telle distance, discerner avec tant de précision les faits qui méritaient d'être conservés, et qui avaient une valeur historique réelle et précise ? Nous avons vu que chaque lettre du texte sacré, comparée aux résultats de la science ou aux monuments de l'histoire, se trouvait admirablement confirmée. Le monde antédiluvien, par exemple, dont nous avons entretenu plus haut nos lecteurs, vient en ce moment de se révéler à nous par une découverte capitale, dont les Académies de Paris et de Londres ont constaté l'authenticité, et qui couronne glorieusement la carrière scientifique de M. Boucher de Perthes [1]. M. Lenormand, de son côté, a publié le texte d'un papyrus pharaonique où les plaies d'Egypte sont mentionnées exactement dans l'ordre donné par Moïse. A qui fera-t-on croire qu'Esdras aurait

[1] Voir *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*, tom. LVI, séance du 18 mai 1863. *Note sur les résultats fournis par une enquête relative à l'authenticité de la découverte d'une mâchoire humaine dans le terrain diluvien de Moulin-Quignon*, par M. Milne-Edwards, avec les observations de M. de Quatrefages.

deviné si juste, en refaisant après coup un Pentateuque de troisième main [1].

Conclusion de la controverse.

40. Non, Esdras n'a ni rédigé à nouveau le Pentateuque, ni reconstitué les autres Livres perdus de l'Ancien Testament. Il fut le *Scriba velox in lege Moysi*, comme il dit lui-même; il fut un des plus illustres docteurs du judaïsme; il renoua la chaîne de la tradition et des observances cérémonielles interrompues par la captivité; voilà ses titres de gloire. S'il en avait eu d'autres, il nous les aurait fait connaître lui-même, sans exagération comme sans fausse modestie; car les historiens bibliques, même en parlant d'eux-mêmes, ont le privilége de ne rester jamais, ni en deçà, ni au delà du vrai; ils disent ce qui est, rien de plus, rien de moins. Certes, le service qu'Esdras rendit au peuple juif, en cette circonstance, fut assez grand; et il exerça sur l'avenir de la nation une influence assez prolongée, pour expliquer les honneurs dont Esdras fut entouré, pendant sa vie, et les hommages dont sa mémoire fut l'objet, sans qu'il soit besoin de recourir au témoignage apocryphe d'un livre évidemment composé pour servir la thèse, relativement moderne, des rabbins de la Kabbale.

§ IV. Malachie.

Appréciation préliminaire de la prophétie de Malachie.

41. La mort du grand docteur, et le départ de Néhémias pour la cour d'Artaxerxès, laissaient la colonie juive sans chef et sans guide. Dieu y pourvut, en investissant Malachie du ministère prophétique. Les détails authentiques sur la vie de ce prophète nous manquent complètement. La Chronique d'Alexandrie le fait originaire de Sapha, ville de la tribu de Zabulon, et prétend qu'il mourut à la fleur de l'âge, et reçut la sépulture dans le tombeau de ses ancêtres [2]. Il nous est impossible de contrôler ces renseignements, en l'absence de tout autre témoignage; mais si l'histoire de Malachie nous est inconnue, ses prophéties nous restent; elles ont été admises dans

[1] Voir dans le *Correspondant*, l'article intitulé : *Les Livres égyptiens*, février 1857 et février 1858.

[2] *Chronic. Alexandrin. seu Paschale.*, *Patrol. græc.*, tom. XCII, col. 376, 377.

le canon des Livres saints par la Synagogue et par l'Eglise; elles terminent le cycle prophétique du peuple d'Israël. Si leur date n'est pas exprimée en termes précis par l'auteur, elle est du moins implicitement formulée par les détails de mœurs auxquels le Prophète nous initie. Les reproches les plus fréquents, adressés par Malachie à ses contemporains, tombent sur leur facilité à épouser des femmes étrangères [1], sur leur négligence à payer les dîmes et les prémices [2], sur leurs murmures contre la justice de Dieu [3], et enfin sur l'oubli des prescriptions légales, par rapport au choix des victimes offertes sur l'autel du Seigneur [4]. Ce sont là précisément les désordres qui signalèrent l'époque où Néhémias, retenu par ses fonctions près du roi des Perses, fut absent de Jérusalem. La situation précaire de la colonie juive rend d'ailleurs parfaitement compte de ces infractions à la loi de Moïse. Le petit nombre des familles israélites revenues de la captivité, et la difficulté qui en résultait pour les mariages, devaient naturellement provoquer des alliances avec les nations voisines. La pauvreté des colons récemment transplantés sur un sol autrefois fertile, mais resté inculte pendant soixante-dix ans, ainsi que nous l'apprend un texte précis des Paralipomènes [5], explique suffisamment la pénurie dans laquelle se trouvait le peuple hébreu, sa négligence à acquitter les impôts, ses murmures contre la Providence, et la facilité avec laquelle les prêtres acceptaient des victimes inférieures, pour les sacrifices et les holocaustes. Mais ce qui caractérise surtout les prophéties de Malachie, c'est qu'elles annoncent, en termes formels, le prochain établissement d'un sacrifice nouveau, qui mettra fin aux victimes de l'ancienne loi; l'avénement du Messie et de son précurseur.

Infractions à la loi de Moïse reprochées aux prêtres.

42. « Voici ce que Jéhovah dit à Israël, par la bouche de Malachie, son prophète : Le fils honore son père, et le serviteur son maître. Si je suis votre père, où sont les honneurs que vous m'avez rendus?

[1] *Malach.*, cap. II, 11. — [2] *Malach.*, cap. III, 10. — [3] *Malach.*, cap. II, 17; III, 14, 15. — [4] *Malach.*, cap. I, 8.

[5] *Ut compleretur sermo Domini ex ore Jeremiæ, et celebraret terra sabbata sua : cunctis enim diebus desolationis egit sabbatum usque dum complerentur septuaginta anni* (II *Paralip.*, cap. XXXVI, 21).

Si je suis votre maître, comment m'avez-vous rendu hommage? C'est à vous que s'adresse cette parole, prêtres de Jérusalem, qui avez méprisé la majesté de mon nom. — En quoi, dites-vous, avons-nous donc offensé la majesté de Jéhovah? — Parce que vous avez présenté à mon autel des offrandes impures. N'est-il pas défendu par la loi d'immoler au Seigneur un animal aveugle, mutilé ou malade? Allez porter de tels présents à votre chef, voyez s'il les aura pour agréables, et s'il daignera s'en contenter! dit Jéhovah-Sabaoth. Maintenant donc allez implorer la clémence de votre Dieu, pour ces prévarications, afin qu'il daigne vous les pardonner. En est-il un seul parmi vous qui accomplisse son ministère, qui veille aux portes de mon Temple, ou qui entretienne le feu sur mon autel, par un autre motif que celui d'un vil intérêt? C'est pourquoi, dit le Seigneur, Dieu des armées, ma bienveillance ne se reposera plus sur vous; je dédaignerai les offrandes de votre main, Depuis le lieu où se lève l'aurore jusqu'à l'Occident, mon nom sera grand parmi les nations. Sur tous les points de la terre, on m'offrira en sacrifice une oblation pure, et ainsi mon nom sera glorifié sur toute la surface du monde [1]. » Est-il certain que les holocaustes ont cessé, depuis dix-huit siècles, de brûler sur l'autel de Jérusalem, et que le sang des victimes n'y rougit plus le couteau des sacrificateurs? La Synagogue ne saurait le nier. La première partie de la prédiction est donc accomplie, et Jéhovah a répudié les sanglantes immolations de la loi mosaïque. Mais, où les Juifs trouvent-ils l'oblation pure, présentée par les nations, sur tous les points du monde, à la majesté du Seigneur, et si formellement désignée par Malachie? L'Eglise catholique a porté, de l'Orient à l'Occident, du Nord au Sud, son autel eucharistique, où une victime immaculée est offerte chaque jour pour la rédemption du monde. Jusques à quand les Juifs auront-ils donc des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas ouïr et une intelligence pour ne pas comprendre?

Prédiction d'un sacrifice nouveau.

43. « Ecoutez, prêtres, le message dont j'ai été chargé pour vous, continue Malachie. Si vous persistez à rejeter ma voix, et à lui fer-

[1] *Malach.,* cap. I fere integr.

mer l'oreille de votre cœur, j'enverrai au milieu de vous l'indigence, et je changerai vos bénédictions en anathèmes. Je vous rejetterai au visage les membres palpitants de vos victimes, je souillerai vos ornements de fêtes de leurs dégoûtantes immondices; elles s'attacheront à vous comme une flétrissure indélébile. Alors, vous saurez, mais trop tard, que moi, Jéhovah-Sabaoth, j'avais réellement adressé ce message aux enfants de Lévi, pour qu'il devînt le texte d'un pacte inviolable. Celui que j'ai contracté jadis avec votre aïeul était un pacte de paix et de vie; votre aïeul avait dans son cœur la crainte de ma loi; il tremblait, en prononçant mon nom. La loi de vérité fut dans sa bouche, le mensonge ne souilla jamais ses lèvres; il marcha lui-même dans la paix et l'équité, et enseignait aux autres les sentiers de la justice; car les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science; c'est à lui qu'on demande l'interprétation de la loi. Mais vous, vous avez abandonné ces traditions saintes, et vous avez multiplié les scandales parmi les fils de mon peuple. Juda s'est abandonné au crime; on a vu l'abomination remplir Israël et la cité sainte, parce que les fils de Jacob, au mépris de la loi de Jéhovah, ont épousé des femmes qui adorent les dieux étrangers. On les a vus, après avoir présenté au Seigneur l'épouse de leur jeunesse, et consacré leur union par la majesté de Jéhovah, répudier ensuite la femme vieillie, parce que le dégoût était venu avec les longs jours. Revenez enfin à la pratique de la justice et de la loi; et ne méprisez plus la compagne de vos jeunes années [1]. »

Prophétie relative au Messie et à son précurseur.

44. L'enseignement prophétique élevait peu à peu la nation juive au principe éminemment civilisateur de la monogamie, que Jésus-Christ devait enfin proclamer d'une manière absolue. La loi mosaïque avait réalisé, sur ce point, tout ce qu'il était possible d'obtenir d'une race indisciplinée, où les appétits grossiers prédominaient encore. Ainsi, le Grand Prêtre n'avait pas la faculté d'user du divorce, qu'on tolérait, *ad duritiam cordis,* pour le reste de la nation. Il ne pouvait épouser qu'une femme. « C'était, dit fort judicieusement » M. Rohrbacher, le modèle primitif auquel Dieu voulait ramener

[1] II *Malach.* fere integr.

» tout le reste[1]. » Malachie développe ce germe de perfection, déposé dans la loi ; il rappelle ses compatriotes à la sainte indissolubilité du lien conjugal ; et, pour donner plus de force à un enseignement qui devait froisser les passions juives, il ajoute : Voici que je vais envoyer mon ange, pour préparer les voies devant ma face. Aussitôt après, le Dominateur que vous cherchez, l'Envoyé du Testament, que vous attendez, viendra dans son Temple. Voici qu'il arrive ! dit Jéhovah-Sabaoth. Qui pourra savoir le jour de son avénement, et qui vivra pour le contempler ? Il sera comme la flamme épurant le métal dans la fournaise, ou comme le *borith* dont le foulon se sert pour nettoyer les étoffes. Il s'assiéra pour épurer l'argent ; il purifiera les enfants de Lévi, il les éprouvera comme on éprouve un métal précieux. Ce jour-là, le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur, comme le furent ceux des premiers âges. Je paraîtrai au milieu de vous, pour y faire éclater la justice de mes sentences. Je serai un témoin inexorable contre les homicides, les adultères et les parjures, contre l'avarice qui retient le loyer du mercenaire, contre la cupidité qui opprime l'étranger, la veuve et l'orphelin. Je suis Jéhovah, et je ne change point. Fils de Jacob, c'est à cela que vous devez de subsister encore : car, dès le temps de vos aïeux, vous avez foulé aux pieds mes préceptes. Revenez donc à moi, et je reviendrai à vous. Vous m'avez maudit, dans votre indigence. Vous avez dit : C'est une folie de servir Jéhovah ! Qu'avons-nous gagné à observer ses lois, et à marcher tristement, sous le regard sévère du Dieu des armées ? Heureux ceux qui ont secoué son joug ; ils ont enrichi leur maison des fruits de l'injustice ; ils ont insulté le nom de Jéhovah, et tout leur a réussi ! — Tel est votre langage. Mais ceux qui conservent fidèlement dans leur cœur la crainte du Dieu vivant n'ont point parlé ainsi. Ceux-là, Jéhovah a écrit leur nom au livre de vie ; ils seront les privilégiés de sa tendresse, au jour qu'il prépare dans sa miséricorde : il les traitera, comme un père traite son enfant bien-aimé[2]. »

[1] Rohrbach., *Histoire univers. de l'Eglise cathol.*, tom. III, pag. 139.
[2] III *Malach.* fere integr.

45. Quel est le Dominateur cherché par les Juifs, l'Envoyé du Testament, attendu par eux, dont l'avénement dans le Temple de Zorobabel ait été constaté par l'histoire? La Synagogue pourrait-elle nous en dire le nom? Le Livre de Malachie n'a cessé d'être, pour les fils de Jacob, comme pour les enfants de l'Eglise, un livre inspiré. Par quel miracle d'obstination, les Juifs persévèrent-ils donc à lire et à relire chaque jour des prophéties qui, dans leur système, ne se sont point réalisées, et que la puissance divine elle-même ne saurait plus accomplir? Car enfin, en supposant qu'un Temple nouveau pût être réédifié à Jérusalem, Dieu lui-même ne saurait faire qu'il fût le Temple de Zorobabel. Comment alors, ce Dominateur cherché, cet Envoyé du Testament, si longtemps attendu, le Messie enfin, pourrait-il y faire son avénement. « Voici qu'il arrive! » dit Malachie. En effet, les empires, les temps et les hommes vont se précipiter en quelque sorte, pour préparer la voie au Christ Rédempteur. Les annales juives nous conduiront rapidement à ce terme désiré; le ministère prophétique va cesser au milieu d'Israël. C'est que Jésus-Christ est attendu, il est désigné, Malachie le montre du doigt; il annonce son précurseur. Les oracles vont finir, les figures disparaître devant la réalité. Mais pour les Juifs, aveugles et incrédules, que peuvent signifier toutes ces expressions du prophète? Aveuglement des Juifs en face des prophéties de Malachie.

46. La vue de Malachie embrasse l'horizon des temps dans son ensemble, et suit l'accomplissement des desseins de Dieu, jusqu'à la consommation des siècles. « Un jour viendra, dit-il, jour de feu, semblable à la vision d'une fournaise embrasée. Tous les artisans d'impiété seront dévorés comme la paille légère. Ce jour, qui doit venir, dit Jéhovah-Sabaoth, les consumera sans leur laisser ni germe ni racine. Mais le soleil de la justice se lèvera alors, en faveur de ceux qui craignent le Seigneur; le salut sera dans sa lumière; justes, vous tressaillerez d'allégresse en ce jour, et vous bondirez de joie comme le chevreau dans les pâturages. Votre pied foulera la cendre des impies, en ce jour où je manifesterai mes œuvres. Souvenez-vous de la loi que j'ai dictée sur l'Horeb à Moïse, mon serviteur, et que j'ai transmise par lui à tous les fils d'Israël. Avant l'apparition du jour de Jéhovah, grand et terrible, je vous enverrai Prédiction de Malachie relative à la fin des temps. Retour d'Élie.



Elie le prophète. Il réunira, dans une concorde mutuelle, le cœur des enfants à celui de leur père et le cœur des pères à celui des enfants, afin qu'à mon avénement je ne sois pas contraint d'envelopper le monde dans un anathème universel[1]. »

Les prophéties de Malachie. Trait d'union entre l'Ancien Testament et l'Evangile.

47. Le retour d'Elie précédera le dernier avénement du Fils de l'homme, et le jugement final. Les Juifs, dès le temps de Notre Seigneur Jésus-Christ, avaient tellement compris cette parole de Malachie qu'ils demandaient à saint Jean-Baptiste : « Etes-vous le » Christ ? — Non. — Etes-vous Elie ? — Non. — Etes-vous le Prophète ? — Non. — Mais alors qui êtes-vous ? Nommez-vous vous-» même, afin que nous puissions répondre à ceux qui nous ont en-» voyés. — Je suis, répondit Jean-Baptiste, la voix de celui qui crie » au désert : Préparez la route devant le Seigneur[2]; selon qu'il a » été prédit par Isaïe et les prophètes, qui disent encore : Voici que » j'envoie un ange pour préparer les voies devant la face de mon » Christ[3]. » Ainsi, d'après la prédiction de Malachie, les Juifs attendaient le retour d'Elie, comme un des signes précurseurs de l'apparition du Christ. Ils confondaient les deux avénements du Fils de l'homme, et attribuaient au premier ce qui ne convient qu'au second. Après la transfiguration sur le Thabor, où Pierre, Jacques et Jean avaient vu Notre-Seigneur converser avec Moïse et Elie, en descendant la montagne, les trois apôtres dirent à Jésus : « Pour-» quoi donc les Scribes nous enseignent-ils qu'Elie doit d'abord re-» venir sur la terre, avant l'avénement du Messie ? — En effet, ré-» pondit le Sauveur, Elie reviendra et rétablira toutes choses. Mais » pour le moment, je vous le dis : Elie est déjà venu, mais ils ne » l'ont pas su reconnaître ; ils l'ont traité comme ils ont voulu. C'est » ainsi que le Fils de l'homme subira sa cruelle Passion par leurs » mains. — Les disciples comprirent alors qu'il voulait leur parler » de Jean-Baptiste[4]. » On le voit, Malachie était le trait d'union entre le Mosaïsme et l'Evangile ; ses révélations terminent la série du ministère prophétique de l'Ancien Testament. Dans le passé, il

[1] *Malach.*, cap. IV integr. — [2] *Joan.*, cap. I, 19-23. — [3] *Marc*, cap. I, 24. — [4] *Matth.*, cap. XVII, 10-13.

remonte à Moïse, et par lui aux patriarches, à Noë, à Adam; « Souvenez-vous, dit-il, de la loi dictée à Moïse sur l'Horeb; » dans l'avenir il étend la main du côté du Christ, en disant : « Le » voilà qui arrive ! » La chaîne des temps se trouve ainsi complétée, et le Rédempteur nous apparaît comme « la fin de la loi[1]. »

§ V. Mort de Néhémias (vers 415).

48. Les reproches, adressés aux prêtres de Jérusalem et au peuple de Juda par Malachie, n'étaient que trop justifiés par les désordres qui avaient suivi la mort d'Esdras et le départ de Néhémias. Le pontife Eliacib, fils et successeur de Josué, donnait lui-même l'exemple du mépris des lois. « Chargé de l'intendance du trésor sacré, il avait ménagé, dans les bâtiments contigus au Temple, un appartement pour Tobie l'Ammonite, son allié, celui-là même qui avait si longtemps cherché à entraver la reconstruction de Jérusalem. A cette nouvelle, dit Néhémias, je demandai au roi la permission de retourner dans ma patrie. Après de longues instances, Artaxerxès

Retour de Néhémias à Jérusalem. Réformes opérées par lui.

[1] *Rom.*, cap. x, 4. Nous croyons devoir donner ici un double tableau des prophètes, dans l'ordre de leur inscription au catalogue des Livres saints et dans l'ordre chronologique.

VULGATE.

—

QUATRE GRANDS PROPHÈTES.

1. Isaie.	3. Ezéchiel.
2. Jérémie. Baruch.	4. Daniel.

DOUZE PETITS PROPHÈTES.

1. Osée.	7. Nahum.
2. Joël.	8. Habacuc.
3. Amos.	9. Sophonie.
4. Abdias.	10. Aggée.
5. Jonas.	11. Zacharie.
6. Michée.	12. Malachie.

ORDRE CHRONOLOGIQUE.

1. Jonas (817). T. II, p. 684-698.
2. Osée (817-766). T. II, p. 698-703.
3. Amos (780). T. II, p. 703-707.
4. Isaie (752-694). T. II, p. 715-717, 722. T. III, p. 4-18, 31-40, 89-93.
5. Michée (740-680). T. II, p. 723. T. III, p. 15.
6. Nahum (694-640). T. III, p. 98-101.
7. Sophonie (639-609). T. III, p. 151-158.
8. Joël (608-598). T. III, p. 209-216.
9. Jérémie (626-585). T. III, p. 178-185, 195-208, 221-225, 230-318. Baruch (585). T. III, p. 318-327.
10. Habacuc (606-559). T. III, p. 216-220, 405.
11. Ezéchiel (593-570). T. III, p. 256-276, 327-344.
12. Abdias (586). T. III, p. 310, 311.
13. Daniel (600-535). T. III, p. 231, 344-450.
14. Aggée (529-516). T. III, p. 468-473.
15. Zacharie (529-516). T. III, p. 479-486.
16. Malachie (430-415). T. III, p. 570-577.

me l'accorda : ce fut en la trente-deuxième année de son règne. J'arrivai dans la ville sainte, et je compris ce qu'il y avait de dangereux pour la nation, dans la faveur qu'Eliacib avait faite à Tobie l'Ammonite. Je chassai donc cet étranger du vestibule du Temple, et fis enlever des salles du trésor tout ce qui lui appartenait. D'après mes ordres, on procéda à la réhabilitation du lieu saint, profané par ce contact, et je rendis à leur destination sacrée les appartements qui en avaient été ainsi distraits. Je m'aperçus ensuite que les redevances attribuées par la loi aux enfants de Lévi n'étaient point acquittées ; en sorte que les lévites, les chanteurs et les différents officiers du Temple avaient dû quitter Jérusalem, où ils ne pouvaient plus vivre, pour se répartir dans les autres cités de Juda. J'adressai à ce sujet les plus vifs reproches aux magistrats. Pourquoi, leur disais-je, avons-nous abandonné le Temple du Seigneur? Par mes soins, les lévites furent rappelés ; ils vinrent reprendre leurs fonctions, et le peuple apportait, dans les greniers préparés à cet effet, la dîme du blé, du vin et de l'huile. Je confiai l'intendance de ces magasins au prêtre Sélémias, à Sadoc le scribe et au lévite Phadaïas, qui eurent sous leurs ordres Hanan, fils de Zachur; chacun d'eux était d'une fidélité à toute épreuve, et je n'hésitai point à remettre entre leurs mains la subsistance de leurs frères. O mon Dieu, souvenez-vous de mes pieux efforts, et du zèle que j'apportai au rétablissement de votre culte et de vos cérémonies saintes[1] ! »

Mesures de rigueur contre les violations du sabbat.

49. « Cependant, je voyais les fils de Juda fouler les grappes, ou les olives, sous le pressoir, le jour du sabbat; on portait les gerbes, on chargeait le vin, les raisins, les figues sur les ânes, et on amenait tous ces fardeaux à Jérusalem, sans respect pour le repos du Seigneur. Je défendis alors de tenir aucun marché le jour du sabbat. Les Tyriens, qui venaient approvisionner Jérusalem, y vendaient publiquement leurs poissons et les autres denrées, pendant ce saint jour. J'assemblai les princes du peuple. Quel est, leur dis-je, ce nouveau désordre que vous avez laissé s'introduire ? Osez-vous profaner

[1] II *Esdr.*, cap. XIII, 1-14.

ainsi le sabbat? N'est-ce pas un crime semblable qui attira, sur nos aïeux et sur notre patrie, le courroux du Seigneur? Et, après un si cruel châtiment, vous ne rougissez pas de renouveler les mêmes prévarications! — Je donnai l'ordre de fermer les portes de la ville pendant le jour du repos, et je fis placer des gardes sur les remparts, pour empêcher qu'on n'introduisît aucun fardeau dans la ville. Les marchands se trouvèrent ainsi, deux fois de suite, contraints de passer toute la journée du sabbat hors de la ville. Je leur dis alors : Pourquoi vous tenir ainsi autour de Jérusalem? Si cela vous arrive encore, je vous ferai mettre en prison. — Dès lors ils cessèrent de venir dans la ville sainte au jour du sabbat[1]. »

Le fils du grand prêtre Joïada est banni pour avoir épousé la fille de Sanaballat.

50. « Malgré les promesses solennelles faites au Seigneur, les Juifs avaient de nouveau contracté des mariages avec des femmes de Moab, d'Ammon et d'Azot. Le petit-fils[2] du grand prêtre Eliacib avait lui-même épousé la fille de Sanaballat, l'ennemi de Jérusalem. Les enfants, nés de ces unions impures, parlaient la langue de leurs mères; ils ne comprenaient pas l'hébreu, et l'on entendait tous les idiomes étrangers dans la ville sainte. J'assemblai le peuple; je fis sévèrement punir les coupables, et les adjurai, au nom de Jéhovah, de rompre enfin avec ces alliances proscrites. N'est-ce pas, leur disais-je, par des prévarications de ce genre, que Salomon a terni sa gloire? Ce monarque, le plus grand qui ait jamais régné sur un peuple, l'ami de Dieu, qui vit son sceptre s'étendre sur tout Israël pacifié, fut perdu par des femmes étrangères! Voulons-nous donc l'imiter dans sa désobéissance, pour en être comme lui les victimes? — Je bannis ensuite de Jérusalem le gendre de Sanaballat. Jéhovah, mon Dieu, souvenez-vous, au jour de vos justices, de ceux qui profanent le sacerdoce, et foulent aux pieds la loi imposée aux lévites! Ce fut ainsi que je purifiai le peuple de toutes les alliances avec l'étranger; je reconstituai ensuite les divers degrés de la hiérarchie sacerdotale et lévitique; je réglai tout ce qui concernait les offrandes du bois pour l'autel du Sei-

[1] II *Esdr.*, cap. XIII, 15-22. — [2] Son nom ne se trouve pas dans le texte sacré; Josèphe l'appelle Manassé (Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XI, cap. VII).

gneur, et des prémices réservées au Temple. O mon Dieu, souvenez-vous de moi, dans votre miséricorde ! *Amen*[1] ! »

Le feu sacré retrouvé par Néhémias.

51. Ici se termine le touchant récit où Néhémias a consigné, comme dans un journal, les travaux et les luttes de sa vie. Son livre, tel que nous l'avons maintenant, n'est qu'un extrait des mémoires, plus étendus, que le restaurateur de Jérusalem avait rédigés. C'est du moins ce qu'il est permis de conclure, d'un passage reproduit par les Machabées, et emprunté, disent-ils, aux *Commentaires* de Néhémias[2]. Voici ce passage, qui ne se trouve plus dans son Livre actuel, et qui complétera l'histoire du pieux Israélite. « Au temps où nos aïeux furent emmenés en captivité, sous Nabuchodonosor, les prêtres prirent le feu sacré, qui brûlait sur l'autel de Jéhovah, et le déposèrent dans la vallée, au fond d'un puits desséché. Plusieurs années s'écoulèrent, jusqu'au jour où il plut à Dieu de disposer favorablement le cœur du roi des Perses, qui autorisa Néhémias à retourner à Jérusalem. Celui-ci chargea les petit-fils de ces prêtres d'aller retirer le feu sacré, du dépôt où il avait été placé par leurs aïeux. Mais ils ne trouvèrent, au fond du puits, qu'un peu de vase à demi desséchée. Néhémias leur ordonna de l'apporter. Il la fit répandre sur le bois destiné à l'holocauste. Or, le soleil, qui était en ce moment voilé par un nuage, ayant de nouveau resplendi dans le ciel, une flamme merveilleuse vint consumer l'holocauste, en présence de la multitude étonnée. Néhémias prononça alors cette prière : Jéhovah, créateur de tous les êtres, Dieu puissant et redoutable, juste et miséricordieux, vous qui seul êtes notre roi; c'est vous qui mettez enfin un terme aux calamités d'Israël, vous qui autrefois aviez élu et sanctifié nos aïeux ! Recevez ce sacrifice, qui vous est offert au nom de tout le peuple ; gardez avec nous votre pacte d'alliance, et répandez sur nous l'esprit de votre sainteté. Réunissez nos frères, des lointaines contrées de l'exil; brisez les chaînes des captifs; jetez un regard de compassion sur tant de malheureux, qui gémissent encore dans l'oppression et le mépris, afin que les nations apprennent que vous êtes notre Dieu.

[1] II *Esdr.*, cap. XIII, 23 ad ultim. — [2] II *Machab.*, cap. II, 13.

Humiliez nos persécuteurs, et ceux qui triomphent de nos désastres. Etablissez votre peuple dans le lieu sanctifié par votre élection, selon que l'a prédit Moïse [1]. — Cependant les prêtres chantaient les hymnes sacrés, jusqu'à ce que les victimes eussent été consumées. Alors Néhémias fit verser ce qui restait de l'eau miraculeuse, sur les larges pierres dont l'autel était construit. Aussitôt une flamme s'éleva, en enveloppant les dalles; mais le feu de l'autel parut l'absorber. Ce prodige s'accomplit devant un peuple immense. Le roi des Perses en fut informé. Il ordonna à ce sujet une enquête, et, après s'être assuré de la vérité, il fit construire un oratoire sur l'emplacement du puits où l'eau miraculeuse avait été retrouvée. Il envoya aux prêtres de Jérusalem de magnifiques présents, et les combla de biens. Néhémias nomma ce lieu *Nephthar,* c'est-à-dire *Purification;* de nos jours on l'appelle vulgairement *Néphi* (*sacré*) [2]. »

Bibliothèque fondée à Jérusalem par Néhémias.

52. Les Machabées nous apprennent encore une autre particularité, non moins importante. « Néhémias, disent-ils, établit une » bibliothèque, où il rassembla de divers pays les livres des pro» phètes, ceux de David, les lettres des rois de Perse en faveur des » Juifs, et le catalogue des présents faits par eux au Temple de » Jérusalem [3]. » On remarquera qu'il n'est point question de la Loi, ou Pentateuque de Moïse, dans l'énumération des livres réunis par Néhémias. Ce fait est significatif. Dans l'hypothèse dont nous avons parlé plus haut, le Pentateuque, ou du moins les fragments qu'on en aurait pu retrouver, devraient au contraire figurer ici en première ligne. Le Livre de Moïse n'avait donc pas disparu, comme on le suppose; Esdras n'avait donc point eu à le rédiger à nouveau. S'il en eût été ainsi, la rédaction d'Esdras serait signalée, car elle eût constitué le plus riche trésor de la bibliothèque du Temple. Loin de se prêter à une pareille supposition, le texte des Machabées la contredit formellement. Les livres dont il est question « furent, dit-il, réunis des diverses contrées. » Mais, d'après la narration du pseudo-Esdras, tous les livres connus de l'Ancien Testament, et un

[1] *Deuteron.*, cap. XXX, 3-5. — [2] II *Machab.*, cap. I, 19 ad ultim. — [3] II *Machab.* cap. II, 13.

nombre bien supérieur encore, puisqu'ils formaient un total de deux cent quatre volumes, auraient été composés simultanément, dans une plaine voisine de Jérusalem. Néhémias n'aurait donc pas eu à les faire venir, à grands frais, des régions lointaines. On le voit, les rêveries de la Kabbale n'ont aucun fondement dans les réalités de l'histoire. Les livres que Néhémias rassembla à Jérusalem furent les écrits de Jérémie, de Baruch, d'Ezéchiel, de Daniel et des autres prophètes, qui avaient vécu dans les diverses contrées de l'Egypte, de la Babylonie et de la Perse après la captivité; quelques-uns des psaumes ajoutés au recueil de David, dans des circonstances récentes, et enfin la collection de la correspondance officielle des rois chaldéens et perses, au sujet des affaires de la Judée. Il y a tout lieu de croire que, pour ce travail, le pieux restaurateur de Jérusalem s'aida des lumières d'Esdras, et que ce fut là l'origine du Canon hébraïque des Ecritures.

Mort de Néhémias.

53. Quoi qu'il en soit, Néhémias continua, jusqu'à une vieillesse assez avancée, à guider le peuple de Juda dans les voies de la fidélité à son Dieu. La mort d'Artaxerxès Longue-Main (424) le dispensa de retourner à la cour de Perse. Xerxès II et Sogdien ne firent que passer sur le trône, et n'ont point laissé de trace dans l'histoire juive. On place la mort de Néhémias sous le règne de Darius Nothus (422-404). L'Esprit saint a résumé, en un verset, l'éloge de ce grand homme. « Sa mémoire, dit le livre de l'Ecclé» siastique, vivra dans les âges reculés. Il a relevé nos murailles » abattues, redressé nos portes sur leurs gonds, et réédifié les mai» sons de Jérusalem[1]. »

§ VI. Fin de la domination persane (422-336).

Trois siècles de silence entre Néhémias et le Livre des Machabées.

54. Depuis Néhémias jusqu'aux Machabées, c'est-à-dire durant une période de près de trois siècles, l'Ecriture sainte garde le silence sur l'histoire du peuple hébreu. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une lacune dans les annales juives. Daniel avait

[1] *Eccli.*, cap. XLIX, 15.

d'avance tracé, dans le tableau de ses prophéties, les grands événements qui remplirent cet intervalle. Pendant que l'univers étonné voyait tomber, sous les coups d'Alexandre, le colosse de l'empire persan; quand plus tard il suivait, d'un regard plein d'inquiétude, les rapides progrès de la rivale de Carthage, et qu'il apprenait, au bruit de cent victoires, le nom glorieux de Rome; les Juifs, instruits par leurs prophètes, savaient seuls le secret des révolutions qui changeaient la face de la terre. Ils avaient hâte de voir se compléter le cycle des quatre grandes monarchies, pour arriver à la fin des soixante-dix semaines d'années, à l'avénement du Christ roi[1], et à l'établissement de l'empire immortel, suscité par Jéhovah[2]. Nous n'avons point à présenter le récit des événements de l'histoire profane. Ils appartiennent à un autre ordre de faits; il suffira de noter brièvement, dans l'ordre chronologique, quelques détails qui intéressent plus particulièrement le peuple de Dieu.

Le Temple samaritain de Garizim.

55. Josèphe nous apprend que Manassé, le fils du pontife Joïada, le gendre de Sanaballat, expulsé de Jérusalem par Néhémias, obtint de Darius la permission d'élever, sur le mont Garizim, près de Sichem, un temple rival de celui de Jérusalem. L'ambitieux Manassé en devint le grand prêtre, et le schisme samaritain se trouva ainsi reconstitué, comme il l'avait été jadis sous les rois impurs d'Israël. Au point de vue doctrinal, les Samaritains se séparaient des Juifs, en rejetant tous les livres sacrés, autres que le Pentateuque; ils niaient l'autorité des prophètes, et, à plus forte raison, celle des traditions, des lois et des coutumes qui n'étaient pas formellement écrites dans le Livre de Moïse. Sous ce rapport ils étaient les protestants du Judaïsme. Ainsi que nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la remarque, leur obstination à n'admettre, comme Livre sacré, que le Pentateuque exclusivement, est une preuve décisive en faveur de son authenticité. Du reste, les Samaritains partageaient la croyance au Messie, aux anges et à la résurrection des morts. Sous le rapport disciplinaire, le point principal de leur controverse avec les Juifs concernait le véritable lieu du

[1] *Dan.*, cap. IX, 25. — [2] *Dan.*, cap. II, 44.

sanctuaire. Ils soutenaient, dit Josèphe, que Moïse avait clairement indiqué le mont Garizim comme le centre du culte, en l'appelant la « montagne des Bénédictions, » tandis que le nom même de Jérusalem n'est pas une seule fois mentionné dans le texte mosaïque. On rapporte communément la construction du Temple de Garizim à l'époque de Darius Nothus, que Josèphe paraît avoir confondu avec Darius Codoman, vaincu par Alexandre.

Succession des rois perses jusqu'à Darius Codoman.

56. Darius Nothus mourut, en 404, après dix-neuf ans d'un règne sans gloire, pendant lequel les Egyptiens, aidés par les Grecs, réussirent à secouer le joug de la Perse, et à reconstituer une monarchie indigène. Ses deux fils, Artaxerxès Mnémon et Cyrus le jeune, se disputèrent la succession paternelle. Les Grecs prirent parti dans cette lutte, immortalisée par la *retraite des dix mille,* qui, sous la conduite de Xenophon, aussi célèbre historien que grand général, réussirent à traverser six cents lieues, des rives du Tigre jusqu'à Chrysopolis (Scutari), sans se laisser entamer par les forces vingt fois supérieures de Mnémon. L'histoire de la Perse n'est plus qu'une série non-interrompue de dissensions intestines, de révolutions de palais et d'insurrections de provinces. Artaxerxès Mnémon meurt de chagrin (361), après avoir vu son fils aîné lever contre lui l'étendard de la révolte, et deux autres de ses enfants assassinés par leur frère. Ochus, le fratricide couronné, recueillit ce sanglant héritage. La Phénicie se souleva contre lui (350). Il paraît qu'une fraction du peuple juif prit part à la révolte; c'est du moins ce qui résulterait d'un texte de Solin, qui nous apprend que le roi de Perse, après avoir pris Sidon et soumis les Phéniciens, marcha contre Jéricho, y fit un grand nombre de prisonniers, dont il envoya une partie dans l'intérieur de l'Empire et jusque sur les bords de la mer Caspienne, et emmena les autres comme esclaves dans son expédition d'Egypte [1]. Ochus eut en effet la gloire de faire rentrer les Egyptiens sous la domination des Perses. Après cet exploit, il

[1] Solin (Polyhistor), *De situ et mirabilibus orbis*, cap. XXXV. Edit. de Deux-Ponts, 1794, in-8°. Georges le Syncelle, dans sa *Chronographie,* enregistre le même fait. Cependant Josèphe, dans son livre *De Antiq. judaic.*, n'en fait pas mention. Eusèbe, dans le II[e] livre de ses *Chroniques*, ne parle que de la prise

sembla renoncer à toute activité politique, pour s'endormir au sein des voluptés, et mourut (338), après un règne de vingt-trois ans, empoisonné par Bagoas, son ministre et son favori. Le meurtrier couronna Arsès, le plus jeune des fils de sa victime, dans l'espérance de gouverner réellement sous un roi nominal. Mais Arsès avait de plus nobles instincts, il chercha à se débarrasser d'une tutelle ignominieuse, et à venger la mort de son père. Bagoas le prévint, en le faisant assassiner, lui et toute sa famille (336). Il ne restait plus qu'un seul prince, descendant de la race royale des Achéménides, c'était Darius Codoman. Bagoas le laissa monter sur le trône, comptant le trouver plus docile qu'Arsès. Il se trompait; Darius était digne de porter le sceptre. Son premier soin fut de mettre à mort le bourreau de sa famille. Il signala son règne par une sagesse et une modération depuis longtemps inconnues à ses prédécesseurs. Malheureusement pour lui, l'année même de son avénement au pouvoir était celle où Alexandre le Grand succédait, en Macédoine, à Philippe son père.

§ VII. Alexandre le Grand (336-324).

Les victoires du Granique et d'Issus. Siége de Tyr. Réponse du grand prêtre Jaddus à Alexandre.

57. On sait comment le héros macédonien, vérifiant, au pied de la lettre, la prophétie de Daniel, s'élança sur l'Asie. Il semblait ne pas toucher terre; d'un bond il est au Granique (334), et ses quarante mille Grecs taillent en pièces les deux cent mille soldats de Darius. Sardes, Ephèse, Milet, Halicarnasse ouvrent leurs portes au vainqueur. Mais il prend à peine le temps de les traverser; déjà il est en Cilicie, et renverse à Issus les six cent mille hommes amenés par Darius en personne pour lui disputer le passage. La Syrie, les trésors de Damas, les richesses de Sidon, sont le fruit de cette victoire; et déjà les soldats d'Alexandre, comme autrefois ceux de Nabuchodonosor, sont occupés à combler le bras de mer qui sépare la nouvelle Tyr du continent, pour aller forcer au milieu des flots

de Sidon et de la soumission de l'Egypte par Ochus (Euseb., *Chronic.*, cap. II; *Patrolog. græc.*, tom. XIX, col. 488).

la cité qui se croyait imprenable. Le siége avait duré treize ans, du temps de Nabuchodonosor : il fut terminé en sept mois par Alexandre. Les Juifs, sous la direction du grand prêtre Jaddus, avaient reconnu, à la rapidité de sa marche, le conquérant prédit par Daniel; mais les malheurs de Darius ne les avaient pas relevés de leur serment de fidélité, et ils eurent le courage de maintenir leur foi politique à la hauteur de leur foi religieuse. « Pendant le siége de Tyr, » dit l'historien Josèphe, Alexandre adressa au grand prêtre Jaddus » un message, par lequel il le sommait de se soumettre à son empire, de laisser les marchands Juifs apporter des provisions à son » armée, et de fournir aux Macédoniens les secours en argent et » en hommes qu'il était tenu de livrer chaque année à Darius; en » retour, il lui promettait une amitié, qui, dans les circonstances présentes, n'était pas à dédaigner. Jaddus répondit aux envoyés macédoniens que les Juifs étaient liés par le serment qu'ils avaient » prêté au roi des Perses, et qu'ils y seraient fidèles, tant que Darius » vivrait. Irrité de cette réponse, Alexandre jura de faire subir à » Jérusalem le sort qu'il réservait à Tyr, et d'apprendre, par cet » exemple, à l'Asie tout entière, quel était le maître qui avait droit » d'exiger le serment d'obéissance [1]. »

Alexandre à Jérusalem.

58. En effet, après la conquête de Tyr, le héros prit avec son armée le chemin de Jérusalem. « Jaddus consterné à cette nouvelle, » dit Josèphe, désespérait d'apaiser la colère du vainqueur. Il ordonna des prières publiques, offrit des victimes à Jéhovah, et » remit à la miséricorde divine le salut d'Israël. La nuit qui précéda » l'arrivée d'Alexandre, le Grand Prêtre fut encouragé par une vision céleste. L'Ange du Seigneur lui ordonna d'ouvrir les portes » de Jérusalem, de tendre les rues de la ville de guirlandes de » fleurs, de faire prendre aux Juifs leurs tuniques blanches, comme » pour une fête, et d'aller lui-même, revêtu de ses ornements pontificaux, avec tous les prêtres dans leur costume des cérémonies » saintes, à la rencontre du héros. Jaddus exécuta ponctuellement » ces ordres. Le lendemain, quand on signala l'approche d'Alex-

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XI, cap. VIII.

» andre, tous les Juifs, précédés du Pontife et des prêtres, se diri-
» gèrent à sa rencontre, dans un ordre merveilleux. Ils s'arrêtèrent
» à Sapha, point culminant de la montagne, d'où la vue domine
» complétement la ville et le Temple. C'était là que le sort de Jéru-
» salem allait se décider. Les Phéniciens et les Chaldéens, qui sui-
» vaient l'armée victorieuse, comptaient sur le pillage de la ville
» sainte pour s'enrichir; leurs espérances furent trompées. Alex-
» andre, en aperçevant de loin cette multitude vêtue de tuniques
» blanches, et le cortége des prêtres en habits de lin, se sentit ému.
» Le Grand Prêtre s'avança seul; il portait la robe d'hyacinthe aux
» broderies éclatantes, et, sur la tête, la tiare avec la lame d'or,
» où le nom divin était inscrit. Alexandre se prosterna, pour adorer
» le nom auguste de Dieu. En ce moment les Juifs, rangés en cercle,
» en arrière du Pontife, firent retentir les airs des cris de : Vive le
» roi de Macédoine ! Cependant les princes syriens, et les grands
» officiers qui entouraient le héros, ne savaient que penser de sa
» conduite. Ils croyaient qu'Alexandre avait perdu l'esprit. Parmé-
» nion, que l'amitié du monarque autorisait à une plus grande fa-
» miliarité, osa seul hasarder une observation. Comment, lui dit-il,
» vous que tout l'univers adore, adorez-vous le Pontife hébreu? —
» Ce n'est point le prêtre que j'adore, répondit Alexandre, mais le
» Dieu dont il est le ministre. J'étais encore en Macédoine, et je son-
» geais à la conquête de l'Asie, lorsque j'eus une vision. Un homme,
» portant les mêmes ornements que ce Pontife, m'apparut; il me dit
» de ne rien craindre, de faire sur-le-champ traverser l'Hellespont
» à mes troupes, m'assurant que, sous ses auspices, je subjuguerais
» l'empire des Perses. Tout à l'heure, en retrouvant le Pontife hé-
» breu sous les mêmes ornements qui m'avaient frappé alors, je me
» suis rappelé cette circonstance. Je crois donc que c'est avec l'ap-
» pui de la Divinité que mon entreprise a été conçue; je me tiens
» assuré de vaincre Darius, et bientôt, maître de la Perse, l'oracle
» sera vérifié pour moi. — Après ces paroles adressées à Parménion,
» le héros tendit la main au Grand Prêtre, et, précédé du cortége
» sacerdotal, se dirigea vers Jérusalem. A son entrée dans la ville
» sainte, il monta au Temple, et fit immoler des victimes au Sei-

» gneur. Jaddus lui présenta alors le Livre des prophéties de Daniel : » il lui fit lire le passage où il était prédit qu'un monarque grec » mettrait fin à la monarchie persane. Alexandre se reconnut lui-» même, dans le tableau tracé par le Prophète, et il en témoigna sa » joie ; puis il congédia la multitude. »

Faveurs accordées aux Juifs par le conquérant. Soldats Juifs enrolés dans son armée.

59. « Le lendemain, il convoqua de nouveau les habitants de » Jérusalem, et les autorisa à exposer les diverses requêtes qu'ils » pouvaient avoir à lui présenter. Jaddus, au nom de tous ses frères, » demanda au roi qu'il leur fût permis de vivre selon les lois de » leurs pères, et que, chaque septième année, il daignât les exemp-» ter du tribut ordinaire. Cette première faveur fut accordée. Le » Grand Prêtre pria ensuite le héros de laisser aux Juifs, qui habi-» taient dans les provinces de Babylone et de Médie, la liberté de » s'administrer de même selon leurs coutumes et leurs lois. » Alexandre le promit. S'adressant ensuite à la multitude, il ajouta » que ceux qui désireraient s'enrôler sous ses drapeaux auraient » également la faculté d'y vivre selon leur religion, et d'en observer » toutes les pratiques. Cette proposition fut acceptée avec enthou-» siasme, et un grand nombre de Juifs se firent incrire au nombre » des soldats d'Alexandre [1]. »

Conquête de l'Égypte. Alexandrie. Colonie macédonienne à Samarie.

60. Le conquérant quitta Jérusalem, au milieu des acclamations d'enthousiasme et de reconnaisance. Les Samaritains sollicitaient l'honneur de le recevoir, dans leur Temple de Garizim ; mais il se contenta d'incorporer à son armée les troupes auxiliaires qu'ils lui offrirent, et leur promit de les visiter à son retour, s'il en avait le loisir. Il avait hâte de se rendre en Egypte. Ce fut une marche triomphale ; les Egyptiens, las du joug des Perses, qu'ils subissaient, à nouveau, depuis l'expédition d'Ochus, le reçurent comme un libérateur. Il laissa au milieu d'eux un monument de son passage, et bâtit, sur les bords de la Méditerranée, la ville d'Alexandrie, qui porte encore aujourd'hui le nom de son glorieux fondateur. Il songea, pour la peupler, à y installer une colonie de Juifs, auxquels il accorda les priviléges les plus étendus, ne leur laissant pas seule-

[1] Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. XI, cap. VIII.

ment leur administration particulière et le libre exercice de leur culte, mais les établissant sur le pied d'une égalité complète avec les Macédoniens, qui se fixèrent dans la nouvelle cité. Sorti d'Égypte, avec le titre de Fils de Jupiter, qu'il était allé recevoir de la flatterie des prêtres d'Ammon, dans le désert lybien, Alexandre ne pensait plus au Temple de Garizim; ni à la visite qu'il lui avait promise; il allait chercher Darius au fond de l'Orient. Un incident imprévu lui rappela les Samaritains. Ce peuple turbulent s'était révolté contre le gouverneur macédonien de la Palestine, et l'avait mis à mort. Alexandre punit les meurtriers du dernier supplice, bannit les habitants, peupla Samarie d'une colonie grecque, et donna le reste des terres aux Juifs. Les Samaritains, ainsi expulsés de leur capitale, se retirèrent à Sichem, aux pieds du Garizim. Dès-lors Sichem devint comme la métropole du schisme samaritain.

Fin de la monarchie des Perses (330). Derniers exploits et mort d'Alexandre (324).

61. Alexandre quitta ensuite la Judée, qu'il ne devait plus revoir. La défaite de Darius à Arbelles, et la mort de ce malheureux prince, assassiné dans sa fuite par le traître Bessus (330), achevèrent la conquête de la Perse. Citer le nom des provinces que le conquérant voulut parcourir, serait faire l'énumération du monde alors connu. L'Hyrcanie, la Bactriane, le nord de l'Asie, par delà le Caucase et l'Oxus, les rives de la mer Caspienne jusque-là inconnue aux Grecs, les déserts de la Scythie, les bords de l'Hydaspe, l'Inde elle-même, où il fonda, selon le témoignage de Plutarque, soixante-dix cités nouvelles, ne suffirent pas à sa dévorante ambition. Il voulait pousser sa marche jusqu'aux rives du Gange; mais ses soldats, lassés de vaincre, refusèrent d'avancer. Arrivés jusqu'à l'Océan indien, les Macédoniens virent, pour la première fois, le flux et le reflux des vagues, inconnu dans la Méditerranée. Ils crurent à un prodige, envoyé par la colère des dieux. Cependant, la flotte s'embarqua à l'embouchure de l'Indus, pour se rendre par mer au golfe Persique, tandis qu'Alexandre reprenait par terre la route de Babylone. Après d'incroyables fatigues, il arriva à cette ancienne capitale de l'Assyrie, dont il avait résolu de faire la reine du monde. Les digues de l'Euphrate avaient été rompues, l'armée fut employée à les réparer. Le temple de Bélus était en ruines, l'ordre fut donné de le re-

construire. Pour ce travail gigantesque, les troupes avaient été partagées en fractions de deux mille hommes chaque jour. Quand le tour des volontaires juifs fut venu, ils refusèrent nettement leur coopération. Notre loi, dirent-ils, proscrit l'idolâtrie; il ne nous est pas permis de concourir à la construction d'un temple d'idoles. — Ni les menaces, ni les punitions ne purent triompher de leur résistance. Alexandre témoigna hautement son admiration pour cette noble conduite. Il accorda, à ces Hébreux fidèles, la liberté qu'ils avaient achetée au prix de tant de fatigues, et les autorisa à retourner à Jérusalem. Heureux s'il eût conservé longtemps une pareille modération! On sait que l'intempérance abrégea ses jours. Sur son lit de mort, il retrouva la noblesse et la grandeur d'âme qu'il avait un instant oubliées au sein des plaisirs, il détacha l'anneau qu'il portait au doigt, et le remit à Perdicias. Il laissa ses guerriers baiser une dernière fois, en pleurant, la main qui les avait guidés à la victoire. On lui demanda à qui il voulait laisser l'empire. Au plus digne! répondit-il. — Puis il ajouta : Je prévois que ma mort sera célébrée par de sanglantes funérailles. — Ainsi mourut le plus grand conquérant du monde antique. Il n'avait pas encore achevé sa trente-troisième année (324).

Récit biblique de la vie et de la mort d'Alexandre.

62. L'Esprit Saint, qui avait montré d'avance, au regard de Daniel, l'héroïque figure d'Alexandre, a résumé, en quelques lignes, sa prodigieuse histoire. « Alexandre, fils de Philippe le Macédonien, prit le premier chez les Grecs le titre de roi [1]. Il terrassa Darius, roi

[1] « Les incrédules faisaient observer que cette désignation était fausse, » parce que, avant Alexandre, il y avait eu plusieurs rois macédoniens qui » régnèrent chez les Grecs. On répondait bien qu'Alexandre était le premier » qui eût établi un empire portant le nom de ce peuple; mais la numismatique est venue donner une réponse plus précise. En effet Erasme Frohlich, » dans ses excellentes *Annales des rois de Syrie* (*Annales compendiarii regum et* » *rerum Syriæ*. Vienne 1734) où il a comparé toute l'histoire biblique avec » les médailles qui nous restent, a prouvé d'une manière évidente que tous » les faits et toutes les dates s'accordent avec les médailles; et, en particulier » pour la question qui nous occupe, il a fait voir qu'Alexandre est le premier » des princes grecs qui ait pris officiellement sur ses monnaies le titre de » Βασιλεύς; ainsi le passage de l'auteur sacré est complétement justifié. » (Henrion, *Cours complet d'hist. ecclés.*, tom. VI, col. 1027, 1028.)

des Perses et des Mèdes. Il livra des batailles sans nombre, s'empara de toutes les cités, et mit à mort les souverains de la terre. Il pénétra jusqu'aux extrémités du monde, recueillit les dépouilles de toutes les nations, et la terre se tut devant lui. Fier de sa puissance et de ses armées formidables, son cœur se gonfla d'orgueil : les peuples et les rois étaient devenus ses tributaires. Mais alors, il s'étendit sur sa couche, et il connut qu'il allait mourir. Il appela près de lui les nobles compagnons de sa jeunesse, et, de son vivant, leur partagea l'empire. Alexandre régna douze ans, et il mourut[1] ! »

[1] I *Machab.*, cap. I, 1-9.

CHAPITRE III.

LES LAGIDES ET LES SÉLEUCIDES.

SOMMAIRE.

§ I. DOMINATION DES LAGIDES.

1. Les Lagides en Egypte, les Séleucides en Syrie. — 2. Le grand prêtre Onias I (324-300). — 3. Simon le Juste (300-292). — 4. Eléazar (292-260). — 5. Histoire de la version des Septante (277). — 6. Valeur réelle de cette histoire. — 7. Mort du grand prêtre Eléazar (260). — 8. Manassé (260-233). Secte des Sadducéens. — 9. Les Pharisiens. — 10. Les Esséniens. — 11. Synchronisme. Mort de Manassé. — 12. Onias II (233-219). — 13. Simon II. — 14. L'épisode apocryphe du IIIe Livre des Machabées. — 15. Appréciation historique de cet épisode. — 16. Eloge de Simon II par l'Ecclésiastique.

§ II. L'ECCLÉSIASTIQUE.

17. L'auteur du Livre de l'Ecclésiastique. — 18. Division de ce Livre. — 19. Prediction du Messie. — 20. Dogme de la Trinité. — 21. Le Verbe divin. — 22. *Sedes Sapientiæ.*

§ III. LA SAGESSE.

23. Epoque de la composition du Livre de la Sagesse. — 24. Inspiration divine de ce Livre. — 25. La passion de Jésus-Christ prédite au Livre de la Sagesse. — 26. Les espérances de l'impie. Jugement final.

§ IV. DOMINATION DES SÉLEUCIDES.

27. Avénement d'Onias III au souverain pontificat (195-170). Mort d'Antiochus le Grand. — 28. Lettre du roi de Sparte à Onias III. — 29. Trahison de Simon. — 30. Sacrilége et châtiment d'Héliodore. — 31. Voyage d'Onias III à Antioche. — 32. Mort de Séleucus Philopator. Avénement d'Antiochus Epiphane (175). — 33. Jason, frère d'Onias, usurpe le pontificat (175). — 34. Entrée solennelle d'Antiochus Epiphane à Jérusalem. — 35. L'usurpateur Jason est supplanté par Ménélaüs (171). — 36. Mort du grand prêtre Onias III. — 37. Emeute à Jérusalem contre Lysimaque. Retour de Ménélaüs. — 38. Fausses rumeurs à Jérusalem. Retour de Jason. Sa mort. — 39. Ménélaüs chassé de Jérusalem. Retour d'Antiochus Epiphane. Pillage et extermination. — 40. Orgueil d'Antiochus. Deuil de la Judée. — 41. Troisième et quatrième expédition d'Antiochus Epiphane en Egypte. Popilius Læna. — 42. Apollonius à Jérusalem. Nouveaux massacres. — 43. Edit de

persécution d'Antiochus Epiphane. — 44. Le Temple de Jérusalem consacré à Jupiter Olympien. — 45. Martyre d'Eléazar à Jérusalem. — 46. Les six premiers martyrs d'Antioche. — 47. Mort du septième martyr et de la mère des Machabées.

§ I. Domination des Lagides.

1. Après la mort d'Alexandre, un premier partage, présidé par Perdiccas, attribuait la Syrie et la Palestine à Laomédon de Mitylène. On connaît les divisions et les luttes sanglantes, qui éclatèrent bientôt entre les gouverneurs. En définitive, les quatre royaumes prédits par Daniel, se consolidèrent après la bataille d'Ipsus (301). Ptolémée I, Soter, fils de Lagus, fondateur de la dynastie des Lagides, eut l'Egypte, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre la Macédoine; Lysimaque, la Thrace; Séleucus, chef de la dynastie des Séleucides, la Syrie et les autres provinces asiatiques jusqu'à l'Indus. Dans ce remaniement politique de l'univers, la Judée redevenait ce qu'elle avait été jadis, sous les monarchies assyrienne et perse, c'est-à-dire une province frontière, entre les Etats des Lagides en Egypte et des Séleucides en Syrie. Elle était ainsi, comme un vaste champ de bataille, ouvert à l'ambition des rois rivaux. La Providence voulait sans doute, par cette situation spéciale, multiplier les relations des races étrangères avec le peuple saint, et préparer graduellement le monde à la révélation évangélique qui devait sortir de la Judée. Le récit des luttes entre les rois d'Egypte et de Syrie appartient à l'histoire profane. Nous nous contenterons de les indiquer brièvement, en les rattachant à la succession des grands prêtres juifs, jusqu'aux Machabées, et en relevant, dans le texte de Josèphe, quelques particularités d'un intérêt plus spécial pour nous.

Les Lagides en Egypte, les Séleucides en Syrie.

2. Jaddus était mort, en 324, la même année qu'Alexandre. Onias I, son fils, lui succéda dans la grande sacrificature. Les circonstances étaient difficiles. Le héros macédonien avait confié, de son vivant, le gouvernement de la Syrie et de la Palestine à Laomédon, qui fut confirmé dans ce poste par Perdiccas. Les Juifs, toujours fidèles, en dépit des bouleversements qui s'accomplissaient autour

Le grand prêtre Onias I (324-300).

d'eux, suivirent la fortune de Laomédon; quand ce prince, vaincu par Ptolémée son rival, ne possédait plus un pouce de terre, Jérusalem tenait encore pour lui. Ptolémée vint en personne assiéger la cité fidèle. Il remarqua bientôt que, le jour du sabbat, les soldats hébreux ne prenaient point les armes. Il en profita pour pénétrer à Jérusalem, « qui se donnait là, dit l'historien grec Agatharchide, » un maître, et quel maître[1] ! » Dans un premier mouvement de vengeance, Ptolémée prit d'abord une mesure de rigueur excessive. Il voulait traiter les vaincus en prisonniers de guerre; mais revenant bientôt à une appréciation plus juste de la conduite du peuple juif, il comprit le parti qu'il pouvait tirer de son dévouement, tant de fois éprouvé. Il choisit trente mille Hébreux, auxquels il confia la garde de diverses places; certain qu'ils mourraient tous plutôt que de le trahir, et leur accorda les priviléges les plus étendus. Attirées par ces témoignages de bienveillance, plusieurs familles juives allèrent volontairement s'établir dans les Etats de Ptolémée; c'est ainsi qu'après la conquête de la Cyrénaïque par ce prince, une colonie d'Israélites se fixa dans ce pays, et y subsistait encore au temps de Notre Seigneur Jésus-Christ, dont Simon le Cyrénéen eut la gloire de porter la croix rédemptrice. La domination des Lagides, ainsi établie en Palestine par la modération de Ptolémée, et confirmée par le second partage qui suivit la bataille d'Ipsus (301), dura près d'un siècle. Ce fut une époque de paix et de prospérité pour les Juifs. « Les rois d'Egypte, sans s'immiscer dans la forme inté» rieure du gouvernement des Hébreux, leur procurèrent tous les » avantages qui résultent pour un petit Etat du patronage d'un pro» tecteur puissant. Ils employèrent les Juifs dans leurs armées, » leur donnèrent des postes de confiance, et les enrichirent par le » commerce[2]. » De leur côté, les rois de Syrie ne se montrèrent pas moins bienveillants envers les familles juives, qu'ils trouvèrent établies dans tout l'Orient. Non-seulement ils les protégèrent, mais ils en attirèrent d'autres, en leur accordant le droit de cité à An-

[1] Agatharchides, apud Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XII, cap. I. — [2] Rabelleau, *Hist. des Hébr.*, tom. II, pag. 192.

tioche [1] et à Séleucie [2]. Ces deux villes venaient d'être fondées par Séleucus Ier Nicator, dont l'avénement sur le trône de Syrie (311) fut le point de départ de l'*ère des Séleucides* [3], célèbre dans tout l'Orient.

3. Telle était la situation prospère des Juifs, quand le grand prêtre Onias I mourut (300), laissant le pontificat suprême à son fils Simon le Juste. « Nous ne connaissons de ce dernier, dit » M. Munk, aucun fait historique. Ce que les Livres thalmudiques » rapportent de Simon le Juste est ou fabuleux ou peu important [4]. » La *Mischna* cite pourtant de lui cette sentence : « Le monde est basé » sur trois choses : la loi, le culte et les œuvres de charité [5]. » Ce fut au temps de Simon le Juste, qu'un Grec de la cour de Ptolémée, Hecatée d'Abdère, composa, sur l'histoire et les institutions juives, un ouvrage souvent cité par Josèphe et dont l'intérêt pour nous eût été sans prix. Malheureusement, le livre d'Hécatée n'a pas survécu à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. L'*Histoire des Indes*, écrite à la même époque par Megasthènes, qui avait été l'ambassadeur de Séleucus Nicator en ce pays, n'est pas non plus arrivée jusqu'à nous. Outre les fragments cités par Eusèbe, Clément d'Alexandrie nous en a conservé celui-ci : « Tout ce que la sagesse » antique nous a appris sur l'origine des choses se retrouve égale» ment chez les philosophes étrangers à la Grèce, tels que les » Brahmes de l'Inde et le peuple de Syrie, connu sous le nom de » Juifs. » On a attribué à Simon le Juste l'honneur d'avoir clos le canon ou catalogue authentique, dressé, dit-on, originairement par Esdras. Mais cette opinion conjecturale ne s'appuie sur aucun monument sérieux.

Simon le Juste (300-292).

[1] Antioche, *Antiochia ad Daphnen* des Grecs, *Antakieh* des Turcs, ville de la Turquie d'Asie, à 27 kilom. d'Alep, sur l'Oronte. — [2] Séleucie, sur la rive droite du Tigre, en face de Babylone, dont elle éclipsa bientôt la gloire, et qu'elle finit par ruiner entièrement. Plus tard Ctésiphon, sur la rive gauche du Tigre, en face de Séleucie, fit subir à celle-ci le sort de Babylone. Aujourd'hui il n'existe de Séleucie et de Ctésiphon que les ruines dites *Al-Madain*, aux environs de Bagdad. — [3] Les Juifs la nomment *Ere des Contrats*, parce que, lorsqu'ils tombèrent sous le gouvernement des princes syriens, ils furent obligés de s'en servir pour la date des contrats et de tous les actes civils. — [4] Munk, *Palestine*, pag. 486. — [5] *Mischna*, traité Aboth., cap. I, § 2.

Eléazar (292-260).

4. Simon le Juste, en mourant (292), ne laissait qu'un fils encore au berceau, et par conséquent incapable de succéder à son père dans le souverain pontificat. Eléazar, frère de Jaddus, oncle du jeune orphelin, fut donc appelé à cette dignité. Vers le même temps, Ptolémée Soter abdiquait, en faveur de son fils Ptolémée II, surnommé Philadelphe. Le nouveau roi signala son avénement au trône par l'achèvement du fanal de l'île de Pharos, compté au nombre des sept merveilles du monde, et par l'établissement de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. C'est à ce prince que Josèphe, d'après Aristée, auteur contemporain, qui écrivait à la cour même de Philadelphe, fait remonter l'origine de la version grecque des Livres saints, dite des Septante.

Histoire de la version des Septante (277).

5. L'importance de cette question nous fait un devoir de la traiter avec quelques détails. Voici d'abord l'analyse fidèle du récit de Josèphe. Philadelphe avait chargé le Grec Démétrius de Phalère, du soin de composer sa bibliothèque. Elle renfermait déjà près de deux cent mille volumes, et Démétrius espérait porter bientôt ce nombre à cinq cent mille. Parmi ceux qu'il souhaitait surtout de faire entrer dans cette magnifique collection, se trouvaient les Livres sacrés des Juifs. « Ils sont écrits en hébreu, dit-il au roi, et ils contiennent » l'histoire de ce peuple et de ses institutions. Sous tous les rapports, » ils sont dignes d'avoir place dans votre bibliothèque. Seulement, » leur traduction en grec sera d'une extrême difficulté, les deux » langues n'ayant entre elles aucun rapport : mais avec de l'argent » on y parviendra, et le roi n'épargne pas la dépense. » Or, cette proposition était faite au roi d'Egypte, en présence d'Aristée, un des officiers de la cour, qui cherchait depuis longtemps le moyen d'améliorer le sort des Juifs, dont un grand nombre étaient encore captifs dans les Etats de Philadelphe. Aristée saisit cette occasion de présenter une requête en leur faveur. Ptolémée l'accueillit avec bienveillance. « Quel peut être le nombre de ces esclaves ? demanda-t-il. — Cent vingt mille environ, répondit Aristée. — Ne crois-tu pas, reprit en riant le roi, que ce soit là une demande sans conséquence ? — Aristée représenta que le Dieu des Juifs, auteur de leur législation, était le même Jovis que Philadelphe adorait comme le

puissant protecteur de son trône, et qu'un tel acte honorerait à jamais la piété du prince. Les autres conseillers, prévenus auparavant par Aristée, parlèrent dans le même sens, et Philadelphe promit de racheter chacun des esclaves juifs à leurs différents maîtres, au prix de cent vingt drachmes, qui seraient fournis par le trésor public. Une ordonnance, citée par Josèphe, apprit à tous les Egyptiens cet acte de munificence vraiment royale. En sept jours le rachat de tous les esclaves hébreux fut un fait accompli; il en avait coûté quatre cent soixante talents à Ptolémée. Cette faveur inouïe devait disposer le grand prêtre Eléazar à se prêter aux vues du roi et de Démétrius de Phalère. Un message, dont Josèphe reproduit intégralement le texte, fut donc adressé au nom du roi d'Egypte au souverain Pontife, et Aristée fut chargé de le porter à Jérusalem. « Pour témoi-
» gner plus hautement encore notre affection pour les Hébreux,
» disait Philadelphe, nous avons résolu de faire traduire en grec vos
» Livres sacrés, et de déposer cette version dans notre bibliothèque
» d'Alexandrie. Choisissez donc, de toutes les tribus d'Israël, des
» docteurs consommés dans la science de vos lois, et capables
» de les traduire avec une exacte fidélité. S'ils réussissent à donner
» à leur travail la perfection que nous espérons, ce sera un monu-
» ment glorieux pour notre règne. Nous chargeons deux de nos
» officiers les plus dévoués, André, capitaine de nos gardes, et
» Aristée, de régler avec vous le détail de cette affaire. Ils vous re-
» mettront, de notre part, cent talents d'argent, pour des oblations
» et des sacrifices qui seront faits en notre nom au Temple de Jéru-
» salem. » Au nombre des présents que Philadelphe envoyait ainsi à Eléazar, se trouvait une table d'or massif, destinée à servir pour les pains de Proposition, et qui était vraiment un chef-d'œuvre de richesse et d'art, si l'on en croit la description de Josèphe. La réponse du Grand Prêtre, dont l'historien nous donne aussi le texte, porte l'expression de la plus vive reconnaissance. « Il n'y aura rien
» que nous ne fassions, dit Eléazar, pour répondre dignement aux
» faveurs dont il vous a plu de nous combler. Nous avons choisi,
» de chacune de nos tribus, six docteurs [1], chargés de remettre

[1] On peut lire le nom des soixante-douze interprètes, six de chaque tribu,



» entre vos mains le texte des Livres sacrés. Nous supplions le » roi, dans sa justice et dans sa bonté, de permettre à ces hommes » de revenir à Jérusalem et de nous rapporter l'exemplaire que » nous lui adressons, après qu'ils se seront acquittés de leur tâche. » Cet exemplaire, qu'Eléazar envoyait à Philadelphe, était écrit en lettres d'or, sur un parchemin d'une finesse incomparable. Lorsque les soixante-douze docteurs hébreux le déplièrent devant le roi, celui-ci ne put s'empêcher de témoigner son admiration pour un travail aussi parfait. Les diverses feuilles du parchemin étaient rattachées entre elles avec tant d'art, qu'il était impossible d'en découvrir les sutures. Philadelphe considéra longtemps ce chef-d'œuvre de calligraphie : il combla les docteurs juifs d'attentions bienveillantes, leur fit l'honneur de les inviter à sa table, et les logea dans le palais voisin du Fanal. Au début du festin, le roi donna l'ordre que la prière, au lieu d'être faite comme à l'ordinaire par les hiérogrammates égyptiens, le fût par les prêtres juifs. Elisée, l'un des soixante-douze députés, se leva et adressa au Seigneur une fervente prière, pour la prospérité du prince et de son royaume. Une acclamation unanime accueillit ses touchantes paroles. Durant le repas, Philadelphe adressa diverses questions aux sages Hébreux, et put se convaincre de la supériorité de leurs lumières. Il en fut tellement satisfait, qu'il prolongea ce bienveillant accueil pendant douze jours. Le roi ne fut pas le seul qui témoignât son admiration pour la science des docteurs juifs. Le philosophe grec, Ménédème, qui se trouvait alors à la cour de Ptolémée, lui rendit également hommage ; il déclare que ses entretiens avec les députés hébreux le confirmèrent dans la foi au dogme de la Providence, et lui fournirent des arguments nouveaux pour la démonstration de cette vérité. Par ordre du roi, Démétrius de Phalère conduisit ensuite les soixante-douze interprètes dans un palais situé au milieu de l'île d'Alexandrie, ayant vue sur la mer, et éloigné du bruit importun de la ville. Ils n'en sortaient qu'une fois par jour, pour être admis à l'audience du prince; et ils revenaient continuer leur travail,

dans le récit d'Aristée qui nous est parvenu. Voir Simon de Magistris, *Daniel secundum Septuaginta*. *Dissertatio* va, pag. 305-307.

qui fut achevé en soixante-douze jours. Démétrius réunit alors tous les Juifs d'Alexandrie, pour lire, en leur présence, la nouvelle traduction, qui fut unanimement approuvée. Le prêtre Elisée et les principaux Juifs proposèrent de sanctionner cette approbation, en décrétant qu'à l'avenir il serait interdit de rien changer à cette œuvre solennelle. Cet avis fut adopté par l'assemblée, à la réserve toutefois, qu'avant d'établir cette loi définitive, on procéderait à un travail de révision minutieux, pendant lequel chacun serait libre de présenter les observations qu'il jugerait à propos, pour arriver ainsi à rendre la version irréprochable. Après cette révision, en quelque sorte officielle, la traduction fut présentée solennellement au roi, qui donna l'ordre de la déposer dans sa bibliothèque et de la garder soigneusement, comme un type auquel il serait interdit de rien changer. Il congédia ensuite les interprètes, en faisant remettre à chacun d'eux trois manteaux de diverses couleurs, deux talents d'or, une coupe de la valeur d'un talent, et un lit de repos. Il les chargea en outre de magnifiques présents pour le Temple de Jérusalem et pour Eléazar, auquel, dans une dernière lettre, il exprimait toute sa satisfaction pour le zèle, les lumières et la science dont les interprètes avaient fait preuve; ajoutant qu'il serait toujours charmé de les revoir et de les entretenir, s'il plaisait à quelques-uns d'entre eux de retourner jamais à Alexandrie [1].

Valeur réelle de cette histoire.

6. Tel est le récit emprunté par Josèphe à la relation d'Aristée. La tradition y a ajouté d'autres circonstances évidemment fabuleuses. Ainsi, les soixante-douze interprètes auraient été placés, isolément, dans autant de cellules séparées; chacun d'eux aurait traduit l'ensemble des Livres sacrés, et, par un miracle d'inspiration divine, les soixante-douze traductions se seraient trouvées identiques. Il serait au moins superflu d'enchérir sur la narration d'Aristée, qui présente déjà suffisamment de difficultés. Par exemple, le nombre de deux cent mille volumes, réunis à Alexandrie par Démétrius de Phalère, paraît invraisemblable : le chiffre de cent dix mille captifs hébreux, rachetés en sept jours par le roi d'Egypte,

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XII, cap. II.



qui aurait dépensé, pour cet acte de bienfaisance, plus d'un million de notre monnaie, est également exagéré outre mesure. La bienveillance de Ptolémée Soter pour les Hébreux, attestée formellement par Josèphe lui-même, ne permet pas d'admettre que, sous Philadelphe, son successeur, un nombre aussi prodigieux d'Israélites aient pu perdre leur liberté. Toutes ces observations et beaucoup d'autres, qu'il serait inutile de reproduire, ont été faites depuis longtemps [1] : nous les croyons fondées. Voici donc, à notre avis, la vérité sur l'histoire des Septante. Le récit d'Aristée se compose de deux parties entièrement distinctes ; la première est celle de l'intervention de l'auteur en faveur des esclaves juifs ; celle-là nous paraît, sinon complétement fausse, du moins singulièrement surchargée. La personnalité d'Aristée, courtisan grec, c'est-à-dire intrigant et ambitieux, se rehausse à plaisir, et grossit, avec l'exagération naturelle à ses compatriotes, le service qu'il rendit vraisemblablement alors à quelques esclaves israélites, transformés sous sa plume en une armée de cent dix mille captifs. La seconde partie de sa narration, contenant l'histoire proprement dite de la version des Septante, nous semble, au contraire, à peu près inattaquable. Les Juifs, connus du monde entier, qu'ils avaient parcouru à la suite d'Alexandre, signalés à l'attention publique par la noble réponse de Jaddus au conquérant, par la fidélité à leur loi dont ils avaient donné la preuve à Babylone, par leur respect inviolable pour la religion du serment, avaient un culte et une législation tellement différents des autres peuples qu'ils devaient exciter profondément la curiosité des Grecs. On conçoit donc très-bien que Démétrius de Phalère, et Ptolémée Philadelphe [2], à son instigation, aient eu réellement le

[1] Nous ne saurions trop recommander, pour l'étude de cette importante controverse, les cinq dissertations latines publiées par Simon de Magistris, à la suite du *Daniel secundum Septuaginta* (Romæ, Typis Propagandæ, in-fol., 1772). Il y a lieu de s'étonner que ce travail vraiment capital soit demeuré jusqu'à ce jour si peu connu en France.

[2] L'amour de Ptolémée Philadelphe pour les lettres est d'ailleurs un fait constaté par tous les auteurs profanes (Voir Simon de Magistris, *oper. citat.*, *Dissertatio prima*). On sait que ce fut à la prière de ce prince que Manéthon composa son *Histoire universelle d'Egypte*, ouvrage dont nous ne saurions trop déplorer la perte.

désir d'éclaircir ce mystère. Les sommes d'argent qu'Aristée fait si libéralement dépenser au prince pour cet objet, sont certainement exagérées, et nous n'en acceptons pas le chiffre. Mais il est incontestable que les présents offerts au Temple de Jérusalem étaient dans les mœurs du temps. Entre le Jéhovah des Hébreux et le Jovis du polythéisme, les Grecs ne voyaient qu'une différence très-légère, tenant à une simple différence d'idiomes. Philadelphe, maître de la Judée, enrichissant le Temple de Jérusalem et y offrant des victimes, ne faisait d'ailleurs que suivre les précédents politiques de la monarchie médo-perse. Le nombre de soixante-douze interprètes, réduit en chiffres ronds aux *Septante* de l'appellation traditionnelle, a donné lieu à de plus sérieuses controverses. On lui a reproché d'être une réminiscence cabalistique des soixante-dix vieillards, auxquels Moïse, d'après le pseudo-Esdras, aurait confié la partie orale et mystérieuse de sa doctrine; et cette objection rapprochée du nombre de soixante-dix jours, ni plus, ni moins, employés à l'œuvre collective de la traduction grecque, présente une apparence spécieuse. Mais, d'une part, le nombre de jours indiqué par Aristée a pu l'être, selon la coutume générale à cette époque, en chiffres ronds, sans avoir la prétention d'être d'une rigueur mathématique. Le travail collectif fut de trois mois environ; voilà toute la valeur des soixante-dix jours. Quant au nombre des interprètes eux-mêmes, nous croyons qu'il fut réellement déterminé par le souvenir des soixante-dix vieillards que Dieu adjoignit à Moïse pour le gouvernement du peuple, et auxquels il partagea son esprit. Loin de trouver une objection dans cette particularité, il nous semble qu'elle est parfaitement conforme au génie traditionnel de la nation hébraïque; la prétention des Kabbalistes, qui ont imaginé depuis de rattacher l'origine de leur secte à ce fait mosaïque, prouve elle-même la notoriété de ce souvenir et l'importance qu'on n'avait cessé de lui donner. Une dernière circonstance également digne de fixer l'attention, c'est que les interprètes furent pris, au nombre de six, dans chacune des douze tribus. La loi était l'héritage commun de tout Israël; quand il s'agissait de la transmettre à un monarque ami des Hébreux, toutes les tribus devaient

être représentées dans cette ambassade solennelle. On peut d'ailleurs trouver une preuve de l'authenticité de ce détail, dans la prétention, élevée plus tard par les Samaritains, d'avoir eu quelques-uns de leurs docteurs parmi les *Septante,* rassemblés à Alexandrie par Philadelphe. Evidemment, les Samaritains, dont Josèphe nous a fait connaître cette prétention, n'auraient point songé à l'élever s'il n'eût pas été de notoriété publique que la version grecque des Livres saints était l'œuvre collective d'une réunion des docteurs de toute la nation juive. Enfin, rien n'est décisif en histoire comme un fait. Or, c'est un fait avéré et constant que l'existence d'une version grecque de l'Ecriture, portant le nom invariable de *Version des Septante.* L'original en existait encore au Sérapéon d'Alexandrie, du temps de Tertullien [1]. Tels sont les motifs qui nous font admettre l'origine de la version des Septante, ainsi qu'elle est racontée par Josèphe, avec les réserves que nous avons posées plus haut.

Mort du grand prêtre Eléazar (260).

7. Fixé désormais par une traduction authentique en langue grecque, l'un des trois idiomes qui ne devaient mourir que pour devenir immortels, le texte sacré de la révélation divine était désormais, d'une part accessible à toutes les intelligences, de l'autre, à l'abri de toutes les interpolations [2]. Cette importante modification dans les conditions d'existence des Livres saints en amena une semblable dans celles des Juifs eux-mêmes. La nation hébraïque, qui vivait exclusivement de la loi, s'était en quelque sorte concentrée dans son idiome, et ne s'était prêtée qu'avec une répugnance visible aux relations même licites avec les races étrangères. Manifestement entamée par la dispersion qui suivit la ruine de Jérusalem, cette répugnance survécut pourtant à la captivité. Elle ne fut définitive-

[1] Tertul., *Apologetic.*, cap. XVIII. Voici le texte de l'illustre docteur : *Hodie apud Serapeum Ptolemæi bibliothecæ cum ipsis hebraïcis litteris exhibentur, sed et Judæi palam lectitant. Vectigalis libertas, vulgo aditur sabbatis omnibus. Qui adierit inveniet Deum. Qui etiam studuerit, intelligere cogetur et credere. Primam instrumentis istis auctoritatem summa antiquitas vindicat.*

[2] C'est la pensée de S. Jérôme. *Post Septuaginta nihil in sacris litteris potest immutari, vel perverti, quin eorum translatione omnis fraus et dolus patefiat* (Hieronym., *In IV Evangel.*, præfatio).

ment vaincue qu'après l'apparition de l'œuvre des Septante. Dès lors la barrière est rompue, et l'on voit se constituer, sous le nom de Juifs hellénistes, un groupe d'Israélites qui vivaient volontiers loin de leur patrie, étendaient la sphère de leurs relations, formaient des colonies dans toutes les villes de l'Egypte, de la Syrie, de l'Asie-Mineure et de la Grèce; précurseurs, sans le savoir, des disciples du Messie, qui trouveront plus tard, dans les synagogues fondées par eux, les prémices de leur apostolat. Au point de vue purement politique, ce résultat était avantageux à Ptolémée Philadelphe, qui voyait se multiplier, sur tous les points de ses Etats, une population industrieuse, dont il connaissait la fidélité et appréciait les services. Ce prince continua à donner à la Palestine des marques de son bienveillant intérêt. Il rebâtit, à l'orient de la Judée, la ville de Rabba, l'ancienne Rabbath-Ammon de l'Ecriture, et l'appela Philadelphie. Il releva de même de ses ruines, l'Accon de Josué, la cité actuelle de Saint-Jean-d'Acre, et lui donna le nom de Ptolémaïs. Le règne de Ptolémée Philadelphe fut aussi marqué par un événement, en apparence assez insignifiant, mais qui fait époque dans l'histoire. Le nom romain encore inconnu en Orient, prit tout à coup une célébrité qui devait rapidement grandir. La République, jusque-là obscurément occupée aux guerres contre les Samnites, venait d'infliger à Pyrrhus, roi d'Epire, la plus sanglante défaite. Ptolémée envoya ses ambassadeurs à Rome, pour la féliciter de ses victoires, et le Sénat, flatté de cet hommage, y répondit par une semblable ambassade, que le roi d'Egypte accueillit avec les honneurs qu'il aurait prodigués à celle des plus puissants monarques. Le grand prêtre Eléazar put entendre ainsi, aux derniers jours de sa vie, prononcer ce nom de Rome, la cité prédestinée à détruire plus tard et à remplacer Jérusalem. Le Grand Prêtre mourut, dans une heureuse vieillesse, après un pontificat de trente-deux ans (260).

Manassé (260-233). Secte des Sadducéens.

8. Son neveu, Onias, fils de Simon le Juste, n'avait pas encore atteint l'âge légal de quarante ans, avant lequel il n'était pas permis d'exercer le souverain Pontificat. Cette dignité fut donc déférée à un troisième fils de Jaddus, Manassé, frère puiné d'Eléazar, et



comme lui oncle d'Onias. La tranquillité dont jouissaient les Juifs, sous le sceptre des Lagides, ne fut pas troublée durant l'administration du nouveau Grand Prêtre. Cette prospérité extérieure favorisa peut-être le développement d'une secte qui faillit détourner le judaïsme de sa véritable voie, pour le jeter dans l'abîme de l'incrédulité. Simon le Juste avait eu pour disciple Antigone Socho, dont le nom est resté fameux dans les écoles thalmudiques. Ce *Rabbi*, comme disent les Hébreux, professait une doctrine éminemment spiritualiste, dont le principe consistait à purifier l'intention, pour arriver à un culte du Seigneur entièrement désintéressé. « Ne soyez » point comme des esclaves, disait Antigone Socho à ses disciples; » n'obéissez point à votre maître simplement en considération des » récompenses; obéissez sans intérêt et sans espérer aucun fruit » de vos travaux : que la crainte du Seigneur soit sur vous. » Ces maximes, d'une perfection plus idéale que pratique, contrastaient singulièrement avec les instincts juifs, préoccupés surtout des récompenses et des châtiments temporels. L'excès du spiritualisme détermina une réaction en sens opposé. Sadoc, disciple de Socho, incapable de s'élever à la hauteur de son maître, mais d'ailleurs plein de respect pour ses maximes, qu'il admettait comme des oracles, les interpréta dans le sens du matérialisme le plus étroit. Il en tira la conclusion, vraiment étrange, qu'il n'y avait ni récompenses ni châtiments dans une autre vie; qu'il fallait en ce monde pratiquer le bien et éviter le mal, sans aucune vue de crainte ni d'espérance. Cette donnée, impliquant une double contradiction, est présentée par la tradition rabbinique, comme l'origine de la secte des Sadducéens. Les disciples de Sadoc formulèrent la doctrine du maître en un système qui ne manque pas d'analogie avec l'épicuréisme. Ils niaient l'immortalité de l'âme, et, par conséquent, ouvraient la porte à toutes les dégradantes théories du matérialisme. Selon eux, l'âme humaine ne survivait point au corps; elle mourait avec lui, la conscience était ainsi débarrassée des terreurs de l'autre vie; les récompenses ou les peines après la mort, le dogme de la résurrection étaient des chimères. L'existence des esprits ne pouvait s'accorder avec une semblable doctrine; en conséquence,

les Sadducéens n'admettaient point celle des anges. Dans un autre milieu que le mosaïsme, un enseignement si commode pour les passions humaines aurait eu un grand succès; mais les Juifs étaient défendus contre ces erreurs grossières par une foi religieuse profondément enracinée. Les Sadducéens ne furent donc jamais populaires parmi eux. Leur doctrine ne dépassa point les limites d'une secte isolée. Si quelque Sadducéen arrivait au pouvoir, il était contraint, pour ne pas soulever l'indignation publique, de garder pour lui ses théories méprisées, sans jamais pouvoir les appliquer dans la pratique du gouvernement civil. « Aucun d'eux ne saurait agir » comme il parle, » dit Josèphe, qui constate ainsi l'impuissance et l'impopularité des Sadducéens. Ce fut sous le pontificat de Manassé que leur secte commença à se développer.

Les Pharisiens.

9. La réaction contre les erreurs sadducéennes donna naissance au pharisaïsme, ainsi nommé du mot hébreu פרש (*séparation*), parce que les Pharisiens affectaient de se singulariser par un formalisme étroit et un rigorisme exagéré. Saint Paul, qui avait étudié leur doctrine à l'école de Gamaliel, lui rend le témoignage qu'elle était la plus exacte des sectes juives [1]. Josèphe se fait gloire d'être Pharisien. « Dès l'âge de treize ans, dit-il, j'étudiai les opi- » nions diverses des Sadducéens, des Pharisiens et des Esséniens, » les trois écoles de nos sages, afin d'embrasser, en connaissance » de cause, celle qui me paraîtrait la meilleure. On parlait alors avec » admiration d'un docteur célèbre, nommé Banès, qui s'était retiré » au désert, où il n'avait d'autres vêtements que l'écorce des arbres, » d'autres aliments que les fruits spontanés de la solitude, vivant » dans une austérité et une mortification extraordinaires. J'allai me » mettre sous sa direction, et, après trois années passées avec lui, » je revins à Jérusalem, à l'âge de dix-neuf ans. J'entrai alors dans » la vie civile, et je professai la doctrine des Pharisiens, celle qui, » parmi nous, a le plus d'analogie avec le stoïcisme grec [2]. » Nous empruntons à cet historien le tableau d'une secte qu'il devait si

[1] *Act. Apostol.*, cap. XXVI, 5. Κατά τὴν ἀκριβεστάτην αἵρεσιν, κ. τ. λ. — [2] Joseph., *Autobiograph.*, initio.



bien connaître : « Les Pharisiens, dit-il ailleurs, ont un régime de » vie simple et ennemi de la mollesse ; quand ils ont, après mûr » examen, pris une résolution, ils ne s'en départent jamais. Ils ont » un tel respect pour les Anciens, qu'ils ne se permettent pas de » leur adresser les premiers la parole, ou d'interrompre leurs ob- » servations par un mot de contradiction ni d'excuse. Ils attribuent » au destin le pouvoir suprême sur tous les événements ; toutefois » ils ne suppriment point la liberté humaine. Dieu, disent-ils, ap- » porte au gouvernement du monde un tempérament tel que, » bien que ses décrets soient souverains et inviolables, il laisse » pourtant à l'homme l'exercice entier de son libre arbitre, pour le » bien ou pour le mal. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et à un » jugement après cette vie, où les bonnes et les mauvaises actions » sont punies ou récompensées. Les âmes des méchants sont con- » damnées à des peines éternelles. Les autres obtiennent la faculté » de revenir à la vie dans d'autres corps. Tels sont les enseigne- » ments qui leur ont obtenu l'immense crédit dont ils jouissent par- » mi nous. Tout ce qui concerne les prières publiques et le culte » divin se règle d'après leurs instructions et leurs préceptes, tant » leur réputation de sagesse, d'austérité et de droiture, les a mis » en honneur aux yeux de leurs concitoyens [1]. » Nous retrouverons le pharisaïsme en action dans l'Evangile, avec son rigorisme affecté, sa domination superbe, son étrange métempsycose, ses pratiques extra-légales qu'il prétendait faire prévaloir sur la loi elle-même. De toutes les sectes juives, le pharisaïsme a seul survécu à la ruine de Jérusalem ; il est encore professé aujourd'hui dans toutes les synagogues.

Les Esséniens. 10. Le scepticisme sadducéen et l'orgueil pharisaïque pouvaient satisfaire l'ambition ou la soif des plaisirs ; ils étaient insuffisants pour les âmes généreuses, qui voulaient vivre de la foi pure, et qui trouvaient, dans le sacrifice même, une source de divines jouissances. Le nazaréat, établi par la loi mosaïque, avait ouvert pour la première fois aux Juifs ces routes extraordinaires de la perfection. Les écoles

[1] Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. XVIII, cap. II.

des prophètes, depuis Samuel jusqu'à Jérémie, et l'institution des Réchabites par Jonadab avaient perpétué, au sein de la nation, ces germes de sainteté, en les fixant dans des établissements à part, et sous une discipline spéciale. Les Esséniens, nommés *Hasdanim* au IVe Livre des Machabées[1], Assidéens dans la Vulgate[2], recueillirent ces traditions d'une vie plus parfaite, à une époque où le ministère prophétique avait cessé, et où les Réchabites, emportés d'abord comme le reste de la nation par l'invasion assyrienne, dispersés ensuite dans les diverses provinces de la Chaldée, de la Perse et de l'Egypte, n'avaient plus de centre fixe, ni d'institution permanente. « Les Esséniens, dit Josèphe, croient que la Providence de Dieu » gouverne l'universalité des êtres; ils professent le dogme de l'im» mortalité de l'âme, et ne voient rien dans le monde qui soit digne » de l'ambition des hommes, en dehors de la justice et de la vertu. » Ils envoient au Temple leurs offrandes, mais ils n'y viennent » point prendre part aux cérémonies du culte, parce qu'ils ont chez » eux un culte plus saint, et qu'ils offrent leurs sacrifices en dehors » du Temple. Leurs mœurs sont d'une pureté irréprochable : ils se » livrent exclusivement aux travaux de l'agriculture. Jamais, ni chez » les Grecs, ni chez les barbares, aucune école de philosophie n'ap» procha de la perfection dont les Esséniens donnent chez nous » l'exemple, depuis plusieurs siècles. Tous les biens sont en com» mun parmi eux; le riche n'y a pas plus de droit que le pauvre. » Leur institut compte actuellement plus de quatre mille membres, » qui vivent dans le célibat, parce que le mariage leur paraît une » source de troubles et d'inquiétudes, et qui n'ont ni serviteurs, ni » esclaves, parce que l'esclavage ou la domesticité leur semblent » incompatibles avec la dignité humaine. Ils vivent en commun, et » se servent entre eux. Ils choisissent, pour administrer leurs biens, » des prêtres d'une probité éprouvée, qui font parmi eux l'office de » questeurs, et qui pourvoient aux besoins de la communauté, avec

[1] IV *Machab.*, cap. VI. Le IVe livre apocryphe des Machabées fut publié pour la première fois sur le texte arabe, dans la Bible polyglotte de Le Jay. (1628-1645). — [2] I *Machab.*, cap. II, 42; VII, 13; II *Machab.*, cap. XIV, 6.

» les revenus des terres et les produits annuels de la culture[1]. « Philon résume la doctrine des Esséniens par ces trois maximes fondamentales[2] : l'amour de Dieu, l'amour de la vertu et l'amour du prochain. Il s'étend longuement sur la vie contemplative que menaient parmi eux les Thérapeutes[3], véritables précurseurs, dans la loi judaïque, des ordres religieux du catholicisme. Les Esséniens se divisaient en effet en trois ordres distincts : ceux qui observaient rigoureusement le célibat, et qui, au temps de Josèphe, étaient au nombre de quatre mille dans toute la Judée; ceux qui se mariaient, en observant dans le lien conjugal des règles particulières de sainteté, dont ils ne s'écartaient jamais[4]; enfin, ceux qui, séparés complétement du monde, s'adonnaient à la contemplation, dans des établissements que Philon nomme des *monastères*[5]. Les femmes étaient admises à cette vie plus parfaite. Elles habitaient isolément des cellules séparées, sans aucune communication avec le dehors. Au jour du sabbat, elles assistaient à la lecture de la loi, dans un oratoire séparé, d'où elles ne pouvaient ni voir, ni être vues. C'était sans doute à cet ordre religieux qu'appartenait Anne la prophétesse, dont il est parlé dans l'Evangile. On rattache aussi à ces communautés de vierges et de saintes femmes l'éducation de Marie au Temple de Jérusalem. Les Esséniens étaient vraiment le trait d'union entre le judaïsme pratique et l'Evangile. Suivant la judicieuse remarque de M. l'abbé Rohrbacher, « on les vit disparaître, à mesure que le christianisme se propagea, parce qu'ils » l'embrassèrent généralement tous, et, de fait, la vie qu'on leur » attribue y était une excellente préparation[6]. »

Synchronisme. Mort de Manassé.

11. Les dernières années du Grand Prêtre furent signalées par la mort de Ptolémée-Philadelphe (249), et l'avénement au trône d'Egypte de Ptolémée-Evergètes, son fils. Les relations des rois de Syrie avec les Lagides avaient pris un caractère d'hostilité, qui se

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XVIII, cap. II. — [2] Philo, *Quod omnis probus liber.* — [3] Philo, *De vita contemplativ.* — [4] Voir Joseph., *De Bello judaic.*, lib. II, cap. XII versus fin. — [5] Phil., *De vita contemplativ.* — [6] Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Egl. cathol.*, tom. III, pag. 511. On peut consulter pour ce qui regarde les Esséniens, Plin., *Histor. natur.*, lib. V, cap. XVII.

prononçait chaque jour davantage. Séleucus Nicator avait été remplacé sur le trône par son fils Antiochus I *Soter* (279), ainsi nommé parce qu'il sauva son royaume d'une invasion de Gaulois. Antiochus avait essayé, contre Ptolémée-Philadelphe, une guerre qui n'eut aucun succès. Il laissa le soin de la continuer à son fils Antiochus II *Théos* (260), surnom qu'il dut à la reconnaissance des Milésiens, auxquels il avait rendu la liberté. Théos ne fut pas plus heureux que son père, dans sa lutte contre Ptolémée-Philadelphe. Après plusieurs défaites, il se vit contraint de demander la paix, et d'accepter la main de Bérénice, fille de son vainqueur. Cette union, qui semblait un gage de paix entre les deux Etats rivaux, ne fut pas moins fatale aux nouveaux époux qu'à leurs sujets. A la mort de Ptolémée-Philadelphe, Théos répudia la princesse égyptienne, dont il avait eu un fils; et rappela Laodice, sa première femme. Celle-ci, craignant un revirement politique qui l'éloignerait encore une fois elle-même et qui assurerait le trône au fils de sa rivale, empoisonna Antiochus-Théos (246), et fit mettre à mort Bérénice et son fils sur les marches du temple d'Apollon, à Daphné, près d'Antioche, sans respect pour le droit d'asile qui devait protéger la malheureuse étrangère. Ce double crime permit à Laodice de réaliser le rêve de son ambition maternelle. Elle s'empressa de faire couronner roi de Syrie, sous le nom de Séleucus-Callinicus, le fils qu'elle avait eu de Théos. Ces divers événements s'étaient accomplis avec une telle rapidité que Ptolémée-Evergètes n'avait pas eu le temps de se porter au secours de l'infortunée Bérénice. N'ayant pu prévenir la mort de sa sœur, il voulut du moins la venger. Telle était la situation politique de l'Egypte et de la Syrie, au moment où le grand prêtre Manassé mourut (233). L'Orient, attentif à ces révolutions sanglantes, se préoccupait à peine des progrès de Rome, qui venait, par la victoire des îles Egates, de terminer glorieusement la première guerre Punique (241).

12. Onias II, fils de Simon le Juste, put enfin exercer la grande sacrificature, après la mort de Manassé, son oncle. Il avait alors plus de soixante ans. Au moment où il entrait dans cette charge héréditaire, Ptolémée-Evergètes s'était précipité, avec l'impétuosité **Onias II (233-219).**

de la foudre, sur la Syrie. Laodice avait expié ses crimes par le dernier supplice, et Séleucus-Callinicus, poursuivi par le vainqueur jusqu'aux limites septentrionales de ses Etats, près de l'Inde, allait succomber sans retour, lorsqu'une insurrection rappela Ptolémée à Alexandrie. Le vainqueur reprit la route d'Egypte, et traversa Jérusalem. Il offrit au Temple des victimes sans nombre, pour célébrer ses victoires [1]. Son expédition en Syrie l'avait tellement enrichi qu'il rapportait, dit-on, la somme prodigieuse de quarante mille talents d'argent (cent vingt millions de notre monnaie), et de plus toutes les idoles égyptiennes, transportées autrefois par Cambyse en Perse. La restitution de ces divinités, chères à la superstition du peuple, valut au conquérant le surnom d'*Evergètes* (bienfaiteur). Onias II, arrivé au pouvoir à un âge avancé, ne paraît pas avoir eu toute l'énergie nécessaire à un administrateur. Le tribut annuel, que Jérusalem payait aux Lagides, n'était que de vingt talents (soixante mille francs de notre monnaie). Onias II, à la fin de sa vie, négligea pendant plusieurs années de percevoir et d'acquitter cet impôt. Evergètes envoya à Jérusalem un de ses officiers nommé Athénion, avec ordre de sommer les Juifs de solder les arrérages échus, sous peine d'être expatriés. L'alarme fut grande dans la ville, car il était à peu près impossible de réunir sur-le-champ la somme réclamée. Onias avait un neveu, nommé Joseph, jeune homme plein d'habileté et d'intelligence, qu'il fit partir pour Alexandrie, afin d'obtenir de Ptolémée un délai devenu indispensable. Joseph réussit dans sa mission au-delà de toutes les espérances. La cour d'Egypte avait adopté, pour le recouvrement des impôts, un système qui ressemblait exactement à celui de nos fermiers-généraux sous Louis XIV. Le jeune Israélite, en partant pour Alexandrie, s'était joint à une caravane, composée de quelques notables habitants de la Mésopotamie et de la Célésyrie, provinces récemment conquises par Evergètes, qui allaient solliciter près du vainqueur la ferme générale de ces contrées. Joseph, arrivé à la cour du monarque, en offrit un prix double de celui que proposèrent les étrangers. Ses

[1] Joseph., *Contra Apion.*, lib. II, cap. II.

offres furent agréées, et il devint adjudicataire. Il lui fut facile dès-lors de régler le différend occasionné par la négligence de son oncle. Pendant vingt-deux ans, Joseph exerça l'intendance générale des impôts de Célésyrie, de Phénicie, de Samarie et de Judée, à la double satisfaction du gouvernement et des provinces. Il mit constamment son crédit et sa fortune à la disposition des Hébreux ses frères, et mourut dans un âge avancé. Onias II, son oncle, l'avait depuis longtemps précédé dans la tombe. Il laissa, en 219, la dignité de Grand-Prêtre à Simon II, son fils.

Simon II. (219 195).

13. L'avénement du nouveau Grand-Prêtre coïncidait avec le début de la seconde guerre Punique. Les noms d'Annibal et de Scipion, ceux des batailles du Tésin et de la Trébie (218), de Thrasymène (217), de Cannes (216), et enfin celui de Zama (202), qui éleva si haut la fortune longtemps chancelante de la République romaine, durent arriver aux oreilles de Simon II. Le quatrième empire, prédit par Daniel, se frayait ainsi laborieusement sa route vers le glorieux avenir que lui réservait la Providence. Mais ces lointains événements, dont la renommée apportait l'écho à Jérusalem, n'avaient pas encore pour la Judée un intérêt direct. L'attention des Juifs était alors absorbée par les incidents d'une guerre dont ils étaient les victimes, et pour laquelle leur territoire servit trop souvent de champ clos. Séleucus, le fils de Laodice, dérisoirement appelé Callinicus (Triomphateur), parce qu'il ne subit que des défaites, venait de mourir prisonnier chez les Parthes (226). Le royaume de Syrie, avili par une série de revers, démembré par des gouverneurs rebelles, qui profitaient de la faiblesse des souverains pour se rendre indépendants dans leurs provinces, semblait à deux doigts de sa perte. Ptolémée IV Philopator, qui succéda à son père Evergètes sur le trône d'Egypte, en 221, se crut sans doute appelé à recueillir la succession des Séleucides, et à renverser définitivement cette dynastie rivale. Il se trompait. Callinicus eut pour fils et pour successeur un héros, Antiochus, qui fut surnommé *le Grand* et qui mérita ce titre. Antiochus, à la tête d'une puissante armée, envahit la Palestine, s'empara de la Galilée, franchit le Jourdain, entra dans le pays de Galaad, et se rendit maître des contrées occupées

jadis par les tribus de Ruben, de Gad et de Manassé (219). Philopator, à la nouvelle de cette formidable invasion, était accouru à la défense de ses frontières. Les deux princes rivaux se mesurèrent dans les plaines de Raphia ; c'était là qu'allait se décider le sort de l'Orient. Antiochus le Grand fut vaincu, il laissa dix mille morts et quatre mille prisonniers sur le champ de bataille. Philopator, fier d'une victoire qu'il avait à peine osé espérer contre un tel adversaire, n'abusa pas de sa fortune. Il prêta volontiers les mains à un traité de paix, par lequel Antiochus renonçait à toutes ses précédentes conquêtes et s'engageait à se renfermer dans les anciennes limites de ses Etats.

L'épisode apocryphe du IIIe Livre des Machabées.

14. Jérusalem était restée fidèle aux Lagides; et le succès de Philopator fut regardé par les Juifs comme un triomphe national. Simon II envoya féliciter l'heureux vainqueur, qui voulut, à son retour, visiter Jérusalem. Il y entra dans un appareil triomphal, et offrit de nombreuses victimes en actions de grâces au Dieu des Juifs. Ici se place, d'après un récit apocryphe intitulé : *IIIe Livre des Machabées*, un épisode dont le fond est certainement historique, mais dont les détails ont été tellement exagérés par l'imagination complaisante de l'auteur, qu'il est impossible de préciser maintenant leur valeur réelle. Philopator, dans l'ivresse de sa victoire, aurait voulu, malgré les supplications du Grand Prêtre, pénétrer dans le Saint des Saints. Une véritable émeute éclata dans la ville ; pendant que les femmes pleuraient dans le parvis, les hommes se livraient aux démonstrations les plus hostiles. Philopator persista dans sa résolution, il entra dans le Saint des Saints ; mais la main de Dieu le frappa d'une terreur subite, il tomba et ses officiers le rapportèrent à demi-mort. Le lendemain il quittait la ville sainte, la rage dans le cœur. Arrivé à Alexandrie, il publiait un décret supprimant les priviléges accordés aux Juifs par Alexandre et Ptolémée Soter. De plus, il ordonnait à tous les Hébreux de venir publiquement, à la porte du palais, sacrifier aux idoles des Egyptiens, sous peine d'être punis de mort. Ceux qui consentiraient à cette apostasie devaient être marqués au fer rouge d'une feuille de lierre, plante consacrée à Bacchus.

Parmi la multitude de Juifs qui vivaient alors en Egypte, il ne s'en trouva que trois cents qui abjurèrent le culte de Jéhovah, et consentirent à porter la marque idolâtrique. Ces apostats, l'ignominie de leurs frères, furent dès lors mis au ban de la société israélite. Outré de cet acte de rébellion, Ptolémée ordonna le massacre de tous les Hébreux qui se trouvaient dans ses Etats. On les amena, chargés de fers, de tous les points de l'Egypte, à Alexandrie. Cette multitude de femmes et d'hommes, de vieillards et d'enfants, dont le nombre ne pouvait être inférieur à cinquante mille, fut réunie dans l'hippodrome, et les éléphants du roi devaient les fouler aux pieds, en présence de tout le peuple alexandrin. Pour stimuler la rage des éléphants, Philopator donna l'ordre à Hermon, intendant des jeux, d'enivrer ces animaux avec du vin mêlé d'encens. Hermon passa la nuit à exécuter au pied de la lettre cette fantaisie barbare; le lendemain, toute la ville d'Alexandrie, réunie dans l'amphithéâtre, attendait impatiemment le sanglant spectacle qui lui avait été annoncé. Mais le roi ne paraissait pas, pour donner le signal du massacre. Il avait prolongé ses débauches si avant dans la nuit qu'il laissa passer l'heure du spectacle. Le second jour, nouveaux ordres du roi de se tenir prêts pour le lendemain; et le lendemain la même scène se renouvelle. Le troisième jour, Philopator insiste avec plus de violence que jamais. Cette fois, on crut que la dernière heure des Juifs avait sonné. A l'heure fixée, le roi ne parut point. Hermon se rendit au palais, Philopator n'était point éveillé. Après de longues hésitations, l'intendant se décide à pénétrer dans l'appartement royal, et dit à son maître que tout est prêt pour le supplice des Juifs. Or, pendant la nuit, Dieu avait enlevé la mémoire au prince, qui ne sait pas ce dont on veut lui parler, et éclate en reproches contre Hermon. Fort étonné de cette réception, l'intendant s'excuse de son mieux, retourne à l'amphithéâtre, annonce au peuple que le spectacle est ajourné, et fait reconduire les cinq cents éléphants dans leurs parcs. Quelques jours s'écoulent, sans apporter de changement à la situation des prisonniers juifs, qu'on n'avait point cessé de garder dans l'hippodrome. Au milieu d'une orgie, la mémoire revint au tyran. Infâme serviteur, dit-il à Hermon, quand

donc enfin exécuteras-tu mes ordres? Que demain les éléphants soient prêts à me délivrer de ces maudits Juifs! — Les convives prirent la liberté de représenter au roi que les contre-ordres précédents avaient vivement blessé la population d'Alexandrie, et qu'ils ne répondaient pas de la sécurité de la ville, si le spectacle tant de fois annoncé était encore remis. Philopator jura, par les serments les plus terribles, que désormais sa volonté serait irrévocable. Il promit d'assister le lendemain au massacre général des Juifs dans l'amphithéâtre, et d'aller jusqu'en Palestine chercher le dernier des Hébreux, pour l'égorger sur les ruines de Jérusalem. Le lendemain donc, les malheureux prisonniers, objet de tant de haine, allaient subir l'horrible supplice auxquels ils étaient condamnés. La foule remplissait l'hippodrome. Le roi et toute sa cour y avaient pris place, lorsque deux anges apparurent aux yeux de la multitude. A cette vue, l'effroi s'empare des soldats eux-mêmes. Une scène de tumulte et de confusion indescriptibles commence alors. Les éléphants refusent de se prêter à écraser les victimes qui leur sont désignées, ils tournent leur fureur contre les gardiens et se précipitent au milieu des rangs pressés des soldats. Philopator révoque ses ordres sanguinaires, fait mettre en liberté tous les captifs, leur rend leurs priviléges et condamne à mort les apostats qui avaient, quelques jours auparavant, consenti à brûler un encens sacrilége aux idoles égyptiennes[1].

Appréciation de l'épisode apocryphe du IIIe Livre des Machabées.

15. Tel est ce récit apocryphe, écrit en grec, et dont le style déclamatoire trahit un Juif helléniste d'une époque relativement récente. L'insistance de Philopator pour pénétrer dans le Saint des Saints, et l'indignation presque séditieuse qui éclata à Jérusalem en cette circonstance, nous paraissent très-vraisemblables. On peut croire que le souverain conserva un vif ressentiment de cette injure, et que, plus tard, il voulut la venger sur les Juifs d'Alexandrie. Le reste de la narration aura été amplifié sur ce thème primitif, et aura pris des proportions que, pour notre part, nous croyons aussi exagérées qu'inacceptables. Quoi qu'il en soit, Philopator ne survécut

[1] III *Machab.*, *Vetus Testament.*, édit. Firmin Didot, tom. II, pag. 767-779.

pas longtemps à la victoire de Raphia. Il mourut en 204, laissant pour successeur un enfant de cinq ans, Ptolémée V, surnommé Epiphane (l'Illustre). Antiochus le Grand profita de la minorité du nouveau roi d'Egypte, pour réparer sa précédente défaite. En deux campagnes, il reprit la Célésyrie et la Palestine. Ce ne fut pourtant point une conquête définitive. Le ministère d'Alexandrie, impuissant à soutenir la lutte, appela à son secours les armes romaines. La République accepta avec empressement l'occasion qui lui était offerte de s'immiscer dans les affaires de l'Orient. Elle se déclara tutrice des Etats du jeune prince, défendit qu'on les inquiétât à l'avenir, et poussa la sollicitude au point de désigner le précepteur qui serait chargé de l'éducation de son royal pupille. Ce fut Aristomène. Celui-ci envoya Scopas, à la tête d'une armée, pour recouvrer les provinces de Palestine et de Célésyrie sur Antiochus. Scopas y réussit d'abord, mais enfin il fut vaincu par Antiochus, qui entra solennellement à Jérusalem, y reçut les hommages du grand-prêtre Simon II et des anciens du peuple, et en chassa la garnison égyptienne (198). Polybe nous a laissé à ce sujet un témoignage précieux. « Après la défaite de Scopas, » dit ce judicieux historien, Antiochus s'empara de Batanée (l'an- » cien Basan), de Samarie, d'Abila et de Gadara. Il reçut en » même temps la soumission des Juifs, peuplade groupée autour » d'un Temple qu'on nomme Jérusalem. J'aurais à raconter à ce » sujet d'intéressants détails, surtout à propos de la manifestation » de la divinité dans ce Temple; mais je réserve ce récit pour une » autre occasion [1]. » Malheureusement le passage auquel Polybe fait allusion se trouvait dans la partie de son histoire qui n'est pas arrivée jusqu'à nous. Antiochus le Grand confirma les priviléges jusque-là accordés aux Juifs. Il exempta Jérusalem de tout impôt pendant trois ans, accorda aux prêtres et aux lévites une immunité perpétuelle, assigna des revenus fixes pris sur le Tré-

[1] Polyb., lib. VI, *Fragmenta. La manifestation divine*, ou Ἐπιφάνεια dont parle ici Polybe est relative à l'épisode d'Héliodore dans le Temple de Jérusalem (Voir n° 30 de ce chapitre).



sor pour l'entretien du Temple et l'oblation des sacrifices, enfin il publia un décret solennel qui interdisait à tout étranger l'accès dans l'enceinte extérieure du Temple. Cette mesure paraît visiblement se rattacher à la tentative de Ptolémée Philopator, dont le souvenir était encore récent. Telle était la situation de Jérusalem, quand Simon II termina son administration et sa vie (195).

Eloge de Simon II par l'Ecclésiastique.

16. L'auteur de l'Ecclésiastique a consacré un chapitre à l'éloge de Simon II. Les révolutions au milieu desquelles s'était écoulé son pontificat, demandaient une prudence et une modération extraordinaires[1]. « De son temps. dit Josèphe, la Judée fut perpé» tuellement entre deux tempêtes, comme un navire ballotté par les » flots en sens contraire[1]. » Simon II se montra digne de tenir le gouvernail, dans des conjonctures si difficiles. « Pendant tout le cours de sa vie, dit l'Ecclésiastique, il fut le rempart de la maison d'Israël et le soutien du Temple. Il répara, dans le Sanctuaire, les dégradations survenues depuis Zorobabel; il éleva la double galerie extérieure, et les murs qui le défendent. Il fit creuser une magnifique piscine, trois fois grande comme l'était jadis la Mer d'airain, et y amena une eau pure et abondante. Il déploya tout son zèle pour le salut du peuple, et eut la gloire de l'arracher aux périls qui le menaçaient. Sous lui Jérusalem fut agrandie; les parvis du Temple et les portiques furent élargis, et la nation bénissait le nom du Grand-Prêtre. Telle l'étoile du matin brille au sein des nuages, telle la lune répand sa douce clarté dans les cieux. Le Temple de Jéhovah le vit resplendir, comme le soleil dans son éclat. L'arc en ciel dans la nue, la rose fleurie au printemps, le lys épanoui sur le bord des eaux, la vapeur odorante qui s'échappe de l'encensoir, la flamme sacrée qui brille sur l'autel, la coupe d'or enrichie de pierreries dans laquelle on offre les libations au Seigneur, n'ont ni plus d'éclat ni plus de parfums que la mémoire du saint pontife. Le jour où il revêtit la tunique d'Aaron et les insignes du Grand-Prêtre, il parut semblable à l'olivier entouré de ses rejetons, ou au cyprès élancé. Un reflet de sainteté brillait sur sa personne, quand il monta à

[1] Joseph., *Antiq. jud.*, lib. XII, cap. III.

l'autel. Debout, dans la majesté de sa gloire, il reçut la victime de la main des prêtres. Les fils d'Aaron, ses frères, formaient autour de lui une radieuse couronne; ainsi, sur les sommets du Liban, des tiges jeunes et robustes entourent le cèdre séculaire. Tels étaient, comme les palmiers dans l'oasis, les frères du Grand-Prêtre. Israël assemblé les contemplait; ils portaient les offrandes destinées au Seigneur. Le pontife étendit la main, prit la coupe des libations, et consommant le sacrifice, versa le sang de la grappe au pied de l'autel, comme un hommage d'agréable odeur au Roi éternel. En ce moment, des acclamations s'élevèrent du milieu des fils d'Aaron; les trompettes sacrées retentirent, et les échos portèrent au loin ces témoignages de religieuse allégresse. Le peuple, prosterné la face contre terre, adorait Jéhovah, le Dieu tout-puissant, et lui adressait de ferventes supplications. Cependant les chœurs des musiciens chantaient des hymnes sacrés, et la maison sainte était remplie d'harmonieux accords. Les chants se prolongèrent, avec les prières, aussi longtemps que dura l'oblation du pontife. Alors il descendit lentement les marches de l'autel, et, élevant les mains sur la foule assemblée, il rendit gloire à Jéhovah, le priant de continuer à bénir son peuple et à manifester sa puissance pour le salut d'Israël[1]. »

§ II. L'Ecclésiastique.

L'auteur du Livre de l'Ecclésiastique.

17. Le récit qu'on vient de lire, et qui n'est autre chose que le détail de l'inauguration d'un souverain Pontife au Temple de Jérusalem, est évidemment l'œuvre d'un témoin oculaire. On sent que l'auteur a contemplé la majestueuse cérémonie dont il décrit, d'un ton si ému, les plus minutieuses particularités. Nous sommes ainsi renseignés sur la date probable de la composition de l'Ecclésiastique, auquel nous avons emprunté précédemment l'éloge d'un grand nombre de prophètes, et dont il nous faut maintenant faire une étude plus particulière. Au temps de saint Jérôme, l'original hébreu de ce livre existait encore. Nous n'en possédons plus que les

[1] *Eccli.*, cap. L, 1-23.

versions syriaque, grecque et latine. Celle de la Vulgate, plus ancienne que saint Jérôme, paraît avoir été composée sur l'hébreu, et présente avec le grec quelques légères différences, dans l'ordre et la disposition des chapitres. Le fond est d'ailleurs le même. Voici maintenant le document traditionnel, qui se trouve en tête de la version grecque : « Jésus, qui rédigea l'Ecclésiastique, sur les mé- » moires laissés par son aïeul, du même nom que lui, était fils de » Sirach. Il vécut après la captivité de Babylone et la reconstruc- » tion du Temple. Son aïeul, dont on lui avait donné le nom, par » respect pour une mémoire vénérée, s'était fait remarquer par une » sagesse et une habileté extraordinaires. Il avait recueilli les sen- » tences des anciens sages de la Judée, en y joignant celles qui lui » furent inspirées à lui-même par sa propre expérience. Cette col- » lection, après la mort de son auteur, passa entre les mains de » Sirach, son fils, qui la transmit à son tour, comme un précieux » héritage, au second Jésus. Celui-ci réunit en un corps d'ouvrage » les mémoires de son aïeul, et les publia [1]. » Dans le prologue, que nous lisons en tête de la Vulgate, le fils de Sirach s'exprime ainsi : « Moïse, les prophètes et les autres écrivains sacrés, nous » ont laissé, dans leurs ouvrages, d'admirables leçons de sagesse. » Israël a mérité cet éloge d'avoir non-seulement conservé pour lui- » même ces trésors de science et de vertu, mais de les avoir ouverts » aux étrangers, qui peuvent maintenant y puiser la saine et véri- » table doctrine. Mon aïeul Jésus, après avoir médité toute sa vie » nos Livres saints, voulut à son tour écrire des sentences religieuses » et morales, qui pussent faciliter la route du bien. Vous tous qui » désirez connaître son ouvrage, apportez-y une étude attentive, et » pardonnez-moi si je n'ai pas réussi à rendre toute l'énergie de » l'original. Les expressions font trop souvent défaut au traducteur, » surtout quand il s'agit de faire passer un livre hébreu en une » autre langue. On peut le remarquer dans la version grecque des » ouvrages de Moïse et des prophètes. Sous le règne de Ptolémée- » Evergètes, étant alors dans ma trente-huitième année, j'allai me

[1] *Eccli.*, prolog., texte grec.

» fixer en Egypte ; ce fut là que longtemps après je commençai » la lecture de ce livre, qui y avait été laissé par mon père. L'excel- » lence de sa doctrine me frappa, et je crus faire une œuvre utile » en m'appliquant à le traduire, avec tout le soin dont je suis ca- » pable[1]. »

18. Le travail de Jésus, fils de Sirach, fut accueilli par les Israélites, ses frères, avec enthousiasme. Le nom d'*Ecclésiastique*, c'est-à-dire *Livre de lectures pour les assemblées*, qui lui fut donné peu de temps après, en est une preuve irrécusable. Ainsi que l'indiquent les deux prologues cités plus haut, l'*Ecclésiastique* est un recueil de sentences, mais son style n'est pas celui des Proverbes de Salomon. La concision gnomique des anciens Hébreux et la variété des sujets qui changeaient à chaque sentence, ont fait place à une méthode plus rapprochée du génie des Hellènes. Les matières sont groupées avec un ordre qui permet de présenter chaque sujet dans son ensemble ; peut-être cette régularité est-elle le fait du travail de seconde main entrepris par le fils de Sirach, sur les manuscrits de son aïeul. Quoi qu'il en soit, l'Ecclésiastique est un traité complet d'économie religieuse, civile et politique. Les Grecs en ont admirablement résumé la portée en le surnommant Πανάρετος, *Manuel de toutes les vertus*. Les devoirs envers Dieu sont traités dans les sept premiers chapitres ; les douze suivants sont consacrés au détail des vertus de l'homme public et de l'homme privé ; les défauts et les vices sont exposés ensuite avec leurs déplorables conséquences ; l'écrivain sacré trace alors les règles fondamentales d'une éducation vraiment religieuse ; il passe en revue les diverses conditions humaines et fait connaître leurs devoirs ; enfin, pour montrer l'application des préceptes de sagesse qu'il a formulés, il termine par l'éloge des hommes illustres de sa nation, depuis Adam, Hénoch et Noé, jusqu'au grand prêtre Simon II, fils d'Onias.

Division de ce Livre.

19. Ce livre divin, qui faisait l'admiration des Pères de l'Eglise, n'a pu trouver grâce devant Luther. « L'Ecclésiastique, dit-il, est » un légiste, un jurisconsulte tant qu'on voudra. Ce n'est point un

Prédiction du Messie.

[1] In *Eccli. prologus*.

» prophète. Il ne sait rien du Christ. Qu'est-ce que Jésus, fils de
» Sirach, vis-à-vis des Evangiles et des écrits des apôtres? Son
» livre est excellent, soit; mais après tout ce n'est qu'un traité de
» jurisprudence, une collection rassemblée, comme le Thalmud
» d'une foule d'ouvrages différents. Il parle de lois et d'économie
» politique; voilà ce qu'on y admire, pendant qu'on néglige la pa-
» role sublime du Christ [1] ! » Il est difficile d'admettre avec Luther que le fils de Sirach ignorât les promesses dont le Messie était l'objet, depuis tant de siècles. On lit en effet dans l'Ecclésiastique cette touchante prière : « Jéhovah, Dieu tout-puissant, étendez la main sur les nations étrangères : qu'elles voient éclater votre gloire. Elles ont appris que votre sainteté s'est manifestée parmi nous; nous apprendrons un jour que votre sainteté se sera manifestée au milieu d'elles : alors elles vous connaîtront, ainsi que nous vous connaissons nous-mêmes; elles sauront qu'il n'y a pas d'autre Dieu que vous. La terre attend des prodiges nouveaux, des merveilles jusqu'ici inconnues. Abrégez les temps, pressez le dénouement attendu, et qu'on proclame l'excellence de vos œuvres. Brisez la tête des chefs ennemis, qui osent dire : Il n'y a point d'autre maître que nous ! Rassemblez les tribus de Jacob, venez régner sur elles comme aux anciens jours, et qu'on sache enfin que vous seul êtes Dieu. Ayez pitié d'un peuple auquel vous avez accordé l'honneur de votre nom; ayez pitié d'Israël que vous appeliez jadis votre premier né. Ayez pitié de Jérusalem, la cité sainte, la ville où vous aimiez à choisir le lieu de votre repos. Rendez à Sion la joie de votre parole ineffable, comblez de gloire le peuple de votre élection. Réalisez les espérances qui se transmettent depuis la création du monde; vérifiez les prédictions que vous avez placées sur les lèvres des prophètes anciens [2]. »

Dogme de la Trinité.

20. On pardonne d'autant moins à Luther son étrange appréciation de l'Ecclésiastique, que, dans cet ouvrage, non-seulement le Christ est attendu et prédit comme Messie, mais que la Trinité

[1] Luther, *Colloquia latina*, tom. II, cap. *De libris veteris Testamenti*. — [2] *E*... cap. XXXVI, 1, 3-6, 10, 12-17.

Sainte s'y révèle avec une précision dont les autres Livres de cien Testament ne nous fournissent aucun exemple. La distir des Personnes divines dans l'éternelle unité y est nettement quée, et le formalisme juif s'est offensé de cette doctrine, qu'il inconciliable avec la parole de Moïse, devenue la maxime sacra telle des Synagogues : « L'Eternel, notre Dieu, est un[1]. » Voi paroles de l'Ecclésiastique : « La source de la sagesse est le de Dieu. Le Créateur tout-puissant et éternel, le Roi souvera formidable qui s'asseoit sur le trône de majesté, Jéhovah, Dieu, est un. Il a engendré la Sagesse, son Verbe, en union l'Esprit saint[2]. » Nous ne croyons pas qu'il soit possible de re trer, dans tout l'Ancien Testament, un passage aussi explicite s dogme de l'auguste Trinité. La génération éternelle du Verbe gesse de Dieu, son action créatrice, sa manifestation dans le au sein du peuple élu, et sa révélation future à toutes les rac l'univers, sans distinction d'origine ou de nationalité, sont me leusement décrites au chapitre XXIV.

21. « Moi, la Sagesse, j'ai été engendrée par le Très-Haut, co l'enfant premier né de son éternité. C'est moi qui illuminai cieux d'une splendeur immortelle, et qui enveloppais la terre sante de son manteau de vapeurs. Je présidais à sa formatic mon trône était porté sur les nuages. J'ai parcouru l'immense c des cieux; j'ai visité les sombres profondeurs de l'abîme ; je mar sur les flots de la mer sans rivages. J'étais debout, près du be de l'univers, à la naissance de tous les peuples et de toutes les r Mon souffle passait dans le cœur des fils des hommes, je cher parmi eux le lieu de mon repos. C'est alors que la nation élu Jéhovah me fut donnée en partage. Le Créateur tout-puissan m'a engendrée, et qui repose en moi, comme dans son taber m'a dit : Habite au sein de Jacob ; qu'Israël soit ton héritage ; d les germes de ta fécondité au cœur de mes élus. — Enge avant tous les âges, je survivrai à tous les temps, et mon dans les demeures saintes n'aura jamais de fin. C'est ainsi q

[1] *Deuter.*, cap. VI, 4. — [2] *Eccli.*, cap. I, 5, 8, 9.

fus établie au milieu de Sion : la ville sanctifiée devint le lieu de mon repos, je fixai mon trône à Jérusalem. Je plongeai mes racines fécondes au sein du peuple choisi par Jéhovah pour la portion bénie de son héritage; je résidai au milieu de l'assemblée des saints. Telle que le cèdre du Liban, ou le cyprès de la montagne de Sion; telle que les palmiers de Cadès, ou les rosiers de Jéricho; telle que l'olivier des champs, ou le platane au bord des fontaines, ainsi s'éleva ma tige vigoureuse. Plus délicieux que le cinname et les parfums du baume; plus suaves que la myrrhe, le storax, le galbanum, ou l'odorante liqueur qui tombe goutte à goutte des cèdres non incisés du Liban, mes enseignements embaumèrent Israël, comme l'encens dans le Tabernacle. Le térébinthe étend au loin ses verts rameaux; mes branches sont fécondes en grâces et en sainteté. La vigne porte des fleurs et des grappes parfumées; mes fleurs et mes fruits sont la gloire et l'abondance. Je suis la mère de la belle dilection, de la crainte divine, de la science et de la sainte espérance. En moi reposent toute grâce et toute vérité, tout espoir de vertu et de vie. Venez à moi, vous tous qui ambitionnez ces trésors, et savourez mes fruits délicieux. Mon esprit est plus doux au cœur que le rayon de miel; mon nom est un gage d'immortalité. Qui goûtera cet aliment exquis, ou boira ce divin breuvage, pourra satisfaire une faim et une soif toujours renaissantes, sans connaître jamais la satiété. Celui qui écoute ma parole ne sera point confondu; celui qui me prend pour guide ne péchera pas. Etudier ma loi et la faire connaître, c'est obtenir la vie éternelle. Le livre de vie, le Testament du Très-Haut, la révélation de la vérité contiennent tous ces divins mystères. Ce fut Moïse qui reçut de Dieu les préceptes de la justice, et nous transmit la Loi, héritage de la maison de Jacob, dépôt des promesses faites à Israël. Plus tard, le Très-Haut renouvela son alliance avec David son serviteur; il jura de lui donner, parmi sa descendance, un fils qui serait le roi Tout-Puissant et dont le trône n'aurait jamais de fin. C'est ce fils de la Promesse qui doit un jour répandre la sagesse sur le monde, comme le Phison et le Tigre versent leurs ondes par torrents, à l'époque des fruits nouveaux, comme le Jourdain et l'Euphrate débordent au

temps de la moisson, ou le Gihon à la saison de la venda
fera jaillir sa parole comme la lumière. C'est lui qui révèl
secrets de la sagesse, inaccessibles à l'infirmité des homn
moi, la Sagesse, sortie d'abord, comme un ruisseau, des fle
Paradis Terrestre, j'ai dit : Je vais couler à torrents dans les
prairies; mon ruisseau va s'agrandir, mon fleuve devien
océan. De même que l'aurore illumine au matin les cam
ainsi je brillerai sur l'univers, et mes rayons porteront leu
jusqu'au plus lointain des âges. Je pénétrerai dans les plus s
profondeurs; mon apparition sera comme le réveil de ce
dorment dans les ombres de la mort; je visiterai tous ce
espèrent en Jéhovah. Encore une fois ma doctrine se mani
comme par une dernière prophétie ; tous ceux qui aiment la S
la trouveront à la lumière de ce flambeau, qui éclairera t
suite des siècles. Enfants des hommes, soyez témoins que
pas travaillé pour moi seule, mais au profit de tous ceux qu
chent la vérité [1]. »

22. On ne saurait nier le caractère éminemment prophéti
cette page divine. Elle tranche sur le ton général d'un livre
cré surtout à une collection de sentences; si Luther ne l'a p
ce n'est pas la faute de l'Eglise catholique, qui a appliqué à l
de Jésus-Christ une partie de ce passage. Celle que la litur
pelle : *Sedes Sapientiæ,* la Vierge qui partagea avec le Pèr
puissant l'incommunicable privilége de la maternité divi
pouvait être mieux louée que par l'éloge du Verbe Etern
voulut ici-bas lui donner le nom de mère. Du reste, le ration
chercherait vainement à bannir de ce qu'il appelle la litté
hébraïque, les applications de la théologie. La morale d'Israë
sa base dans le dogme lui-même. On ne saurait comprendre
sans étudier l'autre : ce caractère de l'Ecclésiastique appa
en général, à tous les livres sapientiaux de l'Ancien Testam
en particulier à celui de la Sagesse, dont il nous reste à pa

[1] *Eccli.,* cap. XXIV integ.

§ III. La Sagesse.

Epoque de la composition du Livre de la Sagesse.

23. Quoique publié sous le nom de Salomon, le Livre de la *Sagesse* n'est pas de ce prince. Saint Augustin nous apprend que déjà, de son temps, les érudits regardaient le fait comme indubitable[1]. Josèphe, Philon, saint Jérôme, Origène n'ont point connu de texte hébreu de ce Livre; il y a donc toute apparence que l'original fut écrit en grec. Le nom de son auteur ne nous est pas connu; mais on peut conjecturer, à son style, aux idées qu'il développe de préférence, à la méthode qu'il introduit dans son ouvrage, à la liaison non-seulement des maximes entre elles, mais des chapitres eux-mêmes, qu'il n'était point étranger au mouvement intellectuel de la philosophie grecque. On rencontre dans son ouvrage des expressions qui n'eurent jamais d'analogues en hébreu. Il compare la manne à l'*ambroisie*[2]. Il désigne les cailles envoyées au désert sous le nom d''Ορτυγομήτρα[3]. Il emprunte à la morale des sages de la Grèce le nom des quatre vertus cardinales : la Tempérance, la Prudence, la Justice et la Force[4]. Or le mot Σωφροσύνη (Tempérance) n'a pas d'équivalent connu en hébreu, pas plus que l'expression Φιλάνθρωπος[5], employée de même par l'auteur et qui est complétement étrangère au génie de la langue hébraïque. On peut donc conjecturer, avec assez de vraisemblance, que le Livre de la Sagesse fut composé par un Juif hélléniste, à peu près vers le même temps que l'Ecclésiastique. Il y a même des raisons plausibles pour croire que ce Juif habitait Alexandrie. D'une part, ses descriptions de

[1] *Nam Salomonis non esse nihil dubitant quique doctiores* (S. August., *Retractationes*, lib. II, cap. IV, tom. I, col. 43; Id., *Speculo*, tom. III, pag. 1, col. [illegible]

[2] *Sap.*, cap. XIX, 20. Ἀμβροσίας τροφῆς. La Vulgate a traduit ces mots grecs par : *Bonam escam.*

[3] Τροφὴν ἡτοίμασας ὀρτυγομήτραν (*Sap.*, cap. XVI, 2). La Vulgate a conservé cette expression dans le latin, et traduit littéralement : *Escam parans ortygometram.*

[4] Σωφροσύνην γὰρ καὶ φρόνησιν ἐκδιδάσκει, δικαιοσύνην καὶ ἀνδρίαν, ὧν χρησιμώτερον οὐδὲν ἐστιν ἐν βίῳ ἀνθρώποις (*Sapient.*, cap. VIII, 7, texte grec, édit. Firmin Didot; *Vetus Testam. græc.*, tom. II, pag. 260).

[5] Φιλάνθρωπον γὰρ πνεῦμα σοφία (*Sapient.*, cap. I, 6).

l'idolâtrie semblent toutes se rapporter à ce que nous connaissons des superstitions païennes de l'Egypte, qui rendait un culte insensé à son fleuve et à ses crocodiles, aux serpents, aux bœufs et aux plus vils animaux [1]. L'origine du culte idolâtrique, attribuée, entre autres causes, à la douleur d'un peuple qui environne, d'abord de ses regrets et bientôt de ses adorations, l'image d'un roi prématurément enlevé à sa tendresse [2], rappelle la fable d'Osiris et d'Isis, ce couple royal passé du trône de Memphis au rang des divinités égyptiennes. D'une autre part, le livre de la Sagesse est évidemment destiné, dans la pensée de l'auteur, aux maîtres du monde, aux arbitres des destinées des hommes. « Aimez » la justice, vous qui avez été constitués juges de la terre [3], » dit l'Ecrivain sacré au début de son ouvrage. Il emprunte l'autorité de Salomon, dont sans doute il reproduit les principales sentences, pour donner à ce véritable manuel royal la sanction d'un des plus grands rois du monde. Cette particularité laisse supposer qu'il écrivait dans la capitale de l'Egypte; or Alexandrie était la capitale des Lagides.

24. Quelle que soit la valeur de ces conjectures sur le Livre de la Sagesse, son auteur, l'époque et le lieu de sa composition, l'idiome dans lequel il fut originairement écrit, « l'Esprit du Sei» gneur, qui remplit l'orbite de la terre, et qui, embrassant l'univer» salité des êtres, a la science de toute langue [4] » inspira manifestement l'Ecrivain sacré. Luther rejetait pourtant ce Livre, de même que celui de l'*Ecclésiastique*. Le rigide Calvin croyait y avoir découvert des fables indignes d'un esprit sérieux [5]. Le véritable motif de la haine du protestantisme contre les livres sapientiaux, c'est qu'ils renversent la trop fameuse doctrine de la justification par la foi seule, et qu'ils ne sont autre chose que l'éloge des œuvres, le guide pratique de toutes les vertus. Du reste, le judaïsme ne s'est pas montré plus favorable au Livre de la Sagesse, mais pour une cause fort différente. Il s'y rencontre une prophétie de la passion

Inspiration divine de ce Livre.

[1] *Sap.*, cap. XI, 16; cap. XVI, 1-9. — [2] *Sap.*, cap. XIV, 17. — [3] *Sap.*, cap. I, 1. — [4] *Sap.*, cap. I, 7. — [5] Calvin, *Institutio. christian. religionis*, lib. I, cap. XI, § 8.

de Jésus-Christ, tellement circonstanciée et tellement précise, que la Synagogue ne pouvait l'admettre, sans se condamner elle-même. Voici cette prophétie :

La passion de Jésus-Christ prédite au Livre de la Sagesse.

25. « Entourons le juste d'embûches et de piéges, ont dit les impies. Il nous est odieux ; il dévoile l'injustice de nos œuvres; il nous reproche nos infidélités à la loi; il nous déshonore, en signalant nos fautes à l'indignation publique. Il se vante de posséder la science divine ; il se nomme le Fils de Dieu. Il s'est fait le censeur de nos pensées elles-mêmes : sa vie seule nous est devenue insupportable, tant sa conduite diffère de toutes les autres; il prétend réformer toutes les voies. Il traite nos doctrines de futilités; il se détourne de nos enseignements, comme d'une impiété; il exalte le bonheur final des justes; il proclame que Dieu est son père. Voyons donc ce qu'il y a de vrai dans ses paroles; éprouvons sa puissance; nous saurons quelle sera sa fin. S'il est vraiment le Fils de Dieu, Dieu lui-même prendra sa défense et l'arrachera à tous les périls. Accablons-le d'outrages, qu'il subisse les plus cruelles tortures, nous éprouverons ainsi sa patience et sa résignation. Qu'il meure dans le supplice des infâmes; si Dieu est son père, comme il le dit, nous le saurons alors. — Tels furent leurs conseils insensés; leur malice les a plongés dans l'aveuglement. Ils n'ont point eu l'intelligence des mystères de Dieu ; ils ont cru que le juste n'avait rien à espérer après cette vie; ils se riaient de la gloire qui attend au ciel les âmes saintes [1]. »

Les espérances de l'impie. Jugement final.

26. Nous n'insisterons pas sur ce tableau du Christ mourant, qu'on dirait détaché d'une page de l'Evangile. Le Livre de la Sagesse, le dernier peut-être qui ait été dicté par l'Esprit saint sous le Testament ancien (car un grand nombre d'interprètes le croient postérieur aux Machabées), nous apparaît ainsi avec le caractère qui distingue tous les autres; son dernier mot, comme dit saint Paul, « est le Christ. » Aussi saint Augustin l'appelait-il « le Manuel de la sagesse chrétienne [2]. » L'immortalité de l'âme, les récompenses

[1] *Sapient.*, cap. II, 12 ad ultim. — [2] S. Augustin, *Epistol.* 154 ; *Patrol. latin.*, tom. XXXIII, col. 591.

ou les châtiments de l'autre vie, ces dogmes que les Sadducéens avaient essayé de bannir du judaïsme, sont ici solennellement affirmés, en face des objections de la philosophie païenne, ou de l'incrédulité hébraïque. «Ils ont dit, dans l'égarement de leurs pensées, continue le Sage : La vie est courte, et l'ennui en est le fond. La mort n'a point d'espérance; connaît-on quelqu'un qui soit jamais sorti du tombeau? Tirés du néant à notre naissance, nous y rentrons à notre heure dernière. La vie s'échappe, avec le souffle qui meurt sur nos lèvres; la parole humaine est une étincelle qui échauffe un instant le cœur. Quand elle sera éteinte, notre corps ne sera plus qu'une vile poussière, le souffle qui l'animait se perdra dans les plaines de l'air; notre vie aura passé, comme un nuage au ciel, ou comme ces vapeurs légères qu'un rayon de soleil dissipe sous nos yeux. L'oubli s'étendra sur notre nom, et les hommes perdront jusqu'à notre souvenir. L'ombre qui passe est l'image de la vie; la mort est sans retour; c'est une porte fermée, dont nul ne franchira jamais le seuil. Venez donc, enivrons-nous des biens présents; profitons de notre jeunesse; elle coulera vite; il nous faut jouir. Remplissons la coupe de vins délicieux; ne laissons pas à la fleur de notre âge le temps de se flétrir; versons sur nos têtes les parfums exquis; couronnons-nous de roses, avant qu'elles ne soient fanées; moissonnons toutes les fleurs des prairies; appelons l'univers à nos fêtes; laissons partout la trace de nos joies; tel est notre partage et notre unique destin[1]. — Ainsi ils ont dit; mais le Seigneur confondra leurs vaines pensées. L'ignominie de leur mort sera suivie d'un opprobre éternel[2]. Ils verront alors les justes, autrefois l'objet de leurs outrages, s'élever dans la gloire. A ce spectacle, la consternation, le remords, le désespoir leur arracheront des cris de rage. Insensés! diront-ils, leur vie nous paraissait une folie et leur mort une illusion dernière. Les voilà maintenant parmi les fils de Dieu, partageant l'héritage des saints. Hélas! nous nous sommes égarés dans les routes du mensonge; nous avons fermé les yeux aux splendeurs de la vérité; le soleil de l'intelligence ne

[1] *Sapient.*, cap. II, 1-9. — [2] *Ibid.*, cap. IV, 19.



s'est point levé sur nous! Nos pieds se sont lassés sur les chemins de l'impiété et de la perdition; nous avons foulé les rudes sentiers du crime et nous avons dédaigné les voies du Seigneur. Que nous reste-t-il aujourd'hui des richesses dont nous étions si fiers, de la puissance qui nous enivrait? Tout a fui comme l'ombre, comme l'oiseau dont l'aile fend l'espace, comme la flèche dans les airs. A peine entrés dans la vie, la mort nous a frappés; le signe de la vertu ne nous avait point marqués de sa trace immortelle, et nous subissons le châtiment de nos crimes. — Ainsi, dans l'enfer, parleront les pécheurs. Cependant les justes vivront éternellement au sein de Dieu qui sera leur récompense. Ils recevront un trône dans le royaume des saints, et le Seigneur les couronnera d'un diadème de gloire [1]. »

§ IV. Domination des Séleucides.

Avénement d'Onias III au souverain pontificat (195-170). Mort d'Antiochus le Grand.

27. Au moment où Onias III succédait à Simon II, son père, dans la grande sacrificature de Jérusalem, la Judée était passée de la domination égyptienne des Lagides sous le sceptre des Séleucides de Syrie. Antiochus le Grand prétendait garder cette conquête; le mariage de Cléopâtre, sa fille, avec Ptolémée Epiphane, le jeune pupille des Romains, fut pourtant conclu à la condition formelle que la Palestine et la Célésyrie seraient la dot de la nouvelle épouse. Mais c'était là une concession purement nominale, qu'Antiochus n'exécuta jamais. Il avait, en ménageant cette alliance, des projets que la perspicacité romaine ne soupçonna même pas. Il comptait sur l'appui de Cléopâtre, devenue reine d'Egypte, pour s'emparer un jour de ce vaste royaume, et refaire une monarchie Séleucide qui dominerait tout l'Orient, à l'exemple des anciens empires babylonien et perse. Cléopâtre ne se prêta point à ces rêves de l'ambition paternelle. Epouse du roi d'Egypte, elle devint Egyptienne; de ce côté, Antiochus le Grand fut déçu dans ses espérances. Lucius Scipion lui apprit bientôt, par la sanglante défaite de Magnésie

[1] *Sap.*, cap. V, fere integr.

(190), que le seul empire désormais prédestiné à la conquête du monde était l'empire romain. Déjà Annibal, qu'il avait reçu à sa cour, après la bataille de Zama et la fin de la seconde guerre Punique, avait pu lui en donner en sa personne la preuve la plus éclatante. Epuisé d'hommes et d'argent, contraint d'acheter une paix qu'il n'avait pas moyen de payer, Antiochus souscrivit aux conditions les plus onéreuses. Il abandonnait toute l'Asie en deçà du Taurus, livrait tous ses éléphants et la moitié de ses vaisseaux, s'engageait à verser quinze mille talents pour les frais de la guerre, et à envoyer à Rome vingt ôtages, au nombre desquels se trouvait son second fils Antiochus, si célèbre depuis sous le nom d'Epiphane. Le roi revint désespéré à Séleucie, et, bientôt après, il fut tué misérablement, dans un temple de l'Elymaïde, dont il avait voulu piller les trésors, pour s'acquitter des engagements contractés avec Rome (186). Son fils, Séleucus Philopator, lui succéda sur le trône de Syrie.

28. Ces événements n'avaient pas altéré la tranquillité de la Judée. « La sainte cité, dit le second Livre des Machabées, jouissait d'une paix profonde; les lois y étaient religieusement observées, sous la direction du saint pontife Onias, qui combattait énergiquement tous les fauteurs de désordres. Son zèle et sa piété l'avaient rendu cher aux rois et aux princes étrangers, qui manifestaient leur vénération pour le Dieu d'Israël et son ministre, en comblant le Temple de Jérusalem de riches offrandes. C'est ainsi que Séleucus, roi de Syrie, à l'exemple de son père, voulut que les frais des sacrifices et du culte divin fussent acquittés sur les revenus de la province [1]. » Ce fut vraisemblablement à cette époque que le Grand Prêtre reçut de Sparte une députation d'honneur, chargée de renouveler l'alliance entre les deux races juive et lacédémonienne, qui se disaient issues d'une origine commune. Voici le texte, vraiment laconique, du message remis au Pontife par les ambassadeurs grecs : « Aréus [2], roi de Sparte, à Onias, le grand prêtre, salut. On a

Lettre du roi de Sparte à Onias III.

[1] II *Machab.*, cap. III, 1-4.

[2] C'est à tort, croyons-nous, que M. l'abbé Rohrbacher place ce fait sous le pontificat d'Onias I (324-300). On trouve, il est vrai, à cette époque, parmi

trouvé ici, dans une histoire des Spartiates et des Juifs, que les deux peuples sont frères, et également issus de la race d'Abraham. Depuis que nous le savons, nous désirons entrer en communication avec vous. Voici donc ce que nous vous disons : nos troupeaux et nos biens sont les vôtres, à charge de réciprocité. Telles sont les paroles qui vous seront transmises par notre ordre [1]. » Sur quelle base historique reposait la communauté d'origine, invoquée ici par le roi de Sparte? Il nous est impossible, en l'absence de documents lacédémoniens, de le préjuger avec quelque certitude. L'Hellade avait été peuplée par des colonies phéniciennes. Les premiers habitants de la Laconie pouvaient être des Iduméens, transportés par les flottes de Tyr. Or, les Iduméens, fils d'Esaü ou Edom, étaient frères des Juifs, et comme eux, descendants d'Abraham. Quoi qu'il en soit, les rapports entre les civilisations hébraïque et lacédémonienne sont frappants et nombreux. Le partage égal des terres, l'absence presque totale de l'esclavage, la frugalité de la vie, le respect pour les vieillards, l'attachement invincible aux traditions et aux lois paternelles, l'amour du sol natal, étaient des vertus communes à Jérusalem et à Sparte. Si les Juifs étaient appelés les philosophes de la Syrie [2], les Lacédémoniens passaient pour les plus sages de tous les Grecs. « Onias reçut avec honneur l'envoyé d'Aréus, et contracta avec lui le traité de fraternité et d'alliance, tel que le proposait son message [3]. »

Trahison de Simon.

29. La prospérité dont Jérusalem jouissait, sous l'habile administration du saint Pontife, ne devait pas être de longue durée. « Simon, de la tribu de Benjamin, et commandant des gardes du Temple, jaloux de l'autorité d'Onias, entreprit, dit le texte sacré,

les rois de Sparte, un Arétus ou Aréus I. Mais il convient de faire remarquer que Jonathas, vers l'an 155, parle de cette ambassade comme d'un fait relativement assez récent et dont la génération présente n'avait pas perdu entièrement le souvenir. Cela nous semble incompatible avec les trois siècles d'intervalle qui séparèrent Onias I de Jonathas; il paraît donc plus conforme à la vraisemblance historique d'attribuer la lettre des Lacédémoniens à leur roi Arétus ou Aréus II, qui fut contemporain d'Onias III.

[1] I *Machab.*, cap. XII, 19-24. — [2] *Clearchus, Aristotelis discipulus*, ap. Joseph., *Contra Apion.*, lib. I, cap. VIII. — [3] I *Machab.*, cap. XII, 8.

de lui enlever la police de la ville [1]; mais ses tentatives échouèrent devant la fermeté du Grand Prêtre. » Simon, spéculant sur les embarras financiers du royaume de Syrie, obéré par les dernières guerres d'Antiochus le Grand contre les Romains, « se rendit près d'Apollonius, fils de Tharréas, gouverneur des provinces de Phénicie et de Célésyrie. Il lui déclara que le trésor de Jérusalem renfermait des sommes immenses, accumulées par les pontifes pour servir les ambitieux desseins de leur politique, et hors de proportion avec les besoins du culte et les frais des sacrifices. Il ajouta qu'il était facile de faire passer toutes ces richesses entre les mains du roi. — Le gouverneur s'empressa de communiquer cet avis à Séleucus. Ce prince appela aussitôt Héliodore, l'intendant de ses finances, et lui donna la mission de se rendre à Jérusalem, pour prendre possession de ce fabuleux trésor. Le ministre partit sur-le-champ, donnant pour prétexte à son voyage une inspection des villes de Célésyrie et de Phénicie, pour mieux dissimuler son véritable dessein. Arrivé à Jérusalem, où le Grand Prêtre lui fit une réception solennelle, Héliodore fit connaître à Onias les ordres dont il était chargé, et lui demanda si les avis donnés par Simon avaient quelque fondement. Le Pontife répondit que les immenses trésors, dont le traître Simon avait parlé, se réduisaient en réalité à quatre cents talents d'argent et deux cents d'or; que cette somme était le montant de dépôts faits par les particuliers, et constituait l'unique ressource de milliers de veuves et d'orphelins; que la majeure partie était la propriété d'Hyrcan, un Juif connu dans toute la Syrie [2]; enfin, qu'il était impossible de spolier aussi injustement les nombreuses familles qui avaient cru assurer leur fortune, en la déposant sous la sauvegarde d'un Temple vénéré dans tout l'univers,

[1] Il y a ici une divergence entre la Vulgate et le texte grec. C'est ce dernier que nous suivons. Voici ses paroles : Σίμων δὲ τις... διηνέχθη τῷ ἀρχιερεῖ περὶ τῆς κατὰ τὴν πόλιν παρανομίας (II *Machab.*, cap. III, 4).

[2] Hyrcan était fils de Joseph, l'ancien receveur de la Célésyrie et de la Palestine sous les Lagides. Hyrcan avait succédé à son père dans ce poste éminent, et, comme lui, s'était distingué par une scrupuleuse probité. Les Séleucides l'y avaient maintenu et n'eurent qu'à se féliciter de ses loyaux services (Voir Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. XII, cap. IV).

et protégé par la majesté de Dieu lui-même. — Héliodore insista, en s'appuyant sur les termes rigoureux des ordres dont il était porteur, et déclara, en dernier lieu, que tout l'argent du trésor, quoi qu'il pût advenir, serait remis entre les mains du monarque[1]. »

Sacrilége et châtiment d'Héliodore.

30. « Le lendemain, Héliodore se présenta au Temple, pour exécuter la spoliation sacrilége. Toute la ville était dans la consternation. Les prêtres, revêtus de la tunique sacerdotale, prosternés au pied de l'autel des holocaustes, suppliaient Jéhovah de garantir l'inviolabilité de son sanctuaire et les dépôts de la religion nationale. On ne pouvait, sans attendrissement, arrêter ses regards sur la figure du Grand Prêtre. Le bouleversement de ses traits, la tristesse de son attitude, l'abattement de toute sa personne témoignaient la profonde douleur à laquelle son âme était en proie. Cependant le peuple accourait en foule, de toutes les maisons de Jérusalem, pour venir implorer la miséricorde de Jéhovah, dans les parvis du Sanctuaire. Les femmes, couvertes de cilices, remplissaient les avenues du Temple. Les vierges elles-mêmes sortirent de la retraite où elles vivaient enfermées; les unes se pressaient sur le passage d'Onias, d'autres s'étaient placées sur les murailles du Temple, ou aux fenêtres des galeries. Toutes, élevant les mains vers le ciel, adressaient leurs prières au Seigneur. Ce fut vraiment un spectacle plein d'émotion que celui de la foule éplorée, entourant le Grand Prêtre, qui semblait lui-même lutter contre les angoisses de l'agonie. De tous les cœurs, s'élevaient vers l'Eternel des supplications et d'ardentes prières. Cependant Héliodore, persistant dans son criminel dessein, pénétra, avec les gardes qui l'accompagnaient, dans la salle du trésor. En ce moment, l'Esprit du Dieu Tout-Puissant se manifesta dans sa force irrésistible. Les gardes d'Héliodore furent renversés par une apparition divine, et s'élancèrent en fuyant par le seuil qu'ils venaient de franchir avec tant d'audace. Un cavalier aérien, portant une armure d'or, leur était apparu; le coursier qu'il montait fondit sur Héliodore, le renversa d'un bond et le foula aux pieds. Deux jeunes guerriers, d'une

[1] II *Machab.*, cap. III, 4-13.

beauté angélique et entourés d'une auréole de lumière, a(gnaient le cavalier mystérieux. Un fouet à la main, ils fra Héliodore, dont le corps fut bientôt couvert de plaies. Le sp était gisant, la face contre terre, baigné dans son sang. On l porta hors du Temple, sur un siége à porteurs ; ses gardes l passer ainsi, sans essayer de lui porter secours, tant la ma tion divine les avait terrifiés. Lui-même, immobile et muet, blait une victime foudroyée par Jéhovah. Cependant le pe semblé bénissait le Seigneur, qui venait ainsi de glori Temple. La multitude remplissait de ses cris d'allégresse le retentissant tout à l'heure de gémissements et de sanglots. / des amis d'Héliodore supplia Onias d'intercéder près du Se pour qu'il daignât faire grâce de la vie au Syrien, qui parais le point d'expirer. Le Grand Prêtre, craignant que le roi n'a ce qui venait de se passer à une révolte des Juifs, offrit au S un sacrifice, pour demander la guérison du ministre. Pend adressait à Dieu cette prière, les deux Anges, qui avaient Héliodore dans le Temple, lui apparurent de nouveau. grâces au Pontife, lui dirent-ils : c'est à son intercession Seigneur t'accorde la vie. Flagellé par Jéhovah, publie pa grandeur et ses merveilles. — Après avoir ainsi parlé, ils rurent. Héliodore, pour témoigner sa reconnaissance, fit i des victimes sur l'autel du Seigneur ; il offrit ses actions de au Grand Prêtre, et, quelques jours après, il reprenait a escorte le chemin d'Antioche, rendant publiquement homn Dieu dont il avait éprouvé la puissance. Le roi fut informé e de cet événement miraculeux. Un jour, il demandait en Héliodore : Qui pourrais-je donc envoyer à Jérusalem po cuter enfin cette terrible mission ? — Si vous avez quelque dont vous teniez à punir les attentats, répondit Héliodore, f partir pour Jérusalem. Il vous reviendra cruellement flage revient toutefois, car il y a vraiment une vertu divine d Temple [1]. »

[1] II *Machab.*, cap. III, 14 ad ultim.

Voyage d'Onias III à Antioche.

31. « Héliodore demeura convaincu, dit M. Munk, qu'il avait été » frappé par des êtres surhumains [1]. » Le savant Israélite ne paraît point partager cette conviction ; Polybe, le grave historien dont nous avons cité plus haut les paroles, se trouvait alors en Egypte. Il y apprit tous les détails de ce prodige, auquel il donne exactement, comme le Livre des Machabées, le nom de *manifestation divine*. Entre l'affirmation contemporaine de Polybe, et le sous-entendu, plein d'incrédulité posthume, de M. Munk, le choix ne saurait être douteux. « L'infâme Simon, dont la délation avait exposé sa patrie à tant de désastres, continue l'Ecrivain sacré, trouva, dans cet événement, une occasion de renouveler ses calomnies contre le pontife Onias. » C'était à son instigation, disait-il, qu'Héliodore avait dû le honteux traitement qu'il venait de subir ; des hommes apostés par le Grand Prêtre avaient seuls fait le miracle. Simon était, on le voit, un rationaliste anticipé. « Ainsi, reprend le texte biblique, le pieux Pontife, le protecteur et le père du peuple juif, n'était plus, aux yeux de Simon, qu'un criminel de lèse-majesté, et un vil imposteur. Le calomniateur avait, au sein de Jérusalem, des partisans secrets, qui se chargeaient de répandre, parmi le peuple, ces odieuses accusations contre le Grand Prêtre. L'hostilité fut poussée à un tel excès, que le sang coula dans les rues de Jérusalem. Onias, craignant les suites funestes de ces dissensions, et sachant d'ailleurs que le gouverneur de Célésyrie, Apollonius, appuyait de son crédit les intrigues de Simon, se rendit à la cour de Séleucus. Il allait, non point se faire l'accusateur de ses concitoyens, mais concerter des mesures d'utilité générale pour sa patrie ; car il comprenait que la paix serait impossible à rétablir, et que Simon ne se départirait jamais de ses folles entreprises, sans une intervention directe de l'autorité royale [2]. »

Mort de Séleucus Philopator. Avénement d'Antiochus Epiphane (175).

32. Les patriotiques espérances d'Onias vinrent échouer devant des événements dont le contre-coup devait être bien plus fatal à la Judée que les misérables intrigues de Simon. Depuis quinze ans, le jeune Antiochus Epiphane, frère de Séleucus, était resté à Rome.

[1] Munk, *Palestine*, pag. 491. — [2] II *Machab.*, cap. IV, 1-7.

en qualité d'ôtage. Les deux frères ne s'étaient jamais revus. Philopator, par un sentiment qui honore son caractère, désirait mettre un terme à cette longue absence. Dans l'impossibilité de payer aux Romains la totalité de la dette dont Antiochus Epiphane était le gage vivant, Séleucus envoya à Rome son fils unique Démétrius, priant le Sénat de consentir à cet échange d'ôtages, pendant le temps que durerait l'absence d'Antiochus Epiphane. Cette loyale proposition fut acceptée par la République. Malheureusement pour Séleucus, Héliodore, son ministre favori, le même qui venait d'éprouver à Jérusalem la rigueur des justices divines, était un monstre de perfidie et d'ingratitude. En l'absence du jeune prince Démétrius, parti pour Rome, et d'Antiochus Epiphane, qui n'avait pas encore eu le temps d'en revenir, Héliodore se persuada qu'il s'emparerait facilement de la couronne de Syrie. Il fit empoisonner Séleucus Philopator, son maître (175), et usurpa le trône. Antiochus Epiphane avait quitté Rome, pour revenir en Syrie; il était à Athènes, lorsqu'il apprit cette révolution inattendue. Au mépris de tous les droits du jeune Démétrius, son neveu, Antiochus Epiphane se fit immédiatement proclamer roi de Syrie, rassembla quelques troupes, marcha contre Héliodore, qu'il n'eut pas de peine à vaincre, et remplaça l'usurpation d'un favori par une usurpation non moins odieuse, celle d'un oncle au détriment d'un orphelin, son neveu. Tel fut l'avénement d'Antiochus Epiphane, cette *racine de péché,* ainsi que Daniel l'avait nommé plus de quatre siècles à l'avance.

Jason, frère d'Onias, usurpe le pontificat (175).

33. Près d'un prince du caractère d'Antiochus Epiphane, la mission d'Onias ne pouvait plus avoir grande chance de réussite. Cependant le Grand Prêtre attendait à Antioche l'occasion d'entretenir l'usurpateur couronné, lorsqu'il se vit lui-même victime d'une usurpation aussi lâche que perfide. « Après la mort de Séleucus, dit le Texte sacré, lorsqu'Antiochus Epiphane se fut emparé du trône, Jason [1], frère d'Onias, conçut, à Jérusalem, la pensée d'usurper le pontificat. Il se rendit près d'Antiochus, et lui promit une somme

[1] Josèphe prétend que son nom véritable était Josué, mais que, dans son affectation pour les mœurs et la littérature grecques, il l'échangea contre celui de Jason. Le livre des Machabées ne mentionne pas cette particularité.



de trois cent soixante talents d'argent, et en outre une rente de quatre-vingts talents, si le roi lui conférait la dignité de Grand Prêtre. » Antiochus avait besoin de sommes considérables, pour faire face à son luxe et au paiement du tribut exigé par les Romains. Jason ne marchanda pas avec lui. « Il lui offrit encore cent cinquante autres talents, si le roi voulait l'autoriser à établir à Jérusalem un gymnase et une académie grecque [1], et accorder à ses compatriotes le titre et les priviléges de citoyens d'Antioche. Epiphane se prêta volontiers à ces arrangements; et l'ambitieux Jason revint donc à Jérusalem avec le titre de Grand Prêtre et l'intention bien arrêtée de faire adopter à ses concitoyens les mœurs et les institutions des Gentils. Sans tenir compte des antiques priviléges, confirmés par les rois de Syrie, qui permettaient aux Juifs de se gouverner selon leurs propres lois, il bouleversa les institutions nationales, pour y substituer des innovations sacriléges. Dans son impudence, il osa ériger en face du Temple, sous le portique de la citadelle, un Gymnase grec, et les jeunes Israélites, qui se distinguaient dans les exercices profanes, venaient recevoir leurs récompenses aux pieds d'une statue de Bacchus. Tels étaient les progrès que l'exécrable impiété de Jason, l'usurpateur apostat, faisait faire aux Juifs dans la civilisation grecque. Les prêtres abandonnaient l'autel de Jéhovah, et, désertant le sanctuaire, négligeaient les sacrifices; ils couraient s'exercer à la palestre, lancer le disque dans le Gymnase, et assister aux représentations du théâtre. La loi et la littérature nationales avaient perdu toute valeur à leurs yeux; ils n'estimaient plus que les arts de la Grèce. Une rivalité d'enthousiasme hellénique s'était établie parmi eux; ils mettaient tout leur amour-propre à copier, le plus servilement possible, des institutions étrangères, et affectaient de ressembler à ces races toujours hostiles, dont ils devaient bientôt éprouver encore la cruauté; car on ne viole pas impunément la loi divine : la suite de ce récit ne tardera pas à nous l'apprendre. Jason ne ménageait même plus les apparences. On célébrait alors à Tyr les

[1] Le *Gymnasium* était l'établissement où les hommes faits s'exerçaient à la lutte, la palestre, le pugilat, la course, etc. L'*Ephebia* était exclusivement réservée aux exercices des jeunes gens depuis l'âge de 14 jusqu'à 20 ans.

fêtes quinquennales d'Hercule, et Antiochus Epiphane y a
Le prêtre apostat choisit, parmi ses complices d'impiété, un
tation chargée de porter à Tyr trois cents didrachmes, desti
offrir, au nom des habitants de Jérusalem, un sacrifice à H
Les envoyés rougirent eux-mêmes d'une pareille infamie.
à Tyr, ils supplièrent le roi de donner à cet argent une aut
tination. Jason du moins avait eu l'honneur de l'offrir à H
mais, grâce aux remords de ses envoyés, il servit à la const
des trirèmes, que le roi faisait alors équiper à Tyr[1]. »

34. Antiochus songeait à la conquête de l'Egypte, et
dans ce but qu'il préparait une flotte sur la côte phénicienne
lémée Epiphane était mort à Alexandrie (186), laissant la r
à Cléopâtre, pendant la minorité de Ptolémée IV Philomét
n'était encore qu'un enfant. Cléopâtre elle-même mourut
avant que son fils ne fût en âge de régner. Ce jeune princ
pour précepteur le juif Aristobule, prêtre de la race d'Aar
dédia à son royal élève un *Commentaire grec sur le Pentateuqu*
nous ne possédons plus que quelques fragments, cités dans l
paration Evangélique d'Eusèbe[2]. Il est vraisemblable qu'Aris
fit partie du conseil de régence à la mort de la reine Cléopât
conjonctures étaient graves pour l'Egypte. Antiochus, frère d
pâtre, et oncle du jeune roi, prétendait exercer un droit de s
lance sur la minorité de son neveu. C'était là une marque tou
d'intérêt, de la part d'un usurpateur qui avait déjà dépouillé
de Séleucus, son frère. On ne se méprit point à Alexandrie
véritable portée des réclamations d'Antiochus : le conseil
gence lui répondit en revendiquant les provinces de Célésyri
Palestine, autrefois promises en dot à la reine Cléopâtre, et
moins détenues, depuis près de trente ans, par la couronne
rie. Antiochus soutenait que les conventions sur lesquelles o
puyait étaient de pures chimères; il maintenait la validité de
de partage général, qui, après la mort d'Alexandre le Grand,

[1] II *Machab.*, cap. IV, 1-20. — [2] Euseb., *Præparat. Evangelic.*, lib
cap. XII.

attribué ces provinces à Séleucus-Nicator, fondateur de la dynastie syrienne des Séleucides. Un débat, engagé dans ces termes, devait aboutir à la guerre. C'était précisément ce que voulait Antiochus. Il s'y préparait donc, et, dans ce but, il entreprit, avec une puissante escorte, la visite des villes frontières de la Phénicie. « Il se rendit à Joppé, dit le texte biblique, et de là à Jérusalem. Jason et les habitants lui firent une magnifique réception. Il fit son entrée aux flambeaux, au milieu des acclamations populaires, et, quelques jours après, il reprit avec son armée la route de Phénicie [1]. »

L'usurpateur Jason est supplanté par Ménélaüs (171).

35. Tout semblait promettre à l'audacieux usurpateur du pouvoir sacré à Jérusalem une longue impunité. Le saint pontife, Onias III, son frère, s'était retiré à Daphné, près d'Antioche, sous la sauvegarde de cet asile réputé inviolable [2], pour se soustraire aux tentatives dirigées contre sa vie. Condamné à l'exil et à l'impuissance, il gémissait de loin sur les malheurs de sa patrie. Cependant la prospérité de l'apostat touchait à son terme. « Trois ans après la triomphale réception d'Antiochus à Jérusalem, continue l'historien sacré, Jason députa près du roi un de ses confidents intimes, Ménélaüs, frère du traître Simon. Il le chargeait d'une somme d'argent assez importante et de la négociation de quelques affaires à la cour de Syrie. » Ménélaüs n'était ni moins ambitieux, ni moins intrigant que Jason, qu'il réussit à supplanter, en offrant à Antiochus de porter à trois cents talents d'argent de plus les revenus annuels de la Judée, si le roi consentait à l'investir lui-même de la grande sacrificature à Jérusalem. Epiphane ne refusait jamais de tels marchés. « Des lettres royales d'investiture furent remises à Ménélaüs. Il revint à Jérusalem avec le titre de Grand Prêtre, lui qui était étranger au sacerdoce. Il rapportait à sa patrie le cœur d'un tyran et la férocité du tigre. L'usurpateur Jason, supplanté à son tour, s'échappa de la ville en fugitif, et parvint à gagner le territoire ammonite, où il trouva un asile. Ménélaüs n'avait plus de rival ; cependant il ne tint point les magnifiques promesses qu'il avait faites au roi. L'argent

[1] II *Machab.*, cap. IV, 21, 22. — [2] On a déjà vu comment ce droit d'asile avait protégé la reine Bérénice et son malheureux fils.

de la trahison ne prenait point le chemin de la Syrie, malgré les sommations pressantes que Sostrate, général syrien, commandant la forteresse de Sion et intendant des tributs, ne cessait de renouveler à ce sujet. Antiochus Epiphane, mécontent de ces délais, envoya l'ordre à Ménélaüs de venir se justifier en personne à sa cour. Sostrate devait l'y accompagner. Ménélaüs partit donc, laissant la lieutenance de la grande sacrificature à Lysimaque, son frère; Sostrate, de son côté, confia l'intendance des tributs, durant son absence, à Cratès, gouverneur de Chypre [1]. »

Mort du grand prêtre Onias III.

36. Ménélaüs et Sostrate ne trouvèrent point le roi à Antioche. Il venait de partir précipitamment pour la Cilicie, où les deux cités importantes de Tharse et de Mélita, récemment données, dans un caprice royal, à une de ses concubines, avaient pris les armes pour protester contre ce traitement ignominieux. « Antiochus, à son départ, avait laissé l'administration du royaume à l'un de ses officiers, nommé Andronique. Ces circonstances étaient favorables à Ménélaüs. Connaissant par expérience la vénalité qui régnait à la cour de Syrie, il comptait acheter facilement la faveur d'Andronique. Dans ce but, il se fit envoyer par Lysimaque des vases d'or, enlevés au Temple par un vol sacrilége : d'autres furent vendus en secret à Tyr, et dans les autres villes de Phénicie. Ménélaüs offrit donc quelques vases d'or du Temple à Andronique, qui les accepta avec empressement. Cependant le saint pontife Onias III, dans sa retraite inviolable du bourg de Daphné, apprit ce trafic sacrilége. Dans une protestation publique, il signala ces actes honteux à la réprobation de toutes les âmes honnêtes. Les deux coupables, Andronique et Ménélaüs, avaient un intérêt égal à étouffer la voix du courageux vieillard. Ménélaüs insinua au lieutenant du royaume que la mort d'Onias pouvait seule les sauver. Andronique en était persuadé lui-même; le crime fut donc résolu, mais il fallait ménager la sainteté de l'asile inviolable d'où le saint Pontife ne sortait jamais. Andronique alla l'y trouver; Onias avait tout lieu de sus-

[1] II *Machab.*, cap. IV, 23-29. Nous traduisons ce dernier verset, sur le texte grec, qui présente une différence assez notable avec la version latine de la Vulgate.



pecter la sincérité d'un tel personnage; cependant le lieutenant du royaume multiplia tellement ses serments de fidélité, que le Grand Prêtre consentit à le suivre dans son palais. Onias avait à peine franchi la limite de l'enceinte sacrée, qu'il tombait sous le poignard de l'infâme Andronique. Ce meurtre souleva un cri d'indignation dans la ville d'Antioche et dans toutes les provinces voisines, où la sainteté d'Onias était vénérée. Une députation, composée de Syriens et de Juifs, se porta près du roi, qui revenait alors de Cilicie, pour lui demander vengeance. Antiochus, ému de cette démonstration populaire, accueillit favorablement les députés. Soit hypocrisie, soit attendrissement sincère, il versa des larmes sur le sort d'un vieillard illustre, dont il rappela, avec éloges, la haute sagesse et la modération éprouvée. Laissant alors éclater son indignation contre Andronique, il donna l'ordre de le promener dans toutes les rues d'Antioche, dépouillé de la pourpre qu'il venait de flétrir, et de le mettre à mort, au lieu même où il avait porté contre Onias une main sacrilége. Tel fut le châtiment que la justice divine infligea au meurtrier du saint Pontife [1]. »

Emeute à Jérusalem contre Lysimaque. Retour de Ménélaüs.

37. « Cependant les spoliations de Lysimaque n'avaient pas tardé à être connues des habitants de Jérusalem. Chaque jour, des sommes considérables, enlevées au trésor du Temple, étaient expédiées à Ménélaüs en Syrie. La multitude ne tarda pas à se soulever. Lysimaque arma pour sa défense trois mille soldats, dont il confia le commandement à un Syrien, originaire du Hauran, vieillard dont la féroce démence semblait croître avec les années. Le peuple de Jérusalem, exaspéré par les mesures violentes de Lysimaque, répondit à ses provocations par une véritable émeute. La foule s'arma de pierres, de bâtons, de cendres même, se rua sur la garde étrangère, en tua un grand nombre, blessa les autres et mit le reste en fuite. Lysimaque lui-même fut massacré, non loin du trésor du Temple, théâtre de ses sacriléges [2]. » Cette insurrection était survenue au moment où Antiochus Epiphane, vainqueur de Philométor à Péluse (171), terminait sa première expédition d'Egypte,

[1] II *Machab.*, cap. IV, 30-38. — [2] II *Machab.*, cap. IV, 39.

et rentrait triomphalement à Tyr. « Trois députés, ch
les anciens de Jérusalem, vinrent l'y trouver, pour lu
vérité des faits et lui dévoiler l'odieuse conduite de Mé
avait eu, depuis la mort d'Onias et le supplice d'Andro
bileté de se soustraire aux châtiments que méritaient
Une enquête fut ordonnée, et Ménélaüs allait être condam
employa en sa faveur l'influence toute-puissante de Pt
cron, Egyptien transfuge, qui venait de livrer traîtreuse
tiochus l'île de Chypre dont Philométor lui avait confié
nement. Ménélaüs lui promit une somme d'argent c
pour l'engager à parler au roi en sa faveur. Macron p
audience particulière qui lui fut accordée dans la galeri
où Antiochus s'était retiré pour éviter la chaleur du
convint tellement l'esprit du monarque, qu'il le fit cha
solution. Ménélaüs, couvert de tous les crimes, fut dé
cent; les malheureux députés juifs, qu'un tribunal de Sc
absous, furent condamnés à mort. On traîna au supplic
reux vieillards coupables d'avoir défendu leur patrie, l'h
leurs concitoyens et la majesté du Temple. Les Tyriens
furent indignés de cette sentence, et pourvurent hon
aux funérailles des trois nobles victimes. Cependant
protégé par l'avarice des courtisans, fut maintenu au
revint exercer à Jérusalem son odieuse tyrannie [1]. »

38. Au printemps de l'an 169, Antiochus fit sa seconde
d'Egypte, emporta Péluse et Memphis, s'empara de la p
Philométor son neveu, et lui fit souscrire les conditions
plus humiliantes « Cependant, dit l'historien sacré, un fa
répandit à Jérusalem de la mort d'Antiochus. Jason, qui
être accrédité cette rumeur mensongère, profita du trou
jetait dans les esprits. A la tête d'une troupe d'environ mil
armés, il se présenta inopinément aux pieds des remparts
résistance des Juifs, qui accoururent pour lui en défendre
se rendit maître de la place et Ménélaüs fut contraint de

[1] II *Machab.*, cap. IV, 39 ad ultim., Cf. Josèphe, *Antiq. judaic.*, lib.
III.

dans la citadelle. La victoire de Jason coûta la vie à une multitude de citoyens, dont le tyran ordonna de sang-froid le massacre. Le carnage fut horrible; cependant Jason ne put se maintenir longtemps. Ses satellites ayant été tués par le peuple, il prit la fuite, chargé de l'exécration universelle. Un chef arabe, Arétas, le retint quelque temps prisonnier. Jason réussit à s'évader encore, mais ce fut pour porter de ville en ville la malédiction qui s'attachait à ses pas. Repoussé de partout comme un transfuge et un traître, il essaya de se faire oublier en Egypte, sans y parvenir; il connut tous les malheurs de l'exil, lui qui avait proscrit tant d'Israélites de leur patrie. Comptant sur le lien de fraternité qui unit les Lacédémoniens aux Juifs, il vint mourir ignominieusement à Sparte. Son corps y fut abandonné sans sépulture, nul ne pleura ses funérailles; il ne trouva pas même de tombeau sur un sol étranger; c'est ainsi qu'à Jérusalem il avait jeté à la voirie les cadavres de ses malheureux compatriotes[1]. »

Ménélaüs chassé de Jérusalem. Retour d'Antiochus Epiphane. Pillage et extermination.

39. Il paraît que les Juifs avaient espéré se débarrasser, d'un seul coup, de deux tyrans. Persuadés qu'Antiochus était mort en Egypte, ils chassèrent Ménélaüs, avec son escorte syrienne, et purent se croire enfin indépendants. Mais le roi, dont ils célébraient ainsi les prétendues funérailles, était vivant et victorieux. « La colère d'Epiphane, à la nouvelle de ce soulèvement, ne connut plus de bornes. Il accourut d'Egypte, à la tête de son armée triomphante, emporta la ville d'assaut, et donna à ses soldats l'ordre de passer au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontreraient sur leur chemin. Le carnage fut horrible; jeunes gens et vieillards, enfants et femmes, tous étaient égorgés. Pendant les trois jours que dura le massacre, on compta quarante mille victimes. Un même nombre auxquels la lassitude des soldats avait permis de vivre, furent chargés de chaînes et vendus comme esclaves. Tant de cruautés n'avaient point assouvi la vengeance du monarque. Conduit par le traître Ménélaüs, l'ennemi de son Dieu et de sa patrie, il voulut insulter publiquement à la majesté du Temple de Jéhovah, le lieu le plus auguste de l'uni-

[1] II *Mach.*, cap. v, 1-10.

vers. Il porta une main criminelle sur les vases sacrés, au Seigneur par la piété des rois et des peuples. Il af souiller, en les employant aux plus indignes usages. parfums, le Chandelier d'or, la Table des pains de prop les objets précieux furent brisés et leurs morceaux jeté avec les sommes d'argent et d'or enlevées au trésor sa fisquées par Antiochus. Insensé ! il ne comprenait pas gneur en souffrant, pour un temps, cet excès d'impi seulement punir les crimes de Jérusalem ! Autrement lége eût éprouvé le traitement d'Héliodore. Mais Dieu la nation pour le Temple, il a choisi le Temple pou Voilà pourquoi le lieu saint a eu sa part des désastres c comme il partagera un jour ses prospérités. Le Temple foudroyé par la justice du Tout-Puissant, se relèvera d'une gloire nouvelle, quand le Seigneur sera réconci peuple[1]. »

40. « Après cette barbare expédition, Epiphane repr d'Antioche. Il emportait dix-huit cents talents pillés au Jérusalem. Son orgueil devint une véritable démence ; la toute-puissance de Dieu lui-même, et aurait volontiers à ses flottes de naviguer sur terre, ou à ses soldats de pied l'Océan[2]. Pour compléter son système de dépopu Judée, il laissait à Jérusalem, avec le titre de lieutenan gien nommé Philippe, plus cruel que lui-même ; à Gariz nique, et au Temple dévasté Ménélaüs, plus acharné enc deux étrangers à la ruine de sa propre patrie[3]. Le de se perpétua sous leur verge de fer. Les princes et l étaient dans les larmes ; les vierges et les jeunes homm saient dans le désespoir ; l'époux séparé de l'épouse s' pleurant sous son toit désolé ; la terre inculte sembla deuil de ses habitants, et la consternation pesait sur tous de Jacob[4]. »

[1] II *Machab.*, cap. v, 11-20. — [2] II *Machab.*, cap. v. — [3] II *Mac* 21-23. — [4] I *Machab.*, cap. I, 26-29.

Troisième et quatrième expédition d'Antiochus Epiphane en Egypte. Popilius Læna.

41. Les deux années qui suivirent (168-167), furent employées par Antiochus à deux nouvelles expéditions en Egypte. La victoire ne se lassait pas de favoriser ses armes. Ptolémée Philomator et Ptolémée Physcon, ses neveux, d'abord rivaux, avaient fait trève à leur inimitié pour réunir leurs efforts contre un oncle qui avait juré leur ruine. Mais tout fut inutile. Maître de Péluse et de Memphis, ces deux clefs de l'Egypte, Antiochus marchait sur Alexandrie. Il était dans la plaine d'Eleusine, à quatre milles romains de la capitale; le rêve de sa vie allait enfin s'accomplir, et l'Orient tout entier reconnaîtrait sa domination; lorsque Popilius Læna, à la tête d'une députation romaine, se présenta à sa rencontre. Epiphane, qui avait connu autrefois Popilius à Rome, lui tendit amicalement la main. Le fier patricien ne répondit point à cette avance royale; mais il remit au monarque un décret du Sénat, qui lui enjoignait d'évacuer sur-le-champ l'Egypte et l'île de Chypre, sous peine d'encourir la disgrâce de la République. Antiochus lut ce message, et demanda quelque temps pour en délibérer avec ses conseillers. Le Romain traça sur le sable un cercle dans lequel il enferma le roi; puis il dit: Avant de sortir de ce cercle, vous ferez connaître la réponse que le Sénat attend de vous. — Antiochus crut voir se dresser devant lui les invincibles faisceaux des légions romaines. Il garda quelque temps le silence; enfin il répondit : Je ferai ce que le Sénat souhaite de moi. — L'Egypte était sauvée.

Apollonius à Jérusalem. Nouveaux massacres.

42. La rage dans le cœur, Antiochus quitta un pays qu'il regardait déjà comme sa conquête. Toute sa colère retomba sur les Juifs, soit que les malheureux habitants de Jérusalem eussent manifesté leur joie à l'occasion de ce revers, soit qu'il cherchât lui-même un prétexte pour se dédommager des frais de la guerre, sur les trésors qu'il espérait trouver une seconde fois dans le Temple. « Il envoya donc Apollonius, gouverneur de Mésie, dans les villes de Juda, avec l'ordre de remplir les coffres royaux, par tous les moyens possibles, et, au besoin, par la dépopulation et le pillage des cités. Apollonius fit son entrée à Jérusalem à la tête d'une armée de vingt-deux mille hommes. Dissimulant son dessein, sous une bienveillance hypocrite, il affecta de

traiter les habitants avec la plus grande douceur. Le jour du sabbat étant venu, la multitude, sans défiance, s'était rendue au Temple pour sanctifier le jour du Seigneur. Apollonius attendait ce moment : ses soldats se précipitent, le glaive à la main, dans les parvis, égorgent tout ce qu'ils rencontrent, et se précipitent dans les rues de la ville pour achever le massacre [1]. » Le pillage général commença alors, Apollonius s'empara de toutes les dépouilles; il mit ensuite le feu aux édifices et détruisit les murs d'enceinte. Les Syriens emmenèrent en captivité les femmes et les enfants, et s'emparèrent de tous les troupeaux. Une citadelle formidable fut élevée dans la haute ville, et prit de là le nom d'*Acra*. Du haut de cette nouvelle forteresse, Apollonius et ses soldats pouvaient dominer toutes les routes qui conduisaient au Temple, et assassiner les Juifs que leur piété conduisait encore au Lieu Saint. Mais tous ceux qui purent échapper au massacre prirent la fuite, et Jérusalem demeura déserte [2].

Edit de persécution d'Antiochus Epiphane.

43. Jusque-là, la persécution avait sévi brutalement par des coups de main, des surprises, des égorgements locaux. Elle n'était pas encore arrivée à prendre un caractère de légalité permanente et universelle. Les Juifs dispersés dans toutes les provinces de l'Asie avaient échappé aux atrocités dont la Palestine venait d'être le théâtre. Il semble qu'à cette époque la fumée du sang monta au cerveau d'Antiochus, et lui valut ce surnom d'*Epimanès* (le Frénétique), que l'impartiale histoire substitua à celui d'Epiphane, dont ses courtisans l'avaient décoré. Sous prétexte d'introduire l'uniformité, dans toutes les contrées de son royaume, « il publia un décret qui rendait obligatoire pour tous ses sujets, l'exercice de la religion grecque, et interdisait tous les autres cultes, sous peine de mort. Les provinces se soumirent à cet ordre tyrannique. Il y eut même un assez grand nombre de Juifs qui subirent ce joug impie, sacrifièrent aux idoles et violèrent la loi du sabbat [3]. » Les Samaritains eurent la lâcheté d'adresser « au roi Antiochus, le divin Epiphane, »

[1] II *Machab.*, cap. v, 24-26. — [2] I *Machab.*, cap. I, 30-42; Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. XII, cap. v. — [3] I *Mach.*, cap. I, 43-45.



une lettre dans laquelle ils suppliaient sa divinité de ne point les confondre avec la race des Hébreux. « Originaires des provinces de Médie et de Perse, disaient-ils, nos aïeux, à une époque où de fréquentes épidémies les décimaient, eurent la faiblesse d'adopter les erreurs d'une superstition locale, accréditée depuis des siècles. Ils s'engagèrent à observer le sabbat des Juifs, et érigèrent sur le mont Garizim un temple au Dieu sans nom [1]. » Ils finissaient par prier Antiochus de consacrer le Temple de Garizim à *Jupiter* [2].

Le Temple de Jérusalem consacré à Jupiter Olympien.

44. Une telle requête ne pouvait qu'être favorablement accueillie. « Epiphane envoya en Judée un vieux prêtre d'idoles, avec la double mission de consacrer le Temple de Garizim à Jupiter Hospitalier, et celui de Jérusalem, à Jupiter Olympien [3]. En même temps un décret royal, publié dans toutes les cités de Juda, ordonnait aux Hébreux d'embrasser la religion des Grecs. Les holocaustes, les sacrifices et les oblations pour le péché, dans le Temple de Jéhovah, étaient interdits; le sabbat et les fêtes solennelles supprimées. Ordre était donné de profaner le lieu saint et de contraindre les Juifs à toutes les pratiques déclarées impures par la loi de Moïse; on devait élever partout des temples et des autels aux faux dieux, et immoler de préférence pour victimes des animaux immondes, tels que le porc. La circoncision était abolie; enfin, toutes les mesures les plus savamment étudiées étaient prises, pour faire oublier au peuple l'amour et la loi de Jéhovah. La moindre infraction au nouvel édit entraînait la peine de mort. Les gouverneurs de provinces et les officiers qui commandaient dans chaque ville reçurent l'ordre de veiller à la rigoureuse exécution du décret. Les cités de Juda virent alors un grand nombre d'apostasies; cependant les Israélites fidèles s'expatrièrent; ils allaient demander aux rochers et aux cavernes des solitudes la liberté de servir leur Dieu. Or, le vingt-cinquième jour du mois de Casleu, l'idole d'abomination, la

[1] On se rappelle que les Juifs, par respect pour la majesté de Jéhovah, ne se permettaient point d'articuler ce nom auguste. Ils ne le désignaient que par l'expression générique d'Adonaï (le Seigneur). Voir pag. 398, 399 de ce volume). Tel est le sens de la parole blasphématoire des Samaritains.

[2] Joseph., *Antiq. judaic.*, lib. XII, cap. VII. — [3] II *Machab.*, cap. VI, 1, 2.

statue de Jupiter Olympien fut érigée dans le Temple de Jéhovah à Jérusalem ; et des autels aux faux dieux s'élevèrent dans toutes les villes de Juda, au milieu des places publiques et aux portes des maisons. Partout on brûlait l'encens et on immolait des victimes aux idoles. Les livres de la loi mosaïque étaient lacérés et jetés aux flammes, on massacrait ceux qui en avaient été trouvés détenteurs. Le vingt-cinquième jour de chaque mois avait été fixé pour les sacrifices païens. Tous les habitants étaient contraints d'y assister. Les victimes étaient immolées par les prêtres idolâtres, en face de l'Autel des holocaustes [1]. Le Temple était devenu le théâtre de toutes les dissolutions et de toutes les débauches. Les femmes pénétraient dans le sanctuaire, le crime avait pris possession de la maison du Seigneur. Plus de sabbats ni de fêtes nationales ; on n'osait même pas avouer qu'on fût Juif. Aux solennités de Bacchus, les fils d'Israël, obéissant à une oppression tyrannique, se couronnaient de lierre, parcouraient les rues de Jérusalem en chantant les hymnes Dionysiaques, et formaient des chœurs de danse autour des victimes immolées au dieu de l'orgie [2]. Les femmes juives qui faisaient circoncire leurs enfants, étaient mises à mort ; on attachait leur nourrisson au cou du cadavre, et on le laissait expirer sur le sein maternel [3]. Deux de ces malheureuses furent un jour amenées au Phrygien Philippe, gouverneur de Jérusalem. Il les fit promener par ses soldats, dans toutes les rues de la ville, leur enfant attaché au cou ; on les précipita ensuite du haut de la citadelle dans les fossés des remparts. Un jour de sabbat, Philippe fut averti qu'un certain nombre de Juifs s'étaient réunis dans une caverne de la montagne, pour y sanctifier en secret le jour du Seigneur ; il fit cerner leur retraite ; les courageux Israélites, fidèles jusqu'à la mort, respectèrent la loi du sabbat et n'opposèrent aucune résistance. Ils furent tous livrés aux flammes [4]. »

Martyre d'Eléazar à Jérusalem.

45. « Un docteur de la loi, aussi vénérable par sa sainteté que par ses cheveux blancs, après un sacrifice où l'on avait immolé un

[1] *Machab.*, cap. I, 43-62. — [2] II *Mach.*, cap. VI, 3-7. — [3] I *Machab.*, cap. I, 63, 64. — [4] II *Mach.*, cap. VI, 10, 11.



porc aux dieux d'Antiochus, fut entouré par les gardes de Philippe qui voulurent le contraindre à manger cette viande impure. Le vieillard, préférant une mort glorieuse à l'apostasie, répondit aux soldats : Qu'on me mène au supplice, et, se mettant à leur tête, il se dirigea vers le lieu des exécutions. Dans la foule émue qui assistait à cet héroïque spectacle, Eléazar comptait des amis dévoués. Ils s'approchèrent de lui, et lui dirent à voix basse : Nous allons apporter des viandes dont la manducation est permise par la loi. Vous y goûterez ; on croira que, vous soumettant aux ordres du roi, vous avez mangé la chair des sacrifices, et nous aurons sauvé votre vie. — Eléazar demeura quelques instants en silence. Il songeait à la dignité de son âge et de ses cheveux blancs, à toute une vie écoulée, depuis les jours de sa première enfance, dans une inviolable fidélité à la loi sainte de Jéhovah. Non, s'écria-t-il alors, de manière à être entendu par tous ceux qui l'entouraient, plutôt la mort ! Une telle dissimulation déshonorerait ma vieillesse. Tous ces jeunes gens diraient : Eléazar s'est fait apostat à quatre-vingt-dix ans ! Ils croiraient que j'ai voulu racheter, par cette infamie, les quelques jours qui me restent encore à vivre. Mon exemple les pervertirait ; et j'emporterais au tombeau, avec la malédiction de Dieu, une mémoire chargée du mépris public. Si je puis en ce moment me soustraire au supplice, est-ce qu'il est en mon pouvoir d'échapper mort ou vif, à la main du Tout-Puissant ! En mourant fidèle, je couronne glorieusement ma vieillesse, je lègue à mes jeunes concitoyens l'exemple de la fidélité au Seigneur et du respect pour ses lois sacrées. — Il dit et reprit sa marche. L'héroïsme de sa réponse irrita les soldats qui le conduisaient et l'avaient traité jusque-là avec assez de ménagements. Pour se venger de ce qu'ils appelaient l'arrogance d'Eléazar, ils l'accablèrent de coups et prolongèrent les tortures de son agonie. O mon Dieu ! disait la noble victime, vous voyez ce que je souffre, vous savez que j'aurais pu échapper à ces tourments. Mais vous savez aussi qu'au fond du cœur, je suis heureux de souffrir et de mourir pour vous. — Ce fut ainsi qu'il expira sous les coups des bourreaux, laissant au peuple juif le

souvenir d'un courage invincible et d'une mort à jamais glorieuse [1].

Les six premiers martyrs d'Antioche.

46. La persécution ne sévissait pas seulement à Jérusalem ; elle était générale dans toutes les villes de Syrie. A Antioche, le roi se montrait plus cruel encore que ses lieutenants. « A la suite d'un sacrifice solennel on lui amena une femme juive et sept jeunes gens, ses fils, qui avaient refusé de partager, avec le reste du peuple, les viandes des porcs qu'on venait d'immoler. Antiochus les fit flageller en sa présence avec des lanières de cuir de bœuf. Pendant ce supplice, l'aîné des jeunes gens dit au roi : Que prétendez-vous par ces tortures inutiles ? Nous sommes prêts à mourir, jamais nous ne transgresserons les lois de Dieu et de notre patrie. — Antiochus, irrité, commanda d'entretenir une flamme ardente sous les chaudières d'airain qui venaient de servir aux sacrifices. Cependant il fit couper la langue du jeune homme, on lui arracha la peau de la tête, jusqu'à ce que le crâne fût excorié, on lui coupa les pieds et les mains. Quand la victime ne fut plus qu'un tronçon mutilé, Antiochus le fit déposer lentement dans la chaudière embrasée, de façon à ce qu'il fût brûlé vivant. La mère et les frères de cet héroïque jeune homme, témoins de son supplice, s'exhortaient mutuellement à imiter son courage. Jéhovah, notre Dieu, disaient-ils, voit ce que nous souffrons pour lui. Il sera glorifié dans ses serviteurs [2], selon la parole de Moïse. Après la mort de l'aîné, les soldats s'emparèrent du second. En commençant à lui arracher la peau de la tête, ils lui disaient : N'attends pas qu'on ait coupé en morceaux tous tes membres, mange des viandes immolées. — Non, répondit-il. — Le supplice continua : Infâme roi, s'écria-t-il, tu nous arraches une vie périssable, mais le roi du monde pour lequel nous mourons, nous ressuscitera pour une vie éternelle. — Ce furent ses dernières paroles ; il ne tarda pas à expirer. — Le troisième vint prendre sa place. Il tendit aux bourreaux ses mains à couper. C'est Dieu qui m'a donné mes membres, dit-il, je les lui remettrai aujourd'hui, et lui-même un jour me les rendra. — Après ces paroles, il présenta

[1] II *Mach.*, cap. VI, 18 ad ultim. — [2] *Deuteron.*, cap. XXII, 36. Ce texte est cité ici selon la version des Septante.

sa langue elle-même. Le roi et ceux qui l'entouraient ne purent s'empêcher d'admirer l'héroïsme de ce jeune homme qui allait au devant des tortures. — Quand il fut achevé, le quatrième subit son supplice avec la même constance. Antiochus avait les yeux fixés sur lui, le martyr lui dit : L'éternité avec Dieu nous dédommagera de la mort que tu nous infliges ; nous ressusciterons pour l'immortalité bienheureuse que tu ne partageras jamais. — Le cinquième mourut ensuite. Avant d'expirer il dit au roi : Mortel, tu as aujourd'hui la puissance, et tu en abuses au gré de ton caprice. Ne crois pas cependant que Dieu ait abandonné pour jamais son peuple. Attends l'heure marquée, et tu éprouveras, dans ta personne et dans ta race, l'invincible puissance de l'Eternel. — Au moment où les bourreaux mettaient la main sur le sixième, il dit au tyran : Ne te flatte pas de l'impunité pour tant de crimes. Si nous souffrons aujourd'hui, c'est pour expier les prévarications dont nous nous sommes rendus coupables contre notre Dieu. A leur tour tes forfaits auront leur vengeance[1]. »

Mort du septième martyr et de la mère des Machabées.

47. « Or la mère, qui venait de voir mourir six de ses enfants, montrait dans un cœur de femme un héroïsme qui surpassait les courages les plus virils. La sagesse divine, dont elle était remplie, l'élevait au-dessus de toutes les faiblesses de son sexe. Elle n'avait cessé d'adresser en hébreu, à chacun des martyrs, les plus touchantes exhortations. Je ne sais, leur disait-elle, par quel secret mystérieux vous avez été formés dans mon sein. Ce n'est pas moi qui vous donnai l'esprit et la vie, et qui formai l'assemblage de vos membres. Le Créateur du monde, qui a formé de ses mains le premier homme et qui a présidé à la naissance des êtres, vous rendra, dans sa miséricorde, la vie que vous sacrifiez si généreusement pour lui. — Cependant Antiochus, voyant l'impuissance de sa cruauté, voulait du moins triompher du septième survivant. Il essaya de le séduire par les plus brillantes promesses, jurant de le combler d'honneurs et de richesses, s'il consentait à transgresser les lois de ses pères. Mais le jeune homme opposait à ses caresses la même

[1] II *Mach.*, cap. VII, 1-19.

résistance que ses frères avaient déployée dans les tortur
chus fit approcher de son tribunal la courageuse mère, e
appel à toute sa tendresse, la conjurait d'employer son aut
sauver son dernier fils, en lui persuadant de se soumettre
L'héroïque Juive parut décidée à faire ce que le tyran d
On la conduisit près du jeune homme; elle lui parla à v
comme pour vaincre son obstination, mais, en réalité, elle
en hébreu : Je t'en supplie, mon enfant, prends pitié de
t'a donné le jour, et qui t'a nourri de son lait maternel.
regards vers le ciel, considère ce monde que Dieu a créé
prends que lui seul est le maître de la vie. Ainsi tu ne
point les menaces de ce tyran. Sois digne de tes frères, c
mort, afin que je te retrouve avec eux dans le sein de
miséricorde. — Ainsi elle parla; enflammé par ses exhor
jeune homme s'écria, en s'adressant aux bourreaux : Qu
vous? Je n'obéirai point à l'ordre royal; je ne connais q
celle de Moïse. Et toi, dit-il à Antiochus, monstre de cr
as juré la perte des Hébreux, sache le bien, tu n'éviteras p
sance vengeresse de notre Dieu. Mes frères, immolés par
rie, jouissent en ce moment des délices d'une vie immort
toi, le jugement de Dieu réserve à ton orgueil un châtir
fin. Quant à moi, je mourrai, comme mes frères, pour r
pour ses lois saintes et pour ma patrie, suppliant l'Etern
éclater enfin ses miséricordes sur mes concitoyens, et de
sous le poids de ses vengeances. — La colère d'Antiochu
gea alors en une véritable fureur. Le jeune hébreu fu
égorgé par son ordre, et la mère des sept martyrs péri
même supplice que ses enfants. » Désormais Antiochus I
devançant les âges par une cruauté jusque-là inouïe, pou
peler le Néron du judaïsme.

CHAPITRE IV.

LES MACHABÉES.

SOMMAIRE.

§ I. MATHATHIAS (167-166).

1. Origine des Asmonéens. — 2. Mathathias refuse d'adorer les faux dieux. — 3. Mathathias renverse les autels idolâtriques. Les proscrits et l'observation du sabbat. — 4. Les Esséniens. La Judée en armes. — 5. Mort de Mathathias.

§ II. JUDAS MACHABÉE (166-161).

6. Premières victoires de Judas Machabée. — 7. Gorgias et Nicanor. — 8. Stratagème de Gorgias. Défaite de Nicanor. — 9. Défaite de Gorgias. — 10. Victoire de Judas Machabée à Bethsour. — 11. Judas Machabée à Jérusalem. Purification du Temple. — 12. Excursions triomphantes de Judas Machabée et de Simon son frère en Galilée et dans le pays de Galaad. — 13. Victoire de Judas Machabée contre les Arabes. Défaite de Josèphe et d'Azarias. — 14. Maladie d'Antiochus Epiphane. — 15. Lettre d'Antiochus Epiphane aux Juifs. — 16. Mort d'Antiochus Epiphane. — 17. Avénement d'Antiochus Eupator au trône de Syrie. — 18. Défaite de Timothée. — 19. Défaite de Lysias. Traité de paix. — 20. Judas Machabée à Joppé et à Jamnia. — 21. Défaite de Gorgias à Bethsour. Le sacrifice pour les morts. — 22. Invasion de la Judée par Lysias et Antiochus Eupator. Mort de Ménélaüs. — 23. Bataille de Bethzachara. Mort d'Eléazar. — 24. Siége de Jérusalem. Paix inespérée. — 25. Avénement de Démétrius au trône de Syrie. — 26. Alcime et Bacchidès. — 27. Trahison de Bacchidès. — 28. Alcime le pontife apostat. — 29. Le général syrien Nicanor. Son alliance avec Judas Machabée. — 30. Calomnies des Juifs apostats contre Judas Machabée. — 31. Première défaite de Nicanor. — 32. Mort de Razias. — 33. Vision de Judas Machabée. 34. Seconde défaite et mort de Nicanor. — 35. La Bible et la politique romaine. — 36. Les ambassadeurs de Judas Machabée à Rome. — 37. Combat de Béroth. Victoire du général syrien Bacchidès. Mort de Judas Machabée.

§ III. JONATHAS (161-144).

38. Election de Jonathas. — 39. La guerre de partisans. Les Arabes de Médaba. — 40. Défaite de Bacchidès sur les rives du lac de Génézareth. —

41. Mort d'Alcime. — 42. Victoire de Jonathas contre Bacchidès. — 43. Fin du règne de Démétrius. Avénement d'Alexandre Bala au trône de Syrie. — 44. Prise de possession du souverain pontificat par Jonathas. Un mariage royal à Ptolémaïs. — 45. Défaite d'Apollonius par Jonathas. — 46. Fin du règne d'Alexandre Bala. Usurpation et mort de Ptolémée Philométor. Avénement de Démétrius Nicator. — 47. Jonathas et Démétrius. Nicator à Ptolémaïs. — 48. Emeute à Antioche réprimée par les troupes juives. — 49. Démétrius Nicator est remplacé sur le trône de Syrie par Antiochus *Dionysios*. — 50. Lettre d'Antiochus *Dionysios* à Jonathas. — 51. Synchronisme. Les députés de Jonathas à Rome et à Sparte. — 52. Victoires de Jonathas à Joppé et à Ascalon. — 53. Trahison de Tryphon. Captivité de Jonathas à Ptolémaïs. — 54. Simon, frère de Jonathas. — 55. Nouvelle trahison de Tryphon. Mort de Jonathas.

§ IV. SIMON (144-141).

56. Mort d'Antiochus *Dionysios*. Usurpation de Tryphon. Lettre de Démétrius Nicator à Simon. — 57. Prise de Gazara par Simon. — 58. Reddition de la citadelle d'Acra. — 59. Administration de Simon. — 60. Rétablissement de la royauté en faveur de Simon et de ses descendants.

§ V. ROYAUTÉ DES ASMONÉENS (141-135).

61. Alliance de Simon, roi des Juifs, avec la république romaine. — 62. Avénement d'Antiochus Sidétès au trône de Syrie. — 63. Lettre d'Antiochus Sidétès à Simon. — 64. Message d'Athénobius, lieutenant d'Antiochus Sidétès, à Jérusalem. — 65. Défaite de Cendébée. — 66. Mort de Simon. — 67. Fin de l'Ancien Testament.

§ I. Mathathias (167-166).

1. On ne prescrit contre le droit, ni par la violence, ni par un long abus du pouvoir, ni par une oppression royale, ni par des soulèvements populaires. « La volonté humaine, dit saint Thomas d'A» quin, ne saurait imprimer un caractère de justice à ce qui est » contre le droit [1]. » Antiochus Epiphane devait en faire l'expérience. Pendant qu'il donnait, au peuple de sa capitale, le spectacle, nouveau pour la Syrie, des jeux de Daphné, « dont la magnificence, selon l'expression de Diodore de Sicile, fut digne d'un grand roi, mais dont la profusion et le désordre, encouragés par l'exemple d'Antiochus lui-même, paraissaient l'œuvre d'un fou ; » un prêtre **Origine des Asmonéens.**

[1] *Si aliquid de se repugnantiam habet ad jus naturale, non potest voluntate humana fieri justum* (Thom. Aquin., *Summ. Theolog.*, 2ª 2ª LVII, artic. 2 *ad* 2um).

juif, de la famille sacerdotale de Joarib, sortait de Jérusalem, avec sa famille, pour se soustraire à la tyrannie dont Eléazar venait d'être victime, et se retirait sur la montagne de *Modéïn*, dans le bourg du même nom, près de Lydda, sur la route de Jérusalem à Joppé. Il se nommait Mathathias, petit-fils d'Hasmon [1]. C'était un vieillard aussi respectable par son âge que par sa fidélité à la loi du Seigneur. Il avait cinq fils : Jean, surnommé Gaddis ; Simon Thasi ; Judas, qui fut surnommé le Machabée [2] ; Eléazar Alaron ; et Jonathan Apphus. Cette famille sacerdotale gémissait sur les maux de la patrie. Mathathias disait à ses fils : Malheur à moi ! Pourquoi suis-je né dans ces temps désastreux ? Pourquoi suis-je condamné à être le témoin des malheurs de mon peuple et de l'humiliation de la Ville sainte ? J'étais donc destiné à finir mes tristes jours, dans les pleurs, au milieu de ces rochers déserts, pendant que la Fille de Sion est abandonnée aux mains de ses ennemis ! Le Saint des saints est profané par un culte infâme ; le Temple est devenu un lieu immonde ; les vases sacrés, sanctifiés par le nom de Jéhovah, ont été emportés sur des rives étrangères ; les vieillards ont été

[1] En mémoire de l'aïeul de Mathathias, les Machabées prirent le surnom historique d'Asmonéens.

[2] C'est de ce dernier que toute la descendance de Mathathias prit le nom de Machabées. Les sept martyrs d'Antioche, dont nous avons, au chapitre précédent, raconté la mort héroïque, n'appartenaient point à la famille de Mathathias. Le surnom de Machabées, qui leur était déjà donné au temps de Josèphe (Joseph., *Martyr. Machab.*), n'indiquait point une origine commune mais le dévouement à la même cause. Quant au sens étymologique du surnom de Machabée, deux opinions partagent les érudits. Les uns croient que Judas fit mettre sur ses étendards les cinq lettres hébraïques qui répondent à celles-ci : י, א, ב, כ, מ (*Macabaï*), et que l'on prétend être l'abrégé des mots hébreux qui forment cette sentence de l'Exode : מי כמוכה באלם יהוה, c'est à dire : *Quis sicut tu in diis, Domine?* (*Exod.*, cap. XV, 11.) Ce nom aurait donc été en hébreu : מכבאי, d'où les Grecs ont formé *Μακκαβαῖος*, et les latins *Macabeus*. Les autres prétendent que ce surnom vient du mot hébreu מקבי, comme le prouve la version syriaque du Livre des Machabées. Le nom de *Makkabi* signifierait donc *malleator*, de *makkaba* (marteau), et Judas aurait été ainsi nommé, de même que Charles-Martel, « à cause de la force » de son courage, dont il rompit tant de nations, » comme s'exprime Mézeray (Voyez *Cours complet d'Ecrit. sainte*; *In Machab. Prolegom.*, et Munk. *Palestine*, pag. 495).

égorgés dans les rues de Jérusalem; le glaive de l'ennei sonné notre jeunesse. Est-il, sur la terre, un peuple qui partagé l'héritage de Sion, qui ne se soit gorgé de ses d Toute sa magnificence a été dévorée, par les nations, cc proie; la cité libre, où régnait Jéhovah, n'est plus qu'une esclave ! Notre Sanctuaire, notre gloire nationale, tous les du passé sont foulés aux pieds. Les nations se sont donr vous pour souiller notre patrie ! Hélas ! Pourquoi vivre e Ainsi parlait Mathathias. Ses fils déchirèrent leurs vête couvrirent de cilices, et laissèrent couler leurs larmes [1]. »

2. « Or, les émissaires d'Antiochus vinrent à Modéïn, traindre ceux qui s'y étaient réfugiés à sacrifier aux faux à brûler de l'encens en leur honneur. Les fils d'Israël fu nés au pied de l'autel idolâtrique, et, parmi eux, il se trou un grand nombre d'apostats. Cependant Mathathias et s meuraient inébranlables. Les officiers royaux s'adressèren lard : Tu es, disaient-ils, le prince de cette cité; tous les te respectent comme leur modèle et leur guide; tu es ento couronne de fils et de frères. Donne l'exemple de l'obéis lois; obéis au décret d'Antiochus, ainsi que l'ont fait l provinces, les villes de Juda, et les citoyens de Jérusalem aux dieux. Le roi te récompensera, en comblant ta fami neurs et de richesses. — Mathathias, élevant la voix de r être entendu par le peuple, répondit : Quand toutes les violant la loi de leurs aïeux, se soumettraient aux ordre chus, mes fils et moi, nous resterons fidèles aux tradition pères. Que Dieu nous soit propice ! Jamais nous ne transg ses commandements sacrés. Les décrets du roi ne saura relever du serment de fidélité à Jéhovah. Nous ne sacrifier à vos dieux. Il n'est, pour nous, d'autres sacrifices que c Moïse nous a prescrit les cérémonies et les rites [2]. »

3. « Le saint vieillard achevait à peine de prononcer ces lorsqu'un Juif apostat s'approcha de l'autel, et, en présence

[1] I *Machab.*, cap. II, 1-14. — [2] I *Mach.*, cap. II, 15-22.

triques. Les proscrits et l'observation du sabbat.

la foule, offrit de l'encens aux idoles. Mathathias, à la vue de cette lâcheté, ne fut plus maître de son indignation ; il s'élança sur le traître et le poignarda au pied de l'autel. Avec une vigueur qu'on n'aurait pu attendre de son âge, il se précipita sur l'officier royal qui présidait au sacrifice, le frappa d'un coup mortel ; renversa l'autel portatif, et tenant à la main son arme ensanglantée, s'écria : Enfants d'Israël, qui voulez respecter l'alliance de votre Dieu, suivez-moi ! — Le zèle de Phinées, l'héroïque meurtrier de Zamri, passa dans l'âme de Mathathias. Il prit le chemin de la montagne ; ses fils l'y suivirent, abandonnant toutes leurs richesses. Une multitude d'Israélites vinrent se joindre à eux, demandant au désert la liberté de vivre en serviteurs fidèles de Jéhovah. La solitude se peupla d'une foule considérable de familles juives, qui y amenèrent leurs troupeaux. On en prévint les officiers d'Antiochus, établis à Jérusalem, dans la nouvelle forteresse d'*Acra*. Ils se mirent aussitôt à la poursuite des rebelles, dans l'intention de les surprendre un jour de sabbat. Les Juifs sanctifiaient, au désert, le repos du Seigneur, lorsque les soldats syriens les entourèrent. Résisterez-vous encore ? leur demanda l'officier royal. Sortez de votre retraite, et venez sacrifier aux dieux d'Antiochus. — Nous ne sortirons pas, répondirent-ils. Nous ne profanerons pas la sainteté du sabbat, pour obéir à un roi idolâtre ! — L'officier commanda l'attaque. Les Juifs demeurèrent immobiles ; ils ne lancèrent pas une pierre aux assaillants ; ils n'essayèrent même pas de fermer l'entrée de la caverne. Mourons tous, dans l'innocence de notre cœur ! se disaient-ils entre eux. Le ciel et la terre seront témoins de la barbarie dont nous sommes victimes ! — Ils moururent en effet. Les officiers syriens, incapables de comprendre ce qu'il y avait d'héroïsme dans une telle conduite, cherchèrent à en profiter, et choisirent de préférence les jours de sabbat pour leurs sanglantes expéditions. Chaque semaine, les massacres se renouvelaient. On passait au fil de l'épée les enfants et les femmes sans défense. Le nombre des victimes s'éleva à plus de mille [1]. »

[1] I *Mach.*, cap. II, 15-38.

4. « Mathathias et ses amis déploraient la perte inutile de tant de braves. Si nous continuons à agir ainsi, se disaient-ils, si nous nous laissons égorger, sans nous défendre, bientôt la race juive sera anéantie. — Ils prirent donc unanimement cette résolution : Nous repousserons désormais toutes les attaques, même le jour du sabbat ; et nous ne mourrons point sans vengeance, comme ceux de nos frères immolés dans les rochers des solitudes. — Vers cette époque, la communauté des Assidéens [1], plus connus sous le nom d'Esséniens, troupe vaillante et fidèle, vint se joindre aux compagnons de Mathathias. Avec leur concours, l'héroïque vieillard put se composer une petite armée, avec laquelle il parcourait les campagnes voisines, sévissant contre les apostats, renversant les autels idolâtriques, marquant du sceau de la circoncision les enfants israélites. Leur influence grandissait chaque jour ; ils luttaient avec succès contre la contagion de l'apostasie. Toutes les entreprises prospéraient entre leurs mains. La loi mosaïque triomphait, malgré l'asservissement des peuples et l'oppression des rois ; et l'impiété fut forcée de courber la tête [2]. »

Les Esséniens. La Judée en armes.

5. « Cependant les jours de Mathathias approchaient de leur terme. Sur son lit de mort, il dit à ses fils : Le règne de l'orgueil s'est affermi sur la terre ; l'heure du châtiment, de la ruine et du courroux céleste a sonné. Enfants bien-aimés, persévérez dans l'amour de la loi ; sacrifiez votre vie pour maintenir le testament de vos aïeux. Conservez le culte des souvenirs ; rappelez à votre mémoire les merveilles accomplies par vos pères : c'est ainsi que vous couronnerez votre nom d'une gloire immortelle. L'épreuve n'a-t-elle pas grandi la fidélité d'Abraham ? Après les jours de l'angoisse, Joseph, adorateur de Jéhovah, devint le maître de Mesraïm. Phinées, notre aïeul, conquit, par son zèle, le droit inaliénable au sacerdoce suprême. Josué, docile à la voix du Seigneur, devint le chef d'Israël. Caleb, en apportant le témoignage de son expérience à l'assemblée des fils de Jacob, acquit son glorieux héritage. David, le modèle de

Mort de Mathathias.

[1] Esséniens. Voir le n° qui leur est consacré, sous le nom d'Esséniens, au chapitre précédent. — [2] I *Mach.*, cap. II, 39-49.

la résignation douce et forte, s'assit sur un trône qu'on ne renversera jamais. Elie, dévoré du zèle de la loi, fut enlevé au ciel. Ananias, Misaël et Azarias, dans l'héroïsme de leur foi, échappèrent aux flammes de la fournaise. Daniel, dans l'innocence de son cœur, fut délivré de la gueule des lions. Tels sont vos modèles dans la série des siècles passés : inspirez-vous de leur exemple. Celui qui a mis en Dieu son espérance n'est jamais confondu. Ne craignez point les menaces de l'impie ; sa gloire sera demain la proie des vers et la corruption du sépulcre. Il s'élève aujourd'hui, on le cherchera demain ; il sera rendu à la poussière de son origine, et ses orgueilleuses pensées seront mortes avec lui. Courage, fils tendrement aimés ! Combattez vaillamment pour la loi du Seigneur ; c'est elle qui assurera votre gloire. Simon, votre frère aîné, a fait preuve d'une prudence consommée ; qu'il soit votre père, et, désormais, suivez ses conseils. Judas, le Machabée, s'est signalé, dès les jours de son adolescence, par des exploits incomparables ; qu'il soit votre chef militaire, et qu'il commande la guerre sainte. Réunissez tous les Hébreux fidèles sous vos étendards, et vengez Israël de ses ennemis. Faites retomber sur les nations superbes les désastres qu'elles ont infligés à la Ville sainte ; soyez les inflexibles exécuteurs de la loi. — Après avoir ainsi parlé, Mathathias étendit les bras et bénit sa famille éplorée. Il fut réuni à ses pères. Ses fils lui donnèrent la sépulture dans le tombeau de ses aïeux, à Modéïn. Tout Israël porta le deuil du héros [1] (166). »

§ II. Judas Machabée (166-161).

Premières victoires de Judas Machabée.

6. Judas se montra digne d'un tel père. « Il prit le commandement de l'armée fidèle. Ses frères lui prêtèrent leur concours, et tous les amis de Mathathias, rangés sous ses drapeaux, poursuivirent avec énergie la guerre sainte. Le gouverneur de Samarie, Apollonius, à la tête d'une troupe syrienne, voulut arrêter la marche victorieuse du jeune Machabée. Judas se porta à sa ren-

[1] I *Mach.*, cap. I, 49 ad ultim.

contre, engagea l'attaque avec une ardeur irrésistible, tua de sa main le général ennemi, dont les soldats prirent la fuite. Le héros ne voulut garder, pour sa part des dépouilles, que l'épée d'Apollonius, dont il se servit tout le reste de sa vie. — Séron, gouverneur de Célésyrie, se flatta d'être plus heureux qu'Apollonius. J'ai l'occasion de m'illustrer, se disait-il, et de conquérir la faveur du roi, en exterminant les rebelles et leur chef. — Il se hâta de terminer les préparatifs de l'expédition qu'il méditait. Son armée se composait non-seulement de Syriens mais de Juifs apostats. Ces derniers mettaient un acharnement impie à étouffer une résistance qui était la condamnation de leur propre lâcheté. Le général syrien vint établir son camp sur la hauteur de Béthoron. Judas n'avait à lui opposer qu'une poignée de braves. L'infériorité du nombre était tellement accusée qu'elle jeta le découragement dans la petite armée d'Israël. Comment pourrions-nous résister à cette multitude? disaient-ils. Nous sommes exténués de fatigue, après la marche que nous venons de fournir, et nous sommes un contre cent. — Jéhovah a-t-il besoin d'un grand nombre de guerriers, pour écraser des multitudes? s'écria Judas. C'est du ciel que nous viendra la victoire. Regardez ces hordes étrangères. Dans leur féroce orgueil, elles se promettent de nous passer au fil de l'épée, de massacrer nos enfants et nos femmes, et de s'enrichir de nos dépouilles. Aux armes! Combattons pour notre vie et pour notre religion. Dieu lui-même les fera tomber entre nos mains. — Il dit, et se jeta tête baissée au milieu des bataillons ennemis. Séron et son armée, surpris de cette brusque attaque, lâchèrent pied. Judas poursuivit les fuyards depuis le versant de Béthoron jusqu'à la plaine voisine; huit cents tombèrent sous ses coups; le reste gagna le territoire des Philistins. Cette victoire rendit le nom de Judas redoutable aux peuples d'alentour et redoubla la colère d'Antiochus[1]. »

7. L'Arménie venait de se révolter; la Perse refusait de payer le tribut; l'argent manquait aux folles dépenses d'Epiphane, et c'était le moment où on lui apprenait que quelques Juifs, descendant de Gorgias et Nicanor.

[1] 1 *Mach.*, cap. III, 1-26.

leurs rochers inaccessibles, se permettaient de braver son pouvoir et de tailler en pièces ses armées. L'insurrection des Hébreux lui parut un détail secondaire, indigne de l'occuper personnellement. Il laissa le soin de la réprimer à son lieutenant Lysias, auquel il remit une armée formidable, la moitié de ses éléphants et les meilleures de ses troupes. Les instructions qu'il donna à ce général étaient courtes mais énergiques. Lysias devait exterminer la race israélite et arracher de ses fondements la dernière pierre de Jérusalem. De son côté, Antiochus se précipitait en Arménie et en Perse pour écraser les rebelles et remplir ses coffres épuisés (166). Lysias, chargé de la lieutenance du royaume et de la garde du jeune Antiochus, fils d'Epiphane et l'héritier présomptif de la couronne, ne pouvait guère s'éloigner de la capitale. « Il remit le soin de terminer la guerre de Judée à trois généraux syriens : Ptolémée, fils de Dorymène ; Nicanor et Gorgias. Quarante mille fantassins et sept mille cavaliers pénétrèrent sur le territoire hébreu. L'avant-garde, composée de vingt mille hommes, et conduite par Gorgias et Nicanor, s'avança jusqu'à Emmaüs. Ces généraux, escomptant d'avance leurs futures victoires, avaient écrit aux marchands tyriens de se rendre dans leur camp, pour y acheter les esclaves qu'ils allaient faire en Judée. Ils promettaient de leur en livrer quatre-vingt-dix pour un talent, et se flattaient, avec les sommes qu'ils recueilleraient ainsi, d'éteindre enfin la dette que, depuis si longtemps, la couronne de Syrie avait contractée vis-à-vis des Romains [1]. Les marchands accoururent en foule, et se mirent à la suite de l'armée d'invasion. Cependant les Israélites fidèles se dirent les uns aux autres : L'heure est venue de relever notre nation de tant d'opprobres. Allons combattre pour notre Dieu et notre patrie ! — Tous se réunirent sous les drapeaux de Judas Machabée, et vinrent camper à Maspha, cet ancien sanctuaire d'Israël. Là, les pieux guerriers invoquèrent la miséricorde du Seigneur ; un jeûne solennel fut prescrit à l'armée. Les soldats, couverts de cilices et de cendres, adressaient leurs supplications à l'Eternel. On apporta au milieu de

[1] II *Mach.*, cap. VIII, 10, 11.

l'assemblée les livres de la Loi, ces livres sacrés que les nations avaient juré d'anéantir. On offrit à Jéhovah des dîmes et des prémices, mais il n'y eut pas de victimes immolées, parce que les sacrifices ne peuvent avoir lieu que dans le sanctuaire de Jéhovah. Or, la cité sainte de Jérusalem était alors au pouvoir de l'ennemi. Aucun Israélite n'avait la permission d'y entrer. Jacob était chassé de son héritage, et les montagnes de Sion ne se renvoyaient plus l'écho des hymnes sacrés et des trompettes saintes. Cependant, il se trouvait, dans l'armée, quelques Nazaréens qui avaient héroïquement gardé, dans ces temps désastreux, la fidélité à leurs serments. La foule les entoura, et à défaut de victimes, pria le Seigneur de jeter un regard favorable sur ces généreux serviteurs. Dieu Tout-Puissant, disaient les Hébreux, prenez-les sous votre protection. Soyez vous-même leur défenseur. Votre sanctuaire est profané; vos prêtres sont proscrits; les nations se sont réunies pour nous exterminer. Vous savez leurs desseins homicides. Dieu d'Israël, il ne reste plus que vous pour nous défendre ! — Après ces touchantes supplications, les trompettes se firent entendre. Judas divisa son armée en quatre corps de quinze cents hommes chacun, et en partagea le commandement avec ses frères Jean, Simon et Jonathas. Il établit sous leurs ordres des tribuns militaires, des centurions, des *pentacontarques* [1], et des décurions. Il proclama ensuite la loi d'exclusion prescrite par Moïse : S'il en est parmi vous, dit-il, qui fasse construire une maison nouvelle, qui se soit marié récemment, ou qui craigne de voir l'ennemi en face, libre à lui de se retirer [2]. — Nul ne sortit des rangs. Le héros conduisit alors sa vaillante armée en face d'Emmaüs, et campa la nuit suivante au midi de la plaine. Tenez-vous prêts demain, au lever du soleil, dit-il à ses guerriers. Nous attaquerons ces barbares, qui prétendent anéantir le nom de Jacob, et effacer le culte de Jéhovah de la surface de la terre. Mourons, s'il le faut, les armes à la main; nos

[1] Officiers ayant la direction d'un corps de cinquante hommes d'armes. Nous conservons le terme biblique, qui n'a pas d'équivalent dans notre langue. — [2] *Deuteron.*, cap. XX, 4.

yeux du moins ne verront pas la ruine de notre patrie. Que la volonté de Jéhovah s'accomplisse [1] ! »

Stratagème de Gorgias. Défaite de Nicanor.

8. « Judas rentrait sous sa tente, lorsqu'on vint lui dire que Gorgias, avec une troupe d'élite de cinq mille fantassins et de mille cavaliers, s'avançait dans l'intention de surprendre le camp hébreu au milieu de la nuit. Il a pour guides, lui dit-on, des Juifs apostats qui connaissent parfaitement les chemins, et, dans quelques heures, nous serons attaqués. Le héros changea aussitôt les dispositions qu'il venait de prendre, et conçut la pensée de répondre au stratagème de l'ennemi par une combinaison hardie qui devait entraîner la victoire. Les tentes furent repliées dans le plus profond silence ; la troupe israélite se mit en marche et Judas la dirigea sur le camp syrien, où Nicanor était resté, sans défiance, après le départ de son collègue. Gorgias ne trouva plus personne au campement abandonné ; mais Judas et ses braves guerriers arrivaient, aux premiers rayons de l'aurore, en vue du camp syrien. Les retranchements en étaient fortifiés selon les règles de l'art, les parcs de cavalerie étaient rangés autour des tentes, on apercevait les sentinelles dont les cuirasses et les armes étincelaient aux feux du soleil. La petite troupe de Judas n'avait point d'armures, les épieux remplaçaient, dans la main des soldats, les glaives qu'on n'avait pu se procurer ; mais leur courage valait les meilleures armes. Ne craignez pas cette multitude, dit Judas à ses guerriers. Nos aïeux tremblèrent-ils, au jour où le Pharaon fut englouti, avec sa formidable armée, dans les flots de la mer Rouge? Jéhovah combattra pour nous, il se souviendra de son alliance avec nos pères, sa main va foudroyer cette armée et les nations sauront enfin que le Dieu d'Israël protége son peuple. — Aussitôt les trompettes juives sonnèrent la charge. Les Syriens sortirent en désordre de leurs tentes ; Judas leur laissa à peine le temps de reconnaître l'ennemi qui fondait sur eux. Déjà il était au milieu de leur camp, avec ses braves compagnons, égorgeant tout ce qui se rencontrait sur son passage. La déroute commença ; les Syriens aban-

[1] I *Mach.*, cap. III, 27 ad ultim.

donnèrent leurs retranchements et prirent la fuite à
plaine de Béthoron. Les Israélites mirent le feu aux
ments et poursuivirent les fuyards jusqu'aux confins d'
Jamnia. Trois mille Syriens étaient tombés sous leurs c
nor, déguisé en esclave, parvint à échapper au carnag

9. « Cependant Judas rallia les siens : Ne vous arrêt
core à recueillir les dépouilles, dit-il. Plus tard vous
loisir. Songeons, en ce moment, au nouvel ennemi qui i
— En effet, Gorgias et ses soldats revenaient alors de
expédition. Du sommet de la colline, où ils parurent bi
néral syrien vit les toubillons de fumée qui s'élevaie
du camp. Il comprit tout; la fière attitude de l'armée
gée en bataille au pied de la colline, lui ôta toute envie
et il donna l'ordre de la retraite. Judas s'élança à sa p
les Hébreux, deux fois vainqueurs, ne s'arrêtèrent qu
du jour. Le camp syrien renfermait des richesses im
l'or, de l'argent, des étoffes d'hyacinthe et de pourpre.
les guerriers d'Israël apprécièrent surtout, ce furen
abandonnées. Ils les recueillirent soigneusement, et
tagèrent. Le reste du butin fut divisé par Judas en de
égales; la première fut distribuée aux pauvres, aux ir
veuves et aux orphelins; la seconde fut laissée aux br
vaient conquise. L'armée victorieuse revint à Maspha, c
hymnes de reconnaissance au Seigneur et bénissant J
avait, en ce jour, fait triompher son peuple. Cependa
à la faveur de son déguisement, avait gagné la côte de
s'était jeté dans une barque qui le conduisit à Antioch
tait au lieutenant du roi la fatale nouvelle de la défaite d
et de la perte de l'armée royale [2]. »

10. Lysias en fut dans la consternation, moins encore
sastre en lui-même, que dans la prévision du courroux d
dont il redoutait les terribles conséquences. « Il ordonn

[1] I *Mach.*, cap. IV, 1-16. — [2] I *Mach.*, cap. IV, 16-26; II *Mach.*, ca
34-36.

armement plus considérable que le premier, et, au printemps de l'année suivante (165), il le conduisit en personne contre les Juifs. Les troupes de Judas s'étaient accrues, depuis les dernières victoires; mais elles n'arrivaient pourtant qu'au chiffre de dix mille hommes. La proportion restait donc à peu près la même. Lysias voulant occuper les fortes positions du midi de la Palestine, arriva par la frontière d'Idumée et s'avança jusqu'à vingt milles romains de Jérusalem, dans la plaine de Bethsour, où il établit son camp. Judas se porta intrépidement à sa rencontre. Avant d'engager l'action, il fit à haute voix cette prière : Soyez béni, Jéhovah, sauveur d'Israël! Jadis vous avez renversé le géant, sous la main de David, votre serviteur, et mis en fuite l'armée des Philistins devant deux braves : Jonathas, fils de Saül, accompagné seulement d'un écuyer. Confondez aujourd'hui l'orgueil de cette multitude ennemie; que ses cavaliers tombent sous les coups d'Israël. Faites passer l'épouvante dans leurs bataillons; qu'ils tremblent devant vous, et qu'ils apprennent à connaître la puissance de notre Dieu! — Il dit, et s'élança sur l'ennemi. Le choc fut terrible. Les premiers rangs furent renversés, et les Syriens, entraînant leur général et laissant cinq mille morts sur le champ de bataille, prirent la fuite en désordre. Lysias, désespérant de réduire, avec les restes de son armée démoralisée, un peuple héroïque, qui avait juré de mourir plutôt que de se rendre, reprit la route d'Antioche, pour y faire de nouvelles levées d'hommes, et revenir écraser la poignée de braves qu'il ne pouvait vaincre [1]. »

Judas Machabée à Jérusalem. Purification du Temple.

11. Ce glorieux exploit ouvrait à Judas Machabée les portes de Jérusalem; il y conduisit son armée triomphante, et prit possession de la ville, à l'exception de la citadelle d'*Acra*, toujours occupée par une garnison syrienne. Juda manquait de machines de guerre, pour en faire le siége. « Il prit le parti de la faire cerner par ses soldats, pour se mettre à l'abri des sorties de la place, pendant qu'il allait présider à la purification du Temple. Les pieux Israélites, en arrivant à la montagne de Sion, ne purent retenir leurs larmes. Le

[1] I *Mach.*, cap. IV, 27-35.

Temple était désert et l'autel profané; les portes avaient été livrées aux flammes; une végétation spontanée de ronces et d'épines envahissait les parvis; les dépendances du Temple et tous les bâtiments contigus avaient été rasés. A ce spectacle de dévastation, les soldats fidèles déchiraient leurs vêtements, couvraient leur tête de cendres, et se prosternant le front dans la poussière, ils pleuraient. Cependant les trompettes sacrées se firent entendre. Judas choisit des prêtres, qui avaient accompli sur eux-mêmes les purifications légales, et leur donna l'ordre de procéder à la réhabilitation du sanctuaire. Ils se mirent à l'œuvre, et commencèrent à purifier le Saint des saints, en le débarrassant des objets idolâtriques qui le souillaient. L'Autel des holocaustes avait été tellement profané qu'il semblait impossible de le conserver encore. On convint de le démolir; les pierres en furent religieusement déposées dans un lieu isolé de la montagne sainte; elles devaient y rester, jusqu'à ce qu'un Prophète, au nom de l'Eternel, prononçât définitivement sur leur sort. Un nouvel autel, complétement semblable au premier, fut reconstruit en pierres neuves, selon les prescriptions de la loi. Le Sanctuaire fut restauré, et pourvu des vases sacrés nécessaires au culte. On déblaya les parvis, on rétablit les dépendances du Temple. Le Chandelier d'or, l'Autel des parfums, la Table des pains de proposition furent réintégrés dans le Sanctuaire. L'encens brûla de nouveau sur l'autel du Seigneur, et les lampes sacrées furent allumées dans le Temple. Les pains de proposition furent offerts par la main des prêtres; le voile du Temple fut remis en place et toute la décoration intérieure du Sanctuaire fut complétée. Le vingt-cinquième du mois de *Casleu* [1] (164 avant Jésus-Christ), trois ans, jour pour jour, après que le premier sacrifice idolâtrique avait été offert à Jupiter Olympien, fut fixé pour la solennité de l'inauguration. Dès l'aurore, tous les Juifs fidèles remplissaient les parvis. Aux chants des hymnes saints, aux sons harmonieux du kinnor, de la lyre et des cymbales, l'autel nouveau fut consacré. L'holocauste et les sacrifices furent accomplis selon le cérémonial mosaïque. La foule prosternée ado-

[1] Novembre.

rait le Seigneur; les chants d'allégresse et de reconnaissance s'élevaient jusqu'au ciel [1]. Jéhovah, Dieu tout-puissant, disaient-ils, ne permettez plus le retour de semblables désastres. Si jamais nous avions le malheur de retomber dans les mêmes fautes, adoucissez la rigueur du châtiment; ne livrez plus le Sanctuaire à la barbare fureur des nations. — Cependant ils se rappelaient que quelques mois auparavant, la fête des Tabernacles s'était écoulée pour eux au milieu des rochers déserts, dans les cavernes des montagnes qu'ils disputaient aux bêtes féroces. Le souvenir des maux passés redoublait la joie de l'heure présente. Ils cueillirent des palmes et des rameaux verts, et se présentèrent ainsi devant l'autel du Dieu qui leur avait rendu la prospérité [2]. Les fêtes se prolongèrent pendant huit jours. La façade du Temple avait été ornée de couronnes d'or et de guirlandes de feuillage. Les portes furent rétablies, et les bâtiments contigus rendus à leur destination primitive. Les dernières traces de la profanation idolâtrique avaient disparu; la joie du peuple était au comble. Judas et ses frères, réunis en assemblée solennelle, avec les descendants d'Aaron, ordonnèrent qu'à l'avenir, Israël célébrerait, chaque année, le vingt-cinq de *Casleu* par une solennité nationale, en souvenir de cette dédicace [3] (*Hanucca*). Pour mettre désormais le Temple à l'abri des incursions ennemies, Judas l'environna d'une ceinture de tours et de remparts, y laissa une garnison capable de le défendre, et fortifia de même les hauteurs de Bethsour, sur le chemin de l'Idumée [4]. »

Excursions triomphantes de Judas Machabée et de Simon son frère en Galilée et dans le pays de Galaad.

12. Les nations voisines, toujours ennemies des Juifs, avaient en dehors de leur antipathie séculaire, un intérêt direct à la ruine d'Israël, dont elles espéraient se partager le territoire. Trompées dans leur calcul, par les victoires de Judas Machabée; irritées surtout de la reconstruction du Temple de Jérusalem, qui devenait un

[1] I *Mach.*, cap. IV, 36-55. — [2] II *Mach.*, cap. X, 4-7.
[3] Nous verrons en effet Jésus-Christ lui-même venir au Temple de Jérusalem assister à cette fête (Joan., VII, 10). Maintenant encore les Juifs célèbrent cet anniversaire par des illuminations dans leurs synagogues et dans leurs maisons (Munk, *Palestine*, p. 497, 498). — [4] I *Mach.*, cap. IV, 56 ad ultim.

centre puissant de résistance, elles eurent recours aux « Les fils d'Edom se levèrent les premiers ; Judas les p: s'empara des défilés de l'Acrabathène, pénétra en Idumé un grand carnage. Il livra aux flammes la forteresse de Béa mer Morte ; passa dans la région des Ammonites, semant p terreur et la mort ; défit le général syrien Timothée, qui c dait en ce pays, et revint triomphant en Judée. A peine y il, que des lettres lui étaient remises de la part des Juifs de Les nations se sont assemblées pour nous perdre, disaie forteresse que nous occupons est entourée par leurs soldat thée en est le chef. Accourez pour nous défendre. Déjà un tude de victimes sont tombées sous leurs coups. Nos frères, de Tob, ont été massacrés ; leurs enfants et leurs femme emmenés en servitude ; mille braves guerriers d'Israël combé dans cette rencontre ; et l'ennemi s'est enrichi de l pouilles. — Judas achevait la lecture de ces dépêches, lor messagers Galiléens, les vêtements déchirés, en signe de présentèrent à son audience. Ptolémaïs, Tyr et Sidon son rées pour notre ruine, dirent-ils. La Galilée est pleine de Sy armes, contre lesquels nous sommes réduits à l'impuiss Judas réunit un conseil de guerre, pour aviser aux m prendre, dans ces conjonctures. Il dit à Simon, son frère trois mille hommes d'élite, et va délivrer nos frères en Ga nathas et moi nous irons au secours de Galaad. — L'e suivit immédiatement l'ordre donné. Simon, avec sa petit se dirigea vers les plaines de Galaad, battit les Syriens da les rencontres, leur tua plus de trois mille guerriers, s'ava qu'aux portes de Ptolémaïs, et revint à Jérusalem, chargé pouilles de l'ennemi. Cependant Judas Machabée et Jonat frère, avaient franchi le Jourdain. En quittant Jérusalem, avait laissé la garde de la ville sainte à Joseph, fils de Zac au prince de Juda, Azarias. — Veillez à la sécurité du peu avait-il dit, et n'engagez aucun combat avec les ennemis, mon retour. — Après avoir ainsi pourvu à la défense du t Judas s'enfonça dans le désert, au-delà du Jourdain. Trois

marche lui suffirent pour arriver au territoire de Galaad. Les Nabathéens, descendants de Nabaïoth, fils d'Ismaël, vinrent à sa rencontre, et lui apprirent les désastres que l'armée syrienne avait fait subir à leurs frères de Galaad. Les forteresses de Barasa, Basor, Alimas, Casphor, Mageth et Carnaïm avaient été prises d'assaut, et les habitants passés au fil de l'épée. Toutes les autres cités étaient enveloppées par l'ennemi, qui allait d'un seul coup, achever la conquête du territoire. — Judas se précipita aussitôt sur la ville de Bosor, où l'armée syrienne avait son centre d'opérations. La cité fut surprise à l'improviste; il n'y eut pas de résistance, et tous les habitants furent passés au fil de l'épée. Les soldats se partagèrent les dépouilles, mirent le feu aux habitations, et avancèrent, pendant la nuit, jusqu'à la forteresse de Dathéman, qu'ils occupèrent. Le lendemain, à l'aube du jour, Judas aperçut dans la plaine les Syriens commandés par Timothée, leur général. Munis d'échelles et de machines de guerre, ils comptaient surprendre les vainqueurs dans leur nouveau poste, et reprendre la forteresse. Au signal du héros, les trompettes guerrières retentirent, le cri des combattants s'éleva jusqu'aux cieux. Mourons aujourd'hui pour le salut de nos frères! dit Judas à ses guerriers; et les divisant en trois corps, il fondit à leur tête sur l'armée assaillante. L'ennemi ne soutint pas le choc, il prit la fuite, laissant huit mille hommes sur le terrain. Timothée, en apprenant que le héros juif commandait en personne, avait donné lui-même le signal de la déroute. Judas se précipita, comme la foudre, sur la ville de Maspha, en Galaad; il l'enleva en courant, y mit le feu, passa les habitants au fil de l'épée, partagea leurs dépouilles entre ses soldats, et, en quelques jours, il reconquit toutes les forteresses de Galaad[1]. »

Victoire de Judas Machabée contre les Arabes. Défaite de Joseph et d'Azarias.

13. « Timothée, vaincu une première fois à Dathéman, avait réuni une nouvelle armée et vint camper à Raphon, au-delà du torrent de Jaboc, dans l'espoir de couper la retraite du héros juif. Les éclaireurs de Judas Machabée vinrent dire à leur maître : Le général syrien a rassemblé sous ses drapeaux toutes les peuplades

[1] 1 *Mach.*, cap. v, 1-36.

voisines. Les Arabes du désert se sont joints à lui. Il a établi son camp au-delà du Jaboc, et vous attend, dans une position inexpugnable. — De son côté, Timothée avait dit à ses troupes : Ne laissons point aux Hébreux le temps de franchir le torrent. Le premier choc de Judas Machabée est irrésistible. Nous profiterons de l'hésitation de son armée, en face de cet obstacle, pour nous précipiter sur elle et l'anéantir. — Judas en approchant du Jaboc donna l'ordre à ses soldats de le franchir, sans délai. Pour assurer l'exécution de cette consigne militaire, il plaça lui-même, sur la rive, des scribes chargés d'enregistrer le nom de tous ceux qui paraîtraient hésiter. Donnant le premier l'exemple, il se jeta dans les flots, qu'il traversa à la nage. L'armée entière le suivit. Il fondit aussitôt sur l'armée de Timothée, et la mit en déroute; les Arabes jetaient leurs armes pour mieux fuir, et vinrent, dans le plus grand désordre, se réfugier dans la tour de Carnaïm. Le vainqueur y arriva en même temps qu'eux; fit mettre le feu à la tour, et termina ainsi cette rapide mais glorieuse guerre. Forcé d'abandonner cette conquête, parce qu'il n'y pouvait laisser assez de troupes pour la défendre, il rassembla tous les Hébreux dispersés sur le territoire de Galaad, avec leurs familles et leurs troupeaux, et ramena cette caravane en Judée, sous la protection de ses armes invincibles. Cette série de triomphes fut cependant interrompue par un revers partiel. Joseph et Azarias, auxquels le héros, à son départ de Jérusalem, avait formellement donné l'ordre d'éviter toutes les rencontres avec l'ennemi et d'attendre son retour, n'avaient point respecté ses instructions. Ils s'étaient dit : Illustrons, nous aussi, notre nom par des victoires. — Mais ces hommes n'étaient pas de la race des sauveurs d'Israël. Une entreprise, mal concertée, qu'ils voulurent hasarder contre la ville de Jamnia, échoua complétement. Le gouverneur syrien Gorgias, qui en avait le commandement, les défit et leur tua deux mille guerriers. Judas arriva à temps pour réparer ce désastre. Il parcourut la province de Samarie et les campagnes d'Azoth, détruisant partout les autels idolâtriques, et rétablissant le culte de Jéhovah [1]. »

[1] I *Mach.*, cap. v, 37 ad ultim.

Maladie d'Antiochus Epiphane.

14. La nouvelle de l'insurrection triomphante des Juifs parvint à Antiochus Epiphane au fond de la Perse, au moment où ce prince, vainqueur de l'Arménie, renouvelait contre le temple d'Elymaïs, la tentative de spoliation qui avait coûté la vie à son père, Antiochus le Grand. « A l'approche d'Epiphane, les Elyméens avaient pris les armes, et, dans une vigoureuse sortie, le forcèrent à abandonner son entreprise sacrilége. Furieux de cet échec, il se replia sur Ecbatane. Ce fut en chemin que les envoyés de Lysias le rejoignirent, lui apportant la nouvelle des défaites consécutives de tous ses généraux en Palestine, et l'informant de la restauration du Temple de Jérusalem par Judas Machabée. Le roi était sur son char, quand il reçut les fatales dépêches. Il donna l'ordre de précipiter la marche, et de courir nuit et jour. A Jérusalem ! s'écria-t-il. Je veux ensevelir le dernier des Juifs sous les ruines de cette ville maudite. — Ainsi il parla ; mais, en approchant de Tabès, sur les frontières de la Babylonie, Dieu le frappa d'une plaie incurable et invisible. Le roi se sentit atteint d'une violente douleur aux entrailles. C'étaient les représailles divines, infligées au tyran pour tant d'innocentes victimes auxquelles il avait fait arracher les entrailles. Cependant la douleur ne fit que l'irriter davantage. Sans permettre d'arrêter un instant, il commanda qu'on précipitât encore la marche. Le char royal semblait dévorer l'espace. Au milieu de cette course désordonnée, un choc précipita Antiochus hors du quadrige ; il tomba sur le rocher, les membres meurtris par la chute. On le transporta sur une humble litière, ce roi, qui avait cru, dans son orgueil, pouvoir commander aux flots des mers, et peser les montagnes dans sa main. Le moindre mouvement lui arrachait des cris de douleur. Ses plaies, sous la chaleur de ce climat torride, avaient rapidement pris un caractère de gangrène purulente. L'infection qui s'exhalait de la litière royale était devenue insupportable. Ce fut ainsi qu'on atteignit la petite bourgade de Tabès [1]. »

Lettre d'Antiochus Epiphane aux Juifs.

15. Le mal faisait des progrès rapides. « Les vers dévoraient Antiochus tout vivant, sans qu'on pût arrêter leur végétation immonde.

[1] I *Mach.*, cap. VI, 1-8 ; II *Mach.*, cap. IX, 1-8.

Sa chair se détachait en lambeaux putréfiés. L'orgueil royal céda, sous la main vengeresse qui le frappait. L'homme, disait-il, doit s'incliner devant la puissance céleste : un mortel ne saurait lutter avec la divinité. — Alors cet impie adressait au Seigneur des prières qui ne devaient point être exaucées. Il promettait d'affranchir Jérusalem, la ville sainte qu'il voulait, peu d'heures auparavant, changer en un monceau de ruines. Maintenant il parlait d'en faire la rivale d'Athènes. Il comblerait de richesses le Temple de Jéhovah, naguère dévasté par ses ordres; les vases sacrés qu'il prétendait y offrir dépasseraient en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors; il fournirait de son trésor royal aux frais des sacrifices; il embrasserait lui-même la religion mosaïque, et il parcourrait la terre pour y faire connaître la majesté de Jéhovah. Ce fut dans ces sentiments qu'il dicta la lettre suivante : Aux citoyens de la Judée, bons et fidèles sujets, le roi Antiochus, salut, prospérité et bénédictions. Vous savoir heureux, vous et vos familles, sera pour nous une grande joie. Au milieu des douleurs qui m'accablent, votre souvenir fait mon unique consolation. Surpris par la maladie, à mon retour de Perse, j'ai cru nécessaire de prendre quelques mesures concernant les intérêts de mon royaume ; non pas que je désespère de ma guérison, j'ai tout lieu, au contraire, de croire qu'elle sera rapide et complète, Mais, à l'exemple d'Antiochus le Grand, mon père, qui, dans ces lieux mêmes, et dans des circonstances analogues, prit la précaution de désigner son successeur à l'empire, afin qu'en cas d'événement imprévu, la paix publique ne fût pas troublée ; considérant d'ailleurs que les ennemis puissants qui nous entourent cherchent à profiter de toutes les conjonctures favorables à leurs ambitieux desseins, j'ai voulu conférer le titre et le pouvoir royal à mon fils Antiochus, celui-là même que j'ai souvent recommandé à plusieurs d'entre vous, avant de partir pour les lointaines régions de la haute Asie. Je vous prie donc, en souvenir de mes bienfaits, de conserver à mon fils et à moi la fidélité que vous devez à vos souverains. J'ai la confiance que ce jeune prince usera du pouvoir avec la modération et la sagesse que je lui recom-

mande, et qu'il vous donnera des marques de sa bienveillance [1]. »

Mort d'Antiochus Epiphane.

16. « Epiphane se sentait mourir. Il appela ses officiers : Les souffrances que j'endure sont inexprimables, dit-il. Plus de sommeil; plus de forces ; plus de courage. Hélas ! j'étais il y a quelques jours un roi tout-puissant, et voilà que je meurs. Le souvenir de Jérusalem me poursuit ; l'image de cette cité, que j'ai remplie de sang, obsède mon agonie. Ce crime a attiré sur moi la colère du ciel. — Puis, tournant les yeux sur Philippe, son frère de lait et le plus aimé de ses confidents, il lui fit signe de prendre le diadème, le manteau royal et l'anneau de l'Etat, pour les remettre à Antiochus Eupator, son fils. Veille sur sa jeunesse, lui dit-il, et fais-le monter sur le trône. — Ce furent ses dernières paroles. Il expira, l'impie Antiochus, dans une pauvre chaumière, au milieu des montagnes, loin de sa famille. Des milliers de proscrits, victimes de sa tyrannie, étaient morts de même, loin de leur patrie, dans le dénuement et le désespoir (164) [2] ! » La nouvelle de la mort du tyran fut bientôt apportée par la rumeur publique à Jérusalem. Dans le premier moment, les détails exacts, dissimulés vraisemblablement par la politique syrienne, étaient remplacés par une version populaire. On rattachait la mort du roi au soulèvement des Elyméens, qui l'avaient accablé, disait-on, sous une grêle de pierres, et avaient coupé son cadavre en morceaux. Judas Machabée s'empressa de mander la nouvelle à Alexandrie, au juif Aristobule, demeuré à la cour de Ptolémée Philometor, son royal élève [3]. Les circonstances apocryphes furent rectifiées plus tard ; mais le fait de la mort d'Epiphane était officiel, et devait être accueilli par les Egyptiens avec autant de joie que par les Juifs. Les deux peuples avaient également souffert de sa tyrannie ; et Philometor pouvait trouver, dans cet événement, une occasion de recouvrer enfin les provinces de Palestine et de Célésyrie.

Avénement d'Antiochus Eupator

17. La succession d'Antiochus donna naissance à des compétitions de plus d'un genre. Son neveu Démétrius, fils de Séleucus Philopa-

[1] II *Mach.*, cap. IX, 9 ad ultim. — [2] I *Mach.*, cap. VI, 9-16; II *Mach.*, cap. IX, 28, 29. — [3] II *Mach.*, cap. I, 10-17.

tor, injustement dépouillé par lui, revendiqua près du Sénat romain ses droits à la couronne de Syrie. Ils étaient incontestables, mais les Patriciens ne virent que le côté politique de la question. Il était plus avantageux aux intérêts de la République de faire asseoir, sur le trône de l'Orient, un prince encore enfant dont Rome serait tutrice. Or Antiochus Eupator, fils d'Epiphane, se trouvait dans ces conditions. On rejeta donc les prétentions de Démétrius : Antiochus Eupator fut solennellement proclamé roi de Syrie. Ce premier point ainsi tranché, il fallait constituer une régence pour administrer le royaume, pendant la minorité du jeune prince. Mais les Romains s'abstinrent de se prononcer à ce sujet. Ils préféraient laisser libre carrière aux ambitions locales et aux dissensions intestines, qui ne manqueraient pas d'éclater. Epiphane, en mourant, avait désigné Philippe, son favori, pour régent de son fils. Mais Lysias, que son titre de lieutenant du royaume avait rendu tout-puissant à Antioche, ne consentit point à se dessaisir de l'autorité. Quand Philippe, accompagnant le corps de son maître, atteignit les frontières de Syrie, on lui apprit que Lysias avait envoyé des soldats pour le mettre à mort. Il prit la fuite, et courut chercher un asile à la cour d'Alexandrie [1]. Un seul rival, capable de lutter d'influence avec Lysias, restait encore. C'était Ptolémée Macron, fils de Dorymène, gouverneur de Célésyrie. Celui-ci avait toujours montré des dispositions bienveillantes pour les Juifs. Il avait hautement blâmé le système de rigueurs excessives, employé pour soumettre ce peuple. Lysias, sous de fausses accusations, le fit jeter en prison, et Ptolémée, pour échapper à un jugement dont il prévoyait la fatale issue, se donna lui-même la mort [2]. »

au trône de Syrie.

18. Judas Machabée voulut profiter des divisions intestines qui agitaient la Syrie, pour délivrer Jérusalem de la garnison étrangère qui occupait encore la citadelle d'Acra, et ne cessait d'exercer les plus horribles cruautés contre ceux qui visitaient le Temple. La citadelle fut attaquée, mais sans grand succès. Quelques-uns des assiégés, et notamment les Juifs apostats qui favorisaient le parti

Défaite de Timothée.

[1] *Mach.*, cap. VI, 17; II *Mach.*, cap. IX, 29. — [2] II *Mach.*, cap. X, 14.

syrien, sortirent du fort, trompèrent la vigilance des soldats de Judas et partirent pour Antioche, afin de demander des secours à Lysias [1]. « Déjà le général syrien, Timothée, informé du siége d'Acra, s'avançait à la tête d'une nombreuse armée et d'une brillante cavalerie, équipée avec tout le luxe asiatique. Il avait à venger ses précédentes défaites, et jurait d'anéantir enfin la Judée. A son approche, Judas et ses compagnons d'armes, vêtus de cilices et la tête couverte de cendres, vinrent se prosterner au pied de l'autel. Jéhovah, disaient-ils, souvenez-vous de vos promesses. Soyez l'ennemi de nos ennemis, renversez ceux qui ont juré notre ruine! — Après cette prière, ils prirent les armes, et, sortant de Jérusalem, se portèrent à quelque distance de la ville, à la rencontre de l'armée syrienne. Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, l'action s'engagea. L'ennemi combattait avec un acharnement sans égal; mais Dieu lui-même se déclara manifestement pour les Juifs. Au plus fort de la mêlée, les Syriens virent apparaître dans les airs cinq cavaliers, qui vinrent se poster en avant des Hébreux. Les deux premiers se tenaient de chaque côté de Judas Machabée, le couvrant de leur angélique protection et lançant en même temps sur les bataillons ennemis des éclairs mêlés de foudres. Le trouble et le désespoir s'emparèrent de Timothée. Ses soldats se débandèrent: vingt mille cinq cents fantassins et six cents écuyers tombèrent sous les coups des Israélites. Le reste n'était plus qu'une troupe de fuyards. Timothée s'élança, de toute la vitesse de son cheval, sur la route de Gazara, et parvint à gagner cette forteresse, commandée par Chéréas, son frère. Judas Machabée l'y poursuivit, et commença aussitôt le siége de la citadelle. Confiants dans la hauteur de leurs murailles et dans l'avantage d'une situation qu'ils croyaient inexpugnable, les Syriens, pendant quatre jours, insultaient aux efforts des assiégeants. Au matin du cinquième jour, une vingtaine de jeunes Hébreux répondirent à leurs outrages par un exploit vraiment héroïque. En se cramponnant des pieds et des mains aux aspérités de la muraille, ils parvinrent à se hisser sur le rempart. Leur

[1] I *Mach.*, cap. VI, 18-27.

courageuse ascension fut imitée par le reste des soldats; en un instant le feu fut mis aux portes de la citadelle et au pied des tours. Les soldats syriens furent brûlés vifs, dans cet incendie. La ville fut ensuite livrée au pillage. Les Hébreux découvrirent, le second jour, les trois généraux Timothée, Chéréas et Apollophane, cachés dans une citerne desséchée. Ils furent immédiatement mis à mort, et l'armée, chargée de dépouilles, revint à Jérusalem, en chantant des hymnes en l'honneur du Dieu qui lui avait donné la victoire [1].

19. « Cependant Lysias, exaspéré de ces revers, et entretenu dans ses projets de vengeance par les Juifs apostats, qui s'étaient rendus près de lui, avait rassemblé une armée de quatre-vingt mille fantassins, de cavaliers sans nombre, autant que la Syrie lui en avait pu fournir, et de quatre-vingts éléphants. Son dessein était de chasser définitivement les Hébreux de la Judée, d'établir à Jérusalem une colonie syrienne, de soumettre le sanctuaire de Jéhovah à l'impôt qu'il retirait des temples païens, enfin de rendre le pontificat annuel, et de le vendre chaque année au plus offrant. Franchissant donc la frontière de l'Idumée, il arriva devant Bethsour, et investit cette forteresse. Judas Machabée et le peuple de Jérusalem, à la nouvelle de cette formidable invasion, s'étaient rendus au Temple. Ils imploraient la miséricorde du Seigneur et le suppliaient, avec larmes, de continuer sur eux ses miséricordes et de leur envoyer l'ange de la victoire. — Le héros se leva ensuite, revêtit son armure, et dit à ses soldats : Allons délivrer nos frères, ou mourir avec eux ! — Pleine d'ardeur, la vaillante troupe sortit de Jérusalem. Au moment où ils descendaient la vallée, dans la direction de Bethsour, un cavalier, à l'armure d'or, vêtu d'une tunique éclatante de blancheur, et agitant une lance de la main droite, leur apparut du haut du ciel. Il semblait les précéder, en leur montrant le chemin. Une acclamation de joie s'éleva dans les rangs; les Juifs bénissaient le Seigneur, et, dans leur enthousiasme, ils se sentaient prêts à terrasser, non plus des hommes, mais des tigres ou des léopards. Un mur d'airain n'aurait pas arrêté leur élan. Semblables à des

Défaite de Lysias. Traité de paix.

[1] II *Mach.*, cap. x, 24 ad ultim.

lions, ils fondent sur le camp royal, et, d'un bond, massacrent onze mille fantassins et seize cents cavaliers. Le reste prend la fuite, et Judas Machabée, poursuivant sa victoire, en tue encore un grand nombre, dans la confusion de la déroute. Lysias ne dut son salut qu'à la rapidité de son cheval [1]. » Sans s'obstiner davantage dans une guerre qui lui réussissait si peu, il offrit la paix à Judas Machabée. Les lettres, écrites en son nom et au nom du jeune roi Antiochus, à ce sujet, existent encore [2]. Le héros hébreu accepta ses ouvertures. La libre possession du Temple et l'exercice de leur religion étaient garantis aux Juifs. Les ambassadeurs romains en Syrie, Quintus Memmius et Titus Manilius, intervinrent, au nom du Sénat, pour assurer la fidèle exécution du traité [3]. C'était la première fois que l'action directe de Rome apparaissait officiellement en Judée.

Judas Machabée à Joppé et à Jamnia.

20. Après tant d'années d'une lutte héroïque, il devait être permis aux Juifs de jouir du fruit de leurs victoires. Une partie des guerriers de Judas, profitant des loisirs de la paix, se retira dans les campagnes pour les cultiver. Mais la duplicité syrienne, par la convention signée avec le héros juif, avait voulu seulement tromper sa vigilance, et se réserver une occasion plus favorable pour le renverser. « Les gouverneurs nommés par Lysias dans les cités de la Palestine s'inspirèrent de ces secrètes dispositions de la cour d'Antioche, et ne cessèrent d'entretenir une sourde hostilité contre les Hébreux. Dans une fête nautique, les habitants de Joppé invitèrent les familles juives de ce pays à monter avec eux sur des barques pavoisées, et à venir en pleine mer jouir du spectacle des courses. Sans défiance aucune, les Juifs acceptèrent cette proposition; ils prirent place, avec leurs femmes et leurs enfants, sur les barques phéniciennes. Quand on eut gagné le large, ils furent traîtreusement assaillis par les matelots syriens, qui les jetèrent à la mer. Le nombre des victimes s'éleva à plus de deux cents. A la nouvelle de cette infâme pefidie, Judas fit appel à ses compagnons d'armes, et, invoquant la bénédiction du Tout-Puissant sur son en-

[1] II *Mach.*, cap. XI, 1-13. — [2] II *Mach.*, cap. XI, 16-33. — [3] II *Mach.*, cap. XI, 34 ad ultim.

treprise, courut à Joppé. Il y arriva à l'improviste, mit le feu aux portes, pénétra dans la ville, passa le fil de l'épée, brûla leurs barques dans le port, et étendre sa vengeance sur tous les habitants de Jopp apprit que la cité maritime de Jamnia avait pris par Sans prendre un instant de repos, Judas courut à ces nemis. Il arrivait à la fin du jour à Jamnia, et livra tous les vaisseaux réunis dans le port. L'incendie fu perçut des hauteurs de Jérusalem, à une distance quarante stades [1]. » Pour couper court à de nouvell la part des nations circonvoisines, le héros entreprit sur le territoire de Galaad; il franchit le Jourdain, en sant les forteresses de Casphin, de Caraca et de Ca une armée d'Arabes et de Syriens, qui voulut s'oppos victorieuse, et, après avoir reçu la soumission de du pays, revint à Jérusalem avec son armée triompl sister aux fêtes de la Pentecôte. Cette brillante excu n'avait pas duré plus de deux mois [2].

21. Au point de vue politique, la conduite du h prochable. Il n'avait pris les armes que pour repous sions locales, ou pour assurer la sécurité de ses con nacée par des populations hostiles. Le traité de paix n'était donc point violé, et la cour d'Antioche n'ava droit de se croire insultée. Mais, nous l'avons dit, L guerre; son ressentiment personnel pour la sangla lui avait été infligée à Bethsour ne lui permettait Judas Machabée jouir de la réputation que ses expl acquise dans tout l'Orient. Il était d'ailleurs entr projets de vengeance par le pontife apostat Ménélaü tiré à Antioche, depuis son expulsion de Jérusalem, de recouvrer un jour le sacerdoce suprême. Lys donc activement ses préparatifs de guerre. En atte reprendre en personne la route de Jérusalem, ses

[1] II *Mach.*, cap. XII, 1-9. — [2] II *Mach.*, cap. XII, 10-31.

cessaient de renouveler leurs attaques aux frontières de la Palestine. « Gorgias, gouverneur de l'Idumée, s'était avancé dans la direction de Bethsour. Aussitôt après les solennités de la Pentecôte, Judas, avec trois mille soldats d'élite et quatre cents cavaliers, vola à la défense de sa frontière. L'action fut vivement disputée. Dans la chaleur du combat, un cavalier juif, nommé Dosithée, se saisit de la personne de Gorgias. Déjà il l'emmenait prisonnier, lorsqu'un cavalier Thrace, d'un coup de sabre, coupa l'épaule de Dosithée, et délivra Gorgias. Sur un autre point, Esdrin, un des lieutenants de Judas, après une résistance acharnée, commençait à plier sous l'effort des Syriens. Judas vole à son secours; Jéhovah, Dieu des batailles, s'écrie-t-il, combattez pour votre peuple! — Il dit, et, entonnant un hymne de guerre, qui est répété par tous ses soldats, il se précipite au milieu des escadrons syriens, les met en déroute et force Gorgias à se réfugier précipitamment à Marésa. L'armée victorieuse passa la nuit, non loin du champ de bataille, dans la ville d'Odollam. Le lendemain était un sabbat. Les guerriers accomplirent les purifications légales, et sanctifièrent le jour du Seigneur. Le surlendemain, Judas fit parcourir le champ de bataille, pour relever les corps des Juifs qui avaient succombé dans le combat, et leur rendre les honneurs de la sépulture. Or, on trouva, cachés sous leurs vêtements, des objets idolâtriques, dont le contact est défendu aux Hébreux; ils provenaient du pillage d'un temple à Jamnia. Nul ne douta que leur mort n'eût été le châtiment de cette prévarication. Tous bénirent le nom de Jéhovah, qui manifestait ainsi la justice de ses décrets; ils suppliaient le Dieu des miséricordes d'effacer de son souvenir le péché qui avait été commis. Judas les exhortait à se conserver purs de toute offense contre la loi divine. Vous avez sous les yeux, disait-il, un exemple frappant des justes châtiments du Seigneur! — Ayant fait ensuite une collecte, il envoya douze mille drachmes à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour les morts. Le héros avait le noble et religieux sentiment du dogme de la résurrection. En effet, il eût été inutile d'offrir des sacrifices pour des morts, qui, dans sa pensée, n'auraient pas dû ressusciter un jour. Mais il tenait pour certain que de ma-

gnifiques récompenses sont réservées à ceux qui se s
dans la paix du Seigneur. C'est donc une sainte et s
sée de prier pour les morts, afin que Dieu leur reme
fenses. »

22. Ces touchantes paroles du texte biblique, l'exé
tante a voulu les proscrire. Le jour approche où les
qui admettent encore les désolantes doctrines de Lutl
le besoin de rompre l'étroit cachot où on veut les e
L'Eglise catholique a puisé le dogme de la prière pour
la source divine de la révélation. Elle n'a jamais re
ligne au texte sacré ; elle prie, depuis tantôt trois siè
repos des âmes que Luther a arrachées à sa communi
le protestant rend les derniers devoirs à ceux qui lui
l'inexplicable rigorisme de ses théologiens lui défend la
ses morts[1] ! Le grand cœur de Judas Machabée se s
contre ce dogmatisme impie ; pour nous, nous ne
plaindre ses victimes et demander à Dieu d'abréger
règne de l'erreur. — La tentative de Gorgias n'avait ét
lude de la grande expédition syrienne contre la Ju
avait réuni cent dix mille fantassins, cinq mille cav
deux éléphants et trois cents chars armés de faux. Ce
croyait assuré du succès ; il voulut que le jeune roi p
sonne à la tête de ses troupes, et vînt illustrer ses pre
par la défaite de Judas Machabée. L'apostat Ménéla
en marche, à la suite de l'armée d'invasion, et ne rou
faire des vœux pour la ruine de sa patrie. Il poursui
roi de ses instances, pour en obtenir la promesse d'êtr
la dignité de Pontife. » Mais Dieu réservait à ce tra
bien différent. Lysias, résolu de perdre Judas Mach
cependant ménager les Juifs. Il faisait moins une gu
mination qu'une expédition de marchand. Nous avons
ses calculs intéressés. Or, Ménélaüs était abhorré des

[1] Nous verrons, aux catacombes, la prière pour les morts,
premier siècle de l'Eglise.

leurs, un Israélite intrigant, qui avait échangé son nom hébreu de *Joakim* pour l'appellation plus hellénique d'*Alcime*, et qui appartenait à la race sacerdotale, avait acheté d'avance du régent, au prix d'une somme considérable, le titre de grand prêtre. Lysias crut donc faire un acte d'habile politique, en sacrifiant un personnage détesté. « Par ordre du jeune roi, Ménélaüs fut précipité du haut d'une tour de cinquante coudées, et son cadavre, après avoir subi les outrages de la soldatesque, fut abandonné sans sépulture. Juste châtiment d'un usurpateur sacrilége, qui avait profané l'autel de Jéhovah[1] ! »

Bataille de Bethzachara. Mort d'Eléazar.

23. L'armée syrienne reprit sa marche. Cependant Judas, à son approche, avait prescrit des prières publiques, pour implorer la miséricorde du Seigneur. Pendant trois jours et trois nuits[2], la foule, prosternée dans les parvis du Temple, observa un jeûne rigoureux. Seigneur, disaient en pleurant les fils d'Israël, sauvez votre loi menacée, votre Temple saint et la terre que vous nous avez donnée pour patrie. Nous respirions à peine, après de si longs orages; et voilà de nouveau l'ennemi à nos portes. Ne nous livrez pas aux mains de ces impies, et punissez leur audace sacrilége. — Ainsi priaient, dans l'amertume de leur cœur, tous les Juifs fidèles. Cependant Judas avait réuni les anciens, pour concerter avec eux les mesures à prendre dans ces graves conjonctures. Il fut résolu qu'on n'attendrait pas l'arrivée de la formidable armée d'invasion, et qu'on irait l'attaquer, avant qu'elle eût franchi les défilés de Bethsour. C'était en effet par ce côté que Lysias avait dirigé sa marche. Judas Machabée, remettant donc à la providence du Dieu tout-puissant l'issue de son entreprise, rassembla ses guerriers. Allons, dit-il, combattre pour nos lois, pour la maison de Jéhovah, pour la cité sainte, pour notre patrie, pour nos familles. Mourons, s'il le faut, pour les

[1] II *Mach.*, cap. XIII, 1-9.

[2] Nous trouvons ici pour la seconde fois la mention d'un *Triduum* (II *Mach.*, cap. XIII, 12; *Esth.*, cap. IV, 6). C'est encore là une pieuse pratique que l'Eglise a conservée. Les protestants la traitent de superstition; mais peuvent-ils effacer du texte biblique la mention formelle qui en est faite ?

défendre ! notre cri de guerre sera : Jéhovah et la Victoire [1]. — Enflammés par ces héroïques paroles, les soldats d'Israël s'élancèrent, à la suite de leur chef, sur la route de la frontière, et arrivèrent la seconde nuit à Bethzachara, à quelque distance de l'armée syrienne. Lysias et le jeune roi Antiochus, informés de leur marche, avaient pris toutes les dispositions pour le combat. On avait présenté aux éléphants du vin nouveau, mêlé à du jus de mûres, pour stimuler leur ardeur. Ces redoutables animaux avaient été répartis entre les bataillons syriens : ils marchaient entourés chacun de cinq cents cavaliers, portant des cottes de maille et des casques d'airain. Cette escorte réglait tous ses mouvements sur ceux de l'éléphant lui-même, et semblait ne faire avec lui qu'une masse compacte. L'animal portait sur le dos une tour de bois, dans laquelle étaient logés trente des plus vaillants guerriers, munis d'armes de toutes sortes. Un Indien, au pied de la tour, dirigeait l'animal. Le reste de la cavalerie fut disposé sur les deux ailes. Au son des trompettes guerrières, la formidable armée s'ébranla pour marcher contre la troupe juive. Aux premiers rayons du soleil, les boucliers d'or et les casques d'airain resplendissaient, comme des lampes ardentes, et illuminaient les montagnes d'alentour. Les habitants des régions voisines, groupés sur les hauteurs, suivaient du regard cette multitude infinie, tantôt s'élevant sur les collines, tantôt s'abaissant dans les vallées, selon les accidents du sol, sans rien perdre de son ordre admirable. Les échos se renvoyaient, comme le roulement de la foudre, les cris des guerriers, le cliquetis des armes et le bruit des pas cadencés sur les rochers sonores. Judas et ses braves se précipitèrent au plus épais des bataillons ennemis. Comme toujours, leur choc fut irrésistible. Ils firent une trouée sanglante dans ces masses serrées, et passèrent au fil de l'épée six cents soldats d'Antiochus. Eléazar, le plus jeune des frères de l'illustre Machabée, avait remarqué un éléphant, plus magnifiquement décoré que les autres, et couvert de broderies aux armes royales. Persuadé qu'il portait Antiochus lui-même, il se dévoua, pour finir

[1] II *Mach.*, cap. XIII, 10-15.

la guerre d'un seul coup, sauver sa patrie et couvrir son nom d'une gloire immortelle. Seul, il s'élança à travers les rangs de la légion qui entourait l'animal, abattant, à droite et à gauche, les Syriens stupéfaits d'une telle audace; parvint jusqu'à l'éléphant, sous le ventre duquel il se glissa, et le frappa d'un coup mortel. La lourde masse s'affaissa, écrasant sous son poids le généreux guerrier. Cependant les forces étaient trop inégales. Après quelques heures de combat, Judas donna l'ordre de la retraite, et se replia en bon ordre dans la direction de Bethsour[1]. »

Siége de Jérusalem. Paix inespérée.

24. « Les Syriens avaient déjà investi cette forteresse. Par ses excursions quotidiennes, Judas affaiblissait leur armée de siége; il était parvenu à ravitailler la place; mais un Juif apostat, Rodochus, informait l'ennemi de tous ses mouvements, et paralysait ainsi les tentatives les mieux concertées. On s'en aperçut trop tard. Le traître expia son forfait dans les supplices. Mais Lysias avait pu, par son intermédiaire, se créer des intelligences dans la place. Bethsour se rendit à Antiochus; la garnison sortit de la ville avec les honneurs militaires; elle avait épuisé tous les vivres, et ne conservait plus d'espoir de les renouveler, parce qu'on célébrait, cette année là, le repos sabbatique de la terre[2]. La reddition de Bethsour ouvrait aux Syriens la route de Jérusalem. Lysias ne perdit point de temps, et vint assiéger la ville sainte. Judas et ses compagnons d'armes s'étaient retirés dans l'enceinte fortifiée du Temple, résolus à mourir plutôt que de se rendre. Les balistes, les béliers pour ébranler les murailles, les tours roulantes, du haut desquelles on lançait des quartiers de rocher et des projectiles incendiaires, furent approchés des remparts. Les assiégés y répondirent par des ouvrages de défense, exécutés avec une rapidité vraiment incroyable. Mais les vivres leur manquaient; la famine commençait à se faire sentir; déjà il avait fallu évacuer une partie de la garnison, qu'on ne pouvait plus nourrir. C'en était fait de Jérusalem; lorsqu'un événement, imprévu par la politique humaine, et ménagé par la

[1] I *Mach.*, cap. VI, 33-48. — [2] I *Mach.*, cap. VI, 49, 50; II *Mach.*, cap. XIII, 18-22.

providence de Dieu, vint la sauver. Philippe, le favoı
Antiochus Epiphane avait, en mourant, confié la régence,
de l'absence de Lysias et du jeune roi, s'était emparé d'ı
à la tête d'une armée recrutée en Médie et en Perse. La
de cette invasion inopinée parvint à Lysias, au moment o
sait le siége de Jérusalem. Dans un conseil de guerre, pr
ment convoqué sous la présidence du jeune roi, Lysias s
ainsi : Nous nous affaiblissons chaque jour; la forteresse d
avons entrepris le siége est réellement inexpugnable. Cep
capitale de la Syrie est occupée par un rebelle; une e
inutile pourrait nous exposer à perdre le royaume tout en
sons aux Juifs des propositions de paix : accordons-leur l
de vivre sous leurs lois. C'est le seul prétexte qui leur ai
armes à la main; le roi n'aura pas de plus fidèles sujets.
fut unanimement adopté. Judas s'empressa de souscrire à d
si avantageuses : la paix fut conclue, et les articles en fure
nellement jurés par le jeune roi et ses principaux offici
portes de la citadelle s'ouvrirent : Antiochus Eupator, acc
de Lysias et de ses généraux, monta au Temple. Il y offrit,
de réconciliation, un sacrifice solennel au Seigneur, et
gnaler sa visite par de magnifiques présents. Judas Macha
venu à sa rencontre; il l'embrassa, avec les plus vifs tém
d'affection, et lui conféra, avec le titre de prince de Judée,
voir suprême sur tout le territoire compris entre Ptoléma
rara. Cependant, en parcourant les ouvrages de défens
sur la montagne de Sion, Lysias fut effrayé de leur aspe
dable. Sans respect pour la foi jurée, il fit donner l'ord
raser; mais il n'avait pas le temps de surveiller lui-même
tion de ce décret, qu'il avait fait sanctionner par l'autorité
roi. Les événements de Syrie le rappelaient à Antioche, o
hâte de retourner. Les fortifications du Temple demeurèı
dans leur intégrité, et le nouvel usurpateur Alcime, auqu
promis le souverain pontificat, se vit bientôt expulsé du T
banni de Jérusalem [1]. »

[1] I *Mach.*, cap. VI, 50 ad ultim.; II *Mach.*, cap. XIII, 26 ad ultim.

Avénement de Démétrius au trône de Syrie.

25. Philippe, le rival de Lysias, fut écrasé par la puissante armée qui revenait de Palestine. Il expia, par le dernier supplice, le crime d'avoir été malheureux. Mais, au moment où la couronne paraissait définitivement affermie sur la tête du jeune Antiochus, une révolution inattendue le précipitait du trône. Démétrius, fils de Séleucus Philopator, suivant le conseil de l'historien Polybe, avait quitté Rome en secret, et était venu débarquer subitement au port de Tripoli, sur les côtes de Syrie (162). Le bruit se répandit qu'il était envoyé par le Sénat de Rome, pour prendre possession du trône de ses pères; l'armée se déclara en sa faveur, et la Syrie tout entière, heureuse d'échapper au joug du régent Lysias, le salua du nom de *Soter* (Sauveur). Ainsi acclamé par l'enthousiasme populaire, il arriva triomphant à Antioche, et signala son avénement par le supplice du jeune Antiochus et de Lysias[1].

Alcime et Bacchidès

26. Cette brusque révolution pouvait être favorable à la Judée. Le nouveau roi devait être disposé à réparer les désastres qu'une dynastie usurpatrice avait infligés à ce pays. Malheureusement pour les Juifs, Alcime, le nouveau prétendant au Pontificat, ne renonçait pas à ses projets ambitieux. « Il se présenta devant Démétrius, auquel il offrit une couronne et une palme d'or, avec des guirlandes de métal qu'il disait apporter du temple de Jérusalem. Dans cette première audience, il ne présenta point de requête, persuadé que ce silencieux hommage suffirait à attirer sur lui la bienveillance du nouveau roi. En effet, quelque temps après, Démétrius le fit appeler, pour s'entretenir avec lui des affaires de Palestine. Alcime profita de cette occasion pour s'insinuer dans l'esprit du roi. Judas Machabée, lui dit-il, n'est soutenu que par la faction turbulente et séditieuse des Assidéens, qui n'ont jamais pu vivre en paix. C'est par eux que je fus dépouillé de la dignité de Grand-Prêtre, héréditaire dans ma famille. Je suis venu à Antioche, moins encore pour la défense de mes intérêts personnels, que pour travailler au bonheur de ma patrie, que ces rebelles ont bouleversée. Telle est la vérité sur la situation de la Judée. Maintenant,

[1] I *Mach.*, cap VII, 1-4; II *Mach.*, cap. XIV, 1, 2.

que la religion du roi est éclairée, je le supplie de prer des mesures pour rétablir l'ordre et la tranquillité dans heureuse nation. Tant que Judas Machabée vivra, la pai possible. — Alcime s'était fait, à force d'argent, des amis Ils tenaient le même langage; et Démétrius fut bientôt c par leurs intrigues. Judas et ses frères, disaient-ils, ont leurs vengeances les plus illustres d'entre les Juifs. Ils o le reste. Envoyez donc en Palestine, un officier intègre une enquête rigoureuse, et mettra fin à une tyrannie de supportable. — Le roi y consentit. Il choisit pour cette n de ses favoris, nommé Bacchidès, gouverneur d'une des au-delà de l'Euphrate. Il partit, à la tête d'une armée emmenant avec lui Alcime, qu'un décret royal investi souveraine sacrificature [1]. »

27. « Bacchidès, en approchant des frontières juives, Judas Machabée un message pacifique, que le héros ne recevoir. Cependant les anciens de Jérusalem et les doct loi, séduits par les promesses d'Alcime, s'étaient rassem aviser aux mesures à prendre, dans ces circonstances dif convint d'envoyer au gouverneur syrien une députation conférer avec lui, et d'entendre ses propositions. Le géné son camp un prêtre de la race d'Aaron, disaient-ils, i trompera pas! — Les députés juifs, au nombre de soix tirent donc. Mais Bacchidès, sans respect pour le droit s'empara de leurs personnes, et les fit tous passer au fil Il entra ensuite à Jérusalem, investit Alcime du pouvoir avec le titre de Pontife, et croyant, par cet éclat, avoir Judée, reprit le chemin d'Antioche, laissant toutefois au Grand-Prêtre les troupes nécessaires pour le protéger [2].

28. Parvenu, par tant de crimes, à une dignité qui cor ses vœux, Alcime travailla à consolider son pouvoir. Il ra de lui cette multitude d'Israélites apostats, qui n'avaient puis Antiochus Epiphane, d'être la honte et le fléau de l

[1] II *Mach.*, cap. XIV, 3-11; I *Mach.*, cap. VII, 5-9. — [2] I *Mach.*, ca

Réunis sous ses ordres, ils persécutaient les Juifs fidèles et parcouraient en armes les cités de Juda, renouvelant les horreurs des guerres précédentes et multipliant les désastres [1]. » Quoique de la race sacerdotale d'Aaron, Alcime n'avait réellement aucun droit à la dignité de souverain pontife. Ce titre revenait directement à Onias IV, fils et légitime successeur du pieux Onias III, mort à Antioche, victime des intrigues de Ménélaüs. Josèphe nous apprend qu'Onias IV, pour ne pas aggraver, par la revendication de ses droits, les difficultés de la situation des Juifs, prit le parti de se retirer en Egypte, sous la protection de Ptolémée Philométor. Un texte fameux du prophète Isaïe annonçait que Jéhovah aurait un temple à Héliopolis [2]. Onias IV éleva en effet, sur les ruines d'un temple idolâtrique, un sanctuaire dédié à Jéhovah, et construit sur le modèle du Temple de Jérusalem. Une ville se forma bientôt autour de ce monument religieux et s'appela Onion, du nom du fondateur. Philométor dota la nouvelle cité et son Temple de magnifiques priviléges et de concessions territoriales importantes. Le culte mosaïque s'y perpétua, sous la direction des pontifes issus d'Onias IV, jusqu'après la ruine définitive de Jérusalem par Titus et Vespasien [3].

Le général syrien Nicanor. Son alliance avec Judas Machabée.

29. La rapidité avec laquelle tous ces événements s'étaient accomplis, dans le moment où Judas avait licencié son armée, après la paix de Jérusalem, n'avait point permis au héros d'intervenir d'une manière active. Les prétentions d'Alcime, qui se traduisaient chaque jour par de nouvelles violences, le forcèrent bientôt à reprendre les hostilités. Ses compagnons d'armes accoururent de nouveau sous ses étendards, et l'usurpateur, promptement abandonné par les quelques apostats dont il s'était entouré, se vit contraint de quitter Jérusalem et d'aller solliciter à Antioche l'intervention de Démétrius Soter [4]. « Ce prince accueillit favorablement

[1] I *Mach.*, cap. VII, 21, 22. — [2] *Is.*, cap. XIX, 18, 19. *In die illa erunt quinque civitates in terra Ægypti, loquentes lingua Chanaan et jurantes per Dominum exercituum : Civitas solis vocabitur una. In die illa erit altare Domini in terra Ægypti.* — [3] Joseph., *De Antiq. judaic.*, lib. XIII, cap. VI; *De Bell. judaiq.*, cap. XXX. — [4] *Mach.*, cap. VII, 21-25.

les accusations exagérées d'Alcime. Il chargea Nicanor, l'un de ses officiers, qui manifestait le plus d'animosité contre les Juifs, d'aller réprimer ce qu'on nommait l'insurrection de la Palestine, et de rétablir Alcime dans sa dignité de Grand Prêtre. Nicanor se rendit à Jérusalem, à la tête de forces imposantes, et prit possession de la ville sainte. En même temps, il envoyait à Judas Machabée un message ainsi conçu : Ne recommençons point une guerre désastreuse. Je me rendrai moi-même, avec une petite escorte, dans ton campement, et nous conviendrons des mesures propres à amener une paix définitive. — Le héros accepta cette proposition. Nicanor se présenta aux avant-postes du camp hébreu, Judas vint à sa rencontre, et les deux généraux se donnèrent mutuellement l'accolade fraternelle. Ce n'était pourtant, de la part du Syrien, qu'une démonstration hypocrite. Il avait disposé, près des retranchements, une embuscade, où il voulait attirer le héros, et s'emparer de sa personne. Averti à temps, Judas Machabée échappa au piége et rompit la négociation. Les armes seules pouvaient désormais terminer le différend. Simon, frère de Machabée, surprit l'armée de Nicanor, dans une position désavantageuse pour les Syriens, et, profitant de sa supériorité, allait l'anéantir, lorsque des troupes fraîches arrivèrent sur le champ de bataille et délivrèrent Nicanor. Le général Syrien, échappé à ce péril, ne se sentit plus le courage d'affronter, contre de tels ennemis, le sort des combats. Il fit porter à Judas des propositions sérieuses d'accommodement, par trois de ses officiers : Posidonius, Théodore et Matthias. La négociation fut longue ; mais les guerriers Juifs supplièrent leur chef de prêter les mains à une conclusion pacifique. Le héros céda à leurs instances. On prit jour pour une nouvelle entrevue des deux généraux. Judas avait, cette fois, disposé ses soldats, pour se défendre contre toute entreprise hostile. Deux siéges d'honneur furent préparés pour les illustres négociateurs. Nicanor voulait de bonne foi la paix ; il prodigua au héros toutes les marques d'une admiration sincère et d'une cordiale affection. La paix fut conclue ; et la Judée put espérer enfin des jours meilleurs [1]. »

[1] I *Mach.*, cap. VII, 26-30 ; II *Mach.*, cap. XIV, 16-22.

Calomnies des Juifs apostats, contre Judas Machabée.

30. « Nicanor et Judas Machabée rentrèrent ensemble à Jérusalem, et l'amitié la plus étroite s'établit entre eux. A la prière du héros juif, le général syrien débarrassa la ville sainte de la soldatesque étrangère qu'il y avait amenée. De son côté, Nicanor, sincèrement réconcilié avec Judas, et plein d'admiration pour le génie de ce grand homme, le conjura de songer à perpétuer un nom qu'il avait rendu immortel. Judas se rendit à ces touchantes instances. Il se maria. La Palestine salua cet heureux événement par des transports unanimes d'allégresse, et le héros continuait à vivre dans la plus grande intimité avec Nicanor : ils habitaient tous deux le même palais. Un homme pourtant ne partageait pas la joie du peuple d'Israël. C'était Alcime. Il perdait d'un seul coup tout le fruit de ses longues intrigues. Judas n'était pas seulement le héros le plus extraordinaire de son siècle et le plus illustre guerrier de son pays, il était l'héritier de la famille sacerdotale des Asmonéens ; tous les droits au souverain pontificat, depuis le départ d'Onias IV pour l'Egypte, se concentraient en sa personne. « Alcime, la rage dans le cœur, partit pour Antioche. Dans l'audience qu'il obtint de Démétrius, il accusa Nicanor de haute trahison. Ce général, dit-il, a sacrifié les intérêts du roi à ses vues d'ambition personnelle. Il s'est mis à la tête du parti hostile à la Syrie, il m'a dépouillé de la souveraine sacrificature, pour en investir Judas Machabée, le plus mortel ennemi des Syriens. — Comme tous les princes faibles, qui ne prennent jamais le temps de rechercher la vérité, Démétrius s'emporta outre mesure, en entendant le récit du calomniateur. Il écrivit immédiatement à Nicanor, pour lui enjoindre de rompre une alliance coupable, et d'envoyer Judas Machabée, chargé de chaînes, à Antioche. Le général syrien, placé entre cet ordre tyrannique et les engagements d'honneur qui le liaient vis-à-vis d'un héros, dont il admirait le caractère et dont il connaissait l'innocence, hésita quelque temps. Mais enfin, n'osant encourir la responsabilité d'un acte formel de désobéissance, il prit le parti d'exécuter la volonté royale et épiait une occasion favorable pour s'emparer de Judas[1]. »

[1] II *Mach.*, cap. XIV, 23-29.

31. « Il n'avait pu cependant dissimuler ses préoccupations. Judas s'apercevait du changement de Nicanor, qui ne l'abordait plus qu'avec une froideur et une contrainte visibles. Le héros quitta brusquement Jérusalem; fit appel à ses compagnons d'armes, et se vit bientôt en état de lutter, à forces égales, contre les entreprises qu'il redoutait[1]. Nicanor, de son côté, leva le masque, et réunissant toutes les troupes dont il pouvait disposer, vint attaquer le héros à Capharsalama. Mais le Machabée lui infligea une sanglante défaite; cinq mille Syriens restèrent sur le champ de bataille, et Nicanor, furieux de son échec, reprit en toute hâte le chemin de Jérusalem, pour se mettre à l'abri sous les murs de cette forteresse. Quand il eut gravi la montagne de Sion, les prêtres vinrent à sa rencontre, l'assurant de leur dévouement et l'invitant à assister à un holocauste qu'ils allaient offrir au Seigneur, pour la prospérité du roi de Syrie. Le général répondit à leur pacifique démarche par des insultes et des menaces. Si vous ne livrez entre mes mains ce traître Judas, leur dit-il, je rassemblerai assez de troupes pour l'écraser, lui et sa poignée de rebelles; je reviendrai ensuite livrer ce Temple aux flammes et en arracher jusqu'à la dernière pierre. — Il accompagna ces paroles des plus terribles serments et se retira. Les prêtres consternés vinrent s'agenouiller au pied de l'autel : Jéhovah, disaient-ils en pleurant, c'est vous qui avez choisi ce Temple auguste, pour que votre nom y fût invoqué, pour qu'il fût la maison de prière du peuple d'Israël. Prenez-en la défense contre cet impie; souvenez-vous des blasphèmes qu'il vient de prononcer; livrez-le, lui et sa soldatesque, au glaive vengeur[2]. » Première défaite de Nicanor.

32. « Ainsi prièrent les prêtres, élevant vers le ciel leurs mains suppliantes. Cependant Nicanor méditait des mesures de proscription contre les habitants de Jérusalem, soupçonnés d'attachement au parti de Judas Machabée. Razias, un des anciens du peuple, fut signalé à sa fureur. C'était un vénérable vieillard, dont le zèle pour la loi, et l'amour pour Jérusalem sa patrie, ne s'étaient jamais démentis, pendant toute la persécution d'Antiochus Epiphane. La Mort de Razias.

[1] II *Mach.*, cap. XIV, 30. — [2] I *Mach.*, cap. VII, 30-38.

reconnaissance publique lui avait donné le surnom de *Père des Juifs*. Le général syrien envoya cinq cents soldats, avec ordre de cerner sa maison, et de lui amener Razias mort ou vif. Il espérait, par cet exemple, décourager toutes les résistances et frapper les esprits de stupeur. La troupe ennemie se présenta devant la maison du vieillard, la porte en était fermée : après avoir essayé sans succès de l'enfoncer, les soldats prirent le parti d'y mettre le feu. L'incendie se propagea rapidement à tout l'édifice. C'en était fait de Razias, lorsque l'intrépide vieillard apparut sur la plate-forme de sa maison, et, à la vue des Syriens, se plongea un poignard dans la poitrine. Il avait préféré cette mort héroïque aux outrages que lui réservait un tyran. Mais sa main débile trompa son courage; le coup n'était point mortel. Cependant les soldats, se précipitant à travers les flammes, cherchèrent à pénétrer jusqu'à lui ; ils allaient l'atteindre, lorsque Razias, malgré le sang qui coulait à flots de sa blessure, s'élança la tête la première du haut de la plate-forme et vint tomber au milieu des rangs pressés, qui s'ouvrirent, pour ne pas être écrasés sous sa chute. Le vieillard n'était pas encore mort ; il se releva, baigné de sang, les flancs ouverts, fendit la foule qui s'écartait stupéfaite devant ce miracle d'héroïsme. Parvenu à un escarpement, d'où il dominait toutes les têtes, il se retourna, saisit à deux mains ses entrailles ruisselantes, et les lança sur les soldats syriens, en criant : Jéhovah, maître et souverain de la vie, vous me rendrez un jour ce corps que je sacrifie pour vous. — Et il expira [1]. »

Vision de Judas Machabée.

33. « Cependant Nicanor avait reçu de puissants renforts envoyés de Syrie. Cette armée, forte de trente-cinq mille hommes, vint cam-

[1] II *Mach*, cap. XIV, 37 ad ultim. On a prétendu assimiler la mort de Razias à un suicide vulgaire. On a disserté gravement sur une question posée en des termes aussi inacceptables. Il suffisait de lire le récit de la mort héroïque du vieillard, tel qu'il est consigné dans le texte biblique, pour couper court à toute cette stérile controverse, tranchée d'ailleurs par ce mot de saint Augustin : *Istam vero ejus (Raziæ) mortem mirabiliorem quam prudentiorem, quemadmodum facta esset, non tanquam facienda esset Scriptura narravit* (Saint Augustin, *Contra Gaudentium*, lib. I, cap. XXXI; *Patrol. latin.*, tom. IX, col. 729).

per à Béthoron. Judas occupait un camp fortement retranché à Adarsa, dans le territoire de Samarie; il n'avait guère plus de trois mille braves sous ses ordres. Nicanor se résolut à le forcer dans ses retranchements, il fixa l'attaque au prochain jour de sabbat. L'armée syrienne comptait, en assez grand nombre, dans ses rangs, des Juifs apostats. Ils dirent au général : Ne persistez pas dans ce projet aussi irréligieux qu'il peut être funeste. Respectez la sainteté du jour consacré au Seigneur. — Dites-moi, répondit Nicanor en riant, le Dieu qui vous a imposé la loi du sabbat, n'est-il pas tout-puissant au ciel ? — Oui, sans doute, reprirent les Hébreux. — Eh bien ! dit Nicanor, s'il est puissant au ciel, moi je le suis sur la terre. Je vous commande donc de prendre les armes et d'obéir aux ordres du roi mon maître. — Cependant Judas avait eu la nuit précédente une vision qu'il raconta ainsi à ses guerriers : Le pontife Onias m'apparut, sous les traits d'un vieillard vénérable. La sainteté respirait sur son visage, empreint d'une douceur et d'un calme célestes. Bientôt je vis venir à lui un autre vieillard, à la démarche majestueuse, dont le front était couronné d'une auréole de gloire. Onias, à son approche, fit entendre ces paroles : Voilà le véritable ami d'Israël. C'est lui qui multiplie les prières pour le salut du peuple et de la cité sainte. C'est Jérémie, le prophète de Jéhovah. — Jérémie étendit alors la main droite, et me présenta une épée, en disant : Reçois, comme un présent divin, ce glaive sanctifié. Au nom de Jéhovah, tu extermineras l'ennemi d'Israël, mon peuple. — Ces paroles enflammèrent le courage de l'héroïque armée. Il ne s'agissait pas seulement d'arracher leurs femmes et leurs enfants à la tyrannie syrienne ; ils allaient combattre pour le Temple de Jéhovah lui-même. Cette pensée exaltait leur âme, et chaque soldat eût donné mille vies, pour le triomphe d'une telle cause. L'anxiété, d'ailleurs, était grande à Jérusalem, et les Israélites redoublaient de supplications et de prières, pour que Dieu bénît le courage de leurs défenseurs [1]. »

34. « Le jour fixé pour cette lutte héroïque arriva. C'était le trei- Seconde dé-

[1] II *Mach.*, cap. xv, 1-19 ; I *Mach.*, cap. xv, 39-41.

aite et mort de Nicanor.

zième du mois d'*Adar*[1]. Aux premiers feux de l'aurore, les troupes syriennes, massées autour des éléphants armés en guerre, et soutenues aux deux ailes par une cavalerie formidable, s'avancèrent en ordre de bataille contre les retranchements. Dieu tout-puissant, s'écria Judas, vous qui envoyâtes autrefois l'ange exterminateur contre l'armée de Sennachérib, et délivrâtes ainsi le pieux Ezéchias, l'heure est venue de manifester votre puissance! Que votre Ange nous précède, semant l'épouvante et la terreur sur les bataillons ennemis. Que ces impies reçoivent ici la récompense de leurs blasphèmes, et apprennent à connaître la force invincible d'Israël. — Ainsi parla le Machabée. Cependant, au son des trompettes guerrières et en chantant les hymnes d'Apollon Pythien[2], les soldats de Nicanor marchaient au combat. On en vint aux mains. Les braves compagnons de Judas, protégés par le Seigneur, firent en ce jour des prodiges de vaillance. L'armée ennemie fut taillée en pièces; le soir, il ne restait plus, de cette fière multitude, que des groupes épars sur les montagnes, et échappant au carnage par une fuite précipitée. Les trompettes sacrées d'Israël sonnèrent la victoire. Les guerriers, ivres de joie, se ralliaient sous l'étendard triomphant du Machabée, lorsqu'on vint annoncer que le général syrien était au nombre des morts. On venait de reconnaître son cadavre, couvert encore de sa propre armure. A cette nouvelle, des transports d'allégresse éclatèrent dans le camp, et l'armée triomphante bénissait le nom de Jéhovah. Judas fit couper la tête et la main droite de Nicanor, et les apporta à Jérusalem, comme le trophée de sa victoire. Au milieu d'une foule immense, réunie au pied de l'autel de Jéhovah, dans le Temple de Jérusalem, ces dépouilles sanglantes furent montrées au peuple. Une acclamation unanime retentit jusqu'aux cieux. Gloire au Seigneur! s'écriaient les pieux Israélites. Béni soit le Dieu qui a préservé son Temple d'une nouvelle profanation! — La langue du général syrien, qui avait proféré tant de blasphèmes, fut coupée et abandonnée en pâture aux oiseaux de proie; sa tête et sa main droite furent clouées à la

[1] Février. — [2] C'est le sens du grec.

façade du Temple, comme un monument de la justice divine; et l'on convint de perpétuer la mémoire de cette glorieuse journée par une solennité annuelle, qui s'appela : la *Fête de Nicanor* [1]. » On trouve encore bien plus tard, dit M. Munk, des traces de cette fête, qui est aujourd'hui tombée en désuétude chez les Juifs [2] (162).

La Bible et la politique romaine.

35. « La terre se tut, quelques instants, devant Judas Machabée. Le héros profita de cet intervalle, pour appeler sur sa patrie la protection des Romains. Il connaissait leur puissance; il savait la bienveillance avec laquelle ils accueillaient les peuples étrangers, qui voulaient entrer dans leur alliance. La renommée l'avait instruit de leurs nombreuses victoires, dans les Gaules qu'ils venaient de soumettre au tribut [3]; en Espagne, où ils s'étaient emparés des mines d'argent et d'or, réduisant peu à peu tout le pays sous leur domination, par une politique aussi sage que patiente; en Macédoine, où ils avaient triomphé de Philippe et de Persée. Les Juifs n'avaient pas oublié la défaite d'Antiochus le Grand, alors que ce fier souverain de l'Asie, avec une armée formidable et cent vingt éléphants armés en guerre, se vit contraint de signer une paix honteuse et de racheter la couronne de Syrie, pour lui et ses successeurs, au prix d'un tribut écrasant. Il leur cédait dans les Indes, chez les Lydiens et les Mèdes, les plus belles provinces de son empire; et les Romains constituaient, avec ses dépouilles, une royauté rivale en faveur d'Eumène. La Grèce avait voulu se soustraire à leur domination. La Grèce avait été vaincue. Mais si les Romains se montraient inexorables pour quiconque osait braver leur puissance, ils étaient d'une fidélité à toute épreuve, vis-à-vis de ceux qui entraient dans leur alliance. Par cette loyauté, connue de tout l'univers, ils avaient réussi à étendre leur empire sur tous les royaumes étrangers. Les sceptres et les couronnes se distribuaient à leur gré; nul ne régnait sans leur bon plaisir. Cependant à Rome même, la royauté était inconnue. Un sénat, composé de trois cent vingt membres, se réunissait chaque jour, pour délibérer sur les affaires de

[1] II *Mach.*, cap. XV, 20 ad ultim. — [2] S. Munk, *Palestine*, pag. 501. — [3] Ceci doit s'entendre de la Gaule Narbonnaise, récemment soumise par les armes de la république.

l'Etat. La magistrature suprême était annuellement confiée à un Consul, qui avait une autorité absolue sur cet immense empire. Ainsi on évitait les haines acharnées et les ambitions sans espoir, qui se coalisent d'ordinaire contre un pouvoir trop longtemps stable [1]. »

Les ambassadeurs de Judas Machabée à Rome.

36. « Judas choisit Eupolème, fils de Jean, et Jason, fils d'Eléazar, pour aller offrir aux Romains l'alliance et l'amitié du peuple juif, et délivrer ainsi Jérusalem de l'odieuse tyrannie des rois syriens. Les députés hébreux, après un long voyage, arrivèrent à Rome et furent introduits au Sénat. Judas Machabée et ses frères, au nom du peuple juif, dirent-ils, nous ont chargés de vous proposer leur alliance et leur amitié. Telle est la proposition que nous avons à vous transmettre. — Ce laconique discours plut à la fierté des patriciens. Le message fut agréé. On remit aux ambassadeurs hébreux, un traité gravé sur des tables d'airain. Il était conçu en ces termes : Les intérêts des Romains et des Juifs sur terre et sur mer sont communs. Que nul n'ait l'audace d'y porter atteinte. Si la République, ou quelqu'un de ses alliés, dans toute l'étendue de la domination romaine, ont à soutenir une guerre, la nation juive leur portera secours, dans la mesure de ses forces et selon les besoins des circonstances, comme une fidèle alliée, sans que Rome ait à fournir aux soldats hébreux, ni blé, ni munitions de guerre, ni argent, ni vaisseaux. Les soldats juifs se mettront à la disposition du général de la République et exécuteront fidèlement ses ordres. De même, si le peuple juif est l'objet d'une agression ennemie, les Romains lui porteront secours, et les troupes auxiliaires qu'ils enverront en cette occurrence, n'auront à exiger ni blé, ni munitions, ni argent, ni vaisseaux; elles se mettront à la disposition du général hébreu, dont elles exécuteront fidèlement les ordres. Telles sont les conventions solennelles, passées entre la République et le peuple juif. S'il était besoin, dans la suite, d'y ajouter ou d'en retrancher quelque chose, les deux parties seront

[1] Ce tableau de la politique romaine, tracé par l'Esprit saint, a inspiré à Bossuet des développements dignes de son génie (Voir *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture sainte,* art. II, pag. 6).

libres de proposer les modifications jugées nécessaires, et, après ratification, elles seront irrévocables. Quant aux plaintes que les Juifs nous ont adressées au sujet de Démétrius, roi de Syrie, nous lui en avons écrit en ces termes : Pourquoi veux-tu imposer un joug insupportable aux Juifs, nos amis et nos alliés ? S'ils renouvellent encore contre toi leurs réclamations, nous leur rendrons justice, et nous te combattrons sur terre et sur mer [1]. »

Combat de Béroth. Victoire du général syrien Bacchidès. Mort de Judas Machabée.

37. La politique de Judas Machabée allait servir sa patrie plus encore que ses exploits. Les faisceaux de la République romaine devaient couvrir la Judée d'une protection inviolable : malheureusement pour le peuple juif, les événements s'étaient précipités, dans l'intervalle de cette négociation, et quand les députés rapportèrent à Jérusalem la sauvegarde du Sénat, Judas Machabée n'existait plus. » En apprenant la défaite et la mort de Nicanor son général, Démétrius avait choisi l'élite de son armée, et l'avait dirigée sur la Palestine, en lui donnant pour chefs Bacchidès et Alcime : le premier, intéressé à effacer le souvenir de ses précédents revers ; le second, plus acharné que jamais à reconquérir par les armes son pouvoir usurpé. Ils pénétrèrent en Judée, non plus par la frontière iduméenne, mais par la route de Galilée, et vinrent camper à Masaloth, petite ville de la tribu de Nephtali, dont ils se rendirent facilement maîtres, et dont ils passèrent les habitants au fil de l'épée. Au mois d'Adar, le premier jour de l'année nouvelle (161), ils investirent Jérusalem. Judas Machabée n'y était pas. Avec sa troupe jusque-là fidèle, qui ne comptait pas plus de trois mille hommes, il s'était renfermé dans la forteresse de Laïsa, près de Béthel. Bacchidès et Alcime l'y poursuivirent, et vinrent camper en face de lui dans la plaine de Béroth. A la vue de cette formidable armée, le découragement s'empara des guerriers d'Israël. La moitié déserta honteusement ; et le héros se trouva réduit à une escorte de dix-huit cents hommes. Sa grande âme s'indigna d'une pareille lâcheté. Cependant, il était cerné de toutes parts ; il fallait vaincre

[1] I *Mach.*, cap. VIII, 17 ad ultim. Justin fait allusion à ce traité d'alliance dans son *Histoire univers.*, lib. XXVI, cap. III.

ou mourir. Allons, dit-il à cette poignée de soldats, chargeons l'ennemi; et, s'il nous faut périr, que ce soit en hommes de cœur! — Cette énergique harangue ne réveilla aucun écho dans leurs âmes. La lutte est impossible, répondirent-ils. Fuyons, s'il en est temps encore. Nous rejoindrons nos compagnons d'armes, et nous pourrons ensuite tenter les hasards d'un combat. En ce moment, nous sommes trop peu. — Non, non! s'écria le héros. A Dieu ne plaise que jamais le Syrien puisse se vanter de nous avoir vus fuir! Si notre heure est arrivée, mourons pour la patrie, et ne souillons pas notre gloire d'une tache ineffaçable. — Il dit, et s'élance sur l'armée syrienne. Bacchidès et Alcime avaient disposé un corps d'archers et de frondeurs, en avant de leur ligne de bataille. Derrière eux, au premier rang, l'élite des fantassins avait été groupée en masses compactes. La cavalerie était postée sur les deux ailes. Au moment où, entraînant par son exemple ses soldats découragés, Judas commençait l'attaque, les trompettes syriennes retentirent, et Bacchidès, qui commandait l'aile droite, se précipita avec ses légions sur les assaillants. Mais il ne put résister à leur impétuosité; le Machabée, croyant avoir affaire à toute l'armée ennemie, dirigea tous ses efforts sur cet unique point. Les soldats de Bacchidès lâchèrent pied, et le héros les poursuivit jusqu'au pied de la montagne d'Azoth. Cependant l'aile gauche de l'armée syrienne n'avait point encore pris part à l'action. Elle s'ébranla enfin, et dans un mouvement de conversion, opéré avec ensemble, ferma le retour aux Hébreux triomphants. Le combat prit alors des proportions gigantesques. Judas et ses braves firent des prodiges de valeur. Tout ce qui tombait sous leurs mains était massacré; mais enfin le nombre l'emporta. Ecrasé sous des forces vingt fois supérieures, Judas Machabée tomba, percé de mille coups. Jonathas et Simon ses frères le chargèrent sur leurs épaules, et les soldats juifs, exaspérés par la mort de leur chef, réussirent à se frayer un passage à travers les rangs pressés de l'ennemi. Ils étaient sauvés, mais le triomphe de cette poignée de braves était acheté par la perte du héros d'Israël. Jonathas et Simon ensevelirent leur frère, dans le tombeau de leurs aïeux, à Modeïn. Le peuple entier pleura Judas Machabée, dans un

deuil national. Comment est-il tombé le vaillant! chantaient en chœur les tribus éplorées. Comment a-t-il succombé le sauveur d'Israël[1]! » Tant qu'il restera sur la terre un cœur capable d'aimer une patrie et de se dévouer pour elle, on déplorera la mort de Judas Machabée. Modèle d'héroïsme, il réunit toutes les qualités qui font les grands hommes. Deux amours se partagèrent sa vie, celui de Dieu et celui de son pays. Les rationalistes ne lui pardonnent pas le second, en faveur du premier. Mourir pour Dieu leur semble une folie. Qu'importe! Il est temps qu'on le sache. Un héros n'est complet qu'à la condition d'être le serviteur humble, dévoué, fidèle de la foi religieuse. Qu'est-ce, sans cela, que le génie des batailles? Une aveugle boucherie. La mort se retourne tôt ou tard contre celui qui l'a prodiguée. Rationalistes! vous parlez d'immortalité pour vos héros. Qu'avez-vous donc à leur donner quand ils ne sont plus? Que faites-vous pour leurs vaines dépouilles? Ils sont rentrés dans le néant! dites-vous. Ah! l'héroïsme serait vite éteint, au cœur de l'humanité, si jamais vos doctrines étaient triomphantes. Comprend-on qu'on se fasse tuer pour le néant!

§ III. Jonathas (161-144).

38. La mort de Judas fut un triomphe pour les Juifs infidèles. L'apostasie releva la tête. A ce désastre vint se joindre le fléau de la famine; la Judée, sans espoir, se courba sous le joug de Bacchidès. Le général syrien choisit les plus impies d'entre le peuple, pour leur donner le gouvernement des cités. Ces tyrans vulgaires faisaient une exacte recherche de tous ceux qu'on soupçonnait d'avoir été les amis de Judas : ils les livraient au général qui assouvissait sur eux sa vengeance, et les faisait mourir dans les plus atroces tourments. Israël souffrit alors une persécution telle qu'on n'en avait pas vu de plus horrible, depuis que le ministère prophétique avait cessé parmi la nation juive. Accablés sous le poids de ces calamités, les amis de Judas se réunirent et dirent à Jonathas : Election de Jonathas.

[1] I *Mach.*, cap. IX, 1-21.

« Depuis que votre frère a été ravi à notre amour, nul ne s'est mis à notre tête pour combattre nos farouches ennemis. Aujourd'hui nous vous choisissons pour notre chef et notre prince. Guidez-nous dans les combats ; nous suivrons vos étendards. — C'est ainsi que Jonathas fut investi du pouvoir suprême. Bacchidès, informé par ses espions, de ce grave événement, cherchait à surprendre le nouveau chef pour le mettre à mort. Jonathas, avec ses deux frères Jean et Simon, réussit à déjouer toutes ses entreprises. A la tête d'une armée peu nombreuse, mais héroïquement fidèle, ils s'enfoncèrent dans les solitudes de Thécué, et vinrent camper sur les rives du lac Asphaltite [1]. »

La guerre de partisans. Les Arabes de Médaba.

39. C'était une guerre de partisans qui recommençait. Toutes les forces vives du pays étaient comprimées par la tyrannie syrienne. Les chances de succès, aux yeux de la politique humaine, étaient nulles; mais Dieu incline à son gré les plateaux de la balance, et son accession vaut des victoires. « Bacchidès, exactement instruit de tous les mouvements de Jonathas, se persuada qu'il viendrait facilement à bout d'une poignée de rebelles, emprisonnés, sans aucun moyen de transport, d'un côté par le lac Asphaltite, de l'autre par le Jourdain. Il se mit donc à leur poursuite, en calculant sa marche de manière à les surprendre un jour de sabbat. Les éclaireurs de Jonathas l'avaient tenu au courant des dispositions de l'ennemi. Le chef hébreu, comprenant la gravité de sa situation, envoya Jean, son frère, demander aux Nabathéens, qui avaient une flottille assez considérable, de la mettre à sa disposition pour transporter ses troupes sur l'autre rive. Jean partit aussitôt; mais, en arrivant à la hauteur de Médaba, la tribu arabe qui occupait cette ville fondit sur le frère de Jonathas, massacra son escorte, le tua lui-même et enleva tout le butin [2]. Jonathas apprit à la fois la mort de son frère, la trahison des Arabes, et le triste dénouement d'une mission dont l'insuccès pouvait compromettre le sort de toute son armée. Bacchidès avançait toujours. Le danger était partout, l'espérance nulle part. Cependant il importait, au début d'une telle

[1] I *Mach.*, cap. IX, 23-33. — [2] I *Mach.*, cap. IX, 34-36.

guerre, de ne pas laisser impunie l'aggression des Arabes, et de forcer leurs tribus, par un acte de vigueur, à respecter le drapeau des Machabées. Tel fut donc le premier soin de Jonathas. « La ville de Médaba était en fête. On célébrait les noces du chef de la tribu avec la fille d'un prince chananéen. Jonathas et Simon se postèrent, avec une troupe d'élite, sur la hauteur voisine, dans un repli de terrain, qui les dérobait à tous les regards. Le fiancé sortit de la ville, avec un magnifique cortége de parents et d'amis, au son des timpanons et du kinnor. Les guerriers arabes accompagnaient leur chef, et la population tout entière s'était jointe à cette pompe nuptiale, qui ne tarda pas à rencontrer la jeune Chananéenne, escortée elle-même par les cavaliers de sa tribu. C'était le moment que Jonathas et Simon attendaient. Ils s'élancent de leur embuscade, à la tête des soldats hébreux; fondent sur les soldats arabes, qui sont massacrés, avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense. Le reste de la troupe se disperse dans toutes les directions. Les riches dépouilles, abandonnées par les fuyards, furent recueillies par les vainqueurs. Après ce rapide coup de main, Jonathas se hâta de regagner son campement [1]. »

Défaite de Bacchidès sur les rives du lac de Génézareth.

40. « Bacchidès, à la tête de l'armée syrienne, arriva, un jour de sabbat, pour offrir la bataille. Jonathas rangea sa petite troupe. C'est aujourd'hui, dit-il à ses guerriers, qu'il faut vaincre ou mourir. Devant nous, l'ennemi; à droite, un bois cerné par les Syriens, à gauche, le lac Asphaltite; derrière nous, le fleuve du Jourdain. La fuite nous est impossible. Poussons donc le cri de guerre des Machabées, invoquons l'appui du Seigneur, et en avant! — Il dit, et se précipite au plus épais des bataillons ennemis. Se frayant un passage, l'épée à la main, il arrive jusqu'à Bacchidès. Déjà il levait le bras pour le frapper; le général syrien n'eut que le temps de se rejeter en arrière, pour échapper au coup mortel. Dans cette brusque attaque, mille guerriers syriens furent passés au fil de l'épée. Cependant, la disproportion était telle que les Israélites devaient nécessairement succomber sous le nombre, s'ils eussent poursuivi

[1] I *Mach.*, cap. x, 37-42.

le combat. Telle n'était point l'intention de Jonathas. Il lui suffisait d'avoir infligé cet échec à l'ennemi, et d'avoir signalé ses premières armes par un succès partiel. Il s'était ménagé une retraite dont il avait gardé pour lui seul le secret. Tout à coup, il donne l'ordre de suspendre la lutte, rallie les siens, en colonne serrée, et s'élance avec eux dans les flots du Jourdain. Ils le franchirent à la nage, sous les yeux de Bacchidès, qui voyait ainsi s'évanouir ses espérances de victoire. Le général syrien revint à Jérusalem, et profita de l'éloignement de Jonathas pour mettre en état de défense les forteresses de Jéricho, Emmaüs, Béthoron, Béthel, Tamnatha, Pharatoni et Thaphna, dans les tribus de Dan et d'Ephraïm. Il en répara les murs, les portes, et y établit des garnisons syriennes. Bethsour et Gazara furent pourvues de vivres et de munitions de guerre; enfin, pour s'assurer la fidélité des populations, il prit comme ôtages les enfants des chefs de Juda, et les retint prisonniers dans la citadelle d'Acra [1]. »

Mort d'Alcime.

41. « Cependant, Alcime exerçait à Jérusalem son pouvoir usurpé de Grand Prêtre. Ce vieillard apostat semblait n'avoir d'autre pensée que de détruire les restes du culte mosaïque, dont il se prétendait le pontife. Il donna l'ordre d'abattre les galeries intérieures, édifiées au temps des prophètes Aggée et Zacharie, et destinées à séparer le Parvis des Gentils du Parvis des Juifs. Déjà les Syriens commençaient l'œuvre de destruction, lorsque la main de Dieu s'appesantit sur Alcime. Une paralysie soudaine le frappa; sa langue ne pouvait plus articuler un son; il expira dans les tortures, sans avoir eu le temps de régler le sort de sa famille et de faire connaître ses dernières volontés. Bacchidès retourna à Antioche, pour informer Démétrius de ces événements, et recevoir de lui de nouvelles instructions [2] (160). »

Victoire de Jonathas contre Bacchidès.

42. Le départ de Bacchidès et la mort d'Alcime permirent à Jonathas, pendant deux années de paix (160-158), de recruter de nouveaux auxiliaires et d'accroître les forces de son parti. Cependant il ne représentait encore qu'une faible minorité en Judée; la

[1] I *Mach.*, cap. IX, 43-53. — [2] I *Mach.*, cap. IX, 54-57.

masse de la nation restait asservie, et n'osait relever la tête. Les lieutenants syriens, laissés à Jérusalem par Bacchidès, refoulaient, sous leur tyrannie, toutes les aspirations à l'indépendance nationale. « Voilà que Jonathas et ses partisans sont maintenant sans aucune défiance, se dirent-ils, prions Bacchidès de hâter son retour. Il les surprendra dans leur sécurité : ce sera l'affaire d'une nuit. — Ainsi ils parlèrent, et, sur-le-champ, ils envoyèrent prévenir Bacchidès à Antioche. Le général syrien se mit aussitôt en marche, à la tête d'une nouvelle armée. Cependant il renvoya les députés à Jérusalem, avec ce message : En attendant mon arrivée, apostez quelques soldats d'élite et saisissez-vous de Jonathas. — Cinquante hommes quittèrent la Ville sainte pour exécuter cet ordre; mais le héros avait été prévenu de leur dessein ; il les surprit dans une embuscade, et les passa tous au fil de l'épée. Il se retira ensuite dans la citadelle de Bethagla, au désert de Jéricho, dans une position assez forte pour défier toutes les tentatives de l'ennemi. Bacchidès, arrivé enfin avec son armée syrienne, vint l'y assiéger. Jonathas l'avait prévu. Laissant le commandement de la place à Simon son frère, il prit avec lui quelques guerriers déterminés, et tint avec eux la campagne. Chaque jour, l'armée assiégeante était victime d'une de ses attaques inopinées. Il massacra ainsi l'escadron commandé par Odarès et ses frères ; une autre fois il égorgea les fils de Phaseron et pilla leurs tentes. Ses succès multipliés ralliaient de nouveaux combattants sous ses drapeaux ; enfin, combinant une opération décisive avec Simon son frère, il se précipita sur le camp ennemi avec tous ses guerriers, pendant que les assiégeants faisaient eux-mêmes une vigoureuse sortie. Les troupes de Bacchidès furent complétement battues. Les Israélites mirent le feu aux machines de siége, dressées autour de la place ; pillèrent le camp, et poursuivirent, l'épée dans les reins, l'armée ennemie. Le général syrien rentra à Jérusalem, furieux contre ceux qui l'avaient si malencontreusement rappelé d'Antioche. Dans un premier mouvement de colère, il en immola un certain nombre à sa vengeance. Lassé d'une guerre sans issue, il songeait à quitter la Judée. De graves événements le rappelaient d'ailleurs à Antioche. Jonathas, informé de ses dispositions,

en profita habilement. Il lui envoya des députés chargés de lui offrir la paix et de traiter de la reddition des prisonniers de guerre. Bacchidès accueillit avec empressement ces ouvertures. La paix fut conclue. Le général syrien promettait de ne plus porter les armes contre Jonathas. Les prisonniers furent rendus de part et d'autre, et Bacchidès, reprenant le chemin d'Antioche, quitta la Judée pour n'y plus revenir. Cependant les garnisons syriennes restèrent dans les forteresses, et notamment dans la citadelle d'Acra, à Jérusalem. Jonathas établit sa résistance à Michmas[1]. Son parti se fortifiait de jour en jour; ses ennemis étaient terrassés, et, pendant quatre ans (157-153), le pays jouit d'une profonde tranquillité[2]. »

Fin du règne de Démétrius. Avénement d'Alexandre Bala au trône de Syrie.

43. Une révolution se préparait en Syrie. Démétrius, prince faible et voluptueux, n'avait vu, dans le pouvoir suprême, qu'un moyen de satisfaire les passions les plus ignominieuses. Il n'était pas détesté de ses sujets, mais il en était méprisé : ce qui est mille fois plus dangereux. Un imposteur habile, Alexandre, surnommé Bala par les historiens profanes, sut tirer parti de l'indolence du monarque. Il se présenta au peuple comme le fils et le légitime héritier d'Antiochus Epiphane. Une faction puissante se déclara en sa faveur. Rome, elle-même, mécontente de Sotér, qui n'avait pas respecté le traité d'alliance conclu entre la République et les Machabées, prit parti pour Alexandre. L'aventurier se fit couronner à Ptolémaïs. « A cette nouvelle, Démétrius, comprenant trop tard ses devoirs de souverain, se mit à la tête de son armée, et marcha contre l'usurpateur. En même temps, pour s'assurer la fidélité des Hébreux, il envoyait à Jonathas des lettres d'investiture, qui lui conféraient le titre de prince d'Israël, l'autorité militaire en Judée et le commandement de la citadelle d'Acra. Alexandre ne voulut pas se laisser vaincre en générosité par Démétrius. Il envoya au héros juif une couronne d'or et un manteau de pourpre, avec un message conçu en ces termes : Le roi Alexandre, à Jonathas son frère, salut. Nous connaissons votre vaillance et vos glorieux exploits. Nous serons

[1] Michmas, près de Gabaa, était situé au nord de Jérusalem, à environ trois lieues de distance. — [2] I *Mach.*, cap. IX, 54 ad ultim.

fier de vous avoir pour ami. Nous vous conférons donc le souverain pontificat de Jérusalem; à partir de ce jour, nous comptons sur votre alliance; et les intérêts seront communs entre nous. — Démétrius chercha vainement à lutter contre l'influence de son rival. La Judée avait trop longtemps souffert des violences de ses lieutenants, pour ne pas secouer son joug. Vainement donc il fit proclamer un décret royal reconnaissant l'indépendance de la nation juive, exemptant le pays de tout impôt, rétablissant le culte mosaïque dans toute sa liberté. Il était trop tard. D'ailleurs, au moment où ces nouvelles lettres parvenaient en Judée, il tombait lui-même sous les coups de son rival, et perdait à la fois la couronne et la vie. Alexandre régnait (153)[1]. »

Prise de possession du souverain pontificat par Jonathas. Un mariage royal à Ptolémaïs.

44. « De son côté, Jonathas avait pris possession de la ville de Jérusalem. Les jeunes Hébreux, détenus en ôtage depuis l'invasion de Bacchidès, furent rendus à leurs familles. Les murs et les remparts de Sion, à demi ruinés par Alcime, furent relevés; les garnisons syriennes furent chassées de toutes les forteresses qu'elles occupaient encore en Judée, à l'exception de Bethsour et de la citadelle d'Acra, occupées principalement par des Juifs du parti grec. Les prêtres du Seigneur, réunis dans le Temple purifié, recommencèrent les sacrifices et les cérémonies saintes. Ce fut à la fête des Tabernacles, au septième mois[2] de cette année (153), que Jonathas parut pour la première fois, au milieu des transports unanimes d'allégresse, revêtu des insignes du souverain pontificat. Quelques jours après il recevait d'Alexandre un message qui l'invitait à venir assister à Ptolémaïs aux fêtes de son mariage avec Cléopâtre, fille de Ptolémée Philometor. Les deux rois de Syrie et d'Egypte s'étaient réunis dans cette ville, pour cette alliance qui réconciliait enfin leurs Etats si longtemps rivaux, et promettait d'éteindre pour jamais des discordes séculaires. Jonathas, accompagné d'une brillante escorte, et dans l'appareil du sacerdoce suprême, arriva à Ptolémaïs, où les deux souverains lui firent une réception magnifique. Il apportait de Jérusalem de riches présents, qu'il vou-

[1] I *Mach.*, cap. x, 1-50. — [2] *Tisri*, Septembre.

lait offrir aux royaux époux. Cependant quelques Juifs apostats, de la race de ceux qui se perpétuaient, depuis tant d'années, à la cour de Syrie, effrayés du crédit du Grand Prêtre, renouvelèrent leurs intrigues, et osèrent incriminer sa conduite dans le conseil d'Alexandre. Le roi leur imposa silence, et, pour manifester le prix qu'il attachait à l'alliance du héros, il le fit revêtir de la pourpre royale et l'appela à siéger sur un trône à côté de Ptolémée Philométor, son beau-père. Témoins de ces honneurs significatifs, les calomniateurs quittèrent précipitamment la cour. Alexandre renouvela avec le Pontife les alliances précédentes ; il le confirma dans le pouvoir suprême dont il jouissait en Judée, et Jonathas revint, heureux et paisible, à Jérusalem (149) [1]. »

Défaite d'Apollonius par Jonathas.

45. Mais une nouvelle révolution en Syrie vint compromettre la prospérité d'Israël. Démétrius Nicator, fils aîné de Soter, dépouillé par Alexandre de l'héritage paternel, s'était refugié chez les Crétois. Après quelques années (147), il sortit de sa retraite ; débarqua, avec une nombreuse armée, sur les côtes de Cilicie, et revendiqua ses droits au trône de ses pères. Alexandre était en Phénicie, lorsqu'il apprit cette nouvelle. Il se hâta de partir pour Antioche, afin d'y prévenir l'arrivée de son rival. Démétrius Nicator se dirigeait en effet, à marches forcées, sur cette capitale. Mais, pour achever plus promptement la conquête de tout le royaume, il laissa un de ses lieutenants, nommé Apollonius, en Célésyrie, avec des forces imposantes, et le chargea de soumettre toutes les provinces voisines. « Apollonius s'avança jusqu'à Jamnia, sans éprouver de résistance. Il savait que Jonathas demeurait fidèle au parti d'Alexandre. Il lui envoya donc cet insultant défi : Toi seul oses encore résister à nos armes. Crois-tu que tu pourras longtemps nous braver, du haut de tes montagnes inacessibles ? Si tu as vraiment confiance en tes forces, descends en rase campagne, et nous nous mesurerons. Nous verrons si tu soutiendras le choc de ma cavalerie et de mes braves guerriers. Tu n'auras plus la ressource des rochers et des montagnes, pour abriter ta fuite ! — En lisant cet insultant message,

[1] I *Mach.*, cap. x, 7-14, 21, 51-66.

Jonathas laissa éclater son indignation. Il réunit à la hâte dix mille braves ; accompagné de Simon, son frère, il descendit dans la plaine, et vint camper sous les murs de Joppé. Une garnison syrienne occupait cette place, au nom d'Apollonius ; mais les habitants chassèrent ces étrangers et ouvrirent leurs portes à Jonathas. A cette nouvelle, Apollonius, avec trois mille chevaux et une infanterie nombreuse, quitta son campement. Il laissait en réserve mille de ses meilleurs cavaliers. Son dessein était d'attirer Jonathas en rase campagne, de l'occuper avec le gros de son armée, pendant que la réserve de cavalerie le prendrait à revers et l'écraserait sous cette attaque inopinée. Mais le héros juif pénétra ce stratagème. Il laissa Apollonius s'approcher de Joppé, comme pour en faire le siége, et exécuter son mouvement prévu de retraite. Les soldats hébreux restèrent en ordre de bataille, sans rompre les rangs, pour courir à la poursuite des fuyards. Les mille cavaliers de l'embuscade, exécutant l'ordre de leur chef, se précipitèrent en vain sur la légion juive. Ils furent taillés en pièces. Alors Jonathas donna l'ordre de poursuivre Apollonius, dont les soldats dispersés dans la plaine, tombèrent sous les coups des vainqueurs. Les Syriens épouvantés se réfugièrent à Azoth, dans le temple de Bel-Dagon. Jonathas y arrivait en même temps qu'eux, mettait le feu au temple et complétait cette brillante victoire, qui fit perdre à Apollonius huit mille de ses meilleurs soldats. Le héros rentra à Jérusalem ; sur son chemin, les cités de Juda lui avaient fait une réception triomphale. Alexandre, déjà instruit de ce glorieux exploit, lui envoyait une agrafe d'or, insigne de royauté, et lui donnait la principauté d'Accaron et de tout son territoire [1]. »

Fin du règne d'Alexandre Bala. Usurpation et mort de Ptolémée Philométor. Avénement de Démétrius Nicator.

46. Si Alexandre n'avait eu d'autre adversaire que le jeune Démétrius Nicator, il est probable qu'il eût conservé sa couronne. La victoire de Jonathas avait eu un grand retentissement en Syrie, et les peuples, lassés de tant d'insurrections, se fussent peut-être ralliés au parti qui assurait la stabilité du présent et offrait le plus de garanties pour l'avenir. Mais l'orage se formait de plus loin, et

[1] I *Mach.*, cap. x, 67 ad ultim.

prenait des proportions effrayantes. Alexandre avait appelé à son secours le roi d'Egypte, Ptolémée Philométor, son beau-père. L'ordre avait été donné à toutes les villes de Palestine et de Célésyrie, que l'armée égyptienne devait traverser, d'ouvrir leurs portes au monarque et de fournir de munitions et de vivres les troupes auxiliaires qu'il amènerait à son gendre. En effet, Philométor, à la tête d'une puissante armée, longea la côte phénicienne, passa par Azoth et Joppé, où il reçut, avec toutes les démonstrations d'une sincère bienveillance, la visite de Jonathas. On remarquait partout qu'il avait soin de laisser derrière lui des garnisons égyptiennes, dans toutes les villes qu'il traversait. On sut bientôt le secret de cette politique. Philométor avait conçu la pensée de profiter de ces événements, pour dépouiller son gendre de ses Etats, et réunir la Syrie et l'Egypte sous son sceptre. Dans ce but, il encourageait les espérances de Démétrius Nicator. « J'ai regret d'avoir donné la main de ma fille à Alexandre, lui mandait-il en secret. C'est un traître qui a déjà plusieurs fois attenté à ma vie. Joignez-vous à moi. Je vous ferai épouser Cléopâtre, et vous remonterez sur le trône de vos aïeux. — Arrivé à Antioche, Philométor profitant de l'absence d'Alexandre, retenu en Cilicie, où il luttait contre la révolte, s'empara de la jeune reine, la maria solennellement à Démétrius Nicator, et prit pour lui-même les deux couronnes d'Egypte et de Syrie. Alexandre, à cette nouvelle, partit pour Antioche, résolu de punir la trahison de son beau-père. Les deux rois se rencontrèrent en chemin, avec leurs armées. La victoire se déclara pour Philométor. Alexandre réussit à gagner presque seul la frontière d'Arabie. Un chef de tribu, Zabdiel, reconnut le royal fugitif; le mit à mort, et envoya sa tête à Ptolémée. Il reçut sans doute ce trophée sanglant, comme le gage d'un règne long et prospère. Il se trompait. Trois jours après, il mourait lui-même d'une blessure qu'il avait reçue au dernier combat. Sa fin inopinée livrait le trône de Syrie à Démétrius Nicator, dont le premier acte de gouvernement fut de faire massacrer toutes les garnisons égyptiennes, placées par Ptolémée dans les forteresses de Syrie [1] (145). »

[1] I *Mach.*, cap. XI, 1-19.

47. « Jonathas crut l'occasion favorable pour s'emparer enfin de la citadelle d'Acra, toujours au pouvoir d'un parti hostile à la population de Jérusalem. Il réunit, pour cette entreprise nationale, tous les Juifs en état de porter les armes; fit fabriquer des béliers, des catapultes, des tours roulantes et attaqua vigoureusement la place. La trahison de quelques Juifs apostats ne lui permit point de s'en rendre maître. Ces lâches calomniateurs se rendirent à Antioche, près du nouveau roi, et lui dénoncèrent la conduite de Jonathas comme une révolte à main armée contre son autorité. Démétrius, pour se rapprocher du théâtre des événements, partit aussitôt pour Ptolémaïs, et envoya à Jonathas l'ordre de l'y venir joindre, pour se justifier des accusations dont il était l'objet. A la réception du message royal, le héros donna l'ordre à Simon, son frère, de continuer le siége, et se disposa à partir pour Ptolémaïs. Il se fit accompagner de quelques-uns des Anciens du peuple et des prêtres les plus vénérables, se munit d'autant d'or, d'argent et d'objets précieux qu'il en put recueillir, et se présenta ainsi à l'audience royale. Le Seigneur lui fit trouver grâce aux yeux de Démétrius. Malgré l'insistance des apostats, le jeune prince lui témoigna hautement son estime, en le confirmant dans le pontificat et dans le pouvoir suprême, et Jonathas le supplia d'affranchir du tribut les trois toparchies de la Judée, de la Samarie et de la Galilée, promettant de lui payer trois cents talents en retour de cette faveur. Démétrius y consentit, lui en remit une déclaration authentique, et Jonathas revint triomphant à Jérusalem [1]. »

Jonathas et Démétrius Nicator à Ptolémaïs.

48. Pendant son absence, le siége de la citadelle d'Acra avait été poursuivi sans succès. Le héros résolut d'entamer des négociations spéciales à ce sujet avec la cour d'Antioche, et il fit partir aussitôt des députés, chargés de cette mission. A leur arrivée, ils trouvèrent Démétrius aux prises avec les plus graves difficultés. Ce prince, trop confiant dans la prospérité qui avait jusque-là couronné toutes ses entreprises, crut pouvoir licencier ses armées. Il renvoya tous les soldats dans leurs foyers et ne conserva à sa solde qu'une garde

Emeute à Antioche réprimée par les troupes juives.

[1] I *Mach.*, cap. XI, 20-37.

composée d'étrangers, sur la fidélité desquels il comptait plus particulièrement. Cette mesure excita un mécontentement général. Antioche menaçait de se soulever. Tryphon, un des généraux atteints par la dernière réforme, et partisan secret d'Alexandre Bala, était allé chercher en Arabie un fils de ce prince, nommé Antiochus, dans le dessein de le faire proclamer roi de Syrie. Telle était la situation de Démétrius Nicator, quand les envoyés de Jonathas se présentèrent devant lui. Il leur promit tout ce qu'ils voulurent, à condition que Jonathas lui enverrait sur-le-champ trois mille hommes pour sa défense. Le héros s'empressa de faire partir pour la capitale de la Syrie trois mille des plus vaillants guerriers d'Israël. Leur arrivée réjouit autant le roi qu'elle déplut aux habitants. Une formidable émeute éclata; cent vingt mille citoyens remplirent les rues de la ville, menaçant d'égorger le roi. Démétrius, retiré dans son palais, se voyait sur le point de tomber entre leurs mains. Les soldats juifs le délivrèrent; ils se précipitèrent en colonnes serrées sur les rebelles, les dispersèrent dans les différents quartiers, mirent le feu à la ville, et cernant les insurgés, rejetaient dans les flammes ceux qui cherchaient à prendre la fuite. L'émeute découragée passa de l'insolence aux supplications. Les rebelles imploraient avec larmes la clémence du roi, dont, quelques heures auparavant, ils demandaient la tête. Démétrius leur accorda la paix et tout rentra dans l'ordre; les Juifs, comblés de richesses et d'honneurs, revinrent à Jérusalem [1].

Démétrius Nicator est remplacé sur le trône de Syrie par Antiochus *Dionysios*.

49. La reconnaissance de Nicator n'alla pas plus loin. Echappé à ce péril, et raffermi sur son trône, il se crut assez fort pour être ingrat; il n'est pas le seul à qui un pareil calcul ait coûté une couronne. Démétrius refusa donc de tenir les conventions passées avec Jonathas. Sans respect pour la foi jurée, il viola tous ses engagements, et donna l'ordre à ses lieutenants de répondre aux réclamations du héros en envahissant la Judée. En ce moment, Tryphon ramenait d'Arabie le jeune Antiochus, depuis surnommé *Dionysios* [2], fils d'Alexandre Bala, et le fit proclamer roi de Syrie. Tous

[1] I *Mach.*, cap. XI, 38-51. — [2] Surnom grec de Bacchus.

les soldats licenciés par Démétrius accoururent sous les drapeaux de son rival. Nicator, avec ses troupes mercenaires, vint présenter le combat. Il fut vaincu, son armée taillée en pièces, et lui-même dut chercher son salut dans la fuite. Antiochus IV, *Dionysios*, était roi de Syrie (145) [1].

Lettre d'Antiochus *Dionysios*. à Jonathas.

50. « Ce jeune prince signala son avénement au trône en renouvelant les traités d'alliance contractés autrefois par Alexandre son père avec la Judée. Il adressa à Jonathas, avec une lettre royale qui le confirmait dans toutes ses dignités, des présents dont la signification avait plus d'importance encore que le prix intrinsèque. Ainsi il lui envoyait pour sa table un service en or massif, l'autorisant à en faire usage. Cette faculté était en Orient le privilége exclusif des rois. Il y ajoutait la permission pour le héros de porter le manteau de pourpre, rattaché sur l'épaule par une agrafe d'or; c'était également le costume officiel des souverains. Enfin, par ce message, Antiochus donnait à Simon, frère de Jonathas, le gouvernement de toute la Phénicie, depuis la ville de Tyr jusqu'à la frontière égyptienne. Tryphon, qui avait conseillé au jeune roi ces diverses mesures, agissait en habile politique. Un parti nombreux tenait encore, dans les provinces de Palestine et de Célésyrie, pour Démétrius Nicator. Une armée syrienne était en marche pour soumettre ces dernières résistances. Jonathas vint en prendre le commandement, à la tête des troupes juives. Ascalon, Gaza, la Galilée tout entière chassèrent les garnisons ennemies et ouvrirent leurs portes au Machabée, qui termina son expédition triomphale en écrasant les restes de l'insurrection, dans les plaines d'Azor, sur les rives du lac de Génésareth. Cependant Simon emportait, après un long siége, la citadelle de Béthrour; la Judée avait reconquis son indépendance. Les deux frères revinrent à Jérusalem, couverts de gloire [2]. »

Synchronisme. Les députés de Jonathas à Rome et à Sparte.

51. Après un demi-siècle d'une lutte héroïque, les Machabées avaient enfin relevé la nationalité juive. Des cinq enfants de Mathathias, les nobles proscrits de Modeïn, il ne restait plus que

[1] I *Mach.* cap. XI, 50-56. — [2] I *Mach.*, cap. XI, 57 ad ultim.

Jonathas et Simon. Les autres avaient versé leur sang pour un triomphe dont ils n'eurent pas le bonheur de jouir. On pouvait croire que l'ère des combats était fermée, cependant la noble famille devait compter bientôt une victime de plus. Jonathas profita des courts instants de tranquillité qui succédaient à tant d'agitations, pour renouveler l'alliance contractée par Judas avec la république romaine. Carthage venait de tomber, pour ne plus se relever jamais, sous les coups de Scipion, le second Africain (146). Deux ans auparavant, la Macédoine, berceau d'Alexandre le Grand, avait été réduite en province romaine (148). La prise et la ruine de Corinthe par Mummius (146) faisaient subir le même sort à la Grèce entière. Des sables brûlants de l'Afrique et des riants coteaux de l'Hellade, il n'arrivait, aux bords du Tibre, que des nouvelles triomphantes. Le marteau de Rome brisait et broyait peu à peu le monde. « Ce fut dans ces circonstances solennelles que les députés hébreux, Numénius, fils d'Antiochus, et Antipater, fils de Jason, furent introduits dans le sénat. Jonathas, le Grand-Prêtre et la nation juive, dirent-ils, nous ont envoyés près de vous, pour renouveler le traité d'alliance, dans la même forme que le précédent. — Les Pères conscrits accueillirent favorablement cette communication. Le traité d'alliance fut renouvelé; la députation juive fut traitée avec honneur, et on lui délivra un sauf-conduit qui la recommandait aux proconsuls, pour qu'elle trouvât, à son retour, l'aide et la protection que Rome garantissait partout à ses alliés. Numénius et Antipater quittèrent Rome, la fière métropole qu'on commençait dès lors à appeler emphatiquement : la *Ville* (*Urbs*); et revinrent en Palestine par la Grèce. Ils avaient des lettres adressées aux Lacédémoniens, ces antiques alliés de Jérusalem. Elles étaient conçues en ces termes : Jonathas le Grand-Prêtre, les anciens, les prêtres et tout le peuple juif aux Spartiates, leurs frères, salut. Un demi-siècle s'est écoulé depuis qu'Aréus, un de vos rois, adressait un message à notre Pontife Onias, pour lui rappeler la commune origine de nos deux nations, et renouveler la mémoire des liens de confraternité qui nous unissent. Onias reçut avec honneur votre député, et souscrivit au traité d'alliance. Nos Livres saints sont pour

nous une source de consolations divines, et nous tiennent lieu de tous les autres secours. Cependant, pour ne pas laisser disparaître, dans un si long intervalle, les traces de notre alliance, nous chargeons Numénius et Antipater, nos ambassadeurs à Rome, de vous saluer de notre part. Nous n'avons jamais cessé, à nos solennités nationales et dans toutes nos cérémonies saintes, quand nous offrons des sacrifices au Seigneur, d'appeler sur vous les bénédictions célestes, et de mentionner votre nom fraternel dans nos prières. On nous a parlé de la gloire que vous vous êtes acquise parmi les nations, et ces nouvelles nous ont comblés de joie. Pour nous, nous avons subi de cruelles épreuves; les rois voisins nous ont livré une guerre acharnée. Mais nous n'avons pas voulu vous importuner vous-mêmes, pas plus que nos autres alliés, par des demandes de secours. La protection céleste a couvert nos armes, nous sommes vainqueurs, et nos ennemis sont confondus. Recevez donc favorablement les députés qui vous salueront de notre part, et honorez-nous d'une réponse [1]. »

52. L'ambassade juive n'était pas encore de retour à Jérusalem, et déjà de nouveaux conflits menaçaient la tranquillité de la Judée. Les généraux de Démétrius Nicator avaient concentré leurs forces sur les frontières de la Palestine, et prétendaient organiser dans ce pays un centre de résistance, contre la domination d'Antiochus. Jonathas et Simon, se partageant les périls et la gloire, firent bientôt échouer toutes leurs combinaisons. Jonathas poursuivit les rebelles jusqu'à Damas, tandis que son frère remportait sur eux deux victoires signalées à Joppé et à Ascalon [2]. Ces agressions sans cesse renouvelées, firent comprendre à Jonathas la nécessité de mettre la capitale et les autres villes de Judée à l'abri d'un coup de main. Les remparts de Jérusalem furent exhaussés; on éleva une seconde muraille entre la ville et la citadelle d'Acra, où la garnison syrienne s'était jusque là maintenue. Jonathas présidait à ces travaux, pendant que Simon, parcourant la frontière occidentale de la Palestine, élevait la forteresse d'Adiada, sur les limites de l'antique région des Philistins [3].

Victoires de Jonathas à Joppé et à Ascalon.

[1] I *Mach.*, cap. XII, 1-23. — [2] *Ibid.*, 24-34. — [3] *Ibid.*, 35-38.

Trahison de Tryphon. Captivité de Jonathas à Ptolémaïs.

53. Ainsi qu'on a pu le remarquer dans la suite de l'histoire, l'imprévu est toujours la solution définitive des événements de ce monde. Le jeune Antiochus Dionysios devait la couronne à Tryphon. Par reconnaissance, il avait abandonné à ce général la direction des affaires, et n'avait gardé pour lui-même que le vain titre de roi. Pouvait-on prévoir que Tryphon, ambitieux vulgaire, sous les apparences d'un dévouement sans bornes, aspirait à dépouiller son auguste pupille de la couronne qu'il avait placée lui-même sur sa tête? Les politiques pessimistes concluent, en présence de pareilles trahisons, qu'il faut renoncer à trouver la bonne foi sur la terre, et, en prévoyant toutes les turpitudes, ils croient se soustraire aux surprises de l'imprévu. C'est encore là une illusion; car, pour l'honneur de l'humanité, la source des vrais dévouements ne tarira jamais dans son sein. Une défiance universelle n'est pas moins désastreuse aux souverains qu'une confiance aveugle. L'imprévu, chassé d'un côté, rentre triomphant de l'autre. Une seule chose ne trompe jamais ni peuples, ni rois, c'est la foi religieuse. Le temps vient où cette vérité sera comprise. Plaise à Dieu qu'il se rencontre un génie pour l'appliquer à nos sociétés modernes, sans lâches transactions et sans les compromis de la peur ou de la faiblesse! « Tryphon songeait donc à se faire roi d'Asie, et à poser sur sa tête le diadème dont il avait ceint le front d'Antiochus, son jeune maître. Mais il craignait la loyauté de Jonathas, qui ne consentirait jamais à une telle infamie. Il résolut donc la perte du héros juif. Entrant en Palestine avec une armée formidable, il vint prendre position à Bethsan, à la pointe méridionale du lac de Génésareth. Jonathas à la tête de quarante mille hommes, vint lui offrir la paix ou la guerre. Le traître ne s'était pas attendu à une pareille réception. Dissimulant ses projets sous les dehors d'une cordiale amitié, il vint à la rencontre du héros, l'entoura de caresses, le présenta à ses lieutenants comme le plus fidèle allié de la Syrie, et leur donna l'ordre d'obéir à Jonathas comme à lui-même. Toutes les défiances du généreux Machabée tombèrent, devant ces démonstrations hypocrites. Pourquoi, lui disait Tryphon, avez-vous arraché cette multitude d'hommes à leurs paisibles travaux? Je ne viens pas vous faire la

guerre. Renvoyez vos soldats dans leurs foyers; conservez avec vous une escorte suffisante, et venez avec moi à Ptolémaïs, dont le roi vous confie le gouvernement. Je vous en conférerai l'investiture; mon voyage n'a pas d'autre but. — Jonathas se laissa tromper par ces assurances mensongères; il congédia son armée, et, gardant seulement mille hommes d'escorte, se rendit avec Tryphon à Ptolémaïs. A peine entrés dans cette ville, les portes se refermèrent sur le héros, ses gardes furent massacrés, et Tryphon le fit jeter lui-même dans un cachot. Toute la Judée poussa un cri de douleur et d'indignation, à la nouvelle de cet attentat. Cependant les peuplades ennemies d'Israël prirent les armes, en disant : Les Juifs n'ont plus de chef. Allons les attaquer, et exterminons enfin cette race maudite [1] ! »

Simon, frère de Jonathas.

54. Leur espoir était prématuré. Il restait encore un fils de Mathathias. « Simon, en apprenant la captivité de son frère, était accouru à Jérusalem. La multitude en pleurs se réunit autour de lui. Vous savez, leur dit-il, comment la maison de mon père a versé son sang pour la défense de notre religion et de nos lois. Tous mes frères sont tombés, victimes de leur dévouement. Et maintenant je reste seul. A Dieu ne plaise que je recule jamais devant la mission qui m'est offerte ! Mon sang serait-il plus précieux que celui de mes frères ? Je mourrai donc, s'il le faut, mais je vengerai ma patrie, la majesté de notre Temple, la mort de nos enfants et de nos femmes, égorgés par des ennemis dont la haine ne s'épuise jamais. — A ces mots, un frémissement d'enthousiasme parcourut tous les rangs ; des cris unanimes se firent entendre : Vous êtes le digne frère de Judas et de Jonathas ! Soyez notre chef, menez-nous au combat, nous mourrons tous, ou nous vaincrons avec vous ! — Simon, profitant de l'élan populaire, convoqua aussitôt tous les soldats juifs à Jérusalem ; il envoya un détachement prendre possession de Joppé qui avait ouvert ses portes aux Syriens, et travailla lui-même à mettre la ville sainte en état de défense. Tryphon avait quitté Ptolémaïs pour envahir la Judée. Il amenait à sa

[1] I *Mach.*, cap. XII, 39 ad ultim.

suite Jonathas chargé de fers. Simon, après avoir pourvu à la sûreté de Jérusalem, vola à la rencontre de l'ennemi, et vint camper sur les hauteurs d'Aduram en face de l'armée syrienne. »

Nouvelle trahison de Tryphon. Mort de Jonathas.

55. « Tryphon lui adressa un message ainsi conçu : J'ai fait Jonathas prisonnier, pour le contraindre à verser dans le trésor royal les sommes dont il est redevable. Envoie-moi les cent talents qui forment le montant de sa dette ; livre-moi les deux fils de Jonathas que je retiendrai en ôtage, pour m'assurer de la fidélité de leur père, et je mettrai le captif en liberté. — Simon ne se méprit pas sur les véritables intentions du traître. Il savait que Jonathas ne devait rien au fisc royal; mais il craignit d'assumer tout l'odieux de la mort de son frère, en refusant d'acquitter le prix de sa rançon. Les Juifs ne manqueraient pas de dire plus tard : Nous avons perdu notre héros, parce que Simon a refusé de le racheter ! — Il se détermina donc à envoyer les deux ôtages avec la somme exigée. Le Syrien ne tint nullement sa promesse. Il se rendit en Idumée, cherchant à envahir la Palestine par la frontière méridionale. Simon le suivit pas à pas, et se retrouvait toujours en face de lui. Cependant la citadelle d'Acra était vigoureusement attaquée par la garnison juive de Jérusalem. Les assiégés, manquant de vivres, informèrent Tryphon de leur détresse, le suppliant de venir à leur secours. Le Syrien se mit à la tête de sa cavalerie, pour tenter leur délivrance; mais on était en hiver; la neige encombrait les montagnes, et l'expédition fut obligée de rebrousser chemin. Tryphon prit le parti de la retraite. Il se replia sur le pays de Galaad. En arrivant à la petite ville de Bascama, il fit mettre à mort Jonathas et ses deux fils. Ce crime le rapprochait du trône de Syrie, objet de ses ardentes convoitises. Il repartit ensuite pour Antioche. Simon reçut en pleurant les dépouilles de son héroïque frère, et des jeunes victimes moissonnées avec lui. Il les fit transporter à Modeïn, dans le sépulcre de leurs aïeux. Tout Israël s'associa à son deuil. La piété fraternelle fit ériger, à la mémoire du héros, un magnifique mausolée de pierre de taille. Sous un portique élancé, et reposant sur des colonnes monolithes, ornées d'armes et de navires en bas relief, sept pyramides rappelaient les noms de Mathathias, de ses cinq fils et de

leur mère. Ce monument, bâti au sommet de la montagne de Modeïn, était aperçu en pleine mer par les navigateurs. Il subsistait encore, près de trois siècles après la destruction de Jérusalem (144)[1]. »

§ IV. Simon (144-141).

Mort d'Antiochus *Dionysios*. Usurpation de Tryphon. Lettre de Démétrius Nicator à Simon.

56. Pendant que le dernier des Machabées rendait à sa famille des honneurs si héroïquement achetés, l'infâme Tryphon, de retour en Syrie, empoisonnait son jeune maître, Antiochus Dionysios, et posait sur son front la couronne ensanglantée. Un tel règne ne pouvait être que désastreux : il fut marqué par les plus atroces barbaries. Simon prévit qu'il serait court. Démétrius Nicator se préparait à chasser l'usurpateur et à remonter sur le trône. Ce prince était à Séleucie, lorsque les envoyés du Grand Prêtre hébreu vinrent lui offrir le secours de la Judée, contre l'assassin de Jonathas et d'Antiochus. Ils lui apportaient une couronne et une palme d'or, emblèmes de victoire. Nicator accueillit avec empressement leurs propositions, et leur remit un message conçu en ces termes : « Le roi Démétrius à Simon, grand prêtre et allié des monarques syriens, aux anciens du peuple et à toute la nation juive, salut. Nous avons reçu la couronne d'or et la palme que vous nous avez envoyées. Nous sommes prêts à contracter avec vous une alliance durable ; des instructions seront envoyées en ce sens aux gouverneurs de nos provinces. Les faveurs que nous vous avons octroyées, au commencement de notre règne, seront maintenues. Les places que vous avez fortifiées resteront en votre pouvoir. Nous proclamons une amnistie complète pour tout ce qui a pu être fait depuis contre notre autorité légitime. L'impôt annuel de Jérusalem, et toutes les redevances, de quelque nature qu'elles puissent être, sont abolies. Que vos guerriers viennent se joindre aux nôtres, et qu'il y ait paix entre nous. — La lecture de ce message fut saluée à Jérusalem par des acclamations de joie. La Judée était libre. Une ère nouvelle commençait. A partir de ce jour, les actes publics et les inscrip-

[1] I *Mach.*, cap. XIII, 1-30.

tions des monuments portèrent cette date : *L'an premier de Simon, grand prêtre, chef souverain et prince des Juifs*[1]. »

Prise de Gazara par Simon.

57. « Démétrius n'eut point à se repentir de cet acte vraiment royal. Les Hébreux qu'il venait d'affranchir lui rendirent, à lui-même et à sa famille après lui, des services plus importants mille fois que ne pouvait l'être l'impôt dont il les avait déchargés. Il se trouva peut-être à Séleucie des conseillers qui blâmèrent la mesure, comme une atteinte portée à la dignité de la couronne de Syrie. Cette politique, aux courtes vues et aux conceptions mesquines, monte la garde autour des souverains, pour empêcher une idée généreuse d'arriver jusqu'à eux. Démétrius eut le rare bonheur de se soustraire à cette tyrannie occulte : d'un trait de plume, il conquit en réalité la province qu'on lui reprochait de perdre. Simon parcourut en vainqueur toute la Palestine, pour en expulser les ennemis de Démétrius. Avec des forces imposantes, il vint mettre le siége devant Gazara[2]. Déjà la brèche était ouverte, et les soldats juifs pénétraient dans l'une des tours, lorsque les habitants parurent sur les remparts, avec leurs femmes et leurs enfants, poussant des cris de détresse et implorant la clémence de Simon. Ne nous faites pas subir le traitement que nous avons mérité, disaient-ils, pardon et miséricorde ! — Le généreux Machabée donna l'ordre de suspendre le carnage, et se contenta d'exiger le départ des étrangers, et la destruction des cultes idolâtriques dont ils avaient souillé la ville. Il fit alors son entrée solennelle, au milieu des acclamations de joie et au chant des hymnes sacrés. Une garnison juive fut chargée de garder la nouvelle conquête, qui devint, peu de temps après, la résidence de Jean, fils aîné de Simon[3]. »

Reddition de la citadelle d'Acra.

58. De retour à Jérusalem, le prince hébreu fit attaquer, avec plus de vigueur que jamais, la citadelle d'Acra. « Les communications de la place avec le dehors furent interceptées ; dans l'impossibilité de renouveler leurs provisions, les assiégés furent bientôt en proie à toutes

[1] I *Mach.*, cap. XIII, 31-42. — [2] Gazer ou Gazara, nommée Gaza dans la Vulgate, n'est point l'antique Gaza du pays des Philistins, si célèbre par la mort de Samson. C'était une place forte voisine de Bethorón, au nord-ouest de Jérusalem. — [3] I *Mach.*, cap. XIII, 43-48, 54.

publiques, conféraient des intérêts du pays et prenaient les mesures propres à les soutenir. Comme au temps de Salomon, les jeunes guerriers d'Israël faisaient admirer la richesse de leur costume et l'éclat de leurs armures. L'abondance régnait dans les villes, toutes les citadelles étaient pourvues de munitions et de vivres, et le nom de Simon était béni de tous les citoyens. La paix régnait avec lui, l'allégresse remplissait tous les cœurs. Chaque enfant de Juda était assis à l'ombre de sa vigne ou de son figuier. Nulle incursion hostile ne venait troubler leur repos. Les antiques ennemis avaient disparu, les longues querelles des rois étaient oubliées. Les pauvres avaient en Simon un protecteur et un père; il les releva de leur abaissement. La loi du Seigneur était respectée; l'impiété n'osant plus relever la tête, le Temple de Jérusalem avait retrouvé ses jours de gloire, et Simon multipliait pour le culte sacré les vases de prix et les ornements magnifiques [1]. »

Rétablissement de la royauté en faveur de Simon et de ses descendants.

60. Telle était la situation de la Judée quand l'ambassade, envoyée à Rome, l'année précédente, par Jonathas, revint à Jérusalem. Le Sénat avait été informé de la trahison dont Jonathas avait été victime. Il avait applaudi à l'élection de Simon, et envoyait au nouveau prince des Hébreux la confirmation du traité d'alliance entre la République et la nation juive. Les Lacédémoniens avaient agi de même. Les lettres, dont les députés étaient porteurs, furent lues en assemblée solennelle, en présence des Juifs, réunis dans les parvis sacrés [2]. Le peuple d'Israël, en entendant les témoignages d'admiration que les étrangers prodiguaient à son chef, voulut élever lui-même sa reconnaissance à la hauteur des services rendus [3]. Pourrons-nous jamais, disaient les Hébreux, trouver une récompense digne de Simon et de sa famille? C'est lui qui a repris l'héritage de ses frères et complété leurs exploits. La liberté dont nous jouissons est son ouvrage. C'est lui qui a terrassé les derniers ennemis d'Israël! — La reconnaissance publique cherchait une forme officielle, pour s'affirmer aux yeux de la postérité. Elle la

[1] I *Mach.*, cap. XIV, 4-15. — [2] I *Mach.*, cap. XIV, 16-24. — [3] La Vulgate présente ici une lacune qui rend le texte inexplicable (I *Mach.*, cap. XIV, 24, 25). Nous rétablissons le sens d'après le texte grec.

trouva bientôt; et voici l'acte solennel qui fut déposé par le peuple dans les archives sacrées de Sion. Le huitième jour du mois d'Elul [1], la troisième année du pontificat de Simon, prince des Hébreux (140), l'assemblée générale des prêtres, des anciens, des princes et du peuple de Juda, étant réunie à Jérusalem [2], a décrété ce qui suit : « Au milieu des luttes acharnées et sanglantes dont notre patrie fut si longtemps victime, Simon, fils de Mathathias, et ses frères, ont prodigué leur sang et leur vie. Ils se sont généreusement dévoués pour le triomphe de nos lois, de notre religion et de nos institutions nationales. C'est ainsi que Jonathas, illustrant sa patrie, a relevé la gloire du Temple de Jérusalem et immortalisé l'étole du Grand Prêtre. Ce héros tomba victime d'une trahison infâme. Simon, son frère, vengea sa mort, écrasa les nations ennemies, réunit sous ses drapeaux le peuple désespéré, fortifia les citadelles de Juda, prit Bethsour, ouvrit à nos vaisseaux le port de Joppé, au-delà des frontières d'Azoth. Déjà la nation reconnaissante a proclamé Simon grand-prêtre et chef des Juifs. Sous son autorité tutélaire, la victoire est restée fidèle aux armes de Juda. La citadelle d'Acra fut reconquise; les murs de Jérusalem relevés; l'indépendance de la Judée reconnue par le roi Démétrius; et enfin Rome vient de proclamer son alliance avec Israël. Aujourd'hui donc les Juifs, en assemblée solennelle, sous la présidence des anciens et des prêtres, déclarent que Simon est leur roi et leur pontife, lui et sa postérité, jusqu'à l'avénement du Prophète attendu par la foi des siècles. Il sera leur chef unique, lui seul présidera aux sacrifices; il nommera à tous les emplois de généraux, de gouverneurs de provinces et de commandants de forteresses. Ses décrets auront force de loi; tous les actes seront datés des années de son règne; il portera les insignes de la royauté, l'or et la pourpre. Prêtres et peuple n'auront jamais le droit de revenir sur les clauses de cet engagement solennel. Les ordres de Simon seront des décrets inviolables; aucune assemblée de la nation ne pourra se réunir sans la sanction de son

[1] Août. — [2] On lit dans la Vulgate : *Asaramel*, qu'on croit être le nom d'un des parvis du Temple de Jérusalem. *Hasar-Mello, parvis de Mello.*

autorité royale; la pourpre et l'agrafe d'or ne seront portés à l'avenir que par lui et ses descendants légitimes. Anathème à qui oserait jamais contrevenir à la volonté nationale, ainsi définie et solennellement exprimée! — Ce décret, le plus glorieux qui ait jamais inauguré une dynastie, fut remis à Simon, au milieu des acclamations de joie de la foule. L'héritier des proscrits de Modeïn accepta, pour lui et pour sa race, le trône de David miraculeusement relevé. L'acte solennel en fut déposé aux archives de Sion [1]. »

§ V. Royauté des Asmonéens (141-135).

Alliance de Simon, roi des Juifs, avec la république romaine.

61. Depuis la chute de Sédécias (586) le sceptre n'avait pas été porté par une main juive. A la dynastie nouvelle, que la religion et la reconnaissance nationale venaient de consacrer, il fallait un nom nouveau. On l'appela la race des Asmonéens, du nom de l'aïeul de Mathathias. Le sang des Machabées avait germé sur le sol de la patrie, et y avait fait éclore une couronne. Telle est, chez un peuple, la puissance de l'idée religieuse. Malheur aux nations qui ont cessé de le comprendre! La résurrection des nationalités a besoin, comme celle de Lazare, d'une parole divine, sans laquelle le mort ne secouera jamais ses bandelettes sépulcrales. « Le premier soin du nouveau roi des Juifs fut de notifier son avénement aux Romains, ses alliés. Il fit repartir Numénius pour cette ambassade solennelle, en lui remettant un bouclier d'or, du poids de mille *mnas*, qu'il devait offrir en son nom à la République [2]. » Le temps n'était pas encore venu où Rome, accaparant à son profit toutes les couronnes de l'univers, ne reconnaîtrait plus d'autre royauté que la sienne. Elle accueillit favorablement l'envoyé juif, et écrivit à toutes les provinces tributaires une lettre que le Livre des Machabées nous a transmise, d'après l'original envoyé à Ptolémée VII *Physcon,* roi d'Egypte, successeur de Philométor. En voici le texte : « Lucius [Calpurnius Piso], consul des Romains, au roi Ptolémée, salut. Les ambassadeurs de la nation juive, notre alliée, se sont rendus vers nous, de la part de Simon, prince des prêtres et roi des Hébreux,

[1] *Mach.*, cap. XIV, 25 ad ultim. — [2] I *Mach.*, cap. XIV, 24.

pour renouveler les traités de paix et d'alliance, précédemment conclus avec eux. Ils nous ont offert, en gage d'amitié, un bouclier d'or du poids de mille *mnas*. Il a plu au peuple et au Sénat romain d'agréer leur hommage : en conséquence, nous vous adressons une copie des lettres qui ont été expédiées par nous à tous les rois nos alliés et à tous les gouverneurs de provinces : « A partir de ce jour, cessez toutes les hostilités vis-à-vis du peuple juif, respectez ses frontières et les cités qu'il occupe ; ne fournissez aucun secours à ses agresseurs. Livrez tous ceux qui oseraient attaquer ses frontières à Simon le grand prêtre, qui disposera d'eux suivant la sévérité des lois [1]. »

Avénement d'Antiochus Sidétès au trône de Syrie.

62. L'orgueilleuse République, qui osait parler ainsi à des rois, et qui prenait sous sa protection la nouvelle dynastie des Asmonéens, n'était pas aussi libérale à l'intérieur qu'elle voulait le paraître au dehors. Une colonie juive s'était installée à Rome, et y avait dressé des autels à Jéhovah. L'année même où Calpurnius Piso écrivait le fier message que nous venons de traduire, le préteur Cornélius Hispalus « chassait de la Ville éternelle les Juifs qui essayaient d'y introduire leurs superstitions [2]. » Le temps devait venir où un pêcheur de Galilée, enfermé dans les Catacombes, réussirait à conquérir le Capitole. Au moment où Simon recevait à Jérusalem les témoignages d'affection que lui adressait le Sénat romain, les plus graves nouvelles lui arrivaient d'Antioche. Démétrius Nicator s'était imprudemment avancé dans l'intérieur de la Médie ; les Parthes,

[1] I *Mach.*, cap. xv, 15-21.

[2] Ce fait de la plus haute importance a été révélé à la science moderne par l'illustre cardinal Angelo Maï (*Scriptores veteres*, tom. III, pars III, pag. 1-115). Voici le texte de Julius Paris, publié pour la première fois par l'éminent érudit : Cn. *Cornelius Hispalus prætor peregrinus* (615 de Rom. — 139 avant Jésus-Christ). *M. Pompilio Lænate, L. Calpurnio Coss, edicto Chaldæos circa decimum diem abire ex Urbe atque Italia jussit, levibus et ineptis ingeniis, fallaci siderum interpretatione, quæstuosam mendaciis suiis caliginem injicientes. Idem Judæos, qui Sabazi Jovis cultu Romanos inficire mores conati erant, repetere domos suas coegit* (pag. 7). *Chaldæos Cornelius Hippalus urbe expulit, et, intra decem dies Italia abire jussit, ne peregrinam scientiam vinditarent. Judæos quoque, qui Romanis tradere sacra sua conati erant, idem Hippalus urbe exterminavit ; arasque privatas e publicis locis abjecit* (pag. 98).

maîtres de cette province, avaient cerné son armée, s'étaient emparé de sa personne et l'avaient conduit prisonnier à leur roi Arsace. Cet événement inattendu avait réveillé toutes les espérances de Tryphon, qui prétendait remonter sur le trône de Syrie [1]. D'un autre côté, Cléopâtre, femme de Démétrius Nicator, avait offert sa couronne et sa main à son beau-frère Antiochus Sidétès, à condition qu'il la délivrerait de l'usurpateur.

Lettre d'Antiochus Sidétès à Simon.

63. Antiochus avait accepté avec empressement. « Il adressait à Jérusalem un message conçu en ces termes : Le roi Antiochus au grand prêtre Simon, et à la nation juive, salut. D'infâmes tyrans se sont emparés de la couronne de mes aïeux. J'accours pour la reconquérir, et lui rendre son ancien éclat. J'ai sous mes ordres une armée vaillante, et une flotte nombreuse. Je vais débarquer sur vos côtes, pour châtier les rebelles, qui ont porté la désolation dans les plus florissantes cités de mon royaume. J'ai voulu vous confirmer, par ce royal décret, dans toutes les dignités et les prérogatives qui vous ont été accordées par mes prédécesseurs. Je vous reconnais le droit absolu de souveraineté, et j'y joins celui de frapper des monnaies en votre nom [2]. Jérusalem, la Ville sainte, demeurera une cité royale et libre. Toutes les provinces, toutes les cités sur lesquelles vous avez établi votre domination, continueront à vivre sous vos lois. Les impôts et les redevances annuelles, que vous acquittiez jadis à la couronne de Syrie, sont et demeurent abolis. Aussitôt qu'il me sera donné de m'asseoir sur le trône de mes pères,

[1] I *Mach.*, cap. XIV, 1-3.

[2] Le cabinet des médailles de la Bibl. Impér. de Paris, possède de précieux exemplaires de la monnaie frappée par Simon : 1° une médaille d'argent du poids d'un sicle, représentant, sur la face, une gerbe de blé et un cédrat, avec l'inscription, en caractères hébraïques : *L'an* I *de la liberté de Jérusalem*. Le revers représente un monument, probablement le mausolée de Modeïn, avec l'inscription : *Simon*. 2° Une monnaie de cuivre, sur la face de laquelle on voit un palmier, avec l'inscription : *Simon, prince d'Israël ;* et, au revers, une tige de baumier, avec l'inscription : *L'an* I *de la délivrance d'Israël*. 3° Une autre monnaie de cuivre avec les mêmes inscriptions, mais le palmier de la face est remplacé par une couronne de laurier, et le baumier du revers par une amphore. 4° Une autre monnaie de cuivre portant pour inscription : *L'an* IV *de la délivrance de Sion ;* à la face deux ceps de vigne supportant une grappe de raisin ; au revers, un palmier, entre deux amphores qui paraissent représenter des mesures légales.

je prétends environner le royaume de Judée d'un éclat et d'une magnificence qui dépasseront tous les souvenirs des siècles précédents. — Antiochus vint en effet débarquer sur la côte phénicienne, l'armée de Syrie se joignit à lui, et Tryphon, abandonné de la majeure partie de ses troupes, se réfugia dans la citadelle de Dor, ville maritime de la Palestine, au sud du mont Carmel[1]. »

Message d'Athénobius lieutenant d'Antiochus Sidétès, à Jérusalem.

64. « Antiochus vint l'y assiéger à la tête de cent vingt mille hommes d'infanterie et de huit mille cavaliers. Le succès avait tourné la tête du nouveau roi. Simon lui envoya deux mille Juifs et tout l'argent et l'or qu'il avait pu rassembler à la hâte, dans la ville de Jérusalem. Antiochus refusa des renforts et des présents qu'il trouvait trop mesquins. Il envoya un de ses officiers, Athénobius, porter à Simon un message qui ne ressemblait guère au premier. Vous vous êtes injustement emparé, lui disait-il, de Joppé, de Gazara et de la forteresse de Jérusalem, qui appartiennent à ma couronne. Vous avez dévasté des domaines, incendié des cités et occupé des territoires qui relevaient de mon sceptre. Il est temps de remettre entre mes mains toutes ces conquêtes usurpées. Si vous persistez à conserver ce fruit de vos rapines, versez immédiatement à mon trésor royal une somme de mille talents, sinon, j'irai moi-même anéantir votre race, et arracher la dernière pierre des fondements de Jérusalem. — Athénobius, accompagné d'une escorte imposante, lut cette terrible missive devant les Juifs assemblés. Simon lui répondit : Nous n'avons rien usurpé sur les domaines de Syrie, et nous nous sommes consciencieusement renfermés dans les anciennes limites du royaume de Juda. Joppé et Gazara, que vous revendiquez, étaient deux centres de rébellion qui multipliaient les désastres sur notre tête. Nous nous en sommes emparés. Je consens à les acheter au roi votre maître, au prix de cent talents. — Athénobius, sans répondre, reprit le chemin du camp royal, pour prendre les instructions d'Antiochus. Quand il arriva, ce prince venait de se saisir de Tryphon et de le livrer au dernier supplice. Antiochus Sidétès n'avait pas le temps de faire en personne la conquête de la Judée. Pressé de se rendre à Antioche, pour y faire pro-

[1] I *Mach.*, cap. XV, 2-10

clamer sa royauté, il laissa à Cendébée, l'un de ses lieutenants, l'ordre de marcher sur Jérusalem [1]. »

Défaite de Cendébée.

65. « Cendébée, à la tête d'une armée victorieuse, franchit sans résistance la frontière de Palestine, et parut devant Jamnia, dont les portes s'ouvrirent devant lui. Cependant, Simon avait appelé près de lui ses deux fils aînés, Judas et Jean. J'ai soutenu mes frères dans leur lutte héroïque, dit-il; dès les jours de mon adolescence, j'ai combattu avec eux les ennemis d'Israël. Jéhovah a béni nos armes, et mes yeux ont vu le triomphe de ma patrie. Maintenant, les jours de la vieillesse sont arrivés pour moi. Je remets donc entre vos mains l'épée qui tremblerait dans les miennes. Allez combattre pour le peuple d'Israël, le Seigneur vous donnera la victoire. — Ainsi parla l'héroïque vieillard, et ses fils partirent avec vingt mille hommes à la rencontre de Cendébée. La seconde nuit, ils campèrent à Modeïn, dormant ainsi sur le berceau de leur famille. Au matin, ils étaient rangés en ordre de bataille; l'armée syrienne déployait en face d'eux ses cohortes innombrables; un torrent coulant au fond de la vallée les en séparait. Les soldats hébreux hésitant à franchir cet obstacle, Jean s'élança le premier dans les flots, gagna l'autre rive à la nage, et entraîna par son exemple toute l'armée juive. Les troupes de Cendébée ne supportèrent pas le premier choc. Au bruit des trompettes juives qui sonnaient la charge, les Syriens se débandèrent et prirent la fuite dans toutes les directions. Jean les poursuivit jusque sous les remparts de Gédor, où ils se réfugièrent. Cendébée n'osa plus tenir la campagne, et alla rejoindre le roi, son maître, à Antioche (138) [2]. »

Mort de Simon.

66. Cette éclatante victoire délivrait la Judée; elle combla de joie les derniers jours de Simon. Le peuple hébreu comptait vivre longtemps encore sous sa domination bénie, lorsqu'un crime inouï vint plonger la Palestine dans le deuil et terminer par un meurtre, la vie du dernier fils de Mathathias. « Simon avait un gendre, nommé Ptolémée, auquel il avait confié le commandement de Jéricho. C'était un ambitieux vulgaire, indigne de la noble

[1] I *Mach.*, cap. XV, 25 ad ultim. D'après Josèphe, le général syrien nommé Cendébée aurait aussi été connu sous le surnom d'Hyrcan. — [2] I *Mach.*, cap. XVI, 1-11.



alliance qu'il avait contractée. Il aspirait à renverser la famille des Asmonéens, pour s'emparer du pouvoir suprême. Simon, parcourant les villes de son royaume, s'était arrêté à Jéricho, avec Mathathias et Judas, ses fils. Ptolémée, sous prétexte de leur montrer quelques travaux qu'il venait d'exécuter à Jéricho, les conduisit dans la tour de Doch. Le traître y avait fait préparer un repas. Simon et ses deux fils prirent place à la table hospitalière. Pendant le festin, Ptolémée donna un signal, et des gardes, apostés par lui, massacrèrent les illustres convives. En même temps, des coursiers expédiés par le traître, allaient porter cette nouvelle à Antiochus Sidétès. Ptolémée se fit proclamer roi de Juda. Il avait espéré se saisir de la personne de Jean, le dernier fils de Simon. Mais ce prince, prévenu à temps, échappa aux mains de son beau-frère. Il vengea bientôt le meurtre de sa famille, l'assassin fut puni de mort et Jean régna glorieusement sur le peuple d'Israël (135.)[1]. »

67. Ici se termine le texte de l'Ancien Testament. Entre le festin ensanglanté de Jéricho et la Cène eucharistique de Jérusalem, prélude du drame sanglant du Calvaire, la Bible reste muette. Les dernières semaines d'années prédites par Daniel appartiennent à la domination romaine, qui écrase sous son pied lent mais sûr, les suprêmes résistances du monde païen. L'univers n'entendra plus retentir qu'un seul nom : *Rome !* jusqu'à ce que « la petite pierre, » détachée, sans aucune main humaine, des montagnes de l'éternité, » vienne frapper à la base « le colosse à tête d'or, et au buste » d'airain et de fer. » Alors un nom divin, sorti des catacombes, renversera l'Empire, subjuguera le monde, et Jésus-Christ marquera la Rome nouvelle du sceau de l'immortalité.

Fin de l'Ancien Testament.

[1] I *Mach.*, cap. XVI, 12 ad ultim.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

ET

SOMMAIRES DU TROISIÈME VOLUME

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DE SALOMON A LA DESTRUCTION DU TEMPLE

PAR NABUCHODONOSOR (1001-586).

CHAPITRE IV. — RÈGNE D'ÉZÉCHIAS (723-694).

CHAPITRE V. — DÉCADENCE DU ROYAUME DE JUDA (694-609).

SIXIÈME ÉPOQUE.

DE LA DESTRUCTION DU TEMPLE DE SALOMON

A JÉSUS-CHRIST (586-AN 4).

ÈRE DE LA CAPTIVITÉ.

CHAPITRE UNIQUE. — TRANSMIGRATION A BABYLONE (586-536).

ÈRE DU RETOUR DE LA CAPTIVITÉ.

—

CHAPITRE PREMIER — LE SECOND TEMPLE (536-473).

CHAPITRE III. — LES LAGIDES ET LES SÉLEUCIDES.

CHAPITRE IV. — LES MACHABÉES.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Angers, imp. Cosnier et Lachèse.